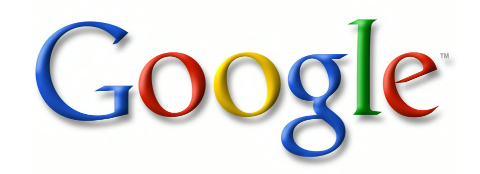



A 823,004

LE PRINCE EUGÈNE
ET MURAT

1813-1814

OPÉRATIONS MILITAIRES

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

LE PRINCE EUGÈNE ET MURAT

(1813-1814)

« L'Histoire, c'est une résurrection. »
(MICHELET.)

CHAPITRE V

LE VICE-ROI A VÉRONE. — HILLER REMPLACÉ PAR BELLEGARDE COMBATS DE CALDIERO, DE SAN MICHELE ET DE BOARA (9 NOVEMBRE-15 DÉCEMBRE)

9 NOVEMBRE 1813. — **Le vice-roi prend l'offensive sur les deux rives de l'Adige. — Combats de Borghetto et de Belluno Veronese. — Mouvements des grenadiers et de la division Pflacher sur Vicence. — Eckhardt à Montebello Vicentino, Vecsey à Vicence et Starhemberg à Este. — Embarquement du corps de Nugent à Trieste. — Zara bombardée par les Anglais du côté de la mer. — Prise de Lesina par le capitaine Hoste. — Nouvelles inquiétantes de Naples.** — Profitant du répit que lui laissait la distance encore considérable qui séparait le gros de Radivojevich de celles de ses troupes qui couvraient Vérone, ignorant d'ailleurs la marche de Hiller de Trente sur Bassano, le vice-roi avait résolu de prendre le 9 au matin l'offensive dans la vallée de l'Adige, tant pour connaître, comme il allait l'écrire le lendemain au ministre de la guerre, les forces réunies par l'ennemi sur sa gauche que pour

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre ; Ala, 10 novembre.

obliger Hiller à retirer les partis qui inquiétaient déjà Bergame et Brescia, et pour le dérouter sur ses propres desseins.

Le 9 au matin, le vice-roi se mit en route avec la 2e lieutenance, dont les 2 divisions marchèrent, l'une, la division Rouyer par la rive gauche, l'autre, la division Palombini, par la rive droite de l'Adige. Comme on avait, dès la veille, solidement occupé Grezzana, la brigade Schmitz se porta en avant sur deux colonnes, marchant l'une, celle de droite, par le Val Pantena et Erbezzo, l'autre, celle de gauche, par le Val Policella, San Pietro Incariano et Molina. Ces deux colonnes avaient pour objectif, la première Ala, la seconde Le Fosse, Peri et Ossenigo. L'autre brigade (général Darnaud) de la division Rouyer, suivit la grande route avec le général Rouyer, et fut rejointe en aval de Dolce par une partie de la brigade Galimberti, qui avait passé l'Adige à hauteur de Rivoli. Le reste de la division Palombini déboucha de Rivoli en deux colonnes, dont l'une se dirigea par la route qui longe la rive droite de l'Adige sur Incanale et Brentino, tandis que l'autre, marchant par les hauteurs de Madonna della Corona et de Ferrara di Monte-Baldo, devait, ou descendre sur Avio, ou se porter, en cas de besoin, sur Brentonico.

La division du feld-maréchal-lieutenant Fenner, à laquelle Sommariva venait de recommander de s'abstenir de toute opération offensive jusqu'au moment où son chef aurait reçu des nouvelles positives de l'ennemi, occupait, le 9 au matin, les positions suivantes : l'avant-garde (1 bataillon et demi, 1 demi-escadron avec 2 canons) sur la rive droite de l'Adige à Brentino, Rivalta, Belluno Veronese et Avio ; le centre (1 bataillon et demi, 3 quarts d'escadron et 2 canons) à Ossenigo et Peri ; l'aile gauche (les Tyroliens, 1 bataillon, 1 compagnie de chasseurs) à le Fosse, Erbezzo et Bosco Chiesa nuova ; la réserve (1 escadron et demi, 3 quarts de bataillon et 2 canons) à Ala, soit près de 32 compagnies et de 4 escadrons, auxquels il convient d'ajouter un détachement fort de 6 compagnies et d'un escadron ainsi qu'une colonne composée de 12 compagnies en marche pour rejoindre et dont l'arrivée devait porter l'effectif total des troupes de Vlasitz à 50 compagnies et 4 escadrons et demi. En arrière de ces troupes, Sommariva disposait encore de 2 bataillons de la division Marziani à Rovereto, tandis que la brigade Stanissavlevich était tout entière employée et détachée sur sa droite[1].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*) ; Rovereto, 9 novembre. XIII. 1.

Dès 9 heures du matin, le général Vlasitz recevait du lieutenant-colonel Basinelli, prévenu par un mot du syndic de Bellori (Val Pantena), l'avis, qu'une grosse colonne française, venant de Grezzana et dont l'avant-garde avait déjà dépassé Carrara (5 kilomètres sud de Lugo), se dirigeait sur ce point, pendant qu'une autre colonne se montrait dans le Val Policella. Quelques instants plus tard, les rapports d'avant-postes de Belluno Veronese lui rendaient compte que les postes français de la rive droite de l'Adige avaient tiraillé toute la nuit du côté de Rivalta et de Brentino[1].

Pendant que le général Darnaud attaquait Vlasitz de front par la grande route à Peri, puis à Ossenigo et finissait par le débusquer de cette position, les deux colonnes françaises de droite enlevaient Le Fosse qu'elles avaient réussi à tourner complètement et à déborder au nord par la Sega et rejetaient les défenseurs de Le Fosse en désordre sur Borghetto. Presque au même moment, le général Palombini enlevait Belluno Veronese et ramenait vivement les avant-postes autrichiens de la rive droite jusqu'au col de Mama (vis-à-vis de Borghetto). Découvert sur sa gauche par la perte de Le Fosse, débordé à droite par Palombini déjà arrivé sur la rive droite de l'Adige jusqu'en amont de Borghetto, serré de près par le général Rouyer qui venait de s'emparer de la Cluse de Borghetto[2], Vlasitz, forcé d'abandonner Borghetto, fit rétrograder ses troupes sur la rive droite jusqu'à Avio, ne laissa sur la rive gauche qu'une arrière-garde à Vo Sinistro et ramena le reste de sa division à Ala « où il s'attendait à être attaqué le lendemain et où, disait-il, il essayerait de tenir et d'arrêter l'ennemi le plus longtemps possible[3] ».

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 9 novembre, 9 heures matin, XIII, 3.

2. *Archivio di Stato, Milan 47 appendice Storia*. Journal de la division Palombini. Le 9 novembre à 10 heures et demie, la colonne principale de la division Palombini sort de la Chiusa et la brigade Rougier débouche de la Corona avec 3 bataillons. La tête de la colonne donne contre les avant-postes à Rivalta et les rejette sur Belluno Veronese. L'ennemi, canonné de front et menacé sur son flanc, abandonne Ossenigo, pendant que, sur la rive droite, Belluno Veronese est enlevé après un combat des plus vifs. Le général Rouyer n'arriva que le soir avec sa colonne.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 9 novembre, XIII, 39, XIII, 40) (*Operations Journal Sommariva*); Rovereto, 9 novembre, XIII, 1, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 9 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 125. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva (*Ibidem*). Ala, 9 novembre, 8 heures soir, XI, 125, *d* (Feld-Acten Sommariva), F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz;

Le quartier général du vice-roi s'installa le 9 au soir à Peri[1]. Pendant le cours de cette journée, les colonnes volantes, formées par les généraux Gifflenga et Mazzucchelli, avaient, de leur côté, continué à s'avancer dans le Val Trompia et poussé jusqu'à Lavone, menaçant de plus en plus le détachement du capitaine Rakowski. Celui-ci, bien que craignant d'être tourné et enlevé à Collio, ne voulut se mettre en retraite sur Bagolino[2], qu'après avoir tâté les forces des Français et avoir essayé de les intimider en se reportant en avant jusqu'au delà de Bovegno, où il alla s'établir le 9 au soir.

Pendant ce temps, on s'était empressé de remettre en état le pont d'Ala, sur lequel on avait fait passer 1 bataillon de renfort envoyé sur la rive droite de l'Adige. On pressait la marche de la division Pflacher qui devait être rendue à Vicence du 14 au 16 pour y former l'une des ailes du corps Radivojevich. Enfin, comme le chemin passant par Piazza (Val di Terragnolo) et Arsiero était impraticable, Hiller avait fait prendre la route du Val Arsa aux grenadiers du général Stutterheim qu'il tenait à avoir à Vicence, le 12 au plus tard, et il les avait dirigés sur San Antonio et Schio. De plus, il avait profité de l'arrivée d'un bataillon de chasseurs (le 4e), venant de l'intérieur de la monarchie, pour mettre à la disposition de Sommariva le 8e bataillon que ce général devait porter immédiatement par Velo et Illasi sur Soave[3].

A l'aile gauche, le général Eckhardt, prévenu par Radivojevich de l'arrivée imminente de la brigade Vecsey à Vicence, avait été s'établir à Montebello Vicentino. Poussant ses avant-postes jusqu'à proximité de Caldiero, il comptait s'avancer le lendemain jusqu'à Villanova, et espérait parvenir à border l'Alpone avec d'autant plus de facilité qu'il croyait à ce moment les Français en retraite sur Ronco[4]. Radivojevich était, il est

Rovereto, 9 novembre, général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva, Ala, 9 novembre, 9 heures, soir, et 10 novembre, minuit, XIII, 3. — Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva. (Relation des combats des 9 et 10 novembre à Borghetto et à Ala), Serravalle, 10 novembre, XIII, 1.

1. *Archives de la Guerre.* — Le vice-roi au duc de Feltre ; Ala, 10 novembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), capitaine Rakowski au F.-M.-L. marquis Sommariva; Collio, 9 novembre, XIII, 3 et (Feld-Acten Hiller) XI, 125 *a*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*) 9 novembre, XIII, 39, XIII, 40, F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Pflacher, au général Stutterheim, au F.-M.-L. marquis Sommariva; Trente, 9 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 127, XI, 130, XI ad 130 et (Feld-Acten Sommariva) XI, 16.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général Eckhardt au F.-Z.-M. Hiller, Vicence, 9 novembre, 10 heures et demie matin, XI, 118 et XI, 123.

vrai, toujours encore à Padoue ; mais il avait donné à la division Merville l'ordre de serrer sur la brigade Eckhardt, pendant qu'à sa gauche Starhemberg, arrivé à Este, établissait à Montagnana un gros poste qui poussait des partis jusqu'aux portes de Legnago[1].

A Trieste, Nugent avait consacré toute sa journée à la continuation de l'opération délicate de l'embarquement des 13 compagnies autrichiennes, du demi-escadron et des 4 compagnies d'infanterie anglaise à la tête desquelles il se proposait de débarquer aux bouches du Pô. Tout était achevé le 9 au soir, et l'on n'attendait plus qu'un vent favorable pour donner l'ordre d'appareiller.

Il avait été naturellement impossible de tenir secrets les préparatifs d'une entreprise de ce genre. On avait, par suite, avisé aux moyens de tromper l'ennemi sur la destination réelle de l'escadre en répandant à Trieste le bruit du départ de cette flottille pour Venise. En même temps, on avait ostensiblement fait rechercher et acheter toutes les cartes de la Dalmatie, les plans de Zara et des autres forts du littoral, en ayant soin de recommander naturellement le silence le plus absolu. On avait même poussé la précaution jusqu'à dire confidentiellement à quelques personnes que Zara était, en réalité, le véritable objectif de l'expédition.

Ce stratagème réussit au delà de ce qu'on avait espéré, et tout le monde, jusqu'aux équipages des navires, était absolument convaincu que l'on allait faire voile vers Zara[2].

Devant Zara, bien qu'il fallût rester dans l'inaction jusqu'à l'établissement des batteries de siège et à l'arrivée des pièces demandées à Nugent à Trieste, les désertions avaient déjà commencé à se produire dans la garnison. Afin d'augmenter le découragement dont on percevait déjà les premiers symptômes, l'escadrille anglaise bombarda, sur la demande de Tomasich, la ville et la place pendant la nuit du 9 au 10 novembre. En même temps, le capitaine Cadogan, qui commandait la frégate anglaise *Havannah*, prenait, d'accord avec Tomasich, certaines mesures destinées à protéger la navigation des petits bâti-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Trente, 9 novembre, XI, 128 et F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 9 novembre, XI, 107.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, XIII, 39, XIII, 40, et *Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent*, 9 novembre, XIII, 38.

ments chargés de ravitailler le corps de siège et qui durent dorénavant venir mouiller de préférence à hauteur du village de Bibinje (6 kilomètres sud-est de Zara)[1].

Pendant que le colonel Danese bloquait le fort de Clissa, le capitaine anglais Hoste, parti de Spalato, avait paru à l'improviste devant Lesina, y avait jeté à terre ses compagnies de débarquement sous les ordres du major Slessor, et enlevé les officiers du fort qui, se croyant absolument en sécurité, habitaient tranquillement en ville. Mais les soldats de la garnison refusèrent de rendre le fort et le capitaine anglais se disposait déjà à remettre à la voile et à reprendre la mer, lorsque cédant enfin aux sollicitations du capitaine Knesevich (des Liccaner)[2], les Illyriens abandonnèrent la batterie basse du port et entraînèrent par leur exemple ceux de leurs compatriotes qui tenaient garnison dans les forts Spagna et Napoléon. Les soldats italiens, peu nombreux, du reste, durent évacuer le fort Napoléon et se renfermer dans le fort Spagna. Après avoir été bombardés par la frégate anglaise, ils se rendirent d'ailleurs le 14 novembre au capitaine Hoste, qui les remit aux troupes du colonel Danese[3], lors de l'arrivée du détachement envoyé par cet officier.

Les nouvelles que l'on allait recevoir de Naples n'étaient malheureusement guère plus rassurantes et plus favorables que celles de Dalmatie. Durand, qui avait vainement attendu quelques informations du duc de Bassano sur les événements qu'il avait plus que personne au monde intérêt à connaître et que la situation générale des affaires de l'Empire rendait encore plus indispensables, continuait à en être réduit à la version répandue à Naples par les personnes revenues d'Allemagne avec Murat. L'empereur,

1. *K. u. k. Kriegs-Archiv.* Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*, 9-10 novembre, XIII ad IV, 27-28 et (Feld-Acten Tomasich): capitaine Cadogan au général Tomasich devant Zara, 9 novembre (*Original en anglais*), XI, 17.

2. Cet officier fait prisonnier par les Français était interné à Lesina. D'après son récit, les Croates ayant quitté la batterie basse, les artilleurs français durent l'abandonner, et se retirèrent dans le fort Spagna, après avoir encloué leurs pièces (capitaine Knesevich au colonel Danese; Lesina, 11 novembre. *K. u. k. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich), IX, 31, *a*.

3. *K. und k. Kriegs-Archiv. Operations Journal Danese*, *XIII*, ad 3, *et Skizze des Feldzuges in Dalmatien* XIII, 2. Colonel Danese au général Tomasich; Spalato, 14 novembre (Feld-Acten Tomasich), XI, 31 et Spalato, 16 novembre, XI, 32. Il y avait eu, pendant toute la nuit du 10 au 11, entre les forts de Lesina et la *Bacchante*, un combat d'artillerie assez vif, dans lequel le fort Napoléon avait bien résisté, mais pendant lequel la batterie basse du fort avait beaucoup souffert. Les 200 Croates, qui étaient en garnison à Lissa et qui avaient déserté à l'arrivée des Anglais dans cette île, avaient pris part au combat à bord de la *Havannah* et des canonnières (*Ibidem*). Danese au général Tomasich; Spalato, 11 novembre, 10 heures soir, XI, 20.

aurait à Erfurt conseillé au roi de retourner à Naples, pour s'y occuper de ses intérêts personnels et de la défense de son royaume en ajoutant seulement ces mots : « Rappelez-vous que vous êtes prince français. » Tel était le mot d'ordre que Joachim avait donné à ses confidents.

Le lendemain de son arrivée, le 5 novembre, le roi s'était rendu au Conseil d'Etat qui tenait sa séance ordinaire. Il y avait parlé « de la situation de l'Europe, des disgrâces de l'armée française, de la chute assurée et prochaine du *tarif continental*, de la satisfaction qu'il éprouvait après tant de hasards à se retrouver parmi ses sujets, du besoin de ranimer le commerce du royaume et d'établir sur des bases solides sa prospérité intérieure ». Murat n'avait rien dit de plus ; mais il avait été d'autant moins difficile de deviner le fond de sa pensée qu'il avait engagé le Conseil « à lui proposer ses vues sur cette matière ». On s'attendait, par suite, à le voir lors de la réunion du conseil donner à ses ministres des ordres formels pour l'ouverture des ports et l'établissement d'une complète neutralité. On était d'ailleurs généralement convaincu que le départ du ministre d'Autriche, le comte de Mier, allait être différé de nouveau et, comme le disait Durand, *les plus modérés allaient déjà jusqu'à supposer la prochaine conclusion de liens plus intimes avec les puissances coalisées*. Et il ajoutait : « J'hésiterai jusqu'au dernier moment à admettre la possibilité d'une pareille conduite. L'intérêt même du pays et du prince y répugne. *Mais je suis forcé de prévoir que les nœuds qui attachent Naples à l'Empire vont être dénoués pièce à pièce, que les négociations avec l'Autriche, avec l'Angleterre, vont être reprises*, que le commerce anglais, admis d'abord sous pavillon neutre, le sera bientôt sous le sien et que, l'influence française se trouvant tout à fait perdue, *il restera à savoir si les exigences des coalisés, l'enivrement des adulations et les séductions de l'ambition ne prévaudront pas dans l'esprit du roi sur la dernière exhortation qu'il paraît avoir reçue de l'empereur.* » En terminant sa dépêche par une demande de congé basée sur le désir de ne pas être témoin de ces faits et réclamant en tout cas *des règles expresses de conduite*, il ajoutait encore : « J'entends dire que le roi se propose d'écrire à l'empereur, de s'ouvrir avec lui sur sa position, sur celle de l'Italie[1]. »

1. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, pce 249, f° 466. Durand au duc de Bassano. Dépêche 78; Naples, 9 novembre. *Archives Nationales*, IV, 1685 ; Naples, 10 novembre. Schoell, *Recueil de pièces officielles*, t. III, 434-

Durand n'avait, du reste, pas encore vu le roi, bien que celui-ci fût de retour depuis cinq jours ; et l'on faisait désormais si peu cas du représentant de la France qu'on n'avait même pas jugé utile de l'inviter au bal qui se donnait ce soir-là à la Cour.

10 NOVEMBRE 1813. — **Combats d'Ala et d'Avio. — Inquiétudes de Sommariva. — Mesures prises et ordres donnés par Hiller. — Le vice-roi à Ala et Hiller à Borgo di Val Sugana. — Escarmouche en avant de Caldiero. — Positions et mouvements de l'aile gauche de Hiller. — Rakowski rejeté sur Bagolino après le combat de Zigole. — Escarmouche de Salo.** — L'échec éprouvé par Vlasitz à Borghetto n'avait pas été sans inquiéter sérieusement Sommariva, sans le préoccuper, à tel point même, que, pendant la nuit du 9 au 10, non content d'avoir donné avis à Eckhardt de ce qui venait de se passer et d'avoir prévenu ce général qu'il pourrait bien en venir jusqu'à lui demander de faire une diversion en sa faveur, il avait immédiatement fait partir pour Ala un bataillon du régiment Duka avec le général Winzian qu'il chargea de soutenir et de recueillir Vlasitz. Une heure plus tard, à 3 heures du matin, le général Vlasitz mandait à Sommariva que, bien que les Français eussent abandonné Le Fosse, il avait dû néanmoins renoncer à se maintenir à Borghetto et fait prendre position à son avant-garde à Vô. Vlasitz auquel les déserteurs et les prisonniers avaient affirmé que le vice-roi en personne avait dirigé l'opération et qu'il avait engagé la veille de 8 à 9.000 hommes à la tête desquels il se proposait de marcher sur Trente, était de plus fort inquiet sur le sort d'une de ses compagnies, envoyée la veille sur Peri et dont il était depuis lors sans nouvelles. Rejoint à 5 heures et demie du matin par un bataillon du régiment Spleny qu'il avait posté de l'autre côté du pont et qui avait été assez malmené la veille, Vlasitz, occupait, le 10 au matin, les positions suivantes :

Le gros de son avant-garde, après avoir coupé et barricadé la route en plusieurs endroits, se tenait entre Borghetto et Vô Sinistro et son gros sur les hauteurs de San Pietro (2 kilomètres et demi nord-est de Vô) couvert, sur sa gauche, par des détachements établis du côté de la Sega et par des Tyroliens, du côté de Ronchi. Sur la rive droite de l'Adige, il n'avait plus qu'une

435. Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*). Cf. *Haus-Hof and Staats-Archiv*. Rapport confidentiel du comte de Mier au prince de Metternich, *Annexe XXXII*, du tome II.
Voir *Annexe I*.

avant-ligne à Avio, tandis que tout le gros de sa droite s'était retranché plus en amont à Campagnola (1 kilomètre et demi sud de Pilcante).

Entre 10 et 11 heures du matin, les Français reprirent leur mouvement en avant sur les deux rives de l'Adige. Le général Darnaud, rejetant vivement l'avant-garde de Vlasitz, s'empara presque aussitôt de Vô ; mais il éprouva plus de difficultés pour en déboucher et déloger Vlasitz des hauteurs de Sdruzzino. Le général Verdier, qui s'est placé à la tête de ses troupes pour les enlever par son exemple, est blessé à ce moment. Mais, sur la rive droite les troupes de Palombini, dont les dragons Napoléon et le 3e régiment italien forment l'avant-garde, ont chassé les Autrichiens d'Avio, se sont établies sur les hauteurs de Sabbionara et y ont amené leur artillerie qui enfile les positions autrichiennes de la rive gauche, pendant qu'une autre colonne française débouchant d'Erbezzo malmène et coupe de la vallée de l'Adige le détachement qui couvrait la gauche de Vlasitz du côté du Val Fredda. A cette nouvelle le général autrichien se met en retraite sur les hauteurs de San Pietro, suivi de près par le général Darnaud qui parvient même à lui enlever 2 canons que la cavalerie autrichienne réussit, d'ailleurs, à lui reprendre. Vlasitz profite de ce léger avantage pour essayer une fois encore d'arrêter les progrès des Français, et c'est au prix des plus grands efforts qu'il parvient à tenir bon jusqu'au moment où l'infanterie française a achevé de le déborder par les hauteurs. Il était, du reste, grand temps pour lui de rompre le combat. Loin de pouvoir laisser en se repliant sur Serravalle, comme il en avait reçu l'ordre, une arrière-garde en avant d'Ala, menacé sur sa gauche par une colonne française qui, après avoir débusqué les Tyroliens de Ronchi, a filé par les hauteurs du Val Ronchi et commence déjà à passer le torrent d'Ala, Vlasitz se retira sur Serravalle, en se couvrant par un demi-bataillon que les Français suivirent jusqu'au delà de Marani.

Ses troupes n'avaient pas été plus heureuses sur la rive droite. Débusquées successivement par Palombini de Campagnola et de Pilcante, elles avaient été, en fin de compte, rejetées jusque sur Villetta (presque en face de Serravalle). Les deux journées des 9 et 10 novembre avaient coûté cher à la petite division de Vlasitz. D'après les chiffres qu'il annonça à Sommariva dans son rapport du 10 au soir, ses pertes, qu'il atténue évidemment, s'élevaient à 3 officiers tués, 11 blessés, 6 prisonniers, 11 hommes tués, 250 blessés et 489 prisonniers.

Le 10 au soir, pendant que le vice-roi portait son quartier général à Ala, Vlasitz, se conformant aux ordres antérieurs de Sommariva, tenait sur la rive gauche de l'Adige ses avant-postes à hauteur de Santa Margherita, sa réserve d'avant-postes à Serravalle et le gros de ses troupes en arrière de ce point.

Le colonel Kurz, qui commandait ses troupes de la rive droite et qui demandait d'urgence des renforts et des munitions, s'était établi avec 4 compagnies à Villetta et à Chizzola, avec 8 autres compagnies sur les hauteurs de Castello San Giorgio (au-dessus de Villetta) et avait envoyé un bataillon au nord-est de Brentonico. Afin de couvrir la position de Serravalle du côté du Val Arsa, Sommariva avait, dans l'après-midi du 10, envoyé 2 compagnies prendre position à Zagna et à Zannoli (est de Marco) et à Mattassone sur les hauteurs qui dominent de ce côté le Val Arsa. Enfin il avait donné à la réserve d'artillerie l'ordre de rétrograder de Volano jusqu'à Calliano[1].

Les deux affaires consécutives de Borghetto et d'Ala avaient évidemment causé une profonde impression sur l'esprit de Sommariva, puisque le soir même, en annonçant à Hiller la retraite de Vlasitz sur Serravalle, où ce général espérait tenir

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre et à la vice-reine; Ala, 10 novembre. *K. und. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*, 10 novembre, XII, 39, XIII, 40). Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Serravalle, 10 novembre (Relation des combats de Borghetto et d'Ala, XIII, 1) (*Operations Journal Sommariva*, 10 novembre, XIII, 3). F.-M.-L. marquis Sommariva au général Eckhardt et au F.-M.-L. Marziani, XIII, 3; Rovereto, 10 novembre, 2 heures matin. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 10 novembre, 5 heures 30 matin, XIII, 3. F.-M.-L. marquis Sommariva au major Freydong; Rovereto, 10 novembre, 11 heures matin, XIII, 3. Major Sinstenau (de l'état-major de Sommariva) au général Vlasitz, 10 novembre, 3 heures soir, XIII, 3 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 10 novembre, 1 heure et demie matin XI, 134. Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Serravalle, 10 novembre, XI, 149. F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz; Rovereto, 10 novembre, XI, 150, XI, 152 et XI, 153. Colonel Kurz au général Vlasitz; Chizzola, 10 novembre, XI, 146 et Campei, XI, 147. Colonel Scharlach au général Vlasitz; Santa-Margherita, 10 novembre, XI, ad 147. F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz; Rovereto, 11 novembre, minuit, XIII, 3. Général Stanissavlevich au lieutenant-colonel Benko commandant le 3[e] bataillon de chasseurs; Rovereto, 10 novembre, 9 heures soir, XIII, 3. *R. Archivio di Stato Milan*, 45. *Appendice Storia*. Journal de la division Palombini. Avio est enlevé lors de l'entrée en ligne de la brigade Schmitz qui couronne les hauteurs. Le vice-roi ordonne le soir à Palombini de rentrer sur ses anciennes positions, où la division arrive le 12, après avoir perdu 145 hommes tués, blessés ou prisonniers (*Ibidem*). Rapport sur la part prise par le 3[e] de ligne *italien* aux opérations du 20 août 1813 au 14 mars 1814.

Le général Fontanelli, de retour de la Grande Armée, était arrivé le jour même à Milan et avait aussitôt repris possession du ministère de la Guerre.

Voir *Annexe II*.

bon, Sommariva ne pouvait s'empêcher de faire part de ses craintes à son général en chef. Il se croyait trop faible pour pouvoir, après les pertes considérables éprouvées par ses troupes, avoir quelque chance d'arrêter, rien qu'avec 6.000 hommes les 12.000 hommes du vice-roi. Il demandait au feldzeugmeister de le fixer sur la direction à suivre dans le cas où il serait forcé de revenir sur Trente; et il ajoutait : « Il me semble que le vice-roi se propose de séparer les deux ailes de notre armée et veut percer par le Val Sugana. Il doit être très fort pour pouvoir entreprendre cette opération [1]. »

Connaissant bien le caractère inquiet et craintif de Sommariva qui aurait dû pourtant se rendre compte, lui surtout qui était au courant des projets du feldzeugmeister, de l'impossibilité pour le vice-roi de tenter des opérations sérieuses et de longue haleine dans la haute vallée de l'Adige, Hiller, on serait tenté de le croire, avait eu le pressentiment des inquiétudes puériles de son lieutenant. C'est probablement pour cela qu'à deux reprises, pendant le cours de la journée du 10, il lui réitéra l'ordre de tenir à tout prix sur la position de Serravalle. Afin de le rassurer, il lui annonçait en même temps, que, pour détourner l'attention et les forces de l'ennemi, il prescrivait au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich de pousser sur Caldiero la division Merville qui devait donner au vice-roi des craintes pour la position de San-Martino. Le feldzeugmeister avait, du reste, déjà décidé, dès le 10 au matin, qu'au lieu de faire halte ce jour-là à Trente, la division Pflacher continuerait sur Bassano et réglerait ses marches de façon à ce que sa tête de colonne y arrivât le 13 et la queue le 15 [2].

Les craintes de Sommariva étaient d'autant plus vaines, d'autant plus exagérées qu'il lui eût suffi d'un peu de calme, d'un peu de sang-froid, pour lui permettre de remettre les choses au point. Il aurait pu sans peine constater que le vice-roi se trouvait par la force même des circonstances dans l'impossibilité d'entreprendre dans le Val Lagarina autre chose qu'une reconnaissance offensive, dont le but était désormais rempli, que le temps lui manquerait forcément pour essayer d'enlever la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 10 novembre, 10 heures soir, XIII, 1.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 10 novembre, XIII, 39, XIII, 40, F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Sommariva; Trente, 10 novembre, XI, ad 137 et Borgo di Val Sugana, 10 novembre, 2 heures après midi, XI, 18, F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Pflacher; Trente, 10 novembre, XI, 137.

position fortifiée de Serravalle. Au moment même où Sommariva n'hésitait pas à faire part de ses inquiétudes au feldzeugmeister, le vice-roi était déjà décidé à se reporter le lendemain doucement vers Vérone [1]. Il lui était d'autant moins possible de perdre cette place de vue qu'il venait d'être informé des mouvements que l'aile gauche autrichienne commençait à faire sur le bas Adige. Comme le vice-roi le faisait si justement observer au duc de Feltre, « afin de tirer pleinement parti de ces avantages qui avaient remonté le moral de ses troupes et de pouvoir songer à continuer son mouvement », il aurait fallu qu'il eût plus de monde et surtout qu'il eût quelque chose en arrière de lui.

Les avant-postes français et autrichiens étaient, en effet, en contact sur l'Alpone où l'avant-garde d'Eckhardt s'était établie à Arcole, Soave et Cazzano di Tramigna. Le gros de la brigade avait poussé de Montebello Vicentino jusqu'à San Bonifacio sur les bords mêmes de l'Alpone. Vers le soir, le colonel Des Michels, du 31e chasseurs à cheval, en reconnaissance de Vago sur Caldiero avec 200 chevaux, soutenus par un bataillon d'infanterie, avait donné en avant de Vago rien qu'avec ses cavaliers contre les postes avancés d'Eckhardt. Devant le feu assez vif de l'infanterie autrichienne, Des Michels se replia à l'approche de la cavalerie d'Eckhardt sur le bataillon qui le suivait. Les deux reconnaissances se bornèrent, à partir de ce moment, à échanger quelques coups de fusil et rentrèrent peu après dans leurs lignes. Se trouvant trop en l'air, puisque son soutien le plus proche, la brigade Vecsey, n'avait pas dépassé Vicence, Eckhardt n'avait pas jugé à propos de s'engager sérieusement. Il savait, cependant, que cette brigade devait venir le lendemain jusqu'à San-Bonifacio et avait ordre de soutenir de là le mouvement qu'il exécuterait sur Caldiero.

Merville, qui occupait Vicence avec 4 bataillons et 4 escadrons, comptait arriver presque en même temps du côté de Villanova et pousser son avant-garde jusque sur le Fibbio, pendant que Radivojevich, quittant enfin Padoue, irait s'établir à Vicence, où les grenadiers de Stutterhein étaient attendus le 12. Plus à gauche, le lieutenant-colonel Gavenda était arrivé à Conselve (est de Monselice), d'où il battait le pays jusqu'à l'Adige du côté de Rovigo, et se reliait à droite avec la brigade Starhemberg, établie entre Bevilacqua et Legnago,

1. *Archives de la Guerre*. — Le vice-roi au duc de Feltre: Vérone, 10 novembre.

dont la garnison avait fait une sortie d'ailleurs sans importance et sans résultats appréciables[1].

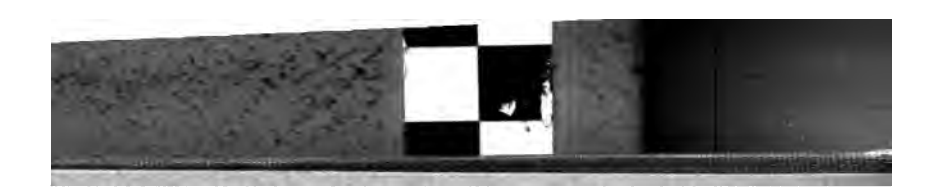
Il était grand temps, d'autre part, de mettre un terme aux incursions des corps volants autrichiens dans le Brescian, puisque, s'il faut en croire une dépêche que le duc de Feltre adressait le 12 à l'empereur[2], « les autorités, à Milan, songeaient déjà à se retirer. » Cette fois, du moins, on en avait été quitte pour la peur. Les troupes françaises, qui s'étaient tenues jusque-là à l'entrée même du Val Trompia, à Ponte Zanano (près de Gardone), s'étaient portées en avant, avaient dépassé Lavone, attaqué à Zigole (1 kilomètre sud de Bovegno), le détachement de Rakowski, l'en avaient chassé et finalement obligé à se replier sur Bagolino. Le même jour, une autre colonne française avait battu à Salo (lac de Garde) une reconnaissance que les Autrichiens avaient poussée de ce côté[3].

11 NOVEMBRE 1813. — **Inaction et craintes de Sommariva. — Affaires de Ponte-Caffaro et de Bagolino. — Mouvements et positions de l'aile gauche de Hiller. — Armement des batteries de siège de Zara par les Anglais. — Sortie de la garnison de Clissa. — Premiers troubles à Cattaro.** — La tranquillité complète qui n'avait cessé de régner pendant toute la nuit sur les deux rives de l'Adige n'avait pas suffi pour ramener le calme dans l'esprit de Sommariva. S'il avait déployé un peu d'activité, et si ses avant-postes avaient eu le soin d'envoyer quelques patrouilles de découverte en avant de Santa-Margherita, il aurait pu savoir, dès

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 10 novembre, XI, 135 et Vicence, 11 novembre, XI, 161, au F.-M.-L Merville; Padoue, 10 novembre, XI, 141 et XI, 142. F.-M.-L. Merville au F.-Z.-M. Hiller; 10 novembre, XI, 140, au général Eckhardt; Vicence, 10 novembre, XI, 140, *a*. Général Eckhardt au F.-M.-L. marquis Sommariva; San Bonifacio, 10 novembre, 10 heures soir (*Operations Journal Sommariva*) XIII, 3.

2. *Archives de la Guerre*. — Le Ministre de la Guerre à l'Empereur; Paris, 12 novembre. *Regio Archivio di Stato*, *Milan*, *Appendice Storia*, 47. Commandant de Angeli, commandant d'armes à Bergame, au général Fontanelli; Bergame, 11 novembre et *Ibidem*. Renseignements reçus à Bergame le 11 novembre.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*) XIII, 1. Capitaine Rakowski au F.-M.-L. marquis Sommariva; Bovegno, 10 novembre (Feld-Acten Hiller) XI, 143 et XI ad 143, et Bagolino, 10 novembre (Feld-Acten Sommariva) XIII, 3, colonel Nagovan (du 2e bataillon de Valaques) au commandant Kapsermet; Riva, 11 novembre (*Ibid.*) XIII, 3. D'après les situations du *Regio Archivio di Stato Milan*, n° 2812, Gifflenga disposait à Brescia, du 10 au 20 novembre de 70 officiers et 1.520 hommes.



les premières heures de la matinée, que le vice-roi, informé de l'apparition des têtes de colonnes de Radivojevich sur l'Alpone, avait renoncé à pousser plus loin ses avantages, à essayer de percer sur Roveredo. Satisfait du résultat obtenu, certain qu'il faudrait quelques jours à Sommariva pour reprendre ses esprits et se remettre en mesure d'agir, le prince Eugène avait pris le sage parti de quitter Ala pendant la nuit, repris le chemin de Vérone, replié au jour ses derniers avant-postes, pendant que sa colonne de la rive droite suivait, elle aussi, son mouvement et se disposait à rentrer de son côté sur ses anciennes positions.

Tandis que le vice-roi revenait ainsi sur Vérone, Sommariva n'avait cessé d'envoyer de tous côtés des ordres qui montrent bien à quel point il avait été impressionné par les combats de Borghetto et d'Ala, et combien il redoutait le renouvellement des attaques des deux jours précédents. Déjà, pendant la nuit du 10 au 11, en confiant le commandement de toutes les troupes de la rive droite de l'Adige à Stanissavlevich, qu'il envoyait à Chizzola, il lui avait donné l'ordre de les réunir en cas d'attaque, de défendre jusqu'à la dernière extrémité les postes de Brentonico, de Mori et de Ravazzone, et de se replier avec elles dans la montagne, si elles venaient à être forcées, après avoir préalablement avisé de sa retraite les corps détachés de droite. Le matin, bien que tout fût tranquille à Serravalle et que rien n'eût bougé sur les positions occupées la veille par les Français, Sommariva avait cru devoir faire remonter l'Adige à quelques bateaux qui restaient encore, non seulement à Sacco, mais plus en amont de Roveredo à Calliano, à Acquaviva, à Matarello. Il avait momentanément conservé le pont de Ravazzone; mais, dans le courant de la matinée, ses inquiétudes le reprennent, et il prescrit à 7 heures du matin au colonel Genczey, qui commande le régiment de hussards de Stipsich, d'envoyer immédiatemment un officier et un peloton de hussards couper ce pont et assurer le renvoi des pontons à Trente, pendant qu'un autre peloton, qui s'établira entre Serravalle et Roveredo, maintiendra l'ordre dans les convois qui rétrogradent et s'opposera à l'encombrement de la route et des abords de la ville. Il a encore enjoint à nouveau au commandant de la réserve d'artillerie d'aller aussitôt après la soupe s'établir en arrière de Calliano. D'autre part, il renvoie, quelques partis de chasseurs dans le Val Arsa pour couvrir de ce côté les abords de Roveredo. Enfin il recommande au détachement de Roc

d'Anfo de chercher à se maintenir sur ses positions, mais en ayant soin d'éviter tout engagement. C'est seulement après midi qu'il envisage un peu plus froidement sa situation, qu'il renonce à se priver du pont de Ravazzone et que le colonel Genczey reçoit *par un bourgeois* l'ordre de ne pas replier le pont volant de Sacco.

A 3 heures de l'après-midi, il sait, de façon positive, que le vice-roi s'est reporté sur Vérone et que le général Vlasitz le fait suivre de loin par quelques pelotons de hussards et quelques compagnies de chasseurs. Le vice-roi, en effet, se replie sur 3 colonnes marchant, l'une sur la rive droite de l'Adige, l'autre par la grande route de Vérone, la troisième de la Sega et des Monts Lessini par le Val Pantena. Mais tant à cause de l'heure tardive à laquelle on se décide à se reporter en avant, que de l'état des chemins dans la montagne et de la position des détachements de gauche de Vlasitz, ce général ne peut parvenir à atteindre Ala. Sur la rive droite de l'Adige, on s'est rapproché d'Avio, et sur son flanc gauche, Sommariva a envoyé une colonne mobile en avant de Pieve di Val Arsa vers Campo Grosso (6 à 7 kilomètres est de Ronchi) et un autre détachement d'Ala vers Giazza (au pied du Monte Porto à l'entrée du Val d'Illasi)[1].

Il faut croire toutefois que Sommariva n'était pas encore complètement rassuré, puisque à 9 heures du soir, écrivant à Hiller, il lui adressait cette inexplicable dépêche : « L'ennemi n'a pas bougé aujourd'hui 11 novembre. Je crois qu'il se prépare à la retraite et qu'il n'a voulu faire qu'une démonstration pour dégager Vérone en repoussant mon avant-garde au delà d'Ala[2]. »

Ce fut à son arrivée à Primolano, qu'Hiller apprit que Sommariva, attaqué la veille et l'avant-veille par le vice-roi, avait dû, après avoir éprouvé des pertes assez sensibles, évacuer Ala

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 11 novembre, XIII, 1, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Marziani; Rovereto, 11 novembre, minuit et 7 heures matin, au général Vlasitz; Rovereto, 11 novembre, 7 heures matin, au colonel Genczy (des hussards de Stipsich), au commandant de la réserve d'artillerie, au commandant des chasseurs, au commandant du détachement de Rocca d'Anfo, aux capitaines Marinkovich et Rakowski; Rovereto, 11 novembre, XIII, 3. F.-M.-L. Marziani au F.-M.-L. marquis Sommariva; Rovereto, 11 novembre, 2 heures soir, XIII, 3, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto et Serravalle, 11 novembre (Feld-Acten Hiller) XI, 156 et XI, 160 (Feld-Acten Sommariva); Serravalle, 11 novembre, midi, et Rovereto, 11 novembre, 3 heures soir, XIII, 3.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 11 novembre, 9 heures du soir, XIII, 3.

et se replier sur Serravalle. Aussi, bien qu'il s'attendît à voir le vice-roi lâcher prise dans le Val Lagarina et revenir à marches forcées sur ses anciennes positions autour de Vérone, et, bien qu'il eût tout lieu de penser que Sommariva disposait de forces plus que suffisantes pour se maintenir en avant de Rovereto, Hiller poussa la prudence jusqu'à lui renouveler l'ordre de conserver à tout prix Serravalle et à lui donner comme direction éventuelle de sa retraite Caldonazzo et Borgo di Val Sugana. Dans ce cas, Stanissavlevich se serait retiré avec les troupes de la rive droite par Deutsch-Metz (Mezzo), en face de San Michele, sur Bozen[1].

La journée n'avait pas été bonne pour les corps détachés sur la droite de Sommariva. La garnison de Rocca d'Anfo avait fait une vigoureuse sortie et poussé jusqu'à Ponte di Caffaro, tout près de Lodrone, le petit corps chargé de l'observer, pendant que le capitaine Rakowski, attaqué à Bagolino par les Français qui avaient réussi à le déborder, n'avait eu d'autre ressource que de se jeter dans la montagne, et s'était estimé heureux de pouvoir regagner Darzo en passant par d'épouvantables sentiers muletiers[2].

A l'aile gauche, les avant-postes d'Eckhardt étaient presque en vue des avant-postes français, en avant de Caldiero et du côté d'Illasi. Leurs soutiens étaient établis à Arcole et à Soave, tandis que le gros de la brigade était massé à Villanova.

Dans le courant de la journée, Radivojevich, qui avait échelonné la brigade Vecsey entre Montebello Vicentino et Lonigo et qui comptait l'avoir le lendemain matin à Soave et à Arcole, envoyait à Eckhardt, déjà relié sur sa gauche par Ponte Zerpa avec Starhemberg, l'ordre de s'établir solidement à Caldiero et à Colognola, et de retrancher Ponte Zerpa. Derrière lui et derrière Vecsey, la brigade de dragons du général Wrede devait serrer sur Montebello Vicentino. Stutterheim, qui s'était éclairé en route sur sa droite sur Recoaro et Valdagno, où ses reconnaissances n'avaient trouvé personne, venait de recevoir du feldzeugmeister l'ordre de s'avancer jusqu'à Vicence avec 3 batail-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 11 novembre, XIII, 39, XIII, 40 F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Bassano, 11 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 159 et Bassano, 11 novembre, 6 heures soir (Feld-Acten Sommariva) XI, 19.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XII, 39, XIII, 40 (*Operations Journal Sommariva*) XIII, 1. Capitaine Moritz commandant le détachement de Rocca d'Anfo, Lodrone (Val Bona), 11 novembre, XIII, 3. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 13 novembre (Feld-Acten Hiller) XI, 204.

lons de grenadiers et l'état-major de sa brigade en laissant momentanément à San Antonio et Pieve di Val Arsa 2 bataillons chargés d'assurer et de maintenir les communications avec le feld-maréchal-lieutenant Sommariva[1].

Quant à Starhemberg, dont le quartier général était avec le gros de la brigade à Bevilacqua, ses avant-postes s'étendaient sur une ligne allant le long de l'Adige de Baldovina (en aval de Piacenza d'Adige) par Castelbaldo et Begosso à Nichesola et de là à Bonavigo (en amont de Legnago) et Motta (entre Bonavigo et Albaredo d'Adige), avec des soutiens à Merlara (nord de Begosso) Boschi Santa Anna (entre Bevilacqua et Legnago), Minerbe (est de Bonavigo) et Michelorie (est de Motta). Il se reliait ainsi de Motta et Nichesola vers Albarèdo d'Adige avec les postes que le général Eckhardt tenait à Ponte Zerpa, et sur sa gauche par Rotta Sabadina avec le lieutenant-colonel Gavenda, qui occupait Barbona (sur l'Adige à l'ouest de Boara)[2].

Tout s'était d'ailleurs borné, à l'aile gauche de Hiller, à quelques coups de fusils échangés entre les avant-postes d'Eckhardt et ceux de Bonnemains en avant de Caldiero.

A Zara on continuait à presser les travaux. Le capitaine Cadogan venait de recevoir de l'amiral Fremantle 2 obusiers de 7 livres et 200 obus, des sacs à terre et du bois pour établir des plates-formes, plus 500 coups pour ses pièces de 18 livres. Ayant appris qu'il existait à Lissa 2 mortiers de 10 pouces et 100 bombes, il y avait envoyé un de ses transports qui devait y prendre, à Lissa 2 canons de 24 livres. Il avait demandé en même temps à Tomasich de mettre à sa disposition, le jour même, 200 travailleurs qu'il comptait employer à l'établissement des plates-formes[3].

A Clissa, on avait repoussé une sortie de la garnison et occupé à la suite de cette affaire un petit fortin détaché, tenu jusque-là par la défense; mais le capitaine Hoste, obligé de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 11 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au général Stutterheim ; Bassano, 11 novembre, XI, 158, au F.-M.-L. Radivojevich; Bassano, 11 novembre, XI ad 158, F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Vicence, 11 novembre, XI, 161, au général Eckhardt; Vicence, 11 novembre, XI, 162, F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 11 novembre, XI, 163, général Eckhardt. Positions du 11 novembre, XI, 165, et général Stutterheim au F.-M.-L. marquis Sommariva ; 11 novembre (Feld-Acten Sommariva), XIII, 3.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major Starhemberg au F.-M.-L. Radivojevich ; Bevilacqua, 11 novembre, XI, 163 *a*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*, 11 novembre, XIII ad IV, 29 et capitaine Cadogan au général Tomasich, à bord de la *Havannah* devant Zara, 11 novembre, XI, 25 (*Original en anglais*).

partir avec la *Bacchante* pour Cattaro où un prêtre fomentait l'anarchie et cherchait à provoquer un mouvement en faveur des Monténégrins, avait dû inviter Danese, qui n'avait tout juste que ce qu'il lui fallait de monde pour garder Spalato et bloquer Clissa, à mettre une garnison à Lesina. Heureusement pour ce dernier, le général Tomasich, informé, lui aussi, des événements des bouches de Cattaro, avisait précisément ce jour-là Danese de la mise en route d'armes, de munitions et de troupes destinées à lui permettre de se défendre contre les coups de main que les Monténégrins semblaient disposés à tenter sur les bouches de Cattaro[1].

12 NOVEMBRE 1813. — **Affaire de Vago. — Eckhardt à Caldiero. — Hiller se concentre entre Vicence et Montebello Vicentino. — Ordres de Hiller à Sommariva. — Mouvements et positions de l'aile droite autrichienne. — Instructions données par le vice-roi au général Fontanelli.** — Pendant que le vice-roi ramenait ses troupes d'Ala sur Vérone, Hiller concentrait entre Vicence et Montebello Vicentino son armée à laquelle il voulait faire prendre position à Caldiero. Mais rien ne permettait encore de deviner ses projets, de savoir s'il allait ensuite dessiner une attaque sur Vérone, ou essayer, comme les Autrichiens l'avaient déjà fait en 1796, de forcer le passage et la ligne de l'Adige plus en aval entre Ronco et Zevio. Le 12 au matin, pendant qu'on faisait venir la brigade de Vecsey à Soave, San Bonifacio et Arcole, les dragons de Wrede à Montebello Vicentino, Eckhardt se portait en avant, occupait Caldiero et poussait contre les avant-postes de Bonnemains établis à Vago une reconnaissance forte de 3 bataillons, 2 escadrons, et 4 canons qui vint donner contre la compagnie de voltigeurs postée avec une cinquantaine de chevaux au pont du canal, en avant du village. Trop faible pour interdire aux Autrichiens les abords du pont, le poste tint ferme derrière la digue du canal et dans les premières maisons du village donnant ainsi au général Bonnemains le temps de faire avancer de San Martino 4 compagnies du 53ᵉ, 2 escadrons du 31ᵉ chasseurs et un obusier qui, après un engagement assez vif, mais de courte durée, repoussèrent le colonel Brettschneider et

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 11 novembre, XIII ad III, 3 (Feld-Acten Tomasich), colonel Danese au général Tomasich, Spalato, 11 et 12 novembre, XI, 23, XI, 28, XI,31 et général Tomasich, au colonel Danese, camp de Zara, 11 novembre, XI, 24 (*Original en italien*).

l'obligèrent à se replier sur Caldiero, après avoir laissé un poste avancé à la Posta (1 kilomètre à l'ouest de Caldiero). La tranquillité ne fut plus troublée pendant le reste de la journée qu'on employa de part et d'autre à se retrancher : les Français barricadant solidement le pont de Vago et exécutant quelques travaux de fortification passagère sur le Fibbio à San-Martino buon Albergo, Eckhardt mettant en état de défense Caldiero, San-Pietro (au nord de la route de Vérone) et Colognola, où il avait établi 5 compagnies. 2 autres compagnies postées en avant de San-Pietro, à Madonna del Stra, servaient de réserve d'avant-postes, tandis que deux autres occupaient, plus au nord, Illasi[1].

Pendant ce temps, la brigade Vecsey avait occupé les positions qu'on lui avait assignées et s'était, sur l'ordre de Merville, étendue à gauche jusqu'à Ponte Zerpa et Albaredo d'Adige. Merville s'était installé de sa personne à San-Bonifacio et Radivojevich était venu, avec la brigade de dragons de Wrede à Montebello Vicentino. En même temps Hiller, dont le quartier général était établi à Vicence[2], avait, sur la demande de Radivojevich, envoyé au feld-maréchal-lieutenant Marschall l'ordre de détacher du blocus de Venise deux partis qui devaient aller, l'un sur Monselice, l'autre vers Rovigo et le bas Adige. Cette dernière mesure avait évidemment été motivée par l'arrivée à Bologne du général Pino envoyé par Fontanelli de ce côté et qui, la veille même, avait poussé jusqu'à Malalbergo et obligé quelques coureurs autrichiens, qui s'étaient montrés dans ces parage, à repasser le Reno et le Pô di Volano[3]. Enfin, pour en finir avec les mouvements de l'aile gauche, Starhemberg, laissant le lieutenant-colonel Gavenda en observation devant Legnago s'était porté avec 3 bataillons et 6 escadrons des environs de Legnago par Cologna-Veneta sur Lonigo[4]. Avant

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 12 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Merville ; Caldiero, 12 novembre, 9 heures matin, XI, 171, 3 heures soir, XI, 170, 8 heures 45 soir, XI, 205. F.-M.-L. Merville au général-major Eckhardt ; Vicence, 12 novembre, XI, 175 et F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville; Vicence, 12 novembre, XI, 172 et au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 12 novembre, 6 heures du soir, XI, 187.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Vicence, 12 novembre, XI, 182 et XI, 185, F.-M.-L. Merville au général-major Vecsey San Bonifacio, 12 novembre, XI, 177. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall ; Vicence, 12 novembre, XI, 189.

3. *Archives de la Guerre.* — Le duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 12 novembre.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville ;

d'exécuter ce mouvement, Starhemberg avait réussi à s'emparer sur l'Adige de 44 bateaux qu'il avait réunis et garés sur la rive gauche.

Comme bien l'on pense, Hiller n'avait pas manqué de donner à Sommariva des indications précises sur l'ensemble de la situation et sur le rôle qu'il entendait voir jouer à son aile droite. Après lui avoir fait connaître les mouvements de l'aile gauche et lui avoir annoncé que, de ce côté, toutes ses troupes seraient concentrées du 19 au 20 entre Caldiero et Montebello Vicentino, il insistait sur le fait que l'ennemi, obligé de s'opposer à ses progrès, dirigerait vraisemblablement le gros de ses forces vers l'est de Vérone et s'affaiblirait, par suite, dans la vallée de l'Adige. Il recommandait en conséquence à Sommariva de concentrer immédiatement tout son monde et d'envoyer par Erbezzo sur Lugo et Grezzana, par le Fosse et Breonio sur Monte et Cavalo deux fortes colonnes volantes qui menaceraient les flancs des Français, enfin de ne laisser que 4 compagnies devant Rocca d'Anfo et de se tenir prêt à tomber sur l'ennemi, s'il s'affaiblissait à Rivoli et cherchait à repasser l'Adige à Dolce[1].

La certitude de la retraite du vice-roi avait, d'ailleurs, réussi à rendre à Sommariva le calme et le sang froid qui n'auraient jamais dû l'abandonner. Sachant par les rapports de Vlasitz qu'il n'y avait plus trace de Français à Avio ni à Borghetto, il avait, dans la matinée du 12, donné à la division Fenner l'ordre de se porter sur Ala, de mettre ses avant-postes à Vô, Borghetto et Ronchi (sur la rive gauche) et (sur la rive droite) à Avio, et d'envoyer sur sa gauche un détachement vers Val Arsa Chiesa. Puis, tandis que la brigade Winzian, de la division Marziani, allait venir de Marco s'établir à Serravalle, la droite de la division Fenner, dont le général Suden prenait le commandement, devait marcher lentement sur la rive droite de l'Adige vers Pilcante. Quant à Stanissavlevich, il était toujours à Mori, d'où il gardait les chemins menant à Brentonico et au Monte-Baldo, et d'où il envoya la nouvelle du débarquement à Malcesine d'un petit détachement français[2].

Vicence, 12 novembre, XI, 172, au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 12 novembre, XI, 184, F.-M.-L. Merville au général-major Starhemberg ; Vicence, 12 novembre, XI, 174 et général Starhemberg au F.-M.-L. Merville, près de Legnago, 12 novembre, XI, 205 *a*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) F.-M.-L. Richter, chef d'état-major de Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 12 novembre, XI, 22.

2. *K. u K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 12 novembre, XIIII, 183. F.-M.-L. Sommariva au



A peine arrivé à Vérone, le vice-roi avait profité du court répit que lui laissaient les mouvements encore inachevés de ses colonnes pour conférer avec le général Fontanelli, de retour de la Grande Armée et qui, aussitôt rentré à Milan, avait repris possession du Ministère de la Guerre et s'était chargé, en outre, de la présidence du Conseil.

Sentant qu'il importait avant tout de relever l'opinion publique, il recommandait à Fontanelli de tirer parti « de la très prochaine rentrée en Italie de toutes les troupes italiennes qui étaient encore en Espagne et en Allemagne ». Pour la première fois le vice-roi lui parla à ce moment de l'indépendance de l'Italie, « question qu'il n'a pas voulu envisager jusque-là et qu'il n'aborda, du reste, que dans un but louable et facile à comprendre pour des raisons d'intérêt majeur » qu'il s'empressa de donner à son Ministre : « Cela, lui dit-il, doit laisser entrevoir aux vrais Italiens la très prochaine époque de l'indépendance de l'Italie : *C'est un levier qu'il faut faire mouvoir pour obtenir de nouveaux sacrifices.* »

C'est encore pour les mêmes raisons qu'il propose au Ministre d'autoriser par une décision spéciale les hommes qui ne voudraient pas marcher eux-mêmes à se faire remplacer par des conscrits de 1815, « qu'il l'invite à lui soumettre un projet de décret pour l'organisation, à Milan, d'un corps de réserve composé de ce qui revient d'Allemagne et d'Espagne et des conscrits qu'on pourra amalgamer dans les régiments ». Il lui prescrit, en outre, de donner des ordres très sévères à Mantoue Crémone, Brescia, Milan, pour que les isolés sortant des hôpitaux, etc., ne soient pas retenus inutilement, mais pour qu'au contraire formés en détachements, ils rejoignent au plus vite leurs corps. Enfin, après avoir insisté sur la nécessité de réunir sur plusieurs points, et notamment à Mantoue, des hommes que l'on pourra placer dans les cadres précieux, mais malheureusement trop rares qui vont lui revenir, il lui recommande de s'entendre avec le Ministre de l'Intérieur pour mettre fin aux dilapidations et aux désordres qu'on lui dénonce dans la récep-

F.-M.-L. Marziani et au général Vlasitz; Rovereto, 12 novembre, XIII, 3, général-major Vlasitz au F.-M.-L. Sommariva ; Serravalle, 12 novembre 10 heures 45 matin, XIII, 3, au colonel Kurz et au lieutenant-colonel Becke ; Ala, 12 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 173 et XI ad 173, général-major Stanissavlevich au général-major Vlasitz; Mori, 12 novembre (*Ibid*), XI, 201. Major Kapsermet au F.-M.-L. marquis Sommariva; Torbole, 12 novembre, XIII, 3. Capitaine Marinkovich au F.-M.-L. marquis Sommariva; Darfo, 12 novembre (Feld-Acten Sommariva), XI, 21.

tion des denrées requises dans les départements. Son humanité et sa droiture se révoltent devant les preuves qu'on lui a fournies des abus commis sous son nom par certains fonctionnaires. « Il serait urgent, ajoute-t-il, de faire quelques exemples de ces fripons[1]. »

13 NOVEMBRE 1813. — **Positions de l'armée du vice-roi et de l'aile gauche autrichienne. — Escarmouche de Bionde di Porcile. — Positions de Sommariva. — Mouvements des Français sur les deux rives du lac de Garde. — Marinkovich rejeté sur Darfo. — Escarmouche d'Anguillara et de Boara Padovana.** — Le 12 au soir, les troupes de la 2e lieutenance avaient achevé leur mouvement et étaient rentrées dans leurs anciennes positions. Le vice-roi, qui n'avait attendu que leur retour à Vérone pour mettre son projet à exécution, prit aussitôt ses dispositions d'attaque et résolut de chasser, le 14, les Autrichiens de Caldiero. L'opération était d'autant plus urgente qu'il importait de se porter contre cette position avant que le feldzeugmeister ait eu le temps de la mettre complètement en état de défense, d'y faire arriver les troupes encore en marche sur Vicence et l'Alpone, et d'achever la concentration de son aile gauche, dont les différentes unités étaient encore assez disséminées. Pour le moment, il n'y avait devant lui en première ligne à Caldiero que la brigade Eckhardt, soutenue par la brigade Vecsey établie derrière et le long de l'Alpone, et dont la droite s'étendait jusqu'à Cazzano di Tramigna, tandis que sa gauche devait être couverte par l'inondation du pays en aval de Villanova. La brigade Stutterheim ne pouvait arriver à Montebello Vicentino que le 14, et Starhemberg, que les dragons de Wrede allaient remplacer à Lonigo, venait seulement de recevoir de Radivojevich, arrivé à San-Bonifacio, l'ordre de se porter plus à gauche sur San-Gregorio (4 kilomètres et demi sud est d'Arcole)[2].

Si l'on en excepte une escarmouche insignifiante du côté de Bionde di Porcile, la journée se passa sans le moindre incident sur l'Adige, où les Autrichiens, toujours admirablement rensei-

1. Le vice-roi au général comte Fontanelli; Vérone, 12 novembre (dépêche citée par *Zanoli, Sulla Millizia Cisalpino-Italiana*), II, 371.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv Operations Journal der K. K. Armee*, 13 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au général-major Starhemberg, Montebello Vicentino, 13 novembre, XI ad 207, au général-major Vecsey; San Bonifacio, 13 novembre, XI, 214. F.-Z.-M. Hiller au général-major Stutterheim; Vicence, 13 novembre XI ad 223.

gnés sur les forces et les positions de leur adversaire, avaient réussi à savoir que les Français avaient 1.200 hommes, 300 chevaux et 3 canons entre Vago et San-Martino buon Albergo, 1.800 hommes, 200 chevaux et 6 canons derrière le Fibbio, 2.000 hommes à San-Michele et un bataillon à Véronette[1].

A l'aile droite de Hiller, où les Français s'étaient définitivement repliés, d'une part, sur la Chiusa, de l'autre, sur Rivoli, en ne laissant sur la rive gauche que quelques avant-postes à hauteur de Ceraino, Vlasitz avait réoccupé Ala pendant la nuit du 12 au 13, et poussé son avant-garde à Vô Sinistro et ses avant-postes à Borghetto.

Sommariva ignorait encore, il est vrai, la force des troupes que le vice-roi avait laissées devant lui, et, comme il lui était, d'autre part, impossible, à cause de l'époque de l'année et des neiges fraîchement tombées en quantités considérables, de passer par le Monte-Baldo, ce qui eut contraint les Français à quitter leur position de Rivoli, il ne lui restait d'autre ressource que de masser ses troupes afin d'être en mesure de passer l'Adige à Dolce, si son adversaire s'affaiblissait à Rivoli, et d'envoyer, comme Hiller le lui avait recommandé, d'assez fortes colonnes à sa gauche sur Lugo.

Sur la rive droite de l'Adige, où rien ne bougeait sur le Monte-Baldo, et où ses avant-postes occupaient Campitel (8 kilomètres, ouest de Pilcante), Pilcante, Campanella (nord de Sabbionara), Sabbionara et Avio, une patrouille de découverte avait réussi à s'emparer, entre Mama et Belluno-Veronese, d'un petit détachement français fort d'un officier et de 50 hommes[2].

Sur le lac de Garde, les Français se portaient en avant sur les deux rives, d'un côté, de Salo jusqu'à Gargnano, de l'autre vers l'extrémité nord du lac vers Torbole, pendant que, plus à l'ouest encore, le capitaine Marinkovich était chassé successivement de Lovere et de Piane, et obligé de rétrograder jusqu'à Darfo (Val Camonica)[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Merville ; San-Pietro (près Caldiero), 13 novembre, XI, 245.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 13 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (*Operations Journal Sommariva*), 13 novembre, XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 13 novembre, après-midi, XIII, 3 (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 13 novembre, XI, 225. Colonel Kurz au général-major Vlasitz, Campanella ; 13 novembre, XI, 211 et Pilcante, 13 novembre (Feld-Acten Sommariva) XIII, 1.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) major Kapsermet au général-major Stanissavlevich, 13 novembre, XI, 23 et XI, 24 et capitaine

Devant Venise, les généraux Mayer et Rebrovich, avaient achevé l'investissement de la place du côté de la terre, et les partis que, sur l'ordre de Hiller, Marschall avait envoyés à Monselice et vers Rovigo, avaient échangé quelques coups de fusil avec quelques petits détachements français du côté d'Anguillara et de Boara-Padovana[1].

14 NOVEMBRE 1813. — **L'attaque de Caldiero retardée par le mauvais temps. — Dispositions prises par le vice-roi et par Grenier. — Mouvements et positions des troupes de Radivojevich. — Escarmouche de Ceraino. — Mise en route des renforts destinés à l'armée de Hiller. — Nugent arrive avec l'escadre anglaise en vue du Pô di Goro. — Difficultés présentées par le siège de Zara. — Mouvements prochains de l'armée Napolitaine. — Lettre de Murat à l'empereur. — Les intentions de la cour de Naples.** — Obligé par le mauvais temps à retarder de vingt-quatre heures l'opération projetée contre Caldiero, le vice-roi, en adressant à l'empepereur la situation de l'armée d'Italie à la date du 8 novembre [2], avait cru devoir lui exposer les raisons pour lesquelles la garnison de Venise comptait sur le papier un effectif total de 9.000 hommes, qui aurait pu au premier abord paraître d'autant plus exagéré à Napoléon, que le mauvais vouloir de Clarke n'aurait pas manqué de s'en faire une arme contre lui. Il avait ensuite mis la dernière main à ses préparatifs et expédié ses dispo-

Marinkovich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Darfo, 14 novembre, XI, 26. Cf. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Gifflenga écrivant de Brescia le 13 novembre au général Fontanelli, pour le féliciter de son retour, lui mandait que les troupes sous ses ordres occupaient Collio (Val Trompia), Vestone (Val Sabbia), Pisogne (Val Camonica) et Salo (sur la rivière du lac de Garde). Gifflenga avait été le 12 novembre à Bagolino et Lodrone, et avait fait brûler le pont de Cassano. Sachant que Fontanelli avait envoyé quelques détachements en Valteline, il lui annonçait qu'il ferait attaquer le lendemain les Autrichiens à Pian d'Artogne par le 35e, qu'il comptait pousser sur Breno pour arriver le 5 jusqu'à Edolo afin d'obliger l'ennemi à repasser le Tonal, ou de le suivre dans sa retraite s'il se jetait dans la Valteline. Cf. *Ibidem*. Rapport du commandant de Angeli, commandant d'armes du département du Serio au général Fontanelli ; Bergame, 12 et 14 novembre. — Syndic de Pisogne au Préfet de Bergame ; Pisogne, 14 novembre, 8 heures du matin : « Arrivée, le 12 à six heures du soir, de 700 hommes sous les ordres du colonel Duché qui y rentrent le 13 au soir après s'être engagés entre Pisogne et Piano et avoir rejeté les Autrichiens sur Darfo. Cf. *Ibidem*. Extrait des nouvelles données par le vice-préfet de Breno ; Breno, 18 novembre, 10 heures du matin.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*(Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 13 novembre, XI, 217 et 16 novembre, XI, 266.

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 14 novembre.

sitions pour l'attaque que les troupes de la 1re lieutenance allaient exécuter le lendemain.

Afin d'éviter les encombrements et les retards qui auraient pu se produire, si, comme on l'avait d'abord décidé dans le principe, « les troupes des divisions Quesnel et Marcognet étaient sorties simultanément de Vérone le 15 au matin », la portion de la division Marcognet[1] qui se trouvait à Vérone reçut l'ordre d'en partir le 14, entre 3 et 4 heures de l'après-midi, pour aller coucher à San-Michele, précédée par la 2e brigade de la division Quesnel (général Soulier), qui devait être rendue avant la nuit à San-Martino-buon-Albergo, et en repartir le lendemain 15, à 7 heures du matin, pour se diriger sur Colognola.

La 1re brigade de cette division (général Campi, 92e de ligne et 30e demi-brigade provisoire, composée de 3 bataillons tirés des 1er et 14e légers et du 10e de ligne) avait ordre de commencer son mouvement le 15 à 7 heures du matin, pour se diriger par le chemin le plus court de Montorio sur Illasi en prenant, soit par Lavagno, soit par Marcelise, sous la conduite du général Quesnel en personne. On avait attaché à cette brigade 100 chevaux du 31e chasseurs qui devaient la rejoindre sur Lavagno ou dans la direction indiquée par le général Quesnel. Un peloton de 25 chasseurs, pris sur l'escadron mis à la disposition du général Quesnel, marchait avec la 2e brigade.

« L'objet du général Quesnel, disait la disposition, est de tourner avec sa 1re brigade la droite de l'ennemi supposée à Colognola (Colognola ai Colli), en même temps que la 2e brigade (42e et 84e de ligne) l'attaquera sur ce point. Pendant que cette attaque aura lieu, le général Quesnel continuera de faire marcher sa 1re brigade de manière à arriver sur les hauteurs en arrière de Soave, dès que l'ennemi abandonnera Colognola et sa position de Caldiero. Il serait bon que chacune des brigades pût avoir au moins 2 pièces d'artillerie régimentaire, et, si les chemins le permettent, une demi-batterie d'artillerie légère suivrait les mouvements de la 2e brigade.

« Le bataillon du 14e léger de cette division restera sur les hauteurs à gauche du fort San-Felice, à Pojano, et poussera des reconnaissances sur le prolongement de ces hauteurs jusqu'au-dessus de Quinto di Val Pantena et Grezzana. Ces reconnaissances seront faites alternativement par les compagnies de carabiniers et de voltigeurs de ce bataillon. Le commandant de

1. Voir *Annexe III*.

ce bataillon sera prévenu que le général Fontana est chargé, pendant le mouvement de l'armée, du commandement supérieur de Vérone et des dehors. Il lui fera, en conséquence, ses rapports qu'il cherchera à faire parvenir au général Quesnel. »

La 4e division (général Marcognet) devait primitivement être réunie à 9 heures à San-Martino. Mais, par suite du départ désormais fixé au 14 des troupes qui étaient restées à Vérone, le général Grenier modifia les heures de mise en marche et les points de rassemblement de cette division. Il prescrivit à Marcognet de faire partir, dès 7 heures du matin, les troupes qui allaient passer la nuit à San Michele. Le 53e de ligne (de la brigade Jeanin) devait « l'attendre sous les armes à San-Martino pour que toute la 4e division puisse être formée vers 8 heures du matin en arrière de Vago et laisser la route libre aux troupes qui devaient la suivre. La 4e division débouchera de Vago, aussitôt que les colonnes du général Mermet[1], qui doivent marcher sur sa droite, l'auront dépassée.

« Il conviendra de ne faire rentrer les avant-postes qu'au moment où la division se mettra en mouvement[2].

« Il ne devra rester à Vérone que les détachements strictement nécessaires à la garde des équipages et pour fournir un factionnaire aux logements des généraux.

« La compagnie de sapeurs, qui marchera avec la division, reçoit l'ordre d'aller coucher ce soir le (14) à San Michele.

« Le général Marcognet donnera demain matin (le 15) l'ordre au bataillon du 67e (de la 28e demi-brigade provisoire) d'attendre à San-Michele la brigade Schmitz dont il fait partie.

« La 4e division débouchera par Vago pour attaquer l'ennemi dans la position de Caldiero, en même temps que la 2e brigade du général Quesnel attaquera Colognola.

« Le général Marcognet fera ce mouvement par échelon et sur deux lignes, afin d'avoir toujours des réserves. Sa batterie d'artillerie sera divisée dans les deux brigades pour accélérer ce mouvement. Elle devra être réunie sur les points où l'ennemi en présenterait lui-même et où il ferait la plus grande résistance.

« Le général Marcognet sera soutenu dans ce mouvement par une brigade de la 2e division (général Rouyer) de la 2e lieutenance, qui sera suivie par une 3e réserve composée de la garde royale.

1. Voir *Annexe IV*.
2. A cet ordre général, le général Marcognet ajouta l'ordre de pourvoir les troupes de sa division de pain jusqu'au 16 novembre.

« La brigade de cavalerie du général Bonnemains se mettra en mouvement avec la 1re ligne du général Marcognet, fournira quelques pelotons pour soutenir les tirailleurs de cette division, manœuvrera à sa hauteur et, dès que l'ennemi sera forcé à Caldiero, elle débouchera rapidement de cette position avec les pelotons de tirailleurs et les compagnies d'élite que le général Marcognet aura disposées pour faire tête de colonne.

« Les généraux auront soin de s'échelonner en marchant à l'ennemi, et éviteront autant que possible de rester en colonnes sur les routes et chemins qu'ils suivront, afin d'avoir toujours, autant que possible, plusieurs lignes à présenter à l'ennemi.

« Le général Marcognet est prévenu que le général Mermet[1] manœuvrera sur sa droite avec le reste de sa cavalerie et une brigade de la division Rouyer pour tourner Caldiero, pendant qu'il l'attaquera de front.

« Toutes les colonnes devront être en parfaite communication entre elles au moyen de quelques pelotons d'éclaireurs et chacune d'elles devra avoir un bon nombre de guides qui seront soigneusement gardés.

« Chaque division devra être suivie d'une section d'ambulances. Le reste des ambulances sera établi : celle du général Marcognet à Vago, celle du général Quesnel à San-Martino.

« Les réserves d'artillerie de ces divisions se rendront à San Michele à 10 heures du matin.

« Quand l'ennemi aura été chassé de Caldiero, celle de la division Marcognet ira à Vago, en arrière du pont ; celle de la division Quesnel à San Martino et en arrière de Colognola, pour fournir à la brigade qui doit déboucher par Illasi.

« Une compagnie de sapeurs sera attachée à chacune des brigades du général Quesnel, et une à celle du général Marcognet pour ouvrir des communications partout où les généraux le trouveront nécessaire[2]. »

Le retard que la continuation du mauvais temps avait obligé le vice-roi d'apporter à son attaque sur Caldiero était d'autant

1. La colonne du général Mermet (une brigade de la division Rouyer, la brigade de cavalerie légère du général Perreymond et 6 canons) devait, après avoir débouché de San Martino, se diriger entre l'Adige et la grande route vers le chemin de Caldiero à Arcole, tourner la gauche de l'ennemi et chercher à la prévenir au pont de Villanova.

2. *Archives de la Guerre*. Général Grenier; Vérone, 14 novembre, 6 heures matin. Dispositions d'attaque pour le 15 novembre (1re Lieutenance), Général Grenier au général Marcognet ; Vérone, 14 novembre. Ordres de mouvement pour le 15 novembre.

plus regrettable et fâcheux que l'aile gauche de Hiller n'était pas encore concentrée à ce moment, que la plupart de ses différentes unités n'avaient pas atteint les points qu'on leur avait assignés, et qu'il eût été assurément plus facile le 14 que le 15 de briser la résistance d'Eckhardt et de Vecsey, de les débusquer de Caldiero, et de se saisir du pont de Villanova.

Le général Eckhardt qui faute de monde n'avait pu compléter et achever les travaux de défense de Caldiero, avait toutefois mis la journée à profit pour se couvrir sur sa gauche en inondant les rizières d'Arcole et celles de Bionde di Porcile. Merville en avait fait autant du côté d'Albaredo d'Adige pour se protéger contre les entreprises du poste que les Français avaient mis en face de ce point après avoir établi une tête de pont à Ponte Zerpa. Mais Eckhardt n'en conservait pas moins des inquietudes d'autant plus justifiées que la journée s'avançait et que la brigade Starhemberg n'était pas encore arrivée à Bionde di Porcile[1].

A 3 heures de l'après-midi, en effet, ce général n'avait pas pu arriver plus loin qu'Arcole, San-Gregorio et Albaredo d'Adige. Après une marche des plus pénibles, qui avait pris toute la journée du 13, il lui avait été impossible de quitter Lonigo avant midi, et, bien qu'il n'y ait guère que 10 kilomètres jusqu'à San-Gregorio, il lui avait fallu plus de trois heures pour parcourir cette distance. Le temps était si épouvantable, que la veille, en terminant sa marche après la tombée de la nuit, le verglas lui avait fait perdre un assez grand nombre d'hommes qui, en glissant, s'étaient noyés dans les canaux. Malgré l'épuisement des troupes et l'heure tardive de son arrivée à San-Gregorio, il n'en avait pas moins mis en route un de ses bataillons qui devait encore, le soir même, se rendre à Bionde di Porcile et y fournir les avant-postes, dont la ligne allait s'étendre de ce point par Albaredo et Motta jusqu'en aval de Bonavigo. En somme, le 14 au soir, il n'avait pu faire arriver que 2 compagnies et 1 demi-escadron à Arcole ; le gros de sa brigade s'était arrêté à San-Stefano Veronese (5 kilomètres et demi sud-ouest de Lonigo), Bonaldo (1 kilomètre et demi de San-Stefano), et Cucca (2 kilomètres sud de San-Gregorio)[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major Eckhardt au F.-M.-L. Merville ; Caldiero, 14 novembre, XI, 231 et XI, 256 *c*. F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich; San Bonifacio, 14 novembre et 15 novembre, 5 heures matin, XI, 230 et XI, 256 *a*. Colonel Baumgarten au général-major Vecsey; Arcole, 14 novembre, XI, 238.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major comte

Sur la droite d'Eckhardt il n'y avait encore, pendant la journée du 14, que 2 compagnies à Illasi et 2 bataillons à Colognola. Le 3e des bataillons du colonel Baumgarten, envoyé de ce côté par Merville, ne devait arriver que le lendemain 15 à San-Vittore (sur la route de Soave à Colognola)[1].

Enfin, comme la garnison de Legnago avait fait une nouvelle sortie pendant la journée, on avait, le soir même, décidé d'envoyer le général Fölseis avec 3 bataillons, 2 escadrons et une batterie s'établir à Bevilacqua, d'où il observerait Legnago et Boara Padovana, et le colonel Gavenda à Michelorie (entre Bevilacqua et Albaredo d'Adige) et Coriano (2 kilomètres nord de Bonavigo) pour y surveiller les passages de l'Adige, que le major Maretich était chargé de reconnaître à Albaredo et Motta[2].

Sauf une escarmouche entre Dolce et Ceraino, il ne s'était absolument rien passé du côté de l'aile droite, où Sommariva faisait rentrer ses détachements du Val Arsa, se disposait à envoyer des colonnes mobiles par Erbezzo sur Lugo et Grezzana, par Le Fosse sur Breonio, Cavalo et Monte, et tenait le gros de ses forces massé à Ala[3].

A ce même moment, le général-major Steffanini à la tête de 4 bataillons, le général-major Bogdan avec 6 escadrons, le général-major Pulsky avec 5 bataillons et 2 compagnies de pionniers venaient de se mettre en route avec les nouveaux renforts destinés à l'armée de Hilter[4].

Pendant que ces 8 à 9.000 hommes s'acheminaient vers l'Italie, un nouveau danger, d'autant plus sérieux qu'il était plus imminent et plus imprévu, menaçait le vice-roi et allait venir

Starhemberg au F.-M.-L. Merville; San Gregorio, 14 novembre, 3 heures et 5 heures du soir, XI, 229 et XI, 256 *d*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) colonel Baumgarten au F.-M.-L. Merville; Colognola, 14 novembre, XI, 228 et F.-M.-L. Merville au général-major Vecsey; San Bonifacio, 14 novembre, 10 heures soir, XI, 232.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 14 novembre, XI ad 247 et XI, 248. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Marschall. et au F.-M.-L. Merville, 14 novembre, XI, 237 et F.-M.-L. Merville au général-major comte Starhemberg; San Bonifacio, 14 novembre, 10 heures soir, XI, 233 (*Operations Journal der K. K. Armee*), 14 novembre, XIII, 39, XIII, 40.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*); Rovereto, 14 novembre, XIII, 1, F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 14 novembre, XI, 227, général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 15 novembre (Feld-Acten Sommariva), XI, 34.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller). F.-M. comte Bellegarde au F.-Z.-M. Hiller; Vicence, 14 novembre, XI, 251.

s'ajouter aux graves et multiples préoccupations que lui causaient les difficultés de jour en jour croissantes de sa situation.

Le 10 novembre un peu après minuit, Nugent avait mis à exécution le projet qu'il avait conçu au lendemain de la capitulation du château de Trieste. Profitant d'un vent favorable, l'escadre anglaise avait quitté le mouillage de Trieste. La flottille, qui venait d'appareiller, se composait de deux vaisseaux de ligne anglais, l'*Eagle* et le *Tremendous*, du brick de guerre *Wizzard*, de 3 cannonnières autrichiennes qu'on avait armées en toute hâte à Trieste, et de 29 transports, en tout 35 voiles portant 2.060 fantassins et 73 hussards autrichiens, plus 600 hommes d'infanterie anglaise, 6 pièces d'artillerie autrichienne, 6 canons anglais dont 2 de montagne, 14 chevaux, 41 artilleurs et un gros approvisionnement de munitions. Le corps expéditionnaire emportait en outre 16 jours de vivres et une quantité considérable de poutrelles, de madriers et d'outils.

Le capitaine Zuccheri, attaché à l'état-major du quartier-maître-général, avait en même temps reçu l'ordre de s'embarquer avec une compagnie de Warasdiner Kreuzer sur le vaisseau de ligne anglais *Elisabeth* (capitaine Power) de faire voile vers le Porto di Cortellazzo à l'embouchure de la Piave, de s'emparer du fort et de s'établir à la Cava Zuccherina, à l'endroit même où le Sile vient se jeter au milieu des marais dans l'un des anciens bras de la Piave. Le capitaine Zuccheri appareilla avec l'*Elisabeth* et 4 *Trabacoli* en même temps que le reste de la flottille, dont il se sépara presque aussitôt pour mettre le cap plus au nord.

La flottille inclina au contraire vers le sud, longeant dans le principe la côte occidentale d'Istrie, afin de faire croire qu'elle faisait voile vers la Dalmatie et de prolonger le plus longtemps possible l'incertitude et l'ignorance des émissaires que le vice-roi pouvait avoir dans ces parages.

Le 11 au matin, elle changea de route et mit le cap sur les bouches du Pô. Le 12, elle était en vue des côtes italiennes et le soir même on communiqua aux troupes du corps expéditionnaire les instructions relatives au débarquement que Nugent avait arrêtées de concert avec le commodore Rowley.

Le vent violent qui se leva pendant la nuit chassa la flottille jusqu'à hauteur de Rimini et sépara d'elle le transport n° 7, à bord duquel se trouvaient 1 officier et 143 hommes des Warasdiner Kreuzer. La mer était si houleuse qu'un des bâtiments de la flottille coula pendant la nuit.



Pendant toute la journée, le vent continua à souffler assez fort du nord-est. Bien que sa direction fût en somme favorable, sa violence était telle qu'en serrant quelque peu la terre on aurait risqué d'être jeté à la côte. Les transports fatiguaient d'autant plus qu'on avait dû prendre de vieux bâtiments, pour la plupart en mauvais état, n'ayant pas tenu la mer depuis longtemps, et montés par des équipages sans expérience et composés à la hâte. Afin de parer dans la mesure du possible à cette dernière cause de danger, on avait fait passer à bord de chaque transport un certain nombre de marins anglais, grâce auxquels on parvint à maintenir la flottille bien groupée et à se rapprocher quelque peu des bouches du Pô.

Vers le soir, le vent redoubla encore de violence. On courait plus que jamais le danger d'être jeté à la côte, et le commodore Rowley dut, par suite, prendre le parti de mouiller au large et de jeter l'ancre en pleine mer. Malgré cette précaution on n'en eut pas moins pendant toute la nuit des craintes sérieuses qui ne se dissipèrent que vers le matin, lorsque le vent mollit et lorsque l'on put lever les ancres.

Le vent avait en revanche favorisé l'entreprise sur Cortellazzo. Le capitaine Zuccheri, après avoir opéré son débarquement sans encombre, avait obligé le fort à capituler et y avait pris 70 hommes et 4 pièces de 24 livres. Dès le lendemain 14, après avoir laissé une petite garnison dans l'ouvrage, il s'était porté de Cortellazzo vers le Sile, avait marché par la Marina di Cortellazzo, traversé le bras qui se jette dans la mer au Puerto di Piave Vecchia, attaqué et pris le fort de Cavallino.

La mer s'étant calmée le 14 au matin, la flottille de Rowley serra la côte qu'elle longea, atteignit la baie de Goro et y jeta l'ancre à environ 1 mille et demi de terre. Le brick *Wizzard*, la bombarde n° 8 et les canonnières mouillèrent en première ligne et au plus près, les 2 vaisseaux de ligne plus au large, les transports sur une ligne intermédiaire environ à mi-distance entre le brick et eux. La côte était bien protégée dans ces parages. Des ouvrages de profil respectable, couverts par des fossés pleins d'eau et parfaitement à l'abri d'un coup de main défendaient les deux promontoires de Volano et de Goro. Plus au sud se dressaient d'autres ouvrages de même force établis à Magnavacca (au-dessous de Cormacchio) et à Primaro (à l'embouchure du Reno). Plus au nord on avait couvert de la même façon le Pô della Donzella ou de la Gnocca et les bouches du Pô della Maestra.

Quoique tous ces ouvrages fussent solidement armés et en parfait état de défense, on n'en résolut pas moins de procéder au débarquement dans la nuit du 14 au 15 novembre. Le capitaine Birnstiel, de l'état-major anglais, fut envoyé en reconnaissance sur un canot conduit par un lieutenant de vaisseau et chargé d'examiner attentivement la configuration de la côte et de déterminer le point exact d'atterrissement. Bien que ces bouches fussent défendues par des forts, et que l'ennemi eût établi tout le long de la côte des postes d'observation, Birnstiel donna finalement la préférence à un point situé entre les bouches du Pô di Volano et du Pô di Goro, parce qu'un bois d'une assez grande étendue (le Bosco Grande) se trouvait à trois cents pas environ de ce point.

A 11 heures du soir, le capitaine Birnstiel rentrait de reconnaissance, et quelques minutes après son retour, Nugent envoyait l'ordre de commencer, sans plus tarder, le débarquement[1].

Devant Zara on continuait à travailler, en dépit de tous les obstacles et de toutes les difficultés, à l'armement des batteries de siège (3 sur la face nord et 1 à Albanese). Les Anglais avaient à cet effet mis à la disposition du général Tomasich, 8 pièces de 18 livres et 32 caronades. On devait encore recevoir de Trieste 2 obusiers autrichiens de 10 livres, 2 mortiers de 30 livres et un peu plus tard 10 canons français pris à San-Nicolo di Sebenico, avec les munitions et le matériel nécessaire à la construction des batteries, mais dont le transport par eau de Scardona, de Carlopago et de Zengg ne s'effectua qu'à grand'peine, et qu'une fois mises à terre il fallut encore amener en place à dos d'homme. De plus, le terrain était tellement rocheux autour de la ville qu'on dut encore faire arriver jusqu'aux emplacements choisis pour les batteries les terres dont on avait besoin pour les épaulements.

Les pluies continuelles et le tir de la place retardaient en outre sensiblement la marche des travaux. Enfin les assiégeants manquaient de tout. La farine était transportée de Karlstadt par Gospich et Graczacz jusqu'à la boulangerie de campagne installée à Knin d'où il fallait au moins quarante-huit heures pour

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des Generäl-Majors Grafen Nugent*), 10-14 novembre, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Lespine au F.-Z.-M. Hiller ; Trieste, 14 novembre (Feld-Acten Hiller) XI, 226. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 18 novembre, XI, 266 *a*.

apporter le pain devant Zara. Les distributions de viande étaient rares et les soldats de Tomasich souffraient d'autant plus que, non seulement ils n'avaient, pour la plupart, ni capotes, ni bottes, mais qu'ils bivouaquaient en plein air, sans tentes, sans paille et sans feu. L'argent même manquait à Tomasich, qui ne put payer une partie de la solde due à ses hommes, que lorsque le colonel Danese eut réussi à se procurer à Spalato et à lui envoyer 8.000 francs en espèces[1].

Devant Clissa, le colonel Danese avait reconnu la Makresina Gora, sur laquelle il voulait placer quelques canons, en même temps qu'il mettait une petite garnison à Makarska (55 kilomètres sud-est de Spalato) afin de se couvrir du côté de Raguse et de Cattaro[2].

Pendant ce temps et bien qu'on fût encore loin de songer à la gravité des conséquences qu'allait avoir le débarquement de Nugent sur la rive droite du Pô, on n'avait cessé à Paris, à Rome et à Pise, de se préoccuper de l'attitude de Murat, de chercher les moyens les plus propres à l'amener à une résolution définitive et irrévocable. Le roi de Naples avait du reste reconnu lui-même que le moment était venu pour lui de rompre le silence qu'il s'obstinait à garder depuis son retour dans ses Etats. Le 12 novembre, dans une lettre adressée à l'empereur, lettre qu'il est malheureusement impossible de retrouver, il avait annoncé à Napoléon que « Sa Majesté ayant désiré que, pour mieux assurer la défense de la haute Italie, un corps de 30.000 Napolitains se mît en marche pour cette destination, il allait se mettre en mouvement conformément aux intentions de Sa Majesté avec une armée de 40.000 hommes, y compris 6.000 hommes de cavalerie[3] ». Mais en même temps, Joachim avait eu le soin de déclarer à l'empereur dans cette lettre du 12 novembre, qu'il regardait « l'indépendance de l'Italie comme le seul moyen d'animer les habitants à la défendre », et il lui demandait même « de proclamer cette grande mesure et de réunir l'Italie en une seule nation[4]. »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*) général-major Tomasich, 11-14 novembre, XIII, 2 et XIII ad IV, 30.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 13-14 novembre, XIII ad III, 4.

3. Cf. *Archives de la Guerre.* Le Ministre de la Guerre au vice-roi, Paris, 25 novembre.

4. Cf. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 139, P^ces 298, f° 866. Le duc de Vicence à l'empereur. Rapport à Sa Majesté l'empereur ; Paris, 27 décembre 1813.

En se reportant à ce qui venait de se passer à Naples, à la conférence secrète que Murat avait eue avec Mier quelques jours auparavant, il est difficile de croire à la sincérité de cette offre. Tout au plus peut-on admettre, que, se croyant sûr de parvenir à cacher pendant quelque temps encore une résolution désormais arrêtée dans son esprit, il cherchait uniquement à éviter, ou tout au moins à retarder la rupture qu'aurait pu provoquer et qu'aurait assurément amenée dans d'autres temps le seul fait de la déclaration par laquelle il venait la veille, 11 novembre, d'ouvrir d'un trait de plume les ports de son royaume aux bâtiments des puissances amies et neutres. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur trois lettres écrites à la même époque et qui semblent justifier cette manière de voir. Avec sa belle-sœur Elisa, qui, abandonnée à elle-même, ne sait que croire et que faire, il lui à évidemment paru inutile de garder le moindre ménagement. « Le passage du roi, écrit-elle de Pise le 13 novembre au prince-Camille, a été un éclair qui m'a réellement abasourdie..... Je n'ai encore aucune nouvelle du roi depuis son arrivée à Naples. » Et, comme elle se refuse à croire à un calcul, à une tactique de sa part, elle ajoute : « J'imagine que lui et ma sœur m'avaient écrit par un courrier à moi que j'avais envoyé à ma sœur et qu'on me dit avoir été assassiné à son retour. J'aurais peut-être appris par là, si le roi mettra à exécution le projet dont il avait parlé de venir avec 40.000 hommes établir son quartier général à Bologne[1]. »

En revanche le général Miollis[2] est à la même date complètement fixé sur ce point : « J'ai l'honneur, écrit-il au duc de Feltre[3], de prévenir Votre Excellence que je reçois en ce moment du ministre de la Guerre du royaume de Naples l'avis que 30.000 hommes de troupes napolitaines vont, sous peu de jours, traverser les Etats romains pour se porter d'abord sur Bologne et s'y réunir aux troupes qui doivent s'y rendre des Abruzzes par la Marche d'Ancône. Aussitôt que j'aurai connaissance de l'itinéraire de ces troupes, j'aurai l'honneur de le transmettre à Votre Excellence. En attendant je donne les ordres nécessaires pour que leurs subsistances et autres fournitures soient préparées. M. le

1. *Carnet historique et littéraire*, décembre 1898. Princesse Elisa au prince Camille; Pise, 13 novembre 1813.
2. Voir *Annexe V*.
3. *Archives de la Guerre*. Le général Miollis au Ministre de la Guerre; Rome, 13 novembre 1813.

lieutenant général Tugny m'annonce qu'elles doivent recevoir toute espèce de vivres sur le pied de guerre, et que le train d'artillerie et des équipages et la cavalerie formeront environ 6.000 chevaux. »

La princesse Elisa avait d'ailleurs manqué de patience. Trois jours plus tard elle était, elle aussi, au courant de ces projets que Murat avait d'autant moins de raison de lui cacher plus longtemps qu'il attachait une importance capitale, d'abord à l'entrée de ses troupes en Toscane, ensuite à la fourniture gratuite des vivres pendant toute la durée de leur séjour dans ce grand-duché, sur lequel il avait dès ce moment des vues bien arrêtées[1].

Quant à Durand, qui aurait dû être le premier à apprendre de la bouche même du roi de Naples les résolutions qui intéressaient si directement le gouvernement impérial, on l'avait tenu soigneusement à l'écart et dans l'ignorance la plus absolue. Le roi de Naples avait continué à éviter de le voir, et c'était le 13 novembre seulement que le ministre de France allait revoir Murat pour la première fois depuis le retour de ce dernier. Tout ce que Durand savait, c'était, comme il le mentionnait dans sa dépêche du 12[2], que le roi imprimait une activité fiévreuse à l'organisation de son armée, et que les corps de la garde royale avaient eux-mêmes reçu l'ordre de se tenir prêts à marcher.

Entre temps on n'avait cessé de se préoccuper à Paris de la mise en route, toujours promise, toujours annoncée et toujours différée du contingent napolitain. Le 13 novembre, le jour même où Miollis recevait de Naples l'avis officiel de tout préparer pour la subsistance des troupes de Murat, Bassano avait écrit à Durand en lui prescrivant « *d'engager le roi à ne pas différer de porter son armée en Italie conformément aux dispositions que Sa Majesté a annoncées à l'Empereur avant son départ*. C'était sur Bologne que les 30.000 Napolitains devaient se diriger sans délai. « Il est sans doute inutile, ajoutait le ministre, de faire sentir au roi combien il est dans l'intérêt même de sa couronne qu'il concourre officiellement à la défense de l'Italie. » Il est vrai que l'on consentait à lui faire une concession essentielle : « *L'armée napolitaine formera un corps séparé sous les ordres du roi* [3]. » En terminant, Bassano

1. *Archives de la Guerre*. Princesse Elisa, grande duchesse de Toscane, au Ministre de la Guerre ; Pise, 16 novembre 1813.
2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vᵉ 139, Pᶜᵉ 251, fᵒ 471. Durand au duc de Bassano ; Naples, 12 novembre. Dépêche 79.
3. *Archives des Affaires étrangères*. Naples Vᵉ 139, Pᶜᵉ 254, fᵒ 475. Le duc de Bassano au baron de Durand; Paris, 13 novembre 1813.

ordonnait à Durand de lui rendre immédiatement compte de sa mission et de l'informer jour par jour « des dispositions qui seront faites, du nombre de troupes que le roi mettra en mouvement (infanterie, cavalerie, artillerie), des époques successives de la marche des différents corps et des moments probables de leur arrivée à Bologne. »

Pendant que cette dépêche courait sur la route de Naples, le duc de Gallo remettait le 14 novembre à Durand une communication officielle aux termes de laquelle « le roi mettait son armée en mouvement sur la Haute Italie et allait porter par Ancone et Bologne 30.000 hommes sur le Pô ». La chose paraissait cette fois d'autant plus sérieuse que « le roi avait fait passer les offices nécessaires au Gouvernement italien et à ceux des départements toscans et romains, afin qu'ils prennent les mesures nécessaires pour assurer la subsistance de l'armée et que le ministre de Naples à Paris avait reçu l'ordre d'en informer le Ministre impérial[1] ».

On était donc en droit de croire d'après cela que toutes les difficultés étaient aplanies, que toute cause de malentendu avait disparu, que l'accord était de nouveau rétabli et que l'on pouvait désormais compter sur le concours absolu de Murat. Il n'en était malheureusement rien. Pour mieux s'en convaincre, il importe de reproduire ici la longue et importante dépêche que Durand adressa à Bassano le 14 novembre, le jour même où Gallo lui faisait parvenir la communication qui semblait sceller à nouveau l'entente entre Paris et Naples, la réconciliation entre Napoléon et Murat.

« Le comte de Mier est parti définitivement ce matin pour Barletta où il doit s'embarquer. On persiste généralement à croire qu'il aurait pu demeurer à Naples, mais qu'ayant déjà loué son appartement, vendu ses effets, annoncé son départ à la Cour, il a insisté lui-même pour se rendre à Vienne. La Russie et les autres puissances doivent avoir influé sur sa résolution.

« Avant le départ du roi pour l'armée, le comte de Mier avait entamé et conduit assez loyalement une négociation dont les bases étaient calculées sur l'intérêt que mettaient alors les puissances ennemies à détacher de la France un de ses plus

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 139, P^{ce} 250, f° 480. Durand à Bassano; Naples, 15 novembre. Dépêche 81 et P^{ce} 257, f° 481. Duc de Gallo à Durand; Naples, 14 novembre 1813.

intimes alliés et à le faire entrer dans la coalition. Si le cabinet de Naples a voulu reprendre les choses au point où elles étaient demeurées, il est probable que le comte de Mier aura senti le besoin de ne pas les pousser plus avant sans requérir de sa Cour de nouvelles instructions. Il a, du reste, laissé ici un secrétaire de légation, M. de Menz, qui entretiendra la correspondance.

« On croit que le prince Cariati est toujours à Vienne, et, comme le comte de Mier a emporté des paquets de chiffres de cet envoyé, *comme il a reçu des réponses formelles*, ayant eu, à ce qu'on m'assure, une conférence particulière et secrète avec le roi, il est présumable que, d'ici quatre à cinq semaines, on aura de Vienne des réponses qui influeront d'une manière décisive sur les déterminations du Cabinet.

« Pendant que le duc de Gallo[1] qui n'a en tête que de négocier un traité et qui se trouve heureux de rentrer dans ses anciennes allures avec l'Autriche, tient sa pointe de ce côté, le duc de Campo-Chiaro, voyant dans la police un moyen de jouer un rôle dans la politique, entretient par la voie de Ponza et des Calabres des relations avec l'Angleterre, vers laquelle il s'efforce d'entraîner le roi.

« Les autres membres du Ministère se montrent plus ou moins effrayés de cette disposition à un changement de système. Le comte de Mosbourg, qui en serait profondément affligé, agit dans un sens tout à fait contraire, et, malgré les illusions de toute nature que les excitateurs secrets présentent à Sa Majesté, j'espère qu'Elle y résistera.

1. Qu'aurait dit et pensé Durand s'il avait eu connaissance de la lettre que Gallo avait adressée à Metternich la veille (*Haus, Hof und Staats-Archiv*) Gallo à Metternich ; Naples, 13 novembre 1813) et dans laquelle, après avoir commencé par déclarer au Chancelier, qu'il ne pouvait « laisser partir Mier sans renouveler à Son Altesse les sentiments respectueusement tendres qu'il lui a voués », il ajoutait : « Le départ de M. le comte de Mier nous causerait beaucoup de peine si nous n'avions pas l'espoir de son prompt retour. Sa Majesté le roi, à qui ce digne Ministre a inspiré la plus grande estime et une entière confiance, lui a ouvert directement et sans aucune réserve ses propres intentions dans les circonstances actuelles, en le chargeant d'en être l'interprète auprès de Sa Majesté et de Votre Excellence.

« Le roi se flatte qu'elles puissent se concilier avec les vues de cet Auguste Souverain pour le bien commun et la tranquillité générale. *Depuis son retour de l'armée, Sa Majesté n'est occupée que des communications que Votre Excellence lui a fait parvenir par les moyens du prince Cariati*, et en agissant en conséquence, Sa Majesté ne fait que prouver combien Elle met de confiance dans ses promesses. »

Cf. *Annexe XXXII* du tome II. — Rapport confidentiel du comte de Mier au prince deMetternich, Fribourg-en-Brisgau. Décembre 1813 (*Haus, Hof und Staats-Archiv.*)

« La reine y fera ses efforts. *La tendance qu'Elle avait montrée pour des intelligences avec l'Autriche, s'est étendue jusqu'à l'Angleterre.* Elle croyait d'abord travailler pour la sécurité de sa couronne ; mais ses calculs étaient exempts de toute ambition ultérieure, au lieu *qu'on s'efforce de persuader au roi que l'Italie tout entière appelle sa domination et que l'Angleterre y donnerait la main. Voici donc la Reine, que les chimères n'atteignent point, rentrée dans une sorte d'opposition, mais avec des ménagements et des complaisances poussées d'autant plus loin qu'Elle se voit dans une incertitude absolue sur les intentions de l'empereur et que, le roi se sentant plus fort, Elle craint qu'il n'échappe même aux habitudes de sa confiance en Elle.*

« J'avais un pressentiment de cet état de choses et il m'est confirmé par ce que j'ai recueilli hier de la reine à Cardiello. Cette conversation eût peut-être été plus expressive de sa part, si l'affluence des personnes, qui remplissaient le salon, ne s'était opposée à des communications plus confidentielles [1]. »

Après avoir fait à Bassano ce tableau aussi complet que peu rassurant des dispositions de la Cour de Naples, des intrigues qui s'y tramaient, des différents courants qui s'y disputaient le pouvoir et l'influence, Durand complétait sa dépêche par le récit de l'entretien qu'il avait eu le même jour à Cardiello avec le roi, après la chasse, quelques instants après la fin de son audience chez la reine.

Murat commença par lui déclarer que, bien que l'empereur lui eût laissé carte blanche, il ne voulait en user qu'en conciliant les besoins de sa propre conservation avec les intérêts de la France. Après avoir parlé de la mauvaise situation des affaires de l'empire en Allemagne, le roi insista, non sans amertume, sur la gravité de l'état des choses en Italie, uniquement causé d'après lui par la retraite précipitée du vice-roi, et sur les inquiétudes qu'il avait remarquées en route à Milan, à Florence et à Rome. « *Partout on lui a dit que lui seul pouvait sauver l'Italie.* » Parlant ensuite de la lettre qu'il venait d'adresser à l'empereur, lettre dans laquelle il lui demandait des ordres, il déclara à Durand que, sans

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples V° 139, P^ce 255, f° 476. Durand au duc de Bassano ; Naples, 14 novembre. Dépêche 80. Durand, on le voit, était loin de se douter de ce qui s'était passé entre Caroline et Mier. quinze jours plus tôt, alors que la Reine n'avait encore aucune idée du retour subit de Murat à Naples. *Cf. Annexe.XXXII* du tome II.

attendre de réponse, il avait mis 50.000 hommes sous les armes. « Dans trois jours le mouvement vers les frontières commencera, et, à la première réquisition du général Miollis, il marchera sur le Pô. *Il pressera même sa marche, parce qu'il craint que, si les Autrichiens pénétraient sur le territoire de l'empire et au cœur de l'Italie, on lui en reprocherait la perte. Que deviendraient les Toscans? Que deviendraient les départements romains? Que deviendrait-il lui-même sans communication avec la France? En empêchant le passage du Pô, il conserverait les plus importants débouchés et assurerait à l'empereur les moyens de faire arriver en Italie tous les renforts qu'il jugerait nécessaires.* » Murat essaya ensuite de justifier le décret sur la liberté du commerce, et Durand ajoute en terminant :

« Le roi est dans une position difficile et compliquée. Sa pensée se porte d'une combinaison à une autre. Tantôt il ne songe qu'au maintien et à l'indépendance de sa couronne et alors il lui suffirait que ses armées et l'affection qu'il croit avoir inspirée à son peuple lui garantissent son état actuel. Tantôt il s'élance vers un avenir de gloire et d'ambition dont il ne voit pas le terme. »

Poussant plus à fond l'analyse si juste de l'état d'âme de ce pauvre roi de Naples, Durand va plus loin encore. Intimement convaincu du danger que les résolutions de Murat ne peuvent manquer de faire courir à la domination et à l'influence françaises en Italie, il ne craint pas de donner au Ministre à la fois son opinion et un conseil : « *Les dispositions, que le roi fait aujourd'hui, ont sans doute pour objet principal, en propageant en Italie l'impression de son influence, de montrer à la fois, à l'empereur ce qu'il faut faire pour la défense de l'Italie, aux cours de Vienne et de Londres ce qu'elles doivent redouter ou espérer des forces qui sont en son pouvoir. D'un côté ou de l'autre, le roi voudrait peut-être se préparer un meilleur arrangement. Il n'y aurait alors pas un moment à perdre pour empêcher une explosion tout à fait hostile et pour retenir cette cour au moyen de quelques avantages.* **Cette Cour est déjà trop ébranlée pour qu'elle reste dans son système naturel**[1]. »

Le conseil que Durand prenait sur lui de donner était sage. On ne le suivit pas; d'ailleurs il eût été déjà trop tard. Durand

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V• 139, p•• 255, f° 476-479 Durand à Bassano; Naples, 14 novembre. Dépêche 80.

l'ignorait, il est vrai; mais, comme il le laissait entrevoir lui-même dans la dernière phrase de sa dépêche : « On avait laissé passer trop de temps. » L'empereur avait trop longtemps gardé le silence. Il n'avait pu se résigner à faire à des intérêts majeurs le sacrifice de ses légitimes rancunes et de son juste ressentiment. Les concessions, auxquelles il aurait consenti après la réception de la dépêche de Durand, seraient vraisemblablement arrivées trop tard, et, en tout cas, après l'entretien secret que Joachim avait eu avec Mier. Elles auraient paru insuffisantes à l'ambition d'un souverain grisé par les adulations des courtisans, aveuglé par les habiles menées des agents de l'Autriche et surtout de l'Angleterre, inacceptables et presque outrageantes à ce prince qui, affolé par ses rêves chimériques de grandeur et de toute-puissance, se croyait sûr d'être avant peu l'arbitre des destinées, le maître, le premier Roi de l'Italie une et indépendante depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine.

15 NOVEMBRE 1813. — **Caldieroin. — Ordres de Hiller à Sommariva. — Débarquement de Nugent. — Capitulation des forts de Volano, de Goro et de Gnocca. — Arrivée du général Milutinovich à Cserno. — Fouché envoyé par l'empereur en mission à Naples.** — Dans la nuit du 14 au 15, les Autrichiens avaient eu connaissance du mouvement qui, la veille au soir, avait amené la presque totalité des troupes disponibles du vice-roi, d'une part jusqu'à San-Martino buon Albergo, de l'autre à hauteur de Lavagno. Les Autrichiens occupaient à ce moment une belle position s'étendant de Caldiero à Colognola et gardée par les brigades Eckhardt et Vecsey, qu'Hiller croyait en mesure de s'y maintenir même contre un ennemi supérieur en nombre jusqu'à l'arrivée et à l'entrée en ligne des renforts en marche pour les rejoindre.

Cette position, d'ailleurs, naturellement forte par elle-même et que l'on avait eu le temps et le soin de retrancher, présentait, il est vrai, l'inconvénient de pouvoir être tournée sur sa droite par Illasi, sur sa gauche par une plaine marécageuse, mais sillonnée de chaussées et parsemée de petits bois dans lesquels le sol est assez ferme, plaine qui s'étend des derniers contreforts du Monte San-Mathia et du Monte La Rocca jusqu'à l'Adige.

Pour parer le mieux possible à ce danger, tant pour couvrir les positions de Colognola et de Caldiero que pour observer les mouvements des Français, on avait envoyé 2 compagnies à droite à Illasi et 3 autres à gauche à Bionde di Porcile.

Avec le gros de sa brigade le général Vecsey était chargé de défendre Colognola, tandis que le général Eckhardt, qui avait reconnu l'impossibilité d'occuper avec le peu de monde dont il disposait une position dont le front était encore trop étendu, avait pris le parti de masser le gros de sa brigade à cheval sur la grande route entre San-Pietro et les hauteurs qui s'élèvent au sud de cette route (Monte Gazzo et Monte Rocca).

Le 15 novembre, à 8 heures du matin, la brigade de droite de la division Quesnel débouchant de Fontana et Donzellino se portait contre Colognola, tandis que sa brigade de gauche, passant plus au nord, poussait sur Illasi.

Vers 9 heures du matin, l'action s'engageait devant Colognola que le colonel Baumgarten défendit avec opiniâtreté contre les premières attaques du général Soulier, pendant que le général Quesnel tournait Illasi avec 3 bataillons de la brigade Campi.

A 10 heures du matin, Quesnel, maître de ce village et du château d'Illasi, n'avait plus qu'à accentuer son mouvement et à continuer sa marche par les hauteurs pour tourner et prendre à revers toute la droite de la position de Caldiero.

Jusqu'à ce moment l'aile gauche autrichienne, la brigade Eckhardt, n'avait pas été inquiétée ; mais ce général venait à peine de se porter avec son gros sur San-Pietro et Caldiero afin de menacer de là la droite de la brigade Soulier qui pressait vivement les troupes en position à Colognola, lorsqu'il fut vivement attaqué à son tour. La brigade Jeanin, chassant devant elle ses tirailleurs et ses troupes de première ligne, enleva, par une attaque brusquée, la petite hauteur de San-Pietro. Presqu'au même instant, et pendant que le général Deconchy[1] attaquait de front le Monte Gazzo, le général Marcognet se rabattait sur cette hauteur qu'il prenait à revers et obligeait Eckhardt à se mettre en retraite et à essayer de défendre la position de Caldiero. N'osant l'attaquer sans préparation, Marcognet la fit vigoureusement canonner par son artillerie et la batterie à cheval du général Bonnemains qui, soutenue par quelques escadrons, réussit à ouvrir le feu à une demi-portée de fusil des retranchements autrichiens. Un peu après 11 heures, les soldats de Marcognet, dont les progrès avaient été facilités par les feux bien dirigés de l'artillerie, étaient maîtres de Caldiero et des hauteurs entre ce village et Colognola, que la colonne conduite par le général Quesnel était sur le point de tourner.

1. Voir *Annexe VI.*

Il ne restait plus d'autre ressource au feld-maréchal-lieutenant Merville dont le centre était déjà enfoncé, la gauche fortement entamée et la droite sérieusement compromise, que de donner à toute sa ligne, l'ordre de se replier derrière l'Alpone.

La brigade Vecsey, suivie de près par la division Quesnel, se retira en assez bon ordre sur Soave où, grâce à l'arrivée d'un bataillon de grenadiers, elle put parvenir à reprendre pied.

Poursuivies sur la grande route par la cavalerie et l'artillerie de Bonnemains, harcelées de flanc par les tirailleurs de la colonne du général Mermet, les troupes d'Eckhardt n'en firent pas moins bonne contenance, et se replièrent même en bon ordre jusqu'à peu de distance de Villanova. Mais arrêtés et retardés sur ce point par le défilé étroit et resserré formé par le pont, décimés par le tir de l'artillerie française, les derniers échelons d'Eckhardt finirent par être rompus et mis en déroute. Sans l'entrée en ligne fort opportune d'un bataillon de grenadiers et d'une batterie envoyés en toute hâte par Radivojevich, le pont de l'Alpone serait tombé du même coup et presque sans lutte entre les mains des cavaliers français.

A 5 heures du soir, le général Quesnel était maître de Soave, mais il n'avait pu réussir à débusquer Vecsey du château de Soave et des hauteurs qui dominent le village et que, bien que manquant presque absolument de munitions, le général autrichien parvint à conserver. Une dernière attaque, tentée avant la tombée de la nuit contre le pont de Villanova par le général Marcognet échoua, elle aussi, devant la résistance des grenadiers Chimany et le tir bien réglé de l'artillerie autrichienne.

La nuit mit fin au combat. Les avant-postes restèrent seuls en présence sur les deux rives de l'Alpone comme du côté de Soave où les Français se barricadèrent dans le village, tandis que Vecsey faisait garder le château par 2 compagnies [1].

1. *Archives de la Guerre.* — Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Caldiero, 15 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 15 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller), F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich, 17 novembre, soir. (Relation des combats de Caldiero et de Villanova), XI 258. Général-major Vecsey au F.-M.-L. Merville (Rapport sur les combats de Colognola et de Soave) ; Soave, 23 novembre, XI, 259 *n*. Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Merville (Rapport sur le combat du 15); San-Bonifacio, 21 novembre, XI, 259 *o*, F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 18 novembre,

En se retirant derrière l'Alpone, les Autrichiens avaient naturellement commencé par couper de leur mieux tous les ponts, même celui de Villanova qu'ils n'avaient toutefois pas pu parvenir à détruire complètement sous le feu de l'artillerie et des avant-postes français. En dehors des 2 bataillons de grenadiers qui avaient été engagés à Soave et à Villanova, les renforts, qui n'avaient pu rejoindre pendant la journée du 15 Vecsey et Eckhardt, serraient de tous côtés sur les troupes de première ligne. Le régiment Benjowski se portait de Montecchio Maggiore à Monteforte d'Alpone où il devait prendre position afin de couvrir le débouché de Soave sur Montebello Vicentino. Le général Starhemberg, qui n'avait pas été inquiété un seul instant pendant tout le cours de la journée, avait envoyé un de ses bataillons à Villanova, 2 compagnies à Arcole et 1 compagnie à Ponte Zerpa. Enfin Hiller avait fait partir de Vicence pour Montebello Vicentino le régiment Deutschmeister de la division Pflacher qui dut, bien que venu de Trente à Vicence à marches forcées, continuer, sans avoir eu le temps de souffler, son mouvement jusqu'à Montebello Vicentino.

Enfin, non content de ces mesures, le feldzeugmeister avait cru nécessaire d'envoyer aux bataillons de landwehr des régiments Kerpen et archiduc Charles l'ordre de marcher sans s'arrêter et d'être rendus à Vicence le 16 [1].

Si grande avait été l'émotion causée par la poussée vigoureuse que le vice-roi venait d'exécuter sur le pont de Villanova, qu'elle s'était répercutée jusqu'à Vicence, où l'état-major de Hiller avait été un moment sérieusement alarmé. On n'y avait retrouvé un peu de sécurité que lorsqu'on sut, d'abord que les Français n'avaient pu réussir à forcer le pont de Villanova et à le passer sur les talons des bataillons quelque peu rompus d'Eckhardt, ensuite que le vice-roi n'avait rien tenté du côté d'Arcole, où Starhemberg n'avait pas reçu un coup de fusil. Et cependant les chasseurs du 3e bataillon, quelques fractions du

midi, XI, 256 ; Villanova, 15 novembre, 5 heures soir, XI, 259 *b*. Général-major Vecsey au F.-M.-L. Merville. Hauteurs de Soave, 15 novembre, 5 heures et demie soir, XI, 259 *h* et (Feld-Acten Sommariva) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 17 novembre, XI, 51.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 15 novembre, XI ad 261. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino ; 15 novembre, 9 heures soir, XI, 259. Général Stutterheim au F.-M.-L. Radivojevich ; Torre di Confine, 22 novembre, XI, ad 258. F.-Z.-M. Hiller au lieutenant-colonel Hoyos ; Vicence, 15 novembre, XI, 260. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 21 novembre, 9 heures soir, XI, 259.

régiment Bianchi et 3 compagnies du régiment Jellachich abandonnèrent, sans y avoir été attaqués, leur poste de Bionde di Porcile et s'enfuirent sans raison jusqu'à Arcole malgré l'ordre formel qui leur enjoignait en cas de retraite de se replier par Villabella (2 kilomètres ouest de San-Bonifacio) sur Villabona [1].

Un peu après 8 heures du soir, les Autrichiens étaient parvenus à couper les ponts de l'Alpone. Seul celui de Vilanova était encore praticable pour l'infanterie. Encore n'y pouvait-on passer qu'homme par homme. Malgré la nuit, les avant-postes français entretinrent sur ce point un feu si violent et si meurtrier qu'il fut impossible et de se servir de ce pont et d'en achever la destruction.

Les Français tenaient de plus si solidement toute cette partie du terrain, qu'ils coupaient les communications de Merville avec les troupes de Vecsey et de Baumgarten postées au-dessus de Soave et qui ne pouvaient plus correspondre avec Merville que par Montebello-Vicentino.

De plus, les brigades de Merville, et surtout le régiment Chasteller qui avait défendu le château et les hauteurs de Soave, étaient tellement à court de munitions que Merville dut envoyer le contenu de ses derniers caissons à Vecsey, en faisant passer l'Alpone à gué en amont de Villanova à des hommes de bonne volonté. Le feld-maréchal-lieutenant était d'ailleurs tellement inquiet qu'il n'hésita pas à se prononcer en faveur d'une retraite immédiate. Il avait émis l'avis de se replier sans tarder sur une position plus en arrière, de couvrir ce mouvement par des arrière-gardes laissées sur les hauteurs de Soave, à Villanova et à Arcole. Il craignait en effet, dans le cas où les Français parviendraient à forcer de nuit le passage de l'Alpone, ce qui lui paraissait possible et probable, et, si on l'obligeait à tenir à Villanova, de voir les troupes du vice-roi maître de Soave arriver avant lui à Montebello Vicentino et lui couper la retraite [2].

Trois quarts d'heure plus tard, bien que quelques renforts fussent déjà arrivés, les inquiétudes de Merville n'avaient fait que s'accroître. Il écrivit de nouveau à Radivojevich, et lui de-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 15 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) Général-major Starhemberg au F.-M.-L. Merville ; San Gregorio, 15 novembre, 8 heures soir, XI, 257.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich ; Villanova, 15 novembre, 8 heures 15 soir, XI, 259 *d*.



manda, formellement cette fois, l'autorisation de se replier sur Montebello Vicentino[1].

Mais Radivojevich n'osa prendre sur lui la responsabilité d'une décision aussi grave. Il voulut en référer d'abord au feldzeugmeister. En attendant, afin de couvrir le débouché de Soave sur Montebello Vicentino, il prescrivit à Merville d'envoyer, s'il ne l'avait déjà fait, 2 compagnies à Monteforte d'Alpone avec l'ordre formel de tenir sur cette position et de se relier avec le colonel Baumgarten. Dans le cas où les Français feraient mine de porter leur centre en avant, il recommandait au colonel de manœuvrer sur leur gauche, et de mettre tout en œuvre pour conserver les hauteurs de Soave. Pour le reste, Radivojevich maintenait ses premiers ordres et promettait d'envoyer de suite à Villanova des munitions, qui n'y étaient pas encore arrivées le lendemain matin[2].

L'eût-il voulu, d'ailleurs, et en admettant même qu'il eût partagé la manière de voir de Merville, il eût été presque impossible à Radivojevich de donner de son propre chef à ce général l'ordre de se mettre en retraite. Il venait, en effet, de renforcer ses troupes de 1re ligne de 3 bataillons, et d'envoyer communication de ses dispositions aux généraux Starhemberg et Fölseis. Il savait que les autres bataillons de grenadiers étaient déjà arrivés à Monteforte d'Alpone; que le feldzeugmeister, qui devait se rendre en personne le lendemain à Montebello Vicentino, s'y faisait précéder par les quatre bataillons du régiment Deutschmeister; que dans le courant de la journée Fölseis avait reçu l'ordre de relever immédiatement devant Legnago les dernières troupes de Starhemberg; enfin que le général en chef avait résolu de concentrer toutes ses forces à Montebello Vicentino et d'y recevoir le choc du vice-roi, si celui-ci réussissait à pousser au delà de l'Alpone. En somme Hiller lui avait donné l'ordre formel de tenir à tout prix à Villanova, et c'était à la suite de cet ordre qu'il avait encore à 11 heures du soir, prescrit à Merville de veiller surtout sur Soave, de défendre, coûte que coûte, les hauteurs au-dessus de ce village, enfin d'empêcher les Français de pousser en avant par la grande route, et de couper immédiatement et à tout prix le pont de Villanova. Complétant encore ses ordres pour la journée du lendemain, il lui mandait de charger le colonel Baumgarten, auquel on envoyait comme

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich; Villanova, 15 novembre, 9 heures et demie soir, XI, 259 *g*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville; Montebello Vicentino, 16 novembre, minuit, XI, 255.

renfort, 2 compagnies de grenadiers de Faber qui allaient le rejoindre par Monteforte d'Alpone, de surprendre, le 16 au matin, les Français à Soave et de les en déloger. Starhemberg enfin avait, de son côté, reçu l'ordre de tenir jusqu'à la dernière entrémité à Arcole et de s'y faire rejoindre par le lieutenant-colonel Gavenda, qui devait être arrivé à Michelorie[1].

Radivojevich était d'autant plus rassuré qu'il pensait que les Français, loin d'essayer de forcer le passage de l'Alpone, se contenteraient de s'établir à Caldiero, et que, de plus, l'arrivée imminente et l'entrée en ligne des bataillons des régiments Benjowsky et Deutschmeister allaient lui permettre le 16, dans la matinée, d'opposer 20.000 hommes aux troupes du vice-roi[2].

Les pertes éprouvées par les deux adversaires au cours de ces différents engagements s'élevaient pour les Français à 500 hommes, dont 30 officiers, d'après les premiers chiffres donnés par le vice-roi, qui évaluait à 1.200 hommes tués ou blessés, et à 700 prisonniers celles des Autrichiens. Bien que ces chiffres soient vraisemblablement quelque peu exagérés, les Autrichiens, auxquels on avait pris 2 canons, n'en avaient pas moins éprouvé des pertes assez sensibles, et le feld-maréchal-lieutenant Merville, qui commandait en chef les troupes engagées, était lui-même au nombre des blessés[3].

La journée de Caldier, quoiqu'elle se fût terminée à l'avantage du vice-roi, ne lui avait cependant pas donné les résultats sur lesquels il se croyait d'autant plus en droit de compter que lui-même ainsi que les généraux Grenier et Mermet avaient déjà combattu sur ce même terrain qui n'avait plus de secrets pour eux, dont ils connaissaient les moindres replis et par suite les difficultés, les inconvénients les avantages. Pour que la journée

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 15 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 15 novembre, 11 heures soir et 16 novembre, minuit, XI, 259 *a* et 259 *b*. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 15 novembre, XI, 253. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville; Montebello Vicentino, 15 novembre, 11 heures soir, XI, 253 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville; Montebello Vicentino, 15 novembre, 11 heures soir, XI, 253 *a*.

3. *Archives de la Guerre*. — Le vice-roi au Ministre de la Guerre; Caldiero, 15 novembre et le vice-roi à la vice-reine; Caldiero, 15 novembre, 8 heures soir et *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 23 novembre, XI, 259 *m*. Voir *Annexe VII*.



fût complète, pour qu'elle pût avoir un lendemain et des conséquences utiles, il aurait fallu être, le 15 au soir, maître du pont de Villanova. On y serait assurément arrivé, si la colonne du général Mermet, qui devait déborder ce point essentiel et y déboucher à l'aide d'un mouvement tournant en passant par Castelletto et Villabella, n'avait pas été retardée par les chemins défoncés, et finalement arrêtée par l'inondation. L'idée générale, l'idée stratégique du vice-roi était juste. Il se servait de Vérone comme d'un point d'appui. L'exécution laissa à désirer, d'abord parce que, comme le vice-roi l'écrivait le lendemain à la vice-reine[1], il lui aurait fallu, pour pouvoir manœuvrer avec une entière liberté d'action, 10.000 hommes de plus, ensuite parce qu'il n'avait plus la même armée, les mêmes soldats qu'en 1809, parce que ses soldats, trop jeunes d'ailleurs, n'avaient plus l'enthousiasme qui inspire et accomplit les grandes actions, enfin et surtout parce que ses officiers se contentaient de faire leur devoir, de donner l'exemple à leurs jeunes troupes, mais n'avaient plus la foi dans le succès et que la plupart de ses généraux, fatigués, comblés d'honneurs et de richesses, n'aspiraient plus qu'au bien-être et au repos.

Toutefois si l'on peut formuler quelques critiques relatives surtout à la façon même dont le vice-roi livra le combat de Caldiero, on doit juger plus sévèrement encore la manière d'agir et d'opérer de l'état-major général autrichien. Le combat de Caldiero avait eu pour cause, pour raison d'être, qui justifie pleinement la manœuvre du vice-roi et son retour précipité à Ala, les démonstrations mêmes du gros de l'armée de Hiller qui semblait décidé à menacer Vérone. En manœuvrant vivement et résolument, le vice-roi voulait tirer parti de la distance considérable qui séparait encore les deux ailes de l'armée de Hiller, et sans les pluies et le mauvais temps, il aurait assurément réussi à l'attaquer avant l'entrée en ligne des renforts et des troupes qui marchaient par le Val Sugana. Si l'on comprend parfaitement qu'Hiller ait reconnu l'incontestable nécessité pour lui de paralyser l'action du vice-roi dans le Val Lagarina et de l'empêcher de pousser jusqu'à Rovereto et à Trente, en revanche, on est en droit de se demander pour quelle raison le général en chef autrichien et son état-major se décidèrent à se porter droit sur Vérone. La position qu'ils auraient pu occuper solidement derrière l'Alpone, était à tous égards plus avantageuse pour eux

1. Le vice-roi à la vice-reine; Caldiero, 16 novembre, 5 heures soir.

que le cul-de-sac dans lequel ils allaient s'engager, l'étranglement formé par la bande de terres marécageuses comprise entre les derniers contreforts des Alpes et l'Adige, terrain, d'ailleurs d'autant plus favorable à l'action des jeunes troupes du vice-roi, qu'on ne peut y combattre qu'en colonnes étroites sur les chaussées et en tirailleurs dans les bois, et sur lequel les Français pouvaient aisément, soit résister avec des forces inférieures en nombre, soit, au pis-aller user, celles de leur adversaire en attendant l'heure des retours offensifs. En admettant même que les têtes de colonne de l'aile gauche autrichienne aient pu pousser avant le retour du vice-roi jusqu'aux portes mêmes de Vérone, l'état-major autrichien ne pouvait, en aucun cas, avoir cru sérieusement à la possibilité de s'emparer de cette ville par un coup de main. Il semble donc qu'au lieu de s'engager dans ce cul-de-sac et de vouloir menacer directement Vérone, Hiller aurait eu tout avantage à renouveler la manœuvre autrichienne de l'automne de 1796, à passer l'Adige, comme il pouvait le faire sans peine, entre Ronco et Zevio. En procédant de la sorte, il aurait augmenté la difficulté de la situation du vice-roi, ménagé ses troupes, épargné le sang de ses soldats inutilement versé à Caldiero, et contraint le vice-roi, non seulement à renoncer à ses opérations contre Rovereto, mais probablement à rétrograder et à aller prendre position derrière l'Adige en appuyant sa droite à Legnago.

Dès la première nouvelle du mouvement offensif du vice-roi contre Caldiero, Hiller en avait donné avis à Sommariva. Un peu plus tard, lorsque Caldiero fut tombé au pouvoir des Français, il lui avait fait part de son intention de concentrer le lendemain ses forces à Montebello Vicentino et lui avait prescrit de pousser dans la vallée de l'Adige, mais surtout par la montagne sur Lugo, de fortes colonnes, dont la présence sur le flanc gauche du vice-roi devait dans sa pensée obliger ce dernier à détacher du monde de ce côté, et de préparer enfin pour le 18 ou le 19 une opération contre Peri. Il ne s'était rien passé à l'aile droite autrichienne, sauf du côté du Val Trompia, où les Français venaient de rentrer à Brescia tout en laissant quelques partis à l'entrée du Val Trompia [1].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 15 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 15 novembre, XI, 251 et XI ad 252. (*Operations Journal Sommariva*) ; Rovereto, 15 novembre, XIII, 1 (Feld-Acten Sommariva) Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 15 novembre, XI, 38, XI, 39 et XIII, 3. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 15 novembre, XI, 37, XI, 40.



Le 15 novembre, à 1 heure du matin, toute la division navale, mouillée aux bouches du Pô devant Goro leva l'ancre. Les navires, se plaçant dans l'ordre qui leur avait été indiqué, s'approchèrent de la côte aussi près que le leur permettait leur tirant d'eau. Les troupes prirent aussitôt place dans les embarcations et se dirigèrent vers la terre sous la conduite d'officiers de la marine anglaise. Le capitaine Maresby dirigeait l'avant-garde. Cette avant-garde qui atteignit la terre à la pointe du jour se composait d'une compagnie du régiment archiduc François-Charles et d'une compagnie de Warasdiner Kreuzer. Elle était suivie d'assez près par une autre compagnie de ce régiment chargée de lui servir de soutien. Le capitaine Birnstiel, débarqué le premier de tous avec quelques hommes, dirigeait le mouvement des troupes, à partir du moment où elles quittaient les embarcations.

Pendant que l'on jetait ces 3 compagnies à terre, au lieu de s'opposer à l'opération, les Français, replièrent leurs postes d'observation, qu'ils réunirent dans le *Bosco Grande*, où vint presque aussitôt les renforcer une partie de la garnison du fort de Volano et d'où ils dirigèrent un feu assez vif contre les troupes autrichiennes. Presque au même moment le fort de Volano se mit à canonner l'avant-garde de Nugent. Birnstiel poussa immédiatement quelques tirailleurs en avant et dès que la 3e compagnie eut pris pied sur la terre ferme, il attaqua le Bosco Grande avec les deux premières et en débusqua les Français, auxquels il enleva 3 officiers et 93 hommes. Le reste des défenseurs du bois se replia en assez grand désordre et assez vivement sur Mesola (3 kilomètres nord de la lisière du Bosco Grande).

Pendant ce temps Nugent, débarqué avec la réserve, poussait droit sur Volano. Dans ce fort, dont la garnison presque tout entière, sortie pour se masser dans le Bosco Grande, venait de s'enfuir sur Mésola, il n'y avait plus guère que quelques hommes et les artilleurs chargés du service des pièces. Le capitaine baron d'Aspre[1] se jeta sur cette redoute avec un détachement d'infanterie, tandis que le colonel Robertson débarquait avec les fantassins anglais sur l'autre face de l'ouvrage. Ce qui restait encore de la garnison n'attendit même pas l'attaque, mais s'enfuit en toute hâte, abandonnant aux alliés le fort avec ses canons qu'on n'avait même pas pris le temps

1. Cf. *Annexe VIII*.

d'enclouer et une chaloupe canonnière. Nugent fit aussitôt du fort de Volano le point d'appui provisoire et la base temporaire de ses premières opérations, et il donna l'ordre de commencer à l'instant même les travaux qui, en modifiant le profil de l'ouvrage et la direction des traverses et des cavaliers, allaient lui permettre de s'en servir contre la tour de Volano, située presque en face du fort sur la rive droite du Pô de Volano.

Sans plus tarder, on débarqua sur ce point les artilleurs et une partie du corps expéditionnaire. Une compagnie, mise à terre plus à l'intérieur des terres du côté de Codigoro (sur le Pô di Volano), remonta sur Pomposa (8 kilomètres ouest de Volano), pendant qu'un autre détachement se portait par la côte, plus au sud, sur Comacchio et Magnavacca.

Grâce à la rapidité du mouvement exécuté sur le fort de Goro, on avait réussi à couper le fort de Gorino, vers lequel le capitaine Birnstiel se porta tout de suite avec les 2 compagnies d'avant-garde et dont il somma le commandant de capituler. Il était absolument impossible de songer à enlever d'assaut un ouvrage auquel on ne pouvait accéder que par une digue aboutissant en ligne droite au glacis et large au plus de trois pieds, un fort qui de tous côtés était entouré d'eau et de marécages. Malgré cela, à la grande surprise de l'officier anglais, le commandant consentit immédiatement à se rendre et la garnison sortit du fort le 17 novembre pour déposer les armes au pied du glacis. On lui avait accordé le droit de rentrer dans ses foyers et imposé l'engagement de ne pas porter les armes contre les alliés. On trouva dans le fort de Gorino 3 pièces de 36 livres en fer, une pièce de 3 livres et des munitions en quantité considérable.

Le fort de Gnocca capitula sous les mêmes conditions. Sa garnison se composait de 1 officier et de 40 hommes, et son artillerie de 2 pièces de 24 et d'une de 3 livres.

Dès que cette dernière capitulation fut signée, le capitaine Birnstiel reprit avec ses 2 compagnies le chemin de Goro et ne laissa derrière lui, devant ces deux forts, que les détachements auxquels leur garnison devait les remettre[1].

Il est assez curieux de remarquer à ce propos que Melzi, qui s'inquiétait pourtant facilement et qui, surtout dans ces

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 15 novembre, XIII, 38.

derniers temps, était porté à s'exagérer la gravité des moindres événements défavorables, n'attacha pour ainsi dire aucune importance au débarquement de Nugent. C'était, d'après lui, un incident qui ne pouvait pas avoir de conséquences graves, puisque le général Pino se disposait à attaquer les Autrichiens et qu'il avait suffi de la nouvelle de l'arrivée de ce général à Ferrare pour rassurer tout le monde à Modène et à Bologne[1].

En Dalmatie, il n'y aurait absolument rien eu à signaler sans l'arrivée au quartier général devant Zara du général-major Milutinovich appelé à prendre le commandement des troupes d'opération et à servir sous les ordres du général Tomasich [2].

Enfin l'empereur, à peine de retour à Paris, où il n'était rentré que le 9 novembre dans la soirée, venait sans plus tarder de prescrire à Fouché de se rendre en toute diligence à Naples. Il devait « faire sentir au roi l'importance qu'il marche avec 25.000 hommes sur le Pô, le faire connaître aussi à la reine » et faire tout son possible « pour empêcher que, dans ce pays, on se laisse fourvoyer par les promesses fallacieuses de l'Autriche et le langage mielleux de Metternich ». Insistant ensuite sur l'importance et l'urgence du mouvement de l'armée napolitaine sur le Pô, l'empereur ajoutait encore : « Il est très fâcheux qu'une partie de cette armée n'y soit pas venue dès le commencement de la campagne, elle aurait pu aider à donner une autre tournure aux affaires. On arme et on marche de tous côtés en France. La circonstance est majeure. Vous prendrez le parti, soit de revenir avec l'armée napolitaine si le roi est fidèle à l'honneur et à la patrie, soit de vous en revenir en toute diligence à Turin où vous trouverez de nouveaux ordres. Passez par Florence et Rome et donnez à tous ces gens-là les conseils que pourront exiger les circonstances [3]. »

Quelque singulière que puisse paraître cette résolution de l'empereur, elle s'explique cependant assez aisément. Il est évident que, si Napoléon était bien décidé à prévenir par tous les moyens en son pouvoir le retour de Fouché à Paris, il avait été d'autre part guidé par des considérations autrement sérieuses dans ce choix qui devait avoir des conséquences aussi

1. *Archives de la Guerre*. Duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 15 novembre.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 15 novembre, XIII ad IV, 33.
3. L'Empereur à Fouché, duc d'Otrante (*à Bologne*) ; Saint-Cloud, 15 novembre 1813. *Correspondance*, t. 26, n° 20.896.

graves pour Murat et pour lui. Tout en continuant à se défier de Fouché, Napoléon croyait cependant que le duc d'Otrante, poussé par le désir de rentrer en grâce, très gravement compromis du reste par tous les actes de sa vie publique, chercherait par son zèle et son dévouement à mériter de nouvelles faveurs. Aussi, oubliant ses perfidies passées pour ne se souvenir que des services qu'il lui avait rendus, parfaitement au courant des relations qu'il n'avait jamais cessé d'entretenir avec Murat et Caroline, comptant sur l'influence que sa présence et ses paroles pourraient exercer sur eux, l'empereur n'hésita pas à confier au duc d'Otrante une mission que nul n'aurait pu mieux remplir que lui, si le besoin de l'intrigue ne l'avait poussé à tromper une fois de plus les espérances et la confiance de son souverain.

Entre temps Fouché n'était pas resté inactif. A la première nouvelle du départ de Nugent de Trieste et de l'approche des troupes de Marschall, se souciant peu de se voir enfermé à Venise, il s'était rendu à Milan où il espérait trouver l'autorisation de rentrer en France.

En attendant, comme s'il avait eu le pressentiment de la destination qui allait lui être donnée, il avait songé à profiter de ses loisirs forcés pour se rapprocher précisément de Murat. Ce n'est évidemment pas au hasard qu'on doit, en effet, attribuer son départ subit de Milan pour Bologne, sa présence inopinée dans cette ville au moment même où il savait devoir y retrouver La Vauguyon, qui se rendait à Naples pour reconquérir les bonnes grâces et la faveur de Murat. Tout semble tout au moins avoir été préparé et prémédité par Fouché, puisque c'est aussitôt après avoir exposé à La Vauguyon les chances que l'état présent des affaires en Italie offrait à Murat, la possibilité pour lui de se rendre maître de l'Italie en proclamant son indépendance, que, satisfait de son œuvre, il retourne immédiatement sur ses pas dans l'espoir de rentrer en France. Il ne se doutait pas, il est vrai, au moment où il quittait Bologne, le 20 novembre, pour retourner à Milan, qu'à sa grande surprise et à sa non moins grande satisfaction il allait trouver le lendemain à Parme la lettre de l'empereur que nous venons de citer, l'ordre de se rendre à Naples, cet ordre qui lui donnait et la possibilité de jouer à nouveau un grand rôle et l'occasion de pêcher une fois de plus en eau trouble.

16 NOVEMBRE 1813. — **Immobilité des deux armées pendant la journée du 16. — Ordres de mouvement du vice-roi pour le 17.**

- Mouvement de la brigade Winzian sur Lugo et Grezzana. — émonstrations de l'aile droite de Hiller dans le Val Lagarina. - Nugent occupe Papozze, Magnavacca et Comacchio. — Mesures ·ises par Seras à Venise. — Cavallino se rend aux Anglais. — onditions mises par les Anglais à leur coopération au siège de ıra. — Grâce aux nombreuses dépêches échangées pendant nuit du 15 au 16 et pendant la journée du 16, grâce aux ·dres de Hiller, de Radivojevich et de Merville, il est assez fale de reconstituer la physionomie de cette journée, pendant ıquelle le vice-roi, se croyant trop faible pour renouveler ses ;taques, se contenta de rester sur ses positions dans l'espoir u'Hiller viendrait lui présenter le combat et lui offrir, comme le disait à la vice-reine [1], « une autre occasion de le battre » t la possibilité de s'emparer du pont de Villanova.

Telle n'avait jamais été l'intention de Hiller. S'attendant, au ontraire, à un renouvellement du combat, à une attaque dirie contre Villanova, il avait fait tenir dans la nuit du 15 au 6 ses instructions à Radivojevich qui les transmit immédiateıent à 3 heures et demie du matin à Merville.

Hiller y prescrivait à Radivojevich de faire occuper faibleıent la ligne de l'Alpone et solidement les positions de Soave t de Castelcerino (dans la montagne, à 4 kilomètres nord de oave), de ramener le gros de ses forces en arrière sur Monbello Vicentino, de confier, en cas de retraite, l'arrière-garde u général Eckhardt, de faire envoyer par Eckhardt et par Vecy des patrouilles sur Colognola et Illasi et de recommander à tarhemberg de détruire les ponts d'Arcole et de Ponte Zerpa ı cas d'attaque des Français [2].

La division Merville occupait à ce moment les positions suiıntes : 6 compagnies du régiment Lusignan au pont de l'Alne à Villanova; 2 compagnies du régiment Bianchi, 2 du giment Jellachich et 1 demi-compagnie de chasseurs au ınt de l'Alpone à San-Bonifacio se reliant à Arcole avec la oite du général Starhemberg ; la brigade Eckhardt, en arrière Villanova, à cheval sur la route de Montebello Vicentino ; brigade Vecsey (4 bataillons du régiment Chasteller) au-dess de Soave ; enfin les uhlans (archiduc Charles) derrière la

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Caldiero, 16 novembre, 5 heures, soir.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 16 nombre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten-Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au M.-L. Merville : Montebello Vicentino, 16 novembre, 3 heures et demie ıtin, XI, 273 et XI, 274.

deuxième ligne formée par la brigade de grenadiers du général Stutterheim[1].

A 6 heures du matin, Merville était en possession des ordres que Radivojevich avait expédiés à 3 heures et demie. Si la brigade Eckhardt occupait encore faiblement l'Alpone, le feld-maréchal-lieutenant avait d'autre part déjà commencé à se replier sur Montebello Vicentino avec les grenadiers et les uhlans archiduc Charles. Il s'était même fait précéder par la brigade de dragons de Wrede, à laquelle il avait ordonné d'aller s'établir à Ponte dell'Asse (sur le Gua, à 1.200 mètres est de Montebello Vicentino) et de demander des instructions ultérieures directement au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich. A ce moment, Merville prévenu par Vecsey que pendant la nuit des détachements Français avaient poussé d'Illasi par Cazzano di Tramigna sur les crêtes au sud du Monte Bastiglia et menaçaient ainsi sa droite et sa ligne de retraite, avait chargé Vecsey de s'en assurer et lui avait prescrit, dans le cas où il constaterait leur présence sur ces hauteurs, de se replier lui aussi sur Montebello Vicentino. Tout était, d'ailleurs, absolument tranquille sur l'Alpone, comme à Soave[2].

Radivojevich avait, également dans la matinée, prescrit à Starhemberg de renvoyer au plus vite son artillerie à Lonigo, de se replier sur ce point avec son gros, et de faire rentrer le détachement du lieutenant-colonel Gavenda, dès qu'il verrait les Français forcer sur le pont de Villanova et s'avancer par la grande route.

A 10 heures, Starhemberg, dont les avant-postes étaient à Albaredo d'Adige, Arcole et Ponte Zerpa, et qui se tenait encore de sa personne à San-Gregorio, rendait compte à Radivojevich de la marche du gros de sa brigade sur San-Stefano Veronese[3] (3 kilomètres nord de San-Gregorio).

A 1 heure de l'après-midi, le feldzeugmeister renouvelait une fois de plus ses instructions à Radivojevich. Rien n'est modifié,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich ; Villanova, 16 novembre, matin, XI, 259.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich ; Villanova, 16 décembre, 6 heures et 7 heures matin, XI, 259 *c*. et XI, 259 *f*. au général-major Wrede, XI, 259 *i*.
3. *K. u. K. Krieg-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au général-major Starhemberg ; Montebello Vicentino, 16 novembre, 6 heures matin, XI, 275. Général-major, comte Starhemberg au F.-M.-L. Radivojevich. San-Gregorio et San-Stefano Veronese, 16 novembre, 10 heures matin, XI, 278 et XI, 278 *b*.

en somme aux ordres envoyés pendant la nuit. C'est toujours à Montebello Vicentino que se concentrera le corps de Radivojevich. On se bornera seulement à prolonger la ligne sur la droite de Vecsey dans la direction de Castel-Cerino, et à placer les réserves de Montebello Vicentino du côté de Ronca (dans la vallée de l'Alpone, au pied des hauteurs, environ 8 kilomètres nord-ouest de Montebello Vicentino). On poussera de ce côté, sur l'ordre même de Hiller, le 4e bataillon du régiment Deutschmeister, qui doit arriver le soir à 8 heures, et les 3 bataillons du régiment Benjowsky qui occupent déjà les hauteurs de Sorio (2 kilomètres ouest de Montebello). Ces quelques mouvements s'exécutèrent dans le courant de l'après-midi, et vers le soir Vecsey avait réparti les 3 bataillons du régiment Benjowsky entre les hauteurs au nord de Ronca (sur la rive gauche de l'Alpone), Castel-Cerino et le Monte-Bastiglia (sur la rive droite), menaçant de la sorte de ces deux derniers points la gauche des Français à Soave, Colognola et Illasi.

Eckhardt, que les Français postés à Caldiero sur les hauteurs de San-Pietro, à Soave, Colognola et Illasi n'avaient même pas songé à inquiéter, avait mis Villanova en état de défense, et tout préparé pour couper les ponts d'Arcole et de Ponte-Zerpa.

La tranquillité paraissait du reste si complète que vers le soir on renvoya Starhemberg à San-Gregorio [1].

Le feldzeugmeister avait de plus décidé qu'il attaquerait à son tour le vice-roi, dès que ses troupes et surtout celles de la division Pflacher, à laquelle il avait fait forcer les dernières marches, auraient pris un peu de repos [1].

De son côté, le vice-roi avait décidé de ramener le lendemain son armée sur ses anciennes positions autour de Vérone.

« Si j'avais eu, écrivait-il de Caldiero avec tristesse et résignation [2], 10.000 hommes de plus, je serais resté dans cette po-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 16 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 16 novembre, 1 heure après midi, XI, 259 *l*, au F.-M.-L. Marschall, XI, 285. Général Vecsey au F.-M.-L. Merville ; Monteforte d'Alpone, 16 novembre, XI, 278. c, Général Eckhardt au F.M.L. Merville ; Villanova, 16 novembre 2 heures 15 après midi et San-Bonifacio, 16 novembre 6 heures soir, XI, 278 *d* et XI, 278 *e*, F.-M.-L. Merville au F.-M.L. Radivojevich ; Torre di Confine, 16 novembre, 9 heures soir, XI, 276. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller, Montebello Vicentino, 16 novembre, 7 heures soir, XI, 276 *a*. Colonel Senitzer (commandant le régiment Benjowsky) au F.-M.-L. Radivojevich ; Montebello Vicentino, 16 novembre, XI, 259 *j*.

2. Le vice-roi à la vice-reine ; Caldiero, 16 novembre, 5 heures soir.

sition-ci, mais il faudrait la même armée qu'en 1809 (1), et, dans l'après-midi du 16, il avait envoyé à ses divisions l'ordre de se mettre en retraite le lendemain.

La 1re division (général Quesnel), quittant le 17 à 7 heures du matin ses positions d'Illasi et de Colognola, devait se porter par San-Martino sur Vérone, y établir sa 1re brigade sur la rive gauche de l'Adige et la 2e sur les hauteurs parallèles à la route de Grezzana et sur celles qui s'élèvent au nord du fort San-Felice.

Les deux bataillons qui occupaient le Monte-Bissone (1 kilomètre et demi ouest de Soave) avaient ordre d'en partir le 17 à 5 heures du matin pour aller par Caldiero et Vago se réunir à la division lors de son passage à San-Martino, où l'escadron du 31e chasseurs mis à la disposition du général Quesnel devait également attendre le passage de son régiment.

La 4e division (général Marcognet), à laquelle le vice-roi prescrivait de partir le 17 à 5 heures du matin de Caldiero, devait venir s'établir en arrière du torrent de Vago et y rester en position jusqu'à ce que l'armée eût passé ce défilé. Le général Marcognet, auquel le vice-roi confiait le commandement de l'avant-garde de l'armée sur la route de Vérone à Vicence, avait reçu à cet effet des instructions spéciales et détaillées. Ses avant-postes devaient occuper toute la ligne du torrent de Vago depuis le Fibbio jusqu'à Fontana (1 kilomètre et demi de Vago) en amont de Vago, établir un fort poste en arrière de ce torrent sur la route de Lepia (1 kilomètre sud de Vago), tenir le village de Vago et occuper fortement le pont établi sur la route qui conduit en arrière de Vago à Colognola. Un bataillon, soutenu par 2 bataillons en réserve sur les hauteurs de San-Giacomo, devait suffire pour garnir la 1re ligne des avant-postes. Marcognet avait, de plus, l'ordre de mettre à San-Martino 2 autres bataillons chargés de fournir les postes de la 2e ligne et de former avec 2 canons son 2e échelon. Un 3e échelon devait être établi : un bataillon sur les hauteurs en arrière de Montorio Veronese (4 kilomètres et demi nord-est de la Porta del Vescovo, à Vérone), se liant à l'échelon de San-Martino par des postes placés dans les fermes de Le Ferraze situées à mi-chemin, et un autre bataillon à San-Michele avec les 4 autres canons de la brigade. Un escadron devait être tenu en réserve pour soutenir les avant-postes de San-Martino, où les généraux Marcognet et Jeanin allaient mettre leur quartier général, tandis que le reste du régiment de cavalerie (3e chasseurs à cheval italiens) irait jusqu'à San-Michele. On avait,

enfin, recommandé tout particulièrement au général Marcognet de barricader solidement les deux ponts de Vago et de n'y laisser de passage que pour les vedettes et sentinelles. Le général Deconchy, dont la brigade devait dès le 18 s'établir sur l'Adige sur la ligne Zevio, Persacco, Ronco, Roverchiara, afin de surveiller les mouvements des Autrichiens sur la rive gauche entre Albaredo et Bonavigo, laissait provisoirement un de ses régiments (la 29e demi-brigade provisoire) à la disposition du général Jeanin[1].

A l'aile droite autrichienne, dont le rôle se bornait pour le moment à faciliter le mouvement sur Vérone en menaçant la gauche du vice-roi, le général Winzian, préalablement renforcé de 2 compagnies, s'était porté à la tête de 3 bataillons sur le Coste. De ce point, il devait envoyer à droite une colonne par San-Giovanni sur Cavalo et Monte et s'engager à la tête de la seconde par Santa-Anna d'Alfaedo dans la direction de Lugo et de Grezzana.

Afin de détourner l'attention des Français, les avant-postes de Vlasitz s'étaient en même temps avancés jusqu'à Peri, pendant qu'afin de mieux occuper les quelques troupes françaises laissées à Rivoli et à la Chiusa, Marziani recevait l'ordre de faire une démonstration sur Ferrara di Monte Baldo et d'envoyer une colonne volante le long de l'Adige[2].

En avant de Brescia, le colonel Duché avait accentué son mouvement. Continuant à pousser en avant il avait rejeté les postes autrichiens qui s'étaient repliés devant lui par Breno vers le Tonale, et retranchés à Ponte di Legno, pendant que le colonel Neri chassait un autre de leurs détachements d'Aprica et venait occuper Tirano[3].

1. *Archives de la Guerre.* — Général Grenier, ordre de mouvement de la 1re Lieutenance pour le 17 novembre, et général Grenier au général Marcognet ; Caldiero, 16 novembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 16 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (*Operations Journal Sommariva*) ; Rovereto, 16 novembre, XIII, 1 (Feld-Acten Sommariva). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 16 novembre, XI, 271 *d.* F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz : Rovereto, 16 novembre, XI, 270, au F.-Z.-M. Hiller, XI, 271, au général Winzian, XI, 271 *a* et (Feld-Acten Sommariva), XI, 44, au F.-M.-L. Marziani, XI, 42 et XI, 43.

3. *Regio Archivio di Stato Milan 47 Appendice Storia.* Cornaglia, préfet du Breno au général Fontanelli ; Bergame, 18 novembre. Commandant de Angeli au général Fontanelli ; Bergame, 19 novembre. Extrait des nouvelles données par le vice-préfet de Breno ; 18 novembre, 10 heures matin ; général Mazzucehelli au général Fontanelli ; Vimercate, 20 novembre, et colonel Neri au général Fontanelli ; Tirano, 17 novembre.

Nugent n'était pas homme à s'endormir sur ses succès, à se laisser griser par la bonne fortune. Dès le 16 au matin, le capitaine Birnstiel remonta sur son ordre le Pô di Goro et se porta sur Mesola, pendant qu'une compagnie prenant plus à l'ouest allait droit sur Ariano. De là, ces deux colonnes continuèrent leur mouvement en avant et occupèrent, plus en amont encore, d'abord la pointe de Santa-Maria, située à l'endroit même où le Pô della Maestra se sépare du Pô di Goro, puis l'île de Papozze, que le Pô forme un peu plus à l'ouest et qui s'étend dans cette direction jusqu'à hauteur de Polesella.

Nugent avait en même temps donné au major Wittmann l'ordre de se porter avec le bataillon du régiment archiduc François-Charles par Pomposa sur Codigoro et de battre tout le pays. On compléta en outre les mesures nécessaires pour faire de Volano un point d'appui solide, un véritable réduit. Les petits bâtiments de guerre autrichiens, ainsi que la canonnière prise à Volano, à bord de laquelle on avait mis un équipage anglais, et quelques transports chargés d'outils, devaient s'engager dans le Pô di Goro, rejoindre le capitaine Birnstiel à Papozze, mouiller au point de séparation du Pô di Goro et du Pô della Maestra, et interdire aux Français la navigation du fleuve.

On résolut de mettre immédiatement l'île de Papozze en état de défense, et le capitaine Birnstiel chargea une compagnie de garder les passages du Pô della Maestra.

Un détachement des Warasdiner Kreuzer était, entre temps, arrivé devant le fort de Magnavacca, que la garnison évacua à l'approche des Autrichiens pour se replier sur Comacchio, après y avoir abandonné, sans les enclouer, 2 pièces de 24 et une de 3 livres. 18 bouches à feu de différents calibres étaient de la sorte tombées au pouvoir des alliés depuis leur débarquement.

Un autre détachement avait pris en même temps le chemin de Comacchio. Loin d'attendre cette attaque et d'essayer de résister, les Français se retirèrent partie sur Ravenne, partie sur Ferrare.

En raison même des nombreux détachements que la configuration du terrain coupé et accidenté dans toute la région du bas Pô obligeait Nugent à envoyer de tous côtés, de la quantité de forts et d'ouvrages dans chacun desquels il lui fallait jeter quelques hommes[1], ce général, qui n'avait à ce moment

1. Outre les forts déjà cités, Nugent trouva encore sur la rive gauche du Pô di Volano à proximité du point où il débarqua les ouvrages suivants : 1° un fort à Magnavacca ; 2° la Torre, plus à l'intérieur des terres ; 3° une redoute

aucun renfort à espérer[1], dut appeler à lui tout ce qui était susceptible d'augmenter l'effectif de son petit corps expéditionnaire. Il ordonna par suite au capitaine Mistruzzi qui organisait à Trieste un bataillon d'infanterie légère formé par des volontaires italiens, de venir immédiatement le rejoindre à Volano avec tous ceux de ses hommes qu'il pourrait emmener. D'autre part, la reddition des forts lui ayant assuré la libre possession de la côte, Nugent profita de la tranquillité dont il jouissait pour le moment, pour débarquer à Volano sa cavalerie, son artillerie et ses munitions. Afin de faciliter les correspondances entre le gros de son corps et le détachement du capitaine Birnstiel, il envoya aussitôt à cet officier 6 de ses 73 hussards[2].

A Venise, on n'avait pas attendu le débarquement de l'expédition de Nugent pour prendre une série de mesures que la gravité des circonstances rendait à la fois urgentes et indispensables. Dès le 6 novembre, le général Seras avait interdit de laisser pénétrer dans la place les parlementaires autrichiens qu'on devait arrêter à 200 toises des glacis pour prendre livraison de leurs dépêches. Le lendemain 7, à la nouvelle que des patrouilles autrichiennes s'étaient montrées à Piove di Saco et semblaient vouloir se diriger sur Cavanella, il avait renforcé de 100 hommes la petite garnison de ce poste, à la conservation duquel le vice-roi attachait une importance toute particulière et du reste parfaitement justifiée. Le 9, bien que la désertion continuât à affaiblir ses troupes, il avait envoyé au fort Malghera le 3e bataillon du 5e de ligne italien et 200 hommes du 9e de ligne français, et le 10, 400 hommes de ce dernier régiment à Chioggia. Le 13, on faisait de Cavallino une recon-

ouverte à la gorge ; 4° une redoute fermée ; 5° sur la rive droite, une tête de pont ; 6° la Torre Rossa ; 7° à Comacchio, les remparts de la ville et un ouvrage carré, sorte de château fort. — Sur le Pô di Primaro ou Reno : 1° sur la rive gauche et près des bouches une redoute ; 2° sur la rive droite, une tête de pont ; 3° en amont sur la rive gauche, 3 redoutes. Sur le Lamone : 1° une première grande tête de pont sur la rive droite près du Passo di Cortellazzo avec 2 redoutes qui la flanquaient sur la rive gauche ; 2° un peu plus en amont, une tête de pont un peu moins importante, mais du même genre que la première ; 3° plus en amont encore, à hauteur de San-Alberto, un ouvrage fortifié tourné vers l'intérieur et fermant le passage entre le Pô di Primaro et le Lamone.

1. D'après les renseignements contenus dans les *Memorie Storiche intorno la Vita de ll'Arciduca Francesco IV d'Austria-Este, etc.*, par *Cesare Galvani* (*Archivio di Stato de Reggio Emilia*), l'archiduc François, arrivé à Trieste, le 15 novembre, y leva à ses frais le corps franc du capitaine Taverna qui rejoignit un peu plus tard les troupes de Nugent.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 16 novembre, XIII, 38.

naissance sur Cortellazzo. Mais la détresse et les difficultés pécuniaires augmentaient. Malgré toutes les menaces et toutes les mesures de coercition, l'emprunt avait donné un résultat insignifiant, presque négatif même. La solde de la troupe et des ouvriers de la marine était en souffrance, et, comme il l'écrivait à cette date du 13 au vice-roi, Seras « n'avait pas un sou en caisse ». Le 14 au soir, comme on était sans nouvelles de ce qui se passait du côté de Cavallino, le gouverneur de Venise avait dirigé 150 hommes du 4e léger et autant du 35e de ligne français sur Treporti où, après avoir bivouaqué, ils avaient ordre de pousser le 15 au matin sur Cavallino, « afin de savoir si cette redoute est prise ». Presque au même moment les Anglais avaient débarqué du côté de Cortellazzo, attaqué cette redoute, qui après une résistance de quelques heures avait capitulé, et s'étaient portés de là sur Cavallino qui s'était rendu sans coup férir. La pluie et le brouillard avaient empêché Seras d'être prévenu à temps, et, pour arrêter les progrès des Anglais il avait en toute hâte envoyé 200 hommes de renfort à Tréporti. On avait eu presque en même temps connaissance à Venise du débarquement de Nugent et appris que les autorités de Rovigo et d'Adria, frappées de terreur à cette nouvelle, avaient quitté leur poste[1].

Devant Zara, quelques légers nuages étaient venus troubler la bonne entente qui avait régné jusque-là entre Autrichiens et Anglais, entre le général Tomasich et le capitaine Cadogan. Les rapports s'étaient tendus et les choses s'étaient envenimées à un tel point, que Cadogan avait cru devoir mettre, en quelque sorte, le marché à la main à Tomasich en lui notifiant une espèce d'ultimatum. « Avant de commencer avec nos troupes des opérations offensives contre Zara, lui écrivait-il[2], je demande à être fixé sur un point. Vous vous engagerez à ne pas entrer en négociations avec la garnison et à ne pas traiter de la capitulation sans mon approbation ou ma signature. Vous

1. *Correspondance du général Seras du 6 octobre 1813 au 9 janvier 1814.* Lettres au général Daurier, 4 novembre; au général Dupeyroux, 7 novembre; au généraux Schilt et Daurier, 8 novembre; aux généraux Daurier et Dupeyroux, 9 novembre; au général Vignolle, 10 novembre; au vice-roi et au vice-amiral Duperré, 13 novembre; au général Daurier, 14 novembre; au général Vignolle, 16 novembre. (Documents inédits appartenant au lieutenant Seras et communiqués par le professeur G. Roberti.)

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich), Capitaine Cadogan au général Tomasich, à bord de la *Havannah* devant Zara, 16 novembre, XI, 33 (*Original en anglais*).

trouverez assurément ma demande légitime. Je n'aurais pas eu besoin de faire cette démarche, si vous n'aviez pas, dès le début du siège, sommé la place sans m'avoir consulté et sans faire allusion à ma présence. Aussitôt après réception de votre réponse, je vous enverrai copie des instructions que je donne aux officiers désignés pour commander les batteries qui seront prêtes à ouvrir le feu, dimanche matin 21 novembre. »

Pour se rendre compte du combat qui se livra dans l'esprit du général autrichien, il suffit de constater le temps qui s'écoula entre l'envoi de cette note et la réponse de Tomasich. Plaçant toutefois au-dessus des considérations particulières les intérêts généraux de la cause qu'il servait, faisant taire son amour-propre justement blessé par les termes comminatoires de la lettre de Cadogan, il lui adressa le 20 novembre seulement, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant la date à laquelle devait commencer le bombardement, la dépêche suivante[1] : « En réponse à la vôtre du 16, j'ai l'honneur de vous communiquer qu'il n'y a pas longtemps que j'ai fait, dans mon rapport au président du conseil aulique de la guerre à Vienne, mention la plus honorable de votre zèle et de votre activité, comme aussi des services signalés que les troupes sous vos ordres rendent dans la présente opération contre la forteresse de Zara. Ainsi l'assistance des forces de Sa Majesté Royale Britannique est officiellement reconnue et votre concurrence à la sanction et signature dans tous les cas d'une communication réclamée pour la reddition de la place ou pour d'autres objets relatifs à celle-ci, est mise hors de doute et de contestation. »

17 NOVEMBRE 1813. — **Mouvement en avant de l'aile gauche autrichienne. — Positions de l'arrière-garde française. — Hiller reçoit l'avis de son remplacement par Bellegarde. — Marche de Winzian par le Val Pantena. — Marche de Nugent sur Ferrare. — Détachement du major Merdier sur Ferrare. — Correspondance de l'empereur et du vice-roi. — Le général d'Anthouard à Paris.** — Le 17 au matin, les avant-postes autrichiens de l'Alpone constataient sur toute la ligne la disparition des Français, dont le mouvement s'était exécuté conformément aux instructions du vice-roi, dans l'ordre le plus parfait, et dans le plus grand silence. Lorsque le jour parut, il n'y avait plus personne, ni à Caldiero,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich), général Tomasich au capitaine Cadogan ; Camp devant Zara, 20 novembre, XI ad 33 (*Original en français*).

ni à Soave, ni à San-Pietro. On n'apercevait quelques postes d'observation que sur la rive droite de l'Adige. A la première nouvelle de cette retraite transmise par Eckhardt et par Vecsey, on s'était immédiatement occupé de réparer et de rétablir les ponts de l'Alpone, et Vecsey avait aussitôt envoyé des reconnaissances sur Colognola et Illasi, attendant pour se porter en avant qu'à sa gauche Eckhardt pût passer l'Alpone et déboucher de Villanova. A 9 heures et demie du matin, Eckhardt était arrivé à Villabella, de l'autre côté de l'Alpone; Vecsey avait fait réoccuper Soave; les uhlans archiduc Charles venaient sur Villanova et San-Bonifacio, et Radivojevich envoyait, à midi, l'ordre à ces deux généraux de se porter sur Caldiero, Colognola et Illasi, à Starhemberg, qu'Hiller renforçait de deux bataillons de landwehr, et au lieutenant-colonel Gavenda, de surveiller le cours de l'Adige. Le mauvais temps seul retarda la marche des colonnes autrichiennes, qui se portaient, celle d'Eckhardt au centre par la grande route sur Caldiero et San-Martino, celle de Starhemberg à gauche sur Ronco, celle de Vecsey à droite sur Cazzano di Tramigna et Colognola. Vecsey, auquel on avait prescrit de se relier à gauche avec le général Eckhardt, et de rechercher sur sa droite la communication par Lavagno et Grezzana avec la brigade Winzian en marche par le Val-Pantena, avait poussé dans le courant de la journée le régiment Benjowsky jusqu'à Illasi. On n'avait toutefois pu arriver aussi loin que l'aurait désiré Hiller, qui aurait voulu avoir le 17 au soir sa première ligne en avant de Colognola et de Caldiero[1].

Mais, tandis qu'Hiller prenait ses dernières dispositions pour attaquer le lendemain les positions du vice-roi en avant de Vérone, tandis qu'il envoyait d'autre part un renfort de 2 escadrons de dragons au feld-maréchal-lieutenant Marschall, il recevait, par un billet de l'empereur d'Autriche, la nouvelle, assurément inattendue pour lui, de son remplacement par le

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 17 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 17 novembre, XI, 297 et XI ad 297. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 17 novembre, XI ad 298, au F.-M.-L. Merville, 17 novembre, midi, 6 heures et 11 heures soir, XI, 304, XI, 305, XI, 306. F.-M.-L. Merville au F.-M.-L. Radivojevich, 17 novembre, Torre di Confine, XI, 298, Général Eckhardt au F.-M.-L. Merville; Villanova, 17 novembre, 7 heures et demie matin et Villabella, 9 heures et quart matin, XI, 299 et XI ad 299. Général Vecsey au F.-M.-L. Merville; Monteforte, 7 novembre, XI, 301, XI, 302, XI, 303.

feld-maréchal-comte Bellegarde, et l'ordre de pousser avant tout et de concert avec les Anglais les opérations contre Venise. On l'informait en même temps de la mise en route de 7 bataillons destinés à l'armée d'Italie, à laquelle on comptait envoyer de Dresde la division du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld (régiments d'infanterie Liechtenstein, Coburg, archiduc Charles et Kerpen, et les chevau-légers Hohenzollern)[1].

La brigade d'arrière-garde de la division Marcognet avait pu, pendant ce temps, se replier sans avoir à échanger un seul coup de fusil, et venir tranquillement s'établir sur les positions qu'on lui avait assignées sur la rive droite de Fibbio. Les généraux Marcognet et Jeanin avaient mis leur quartier général à San-Martino[2].

La briga de Winzian avait encore gagné trop peu de terrain dans le Val-Pantena pour pouvoir inquiéter même le parti que les Français avaient poussé vers Grezzana. Parti le matin de la Sega, Winzian n'avait pas dépassé le Coste (au sud du Corno d'Acquiglio, 3 kilomètres est d'Ossenigo), où son gros n'arriva qu'entre 10 et 11 heures du soir. Son extrême avant-garde avait seule atteint Lugo. Sa colonne de droite avait fait plus de chemin. Elle avait pu pousser jusque vers Cavalo et Marano di Valpolicella.

Dans la vallée même de l'Adige, où la division du feld-maréchal-lieutenant Fenner était toujours encore échelonnée sur les deux rives du fleuve, de Borghetto et d'Avio jusqu'à Ala et Serravalle, on avait fait avancer les avant-postes jusqu'à Peri (sur la rive gauche) et Rivalta sur la rive droite, envoyé quelques découvertes sur Ferrara di Monte Baldo et les rives du lac de Garde, et esquissé, dans la direction de Dolce, une reconnaissance qui avait échangé quelques coups de fusil avec les postes avancés des Français[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 17 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller), F.-M. comte Bellegarde au F.-Z.-M. Hiller, Vienne, 17 novembre, XI, 288 et XI, 290, F,-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall et au général Wrede, XI, 308.

2. *Archives de la Guerre.* — Général Marcognet; San-Martino, 17 novembre (Emplacement de l'avant-garde de l'armée sur la route de Vicence).

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 17 novembre, XIII, 1 et Général Suden au général Vlasitz ; Avio, 17 novembre, XIII, 1. F.-M.-L marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 17 novembre, soir (Feld-Acten Sommariva) XI, 53. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 17 novembre, XI, 51. Général Vlasitz au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 17 novembre, XI, 47 et (Feld-Acten Hiller), XI, 309 et Ala, 10 heures soir, XI, 44, Général Winzian au F.-M.-L. marquis Sommariva ;

Si, depuis les affaires de Borghetto et d'Ala, l'on se complaisait sur le haut Adige dans une immobilité et une passivité presque complètes, si l'on n'y songeait guère à exécuter des démonstrations, à tenter des diversions qui auraient assurément augmenté les embarras et les difficultés du vice-roi, malheureusement pour lui, il n'en était pas de même du côté des bouches du Pô. Le succès n'avait fait qu'aviver l'ardeur et l'activité de Nugent.

Loin de songer à s'arrêter ou à donner quelque repos à ses troupes, il avait envoyé, le 17, ses instructions relatives à la marche sur Ferrare. L'avant-garde, composée des Italiens et de 2 compagnies sous les ordres du capitaine d'Aspre, se porta le jour même sur Migliarino (sur le Pô di Volano au nord d'Ostellato), suivie par le bataillon du régiment archiduc François-Charles, les Anglais et la cavalerie, pendant que le capitaine Birnstiel, se tenant à égale hauteur, mais à gauche de l'avant-garde, allait dans la direction de Bologne, en longeant le Pô di Primaro. On ne laissa à Comacchio qu'un détachement sous les ordres d'un lieutenant. Une compagnie de Kreutzer fournissait les différents postes chargés de la garde des forts, à la transformation et à la mise en état de défense desquels on ne cessa pas un instant de travailler.

Il était d'autant moins permis à Nugent de s'endormir dans une sécurité trompeuse, de se relâcher de sa vigilance, que sur sa droite l'Adige seul le séparait des avant-postes français, et qu'on lui avait signalé la présence d'un assez gros parti de cavalerie française à Rovigo (les 300 chevaux, dont le vice-roi parle dans sa dépêche à l'empereur), et le rassemblement sur le Pô de nombreuses péniches chargées de vivres que les Français voulaient faire arriver à Venise[1].

Sans vouloir aller jusqu'à prétendre que la nouvelle du débarquement de Nugent, dont le vice-roi ne reçut le premier avis que dans la nuit du 16 au 17, c'est-à-dire à un moment où il avait déjà pris la résolution de ramener son armée à Vérone et envoyé ses ordres de mouvement, aurait suffi pour le décider à renoncer à la continuation de l'offensive, il n'en est pas moins certain que la présence de ce corps ennemi sur le bas Pô, que ce nouveau souci, venant s'ajouter à ses autres préoccupations, l'aurait d'autant moins disposé à s'éloigner de Vérone, qu'obligé

La Sega et le Coste; 17 novembre, XI ad 47 et XI, 48, au général Vlasitz. Le Sega et le Coste, 17 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 287 et XI, 310.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 17 novembre, XIII, 38.

d'observer et d'arrêter les progrès de Nugent, il allait lui falloir s'affaiblir encore en portant de ce côté une colonne mobile à peu près de la même force que les troupes autrichiennes débarquées sur la droite du Pô[1]. Sans plus tarder, il avait détaché le jour même le major Merdier, avec un bataillon du 42e et un bataillon du 1er étranger, 50 chevaux et 4 canons, et l'avait chargé de couvrir Ferrare[2], ou de reprendre cette ville, dans le cas où Nugent s'en serait déjà emparé.

Le vice-roi lui-même ne semble pas s'être, du moins au début, inquiété démesurément des conséquences possibles et probables du débarquement de Nugent. S'il pouvait avoir de bonnes raisons pour ne pas vouloir révéler ses préoccupations au duc de Feltre, il n'avait aucun motif pour cacher la vérité et dissimuler ses craintes à la vice-reine. Or, le billet qu'il lui adresse pour lui annoncer son retour à Vérone et la rentrée de son armée dans ses anciennes positions montre bien qu'à ce moment du moins il était parfaitement rassuré et se croyait en mesure d'arrêter Nugent et de lui donner une rude leçon. « J'ai appris cette nuit, lui dit-il[3], que l'ennemi a fait un débarquement près de Comacchio. Il n'y a que 2.000 hommes, ainsi cela n'est inquiétant que pour le voisinage du pays ; ils ne peuvent tenter rien de sérieux. »

Avant même d'écrire à la vice-reine, et dès qu'il avait eu connaissance du retour de l'empereur à Paris, le vice-roi, y avait envoyé son premier aide de camp, le général d'Anthouard, porteur de ses dépêches et de l'état de situation de son armée. Profitant du répit momentané que lui laissait l'exécution du mouvement de la 1re lieutenance, il avait tenu à mettre l'empereur au courant de ses dernières opérations, à lui

1. *Archives de la Guerre*. — Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 17 novembre.

2. Carlo Villa, secrétaire du duc de Lodi malade, écrivant le 17 novembre à l'empereur lui annonçait l'arrivée, officiellement confirmée, de l'archiduc Maximilien d'Autriche-Este à Ferrare.

Il ajoutait que le général Pino évaluait les forces de l'ennemi à 4.000 hommes. Pino occupait les deux rives du Reno, mais il ne pouvait attaquer l'ennemi avant l'arrivée de son artillerie qui n'avait pas pu le suivre et le rejoindre à cause du mauvais état des routes (*Archives de la Guerre*). Carlo Villa à l'empereur; Milan, 17 novembre (*en italien*) et *Archives Nationales*, *AF*, IV, 1684. *Regio Archivio di Stato Milan*, *Appendice Storia* 47, et Général Vignolle au général Fontanelli ; Vérone, 18 novembre. « Le détachement du major Merdier mis à la disposition du général Pino (envoyé à Bologne pour y presser l'organisation de bataillons de volontaires) devra être rendu le 19 à Ostiglia et passer le Pô à Revere ».

3. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 17 novembre 1813.

demander des « directions, dont il avait plus besoin que jamais », et à se justifier des reproches, immérités à son avis, que Napoléon lui avait adressés[1], et qu'il croyait devoir en grande partie à l'hostilité latente du duc de Feltre.

« Pendant l'éloignement de Votre Majesté, lui écrit-il[2], j'ai exactement rendu compte de tous les événements au duc de Feltre. Il m'a dit l'en avoir tenue informée. Il est hors de doute que, depuis la défection de la Bavière, l'armée ennemie a été renforcée de 14.000 hommes de troupes réglées indépendamment des levées qu'elle a pu faire en Tyrol et en Croatie. J'ai toujours cherché à engager l'ennemi dans quelque affaire, dans l'espoir d'obtenir sur lui quelque succès; mais il s'est attaché à éviter tout combat, et il s'est constamment occupé de manœuvrer sur mes flancs et d'inquiéter mes communications, ce que lui facilitait la libre entrée du Tyrol.

« L'armée de Votre Majesté a donc été obligée, sans pouvoir livrer une bataille, de se rapprocher de l'Adige. Elle n'en a pas moins obtenu des succès, toutes les fois qu'elle a pu joindre l'ennemi. Ainsi les affaires de Villach, de Feistritz sur la Drave, de Tschernutsch sur la Save, et de Lippa font beaucoup d'honneur à ses troupes.

« Dernièrement, l'armée a fait éprouver à l'ennemi des pertes assez considérables dans les combats de Bassano, d'Ala et de Caldiero. Je n'ai pas pu, comme en 1809, garder la position de Caldiero, car Votre Majesté, qui la connaît, sait qu'elle est assez étendue pour exiger au moins 30.000 hommes. On ne peut pas d'ailleurs tenir Caldiero, lorsque l'ennemi a au moins 10.000 hommes dans le Tyrol, et qu'on n'a pas cette même force à lui opposer. J'ai donc fait rentrer aujourd'hui les troupes dans leur première position autour de Vérone. A cet effet, j'ai fait mettre à l'abri d'un coup de main les murs de

1. A peine de retour à Paris depuis trois jours l'empereur avait adressé la dépêche suivante au vice-roi :

« Saint-Cloud, 12 novembre 1813.

« A Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie à Vérone.

« Mon Fils, j'arrive à Paris. J'apprends avec peine que vous êtes sur l'Adige. Envoyez-moi l'état de votre armée, des ressources que vous espérez tirer de l'Italie et des garnisons que vous avez laissées dans l'Etat de Venise.

« Je suis occupé dans ce moment à lever 600.000 hommes » (*Correspondance*, t. 26, n° 20.885).

2. *Archives de la Guerre*. — Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 17 novembre.



Véronette. Ayant ainsi réorganisé l'armée en 4 divisions, voici la position que j'ai fait prendre aux troupes :

« 2 divisions occupent Vérone, ayant une brigade sur les hauteurs du fort Saint-Félix ; mes avant-postes occupent Saint-Michel et Saint-Martin. Une division est à Rivoli ; une autre à Zevio et Ronco. Un corps détaché de 3.500 hommes manœuvre autour de Rocca-d'Anfo, l'ennemi ayant déjà fait des démonstrations sérieuses dans les vallées du Brescian. Enfin j'ai joint aux troupes de la garnison de Legnago 300 chevaux qui observent le bas Adige. Je doute que l'ennemi vienne m'attaquer dans mes positions, mais il cherchera par tous les moyens à faire des diversions sur d'autres points et, par exemple, j'apprends cette nuit qu'il a débarqué 2.000 hommes commandés par le général Nugent au point de Volano, près de Comacchio. Les premiers rapports assurent qu'ils se dirigeaient de là sur Mesola. Ce n'est certainement pas une diversion de 2.000 hommes qui fera changer la position de l'armée ; mais cela ne nécessite pas moins des détachements. Ces partis ennemis jettent l'épouvante et la confusion, abattent l'esprit public et paralysent toutes les ressources. »

Après avoir constaté que les officiers supérieurs ne servent plus avec le même zèle que par le passé, que l'esprit de l'armée est bon, que les soldats, quoique jeunes, se battent bien « surtout quand on peut éviter de les approcher de la cavalerie ennemie », le vice-roi, qui n'a pu en passant s'empêcher de reconnaître que son armée est impressionnée par la supériorité numérique des Autrichiens, expose à l'empereur le plan d'opérations auquel il s'est arrêté :

« Votre Majesté peut bien croire que je défendrai l'Adige autant qu'il me sera possible. Après cela il me restera encore le Mincio. Enfin si l'ennemi m'obligeait à sortir de cette ligne, j'ai le projet de concentrer toutes mes forces autour de Mantoue. Cela découvrirait, il est vrai, tout le reste de l'Italie : mais n'ayant plus en arrière de moi aucune ligne, après avoir fait les garnisons de Mantoue et de Peschiera, il me resterait trop peu de forces pour présenter la moindre résistance, tandis que, groupé autour de Mantoue, j'oblige l'ennemi de se réunir autour de moi, je l'empêche de s'avancer sérieusement dans le fond de l'Italie, et je donne à Votre Majesté le temps de créer de nouvelles armées ou d'arriver par d'autres voies à l'accomplissement de ses projets. Je la prie de me donner à ce sujet ses instructions.

« La conduite de l'ennemi dans les pays qu'il occupe, l'organisation provisoire des provinces conquises et surtout le serment exigé paraissent dévoiler assez quelles sont les prétentions du gouvernement autrichien[1]... »

Pendant que le vice-roi mettait l'empereur au courant de la véritable situation des affaires en Italie avec une loyauté et une franchise qui ne surprennent pas de sa part, le général d'Anthouard arrivé à Paris et reçu immédiatement par l'empereur lui avait donné verbalement et plus en détail les renseignements dont cette longue lettre du 17 novembre ne pouvait lui fournir que le résumé.

En raison même de l'attitude inexplicable prise quelques années plus tard par le général d'Anthouard, en présence des accusations calomnieuses qu'il ne craignit pas de porter contre le vice-roi, après la mort de son ancien chef, et bien que justice ait été faite de ces odieuses insinuations, il nous a paru indispensable d'insister d'abord ici sur la mission de ce général auprès de l'empereur, puis un peu plus loin sur celle dont le prince de Tour et Taxis allait quelques jours plus tard s'acquitter auprès du vice-roi par ordre du roi de Bavière.

Des deux billets que l'empereur adressa au vice-roi aussitôt après s'être entretenu avec le général d'Anthouard, il résulte manifestement que Napoléon approuvait, en somme, la conduite et les opérations de son beau-fils. « Vous avez encore une belle armée, lui dit-il, et si vous avez avec cela 100 pièces de canon, l'ennemi est incapable de vous forcer. Il ne s'agit que de gagner du temps. J'ai ici 600.000 hommes en mouvement, j'en réunirai 100.000 en Italie. Je vais prendre toutes mes mesures pour porter tous vos cadres au grand complet de 900 hommes par bataillon. Faites-moi connaître si tous les régiments de l'armée d'Italie d'ancienne formation auraient de l'étoffe pour établir les 6[e] bataillons. » A ce billet, l'empereur joint encore « la note du départ des colonnes italiennes » puis, voyant, par l'état de situation que vient de lui remettre le général d'Anthouard, que tous les 5[es] bataillons ont été renfermés dans les places fortes, il s'inquiète de savoir si le prince y a « aussi renfermé les dépôts, tels que le major, les ouvriers, les effets d'habillement, le quartier-maître et sa comptabilité ». « Si cela était, ajoute-t-il, ce serait un grand malheur ; si ce

1. *Archives de la Guerre.* — Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 17 novembre 1813.

n'est pas, dirigez-les tous sur Alexandrie [1]. » C'est là la seule remarque, l'unique critique, bien légère du reste, qu'ait suggérée à l'empereur l'exposé fait par d'Anthouard d'une campagne de trois mois pendant laquelle le vice-roi avait été entièrement abandonné à lui-même.

Dès le lendemain de sa rentrée à Paris, l'empereur s'était en effet occupé de la réorganisation de ses armées et de la formation de 4 armées de réserve chacune de 100.000 hommes, dont une à Turin. L'armée d'Italie devait, d'après son projet, « recevoir » 25.000 hommes de la conscription, 15.000 sur les 125.000 des ans XIII et XIV (1806 et 1807) 30.000 de l'armée de réserve : total 70.000 hommes [2]. L'empereur invitait, en outre, son Ministre de la Guerre à lui faire savoir s'il y avait assez de cadres pour les 25.000 hommes provenant de la conscription qu'il voulait donner à l'armée d'Italie, pour les 15.000 des conscriptions des années 1804 et 1805 et enfin pour les 30.000 de celle de 1815 qu'il affectait à la réserve de Turin [3].

Enfin, le 17 novembre, avant d'écrire à Eugène, et encore sous l'impression du rapport que venait de lui faire d'Anthouard, l'empereur en envoyant à Clarke « la formation d'une armée de réserve en Italie », lui disait : « En Italie je vais avoir besoin de 40.000 hommes. Il faut de même les prendre sur *la conscription des 7e, 19e et 8e divisions militaires qui sont le plus près.* Faites-moi connaître ce que rendra la levée de ces 3 divisions.

« Mon intention est de donner le commandement de l'armée de réserve d'Italie au général Caffarelli.

« Par ces dispositions, l'Italie recevra 58.000 hommes, y compris les conscrits de la levée de 120.000 hommes et comme, indépendamment des places, elle a 40.000 hommes sous les armes, et que j'ai d'ailleurs 3 à 4.000 hommes de cavalerie ; cela portera mes forces au delà des Alpes à un nombre très considérable.

« Ce qu'il y a de plus important, c'est l'habillement, l'arme-

1. L'empereur au vice-roi ; Saint-Cloud, 17 novembre 1813 (Dépêches citées par Du Casse, *Mémoires du prince Eugène*, t. 9). L'Empereur écrivant la veille, 16 novembre, à Melzi (*Correspondance*, t. 26, n° 20901), lui faisait part à lui aussi de son projet de réunir à Turin une armée de 100.000 hommes. « Quelque chose qui arrive, lui disait-il, le royaume peut compter que je ne l'abandonne pas Des circonstances imprévues ont rendu critique le moment actuel ; mais tout est en train de se réparer. »

2. L'empereur au général Clarke, duc de Feltre, Ministre de la Guerre : Saint-Cloud, 10 novembre 1818, 1 heure du matin (*Correspondance*, t. 26, n° 20.874).

3. L'empereur au duc de Feltre : Saint-Cloud, 10 novembre, 1 heure du matin (*Correspondance*, t. 26, n° 20.874).

ment de tout cela et la formation des cadres. Il paraît que les *Italiens ne tiennent pas, qu'ils désertent et que, dans la pénurie où nous sommes de fusils, il faut les garder pour les Français*[1]. »

C'est seulement après avoir donné tous ces ordres, que l'empereur envoya au vice-roi un projet de décret (décret impérial du 18 novembre), dans lequel il distingue deux choses : 1° ce qui doit servir au recrutement des 1er, 2e et 3e bataillons; 2° ce qui est destiné à la formation d'une armée de réserve de 43 bataillons, répartis dans 3 divisions, qui devait s'organiser en Piémont, à Turin, Alexandrie et Plaisance, mais qui, par suite des circonstances, n'exista malheureusement que sur le papier. D'après le dire de l'empereur, les 15.000 hommes destinés à porter les bataillons de guerre à leur grand complet étaient déjà en marche et devaient partir d'Alexandrie pour rejoindre l'armée du vice-roi. Enfin, avant de donner au prince Eugène des instructions relatives à la constitution des cadres destinés à l'armée de réserve, il lui prescrivait encore de correspondre immédiatement avec le prince Borghèse pour presser l'armement, l'équipement et l'habillement des 15.000 conscrits venant de France[2].

Quelques heures plus tard, dans une lettre qui ne figure pas à la *Correspondance*[3], il revenait encore avec plus de détails sur ce grave sujet, fixait au 1er janvier au plus tard la date de la réunion des 40.000 hommes de l'armée de réserve à Turin et à Alexandrie et promettait même au vice-roi qu'on ferait encore de plus grands efforts. « Dans ce moment, tout est ici en mouvement. Ne vous laissez pas abattre par le mauvais esprit des Italiens. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance des peuples : le sort de l'Italie ne dépend pas des Italiens. J'ai déjà 600.000 hommes en mouvement. Je puis employer là-des-

1. L'empereur au duc de Feltre ; Saint-Cloud, 17 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.908).

2. L'empereur au vice-roi ; Saint-Cloud, 17 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.909).

Ecrivant à Melzi le lendemain (*Correspondance*, n° 20.919), il lui confirmait la mise en route de ces conscrits, lui annonçait que Masséna allait se porter de Toulon à Gênes avec un corps de troupe, et qu'il y aurait à la fin de décembre 60.000 hommes à Turin et à Alexandrie. « Le roi de Naples, disait-il encore, m'a promis de marcher avec 30.000 hommes sur le Pô. S'il tient sa promesse j'espère qu'il n'arrivera pas d'autres malheurs... Quelque chose qui arrive, les Autrichiens ne resteront pas maîtres de l'Italie. »

3. L'empereur au vice-roi ; Saint-Cloud, 18 novembre (Lecestre, *Correspondance inédite de Napoléon*), II, p. 298, n° 1105.

sus 100.000 hommes pour l'Italie. De votre côté remuez-vous aussi. Ecrivez au prince Borghèse. Il me semble que la grande duchesse et le général Miollis pourraient envoyer des colonnes vers le Rubicon. J'ai envoyé le duc d'Otrante à Naples pour éclairer le roi et l'engager à se porter sur le Pô. *Si ce prince ne trahit pas ce qu'il doit à la France et à moi, sa marche pourra être d'un grand effet.* »

18 NOVEMBRE 1813. — **Ordres de l'empereur à la grande-duchesse Élisa et au général Miollis. — Marche des brigades Vecsey et Eckhardt. — Affaire de San-Giacomo. — Retraite de Marinkovich sur Edolo. — Nugent à Ferrare.** — Bien qu'il lui faille faire sortir de terre les armées avec lesquelles il va essayer de sauver la France, qu'il n'ait pas un instant à lui, qu'il doive songer à tout, répondre à tout, l'empereur n'en continue pas moins à consacrer à ce moment une attention toute particulière à son armée d'Italie. La question des fusils, de l'armement des conscrits destinés à l'Italie le préoccupe à un tel point, qu'il écrit de nouveau à Clarke le 18 novembre. Il tient « à être rassuré au plus vite là-dessus ». Rien ne lui paraît plus important « puisqu'on se bat pendant l'hiver en Italie et que le sort de ce pays dépend du prompt armement de ces troupes[1] ».

C'est encore des fusils qu'il se préoccupe, lorsqu'il autorise le même jour sa sœur Élisa à envoyer en Corse[2] les Croates qui ne lui inspirent à bon droit qu'une confiance négative. Il continue du reste à approuver l'attitude et les projets du vice-roi, puisque, tant dans la lettre qu'il lui adresse que dans celle qu'il envoie à Élisa[2], il a bien soin de déclarer à cette dernière « qu'elle ne devrait pas quitter la Toscane quand même l'ennemi arriverait sur le Mincio », et de charger le vice-roi de « tenir le même langage au général Miollis et au prince Borghèse pour Parme, parce que la position sur le Mincio garde Parme et qu'à tout événement ils auraient leur retraite sur Naples[3] ».

1. L'empereur au duc de Feltre ; Saint-Cloud, 18 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.914).

2. L'empereur à Elisa, grande-duchesse de Toscane et au duc de Feltre ; Saint-Cloud, 18 novembre (*Correspondance*, t. 26, n°s 20.910 et 20.913).

3. L'empereur au vice-roi ; Saint-Cloud 18 novembre. Le jour même, le général Miollis, qui avait reçu du Ministre de la Guerre du roi de Naples, une lettre en date du 16, demandant des explications sur la manière dont se feraient les services pendant le passage et le séjour dans la 30e division militaire de l'armée napolitaine, qui, étant sur le pied de guerre, réclamait des vivres en nature et l'indemnité d'étape, avait fait part au duc de Feltre des

Pendant que le vice-roi, désormais certain qu'il lui serait possible de se maintenir pendant quelque temps à Vérone, invitait la vice-reine à venir l'y rejoindre le lendemain avec ses enfants[1], Hiller donnait aux divisions Merville et Pflacher l'ordre de se porter en avant sur San-Martino et Montorio Veronese. Mais l'état des routes retarda la marche de la brigade Vecsey qui devait, après avoir dépassé Colognola et Illasi, pousser sur Lavagno et occuper à près de 7 kilomètres au nord-ouest de ce point les hauteurs de Castagne afin de se relier par Grezzana avec le général Winzian. Aussi, comme c'était surtout grâce à ce mouvement débordant qu'on comptait décider les Français à quitter leur position de San-Giacomo, ce fut seulement vers le soir, et un peu avant la nuit, que les Autrichiens s'engagèrent avec les avant-postes des généraux Marcognet et Jeanin à Lavagno et à Vago.

Une circonstance imprévue, mais qu'il importe de signaler parce qu'elle jette un jour assez intéressant sur le fonctionnement de l'état-major de Hiller, avait d'ailleurs retardé les opérations de Vecsey. Ce général, arrivé à Colognola le 17 au soir, y attendait le régiment Benjowski qui devait être en route sur Soave et Colognola. Mais il ignorait que le lieutenant-colonel Hrabowski (de l'état-major général) avait porté ce régiment des hauteurs de Ronca (nord-ouest de Montebello Vicentino) sur Illasi, où il n'était entré qu'à 10 heures et demie du matin. Ce fut seulement à ce moment que le lieutenant-colonel informa Vecsey qu'il allait pousser le régiment d'Illasi par Monte Corto (à l'extrémité sud des hauteurs qui séparent le Torrent d'Illasi de celui de Mezzane) sur Lavagno, point vers lequel devait également se porter le régiment Chasteller flanqué sur sa gauche par un de ses bataillons passant plus au sud par Casale

difficultés de sa situation. L'administration des vivres-pain et celle des fourrages et transports étaient sans ressources, les caisses publiques dépourvues de fonds pour cette dépense extraordinaire. L'Intendant du Trésor, ayant envoyé au vice-roi tous les fonds disponibles, n'avait que 15.000 francs à employer pour les fourrages. Il fallait avoir recours aux réquisitions qu'on paierait sur les contributions à venir. Le service des transports allait être rendu obligatoire pour les communes. Afin de pourvoir à l'indemnité d'étape qui remplaçait les vivres de campagne, l'Intendant du Trésor y fera face à l'aide d'un emprunt. Enfin, pour les vivres-pain, le général Miollis allait être obligé de mettre à la disposition de l'administration les approvisionnements de deux mois en farine qu'il avait constitués au fort Saint-Ange et qu'il espérait pouvoir remplacer au fur et à mesure (*Archives de la Guerre*. Général Miollis au Ministre de la Guerre ; Rome, 18 novembre)

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 18 novembre, 5 heures soir.

et Fontana. Ce fut, par suite, à ce moment seulement que Vecsey put former ses deux colonnes d'attaque, en garder une troisième en réserve à Donzellino et régler ses mouvements de façon à arriver sur Lavagno en même temps que le régiment Benjowski qui, passant par Monte Corto, avait plus de chemin à parcourir que les autres colonnes.

Malgré ces précautions, la colonne qui avait pris par Casale et Fontana était arrivée la première en vue des avant-postes français. Afin d'appuyer son action, une autre colonne dut se porter contre les hauteurs de San-Giacomo et menacer la gauche de Jeanin, que l'avant-garde de Vecsey cherchait à déborder. Après une résistance assez vive, les avant-postes français chassés du plateau de San-Giacomo se replièrent sur le village, et pendant qu'un bataillon du régiment Benjowski s'établissait à Lavagno, les autres troupes de Vecsey essayèrent, mais en vain, de couper la retraite au poste de San-Giacomo et de déboucher en arrière de San-Giacomo.

En raison de la supériorité numérique de Vecsey et devant le danger d'une attaque de flanc qui aurait pu gravement le compromettre, le général Marcognet, laissant la 29ᵉ demi-brigade provisoire à Montorio Veronese, avait évacué Lavagno et fait rentrer à San-Martino le bataillon qui fournissait ses postes de gauche. Du reste, tant à cause de la venue de la nuit que de l'absence absolue de nouvelles du général Winzian qui n'avait poussé ce jour-là que de Le Coste vers Lugo (Val Pantena) et Cavallo (Val Policella), Vecsey ne dépassa pas Lavagno, où il établit le gros de sa brigade.

A sa gauche, Eckhardt s'était porté en avant sur 3 colonnes. Celle de gauche, passa par Gombione, Lepia et Sabbionara; celle du centre se porta par la grande route droit sur Vago, celle de droite, par Pieve Vecchia et Ca dell'-Ara sur Fontana (2 kilomètres nord de Vago). Cette dernière colonne réussit à chasser de Fontana les extrêmes avant-postes, à se relier avec les troupes de Vecsey, pendant que celle du centre s'établissait à Vago. De concert avec la gauche de Vecsey, ces deux colonnes attaquèrent peu après la position de San-Giacomo, opiniâtrement défendue par les Français. Leur résistance ne cessa que lorsque Marcognet leur eut envoyé l'ordre de se replier sur San-Martino, où il réunit la brigade entière du général Jeanin. Quant à la colonne de gauche d'Eckhardt, après avoir mis du monde à Santa-Croce (2 kilomètres sud de la grande route), elle s'était bornée à remonter

quelque peu le cours du Fibbio. San-Giacomo même resta inoccupé pendant toute la soirée, le général Eckhardt ayant jugé plus prudent de ne pas pousser pour le moment ses avant-postes au delà de Vago[1].

Plus à gauche, Starhemberg, qui n'avait pas bougé de San-Gregorio, s'était contenté de renforcer la digue de la rive gauche de l'Adige, d'attirer l'attention des Français par quelques démonstrations, d'occuper Ponte Zerpa et de se relier avec le général Fölseis, qui de Bevilacqua observait Legnago et surveillait l'Adige jusqu'à Bonavigo[2].

En même temps qu'afin de se conformer aux ordres de l'empereur François, Hiller écrivait à l'amiral Fremantle pour l'inviter à coopérer par mer au blocus de Venise[3], il avait fait connaître à Sommariva que, par son mouvement sur Vérone, il se proposait d'amener ses corps de l'aile gauche sur la ligne San-Michele-Novaglie (4 kilomètres nord de Vérone). Jusque-là l'aile droite devait, après avoir détaché le général Winzian sur le Val Pantena, rester sur ses positions et surveiller attentivement les mouvements des Français sur le Monte-Baldo et sur les rives du lac de Garde[4].

Il n'y aurait par suite rien eu à signaler de ce côté, si le capitaine Marinkovich, déjà préoccupé des progrès faits dans la Val Camonica par les Français qui n'avaient cessé d'y recevoir

1. *Archives de la Guerre.* — Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 18 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 18 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 18 novembre, XI, 321 et XI, 322. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville ; Montebello Vicentino, 18 novembre, XI, 323, XI, 324. au F.-Z.-M. Hiller, 18 novembre, 8 heures et demie soir, XI, 325. Général Vecsey au F.-M.-L. Merville ; Monteforte, 18 novembre, XI, 321 *b*. Général Eckhardt au F.-M.-L. Merville ; San-Pietro, 18 novembre, 7 heures soir et 11 heures soir, XI, 327 et XI, 328 (Feld-Acten Sommariva), général Winzian au F.-M.-L. marquis Sommariva ; hauteurs près de Cavallo, 18 novembre, XI, 60 (Feld-Acten Hiller) Général Vecsey au F.-M.-L. Merville ; Montorio Veronese, 20 novembre, XI, 331 *i*. (Relation des combats du 18 et 19 novembre à Lavagno, San-Martino et Montorio Veronese), Général-major Eckhardt au F.-Z.-M. Hiller (Relation des combats de San-Martino 19 et 20 novembre) ; San-Bonifacio, 25 novembre, XI, 331 *l*.

2. *K. u. K Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 18 novembre, XIII, 39-40 (Feld-Acten Hiller). Général Starhemberg au F.-M.-L. Merville ; San-Gregorio, 18 novembre, 5 heures matin et 11 heures soir, XI, 329 et XI, 336.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller à l'amiral Fremantle ; Vicence, 18 novembre, XI, 318.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 18 novembre, XIII, 1 et F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Sommariva ; Vicence, 17 novembre, soir, XI, 51.

des renforts, n'avait dû se replier au plus vite sur Edolo[1], à la nouvelle que les *Landes Schützen* Tyroliens, avaient été chassés d'Aprica (Val di Cortena).

Continuant la marche commencée la veille, couvert sur sa droite par le détachement du capitaine Birnstiel qui battait le pays jusqu'à Ponte Lagoscuro, et enlevait sur le Pô plusieurs bateaux chargés de vivres destinés à Venise, Nugent avait réussi à arriver le 18 au soir à Ferrare avec une partie de son monde. Le bataillon du régiment archiduc François-Charles n'avait cependant pas pu le suivre et, retardé dans sa marche par l'état horrible des chemins, il s'était arrêté le soir à Baura (7 kilomètres est de Ferrare). Les 500 hommes de troupes italiennes qui occupaient Ferrare n'avaient pas attendu l'arrivée de Nugent et s'étaient repliés à son approche dans la direction de Bologne où le général Pino rassemblait à la hâte des forces à la tête desquelles il avait ordre de se porter contre les Autrichiens.

La rapidité de sa marche avait seule permis à Nugent de réussir dans cette entreprise et d'occuper Ferrare, avant que Pino ait eu la possibilité d'y envoyer des renforts. Non seulement il s'était assuré de la sorte une base un peu moins fragile que Comacchio, mais sa présence sur ce point devait, en donnant des inquiétudes sérieuses au vice-roi, l'obliger à prendre des mesures pour assurer ses derrières et à détacher de son armée en position sur l'Adige des troupes d'un effectif respectable dont il avait cependant grand besoin pour couvrir Vérone et continuer à manœuvrer contre Hiller. Enfin, grâce à l'occupation de Ferrare et du pays avoisinant cette ville, Nugent était désormais en situation d'assurer plus complètement et plus facilement l'existence de son petit corps[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 18 novembre, XIII, 38 (Feld-Acten Sommariva) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva : Vicence, 21 novembre, XI, 106. — *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 22 novembre, duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 20 novembre et 22 novembre. Princesse Elisa à l'empereur ; Florence, 22 novembre. Sur la demande du chef d'Etat-major du général Pino, elle vient de faire partir pour le département du Rubicon le 5e bataillon étranger afin de permettre à Pino de s'opposer à la marche des Anglais (3.000 hommes) débarqués près de Ravenne. Cf. *R. Archivio di Stato. Modena. Archivio Estense Tassoni.* Busta, n° 2, *Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della divisione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiane presso la confederazione Svizzera*, 1813-1814. Testi parle de la présence de l'archiduc Maximilien à Ferrare, donne quelques

19 NOVEMBRE 1813. — **Combat de San-Michele. — Positions le 19 au soir. — Lenteur de la marche de Winzian dans le Val Pantena. — Ordres du conseil Aulique de la guerre relatifs à Venise. — Mouvements de Nugent en avant de Ferrare. — Occupation de Rovigo.** — Monté à cheval dès la pointe du jour, désireux de se rendre par lui-même compte des projets de son adversaire, le vice-roi s'était transporté de sa personne à San-Martino. Il put de la sorte constater que l'avant-garde de la brigade Eckhardt avait occupé pendant la nuit San-Giacomo, évacué la veille au soir par Marcognet et y avait mis 1 bataillon avec 2 canons[1].

Il était évident désormais qu'avant de resserrer plus étroitement le blocus de Venise et de détacher du monde de ce côté, le feldzeugmeister avait résolu de profiter de l'arrivée de ses renforts et de sa supériorité numérique pour pousser l'armée du vice-roi jusqu'aux portes de Vérone et, si faire se pouvait, pour l'en chasser. Hiller avait, en effet, concentré toutes ses forces disponibles devant les positions occupées en avant de Vérone par la brigade d'avant-postes du général Jeanin et placé les brigades Vecsey et Eckhardt en 1re ligne, la division Pflacher en 2e ligne. Le régiment Deutschmeister de cette division était depuis la veille au soir à Caldiero et Colognola.

Dès que le jour paraît, les troupes autrichiennes de 1re ligne commencent leur mouvement par leur droite. Vecsey, qui a ordre de continuer à rechercher la liaison avec Winzian en marche sur Grezzana, pousse vers les hauteurs de Montorio Veronese les 3 bataillons du régiment Benjowski, qui prennent par Marcelise. Le reste de sa brigade se dirige vers le Ferrazze, d'où elle se rabattra sur les derrières des Français établis à San-Martino. Le général Eckhardt, qui a ordre de régler ses mouvements sur ceux de Vecsey, est chargé d'attaquer San-Martino. Il doit, en outre, se couvrir sur sa gauche par une

détails sur la composition du corps de Nugent, qu'il appelle un ramassis d'aventuriers, en somme facile à détruire et qu'il serait dangereux de laisser prendre pied dans ces parages. On sait, par les lettres de Testi, que l'archiduc s'était logé au palais de Ferrare et Nugent dans la maison Varano.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Merville ; San-Pietro, 19 novembre, minuit trente, XI, 131 *d*.

...oir le vice-roi avait envoyé au général Lechi l'ordre
...ructions avant de commencer à exécuter le mou-
...ent faire la garde royale le 19 au matin. Il lui
...er à Castelnuovo un piquet de dragons (un offi-
...dre et escorter jusqu'à Vérone la vice-reine qui
...ures de l'après-midi (*Le vice-roi au général*
...ir. *Lettre inédite*. COLLECTION PARTICULIÈRE

colonne qui, passant par Campalto entre la grande route et l'Adige, débordera la droite de Jeanin. La division Pflacher appuyera ce mouvement, pendant que Starhemberg cherchera à détourner l'attention des Français par des démonstrations faites du côté d'Albaredo d'Adige.

Vers 9 heures du matin, le combat s'engageait à l'extrême gauche des lignes françaises. Tenant avant tout à rétablir sa liaison avec Winzian, Vecsey avait commencé par faire attaquer de front Montorio Veronese par un des bataillons du régiment Benjowski, pendant que son gros se portait de Le Ferrazze sur les derrières des Français en position à San-Martino et qu'un autre bataillon rejetait sur Maltarana (nord de San-Michele, est de Vérone) les quelques troupes françaises postées au pied des hauteurs sur la rive droite du Fibbio. A 11 heures et demie Vecsey attaquait à revers et sur leur gauche les troupes de Jeanin établies à San-Martino. Ces dernières venaient précisément de repousser la première tentative d'Eckhardt qui avait vainement essayé d'enlever Musella (700 mètres nord de San-Martino) et de s'avancer droit contre San-Martino par la grande route. Mais trop faibles pour résister à l'attaque combinée des 2 brigades, sur le point d'être tournés par le régiment Jellachich, Marcognet et Jeanin durent, sur l'ordre du vice-roi, abandonner vers midi San-Martino et se replier vers San-Michele. Pendant qu'Eckhardt descendait de San-Martino dans la plaine et s'établissait aux ponts de San-Martino et de San-Antonio sur la route de Vérone, Vecsey poussait une partie de son monde vers Maltarana, faisait marcher ses réserves par les digues et charger les tirailleurs français par ses uhlans, que le 1er hussards réussit cependant à tenir à distance. En présence de la résistance vigoureuse des Français qui se repliaient en défendant le terrain pied à pied, Vecsey, afin de se mettre à l'abri d'un retour offensif de Marcognet, établit et arrêta ses troupes à de hauteur celles d'Eckhardt. Il attendait pour se reporter en avant, que sa colonne de droite eût finalement enlevé aux 2 bataillons de la 29e demi-brigade provisoire Montorio Veronese et le vieux château ruiné à l'est de ce village. Après l'abandon de San-Martino, il eût été dangereux de prolonger la résistance à Montorio, et le vice-roi, qui s'y était rendu en personne, donna l'ordre au major Baudin de ramener son monde sur Maltarana et San-Michele. La colonne du centre de Vecsey put alors seulement arriver jusqu'au Fibbio et reprendre son mouvement sur San-Michele, pendant que les 3 bataillons du

régiment Deutschmeister s'établissaient sur les hauteurs au nord de San-Martino.

Le vice-roi, qui n'avait engagé jusqu'à ce moment que la brigade Jeanin et les 2 bataillons de la 29e demi-brigade provisoire, aurait aisément pu faire avancer les divisions Rouyer et Quesnel, dont la plus grande partie était à Vérone, et grâce à l'entrée en ligne de ces troupes fraiches, se reporter en avant et reprendre à Hiller la position de San-Martino.

Mais une pareille opération, qui n'aurait rien changé à sa situation, lui aurait coûté trop cher, et de plus, « il n'avait jamais eu l'intention d'engager une affaire générale ». Il se borna, par suite, à appeler à lui 2 bataillons du 1er étranger, dont l'intervention non seulement suffit à lui assurer la possession de San-Michele, mais lui permit de repousser jusque sur le village de San-Martino celles des troupes d'Eckhardt qui, vers 5 heures du soir, avaient, dans un dernier effort, tenté d'enlever San-Michele. Le feu n'en continua pas moins jusqu'à la nuit aux environs de la position de San-Michele occupée par la brigade Jeanin. La brigade Vecsey s'établit pour la nuit, sa droite à Montorio Veronese, son gros à le Ferraze; le gros de la brigade Eckhardt à San-Martino, sa gauche, après avoir un moment poussé jusqu'à Ghitto sur l'Adige (2 kilomètres sud de San-Michele), à Campalto, sa droite à Musella ; le feld-maréchal-lieutenant Pflacher avec 6 bataillons, 8 escadrons et une batterie sur les hauteurs au nord de San-Martino, la brigade de grenadiers à San-Giacomo, et le régiment de uhlans archiduc Charles à Caldiero [1].

1. *Archives de la Guerre*. Ordre du jour du vice-roi ; Vérone, 19 novembre. Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 20 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 19 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller), Général-major Vecsey au F.-M.-L. Merville ; Montorio Veronese, 20 novembre (Relation des combats du 18 et 19 novembre), XI, 331 *i*. Général Eckhardt au F.-Z.-M. Hiller (Relation du combat de San-Martino), San-Bonifacio, 25 novembre, XI, 331 *l*. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Merville ; San-Pietro, 19 novembre, minuit trente, XI, 331 *d*. San-Martino, 19 novembre, XI, 331 *e*. Général Vecsey au F.-Z.-M. Hiller. Hauteurs de San-Martino, 19 novembre, 11 heures et demie matin, XI, 331 *c*. Colonel Baumgarten au F.-Z.-M. Hiller ; San-Giacomo, 9 heures 45 matin, XI, 331 *a*. Major Quasdanovich au général Eckhardt ; San-Martino, 5 heures soir XI, 331 *b*. F.-M.-L. Radivojevich aux F.-M.-L. Merville et Pflacher ; Montebello Vicentino, 19 novembre, 4 heures 45 matin, XI, 331 *f*. (Feld-Acten Hiller) Hauteur de San-Martino ; 19 novembre, 5 heures soir, XI, 331 *g*. (Feld-Acten Sommariva) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 21 novembre, XI, 106. *Regio Archivio di Stato. Milan Appendice Storia* 47. Préfet de l'Adige au Ministre de l'Intérieur ; Vérone, 21 novembre.



La journée, très glorieuse pour les armes du vice-roi, lui avait coûté 5 à 600 hommes hors de combat, parmi lesquels 2 officiers tués et 11 blessés. Les pertes des Autrichiens étaient bien plus considérables : elles s'élevaient à près de 1.200 hommes tués ou blessés et à plus de 200 prisonniers.

Pendant que Starhemberg montrait quelques troupes sur la gauche de l'Adige en face de Ronco, la colonne de gauche du général Winzian s'avançait si lentement et si prudemment dans le Val Pantena, que ce fut seulement dans la nuit du 19 au 20 qu'une de ses patrouilles de découverte se relia du côté de Montorio avec l'extrême droite de Vecsey. Quant à sa colonne de droite, après avoir eu la veille une petite affaire avec le poste français de Mazurega, elle était encore, le 19, aux environs de Cavalo[1].

L'arrêt complet des opérations en Allemagne avait créé des loisirs au Conseil aulique de la guerre qui, depuis quelque temps déjà, n'avait cessé d'appeler l'attention de l'empereur d'Autriche sur l'importance politique et commerciale de Venise, sur la nécessité de s'emparer au plus vite de cette ville qu'on redoutait, à tort ou à raison, de voir sans cela tomber entre les mains des Anglais. Aussi, bien que l'empereur eût déjà abordé cette question directement avec Hiller, Bellegarde avait cru nécessaire de revenir à la charge et de lui renouveler l'ordre d'enlever Venise au plus vite.

Pendant ce temps, afin de faciliter les opérations et les progrès de Nugent, le feld-maréchal-lieutenant Marschall avait fait sur Brondolo (sud de Chioggia) une démonstration à laquelle le général Seras avait répondu en ouvrant un feu assez vif contre les postes autrichiens de Malghera[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*). 19 novembre, XIII, 1. F.-M.-L. Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 19 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 334 et (Feld-Acten Sommariva) XI, 69 et XI, 97. Général Vlasits au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 19 novembre, XI, 73, Général Winzian au F.-M.-L. Sommariva près Cavalo, 19 novembre, XI, 74.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M. comte Bellegarde au F.-Z.-M. Hiller; Vicence, 19 novembre, XI, 344 1/2 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40.

La nouvelle de la marche et des progrès du corps de Nugent avait causé à Modène et à Parme une véritable panique qu'augmenta encore le lendemain le départ pour Reggio, avec 3 canons et un obusier, de tout le personnel, professeurs et élèves, de l'école militaire de Modène. Dès le 6 novembre un arrêté du préfet du Taro, Dupont Delporte, avait prescrit de procéder à Parme et à Plaisance à l'organisation de 2 cohortes de garde nationale urbaine, fortes chacune de 2 compagnies d'un effectif total de 300 hommes. Le 26 novembre, le préfet donna l'ordre de former au plus vite une 3e com-

Rejoint dans la matinée du 19 à Ferrare par le bataillon qui s'était arrêté la veille à Boara, Nugent, afin de s'éclairer au nord-ouest vers le Pô, au sud vers Bologne et Ravenne, envoya des partis d'une part vers Bondeno, de l'autre vers Malalbergo et Traghetto. Ces derniers détachements avaient pour mission de maintenir à l'aide de patrouilles partant de ce dernier point ses communications ouvertes avec Comacchio, pendant qu'une autre colonne volante, remontant le cours du Pô, réussissait à s'emparer de bon nombre de péniches et de chalands se dirigeant vers Venise.

Il occupait, par suite, tout le pays de Ferrare, ou pour mieux dire, toute la région comprise entre la mer, le Pô Grande ou della Maestra et le Pò di Primaro ou Reno. Grâce à la rapidité de ses mouvements, il avait surpris les Français, dont les détachements, disséminés et peu considérables, il est vrai, gardaient encore la Polésine, qu'il lui importait d'autant plus de leur arracher que c'était par là seulement qu'il pouvait se relier à l'armée de Hiller et recevoir des renforts. Mais, en raison même du faible effectif de ses troupes, une pareille entreprise ne pouvait réussir que par un coup de hardiesse et par surprise. Le capitaine Birnstiel établi depuis la veille à Ponte Lagoscuro en partit à cet effet avec 2 compagnies et quelques hussards. Laissant l'une de ses 2 compagnies sur la rive gauche du Pô en réserve à Canaro (à 7 kilomètres au nord-est de Ponte Lagoscuro), il continua sa marche avec l'autre et arriva à 10 heures du soir à Rovigo où il ne trouva plus personne, mais où il ramassa 15 officiers illyriens qui, venant de Trieste, se rendaient à Mantoue[1].

20 NOVEMBRE 1813. — **Immobilité de Hiller. — Positions des deux armées devant Vérone et sur l'Adige. — Ordres de Hiller à Winzian et à Sommariva. — Marinkovich obligé de se retirer de l'autre côté du Tonale. — Le major Merdier surprend un poste de Nugent à Bondeno. — Combat et prise de Boara Polesine. — Instructions données par l'empereur au général d'Anthouard. — Loin**

pagnie forte de 150 hommes (*R. Archivio di Stato, Parme* et *Giornale del Taro*, n°s 89 et 95).

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 19 novembre, XIII. 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. *Archives de la Guerre*. Duc de Lodi à l'empereur; Milan, 22 novembre. D'après cette dernière pièce, les coureurs de Nugent auraient poussé ce jour-là jusqu'à Cento et Finale nell'Emilia sur les routes de Bologne et de Modène (*Ibidem*). Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 22 novembre.

de renouveler ses attaques, comme on aurait dû s'y attendre, loin de profiter de sa supériorité numérique pour rejeter les Français dans Vérone, troublé par la résistance énergique qu'il avait rencontrée à San-Martino buon Albergo, déçu dans ses calculs et dans ses prévisions par l'absence de Winzian qu'il avait compté voir déboucher sur les derrières du vice-roi, et qu'il savait arrêté par les quelques hommes placés par les Français à Grezzana, Hiller renonça à toute entreprise offensive. Il commença par faire relever celles de ses troupes engagées la veille et qui avaient le plus souffert par 5 bataillons de troupes fraîches (4 bataillons du régiment Deutschmeister et le 8e bataillon de chasseurs) et par 3 escadrons et demi des hussards de Frimont sous les ordres du général-major Gober. Ce général s'établit de sa personne à San-Martino et fit tenir à ses avant-postes la ligne Montorio Veronese, San-Antonio, Campalto. Le feldzeugmeister ramena en même temps le reste de ses corps dans des cantonnements situés un peu plus en arrière et donna l'ordre de mettre San-Martino en état de défense, surtout vers le sud, du côté qui fait face à Campalto. Tout aurait été absolument tranquille autour de Vérone sans une insignifiante canonnade qu'après l'envoi d'un de ses bataillons à San-Martino, Starhemberg entretint pendant quelque temps du côté d'Albaredo d'Adige afin de faciliter la réunion à Motta des moyens de passage destinés à faire croire au vice-roi qu'Hiller n'avait pas abandonné l'idée de passer l'Adige en aval de Vérone [1].

Le vice-roi s'attendait si peu à une pareille résolution, il lui semblait, au contraire, si probable que la journée du 20 ne se passerait pas tranquillement, que, la veille au soir, il avait fait repartir pour Milan la vice-reine, dont le séjour à Vérone n'avait été que de vingt-quatre heures. Fixé dès les premières heures de la matinée sur les intentions de Hiller, décidé « à observer plus particulièrement ce qui se passait à sa droite sur laquelle il lui

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 20 novembre, XI, 364 *a*. Général-major Gober au F.-M.-L. Pflacher; San-Martino, 20 novembre, XI, 364 *b*. Général Vecsey au F.-M.-L. Merville; Monte delle Ferrazze, 20 novembre, XI, 331 *h*. (Vecsey demande dans cette dépêche des vivres et des munitions pour sa brigade très épuisée par les marches et les combats des deux dernières journées.) Général-major Vecsey au F.-Z.-M. Hiller; Montorio, 20 novembre, XI, 331 *j*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M.-L. Merville; Montebello Vicentino, 20 novembre, XI, 342 et général-major Starhemberg au F.-M.-L. Merville; San-Gregorio, 20 novembre, XI ad 342.

croit des projets », il se borna à agir comme Hiller, à faire rentrer à Vérone la brigade Jeanin, que la division Rouyer remplaça aux avant-postes de San-Michele [1].

En même temps qu'il cantonnait son aile gauche en arrière de San-Martino et sur l'Alpone, Hiller avait envoyé à Winzian l'ordre de se mettre immédiatement en marche avec 2 bataillons pour venir par Montorio se réunir à San-Martino aux troupes de la division Pflacher, de renvoyer immédiatement son 3e bataillon au général Vlasitz, et de confier à 2 compagnies le soin de couvrir et de garder les passages de la montagne vers le Val Fredda et Podestaria. En portant le lendemain cette décision à la connaissance de Sommariva, auquel il annonçait l'arrivée de 2 bataillons de renfort qui devaient être rendus à Brixen, l'un le 25, l'autre le 30 novembre, il lui faisait savoir qu'il approuvait les dispositions prises jusqu'à ce jour, mais en ajoutant toutefois qu'à partir de ce moment, *il aurait à se tenir strictement sur la défensive* en ayant soin de couvrir par des petits postes ses positions avancées [2].

Dans la vallée même de l'Adige, il ne s'était rien passé de significatif, si ce n'est toutefois que, d'après certains indices signalés par les reconnaissances, on s'attendait à voir les Français quitter avant peu la Chiusa.

Il n'en était pas de même du côté du Val Trompia et du Val Camonica. Dans le Val Trompia, on n'avait eu qu'une fausse alerte. Les Français s'étaient contentés de pousser quelques patrouilles sur Bagolino. mais ils ne tenaient pas encore le passage de Maniva, et n'avaient qu'un poste à Collio (à l'ouest de ce col) [3].

Attaqué de front par une assez grosse colonne, menacé par une autre, qui venait de Capo di Ponte, pris de flanc et à revers par une troisième qui sortait du Val d'Aprica, et

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au Ministre de la Guerre : Vérone, 20 novembre. Le vice-roi à la vice-reine : Vérone, 20 novembre, 9 heures matin Voir de plus, *Annexe IX*, la situation détaillée des troupes de l'armée d'Italie au 20 novembre).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) F.-Z.-M. Hiller au général Winzian ; Vicence, 20 novembre XI ad 99, au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 21 novembre, XI, 106 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 20 novembre, XI, 346, au général Winzian, XI, 347.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) F.-M.-L. marquis Sommariva aux généraux Vlasitz et Stanissavlevich ; Rovereto ; 20 novembre, midi, XI, 79 et XI, 81 et général Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Mori, 20 novembre, XI, 82.

qui avait marché ensuite par Tirano et Passo di Mortirolo (Valteline), Marinkovich avait dû au contraire quitter sa position d'Edolo et se replier dans la nuit du 19 novembre sur Ponte di Legno, au pied du Tonale, en se couvrant par des avant-postes laissés à Vezza d'Oglio. Attaqués le 20, au matin, ces avant-postes, soutenus à temps par Marinkovich, avaient réussi à se maintenir jusqu'au moment où, vers le soir, les Français, ayant fini par déboucher du côté du Val Camonica et de la Valteline, renouvelèrent leurs attaques, et où les *Landes Schützen* tyroliens, au lieu de participer à la défense de la position, se mirent, eux aussi, à tirer sur eux. Rejeté hors de sa position et vivement poursuivi, Marinkovich, qui avait perdu dans cette affaire un officier et 86 hommes, parvint, non sans peine, à se frayer un chemin et à venir s'établir de l'autre côté du Tonale à Vermiglio (Val di Sole à l'ouest de Pizzano) [1].

Bien qu'il eût déjà songé à faire soutenir Nugent, Hiller reconnut à ce moment qu'il ne suffirait pas de s'en tenir au faible appui que le feld-maréchal-lieutenant Marschall devait prêter au corps qui venait de débarquer, et à l'ordre donné à Rebrovich de se relier à lui par Cavarzere (sur l'Adige au sud de Piove di Sacco) et Rovigo, Il avait, par suite, complété ces premières mesures en prescrivant à Fölseis de s'étendre jusqu'à Badia Polesine et Masi (16 kilomètres sud-ouest de Legnago), qu'allait occuper un détachement envoyé de Bevilacqua.

On commençait, d'ailleurs, à s'inquiéter sérieusement au quartier général du vice-roi des progrès de Nugent. Il est vrai que, pour justifier son apathie et sa mollesse, Pino ne s'était pas contenté de parler de la présence de l'archiduc Maximilien à Ferrare. Dans ses rapports il évaluait à 4.000 hommes, les forces de Nugent et allait jusqu'à dire qu'elles avaient été portées à ce chiffre par le débarquement d'un second échelon venu de Fiume. Sans ajouter foi aux exagérations et aux terreurs bien connues de Pino, le vice-roi n'en était pas moins désireux et impatient d'avoir des nouvelles plus positives de ce qui se

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1. Capitaine Marinkovich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vermiglio, 21 novembre XI, 105 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. *Regio Archivio di Stato. Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Neri au général Mazzucchelli; Edolo, 19 novembre et Ponte di Legno, 21 novembre, au général Fontanelli; Ponte di Legno, 27 novembre. Commandant de Angeli au général Fontanelli: Bergame, 21 et 22 novembre.

passait du côté de Ferrare. Le major Mordier, qu'il avait fait mettre en route, ne devait pas tarder à arriver dans ces parages. Après avoir passé le Pô à Ostiglia, il avait, en effet, poussé le 20 au soir jusqu'à Bondeno et y avait surpris le poste d'une soixantaine d'hommes que Nugent y avait établi la veille[1].

Mais, d'un autre côté, le capitaine Birnstiel, laissant quelques petits postes seulement à Rovigo, s'était porté dès le 20 avec 10 hussards et 82 hommes sur Boara-Polesine, occupé par 125 fantassins et 60 chasseurs à cheval du 9e régiment. A l'approche de Birnstiel, les vedettes et les postes de cavalerie française se replièrent sur le village et allèrent s'établir en arrière de l'infanterie sur la digue de l'Adige. Sans perdre une minute, Birnstiel poussa droit sur le village qu'il attaqua de front et qu'il réussit à enlever grâce à l'intervention opportune d'un petit détachement qu'il avait chargé de tourner Boara. En même temps, ses hussards se jetaient sur les chasseurs à cheval et les culbutaient après leur avoir tué quelques hommes et quelques chevaux. L'infanterie n'avait pas été moins malmenée. 3 officiers, dont un blessé, et 50 hommes étaient tombés entre les mains de Birnstiel. Le reste s'était débandé pendant que les chasseurs s'enfuyaient en toute hâte dans la direction de Legnago et que les autres postes français établis en aval de Boara se repliaient vivement sur Cavanella.

La communication avec l'armée de Hiller était désormais ouverte, et à 5 heures du soir, 40 hommes du régiment Brooder passant l'Adige venaient relever à Boara-Polesine la petite troupe de Birnstiel. En rentrant à la tombée de la nuit à Rovigo, celle-ci délivra en route 29 prisonniers autrichiens, qu'on dirigeait sur Mantoue, et prit l'officier et les soldats qui les escortaient.

Le 20 au soir, Birnstiel, rejoint à Rovigo par la compagnie qu'il avait laissée la veille à Canaro, fit partir sans plus tarder deux partis chargés de pousser, l'un vers Cavarzere, l'autre vers Cavanella d'Adige, d'établir les communications avec le corps d'investissement de Venise, et de couper celles de cette place avec la Polésine.

1. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, Busta, n° 2. Lettere private del senatore Carlo Testi incaricato della Divisione delle Relazioni estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814). Lettres de Milan, 28 novembre.

Il était cependant impossible de croire que les Français resteraient plus longtemps spectateurs indifférents des progrès faits par les troupes de Nugent, et il était plus que probable qu'ils allaient avant peu, presque immédiatement même, s'efforcer de reprendre Ferrare. On savait déjà par les émissaires que le général Pino se préparait à marcher contre Nugent. On avait reçu avis de la présence sur le Pô di Primaro d'un détachement de 500 hommes, qui semblaient vouloir se porter contre le fort de Magnavacca et Comacchio gardés par quelques hommes de la marine anglaise et par un petit détachement du bataillon de Warasdiner Kreutzer.

Entre temps, la colonne volante, qui battait l'estrade sur les bords du Pô, avait enlevé et amené le 20 au soir à Ponte Lagoscuro un certain nombre de bateaux allant à Venise[1].

On a mené si grand bruit autour de la mission de d'Anthouard, ce général lui-même a cherché si perfidement à en dénaturer le caractère et à s'en faire une arme dont n'ont pas manqué de se servir après lui les détracteurs, les calomniateurs et les ennemis du vice-roi, que, bien que tous les documents qui y ont trait soient connus de tous, bien que l'on puisse par suite s'abstenir de les reproduire en entier, il n'en est pas moins indispensable d'en extraire les passages les plus marquants.

Toutefois, avant de résumer les instructions données par l'empereur à d'Anthouard, il importe de signaler en passant certaines mesures prises par le duc de Feltre à la date du 20 novembre. C'est ainsi que, sur l'ordre formel de l'empereur, il prescrit au général Corbineau de se rendre à Lyon, d'y démonter 5 à 600 hussards croates qu'il dirigera sur Dijon et de remonter avec leurs chevaux tous les hommes présents aux dépôts du 1er hussards et du 31e chasseurs qu'il fera partir sans tarder pour l'Italie. Le même jour encore, il remet à l'empereur le projet détaillé de la formation d'une armée de réserve en Italie, de cette armée qu'on n'arriva jamais à organiser, mais dont on voulait offrir le commandement à Masséna, et dont les généraux Fresia et Gratien devaient commander les divisions

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 22 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 20 novembre, XIII, 38. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Sommariva ; Vicence, 21 novembre, XI, 106 (Feld-Acten Sommariva), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller ; Bevilacqua, 20 novembre, XI, 338 et XI ad 345.

qu'on se proposait de former à Turin et à Alexandrie[1].

S'il nous a paru inutile de reproduire ici la partie des *Instructions pour le général d'Anthouard*, relatives à sa mission auprès du prince Borghèse, partie qui fait d'ailleurs l'objet d'une lettre de ce général au vice-roi, et les passages qui ont trait aux 16 000 conscrits destinés à l'armée d'Italie, à la formation des trois divisions de l'armée de réserve, à la constitution des réserves de Toscane et de Rome, à la mise en état de défense et à l'approvisionnement des places du Piémont, à l'envoi à Milan des troupes italiennes provenant de la Grande Armée et des armées d'Espagne et d'Aragon, nous avons cru par contre indispensable d'extraire de cette première partie des *Instructions* les jugements que l'empereur portait sur Murat et quelques généraux italiens :

« Le roi de Naples, dit-il, m'a écrit qu'il marche avec 30.000 hommes[2]. S'il exécute ce mouvement, l'Italie est sauvée, car les troupes autrichiennes ne valent pas les Napolitains. *Le roi est un homme très brave; il mérite de la considération. Il ne peut diriger les opérations; mais il est brave, il anime, il enlève et mérite des égards. Il ne peut donner de l'ombrage au vice-roi : son rôle est Naples, il n'en peut sortir...*

« ... Le vice-roi peut avoir *grande confiance en Zucchi;* j'en ai été très content. *Il ne faut pas donner de crédit à Pino.* Il faut élever en crédit Palombini et Zucchi et soutenir Fontanelli... Les trois généraux que j'indique peuvent être mis en avant en ce moment et *annuler Pino.* »

Abordant ensuite la question capitale, celle des opérations, l'empereur déclare, et il le répétera du reste directement le même jour au vice-roi[3], qu' « il ne doit pas quitter l'Adige sans une bataille. Il doit avoir de la confiance, il a

1. *Archives de la Guerre.* Le Ministre de la Guerre à l'empereur et au général Corbineau ; Paris, 20 novembre.

2. Il convient de remarquer à ce propos que le 19 novembre, Fontanelli, informant le préfet du Reno qu'il avait reçu l'avis officiel de l'arrivée prochaine de 40.000 hommes et de 6.000 chevaux napolitains dans le département du Reno, l'avait invité à prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires pour assurer le logement et les subsistances de ces troupes « qui devaient être reçues comme des troupes alliées ». (*R. Archivio di Stato. Bologne.* Tit. 17, Rub. 12 ; Truppe di Napoli, Providenze per loro Passaggio e Sussistenze). Général Fontanelli au préfet du Reno ; Milan, 19 novembre 1813-23.

3. « Il ne faut pas quitter l'Adige sans livrer une grande bataille. Les grandes batailles se gagnent avec de l'artillerie. Ayez beaucoup de pièces de 12. Etant à portée des places fortes, vous pouvez en avoir autant que vous voudrez » (*Correspondance*, t. 26, n° 20.929). A Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie à Vérone ; Saint-Cloud, 20 novembre 1813.

40.000 hommes : il peut avoir 120 pièces de canon; il est sûr du succès. Quitter l'Adige sans se battre est un déshonneur. Il vaut mieux être battu ».

Cette puissante artillerie dont l'empereur lui parlait, le vice-roi doit la tirer de Mantoue et de Pavie. Les attelages seuls pourraient lui manquer, mais les dépôts sont si voisins, qu'on n'a pas besoin de traîner beaucoup de caissons. L'attelage que l'empereur considère comme nécessaire dans la situation particulière du vice-roi est celui de la pièce et d'un caisson et demi. Il faut encore une réserve de 18 pièces de 12 pour agir au moment décisif; mais, quand on est si près de ses places et de ses dépôts, il n'est pas besoin d'attelages réguliers pour les affûts, les forges, les rechanges, etc.

« Lorsqu'il verra venir la bataille, le vice-roi doit avoir 150 à 200 pièces. » Napoléon « n'attache pas d'importance à la perte de canons, si les chances de prises peuvent être compensées par les chances de succès ». Après avoir bien marqué combien il regrettait qu'il n'ait pas occupé Caldiero, l'empereur s'occupe de la demi-lune de la porte de Vérone, de la Rocca d'Anfo, de la flottille du lac de Garde, des bateaux armés des lacs de Mantoue, de Lugano et Majeur, des petites garnisons à mettre à Bergame et à Brescia. Entrant alors dans le vif de son sujet :

« Il faut, ajoute-t-il, se maintenir en communication avec Brondolo, par la rive droite de l'Adige.

« Il faut à Rivoli une bonne redoute palissadée armée de canons, ce qui rend impraticable la grande route de Vérone. Il faut occuper le Montebaldo et un ouvrage à la Corona. Il faut alors que l'ennemi passe l'Adige et je ne vois pas de difficultés à couper les digues de l'Alpone et même les digues de l'Adige à Chiavari (Anghiari), sous Legnago, au bâtardeau...

« Dans ces situations inforçables, il ne faut pas quitter sans une bataille. *Une manœuvre que j'indique, que je ne conseille pas, que je ferais, serait de passer par Brondolo sur Mestre et de forcer sur Trévise ou la Piave avec* 30.000 *hommes.* Il ne manque pas de moyens de transport à Venise. *Je la ferais, mais je ne la conseille pas si on ne la comprend pas*[1]. On obtiendrait des résultats incalculables. L'ennemi opère par

1. L'empereur, probablement parce qu'il pensait que la mission de d'Anthouard auprès du prince Borghese et sa tournée dans les places du Piémont lui prendraient quelque temps, avait eu soin de résumer toutes ses idées les plus importantes dans la dépêche qu'il adressa le même jour au vice-roi (*Correspondance*, n° 20.929).

Conegliano et Trévise; on le coupe, on le disperse, on le détruit; et s'il faut se retirer, on le fait sur Malghera et l'Adige. *Mais je ne conseille pas cette manœuvre hardie ; c'est là ma manière ;* mais il faut comprendre et saisir tous les détails et moyens d'exécution, le but à remplir, les coups à porter, etc., l'armée serait... »

Sa Majesté en resta là court, dit dans une note, d'Anthouard, qui écrivait ses instructions sous la dictée de Napoléon.

Quand, après cet arrêt, l'empereur reprend la parole et se remet à dicter, il ne parle plus de ce qu'il ferait s'il était à la tête de l'armée d'Italie. Il examine maintenant la conduite que le vice-roi aurait avantage à tenir plus tard, si, après une bataille perdue, il était forcé d'abandonner l'Adige. Il lui reste « la ligne du Mincio qui n'est pas bonne, mais qu'il faut préparer d'avance pour s'en servir pour un premier moment de retraite et voir venir. » Passant ensuite sommairement en revue les lignes de l'Adda et du Tessin l'empereur, envisage jusqu'à la possibilité de la continuation de la retraite sur Alexandrie, et, plein de confiance dans l'avenir, il ajoute : « Enfin, passé février, je serai en mesure et j'enverrai d'autres renforts. » Puis après avoir décidé que « si les autorités italiennes étaient obligées d'évacuer Milan, elles se retireraient sur Gênes », il revient une fois de plus sur une question qui le préoccupe et qui l'inquiète plus qu'il ne veut le dire, plus surtout qu'il ne veut le laisser voir. Il revient sur Murat, dont il a déjà parlé tout au début de ces *Instructions :*

« Dans tout ceci, répète-t-il, j'ai fait abstraction du roi de Naples, car s'il est fidèle à moi, à la France, à l'honneur, il doit être avec 25.000 hommes sur le Pô. Alors beaucoup de combinaisons sont changées. » Enfin ses derniers mots sont une appréciation de la position momentanée de l'armée du vice-roi : « Je connais parfaitement les positions. Je ne vois pas comment l'ennemi passerait l'Adige. Quand bien même l'ennemi se porterait d'Ala sur le Montebaldo, il ne peut y conduire d'artillerie sur la Corona. Il y a de superbes positions où j'ai donné ma bataille de Rivoli. L'infanterie autrichienne est méprisable ; la seule qui vaille quelque chose est l'infanterie prussienne.

« ... Il faut un pont sur le Pô au-dessous de Pavie vers Stra-[illegible]lla. Il faut faire travailler à la citadelle de Plaisance. » Et il [illegible]ette phrase énigmatique : « Si j'avais su sur quoi [illegible]lerie, j'aurais vu si je devais aller en Italie ;

dans tous les cas, on peut laisser ébruiter que j'irai en Italie[1]. »

Obligé de s'acquitter avant tout de sa mission auprès du prince Borghèse, ne pouvant par suite rejoindre le vice-roi qu'au bout d'un certain temps, d'Anthouard avait cru utile d'adresser à son général en chef « une copie des instructions que l'empereur lui avait dictées et qu'il avait écrites à la volée[2] ».

Quoique cette lettre, dans laquelle d'Anthouard a bien soin de faire remarquer qu'il a eu « ensuite une conversation de plus d'une heure » avec l'empereur, et qu'il a écrit comme il parlait, ne porte aucune indication de lieu ou de date, il est évident qu'elle a dû être écrite aussitôt après que le général eût passé les Alpes. En effet, d'Anthouard a déjà vu à ce moment les travaux militaires du mont Cenis; il prie le vice-roi de lui adresser ses ordres à Turin; il lui annonce qu'il n'a pas encore été à Casal, et qu'il ne compte aller à Plaisance qu'en passant par Milan. Tout indique donc que cette lettre a été écrite à Turin pendant le séjour que d'Anthouard y fit du 22 au 24 novembre.

Comme on le voit, et bien que ces instructions aient été écourtées par le général d'Anthouard, loin d'ordonner au vice-roi d'évacuer l'Italie et de venir le rejoindre avec son armée, l'empereur n'y parle à d'Anthouard que de la défense de l'Italie. Nulle part il n'envisage l'éventualité, même éloignée, d'une évacuation, puisqu'il énumère à l'aide de camp d'Eugène les lignes successives de défense qu'il pourrait y avoir lieu d'occuper, en indiquant même la direction éventuelle qu'il conviendrait de donner à la retraite. Il songe tellement peu à faire revenir le vice-roi qu'au lieu de lui faire repasser le mont Cenis s'il était forcé sur le Tessin, il lui conseille, il lui enjoint de se jeter sur Alexandrie et la Bochetta, de prendre sa ligne d'opération par Gênes, parce que d'Alexandrie à Gênes il protège davantage la Toscane. Enfin cette idée d'évacuation est tellement loin de sa pensée, loin de la pensée que les Marmont et les d'Anthouard ont voulu lui prêter après sa mort et après celle du prince Eugène, que, deux jours auparavant, le duc de Feltre a écrit sur son ordre à Elisa et au général Miollis pour leur prescrire « de rester à Florence et à Rome quand même le vice-roi serait sur le Mincio », qu'il revient sur ce point dans les *Ins-*

1. Instructions pour le général d'Anthouard ; Saint-Cloud, 30 novembre 1813, 11 heures du matin (*Correspondance*, t. 26, n° 20.928).

2. Le général d'Anthouard au vice-roi (Sans indication de date ni de lieu).

tructions, et que, mettant les choses au pire, il veut « qu'à tout événement la retraite de la grande-duchesse soit d'abord sur Rome, puis, si elle était forcée, sur Naples et non sur le mont Cenis ou sur la Provence ».

Et cependant d'Anthouard et Marmont n'ont pas hésité l'un et l'autre à écrire, à affirmer que l'empereur avait donné au vice-roi l'ordre d'évacuer l'Italie.

21 NOVEMBRE 1813. — **Marche de la 1re division napolitaine sur Rome. — Mesures prises pour assurer la subsistance et le logement des Napolitains. — La division Marcognet sur la rive droite de l'Adige à Ronco et à Isola Porcarizza. — Envoi de commissaires extraordinaires dans les départements. — La question des fusils. — Causes des retards de Winzian. — Nugent se prépare à défendre Ferrare. — Commencement du bombardement de Zara. — Danese renforcé devant Clissa.** — Le général d'Anthouard n'avait pas encore quitté Paris au moment où de graves événements se produisirent dans le sud de l'Italie. Tandis que Bassano écrivait à Durand le 19 novembre pour lui recommander d'insister à nouveau sur l'envoi immédiat des Napolitains dans la Haute Italie, et lui disait : « Pressez encore et faites cesser toute hésitation, l'intérêt de Naples et la gloire du roi y sont intéressés[1]. » Après avoir passé en revue au camp de Capo di Chino 14 escadrons de cavalerie et 9 bataillons d'infanterie, Murat avait donné à la 1re division de son armée l'ordre de partir pour Rome. Le même jour le général Aymé, chef d'état-major général de l'armée napolitaine, informait officiellement le général Miollis que ce mouvement commencerait le 21[2].

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, P°° 262, f° 497. Duc de Bassano au baron Durand ; Paris, 19 novembre. Cf. *Regio Archivio di Stato Modene*. (*Archivio Estense Tassoni. Busta*, n° 2). Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della divizione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la confederazione Svizzera 1813-1814.

2. *Archives de la Guerre*. — « Le lieutenant général Aymé au général comte Miollis au quartier général à Naples, 19 novembre 1813. J'ai l'honneur de vous informer que Sa Majesté a donné des ordres pour que la première division de son armée se réunisse à Rome et commence son mouvement le 21 de ce mois marchant par régiment.

« Sa Majesté m'a chargé de vous adresser l'itinéraire de ces troupes (Voir *Annexe* X), de vous prier de faire préparer, tant sur les lieux de passage dans l'Etat Impérial qu'à leur arrivée à Rome, les établissements qui leur seront nécessaires et de faire assurer en même temps leur subsistance et les moyens de transports.

« Le lieutenant général Carascosa qui a le commandement de toutes les troupes désignées dans le tableau de l'itinéraire ci-joint a pour *instruction spéciale de*

Instruit par les expériences qu'il avait faites dans les derniers mois et bien décidé à ne plus croire qu'aux faits accomplis, Durand avait attendu que le mouvement eût reçu un commencement d'exécution pour en rendre compte à Bassano. Il ajoutait à sa dépêche en date du 21 novembre[1] que « le roi ne se mettrait vraisemblablement en route qu'après réception des réponses attendues de Paris, mais qu'il prenait toutefois des mesures intérieures (conférences avec les généraux commandant en Calabre, revues des troupes, etc.), qui semblaient indiquer un prochain départ ». L'ordre de mouvement avait d'ailleurs suffi pour faire renaître les désertions qui devenaient de nouveau fréquentes et nombreuses.

Il y aurait eu assurément bien des choses à relever dans la teneur intentionnellement ambiguë de la dépêche du général Aymé, dans le ton quelque peu arrogant et comminatoire, et pour le moins bizarre, dont le chef d'état-major de Murat se servait à l'égard d'un homme tel que le général Miollis. Mais on avait résolu d'éviter toute cause de querelle, de ne fournir aucun prétexte qui aurait pu servir à Murat, et dont il aurait fait état pour retarder la marche de ses troupes, peut-être même pour modifier ses intentions et pour prendre d'ores et déjà une attitude plus nette et plus catégorique. L'empereur espérait de bons résultats de la mission de Fouché. Il fallait que rien ne vînt compromettre l'action du duc d'Otrante, et l'on était pour le moment décidé à temporiser, à faire preuve de patience et de mansuétude, à affecter de croire à une sincérité, à une fidélité dont on doutait de plus en plus. Aussi, bien que le duc de Feltre eût déjà donné des ordres formels à Florence et à Rome, l'empereur lui renouvela-t-il ses recommandations et lui fit-il connaître à nouveau ses volontés le 22 novembre. « Si le roi de Naples, lui disait-il, entre dans le pays de Rome avec son armée et traverse les départements de Toscane pour arriver sur le Pô, il doit être très bien reçu et ses troupes traitées le mieux qu'il

n'exécuter absolument que les ordres qu'il recevra directement de Sa Majesté.
« Sa Majesté espère que ses troupes sauront se concilier l'estime des habitants par leur bonne conduite et qu'elles se feront généralement chérir des peuples chez *lesquels elles vont séjourner.* »

Le général Miollis en transmettant cette dépêche au Ministre de la Guerre, le 22 novembre, lui demandait des ordres « dans le cas où le séjour de ces troupes (1re division d'infanterie et brigade de cavalerie napolitaines) à Rome se prolongerait ».

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, Vo 139, pce 263, fo 498. Durand au duc de Bassano ; Naples, 21 novembre. Dépêche 83.

sera possible.[1] » Et le duc de Feltre, non content de transmettre sans délai les ordres de Napoléon au général Miollis et à la grande-duchesse de Toscane, insistait encore sur ce point lorsqu'il écrivait trois jours plus tard au vice-roi. Il est vrai que, d'après les renseignements communiqués à Clarke par le duc de Vicence, on croyait ou du moins on affectait de croire encore à Paris à la coopération des Napolitains. On avait fait savoir à Caulaincourt que 10.000 hommes (la 2e division napolitaine) avaient reçu l'ordre de se rendre des Abruzzes à Rimini et que les autres divisions (1re et 3e) dirigeraient leur marche sur Bologne où le roi devait établir son quartier général. « L'intention de Sa Majesté étant que les troupes soient bien reçues et bien traitées dans les lieux de leur passage, je prie Votre Altesse Impériale, ajoutait Clarke[2], de donner les ordres nécessaires pour que les intentions de Sa Majesté soient remplies lors de l'arrivée de ces troupes dans le royaume d'Italie. » On prenait tant de soins pour assurer la subsistance et le logement de ces troupes pendant leurs marches et leurs séjours, que le duc de Vicence avait même cru utile d'en écrire au comte Daru, ministre directeur de l'Administration de la Guerre[3]. Malgré les difficultés de toute nature que nous avons déjà signalées, malgré le surcroît des charges qui allaient peser sur l'administration française à Rome, charges d'autant plus lourdes

1. L'empereur au duc de Feltre; Paris, 22 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.933). *Archives de la Guerre*. Le duc de Feltre au général Miollis, et à la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane ; Paris, 22 novembre.

2. *Archives de la Guerre*. Le duc de Feltre au vice-roi ; Paris, 25 novembre.

3. *Archives de la Guerre*. Le duc de Vicence au comte Daru ; Paris, 25 novembre. Cf. *R. Archivio di Stato*, *Parme* et *Giornale del Taro*, n° 96. Départ des têtes de colonnes de l'armée napolitaine de Terracine le 21 novembre, en marche sur Rome où le 3e régiment de chevau-légers et le 2e régiment d'infanterie devraient arriver le 25 ou le 26. *R. Archivio di Stato*, *Bologne Tit.* 17 *Rub.* 12 ; *et Stampe Governative*. Mesures prises par Oldofredi, préfet du Reno ; Bologne, 21 novembre, par le podestat de Bologne comte Bianchetti ; Bologne, 21 novembre. Cf. *Archivio della Societa Napoletana di Storià Patria*. Le *Diario Napoletano dal* 1798 *al* 1825 de L. di Nicola contient du 12 au 22 novembre les indications suivantes :

« 12 novembre. On parle déjà du prochain départ de Joachim qui, à la tête de 40.000 Napolitains, prendrait le commandement de la réserve en Italie. On parle également du départ de la famille royale.

« 18 novembre. On dit que les troupes ont reçu l'ordre de sortir du royaume. D'autres personnes prétendent qu'on va former un camp à Velletri. On parle tout haut de l'envoi et du départ de deux ambassadeurs extraordinaires : Campochiaro irait à Londres et Gallo à Vienne.

« 19 novembre. Le départ du roi et des troupes est chose décidée.

« 21 novembre. Les troupes napolitaines ont commencé leur mouvement sur Rome. »

qu'on s'y trouvait presque sans ressources par suite des envois considérables d'argent que le baron Janet, intendant du trésor, avait dû diriger tant sur la France que sur le royaume d'Italie, grâce aux efforts et au zèle du général Miollis, du baron de Tournon, préfet du département de Rome, et du baron Janet, on était, lorsque la division Carascosa arriva le 2 décembre à Rome, à peu près en mesure d'assurer ses subsistances, son logement, le service de l'indemnité de marche et celui des transports.

On s'était conformé, mais à contre-cœur, aux ordres de l'empereur. On avait cependant perdu depuis longtemps les illusions qu'on affectait de conserver à Paris. On augurait mal des hésitations, des incertitudes, de la conduite suspecte, louche et embarrassée de Murat. On pensait que son désir de conserver à tout prix la couronne et la crainte que lui inspirait encore l'empereur étaient les seules causes de son irrésolution; mais on le savait plus disposé à faire cause commune avec la coalition qu'à participer à la défense de son ancienne patrie; de plus, on avait eu connaissance à Rome des négociations qu'il avait entamées au printemps avec l'Autriche et avec l'Angleterre avant de rejoindre la Grande Armée.

Au moment même où, mettant ses troupes en mouvement, Murat demandait et obtenait la libre disposition des magasins de vivres et des arsenaux de l'armée française, au moment où l'on vidait les caisses du Trésor pour solder et entretenir ses soldats, où l'on pouvait d'autant moins lui répondre par un refus que l'on tenait davantage à son concours et que rien d'officiel ne permettait de douter de sa fidélité, le roi de Naples, comme nous l'avons indiqué plus haut[1], venait de renvoyer un de ses agents de confiance, Schinina, auprès de Bentinck, revenu depuis un peu plus de trois semaines en Sicile. D'autre part, le départ de la 1re division napolitaine pour Rome coïncidait avec la publication dans un journal allemand[2] d'une nouvelle envoyée de l'Italie Méridionale et d'origine, si ce n'est officielle, pour le moins officieuse : « On nous communique de bonne source qu'avant peu le roi de Naples, à la tête de 40.000 hommes, se tournera contre l'empereur Napoléon, et s'alliera avec les puissances coalisées afin de le contraindre à signer une paix durable. »

1. Cf. *Annexe* XXXII du tome II, Rapport confidentiel du comte de Mier au prince de Metternich : Fribourg-en-Brisgau, décembre 1814.
2. *Breslauer Zeitung*.

Quoi qu'il en soit, Murat avait jusqu'à ce moment gagné la première manche de la partie qu'il jouait, partie trop difficile et trop compliquée cependant pour un esprit et un caractère comme le sien. Pour l'instant, sans donner d'ombrage et d'inquiétude à Vienne, sans jeter le masque, sans en venir à une rupture prématurée avec la France, il allait pouvoir, sans bourse délier, aux frais et avec le concours des autorités françaises des départements au delà des Alpes, essayer de réaliser la première partie de son programme : s'établir pacifiquement, sans tirer un coup de fusil, à Rome, en Toscane et dans les Romagnes. S'inspirant peut-être de l'exemple donné en 1796 par l'Autriche désireuse de trouver une compensation aux avantages que la Russie et la Prusse avaient obtenus lors du règlement de la question polonaise, se laissant d'ailleurs entraîner par un courant d'idées qui commençait à se manifester et qu'on avait accueillis avec faveur dans une certaine partie de la population, Murat croyait qu'il lui serait peut-être possible de s'assurer la possession des territoires qu'il convoitait, non point par des victoires décisives et par une action combinée avec les alliés, mais par une simple mainmise. Il tenait de toute façon à ce que les opérations éventuelles de son armée fussent absolument indépendantes et parfaitement distinctes aussi bien de celles du vice-roi que de celles de Hiller ou de Nugent, afin d'être et de demeurer seul maître des provinces occupées par ses troupes. Cette tendance paraissait si nettement accusée, que M. de Norvins, alors directeur général de la police à Rome, rendant compte de l'état des esprits dans cette ville, écrivait le 21 novembre[1] : « L'opinion est que ce pays va être occupé par l'armée napolitaine et *pour le compte du roi qui fait partie de la coalition.* La prise de Ferrare par les Autrichiens menace Bologne et, une fois cette ville occupée par l'ennemi, la grande-duchesse de Toscane et les départements romains sont à la merci de l'archiduc (Maximilien) ou du roi de Naples.

« *Ce sont les hommes les mieux instruits de ce qui se passe à Naples qui certifient le projet d'occupation et l'intelligence existant entre le roi et les coalisés.* Les articles du *Moniteur Napolitain* se multiplient dans ce sens[1]. » Et pour terminer, Norvins regrette « que le général Miollis n'ait pas fait arrêter Murat lors de son passage par Rome ».

1. *Archives Nationales*, AF., IV, 1685, p^ce, 274. Lettre de M. de Norvins, directeur général de la police à Rome ; Rome, 21 novembre.

Mais pendant que Murat mettait ses troupes en mouvement et dépêchait Schinina à Palerme, Fouché avait été rejoint à Parme par la dépêche de l'empereur. Avait-il été surpris par ces ordres auxquels il devait être loin de s'attendre, n'avait-il pas eu, ce qui semble d'ailleurs inadmissible, le temps de se tracer à lui-même une ligne de conduite, ou bien avait-il momentanément jugé plus utile d'agir préalablement dans le sens qui lui était indiqué, c'est là chose relativement indifférente. Ce qui est bien certain toutefois, c'est que, séance tenante, et dès le 21, il écrivait à Murat[1], pour le presser d'arriver au plus vite avec son armée, pour l'adjurer d'entrer en ligne contre les Autrichiens, et d'acquérir de nouveaux lauriers en accourant à la défense de l'Italie. Avant même de lui dire que, « chargé par l'empereur d'une mission au delà des Apennins », il espérait « le rencontrer en route, et qu'il serait heureux d'aller présenter ses hommages à la reine Caroline », Fouché, après avoir adressé à son ancien ami quelques-unes de ces flatteries qu'il savait avoir prise sur la vanité et l'orgueil de Joachim, lui traçait en quelques lignes ce qui lui paraissait être à la fois son devoir et son intérêt :

« Notre fortune, Sire, quel que soit l'intervalle du rang, notre fortune n'a qu'une même base. Nous la devons à l'empereur. Elle repose sur lui, sur l'intégrité de sa puissance. Ce n'est point nous qu'on pourra persuader de détacher nos intérêts des siens, et, s'il est quelque danger, que tous les princes du sang, que tous les loyaux serviteurs de sa maison s'unissent plus étroitement à lui. Pourrions-nous balancer lors même que le sentiment de l'honneur et de la patrie serait éteint dans nos cœurs ? D'un côté, le génie et le caractère de l'empereur, les ressources immenses que la France remet entre ses mains, de l'autre, des princes faibles et bornés, des espérances qu'ils sont dans l'impuissance de réaliser, des promesses incertaines ou plutôt fallacieuses, car les puissances liguées contre nous ne forment qu'un vœu : l'anéantissement de la dynastie impériale et le rétablissement des anciennes dynasties sur des trônes que, au mépris des traités les plus solennels, elles s'obstinent à regarder comme usurpés. »

L'immobilité persistante du gros de Hiller du côté de San-

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, supplément 7. Le duc d'Otrante au roi de Naples; Parme, 21 novembre 1813 (*Ibidem*). Le duc d'Otrante à l'empereur; Parme, 21 novembre 1813. Fouché ne fait guère que donner copie à l'empereur de la lettre qu'il venait d'adresser à Murat.

Martino et de Caldiero, jointe aux démonstrations que Starhemberg n'avait cessé de faire du côté de Ronco, où le vice-roi n'avait que la brigade Deconchy et aux rapports alarmants de ce général qui croyait que les mouvements de Starhemberg tendaient à préparer le passage prochain de l'armée de Hiller entre Vérone et Legnago, avait en fin de compte décidé le vice-roi à donner au général Marcognet l'ordre de partir de Vérone le 22 à 3 heures du matin avec la brigade Jeanin et d'aller prendre position à Isola Porcarizza en réserve et en 2e ligne de la brigade Deconchy. Marcognet devait être rendu à Isola Porcarizza à 10 heures au plus tard, tout en laissant, comme par le passé, le général Deconchy observer l'Adige depuis Ronco jusqu'à Roverchiara. Le 3e régiment de chasseurs à cheval italien devait continuer à fournir des postes le long de l'Adige depuis Ronco jusqu'à Angiari[1].

Fontanelli avait, pendant ce temps, désigné, sur l'ordre du vice-roi, les sénateurs et conseillers d'Etat chargés d'aller dans les départements de la rive droite de l'Adige et du Pô ranimer le zèle des autorités, surveiller le fonctionnement des grands services publics, les opérations de la conscription, la rentrée des réquisitions, le recouvrement des contributions, le placement de l'emprunt forcé de 3 millions, chargés enfin de réveiller l'esprit national et de provoquer les enrôlements volontaires[2].

L'empereur, de son côté, n'avait pas cessé de se préoccuper de l'armement des nouvelles formations et d'appeler à plusieurs reprises l'attention et la sollicitude du vice-roi sur cette question d'autant plus difficile à résoudre que l'on manquait partout de fusils. Force lui avait même été de prescrire, en conséquence, au prince Eugène de renvoyer à Alexandrie, afin d'armer les 16.000 conscrits qui devaient y arriver, les fusils qu'on avait dirigés sur Mantoue. Croyant encore que le vice-roi communiquait avec Venise et qu'il lui serait possible d'en faire revenir les armes qui y étaient en magasin, il n'attribuait au

1 *Archives de la Guerre.* Général Grenier au général Marcognet, 21 novembre. Général Vignolle au général Grenier ; Vérone, nuit du 21 au 22 novembre (*Operations Journal der K. K. Armee*), 21 novembre XIII, 39, XIII, 40.

2 Rapport du Ministre de la Guerre, Fontanelli au vice-roi; Milan, 20 novembre (cité par Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino Italiana*, I, 30 et 216). De [illegible] pour le département de l'Agogna, Cavriani pour le département du [illegible], Bandolo pour ceux du Metauro, du Musone et du Tronto, Brunetti pour le Reno, Scopoli pour le Bas Pô, Pallavicini pour le Rubicon, Valderghi pour ceux du Crostolo et du Panaro, Tornielli pour ceux du Haut-Pô et de la [illegible] pour celui du Lario et Custode pour celui du Serio.

vice-roi que 4.000 fusils sur les 24.000 que le ministère français possédait en Italie. Aussi, bien que l'empereur annonçât l'envoi de 5.000 fusils de Toulon à Gênes et de 5.000 de Saint-Etienne à Fenestrelle pour armer les 30.000 conscrits de l'armée de réserve, il n'en fallait pas moins arriver à trouver 20.000 fusils que l'empereur promettait de fournir un peu plus tard. Mais pour bien marquer combien il avait de peine à se procurer les fusils nécessaires pour armer tous les hommes qu'il comptait lever, il avait eu soin de dire en finissant au vice-roi : « Ménagez-les donc et activez la fabrication des armes dans le royaume d'Italie [1]. »

Rien n'avait bougé en face des positions qu'occupait le vice-roi. Radivojevich continuait à attendre l'arrivée de la colonne de Winzian. Après avoir laissé à Cavalo le bataillon du régiment Duka, qui devait maintenir sa communication avec Sommariva et la vallée de l'Adige, ce général avait quitté ce point à 8 heures du matin et était arrivé à Lugo à 5 heures du soir. Il avait tant tardé, on l'avait tellement troublé et confondu par les ordres contradictoires venus, d'un côté, du quartier général de Hiller, de l'autre, de l'état-major de son chef direct, le feld-maréchal-lieutenant Sommariva, qu'afin de regagner le temps perdu [2], et pour être rendu le 23 à Montorio Veronese, il allait lui falloir exécuter une marche de nuit. Il était, d'ailleurs dès ce moment, relié avec les postes de droite de Radivojevich auquel Hiller venait de donner avis du départ, de la Basse Autriche, de 5 bataillons d'infanterie et de 2 compagnies de pionniers qui s'étaient mis en route pour rejoindre l'armée d'Italie.

A l'aile droite, on avait cru un moment que les Français avaient évacué la Chiusa et qu'ils se disposaient même à quitter Rivoli. Mais les reconnaissances envoyées sur la rive gauche avaient trouvé la Chiusa et Volargno aussi solidement

1. L'empereur au vice-roi; Paris, 21 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.932).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino; 21 novembre, XI, 363 et XI, 363 *a*. Général-major Winzian au F.-Z.-M. Hiller; Cavalo, 21 novembre, 8 heures matin, et Lugo, 5 heures soir, XI, 354 et XI, 355 (Feld-Acten Sommariva) au F.-M.-L. marquis Sommariva; Cavalo, 21 novembre, XI, 91 et XI, 94. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 21 novembre (Rapport détaillé sur les événements à l'aile droite du 19 au 21 novembre) XI, 97, au général Winzian; Rovereto, 21 novembre, 8 heures et demie du soir, XI, 98. Sommariva blâme Winzian d'être parti pour Lugo (Cf. *Operations Journal Sommariva*), 21 novembre, XIII, 1.

occupées que par le passé, et celles qui, sur la rive droite, avaient essayé de s'avancer quelque peu sur le Monte Baldo avaient été arrêtées par les postes français établis à proximité de Ferrara di Monte Baldo et de Madonna delle Corona[1].

Les nouvelles du Val Camonica et du Val Trompia continuaient à être alarmantes. Non seulement Marinkovich venait d'être rejeté de l'autre côté du Toncle, mais on savait que les Français avaient 900 à 1.000 hommes dans le Val Trompia et on n'osait se décider à réoccuper Bagolino de peur d'y être pris entre deux feux par la colonne du Val Trompia et une sortie de la garnison de Rocca d'Anfo. On s'était contenté de redoubler de vigilance de ce côté, en attendant l'arrivée des 4 bataillons venant de l'extrême de l'Autriche [2] qui devaient renforcer les colonnes volantes de l'extrême droite.

Dans la crainte d'affaiblir ses troupes par des détachements, le vice-roi n'avait que trop tardé à diriger des troupes sur le Bas Adige et à s'opposer à la marche et aux progrès de Nugent. L'entrée de ce général à Ferrare avait produit un tel effet dans toute la Romagne et une partie de la Toscane que la princesse Elisa était obligée d'envoyer au prince Camille, à Turin, les dépêches destinées à l'empereur parce que la route de Modène était interceptée. Le bruit courait déjà en Toscane que Nugent marchait sur Bologne, et Elisa, tout en faisant la part de l'exagération, n'avait pu s'empêcher d'appeler l'attention sur les graves dangers auxquels la marche éventuelle de Nugent sur Bologne exposerait la Toscane, et de prendre, en attendant l'arrivée des Napolitains qu'elle croyait encore des alliés fidèles de la France, toutes les dispositions et toutes les mesures que lui permettait la pénurie de ses moyens. A la première annonce du danger, qui paraissait très prochain, elle avait payé de sa personne et n'avait pas hésité à se rendre de Pise à Florence. Ses alarmes ne devaient pas tarder à se dissiper, du moins pour un moment.

Mais pendant qu'elle écrivait au prince Camille, les rensei-

1. K. u. K. Kriegs-Archiv (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasits ; Rovereto, 21 novembre. XI 366 Feld-Acten Sommariva). Général Vlasits au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 21 novembre, et 21 novembre, 8 heures et demie soir. XI, 90 et XI, 197.

2. K. u. K. Kriegs-Archiv (Operations Journal der K. K. Armee), 21 novembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 21 novembre (Feld-Acten Hiller), XI, 374 et (Feld-Acten Sommariva) XI, 97. Capitaine Rakowsky et capitaine Moritz au général Stanissavlevich ; 21 novembre, XI, [illegible] et XI, [illegible].

gnements des émissaires et les rapports des avant-postes avaient confirmé à Nugent la nouvelle de la marche de troupes françaises sur Ferrare. La faiblesse de ses effectifs ne lui permettait pas de conserver tous les postes qu'il avait occupés. Il lui fallait réunir au plus vite son monde, faire rentrer les postes les plus éloignés, avant tout réoccuper Bondeno, dont la possession était d'une importance capitale pour lui, surtout dans les circonstances du moment, puis se porter avec une partie de ses forces sur Ponte Lagoscuro. Les bateaux qu'on avait rassemblés sur ce point furent dirigés sur Mesola, tandis que Nugent se préparait à recevoir l'attaque des Français à Ferrare et à leur résister de son mieux [1].

Bien que les renforts d'hommes et d'artillerie attendus de Trieste ne fussent pas encore arrivés devant Zara [2], Cadogan avait fait savoir à Tomasich, le 20 au soir, que, 3 des 4 batteries étant prêtes, il avait décidé d'ouvrir le lendemain 21 le feu contre la place en tirant un coup par pièce toutes les dix minutes. Une partie des pièces de la batterie de droite devait commencer par s'occuper exclusivement des canonnières françaises. Après les avoir réduites au silence ou coulées, ces pièces devaient diriger leur tir contre les ouvrages situés plus à droite que les 4 autres canons de la batterie avaient ordre de battre, dès qu'on donnerait le signal d'ouvrir le feu. La batterie centrale avait pour objectif le centre même de la ville, et celle de gauche la partie des remparts qui lui faisait face. Mais comme l'approvisionnement en munitions n'était pas très considérable, Cadogan avait décidé de n'imprimer que vers le soir un peu plus d'activité au tir, en entretenant le reste du temps un feu assez lent, et il avait demandé à Tomasich de placer en avant de ses batteries de bons tireurs destinés à contrarier les mouvements et les travaux que les assiégés pourraient vouloir faire sur les remparts. Le 21 novembre à 2 heures, tout était prêt, et les batteries anglaises ouvraient le feu contre Zara [3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 21 novembre, XIII, 38. Princesse Elisa au prince Camille; Pise, 21 novembre, et Florence, 23 novembre (*Carnet historique et littéraire*, 21 novembre 1898).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich). 2 compagnies du régiment Banderial (Insurrection croate), 4 mortiers et 2 canons auraient dû s'embarquer le 21 novembre à Trieste sur le brick anglais *Weazle* (F.-M.-L. Lespine au général Tomasich; Trieste, 20 et 21 novembre, XI, 42). Ils n'arrivèrent devant Zara que le 26, parce que, à cause du mauvais temps, on les envoya par terre à Fiume ainsi qu'un mortier de 30 livres (général-major Jyurkovics au général Tomasich. Fiume, 25 novembre, XI, 53).

3. *Record Office. Admiralty*, Vº 48, Pºº 40. Capitaine Cadogan à l'amiral

Devant Clissa, Danese n'allait pas tarder à pouvoir renoncer à l'attitude expectante à laquelle l'avaient réduit jusqu'à ce jour la faiblesse de son détachement et les difficultés du terrain. Il venait, en effet, d'être rejoint par une compagnie de Szluiner arrivée de Raguse et de Cattaro avec ses cadres et ses officiers et qui, elle aussi, avait quitté le service de la France. Ces Szluiner devaient être suivis de près par 350 hommes du régiment Oguliner et 260 autres Croates venant eux de l'île de Curzola [1].

22 NOVEMBRE 1813. — **La mission de Taxis. — Winzian à Montorio Veronese. — Fölseis fait occuper Badia Polesine. — Reconnaissances autrichiennes sur les deux rives de l'Adige. — Inquiétudes causées à Sommariva par les mouvements des Français dans le Val Camonica et le Val Trompia. — Instructions données par Murat au général Colletta envoyé à Bologne. — Blocus de Raguse.** — L'accalmie complète qui avait succédé aux vélléités offensives de Hiller du côté de Vérone, cette espèce d'armistice tacite que le vice-roi avait tout intérêt à ne pas troubler et à voir, au contraire, se prolonger le plus longtemps possible, seraient absolument inexplicables, si l'on voulait les élucider à l'aide de considérations purement militaires. Les conclusions qu'on tirerait seraient tellement dures pour un homme de guerre de la valeur de Hiller qu'il faut, et qu'on peut d'ailleurs sans peine, en rechercher la véritable cause d'un tout autre côté. Les événements inattendus pour le vice-roi qui se sont produits pendant la journée du 22 novembre devaient, depuis quelques jours déjà, être connus de Hiller et suffisent pour justifier, pour expliquer l'inaction dans laquelle il avait tenu son armée après l'insuccès de sa tentative sur Vérone.

Dans la soirée du 22 novembre, un parlementaire autrichien, qui n'était autre que le major prince de La Tour et Taxis, s'était présenté aux avant-postes de l'armée française, porteur de lettres adressées au vice-roi et qu'il ne devait et ne pouvait remettre qu'à lui-même. A cette nouvelle, le vice-roi, qui était alors à cheval visitant ses postes du Val Pantena, se porta

Fremantle; Zara, 6 décembre (*K. u. K. Kriegs-Archiv*) (Feld-Acten Tomasich) au général Tomasich, en vue de Zara à bord de la *Havannah*; 20 et 21 dévembre, XI, 37, XI ad 37, XI, 38.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal de Danese*), 13-20 novembre, XIII ad III, 4 et (Feld-Acten Tomasich) colonel Danese au général Tomasich; n, 21 novembre, XI, 41.

sur la grande route de Vicence pour recevoir le parlementaire. Il le joignit à 6 heures du soir au village de San-Michele. On connaît la perfidie avec laquelle on a cherché à dénaturer cette entrevue qui n'eut cependant rien de mystérieux et à laquelle le vice-roi ne pouvait se dérober. On connaît également les réfutations probantes, catégoriques, irréfragables, que Planat de la Faye, ancien officier d'ordonnance de l'empereur, et le général comte Tascher de la Pagerie, ancien aide de camp du vice-roi, ont opposées aux odieuses calomnies de Marmont et d'Anthouard. Il n'en est pas moins nécessaire d'insister une fois encore sur ces événements, de reproduire ici toutes les pièces officielles relatives à cette entrevue, d'autant plus que nous avons pour notre part la bonne fortune de pouvoir contribuer à la défense du vice-roi et à la confusion de ses détracteurs, en produisant un document qui n'avait pas été cité jusqu'à ce jour.

Obligé de donner des gages, des preuves de sa fidélité à ses nouveaux alliés qui, sur le point de gagner définitivement Naples à leur cause, attachaient encore plus de prix à gagner à leur cause le vice-roi, dont l'entrée dans la coalition leur donné l'Italie, le roi de Bavière avait dû consentir à envoyer aurait auprès de lui Taxis, porteur de la lettre suivante :

Le roi de Bavière au prince Eugène[1]

« Francfort-sur-le-Main, 16 novembre 1813.

« Vous pouvez ajouter foi, mon cher Eugène, à tout ce que vous dira le prince Taxis, porteur de la présente. Il a toute ma confiance, et, quoique jeune, il en est digne. Le papier ci-joint vous donnera une idée générale de la situation. Brûlez-le dès que vous l'aurez lu. Je vous embrasse tendrement et vous aimerai, vous, ma fille et mes petits-enfants, jusqu'à mon dernier soupir.

« Votre bon père et meilleur ami,

« MAX. JOSEPH ».

« Il ne dépendra pas de moi que vous ne soyez aussi heureux que vous méritez de l'être ; tout le monde, de ce côté-ci, vous

1. Relation de la mission du prince de la Tour et Taxis, envoyé par les souverains alliés auprès du prince Eugène en novembre 1814, faite à Munich le 15 novembre 1836 et adressée à Son Altesse Royale Mᵉ la duchesse de Leuchtenberg, veuve du prince Eugène.

aime et vous respecte; c'est ce que j'entends tous les jours. »

Bien que le vice-roi ait résumé le soir même, dans une lettre qu'il télégraphia à l'empereur, les propositions que Taxis venait de lui transmettre, nous croyons indispensable de reproduire la relation détaillée de Taxis, relation qu'il écrivit à Munich, le 15 novembre 1836, et qu'il adressa à la princesse Augusta, justement indignée des odieuses accusations que l'on osait porter contre la mémoire du vice-roi.

« MADAME,

« D'après l'autorisation du roi mon maître, dont Votre Altesse Royale m'a donné l'assurance au nom de son auguste frère, je m'empresse d'obéir à ses ordres et de lui soumettre un récit fidèle de la mission dont je fus chargé au mois de novembre de l'année 1813.

« J'étais à cette époque major et aide de camp du feu roi Maximilien-Joseph, attaché pour la durée de la guerre, à l'Etat-major général de M. le feld-maréchal prince de Wrede, qui se trouvait à Francfort, où en même temps tous les souverains alliés étaient présents. Le roi de Bavière s'y était également rendu.

« Ce fut le 16 novembre, que le maréchal me fit venir et me dit qu'on avait pris la résolution de faire des démarches pour détacher, si cela serait possible, l'Italie entière du système ennemi sans effusion de sang; que déjà on avait entamé des négociations avec le roi Joachim à Naples, et que maintenant les puissances alliées avaient engagé le roi de Bavière, comme le beau-père du prince vice-roi, de faire en leur nom, des ouvertures à son gendre. De plus, j'appris que c'était moi qui avais été choisi pour cette mission, et je reçus l'ordre de me rendre immédiatement chez Sa Majesté. Le roi me donna une lettre adressée à son beau-fils, et m'ordonna d'aller trouver avant son départ, M. le prince de Metternich, chancelier d'Etat de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, lequel me donnerait des instructions verbales.

« Arrivé au logement de ce dernier, j'appris que, comme cette affaire délicate devrait être traitée avec le plus grand secret, je devais me présenter en uniforme autrichien, aux avant-postes de l'armée française en Italie comme un parlementaire ordinaire. Le prince de Metternich me dit que l'instruction des

souverains alliés était que je fisse tout ce qui serait en mon pouvoir pour persuader le prince Eugène d'accepter les propositions contenues dans la lettre du roi de Bavière ; à quoi je pris la liberté de répondre que j'avais l'honneur de connaître personnellement le vice-roi, et que j'étais intimement persuadé que tous les efforts seraient infructueux, quand même mon éloquence serait aussi grande que possible, ce que d'ailleurs, j'étais bien éloigné de croire; mais que toutefois, étant militaire, je saurais obéir. M. de Metternich répliqua que, sans aucun doute, le prince Eugène possédait l'estime de l'Europe entière, mais que la situation générale des affaires lui faisait un devoir d'essayer, au nom des puissances, la démarche en question. Puis il me donna une lettre pour le général baron Hiller, quoique son successeur, le maréchal comte de Bellegarde, était déjà nommé.

« Je partis en poste dans la nuit du 16 au 17 novembre de Francfort, passant par Augsburg et Innsbruck et suivis la grande route jusqu'à Trente, où j'étais obligé de la quitter vu la position respective des deux armées. Je pris donc par le col de Lugano [1] et descendis par Citadella et Bassano.

« Enfin le 21, de grand matin, j'étais rendu à Vicence, où se trouvait le quartier général autrichien. Peu après, je me fis annoncer chez le général Hiller, et lui remis la dépêche concernant les détails accessoires de ma mission et qui lui prescrivait de me fournir l'uniforme d'un officier de son état-major général : tout fut arrangé de la sorte, et le 22, avant la pointe du jour, je partis de Vicence, déguisé et sous le nom d'un major *Eberle*, pour Stra di Caldiero, où je remis une lettre du général Hiller au général Pflacher, qui commandait les avant-postes, dans laquelle il lui était enjoint de me donner de suite un cheval de hussards et de me faire accompagner par un trompette aux avant-postes français.

« Bientôt après, j'avais passé les dernières vedettes autrichiennes, et, avançant sur la grande route de Vérone, j'aperçus dix minutes plus tard un piquet de chasseurs à cheval ; je fis donner le signal d'usage, et, dans quelques instants, un officier vint pour me recevoir; il me dit (comme c'est l'usage général) que je ne pouvais pousser en aucun cas jusqu'au quartier général du vice-roi, vu que le général Rouyer, qui commandait les avant-postes, avait des instructions générales pour se faire

1. Il s'agit évidemment ici du Val Sugana.

remettre toutes les dépêches apportées par un parlementaire. Comme cette difficulté était prévue, je lui remis une lettre écrite par moi, mais cachetée par le général Hiller, et dans laquelle je prévenais le prince que des communications de la plus haute importance devaient lui être faites verbalement. Puis j'ajoutai que, en tout cas, je ne quitterais pas les avant-postes avant la réponse du vice-roi. L'officier partit au galop et revint bientôt pour m'annoncer que le général Rouyer venait d'expédier un aide de camp afin de porter ma lettre à Vérone.

« J'attendis trois heures environ, au bout desquelles on vint m'annoncer que le prince me recevrait dans l'église du petit village de San-Michele, qui se trouvait à peu près à 1.500 pas des avant-postes. J'eus les yeux bandés, comme c'est l'usage en pareil cas, et je fus conduit à cette église, où on ôta de nouveau le mouchoir.

« Quinze minutes après, le prince Eugène descendit de cheval, et entra dans le local où je me trouvais. Il me reconnut à l'instant même où je lui remis la lettre du roi, et puis se tourna vers les officiers de sa suite en disant : « Comme nous n'avons rien à cacher à Monsieur dans un pays ouvert, j'aime autant respirer en plein air. » Nous sortîmes donc, et tandis que la suite se tenait près du péristyle de l'église, le vice-roi se promenait avec moi à 100 pas de distance.

« Ce n'est qu'après m'avoir demandé des nouvelles de la santé de son auguste beau-père que le prince ouvrit sa lettre. Il la lut deux fois, ainsi qu'une note qui y était incluse, et puis il me dit sans la moindre hésitation : « Je suis bien fâché de donner « un refus au roi, mon beau-père ; mais on me demande l'im-« possible. »

« C'est ici, Madame, où la partie importante de ma narration paraît commencer seulement, qu'elle est pour ainsi dire terminée ; car tout le reste de cette conversation roule sur les mêmes termes. J'avais beau me servir des expressions mille fois rebattues de politique, d'utilité, d'intérêt du moment, etc., etc., avec les deux mots bien simples du devoir et de la reconnaissance et de la sainteté du serment prêté, l'avantage restait toujours du côté du prince.

« Cependant j'essayerai de retracer encore à Votre Altesse Royale textuellement quelques phrases prononcées par le feu prince, son illustre époux. Lorsque je lui parlai du sort de ses enfants, il me dit : « Certainement, j'ignore si mon fils est destiné

à porter la couronne de fer; mais en tout cas, il ne doit y arriver que par la bonne voie. » Puis, lorsqu'il apprit par moi que les puissances alliées étaient bien décidées à passer le Rhin avec des forces supérieures, il me répondit : « On ne « peut nier que l'astre de l'empereur commence à pâlir ; mais « c'est une raison de plus pour ceux qui ont reçu de ses bien- « faits de lui rester fidèles. » Et puis il ajouta que même les offres qui venaient de lui être faites ne resteraient pas un secret pour l'empereur. Enfin, lorsque, comme dernier argument, je commençais, ainsi que mes instructions me le prescrivaient, de lui parler des dispositions assez claires que le roi Joachim avait témoignées, de traiter avec les souverains alliés, et lorsque j'ajoutais qu'avant six semaines, son flanc droit se trouverait exposé, compromis peut-être, le prince me dit : « J'aime à croire que vous vous trompez : si toutefois il en « était ainsi, je serais certainement le dernier pour approuver « la conduite du roi de Naples. Encore la situation ne serait-elle « pas exactement la même : Lui, est souverain; moi, ici, je ne « suis que lieutenant de l'empereur. » Enfin, notre conversation se termina exactement comme elle avait commencé; la résolution du prince resta inébranlable.

« Pour ce cas, j'avais l'ordre de le prier de déchirer en ma présence la lettre du roi de Bavière ainsi que la note incluse, ce qu'il fit à l'instant même ; puis il me dit qu'il allait rentrer à Vérone et que là il écrirait une lettre à son beau-père pour lui expliquer le motif de son refus. Puis il appela le général Rouyer, l'engagea à me faire dîner avec lui et remonta à cheval avec toute sa suite.

« Vers 8 heures du soir, le même jour 22 novembre, un officier d'ordonnance m'apporta la lettre en question et je quittai San-Michele immédiatement après pour regagner les vedettes autrichiennes. Le lendemain de grand matin, je me présentai chez le général Hiller pour lui dire en peu de mots que ma mission n'avait pas réussi, et, vers le coucher du soleil, après avoir repris mon uniforme bavarois, je repartis pour l'Allemagne.

« Mes instructions portaient de me rendre d'abord à Carlsruhe [1]

1. Le baron Du Casse rapporte à ce propos dans les *Mémoires du prince Eugène* une anecdote qui lui fut racontée le 25 août 1858 aux Tuileries par Son Altesse Impériale et royale la grande-duchesse Stéphanie de Bade. « La grande-duchesse de Bade se trouvait avec l'empereur Alexandre et le roi de Bavière, lorsque celui-ci lui fit connaître la proposition qu'on allait faire au vice-roi. « Nous

où le roi Maximilien-Joseph avait eu l'intention de se rendre. Ce fut là que je lui remis la réponse du prince Eugène. Il la lut en disant : « *Je le leur avais bien dit* », la recacheta aussitôt et m'ordonna de repartir immédiatement pour Francfort afin de la remettre au prince de Metternich et de lui faire de vive voix un rapport sur ma mission.

« J'arrivai à Francfort le 30 novembre au matin et m'acquittai sur-le-champ de ce qui m'était prescrit. M. de Metternich me dit combien il regrettait que la démarche avait échoué, tout en rendant la justice la plus entière au beau caractère du prince. Ensuite il ajouta qu'il communiquerait la réponse du prince aux souverains alliés et qu'il la renverrait plus tard au roi par un courrier de cabinet.

« C'est ici, Madame, que ma narration est finie. Peut-être Votre Altesse Royale la trouvera-t-elle incomplète ; mais j'ose compter sur son indulgence. J'ai dit tout ce que ma mémoire avait gardé, et vingt-trois ans ont passé depuis. Le point essentiel pour l'histoire est toujours de savoir que, non seulement le prince a fait ce que l'honneur exigeait, mais qu'il n'a même pas hésité un seul instant à le faire.

En me mettant aux pieds de Votre Altesse Royale, j'ai l'honneur d'être, etc.

« Le prince AUGUSTE DE LA TOUR et TAXIS.

« Général-major à la suite de l'armée. »

Avant de rendre compte à l'empereur de l'entrevue qu'il venait d'avoir, le vice-roi avait écrit la lettre que suivante Taxis devait emporter le jour même et remettre au roi de Bavière[1].

« devons, lui dit-il, faire offrir la couronne d'Italie à Eugène. Nous lui envoyons « le prince de Taxis. » La grande-duchesse sourit et fit un signe de tête exprimant qu'elle ne croyait pas qu'on réussit. « Quoi, dit Maximilien, vous « pensez qu'il refusera ? — J'en suis sûre, répondit la grande-duchesse. — La « couronne d'Italie, c'est bien tentant. — Nous verrons. » Une quinzaine de jours après cette conversation, les souverains alliés étaient au théâtre ainsi que la grande-duchesse. On vint leur remettre une lettre de la part du prince de La Tour et Taxis. C'était la réponse d'Eugène. La princesse, sa cousine, laissa percer un sourire. « Eh bien ? dit-elle. — Vous aviez raison, « lui fut-il répondu : Eugène refuse. — J'en étais convaincue et je vous en « avais prévenu ; je le connais trop pour ne pas savoir que les choses ne « pouvaient se passer autrement. »

1. Le vice-roi au roi de Bavière ; Vérone, 22 novembre, 1813, 8 heures du soir.



« Vérone, le 22 novembre, 8 heures du soir.

« Mon bon père,

« J'ai reçu il y a deux heures votre lettre que m'a remise aux avant-postes le prince de Taxis, votre aide de camp. J'ai été bien touché de votre souvenir et de vos bonnes intentions pour moi : mais il m'est impossible de dévier un seul instant de la conduite que j'ai tenue jusqu'ici. Je sacrifie volontiers mon bonheur futur et celui de ma famille plutôt que de manquer à mes serments.

« Tout ce que je puis faire serait un armistice de deux à trois mois sur la ligne de l'Adige, espérant que, pendant ce temps, la tranquillité nous serait rendue. Si vous pouvez quelque chose dans cette affaire, c'est-à-dire obtenir des instructions et pleins pouvoirs au général Hiller en conséquence, je vous en saurai pour ma part un gré infini.

« Auguste est venue passer trente-six heures avec moi ici. Elle se porte bien à présent, ainsi que tous nos enfants. Dans ces dernières circonstances, j'ai bien jugé ma femme et je vous jure que c'est un ange. Adieu, mon bon père, croyez-moi pour la vie votre affectionné fils. »

Et aussitôt après avoir définitivement rejeté les propositions si tentantes des souverains alliés, pendant que Taxis reprend le chemin des avant-postes autrichiens, voici en quels termes le prince, qu'on a voulu faire passer pour un traître à sa patrie et à son souverain, met l'empereur au courant des événements qui viennent de se passer :

« Vérone, 22 novembre, 11 heures du soir [1].

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'il s'est présenté ce soir à nos avant-postes un major autrichien ayant des lettres à mon adresse qu'il demandait à ne remettre qu'à moi.

« J'étais alors à cheval visitant les avant-postes du Val Pantena. Je me suis porté sur la grande route et j'ai vu avec surprise que le major autrichien n'était autre que le prince de

1. *Archives de la Guerre. Archives Nationales*. AF, IV, 1684, et *Correspondance*, t. 26, Note. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 22 novembre, 11 heures du soir.

Taxis, aide de camp du roi de Bavière. Il m'a remis une lettre de mon beau-père, purement d'amitié, dans laquelle il me priait d'entendre la personne qu'il m'envoyait.

« Je me suis promené environ une heure à hauteur de notre grand'garde, et s'il m'est difficile de rendre à Votre Majesté toute notre conversation, je vais du moins tâcher de lui en faire connaître la substance :

« 1° Assurances d'estime et d'amitié du roi de Bavière ;

« 2° Assurance que les alliés consentaient à tout engagement que je pourrais faire avec le roi pour assurer à ma famille un sort avantageux en Italie ;

« 3° Prière du roi de ne considérer dans cette demande que le vif désir de voir assuré, dans ces circonstances, le sort de sa fille et de ses petits-enfants ;

« 4° Enfin la proposition de me faire déclarer roi du pays qui serait convenu.

« Si Votre Majesté connaît bien mon cœur, elle peut d'avance savoir tout ce que j'ai répondu. Les phrases du moment étaient plus énergiques que tout ce que je pourrais actuellement répéter. Il ne m'a pas fallu grande réflexion pour faire assurer au roi de Bavière que son gendre était trop honnête homme pour commettre une lâcheté ; que je tiendrais jusqu'à mon dernier soupir le serment que j'avais fait, et que je répétais, de vous servir fidèlement, que le sort de ma famille est et serait toujours entre vos mains, et que, si le malheur pesait jamais sur nos têtes, j'estimais tellement le roi de Bavière que j'étais sûr d'avance qu'il préférerait retrouver son gendre particulier, mais honnête homme que *roi et traître*, qu'enfin la vice-reine partageait entièrement mes sentiments à cet égard.

« Le jeune prince Taxis m'a demandé si pourtant il n'y aurait pas moyen d'allier mes intérêts avec ceux de Votre Majesté. A cela j'ai répondu que la seule chose que je ne trouvais point contraire aux intérêts de Votre Majesté, serait un armistice de six semaines ou de deux mois qui désignerait la ligne que j'occupe en ce moment, ne voulant pas perdre un pouce de terrain et bien entendu que les places, même celles en Dalmatie, seraient respectées pendant sa durée.

« Votre Majesté comprend facilement qu'en faisant une semblable proposition, je n'ai eu en vue que son propre avantage, puisque le bien qui résulterait de ces deux mois gagnés n'est point à discuter.

« Le prince de Taxis m'a quitté en m'assurant qu'il ne doutait

pas qu'avant huit jours le général Hiller ne reçût l'ordre de traiter avec moi sur les bases ci-dessus.

« J'écris à cet effet à Votre Majesté par le télégraphe, afin de connaître d'avance, si cela ne dérangerait aucun de ses projets.

« La situation actuelle des choses en Italie, la mauvaise direction de l'esprit public et, plus que tout cela, le temps nécessaire à l'arrivée comme à l'organisation des renforts pour l'armée, me font vivement désirer que Votre Majesté approuve mes propositions.

« Eugène NAPOLÉON. »

La dépêche télégraphique que le vice-roi expédia sur l'heure à l'empereur et que l'on reçut à Paris le 28 novembre ne contenait que cette phrase : « Je prie Votre Majesté de m'autoriser à conclure un armistice de deux à trois mois avec le général Hiller à condition que je garderai la ligne de l'Adige[1]. »

Aussitôt après l'arrivée de cette dépêche, qui semble lui être parvenue en même temps que le rapport envoyé par l'estafette, l'empereur adressait au vice-roi une réponse nette et catégorique, dans laquelle, loin de lui faire le moindre reproche, de trouver quoi que ce soit à reprendre à sa conduite, il acceptait sa proposition, se ralliait à son idée et lui faisait connaître ses volontés :

« Mon fils, je reçois votre lettre du 22 à 11 heures du soir. Je reconnais bien là la politique de l'Autriche. C'est ainsi qu'elle fait tant de traîtres.

« Je ne vois pas de difficultés à ce que *vous fassiez un armistice de deux mois*. Mais le principal est de bien stipuler que les places seront ravitaillées journellement, afin qu'au moment où l'armistice viendra à se rompre, elles soient aussi bien approvisionnées qu'avant. Je pense, au reste, que cela se borne à Osoppo et Palmanova, puisque vous conservez vos communications avec Venise[2]. »

Aux documents irrécusables et concluants que nous venons de produire on pourrait encore ajouter les lettres si touchantes et si édifiantes du vice-roi à la vice-reine (23 novembre) et à la reine Hortense (29 novembre), de la vice-reine à l'impératrice Joséphine (26 novembre)[3]. Toutes ces preuves écla-

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 22 novembre, soir. Dépêche télégraphique reçue à Paris, le 28 novembre.
2. L'empereur au vice-roi ; Paris, 28 novembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.950).
3. Cf. Du Casse, *Mémoires du prince Eugène* t. 9. Planat de la Faye, *le prince Eugène en* 1814. Tascher de la Pagerie, *Le prince Eugène*.

tantes, incontestables et connues depuis longtemps, du refus énergique et immédiat opposé par le vice-roi aux propositions séduisantes des alliés, n'ont pas réussi à fermer la bouche à ses calomniateurs, bien que son désintéressement et sa loyauté aient arraché aux souverains alliés et à leurs ministres, à leurs généraux ainsi qu'à tous ceux qui connurent la simplicité de sa réponse, un cri de sincère et respectueuse admiration. Aussi, et quoique la cause soit entendue, quoique la princesse Auguste, Norvins, Planat de la Faye et Tascher de la Pagerie aient lavé la pure et inattaquable mémoire du vice-roi des odieuses manifestations et des accusations mensongères du duc de Raguse, nous avons cru nécessaire d'apporter notre très modeste contribution au triomphe de la vérité, à l'œuvre réparatrice à laquelle ils s'étaient voués, en reproduisant un document, dont il n'a pas été fait usage jusqu'ici. C'est la dépêche que le feldzeugmeister Hiller adressait de Vérone le 23 novembre 1813 au feld-maréchal comte de Bellegarde. La voici :

« Mon avant-garde s'est retranchée à San-Martino. Le gros de mon armée est sur l'Alpone.

« Le major prince Taxis, aide de camp de Sa Majesté le roi de Bavière, est arrivé de Francfort, où sont les souverains, à San-Michele au quartier général du vice-roi. Taxis est reparti pour Francfort. *Le vice-roi lui a répondu qu'il ne se considérait pas comme ayant le droit de disposer à son gré du royaume d'Italie, mais comme le simple représentant de l'empereur et que, comme tel, il lui était impossible de traiter avec les alliés sans se déshonorer et violer le serment de fidélité qu'il a prêté à l'empereur*[1]. »

Comme il est aisé de se l'imaginer, on s'abstint plus soigneusement encore que pendant les jours précédents de tout mouvement, de toute démonstration du côté de Vérone. A l'extrême droite des lignes de Radivojevich, le général Winzian était, enfin, arrivé avec deux bataillons du régiment Spleny à Montorio Veronese, où les avant-postes avaient échangé le matin quelques coups de fusil. Le reste de sa brigade était à Cavalo et à Grezzana[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M. comte Bellegarde, Vérone, 23 novembre 1813.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 22 no-

A l'extrême gauche, afin de soutenir Nugent, Fölseis avait envoyé de Bevilacqua un détachement occuper Badia Polesine et poussé un parti sur Villanova del Ghebbo (nord de Fratta-Polesine sur l'Adigetto, à environ 4 kilomètres en amont de Rovigo).

Dans la vallée de l'Adige, Sommariva avait esquissé quelques reconnaissances qui avaient été arrêtées sur la rive gauche par les postes français de la Chiusa. Sur la rive droite elles avaient constaté la présence des Français sur le Monte-Baldo où ils occupaient toujours la Madonna della Corona, Coltri, Ferrara di Monte Baldo et le plateau de Rivoli. Grâce à leurs ponts volants, les Français s'étaient assuré la possibilité de faire passer des troupes d'une rive à l'autre selon les besoins du moment et d'inquiéter si sérieusement les postes avancés de Vlasitz à Dolce, que Sommariva avait jugé nécessaire d'établir un gros poste à Peri en ne laissant que quelques hommes à Dolce et à Ceraino[1].

La situation des détachements autrichiens d'extrême droite continuait, d'autre part, à donner des inquiétudes à Sommariva qui attribuait une importance exagérée aux quelques mouvements offensifs des Français dans le Val Camonica et le Val Trompia. Bien qu'il eût fait partir de Rovereto un bataillon (du régiment Duka) qui, destiné à renforcer Marinkovich, devait être rendu à Vermiglio le 26, et grâce auquel cet officier devait empêcher les Français de dépasser le Tonale, Sommariva n'était pas encore tranquille pour ses derrières. Craignant qu'avant de se retirer derrière le Mincio, les Français n'eussent l'intention de battre la montagne sur ses flancs et ses derrières, il venait de donner l'ordre à 4 compagnies de landwehr du régiment Hohenlohe d'occuper le château de Trente. Troublé par l'attitude offensive des Français dans le Val Trompia, convaincu qu'ils avaient dû recevoir des renforts, il avait recommandé au général Stanissavlevich de surveiller Bagolino et Rocca d'Anfo, d'envoyer une colonne

vembre, XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Hiller), général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller; Bevilacqua, 22 novembre, XI, 373. Général-major Gober, Général-major Winzian au F.-Z.-M. Hiller; Montorio Veronese, 22 novembre, XI, 374 *a* et *b*.

1. *K. u. K. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 22 novembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Marquis Sommariva au général Vlasitz; Rovereto, 22 novembre, 11 heures matin, XI, 111. Général Vlasitz au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 22 novembre, 8 heures matin et 8 heures et demie soir XI, 112 et XI, 113 (Feld-Acten Sommariva).

volante dans le Val Camonica et de faire rentrer les détache-ments. Il avait prescrit enfin à Marinkovich, dans le cas où i serait forcé à Vermiglio, de battre obliquement en retrait et de chercher à s'établir sur le flanc des Français[1].

C'était seulement sur le Bas Adige, nous l'avons vu plu haut, que les Autrichiens avaient passé sur la rive droite di fleuve en s'avançant des environs de Badia jusque vers l canal Castagnaro et en cherchant de ce côté à se relier ave Nugent qui s'attendait désormais à être attaqué à tout moment Il savait que Bondeno était occupé par les Français, et pensai que, partant de ce point, Pino allait immédiatement se porte sur Ferrare. C'était même pour cette raison que, afin de ne pa être débordé sur sa droite, il avait fait prendre position au capi taine Birnstiel à Pontelagoscuro. A sa grande surprise, l journée se passa tranquillement, et, dans l'après-midi, Nugent apprenant au contraire que, loin de l'attaquer, Pino avai pris le chemin de Bologne, en avait conclu que ce génér allait essayer de le tourner par le sud[2].

Le jour même, où le vice-roi opposait un si fier et si éner gique refus aux offres tentantes des alliés, Murat donnait le curieuses et singulières instructions contenues dans une lettr peu connue et presque inédite[3], au général Colletta qu'en s qualité de général commandant en chef le génie de l'armé napolitaine il faisait partir pour Boulogne, et qu'il chargeai de surveiller les opérations préparatoires de la campagne

« MONSIEUR LE MARÉCHAL DE CAMP,

« Je désire que vous partiez de suite avec les officiers d'état major du génie pour Bologne, où vous établirez votre quartie général. Immédiatement après votre arrivée, vous envoirez (*sic*

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 22 no vembre, XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Sommariva); F.-M.-L. marquis Son mariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 22 novembre, 10 heures soir, XI, 11 au général Stanissavlevich; Rovereto, 22 novembre, 3 heures soir, XI, 115 au capitaine Marinkovich; Rovereto, 22 novembre, minuit, XI, 120 ad X 109. Capitaine Marinkovich au F.-M.-L. Sommariva; Vermiglio, 22 no vembre, XI, 124.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des Genera Majors Grafen Nugent*, 22 novembre, XIII, 38.

3. Général Colletta, *Opere Inedite o Rare*, t. II, P^es 168-169.

Le roi de Naples au Maréchal de Camp Colletta, Naples, 22 no vembre 1813 (*Lettre en français*).

des officiers pour reconnaître la rive droite du Pô, depuis San-Benedetto[1] à Modena, de San-Benedetto à Ferrara, de Ferrara à Bologna, de Ferrara à Mesola[2], de Ferrara à Ravenna et de Ravenna à Mesola. Ils doivent surtout prendre connaissance de la nature des routes, de la quantité des ponts qui se trouvent sur lesdifférentes rivières ou torrents; combien en pierre, combien en bois; de la largeur, de la profondeur de ces mêmes rivières ou torrents; de quelle manière on les passe là où il n'y a pas de ponts; du nombre des villages situés sur les routes, de leur distance respective, de leur population et de leurs ressources. Ils devront distinguer ceux qui sont propres à l'infanterie et ceux qui le sont à la cavalerie; s'ils renferment des casernes, etc.

« Arrivé à Florence, vous chargerez un officier de reconnaître la route de Florence par Pistoja à Modena; un autre sera chargé de la route de Florence à Bologna. Ces deux officiers devront noter toutes les bonnes positions qu'ils trouveront sur ces deux débouchés, et les fortifications dont elles seraient susceptibles. Il est surtout bien intéressant de connaître le pays situé entre les deux branches du Pô depuis la Mesola à la Torre di Volano et de la Torre di Volano à la Torre Gregoriana.

« Le parc du génie marchera avec le bataillon des sapeurs : j'en donnerai l'ordre.

« Vous entretiendrez avec moi une correspondance très suivie sur tous les événements de l'ennemi dans le bas Pô, sur l'esprit public, enfin sur tout ce que vous croirez pouvoir intéresser mon service. Vous *ferez une visite au duc d'Otrante, s'il se trouve encore à Bologna*[3]. Vous cultiverez les bonnes relations avec les autorités italiennes. Vous tâcherez surtout de *vous lier avec le général Pino*, et autres généraux qui pourraient se trouver à Bologna. *Vous devrez être extrêmement réservé dans vos discours, et vous borner à dire que les Italiens peuvent compter entièrement sur le secours de nos troupes.*

« Sur ce, Monsieur le maréchal de camp, je prie Dieu, etc. »

Même sans cette dernière phrase qui révèle à elle seule les véritables intentions de Murat, la teneur des instructions qui précèdent le paragraphe final aurait suffi pour édifier

1. S. Benedetto, sur la rive droite du Pô à environ 20 kilomètres sud-est de Mantoue.
2. Mesola sur le Pô di Goro au point de départ du canal Bianco.
3. Colletta ne trouva plus Fouché à Bologne. Le duc d'Otrante en était parti le 20.

un observateur quelque peu attentif sur les projets secrets du roi de Naples. Il est évident, en effet, que, dès ce moment, Murat est en réalité décidé à maintenir ses troupes sur la rive droite du Pô. Il ne songe en aucune façon à aller se joindre à l'armée française d'Italie. Il craint évidemment que le vice-roi n'ait vu clair dans son jeu, n'ait eu vent de ses menées, des ouvertures qu'il a faites à l'Autriche et à l'Angleterre, puisque, au lieu de demander à son allié, à son compatriote, à son parent, au prince Eugène, des renseignemenrs que celui-ci n'aurait pu, l'eût-il même voulu, refuser à des troupes amies en route pour le rejoindre et venant combattre à côté de ses régiments, Murat préfère avoir recours à des reconnaissances. Il est si peu disposé à prêter son concours au vice-roi, à l'empereur et à la France, qu'il recommande aux officiers de Colletta, de noter toutes les bonnes positions qu'ils trouveront sur la route de Florence à Bologne, et de Florence à Modène.

De semblables ordres rendent inutiles et superflus tout commentaire, toute remarque sur le caractère de cette lettre et la nature de ces instructions.

Durand, de son côté, constatait, lui aussi, à Naples même, des symptômes non moins alarmants. Le langage de Murat est tout différent quand il parle à d'autres qu'au ministre de France. Le gouvernement napolitain, sachant qu'il y a dans le peuple peu d'attachement pour la France, s'applique à laisser se développer ces germes d'hostilité. Le roi seul pourrait porter remède à un état de choses si dangereux, en prenant vis-à-vis de la nation et de ses troupes une attitude plus prononcée en faveur de la France. Mais il n'en fait rien, et Durand, inquiet et attristé, ajoute : « *Car s'il persite à s'isoler de la France ostensiblement et à suivre des négociations secrètes avec ses ennemis, il pourra se voir entraîné plus loin qu'il n'en aurait eu la pensée, et quelle explosion ferait en Italie cette armée venue pour sa défense, accueillie comme telle et démasquant tout à coup des intentions contraires*[1] ! »

Durand ne prévoyait que trop bien les événements qui allaient se produire.

En Dalmatie, grâce à l'appui de quelques Siciliens et à la présence d'une division de l'escadre anglaise, les habitants des environs de Raguse qui avaient pris les armes à l'instigation

1. *Archives de la Guerre*. Naples V° 139, P^ce 264, f° 500. Baron Durand au duc de Bassano ; Naples, 22 novembre. Dépêche 84.

du comte Caboga, ex-consul de Naples, avaient réussi à bloquer cette place[1].

23 NOVEMBRE 1813. — **Inaction complète de l'armée autrichienne. — Démonstrations de la flottille française du lac de Garde. — Le général de Conchy reçoit l'ordre de se porter sur Ferrare. — Conséquences de la levée du blocus continental à Naples, et des instructions données aux généraux napolitains en marche vers Rome et Bologne.** — Pas plus du côté de Cadiero que sur le haut Adige, rien ne vint troubler la tranquillité complète, le calme absolu qui régnaient depuis les combats du 19. Le général Winzian put donc faire reposer ses troupes établies, partie en arrière de Montorio Veronese, partie à Le Ferrazze. Cependant Radivojevich faisait partir de Montebello Vicentino, de Lonigo et de San-Gregorio 3 reconnaissances d'officiers qui ne poussèrent d'ailleurs pas bien loin. Starhemberg continuait à faire reconnaître les passages de l'Adige à Albaredo d'Adige, Motta et Bonavigo, mais sans réussir, malgré tout l'appareil dont il se complaisait à entourer ces démonstrations, à donner le change au vice-roi qui s'était aperçu qu'on voulait uniquement détourner son attention de ce qui se passait sur le bas Adige et sur la rive droite du Pô, du côté de Ferrare[2].

Bien que prêtant toujours au vice-roi l'intention de se replier derrière le Mincio, Sommariva n'en continuait pas moins à être visiblement inquiet, et rien ne le prouve mieux que l'ordre donné par lui au commandant de sa réserve d'artillerie de rétrograder de Caliano jusqu'à Matarello, et que l'envoi du bataillon du régiment Duka de Le Coste à Rovereto et Marco. Les mouvements de la flottille française du lac de Garde augmentaient encore les préoccupations que ne cessait de lui causer la situation de ses détachements d'extrême droite, surtout depuis la perte du Tonale dont il tenait absolument à reprendre possession pour se mettre à l'abri d'un coup de main qu'il craignait de voir se produire par le Val di Sole[3]. La flottille française

1. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 47. Commandant du 4e bataillon du 4e de ligne (*italien*) au général Fontanelli; Raguse, décembre 1813.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 22 novembre, XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Pflacher au F.-M. L. Radivojevich; San-Martino, 23 novembre, XI ad 379. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 23 novembre, XI, 395. Général-major Starhemberg au F.-M.-L. Radivojevich; San-Gregorio, 23 novembre, XI ad 395.

3. En ordonnant au colonel Schutter du régiment Duka de marcher sur le

avait, en effet, évolué depuis la veille dans la partie nord du lac. Elle avait commencé par débarquer du monde à Casa di Tempesta (4 kilomètres sud de Torbole) et en avait chassé le poste autrichien qui s'était replié au plus vite sur Torbole. Puis comme elle avait fait mine de faire voile vers ce point, on s'était empressé de donner l'ordre d'y tenir ferme et on avait fait partir des renforts pour Mori et pour Nago (environ 2 kilomètres nord-est de Torbole). Mais après s'être contentés d'alarmer partout les Autrichiens, de leur donner des inquiétudes pour Torbole et pour Riva, les 5 bateaux de la flottille avaient viré de bord et fait voile dans la direction du sud-ouest, se dirigeant sur Limone San-Giovanni. Ce mouvement de la flottille avait suffi pour raviver les craintes qu'inspirait à Sommariva un mouvement éventuel des Français par le Val de la Chiese sur Lodrone et Storo et pour le décider à donner l'ordre, dès que l'ennemi se montrerait dans le Val Chiese, d'envoyer une colonne volante sur Condino (nord du Val Bona), une autre par la montagne dans le val Ampola (entre Storo et Tiarno) et quelques partis plus au nord dans le Val Sarca[1].

Ce n'étaient là en somme, et de toute façon, que des démons-

Tonale et de rejeter les Français au delà d'Edolo. Sommariva avait donné à cet officier les instructions suivantes :

« Ordre d'être le 23 à Lavis, le 24 à Cles, le 25 à Vermiglio au pied du Tonale où se trouve le détachement chassé du Val Camonica par 1.400 Français. Vous reprendrez le mont Tonale, vous repousserez le détachement ennemi dans le Val Camonica au delà d'Edolo, afin d'assurer complètement de ce côté la sûreté de nos communications avec Trente.

« Pendant vos opérations dans la montagne, je vous recommande de faire surveiller et fouiller tous les chemins latéraux conduisant dans les montagnes ou les traversant.

« En cas de combat vous vous rappellerez que, dans les affaires de ce genre, tout s'y décide à l'aide de groupes d'infanterie détachés sur les hauteurs et qu'on ne peut tenir dans les vallées qu'à condition d'être maître de ces hauteurs. Vous devrez donc essayer chaque fois de déborder l'ennemi grâce à des mouvements de ce genre ».

(*K. u. K. Kriegs-Archiv*) (Feld-Acten Sommariva); F.-M.-L. marquis Sommariva au colonel Schutter ; Rovereto, 23 novembre, 11 heures matin, XI, 125.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 23 novembre, XIII, 1 et XIII, 3. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 23 novembre, XI, 142. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller; Rovereto, 23 novembre, XI, 143, au F.-M.-L. Marziani ; Rovereto, 23 novembre, 3 heures et demie soir, XI, 132. Au général Vlasitz; Rovereto 23 novembre, XI, 126 et XI. 138. Au général Stanissavlevich; Rovereto, 23 novembre, et 23 novembre, 3 heures soir, XI ad 132, XI, 132 *b*, XI ad 133. F.-M.-L. Marziani au général Stanissavlevich ; Torbole, 23 novembre, XI ad 133. Général Stanissavlevich au F.-M.-L. Sommariva ; Mori, 23 novembre, XI, 134. Général Vlasitz au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 23 novembre, 5 heures et demie soir, XI, 137. Major Kapsermet (du 2e bataillon de Valaques) au général Stanissavlevich; Torbole, 23 novembre, XI, 127 et XI, 131.

trations absolument secondaires, incapables d'exercer une influence sérieuse sur la marche générale des opérations, tandis que les seuls événements quelque peu importants se préparaient au contraire à l'extrême gauche de Hiller, du côté de Ferrare.

Bien que jusqu'à ce moment, Nugent n'eût, en somme, rien trouvé devant lui, bien que, sauf à Bondeno, où un de ses postes s'était laissé surprendre, il eût eu bon marché des quelques détachements auxquels il avait eu affaire, il savait que sa situation s'aggravait d'heure en heure. Aussi écrivant au général Fölseis, pour lui annoncer qu'il occupait Ferrare, qu'il avait 2 compagnies à Pontelagoscuro et 1 compagnie à Santa-Apollinara, et que les Français se tenaient à Ostiglia et à Malalbergo, il lui faisait savoir qu'il avait d'urgence besoin de renforts immédiats. D'après les renseignements recueillis par Nugent, les Français auraient eu dès ce moment 2.000 hommes, 2 escadrons et quelques canons à Malalbergo. Il avait en conséquence renforcé de son mieux ses avant-postes du Reno; mais malgré la tranquillité qui ne cessa de régner toute la journée, une attaque prochaine lui semblait d'autant plus certaine qu'on venait de lui signaler l'arrivée de renforts français sur le cours inférieur du Pô di Primaro. Craignant cependant que le général Fölseis, se trouvant lui-même trop faible, ne pût ou ne voulût lui envoyer les renforts dont il avait, cependant, si grand besoin, il avait de nouveau écrit au feldzeugmeister en lui exposant sa situation, et en réclamant la mise en route immédiate des troupes qu'il était en effet grand temps d'envoyer à son secours[1].

Préoccupé à bon droit de ce qui se passait sur le bas Adige, redoutant à juste titre que le détachement du major Merdier ne fût pas assez fort pour venir à bout de Nugent, n'ayant qu'une confiance des plus limitées dans l'énergie, l'activité et le coup d'œil de Pino qui attendait philosophiquement les événements à Bologne[2], convaincu de l'inanité des démonstrations bruyantes de Starhemberg du côté de Ronco, le vice-roi se décida à envoyer

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*, 23 novembre XIII, 48 (Feld-Acten Hiller); général-major, comte Nugent au général-major Folseis; Ferrare, 23 novembre, XI, 402 *a*.

2. Cf. *Regio Archivio di Stato Modène, Archivio Estense Tassoni, Busta*, n° 2. Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'Affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814. Lettre de Milan, 28 novembre 1813.

des troupes sur Ferrare et à faire partir au plus vite de Ronco, le 24 au matin, le général de Conchy à la tête d'une colonne forte de 1.200 hommes et 200 chevaux, soit : 1 bataillon du 20e, 1 du 101e (29e demi-brigade provisoire), 2 compagnies de voltigeurs du 102e (de la brigade Jeanin) et 200 chasseurs du 3e régiment de chasseurs à cheval italiens. De San-Pietro di Legnago, le général de Conchy devait se porter sur Baruchella, Giacciano et Trecenta en suivant le chemin qui de Villa Bartolomea aboutit à la digue de Valli et en évitant d'approcher de l'Adige pour ne pas éventer son mouvement. Comme, à la suite de l'escarmouche qui venait d'avoir lieu la veille à Badia Polesine, d'où les Autrichiens avaient chassé des chasseurs à cheval du 19e régiment, on supposait l'ennemi établi à Rovigo entre le bas Adige et le Pô, de Conchy devait, une fois arrivé à Trecenta, tâcher de se procurer des renseignements positifs sur les forces et les positions de l'ennemi, agir sur Rovigo après avoir préalablement réoccupé Badia, et, pendant l'exécution de ce mouvement, observer fortement la route qui, de Rovigo conduit à Ferrare par Ponte Lagoscuro que l'on croyait occupé par l'ennemi. On le prévenait en outre qu'en même temps qu'il allait agir entre le Bas Adige et le Pô, l'adjudant commandant Montfalcon dirigerait une colonne de 200 fantassins et quelques chevaux du 19e chasseurs par Villa Bartolomea le long de l'Adige sur Carpi et Castagnaro.

La garnison de Legnago, afin d'avoir sa retraite assurée sur Legnago, ne devant dépasser en aucun cas Badia, point sur lequel elle n'avait à envoyer que des reconnaissances, tandis qu'elle établirait au contraire des postes à Carpi et à Castagnaro, de Conchy devait, après s'être entendu avec l'adjudant commandant Montfalcon, prendre les mesures nécessaires pour couvrir sa gauche.

On l'avait prévenu, en outre, de l'ordre donné au général Pino[1] de pousser la colonne du major Merdier (1 bataillon du 42e, un du 1er étranger et 60 chevaux) sur Ferrare. Merdier avait pour mission de chasser les partis autrichiens de Ferrare, de les suivre dans toutes les directions et surtout sur la route de Ponte Lagoscuro où l'on pensait que l'ennemi chercherait à passer le Pô afin de s'appuyer à l'Adige et de rester en communication avec l'armée de Hiller et le corps de Marschall. Le major Merdier devait, par suite, appuyer constamment

1. Voir *Annexe XI*.

sur l'ennemi et se mettre en communication avec le général de Conchy pour l'ensemble des opérations contre le Pô et le Bas Adige.

On avait, d'ailleurs, eu soin de prévenir de Conchy qu'il ne pourrait, vu son éloignement actuel, compter sur la coopération de Merdier que vers le 26. Pour le cas peu probable où de Conchy, qui devait avoir soin de bien s'échelonner et de faire garder les passages des ponts qu'il allait laisser derrière lui, rencontrerait des forces supérieures en nombre qui ne lui permettraient pas d'agir sur Rovigo, on lui avait prescrit de prendre position en arrière du canal de Castagnaro entre le Tartaro et l'Adige. On lui avait en même temps fait connaître que, d'après les rapports parvenus au vice-roi sur le débarquement à Volano, un corps de 2.000 hommes environ s'était porté, moitié sur Ferrare, moitié sur Rovigo, et que si cet état de choses était resté le même, « il aurait la facilité d'agir avec beaucoup d'avantages sur les deux partis ».

On avait même poussé la précaution jusqu'à prévoir l'éventualité d'un passage sérieux des Autrichiens entre Vérone et Legnago. Le général de Conchy devait alors, en cas d'impossibilité pour lui de rejoindre sa division, et sur l'avis qu'il en recevrait du général Marcognet, se replier sur Ostiglia (direction de Mantoue), pendant que la colonne formée par la garnison de Legnago rentrerait dans la place. Les munitions devaient être fournies à la colonne du général de Conchy, soit par Legnago, soit par le parc de réserve du général Marcognet. Les troupes, qui emportaient des vivres de réserve, devaient ensuite vivre sur le pays. Le général de Conchy avait l'ordre de faire au moins deux rapports par jour au général Marcognet.

Des ordres donnés quelques heures plus tard par le vice-roi complétaient encore les instructions qu'on venait de faire tenir au général de Conchy. On y insistait sur la nécessité de détruire tous les moyens de passage (bacs ou ponts volants) établis par l'ennemi sur l'Adige dans les environs de Badia et de Boara. On lui renouvelait l'ordre de le chasser de Rovigo, mais en subordonnant toutefois cet ordre aux renseignements que le général recueillerait sur les forces et les positions des corps ennemis, renseignements que le vice-roi avait lui aussi intérêt à connaître pour régler non seulement les opérations de cette colonne, mais celles de toute son armée. On appelait encore l'attention du général de Conchy sur la nécessité de savoir

positivement quelles étaient les troupes autrichiennes qui auraient passé l'Adige pour se joindre à celles débarquées près de Volano. On lui répétait enfin que le major Merdier manœuvrait du côté de Ferrare, que le général Pino avait dirigé une colonne de 7 à 800 hommes sur Comacchio pour menacer le point sur lequel l'ennemi avait débarqué, et que ce dernier mouvement pourrait bien avoir décidé l'ennemi au mouvement rétrograde que, d'après certains bruits, il aurait exécuté la veille [1].

Les mouvements de Nugent, sa présence et ses progrès sur le Bas Adige et le Bas Pô préoccupaient d'autant plus le vice-roi qu'ils coïncidaient avec la nouvelle, envoyée par le général Miollis, de la marche des troupes napolitaines vers Rome et vers Bologne, et avec la réception d'un bulletin commercial qui lui faisait connaître le décret par lequel Murat venait d'ouvrir les ports de son royaume. C'étaient là deux graves nouvelles qui devaient toutes deux avoir une sérieuse répercussion dans le royaume.

« Le roi de Naples, ainsi s'exprimait le *Bulletin commercial* qu'on lui envoyait de Milan [2], tint le lendemain de son arrivée un Conseil d'Etat [3] dans lequel il annonça le changement qu'il se proposait de faire au système de prohibition du commerce et au tarif des douanes. A l'issue de ce conseil, il partit un parlementaire pour l'île de Ponza, quartier général des forces anglaises dans cette partie de la Méditerranée. Au retour du parlementaire, il parut un décret, portant que tous les ports du royaume étaient ouverts et que les bâtiments, portant pavillon ami ou neutre pourraient y venir commercer librement. Les neutres sont les Américains, les Turcs, les Barbaresques. Mais les expéditions pour le royaume de Naples et les retours sont réellement faits par les maisons anglaises de Malte, de Sicile et de Gibraltar.

« Le même décret ou des décrets subséquents ont établi de nouveaux tarifs de douane. Les droits pour l'exportation des grains, huiles, etc., ceux pour l'importation des denrées coloniales, bois de teinture, etc., sont réduits au quart de ce qu'ils étaient. »

1. *Archives de la Guerre.* Général Grenier au général Marcognet ; Vérone, 25 novembre, 3 heures du matin (Dépêche arrivée à San-Giovanni Lupatoto à 11 heures trente matin) ; et 23 novembre après midi.

2, *Archives Nationales.* AF. IV. 1684, n° 711 ; Milan, 23 novembre. *Bulletin Commercial.* Nouvelles de Naples reçues par les négociants de Milan.

3. Séance du conseil d'Etat de Naples du 5 novembre. Cf. 9 novembre, page 7.



Et le rédacteur du *Bulletin* ajoute : « Les habitants du royaume de Naples ont accueilli ces changements avec des transports de joie... Les mesures qui avaient été adoptées dans ces dernières années, réduisaient au plus bas prix les produits du sol qui périssaient sur les lieux où ils croissaient, anéantissaient le travail, l'industrie et les capitaux et produisaient enfin dans ces riches contrées la misère publique et particulière.

« Le retour à un système raisonnable rend aux denrées leur valeur, aux propriétaires leurs revenus, aux habitants, du travail, aux négociants du crédit, des capitaux et des affaires, au gouvernement, des revenus nouveaux, et au pays son ancienne prospérité. » Mais ce qui était bien autrement grave, c'était l'effet que cette nouvelle avait forcément dû produire en Italie. « A Milan, disait encore le *Bulletin*, on désire que *ces changements opérés dans un pays si voisin soient pour le royaume d'Italie l'avant-coureur du retour aux saines idées d'administration financière et d'économie politique.* »

C'étaient là des symptômes d'autant plus inquiétants, d'autant plus dignes d'attention, que les nouvelles venues de Ferrare, de Bologne et de Modène avaient causé une véritable alarme à Milan, alarme si grande et si vive, que Melzi avait cru devoir en rendre compte immédiatement au vice-roi, en même temps qu'il avait correspondu avec Fontanelli relativement à l'abandon éventuel de la capitale et au transport de la couronne de fer à Monza. Le duc de Lodi n'avait guère ajouté foi aux promesses contenues dans une lettre de l'empereur, lui annonçant qu'il n'abandonnerait pas l'Italie, et qu'il allait à cet effet réunir une armée de 100.000 hommes à Turin, aux illusions de Napoléon qui affectait de croire encore à la possibilité du concours des Napolitains ; mais il était plus préoccupé de la situation qu'il avait constaté le mécontentement et l'abattement des officiers italiens revenus d'Espagne et de la Grande Armée. Pour essayer de relever leur moral, il proposait au vice-roi de « leur faire quelques grâces » d'autant plus nécessaires, à son avis, que ces officiers semblaient disposés à prêter favorablement l'oreille aux propos tenus par Murat dans toutes les villes qu'il avait traversées et dans lesquelles « il avait semé et proclamé les idées d'indépendance et d'unité de l'Italie[1] ».

1. *Archives particulières de la duchesse Meezi d'Eril.* Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 22 et 25 novembre, au général Fontanelli : Milan, 23 novembre.

Presque au même moment, tandis que le duc de Carignano, ministre de Naples à Paris, annonçait officiellement au duc de Vicence[1] la mise en mouvement vers la Haute Italie de l'armée napolitaine forte de 40.000 hommes, dont 6.000 de cavalerie, et lui faisait connaître qu'une des divisions de cette armée forte de 10.000 hommes se porterait des Abruzzes sur Rimini et les autres sur Bologne où le roi comptait établir son quartier général, Durand rendant de son côté compte de ces faits à Bassano s'inquiétait des symptômes alarmants qu'il constatait à tout instant[2]. S'il lui paraissait for tnaturel que, au lendemain de l'ouverture des ports napolitains, la reine n'eût plus aucune crainte pour l'intérieur du royaume après le départ de l'armée, il ne pouvait s'empêcher, d'abord de trouver moins naturel le maintien du prince Cariati à Vienne, de Caracciolo à Munich et de Brancia à Saint-Pétersbourg, puis de s'épouvanter des étranges propositions que, lors de ses dernières conférences avec ses généraux, le roi avait dû faire au général Manhés, propositions si étranges, que celui-ci s'était écrié : « *Le roi oublierait-il que je suis Français ?* » enfin de se demander à quoi pourrait bien servir l'arrivée des troupes napolitaines à Rome et en Toscane, « puisque le général Miollis et la grande-duchesse ne pourront en disposer en aucune manière ».

Un rapport confidentiel, parti de Rome le 22 novembre, rapport que le vice-roi expédia à l'empereur le 28, et qui pourrait bien avoir été rédigé par Norvins, allait encore augmenter les justes préoccupations que causaient au vice-roi les conditions exceptionnelles et singulières de la marche des Napolitains.

« On a enfin reçu l'itinéraire des troupes napolitaines, lit-on dans ce *Bulletin*[3]. Il en résulte que la tête arrivera à Rome le 25 et la queue le 2 du mois prochain. Jusqu'à présent, pas un mot qui fasse supposer que ces troupes iront au delà de Rome. Le séjour est prescrit dans cette ville pour la tête comme

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, P°° 265, f° 520. Duc de Carignagno au duc de Vicence ; Paris, 23 novembre.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples V°, 139, P°° 265, f° 504. Durand au duc de Bassano ; Naples, 23 novembre. Dépêche 85. Durand ignorait que le même jour Murat avait écrit à l'empereur (*Ibidem*. Naples, Supplément 7) pour lui annoncer que, malgré le danger auquel il s'exposait en dégarnissant son royaume menacé par les Anglais, il avait mis ses troupes en mouvement et correspondu avec Rome, Florence et Milan, afin d'y faire prendre les mesures nécessaires pour assurer la subsistance de ses divisions.

3. *Archives Nationales*, AF, IV, 1684, p°° 710. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 28 novembre. Envoi d'un rapport confidentiel de Rome en date du 22 novembre 1813.

pour la queue. Tout cela donne lieu à beaucoup de réflexions. Pourquoi tant de lenteur dans la marche, lorsque le besoin est si urgent? Pourquoi cette accumulation de troupes dans Rome, lorsqu'il serait si utile de les faire filer à mesure qu'elles arrivent? Pourquoi, pour une pareille réunion, choisir le 2 décembre, jour d'un si célèbre anniversaire? Pourquoi l'itinéraire que nous recevons a-t-il été précédé *par une foule de placards incendiaires et dans lesquels, au nom d'une prétendue ligue italienne, on invite tous les Italiens à se lever en masse pour égorger les Français et assurer l'indépendance de l'Italie?*

« Il est digne de remarquer que ces placards n'ont été *répandus à profusion que dans les départements romains.* Est-ce qu'on n'aurait pris des engagements que pour les pays romains, en épargnant la Toscane? Est-ce qu'on ne voudrait s'emparer que du territoire sur lequel les anciens rois de Naples prétendaient avoir des droits? Voudrait-on borner là ses conquêtes et les services que l'on aurait fournis à l'ennemi? Cependant des bruits sourds annoncent, depuis quelque temps, que, si on ne peut réunir toute l'Italie, on veut au moins étendre sa puissance jusqu'au Pô. Les mêmes bruits nous avaient déjà dit qu'on n'avait quitté la Grande Armée qu'après avoir connu un traité secret déjà conclu à Naples, pendant l'absence, avec la cour de Londres.

« On dit aujourd'hui que les décrets qui ont été publiés sur les denrées coloniales sont les premières conséquences de ce traité. Il est certain que la manière dont les Anglais ont traité la reine Caroline (femme de Ferdinand IV) ne permet pas de croire qu'ils mettent un grand intérêt à replacer les Bourbons sur le trône de Naples. Un roi qui serait devenu leur créature leur conviendrait beaucoup mieux. On dit pourtant ici que la garde royale napolitaine a déjà refusé de marcher et qu'on désespère de l'y contraindre. Ce qui est certain, c'est que les Napolitains ne sont pas attendus ici avec impatience. Ils y sont, au contraire, redoutés et détestés. Les hommes attachés à la cause française, et ils ne sont pas nombreux, sont persuadés que les *Napolitains ne marcheront pas et que, s'ils marchent, ce sera pour la cause de l'empereur.* »

24 NOVEMBRE 1813. — Conversation de Murat avec Durand à la chasse. — Le vice-roi presse l'armement, l'habillement et la constitution des nouvelles formations. — Affaires de Magnavacca et de

Comacchio. — Au *Bulletin commercial* de Milan qu'il expédia sans perdre une minute à l'empereur, le vice-roi n'avait joint que quelques lignes, dans lesquelles il exprimait la surprise que lui causait le fait de n'avoir reçu aucun ordre au sujet de l'armée napolitaine [1]. La surprise du prince Eugène aurait été bien plus grande, s'il avait pu assister à la conversation que Murat avait précisément ce jour-là avec Durand. Croyant que les mouvements militaires qui se faisaient sous ses yeux étaient le résultat de dispositions convenues entre l'empereur et Murat, Durand avait insisté auprès du duc de Gallo pour accélérer l'envoi des divisions napolitaines à Bologne, lorsque Murat le convia à assister à une chasse qu'il donnait le 24 novembre, et au cours de laquelle le Ministre de France trouva enfin l'occasion de conférer avec le roi. Murat lui annonça qu'il avait reçu une lettre de l'empereur; que les exhortations « qu'elle renfermait *l'avaient trouvé tout prêt à agir* dans le sens convenu » ; que la première division du corps d'armée napolitain était déjà à quelques journées de Naples; que les 2e et 3e allaient se mettre en mouvement et qu'il les *suivrait bientôt pour opérer à leur tête.* Il fit observer cependant au Ministre de France que, ayant écrit plusieurs fois à l'empereur depuis son arrivée « afin de bien détailler ses *propres vues sur la défense de l'Italie*, il attendait et espérait recevoir bientôt *des réponses qui le mettraient en mesure de donner à ses opérations toute l'énergie qui pourrait en assurer le succès.* » Il insista ensuite sur les précautions qu'il avait dû prendre à cause de l'esprit public pour faire sortir ses troupes du royaume et les conduire sur le théâtre de la guerre; « mais, une fois à leur tête et les tenant dans sa main, il saurait bien les mettre en jeu. C'étaient ces *ménagements* qui l'avaient forcé *à laisser dans une espèce de vague ses intentions et ses vues* » et qui le conduisaient encore à engager Durand « *à ne pas trop parler de l'accord convenu entre l'empereur et lui* ».

Durand, qui avait reçu l'ordre de demander à Murat de presser le mouvement sur Bologne, profita à ce moment d'une occasion que le roi de Naples lui-même lui avait, involontairement peut-être, offerte au cours de cet entretien pour le sonder à ce propos. Le roi lui avait annoncé en effet qu'un parti autrichien, « ou bien celui qui avait débarqué près de Ra-

1. Le vice-roi à l'empereur; Vérone, 24 novembre.

venne, ou bien un autre qui avait passé le Pô du côté de Ferrare, paraissait se diriger sur Bologne », et il avait fait lui-même la remarque que « sa division des Abruzzes, se portant sur Ancône et Rimini, pourrait prendre ce parti à dos et le forcer à une prompte retraite[1] ».

Durand avait naturellement appuyé sur l'utilité de cette opération et, comme s'il eût eu le pressentiment des événements, il annonçait à Bassano qu'il « reviendrait sur ce sujet auprès du duc de Gallo et tâcherait que cette direction soit suivie ».

Deux jours plus tard, sachant que la 2e division napolitaine, celle qui était dans les Abruzzes, avait reçu l'ordre de se mettre en route, sachant aussi que l'on avait répandu à Naples le bruit, parfaitement fondé du reste, du départ d'une partie de la garde royale, il courut chez Gallo qui se rendait chez le roi.

A sa grande surprise, le ministre de Murat avait répondu à l'insistance avec laquelle Durand lui demandait de prier le roi de pousser vivement la division des Abruzzes sur Rimini, Ravenne et Bologne, en lui laissant entendre « que l'occupation de Bologne était prématurée[2] ».

Pendant ce temps, rassuré par les mesures qu'il avait prises, et grâce auxquelles il espérait en finir avec ce qu'il appelait les partis autrichiens du Bas Adige, le vice-roi, profitant de l'arrêt complet des opérations autour de Vérone, donnait tous ses soins à l'organisation de son armée, à l'incorporation des conscrits dans les cadres des bataillons de l'armée d'Italie, et il s'entendait avec le prince Camille Borghese pour la confection de leur habillement et l'expédition par transports accélérés de leurs effets de grand et de petit équipement, retardés par le manque de fonds. Telle était la pénurie du Trésor que l'empereur, désireux d'éviter dans les payements de l'administration de la guerre tout retard de nature à compromettre les affaires, avait prescrit au comte Mollien, ministre du Trésor, de donner ordre au trésorier du Piémont d'obtempérer aux demandes d'argent que lui ferait le prince Borghese pour les dépenses d'armement et d'habillement des 16.000 conscrits que ce dernier devait recevoir[3].

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vo 139, pce 269, fo 512. Durand à Bassano. Naples, 24 novembre. Dépêche 86.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vo 139. Durand au duc de Bassano ; Naples, 26 novembre. Dépêche 87.

3. *Correspondance*, t. 26, no 20.938. L'empereur au comte Mollien ; Paris, 24 novembre. *Archives de la Guerre*. Le Ministre de la Guerre au vice-roi ;

Malheureusement il allait falloir au vice-roi bien plus de temps qu'à Hiller pour recevoir les renforts qui lui étaient annoncés et promis. Un des échelons de troupes italiennes provenant de la Grande Armée, fort de 22 officiers, 518 hommes et 513 chevaux, venait seulement de quitter le 15 novembre Besançon et de se diriger par Turin sur Milan. Aussi le vice-roi adjurait-il Fontanelli de presser la formation de la division de réserve qui devait se constituer à Milan et que, d'après les indications qu'il donnait à son ministre de la Guerre, il espérait voir arriver à l'effectif de 6.000 hommes en faisant, il est vrai, figurer dans ce chiffre la proportion effrayante de 4.000 conscrits.

Le seul renfort, bien insignifiant du reste, qui fût sur le point d'arriver en Italie, se composait de 1.500 gardes nationaux prélevés sur les 3.000 employés à la défense de Toulon et que Masséna allait mettre en route pour Gênes le 28 novembre [1].

Mais de ce côté encore les ressources en hommes étaient tellement insuffisantes que, afin de pouvoir assurer le service de la place, Masséna demandait en même temps, l'autorisation de mettre en activité de service 8 compagnies de la garde nationale urbaine [1].

Au point de vue des opérations, la journée du 24 avait été encore plus nulle et plus vide que les précédentes. Prévenu de l'arrivée à Trente de la garnison de Trieste qu'on devait rendre aux Français, Sommariva, avait donné l'ordre de l'embarquer à Riva après entente avec le commandant français de Rivoli, et de la lui remettre à Malcesine, où la flottille du ac de Garde venait de débarquer du monde [2].

Sommariva commençait d'ailleurs à se rassurer quelque peu sur le sort du détachement du capitaine Marinkovich. Les Français paraissaient s'être repliés du côté du Tonale sur Edolo et Breno et se disposer à aller sur la Valteline et sur Bergamo [3].

Paris, 24 novembre, le prince Camille à l'empereur; Turin, 24 novembre. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Vérone, 22 novembre. Le vice-roi au général Fontanelli ; Vérone, 24 novembre (cité par Zanoli, II, 372, XLIV).

1. *Archives de la Guerre*. Masséna, commandant supérieur de la 2e division militaire, gouverneur de Toulon au ministre de la Guerre ; Toulon, 25 novembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 24 novembre, XIII, 1. F.-M.-L. Sommariva au général Vlasitz; Rovereto, 24 au 28 novembre, XI, 149, ad 179, 150, 167, 168 et 174. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 24 novembre, XI, 151.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva), capitaine Marinkovich ;

A l'aile gauche, il n'y avait rien à relever à l'exception d'une petite escarmouche à Malghera et d'une dépêche du général Fölseis qui, se fondant sur la trop grande extension de sa position et sur la nécessité d'observer Legnago, faisait remarquer au feldzeugmeister qu'il lui était impossible de soutenir et de renforcer le général Nugent [1].

La situation de ce dernier devenait pourtant de plus en plus critique, de plus en plus inquiétante, en dépit des avantages qu'il avait remportés dans le courant de la journée. 500 hommes de troupes italiennes venues de Primaro avaient en effet attaqué le fort de Magnavacca, passé le canal du même nom qui fait communiquer les Valli di Comacchio avec la mer, et cerné le fort défendu par 800 Anglais et Croates. Un autre détachement s'était dirigé simultanément sur Comacchio. Mais les habitants de cette ville avaient couru aux armes et s'étaient portés au-devant des Français qui, déjà arrivés à peu de distance de la ville, s'avançaient par la digue. La première décharge mit hors de combat le chef de ce détachement, et les gens de Comacchio, profitant du flottement de cette colonne resserrée et gênée dans sa marche par la digue étroite sur laquelle elle s'était engagée, se jetèrent sur elle et l'obligèrent à se retirer en toute hâte. La garnison du fort de Magnavacca soutenait pendant ce temps une lutte assez vive dans laquelle elle aurait fini par succomber, si le capitaine Maresby, commandant du brick *the Wizzard* n'était venu à la rescousse en faisant débarquer une partie de son équipage. Grâce à ce renfort qui parvint à percer les lignes des assaillants et à opérer sa jonction avec la garnison de Magnavacca, on réussit à repousser les attaques et à dégager le fort. Le bruit du combat avait attiré sur les lieux le commandant Rowley qui, venant de Volano, arriva lorsque le combat avait déjà pris fin, et se contenta de prescrire et de faire prendre celles des mesures de précaution qu'il jugea nécessaires et que la faiblesse de ses effectifs lui permit d'adopter [2].

Vermiglio, 24 novembre, XI, 152 et colonel Schutter au général Stanissavlevich ; Cles, 24 novembre, XI, 155.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 24 novembre, XIII, 39, XIII, 40 et (Feld-Acten Hiller) général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller ; Bevilacqua, 24 novembre, XI, 402.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen, Nugent*) 24 novembre, XIII, 38 (Feld-Acten Hiller) général-major, comte Nugent au F.-Z.-M. Hiller ; Ferrare, 25 novembre, XI, 415.

25 NOVEMBRE 1813. — **Avis officiel de la mise en route de la 2e division napolitaine et de la garde royale. — Ordre à Marinkovich d'occuper Ponte di Legno. — Affaires de Candia et de Badia Polesine. — Envoi de renforts à Nugent. — Pino rejoint le major Merdier à Malalbergo. — Position de Nugent autour de Ferrare. — Hiller demande à Fremantle d'assurer le blocus de Venise du côté de la mer.** — Depuis l'arrivée de l'empereur à Paris, mais surtout depuis les combats du 19, le vice-roi consacrait la plus grande partie des loisirs relatifs et momentanés que lui laissait l'arrêt des opérations militaires, à correspondre assidûment avec l'empereur, à surveiller et à presser l'organisation des nouvelles formations. Ses lettres n'avaient pas été sans effet, puisque l'empereur, mis au courant de la détresse du Trésor du royaume, lui envoyait ce jour-là « un million de papier de Vienne » et que Clarke l'informait à nouveau de l'ordre donné d'armer, d'habiller, d'équiper et de diriger sur Milan les 18.000 conscrits de la levée des 120.000 hommes[1].

Quelques jours auparavant, le 20 novembre, Caulaincourt avait remplacé le duc de Bassano au ministère des Affaires extérieures et c'était lui que l'empereur venait de charger de préparer une note en réponse à la communication verbale de M. de Saint-Aignan qui avait assisté, le 9 novembre, à Francfort, à une conférence, dans laquelle Metternich avait exposé les conditions de paix arrêtées par les alliés. Il semblait y avoir, d'une part, quelques chances d'arriver encore à une entente, et, de l'autre, on croyait d'autant plus au concours de Murat et de l'armée napolitaine, que Fouché, en route pour Naples, venait de passer par Florence et arrivait le jour même à Rome qu'il quittait le 26 au soir[2].

Le même jour, une dépêche adressée par le général Aymé au général Miollis, confirmait l'exactitude des renseignements recueillis et transmis par Durand. La 2e division napolitaine, commandée par le lieutenant général d'Ambrosio et composée de 9 bataillons de 1.000 hommes, avait reçu l'ordre de se mettre en route et d'être réunie à Ancône du 2 au 4 décembre. Comme il l'avait fait pour la 1re division, le général Aymé avait, sur l'ordre de son souverain, avisé les autorités de la

1. L'empereur au vice-roi ; Paris, 25 novembre (*Archives de la Guerre*). Le ministre de la Guerre au vice-roi ; Paris, 25 novembre.

2. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 25 novembre (*Archives de la Guerre*). Princesse Elisa à l'empereur ; Pise, 28 novembre. Fouché à l'empereur ; Mola di Gaeta, 28 novembre, Naples, Supplément 7 (*Archives des Affaires étrangères*).

sous-préfecture d'Ascoli d'avoir à faire préparer les logements et les vivres nécessaires à ces troupes.

En même temps Aymé faisait part à Miollis des mouvements qu'allait exécuter la garde royale. Un escadron de 200 gardes du corps, partant de Naples, le 26 novembre, avec les chevaux du roi et du quartier général, arrivera à Rome le 4 décembre. Deux escadrons de hussards de la garde (300 chevaux), partant le 27, y seront le 5. Trois escadrons du régiment de chevau-légers de la garde (600 chevaux), partant le 28 de Naples avec l'artillerie légère de la garde (8 canons), seront rendus à Rome le 6. Deux escadrons du régiment de cuirassiers de la garde, quittant Aversa le 29, arriveront à Rome le 7 décembre en même temps que 2 bataillons de sapeurs et de canonniers de la Marine et 100 marins de la garde. Enfin le dernier échelon, formé par 3 bataillons d'infanterie de la garde (1.800 hommes), devait se mettre en route le 30 et arriver à destination le 8 décembre. En faisant connaître l'itinéraire de ces troupes à Miollis ainsi qu'au général commandant le département à Ancône (général Barbou), Aymé recommandait à Miollis d'avoir bien soin de leur faire fournir les logements, les vivres et les fourrages dans tous les lieux de leur passage[1].

A l'aile droite de Hiller, si les Français semblaient avoir détaché quelques troupes de Rivoli sur Ferrara di Monte-Baldo, il était désormais certain qu'ils avaient abandonné le Tonale. On résolut, par suite, d'envoyer une reconnaissance d'officiers sur Edolo et l'on prescrivit à Marinkovich d'aller s'établir à Ponte di Legno (de l'autre côté du col du Tonale, à l'entrée du Val Camonica). Bien qu'il n'ait pu s'empêcher de reconnaître qu'il était important pour lui de prendre solidement pied dans le val Camonica, toujours prudent et même quelque peu timoré, Sommariva n'osait cependant pas y pénétrer. Il aurait d'abord voulu opérer contre la Valteline, parce qu'il ne pouvait s'empêcher de croire que, tant que les Français tiendraient la Valteline, il serait, en raison des passages qui font communiquer ces deux vallées, imprudent de s'avancer au delà du Tonale et de pousser plus avant dans

1. *Archives de la Guerre*. Général Aymé, chef d'état-major général de l'armée napolitaine au général Miollis; Naples, 25 novembre. Le général Pepe qui commandait la 1re brigade de la division d'Ambrosio dit à ce propos « que sa brigade marche constamment, non pas en colonne de route comme pour une simple marche à l'intérieur, mais dans la formation même qu'elle aurait prise, si elle avait dû faire une marche en présence ou à proximité de l'ennemi ». *Memorie* del Generale Guglielmo Pepe, I, 209.

le val Camonica d'autant plus qu'à cette époque de l'année, il n'y avait qu'un seul chemin praticable entre le val Chiese et le val Camonica : celui qui va de Bagolino à Prestine (10 kilomètres sud-est de Breno)[1].

Malgré les précautions que le vice-roi avait eu le soin de recommander au général de Conchy, malgré la direction qu'on lui avait fait suivre afin de cacher son mouvement aux Autrichiens, le général Fölseis n'en était pas moins parvenu à savoir que les Français concentraient du monde à Legnago, puis qu'une autre colonne française s'était mise en marche et, ayant passé par Isola Rizza, Roverchiara et Roverchiaretta, semblait se diriger sur Trecenta et Occhiobello. Pendant ce temps, une colonne sortie de Legnago avait poussé sur Canda (sur le canal Bianco) et sur Badia Polesine (au confluent de l'Adige et de l'Adigetto). Elle avait attaqué les postes de Fölseis et les avait forcés à repasser l'Adige et à se replier sur Masi, menaçant ainsi de couper complètement les communications entre Fölseis et Nugent qui ne pouvaient plus, à partir de ce moment, correspondre que lentement et difficilement par Boara (Boara Pisani), où Marschall venait d'envoyer un demi-escadron de hussards destinés à renforcer Nugent[2].

Mais, avant même d'avoir connaissance de ces deux affaires, Hiller avait tenu compte des demandes urgentes de renforts sans lesquels Nugent risquait fort de se trouver, non seulement dans l'impossibilité de se maintenir du côté de Ferrare et de contrarier la formation des rassemblements qui s'organisaient à Bologne, mais encore dans l'obligation de battre en retraite vers la mer, et peut-être même de se rembarquer. Bien que les brigades Steffanini, Pulsky et Bogdan, en marche de Görz sur Vicence, ne dussent arriver sur ce dernier point que du 15 au 17 décembre, et bien que le feldzeugmeister eût résolu de garder devant Vérone toutes les troupes de son centre et de son aile gauche, les circonstances lui avaient paru tellement graves et tellement pressantes qu'il avait donné l'ordre d'en-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 25 novembre, XIII, 1 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 25 novembre, 3 heures soir, XI, 162, au F.-M.-L. Marziani et au colonel Schutter ; Rovereto, 25 novembre, XI, 158 et XI, 160. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 25 novembre, XI, 159.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Hiller). Général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller ; Bevilacqua, 25 novembre, XI, 412. F.-M.-L. Marschall au F.-Z-M. Hiller; Padoue, 25 novembre, XI, 413 et 414.

voyer au plus vite par Bevilacqua vers le Bas Adige 2 bataillons d'infanterie et 1 escadron et demi de cavalerie[1].

Grâce à la lenteur et à la timidité de Pino, l'attaque que Nugent redoutait déjà depuis quarante-huit heures, ne se produisit pas encore ce jour-là. Le général italien se contenta d'aller rejoindre la colonne du major Merdier à Malalbergo, où elle était déjà arrivée depuis la veille au soir, tandis que Nugent apprenait par ses émissaires qu'au lieu d'agir, Pino réunissait à la hâte tous les gendarmes et tout ce qu'il pouvait ramasser de troupes disponibles.

Nugent occupait à ce moment les positions suivantes : son gros, fort d'un millier d'hommes, était à Ferrare et avait pour mission de défendre cette ville que ses vieux remparts mettaient à l'abri d'un coup de main. 3 compagnies avec 2 canons gardaient Pontelagoscuro. La ligne de ses avant-postes, partant du Pô et passant par Cassana (3 kilomètres ouest de Ferrare) et San-Martino (7 kilomètres sud de Ferrare), se prolongeait dans la direction du sud jusqu'au Reno en face de Malalbergo et suivait la rive gauche de ce fleuve jusqu'à hauteur de Consandolo où elle s'infléchissait vers l'intérieur des terres pour aller aboutir à l'est de ce point aux Valli di Comacchio. Les troupes de débarquement de l'escadre anglaise occupaient conjointement avec un détachement d'hommes des confins militaires les forts de Magnavacca, Volano et Gorino, placés sous le commandement supérieur du commodore Rowley[2].

Enfin, tant pour dégager Nugent en empêchant la garnison de Venise d'inquiéter Marschall que pour se conformer aux ordres de l'empereur et du Conseil aulique, Hiller avait réclamé à nouveau à l'amiral Fremantle le concours qu'il avait promis de donner au blocus de Venise et aux opérations de Nugent. Il lui avait redemandé une fois de plus la coopération active de la flotte anglaise, en insistant d'abord sur le fait que Venise tiendrait beaucoup plus longtemps qu'on ne semblait le croire, puis sur le grave préjudice que causait à la marche générale

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 25 novembre, XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L Radivojevich et au général Fölseis ; Vicence, 25 novembre, XI, 402 *b*, *c*, *d*, et XI, 421. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 25 novembre, XI, 410 et général Starhemberg au F.-M.-L. Radivojevich ; San-Gregorio, 25 novembre, XI ad 410.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 25 novembre, XIII, 38.

des opérations, arrêtées sur sa droite par la présence des Français sur le plateau de Rivoli et par les neiges du Monte-Baldo, la nécessité d'immobiliser un gros corps de siège devant Venise et l'existence sur le flanc gauche de son armée d'une place de manœuvres, telle que Legnago[1].

La situation de la garnison de Venise était cependant déjà assez précaire. La reconnaissance, que Seras avait dirigée le 19 novembre de Treporti sur Cavallino, avait été enlevée, et on avait eu un moment des craintes sérieuses même pour Treporti. Les assiégeants faisaient toutes les nuits des tentatives d'attaque sur Malghera et Treporti, obligeant ainsi une partie de la garnison à rester constamment au bivouac, et forçant Seras à donner à ces troupes des rations supplémentaires et à leur faire des distributions d'eau-de-vie. Depuis le 21, par suite des progrès de Nugent, Venise, était presque entièrement bloquée du côté de la terre, et tous les efforts du gouverneur tendaient à assurer par Cavanella le passage des correspondances qu'il essayait de faire parvenir au vice-roi par Legnago[2].

26 NOVEMBRE 1813. — **Combats devant Ferrare. — Affaires d'Occhiobello et de Ponte Lagoscuro. — Nugent évacue Ferrare dans la nuit du 26 au 27. — Effets insignifiants du bombardement de Zara. — Prise du faubourg de Clissa par Danese. — Surprise du poste de Slano.** — Le 26 novembre au matin, rejoint enfin à Malalbergo par son artillerie retardée en route par les mauvais chemins, Pino, se portait en avant, attaquait et rejetait les avant-postes autrichiens établis le long du Reno. Renforcés par 2 compagnies, un peloton de hussards et 2 canons amenés par le capitaine d'Aspre, ces postes parvinrent toutefois à se maintenir jusqu'au moment où les Français, les débordant sur leurs deux ailes, les obligèrent à se replier sur Ferrare. S'arrêtant à portée de canon des remparts, le major Merdier fit aussitôt occuper par son avant-garde les maisons les plus rapprochées de la Porta del Reno, qu'il essaya de démolir à coups de canon. Au bout d'une heure environ, croyant avoir suffisamment désorganisé la défense, il lança une colonne d'assaut contre cette porte. Le colonel Robertson, auquel on avait confié la défense

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller à amiral Fremantle; Vicence, 25 novembre, XI, 422 (*Original en français*).
2. *Correspondance du général Seras du 6 octobre 1813 au 9 janvier 1814* (Documents inédits appartenant au lieutenant Seras, communiqués par le professeur Roberti). Général Seras au contre-amiral Duperré, 19 novembre, au général Vignolle, 19 novembre, au général Dupeyroux, 21 et 22 novembre.

de cette partie de l'enceinte, laissa les assaillants arriver jusqu'à cinquante pas environ de la porte. Démasquant alors un canon qu'il avait mis en batterie dans la poterne et qui cribla de mitraille la colonne d'assaut sur laquelle ses Anglais et ses Croates dirigeaient du haut des remparts un feu meurtrier, il l'obligea à rentrer sur son ancienne position d'où, pendant le reste de la journée, elle se borna à entretenir une fusillade qui ne cessa qu'à la nuit. Le colonel Robertson croyait déjà que les Français avaient définitivement renoncé à toute tentative, lorsqu'une nouvelle colonne, protégée par l'obscurité, s'élança de nouveau contre la Porta del Reno et s'en approcha jusqu'à peu de distance. Aperçue à ce moment et accueillie par un feu terrible qui lui fit éprouver des pertes sensibles, cette colonne dut, elle aussi, se replier au plus vite. A la suite de ces deux attaques infructueuses, Pino renonça à enlever Ferrare de vive force et fit prendre position à ses troupes[1].

Pendant que Pino attaquait Ferrare par le sud, le général de Conchy, venant de Trecenta, s'était porté par Runci sur Stienta et Occhiobello. Après avoir enlevé et surpris les deux postes autrichiens établis sur la rive gauche du Pô, son avant-garde le (3e chasseurs à cheval italien et un détachement d'infanterie) sous les ordres du colonel Rambourg avait poussé jusqu'en face de Ponte Lagoscuro que l'archiduc Maximilien s'était chargé de défendre et que, avant de continuer son mouvement sur Rovigo, le général de Conchy, fit violemment canonner. Mais, comme il ne disposait d'aucun moyen pour passer le Pô, il se contenta de donner de l'inquiétude à l'archiduc et renonça, au bout de quelque temps, à une canonnade inutile. Descendant le cours du Pô, il dirigea son avant-garde vers Polesella, d'où il allait menacer d'autant plus sérieusement les derrières de Nugent et de l'archiduc Maximilien qu'il comptait bien trouver, et réunir sur ce point les bateaux dont il avait besoin pour passer le Pô.

1. *Regio Archivio di Stato Milan*, *Appendice Storia* 47 et 48. Préfet du Bas-Pô ; Ferrare, 27 novembre, et préfet du Reno ; Bologne, 27 novembre au Ministre de l'Intérieur. Dans ces deux dépêches les préfets constatent qu'une batterie autrichienne en position sur les murs de Ferrare a arrêté les progrès de Pino, que l'archiduc Maximilien quitta Ferrare le 26 au soir et que le podestat prévint, le 27 au matin. Pino de l'évacuation de la ville et de la retraite de Nugent sur Malalbergo. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Modène* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). Letterre private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814. Lettre de Milan, 1er décembre 1813.

Pendant que de Conchy inquiétait la droite de son petit corps à Ponte Lagoscuro et pendant qu'on se battait sous les murs de Ferrare, Nugent avait reçu de Comacchio, un rapport par lequel le commodore Rowley l'informait qu'une colonne française, celle du colonel Scotti, dont il évaluait la force à 1.800 hommes, se mettait en mouvement et paraissait avoir l'intention de diriger sur Comacchio et Magnavacca une attaque autrement sérieuse que celle de la veille. Il était désormais évident pour Nugent que ses adversaires se proposaient de le cerner et espéraient, en le forçant à mettre bas les armes, ou tout au moins en l'acculant à la mer et en l'obligeant à se rembarquer, en finir avec le danger que ses opérations faisaient courir aux derrières de l'armée du vice-roi et rétablir du même coup leurs communications avec Venise. D'autre part, le mouvement du général de Conchy sur Polesella risquait de faire perdre à Nugent sa propre communication avec l'armée de Hiller. Il ignorait, de plus, ce qu'étaient devenus les détachements qui occupaient Boara Polesine et Badia ; il ne savait pas, ce qui lui semblait d'ailleurs probable, si ces détachements n'avaient pas été contraints de repasser sur la rive gauche de l'Adige. Grâce à leur supériorité numérique, les Français pouvaient encore s'avancer le long de la côte et couper ses communications avec la mer et avec la flotte. Enfin il était absolument isolé et en l'air, et, malgré les avantages incontestables que lui valait la possession de Ferrare, ce qui lui importait avant tout, c'était de rester lié à la flotte. Il avait reconnu de plus, que Ferrare ne pouvait se prêter à une résistance de quelque durée, qu'il n'était pas en mesure d'y soutenir un siège, et que, malgré les plus grands efforts, il lui serait d'autant plus impossible d'y tenir au delà de quelques jours, qu'il n'avait aucune idée de l'époque à laquelle le feldzeugmeister lui ferait parvenir les renforts qu'il lui avait demandés.

Ces diverses considérations le décidèrent à évacuer Ferrare dans la nuit du 26 au 27, à se porter sur Comacchio et à assurer ses communications avec l'escadre anglaise. Il ne laissa à Ferrare qu'une petite arrière-garde composée de 2 compagnies du régiment archiduc François-Charles, d'un détachement d'Anglais et de quelques hussards, avec ordre de suivre, à la pointe du jour, le gros du corps qui se portait, sur Finale di Rero en longeant le Pô di Volano.

De son côté, l'archiduc Maximilien avait évacué à minuit Ponte Lagoscuro se repliant sur Cologna (25 kilomètres est de

Ponte Lagoscuro, rive droite du Pô un peu en aval de Crespino), où il arriva dans la matinée du 27[1].

A Zara, le corps de siège avait fini par recevoir quelques renforts, d'abord le bataillon Banderial, retardé en route par le mauvais temps, puis 500 Szluiner venant de Spalato, enfin des canons envoyés, les uns de Trieste, les autres de Lissa et qui avaient servi à armer la 4e batterie, celle d'Albanese au sud de la ville. Dès le 22 novembre, les canonnières françaises, mouillées dans le port, avaient été réduites au silence, abandonnées par leurs équipages et coulées. S'il causait de grands dommages à la ville, le bombardement restait en revanche à peu près sans effet contre les murs de la place. Celle-ci répondait vigoureusement avec une quarantaine de canons et de mortiers au feu des 19 pièces de l'attaque obligée d'ailleurs de ralentir son tir en raison de la diminution déjà fort sensible des munitions qu'on était forcé de faire venir de Trieste, de Knin, de Sebenico et de Lissa. Les résultats obtenus jusqu'à ce moment étaient, en somme, insignifiants. On n'avait réussi qu'à jeter l'épouvante dans la ville, dont la population avait vainement supplié le général Roize de capituler[2].

Devant Clissa, qu'il se préparait à bombarder, Danese avait, lui aussi, reçu quelques renforts, environ 6 compagnies d'hommes des confins militaires qui continuaient à quitter les uns après les autres le service de la France. Il avait enlevé le faubourg de Clissa et attendait seulement, pour ouvrir le feu du haut de la colline où il voulait hisser ses 2 canons, que le chemin fût achevé et rendu praticable. Entre temps, il avait envoyé un détachement de 320 hommes du régiment Oguliner sur Torre di Norino (sur la Narenta) défendue par une petite garnison française et fait partir le major Dabovich pour les bouches de

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 28 novembre. Général de Conchy au général Marcognet ; Trecenta, 26 novembre. Général Marcognet au général Grenier, 26 novembre. Général Vignolle. Ordre du jour 27 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archi* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 26 novembre, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller) ; archiduc Maximilien au général Fölseis ; Crespino, 27 novembre, XI, 456. F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François ; Vicence, 2 décembre, XIII, 20.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 22-26 novembre, XIII ad IV, 40, 42 et 46. Capitaine Jeremic au général Tomasich, Benkovac, 22 novembre, XI, 43 ; capitaine Cadogan au général Tomasich, 23 et 26 novembre, à bord de la *Havannah* en rade de Zara, XI, 46 et XI, 54. Général-major Gyurkovics au général Tomasich ; Fiume, 25 novembre, XI, 53, *Record Office*, *Admiralty*, V° 48 ; capitaine Cadogan à l'amiral Fremantle devant Zara à bord de la *Havannah*.

Cattaro, avec mission d'y travailler les populations en faveu de l'Autriche. Enfin, du côté de Raguse, le lieutenant Hera-kovich avait, avec quelques Szluiner, enlevé un petit poste français établi à Slano (25 kilomètres environ nord-ouest de Raguse)[1].

27 NOVEMBRE 1813. — **Les Français rentrent à Ferrare. — Retraite de Nugent vers la mer. — Renforts envoyés à la divisioı Marschall. — Reconnaissance sur Bevilacqua. — Rapport du du de Vicence sur Murat et sur l'Italie. — Lord William Bentinck et le lieutenant-colonel Catinelli. — Projet de descente en Toscan approuvé par Bentinck.** — Le 27 au matin, pendant que les troupe du major Merdier entraient à Ferrare évacué par l'arrière-garde de Nugent[2], l'archiduc Maximilien, qui avait passé su la rive gauche du Pô, après avoir préalablement acquis la certi-tude qu'un détachement autrichien occupait encore Boara Pole-sine, prenait position à Crespino. Quelques heures plus tard, i dirigeait vers Polesella un parti chargé de faciliter et de cou-vrir la marche des renforts que le feldzeugmeister avait promi d'envoyer à Nugent et qui devaient arriver à Rovigo le 29 Pour plus de sûreté, et afin d'être soutenu au plus vite, l'ar-chiduc avait commencé par envoyer le capitaine Birnstiel au quartier général du feld-maréchal-lieutenant Marschall. Entr

1. *K. u.K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 21-26 novembre, XII ad III, 5 et (*Operations Journal Tomasich*), 25 novembre, XIII ad IV, 4 (Feld-Acten Tomasich); colonel Danese au général Tomasich; Spalato, 17 no vembre, 22 novembre, 23 novembre, XI, 36, XI, 47, XI, 48. Major Dabovic au colonel Danese; Spalato, 17 novembre, XI, 35. Lieutenant, Herakovic au général Tomasich; 21 novembre, XI, 40. Dans ce rapport relatif à l surprise de Slano, Herakovich évaluait après le départ des hommes d régiment Szluiner de l'Isola Mezzo, à 1.200 le nombre des soldats des régi ments Szluiner et Oguliner qui avaient quitté les rangs français sans com prendre toutefois dans ce chiffre ceux qui avaient capitulé à Castelnuov et repris du service chez les Autrichiens.

2. Nugent prétend à tort que le général Pino, s'étant replié dans la nuit d 26 au 27 sur Bologne, ne se reporta sur Ferrare, que lorsqu'il eut connais sance de la retraite des Autrichiens, et qu'il n'y entra que le 27, à 5 heure de l'après-midi.

Il est possible que Pino en personne n'y soit arrivé qu'à ce moment. Mais i est hors de doute que le major Merdier occupa Ferrare dès le 27 au matin (Cf. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre Vérone, 28 no vembre.) Cf. *R. Archivio di Stato*, *Parme* et *Giornale del Taro*, n° 9 Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2 Letterre private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione dell Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, inca ricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814. Lettr de Milan, 5 décembre 1813.

[redacted]

temps, le détachement français, qui s'était montré la veille sur la rive gauche du Pô, en face de Ponte Lagoscuro, avait réussi à traverser le fleuve, avait occupé ce point et mis un poste à Francolino (4 kilomètres en aval de Ponte Lagoscuro).

Quant à l'arrière-garde de Nugent, sortie de Ferrare le 27 au matin, elle s'établit à Finale di Rero, se couvrant par des avant-postes à Sabioncello (7 kilomètres nord-ouest de Finale), tandis que Nugent continuant à se replier avec son gros arrivait, le 28, à Migliarino et, le 29, à Pomposa[1].

A la première nouvelle du mouvement offensif de Pino sur Ferrare, Hiller avait donné au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich l'ordre de renforcer la division Marschall des 3 bataillons du régiment Benjowsky et du 8e bataillon de chasseurs qui devaient se porter le jour même sur Montagnana. En même temps il avait prescrit à Marschall de presser les travaux devant Venise, d'enlever le plus tôt possible le fort de San-Nicolo del Lido, et il lui avait annoncé l'arrivée prochaine de 3 bataillons de renfort, qui, devant également servir de réserve à la brigade Rebrovich, avaient ordre de s'établir à Brondolo (sud de Chioggia). Ces bataillons n'étaient pas encore sur le point d'arriver devant Venise, puisqu'on avait été les prendre à l'aile droite parmi les troupes de Sommariva et qu'ils devaient, par suite, venir de Trente par Bassano à Vicence avant de rejoindre le corps de siège. La perte de Ferrare et les désertions nombreuses, dont se plaignait Radivojevich, avaient évidemment impressionné péniblement Hiller puisqu'en ordonnant à Sommariva d'envoyer à Marschall ces 3 bataillons, tirés des régiments archiduc Charles, Kerpen et Spleny, il lui recommandait, on ne sait trop pour quelle raison, de cesser toute opération offensive à l'aile droite[2].

Pendant que les deux colonnes de Merdier et de de Conchy opéraient l'une sur Ferrare, l'autre contre le Bas Pô et le Bas Adige afin d'empêcher les Autrichiens de s'établir dans la Polesine, le vice-roi, qui s'était rendu en personne à Legnago, en sortait le

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Vérone, 28 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 27-28 novembre, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 novembre. XIII, 39, XIII, 40.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Radivojevich et Sommariva ; Vicence, 27 novembre, XI, 441 et XI, 441 *d*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 26 et 27 novembre, XI, 424 et VI, 440.

27 à la pointe du jour avec le général Mermet. A la tête d'une colonne de cavalerie soutenue par un bataillon du 53e de ligne et un du 1er étranger avec 2 canons, il poussait sur la route de Legnago vers Montagnana et Este une reconnaissance destinée uniquement à augmenter les inquiétudes du général Fölseis qui maintenait avec la plus grande difficulté les communications par Boara avec Rovigo et couvrait à grand'peine la route de Montagnana à Stanghella (nord de Boara Pisani) par laquelle devaient passer les renforts destinés à Nugent. Malgré toutes les coupures que Fölseis avait pratiquées, les cavaliers de Mermet n'en avaient pas moins surpris et sabré ses avant-postes et poussé sur leurs talons jusqu'à mi-chemin entre Legnago et Bevilacqua. Atteint pendant cette reconnaissance d'une balle à la hanche droite qui ne l'empêcha pas de rester à cheval, le vice-roi ne rentra à Legnago que vers le soir en même temps que la reconnaissance qui y ramena environ 80 prisonniers[1].

Sur tout le reste de ses lignes, tout était absolument tranquille depuis le 19. Les travaux de Véronette et des redoutes en construction sur les hauteurs de Rivoli avaient été poussées avec activité.

Avant de partir pour Legnago et de prendre en personne le commandement de la reconnaissance qui avait failli lui coûter si cher, le vice-roi avait tenu à faire part à la vice-reine d'une bonne nouvelle qu'il avait reçue de Paris, nouvelle absolument vraie à ce moment, mais qui ne devait malheureusement servir qu'à faire naître des espérances bientôt déçues. Marescalchi lui avait rapporté une conversation qu'Aldini avait eue avec l'empereur et au cours de laquelle Napoléon aurait prononcé ces paroles bien singulières dans sa bouche : « *Je vais enfin faire la paix:* je dois renoncer au système continental. Je céderai même à l'Autriche les Etats Vénitiens ; mais en revanche l'Italie recevra le Piémont et la France restera dans ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Le royaume d'Italie sera alors déclaré indépendant. » Et le vice-roi, heureux de la joie que cette nouvelle allait causer à la vice-reine, ajoutait :

« Tu vois donc que tout est loin d'être perdu, nous sommes

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre; Vérone, 28 novembre ; Général Vignolle. Ordre du jour ; 27 et 28 novembre. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 27 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). (F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François; Vicence, 2 décembre, XII, 20.

à la porte du bonheur, puisqu'il est plus que jamais permis d'espérer la paix[1]. » Il se trompait. Jamais on n'avait été plus loin d'une entente, plus loin surtout de la paix qu'à ce moment, qu'au moment où, répondant à la lettre de Metternich, en date de Francfort, le 25 novembre, l'empereur déclarait qu'il adhérait aux bases communiquées par M. de Saint-Aignan[2]. Quant à l'indépendance de l'Italie, il suffit, pour se convaincre qu'elle n'était pas à la veille d'être proclamée par l'empereur, de parcourir le rapport, qu'il se faisait remettre à ce même moment par le duc de Vicence[3], et qui jette un jour bien curieux, à la fois sur les agissements du roi de Naples et sur la situation générale du royaume.

« Sire,

« Le roi de Naples, en revenant d'Erfurt en Italie, a trouvé ce pays très alarmé de la retraite du vice-roi, et des progrès des Autrichiens. Il annonça qu'il allait marcher au secours de la Haute Italie à la tête de 40.000 hommes, et, après avoir hésité d'abord à les mettre en mouvement, *de peur*, dit-il, *qu'on lui reprochât une violation du territoire de l'Empire*, le sentiment du danger commun l'a déterminé à se mettre en marche. 10.000 hommes ont reçu l'ordre de se rendre à Rimini ; les autres s'organisent et seront dirigés sur Bologne, où le roi aura son quartier général.

« Mais, si les Autrichiens prennent Milan, traversent le Pô, veulent rétablir le pape et partager de nouveau l'Italie, le roi croit insuffisantes ces mesures de défense. *Un seul moyen lui paraîtrait tout-puissant : Ce serait de proclamer la réunion de toute l'Italie et son indépendance.* Il pense qu'à ce signal, toute la nation se lèverait en armes sous le drapeau de celui que Votre Majesté aurait désigné. Il ne croit pas qu'on puisse sauver autrement l'Italie. Il ne voit même que ce seul moyen, de sauver sa propre couronne au milieu des mouvements qu'on a cherché à exciter dans son royaume. On a voulu lui persuader à son retour qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que d'obtenir des puissances belligérantes la paix et la neutralité ; mais il ajoute que ce vœu répugne à son cœur,

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 26 novembre.
2. *Correspondance*, t. 26, n° 20.956 ; Paris, 1er décembre 1813.
3. *Archives des Affaires étrangères*. Naples V° 139. Rapport à Sa Majesté l'empereur ; Paris, 27 novembre 1813.

et qu'il veut jusqu'au dernier moment être utile à Votre Majesté.

« Telles sont les dispositions que le roi a exprimées. *Si la conduite politique de ce prince était toujours d'accord avec ses sentiments personnels envers Votre Majesté, on pourrait croire qu'en effet il ne pensera pas à conclure une paix séparée.* Cependant il cherche progressivement à se détacher du système de la France et de ses liens politiques avec l'Empire. Plusieurs décrets sur le commerce maritime, venant de réduire les droits d'importation sur les denrées coloniales et d'admettre sans distinction d'origine tous les produits du sol ou de la pêche apportés par les bâtiments neutres, on ne doute pas que le commerce anglais ne se prévale de ces dispositions. Des parlementaires anglais sont souvent admis, et le ministre d'Autriche continue à résider à Naples[1].

« Mais ces questions ont moins d'importance que *le projet formé par le roi d'arriver à l'indépendance de l'Italie.* Un parti nombreux tenait depuis longtemps à ce système. On soupçonnait le roi de le favoriser secrètement; mais il ne s'était pas encore prononcé. Ce dessein peut expliquer pourquoi le roi s'était constamment refusé, avant l'ouverture de la campagne, à faire aucun envoi de troupes à la Grande Armée. Il ne voulait pas mettre ses troupes sous un commandement étranger, et son but a paru être de les tenir en réserve jusqu'au moment où il pourrait les commander lui-même. Ces projets d'indépendance de l'Italie peuvent prendre aujourd'hui plus de développement. *Ils méritent d'être surveillés, et je pense que les gouvernements généraux établis par Votre Majesté dans les départements au delà des Alpes, en Toscane et à Rome, pourraient être chargés de ce soin d'une manière spéciale.* »

Ces projets d'indépendance italienne, dont on se préoccupait non sans raison à Paris, cette constitution possible d'un royaume d'Italie, dont le vice-roi parle pour la première fois dans sa lettre à la vice-reine, ces idées de *risorgimento*, que l'ambition et la légèreté de Murat avaient embrassées avec un enthousiasme et une ardeur qui l'avaient empêché d'apercevoir les dangers, qu'allait lui faire courir ce rôle trop lourd et

1. Le comte de Mier, ministre d'Autriche, avait quitté Naples, quelques jours auparavant dans les circonstances que l'on connaît ; mais il y avait laissé son secrétaire de légation Menz qui suivait officiellement les affaires et les négociations en cours.

trop difficile pour lui, les terribles aventures dans lesquelles il allait se lancer et se perdre, ce programme dont la réalisation devait coûter encore tant de sang et amener tant de luttes, cette liberté dont on faisait miroiter l'image aux yeux d'un peuple à l'imagination ardente qui n'était ni prêt à la recevoir ni capable d'en faire un sage usage, les alliés s'en étaient fait une arme, un instrument, grâce auquel ils espéraient soulever la péninsule, faire disparaître sans trop d'efforts, sans trop de peine la domination française, et rétablir en Italie, avec le concours même des populations, un état de choses qu'elles exécraient.

Lord William Bentinck avait été un des premiers à manifester ouvertement des intentions qu'il savait devoir plaire aux Italiens et à encourager un mouvement d'émancipation qui ne pouvait être que superficiel, parce qu'il était prématuré, en déclarant que son gouvernement était tout prêt non seulement à favoriser les efforts que l'Italie tenterait en vue d'obtenir son émancipation politique, mais à coopérer à la création de son unité, à la reconstitution de son antique splendeur.

Il n'en était que d'autant mieux disposé à prêter favorablement l'oreille au projet qui lui avait été soumis, peu de jours après son retour en Sicile, par le lieutenant-colonel Catinelli, un officier autrichien au service de la Grande-Bretagne, projet, qui, sans compromettre sa personne et son gouvernement, sans engager sa responsabilité, lui permettait de gagner à sa cause, à ses visées ultérieures, le parti des indépendants qu'il lui importait de détacher de Murat. Tout en se gardant de recourir à une intervention directe, le lord capitaine général avait vu dans la réalisation du coup de main proposé pour Catinelli le moyen de faire à l'Angleterre une situation hors pair et d'agir sur l'imagination des Italiens en leur prouvant par des faits que, non content de leur témoigner ses sympathies, d'être de cœur et d'âme avec eux, il saisissait avec empressement toutes les occasions d'encourager et de soutenir leurs revendications.

Dès le 7 novembre, dès qu'il sut que l'empereur se disposait à former de nouvelles armées, que l'Italie allait avoir à lui fournir un nouveau contingent, Catinelli avait en effet conçu le projet d'empêcher cette levée. Il suffisait, affirmait-il, pour obtenir ce résultat de quelques encouragements matériels donnés par la Grande-Bretagne aux Italiens.

C'est ainsi que, tandis que Caulaincourt envisageait dans son

rapport l'éventualité de l'entrée des Autrichiens à Milan, du rétablissement du pouvoir temporel du pape, du nouveau partage de l'Italie, Catinelli, au contraire, invoquait en faveur de son projet des arguments de toute autre nature. D'après lui, avant quelques semaines, le vice-roi allait être obligé à se retirer derrière le Mincio; mais, une fois là, il tiendrait énergiquement et longtemps derrière cette ligne, et les Autrichiens éprouveraient de sérieuses difficultés à briser sa résistance, tandis qu'il en serait tout autrement si l'Italie s'insurgeait. Afin de provoquer et de faire éclater ce mouvement insurrectionnel, dont les effets devaient être si considérables, Catinelli demandait à Bentinck de lui confier « les 900 hommes de la levée italienne » qu'il y avait en Sicile. A la tête de ces 900 hommes, Catinelli offrait de débarquer quelque part sur la côte entre le golfe de la Spezia et l'embouchure de l'Arno. Il comptait ensuite se tenir dans la Garfagnana[1], aidé par les insurrections qu'il espérait allumer dans les vallées de Fontanabuona[2], de Pontremoli, du Taro et de la Secchia. « Ces vallées, disait-il[3], aussi fortes et aussi inaccessibles que celles de la Catalogne et du Tyrol, sont habitées par des gens de la trempe des Catalans et Tyroliens, et fourmillent de conscrits et de déserteurs qui, à la première apparition de nos troupes, s'attacheront à nous, et il n'y aura de conscription ni en Toscane, ni dans le Modenais, ni dans le Parmesan. Maître des Apennins à l'endroit où la Péninsule italienne s'attache à la Lombardie, je me tiendrais comme à cheval sur ces montagnes, manœuvrant tantôt dans la vallée du Pô sur Parme et Modène, tantôt le long de la rivière de Gênes, tantôt dans celle de l'Arno sur Pise, Pistoïa et Florence. » Le lieutenant-colonel ne doutait pas qu'on serait obligé de se porter contre lui, et « que des forces considérables seraient arrêtées par le manque de vivres et les obstacles que le pays et ses hommes leur opposeront. » Il ne demandait à Bentinck que son autorisation, un peu d'argent et des munitions, et comptait, de plus, sur la désertion des troupes en garnison à Toscane, composées en majorité de Croates.

1. Garfagnana, haute vallée du Serchio, comprise entre les Alpes de San-Pellegrino, le mont Rondinaja et le massif des Alpes Apuanes, riche vallée dans le chef-lieu est Castelnuovo.

2. Vallée qui se termine près de Chiavari, sur la rivière de Gênes.

3. *Record Office. Sicily. War Office*, V° 481. *Annexe* I à Dépêche n° 4. Lieutenant-colonel Catinelli à lord William Bentinck, Palerme; 7 novembre. (*Original en français.*)

Ce projet ne pouvait que convenir à tous égards à lord William Bentinck, sollicité d'ailleurs par un certain nombre d'officiers italiens au service de l'Angleterre, unanimes à déclarer que, même dans le cas où le vice-roi se maintiendrait contre les Autrichiens, ils pourraient tenir dans la montagne et faire beaucoup de mal aux Français. Sans plus tarder il exposa ses idées à lord Bathurst et lui fit part de son projet d'autoriser le 3e régiment italien à débarquer près du golfe de la Spezia et de son intention de le faire partir sur l'*America* et l'*Edinburgh* qui devaient essayer de le jeter à terre à Livourne. Des circonstances particulières avaient d'autre part contribué à lui faire accepter sans hésiter le projet de Catinelli. Dans l'intervalle il avait été mis au courant par Nugent de la résolution que celui-ci avait prise de quitter Trieste pour aller opérer sur la rive droite du Pô. Mais, d'autre part, bien que Schinina fût parti de Naples pour se rendre de nouveau à Ponza, Bentinck s'étonnait de n'avoir aucune nouvelle de Murat sur le compte duquel il n'avait rien pu savoir. Aussi, deux jours après avoir écrit à lord Bathurst, il mandait au lieutenant-colonel Catinelli qu'à cause des échecs éprouvés par les Français et des projets de Nugent, qui le priait de tenter une diversion en sa faveur et avec lequel il désirait pouvoir communiquer au plus vite, il lui donnait le 3e régiment italien et un détachement du 1er régiment, que sir Josias Rowley[1] allait transporter vers Livourne. Lord William Bentinck l'informait de plus qu'il plaçait le lieutenant-colonel Ceravigna sous ses ordres et que, si le débarquement réussissait, il le ferait soutenir par les forces dont il pourrait disposer. Dans le cas où on ne pourrait pas le mettre à terre à Livourne, on le débarquerait ailleurs ; mais on le prévenait cependant, que, à cause de la mauvaise saison, la flotte serait obligée de s'éloigner et de reprendre la mer. Bentinck lui faisait savoir, en outre, qu'il mettait à sa disposition 50.000 francs, 2 pièces de 6 livres et des munitions, et qu'il établirait à son intention un dépôt d'armes et de munitions à Ponza[2].

1. Rowley (Sir Josias), né en 1765, mort en 1842. Midshipman en 1780, lieutenant en 1783, capitaine en 1793, commandant de l'*America* en 1812-1813. Contre-amiral en 1814, vice-amiral le 27 mai 1825, commandant en chef dans la Méditerranée de 1833 à 1837 (*Dictionary of National Biography*. vol. XLIX).

2. *Record Office. War Office*, *Sicily* Vo 181. lord William Bentinck à lord Bathurst ; Palerme, 25 novembre 1813. *Annexe II* à Dépêche 46. Lord William Bentinck au lieutenant-colonel Catinelli et au lieutenant-colonel Ceravigna ; Messine, 27 et 29 novembre 1813. Lord William Bentinck à lord Bathurst : Palerme, 27 décembre. Dépêche no 46.

28 NOVEMBRE 1813. — **Mouvement de la colonne Gavenda sur Stanghella. — Le général de Conchy à Lendinara. — Positions de l'aile droite autrichienne. — Le général Roize refuse de capituler.** — Pendant que sans être suivi ni inquiété, Nugent continuait sa retraite sur Migliarino, le feld-maréchal-lieutenant Marschall, avait été mis au courant de la situation par le capitaine Birnstiel envoyé auprès de lui par l'archiduc Maximilien. Il avait aussitôt fait tenir au lieutenant-colonel Gavenda qui lui amenait des renforts, composés de 1.200 hommes (2 bataillons) et de 1 escadron et demi de hussards Radetzky, l'ordre de pousser, malgré le mauvais temps et l'état épouvantable des chemins, de Montagnana jusqu'à Stanghella (7 kilomètres nord de Rovigo)[1].

Le général de Conchy, arrivé le 27 à Fratta Polesine et à Villanova del Ghebbo, n'avait envoyé que des reconnaissances sur Rovigo. Il avait toutefois fait occuper Lendinara afin de rester en communication avec son poste de Badia. Si, surtout depuis la reprise de Ferrare, il pouvait se borner, comme le vice-roi le lui avait ordonné, à tenir sur le Pô quelques postes chargés de maintenir la communication avec le major Merdier, il lui fallait, au contraire, sans perdre une minute, se porter avec le reste de sa colonne sur Rovigo, à ce moment encore inoccupé, et arriver au plus vite à Boara Polesine afin d'interdire cette communication à Nugent, et d'y détruire les moyens de passage établis par les Autrichiens. Il s'agissait, en un mot, de les chasser de la Polesine[2].

L'émotion momentanée causée par la reconnaissance des Français en avant de Legnago était déjà calmée, et l'on n'avait pas tardé à reconnaître au quartier général de Hiller qu'elle avait eu pour unique objet de masquer les mouvements et les opérations des colonnes françaises contre Nugent. La possession de Rovigo

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 28 novembre, XIII, 38 (Feld-Acten Hiller); F.-Z.-M. Hiller au F.-M. comte Bellegarde ; Vicence, 28 novembre, XI, 447.

2. Il semble résulter de l'ordre envoyé ce jour-là par Grenier à Marcognet qu'on croyait n'avoir plus rien à redouter du côté du Bas Adige et du Bas Pô. « Lorsque le général de Conchy, écrivait Grenier (*Archives de la Guerre* ; Vérone, 28 novembre), sera convaincu qu'il n'existe plus de postes ennemis entre le Bas Adige et le Pô, il en donnera avis à l'adjudant-commandant Montfalcon qui a dû recevoir l'ordre de faire réoccuper Boara comme poste d'observation par un détachement d'infanterie de la garnison (de Legnago) et quelques chasseurs du 19ᵉ. Le général de Conchy recevra à Rovigo l'ordre de rentrer à sa division, lorsqu'il aura fait connaître que la présence de sa colonne n'est plus nécessaire entre l'Adige et le Pô. Il serait bon qu'avant il puisse communiquer par des postes avec le fort Cavanella. »

n'en avait que plus d'importance pour les Autrichiens. Il leur fallait à tout prix, non seulement s'y réinstaller au plus vite, mais s'y maintenir, d'abord parce que l'occupation de cette ville assurait les communications de l'armée de Hiller avec le corps de Nugent, ensuite parce que, maîtres de ce point, ils couvraient les flancs et les derrières de Marschall, qui, pour cette raison même, avait jugé à propos de détacher du monde à Boara. L'importance de Rovigo n'avait pas échappé non plus au général de Conchy, mais il eut le tort de se laisser distraire par une démonstration faite dans la nuit du 27 au 28 par quelques troupes de la brigade Fölseis à Masi en face de Badia, qui réussirent à lui faire croire qu'on se proposait de forcer le passage de l'Adige sur ce point. Au lieu de marcher le 28 sur Rovigo, le général de Conchy renforça ses postes de Badia de 2 compagnies du 102ᵉ, et prit position à Lendinara, où ses reconnaissances le prévinrent le soir de la présence des Autrichiens à Boara[1].

Il semble, d'ailleurs, que l'exagération même des mesures de prudence était de part et d'autre à l'ordre du jour. Les quelques coups de fusils échangés aux extrêmes avant-postes du côté de Montorio Veronese n'avaient pas seulement suffi pour décider Hiller à faire renforcer les postes de la division Pflacher ; ils lui avaient encore servi de prétexte pour interpréter à la lettre les indications de l'empereur François qui lui prescrivait d'employer la plus grande partie de ses forces pour enlever Venise au plus vite, et pour refuser pour ce motif au feld-maréchal-lieutenant Sommariva l'autorisation d'envoyer un détachement dans la Valteline. Cette expédition était, en somme, devenue à peu près inutile, puisque les détachements opérant dans ces parages avaient passé le col du Tonale, réoccupé non seulement Ponte di Legno, mais en avant de ce point Pontagna, Temu, Stadolina et Vezza d'Oglio. Il est vrai que, si dans le Val Camonica, les Français s'étaient repliés jusqu'à Pisogne (sur le lac d'Iseo), ils se tenaient encore à proximité d'Edolo, à Aprica (dans le Val di Corteno) et à Tirano (dans la Valteline).

Sur l'Adige, rien n'était changé à la position des troupes autrichiennes toujours immobiles, la brigade Vlasitz entre Serravalle et Ala, avec des avant-postes à la Sega, le Coste, Santa-Anna d'Alfaedo, Peri, Fosse di Bandili et Borghetto, la brigade

1. *Archives de la Guerre*. Général Grenier au général Marcognet ; Vérone, 28 novembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 novembre, XIII, 39, XIII, 40.

Suden sur la rive droite de l'Adige à Avio avec des avant-postes à Rivalta et Mama, la division Marziani à Rovereto, la brigade Stanissavlevich répartie entre Mori, Brentonico, San-Giacomo, Torbole, Riva, Darzo, vers Rocca d'Anfo et le Tonale[1].

Devant Zara, Tomasich et Cadogan, qui avaient eu connaissance des démarches infructueuses tentées auprès du général Roize par la population de la ville, avaient fait cesser le feu et cru le moment venu de lui envoyer un officier chargé de lui remettre une nouvelle sommation. Le commandant de Zara l'avait rejetée comme les précédentes, mais en déclarant toutefois qu'il était prêt à accepter une suspension d'armes de deux mois et à en discuter les conditions[2].

29 NOVEMBRE 1813. — **Le général de Conchy se replie sur Fratta et sur Trecenta. — Positions des troupes autrichiennes devant Venise et dans la Polésine. — Immobilité de Pino à Ferrare. — Positions et ordre de bataille de l'armée de Hiller. — Désertions aux avant-postes autrichiens. — Ordres à Steffanini et à Bogdan. — Le vice-roi expose à l'empereur la situation de l'armée d'Italie.** — L'obscurité de la nuit, augmentée encore par le temps épouvantable qu'il faisait[3], avait empêché le général de Conchy de reprendre son mouvement, dès que ses reconnaissances l'eurent avisé de la présence de troupes autrichiennes à Boara. Il ne se mit en marche que le 29 au matin; mais à ce moment le régiment Benjowsky envoyé par Marschall avait atteint Boara et se dirigeait vers Rovigo, pendant que quelques escadrons poussaient déjà dans la direction de Crespino et du Pô. Les Autrichiens avaient, de la sorte, réussi à prévenir de Conchy qui, s'il avait continué sa marche sur Rovigo le 28, aurait trouvé cette ville inoccupée. La situation s'était modifiée depuis lors et, bien que les avant-postes autrichiens se fussent repliés de-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major Gober au F.-M.-L. Pflacher; Montorio Veronese, 28 novembre (Feld-Acten Sommariva). Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; 27 novembre, 3 heures soir, XI, 171. Colonel Schutter (du régiment Duka) au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ponte di Legno, 28 novembre, XI, 177 (*Operations Journal Sommariva*), 28 novembre, XIII, 1.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich), capitaine Cadogan au général Tomasich, en rade de Zara; 28 novembre, XI, 57 (*Original en anglais*). Général Roize au capitaine Cadogan; Zara, 28 novembre, XI, ad 57 (*Original en français*). Municipalité de Zara au général baron Roize; Zara, 1er décembre. Le conseil municipal expose au général la situation faite aux habitants par le bombardement et le prie d'avoir pitié de la ville en mettant un terme à sa résistance.

3. Cf. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 28 novembre, soir.

vant son avant-garde, le général, craignant de se trouver en présence de forces supérieures échelonnées entre Boara et Rovigo, et n'ayant pas d'artillerie avec lui, n'osa risquer une attaque. Il se replia dans l'après-midi sur Fratta Polesine et Villanova del Ghebbo, puis le lendemain 30 sur Trecenta afin d'être plus à portée des renforts d'infanterie et d'artillerie qu'il avait demandés au vice-roi. C'était là, de la part du général de Conchy, excès de prudence et de timidité. Il avait trop légèrement ajouté foi aux rapports, quelque peu exagérés, de ses reconnaissances, puisqu'il n'aurait rencontré devant lui que le régiment Benjowski à Boara, la petite colonne du lieutenant-colonel Gavenda à Polisella en route pour rejoindre Nugent et à Crespino le faible détachement de l'archiduc Maximilien, qui, se trouvant très en l'air et trop découvert sur sa gauche, venait précisément de prier le feld-maréchal-lieutenant Marschall de se relier à lui en faisant occuper Loreo (sur le canal du même nom) et Adria (sur le canal Bianco)[1].

Si le général de Conchy ignorait les ordres donnés à Marschall qui, forcé de resserrer le blocus de Venise, avait dû modifier la position de ses troupes devant cette place et détacher du monde sur Boara et même sur Badia Polesine[2], il connaissait parfaitement l'importance de positions telles que Boara et Rovigo et n'aurait pas dû se replier rien que sur les rapports de ses reconnaissances. Il savait bien que les Autrichiens avaient besoin de Boara et de Rovigo pour se relier avec Nugent, pour le soutenir dans ses entreprises ultérieures. Il n'ignorait pas que seule la possession de ces deux points permettait au vice-roi de communiquer avec Venise par Chioggia et Cavanella, et de relever le moral de la garnison et de ses chefs qui commençaient déjà à se décourager[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 novembre, XIII, 39, XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 29 et 30 novembre, XIII, 38 (Feld-Acten Hiller); F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 30 novembre, XI, 460. Archiduc Maximilien au F.-M.-L. Marschall; Crespino, 29 novembre, XII ad 3. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 4 décembre, soir.

2. D'après le rapport que Marschall adressait à Hiller de Padoue le 29 novembre (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, XI, 453) un bataillon était en marche sur Badia. Le général Fölseis était avec 3 bataillons, 2 escadrons et une batterie à Bevilacqua : 1 bataillon occupait Monselice et Este. 1 bataillon de la brigade Rebrovich était posté à Cavarzere, Adria et devant le fort de Cavanella. 1 bataillon à Ponte-Longo, 1 à Piove di Sacco avec 2 canons. 1 à Padoue, 1 1/2 escradon à Piove di Sacco et Battaglia. De la brigade Mayer 4 bataillons et 1 escadron se tenaient à Mestre, 1 escadron à Padoue avec une batterie.

3. Ecrivant à la date du 28 novembre au vice-roi, le général Seras, gou-

Quant à Pino, il était toujours à Ferrare, trouvant sans cesse des raisons pour n'en pas bouger et laisser Nugent organiser bien tranquillement la défense de ses nouvelles positions[1]. Tantôt les pluies, le mauvais temps, les routes défoncées lui servent de prétextes et d'excuses à son inaction ; tantôt c'est la marche rétrograde que « le général de Conchy a jugé à propos de faire sur Trecenta, ayant appris que l'ennemi venait d'entrer en force à Rovigo » qui l'oblige à ajourner le mouvement vers le Pô ordonné par le vice-roi, mouvement déjà combiné avec le major Merdier. Malgré cela, forcé, dit-il, par les circonstances critiques du moment, il n'hésite pas à parler au vice-roi de ses finances obérées avant la campagne de Russie qui l'a entraîné, prétend-il, dans des dépenses considérables.

« J'ignore, écrit-il au vice-roi, si Votre Altesse Impériale m'accorde toujours le traitement extraordinaire de 3.000 francs par mois », et il ajoute que la guerre lui coûte immensément, particulièrement depuis son séjour à Vérone, et qu'après son arrivée à Bologne ses dépenses ont encore augmenté. Il ne manque pas de faire valoir qu'il a « fait cesser l'insurrection du Rubicon sans le moyen des armes, et qu'il faisait continuellement voyager des officiers en poste, indépendamment des estafettes extraordinaires qu'il envoie, prétend-il, presque journellement pour son compte[2].

Malgré la répulsion et le dégoût que dut causer au vice-roi la lecture d'une telle lettre en un pareil moment, la nécessité de ménager un homme aussi dangereux que Pino le décida à renvoyer cette requête au ministre de la Guerre « qui fera connaître au général Pino que le traitement extraordinaire lui

verneur de Venise, lui avait fait part des inquiétudes que lui donnaient la faiblesse et la composition de sa garnison qui s'élevait cependant à 9.000 hommes, alors que les troupes autrichiennes employées contre Venise ne montaient pas à 8.000 hommes. Le vice-roi, qui lui avait écrit de suite pour le rassurer en lui annonçant que la prochaine arrivée de renforts allait bientôt le mettre en communication plus directe avec lui, ne pouvait s'empêcher de faire remarquer au duc de Feltre que le général Seras n'avait « *pas échappé à cet esprit de terreur qui, cette année, semble avoir été épidémique* » (*Archives de la Guerre*). Le vice-roi au Ministre de la Guerre : Vérone, 5 décembre. Cf. *Correspondance du général Seras* du 6 octobre 1813 au 9 janvier 1814 (Documents inédits appartenant au lieutenant Seras et communiqués par le professeur Roberti). Général Seras au contre-amiral Duperré ; 27 novembre, au vice-roi, 27 novembre, au général Daurier, 30 novembre.

1. *Archives de la Guerre*. Le duc de Lodi à l'empereur, Milan, 3 décembre.
2. Cf. *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, II, 372-373.

est conservé, ainsi que je lui ai déjà écrit ». Quant aux dépenses d'estafettes, elles ne seront pas mises à sa charge : il peut faire un état de la dépense de ses officiers en mission et le présenter au ministère de la Guerre. « Voilà donc, ajoutait le vice-roi en terminant sa note, ses énormes dépenses réduites à bien peu de chose. » Il n'est que juste de faire remarquer à ce propos qu'en 1813 le général Pino ne touchait pas moins que la bagatelle de 145.500 francs par an, savoir : comme capitaine en premier de la garde royale 48.126 francs, comme général de division (solde du temps de guerre) 18.750 francs, un traitement extraordinaire de 36.000 francs, 20.000 francs sur la dotation du Mont de Milan, 17.624 francs sur celle de la couronne de fer et 5.000 francs comme grand officier de la Légion d'honneur[1] !

Tout en continuant à rester plus que jamais sur la défensive, Hiller voulait essayer cependant de donner quelques inquiétudes au vice-roi en faisant exécuter des travaux de défense à San-Martino et à Montorio Veronese, en y mettant ainsi qu'à Villanova du canon de position à la place des batteries de campagne, en renforçant ostensiblement ses troupes de première ligne du côté de Vérone. En même temps il envoyait aux généraux Steffanini et Bogdan en marche sur Görz, où ils étaient attendus du 2 au 8 décembre, l'ordre au premier de ces généraux d'employer les régiments qu'il amenait au blocus de Palmanova et d'Osoppo et de venir avec les troupes qui investissaient ces places [10e bataillon de chasseurs, 1 bataillon du régiment Lusignan, 1 du régiment archiduc François-Charles, 4 escadrons de cavalerie (2 de dragons Hohenlohe et 2 de vélites des hussards Radetzky)] à Padoue, au second de se porter sur Udine avec 1 bataillon de Peterwardein, 1 de landweher du régiment Lusignan et 4 escadrons de cavalerie. Le mauvais temps produisit, cette fois encore, son effet ordinaire sur le moral des soldats de Hiller, effet sensiblement aggravé par la mauvaise organisation du service des subsistances. Les désertions prirent des proportions si inquiétantes, surtout parmi les troupes employées aux avant-postes qu'on avait dû se décider à n'y placer presque exclusivement que des hommes des confins militaires[2].

1. Le général Pino au vice-roi ; Ferrare, 30 novembre et le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 2 décembre (Cité par Zanoli *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, II, 372-373).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 30 novembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich : Vicence, 29 novembre, XI, 456 au F.-M.-L. marquis Sommariva, XI, 189, F.-M.-L. Ra-

C'était seulement du côté du Tonale que les Autrichiens avaient fait quelques progrès. Profitant des renforts qu'ils avaient reçus, ils avaient repassé le Tonale, s'étaient établis solidement à Ponte di Legno et avaient réoccupé Edolo donnant des inquiétudes au colonel Neri[1] qui avait cru nécessaire, en attendant l'arrivée des renforts qu'il demandait à Gifflenga, de se replier sur Sondrio[2].

Forte à ce moment, sans y comprendre les renforts en route pour la rejoindre, de 57 bataillons, 41 escadrons avec 79 bouches à feu, l'armée de Hiller, dont la droite se tenait sur l'Adige à hauteur d'Ala et se reliait par Lugo à la droite de la division Pflacher, était, en somme, immobile sur l'Alpone, se reliant par Bevilacqua au corps de siège de Venise et au corps de Nugent.

Pendant ce temps, le vice-roi attendait avec une impatience bien naturelle l'arrivée des renforts dont il avait si grand besoin et le retour du général d'Anthouard qu'il savait être porteur des instructions de l'empereur et de ses ordres relatifs à l'armée d'Italie. La marche des faibles renforts en hommes et en chevaux qu'on lui avait annoncés, ne pouvait être que fort lente. Le général Corbineau venait bien de démonter à Lyon le 1er régiment de Croates, de répartir leurs 639 chevaux entre le 1er hussards et le 31e chasseurs à cheval, mais ces quelques escadrons ne devaient lui arriver que dans un temps encore assez éloigné, un peu avant les 1.690 hommes et les 70 officiers des troupes italiennes revenant d'Espagne (1er bataillon du 2e léger, 16 officiers et 430 hommes; 1er et 2e bataillons du 4e de ligne, 35 officiers et 840 hommes; 1er bataillon du 6e de ligne, 15 officiers et 330 hommes; 5e compagnie de sapeurs, 3 officiers et 55 hommes et 10e compagnie d'artillerie à pied, 1 officier et 35 hommes) qui, partis le 24 novembre de Bayonne pour Milan, ne devaient y arriver que le 21 janvier[3].

divojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 29 et 30 novembre, XI, 455, XI, 458 et XI, 463. F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich; San-Martino, 30 novembre, XI ad 461. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Radivojevich : San-Gregorio, 30 novembre, XI, 463, c. F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz ; Rovereto, 29 novembre, XI, 192 et général Vlasitz au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 29 novembre, XI, 188.

1. Voir *Annexe XII*.

2. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 47. Colonel Neri au général Mazzucchelli : Sondrio, 27 et 28 novembre. Vice-préfet de Breno au préfet du Serio; Breno, 30 novembre. Général Fontanelli au colonel Neri et au général Mazzucchelli ; Milan, 30 novembre.

3. *Archives de la Guerre*. Le général Corbineau au Ministre de la Guerre ;



Dans l'impossibilité de continuer à garder le silence jusqu'à la rentrée du général d'Anthouard, le vice-roi s'était décidé à exposer à l'empereur la situation générale de son armée en Italie. Il ne lui restait plus qu'à fermer à la gorge les redoutes élevées à la Corona et à Rivoli afin de pouvoir disposer plus librement de la division italienne (général Palombini) qui occupait Rivoli, la prolonger jusqu'à Bussolengo et garder plus parfaitement la rive droite de l'Adige, la rive gauche étant protégée par la Chiusa dont le vice-roi se servait comme d'une tête de pont.

A Vérone, les avant-postes tenaient toujours San-Michele et les hauteurs à une lieue en avant du fort San-Felice. Deux divisions d'infanterie et la garde royale étaient à Véronette, dont les brèches avaient été fermées. La cavalerie occupait Zevio et Ronco. La 4e division avait une brigade à Isola Porcarizza et une autre en première ligne à Ronco et à Roverchiara. La garnison de Legnago renforcée d'une colonne mobile (celle du général de Conchy) observait le Bas Adige. Une autre colonne mobile (celle du major Merdier) axait été mise à la disposition du général Pino pour opérer contre les troupes débarquées à Volano, et était à Ferrare.

Ayant ainsi fait connaître à l'empereur les positions des différentes unités de son armée, et répondu à la note résumée de l'empereur en date du 20, la seule qu'il possédait encore à ce moment, le vice-roi lui exposait les raisons pour lesquelles, malgré tout son désir de reprendre l'offensive, une pareille résolution lui semblait, dans sa situation présente, de nature à compromettre le sort de l'armée. Pour exécuter le projet recommandé par l'empereur de déboucher par Mestre, « il faudrait, disait-il, que je fisse un grand mouvement le long de l'Adige et que j'embarquasse mon artillerie dans de mauvais chemins d'où elle sortirait difficilement dans cette saison. L'ennemi serait immanquablement informé de ce mouvement et pourrait alors, soit forcer Vérone, soit faire un passage à Albaredo, avant même que je pusse déboucher de Mestre, puisqu'il me faudrait au moins six jours, en ne supposant aucun retard dans les lagunes. Votre Majesté connaît aussi d'avance les difficultés presque insurmontables qu'il y aurait dans le transport des pièces d'artillerie, des caissons de muni-

Lyon, 26 novembre. Le Ministre de la Guerre à l'empereur ; Paris, 30 novembre.

tions et des caissons d'infanterie, enfin de tout le matériel nécessaire à une armée débouchant de Mestre pour n'y plus rentrer.

« En supposant que l'ennemi, pendant ce temps, n'osât pas se porter directement sur mes communications de Mantoue, il lui serait facile de se porter sur Padoue où il pourrait me défendre avec avantage le passage de la Brenta. Il agirait avec d'autant plus de sécurité qu'il ne peut avoir aucune crainte pour ses communications sur Udine, puisqu'il lui resterait toujours sa ligne d'opération par le Tyrol. »

Le vice-roi insistait, en outre, sur son infériorité numérique, il n'avait que 28.000 baïonnettes, et sur la faiblesse de sa cavalerie. Toutes ces raisons l'avaient amené à prendre sur l'Adige une position telle, que son adversaire devait « y regarder plus d'une fois » avant de l'attaquer. Il terminait en annonçant le remplacement de Hiller par Bellegarde et en disant : « J'ai mes forces assez réunies pour pouvoir marcher promptement sur l'ennemi et le combattre s'il voulait passer le fleuve, et j'espère donner ainsi le temps d'arriver aux renforts que Votre Majesté m'annonce[1]. »

On ne saurait s'empêcher de reconnaître le bien-fondé de la plupart des objections que le vice-roi faisait au mouvement sur Mestre.

En effet, il est permis de croire avec lui qu'Hiller n'aurait pas laissé échapper l'occasion de forcer Vérone ou de passer l'Adige à Albaredo, avant que le vice-roi ait réussi à déboucher par Mestre.

Le vice-roi n'en avait pas moins commis une faute qu'il essayait vainement de réparer. Préoccupé par les événements de l'Adige, obligé de revenir en hâte d'Ala à Caldiero, il avait eu le tort de perdre de vue Rovigo, dont la possession était cependant d'une extrême importance pour lui. Alors qu'il se repliait vers l'Adige, lors des affaires de Bassano, il aurait dû faire occuper ce point qui seul pouvait assurer les communications entre Legnago et Venise, ce point d'où il pouvait pendant quelque temps au moins rendre vaines et illusoires les tentatives d'investissement de Venise. Il aurait pu encore y envoyer du monde, même au lendemain du combat de Caldiero. La présence d'un détachement français à Rovigo, les opérations que des colonnes tirées de la garnison de cette ville auraient entreprises

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur; Vérone, 30 novembre.

sur la droite de Nugent à la première nouvelle de son débarquement à Volano, auraient eu des conséquences incalculables, d'autant plus graves que les progrès de Nugent ont assurément pesé d'un grand poids sur les mouvements des Napolitains et sur les résolutions de leur roi. Mais, après Caldiero, le vice-roi prêtait à Hiller l'intention de tenter le passage de l'Adige du côté de Ronco, et la crainte de s'affaiblir, de dégarnir son centre, qui aurait eu dans ce cas à soutenir l'effort des Autrichiens, l'empêcha vraisemblablement d'envoyer du monde à Rovigo et de faire garder la Polésine.

Si vers la mi-novembre l'on eût été solidement établi à Rovigo et en mesure de tenir tête à Nugent, on aurait empêché son mouvement sur Ferrare, et l'on n'aurait pas eu besoin de jouer le jeu de Murat en le priant de presser la marche de ses divisions sur Bologne, en lui demandant de balayer les rives du Pô[1].

1er ET 2 DÉCEMBRE 1813. — **Le général de Conchy se reporte sur Rovigo. — Marche de Starhemberg sur Boara. — Marschall renforce l'occupation de Rovigo. — Nugent se dispose à tourner Ferrare. — Le feld-maréchal-lieutenant Marziani appelé au commandement de la division Merville. — Envoi de renforts de Turin à Milan. — L'expédition du lieutenant-colonel Catinelli, part de Milazzo pour la Toscane.** — Dès qu'il eut été rejoint le 1er décembre par un bataillon du 106e et deux canons, le général de Conchy, auquel l'importance capitale de Rovigo n'avait pas échappé, se reporta en avant dans l'espoir de réparer par la rapidité de sa marche la faute qu'un excès de prudence lui avait fait commettre l'avant-veille. Mais, bien qu'il fût parti vers le soir de Trecenta, bien qu'il n'eût rencontré personne dans sa marche sur Fratta et Lendinara, la situation n'en avait pas moins changé du tout au tout. Hiller avait, en effet, envoyé dans le courant de la journée au général comte Starhemberg l'ordre de quitter le lendemain matin San-Gregorio, d'aller avec un bataillon, 4 escadrons et une section de pionniers, renforcer et soutenir la division Marschall et de remettre ses anciennes

1. *Archives de la Guerre.* Princesse Elisa à l'empereur; Pise, 28 novembre. « Conformément aux ordres de Votre Majesté j'ai écrit au roi de venir promptement avec ses troupes. Il est bien urgent qu'elles arrivent promptement à Bologne. » Princesse Elisa au prince Camille; Pise, 29 novembre (*Carnet historique et littéraire*, décembre 1898).

positions au lieutenant-colonel Goldling (de la brigade Eckhardt), auquel on attribuait à cet effet bataillons et 2 escadrons. Entre temps et en attendant l'arrivée de Starhemberg à Boara, où il ne pouvait guère être rendu avant le 4 au plus tôt et plus probablement le 5 à cause de l'état déplorable des chemins, Marschall, informé du mouvement du général de Conchy sur Fratta et Lendinara, avait aussitôt établi un bataillon à Este et détaché 4 compagnies sur Loreo et Adria. Il avait en même temps porté un bataillon sur Rovigo et pris le parti, non seulement d'y tenir jusqu'à ce que Nugent fût rentré à Ferrare, mais de faire attaquer les postes français de Fratta et de Lendinara afin de rendre toute liberté d'action à l'archiduc Maximilien qui, posté à Crespino, avait jusqu'à ce moment entretenu les communications ,grâce aux quelques hussards qu'il avait poussés plus au nord sur Selva et San-Cassano. Cette résolution était d'autant plus opportune que le général Nugent avait conçu le projet de tourner Ferrare et avait invité l'archiduc à se réunir à lui à Mesola, dès que sa présence à Crespino ne serait plus indispensable[1].

Dans l'après-midi du 1[er] décembre, l'archiduc Maximilien s'embarqua avec son infanterie à Crespino et descendit le fleuve jusqu'à Mesola. Sa cavalerie, qui avait passé à Crespino sur la rive droite du Pô, se porta en longeant les bords du fleuve par Ariano sur Mesola. On laissa toutefois quelques postes dans l'île de Papozze, et la flottille s'embossa sur ce point afin de soutenir et de transporter en cas de besoin la garnison qu'on y maintenait.

L'arrière-garde de Nugent, restée jusque-là à Finale di Rero, vint s'établir à Codigoro.

Pendant les cours des dernières journées, on avait continué à travailler activement à la mise en état de défense de Comacchio. Nugent y avait fait réunir de plus des approvisionnements en quantité suffisante pour assurer pendant quelque temps l'existence de ses troupes et rempli ces nouveaux maga-

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre; Vérone, 4 décembre, soir, et commandant du génie Saint-Firmin au général Marcognet ; Lendinara, 7 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 1[er] décembre. XIII, 39, XIII, 40. F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Radivojevich et Marschall ; Vicence, 1[er] décembre, XII, 7 et XII, 9. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 1[er] décembre, matin, 1 heure après midi et Monselice, 10 heures, soir. XII, 4 et XII, 5. Archiduc Maximilien au F.-M.-L. Marschall ; Crespino, 1[er] decembre, XII ad 5.

sins à l'aide des prises faites sur les bateaux enlevés sur le Pô et qui transportaient des vivres à Venise.

Ces différentes mesures et ces mouvements étaient, en partie, motivés par une dépêche de Hiller reçue par Nugent le 29 novembre et par laquelle le feldzeugmeister lui faisait savoir que le roi de Naples réunissait trois divisions d'infanterie à la tête desquelles il allait se porter sur Bologne. Et, comme à ce moment au quartier général de Hiller on était loin d'être fixé sur les intentions de Murat, dont le mouvement semblait plutôt dirigé contre les alliés, le feldzeugmeister avait prescrit à Nugent d'assurer et de couvrir de son mieux les positions occupées par ses troupes.

D'autre part, les Français qui se renforçaient sensiblement à Primaro avaient poussé sur Magnavacca une reconnaissance qui avait échangé quelques coups de fusils avec les défenseurs du fort. Il fallait à toute force déloger les Français de Primaro, parce que, tant qu'ils seraient établis sur ce point, rien ne leur était plus facile que d'entraver et de contrarier toutes les opérations de Nugent. La possession de ce point était d'autant plus essentielle pour Nugent, que c'était de là seulement qu'il pouvait entreprendre quelque chose contre les Napolitains dans le cas où ceux-ci se seraient déclarés contre l'Autriche. Nugent envoya par suite à Migliarino une compagnie qui fournit un poste à Ostellato. Puis, laissant une compagnie à Codigoro, il fit occuper Mesola par deux autres compagnies et massa le reste de ses troupes à Comacchio. Sa ligne de communication avec l'armée de Hiller allait par Mesola, Ariano et Adria à Rovigo. Il venait d'être rejoint par la compagnie que l'ouragan avait séparée du reste de la flottille dans la nuit du 13 novembre, compagnie qu'il croyait perdue et qui débarqua le 1er à Volano[1].

Pendant que Nugent prenait ses dispositions, Marschall avait été informé de la marche du général de Conchy. Sachant que ce général avait détaché du monde sur Ponte Lagoscuro, il avait voulu essayer d'occuper Badia Polesine (au confluent de l'Adige et de l'Adigetto) et plus au sud Canda (rive gauche du canal Blanco), et poussé des reconnaissances, d'un côté sur Lendinara et Villanova del Ghebbo, de l'autre sur Fratta Polesine. S'éclairant mal et négligeant les mesures de précaution les plus élémentaires, alors qu'à cause du brouillard il aurait fallu redou-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General Majors Grafen Nugent*); 1er décembre, XIII, 38. Cf. *Annexe XIII.*

bler de précautions, cette dernière reconnaissance, découverte par l'avant-garde française, fut surprise et enlevée[1].

Vers le soir, les 3 bataillons du régiment Benjowsky s'échelonnaient à cheval sur l'Adigetto et occupaient, à l'ouest de Rovigo, Lendinara et Villanova del Ghebbo, Costa di Rovigo et Roverdiere. En outre, afin de détourner l'attention de la garnison de Venise, Marschall avait fait diriger sur la redoute de Tre Porti une attaque qui fut repoussée.

Quant à Starhemberg, avant de quitter San-Gregorio, il avait cru s'illustrer en faisant détruire le monument commémoratif élevé par ordre de Napoléon à Arcole[1].

Du côté de Brescia, tout paraissait indiquer que l'on n'avait rien à craindre pour le moment. Dans les rapports qu'il adressait au vice-roi, Gifflenga constatait que les Autrichiens, rejetés au delà des montagnes du Val Sabbia, du Val Vestino et du Val Trompia, étaient rentrés dans le Val Camonica. Faute de forces suffisantes, il avait dû se borner à envoyer de ce côté des reconnaissances d'officiers chargées par lui de découvrir les intentions, et de reconnaître la force de l'ennemi. Tout ce qu'il lui était possible de faire pour le moment, pendant qu'il allait se porter sur Lovere, Breno et Edolo, mouvement qui allait prendre au moins cinq jours, c'était de diriger le lendemain un seul bataillon sur Pisogne.

Après avoir envoyé des renforts à Pino et à Palombini, il ne restait plus, en effet, à Gifflenga, que 4 petits bataillons[2].

Les quelques travaux défensifs que le vice-roi faisait exécuter à Zevio, et les quelques mouvements de troupes, aperçus du côté de Ronco et de Legnago, n'avaient pas été sans donner quelque inquiétude aux généraux Gober et Fölseis. Ce dernier, qui redoutait une nouvelle sortie de Legnago, plus vigoureuse encore que celle du 27, avait, en conséquence, renforcé d'un bataillon son poste de Montagnana, pendant que Radivojevich prescrivait au feld-maréchal-lieutenant Pflacher de faire tous les jours contre Vérone des démonstrations, en lui recom-

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre; Vérone, 4 décembre, soir, et commandant du génie Saint-Firmin au général Marcognet; Lendinara, 7 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Monselice et Rovigo, 2 décembre, XII, 17 et XII, 18. Général-major comte Starhemberg au F.-Z.-M. Hiller et au F.-M.-L. Radivojevich ; San-Gregorio, 2 décembre, XII, 156 et XII, 15 *c*.

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Général Gifflenga au vice-roi ; Brescia, 1er et 2 décembre 1813.

mandant de les exécuter chaque fois sur un point différent[1]. En attendant, les désertions continuaient à devenir de plus en plus fréquentes, bien que l'on eût pris le parti de faire surveiller chaque vedette de cavalerie par deux Croates qui avaient ordre de tirer sur tout cavalier qui essayerait de passer à l'ennemi ou de quitter son poste[2].

En raison même du rôle secondaire et passif de l'aile droite, qui se bornait à surveiller la position de Rivoli, et à se garder du côté des lacs de Garde et d'Idro et du Val Camonica, Hiller avait décidé de confier au feld-maréchal-lieutenant Marziani, dont Sommariva pouvait se passer, le commandement de la division du feld-maréchal-lieutenant Merville qui, grièvement blessé à Caldiero le 15 novembre, n'était pas encore assez complètement remis pour pouvoir reprendre son service[3].

Tandis que le vice-roi recevait du général Porson la bonne nouvelle que 1.300 hommes de renfort allaient partir de Turin du 1er au 4 décembre, pour arriver à Milan du 7 au 11[4], un nouveau danger le menaçait du côté de la Toscane, restée calme et tranquille jusqu'à ce moment.

Le 29 novembre, sir Josias Rowley, avait, sur l'ordre de lord William Bentinck, quitté Palerme avec l'*America* et le *Termagant*, et jeté l'ancre le 30, en rade de Milazzo. Rejoint sur ce point par l'*Edinburgh*, la *Furieuse* et le *Mermaid*, il y avait embarqué le corps franc du lieutenant-colonel Catinelli, fort d'un millier d'hommes environ et appareillé le 1er décembre, faisant voile pour les côtes de Toscane. Comme lord William Bentinck l'écrivait quelques semaines plus tard à lord Bathurst, il n'avait consenti à envoyer en Toscane que des volon-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 20 décembre, XIII, 39 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M. comte Wenzel Colloredo; Vicence, 2 décembre, XII ad 20. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 1er décembre, XII, 8. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, 1er décembre, 2 heures matin et 2 décembre, midi, XII, 1, XII, 15 et XII, 16. F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich; San-Martino, 1er et 2 décembre, XII, 2. b. et XII, 16 Général Fölseis au F.-M.-L. Marschall; Bevilacqua, 1er décembre, XII ad 18, et général-major Gober au F.-M.-L. Pflacher; San-Martino, 1er décembre matin; 1er décembre soir. et 2 décembre, XII ad 1, XII, 15 *a* et XII, 16 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), général-major Gober au F.-M.-L. Pflacher; San-Martino, 1er décembre, XII, 2 *a*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 1-2 décembre, XIII, 39. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence; 1er décembre, XII, 8. F.-M.-L. marquis Sommariva; Rovereto, 1er décembre, XII, 6.

4. *Archives de la Guerre*. Général Porson au vice-roi et au ministre de la Guerre; Turin, 1er décembre.

taires italiens. Il avait trouvé d'accord en cela avec Catinelli qu'un millier d'hommes étaient suffisants pour une entreprise de ce genre, et qu'une expédition plus nombreuse aurait trop de peine à vivre sur le pays, surtout dans la montagne, et à se dérober aux atteintes de l'ennemi en cas d'échec[1].

3 DÉCEMBRE 1813. — **Fouché à Naples. — Son entrevue avec Murat. — La 2e division napolitaine à Ancône. — Commencement des difficultés avec les Napolitains. — Exigences de Murat. — La correspondance de Menz et de Metternich, pendant le séjour de Fouché à Naples. — Premier combat de Rovigo et de Boara. — Ordres à Steffanini et à Bogdan. — Crainte d'un nouveau mouvement des Français sur Ala.** — A Venise comme à Paris, à Rome comme à Ancône, on se préoccupait également des mouvements des troupes napolitaines, et partout on cherchait à découvrir quelque indice qui permit de deviner, de découvrir quelle allait être la ligne de conduite de leur roi.

Fouché, arrivé à Naples seulement depuis le 30 novembre[2], y était depuis trop peu de temps pour avoir pu exercer une influence quelconque sur les décisions de Murat et sur l'esprit de Caroline. Il y avait été précédé d'environ de vingt-quatre heures par le colonel de Beauffremont, aide de camp du roi, et, ce qui était pire, par le général Lecchi, que l'on avait eu la faiblesse de renvoyer de France, où il avait été gardé et retenu, jusque-là, et dont les sentiments hostiles à la France n'étaient cependant un secret pour personne. Dans l'intervalle, le duc de Gallo s'était, comme de juste, bien gardé de répondre aux questions relatives aux mouvements et à la composition de l'armée napolitaine, que Durand lui avait posées au sortir de l'entretien qu'il avait eu avec le roi après la chasse. On s'était contenté de lui faire remarquer que les pluies et la crue du Garigliano retardaient la marche des troupes, qu'une partie de la garde royale, n'ayant pu passer cette rivière, était arrêtée à Capoue et qu'il n'y avait rien de fixé, quant au départ du roi, dont on avait fait rétrograder les équipages[3].

1. *Record Office. War Office*, Vr 181. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Castrogiovanni, 20 décembre, et Palerme, 27 décembre. Dépêche, n° 46. Capitaine Sir Josias Rowley au vice-amiral Pellew à bord de l'*America* en rade de Livourne, 15 décembre (*Annual Register* 1814, 2e partie, 148-149).

2. *Archives des Affaires etrangères*. Naples Vr 149, pce 275, f° 523. Durand au duc de Bassano; Naples, 1er décembre. Dépêche 90.

3. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vr 139, pce 272, f° 519, pce 275, f° 823 et pce 278, f° 527. Durand au duc de Bassano; 28 novembre. Dépêche 89, 1er décembre. Dépêche 90; Naples, 4 décembre. Dépêche 71.

Pendant ce temps, le dernier échelon de la 1re division napolitaine était arrivé à Rome, et la tête de colonne de la 2e division venait de faire son entrée à Ancône, où elle avait été reçue à bras ouverts par le municipe et la Chambre de commerce[1]. La garde royale était, elle aussi, en mouvement. Il y avait alors, comme le vice-roi l'écrivait à l'empereur, 20 ou 22.000 hommes de troupes napolitaines déjà entrées ou sur le point d'entrer dans les départements français au delà des Alpes. Le vice-roi, fortement préoccupé de cette marche quelque peu énigmatique, puisque, comme il le disait à l'empereur, les troupes n'avaient pas d'*itinéraire connu au delà de Rome et d'Ancône*, mais désireux de ménager la susceptibilité de Murat, avait immédiatement envoyé auprès de lui un de ses aides de camp[2]. Cet officier était porteur d'une lettre par laquelle le vice-roi prévenait le roi de Naples qu'il avait donné des ordres afin que à leur entrée dans le royaume ses troupes trouvassent tout préparé pour leur subsistance et leur logement et pour lui exprimer combien il serait important qu'elles se portassent le plus tôt possible sur Bologne et sur Ferrare. Non content de cette démarche, il avait, en outre, prescrit au général Fontanelli d'envoyer un de ses aides de camp au-devant de la colonne des troupes napolitaines qui débouchait par le Tronto. Cet officier avait ordre de se présenter au général commandant cette colonne, de lui faire ses offres de service, de s'assurer que ses troupes étaient convenablement traitées sous le rapport des subsistances et du logement. On le laissait libre de marcher avec la colonne ou de la devancer d'un jour, et on lui recommandait spécialement de tenir Fontanelli au courant des nouvelles[3].

1. *Regio Achivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Rapport transmis à l'adjudant-commandant Paolucci, Ferrare, 5 décembre 1813.

Les dernières troupes de la 2e division napolitaine arrivèrent à Ancône avec les équipages du roi pendant les journées des 6, 7 et 8 décembre. *R. Archivio di Stato Parme et Giornal del Taro*, n° 102. Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta* n° 2). Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814. Lettre de Milan, 5 décembre 1813.

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur; Vérone, 3 décembre. (*R. Archivio di Stato Parme et Giornale del Taro*, n° 103). Arrivée à Naples le 9 décembre du chef d'escadrons Méjan, aide de camp du vice-roi. Reçu par Murat, Méjan lui remit les dépêches dont le vice-roi parlait à l'empereur dans sa dépêche de Vérone, 3 décembre.

3. Le vice-roi au général Fontanelli, Ministre de la Guerre; Vérone, 3 décembre. (Cité par Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, II, 374.) L'officier

La grande affaire du moment, on ne se le dissimulait pas à Paris, c'était de décider Murat à marcher contre les Autrichiens. L'empereur ne pouvait supposer « qu'il se trahirait lui-même, en trahissant la France ». « Ne montrez aucun doute sur sa fidélité. Encouragez-le par tous les moyens. Il faut lui montrer même la confiance qu'on n'aurait pas. » Telle était la consigne que donnait le 4 décembre Caulaincourt à Durand[1], en lui recommandant naturellement de tout observer avec le plus grand soin : « Faites-lui toutes les prévenances possibles pour en tirer le meilleur parti », écrivait au vice-roi l'empereur qui donnait lui-même l'exemple, et qui, bien que manquant de fusils pour ses propres troupes, venait d'autoriser Clarke à vendre au roi de Naples 4.000 des 6.000 fusils qu'on voulait faire revenir de Corfou[2].

Dans l'intervalle, Murat, on ne le savait pas encore à Paris, avait changé de ton et pris une attitude qui ne ressemblait en rien à celle d'un allié fidèle, ou d'un vassal obéissant. Dès

désigné par Fontanelli était le chef d'escadrons Giacomo Zanzi, aide de camp du général Balabio. De plus le commissaire des guerres Pietro Severoli, frère du général, était chargé d'accompagner les troupes napolitaines pendant leur marche et d'assurer le service de leurs subsistances. Le vice-roi envoya à Naples d'abord le général Gifflenga, puis le chef d'escadrons Méjean, tous deux ses aides de camp (*Correspondance*, n° 20.963. L'empereur à Eugène Napoléon ; Paris, 3 décembre.) Voici du reste le texte même de l'ordre envoyé par le vice-roi à Fontanelli :

Véronne, 3 décembre 1883.

« Monsieur le Ministre de la Guerre du Royaume,

« Je désire que vous envoyez un de vos aides de camp au-devant de la colonne des troupes napolitaines qui débouche par le Tronto. Cet officier se presentera au général commandant cette colonne, il lui fera les offres de service que les circonstances indiquent. Il s'assurera que les troupes sont convenablement traitées sous le rapport des subsistances et du logement. Il pourra marcher avec la colonne ou la devancer d'un jour et il se mettra en correspondance avec vous pour vous tenir au courant des nouvelles :

1. *Archives des Affaires étrangères* N° 139, Naples, P[ce] 277, f° 526 Caulaincourt à Durand ; Paris, 4 décembre.

2. L'empereur au duc de Feltre ; Paris, 3 décembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20.961). Dans sa correspondance avec Tassoni, Testi, bien placé pour savoir ce qui se passait, partageait les craintes qu'on éprouvait à Paris. « Les troupes napolitaines des Abruzzes, lui écrit-il de Milan le 8 décembre, sont à Ancône et pourraient bien arriver aujourd'hui à Rimini. » Testi ignorait encore à ce moment que le général d'Ambrosio avait, la veille même, refusé de mettre du monde à Rimini. Après avoir énuméré les forces mises en mouvement par Murat, Testi ajoutait tristement : « Je ne sais si ces troupes se porteront jusque vers le Pô, comme on ne s'est pas fait faute de le dire et de l'imprimer si souvent. Ce que j'ignore surtout, ce sont les intentions qu'elles seront chargées de manifester. » *Regio Archivio di Stato. Modene Archivio Estense Tassoni. Busta, n° 2.*)

l'entrée à Rome des premiers échelons de la 1re division, les officiers napolitains ne s'étaient pas gênés pour y tenir les propos les plus singuliers. Sachant qu'il n'y avait en tout, dans toute la 30e division militaire, en y comprenant la gendarmerie, les 2 compagnies de réserve départementales, les vétérans romains, les canonniers gardes-côtes et les soldats de police organisés militairement et adjoints à la gendarmerie, que 4.500 hommes et tout au plus 2.500 combattants[1], parmi lesquels on ne comptait guère que des conscrits italiens, des déserteurs étrangers ou d'anciens soldats pontificaux, Murat, sans se départir encore de l'ambiguïté qui servait ses projets, crut pouvoir prendre dans les lettres qu'il adressait au général Miollis le ton cassant d'un souverain absolu. Dès le 29 novembre, Murat n'avait pas hésité à demander à Miollis l'état des munitions et des fusils existant au fort Santi-Ange, à réclamer l'envoi immédiat à Naples de 500 fusils destinés à armer des conscrits. Il n'avait pas craint d'ajouter que, s'il ne recevait pas les renseignements et les fusils, la 3e division, que l'empereur le pressait cependant de faire partir, ne sortirait pas de son royaume. Miollis avait cru bien faire en cédant et en rendant compte à l'empereur. Quelques jours plus tard, nouvelle vexation. Carascosa refusait de faire connaître la force de sa division à un inspecteur français des revues[2].

Il y avait, dans toute cette attitude du roi et de ses généraux[3], une intention voulue, intention dont il était d'autant plus impossible de douter que le cabinet de Naples savait parfaitement qu'il n'avait en aucune façon le droit d'élever de pareilles prétentions contraires en tout point aux stipulations du traité de Bayonne. Pour plus de sûreté, dès qu'il avait été prévenu de la mise en mouvement de l'armée napolitaine, l'empereur avait aussitôt après avoir fait connaître au gouvernement du royaume d'Italie sa volonté de lui accorder libre passage, et recommandé qu'elle fût bien reçue et bien traitée. Aussi pressé que désireux d'aplanir toutes les difficultés, il avait tenu à savoir à la charge de qui devrait être

1. D'après Vignolle, ces troupes se composaient des cadres des 3e et 4e bataillons du 6e de ligne, des dépôts des 14e et 25e légers et du 2e étranger, d'un bataillon de volontaires romains, d'une compagnie d'artillerie, 3 de gendarmerie et 2 de gardes-côtes, employées à Civita-Vecchia, au château Saint-Ange et sur le littoral.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, vol. 139, pce 288, fo 549. Le Ministre des Relations extérieures à Durand ; Paris, 14 décembre. Dépêche no 4.

3. Cf. *Annexe XIV*.

la subsistance de ces troupes et chargé le Ministère des Relations Extérieures de voir si cette question avait été tranchée d'avance dans les traités de la France avec Naples.

D'après un rapport que Caulaincourt remit à l'empereur le 1er décembre, l'article 10 du traité de Bayonne (15 juillet 1808) portait que : « Le gouvernement de Naples fournira à la France pendant la guerre continentale, un contingent de 16.000 hommes d'infanterie et de 2.500 hommes de cavalerie. Ces troupes seront entretenues et soldées par le roi, tant qu'elles seront en Italie ou dans les autres Etats de l'empereur; partout ailleurs, le roi des Deux-Siciles aura seulement à en payer la solde. »

Pour Caulaincourt, il résultait de ces dispositions que, « dans aucun cas, le roi n'avait à payer la subsistance des troupes napolitaines employées hors de ses Etats ». A ses yeux, le mot entretien comprenait les « vivres et autres dépenses de cette nature ». « Jusqu'ici, disait encore le duc de Vicence, les troupes napolitaines ont été nourries par la France lorsqu'elles se trouvaient sur son territoire. Il en a été de même pour les troupes de la Confédération du Rhin », et, en appliquant à la guerre présente les exemples du passé, il pensait que « les troupes napolitaines se rendant dans la Haute Italie devaient être nourries par l'Etat, où elles seront stationnées ». En approuvant le 3 décembre, la proposition de Caulaincourt, l'empereur avait ajouté de sa main : « Elles *auront la nourriture, le Traité l'accorde. Rien de plus* », et cet avis avait été presque aussitôt transmis par Caulaincourt au comte Marescalchi, ministre des Relations Extérieures du royaume d'Italie[1].

La présence de Fouché à Naples n'avait rien changé à la situation. S'il avait été reçu avec empressement, avec joie même par Murat, il n'en faut pas moins reconnaitre avec Durand que, malgré ses longues conversations avec le roi, il n'avait jusqu'à ce moment pu rien obtenir que des paroles en l'air et des protestations sans valeur. Ce qui inquiétait surtout Durand, qui avait eu soin de s'effacer afin de mieux laisser le champ libre à Fouché, et qu'on avait, d'ailleurs, tenu à l'écart, c'était la tristesse de la reine Caroline. « Elle a l'air, écrivait-il[2], de

1. *Archives des Affaires étrangères*. Milan, Ve 63, Pce 313, fo 405. Caulaincourt, Rapport à l'Empereur ; Paris, 1er décembre 1813 (*Ibidem*). Caulaincourt au comte Marescalchi ; 9 décembre, Pce 316, fo 408.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples Ve 139, Pce 278, fo 527. Durand

craindre des résolutions funestes. Rien ne prouve qu'il y en ait d'arrêtées. » Ne pouvant toutefois se décider à croire encore à la défection de Murat, le ministre de France à Naples en était venu à penser que la « possibilité d'une pacification entre la France et l'Autriche amènerait le roi à modifier ses combinaisons, et que Murat cherchait à ce moment des prétextes pour changer de marche ».

Le roi de Naples changeait, en effet, de marche. En attendant le retour de Schinina de Sicile et le résultat de ses démarches auprès de Bentinck, et pendant que Murat conférait journellement avec Fouché, le duc de Gallo, qui prodiguait maintenant aux souverains coalisés les protestations emphatiques de l'admiration et du zèle qu'il avait témoignés encore quelques mois plus tôt à l'empereur, Gallo qui, comme le disait si spirituellement Fouché, « des deux acceptions dans lesquelles son nom est pris en latin, avait toute la vigilance de l'un et rien de la franchise de l'autre », multipliait, encouragé et autorisé par Murat, ses offres de service et ses déclarations de dévouement aveugle et absolu à la cause de l'Europe. A tout instant il avait avec Menz des entrevues au cours desquelles il ne manquait pas de lui affirmer que la résolution du roi était prise, qu'il était irrévocablement décidé à quitter le service de la France, à prêter son concours à la coalition, et que Fouché perdait son temps à Naples où il n'obtiendrait rien.

L'armée napolitaine avait, d'après lui, l'ordre de pousser jusqu'à la rive droite du Pô, et d'y attendre les réponses que la cour de Vienne ferait aux dernières propositions que le prince Cariati avait été chargé de lui soumettre.

Dès à présent, sur l'ordre formel du roi, Gallo avait mis le feldzeugmeister Hiller au courant de la situation. Le général en chef de l'armée autrichienne d'Italie savait à quoi s'en tenir sur la portée et le caractère du mouvement des divisions napolitaines. La présence des Napolitains à Ancône et leur marche prochaine sur Bologne ne pouvaient, ne devaient donc en rien gêner ou contrarier les opérations de Hiller, avec lequel le général d'Ambrosio avait reçu, d'ores et déjà, l'ordre de correspondre d'une façon suivie[1].

au duc de Vicence; Naples, 4 décembre, Dépêche 91. « L'arrivée du duc d'Otrante, ses longues conversations avec le roi, l'accueil qu'il en reçoit, forment un si grave contraste avec la proclamation insérée au *Moniteur napolitain* (ordre du jour hostile aux Français) que les esprits s'y confondent. »

1. Dans l'entretien que Murat avait eu avec Fouché, le 1er décembre, Joachim avait déclaré au duc d'Otrante que son cœur était toujours à l'em-

Et c'était cependant à ces troupes que l'on accordait le libre passage, c'étaient ces troupes qu'on entretenait, qu'on soldait, qu'on logeait, c'était à ce gouvernement qu'on cédait des fusils dont ses soldats allaient se servir sur la rive droite du Pô contre les soldats français.

Pendant que Gallo rassurait les alliés, Murat, tout paraît le démontrer, semblait avoir, de son côté, réussi à donner le change à Fouché. On le croirait du moins en s'en tenant aux termes de la lettre que le duc d'Otrante adressait à l'empereur le 2 décembre, ainsi qu'aux protestations que le roi de Naples jugeait à propos de renouveler le lendemain[1], bien probablement sur les conseils mêmes de Fouché. Mais malheureusement pour le duc d'Otrante, il savait, dès ce moment, que ses efforts, si toutefois ils étaient sincères, devaient être infructueux. C'est d'ailleurs le duc d'Otrante lui-même qui s'est chargé de fournir les preuves incontestables de l'échec auquel devait aboutir sa mission à Naples. C'est lui-même qui, dans une lettre qu'il adressa de Rome à l'empereur[2] quarante-huit heures après son départ de Naples, affectant de ne plus se souvenir des espérances et des affirmations contenues dans ses dépêches antérieures, reconnaîtra que, le jour même de sa première audience, Caroline lui avait dit : « Monsieur le duc, vous venez trop tard, le cœur du roi est à l'empereur, mais son imagination est séduite ».

La correspondance de Menz avec Metternich pendant la durée du séjour de Fouché à Naples (*Haus, Hof und Staats-Archiv*, n° 1 et P. S., 1, 3, 4, 5 et 6 ad n° 17) permet, d'autre part, de suivre pas à pas l'évolution du cabinet napolitain. C'est le 22 novembre que Mier s'était embarqué à Barletta pour se rendre en passant par Vienne auprès de Metternich à Francfort, et ce fut seulement le 2 décembre que Menz reçut les dépêches de Metternich datées d'Ohrdruff (Thuringe) le 28 octobre. Menz

pereur, que seules les circonstances l'empêchaient d'agir ouvertement. N'avait-il pas mis en route les 25.000 hommes promis à l'empereur et dont les pluies continuelles et les débordements de rivière ralentissaient la marche. « Je laisse croire aux Anglais que j'agis pour mon compte : à cette condition, nos côtes ne seront pas inquiétées et mon royaume sera tranquille. Mais l'empereur doit compter sur moi. » (*Archives des Affaires étrangères*). Naples. Supplément 7. Fouché à l'empereur; Naples, 2 décembre 1813.

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples. Supplément 7. Fouché à l'empereur; Naples, 2 décembre. Le roi de Naples à l'empereur; Naples, 3 décembre.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples. Supplément 7. Fouché à l'empereur; Rome, 20 décembre 1813.



s'était aussitôt rendu chez Gallo qui s'était empressé de lui fournir les explications désirées au sujet des négociations de Ponza, du rôle et des missions de Schinina en Sicile, du projet, prêté à cette époque à Bentinck, d'une descente des Anglais dans le royaume de Naples. Sans vouloir entrer dans la discussion de ces faits déjà anciens, Menz avait uniquement insisté sur les pleins pouvoirs donnés à lord Aberdeen, « sur l'intention bien décidée de l'Angleterre de négocier et de conclure avec le gouvernement napolitain conjointement avec l'Autriche, sur l'entente et l'union complète des alliés, et en fin de compte sur l'inutilité absolue de l'envoi à Londres de Schinina, que, d'après le dire de Gallo, on avait résolu de rappeler de Sicile pour le charger, après l'avoir muni des pouvoirs nécessaires, d'une mission confidentielle auprès du gouvernement anglais ». Dans ce premier entretien, après avoir pris l'engagement de renoncer à l'envoi de Schinina, Gallo s'était borné à déclarer à Menz que « le roi était bien déterminé à renoncer à l'alliance de la France et à faire cause commune avec les Hautes Puissances alliées moyennant des arrangements d'une convenance réciproque ».

Le lendemain 3, Menz revient à la charge et tout en posant en principe que le roi persistait pour le moment à s'en tenir aux instructions données au prince Cariati, Gallo lui déclare « qu'en attendant, Joachim fera marcher sur le Pô, et sans dépasser ce fleuve, une armée de 30 à 40.000 hommes, qui entrera en opération aussitôt après la conclusion de l'arrangement avec l'Autriche ». En même temps, il lui annonce officiellement que la division d'Ambrosio en marche par les Abbruzzes sur les Romagnes doit être sur le point d'arriver à Ancône, qu'une autre division fait halte à Rome, et que le départ du roi pour l'armée n'est retardé que par l'attitude menaçante des Anglais. Profitant de ces communications, Menz avait invité Gallo « à faire donner au général d'Ambrosio l'ordre de faire au nom du roi des ouvertures rassurantes au feldzeugmeister Hiller et de lui déclarer que les troupes napolitaines ne contrarieraient pas ses opérations ».

Le lendemain 4, Gallo, qui avait demandé vingt-quatre heures pour avoir le temps de soumettre la question au roi, rapportait au chargé d'affaires autrichien une réponse catégorique. Il priait Menz « de faire connaître à Hiller que les *Napolitains marchaient sur le Pô sans intentions hostiles envers l'Autriche et ne franchiraient pas ce fleuve jusqu'à*

l'arrangement définitif avec la cour de Vienne; que les négociations ouvertes avec l'Autriche et l'Angleterre ne pouvaient laisser aucun doute sur la sincérité du roi; que, par conséquent, le général en chef ne devait pas se gêner dans ses opérations; enfin que le général d'Ambrosio serait chargé d'entretenir une communication permanente avec le général Hiller, et qu'on lui donnait l'ordre d'expédier au plus vite au quartier général de l'armée autrichienne d'Italie les dépêches portant ledit avis. »

Comme il en rendait compte dans une dépêche en date du 7 décembre, Menz avait su, de façon positive, que les ordres en question avaient été envoyés au général d'Ambrosio, dès le 6 au soir. Le nouvel entretien, au cours duquel Gallo avait eu à cœur de prouver au diplomate autrichien l'empressement qu'il mettait à tenir ses engagements est loin d'être moins caractéristique, moins intéressant que les précédents : il permet de constater les progrès faits par l'influence autrichienne pendant le court espace de temps qui s'était écoulé du 2 au 7 décembre. Menz ne garde déjà plus l'attitude réservée et prudente des premiers jours. Il parle désormais un tout autre langage et demande carrément à Gallo des explications au sujet de l'armement de la marine, de l'arrivée presque simultanée à Naples de Fouché et du général Lechi, de cet ensemble de faits « qui contribuent à répandre dans le public le bruit que le roi aurait définitivement embrassé le parti de la France ». Loin de s'étonner de cette curiosité qui ressemble presque à une mise en demeure, Gallo s'empresse de fournir les renseignements qu'on lui demande. Il reconnaît que l'on a donné, en toute hâte, l'ordre de procéder à l'armement de la flotte désarmée depuis deux mois; mais ce n'est là qu'une simple mesure de précaution motivée par les questions indiscrètes posées par le commandant anglais de l'île de Ponza, lors de l'envoi de Schinina, sur l'état de défense du golfe de Naples et la situation de la marine napolitaine.

Quant au général Lechi qui s'était gravement compromis en Catalogne, c'est aux instances du roi qu'il doit d'avoir été gracié par l'empereur, et « comme il a des rancunes contre Napoléon, il sera probablement employé au service du roi ».

Pour ce qui est de Fouché, de l'accueil aimable qu'on lui fait à la Cour, de son assiduité auprès du roi, Gallo n'hésite pas à confier à Menz que « le duc d'Otrante, ancien ami de Joachim, a été envoyé à Naples, avec mission de catéchiser

le roi et de mettre en usage l'influence que cette vieille liaison pouvait lui procurer sur son esprit pour le raffermir dans l'alliance avec Napoléon, et l'engager à joindre toutes ses forces à celles de la France ». Il lui avoue même que « Fouché s'était adressé à lui, Gallo, pour lui demander son concours ». Le roi et lui-même protestèrent envers Fouché de leurs sentiments de reconnaissance envers l'empereur, en lui faisant toutefois sentir que la France, au milieu des désastres qu'elle venait d'essuyer, ne se trouvait guère dans le cas de secourir le royaume. « Jamais, ajoute enfin Gallo, Fouché ne parviendra à changer la détermination du roi[1]. »

Le 3 au matin, le général de Conchy poussait enfin résolument en avant de Fratta Polesine sur Rovigo par les deux rives de l'Adigetto, à gauche par Villanova del Ghebbo, à droite par Costa di Rovigo. Favorisé par un épais brouillard et par la négligence des avant-postes de Marschall, il réussit à surprendre les 2 compagnies du régiment Benjowsky établies à Villanova et à les enlever presque en totalité, pendant que sa colonne de droite débouchait de Costa. Aussitôt après y avoir opéré sa jonction avec sa colonne de gauche, se portant sur Rovigo, il réussit encore à faire mettre bas les armes à la compagnie que Marschall venait d'envoyer à Roverdiere, et à couper le chemin de Rovigo à 2 autres compagnies qu'à la nouvelle de la surprise de Villanova, Marschall avait portées en avant par la digue de la rive gauche, et enfin à enlever Rovigo. Débouchant sans tarder de la ville, il s'élança à la tête de ses 2 escadrons sur les réserves autrichiennes établies au nord de Rovigo, et les contraignit à se replier au plus vite sur Boara Polesine. Mais afin de garder ses derrières et de s'assurer sa retraite en cas d'échec, le général avait dû laisser un demi-bataillon à Villanova del Ghebbo et charger les 2 compagnies du 106e de tenir en respect le bataillon autrichien qui avait occupé Lendinara et qui, sur l'ordre de Marschall, se replia le 3 vers le soir sur Rotta Sabadina (rive gauche de l'Adige). Pendant ce temps, de Conchy avait continué son mouvement sur Boara, sans parvenir toutefois à enlever ce point et à forcer le passage de l'Adige. La journée avait été, en somme, mauvaise pour les Autrichiens, auxquels elle avait coûté, d'après le dire de Marschall lui-même, 1 offi-

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Menz au prince de Metternich. N° 1 et P. S., 1, 3, 4, 5, 6 ad n° 11.

cier et 282 hommes prisonniers, 1 officier et 27 hommes tués, et 2 officiers et plus de 300 hommes blessés. Les pertes des Français relativement minimes ne s'élevaient qu'à 13 tués et 35 blessés.

Mais, tandis que Marschall faisait part de ses craintes à Hiller en lui mandant le 3 au soir, qu'il essayerait de conserver Boara Polesine, l'inquiétude s'emparait à nouveau du général de Conchy. Au lieu de renouveler le lendemain l'attaque contre Boara qu'il venait d'ébaucher seulement à la fin de la journée attaque qui, on le voit, avait de grandes chances de réussir, au lieu de rester tout au moins à Rovigo, ce qui lui aurait été d'autant plus facile que le terrain était tout à fait à son avantage, il se décida à se replier le soir même sur Fratta et Villanova[1]. Le général sentait si bien la gravité de la résolution qu'il avait cru prudent de prendre que, rendant compte un peu plus tard, le 6 au matin, au général Marcognet, il éprouvait le besoin d'expliquer et de justifier son mouvement rétrograde. « Il paraît, lui écrit-il, que l'ennemi a des intentions sérieuses de ce côté et veut, dit-on, établir une division entre l'Adige et le Pô. Toutes les dispositions du général Marschall, le 3, ne tendaient qu'à attendre et à couvrir le passage des troupes qui devaient venir... Je regrette de n'avoir pu rester le 3 à Rovigo. Mais j'y courais le risque de perdre le fruit de ma journée, ayant un corps de 500 hommes à Lendinara qui avait poussé des reconnaissances le soir jusqu'à Villanova et qui pouvait me couper la retraite, puisque je n'avais plus que les digues du canal Blanco pour me retirer, et de plus 800 prisonniers qui me gênaient beaucoup et dont la garde absorbait un bataillon entier. De plus, dans des chemins si étroits, il fallait peu de monde pour m'arrêter et me faire échapper le convoi. Je ne pouvais pas m'abandonner au hasard[2]. »

1. *Archives de la Guerre.* — Le vice-roi au Ministre de la Guerre; Vérone, 4 décembre, soir. Le duc de Lodi à l'empereur; Milan, 5 décembre. Commandant du génie Saint-Firmin au général Marcognet; Lendinara, 7 décembre. *K. u. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Boara, 3 décembre, 9 heures, soir, XII, 27 et Padoue, 10 décembre, XII, 27 *b*. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 6 décembre, XII, 37 *b*.

2. *Archives de la Guerre.* Général de Conchy au général Marcognet; Trecenta, le 6 décembre, 9 heures et demie matin. Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni. Busta* n° 2). Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione delle Relazioni Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizzera 1813-1814. Lettre de Milan; 8 décembre 1813. En

Quoi qu'en dise de Conchy, il ne risquait en tout cas rien à attendre le lendemain pour prendre un parti. Loin de s'abandonner au hasard, il aurait été fixé sur ce qui se passait devant lui et rassuré sur sa situation. En effet, il aurait su, que le bataillon de Lendinara s'était dérobé pendant la nuit et replié d'abord sur Rotta Sabadina, puis dans la direction de Boara, enfin qu'il n'y avait plus dans la Polésine que Boara qui fût encore aux mains de l'ennemi.

Il aurait surtout dû considérer que la marche d'un corps quelque peu considérable est extrêmement pénible dans cette région malsaine, coupée d'innombrables cours d'eau, canaux et fossés, semée de marais que l'on ne franchit que sur des chaussées étroites, véritables défilés où de simples détachements peuvent arrêter longtemps les têtes de colonne.

Bien qu'il eût dû être plus inquiet que de Conchy et d'autant plus affecté par les résultats de la journée qu'il avait failli se faire prendre à Rovigo, Marschall avait fait preuve de plus de calme. « Je cherche, écrivait-il le 3 au soir, à deviner les projets des Français qui n'ont même pas essayé de nous rejeter le soir même de l'autre côté de l'Adige, ni de pousser par Adria sur Venise. Peut-être ont-ils uniquement eu pour but de couvrir la marche de renforts allant sur Ponte Lagoscuro. »

Sur tout le reste de la ligne, sauf une escarmouche insignifiante du côté de Grezzana, il ne s'était absolument rien passé. Les Français continuaient à travailler à la flèche de Zevio. Radivojevich avait renforcé quelque peu la ligne des anciens postes de la brigade Starhemberg qui, s'étendant de San-Gregorio à Belfiore par Bionde di Porcile, était démesurément longue pour les quelques troupes placées sous les ordres du lieutenant-colonel Goldling.

Les pluies rendaient, d'ailleurs, les chemins de plus en plus impraticables et l'on craignait de les voir retarder la marche des brigades Bogdan et Steffanini, dont les têtes de colonne étaient attendues à Vicence le 12 ou le 13 décembre[1].

l'informant du succès remporté à Rovigo, Testi ajoutait : « Il paraît qu'une partie des troupes battues a réussi à passer le Pô à Crespino et à se réunir près de Comacchio au corps sous les ordres de Nugent qui, après avoir évacué Ferrare, s'y était concentré au lieu de se rembarquer, comme on l'avait espéré. Je ne sais si le général de Conchy aura l'ordre d'opérer à Ferrare sa jonction avec le général Pino et de marcher avec lui contre Nugent qui a avec lui 5.000 hommes. Je crains fort que les horribles routes de ces pays opposeront des obstacles presque infranchissables à la marche des troupes de Conchy et surtout au passage de son artillerie. »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 3 dé-

A l'aile droite, sans qu'il y eût pour cela de raisons particulières, on s'était repris à redouter un nouveau retour offensif des Français sur Ala, à penser que ce mouvement pourrait se produire par les monts de Vérone et à se disposer dans ce cas à manœuvrer contre le Monte-Baldo afin de donner aux Français des inquiétudes pour leur position de Rivoli[1].

4 DÉCEMBRE 1813. — **Starhemberg à Boara. — Concentration du corps Nugent du côté de Comacchio.** — Dans la Polesine, à Legnago, du côté de Vérone, comme plus en amont vers Ala, rien ne vint troubler le calme complet de cette journée. De Conchy se replia tranquillement par Costa, pendant que, d'autre part, on cessait les travaux à Zevio. Débarrassé de la présence des Français, Marschall avait fait réparer le pont de Boara, dont allait se servir le soir même Starhemberg, qui, passant par Monselice, arriva encore fort avant dans la soirée du 4 à Boara, où sa tête de colonne opéra sa jonction avec les 4 bataillons et les 4 escadrons de Marschall.

Comme tout était absolument tranquille, qu'on n'apercevait plus même de patrouilles françaises du côté de Grezzana, Hiller, pour ménager la santé et remonter le moral de ses troupes, modifia l'emplacement et la dislocation de sa division de première ligne et décida d'occuper faiblement les avant-postes et de rapprocher les soutiens[2].

Pendant ce temps, Nugent, que Pino[3] s'était bien gardé d'in-

cembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich et au général-major Steffanini ; Vicence, 3 décembre, XII, 24 et XII, 25 *c*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino, 3 décembre, XII, 25. Général Gober au F.-M.-L. Pflacher ; San-Martino, 3 décembre, XII, 25 *a* et F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich ; San-Martino, 3 décembre, XII, 26.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) ; F.-M.-L. Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 3 décembre, 8 heures soir, XII, 21, au général-major Vlasitz ; 3 décembre, 5 heures soir, XII, 22 et (Feld-Acten Sommariva), XII, 16, et Rovereto, 8 heures soir, XII, 12, au F.-M.-L. Fenner et au général Stanissavlevich, XII ad 18 et XII, 20.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 4 décembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 4 décembre, XII, 33. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Boara, 4 décembre, XII, 28. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller ; Montebello Vicentino ; XII, 35. Général Gober au F.-M.-L. Pflacher ; San-Martino, 4 décembre, XII, 35 *b*. Général-major Starhemberg au F.-Z.-M. Hiller ; Boara, 5 décembre, minuit, XII, 36. Général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 4 décembre (Feld-Acten Sommariva), XII, 24 et XII, 25.

3. Pino ne pouvait cependant ignorer l'importance qu'on attachait à tout ce qui se passait du côté de Ferrare. L'anxiété était telle que Carlo Villa, secrétaire du duc de Lodi, à ce moment malade de la goutte, écrivant la

quiéter, avait achevé de concentrer en partie à Comacchio, en partie à Magnavacca ses troupes, désormais renforcées de plus de 2.000 hommes. Son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda, avait pris position à Torre di Belocchio[1] (entre Magnavacca et Primaro.)

La garnison de Venise, en revanche, n'était pas restée inactive, et, bien que chaque sortie fût la cause et l'occasion de désertions relativement nombreuses, on en avait exécuté deux dans la journée du 4. L'une, celle de Treporti, avait eu pour objet moins de reconnaître la position des assiégeants que d'abattre et de rapporter le bois dont on avait besoin. Elle avait réussi sous ce rapport; mais comme, au cours de cette reconnaissance, 40 hommes des 3 compagnies d'élite du 4e léger italien en avaient profité pour déserter, Seras avait dû les faire relever à Treporti par le 3e bataillon du 35e.

Le même jour une partie de la garnison de Cavanella était sortie dans la direction de Loreo afin de faire rentrer des barques chargées de vivres. A 11 heures du matin, le détachement avait su que les Autrichiens, après avoir passé l'Adige à Cavarzere, avaient poussé, d'une part, sur Loreo, de l'autre, sur la digue vers Cavanella, compromettant par ce mouvement la rentrée dans la redoute. On avait aussitôt fait sortir de Cavanella un autre détachement chargé de détourner l'attention de l'ennemi, et auquel on avait prescrit de se replier devant lui et de l'attirer sous le canon de la place. Cette opération avait été intelligemment conduite. Les Autrichiens s'étaient avancés sur les talons du détachement jusqu'à petite portée de canon et avaient été reçus par une décharge qui les avait contraints de se retirer. Ordre avait été pendant ce temps envoyé au détachement marchant sur Loreo de revenir sur ses pas; mais, en sortant de ce village, il avait été vivement chargé par des hussards qui avaient fini par se retirer après lui avoir toutefois sabré et enlevé quelques hommes[2].

5 ET 6 DÉCEMBRE 1813. — **Le général Marcognet marche sur Rovigo. — Renforts envoyés au général Starhemberg. — Marche de**

veille de la part du duc au général Vignolle, le priait de renseigner le duc sur la position de Pino à Ferrare (*Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 47). Carlo Villa au général Vignolle; Milan, 3 décembre 1813.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 4 décembre, XII, 38.

2. *Correspondance du général Seras*, du 6 décembre 1893 au 9 janvier 1814. (*Documents inédits appartenant au lieutenant Seras, communiqués par le professeur Roberti*). Général Seras au vice-roi; Venise, 18 décembre.

Nugent sur Ravenne. — Passage du Po di Primaro. — Prise du fort de Primaro. — Entrevues du général Manhès et du brigadier sir Robert Hall. — Vues de lord William Bentinck sur la Sicile. — Révolte du 3e bataillon de Liccaner. — Capitulation de Zara. — Bombardement de Clissa. — Danese nommé général. — Considérations sur la perte de la Haute Dalmatie. — La circonspection et la prudence du général de Conchy, en privant le vice-roi des avantages que pouvaient seules lui assurer l'occupation de Rovigo et la possession du pont de Boara, lui avaient non seulement fait perdre un temps précieux, mais l'avaient forcément placé dans l'obligation de renouveler l'entreprise dans des conditions bien plus défavorables que la première fois. Dans les derniers jours de novembre, les Autrichiens n'avaient pour ainsi dire personne dans la Polésine ; Nugent avait été chassé de Ferrare et l'archiduc Maximilien, en se repliant sur Crespino, avait prié Marschall de venir le soutenir et le relever. La situation s'était singulièrement modifiée depuis lors, surtout depuis l'arrivée de la brigade du général Starhemberg à Boara. Aussi, dès qu'il reçut la nouvelle du mouvement rétrograde du général de Conchy sur Fratta et Villanova, le vice-roi, désormais fixé sur les projets des Autrichiens et le but de leurs manœuvres dans la Polésine et sur le Bas Adige, reconnut la nécessité de tenter de ce côté un effort plus sérieux et de porter sur Rovigo la 4e division (général Marcognet). La brigade Campi fut envoyée à San-Michele pour relever la brigade Schmitz, que vint remplacer sur l'Adige à Ronco la brigade Jeanin, tandis que Marcognet concentrait entre le Bas Adige et le Pô les 8 bataillons qui lui restaient. La brigade Schmitz ayant quitté Vérone le 5 décembre à minuit pour remplacer les troupes de la 4e division échelonnées le long de l'Adige jusqu'à Isola Rizza, le général Marcognet avait reçu l'ordre de se mettre en route à la pointe du jour, en ayant soin de dérober soigneusement son mouvement à l'ennemi. La 1re colonne (général Jeanin : 5 bataillons d'infanterie, les sapeurs et l'artillerie) se porta sur Castagnaro et Villa Bartolomea ; la 2e (colonel Sevret : 3 bataillons, 3 compagnies du 3e chasseurs à cheval italien et l'artillerie de la brigade de Conchy) alla coucher à Legnago, où les réserves d'artillerie de la division devaient rester parquées jusqu'à nouvel ordre. De plus, afin d'alléger la colonne et d'accélérer la marche, le vice-roi avait décidé que la division, après avoir dépassé Legnago, n'aurait plus aucun gros bagage à sa suite.

quiéter, avait achevé de concentrer en partie à Comacchio, en partie à Magnavacca ses troupes, désormais renforcées de plus de 2.000 hommes. Son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda, avait pris position à Torre di Belocchio[1] (entre Magnavacca et Primaro.)

La garnison de Venise, en revanche, n'était pas restée inactive, et, bien que chaque sortie fût la cause et l'occasion de désertions relativement nombreuses, on en avait exécuté deux dans la journée du 4. L'une, celle de Treporti, avait eu pour objet moins de reconnaître la position des assiégeants que d'abattre et de rapporter le bois dont on avait besoin. Elle avait réussi sous ce rapport; mais comme, au cours de cette reconnaissance, 40 hommes des 3 compagnies d'élite du 4e léger italien en avaient profité pour déserter, Seras avait dû les faire relever à Treporti par le 5e bataillon du 35e.

Le même jour une partie de la garnison de Cavanella était sortie dans la direction de Loreo afin de faire rentrer des barques chargées de vivres. A 11 heures du matin, le détachement avait su que les Autrichiens, après avoir passé l'Adige à Cavarzere, avaient poussé, d'une part, sur Loreo, de l'autre, sur la digue vers Cavanella, compromettant par ce mouvement la rentrée dans la redoute. On avait aussitôt fait sortir de Cavanella un autre détachement chargé de détourner l'attention de l'ennemi, et auquel on avait prescrit de se replier devant lui et de l'attirer sous le canon de la place. Cette opération avait été intelligemment conduite. Les Autrichiens s'étaient avancés sur les talons du détachement jusqu'à petite portée de canon et avaient été reçus par une décharge qui les avait contraints de se retirer. Ordre avait été pendant ce temps envoyé au détachement marchant sur Loreo de revenir sur ses pas; mais, en sortant de ce village, il avait été vivement chargé par des hussards qui avaient fini par se retirer après lui avoir toutefois sabré et enlevé quelques hommes[2].

5 ET 6 DÉCEMBRE 1813. — **Le général Marcognet marche sur Rovigo. — Renforts envoyés au général Starhemberg. — Marche de**

veille de la part du duc au général Vignolle, le priait de renseigner le duc sur la position de Pino à Ferrare (*Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 47). Carlo Villa au général Vignolle; Milan, 3 décembre 1813.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 4 décembre, XII, 38.

2. *Correspondance du général Seras*, du 6 décembre 1893 au 9 janvier 1814. (*Documents inédits appartenant au lieutenant Seras, communiqués par le professeur Roberti*). Général Seras au vice-roi; Venise, 18 décembre.

Nugent sur Ravenne. — Passage du Po di Primaro. — Prise du fort de Primaro. — Entrevues du général Manhès et du brigadier sir Robert Hall. — Vues de lord William Bentinck sur la Sicile. — Révolte du 3e bataillon de Liccaner. — Capitulation de Zara. — Bombardement de Clissa. — Danese nommé général. — Considérations sur la perte de la Haute Dalmatie. — La circonspection et la prudence du général de Conchy, en privant le vice-roi des avantages que pouvaient seules lui assurer l'occupation de Rovigo et la possession du pont de Boara, lui avaient non seulement fait perdre un temps précieux, mais l'avaient forcément placé dans l'obligation de renouveler l'entreprise dans des conditions bien plus défavorables que la première fois. Dans les derniers jours de novembre, les Autrichiens n'avaient pour ainsi dire personne dans la Polésine; Nugent avait été chassé de Ferrare et l'archiduc Maximilien, en se repliant sur Crespino, avait prié Marschall de venir le soutenir et le relever. La situation s'était singulièrement modifiée depuis lors, surtout depuis l'arrivée de la brigade du général Starhemberg à Boara. Aussi, dès qu'il reçut la nouvelle du mouvement rétrograde du général de Conchy sur Fratta et Villanova, le vice-roi, désormais fixé sur les projets des Autrichiens et le but de leurs manœuvres dans la Polésine et sur le Bas Adige, reconnut la nécessité de tenter de ce côté un effort plus sérieux et de porter sur Rovigo la 4e division (général Marcognet). La brigade Campi fut envoyée à San-Michele pour relever la brigade Schmitz, que vint remplacer sur l'Adige à Ronco la brigade Jeanin, tandis que Marcognet concentrait entre le Bas Adige et le Pô les 8 bataillons qui lui restaient. La brigade Schmitz ayant quitté Vérone le 5 décembre à minuit pour remplacer les troupes de la 4e division échelonnées le long de l'Adige jusqu'à Isola Rizza, le général Marcognet avait reçu l'ordre de se mettre en route à la pointe du jour, en ayant soin de dérober soigneusement son mouvement à l'ennemi. La 1re colonne (général Jeanin : 5 bataillons d'infanterie, les sapeurs et l'artillerie) se porta sur Castagnaro et Villa Bartolomea ; la 2e (colonel Sevret : 3 bataillons, 3 compagnies du 3e chasseurs à cheval italien et l'artillerie de la brigade de Conchy) alla coucher à Legnago, où les réserves d'artillerie de la division devaient rester parquées jusqu'à nouvel ordre. De plus, afin d'alléger la colonne et d'accélérer la marche, le vice-roi avait décidé que la division, après avoir dépassé Legnago, n'aurait plus aucun gros bagage à sa suite.

Le général Grenier, en envoyant à Marcognet son ordre de mouvement, n'avait pas manqué de lui exposer en détail le but de son expédition et les intentions du vice-roi. Le général Marcognet était chargé de couvrir la droite de l'armée, de rejeter sur la rive gauche de l'Adige les corps autrichiens établis entre l'Adige et le Pô et de les empêcher de revenir sur la rive droite. Après avoir mis, le 6, son quartier général à Castagnaro ou à Villa Bartolomea, Marcognet devait avoir le 7 ses deux colonnes à hauteur de celles du général de Conchy. On lui conseillait de faire manœuvrer ce général sur le canal Blanco et Polesella, pendant que ses deux autres colonnes se porteraient sur Rovigo et Boara. On était, d'ailleurs, convaincu qu'on avait exagéré les forces des Autrichiens sur le Bas Adige, surtout depuis que l'on savait que, malgré le mouvement rétrograde du général de Conchy sur Fratta, les Autrichiens avaient évacué Lendinara et ramené par la rive gauche de l'Adige sur Boara les troupes qui occupaient ce point. Ce qu'on voulait maintenant plus que jamais, c'était s'emparer de la communication de Marschall et de Hiller avec Nugent et l'on prescrivait pour cela à Marcognet de s'établir à Rovigo, de mettre le général Jeanin en face de Boara, de se saisir de ce point doublement important, puisque de là on pouvait diriger de forts partis sur Crespino et communiquer avec le fort de Cavanella[1].

Pendant que les huit bataillons de Marcognet marchaient sur Castagnaro et Legnago, les Autrichiens se renforçaient, eux aussi, à Rovigo et à Boara. Cette fois encore, on avait trop tardé. Exécutée deux ou trois jours plus tôt, l'opération sur Rovigo et Boara aurait eu d'autant plus de chances de réussir que Starhemberg venait seulement d'entrer en ligne le 5, que le pont de Boara n'avait pas encore été réparé puisqu'il ne fut achevé que dans le courant de la journée du 5, enfin que les deux bataillons des régiments archiduc François-Charles et Benjowsky, dont on renforçait la brigade Starhemberg, ne la rejoignirent que le 6[2].

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre : Vérone, 8 décembre. Général Grenier au général Marcognet : Vérone, 5 décembre, et général Marcognet. Ordre de mouvement : Isola Porcarizza, 5 décembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 5 décembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au général Stefanini et au F.-M.-L. Marschall : Vicence, 5 décembre, XII, 40 et XII, 40 *b*. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller : Boara Padovana, 5 décembre, 1 heure soir, XII, 37. Général-major Fölseis au F.-Z.-M. Hiller : Bevilacqua, 5 décembre, XII, 38.

Les reconnaissances envoyées par le général de Conchy, l'avaient cette fois assez bien renseigné. Il savait et faisait savoir à Marcognet que le pont de Boara était réparé, qu'on avait aussitôt après fait entrer à Rovigo 500 hommes et 250 chevaux, pendant qu'une grosse colonne s'était dirigée de Monselice par Stanghella sur Boara, où l'on construisait un ouvrage, et où l'on réunissait des vivres. Il était clair que les Autrichiens avaient mis le temps à profit pour se retrancher à Boara qu'ils étaient décidés à conserver à tout prix. Aussi de Conchy, qui venait de recevoir du général Marcognet l'avis de sa marche en avant, lui avait répondu : « Il n'y aura personne de trop et vous arrivez fort à propos. »

Prévenu encore par ses reconnaissances de la présence de postes autrichiens à hauteur de Rotta Sabadina et de Lusia et de l'existence de deux ponts volants sur ce point, de Conchy avait aussitôt prescrit au bataillon du 102ᵉ, arrivé le 5 au soir à Castagnaro, de se porter dès le 6 au matin sur Lendinara, pendant que la 29ᵉ demi-brigade provisoire allait avec quelques pelotons de chasseurs à Fratta et que 3 compagnies s'établissaient avec un peloton de cavalerie à Villanova del Ghebbo se reliant au bataillon de Lendinara qui, de là, envoyait des détachements vers l'Adige. Le 6 à 2 heures, de Conchy avait achevé son mouvement et ses troupes occupaient les positions suivantes : à Fratta, un bataillon du 20ᵉ, à Villanova le bataillon du 101ᵉ, à Lendinara les 102ᵉ et 106ᵉ avec des postes détachés à Cavazzana, (2 kilomètres nord-est de Lendinara) et des patrouilles surveillant Rotta Sabadina et Lusia[1].

Afin d'appuyer le mouvement que le général de Conchy devait exécuter le lendemain 7 sur Rovigo et Boara, Marcognet, d'après les indications que lui avait données ce général, avait prescrit au général Jeanin de se porter de Badia sur Lendinara suivi à une heure d'intervalle par la colonne du colonel Sevret qui, sauf contre-ordre, devait prendre position à Lendinara. En quittant Badia, Jeanin devait s'éclairer sur sa gauche

1. *Archives de la Guerre.* Général de Conchy au général Marcognet; Trecenta, 6 décembre, 9 heures et demie matin, et Fratta, 6 décembre; 11 heures soir. La nouvelle des avantages remportés près de Rovigo que le vice-roi avait immédiatement transmise par télégraphe à Melzi (*Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril*), le vice-roi au duc de Lodi, Vérone, 5 décembre) avait causé peu d'effet à Milan, parce que sa réception avait coïncidé avec l'ordre de faire partir de la capitale toutes les troupes disponibles (*Cf.* Mantovani, *Diario Politico e Ecclesiastico di Milano.* Ambroisienne M. [illegible], 1811-1815, 6 décembre 1813).

çais après les avoir transportés de l'autre côté des digues du Pô di Primaro. Grâce à ces barques, l'avant-garde put passer le fleuve et prendre pied sur la rive droite. Coupés en deux et séparés de leur gros puisqu'il avait été envoyé à San-Alberto, les défenseurs de Primaro perdirent contenance, abandonnèrent presque sans lutte d'abord les bords du Pô di Primaro, puis le fort lui-même, et se replièrent derrière le Lamone.

Au lieu de s'attacher à eux, le commodore Rowley profita de leur retraite pour procéder immédiatement à l'établissement d'un pont qui nécessita l'emploi de 30 bateaux, et dont la construction présenta de sérieuses difficultés à cause de la violence et de la rapidité du courant[1].

L'achèvement de ce pont et la possession du fort de Primaro mettaient désormais Nugent, non seulement en mesure de pouvoir soutenir son avant-garde et de résister à une attaque en cas de retour offensif des Français, mais de se porter sans crainte et sans grand risque contre Ravenne, sous la protection de retranchements d'autant moins aisés à enlever que, d'une part, ils étaient couverts par les vastes inondations du pays et que, de l'autre, ils pouvaient être protégés du côté de la mer par les feux croisés de l'escadre anglaise. A partir de ce moment, Nugent menaçait si sérieusement Ravenne et la Romagne, que le vice-roi se trouvait en réalité dans l'impossibilité de faire échouer cette entreprise. « Si les Napolitains étaient arrivés à présent sur le Pô, écrivait-il à Clarke, ce qu'ils auraient dû et pu faire facilement, ces projets eussent été déjoués. » Mais il comptait tellement peu sur le concours ultérieur des Napolitains, qu'il crut inutile d'envisager l'éventualité des services qu'ils auraient encore pu lui rendre en se portant d'Ancône par Rimini sur Ravenne.

Sa défiance et ses soupçons auraient été plus grands encore, s'il avait eu connaissance de ce qui venait de se passer en

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 8 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 6 décembre, XIII, 38 (Feld-Acten Hiller) ; général-major Nugent au F.-Z.-M. Hiller ; Primaro, 8 décembre, XII, 49 1/2. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Armandi au général Fontanelli ; Forli, 6 décembre 1813. « Le colonel Scotti posté à Primaro avec 400 hommes, sa gauche à San-Alberto, a tenu bon jusqu'à 4 heures, mais l'ennemi ayant débarqué du monde à San-Alberto et ayant forcé ce point, le colonel Scotti a dû se replier sur Ravenne. » *Regio Archivio di Stato, Modene.* (*Archivio Estense Tassoni, Busta* n° 2). Testi à Tassoni ; Milan, 15 décembre 1813.

Calabre. Tandis qu'on répondait de Paris aux lettres du général Miollis, relatives au passage de la 1re division napolitaine et à la demande faite par Murat de la fourniture des vivres aux troupes de son armée, en ouvrant, pour cet objet, un crédit de 60.000 francs à chacun des commissaires ordonnateurs des 29e et 30e divisions militaires[1], Murat, non content d'avoir fait partir Schinina pour Ponza et pour la Sicile, cherchait à se rapprocher d'une autre façon de lord William Bentinck et à renouer avec le lord capitaine général les négociations brusquement interrompues quelques mois auparavant par son départ subit et inattendu pour la Grande Armée.

A peine de retour à Naples, il y avait appelé le général Manhès qui commandait en Calabre. Après avoir pris les ordres du roi, Manhès venait de faire dire au brigadier sir Robert Hall qu'il désirait voir lord William Bentinck, et, en l'absence du lord capitaine général déjà rentré à Palerme, sir Robert Hall avait été autorisé à se rendre, le 5 décembre, en Calabre pour y conférer avec le général Manhès.

Du procès-verbal de cette entrevue, procès-verbal que sir Robert Hall rédigea en présence de Manhès, il résulte que cet officier général était chargé par le roi de Naples de s'entendre avec lord William Bentinck pour combiner avec lui la marche de son armée sur l'Italie du nord et de lui faire part de son désir, de sa résolution de s'allier avec la Grande-Bretagne. Il faisait, en outre, savoir à Bentinck qu'il avait eu, après la bataille de Leipzig, une entrevue avec les souverains alliés *qui avaient, dès lors, cessé de considérer le gouvernement de Naples comme un gouvernement ennemi de la coalition*. Murat insistait sur la grande popularité qu'il s'était acquise en Italie et sur le fait évident, manifeste, incontestable à son avis, de l'attachement que lui témoignaient les Napolitains qui le préféraient à leur ancien roi ; mais il déclarait, d'autre part, qu'il *ne ferait rien en faveur des alliés avant d'être fixé sur les intentions de l'Angleterre à son égard*[2].

Comme bien l'on pense, lord William Bentinck, prévoyant ce qui allait se passer dans ce premier entretien, avait eu soin de ne donner ni pouvoirs ni instructions au brigadier. Il l'avait

1. *Archives de la Guerre*. Le Ministre directeur de l'Administration de la Guerre au Ministre de la Guerre ; Paris, 6 décembre.

2. *Record Office. Foreign Office*. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 26 décembre, Vr 93. Dépêche 50 et (*Ibidem*). Entretien du brigadier Sir Robert Hall avec le général Manhès en mer ; 6 décembre, *Annexe* A à la Dépêche 50.

simplement chargé de prendre note des déclarations de Manhès et de les lui faire parvenir. Le 8 décembre, sir Robert Hall retournait de nouveau en Calabre porteur, cette fois, de la réponse de lord William Bentinck, de la note de ce singulier diplomate qui, se croyant tout permis, n'hésitait pas à désobéir aux ordres formels de son gouvernement et dont l'obstination et l'entêtement n'étaient jamais en peine pour trouver des arguments toujours nouveaux que lui inspiraient et son insatiable ambition et la haine implacahle qu'il avait vouée à Murat. « Vous direz au général Manhès, écrivait-il à sir Robert Hall, que je me refuse à répondre à ses propositions, tant que je n'aurai pas reçu de plus amples informations par la voie de l'agent qu'on doit m'envoyer de Naples. Ajoutez que je *considère le sort de l'Italie comme décidé et que j'attache peu d'importance au parti, quel qu'il soit, que prendra Murat*[1]. »

Sans perdre une minute, sir Robert Hall s'était hâté de se rendre en Calabre et de remettre la réponse de Bentinck au général Manhès, qui, sans avoir jamais pensé qu'on accueillerait favorablement les ouvertures du roi, ne s'attendait pas cependant à recevoir un refus conçu dans des termes aussi hautains et aussi peu respectueux. Manhès, qui connaissait bien Murat, crut toutefois utile d'exposer à Hall les sentiments du roi et ses idées sur Naples, en ajoutant à son appréciation ces paroles tristement prophétiques : « *Quand un homme de sa trempe met une couronne sur sa tête, il faut que la couronne et la tête tombent ensemble.* » Puis comme Manhès répétait ensuite à Hall ce qui se disait à Naples à propos des négociations entamées en vue d'une paix générale, Hall profita de cette occasion pour lui dire que Murat aurait dû accepter les offres que lord William Bentinck lui avait faites en juin, tandis qu'à l'heure actuelle il était impossible de se fier à un roi qui ne se retournait vers les alliés que parce que la Grande Armée était anéantie. L'Angleterre n'avait, du reste, aucune raison pour protéger le roi de Naples ou s'allier avec lui.

Tout en reconnaissant le bien-fondé de cette argumentation. Manhès essaya de faire comprendre à Hall que Murat n'aimait que la France et non le maître qu'elle s'était donnée, qu'elle avait accepté et qu'il croyait, de plus, avoir largement payé sa dette à son pays. Le brigadier anglais, qui savait que Bentinck

1. *Record Office. Foreign Office.* V° 93. Réponse de lord William Bentinck au brigadier Sir Robert Hall.

ne voulait pas rompre tout à fait avec Murat et qui connaissait, au moins en partie, les idées dont son chef caressait la réalisation, crut le moment venu d'atténuer par ses paroles l'arrogance, presque insolente, de la réponse qu'il avait été chargé de transmettre.

Après avoir essayé de prouver au général Manhès que Bentinck désirait néanmoins trouver le moyen de s'entendre amicalement avec le roi, il lui répéta que, si ce dernier tardait encore à prendre un parti, il serait fatalement renversé par ses ennemis du dehors et du dedans. Il croyait de plus de son devoir de faire part à Manhès de l'étonnement de lord William Bentinck, fort surpris et quelque peu offensé de voir qu'on lui eût laissé ignorer l'existence des relations de Murat avec les souverains alliés, alors qu'il y avait cependant un représentant de l'Angleterre au quartier général des souverains coalisés. De toute façon d'ailleurs, la déclaration même, par laquelle les souverains auraient cessé de considérer Murat comme leur ennemi à partir du jour de son départ de la Grande Armée, ne pouvait suffire pour assurer à Murat la direction des affaires en Italie, des affaires d'un pays qui avait trop souffert du joug et de la domination de la France pour jamais consentir à accepter comme libérateur un membre de la famille Bonaparte. En terminant, il avait eu soin d'ajouter sur l'indication de Bentinck, qui connaissait les points faibles du caractère de Murat, son amour-propre et son orgueil, que le lord capitaine général s'estimerait malgré tout heureux de pouvoir s'entendre avec Murat, dont il admirait les hauts faits et le courage [1].

On aurait d'ailleurs tort de croire que la politique de Bentinck était uniquement guidée et inspirée par l'implacable hostilité, par la haine irréconciliable qu'il avait vouée à Murat, à celui qui n'avait jamais été à ses yeux qu'un aventurier couronné et par l'appui illimité qu'il affectait de prêter à Ferdinand IV, parce qu'il représentait le principe de la légitimité, parce qu'il était un roi de droit divin. S'il en avait été ainsi, il n'aurait pas cru utile de faire au prince héréditaire des Deux-Siciles, au vicaire général, les singulières ouvertures, dont il nous faut parler maintenant. Pour mettre ce prince au courant des avances que Murat faisait à l'Angleterre, il n'aurait pas attendu que le général Mac Farlane l'eût avisé de la venue de Schinina, que

1. *Record Office. Foreign Office.* N° 93. *Annexe B* à la dépêche 30. Sir Robert Hall à lord William Bentinck ; Messine, 10 décembre.

sir Robert Hall lui eût transmis la demande d'entrevue du général Manhès. Il n'aurait pas eu besoin de prendre pour prétexte à lui présenter des observations et à lui soumettre des propositions, pour le moins singulières, le vote du parlement de Palerme qui séparait les deux couronnes de Naples et de Sicile. Dans une note en date du 4 décembre, rédigée en français, Bentinck profitait de ce vote pour essayer d'en démontrer la sagesse au prince héréditaire. D'après lui, la réunion des deux couronnes ne pouvait se faire sans grande effusion de sang. D'autre part, pour assurer le bonheur et la tranquillité de la Sicile, pour qu'il n'y éclata pas de révolution, il fallait et il faudrait pendant longtemps encore l'appui effectif de l'Angleterre, qui, après la paix générale, pourrait ne plus vouloir faire les frais de l'entretien d'une force protectrice. Bentinck en concluait que le mieux serait de laisser la Sicile à l'Angleterre et le royaume de Naples au roi Ferdinand.

« La Sicile, qui, au dire de Bentinck, n'a jamais été d'aucun avantage à Naples, ne sera florissante que sous les Anglais. On pourrait donc, si le roi y consent, ou agrandir Naples en Italie, ce qui est difficile à cause du pape, ou donner à la famille royale une compensation annuelle égale à toute sa liste civile et s'engager de plus à tenir à la disposition de Naples une armée calculée sur le pied le plus étendu que la Sicile pourrait soutenir et à donner, en cas de nécessité, au royaume de Naples l'appui de toutes les forces britanniques, comme on l'avait fait pour l'Espagne et le Portugal[1] ».

A cette ouverture, quelque peu surprenante et inattendue, le prince héréditaire avait répondu, après deux jours de réflexion, par un refus qui ne sembla pas absolu à Bentinck et qui lui parut uniquement motivé par l'insuffisance de la compensation qu'il avait offerte[1].

Toujours habile et prudent malgré les audaces qu'il se croyait permises, Bentinck avait eu soin de rassurer presque immédiatement le prince héréditaire en lui écrivant le 14 décembre qu'il s'était simplement agi d'une idée qui lui était personnelle, d'une idée qui ne lui avait pas été inspirée par le gouvernement anglais, de ce qu'il appelle négligemment, en affectant de ne plus attacher la moindre importance à sa lettre, un *sogno filosofico*, un château en Espagne, ou bien encore

1. *Record Office. Foreign Office.* Volume 93. Lord William Bentinck au prince héréditaire ; 4 décembre 1813, et prince héréditaire de Sicile à lord William Bentinck, 6 décembre 1813.

comme il le dit en commençant sa lettre, le rêve d'un voyageur. Tout en feignant d'être complètement rassuré et bien que le 20 décembre il eût remercié Bentinck de l'explication qu'il lui avait donnée, le prince héréditaire n'en avait pas moins jugé nécessaire d'envoyer copie de sa réponse au prince de Castelcicala, son ambassadeur à Londres et ce dernier n'avait pas manqué de lui répondre : « Si lord Bentinck est sujet à de tels rêves, il n'est pas l'homme qu'il fallait pour être accrédité à la cour du roi son maître. »

Bentinck avait d'ailleurs dit la vérité dans sa lettre du 14 décembre. Tout cela, il avait osé le faire sans ordres, sans instructions, parce qu'il avait réellement rêvé d'arracher la Sicile aux Bourbons, de la donner à l'Angleterre et d'en devenir le vice-roi. C'était là tout le secret de sa haine contre Murat, de son dévouement pour Ferdinand IV. Il fallait que le premier partît de Naples, pour que le second pût y rentrer.

A Zara, dès qu'il eut rejeté la proposition d'armistice de deux mois qu'il avait faite en réponse à la nouvelle sommation de Tomasich, le général Roize, avait rouvert le feu le 2 décembre, et le tir très vif de la place, auquel les assiégeants n'avaient pu répondre convenablement faute de munitions, avait causé de sérieux dégâts dans leurs batteries, et démonté quelques pièces. Presque au même moment des corsaires français partis de l'île Vergada (au sud de Zara Vecchia) avaient réussi à enlever 14 bateaux chargés de vivres et venant de Sebenico; mais, pourchassés et atteints par les chaloupes canonnières de Cadogan, ils avaient été obligés d'abandonner trois de leurs prises[1].

Le faible espoir qui restait encore au général Roize, ne devait pas tarder à s'évanouir. Un événement, qu'il avait cru prévenir grâce aux mesures énergiques qu'il avait prises, allait dans la nuit même du 2 au 3 décembre, lui enlever ses dernières illusions, le priver des dernières ressources dont il avait absolument besoin pour continuer la résistance.

Le 2 décembre, vers 8 et demie du soir, les assiégeants entendirent à leur grande surprise le bruit du canon et de la fusillade à l'intérieur de la place. On se battait dans l'ouvrage à cornes.

Quatre soldats du bataillon de Liccaner en garnison à Zara,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 1er, 2 et 3 décembre, XIII ad IV, 50, 51, 52, et capitaine Cadogan au général Tomasich, à bord de la *Havannah* en rade de Zara, 2 décembre, XII, 6.

(les caporaux Dmitar Millensnich, Juko Pavichich, les soldats Abram Chanak et Dujo Shikich) avaient depuis longtemps déjà conçu le projet de s'emparer de la ville et de la place de Zara pour la livrer au général Tomasich. Ils avaient fait part de leur idée à quatre capitaines du bataillon, Messich, Gergurich, Deochich et Allstern qu'ils savaient être d'ardents partisans de l'Autriche. Mais le complot avait été découvert, et le général Roize, ne sachant que faire de ces officiers dont les noms lui avaient été révélés, ignorant la part prise par les soldats, avait fait arrêter les capitaines qu'il renvoya de Zara peu de temps avant l'arrivée de Tomasich devant la place. Les quatre soldats n'avaient pas renoncé pour cela à leur projet. Ils savaient qu'une partie des officiers étaient tout dévoués à la France, et que les autres étaient trop timorés, trop timides pour songer à se compromettre dans une pareille entreprise. Ils se gardèrent même, dans la crainte d'une indiscrétion, de rien dire à leurs camarades. Mais lorsque le bombardement eut ébranlé et abattu le moral des habitants, jusque-là très attachés à la domination française, lorsqu'ils connurent la démarche tentée le 1er décembre par la municipalité auprès du général Roize, ils crurent que le moment était venu de reprendre leur projet et de tenter de le mettre à exécution, en profitant de l'obscurité et de la longueur des nuits et du découragement de la population pour s'emparer de l'ouvrage à cornes et ouvrir les portes de la ville aux Autrichiens.

Le 2 décembre à 8 heures du soir, les trois compagnies de Liccaner logées dans l'ouvrage à cornes devaient fournir pour le service de la place un piquet de cinquante hommes, qu'on avait rassemblé sans incident et qu'on avait inspecté sans avoir remarqué rien d'anormal. Mais, lorsqu'on donna aux hommes l'ordre de se rendre à leurs postes, le caporal Millensnich, qui faisait partie de ce piquet, refusa d'obéir, harangua ses camarades en leur disant qu'il ne tirerait pas sur ses frères, qu'ils allaient se déshonorer à tout jamais en combattant contre leur patrie, et il réussit finalement à les convaincre. Le bruit avait fait prendre les armes aux autres hommes du bataillon qui, sortant de leur casernement, se réunissent au piquet. Le commandant Lemaître qui commandait ce bataillon n'eût que le temps de s'échapper de l'ouvrage à cornes et d'aller en courant prévenir le général Roize. Celui-ci rassembla en toute hâte quelques troupes d'infanterie, fit fermer et barricader la porte de la ville, occupa vivement les remparts et fit ouvrir un feu nourri

de mitraille et de mousqueterie sur les Liccaner révoltés de l'ouvrage à cornes. Convaincus désormais de l'inutilité de leurs efforts, voyant que leur tentative a échoué, décimés par le feu meurtrier dirigé contre eux et qui a déjà mis une cinquantaine des leurs hors de combat, ils s'élancent avec rage sur les pièces en batterie sur les remparts, en jettent 8 dans les fossés et en enclouent 3, enlèvent de haute lutte les portes de l'ouvrage à cornes, démolissent sous une grêle de balles la poterne de la demi-lune placée à l'avancée, et parviennent à sortir de la place et à gagner les lignes autrichiennes.

Pendant ce temps, les 3 autres compagnies de Liccaner, casernées en ville à proximité des remparts, ont eu connaissance de ce qui se passait dans l'ouvrage à cornes. Soulevés par un de leurs sergents-majors, les hommes de ces compagnies prennent, eux aussi, les armes, et veulent aller se joindre à leurs camarades. Après avoir vainement essayé de les retenir, leurs officiers sont obligés de les laisser faire. Mais on a eu, de la sorte, le temps de faire occuper par des gendarmes les positions les plus voisines, et, par des Italiens, une partie de l'enceinte dont on a retourné les pièces.

Profitant de ce que leurs officiers se sont enfermés dans les bureaux de la caserne, ils n'en essayent pas moins de s'emparer de l'un des bastions ; mais, accueillis par une salve bien dirigée qui jette à terre 30 d'entre eux, ils se replient sur leur casernes et s'y barricadent. Le général Roize, redoutant un assaut, et prévenu des mouvements et des préparatifs des Autrichiens, leur offre alors de les licencier et de les renvoyer s'ils consentent à déposer les armes. Les Liccaner rejettent ces propositions, passent la nuit sous les armes et forcent de la sorte le général Roize à consentir à les laisser sortir le 3 au matin de la place, par petits groupes, mais avec leurs armes[1]. Les hommes de ce bataillon furent envoyés par Tomasich à Smokovic et Bocagnazzo. Pendant la journée du 3, le général

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*) devant Zara, 2 et 3 décembre, XIII ad IV, 51 et 52. (*Skizze des Feldzugs in Dalmatien*), 6, 7 décembre, XIII, 2. Colonel Widmayer au général Tomasich. Rapport sur les événements de la nuit du 2 au 3 décembre ; Zara, 11 décembre, XII, 23. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 11 janvier 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. (Cf. *Annexe XV*). Le colonel Widmayer fut, après la capitulation de Zara, nommé gouverneur de la place (*K. u. K. Kriegs-Archiv, Journal des Kriegs in Dalmatien*), 9 décembre, XIII ad IV, 55.

Roize laisse également sortir de la place les officiers Croates de ce bataillon, ainsi que 25 canonniers Oguliner[1].

Il était désormais évident que la chute de Zara était prochaine et inévitable. Non seulement le départ des Liccaner réduisait la garnison à un effectif à peine suffisant pour garnir les remparts, mais ce déplorable exemple avait ébranlé la fidélité déjà douteuse des Italiens, et le feu très violent entretenu par les assiégeants pendant la journée du 3 avait achevé de décourager la population, qui manifestait hautement l'intention de se soulever et d'ouvrir les portes de la ville. Le 3 au soir, le général Roize dut se rendre à l'évidence et écrire la lettre par laquelle il déléguait le major Piquet auprès de Tomasich et de Cadogan pour traiter avec eux de la capitulation. Le 4 au matin, le feu de la place s'éteignait; quelques instants après, on hissait le drapeau blanc, et le parlementaire français se rendait au camp de Tomasich pour demander une suspension d'armes de trois jours, pendant laquelle on discuterait les conditions de la reddition de Zara. Après une conférence tenue le 5 décembre au quartier général de Tomasich, le général Roize signait, le 6 décembre, une capitulation aux termes de laquelle après être sortie de la place avec les honneurs de la guerre, emportant ses armes et ses bagages, la garnison réduite à 800 hommes devait être conduite de Fiume aux avant-postes de l'armée française d'Italie, sous la condition de ne plus servir avant d'avoir été échangée.

Les Anglo-Autrichiens trouvèrent dans la place 110 canons, 18 mortiers et obusiers, environ 100 pièces sans affûts, quantité de munitions et des vivres pour six semaines. On renfloua les canonnières et les péniches que les Anglais s'attribuèrent et qu'ils emmenèrent, malgré les réclamations de Tomasich, auquel ils promirent toutefois de les remettre à Trieste à la marine Impériale et Royale[2].

1. 16 officiers de ce bataillon passèrent aussitôt au service de l'Autriche (*K. u. K. Kriegs-Archiv*). (Feld-Acten Tomasich) devant Zara, 3 décembre, XII, 4.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 4, 5, 6 et 7 décembre, XIII ad IV, 53, 54, 55. (*Skizze des Feldzugs in Dalmatien*), 6, 7 décembre, XIII, 2. (Feld-Acten Tomasich) ; capitaine Cadogan au général Tomasich, en rade de Zara ; 2 décembre, XII, 2 et XII, 6. Général Roize au général Tomasich et au capitaine Cadogan ; 4 et 5 décembre, XII, 7 et XII, 8 (*en français*). Général Tomasich et capitaine Cadogan au général Roize, devant Zara, 4 décembre, XII, 9, 5-7 décembre, XII, 10. F.-M.-L. Lespine au général Tomasich ; Trieste, 5 décembre, XII, 12.

Record Office. Admiralty V° 48, P^{ce} 40. Capitaine Cadogan à l'amiral

Pendant ce temps, renforcé devant Clissa par 4 compagnies de Szluiner et 2 d'Oguliner, venues de Raguse et de la Dalmatie, et qui, toutes les 6, avaient quitté le service de la France, le colonel Danese, avait pu, grâce au concours de la population, amener ses 2 canons sur le Mont Marchesina Greda et commencer le bombardement de la place. Sur la proposition de l'*Armee Hof-Commissär*, Baldacci, qui avait fait valoir les services rendus à l'Autriche par Danese, en s'emparant avec une poignée d'hommes de Sebenico, du fort San-Nicolo et de Spalato, l'empereur d'Autriche avait signé, le 30 novembre, la promotion de cet officier au grade de général et accordé une récompense en argent au Frate Rebrich, qui avait puissamment secondé Danese en poussant les Dalmates et les Croates à déserter et à reprendre du service dans les rangs autrichiens[1].

La reddition de Zara avait fait tomber entre les mains des Autrichiens la dernière place française de la Haute Dalmatie. Sans la dissémination de leurs forces, sans le manque d'unité dans le commandement, les Français auraient pu considérablement retarder cette conquête, et peut-être même faire échouer l'entreprise aventureuse confiée au général Tomasich. Si dès le début de la campagne, ou tout au moins, dès qu'ils eurent à craindre une attaque sur la Dalmatie, les généraux français avaient abandonné Raguse et les places de la Basse-Dalmatie,

Fremantle, à bord de la *Havannah* en rade de Zara, 6 décembre (*Ibidem*). *Annexe* A, n° 111. Devant Zara, 10 décembre. D'après Cadogan, les pertes des Anglais pendant les treize jours de bombardement fait par les batteries Anglaises (2 caronades de 32 livres, 8 pièces de 18, 7 de 12 long et 2 obusiers servis par les Autrichiens) ne s'élevèrent qu'à 4 hommes tués et 10 blessés. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au Ministre de la Guerre ; Vérone, 11 janvier 1814. Informé par le général Roize de la conduite répréhensible de certains chefs qui avaient contribué à avancer la reddition de la place, le vice-roi ordonna leur arrestation immédiate. Le général Roize se rendit à Paris et les autres officiers à Turin, où ils devaient attendre des ordres. Comme il était facile de le prévoir, la population de Zara et les équipages avaient profité de la capitulation pour piller les canonnières et les magasins du port, et cet incident avait donné lieu à une correspondance assez aigre entre le capitaine Cadogan et le capitaine de frégate La Chastanède. (Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv*.) Capitaine Cadogan au général Tomasich ; Zara, 7 décembre, XII, 17 et capitaine de frégate La Chastanède au capitaine Cadogan ; Zara, 7 décembre, au général Tomasich ; Zara, 9 décembre, XII ad 17 et XIII, 19.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 3 décembre, XIII ad III, 6 (Feld-Acten Tomasich) Baldacci à l'empereur François ; Francfort, 22 novembre, XI, 65, au général Tomasich ; Francfort, 30 novembre, XI ad 65. Colonel Danese au général Tomasich ; Salona (entre Spalato et Clissa), 9 décembre, XII, 16

dont la perte était d'autant plus inévitable et certaine qu'ils étaient hors d'état de les soutenir et de les dégager, s'ils avaient désarmé et renvoyé dans leurs foyers les Illyriens, s'ils avaient concentré toutes leurs troupes, s'ils avaient fait refluer les approvisionnements tirés des places évacuées, ils auraient pu opposer au général Tomasich des forces relativement considérables, dont le moral et la fidélité n'auraient pas été ébranlés par les désertions incessantes des Croates. De la sorte ils seraient parvenus sans peine à empêcher ce général d'entrer en Dalmatie, en lui interdisant la seule route d'invasion de ce pays, celle qui vient de la Licca, en prenant position sur la Zrmanja, en s'y retranchant et en tirant parti de leur artillerie.

En agissant ainsi, les Français auraient pu conserver longtemps la Haute Dalmatie, utiliser les quelques ressources qu'elle présentait et s'y procurer l'argent qui leur faisait entièrement défaut. Leur attitude résolue et énergique aurait tenu en respect des populations qui, comme les événements se chargèrent de le démontrer, n'eurent ni le courage ni l'idée, même sur les points inoccupés ou évacués par les Français de se déclarer en faveur de l'Autriche avant l'arrivée des troupes de Tomasich. A Zara même, la population avait, au commencement du siège, prêté un concours dévoué et actif à la garnison, et, pendant que les Français auraient arrêté Tomasich sur la Zrmanja, les bourgeois de Zara, soutenus par les gendarmes et quelquès canonniers gardes-côtes, auraient assurément réussi à eux seuls à obliger la flottille anglaise à s'éloigner de leur ville et à reprendre la haute mer. Du reste, le général Roize avait, lui aussi, commis des fautes. En présence de la faiblesse numérique des troupes de Tomasich, il n'aurait jamais dû abandonner dès le début de l'investissement la position si importante d'Albanese (Borgo Erizzo), s'enfermer dans la place, se contenter d'opposer une résistance passive à un siège qui ne pouvait être conduit que timidement et lentement à cause du manque d'hommes, de canons, de munitions et de vivres. Il n'aurait surtout pas dû laisser passer, sans jamais essayer d'en profiter, les nombreuses occasions de faire des sorties heureuses et de bousculer les travaux, déjà si difficiles par eux-mêmes que les assiégeants eurent tant de peine à exécuter.

7 DÉCEMBRE 1813. — **Marche de la division Marcognet. — Affaire de Rotta Sabadina. — Ordres de mouvement du général**

Marcognet pour le 8 décembre. — L'avant-garde de Nugent entre à Ferrare. — Le général d'Ambrosio refuse de porter ses troupes sur Rimini. — Exigences de Carascosa à Rome. — La mission de Pignatelli en Toscane. — L'opinion à Naples. — Hiller songe un moment à passer l'Adige et à attaquer Vérone. — Combat de Vezza et de Ponte di Legno. — Marinkovich rejeté au delà du Tonale. — Le 7 décembre, à 1 heure de l'après-midi, le général de Conchy, sans nouvelles du général Marcognet qu'il espérait voir arriver dans la matinée à Lendinara, avait massé son monde entre Fratta Polesine et Villanova del Ghebbo, poussé son avant-garde sous les ordres du colonel Rambourg jusqu'à Costa di Rovigo, et laissé à Lendinara un bataillon du 106ᵉ qui devait aller à Villanova aussitôt après avoir été relevé. Comme il y a, de Lendinara à Boara, un peu plus de 15 kilomètres et, près de 7 de Costa à Rovigo, comme les chemins étaient difficiles, que plusieurs même étaient absolument impraticables, il n'était plus possible de se présenter avant la nuit devant les positions des Autrichiens. C'était encore une journée perdue, et l'attaque de Boara et de Rovigo, qui aurait dû avoir lieu ce jour-là, allait être forcément remise au lendemain.

Après avoir marché toute la journée du 6 et une partie de la nuit, les troupes qu'amenait Marcognet, étaient arrivées à Badia dans un état de fatigue et d'épuisement tel que leur chef avait dû leur donner un peu de repos et ne reprendre sa marche qu'à une heure assez avancée. L'artillerie surtout avait beaucoup souffert en route. Inquiétée, apres avoir passé le pont de Castagnaro, par les postes et les batteries de Radivojevich, elle avait dû se jeter dans un chemin presque impraticable et n'était arrivée qu'à grand'peine à Badia après avoir doublé les attelages et exécuté quantité de travaux extrêmement pénibles pour les hommes.

Ce retard forcé avait donné aux Autrichiens l'idée de faire inquiéter de Conchy par le bataillon de Benjowsky posté sur la rive gauche de l'Adige à Barbona et Rotta Sabadina, et d'essayer de menacer Lendinara en se saisissant des postes de Cavazzana et de Sabadina. Cette entreprise avait été couronnée de succès au début, et Cavazzana avait été enlevée presque sans coup férir, lorsque le colonel Pigeard du 106ᵉ, se portant vivement en avant avec 2 compagnies, repoussa les Autrichiens, les obligea à repasser l'Adige, et à se replier vivement sur Boara et s'empara du pont volant qu'il brûla,

après avoir réussi à prendre 4 officiers et 180 hommes.

Au bruit du combat, le général Marcognet avait aussitôt (10 heures du matin) envoyé la colonne du général Jeanin à Lendinara. Mais, comme ces troupes ne pouvaient y arriver au plus tôt qu'à 1 heure de l'après-midi, Marcognet, contraint de remettre l'attaque au lendemain, s'établit entre l'Adigetto et l'Adige, ayant à sa droite le général de Conchy, à Fratta et à Villanova, et le colonel Rambourg plus en aval, à Costa. Sa gauche passant par Ceresolo et Cavazzana (nord de Lendinara) s'appuyait à l'Adige et à Lusia. La colonne du colonel Sevret était en réserve, un peu plus en arrière, à Rasa (environ à mi-chemin entre Badia et Lendinara). La fatigue de ses troupes lui permettait d'autant moins de pousser au delà de Lendinara que, en rentrant de reconnaissance, le général Jeanin venait de lui annoncer qu'on n'irait pas loin sans rencontrer l'ennemi. Le général de Conchy l'informait de son côté que, d'après les renseignements qu'il avait recueillis, les Autrichiens avaient depuis la veille 1.000 hommes, 250 chevaux et 2 canons à Boara Polesine, 3.000 hommes et 4 canons sur la rive gauche de l'Adige, sans compter ce que le général Starhemberg avait dû mettre à Rovigo. Il s'occupait pour le moment à reconnaître si, comme on le lui avait dit, les digues qui longeaient les deux rives de l'Adigetto, de Villanova del Ghebbo et de Costa à Rovigo, étaient coupées et priait le général Marcognet de lui envoyer à Villanova, avec le bataillon du 106e, 2 canons et un caisson d'infanterie.

Le général de Conchy appelait de plus l'attention de Marcognet sur la nécessité de s'assurer si, vu le mauvais temps, le chemin du bas de l'Adige menant à Concadirame était encore praticable pour l'artillerie. Approuvant les propositions que le général de Conchy lui avait soumises et qui déterminaient le rôle que sa colonne devait jouer le lendemain, Marcognet l'autorisa par suite à former de ses 4 bataillons de Fratta et de Villanova, 2 colonnes qui se porteraient sur Rovigo par les deux rives de l'Adigetto et à ne commencer son mouvement que lorsque les colonnes de gauche seraient arrivées à hauteur de son avant-garde et se seraient engagées dans la direction de Concadirame. De Conchy avait, en outre, conseillé au général Marcognet, qui tint compte de ses avis et de sa connaissance du pays, de diriger l'une de ses colonnes le long de l'Adige par Lusia et Concadirame sur Boara, et de laisser à

Lendinara un bataillon avec un peu d'artillerie jusqu'au moment où l'on serait maître de Boara [1].

Pendant que le colonel Rambourg était chargé de faire partir sur Rovigo, à l'heure accoutumée, et par les deux rives de l'Adigetto, des reconnaissances dont il avait l'ordre de transmettre les résultats aux généraux Marcognet et de Conchy, tous les corps de la 4e division devaient prendre les armes le 8 décembre à 5 heures du matin.

C'était toutefois à 9 heures seulement, après avoir mangé la soupe, qu'une colonne de la 1re brigade (les compagnies de voltigeurs et le 1er bataillon du 53e), sous les ordres du chef de bataillon Moreau, avait ordre de partir de Cavazzana en s'éclairant surtout sur sa gauche vers l'Adige, de se porter sur Concadirame, de s'emparer de ce point, de contenir l'ennemi de ce côté et de faciliter les progrès des colonnes agissant par l'Adigetto sur Rovigo. Arrivée à Concadirame, cette colonne devait subordonner ses mouvements ultérieurs aux circonstances et aux ordres du général Jeanin chargé de la faire soutenir par un bataillon du 102e.

Les 2 autres bataillons du 53e, longeant la rive gauche de l'Adigetto, avaient pour mission de se porter d'abord sur Villanova del Ghebbo et de là, marchant à la même hauteur que la colonne du commandant Moreau, de pousser jusqu'à Concadirame, de gagner ensuite la route de Rovigo à Boara et de déboucher sur ce dernier point, où, par un mouvement bien concerté, on comptait voir la colonne du commandant Moreau arriver en même temps qu'eux. Un autre bataillon, réglant sa marche sur les progrès du 53e, devait suivre d'assez près pour pouvoir coopérer à l'enlèvement de Boara.

Le général Jeanin devait de plus répartir entre ses colonnes les compagnies du 3e chasseurs à cheval italien.

Après avoir laissé 1 officier et 50 hommes au pont de Villa Rasa le colonel Sevrot avait ordre lui aussi d'en partir à 9 heures, de venir prendre position à Lendinara, d'envoyer de là une compagnie d'infanterie et 25 chevaux occuper Cavazzana et le poste en face de Rotta Sabadina et de se concerter

1. *Archives de la Guerre*. Général Marcognet au général Grenier; Lendinara, 7 décembre. Général de Conchy au général Marcognet ; Fratta, 7 décembre, 1 heure après-midi. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 7 décembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 7 décembre, XII, 56 et XII, 63. Général major Fölseis au F.-M.-L. Marschall ; Bevilacqua, 7 décembre, XII, 71 *a*.

à Lendinara avec le commandant du génie San-Fermo pour la défense de ce point.

Après la prise de Rovigo, le général de Conchy, auquel on avait prescrit de s'éclairer jusque-là surtout sur sa droite, devait envoyer le colonel de Rambourg, avec la portion du 3e chasseurs à cheval italien, joindre la colonne du général Jeanin et lui recommander « de réunir tout ce qui se trouverait là de son régiment de façon à pouvoir agir avec avantage contre la cavalerie ennemie », pendant que de Conchy, après avoir couvert Rovigo, détacherait pareillement sur Boara les troupes dont il pourrait disposer.

Deux pièces, dont un obusier, devaient rester à Villanova, tandis que le reste de cette batterie assurerait, avec les pièces régimentaires du 53e, la défense de Lendinara, et que les caissons de munitions suivraient les colonnes d'attaque par la rive droite de l'Adigetto [1].

Starhemberg n'avait pas bougé, même après l'affaire de Rotta Sabadina. Echelonné de Rovigo à Boara, il se préparait à défendre vigoureusement ce dernier point et à empêcher Marcognet de s'emparer de la tête de pont et du passage de l'Adige [2].

Les mouvements et les préparatifs de Marcognet n'avaient cependant pas échappé à Starhemberg et ne lui avaient laissé aucun doute sur ses projets. Il était bien évident pour lui que, comme il l'avait mandé à Hiller, le vice-roi se proposait de couper ses communications avec Nugent et de contrarier l'établissement du blocus de Venise. Hiller, qui partageait complètement cette manière de voir, avait, par suite, chargé Marschall d'envoyer à Nugent l'ordre de manœuvrer de manière à faciliter les mouvements de son armée, ou bien en se portant sur Ferrare, ou bien, s'il était assez fort pour le tenter, en remontant le cours du Pô et en combinant ses opérations avec celles du général comte Starhemberg [3].

Mais heureusement pour Hiller, il était de toute façon trop tard pour que Nugent pût adopter l'un de ces deux partis. D'autre part, cet ordre ne devait lui parvenir que quarante-huit heures

1. *Archives de la Guerre.* Général Marcognet ; Lendinara, 7 décembre. Ordre de mouvement pour le 8 décembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 7 décembre, XII, 63.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 7 décembre, XIII, 39, XIII 40 (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 7 décembre, XIII, 54 *e*.

plus tard, et dans l'intervalle, il lui avait fallu continuer les opérations commencées contre Ravenne et qui, elles aussi, devaient puissamment contribuer à seconder les projets encore bien vagues et bien timides d'une reprise de l'offensive contre Vérone à laquelle Hiller avait songé, et à laquelle il allait, renoncer presque immédiatement.

En effet, Nugent était obligé par la force même des choses, de tirer parti des avantages que lui avait assurés la journée du 6. Dès le 7, son avant-garde passant le Lamone attaquait l'arrière-garde française, lui prenait environ 200 hommes et la rejetait sur Ravenne que le colonel Scotti ne faisait que traverser pour se replier, d'une part sur Forli, de l'autre sur Cervia (route de Rimini et d'Ancône). A 3 heures de l'après-midi l'avant-garde de Nugent entrait à Ravenne et établissait ses avant-postes du côté de Ponte Molino et le long du Savio sur les routes de Forli et de Rimini, pendant que Nugent faisait jeter un pont sur le Lamone à Cortelazzo (sud de Primaro) et renforçait le pont de bateaux du Pô di Primaro par l'établissement d'une tête de pont et d'épaulements pour l'artillerie. Pour plus de sûreté, il avait, en outre, fait prendre position à deux chaloupes canonnières qui s'étaient embossées de chaque côté du pont [1].

N'ayant aucune troupe dont il pût disposer pour soutenir le colonel Scotti à Ravenne, le général Barbou, arrivé la veille à Ancône, avait donné connaissance au lieutenant général d'Ambrosio des rapports qu'il avait reçus et l'avait invité à porter sur Rimini quelques troupes napolitaines. Mais ce général lui avait nettement déclaré « qu'il ne pouvait exécuter aucun mouvement que d'après les ordres directs de son souverain, lesquels seraient sans doute combinés avec ceux des divisions provenant de Rome ». D'Ambrosio, afin de ne pas trop donner l'éveil à Barbou avait cru bon, d'ajouter que « le roi, ayant dû, dit-on, arriver à Rome le 6, il était probable qu'il ne tarderait pas à recevoir des ordres pour la marche ultérieure de sa division », qui devait être concentrée tout entière du 7 au 9 entre Ancône et Sinigaglia, où l'on pensait que Murat la passerait en revue [2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 7 décembre, XIII, 38.

2. *Archives de la Guerre*. Général Barbou. Rapport d'Ancône, 7 décembre. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. **Préfet du Tronto au**

Ce n'est là qu'un des innombrables épisodes, dont l'ensemble permet de se faire une idée à peu près exacte de l'inconcevable attitude, de l'extraordinaire duplicité du roi de Naples.

Tandis que, probablement pour rassurer la vice-reine, justement inquiète et préoccupée de l'inaction des Napolitains, le vice-roi lui écrivait de Vérone : « N'aie aucune inquiétude sur le roi de Naples, je tâcherai de connaître sous peu ses véritables intentions. Tu feras bien, en attendant, de ne pas exprimer de doutes sur sa loyauté. » Murat se gardait bien de jeter prématurément le masque. Il tenait à tirer parti jusqu'au bout d'une situation qu'il croyait avantageuse et inattaquable, d'une situation grâce à laquelle, sans se prononcer, sans prendre encore position, il pensait pouvoir à la fois donner des gages de son bon vouloir aux alliés et duper l'empereur en réclamant de ses généraux des prestations accordées seulement aux contingents des alliés et des vassaux de l'Empire.

C'est ainsi qu'un nouvel incident s'était produit à Rome entre le général Miollis et le général Carascosa, lequel prétendait que ses troupes avaient droit, non seulement à la solde, mais à l'indemnité d'étape[1]. En même temps, le général Pignatelli-Strongoli, aide de camp de Murat, envoyé de Rome auprès de la grande-duchesse de Toscane, Elisa, lui avait demandé de fournir 20.000 paires de souliers à ses soldats, et de passer des marchés pour former des magasins extraordinaires de vivres sur les derrières de l'armée napolitaine en Toscane et dans la Romagne. En attendant les ordres de l'empereur, la grande-duchesse avait chargé le général Pouchin, commandant le département de l'Arno, de conférer avec l'aide de camp de Murat qui, poussé jusque dans ses derniers retranchements par le général, avait fini par laisser entrevoir ce dont il s'agissait. Pignatelli avait naturellement refusé l'assistance des fonctionnaires toscans et fini par déclarer qu'il n'était pas chargé de passer des marchés pour l'achat et la confection des souliers, que « sa mission se bornait à donner l'éveil pour le passage et les besoins des troupes ».

Ministre de l'Intérieur; Fermo, 7 décembre. Il signalait le passage par cette ville de 2 colonnes de troupes napolitaines (4.500 hommes) sous les ordres des maréchaux de camp Pepe et d'Acquino allant à Ancône.

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, P^ce 290, f° 533. Duc de Feltre à l'empereur ; Paris, 16 décembre. Envoi de deux dépêches de Rome le 7 décembre, l'une du général Miollis au Ministre de la Guerre, l'autre du lieutenant général Carascosa commandant la 1re division de l'armée napolitaine au général Miollis (Cf. *Annexe XVI*).

Malgré cela, comme l'empereur avait recommandé de ménager les susceptibilités de Murat, de ne lui fournir aucun prétexte, de bien traiter ses troupes, tout en se prononçant nettement contre l'établissement des magasins, le général proposait pour cette raison à la grande-duchesse de faire confectionner pour les Napolitains 4.000 paires de souliers, dont la fabrication coûterait de 19 à 20.000 francs[1].

On se faisait d'ailleurs moins d'illusions à Naples qu'à Paris. Pendant que Caulaincourt et le duc de Feltre écrivaient aux princes de la famille impériale, aux généraux Miollis et Barbou pour leur faire connaître les décisions de l'empereur relatives à la nourriture des troupes italiennes pendant leur séjour sur le territoire de l'empire et celui du royaume d'Italie, ainsi qu'à l'ouverture des crédits extraordinaires mis à la disposition des commissaires ordonnateurs des 29e et 30e divisions militaires[2], l'opinion générale à Naples était que « les troupes napolitaines ne marcheraient pas dans le sens de l'intérêt de la France ». Il faut croire que Fouché ne partageait pas cette manière de voir, et admettre, ce qui paraît presque inadmissible cependant, que Murat avait su cacher son jeu au rusé policier qui avait plus d'une fois réussi à demêler des intrigues bien autrement compliquées. En effet, ce n'était pas une confiance simulée qu'affichait le duc d'Otrante lorsqu'il ne craignait pas, deux jours plus tard, de rassurer en ces termes le prince Camille Borghèse « ... Nos affaires vont bien dans l'Italie méridionale ; les *allarmes* (sic) se dissipent, les hommes *pusillanimes* reprennent courage et les troupes du roi de Naples qui avaient été retardées par le débordement des rivières et par d'autres causes sont en marche sur le Pô. Les divisions, qui étaient à Rome et à Ancône, se portent en avant. La 3e division est partie de

1. *Archives de la Guerre*. La grande-duchesse de Toscane à l'empereur : Florence, 7 décembre. Général Pouchin, commandant le département de l'Arno, à la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane ; Florence, 8 décembre. Voir *Annexe XVII*.

2. *Archives de la Guerre*. Le Ministre de la Guerre à la princesse Elisa et au général Miollis ; Paris, 9 décembre. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 139, pce 281, fo 533. Le Ministre des Relations extérieures au duc de Feltre ; Paris, 7 décembre. *Le Diario Napoletano di Nicola* enregistre à la date du 8 décembre, en même temps que l'arrivée à Naples de Maghella, ex-préfet de police venant de Paris et qui ne doit être remis en fonction que lorsque le roi partira et emmènera le duc de Campo-Chiaro, « la présence à Naples d'un autre personnage qui aurait été en France ministre de la police et qu'on dit être Fouché ».

Naples avec la garde royale. Le roi lui-même va se rendre à Bologne[1]... »

Quant à Durand, auquel Fouché laissait soigneusement ignorer le résultat de ses entrevues avec Murat et Caroline, malgré son désir de croire à une solution favorable à la France, il ne pouvait s'empêcher de concevoir des craintes, malheureusement justifiées, sur la destination définitive des armements de Naples. Il venait d'apprendre qu'un courrier autrichien, arrivé sur les côtes de la Pouille avec des lettres pour le comte de Mier, était également chargé de dépêches pour Gallo. Les dépêches, qui avaient été reçues, contenaient, il est vrai, des réponses à des ouvertures d'une date ancienne et adressées à la reine lorsqu'on ne connaissait pas encore à Vienne le retour du roi à Naples. Ce qui était plus grave et plus caractéristique, c'était le fait que, afin de se concilier les bonnes grâces de Bentinck, Murat venait de faire rendre les prisonniers anglais faits à Capoue cinq ans auparavant. Le silence du lieutenant général prince Pignatelli-Strongoli, aide de camp du roi, parti depuis le 2 décembre et chargé par Murat d'une mission à Rome et à Florence, n'était pas moins inquiétant et significatif. Strongoli avait servi en Autriche. C'était un homme avide, ambitieux, peu attaché à Murat et ennemi déclaré de la France ; on disait même à Naples que de Florence il devait se rendre au quartier-général des alliés. Durand signalait encore un autre symptôme également alarmant. Depuis son retour à Naples, Murat n'avait pas cessé de faire ramasser tout l'or du pays. Durand, comme bien des gens à Naples, était convaincu que cet or servait au roi pour entretenir en Italie des intelligences à l'aide desquelles il se flattait d'y exercer une grande influence, et pour couvrir les dépenses considérables de ses négociations secrètes avec les souverains alliés. Quant au fameux article du *Moniteur napolitain*, comme sa publication avait coïncidé avec l'arrivée de Fouché à Naples, tout en reconnaissant que cet article « n'était rien moins qu'une véritable provocation à l'insurrection », Durand croyait que ses rédacteurs avaient cependant outrepassé la pensée du roi qui, cédant à un de ses fréquents mouvements de vanité, à un de ses accès d'orgueil, « avait seulement voulu afficher sa complète indépendance ». Le ministre de France n'en était pas moins sombre pour cela :

1. Fouché au prince Camille Borghese ; Naples, 8 décembre 1813. (Baron Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, IV, 1899.)

« Chaque jour, écrivait-il[1], rend les choses plus critiques. Nous approchons du dénouement. Puisse-t-il démentir les craintes que je suis forcé d'exprimer. »

Tandis que le vice-roi reportait à bon droit toute son attention sur les événements du Bas-Adige, sur les mouvements et sur l'attitude des Napolitains, qu'il se préoccupait presque exclusivement de sa droite, une idée singulière, à laquelle il renonça d'ailleurs presque aussitôt après l'avoir conçue, avait germé dans le cerveau de Hiller. Il avait songé un moment à passer l'Adige en aval de Vérone, fait venir les équipages de pont de Vicence à Villanova (sur l'Alpone), et ordonné à Radivojevich de chercher un point favorable pour jeter un pont. « La marche des troupes des généraux Starhemberg et Nugent entre le Pô et l'Adige du côté de Rovigo et l'établissement d'un pont sur l'Adige à Boara, écrivait-il à Sommariva[2] inquiètent l'ennemi qui croit que je vais entreprendre avec mes troupes des opérations contre Mantoue.

« C'est pour cela que le vice-roi fait descendre l'Adige à une grosse partie de ses forces et s'est massé sur ce point.

« Je n'ai jamais songé à ce plan et n'ai jamais eu pareille intention ; mais comme je ne veux pas que l'ennemi rappelle ses détachements, et comme, d'autre part, s'il affaiblit sa gauche du côté de Vérone, on pourrait sans trop de peine réussir à s'emparer de cette ville, je jetterai un pont sur l'Adige le 9 et j'attaquerai Vérone. Si vous entendez le canon de ce côté, c'est que l'attaque deviendra sérieuse. Vous ferez dans ce cas une démonstration, et dès maintenant vous surveillerez attentivement l'ennemi.

« Il est même possible que, si certaines considérations m'empêchaient d'attaquer Vérone, l'établissement du pont agace l'ennemi au point de le décider à renoncer à l'opération contre la Polésine et à rappeler ses forces sur sa gauche. Dans ce cas encore, j'aurai atteint mon but, puisque les troupes des généraux Starhemberg et Nugent, que je tiens à voir continuer leurs opérations entre le Pô et l'Adige, ne seront pas forcées à se rejeter sur la rive gauche de l'Adige. »

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 139, p°° 283, f° 535. Durand à Caulaincourt ; Naples, 7 décembre. Dépêche 92.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 7 décembre, XIII, 39 XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich et au général Starhemberg ; Vicence, 7 décembre, XII, 63 *b* et *c*. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 7 décembre, XII, 54 et (Feld-Acten Sommariva), XII, 55.

Dès le lendemain, renonçant à cette idée, peut-être à cause des inquiétudes que lui causait le silence de Nugent dont il était sans nouvelles depuis quelques jours, Hiller se rendait à Padoue. Avant de se mettre en route, il avait prévenu Sommariva que l'attaque sur Vérone n'aurait pas lieu, et lui avait prescrit de ne rien entreprendre et de laisser ses troupes en repos sur leurs positions[1].

Pendant que tout continuait à être absolument calme sur l'Adige où Sommariva se contentait de montrer de temps à autre quelques patrouilles du côté de Ceraino et du plateau de Rivoli[2], un bataillon du 16e de ligne (27e demi-brigade provisoire), envoyé par le général Gifflenga dans le Val Camonica, avait poussé de Breno sur Edolo, de concert avec le détachement qui, sous les ordres du colonel Neri venant d'Aprica et d'Edolo, opérait dans la Valteline. Après avoir chassé et malmené, le 6 décembre, les avant-postes de Marinkovich entre Edolo et Vezza di Oglio, après les avoir ramenés vivement sur Ponte di Legno, les deux colonnes avaient réussi, le 7, à tourner Marinkovich à Ponte di Legno, à le rejeter en désordre de l'autre côté du Tonal et à l'obliger à aller une fois de plus s'établir à Piano dans le Val di Sole après lui avoir mis hors de combat une centaine d'hommes, et lui avoir enlevé 2 officiers, 89 hommes, ses bagages et ses munitions[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva), F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 8 décembre, XII, 70 et (Feld-Acten Hiller), XII, 69 *a*.

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 45. (Journal de la division Palombini du 18 septembre au 31 décembre 1813.) La brigade Galimberti occupe à cette date Rivoli, et Palombini a son quartier général à Bussolengo.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M -L. Sommariva au général Vlasitz ; Rovereto, 7 décembre (Feld-Acten Hiller), XII, 57 (Feld-Acten Sommariva), XII, 50. Capitaine Marinkovich au F.-M.-L. Sommariva ; Ponte di Legno, 6 décembre et Piano (Val di Sole), 7 décembre, 11 heures soir, XII, 48 et XII, 56. F.-M.-L. Marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 8 décembre XII. 69. *Archives de la Guerre*. Duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 3 décembre, et Rovereto, 8 décembre. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Général Mazzucchelli au général Fontanelli ; Lecco, 6 décembre. « Le colonel Néri était, le 5, à Aprica allant sur Edolo ». Colonel Neri au général Fontanelli ; Edolo, 9 novembre. A battu l'ennemi à Vermiglia au delà du Tonale, fait garder le col, a mis 200 hommes à Ponte di Legno et est rentré avec le reste de son monde le 8 à Edolo. Général Gifflenga au général Fontanelli ; Brescia, 5 décembre. En annonçant au général Fontanelli qu'il avait envoyé le bataillon du 16e de ligne (français) à Edolo, le général lui mandait aussi que, aussitôt l'expédition finie, il serait forcé de le rappeler à cause du mouvement qu'il devait faire sur le lac de

8 DÉCEMBRE 1813. — **Position des troupes de Starhemberg le 8 au matin. — Combat de Rovigo et de Boara. — Position de la division Marcognet le 8 au soir et ordres pour le 9. — Nugent obligé par un ordre de Hiller de contremander la marche sur Forli. — Fenner reprend le commandement de sa division. — Ordre de mouvement de la 1re division napolitaine de Rome sur Foligno et Florence.** — Mis en éveil par l'escarmouche de Rotta Sabadina, prévenu par ses patrouilles et ses émissaires de la présence de la division Marcognet à hauteur de Lendinara et de Fratta, sachant que l'avant-garde de ce général occupait Costa di Rovigo, le général Starhemberg avait pris ses dispositions et réparti sa faible brigade, composée de 2.000 hommes tout au plus (le régiment Benjowsky, très affaibli déjà par les pertes éprouvées dans les combats devant Vérone et lors de la première affaire de Rovigo, 1 bataillon de Gradiscaner, 1 bataillon de landwehr du régiment archiduc Charles, 2 compagnies du 8e bataillon de chasseurs et 4 escadrons des hussards de Radetzky), entre les positions suivantes : à Concadirame, 2 compagnies de chasseurs et 1 peloton de hussards ; à Rovigo, les Gradiscaner et 1 escadron ; à la tête de pont de Boara, le gros de son infanterie, et, sur la rive gauche de l'Adige, à Boara Padovana (Boara Pisani) les 2 3/4 escadrons qui lui restaient[1].

Entre 8 et 9 heures du matin, le général Marcognet porta sa division sur Rovigo et Boara. Vers midi, la colonne de gauche, qui avait longé l'Adige, attaquait Concadirame, s'en emparait et rejetait les chasseurs sur le bataillon du régiment Benjowsky qui leur servait de soutien et obligeait même ce soutien à se replier avec eux sur une position plus en arrière et à peu de distance de la route de Rovigo à Boara. Renforcés sur ce point par 2 compagnies et demie de Gradiscaner et se reportant vivement en avant, les Autrichiens réussirent par une charge à la baïonnette d'abord à arrêter les progrès des Français, puis à les rejeter dans Concadirame qu'ils ne tardèrent pas à attaquer et à leur reprendre. Au moment où cette colonne de gauche était le

Garde, mais il ajoutait qu'il croyait pouvoir toujours être en mesure de porter des forces sur le Val Camonica, si les circonstances l'exigeaient.

Dans un second rapport daté d'Edolo le 9 et transmis par Mazzucchelli au général Fontanelli de Lecco, le 11 décembre, le colonel Neri mandait que les neiges l'avaient empêché de pousser au delà de Vermiglio, qu'il avait enlevé les bagages, les munitions et voitures des Autrichiens, et fait 89 prisonniers, dont 2 officiers et 1 chirurgien.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller : Padoue, 8 décembre, XII, 71.

plus fortement engagée, le colonel Grosbon du 53e déboucha sur les derrières et sur la gauche des Autrichiens, la dégagea, non sans éprouver des pertes sensibles, et parvint même à s'emparer pendant un moment de 2 canons. Mais, sabré par les canonniers, blessé par la chute de son cheval qui venait d'être tué sous lui, le colonel dut abandonner les pièces qu'il venait d'enlever. Une nouvelle charge à la baïonnette des Autrichiens réussit à les remettre en possession de Concadirame malgré l'entrée en ligne de 3 compagnies qui se contentèrent d'empêcher les Autrichiens de se prolonger sur le flanc gauche de Marcognet.

Pendant ce temps, le général de Conchy avait enlevé assez facilement Rovigo et rejeté ses défenseurs jusqu'au pont du canal Ceresolo (1 kilomètre et demi nord de Rovigo sur la route de Boara) qu'ils avaient barricadé, mais qu'ils durent cependant abandonner, après un combat assez vif, pour se replier sur la tête de pont, contre laquelle Marcognet et de Conchy s'épuisèrent en efforts stériles pendant le reste de la journée. A la nuit ils avaient seulement réussi à s'établir dans les premières maisons de Boara, lorsque, vers 8 heures du soir du soir, Starhemberg, réunissant tout ce qu'il avait d'infanterie dans la tête de pont, appelant à lui les hussards laissés jusque-là sur la rive gauche, et faisant reprendre l'offensive à sa droite à Concadirame, se jeta en masse compacte sur les troupes qui attaquaient Boara et les repoussa en désordre jusque sur Rovigo. Cette attaque de nuit, favorisée par l'obscurité et par l'épais brouillard qui avait régné toute la journée et qui n'avait pas permis aux Français de se rendre compte de l'infériorité numérique de leur adversaire, produisit un tel effet sur Marcognet, convaincu désormais qu'il avait devant lui à Boara 7.000 hommes et une nombreuse cavalerie, qu'il se décida à se replier sur les positions qu'il occupait le matin[1].

Les pertes avaient été sensibles des deux côtés, puisque, dans son premier rapport Starhemberg, évaluait lui-même à 200 le nombre des hommes qu'on lui avait mis hors de combat, et

1. *Archives de la Guerre*. Général Marcognet au général Grenier ; Lendinara, 9 décembre, 4 heures du matin. Le vice-roi au duc de Feltre ; Vérone, 10 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 9 décembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Boara Padovana, 8 décembre, XII, 72 *a*. F.-Z.-M. Hiller à l'empereur François et au F.-Z.-M. comte Wenzel Colloredo, Vicence, 12 décembre, XII, 121 et XII ad 121.

qu'en rendant compte des événements de Rovigo, le 9 décembre à 4 heures du matin, Marcognet annonçait de Lendinara, au général Grenier que le 53e de ligne, réduit à 1.040 hommes, avait eu 241 hommes tués, blessés ou disparus, et qu'un bataillon du 102e, après avoir laissé 110 hommes autour de Concadirame, n'avait plus que 290 hommes présents.

La journée avait été rude, l'attaque avait échoué ; mais, bien que les routes fussent dans un tel état que l'infanterie elle-même avait grand'peine à s'en tirer, rien n'obligeait Marcognet à commettre à son tour la même faute qu'on avait à juste titre reprochée cinq jours auparavant au général de Conchy, à ordonner précipitamment la retraite au lieu de rester sur sa position, d'y attendre au moins le jour, et ne prendre une résolution aussi grave qu'après avoir envoyé quelques reconnaissances et peut-être même tenté à nouveau le sort des armes. Enfin, le général Marcognet aurait dû songer qu'en abandonnant sa position, en quittant la Polésine, il permettait une fois de plus, et cette fois peut-être même définitivement, à Hiller de rouvrir ses communications avec Nugent, et d'établir tout à son aise l'investissement complet de Venise du côté de la terre.

Convaincu, sans avoir pu s'en assurer, que son adversaire disposait de forces supérieures aux siennes et plus que suffisantes pour se maintenir à Boara, affirmant sans avoir pu s'en assurer que Starhemberg s'appuyait non seulement sur la tête de pont, mais sur plusieurs ouvrages qui n'existaient que dans son imagination, que les Autrichiens avaient, en outre, garni plusieurs points de la rive gauche de l'Adige d'une puissante artillerie grâce à laquelle il leur serait toujours possible de soutenir une attaque et de donner aux renforts le temps d'entrer en ligne, il envoya le soir même à sa division l'ordre d'occuper les positions ci-après :

L'avant-garde (3e régiment de chasseurs à cheval italien et le 3e bataillon du 20e de ligne) allait s'établir avec le colonel Rambourg à Costa di Rovigo et le général de Conchy (3 bataillons du 101e, 102e et 106e) à Fratta Polesine. Si les communications de Fratta à Trecenta par Canda étaient praticables pour l'artillerie, ce général devait emmener avec lui 2 pièces régimentaires et, dans le cas contraire, les envoyer à Lendinara ; enfin le bataillon du 6e de ligne allait à Villanova del Ghebbo et le reste de la brigade du général Jeanin à Lendinara.

Le 9, de très grand matin, le colonel Rambourg devait pousser une reconnaissance sur les routes de Concadirame et de



Rovigo et informer immédiatement les généraux de Conchy et Marcognet de ce qu'il aurait vu. La division devait jusqu'à nouvel ordre rester sur ses positions ; le général de Conchy avait de plus reçu l'ordre de se replier sur Trecenta s'il était forcé à Fratta, et le colonel Rambourg, celui de revenir sur Lendinara, dans le cas où il lui serait impossible de se maintenir à Costa [1].

Pendant que ces événements se passaient sur le Bas Adige, l'archiduc Maximilien avait quitté Comacchio pour se rendre à Trieste, une compagnie de Warasdiner Kreuzer s'était établie à San-Alberto, et Finetti, le chef des insurgés italiens, à Longastrino (sud-ouest des Valli di Comacchio) avec une centaine d'hommes du corps franc qu'il s'était chargé d'organiser ; enfin quelques barques armées en guerre croisaient sur les lagunes de Comacchio. Rejoint par deux bataillons de renfort, suffisamment pourvu d'artillerie, manquant seulement de cavalerie, le général Nugent avait résolu de pousser le lendemain son avant-garde sur Forli afin de prévenir à Rimini et à Bologne les Napolitains qu'il savait déjà arrivés à Ancône, lorsqu'il reçut le 8 au soir, du feldzeugmeister Hiller (*K. und K. Kriegs Archiv*, 7 décembre, XII, 54. *e*), l'ordre d'avoir à revenir derrière le Pô et d'opérer sa jonction, ou tout au moins de combiner ses opérations, avec Starhemberg. En présence d'instructions aussi formelles, Nugent dut à son grand regret reprendre l'ordre qu'il venait de donner et contremander la continuation de la marche en avant. Mais, avant d'abandonner le pays qu'il occupait et les positions qu'il venait d'enlever, il crut de son devoir d'appeler l'attention du général en chef sur les événements qui devaient être la conséquence inévitable de sa marche vers la rive gauche du Pô, sur l'influence désastreuse que pareil mouvement allait exercer sur les opérations de l'armée autrichienne. En effet, la flottille anglaise eût été obligée de retourner soit à Trieste, soit en Istrie, par cela même qu'il aurait été impossible pour elle de rester au mouillage dans la baie de Goro, dès que les troupes de Nugent auraient repassé sur la rive gauche du Pô. Exécuter un semblable mouvement, c'était, en somme, renoncer à rester en communication avec la flottille, rendre aux Français la possibilité de ravitailler Venise et leur abandonner avec les forts qu'on leur avait pris les canons

1. *Archives de la Guerre*. Général Marcognet ; Lendinara, 8 décembre, soir. Positions le 8 au soir. Ordres pour le 9 au matin.

qu'on y avait trouvés et que, faute de temps et des moyens nécessaires, il eût été de toute impossibilité d'enlever [1].

A l'aile droite, où Sommariva envoyait à Marinkovich un renfort de 4 compagnies de landwehr du régiment de Hohenlohe Bartenstein qui devaient être rendues le 10 à Male (Val di Sole) et où tout était naturellement resté d'autant plus tranquille, qu'Hiller avait renoncé à son projet d'attaque sur Vérone, l'on ne trouve en fait d'événement à signaler que le retour à Ala du feld-maréchal-lieutenant Fenner qui, remis de ses blessures, reprit à partir de ce jour le commandement de sa division [2].

En revanche, la 1re division napolitaine se préparait à quitter Rome et le général Carascosa venait de recevoir l'ordre de diriger les 1er et 2e régiments de ligne et les 1er et 3e régiments de chevau-légers sur Foligno où ils devaient être rendus du 17 au 22 décembre, tandis que les 3e et 5e régiments de ligne devaient aller de Rome à Florence et y arriver le 19 et 21. Le premier échelon de ces deux colonnes (le 3e de ligne) avait même déjà reçu l'ordre de commencer son mouvement le 9 au matin.

En communiquant cet itinéraire au général Miollis, qui s'était naturellement empressé de prévenir le général Barbou à Ancône, Carascosa s'était soigneusement gardé de lui indiquer la route, que ses troupes tiendraient au delà de Florence et de Foligno, de lui faire connaître même approximativement la date de leur départ de ces villes et surtout de répondre aux questions que le gouverneur de Rome, sans nouvelles des corps qui devaient remplacer la 1re division à Rome, avait d'autant plus le droit de lui poser qu'on lui avait officiellement annoncé pour le 14 décembre l'arrivée du 1er échelon de la garde royale [3].

De son côté en accusant réception au duc de Feltre de ses dépêches des 21, 23, 25, 28 et 30 novembre, relatives aux 4.000 fusils cédés au royaume d'Italie, aux conscrits destinés à l'armée d'Italie, à la marche des troupes italiennes revenant d'Allemagne par le Simplon et à la formation de l'armée

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*) 8 et 9 décembre, XIII, 35. Feld-Acten Hiller : général-major comte Nugent au F.-Z.-M. Hiller : Comacchio, 8 décembre, XII, 73.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40 (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1, et F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 8 décembre, XIII, 1.

3. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au Ministre de la Guerre ; Rome, 9 décembre. Itinéraire de la 1re division napolitaine de Rome à Florence et Foligno ; Rome, 8 décembre.

de réserve, le vice-roi avait appelé l'attention du ministre et de l'empereur sur les renforts autrichiens déjà arrivés ou mis en route et attendus à bref délai. Après lui avoir fait part de la venue prochaine de Bellegarde, il avait ajouté que, en raison de la lenteur inexplicable de la marche des Napolitains sur le Pô, il ne serait « pas étonné que les projets de l'ennemi, si ses renforts sont aussi considérables qu'on l'annonce, ne fussent de former une armée particulière au général Hiller chargée de se diriger sur la Romagne[1] ».

9 DÉCEMBRE 1813. — **Starhemberg rentre à Rovigo. — Marcognet se prépare à se replier le lendemain sur Trecenta. — Hiller étend les cantonnements de ses troupes. — Escarmouche de Volargno.** — Dans la matinée du 9, les troupes légères de Starhemberg avaient poussé sur Rovigo. N'y trouvant personne, elles avaient, vers 11 heures du matin, repris possession de la ville où elles furent, paraît-il, assez froidement accueillies par les habitants, qui ne semblaient nullement enchantés de redevenir les sujets de l'Autriche. Plus en arrière, Marschall avait envoyé un bataillon à Este et 4 compagnies à Bevilacqua[2].

Bien que dès 4 heures du matin, le général Marcognet eût expédié au général Grenier son rapport sur les événements de la veille, la journée se passa sans qu'il reçût le moindre ordre. Partie à 7 heures du soir de Vérone, la dépêche par laquelle Grenier lui envoyait ses instructions ne parvint à Marcognet que le 10 à 6 heures du matin[3]. Livré à lui-même, encore sous la douloureuse impression de son échec de la veille et des pertes sensibles éprouvées par sa division, Marcognet, que Grenier croyait à Rovigo et en face de Boara, et « auquel il conseillait de détacher des moulins pour rompre le pont de bateaux de Boara[4] », Marcognet, après avoir

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au Ministre de la Guerre; Vérone, 8 décembre.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 9 décembre, et 10 décembre, 1 heure 30 matin, XII, 72 et XII, 90. *Archives de la Guerre.* Colonel Rambourg au général Marcognet; Costa di Rovigo, 9 décembre.
3. *Archives de la Guerre.* Général Marcognet au général Grenier; Badia, 10 décembre matin.
4. *Archives de la Guerre.* Général Grenier au général Marcognet; Vérone, 10 décembre matin, et général Marcognet au général Grenier; Lendinara, 9 décembre.

attendu toute la journée des instructions et sachant par les reconnaissances de sa cavalerie que Starhemberg avait réoccupé ses anciennes positions, avait pris le soir la résolution de continuer le lendemain sa retraite sur Trecenta. Il avait, dans le courant de la journée, vainement essayé de rompre le pont de Boara en laissant aller au cours de l'eau plusieurs moulins flottant à la dérive.

L'artillerie de la 1re brigade et celle du 53e avaient, par suite, reçu l'ordre de partir à minuit de Lendinara pour Badia. Le mouvement de la division ne devait, il est vrai, commencer que le lendemain au jour pour la brigade Jeanin, et à 9 heures pour la colonne du colonel Sevret. Ces troupes avaient ordre de s'établir : un bataillon avec un escadron de chasseurs à Salvaterra rive droite de l'Adigetto à hauteur de Badia, un bataillon et une compagnie de chasseurs à cheval en avant de Badia, le reste de la brigade Jeanin avec l'artillerie à Badia, s'éclairant à gauche du côté de Piacenza d'Adige, en avant sur Villafora et sur leur droite sur Rasa, se couvrant plus à droite par un poste à Crocetta, et se reliant à la brigade du général Conchy, qui allait prendre position à l'extrême droite, à cheval sur le canal Bianco à Canda et Trecenta. Marcognet n'eut donc rien à changer à ses ordres, lorsque le 10 au matin, il reçut la dépêche par laquelle le général Grenier lui conseillait d'établir sa division en arrière du Castagnaro, sa droite vers Trecenta, sa gauche vers Carpi entre Castagnaro et Villa Bartolomea, avec des avant-postes sur Badia et vers l'Adigetto. Il ne lui restait plus pour se conformer aux ordres du vice-roi et de Grenier qu'à évacuer Badia, Salvaterra, Crocetta et Canda, à se reporter légèrement en arrière, puis, une fois arrivé derrière le Castagnaro, à retrancher les points susceptibles de défense et surtout les ponts du Castagnaro, enfin à y établir des batteries et à prendre toutes les mesures nécessaires afin de pouvoir couper les digues de l'Adigetto et du canal Bianco et inonder le pays entre l'Adige et le Pô[1].

Les Autrichiens ne songeaient d'ailleurs en aucune façon à

1. *Archives de la Guerre.* Général Marcognet : Lendinara, 9 décembre, Ordre de mouvement pour le 10. Général Grenier au général Marcognet ; Vérone, 9 décembre, heures soir. Général Marcognet au général Grenier ; Badia, 10 décembre. Général Grenier au vice-roi ; Vérone, 10 décembre, 7 heures matin. Le vice-roi au duc de Feltre : Vérone, 10 décembre. *Regio Archivio di Stato, Modene Archivio Estense Tassoni, Busta*, n° 21. Testi à Tassoni ; Milan, 15 decembre 1813.

inquiéter la retraite de Marcognet ou à rien entreprendre contre les positions du vice-roi. Le temps était épouvantable; les désertions augmentaient; on savait que les troupes napolitaines se rapprochaient lentement des points occupés par Nugent; de plus, Hiller attendait de jour en jour, d'heure en heure, l'arrivée de son successeur, le feld-maréchal comte de Bellegarde. Bien décidé à ne plus rien tenter avant son départ de l'armée, Hiller venait au contraire de prescrire de faire reconnaître les localités situées entre Vicence et Lonigo afin d'améliorer les cantonnements de ses troupes[1].

A l'aile droite, le calme, qui régnait depuis si longtemps, avait été troublé par quelques coups de fusil échangés entre une reconnaissance autrichienne et les avant-postes français entre Ceraino et Volargno. Tout était en revanche tranquille du côté du Tonale, où les Français s'étaient contentés de s'établir à Ponte di Legno[2].

10 DÉCEMBRE 1813. — **Mouvement de Starhemberg sur Fratta et Lendinara. — Marcognet se retire derrière le Castagnaro. — Réponses négatives de Pignatelli aux demandes des généraux Fontana et Pino. — Pino et Carascosa. — Position du corps de Nugent. — Proclamation de Nugent aux Italiens. — L'expédition de Catinelli en Toscane (10-16 décembre).** — L'accueil fait à Rovigo aux troupes de Starhemberg avait dû être non seulement glacial, mais nettement hostile, puisque, malgré la répugnance qu'il éprouvait à recourir aux mesures de rigueur, mis au courant de ces événements, le feldzeugmeister n'hésita pas à ordonner à Marschall d'infliger à cette ville un châtiment exemplaire et d'y prendre des otages choisis parmi les notables. La retraite de Marcognet ne laissant plus de doutes surtout après la destruction du pont de Rotta Sabadina que son arrière-garde avait brûlé avant de quitter les environs de Lusia, Marschall avait fait occuper Rovigo afin de laisser à Starhemberg, qui se portait sur Fratta et Lendinara, la libre disposition de tout son monde[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) ; Général-major comte Nugent au F.-Z.-M. Hiller ; Primaro, 9 décembre, XII, 74. F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich; Vago, 9 décembre, XII, 79. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Pflacher ; Vicence, 9 décembre, XII, 79 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). Général Vlasitz au F.-M.-L. Fenner; Ala, 9 décembre, XII, 73. Capitaine Marinkovich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Piano, 9 décembre, XII, 74 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 10 décembre, XII, 87.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 10 dé-

Le général autrichien n'allait, d'ailleurs, plus rien trouver devant lui. Après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes qui étaient venues s'établir sur la ligne Badia-Salvaterra-Crocetta-Canda-Trecenta, Marcognet leur avait envoyé l'ordre de se replier derrière le Castagnaro. L'artillerie, passant par Baruchella, se mit en marche le jour même à 5 heures du soir, pour se rendre à Castagnaro, tandis que les troupes placées sous les ordres du général Jeanin ne quittèrent Badia qu'à minuit pour se porter par le Ponte Vecchio (sud de Villa d'Adige), et par le chemin qu'elles avaient suivi en venant derrière le Castagnaro et aller prendre position : le bataillon du 131e à Mena (entre Castagnaro et Baruchella), le 53e à Villa Bartolomea, les 2 bataillons du 102e à Baruchella Destra, le bataillon du 6e à Carpi (entre Villa Bartolomea et Castagnaro), les bataillons du 106e et du 132e avec une compagnie de cavalerie d'arrière-garde, à Castagnaro. Le général de Conchy, déjà arrivé avec une partie de sa brigade à Trecenta, n'avait plus qu'à rappeler ses postes de Canda et à les établir au nord de Trecenta à Giacciano, et à l'est de ce même point à Bagnolo di Pô. Ces différents mouvements devaient être achevés le 11 à 8 heures du matin au plus tard, heure à laquelle tous les ponts devaient être rompus et les écluses levées.

En même temps, le vice-roi avait chargé de la surveillance de l'Adige entre Legnago et Vérone le général Mermet qui s'établissait à Isola Rizza. On redoublait de vigilance dans la place même de Vérone et, pour se débarrasser des émissaires autrichiens, ou tout au moins les tenir en respect, on avait, pendant les derniers jours, fait fusiller tous ceux sur lesquels on avait pu mettre la main[1].

Comme il l'écrivait au duc de Feltre, le vice-roi aurait désiré pouvoir se porter lui-même sur le Bas Adige et renouveler contre Rovigo l'opération que le général Marcognet avait si mal conduite et qui venait d'aboutir à un échec complet et à l'abandon de la Polésine. Mais, d'autre part, il n'osait s'éloi-

cembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller); F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 10 décembre. XII, 98. F.-M.-L. Marschall; au F.-Z.-M. Hiller ; Padoue, 10 décembre, midi, 1 heure 30 et 10 heures 45 soir, XII, 89 XII, 90 XIII, 91.

1. *Archives de la Guerre.* — Le général Grenier au général Marcognet : Vérone, 10 décembre. Général Marcognet. Ordre de mouvement; Badia; 10 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller, Montebello Vicentino (Feld-Acten Hiller), XII, 93.

gner de Vérone et dégarnir cette position, devant laquelle, d'après ses calculs, les Autrichiens devaient avoir de 22 à 24.000 hommes postés entre Arcole, Montebello Vicentino et San-Martino. Une fois de plus, il ne pouvait s'empêcher de constater[1] « que, dans ces circonstances, il eût été bien à désirer que les Napolitains fussent déjà sur le Pô[2] ».

Quoiqu'il ne voulût pas l'avouer même à la vice-reine, à laquelle, de peur de l'inquiéter, il n'osait cette fois, communiquer le fond de sa pensée, le vice-roi croyait de moins en moins à la coopération des Napolitains. S'il avait pu conserver encore quelques illusions après ce qui s'était passé à Rome et à Florence, les lettres de Fontana et de Pino se seraient chargées de les dissiper.

Le général Pignatelli, venant de Florence par Imola[3], avait passé par Bologne et s'y était entretenu avec le général Fontana avant de se rendre à Ferrare, « afin de connaître la situation des armées, et les dispositions prises pour recevoir l'armée napolitaine ». La communication de Bologne à Ferrare était précisément menacée à ce moment par des brigands ou des volontaires du corps franc-italien, qui avaient attaqué les postes de Traghetto et de Molinella et donné des craintes pour Malalbergo, dont la prise aurait coupé la voie directe de

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au duc de Feltre; Vérone, 10 décembre.

2. Ecrivant à Fontanelli pour l'informer de l'insuccès de l'expédition sur Rovigo, le vice-roi, auquel il paraissait positif « qu'Hiller avait dû recevoir de nouveaux renforts » et qui s'attendait « avant peu à quelque événement majeur » invitait son ministre de la Guerre à diriger sur Mantoue, au fur et à mesure de leur formation, les bataillons destinés à composer la division du général Zucchi : « Si j'avais ces jours-ci, lui disait-il, 3.000 ou 4.000 hommes de plus à Mantoue, j'aurais de moins l'inquiétude que l'ennemi, se renforçant à Rovigo, ne marche sur cette communication, et dans ce moment-ci j'ai à peine 2.000 hommes pour faire le service de cette place. Encore le général Peyri rend-il compte qu'il en déserte beaucoup. Il est bien entendu que vous gardez à Milan tous les conscrits destinés à être versés dans les bataillons revenant d'Espagne et qui doivent former la division du général Severoli. » (Cf. Zanoli, *Sulla milizia Cisalpino-Italiana*, II, 275. Le vice-roi au général Fontanelli ; Vérone, 10 décembre.)

3. Le chef d'état-major de la 4e division militaire signalait à ce propos au général Vignolle un incident qui se serait produit lors du passage du général Pignatelli à Imola. Un capitaine napolitain se serait abouché avec un officier de hussards autrichiens qui s'était présenté avec 2 hussards devant cette ville et ces officiers se seraient donné l'accolade. Il ajoutait dans son rapport : « Cette conduite est singulière et inconcevable. Je ne puis ajouter foi au bruit généralement répandu que la cour de Naples soit d'accord avec nos ennemis. *Ce serait trop indigne* du roi de Naples ! » (*Archives de la Guerre.*)

Bologne à Ferrare. Dès l'arrivée de Pignatelli à Bologne, le 9 au soir, le général Fontana lui avait écrit en l'invitant à vouloir bien envoyer un détachement de troupes napolitaines renforcer ces postes et chasser les francs-tireurs. Le lendemain matin, lorsque Fontana lui renouvela sa demande, Pignatelli répéta à Fontana ce qu'il avait dit au général Pouchin à Florence, en se servant presque des mêmes termes qu'avait employés le général d'Ambrosio lors de son récent entretien avec le général Barbou. Il lui opposa un refus catégorique et lui déclara que « le *général Filangieri avait ordre précis de Sa Majesté le roi de Naples de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce qu'Elle n'en donne disposition Elle-même en personne*[1] ».

La même scène allait se reproduire le même jour, quelques heures plus tard à Ferrare. Après avoir fourni à Pignatelli les renseignements nécessaires, Pino lui avait à son tour demandé de faire avancer la division napolitaine d'Ancône et de Sinigaglia au moins jusqu'à Ravenne, et offert de seconder son mouvement en marchant par Argenta sur San Alberto et Primaro. Il est bien certain que, pris ainsi entre deux feux par des forces supérieures aux siennes, Nugent n'aurait pas attendu l'attaque et se serait replié au plus vite sur Comacchio et Mesola. Mais, cette fois encore, Pignatelli avait répondu « qu'il ne pouvait mettre en mouvement un seul homme, sans des ordres positifs du roi, et qu'il allait rentrer à Bologne et envoyer un courrier pour solliciter l'autorisation de faire ce mouvement qu'il trouvait aussi de toute urgence ». Et Pino ajoutait : « Je vais de mon côté écrire à Sa Majesté le roi de Naples pour le supplier de faire marcher ses troupes au moins sur Bologne par Forli, qui peut être menacé d'une incursion, et où l'esprit public, qui s'était relevé, vient de retomber encore une fois[2] ».

1. *Archives de la Guerre.* Extrait d'une lettre du général Fontana, 10 décembre.

2. *Archives de la Guerre.* Général Pino au vice-roi ; Ferrare, 10 décembre. Remarquons à ce propos que, tandis que le vice-roi communiquait à l'empereur l'article du *Moniteur des Deux-Siciles* du 1er décembre, Melzi, généralement inquiet et porté à voir les choses en noir, tirait au contraire de l'entrevue de Pino et de Pignatelli la conclusion que « l'armée napolitaine ne tarderait pas à prendre une part active aux opérations » (Il Sign. Principe Pignatelli..... erasi recato a Ferrara per concertarsi col. Gen. Pino dal che puo dedursi che quel corpo voglia prendere prontamente una parte attiva alle urgente operazioni sulle coste dell'Adriatico). Cf. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 10 décembre, et Carlo Villa, secrétaire du duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 14 décembre. *Archives de la Guerre.*

Mais ce n'était pas seulement avec Pignatelli, que Pino allait avoir affaire. Au moment où il écrivait au vice-roi, il lui était impossible d'ignorer que la division Carascosa, venant de Florence, allait arriver le soir même à Bologne. Dès le lendemain, s'il faut en croire le journal militaire inédit de Gabriele Pepe[1], la division devait continuer son mouvement sur Ferrare. Carascosa avait hâte de s'aboucher avec Pino, auquel il était chargé de remettre une lettre de Murat, lettre exclusivement consacrée à l'examen des moyens destinés à assurer l'unité et l'indépendance à l'Italie. Avant de quitter Bologne, Carascosa y avait conféré avec l'adjudant général Paolucci, auquel il avait communiqué les vues et les désirs de Murat. Paolucci envoyé à Bologne pour y organiser 5 bataillons de volontaires, aurait, paraît-il, promis à Carascosa que, si le roi de Naples se faisait ouvertement le champion de l'unité italienne, il n'hésiterait pas à se mettre à la tête de ces bataillons et à abandonner avec eux les drapeaux du vice-roi. Il lui paraissait probable, presque certain même, que, devant une déclaration formelle du roi de Naples, l'armée italienne tout entière déserterait la cause du vice-roi et de l'empereur. Carascosa n'aurait pas eu, toujours d'après la relation de Pepe, à se plaindre de la courte apparition qu'il fit à Ferrare. Vingt-quatre heures lui auraient suffi pour tout régler avec Pino. Ce général n'avait pas hésité à promettre solennellement de passer au service du roi de Naples, le jour même où Joachim proclamerait l'indépendance et l'unité de l'Italie. Il affirmait, de plus, que les généraux Zucchi et Palombini, placés à la tête des 2 autres divisions italiennes, suivraient certainement son exemple et Pepe ajoutait : « Paolucci, avec ses 5 bataillons, est complètement à nous. L'esprit public à Bologne, Ferrare, Modène, dans toute la Romagne, est très hostile aux Autrichiens et complètement en notre faveur[2]. »

1. Extraits du journal militaire du général Gabriele Pepe intitulé *Galimatias*, publié par le baron A. Lumbroso (*Miscellanea Napoleonica*, III, IV, 691 et suivantes).

2. Porteur d'une lettre confidentielle de Pignatelli Strongoli au roi et chargé de la remettre à Murat en personne, Gabriele Pepe, comme il le consigne dans son journal à la date du 14 décembre, quitta Bologne dans la nuit du 13 au 14 décembre et arriva à Rome le 17. En l'absence de nouvelles faisant prévoir la date de l'arrivée du roi, il remit le pli dont il était chargé à Zuccheri, l'administrateur des biens Farnese, qui se chargea de la faire parvenir à destination.

Il est pour le moins curieux de constater que, pendant ce temps, Fouché écrivant à l'empereur semblait donner raison au roi de Naples, en blâmant la conduite absolument correcte irréprochable et patriotique du général Miollis. Il ne craignait pas d'aller plus loin encore et de donner à Napoléon de bien singuliers conseils, des conseils que l'empereur devait s'étonner de voir sortir de la plume de l'homme même qu'il avait chargé de lui assurer le concours immédiat de l'armée napolitaine.

Après avoir affirmé à Napoléon que sa présence en imposait au roi et le retenait même en mettant sous ses yeux le rôle glorieux que les conjonctures lui offraient, il ajoutait: « Lors même que j'aurais la preuve que le roi négociât avec la coalition, loin de l'irriter par des reproches, je redoublerais de soin pour toucher son cœur. Il n'y aurait même plus qu'un moyen de le ramener dans les intérêts de la patrie, ce serait qu'il ignorât lui-même qu'il en est sorti[1]. »

Tel était le résultat obtenu par Fouché au bout de dix jours de séjour à Naples, de dix jours d'entretiens et de conférences presque ininterrompus. Toute sa finesse, toute son habileté n'avaient donc servi à rien qu'à lui valoir, à lui personnellement la confiance de Murat, peut-être même qu'à encourager secrètement le roi à s'engager résolument dans une voie qui devait lui être si fatale. En tout cas, loin de rien obtenir, il en était arrivé à ne voir de succès possible que dans une politique de concessions, dans une politique basée tout entière sur les déceptions et les déboires, qui seuls auraient pu

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples Supplément 7. Fouché à l'empereur; Naples, 10 décembre 1813. La correspondance particulière de Testi avec Tassoni (*Regio Archivio di Stato, Modene. Archivio Estense Tassoni, Busta*, n° 2. Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione delle Relazioni estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'affari italiano presso la Confederazione Svizsera 1813-1814) jette un jour bien curieux sur la situation des affaires avec Naples.

Après avoir fait part à Tassoni de l'immobilité persistante des divisions napolitaines qui attendent l'arrivée du roi, Testi ajoute: « Dans les articles du *Moniteur* de Naples, dans les lettres qui nous parviennent, tout comme dans deux chansons qu'on a affichées partout après les avoir fait chanter dans tous les cafés de Rome, on ne se gêne plus pour parler ouvertement et clairement de la délivrance et de l'indépendance de l'Italie, du bonheur que seul le roi peut lui assurer dans l'avenir. La chose me paraît peu facile. En tout cas il faut avouer qu'on se sert d'un procédé peu ordinaire pour révéler de pareils projets au peuple italien. Tu verras, d'ailleurs, dans la *Gazette d'Augsbourg* du 7 un extrait du *Journal de Breslau* annonçant que le roi de Naples va se joindre aux alliés et marche à la tête de 40.000 hommes contre l'empereur Napoléon afin de l'obliger à conclure une paix solide et durable. » Lettre de Milan, 15 décembre.

décider Murat désillusionné à rester fidèle à son devoir et à ses serments.

Tout en essayant de rassurer la vice-reine, qu'il avait eu un moment l'intention de faire venir à Vérone si l'opération sur Rovigo avait réussi, le vice-roi n'en avait pas moins cru nécessaire de lui dire, ce qu'il n'avait encore communiqué à personne, que, « si les Napolitains n'arrivaient pas bientôt », il serait peut-être forcé de quitter l'Adige et d'aller prendre la ligne du Mincio qui lui plaisait moins. Le vice-roi était d'ailleurs profondément attristé et sérieusement préoccupé des conséquences que pouvait avoir l'échec de Marcognet, puisque, tout en croyant toujours que la paix allait se faire, cette paix dont on parlait partout et que tout le monde désirait si ardemment, il ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Mais ce sera peut-être trop tard pour l'Italie[1] ! »

En attendant, l'Autriche cherchait par tous les moyens possibles à provoquer en Vénétie un réveil de l'opinion publique et à l'utiliser contre les Français. Et c'est ainsi que, tandis que le feldzeugmeister Kerpen, le nouveau président du Conseil Aulique de la Guerre, donnait au commandant en chef de l'armée d'Italie l'ordre de favoriser la formation de 2 bataillons francs italiens[2] à la tête desquels on voulait placer le colonel Schneider du 2e bataillon de chasseurs, le feldzeugmeister prince Henri XV de Reuss-Plauen, gouverneur général civil et militaire de la Vénétie, allait, quelques semaines plus tard, lancer d'Udine une proclamation par laquelle, afin de stimuler le zèle des populations, il exhortait les Italiens à entrer dans les légions de volontaires italiens[3].

Quant à Nugent, dans l'impossibilité de bouger avant de connaître la décision de Hiller, il occupait en attendant les positions suivantes : Son avant-garde (6 compagnies, 1 escadron et 2 pièces de 3 livres), sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda, était à Ravenne et fournissait des avant-postes du côté de Cervia et de Forli. Une compagnie et les chasseurs de Castua occupaient Santa-Alba. Plus à droite, Finetti était établi avec ses insurgés à Longastrino. Au nord des lagunes de

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 10 décembre.

2. L'effectif du 1er bataillon franc-italien formé à Ravenne était de 18 officiers, 67 sous-officiers et caporaux, 12 tambours et 509 soldats (*K. u. K. Kriegs-Archiv* XII, 100 *a*).

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Kerpen au commandant en chef de l'armée d'Italie ; Vienne, 10 décembre, XII, 100. Prince Henri XV de Reuss-Plauen aux Italiens ; Udine, 8 janvier 1814 XII 100 e.

Comacchio, il avait placé une compagnie dans chacun des deux villages de Migliarino et de Codigoro, une autre, qui détachait quelques postes dans l'île de Papozze près de laquelle la flottille avait jeté l'ancre, à Serravalle et 2 autres à Mesola (sur le Pô di Goro). Les forts de la côte étaient gardés par les hommes du bataillon franc-italien qu'on venait de former. Le gros du corps était réuni autour de Comacchio, et l'on mettait à profit la halte forcée qu'on était obligé de faire pour travailler activement à la mise en état de défense des points et des passages les plus importants[1]. Le général autrichien avait, entre temps, fait répandre de tous côtés une proclamation dans laquelle il n'avait pas hésité à promettre aux Italiens l'indépendance et l'abolition des mesures qu'ils n'avaient acceptées qu'à regret, et des charges qui pesaient le plus lourdement sur eux. Cette proclamation mérite d'ailleurs, en raison même de son importance, d'être reproduite textuellement :

« ROYAUME INDÉPENDANT D'ITALIE

« Le comte Nugent, général, commandant les forces autrichiennes et anglaises, aux Peuples d'Italie :

« Vous avez souffert sous le joug de fer de l'oppresseur ! Nos armées sont venues pour vous délivrer entièrement. Un nouvel ordre de choses, destiné à reproduire (*sic*) votre félicité, s'offre à vous. Commencez à jouir du bienfait de votre délivrance au moyen des dispositions avantageuses qui ont été établies pour votre utilité. Elles ont leur entier effet dans les lieux où les forces libératrices sont arrivées. Courageux et braves Italiens ! il est dans votre intérêt de prendre les armes pour parvenir à votre régénération et à votre bonheur. Vous serez assistés dans cette entreprise de manière à vaincre la résistance des ennemis obstinés de votre fidélité. *Vous devez devenir une nation indépendante*, vous devez faire remarquer votre zèle pour le bien public. Vous deviendrez heureux, si vous êtes fidèles à ceux qui vous aiment et vous protègent. Votre situation sera admirée et votre sort envié.

« A dater de la présente proclamation, les dispositions suivantes auront leur plein effet :

« La conscription est abolie.

« La taxe du registre des actes et contrats est abolie.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*) 10 décembre, XIII, 38.

« Le droit sur les testaments est aboli.
« Les droits sur les consommations sont réduits au tiers.
« Le prix du sel est réduit de moitié.
Les droits d'importation et d'exportation sont supprimés.
« L'usage du papier timbré est supprimé[1]. »

A l'aile droite, on avait échangé quelques coups de fusil au cours d'une reconnaissance exécutée sur la rive droite de l'Adige, du côté de Ferrara di Monte Baldo, et du côté du Tonale, où aussitôt après le départ des Français qui s'étaient reportés sur Edolo, le capitaine Marinkovich avait réoccupé Ponte di Legno[2].

Mais des événements bien autrement graves venaient de se produire en Toscane, événements qui allaient pendant quelques jours répandre une espèce de terreur folle dans la plus grande partie de la haute Italie.

La division de l'escadre anglaise qui, sous les ordres du capitaine Rowley, avait pris à son bord à Milazzo l'expédition du lieutenant-colonel Catinelli, était arrivée en vue des côtes d'Italie à hauteur de Viareggio, et avait mouillé le 9 décembre vers 3 heures du soir à 2 milles de cette ville, après s'être renforcée de l'*Armada* et de l'*Impérieuse*, qu'elle avait rencontrées par le travers de la Corse. Le 10, au matin, une embarcation partit de chacun des 9 vaisseaux dont elle se composait et se rendit à l'*Am rica*. Une demi-heure après, vers 8 heures du matin, ce dernier vaisseau mit à la mer une chaloupe parlementaire, qui portait au commandant de Viareggio la sommation de rendre cette petite place. Sur le refus du commandant, l'officier anglais se retira en annonçant qu'il accordait une heure, et que, si le fort ne lui était pas rendu à l'expiration de ce délai, l'escadre brûlerait la ville. Pendant ces pourparlers, les Anglais avaient mis à la mer une trentaine

1. Ravenne, 10 décembre 1813 (*Archives des Affaires étrangères, Florence*).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva ; Ala, 10 décembre, XII, 77. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller ; Rovereto, 10 décembre, XII, 87. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Armandi au général Fontanelli ; Forli, 11 décembre, Armandi lui rend compte que Nugent est arrivé à Ravenne le 9 au soir avec 900 hommes et 150 chevaux et qu'il a frappé la ville d'une contribution de 5.000 sacs de farine et d'une réquisition de vivres envoyés à Primaro. Le colonel Armandi s'éclaire sur Ravenne ; mais il n'a en tout que 400 hommes. Le colonel Scotti n'en a guère davantage, et tous deux comprennent dans ces chiffres les gendarmes et les gardes de finances.

d'embarcations, à l'aide desquelles on débarqua les troupes de Catinelli sur la plage voisine de Viareggio.

Trop faible pour résister à un corps fort de plus de 1.000 hommes, le commandant du fort de Viareggio avait dû capituler à 3 heures de l'après-midi. Après avoir pris possession de la ville et après avoir remis la place aux Anglais qui y trouvèrent 2 pièces de 18 et 1 pièce de 12 livres, Catinelli se porta aussitôt sur Lucques, gardée seulement par quelques gendarmes et par la garde nationale. A la première nouvelle du débarquement de Viareggio, la princesse Elisa avait, il est vrai, résolu de partir pour Lucques, « sûre, disait-elle, que la ville ne se rendrait pas si elle y était ». Mais, lorsqu'elle voulut mettre son projet à exécution, Lucques était au pouvoir de Catinelli. Arrivé à minuit devant cette ville, dont les portes étaient fermées, il en avait démoli une à coups de canons, et, le 11 au matin, il y était entré sans rencontrer la moindre résistance.

Pendant qu'Elisa chargeait le général Pouchin de réunir à Pise tout ce qu'il y avait de troupes disponibles à Livourne et à Florence, pendant que Rowley prenait et détruisait un petit fortin situé au nord de Viareggio, Catinelli, prévenu des rassemblements de troupes qui se faisaient à Pise, et craignant d'être coupé de Viareggio, évacuait Lucques dans la soirée du 11, et revenait à Viareggio, où il était de retour le 12 au matin. Une cinquantaine de ses hommes avait déserté en route[1].

A ce moment, Catinelli avait conçu le projet de se porter sur le fort d'Avenza, en combinant son action avec celle de l'escadre de Rowley, de forcer cet ouvrage pendant qu'un des vaisseauZ anglais ferait une diversion sur Lerici (à l'entrée du golfe de la Spezia), de s'engager dans la vallée de la Magra et de gagner Sarzane et l'Apennin. Cette opération, s'il avait pu la mettre à exécution, aurait pu avoir des conséquences d'autant plus graves que sa présence aurait probablement provoqué et facilité la levée de bandes dans le genre de celles qui, encouragées par l'approche de Nugent, venaient à l'autre extrémité de la Toscane de piller quelques communes de l'arrondissement de Modigliano. La marche sur Viareggio du détachement formé à la hâte par le général Pouchin obligea Catinelli à renoncer à son projet et à se préparer à résister à l'attaque qui le menaçait.

1. Cf. *Memorie de Coucil.* Cap. 30, *Pera*, *Curiosita Livornesi*, p. 480-48

Arrivé à Pise, le 11 au soir, le général Pouchin avait d'abord résolu d'attendre sur place l'arrivée de l'artillerie qu'on lui envoyait de Florence. Mais aussitôt qu'il eut acquis la certitude que Catinelli était revenu à Viareggio, craignant de le voir s'échapper et se rembarquer s'il remettait son attaque au lendemain, il décida de se porter droit sur Viareggio, qu'il attaqua vers 4 heures de l'après-midi. Après avoir enlevé le village, les voltigeurs du 3e bataillon étranger avaient déjà franchi le pont, lorsque, au lieu de suivre le mouvement des voltigeurs, les jeunes soldats du 112e, qui allaient au feu pour la première fois, se troublèrent dès qu'on voulut les faire entrer en ligne, et se replièrent au plus vite.

Obligé d'employer tous ses efforts pour les rallier et les empêcher de se débander, le général Pouchin dut ramener ses voltigeurs en arrière du Serchio après avoir abandonné devant Viareggio ses deux canons démontés presque dès le début de l'action, et dont les attelages avaient disparu avec les conducteurs.

Sachant par les prisonniers qu'il venait de faire que, pour se porter au devant de lui les Français avaient presque entièrement dégarni Livourne, et connaissant tout le prix que Bentinck attachait à la possession de cette ville, Catinelli proposa à Rowley de rembarquer son monde dans des barques du pays remorquées par les bâtiments de l'escadre et de faire voile pour Livourne. Il espérait arriver à temps pour se jeter avec l'aide de l'escadre entre la ville et la garnison. Le 13, vers 3 heures, après une reconnaissance faite par l'*Impérieuse*, le petit corps de Catinelli débarquait à Calambrone (3 kilomètres nord de Livourne), sans que le feu de la Tour eût pu les en empêcher. Malgré l'état de la mer qui avait grossi subitement, et bien qu'on n'ait pu débarquer qu'une partie du corps expéditionnaire, secondé par les compagnies de débarquement de l'*America*, de l'*Armada*, de l'*Edinburgh*, de l'*Impérieuse*, de la *Furieuse*, du *Rainbow*, du *Termagant* et du *Mermaid*, sous les ordres du capitaine Dundas, de l'*Edinburgh*, Catinelli s'établit le soir même sans coup férir dans les faubourgs de Livourne. La garnison, forte au plus de 500 hommes et composée de quelques vétérans, des équipages de quelques bricks, des employés du gouvernement, auxquels on avait distribué des armes, de quelques douaniers et gardes-côtes, n'essaya même pas de faire une sortie. On put par suite procéder tranquillement à la reconnaissance de la place. La hau-

teur des remparts, la largeur et la profondeur des fossés remplis d'eau rendaient l'escalade impossible ; en revanche, les remparts étaient commandés, enfilés et pris à revers par certaines maisons du faubourg. On résolut, en conséquence, de placer les compagnies de débarquement en observation sur la route de Pise, d'établir 3 compagnies du 3ᵉ italien dans les maisons qui dominaient les deux portes de la ville, en tenant en réserve le reste du 3ᵉ italien, le détachement du 1ᵉʳ et une pièce de 6 livres. On avait, de plus, essayé pendant cette nuit du 13 au 14 de diriger par mer une fausse attaque contre le port, afin de détourner de ce côté l'attention des défenseurs et d'en profiter pour pétarder les portes et jeter dans la ville des fusées à la Congrève.

Le mauvais temps contraria ces projets. On ne put ni s'approcher du port, ni débarquer la poudre et les munitions. Le 14, à la pointe du jour, la fusillade s'engagea très vivement entre les étages supérieurs et les toits des maisons, occupées par les soldats de Catinelli, et les remparts. L'artillerie de la place répondit de son mieux jusqu'au moment où la plupart des servants, marins et vétérans, furent mis hors de combat ou obligés de cesser le feu.

Vers 10 heures du matin, le général Pouchin débouchait par la route de Pise à la tête des troupes qu'il avait pu rallier après le combat de Viareggio, et il attaquait les marins de Dundas, qui, en position à environ un kilomètre au nord de Livourne, avec un obusier servi par les marins de l'*Edin burgh*, occupaient le cimetière de San-Antonio. Cette fois encore, malgré tous les efforts et l'exemple de leurs officiers, les conscrits du 112ᵉ refusèrent de prendre part à l'action, et lâchèrent pied dès les premières décharges. Seuls, les hommes du 3ᵉ bataillon étranger tinrent bon jusqu'au moment où leur chef, le commandant Salles, ayant été tué, ils plièrent à leur tour, tandis que 50 d'entre eux, profitaient du désordre occasionné par la mort du commandant pour déserter. Les 40 hussards du 13ᵉ se dévouèrent pour arrêter la poursuite des marins anglais, soutenus par un détachement du 1ᵉʳ italien, et chargeant vigoureusement, ils se firent presque tous tuer sur les baïonnettes des Anglo-Siciliens[1].

1. Cf. *Memorie de Courceil*, Cap. 30, Pera, *Curiosita Livornesi*, p. 480-481). Document communiqué par le professeur G. Roberti, de l'Académie militaire de Turin. « Si le général Pouchin, au lieu de suivre la grande

On somma alors le commandant de place, mais sans succès, et le conseil de défense répondit à cette sommation en prévenant le maire que, puisque l'ennemi se servait des maisons du faubourg pour rendre les remparts intenables, on allait donner l'ordre de les incendier et de les faire sauter. De son côté, Catinelli se préparait à enfoncer les portes et Rowley prenait ses dispositions pour forcer l'entrée du port.

Pendant ce temps, la ville envoyait une députation à Rowley qui la reçut à bord de l'*America*. Elle lui représenta que le commandant Dupré était déterminé à ne pas se rendre et qu'il était contraire aux lois de la guerre et sans aucune apparence d'avantage pour la flotte anglaise de causer la destruction de faubourgs occupés par 15 à 20.000 habitants inoffensifs.

Le commodore promit une réponse pour le lendemain matin 15 et déclara qu'il se concerterait avec le commandant des troupes de terre pour faire suspendre le feu des faubourgs, si l'on faisait cesser celui des remparts. Le temps devenait de plus en plus mauvais, la mer grossissait et le vent commençait à souffler très fort. La démarche de la députation de la ville prouvait clairement qu'il n'y avait aucune probabilité d'y voir éclater un mouvement insurrectionnel en faveur des Anglo-Siciliens. D'accord avec Catinelli qui se rendait compte désormais qu'il n'avait plus pour le moment aucune chance de succès sur cette côte, aucun espoir de passer l'Arno et de s'enfoncer dans l'Apennin, Rowley consentit à une suspension d'armes qui devait durer jusqu'au 15 à 8 heures du matin et dont il profita pour ramener sans encombre en arrière les troupes qu'on avait jetées devant Livourne.

Le 15, à 8 heures du matin, les Anglo-Siciliens s'étaient rembarqués ; mais la division anglaise se tint encore pendant toute la journée au mouillage dans la rade. Le 16 au soir, l'escadre levait l'ancre, et, après avoir fait un moment voile vers le nord afin de laisser croire qu'elle se dirigeait vers la Spezia, elle changea de route pour ramener en Sicile le corps expéditionnaire du lieutenant-colonel Catinelli[1].

route, avait eu l'idée de tomber de flanc et à revers sur les Anglo-Siciliens, il les aurait contraints, soit à déposer les armes, soit à se jeter à la mer. Au lieu de cela Pouchin dut s'enfuir en voiture à Pise et, quant à ses soldats, tous ceux qui ne restèrent pas sur le terrain se débandèrent et se dispersèrent en jetant leurs armes. »

1. *Record office*, *War office*. V° 181. Lord William Bentinck à lord

Pas plus dans le rapport de Catinelli à lord William Bentinck que dans ceux de sir Josias Rowley au vice-amiral sir Edward Pellew et du capitaine Dundas au commodore Rowley, on ne trouve la moindre indication des pertes subies par le corps expéditionnaire et les compagnies de débarquement lors de l'affaire de Viareggio et dans les combats devant Livourne. Les pertes des Français s'élevaient à 44 tués, dont 1 officier supérieur, 76 blessés dont 3 officiers (2 de ces offi-

Bathurst; Castrogiovanni, 20 décembre (*Ibidem*). *Annexe III* à Dépêche 46. Lieutenant-colonel Catinelli à lord William Bentinck; Palerme, 27 décembre (*en français dans l'original*) (*K. u. K. Kriegs-Archiv*). Général-major comte Nugent au F.-M.-L. Bellegarde; Ravenne, 7 janvier, I, 113 *b*. *Archives de la Guerre*. Florence, 10 décembre. Rapport. Princesse Elisa à l'empereur; Florence, 10, 13, 15 décembre. Prince Camille à l'empereur; Turin, 15 décembre. Général Pouchin au prince de Lucques et de Piombino, 12 décembre (*Carnet historique et littéraire*, livraison de décembre 1898). Le vice-roi à l'empereur; Vérone, 14 et 17 décembre (*Annual Register*, 1814, II, 148-153). Sir Josias Rowley au vice-amiral Pellew à bord de l'*America* en rade de Livourne et capitaine Bandas à Sir Josias, Rowley à bord de l'*Edinburgh*, rade de Livourne, 15 décembre (*Archives de la Guerre*). Rapport du prince Félix: Livourne, 19 décembre. Préfet de la Méditerranée au ministre de la Guerre, 15 décembre. Carlo Villa, secrétaire de Melzi à l'empereur, 18 décembre. Général Montchoisy au ministre de la Guerre; Gênes, 18 décembre. Craignant pour la Spezia, Montchoisy a prescrit au général Rouyer Saint-Victor, commandant le département des Apennins, d'y établir son quartier général. Il y a à la Spezia, 500 hommes des 32ᵉ et 67ᵉ régiments, 300 du 1ᵉʳ régiment des gardes nationales de Toulon, 200 gendarmes, 240 marins, la 13ᵉ compagnie de canonniers vétérans des gardes-côtes et des douaniers. Tout le reste de la côte est entièrement à découvert.

Dans une note confidentielle adressée au ministre de la Guerre, le 22 décembre, on fait remarquer que, lorsque la députation de Livourne alla à bord de l'*America* et déclara à Rowley, non seulement que les Français se défendraient jusqu'à la dernière extrémité, mais que 4.000 Napolitains étaient déjà arrivés à Sienne et allaient marcher au secours de Livourne, le commodore anglais répondit en souriant: « Nous savons ce que fait le roi de Naples. Il a auprès de lui deux parlementaires anglais que lord Bentinck lui a envoyés. » (*Archives de la Guerre*. Note confidentielle, 22 décembre).

Dans le dernier rapport qu'elle adressa à l'empereur sur les événements de Livourne (*Archives de la Guerre*, Pise, 17 décembre), Elisa lui annonçait qu'en cas de retour des Anglo-Siciliens, Livourne n'était plus à l'abri d'un coup de main. Le secteur de San-Marco était tout grand ouvert et la princesse aurait besoin de 20.000 francs pour y faire quelques ouvrages de première nécessité. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Milan*, *Appendice Storia*, 47. Adjudant-commandant Mariotti au général Pino; Florence, 16 décembre. Rapport sur l'expédition de Catinelli à Viareggio, Lucques et Livourne.

Memorie di Courcil. Cap. 30, Pera, *Curiosita Livornesi*, p. 180-181. Document communiqué par le professeur G. Roberti de l'Académie militaire de Turin. « Si les Anglo-Siciliens étaient restés trente-six ou au plus quarante-huit heures devant Livourne, la ville manquant absolument de vivres aurait été obligée d'ouvrir ses portes et de se rendre à discrétion. »

ciers avaient été faits prisonniers), plus une centaine d'hommes du 3e bataillon qui avaient disparu ayant passé pour la plupart à l'ennemi. En revanche, un certain nombre de prisonniers de guerre français ou italiens, que Catinelli avait enrôlés de gré ou de force, avaient déserté et demandé à rentrer dans les rangs français. Le prince Félix avait aussitôt incorporé les Français dans le 112e, dirigé sur Bologne tous les Italiens et mis à la disposition du général Filangeri les quelques Napolitains qui se trouvaient parmi ces derniers [1].

Le coup de main tenté par Catinelli avait permis de constater et d'établir certains faits dont il importe de tenir compte et qu'on ne saurait passer sous silence. Non seulement les Toscans étaient restés sourds aux incitations, aux exhortations des Anglais, mais ils avaient donné une preuve réelle de leur attachement à la grande-duchesse et à l'administration française que la princesse représentait en Toscane en déclarant qu'ils étaient prêts à Livourne à s'incliner devant les volontés du commandant Dupré, à soutenir un siège et à s'exposer à un bombardement dans une ville qui n'avait ni vivres, ni garnison. D'autre part, comme le vice-roi le mandait à l'empereur, ce qu'il y avait peut-être de plus remarquable dans ce coup de main, c'était que les soldats de Catinelli avaient, pour la première fois, fait flotter et déployé en Italie « un drapeau sur lequel était écrit : *Ligue italienne* ». Il était désormais bien évident qu'on avait travaillé patiemment quoique sans grand succès les esprits en Italie.

Enfin les événements de Viareggio avaient permis une fois de plus de constater quelles étaient les véritables intentions du gouvernement de Naples.

Au moment où, à la première nouvelle du débarquement des Anglo-Siciliens, Elisa laissait le prince Félix à Florence et se disposait à courir à Lucques, elle venait de recevoir l'itinéraire de la marche de l'armée napolitaine. 2.000 hommes devaient arriver à Florence le 19 et 2.000 le 21. Bien que, craignant, surtout après les réponses de Pignatelli au général Pouchin, de ne pouvoir obtenir le concours et l'intervention de ces troupes sans la présence du roi, elle n'avait pas hésité à écrire à Murat pour le prévenir de ces événements qui n'étaient pourtant pas de nature à lui plaire et pour l'engager à presser

1. *Archives de la Guerre*. Le prince Félix au ministre de la Guerre ; Florence, 28 décembre.

le plus possible son arrivée. Quatre jours plus tard, le 15, au moment où la situation était encore plus grave et plus critique, au moment où elle venait d'apprendre que le général Pouchin avait échoué dans sa tentative de dégager Livourne, au moment où elle ignorait encore que les Anglo-Siciliens s'étaient rembarqués et où elle pouvait craindre de voir Livourne tomber par capitulation entre leurs mains, au moment où elle envoyait au général Pouchin tout ce dont elle pouvait disposer dans le grand-duché et à Lucques, au moment où il n'y avait pas un homme de troupe à Florence gardée rien que par la garde nationale, où elle s'adressait au prince Camille Borghese en lui demandant de diriger sur la Toscane quelques troupes de la côte de Gênes, où elle se prodiguait et mettait tout en œuvre pour défendre ses Etats, elle s'était une fois de plus retournée vers son beau-frère Murat. « Tout mon espoir est dans les troupes napolitaines, écrivait-elle le 20 décembre à l'empereur. J'ai envoyé mon premier écuyer auprès du général commandant la première colonne pour la faire diriger sur Pise et tâcher de la faire arriver à temps pour délivrer Livourne[1]. »

Malgré ces instances urgentes et ces appels pressants, bien qu'il s'agisse d'un territoire qu'il convoitait, qu'il considérait presque comme lui appartenant déjà, désireux de ménager Bentinck, au moins jusqu'au moment où il aurait connaissance des réponses faites aux propositions que Schinina était chargé de lui soumettre, le roi de Naples se garda bien de rien changer à l'itinéraire de ses colonnes et de donner à sa belle-sœur la promesse d'un secours, qui aurait cependant pu lui servir de prétexte pour s'assurer la possession d'un point aussi

1. *Archives de la Guerre.* La princesse Elisa écrivant à l'empereur le 16 décembre lui rendait compte, en ces termes, du résultat négatif de la mission dont elle avait chargé l'officier de sa maison envoyé auprès du général Filangeri pour l'engager à détacher 1.000 hommes de ses troupes et à les diriger sur Pise : « Les dispositions étaient faites et 120 chariots préparés pour les conduire en poste. Mon premier écuyer arrive à l'instant. Il m'a remis la réponse par écrit du général Filangeri, portant qu'il ne peut adhérer à ma demande, ayant les ordres les plus précis de ne rien changer à l'itinéraire qui lui a été tracé. Ses instructions ont tout prévu et sont tellement impératives que, même à son arrivée à Florence, il ne pourrait s'écarter de cette place sans un ordre exprès du roi. Le général napolitain n'a pas même cru pouvoir prendre sur lui de supprimer le séjour que ses troupes doivent avoir demain à Sienne. Il a envoyé au roi un officier avec copie de ma lettre. Je ne puis donc compter sur le secours que j'attendais de ce côté. J'ai cru de mon devoir de donner connaissance de ces faits à Votre Majesté. »

important que Livourne, de ce point même qui devait, quelques semaines plus tard, être une des causes de ses premières difficultés avec l'intraitable représentant de la Grande-Bretagne en Italie.

11 DÉCEMBRE 1813. — **Le général Folseis fait occuper Badia. — Affaire de Bastia. — Le vice-roi expose sa situation à l'empereur. — Positions et effectifs des deux armées. — Ordres de l'empereur relatifs aux troupes napolitaines. — Instructions données aux ducs de Feltre et de Vicence.** — Le vice-roi avait d'autant moins lieu d'être satisfait de la façon dont le général Marcognet avait conduit l'opération sur Rovigo qu'il connaissait maintenant, par l'interrogatoire des prisonniers, le faible effectif des troupes à l'aide desquelles Starhemberg avait réussi à repousser les attaques de la 4e division. Son mécontentement ne fit que grandir lorsqu'il sut qu'en se repliant derrière le Castagnaro, Marcognet avait ramené tout son monde sur la rive droite du canal, sans même songer à laisser des avant-postes sur Badia. Ce général avait ainsi renoncé à la possibilité d'inquiéter l'ennemi dans la Polésine et peut-être même de l'empêcher par de fréquentes reconnaissances de s'établir à Lendinara.

Il faut cependant reconnaître que Marcognet avait eu des raisons à peu près plausibles pour ne laisser personne à Badia. A moins de revenir par la digue de la rive droite de l'Adige complètement exposée au feu des postes autrichiens de la rive gauche, les troupes établies à Badia n'auraient eu à leur disposition, dans le cas où elles auraient été débusquées de ce point, que le gué de Mena qui, par suite de l'ouverture des écluses de l'Adige à Castagnaro, pouvait d'un moment à l'autre cesser d'être praticable.

Le général Fölseis n'avait pas manqué de profiter d'une circonstance aussi favorable pour lui. A la nouvelle de la retraite de la division française de Rovigo sur Lendinara, il avait fait partir une petite colonne qui, après une courte escarmouche à Masi, s'était établie à Badia Polésine et avait poussé des partis, d'une part dans la direction du canal Castagnaro vers Crocetta, de l'autre sur Villanova del Ghebbo, afin de se relier avec Starhemberg.

La position qu'on avait fait occuper à Marcognet, de Villa Bartolomea à Trecenta, était d'ailleurs trop étendue pour pouvoir être fortement gardée. Cette longue ligne était si faible partout que, vingt-quatre heures plus tard, on résolut de repor-

ter sur Castagnaro les 2 bataillons du 102e, celui du 131e et celui du 3e chasseurs à cheval italien établis à Baruchella et Mena, de placer la brigade de Conchy à Giacciano, Baruchella et Mena, et d'évacuer Trecenta qu'on allait faire observer par des patrouilles de cavalerie [1].

Les conséquences de la retraite de Marcognet avaient naturellement exercé une influence considérable sur la situation devant Venise. Marschall avait resserré et complété l'investissement de la place du côté de Brondolo et de Chioggia, en faisant enlever et occuper la tour de Santa-Anna (entre les bouches de la Brenta et celles de l'Adige).

Immobilisé par les ordres de Hiller, Nugent restait sur ses positions en attendant l'arrivée de la réponse à ses observations. Pendant ce temps, un petit détachement français, fort de 200 hommes venus de Traghetto par Argenta sur Bastia, en avait chassé les avant-postes des insurgés italiens de Finetti et les avait ramenés vivement sur leur gros établi à Longastrino. Repoussés à leur tour, les Français avaient dû renoncer à leur entreprise et se replier sur Argenta. Le soir, les insurgés réoccupèrent Bastia [2].

Pendant que, sur ses instances, le duc de Feltre pressait Daru de faire parvenir au prince Borghese les étoffes et les fonds nécessaires pour mettre les 18.000 conscrits de l'armée d'Italie en état de rejoindre le plus promptement possible [3], après avoir répondu à diverses questions d'organisation que l'empereur lui avait posées dans une lettre en date du 2 décembre, et lui avoir démontré qu'il lui était impossible de former un 7e bataillon dans les anciens régiments de l'armée d'Italie, le vice-roi lui avait exposé la situation que venaient de créer l'échec de Marcognet, l'établissement définitif des Autrichiens sur le Bas Adige, et l'arrivée des renforts reçus par Hiller.

1. *Archives de la Guerre*. Le général Grenier au général Marcognet : Vérone, 11 décembre, 10 heures au matin. Général Marcognet au général Grenier ; Castagnaro, 11 et 12 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 11 décembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Radivojevich au F.-Z.-M. Hiller; Montebello Vicentino, XII, 103 et XII, 104. F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 11 décembre, XII ad 104. Général-major Folseis au F.-Z.-M. Hiller ; Bevilacqua, 11 décembre, XII, 106.

2. *K. u. K. Kriegs-Archv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 11 décembre, XIII, 38.

3. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au ministre directeur de l'Administration de la guerre ; Paris, 11 décembre.

Pour tenir tête à Sommariva du côté d'Ala, au gros de l'armée autrichienne qu'il estimait à 22 ou 24.000 hommes échelonnés entre San-Martino, Montebello Vicentino et Albaredo d'Adige, ainsi qu'aux 8.000 hommes qu'il attribuait à Marschall, le vice-roi n'avait que la faible division italienne de Palombini, forte tout au plus de 4.500 hommes, qui occupait le plateau de Rivoli, la 1[re] et la 2[e] division d'infanterie et la garde royale à Vérone et San-Michele, enfin la 4[e] division à Castagnaro. Croyant, ou plutôt affectant de croire à la coopération des Napolitains qu'il espérait voir arriver sur le Pô du 20 au 25 décembre en même temps que les premiers conscrits qu'on se hâtait d'habiller à Alexandrie, n'envisageant que le danger le plus imminent, le vice-roi se bornait à faire part à l'empereur des craintes que lui inspirait le fait de voir Hiller profiter de sa supériorité numérique et reprendre ses opérations avant la date à laquelle il pouvait, d'après ses calculs, être rejoint par les Napolitains [1].

Le vice-roi croyait-il encore sérieusement à la possibilité du concours des Napolitains ? Voulait-il seulement par un excès de délicatesse réserver son opinion jusqu'au retour de l'aide de camp qu'il avait envoyé à Naples [2] ? C'est là chose difficile, impossible même à établir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on était moins optimiste à Milan et qu'on commençait à perdre patience à Paris.

En effet, le rapport que Carlo Villa adressait à l'empereur sous la dictée de Melzi contenait une appréciation toute différente, et diamétralement opposée aux espérances timidement émises par le vice-roi : « On avait toujours regardé les troupes napolitaines comme celles d'un allié qui venait au secours du royaume, pour le préserver de l'invasion ennemie ; mais, depuis que ces troupes se sont ébranlées, on croit dans l'Italie entière qu'elles sont destinées à agir exclusivement pour le compte de leur roi [3]. »

Les rapports que le général Miollis et le sous-inspecteur des revues de la 30[e] division militaire avaient adressés à Paris, le premier après avoir reçu la lettre presque comminatoire de Murat du 29 novembre, le second en présence des exigences

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 11 décembre.
2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples V° 139. p[ce] 287, f° 548. En rendant compte le 12 décembre que le duc d'Otrante ne paraissait pas devoir quitter Naples ce jour-là, Durand ajoutait : « L'aide de camp du vice-roi n'a pas encore reçu de réponse du roi. » Cf. *Annexe XVIII*
3. *Archives de la Guerre.* Carlo Villa, secrétaire du duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 11 décembre.

sans cesse croissantes de Carascosa, avaient, comme on devait s'y attendre, exaspéré l'empereur peu habitué à voir un de ses vassaux lui mettre presque le marché à la main. Il avait immédiatement prescrit au duc de Feltre de donner au général Miollis l'ordre formel de ne fournir aucun fusil au roi de Naples, de ne laisser entrer aucune troupe napolitaine ni au château Saint-Ange, ni à Civita-Vecchia[1], et d'écrire dans le même sens à la grande-duchesse et au vice-roi. En même temps, il avait enjoint à Caulaincourt de faire appeler le duc de Carignano, ministre de Naples à Paris, de lui déclarer « que les fusils qui sont à Rome étaient destinés pour les Français », que « tout cela paraissait fort extraordinaire, que le général Miollis n'avait pas à remettre au roi l'état de situation des forteresses puisque l'ennemi n'est pas à Rome, mais au delà de l'Adige... ». « Parlez sérieusement à l'ambassadeur, ajoutait l'empereur, et faites-lui sentir combien il serait maladroit au roi de prendre une fausse direction[2]. »

12 DÉCEMBRE 1813. — **Le déjeuner de Capo di Monte. — Notes échangées à Francfort entre Metternich et Aberdeen. — Le royaume de Naples garanti à Murat. — Lord William Bentinck et Schinina. — La conférence de Syracuse.** — Tout en se préoccupant sérieusement des faits signalés à nouveau par Miollis, tout en ordonnant au vice-roi, à la grande-duchesse, aux généraux Barbou et Miollis d'empêcher les troupes napolitaines se rendant dans la Haute-Italie de pénétrer dans les places fortes ou châteaux des 29e et 30e divisions militaires et de la 5e division militaire italienne, tout en reconnaissant après le coup de main de Viareggio l'urgence et la nécessité de constituer des approvision-

1. L'empereur au duc de Feltre ; Paris, 11 décembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20998).

2. L'empereur au duc de Vicence, ministre des Relations extérieures ; Paris, 11 décembre (*Correspondance*, t. 26, n° 20997). Trois jours après, Caulaincourt écrivant à Durand le mettait en ces termes au courant des ordres de l'empereur et de ses entretiens avec le duc de Carignano : « J'ai demandé au duc de Carignano d'expédier un courrier pour faire comprendre à sa cour qu'on s'attendait à plus d'égards sur le territoire de l'Empire, que ces procédés suscitaient des mécontentements, qu'on voyait avec peine les troupes du roi rester à Rome au lieu de marcher rapidement vers le Pô, qu'on ignorait le but de ces dispositions, qu'on ne pouvait croire que le gouvernement du roi pût tolérer ces torts et prendre une fausse direction. » (*Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, P°° 288, f° 519. Le ministre des Relations extérieures au baron Durand ; Paris, 14 décembre. Dépêche n° 4.) (*Archives de la Guerre*.) Le ministre de la Guerre aux généraux Miollis et Barbou ; Paris, 12 décembre, au vice-roi et à la princesse Elisa ; Paris, 13 décembre. Cf. *Annexe XIX*.

nements de siège dans les forts de Belvédère, de Livourne, de Sienne et de Monte Argentaro (29e division militaire)[1], tout en donnant l'ordre de cesser les fournitures d'armes aux Napolitains, de les limiter du moins aux fusils venant de Corfou, faisant preuve d'une patience et d'une longanimité bien rares chez lui, l'empereur recommandait une fois de plus au vice-roi et à sa sœur Élisa « d'avoir des égards pour les Napolitains ».

On ne se gênait pourtant que fort peu avec Durand et, en tout cas, si on le laissait parfois parler, c'était pour ne tenir aucun cas de ses avertissements et de ses réclamations. On venait, il est vrai, de le convier au déjeuner offert par le duc de Gallo à Fouché, déjeuner auquel devaient assister le roi et la reine. Durand avait profité de cette occasion pour s'entretenir avec Murat et Caroline; mais il n'avait pas été plus heureux cette fois que le jour de la chasse. Il avait espéré obtenir du roi l'assurance que le corps d'armée napolitain ne tarderait pas à arriver à Bologne. C'eût été, il faut bien le reconnaître, une promesse peu compromettante pour le roi de Naples, assez rusé, assez habile pour éluder les questions que Durand aurait pu vouloir lui poser ensuite. Et, cependant, cette fois encore, Murat lui avait échappé sans lui donner d'assurance assez formelle pour lui permettre de « répondre du moment où ses troupes se trouveront sur le Pô en mesure d'agir de concert avec le vice-roi[2] ».

L'aide de camp, il s'agit ici de Méjan, que le vice-roi avait envoyé à Naples porteur d'une lettre adressée au roi et qui allait d'ailleurs en partir le jour même, avait seul pu le renseigner un peu plus complètement, et lui annoncer que « la division réunie à Rome ne faisait aucun mouvement, et qu'on ne supposait pas que celle qui devait être à Ancône s'avançât immédiatement davantage ». Durand, qui ignorait ces faits lors du déjeuner de Capo di Monte, s'était aussitôt après rendu chez Gallo et lui avait répété combien il était nécessaire d'accélérer la marche des troupes napolitaines. Au lieu de lui répondre sur ce sujet si grave et si important, Gallo n'avait fait que lui parler de l'indépendance de l'Italie, mais avec une insistance telle, que Durand n'avait pu s'empêcher de rapprocher cette singulière déclaration, qui n'avait rien de commun avec le sujet qu'il traitait avec lui, de certaines paroles prononcées par le roi à Capo di

1. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au comte Daru, ministre directeur de l'Administration de la guerre; Paris, 12 décembre.

2. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. P. S. 6 ad n° 1. Menz au prince de Metternich; Naples, 17 décembre 1813. Cf. *Annexe XXI*.

Monte. En effet, le roi, lui avait dit qu'une des choses qu'il redoutait le plus en passant à Rome, à Florence, dans toutes les villes de l'Italie, « c'était de recevoir des propositions qui l'embarrasseraient ». Déjà à ce moment Durand avait fait observer au roi que de telles ouvertures ne présentent du danger que quand on les écoute. Comme le roi avait ajouté qu'il en avait déjà reçu, en voyant Gallo s'engager sur ce terrain, Durand n'avait pas manqué de lui dire qu'il supposait que le roi avait dû faire connaître à l'empereur ceux de ses sujets qui manifestaient de pareilles dispositions. Gallo, pris dans ses propres filets, avait aussitôt affecté d'attacher peu d'importance à ces faits. Mais afin de dissimuler son embarras, il n'eut rien de plus pressé que d'entretenir le ministre de France des fâcheuses nouvelles reçues de Hollande et de la frontière d'Espagne, de parler des négociations, mais en homme qui ne croit pas à leur succès, de faire allusion, au départ du roi, mais en ayant soin de laisser entendre que ce départ ne pourrait avoir lieu que dans les premiers jours de janvier au plus tôt.

Dans la conversation qu'elle avait eue avec Durand à Capo di Monte, la reine n'avait été ni plus rassurante ni plus catégorique que le roi. Elle s'était contentée de lui dire que la mission du duc d'Otrante et ses entretiens avec le roi « avaient produit un bon effet ». Ces déclarations, volontairement vagues et insignifiantes, éclairaient d'autant moins Durand sur la situation que le *duc d'Otrante avait gardé vis-à-vis de lui un silence absolu* et qu'obligé, pendant la présence de Fouché à Naples, à une réserve et à une prudence extrêmes, il en était forcément réduit à de simples conjectures et contraint à baser son opinion et ses appréciations « sur les renseignements indiquant les points occupés par les troupes napolitaines[1] ».

Par une singulière coïncidence, c'était précisément à ce moment que Metternich et Aberdeen se mettaient d'accord sur les bases principales qui devaient servir à l'établissement d'une entente avec Murat. C'était également à ce moment qu'après avoir conféré avec Schinina à Syracuse, lord William Bentinck allait commencer à faire preuve d'une obstination, d'un entêtement, d'un sans-façon à l'égard des instructions de son propre gouvernement et d'une indépendance d'allures qui font assurément de lui le plus singulier et le plus extravagant, mais aussi le plus

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V°. 139, p° 285, f° 542. Durand au duc de Vicence : Naples, 12 décembre. Dépêche 93.

intraitable et le plus dangereux des diplomates que le cabinet de Saint-James ait peut-être jamais employés[1].

Pendant que Murat affectait de discuter avec Fouché les conditions du concours qu'il donnerait à l'empereur, ses négociations avec l'Autriche et l'Angleterre entrées dans une phase nouvelle étaient déjà si avancées, qu'on pouvait dès lors prévoir le moment où il allait devenir impossible de continuer à les tenir secrètes.

Les événements qui se déroulèrent à Francfort pendant les journées des 11 et 12 décembre sont d'ailleurs si graves et si peu connus qu'il est indispensable de reproduire ici les notes échangées à ce propos entre Metternich et lord Aberdeen, et la dépêche par laquelle lord Aberdeen exposait à lord William Bentinck les résolutions prises à l'égard du roi de Naples par les cabinets de Vienne et de Saint-James[2].

« Le soussigné, écrivait lord Aberdeen à Metternich, a reçu du prince de Metternich copie des instructions données au général comte de Neipperg et du projet de traité que ce général doit signer avec le roi de Naples. Il ne manquera pas de le transmettre à son gouvernement.

« Le soussigné a déjà antérieurement fait connaître au prince de Metternich les sentiments du gouvernement britannique à ce sujet, il est heureux de reconnaître que rien, dans les pièces qu'on lui a communiquées, n'est de nature à contrarier ces sentiments.

« Toutefois, afin de prévenir tout malentendu, toute fausse interprétation, il croit nécessaire de répéter ici que le gouvernement britannique ne consentira jamais à intervenir dans un acte qui, *garantissant le royaume de Naples à Murat, ne porterait pas la mention formelle du bien fondé des légitimes réclamations de la famille royale des Deux-Siciles et ne consentirait pas à lui donner une juste compensation*.

« Le soussigné invite le prince de Metternich à s'unir à lui pour rédiger une déclaration qui est d'accord avec les principes d'une politique honnête et avec les idées de justice et d'équité du prince[3]. »

1. Rien ne saurait mieux prouver l'entêtement de Bentinck et son animosité contre Murat que les quelques extraits tirés de la correspondance de Menz avec le prince de Metternich (*Haus Hof und Staats-Archiv*). Voir *Annexe XXI*.
2. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Voir *Annexe. XX*. Instructions données aux comtes de Neipperg et de Mier.
3. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Lord Aberden au prince de Metternich; Francfort, 11 décembre 1813 (*en français dans l'original*).

Dès le lendemain, le prince de Metternich faisait tenir à lord Aberdeen, sous forme de note, la déclaration que le diplomate anglais lui avait demandée et qui établissait d'une façon officielle les bases de l'accord qu'ils avaient examiné et discuté dans leurs conférences antérieures.

« Le soussigné, etc..., a reçu la note que M. le comte d'Aberdeen lui a fait l'honneur de lui adresser en date d'hier.

« Les intérêts de la maison royale de Sicile sont aussi peu étrangers à la cour impériale et royale qu'ils ne le sont au gouvernement britannique.

« Le soussigné a eu l'honneur de s'expliquer en plusieurs occasions antérieures sur la justice *que l'empereur trouve dans la stipulation d'une indemnité pour le roi de Sicile dans le cas de sa renonciation au royaume de Naples*, et Son Excellence le comte d'Aberdeen doit s'être convaincu par l'*instruction qui vient d'être donnée aux négociateurs chargés de sonder les intentions du roi Joachim*, *que le principe d'une indemnité à assigner à Sa Majesté Sicilienne a été très expressément mis en avant vis-à-vis du roi de Naples*[1]. »

Aussitôt après la réception de cette note qui ne laissait subsister aucun doute, pas plus sur les intentions de l'Autriche et de la Grande-Bretagne à l'égard de Murat que sur la nature des conditions qu'on allait lui proposer, peut-être bien parce qu'il connaissait le caractère et la violence de lord William Bentinck et craignait de le voir sacrifier les intérêts de son gouvernement à la satisfaction de ses rancunes personnelles, lord Aberdeen avait jugé nécessaire de le mettre, le jour même, au courant de l'accord définitif intervenu entre lui et le prince de Metternich et d'insister à nouveau sur les instructions que le lord capitaine général avait dû recevoir directement de Londres.

« En dehors des instructions générales que j'ai, comme vous, reçues au sujet de Naples, on a dû, lui écrivait lord Aberdeen, vous faire savoir que vous étiez autorisé, en raison des circonstances particulières, à *signer* de concert avec le gouvernement autrichien une convention *sub spe rati* avec le

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* B à dépêche 3. Le prince de Metternich à lord Aberdeen ; Francfort, 12 décembre 1813 (*en français dans l'original*).

roi de Naples, convention aux termes de laquelle la *Grande-Bretagne s'engage à lui reconnaître la pleine possession du royaume de Naples*, à la condition *de fournir une indemnité convenable à la famille royale des Deux-Siciles.*

« Il est indispensable de vous faire connaître que, pendant le cours de campagne et *avant Leipzig*, il y a eu entre le roi de Naples et le gouvernement autrichien d'assez fréquentes communications qui, soit en raison des circonstances spéciales, dans lesquelles Murat se trouvait, soit en raison de la versatilité de son caractère, n'ont amené aucun résultat définitif. Mais, à cause de l'état des affaires militaires en Italie, de *la nécessité de dégager l'armée du feld-maréchal comte Bellegarde*, de la coopération que cette armée doit donner aux opérations d'ensemble de toute la campagne, enfin dans l'intérêt général des alliés, on a reconnu qu'il *fallait s'entendre au plus vite et sans délai avec le roi de Naples.*

« Le comte de Neipperg a été envoyé à Naples [1] avec des instructions et un projet de traité entre Naples et l'Autriche. Neipperg ne doit pas seulement vous communiquer ces pièces : il a de plus reçu l'ordre d'agir de concert avec vous, afin d'arriver au résultat désiré. Je tiens à ajouter qu'en toute occasion et aujourd'hui encore, le gouvernement autrichien a toujours manifesté son vif désir de témoigner l'intérêt qu'il porte à la famille royale des Deux-Siciles. Afin de prévenir tout malentendu ou toute fausse interprétation au sujet d'une question qui touche si fort un des plus fidèles alliés de Sa Majesté, j'ai cru nécessaire d'adresser au prince de Metternich une note que je vous envoie ainsi que la réponse du prince.

« Vous trouverez dans ces pièces l'indication exacte de ce qui intéresse Sa Majesté le roi Ferdinand.

« Je suis à vos ordres pour vous aider, en tout ce qui pourra, du reste, servir les intérêts de la famille royale des Deux-Siciles [2]. »

Il est bien évident que, à partir de ce moment, à la suite de l'échange de ces deux notes par lesquelles l'Autriche et l'Angleterre, acceptant toutes deux la condition *sine qua non* posée par le roi Joachim, lui garantissaient le royaume de

1. Cf. *Annexe XX.* Instructions données aux comtes de Neipperg et de Mier.
2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* A à dépêche 97. Lord Aberdeen à lord William Bentinck ; Francfort, 12 décembre 1813.

Naples, l'accession officielle de Murat à la coalition [1] n'était plus qu'une question de forme subordonnée à la fixation de quelques points de détail et d'importance secondaire. Murat n'en continuait pas moins à conférer avec Fouché, à laisser Gallo écouter les réclamations de Durand et à affecter à l'égard de la France et de l'empereur des sentiments inconciliables avec les engagements qu'il s'était déclaré prêt à souscrire. On pourrait, malgré cela, chercher à expliquer son attitude louche et indécise en prétendant qu'il ignorait encore à cette époque ce qui venait de se décider à Francfort. Malheureusement pour les défenseurs de Murat, il existe un document officiel qui, daté de Naples et adressé par le chargé d'affaires d'Autriche à lord William Bentinck, est à la fois la preuve la plus indiscutable de la duplicité de Murat et de la perfidie et de la désobéissance de Bentinck aux ordres formels de son gouvernement.

« Mylord,

« En l'absence de M. le comte de Mier, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Autriche à la cour de Naples, lequel s'est rendu au quartier général des alliés, M. le duc de Gallo, ministre des Affaires étrangères, m'ayant communiqué que le gouvernement de Naples avait envoyé un

1. Comme s'il avait eu le pressentiment des graves négociations entamées à Francfort-sur-le-Mein, le jour même où Metternich et Aberdeen échangeaient les notes que nous venons de reproduire, le duc de Lodi faisait part à l'empereur des craintes que lui inspirait l'attitude des Napolitains. « Je croi- « rais mériter un juste reproche si je dissimulais à Votre Majesté l'aspect des « choses qui se présentent ici *à la veille de grands événements*. L'on avait « regardé toujours les troupes napolitaines qui vont arriver comme celles « d'un allié qui venait au secours du royaume dépendamment des inten- « tions de Votre Majesté pour la préserver de l'invasion ennemie. Mais « depuis que ces troupes se sont ébranlées, une opinion s'est répandue dans « l'Italie entière qui les fait regarder comme destinées à agir pour le compte « de leur roi exclusivement. Tous les propos, que le roi de Naples a tenus en « traversant dernièrement l'Italie dans plusieurs rencontres, combinés avec « cette opinion, ne laissent pas de doutes qu'elle ne soit répandue à dessein. « Ces propos, tous dirigés dans le sens de se faire regarder non seulement « comme l'allié et le sauveur du royaume d'Italie, *mais comme le revendi- « cateur de son indépendance*, ont réveillé des passions et des intérêts « comme il est naturel, lorsqu'on touche à cette corde à laquelle répondent. « tous les vœux. Un parti s'est donc formé qui se développe sensiblement et « gagne tous les jours... La marche des choses continuant dans cette direc- « tion, il est évident que nous allons nous trouver dans une position extrê- « mement crtiique et embarrassante... »
(*Archives particulières de la duchesse Melzi. d'Eril* et *Melzi Memorie*, II, 283-284. Le duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 12 décembre 1813.)

négociateur en Sicile pour signer un armistice avec Votre Excellence, m'a en même temps confirmé le désir que je fisse connaître à Sa Seigneurie les dernières communications de la cour d'Autriche faites à celle de Naples en date du 28 octobre dernier, relativement aux dispositions du cabinet de Londres envers le gouvernement de Naples qui portent :

« Que lord Aberdeen, ambassadeur d'Angleterre à la cour « de Vienne, est autorisé à signer, conjointement avec l'Au- « triche, un traité avec le roi de Naples dans la supposition que « Sa Majesté se déclarât pour la cause de l'Europe et que « l'Au trichese prononçât en faveur d'un arrangement pareil. »

« J'ai cru devoir me prêter d'autant plus volontiers à cette demande, ainsi que je viens de le faire, que le dit ministre m'a déclaré en même temps qu'il expédie un courrier au prince Cariati, envoyé napolitain à la cour de Vienne, pour lui envoyer les pleins pouvoirs nécessaires à la conclusion du traité en question[1]. »

Le négociateur dont parlait Menz n'était autre que Schinina, le même qui avait été chargé de faire à Vienne des ouvertures en tous points semblables à celles qui avaient été apportées à Ponza par Nicolas. Le Sicilien, très bien reçu à Vienne par Metternich, y était resté néanmoins trois mois avant d'avoir pu obtenir une réponse. Quelques jours après le retour de Murat à Naples (4 novembre), Schinina, chargé de reprendre les négociations et de faire des communications personnelles à lord William Bentinck, avait été envoyé le 19 à Ponza. Arrêté et retardé par le mauvais temps, il n'avait pu arriver que le 27 novembre à Palerme et le 11 décembre à Syracuse, où Bentinck le reçut le 12.

Entrant dès le début de l'entretien dans le vif de la question, Schinina fit connaître au lord capitaine général l'objet de son voyage et le but de sa mission. Le roi de Naples l'avait envoyé en Sicile parce que l'Autriche autorisée par les alliés avait, à la date du 7 octobre, offert à Murat de le reconnaître comme roi de Naples, s'il consentait à entrer dans la coalition. Lord William Bentinck ayant fait remarquer à Schinina que Murat avait dû rejeter cette offre puisqu'il avait pris part à la bataille de Leip-

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* A, dépêche 52. Menz à lord William Bentinck ; Naples, 14 décembre (*en français dans l'original*) et *Haus, Hof und Staats-Archiv* (P. S. 5 ad n° 1). Cf. *Annexe XXI.*

zig, Schinina répondit que la reine seule devait être rendue responsable de son brusque départ pour la Grande Armée; que, Murat n'avait pas connaissance de cette offre avant Leipzig, mais qu'il l'avait acceptée depuis. Relatant ensuite à Bentinck ce qui s'était passé entre Napoléon et Murat, il s'attacha à lui exposer les raisons pour lesquelles il était impossible au roi de dégarnir Naples. Il lui fit connaître le mouvement déjà fait par deux divisions de l'armée napolitaine envoyées à Rome et à Ancône, ainsi que les ordres donnés à la garde royale et à la 3e division.

Murat disposait, au dire de Schinina, d'une armée de 40.000 hommes. Mais cette armée, dont il entendait conserver le commandement, ne devait et ne pouvait bouger, ses deux dernières divisions ne devaient s'ébranler que lorsque le roi connaîtrait les intentions de lord Bentinck à son égard et se serait entendu avec lui. Allant au-devant des objections et des raisons dilatoires que le lord capitaine général aurait pu faire valoir, Schinina lui déclara qu'il n'était pas seulement chargé de lui soumettre un projet de traité de paix entre Naples et l'Angleterre, aux termes duquel l'Angleterre s'engagerait à garantir le royaume de Naples à Joachim qui, de son côté, marcherait à la tête de son armée contre Napoléon. Il lui fit connaître, en outre, que, pour le cas où lord Bentinck n'aurait pas de pleins pouvoirs, il était autorisé à signer avec lui un armistice, par lequel Bentinck s'engagerait à ne rien entreprendre contre le roi et à ne pas tomber sur ses derrières, pendant que son armée opèrerait dans la Haute Italie. Revenant ensuite sur les ouvertures que Metternich l'avait chargé de faire à Murat, il lui donna communication de la dépêche, en date de Vienne le 7 octobre, qui garantissait Naples au roi Joachim et que celui-ci ne reçut que longtemps après. Il l'informa en même temps que, en prescrivant au prince Cariati de faire la paix sur cette base, Murat avait insisté à ce propos sur les divergences de vues qui pourraient se produire au sujet de l'Italie entre l'Autriche et l'Angleterre, et sur la nécessité pour lui d'être assuré de l'adhésion de la Grande-Bretagne à ce projet.

Pendant cet entretien, Schinina reçut une deuxième dépêche qu'il communiqua à lord William Bentinck. Les 2 divisions napolitaines entrées à Rome et à Ancône avaient ordre de s'y arrêter, jusqu'à ce que Schinina ait fini de traiter avec Bentinck. On avait joint à cette dépêche une pièce à laquelle on attachait une importance capitale à Naples, une note de Metternick autorisant le chargé d'affaires autrichien à Naples à

renouveler au roi les propositions contenues dans la note du 7 octobre[1].

Bien qu'autorisé par des dépêches de lord Castlereagh, antérieures, il est vrai, à la bataille de Leipzig, à signer une convention de ce genre avec Murat, le singulier diplomate qu'était lord Bentinck n'hésita pas un seul instant à contrevenir aux instructions qu'il avait reçues et à rejeter purement et simplement, non seulement les propositions de paix, mais jusqu'au projet d'armistice apporté par Schinina.

D'après lui, la bataille de Leipzig avait tout changé, tout remis en question. Grâce à l'entrée de la Bavière dans la coalition, les alliés pouvaient tourner toutes les positions du vice-roi dans la Haute Italie. Murat n'aurait eu qu'à accepter l'offre qu'on lui faisait le 7 octobre avant Leipzig. Ayant préféré combattre et rester aux côtés de Bonaparte, il n'a donc plus aucun titre, plus aucun droit à l'appui et à la bienveillance des alliés. Sa position est absolument désespérée. Il n'a même plus pour lui son armée qui refuserait de marcher s'il lui en donnait l'ordre. Il est dans un *cul-de-sac* dont il reconnait maintenant l'impossibilité de sortir et, pour se tirer d'affaire, il a cru habile d'avoir recours à Bentinck qui, pour sa part, est bien décidé à ne pas consentir à un arrangement qui déposséderait les souverains légitimes de Naples[2].

En présence du ton de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, surtout après ce qui s'était passé lors des conférences de Ponza, Schinina avait demandé à lord William Bentinck l'autorisation, qui lui fut également refusée, de se rendre en Angleterre. N'ayant plus rien à faire à Syracuse, Schinina retourna immédiatement à Naples, où, le 18 décembre, il rendait compte à Murat de l'éclatant insuccès de sa mission. Il ne devait y rester que peu de jours. Dans la violence et l'ardeur qu'il avait mises à défendre le trône et les droits des Bourbons de Naples, Bentinck avait laissé échapper quelques paroles imprudentes. Il avait donné à entendre à l'agent napolitain que « tout cela ne le concernait en aucune façon, que c'était chose qui ne regardait que lord Aberdeen ». Aussi quelques jours plus tard porteur de deux lettres, adressées l'une au prince Cariati, l'autre

1. Cf. *Annexe XXI.* Extraits de la Correspondance de Menz avec Metternich.
2. *Record Office. Foreign Office. Sicily.* V° 93. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Palerme, 20 décembre, et dépêche 50; Palerme, 26 décembre.

au prince de Metternich, Schinina se mettait de nouveau en route, mais cette fois pour le quartier général des souverains alliés.

Pour mieux se rendre compte de l'attitude si singulière de lord William Bentinck qui ne craignait pas dès ce moment, comme il le fit d'ailleurs encore plus d'une fois par la suite, de se servir des instructions mêmes dont on l'avait muni pour faire échouer les vues et les projets de son gouvernement, il est indispensable d'emprunter à ses deux dépêches des 20 et 26 décembre les explications, ou pour mieux dire, les déclarations et les appréciations qu'il adressa à lord Castlereagh.

Dans la première de ces deux pièces, il reconnaît que, par ses dépêches nos 17 et 18[1], lord Castlereagh l'a autorisé à signer une convention avec Murat. Mais, ces instructions, lord Castlereagh les lui avait envoyées avant Leipzig, et bien que n'ayant reçu depuis lors aucune communication de lord Aberdeen, lord Bentinck n'hésitait pas à en conclure qu'il lui était impossible de juger si l'on considérait encore le concours de Murat comme indispensable. Il émettait également des doutes sur la réalité des offres dont on lui avait parlé. Enfin il ne se gênait pas un peu plus loin pour dévoiler le fond de sa pensée et laisser percer la haine qu'il avait vouée à Murat : « Je ne comprends pas, disait-il, la conduite de Murat envers moi. *Il lui eût été plus facile de faire sa paix avec les alliés grâce à mon intervention, que d'avoir recours d'abord à eux pour s'entendre ensuite avec moi.* S'il m'avait produit une déclaration de lord Aberdeen ou d'un des ministres alliés à l'appui de ses dires, cela m'eût suffi. Au contraire, son agent a paru très pressé d'arriver à une entente avec moi...

« Je pense, moi, qu'en poussant son armée vers le nord de l'Italie, Murat croit décider le sort de la campagne et espère obtenir ainsi de bonnes conditions pour lui. Ma réponse lui aurait permis d'envoyer tout son monde de ce côté, et l'appui de l'armée anglaise aurait donné encore plus de poids à sa cause, tandis que, sans s'entendre avec moi, il lui est impossible de dégarnir son royaume. Enfin, s'il reste du côté de Bonaparte, il ne peut sau-

1. Par la première de ces dépêches nos 17 et 18 que Bentinck avait reçues en Espagne, lord Castlereagh autorisait lord William à signer une convention avec Murat. Par la seconde il lui envoyait copie des instructions données à lord Aberdeen, instructions qui attribuaient le royaume de Naples à Murat et donnaient en échange une compensation à la famille royale des Deux-Siciles (*Record Office Foreign Office. Sicily*, V° 93. Dépêche 50 de lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 26 décembre).

ver Naples qu'en envoyant son armée dans le nord de l'Italie. »

C'est par ces mots que se termine la première des deux dépêches, celle du 20 décembre. Dans l'intervalle, loin de se calmer, l'animosité de Bentinck contre Murat n'a fait que croître. Bien qu'il n'eût reçu aucun ordre de son gouvernement, il se décide cette fois à faire part à lord Castlereagh d'un fait dont il s'était gardé de parler dans sa dépêche du 20. Il lui déclare qu'il avait, dans le principe, cru sage de ne rien dire au prince héréditaire, mais qu'il l'a mis au courant des négociations en cours, le jour même où le général Mac Farlane l'avait informé de l'arrivée de Schinina à Messine. Revenant, en terminant sa dépêche, sur l'entretien qu'il avait eu avec Schinina, il en conclut cette fois que Murat, inquiet des dispositions des alliés à son égard, veut pour cette raison s'entendre à tout prix d'abord avec lui, parce qu'avec l'appui des Anglais il peut faire valoir et se faire payer les services qu'il rendra aux alliés. Puis comme s'il avait déjà oublié un des arguments dont il s'est servi dans sa première dépêche, il ajoute avec un aplomb rare chez un ambassadeur : « J'ai rejeté ses ouvertures : 1° parce que j'ignore l'état exact des affaires sur le continent ; 2° parce que Murat n'avait qu'à s'entendre directement avec les alliés ; 3° enfin, parce qu'en ma qualité de ministre d'Angleterre en Sicile ce n'est pas à moi qu'il appartient de sacrifier les droits de la famille royale des Deux-Siciles »

Sans ces grands et graves événements, la journée du 12 décembre serait bien vide, une des plus vides même de cette longue période pendant laquelle les deux armées restèrent en présence sans oser s'engager sérieusement sur le théâtre principal des opérations en Italie.

Le vice-roi, auquel on envoie de Lyon une compagnie du 1er hussards, qui, partie de Lyon le matin même, n'arrivera à Milan que le 6 janvier, affecte encore dans ses lettres à la vice-reine de croire à la paix. Mais sa confiance est déjà bien ébranlée. Il n'affirme plus rien et se borne à lui dire qu'il attend avec impatience l'ouverture du congrès de Mannheim[1].

Du côté des Autrichiens, rien autre que quelques ordres peu importants. Le feld-maréchal-lieutenant Marziani qu'on a fait venir de l'aile droite va à Lonigo prendre le commandement

1. *Archives de la Guerre*. — Le général Corbineau commandant la 19e division militaire au ministre de la Guerre ; Lyon, 12 décembre. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 12 décembre.

d'une division, celle de Merville, désormais composée des brigades Eckhardt, Vecsey et Winzian. Cette dernière y remplace la brigade Starhemberg détachée sur Rovigo, et dont le chef demande à être autorisé à opérer sur Ferrare et Bologne. Le général Bogdan a été momentanément chargé de prendre la direction du blocus d'Osoppo, et comme le général Seras a renforcé la garnison de Chioggia et fait mine de percer sur Papozze, on presse l'achèvement des travaux de la tête de pont de Boara[1]. A l'aile droite, où tout continue à être tranquille, on prétend que les Français ont fait sortir de Vérone une colonne allant vers le Val Pantena[1].

Enfin, dans le vain espoir de mettre un terme aux difficultés auxquelles avait failli donner naissance la question d'attribution de la flottille prise à Zara, le feld-maréchal-lieutenant Lespine[2] envoyait trop tardivement l'ordre au général Tomasich de la garder à Zara. Il devait en tirer les éléments nécessaires à la création d'une petite division navale à laquelle Lespine affectait 2 officiers qui venaient de partir de Trieste pour Zara.

Les rapports entre Tomasich et Cadogan s'étaient, en effet, sensiblement tendus depuis la prise de Zara. Se conformant aux premières instructions de Lespine lui enjoignant d'enrôler des matelots et de les diriger sur Trieste où l'on avait besoin d'équipages, Tomasich avait fait savoir à Cadogan qu'il trouvait nécessaire de garder tous les bâtiments existant dans le port de Zara et de les armer, tant pour garantir ce port contre tout affront de la part des corsaires que pour assurer les communications avec Trieste et Fiume. En conséquence, il avait invité Cadogan à lui remettre les bâtiments ancrés dans le port ainsi que les magasins, et à lui fixer la date de cette remise. Cette mise en demeure, cette demande de restitution n'étaient pas pour plaire aux Anglais. Se retranchant derrière un ordre formel de l'amiral Fremantle qui lui prescrivait de réserver autant que possible les canonnières trouvées à Zara pour les affecter aux opérations contre Venise, au lieu de les envoyer toutes à Trieste, comme le demandait To-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller), F.-Z.-M. Hiller aux F.-M.-L. Marziani et Marschall; Vicence, 12 décembre, XII, 115, XII, 116. F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 12 décembre, XII, 120. Général-major Starhemberg au F.-M.-L. Marschall; Rovigo, 12 décembre, XII ad 114. Général-major Bogdan au F.-Z.-M. Hiller; Udine, 12 décembre, XII, 115 et (Feld-Acten Sommariva) F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 12 décembre, 6 heures soir, XII, 94.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich) F.-M.-L. Lespine au général Tomasich; Trieste, 12 décembre, XII, 25.

masich, Cadogan dut céder d'assez mauvaise grâce, mais sur un point seulement, et se borner à n'emmener que les péniches Quant aux magasins, d'ailleurs presque vides puisqu'ils avaient été pillés, après y avoir pris ce qu'il lui fallait pour les péniches, il s'engageait à laisser à Tomasich le peu qui y restait, ou, pour mieux dire, les objets absolument hors d'usage et dont il lui était impossible de se servir[1].

13-14 DÉCEMBRE 1813. — **Le vice-roi à Vérone. — L'avant-garde de Starhemberg à Fratta et à Villanova del Ghebbo. — Etablissement d'un pont à Plaisance. — Affaires de Conche, de Cavanella et de Treporti. — Ordre de bataille de l'armée autrichienne. — Arrivée du feld-maréchal comte de Bellegarde à Vicence. — Les lettres du feldzeugmeister Kerpen à Bellegarde et à Hiller. — Départ de Hiller.** — Il était si évident que le calme relatif dont son armée jouissait autour de Vérone n'était pas à la veille d'être interrompu par une reprise subite des opérations, plus improbable que jamais au moment où Hiller était sur le point de remettre le commandement en chef à son successeur, que le vice-roi résolut de faire venir la princesse à Vérone où elle arriva le 14 au soir[2], tant afin de donner à la vice-reine une satisfaction qu'elle désirait depuis longtemps, que de remonter le moral des populations. En effet, tout était absolument tranquille, et l'avant-garde même de Starhemberg arrivée à Fratta Polésine et à Villanova del Ghebbo n'avait pas dépassé ces points et ne paraissait nullement disposée à attaquer Marcognet suffisamment fort d'ailleurs pour la tenir en respect[3].

On ne s'en préparait pas moins à faire face à toutes les éventualités qui pouvaient se produire sur la rive droite du Pô, et l'on procédait sur l'ordre du vice-roi à l'établissement d'un pont de bateaux et à la construction d'une tête de pont à Plaisance[4].

A l'aile droite autrichienne où Sommariva s'était empressé

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich); général Tomasich au capitaine Cadogan (*en français*) et capitaine Cadogan au général Tomasich (*en anglais*); Zara, 14 décembre, XII, 24 et XII ad 24.
2. Le vice-roi à la vice-reine, 13 décembre, et *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni, Busta*, n° 2), et Testi à Tassoni; Milan, 15 décembre.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 13 décembre, XIII, 39, XIII, 40 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 13 décembre, XII, 114.
4. *Archives de la Guerre.* Le général Porson au général Vignolle; Turin, 13 décembre.

de profiter du passage de Bellegarde le 13 décembre à Trente, pour lui faire sa cour et se concilier ses bonnes grâces, on s'était borné à faire reconnaître une fois de plus les positions des Français du côté de Ceraino et de la Chiusa et du côté de Rivoli et à échanger quelques coups de fusil avec les avant-gardes de Ceraino où les Français s'étaient solidement retranchés[1].

Du côté de Ravenne il n'y avait à signaler pendant ces derniers jours qu'une légère escarmouche entre les avant-postes du colonel Scotti et ceux du lieutenant-colonel Gavenda le 13. Mais la situation y devenait néanmoins de plus en plus critique. Le pays était en pleine insurrection, fomentée et favorisée par l'allocation à tous les brigands d'une solde d'un demi-écu par jour. Non content de leur distribuer des armes, s'il faut en croire un rapport du colonel Armandi, Gavenda leur avait, de plus, promis le pillage de Forli[2].

A Ancône, répondant à une lettre du général Pino reçue la veille, le général Barbou lui faisait savoir que, aussitôt après avoir eu connaissance du mouvement rétrograde du colonel Scotti, il avait sans plus tarder mis le général d'Ambrosio au courant de la situation. Il lui avait représenté combien il était urgent de porter une partie de sa division en avant, seul moyen à ses yeux de préserver le pays de l'invasion dont il était menacé. Le général d'Ambrosio, « *lié par les ordres de son souverain dont il ne pouvait s'écarter* », n'avait pas adhéré « à ses demandes instantes » et Barbou ajoutait : « Croyez, mon général, qu'il n'a pas dépendu de moi que vous receviez à temps les renforts qui vous étaient si nécessaires. Nous sommes dans l'incertitude de l'époque du départ de cette division pour la Romagne, car, d'après le mouvement de la 1re division de cette armée qui va passer par le Furlo, il est à penser qu'elle précédera la marche de la 2e, ce qui fera séjourner encore quelque temps ici cette troupe, dont la présence serait bien plus utile dans la Romagne. Dès que je serai ins-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 13-14 décembre. XIII, 1 (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 13 decembre, XII, 101. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 14 décembre, XII, 108 (Feld-Acten Hiller). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Hiller : Rovereto, 13 décembre. XII, 123. Général Vlasitz au F.-M.-L. Fenner ; Ala, 14 décembre, XII, 133.

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Armandi au chef detat-major de la 4e division militaire (Italienne) : Forli, 15 décembre. Préfet du Rubicon au Ministre de l'Intérieur; Forli, 13 décembre.

truit de sa marche ultérieure, je m'empresserai de vous en faire part[1]. »

A Venise, le général Seras avait infructueusement tenté de chasser, le 12, les assiégeants de leur poste de Conche (en face de Chioggia). La garnison de Cavanella fut plus heureuse le lendemain et, grâce à l'appui de deux canonnières, elle avait réussi à détruire les travaux des Autrichiens et à leur enlever un officier et quelques hommes. Le 14, les Autrichiens entreprirent à leur tour, au nord de Venise contre la redoute de Treporti, une reconnaissance offensive qui fut repoussée avec perte quoique soutenue par des barques armées en guerre longeant le canal de Pordelio[2].

Au moment où Bellegarde[3] allait succéder à Hiller, l'armée autrichienne se composait de 79 2/3 bataillons, 8 compagnies, 49 escadrons et 178 bouches à feu, y compris 2 bataillons et un

1. *Regio Archivio di Stato, Milan Appendice Storia* 47. Genéral Barbou au général Pino; Ancône, 13 décembre.

2. *Correspondance du général Seras du* 6 *octobre* 1813 *au* 9 *janvier* 1814. (Documents inédits appartenant au lieutenant Seras, communiqués par le professeur G. Roberti Général Seras au général Dupeyroux, 11, 12 et 14 décembre; au vice-roi, 12 et 18 décembre. Dans le premier de ces deux rapports au vice-roi, Seras insiste sur le mauvais esprit des troupes italiennes « qui désertent de tous côtés malgré les exemples que l'on fait et la sévérité avec laquelle on punit les tentatives ». Il lui fait savoir, en outre, que, comme il en a déjà rendu compte, la ville de Venise n'avait que quatre-vingts jours de vivres pour la population à la date du 15 novembre et demande au vice-roi de lui faire envoyer « des secours en argent et en vivres, ainsi que quelques bonnes troupes par la voie d'Ancône ou de tout autre côté ». Ces rapports n'avaient rien d'exagéré si l'on considère (Cf. *Venise. Archives de Museo Civico et du Municipio. — Giornale che contiene quanto e accaduto dil Militare e politico in Venezia e circondiario durante l'Assedio*) que depuis le 1er décembre la commission des subsistances avait pris le parti de rationner la farine distribuée à la population. Dans le deuxième de ces rapports Seras ne cache pas au vice-roi que la tentative faite sur Conche lui avait coûté deux officiers de marine blessés si grièvement que l'un d'eux avait déjà succombé et que de plus « elle avait été marquée par des désertions ». A propos de la sortie plus heureuse faite par la garnison de Cavanella, et croyant encore à la coopération des Napolitains, il disait au vice-roi : « Si je pouvais être prévenu à temps du mouvement de l'armée napolitaine sur le Bas Adige, je pourrais seconder cette opération : l'ennemi forcé dans ses positions entre le Pô et l'Adige n'aura d'autre parti à prendre que de se rembarquer par le Pô ou de chercher à passer l'Adige du côté de Cavarzere pour se réunir à l'armée autrichienne. Dans les deux cas, ma diversion serait très utile. Dans le premier, mes deux frégates et ma flottille pourraient inquiéter et intercepter l'embarquement. Dans le second je pourrai harceler l'ennemi et lui faire du mal dans son passage de l'Adige. Lorsque Votre Altesse (Seras répondait ici à une dépêche du vice-roi en date du 6, dépêche qui lui était parvenue le 16 et dont nous aurons lieu de parler en son temps) reprendra l'offensive, si je suis prévenu à temps, je pourrai faire de fortes sorties par Malghera et seconder les opérations... »

3. Voir *Annexe XXII*.

escadron employés en Dalmatie. Le parc d'artillerie de réserve était tout entier affecté au siège de Venise, tandis que le grand parc d'artillerie de l'armée était établi à San-Pietro Engu et l'équipage de ponts à San-Bonifacio [1]. L'armée, dont, arrivé à Vicence, après avoir assisté à Francfort à un grand conseil de guerre, Bellegarde prenait le commandement à dater du lendemain 15 décembre [2], présentait à ce moment un effectif total de 53.046 fantassins et de 5.335 cavaliers.

Comme toujours en pareil cas, la nomination du nouveau commandant en chef avait amené quelques modifications dans le haut personnel de l'état-major de l'armée. Sans parler de la venue du général-major comte Fiquelmont, l'aide de camp général de Bellegarde, le feld-maréchal-lieutenant Richter fut appelé, à partir du 16 décembre, aux fonctions de quartier-maître général, et le général-major von Smola, à celles de commandant de l'artillerie de l'armée.

Aux termes du rescrit impérial du 3 novembre, le feldzeugmeister Hiller aurait dû continuer à servir à l'armée autrichienne d'Italie sous les ordres de Bellegarde. Fidèle serviteur de son souverain, modeste et dévoué, le loyal soldat qu'était Hiller aurait peut-être fait à son pays le sacrifice de son amour-propre, oublié l'ingratitude dont on faisait preuve à son égard, fermé les yeux sur les intrigues qui avaient amené sa disgrâce, sans une dernière et cruelle humiliation, qu'on ne craignit pas de lui faire subir, sans la suprême injustice que des courtisans et des envieux arrachèrent à la faiblesse de l'empereur François.

« Il résulte de votre rapport de Vicence en date du 24 novembre, écrivait le feldzeugmeister Kerpen au feldzeugmeister Hiller [3], rapport qui a été placé sous les yeux de Sa Majesté l'empereur, que vous aviez établi votre avant-garde à San-Martino et votre gros derrière l'Alpone, en les couvrant par des retranchements. A la suite de cette opération, Sa Majesté l'empereur a daigné prendre le 9 décembre à Francfort-sur-le-Mein la décision impériale qui suit :

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-Z.-M. Hiller. Ordre de bataille de l'armée autrichienne; Vicence, 13-14 décembre, XII, 125 et *Operations Journal der K. K. Armee.* Voir *Annexe XXIII.*

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 15 décembre, XIII, 39, XIII, 40.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller). F.-Z.-M. Kerpen. Président du Conseil aulique de la guerre au F.-Z.-M. Hiller; Vienne, 14 décembre, XII ad 136.

« Le rapport sus-mentionné du feldzeugmeister Hiller a été
« d'autant plus inattendu pour moi que, par son rapport du 21,
« le feldzeugmeister Hiller m'avait informé après le combat du
« 19 novembre, qu'il allait reconnaître l'Adige et passer ensuite
« le fleuve.

« Ses rapports antérieurs évaluaient la force totale de l'armée
« française sur la Piave à 36.000 hommes.

« Le *Hof Kriegs Rath* exprimera, par conséquent, au feld-
« zeugmeister Hiller l'étonnement pénible que m'a causé la modi-
« fication si soudaine qu'il a fait subir à ses opérations. Il lui fera
« remarquer que le fait même que l'ennemi voulait créer une
« place d'armes à Vérone devait, au contraire, décider le feld-
« zeugmeister à passer l'Adige afin de ne pas laisser à l'ennemi
« le temps nécessaire pour organiser cette place d'armes.

« En portant cette décision impériale à la connaissance de Votre Excellence, je dois encore vous informer que, par une autre décision impériale en date de Francfort-sur-le-Mein le 10 décembre, j'ai ordre de vous témoigner le mécontentement qu'ont causé à notre souverain les détachements que vous avez faits le 28 novembre[1]. »

Enfin, pour que rien ne manquât à la cruelle et injuste humiliation qu'on faisait subir à l'ancien commandant en chef de l'armée d'Italie, non content de décider l'empereur à ordonner au conseil aulique de la guerre de communiquer à Bellegarde la lettre que nous venons de reproduire, on avait arraché à sa faiblesse l'autorisation d'y ajouter un dernier paragraphe, destiné à porter le dernier coup à l'infortuné feldzeugmeister dont les opérations avaient eu le malheur de déplaire aux membres de ce fameux conseil aulique :

« L'empereur a blâmé la manière d'opérer du feldzeugmeister Hiller, dont il est fort mécontent, et il espère que Votre Eminence ne commettra pas les mêmes fautes[2]. »

Ainsi c'était le plus utile des détachements faits par Hiller qui lui valait un blâme après lequel il lui était impossible de rester à l'armée et d'y exercer un commandement. Alors qu'on n'avait même pas songé à lui reprocher deux mois plus tôt, lors de son arrivée à Trente, de ne s'être pas jeté sur les derrières absolument dégarnis du vice-roi, de n'avoir pas poussé vivement

1. Il s'agit ici des premiers renforts envoyés à Marschall et de la marche de la brigade Starhemberg vers le Bas Adige.

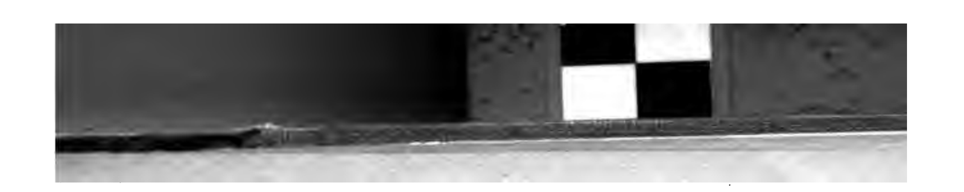
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Hiller) F.-Z.-M. Kerpen au F.-M. comte Bellegarde ; Vienne, 14 décembre, XII, 136.

et hardiment sur Brescia et Bergame à la tête des forces qui venaient de traverser le Pusther-Thal, pendant que Sommariva serait resté sur le Haut Adige et que son aile gauche aurait eu pour mission de retenir et d'amuser le gros de l'armée française sur le Tagliamento et la Piave, de n'avoir pas osé entreprendre une opération, assurément hardie et aventurée, mais dont les conséquences pouvaient être incalculables, on lui faisait précisément un crime d'un détachement indispensable, et d'une incontestable utilité. Que serait-il arrivé, en effet, si Hiller n'avait pas fait occuper le Polésine, s'il n'avait pas tenu avant tout à se relier à Nugent? Les membres du conseil aulique de la guerre, les courtisans et les conseillers de l'empereur d'Autriche ne se rappelaient donc plus que, sur les instances des uns, par l'intermédiaire des autres, ce souverain avait prescrit à Hiller de presser par tous les moyens en son pouvoir la chute de Venise, dont, pour des raisons purement politiques, il lui importait d'être maître le plus tôt possible. Ils avaient encore oublié qu'avant l'arrivée de Starhemberg à Boara, le vice-roi avait renforcé les troupes de la Polésine et qu'il avait même enlevé Rovigo grâce à la négligence des avant-postes autrichiens. Ils avaient oublié que ce fut uniquement grâce au mouvement de Starhemberg sur Boara que la face des choses avait changé, que seules la défaite et la retraite de Marcognet sur Castagnaro avaient permis aux Autrichiens de s'installer définitivement dans ces parages, à Marschall d'établir complètement le blocus de Venise, à Nugent de continuer ses opérations sur la rive droite du Pô, et de maintenir son avant-garde à Ravenne. Ils avaient oublié que le blocus de Venise, de Palmanova et d'Osoppo, l'observation de Legnago et de Rocca d'Anfo, la surveillance du Tonale, du Val Camonica, du Val Trompia et du Val Giudicaria, absorbaient à eux seuls assez de monde pour qu'il fût sinon impossible, du moins imprudent, de songer à forcer le passage de l'Adige ou à enlever Vérone de haute lutte.

S'inclinant silencieusement devant le blâme immérité qu'on venait de lui infliger sans se souvenir de ses services passés et des titres qu'il s'était acquis à la reconnaissance de son souverain et de son pays, l'infortuné feldzeugmeister, frappé d'un coup dont il ne devait jamais se remettre et se relever, s'éloigna deux jours plus tard de l'armée pour raisons de santé et prit peu de temps après sa retraite. Chargé, après la signature de la paix, du commandement général

d'abord de la Transylvanie, puis de la Galicie, le feldzeugmeister Hiller ne survécut que peu d'années au coup qui, en brisant sa carrière, l'avait mortellement frappé au cœur.

Quelque brutal que puisse paraître le procédé inqualifiable employé à l'égard de Hiller, quelque noire que soit l'ingratitude dont l'empereur d'Autriche a fait preuve à l'égard d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un général auquel ses brillants états de service auraient dû épargner une humiliation aussi odieuse qu'imméritée, on ne saurait, en réalité, s'étonner de la disgrâce encourue par le feldzeugmeister, pour peu que l'on songe à l'oubli dans lequel on laissa à un moment où plus que jamais on aurait eu besoin de ses lumières, de ses conseils et de ses talents, le frère même de l'empereur, le plus illustre des hommes de guerre de l'Autriche, le grand capitaine qui seul avait arrêté un moment la marche triomphale de l'empereur, l'archiduc Charles.



CHAPITRE VI

L'ENTRÉE DE MURAT DANS LA COALITION

NÉGOCIATIONS. — TRAITÉ D'ALLIANCE AVEC L'AUTRICHE. — ARMISTICE AVEC L'ANGLETERRE

15 DÉCEMBRE 1813. — **Positions occupées par l'armée autrichienne au moment de l'arrivée de Bellegarde à Vicence. — Ordres de l'empereur relatifs aux troupes napolitaines. — Lettre de Murat à Elisa. — Ses vues sur la Toscane et l'Italie jusqu'au Pô. — Capitulation de Clissa. — Le général Milutinovich chargé des opérations contre Raguse.** — Ce n'était pas au lendemain de l'installation d'un nouveau commandant en chef qu'on pouvait s'attendre à une reprise immédiate de l'offensive. Bien qu'en sa qualité de président du conseil aulique de la guerre, il fût au courant de la situation d'une armée dont il avait plus d'une fois critiqué les opérations, après les avoir inspirées, il fallait laisser pour le moins quelques jours d'étude et de réflexion à Bellegarde.

La journée du 15 décembre ne pouvait donc être qu'absolument insignifiante au point de vue militaire. A l'aile droite après avoir ordonné au major Freydong, qui commandait le

bataillon de landwehr du régiment Hohenlohe-Bartenstein, de faire une reconnaissance sur le Tonale et d'en chasser les Français, Sommariva se contentait de signaler les travaux défensifs entrepris sur la rive droite de l'Adige à Canale et San-Marco, et d'enregistrer un bruit d'après lequel le général Palombini aurait transféré son quartier général de Rivoli à Bussolengo[1].

Au centre, du côté de Vérone, où l'on avait cru remarquer que le vice-roi faisait travailler à la mise en état de défense de Motta et de Bonavigo, le général Eckhardt, autorisé par Hiller et par Radivojevich n'avait, à cause de l'insalubrité de San-Gregorio et de Bonaldo (1 kilomètre nord de San-Gregorio), laissé qu'un bataillon dans ces deux localités, et il venait d'établir le reste de sa brigade à Cologna Veneta. Enfin le général major Steffanini[2] avait pris au même moment le commandement de l'avant-garde à San-Martino[3].

A l'extrême gauche, Nugent allait attendre jusqu'au 23 décembre la réponse aux propositions qu'il avait soumises à l'approbation de Hiller et qu'il présenta à nouveau à Bellegarde en insistant une fois de plus sur l'importance de la conservation des régions où il avait pris pied et sur l'utilité de sa marche immédiate sur Forli[4].

Au moment de l'arrivée de Bellegarde à Vicence, son armée occupait les positions suivantes : à l'aile droite (feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, 14 bataillons, 6 escadrons, 26 canons), la brigade Vlasitz, établie à Ala, tenait ses avant-postes de droite à proximité des postes français du Monte-Baldo et des 10 bataillons avec lesquels Palombini gardait le plateau de Rivoli ; elle se reliait à gauche du côté des monts Lessini par Santa-Anna d'Alfaedo avec l'extrême droite de Radivojevich. Le gros de cette aile était encore échelonné d'Ala à Rovereto. Sur sa droite, le général Stanissavlevich faisait observer le Tonale par un bataillon et s'éclairait dans le Val Trompia et le Val Camonica où, à cette époque de l'année, il était impossible

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-Z.-M. Hiller : Rovereto, 15 décembre, XII, 141, au major Freydong, XII, 115.
2. Voir *Annexe XXIV.*
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marziani au F.-M.-L. Radivojevich : Lonigo, 15 décembre, XII, 146 *a.* F.-Z.-M. Hiller au F.-M.-L. Radivojevich : Vicence, 14 décembre, XII, 146 *i.* Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Radivojevich ; San-Gregorio, 15 décembre, XII, 145 *b* et F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich : Vago, 15 décembre, XII, 144.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv (Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent)* 12-13 décembre, XIII, 38.

d'opérer d'une manière suivie; il surveillait Rocca d'Anfo et occupait, sur le lac de Garde, Riva, Tremosine et Toscolano.

Au centre, le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich faisait face avec 26 bataillons, 24 escadrons et 34 bouches à feu au gros du vice-roi établi, partie à Vérone, partie entre l'Adige et le Mincio [1]. Sa brigade d'avant-postes (général Steffanini) tenait la ligne San-Martino-Montorio Veronese, se reliant sur sa droite par un poste à Stallavena (Val Pantena) avec la gauche de Sommariva, et avait pour soutien la brigade Gober à Caldiero. La division Marziani était en deuxième ligne depuis Soave jusqu'à Montebello Vicentino, ayant derrière elle la division Merville échelonnée de Montecchio-Maggiore à Vicence. La réserve d'artillerie se composait de 8 batteries plus 20 pièces de rechange.

Des 19 bataillons, 12 escadrons et 32 bouches à feu qui formaient le corps du feld-maréchal-lieutenant Marschall, les brigades Mayer et Rebrovich assuraient le blocus de Venise, et la brigade Pulsky, placée à Padoue, servait à la fois de soutien aux troupes d'investissement de Venise et à la brigade Fölseis établie à Bevilacqua, chargée de la surveillance de Legnago et dont la gauche s'étendait jusqu'à Masi (sur l'Adige) et Badia Polésine (à la naissance même de l'Adigetto).

Plus à gauche, Starhemberg occupait la Polésine et com-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* 15 décembre, XII, 147. L'état-major général de Bellegarde possédait à ce moment les renseignements suivants de l'armée française d'Italie :

EFFECTIF DE L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE AU 15 DÉCEMBRE

1re *Division* :	(Quesnel)........	Vérone....	11 bataillons	5.500 hommes
4e —	(Marcognet)......	Castagnaro	12 —	6.000 —
2e —	(Rouyer).........	Vérone....	13 —	6.500 —
3e —	(Gratien)........	Legnago...	12 —	6.000 —
5e —	(Palombini)......	Rivoli.....	12 —	5.000 —
Garde Royale	(Lechi)..........	Vérone....	7 bataillons, 2 escadrons 1/2	3.200 hommes, 250 chevaux
Don de réserve	(Pino)...........	Ferrare....	6 bataillons, 1 escadron	3.100 hommes, 100 chevaux
Don de réserve	(Gifflenga).....	Brescia et Edolo.	5 bataillons	2.000 hommes
Don de cavalie	(Mermet)......	Brescia et Edolo.	19 escadrons	1.900 chevaux
		Total :	78 bataillons, 22 escadrons 1/2,	39.200 hommes, 2.250 chevaux.

Dans les places, le général Seras à Venise, 11 bataillons, 1/2 escadron, 6.854 hommes, 60 chevaux.

Général N.. à Palmanova, 5 bataillons, 2.584 hommes.

Chef de bataillon Deschamps à Osoppo, 1 bataillon, 660 hommes.

Total : 17 bataillons, 1/2 escadron, 10.098 hommes et 60 chevaux.

muniquait, d'une part, par les ponts de Rotta Sabadina et de Boara avec le gros de l'armée, de l'autre, par Arqua Polesine avec la flottille de canonnières mouillée du côté de Papozze et le corps de Nugent [1]. Les brigades Csivich et Bogdan (7 bataillons, 7 escadrons et 6 canons), investissaient Palmanova, Osoppo et Grado. Enfin, sans parler de Tomasich et de Danese, dont les opérations étaient indépendantes, le feld-maréchal-lieutenant Knesevich disposait à Trieste et à Fiume d'un peu plus d'un bataillon et d'un escadron.

Par cela même qu'il n'était pas à la veille de recevoir les renforts venant de France et d'Espagne, la continuation de l'arrêt presque total des opérations ne pouvait malheureusement que servir bien peu au vice-roi. Pour le moment, tout ce qu'on lui annonçait se bornait à l'envoi de Nancy à Turin, où ils devaient arriver le 22 janvier et être incorporés dans le 14ᵉ hussards qui s'y réorganisait, de 7 officiers, 65 hommes et 52 chevaux du 13ᵉ régiment, de 150 hommes et de 90 chevaux du 4ᵉ régiment de chasseurs partant de Maestricht le 28 décembre pour arriver le 26 janvier à Vicence, où devait se reformer ce régiment destiné à l'armée d'Italie, à l'arrêt à Alexandrie de 150 conscrits qu'on allait verser provisoirement au 4ᵉ régiment d'artillerie à pied, et à la mise en route de 700 conscrits primitivement destinés au 3ᵉ régiment d'infanterie légère, dont le dépôt était à Mantoue et qu'on affectait momentanément au 5ᵉ bataillon du 1ᵉʳ léger [2].

L'esprit qui régnait dans les corps de l'armée d'Italie était loin d'être bon. La désertion continuait à affaiblir les effectifs, et sans parler de la dissolution fort naturelle du régiment illyrien à laquelle on procédait à Turin [3], des faits graves venaient de se produire dans la 4ᵉ division. 3 capitaines du 2ᵉ bataillon du 132ᵉ s'étaient mutinés et avaient essayé d'entraîner leurs camarades [4].

D'autre part, il était grand temps de mettre un terme aux exigences des généraux napolitains et aux prétentions de leur

1. Cf. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Général Pino au général Fontanelli; Ferrare, 15 décembre.

2. *Archives de la Guerre*. Le Ministre de la Guerre au prince Camille Borghese, au comte Daru ministre directeur de l'administration de la guerre, au major-général, et au maréchal duc de Tarente; Paris, 15 décembre.

3. *Archives de la Guerre*. Le prince Camille Borghese à l'empereur; Turin, 15 décembre.

4. *Archives de la Guerre*. Le général Marcognet au général Grenier; Castagnaro, 15 et 16 décembre. Le général Grenier au général Marcognet; Vérone, 17 décembre.

roi. Complétant les mesures qu'il avait prises, le 11 décembre, relativement aux fusils, au château Saint-Ange et à Civita-Vecchia, et les instructions qu'il avait à la même date envoyées au vice-roi et à Elisa, informé que l'on commençait à faire pour les troupes napolitaines des réquisitions d'habits et de souliers dans les départements de la 30e division militaire, l'empereur faisait connaître au général Miollis ses volontés à ce sujet. Rien ne devait être fourni aux troupes napolitaines « en effets d'habillement et d'équipement que d'après les marchés que Sa Majesté le roi de Naples aura jugé nécessaire de conclure pour cet objet [1] ». En même temps, le duc de Feltre communiquait au vice-roi une résolution que l'empereur avait prise trop tardivement : « Il est inutile, lui écrivait-il [2], que les troupes napolitaines entrent à Ancône. L'empereur le défend expressément. » Il devait pourtant savoir, à cette époque, que les premières troupes napolitaines étaient entrées à Ancône le 3 décembre [3].

Bien qu'il ignorât encore le résultat de la mission de Schinina, le roi de Naples semblait croire que le départ de Fouché et de l'aide de camp du vice-roi lui avait rendu son entière liberté d'action. Grisé peut-être aussi par la communication que Menz avait dû faire à Gallo avant de la transmettre à lord William Bentinck, renonçant aux quelques apparences de ménagements sous lesquelles il avait jusque-là caché les projets ambitieux et les rêves d'annexion dont la réalisation lui paraissait presque certaine, depuis qu'il se croyait définitivement installé sur le trône de Naples, par l'entente qui paraissait s'être établie à ce sujet entre Metternich et lord Aberdeen, Murat n'avait pas craint d'adresser à Elisa une lettre dans laquelle il lui signifiait en termes aussi perfides qu'arrogants et hautains les conditions auxquelles il subordonnait son maintien en Toscane et de lui mettre en quelque sorte le marché à la main.

Naples, 15 décembre 1813.

« MADAME ET CHÈRE SŒUR,

« Je reçois à la fois les deux lettres de Votre Altesse Impériale du 9 et du 11.

1. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au général Miollis ; Paris, 16 décembre. L'empereur au duc de Feltre ; Paris, 16 décembre (*Archives Nationales AF*, IV, 90). Voir *Annexe XXV*.

2. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au vice-roi ; Paris, 16 décembre.

3. Voir *Annexe XXVI*.

« Je pense que le maréchal de camp Filangieri est sur le point d'arriver à Florence et que la nouvelle de la marche de sa brigade aura forcé l'ennemi à se rembarquer. Dans tous les cas, le *général Filangieri va recevoir l'ordre de défendre Florence.*

« *J'ai ordonné au général Miollis* de faire former à Foligno un magasin de vivres en tout genre pour 35.000 hommes et et de fourrages et avoines pour 6.000 chevaux pour un mois.

« Je désire qu'il soit possible à Votre Altesse Impériale d'en faire former un semblable à Florence et un autre au moins pour quinze jours à Sienne. Ces précautions sont indispensables, car je ne saurais jamais me *déterminer à franchir les Apennins* sans avoir fait former des magasins sur mes derrières.

« C'est le moment d'employer à cet effet toutes les ressources de la Toscane, et *vous ne devez plus souffrir que les receveurs toscans versent des fonds dans les caisses au delà des Apennins pour un service qui serait étranger à celui de mes troupes destinées à défendre la Toscane.*

« Je viens de faire connaître au général Miollis *que je prenais le commandement de tous les pays occupés par ses troupes* ET JE LUI AI PRESCRIT DE NE PLUS RECEVOIR LES ORDRES DU VICE-ROI.

« Votre Altesse Impériale sentira aisément qu'il m'est impossible de me charger de *la défense d'un pays sans donner les ordres à toutes les autorités civiles et militaires. Je ne ferai jamais que des prières à Votre Altesse impériale, mais je prétends ordonner au gouverneur des Etats de la Toscane.*

« Je vous prie de me faire connaître si Votre Altesse Impériale serait autorisée à exécuter toutes les mesures, toutes les dispositions, que *je serai dans le cas de lui donner pour la défense de la Toscane et à ne pas exécuter les ordres du vice-roi*, auquel je vais faire connaître la même détermination pour le commandement des départements italiens situés sur la rive droite du Pô.

« *Si on m'opposait des difficultés ou des refus, j'arrêterais net la marche de mon armée et je me bornerais à la défense de mes Etats.*

« Votre Altesse Impériale ne sera donc pas étonnée si je la prie d'ordonner au commandant de l'artillerie des places de Porto-Ferrajo et de Livourne de mettre à la disposition de l'officier napolitain qui vient d'être envoyé à Livourne tous les fusils qui se trouvent dans ces deux places. J'en ai un besoin indispensable pour armer mes nouveaux conscrits qui doivent

remplacer pour la défense des côtes et de la capitale de mes Etats l'armée qui en est sortie.

« Je viens *d'ordonner au général Miollis* de faire établir désormais la route d'étapes par Foligno et Perugia. Il sera indispensable que Votre Altesse Impériale fasse établir un semblable service de Foligno à Florence par Arezzo.

« Votre affectionné frère et beau-frère,

« J. NAPOLÉON[1]. »

Pour la première fois, et bien qu'il ait apporté le plus grand soin à cacher à Elisa les négociations qu'il poursuit avec les

1. *Archives des Affaires étrangères.* Toscane, V° 161, p°° 2, f° 68. Le roi de Naples à Elisa, grande-duchesse de Toscane ; Naples, 15 décembre.

Elisa ne manqua pas de transmettre aussitôt cette lettre à l'empereur. Le 18 décembre 1813, elle lui rendait compte en ces termes de ce qu'elle avait fait et lui demandait des instructions :

« Florence, 18 décembre 1813.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté copie d'une lettre que je viens de recevoir du roi de Naples en réponse à celle que je lui avais adressée lôrs de l'attaque des Anglais contre Lucques et Livourne.

« Le roi témoigne le désir qu'il soit formé à Sienne et à Florence des magasins de vivres en tous genres pour 35.000 hommes et de fourrages et avoines pour 6.000 chevaux pour un mois.

« Il me prévient également, comme il annonce l'avoir fait connaître au général Miollis que son intention est de prendre le commandement civil et militaire des pays occupés par ses troupes, d'y donner seul des ordres et d'en conserver exclusivement les fonds et les ressources pour l'armée qui vient les défendre.

« Il ne m'appartient pas de prescrire aux autorités civiles et militaires ni aux dépositaires des fonds publics de suivre d'autres ordres que ceux qui leur sont donnés par les ministres. Ils en dépendent exclusivement. Les ministres de Votre Majesté ont jusqu'à présent adressé directement leurs instructions aux chefs des administrations civiles. Je n'exerce à l'égard de ceux-ci qu'une simple surveillance.

« Mon autorité se bornant à transmettre et à faire exécuter les dispositions prescrites par les Ministres de la Guerre ou celles que Votre Majesté daigne m'ordonner, je la supplie de me faire parvenir sans retard ses instructions sur la nature des rapports que je dois avoir avec le roi de Naples.

« Votre Majesté m'a ordonné d'engager le roi à presser la marche de ses troupes et le duc de Feltre m'a écrit de les bien traiter. Je me suis conformée à ses intentions à l'égard du roi et toutes les dispositions ont été faites pour bien recevoir ses troupes.

« Je vais, ainsi que le demande le roi de Naples, faire établir la route militaire par Arezzo. Je crois cette mesure utile et sans inconvénient.

« Je fais aussi venir de Porto Ferrajo à Florence 2.000 fusils qui s'y trouvent et que le directeur d'artillerie a reçu ordre du Ministre de la Guerre de tenir à la disposition du roi.

« Ne pouvant sortir des attributions que vous m'avez données, j'attendrai les instructions que je sollicite avec instance de Votre Majesté, dont la volonté réglera toujours ma conduite. Je suis, etc. »

alliés, Murat jette presque complètement le masque. Il ne craint pas de se mettre ouvertement en état de rébellion contre l'empereur. Le maréchal de France, devenu roi par la volonté de l'empereur, n'hésite pas à révéler, ou tout au moins à laisser entrevoir à la propre sœur de Napoléon, les projets que son insatiable ambition lui a fait concevoir. Ce qu'il veut, ce qu'il lui faut comme entrée au jeu, ce n'est pas seulement la Toscane, ce sont aussi les départements français au delà des Alpes situés sur la rive droite du Pô. Ce qu'il exige d'Elisa comme du général Miollis, c'est qu'ils consentent à trahir leur patrie, à violer leur serment d'obéissance et de fidélité à l'empereur, c'est qu'ils rompent les liens sacrés qui les attachent à la France, au vice-roi, lieutenant de l'empereur en Italie, pour exécuter ses ordres et devenir complices de sa félonie. A ce prix, le roi de Naples consentira peut-être à laisser un semblant d'autorité nominale, un pouvoir fictif et momentané à sa belle-sœur. Enfin, il semble qu'on soit en droit de conclure de cette lettre qu'à partir de ce moment Murat avait pris le parti de déserter la cause de la France. Il savait bien que, avant de lui répondre, Elisa communiquerait à Napoléon cette lettre par laquelle il s'adjugeait de sa propre autorité le commandement, pour ne pas dire la possession, de toute l'Italie française jusqu'à la rive droite du Pô. Il ne pouvait pas s'imaginer que l'empereur, cédant devant une pareille manifestation, devant une semblable révolte, pousserait la condescendance jusqu'à enlever au vice-roi un commandement, une autorité qu'au début de la campagne il n'avait pas voulu mettre entre les mains du roi de Naples, et qu'il consentirait à s'incliner devant la « détermination » de Murat en partageant entre lui et le vice-roi séparés par le cours du Pô la direction des armées qui auraient opéré dans la Haute Italie. Une pareille supposition est inadmissible. Murat n'avait jamais dû s'y arrêter malgré la folie ambitieuse qui l'aveuglait. Aussi nous paraît-il plus logique de croire que la lettre qu'il écrivit à Elisa n'a été dans son esprit qu'une espèce de mise en demeure, d'ultimatum indirect adressé par une voie détournée à l'empereur et à la France.

En Dalmatie, le tir des deux canons, que Danese était parvenu non sans peine à mettre en batterie sur le sommet du mont Marchesina Greda, n'avait pas tardé à désorganiser les ouvrages, à détruire les casernes de Clissa et à ébranler le moral de la garnison de cette petite place. Aussi, après cinq jours de bombardement, dès qu'il eut reçu l'avis officiel de la chute de Zara,

Danese crut que le moment était venu d'essayer de s'aboucher avec le commandant Bouillerot, et de mettre fin à l'effusion du sang. Le commandant de Clissa consentit à suspendre le feu jusqu'au moment où on lui aurait « communiqué l'acte authentique de la capitulation de Zara », à la condition que pendant ce temps il ne serait fait aucune espèce de travaux et de mouvements de part et d'autre. Le lendemain 15, deux de ses officiers venaient traiter de la capitulation qui, semblable en tous points à celle de Zara, ne fut définitivement signée que le 18, lorsque Danese eut consenti à accorder au commandant Bouillerot des conditions bien moins rigoureuses, bien qu'il eût reçu l'ordre du Conseil aulique de la guerre relatif aux capitulations. Mais il avait de bonnes raisons pour ne pas se montrer trop exigeant. Il était indispensable pour lui d'en finir au plus vite avec cette bicoque, la dernière des quatre forteresses du nord de la Dalmatie, d'abord parce que ses vivres et ses munitions étaient sur le point de s'épuiser, ensuite parce qu'il avait dû détacher de son petit corps de siège 5 compagnies envoyées à Borgo de Clissa, à Imocky et à Slano di Ragusa (sur la route de Melkovic à Raguse)[1].

D'autre part, on avait trop grand intérêt à être débarrassé de Clissa pour s'entêter à vouloir imposer à cette petite garnison des conditions trop rigoureuses. Le commandant Bouillerot ne se laissa pas intimider, se montra intraitable, et, après une assez longue correspondance échangée entre Danese et Tomasich, il finit par obtenir gain de cause.

Si, par la prise de Zara et de Clissa, les Autrichiens étaient rentrés en possession de toute la Haute Dalmatie, il leur restait encore à conquérir toute la partie sud de cette province, le territoire de Raguse et les bouches de Cattaro. C'était là une tâche que la configuration du terrain et la situation politique du pays rendaient bien autrement difficile que celle qui venait, en somme, de coûter relativement peu de peine à Tomasich et à Danese. Jusqu'à ce moment, les Autrichiens avaient opéré, pour ainsi dire, à proximité des points d'où ils tiraient leurs

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 3 au 18 décembre, XIII ad III, 6 et ad III, 7 (Feld-Acten Tomasich), général Danese au commandant Bouillerot ; Spatato, 14 et 15 décembre, XII 33 *c* et *e*, commandant Bouillerot au général Danese ; Clissa, 15 et 15 décembre (*en français*), XII, 33 *d* et *f*. Général Danese au général Tomasich ; Spalato, 14, 15, 16, 17 et 18 et 26 décembre, XII, 27, 33, 42, 46 et 56. Général Tomasich au général Danese ; Zara, 16 et 20 décembre, VII, 31 et 33, au F.-Z.-M. Comte Wenzel Colorado, Zara, 26 décembre, XII, 33 *a*.

ressources contre des troupes composées en grande partie d'hommes qui avaient servi antérieurement sous les drapeaux de l'Autriche, enfin, dans un pays moins pauvre et moins impraticable que la Dalmatie méridionale.

Cette bande de terre resserrée entre la mer et les montagnes ne se composait guère que de terrasses rocheuses, incultes, stériles, manquant même d'eau potable, et dont les habitants ne vivaient guère que du produit de leur pêche et des rares ressources qu'ils pouvaient tirer de quelques vallées un peu plus fertiles.

Il n'existait à cette époque, en fait de grandes voies de communications, que deux routes carrossables sur une partie seulement de leur parcours, mais qui, outre qu'elles n'étaient pour le reste que des sentiers muletiers, étaient coupées çà et là et interceptées par le fait qu'elles pénétraient à plusieurs reprises en territoire turc. C'était à ces embryons de routes qu'aboutissaient des chemins presque impraticables venant de l'intérieur. Toutes les localités, jusqu'aux plus petites, étaient fortifiées. L'amoncellement des rochers augmentait dans les montagnes les difficultés de la marche des troupes, arrêtées à tout instant dans les vallées par une série ininterrompue de gros murs de clôture. Dans la Haute Dalmatie, on avait eu à combattre des troupes régulières. Dans la Dalmatie du sud, on allait se trouver en présence d'un peuple pauvre et sauvage, fier et belliqueux, d'hommes bien armés, sachant à merveille se servir de leurs armes et n'attachant aucun prix à la vie. Sur quelques points, la population s'était, il est vrai, soulevée contre les Français; mais, loin d'appeler à elle les Autrichiens, elle poursuivait selon les lieux les buts les plus différents. A Raguse on espérait faire revivre l'ancienne République dissoute par Napoléon; mais les Français étaient encore maîtres de la ville. Un peu plus loin, le Vladika du Montenegro était sorti de ses montagnes, avait pénétré dans les bouches de Cattaro et occupé, de concert avec les insurgés, les districts albanais. Il avait aidé les Anglais à chasser les Français de Cattaro et, pour prix de son concours, avant de reprendre la mer, ces derniers lui avaient remis les forts enlevés aux Français ou abandonnés par eux. La diversité des intérêts, la lutte sourde des différents partis n'avaient pas tardé à plonger le pays dans l'anarchie la plus complète.

Il fallait mettre fin à un pareil état de choses et se hâter de reconquérir pour l'Autriche des territoires qui, s'ils lui avaient partenu, cherchaient manifestement à s'affranchir et à re-vrer leur ancienne indépendance.

Les nouvelles que Tomasich avait reçues pendant les derniers jours du siège de Zara, auraient à elles seules suffi pour le convaincre de la nécessité d'une action énergique et immédiate. En effet, il avait appris que l'officier anglais qui commandait les forces de terre de Sa Majesté Britannique devant Raguse, le capitaine Lowen, venait de nommer l'ancien vice-consul de Naples, le comte Bernardo Caboga, « colonel-commandant l'armée nationale destinée au blocus de Raguse et gouverneur civil provisoire de toute la terre ferme de la République de Raguse arrachée jusqu'à ce jour aux Français ». Les rapports du major Dabovich, retenu à Curzola par le mauvais temps et les vents contraires, lui avaient fait savoir qu'on avait formé à Cattaro sous la présidence du Métropolite du Montenegro un Sénat, qui s'était placé sous la protection des trois grandes puissances alliées, la Russie, l'Autriche et l'Angleterre, dans le but de faire reconnaître l'indépendance des Bouches ou de se soumettre, en cas d'impossibilité, à l'une de ces trois puissances. Le même major Dabovich lui avait encore mandé que 4.000 Monténégrins avaient essayé de pénétrer dans les Bouches. Ils avaient été repoussés par les habitants, mais il n'en était que plus urgent d'envoyer dans ces parages quelques troupes régulières qui, seules, pouvaient rétablir l'ordre dans le pays[1].

Il fallait donc, à tout prix, s'inquiéter avant tout de ce qui se passait à Raguse. L'insurrection y avait éclaté, il est vrai, plus tard qu'à Cattaro, à la fin d'octobre seulement. Mais le peuple, excité par quelques nobles à la tête desquels se trouvait le comte Caboga, se berçait de l'espoir de restaurer l'ancienne république Ragusane. Les Anglais avaient encouragé ce mouvement de l'opinion et soutenu les insurgés en leur fournissant des munitions et en débarquant quelques hommes. Stagno, l'île de Mezzo et Gravosa étaient déjà en leur pouvoir. L'insurrection s'étendait de jour en jour, et il ne restait déjà plus aux Français que Raguse et ses forts où ils étaient bloqués par les Anglais et les insurgés.

Le général Tomasich n'avait eu jusque-là que des renseignements vagues, obscurs et contradictoires sur ces événements. Mais, dès que Zara fut tombée en son pouvoir et qu'il n'eut

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), t. X. Décembre, XIII ad 59 et 60 (Feld-Acten Tomasich). Capitaine Lowen commandant les forces de terre de Sa Majesté Britannique devant Raguse, 5 décembre, XII, 13. Major Dabovich au général Tomasich; Curzola, 7 décembre, XII, 18.

plus à lutter contre le manque d'argent, il avait immédiatement fait partir par mer pour Raguse le major Dabovich et le lieutenant de vaisseau Vizcovich, qui tous deux avaient quitté le service français et qui, bien connus dans le pays y jouissaient d'une certaine influence. D'autre part, ce qu'il ne savait pas encore, mais ce qui n'aurait pas manqué de le confirmer dans la résolution qu'il venait de prendre, le capitaine Hoste se disposait précisément à entrer dans les Bouches avec la *Bacchante* et un brick; il comptait venir mouiller en vue de Perasto afin de se mettre en rapport avec le Vladika monténégrin, Pierre Petrovich, et de combiner ses opérations avec lui [1].

Le 14 décembre, Tomasich envoyait ses ordres de mouvement aux troupes (1 bataillon de Liccaner, 1 bataillon du régiment Banal et 1 escadron de hussards Banderial) formant la colonne expéditionnaire de Raguse placée sous les ordres du général-major Milutinovich. La plus grande partie de ces troupes, partant de Zara le 16 et le 17, devaient être rendues du 27 au 28 à Almissa (25 kilomètres environ est de Spalato, en face de l'île Brazza) et à Makarska (40 kilomètres environ sud d'Almissa). Le reste du corps expéditionnaire (2 compagnies et un demi-escadron) devait être fourni par Danese. En même temps, en vue de faciliter ce mouvement, Tomasich avait décidé de transférer à Spalato le magasin de subsistance, établi jusque-là à Knin. Milutinovich, qui allait marcher jusqu'à Spalato avec une de ces colonnes, devait, après s'être entendu à ce propos avec Danese, déterminer la composition des garnisons qu'il y aurait lieu de laisser dans l'île de Lesina, à Clissa et sur quelques points importants [2].

« Vous devrez chercher à savoir, disait Tomasich dans les instructions qu'il remit à Milutinovich [3], si la prise du fort de Torre di Norino présenterait des difficultés sérieuses, parce que c'est par ce point que passe la seule voie de communication menant à Raguse. Si l'opération vous parait trop difficile, vous ferez pour Torre di Norino ce que l'on vient de faire pour Clissa.

En raison des menées du Vladika Pierre Petrovich, il importe

1. *K. u. K. Kriegs Archiv* (Feld-Acten Tomasich); général Danese au général Tomasich ; Spalato, 21 décembre, XII, 51.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich); général Tomasich. Ordre de mouvement sur Raguse et Cattaro; Zara, 14 décembre, XII, 26 ; général Tomasich au commandant la place de Knin : Zara, 15 décembre XII, 28.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich): général Tomasich au général Milutinovich et au F.-Z.-M. comte Wenzel Colloredo ; Zara, 17 décembre, XII, 39 et XII, 18 c.

de faire entrer au plus vite les troupes impériales et royales dans les bouches de Cattaro, de prendre le fort San-Giovanni (fort qui domine Cattaro) occupé par le général français Gauthier.

« J'ai prescrit au général Danese de se porter sur ce point avec 2 compagnies, d'apporter beaucoup de prudence et d'habileté dans ses rapports avec les Monténégrins, et de disposer le peuple en notre faveur en évitant toutefois de provoquer des conflits avec le Vladika. Les Français assiégés et bloqués déjà depuis quelque temps dans le fort San-Giovanni ne peuvent tarder à capituler.

« Le major Dabovich et le lieutenant de vaisseau Viskovich, que j'envoie par mer aux bouches de Cattaro, ont reçu, eux aussi, l'ordre de travailler l'esprit public. Vous soutiendrez le général Danese, et vous correspondrez avec lui et les deux autres officiers.

« Pour ce qui est de Raguse, je sais que le général français Montrichard, qui y commande, dispose des forces ci-après : dans la ville, 15 artilleurs et 10 gendarmes français, 100 italiens et 600 gardes nationaux ; au fort Lacroma (sous le major Gorguvich), 5 artilleurs français, 100 italiens et 14 canons ; au fort Impérial (sous le major Paccioni), 10 artilleurs français, 120 italiens, 10 croates, 30 volontaires de la garde nationale et 21 canons ; au fort San-Lorenzo (sous les ordres d'un capitaine), 2 artilleurs français, 10 italiens, 100 paysans et 8 canons.

« Vous trouverez à Slano di Ragusa 2 petites compagnies d'Oguliner qui vous serviront d'avant-garde.

« Vous vous rendrez par mer avec vos troupes de Spalato ou de Makarska dans la baie de Stagno et de là par la route (celle de Spalato par Torre di Norino) à Raguse que vous bloquerez.

« Si le général Montrichard rejette vos propositions, vous ferez brèche dans l'enceinte. Afin d'éviter toute perte de temps, votre artillerie a reçu l'ordre de se mettre immédiatement en route. Je vous ai attribué quelques mortiers et un obusier de 10 livres et vous autorise à prendre à Lesina et à Clissa autant de canons que vous le jugerez nécessaire.

« Vous vous entendrez pour bloquer Raguse du côté de la mer avec le capitaine anglais Hoste qui croise dans ces parages avec la *Bacchante* et un brick.

« Vos vivres (pain et farine), ainsi que la viande, vous viendront de Spalato, sous l'escorte des hussards Banderial. »

Dès la veille, Tomasich avait fait part de sa résolution à Danese, en ajoutant à ses instructions, une communication confidentielle.

« Vous comprendrez, lui disait-il, qu'il importe à tout prix de conserver cette province à l'Autriche et de contrecarrer les intrigues du métropolite du Montenegro qui cherche à assurer l'indépendance de ce pays et *veut placer le Monténégro sous la protection de la Russie*. Je viens d'écrire à ce métropolite et de confier ma lettre à un lieutenant Viskovich qui se rend par mer aux bouches de Cattaro où j'enverrai successivement tous les bâtiments que j'armerai à Zara.

« Il faut, jusqu'à nouvel ordre, se garder de traiter en ennemi le métropolite du Montenegro[1]. »

16 DÉCEMBRE 1813. — **Bellegarde prend possession du commandement. — Marche de 14 bataillons et de 8 escadrons autrichiens sur Innsbruck. — Situation de l'armée d'Italie.** — En dehors des ordres du jour que Bellegarde et Hiller adressèrent à l'armée, l'un pour lui annoncer sa prise de commandement, l'autre pour lui faire ses adieux, en dehors de l'avis officiel de l'arrivée à Innsbruck, le 25, 26 et 30 décembre, des 14 bataillons fournis par les régiments archiduc Charles, Kerpen, Liechtenstein, Coburg, Lindenau et Wurtemberg, à raison de 2 bataillons par régiment et de 8 escadrons des chevau-légers Hohenzollern[2], il ne se passa absolument rien de remarquable ni d'intéressant pendant la journée du 16 décembre. On avait cependant échangé quelques coups de canon et de fusil au pont de l'Adige du côté de Castagnaro.

La tête de pont de Boara était achevée. Après avoir concentré ses troupes à Lendinara et poussé ses avant-postes jusqu'au canal Malopera, Starhemberg avait reçu l'ordre de fortifier Badia Polesine, Lendinara, Villanova del Ghebbo et Arqua Polesine afin de couvrir et d'assurer ses positions et de pouvoir attendre ainsi sans danger l'arrivée de Nugent sur le Pô. Cette mesure avait été provoquée par une demande de renforts faite par Starhemberg, qui avait cru remarquer que les Français avaient plus de monde en face de lui[3].

...-*Archiv* (Feld-Acten Tomasich), général Tomasich au ... 10 décembre, XII, 31.
... (*Operations Journal der K. K. Armee*), 16 décembre.

...rre. Général de Conchy au général Marcognet ; Cas-
K. u. K. *Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der*

Du côté du vice-roi, il n'y avait guère à signaler qu'une dépêche du prince Camille à l'empereur, annonçant qu'il avait reçu à Turin presque tous les conscrits de la levée des 120.000 hommes fait distribuer aux différents corps environ 5.000 fusils, par la direction d'artillerie de Turin et envoyé à Paris la situation de l'armée italienne[1]. Des 58.461 hommes et 9.177 chevaux auxquels s'élevait l'effectif total, il convient toutefois de retrancher les 4.486 hommes et 1.471 chevaux de la Grande Armée et les 5.980 hommes et 428 chevaux de l'armée d'Espagne encore en route pour rejoindre, 1.773 hommes et 5 chevaux laissés dans les provinces illyriennes, 1.143 hommes et 38 chevaux en garnison dans les îles Ioniennes et 2.522 hommes et 5 chevaux qui gardaient l'île d'Elbe et la Corse. 11.596 hommes et 1.836 chevaux, dont il fallait, d'ailleurs, déduire 1.034 malades et 1.721 hommes incapables d'entrer en campagne, suffisaient à peine pour assurer le service à l'intérieur du royaume, de sorte qu'en y comprenant les garnisons des places assiégées, il ne restait à l'armée d'opérations qu'un effectif réel de 30.961 hommes et 5.394 chevaux.

17-18 DÉCEMBRE 1813. — **Marche des renforts destinés à l'armée d'Italie. — Mesures prises par le vice-roi. — L'incident d'Ancône. — Nouvelles exigences de Murat. — Fouché à Rome. — Marche des renforts autrichiens. — Le plan d'opérations de Bellegarde et l'envoi de Neipperg à Naples. — Bellegarde prescrit à Nugent d'opérer sa jonction avec Starhemberg et de se rapprocher du Pô. — Difficultés entre les Anglais et les Autrichiens à Zara. — L'affaire des péniches et de l'arsenal.** — Les faibles renforts destinés à l'armée d'Italie suivaient pendant ce temps la longue route qu'ils avaient à parcourir avant d'arriver à destination. 60 officiers et 1.651 hommes des 1er et 7e de ligne, du 1er bataillon de sapeurs et du 1er de chasseurs à cheval, tirés des armées de Catalogne et d'Aragon venaient à peine de quitter Perpignan, le 13, et 200 des 1.300 gardes nationaux partis de Toulon pour Gênes avaient déserté en chemin.

En Italie même, pendant que le général Gratien se disposait

K. K. Armee), XIII, 39, XIII, 40. (Feld-Acten Hiller-Bellegarde), F.-M.-L. Marschall au F.-Z.-M. Hiller; Padoue, 16 décembre, XII, 133. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Rovigo, 16 décembre, XII, 159 *a*.

1. *Archives de la Guerre*. Le prince Camille à l'empereur ; Turin, 16 décembre. Situation de l'armée italienne (16 décembre).

à faire partir d'Alexandrie, un bataillon de marche, le lendemain ou le surlendemain au plus tard, les 5 ateliers de tailleurs, que le vice-roi avait fait établir à Turin afin d'arriver à habiller plus promptement les hommes du 84e, du 131e et du 36e léger, étaient en pleine activité. On espérait, de la sorte, accélérer la mise en route des renforts et parvenir à faire fournir avant la fin du mois 700 conscrits par chacun des dépôts stationnés dans les 27e et 28e divisions militaires. Mais si l'on avait pu en partie remédier au manque d'effets dans les magasins, on n'avait pas pu se procurer les armes dont on avait besoin et le général Porson, chef d'état-major du prince Camille, avait infructueusement réclamé les 14.000 fusils qu'on lui avait annoncés et promis pour le 6 décembre[1].

C'était chose d'autant plus regrettable que la situation se compliquait. Rendant compte à l'empereur des premières opérations de Catinelli en Toscane, le vice-roi, afin de mieux lui montrer combien Murat faisait travailler les esprits en Italie, venait de mettre sous ses yeux une ode reçue de Rome et que l'on commençait à répandre partout, et de lui signaler un incident qui s'était produit à Ancône, dans un dîner donné par le préfet aux officiers napolitains. Le préfet ayant porté les toasts suivants : *A Sa Majesté l'Empereur et Roi! A Sa Majesté le Roi de Naples! au Vice-Roi!* tous les officiers napolitains s'étaient levés et avaient répondu : *Viva il Re*[2]*!*

Les nouvelles de Toscane, de Rome et de Naples, devenaient elles aussi, de jour en jour plus alarmantes. La princesse Elisa qui s'était naturellement empressée de donner communication à l'empereur et au vice-roi de la lettre par laquelle Murat lui notifiait sa détermination d'exercer toute l'autorité militaire et civile jusqu'au Pô[3], avait depuis lors reçu du roi de Naples plusieurs demandes auxquelles, comme elle le disait, elle se trouvait dans l'impossibilité de répondre. En déclarant à nouveau qu'il était décidé à prendre le commandement civil et militaire dans les pays occupés par ses troupes, à y donner seul des ordres, à en employer les ressources et les fonds

1. *Archives de la Guerre.* Le général commandant la 10e division militaire au ministre de la Guerre ; Perpignan, 17 décembre. Prince Camille à l'empereur ; Turin, 18 décembre. Général Porson au général Vignolle ; Turin, 18 décembre.
2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 17 décembre.
3. Cf. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 20 décembre.



exclusivement pour son armée, Murat réclamait la formation immédiate à Sienne et à Florence d'approvisionnements de réserve en tout genre pour la subsistance pendant un mois de 36.000 hommes et de 6.000 chevaux, la livraison des 2.000 fusils disponibles à Porto-Ferrajo, et l'établissement d'une route militaire par Arezzo pour doubler celle de Sienne, qui était, en effet, insuffisante. N'osant prendre sur elle des résolutions aussi graves, la princesse en référait à l'empereur et lui demandait d'urgence des ordres et des instructions[1].

Murat avait tenu le même langage au général Miollis, mais dans des termes encore moins mesurés que ceux dont il s'était servi avec sa belle-sœur. Revenant dans une lettre adressée le 15 à Miollis sur la formation d'un magasin de subsistances à Foligno, il lui avait marqué qu'il aimait « à penser que l'intendant du Trésor ne ferait pas de difficultés pour fournir les fonds nécessaires à ces établissements ». Il n'avait même pas craint d'ajouter que, s'il en était autrement, il serait forcé de prescrire contre ce fonctionnaire telles mesures que l'autoriseraient à prendre ; les circonstances dans lesquelles se trouvaient les États romains, « que le service de son armée devait passer avant tout, qu'il l'ordonnait, et qu'il prenait tout sous sa responsabilité ». Non content de répéter à Miollis que c'était lui, Murat, qui commandait dans les pays occupés par son armée, il lui intimait l'ordre « de correspondre désormais avec lui pour tout ce qui concernait la défense des départements romains[2] ».

Cette recrudescence d'exigences de la part de Murat était évidemment motivée par la reprise du mouvement de la garde royale, qui, arrêtée par les inondations et la rupture du pont du Garigliano devait arriver à Rome le 18. Le bruit des projets d'agrandissement de Murat avait pris, d'ailleurs, un tel crédit à Rome, que les employés français se voyaient déjà à la veille d'être remplacés par les indigènes choisis et nommés par le roi de Naples[3].

1. *Archives de la Guerre.* La princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane au Ministre de la Guerre. *Archives des Affaires étrangères.* Toscane, V° 161, p° 3, f° 9. Elisa, grande-duchesse de Toscane à l'empereur ; Florence, 18 décembre.

2. *Archives de la Guerre.* Le général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome, 17 décembre.

3. *Archives de la Guerre.* Colonel Le Crosnier au maréchal duc de Conegliano ; Rome, 18 décembre. Cf. *Diario Napoletano de Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*). Rend compte des difficultés survenues entre Carascosa et Miollis. Miollis refuse de faire distribuer aux Napolitains des vivres que Carascosa se fait livrer de force. Depuis la

A Naples même, on continuait à tout cacher à Durand. Tout ce qu'il avait pu savoir, c'était que le roi avait reçu le 13 ou le 14 une nouvelle lettre de l'empereur, que son valet de chambre Charles envoyé à Paris en courrier en était revenu le 16, et qu'on préparait une nouvelle levée de 10.000 hommes, dont moitié sur la conscription de 1813 et moitié sur les conscriptions antérieures. Il avait pu arriver à avoir connaissance de l'arrivée des lettres pressantes de la grande-duchesse; mais, bien qu'on se refusât à lui communiquer la moindre nouvelle relative au mouvement des troupes napolitaines, il n'en pensait pas moins que Murat donnerait l'ordre de protéger Livourne et le littoral toscan. Et, cependant, afin de sonder l'opinion publique, le baron de Nolli, directeur général de la régie des vivres, et la police de Naples venaient de faire répandre le bruit que l'empereur avait déclaré la guerre au roi et que le duc de Carignano avait déjà quitté Paris. Enfin, bien qu'il se fût écoulé moins d'un mois depuis le jour où le comte de Mier s'était embarqué à Barletta et que, par suite, il n'y eût guère de chance qu'on eût pu recevoir des nouvelles de sa mission, on n'en affichait pas moins à Naples « une grande confiance dans les relations avec l'Autriche[1] ».

Quant à Fouché, qui avait quitté Naples dans la nuit du 16 au 17 après avoir vu personnellement Murat et Caroline et sans rien dire à Durand du résultat de ses entrevues, il n'avait, en somme, rien obtenu. Peut-être même n'était-il pas autrement affecté de l'insuccès de sa mission. Et cependant huit à neuf jours auparavant, il n'avait pas hésité à écrire au prince Borghèse : « Nos affaires vont bien dans l'Italie méridionale. Les allarmes (*sic*) se dissipent[2], » et à Rome même il ne faisait que parler de son grand succès.

A l'aile droite, où le général Stanissavlevich avait transporté son quartier général de Mori à Riva, Sommariva envoyait, sur l'ordre de Bellegarde, 2 escadrons de hussards Frimont, restés

veille (17 décembre), le bruit court à Naples que Napoléon a déclaré la guerre à Joachim devenu l'allié de la coalition et que le duc de Carignano, Ministre de Naples à Paris, aurait envoyé deux courriers, l'un après l'autre pour annoncer qu'on allait lui donner ses passeports.

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples V° 139, p°° 292, 293, 295, f° 556, 557 et 561. Durand au duc de Vicence ; Naples, 17, 18 et 20 décembre. Dépêches, 95, 96, 97.

2. Fouché au prince Borghèse ; Naples, 8 décembre 1813 (cité par Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, V, 189). Melzi à Marescalchi ; Milan, 25 décembre. *Memorie*, II, 665.

jusque-là en Tyrol, par Bassano, Vicence et Lonigo, à Cologna, où ils devaient être rendus le 31, tandis que de Padoue on faisait partir pour les remplacer à Trente 2 escadrons de hussards Stipsich[1].

Sauf une sortie, sans conséquence, de la garnison de Palmanova, il ne s'était rien passé au centre et à l'aile gauche[2].

Bien que l'armée autrichienne d'Italie se composât à ce moment de 91 bataillons, 51 escadrons et 18 compagnies[3], on avait éprouvé le besoin de la renforcer encore, et, de plus, en annonçant à Bellegarde la mise en route des nouveaux corps destinés à son armée[3], le feldzeugmeister Kerpen lui avait envoyé des instructions relatives à la création d'un corps de chasseurs tyroliens qui devait porter le nom du feld-maréchal-lieutenant Fenner et se composer de 3 bataillons à 4 compagnies[4].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 17 décembre, XII, 166. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. Bellegarde; Rovereto, 18 décembre, XII, 138 au F.-M.-L. Fenner, 17 décembre, XII, 123. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva; Ala, 18 décembre, midi, XII, 129.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 18 décembre, XIII, 46.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE D'ITALIE A LA DATE DU 20 DÉCEMBRE

F.-M.-L. M[is] Sommariva		14 bataillons.	6 escadrons.
F.-M.-L. Radivojevich		27 —	24 —
Sous les ordres directs du commandant en chef :			
D[on] F.-M.-L. Marschall B[des] Bogdan, Csivich Corps détaché du général-major C[te] Nugent. — — — Tomasich..		33 —	21 —
En marche :			
D[on] du F.-M.-L. Mayer		17 —	6 —
Armes spéciales	18 compagnies.		2 —
Total	18 compagnies.	91 bataillons.	59 escadrons.

(*K. und K. Kriegs-Archiv*), 18 décembre, XII, 174 1/2.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-Z.-M. Kerpen, président du Conseil aulique de la guerre au F.-M. comte Bellegarde; Vienne, 18 décembre. Désignation des corps destinés à l'armée d'Italie et déjà en route pour la rejoindre : 2 bataillons du régiment Saint-Julien en marche sur Tarvis avec le général-major Wattlet, 1 bataillon de la légion allemande, 2 bataillons du régiment Beaulieu, enfin 1 bataillon du régiment Vacquant. Ce dernier devait commencer son mouvement le 26.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-Z.-M. Kerpen au F.-M. comte Bellegarde; Vicence, 17 décembre, XII, 160.

Quoi qu'il en soit, avant de se décider à remettre son armée en mouvement, voulant avant tout dégager sa responsabilité, Bellegarde avait cru nécessaire d'inaugurer sa prise de possession du commandement en soumettant à l'empereur François le plan d'opérations suivant et en lui exposant les motifs pour lesquels il venait de se décider à envoyer le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg auprès du roi de Naples[1] :

« L'armée d'Italie se compose de trois groupes principaux. Le 1er (l'aile droite), sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Sommariva, occupe la vallée de l'Adige. Le feld-maréchal-lieutenant, dont le quartier général est à Rovereto, surveille l'Adige et le lac de Garde; mais, à cause de l'épaisse couche de neige tombée dans les montagnes, qui rend impraticables le Tonale et le Monte Baldo, il est impossible de songer à une attaque contre Rivoli. Il en résulte que, de ce côté, sur la rive gauche de l'Adige, on ne peut pousser dans la direction de Vérone au delà de Peri, et que, sur la rive droite, on est obligé de s'arrêter aux environs de Belluno Veronese.

« Le corps du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich observe Vérone. Le feld-maréchal-lieutenant a son quartier général à Montebello Vicentino sur la route de Vicence à Vérone.

« Le 3e groupe se compose de la division du feld-maréchal-lieutenant Marschall qui cerne Venise et dont le quartier général est à Padoue. Une des brigades du feld-maréchal-lieutenant observe Legnago et se relie sur l'Adige avec les troupes du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich.

« Afin de tirer des subsistances de la fertile Polésine et surtout afin d'assurer plus complètement le blocus de Venise, le général-major comte Starhemberg a passé l'Adige à Boara (Boara Pisani) avec 5.000 hommes, et y a établi un pont. Son gros est à Lendinara. Il occupe Badia Polésine et tient ses avant-postes sur le canal de Malopera.

« Le général-major comte Nugent était le 10 décembre à Comacchio sur la côte de l'Adriatique et sur la rive droite du Pô ; mais, comme je le trouve trop éloigné de l'armée, et que je suis, en raison même de son éloignement dans l'impossibilité de lui être utile, je lui ai ordonné de se rapprocher du général-major comte Starhemberg sur la rive gauche du Pô, afin de nous assurer le pays entre le Pô et l'Adige.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vicence, 18 décembre, XII, 180.

« Malgré tout mon désir de concentrer l'armée ici (Vicence) et de prendre vigoureusement l'offensive, je n'ai pas tardé à reconnaître *que c'était chose absolument impossible*. J'ai dû renoncer à ce projet pour les raisons que je vais exposer à Votre Majesté.

« Le pays occupé par l'ennemi ne présente que peu de ressources, insuffisantes pour assurer les besoins de mon armée. Je sais, d'ailleurs, qu'on en a tiré tous les approvisionnements destinés à Palmanova et à Venise, et en partie aussi ceux de Peschiera, Vérone et Legnago.

« Il ne m'a pas été possible de créer des magasins sur place. L'armée vit au jour le jour et par voie de réquisition. Et cependant on ne saurait songer à passer l'Adige sans avoir au moins quatorze jours de vivres, parce que le pays entre l'Adige et le Mincio a été épuisé par la présence de l'armée du vice-roi et parce qu'on en a tiré une grosse partie des approvisionnements pour Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnago. Il me faut donc d'abord m'occuper de régler cette grave question, afin que l'armée ne soit pas arrêtée dans les opérations ultérieures par le manque de vivres.

« Jusqu'à ce que j'aie assuré les subsistances de mon armée, il m'est d'autant plus impossible d'entreprendre des opérations sérieuses contre Vérone, que l'ennemi s'y est si fortement établi au cours des trois semaines pendant lesquelles on n'a rien fait contre lui, qu'on ne peut se flatter d'enlever cette ville par un coup de main. Il faut, en outre, considérer que mon armée est trop disséminée pour que je puisse opérer vigoureusement, et que d'autre part le manque ou la rareté des vivres m'empêche de la concentrer. Enfin il y a encore une autre raison majeure que je dois soumettre à Votre Majesté. Je crois prudent d'attendre pour prendre l'offensive que la question relative à nos rapports avec les Napolitains soit définitivement tranchée.

« Parmi les pièces prises par le général-major comte Nugent et que je joins à ce rapport, se trouvent deux lettres qui feront connaître à Votre Majesté les mouvements des troupes napolitaines, mouvements qui me sont, du reste, confirmés d'autre part par d'autres renseignements [1].

1. L'une de ces lettres est celle d'un officier français d'Ancône annonçant à un camarade au camp de Primaro près Ferrare l'arrivée prochaine des Napolitains.

« On prétend que le roi de Naples veut pousser avec son armée jusqu'au Pô. C'est pour cela même que j'ai envoyé par courrier au général-major comte Nugent l'ordre que Votre Majesté trouvera ci-joint, ordre par lequel, en attendant le résultat de la mission confiée au feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg, je lui prescris d'éviter toute cause de conflit entre les troupes de Votre Majesté et celles du roi de Naples.

« Le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg est arrivé ici aujourd'hui. Il se rendra immédiatement auprès du roi de Naples. En raison même de la proximité des deux armées, il est indispensable, pour les opérations ultérieures de l'armée de Votre Majesté, que le roi de Naples fasse définivement et officiellement connaître de suite ses véritables intentions.

« En raison de l'état déplorable des routes, le parc de siège a dû passer en partie par Marburg où il n'arrivera que du 14 à la fin de ce mois.

« Dès que je me serai rendu un compte exact des positions de mon armée, je me propose de parcourir toutes mes lignes et de reconnaître les positions de l'ennemi avant de prendre une resolution définitive. »

Avant même de soumettre à l'empereur ce plan d'opération qui excluait pour quelque temps au moins toute idée de reprise de l'offensive, le feld-maréchal avait expédié à Nugent l'ordre suivant [1], auquel il faisait allusion dans son rapport.

« Vous opérerez votre jonction avec la brigade du général-major comte Starhemberg : vous laisserez une garnison à Comacchio et vous vous opposerez aux prétentions et à la marche en avant des Napolitains.

« Rapprochez-vous du Pô, comme vous l'avait prescrit le feldzeugmeister Hiller, pour assurer avec le général-major comte Starhemberg la possession du pays entre l'Adige et le Pô.

« Je vous annonce confidentiellement que les Napolitains ne marcheront pas encore contre vous. *Nous négocions avec le roi Murat*. Evitez par conséquent tout acte d'hostilité contre les troupes napolitaines, et en tout cas, quoi qu'il arrive, gardez-vous de les commencer.

« Si, en continuant leur marche, les Napolitains prennent une attitude hostile et aggressive, vous devrez essayer de les arrêter en parlementant.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent; Vicence, 17 décembre, XII, 161.

« Vous chercherez à leur faire comprendre que nous ne voulons pas les traiter en ennemis, que nous avons, au contraire, tout lieu d'espérer que nous arriverons à éviter toute lutte avec leur roi.

« Si, cependant, leur conduite vous forçait à en venir aux mains, il faudrait alors vous garder de les ménager.

« C'est, vous le voyez, un point délicat, une question importante, dont je confie la solution à votre sagesse et à votre tact.

« Je vous tiendrai, d'ailleurs, au courant de tout ce qui a trait à nos relations avec les Napolitains et leur roi. »

Pendant ce temps, loin de s'améliorer, les relations entre Anglais et Autrichiens n'avaient fait que se tendre de plus en plus et le général Tomasich aurait eu bien de la peine à se conformer aux instructions que le feldzeugmeister Kerpen lui adressait de Vienne à ce sujet en lui prescrivant de s'emparer des Bouches de Cattaro et de pousser ensuite vers l'Albanie. La crise traversait à ce moment sa période la plus aiguë. « Comme vous ne parlez ni de la flottille ni de l'arsenal de Zara, j'en conclus que les Anglais ont mis la main dessus, tout comme ils l'ont déjà fait à Trieste. Or nous avons absolument besoin de bateaux pour le service du Littoral. Il faut donc vous entendre à l'*amiable* avec le capitaine Cadogan et l'amener à consentir à un partage équitable [1]. »

Dans l'intervalle, après avoir réclamé d'abord les 2 mortiers qu'il avait débarqués pour armer les batteries d'Albanese (Borgo Erizzo), puis des boulets de 9, 12 et 18 livres pour les péniches qu'il tenait à emmener, Cadogan avait protesté contre les allégations de Tomasich, qui lui reprochait d'avoir tiré de l'arsenal et des magasins de Zara plus de choses qu'il ne l'aurait dû et qui demandait l'établissement de l'inventaire des objets qu'il y avait pris. Obligé d'accuser réception au général de la lettre l'invitant à laisser à Zara les 6 péniches qu'il y avait armées en vue des opérations contre Venise, il s'était contenté de lui répondre que, venant de recevoir une dépêche de l'amiral Fremantle qui approuvait ses mesures et ses dispositions, « il ne pouvait faire autrement que d'emmener les péniches à Trieste [2] ».

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-Z.-M. Kerpen au général Tomasich ; Vienne, 18 décembre, XII, 47.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Capitaine Cadogan au général Tomasich ; Zara, 17 décembre, XII, 36, 37, 38, 40 et 41 (*en anglais*).

De moins en moins satisfait de l'attitude et du ton de l'officier anglais, Tomasich avait à son tour énergiquement protesté contre les reproches que Cadogan lui avait adressés. « Je n'ai jamais, lui disait-il, diminué les mérites des services rendus par la marine anglaise au siège de Zara. Mais je suis obligé de veiller sur la conservation des propriétés de l'Etat. Je tiens, d'ailleurs, à vous assurer de mon amitié [1]. »

Tout en s'excusant de la lettre « trop catégorique, disait-il, mais qu'il avait été obligé d'écrire pour *sauvegarder l'honneur national* », Cadogan avait cru faire une grande concession à Tomasich en lui délivrant un reçu des 6 péniches, des munitions et des objets qu'il avait tirés des magasins, et en lui laissant à Zara les fusils et les munitions d'armes portatives qu'il avait déjà embarqués. Mais cette lettre, la dernière qu'il échangea avec Tomasich, n'était pas moins raide que les précédentes, puisqu'elle se terminait par ces mots : « Du reste, c'est l'amiral Fremantle que je fais seul juge de ma conduite [2]. »

Comme toujours, les Anglais avaient réussi à avoir gain de cause, à garder tout ce qu'ils s'étaient attribué. Tomasich lui-même ne pouvait faire autrement que de le reconnaitre. « Les Anglais, écrivait-il quelques jours plus tard au comte Wenzel Colloredo, se sont emparés des bateaux et de tout ce qui se trouvait à l'arsenal de Zara. J'ai vainement essayé de m'entendre avec le capitaine Cadogan qui m'a opposé des ordres formels de l'amiral Fremantle [3]. » Le 19 au matin, la flottille anglaise avait, en effet, appareillé faisant voile pour Trieste [4].

19-20 DÉCEMBRE 1813. — **Mise en route des premiers bataillons de nouvelle formation. — La division Zucchi à Mantoue. — Ordre et contre-ordre donnés à Marcognet. — Retour à Vérone de l'aide de camp du vice-roi envoyé à Naples. — Attitude hostile de Murat. — Les Napolitains à Florence. — Impossibilité d'exécuter les ordres de l'empereur à Ancône. — Marche d'une partie de la garde royale napolitaine de Rome sur Ancône. — Projet**

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Tomasich au capitaine Cadogan ; Zara, 18 décembre, XII, 43 (*en français dans l'original*).
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Capitaine Cadogan au général Tomasich ; Zara, 18 décembre, XII, 44 et 45 (*en anglais*).
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Tomasich). Général Tomasich au F.-Z.-M. comte Wenzel Colloredo, Zara, 24 décembre, XII, 55.
4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 19 décembre, XIII ad IV, 63.

nouveau de lord Bentinck. — Neipperg en route pour Naples. — Le vice-roi pressait d'autant plus les armements et l'organisation des nouvelles unités que quelques mouvements de troupes sur la ligne des avant-postes autrichiens et les travaux qu'on exécutait du côté d'Albaredo et de Bonavigo lui avaient fait croire un moment à un imminent mouvement offensif de Bellegarde[1]. L'incorporation des 14.120 conscrits, de la levée de 120.000 hommes destinés à renforcer l'armée d'Italie s'était effectuée dans des conditions satisfaisantes et presque inespérées. Jusqu'à ce jour le dépôt général de Turin avait reçu et successivement dirigé sur leurs corps respectifs 12.639 conscrits. On n'en attendait donc plus que 1.481, et, le 21 décembre, le dépôt général de Turin avait mis directement en route pour Milan et Vérone de 4.700 à 4.800 hommes, habillés, équipés et armés. Il est vrai qu'on avait compris dans ces premiers détachements, dont plus de la moitié était déjà rendue à destination, tous les soldats levés l'année précédente qui se trouvaient aux dépôts avant l'arrivée des conscrits et qui étaient susceptibles d'être utilement employés immédiatement.

Il convient, de plus, d'ajouter que les corps dont les dépôts étaient dans le gouvernement général du Piémont étaient ceux dont les opérations étaient les plus avancées, par cela même qu'ils étaient presque les seuls en mesure de tout compléter dans un court délai. Les ateliers d'habillement étaient en pleine activité. Seules les armes continuaient à faire défaut. Des 10.000 fusils attendus de Toulon, 2.000 étaient tombés entre les mains des Anglais qui barraient la voie de mer au reste de l'envoi et 3.440 seulement des 9.000 fusils venant par terre de l'intérieur de la France étaient jusqu'à ce jour arrivés à Turin[2].

D'autre part, l'adjonction de quelques conscrits aux troupes italiennes revenues de la Grande Armée avait permis de former une petite division que le vice-roi avait donnée au général Zucchi, et qui allait se rendre à Mantoue pour y achever son organisation. Mais les 2 régiments de cavalerie rentrés de la Grande Armée étaient encore en train de se reformer et ne devaient guère être prêts à entrer en ligne avec un

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre. Vérone, 19 décembre.
2. *Archives de la Guerre*. Le prince Camille à l'empereur, et Note pour Sa Majesté l'empereur; Turin, 19 décembre.



liait immédiatement à l'empereur la copie de la lettre re-
par Murat à son envoyé, et lui signalait le « mauvais esprit
gnait à Naples, en commençant même par le roi ». Puis,
it allusion à la faveur dont jouissait auprès du roi le gé-
Lechi, il lui communiquait ensuite le langage que Murat
it pas craint de tenir à son aide de camp.

roi avait dit et répété à cet officier, que l'empereur ne
pas tout le mal que lui, Murat, pouvait faire à Napo-
n Italie. Il avait, en outre, demandé à l'envoyé du vice-
elle conduite ce dernier comptait tenir. Sur la réponse
ui fut faite que le vice-roi n'avait aucun changement à
ter à son dévouement envers l'empereur, Murat s'était
de ce que le vice-roi était trop soumis et il avait fait
quer « qu'il n'était aimé de ses sujets que parce qu'ils
it sûrs *qu'il les défendrait contre l'empereur* ». Signalant
te la présence de deux parlementaires anglais, mouillés
les murs du palais du roi et l'envoi à Murat d'un cour-
xpédié par Mier, le vice-roi terminait sa lettre par ces
es : « Un orage se prépare contre nous dans le midi de
e. Certes, en tout autre temps, il n'y aurait rien à
lre des folies du roi de Naples ; mais aujourd'hui avec
rmée ennemie au milieu de notre territoire, tout ce qui
rait espérer un peu de tranquillité aux peuples serait
avec plaisir et on ne met déjà plus en doute que le roi
*fait un traité avec les coalisés. Pour moi je suis certain
ird'hui que ses intentions sont plus qu'équivoques*, et que
nnemis, n'ayant pas réussi auprès de moi dans leurs
rches, les auront dirigées vers le roi de Naples[1]. »

même moment, la première colonne napolitaine
0 hommes), sous les ordres du général Filangieri, était
e le 19 à 4 heures de l'après-midi à Florence, où la garde
ale continuait à faire le service. Cette première colonne,
e deuxième suivait à vingt-quatre heures d'intervalle, avait
sernée en ville, et son général avait immédiatement pré-
la grande-duchesse qu'il resterait à Florence jusqu'à la
tion de nouveaux ordres. Si les soldats napolitains
ent en général bien conduits pendant leur marche à tra-
la Toscane, leurs chefs n'avaient pas cessé de « parler de
pendance de l'Italie ». Ils avaient annoncé partout « qu'ils
rchaient pas comme contingent et ne dépendaient que de

[1] e vice-roi à l'empereur : Vérone, 20 décembre.

la volonté du roi[1] ». Leur attitude en Toscane ne faisait que corroborer l'opinion que le vice-roi venait d'émettre de son côté en écrivant à l'empereur[2].

Heureusement pour Elisa, elle avait reçu à temps les instructions par lesquelles l'empereur lui défendait de donner des fusils aux Napolitains et de les laisser entrer dans les forts et châteaux de la Toscane. Tout en étant obligée d'user avec les Napolitains de la prudence qui lui imposait sa position, la grande-duchesse n'en avait pas moins pris les dispositions nécessaires, et elle était bien résolue à faire tous ses efforts pour les empêcher de s'emparer de ses places.

Il n'avait pu en être de même à Ancône, où le général Barbou n'avait reçu que le 20 décembre, à 3 heures de l'après-midi, les instructions de Clarke, relatives aux Napolitains.

Les dispositions, que contenait cette dépêche ministérielle, étaient inexécutables, puisque la 2e division napolitaine était depuis le 3 décembre stationnée, une brigade à Sinigaglia, une brigade avec le parc d'artillerie à Ancône même. De toutes les façons, en raison de l'extrême faiblesse de la garnison, presque dénuée d'officiers, réduite à ce moment aux deux dépôts des 2e et 4e de ligne italien, composée de soldats mutilés ou de conscrits inexpérimentés, de 60 hommes des chasseurs de l'Orient et de 2 compagnies d'artillerie, en raison du manque presque complet de vivres dans la petite citadelle où il aurait pu concentrer cette poignée d'hommes[3], il eût été impossible au général Barbou de s'opposer par la force à l'entrée des Napolitains à Ancône.

De plus, comme le vice-roi le faisait remarquer à Clarke, non seulement on n'avait connu que trop tard les dispositions en question, mais comme on n'avait jusque-là aucune raison pour refuser l'entrée d'Ancône aux Napolitains, le prince Eugène s'était contenté de faire donner au général Barbou l'ordre verbal de leur interdire l'accès de la citadelle. Toutefois, comme la situation s'était singulièrement aggravée, surtout pendant les derniers jours, le vice-roi avait cru nécessaire de prendre secrètement toutes les mesures convenables pour se prémunir contre les Napolitains, tout en se gardant de leur laisser

1. Voir *Annexe XXVII.*
2. Cf. *R. Archivio di Stato. Modene* (*Archivio Estense Tassoni, Busta* n° 2). Testi à Tassoni : Milan, 19 décembre 1813. Correspondance particulière.
3. *Archives de la Guerre.* Général Barbou au ministre de la Guerre ; Ancône, 20 décembre.

deviner les soupçons qu'il avait conçus. « Je crois avoir aujourd'hui, disait-il au ministre, d'assez fortes raisons de penser que nous ne tarderons plus beaucoup à être dans le cas de prendre *ouvertement* des précautions contre les prétentions du roi de Naples[1]. »

Malgré tous les efforts faits par Murat pour donner des gages de sa sincérité aux alliés et à lord William Bentinck en particulier, bien qu'il eût envoyé le 17 au quartier général, aux gardes du corps, aux chevau-légers et à l'artillerie de la garde, ainsi qu'au parc et à la réserve d'artillerie de la garde, l'ordre de quitter Rome à partir du 19 pour se rendre à Ancône et y arriver du 1er au 6 janvier[2], le roi n'avait pas encore réussi à dissiper les soupçons et les préventions de Bentinck. Annonçant à lord Bathurst que l'amiral sir Edward Pellew lui avait envoyé 33 transports dont on n'avait plus besoin en Espagne, lord William Bentinck lui faisait en même temps part de son intention d'employer ses bâtiments et ceux qu'il avait déjà à sa disposition à faire des démonstrations, « qui, disait-il, empêcheront Murat de détacher du monde vers le nord, dons le cas où il n'entrerait pas dans la coalition[3] ».

L'armée autrichienne, n'avait naturellement rien entrepris. A l'aile droite, on faisait des patrouilles du côte du Monte Baldo ; on y manquait de viande fraîche, et on songeait à attaquer de nouveau et, si faire se pouvait, à reprendre le Tonale[4].

Au centre, tandis que le vice-roi s'était préoccupé des travaux exécutés par les Autrichiens à Albaredo et à Bonavigo, ceux-ci s'étaient, de leur côté, inquiétés de la présence de 6 pontons en face de Motta (près d'Albaredo d'Adige), et de l'établissement de deux nouveaux emplacements de batteries, en face d'Albaredo et à Ronco.

1. Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Vérone, 20 décembre. Voir *Annexe XXVIII.*

2. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au Ministre de la Guerre et itinéraire du quartier général, de la cavalerie et de l'artillerie de la garde royale de Rome à Ancône ; Rome, 20 décembre.

3. *Record Office. War Office.* Ve 181. Lord William Bentinck à lord Bathurst ; Castrogiovanni, 20 décembre, 1813.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva). F.-M.-L. Sommariva au général Stanissavlevich et au major Freydong : Rovereto, 19 décembre, XII, 141 et 144. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva ; Ala, 19 décembre, midi, 20 décembre et 21 décembre, 6 heures et demie soir, XII, 137, 145, 147. Major Freydong au F.-M.-L. Sommariva ; Pellizzano (Val di Sole), 19 décembre, XII, 139.

Le seul fait intéressant à signaler consiste, en somme, dans l'arrivée et le passage de Neipperg à Boara le 20 décembre, et dans la requête qu'il adressa à Bellegarde en le priant d'accueillir favorablement la demande de renforts du général Starhemberg. Mais, tout en se rendant au désir de Neipperg et en prescrivant au feld-maréchal-lieutenant Marschall d'envoyer à Starhemberg un bataillon du régiment archiduc François-Charles, Bellegarde avait tenu à lui répéter que « toute opération offensive cessait jusqu'à nouvel ordre ».

Enfin Nugent toujours immobile à Comacchio, et qui n'avait pas encore reçu les instructions du feld-maréchal, pressait la formation à Ferrare de 2 compagnies franches italiennes[1].

21-22 DÉCEMBRE 1813. — **Lettre de Murat à l'empereur. — Lettres du vice-roi à Darnay et à l'empereur. — Itinéraire de la garde royale napolitaine sur Fano et Foligno. — Situation de l'armée d'Italie. — Réorganisation et composition de l'armée d'Italie. — Dispositions défensives de Bellegarde. — Escarmouche de Campalto. — Escarmouches du côté de Belluno-Veronese et du Tonale. — Marche de Milutinovich sur Spalato. — Hoste remet Castelnuovo aux Monténégrins.** — Pendant que Neipperg s'acheminait vers Naples, qu'à Naples même on parlementait avec les Anglais, Murat, qui par tous les moyens possibles cherchait à mettre sans coup férir la main sur Rome, la Toscane et la Romagne, ne craignait pas malgré cela d'adresser à l'empereur la singulière lettre de félicitation que l'on va lire[2] :

« SIRE,

« Une nouvelle année va commencer. M'est-il permis d'offrir à Votre Majesté tous mes vœux? S'ils étaient exaucés, il ne manquerait plus rien à votre bonheur, ni à celui de votre famille. Que cette année soit le terme des malheurs de la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 19 et 20 décembre, XIII. 39. XIII. 40. Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marziani ; Cologna, 20 décembre, XII, 196 *a.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Montebello Vicentino ; 20 décembre, XII, 198. F.-M.-L. comte Neipperg au F.-M. comte Bellegarde ; Boara, 20 décembre, XII, 202 c. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall ; Vicence, 20 décembre, XII, 202. *f* Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Comacchio, 20 décembre, XII, 203.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, p°° 297, f° 565. Le roi de Naples à l'empereur; Naples, 21 décembre, 1813.

guerre; que l'année qui va commencer nous amène des jours plus tranquilles. Puissiez-vous vous reposer longtemps à l'ombre de vos lauriers! Votre Majesté a tout fait pour sa gloire, qu'Elle fasse quelque chose pour son bonheur, qu'Elle nous donne la paix et qu'Elle commande à l'Europe un nouveau genre d'admiration en lui présentant le modèle des gouvernements. *Mes vœux sont toujours pour Elle lors même que les circonstances feraient soupçonner mes sentiments.*

« *Sire, je vous aimerai toute ma vie ; mon attachement à Votre Majesté sera toujours indépendant des événements politiques.*

« Je suis de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère et beau-frère,

« J. NAPOLÉON. »

A cette lettre pleine de réticences, d'hypocrisie et de menace, mal dissimulées sous de creuses protestations de reconnaissance et d'attachement, il est malheureusement aussi triste que curieux d'opposer les deux lettres que le vice-roi écrivait presque au même moment au baron Darnay et à l'empereur : « Depuis plusieurs jours, je ne vous ai point écrit, disait-il au premier[1]. C'est que j'ai de l'ouvrage par-dessus les oreilles, surtout depuis qu'il faut surveiller ces Lazzaroni. Concevez-vous rien à leur conduite ? Un aide de camp napolitain s'est présenté à Forli à nos postes pour aller parlementer avec l'ennemi. On s'y est refusé fort heureusement ; il a persisté et fini par dire qu'il était porteur d'une lettre de son maître pour le général en chef autrichien. Le colonel Armandi a persisté dans son refus et il est reparti. J'ai témoigné à Armandi toute ma satisfaction, et j'ai donné les ordres les plus sévères pour l'avenir. »

Le vice-roi avait immédiatement rendu compte de ce grave incident à l'empereur, auquel il avait envoyé la lettre qu'il venait de recevoir de Forli. « J'ai répondu à l'instant même, lui écrivait-il[2], pour approuver la conduite qu'avait tenue le colonel Armandi et empêcher l'aide de camp du roi de Naples (Bauffremont) de communiquer avec l'ennemi. J'ai ordonné sur différents points qu'on ne permît à aucun officier étranger à l'armée de traverser mes avant-postes. Lorsque les troupes napolitaines seront en ligne et en face de l'ennemi, elles feront ce qu'elles voudront et ce que je ne pourrai pas empêcher. »

1. Le vice-roi au baron Darnay ; Vérone, 22 décembre.
2. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 22 décembre.

On voit donc, que loin de rien modifier à sa ligne de conduite, loin d'apporter le moindre changement aux instructions données à ses généraux, loin de venir en aide à la grande-duchesse de Toscane, loin de rapprocher ses troupes du Pô et de barrer le chemin à Nugent, Murat poursuivait des machinations qu'il se flattait encore de garder secrètes, tandis que les troupes qu'il poussait sur Foligno et Fano, les troupes qui allaient faire campagne contre la France sur la rive droite du Pô, continuaient à être logées, nourries, transportées[1] par les soins du général Miollis, obligé d'exécuter les ordres qu'il avait reçus de Paris.

Le concours des Napolitains aurait été d'autant plus précieux que, en Toscane, par exemple, la grande-duchesse n'avait pu se conformer à l'ordre lui enjoignant de désarmer le 3e bataillon étranger, dont la fidélité était douteuse. C'était en effet la seule troupe un peu solide que l'on pût risquer en rase campagne et opposer soit aux Anglais qui, d'après un bruit qui courait à Florence, semblaient vouloir menacer Piombino, soit aux 5 à 600 insurgés italiens qui poussaient vers Modigliana après s'être emparés de plusieurs grandes communes du département de l'Arno[2]. Enfin ce désarmement était d'autant plus impossible que, dans une place aussi importante que la Spezia, où il aurait dû y avoir au moins 1.000 hommes, force avait été de se contenter d'une garnison de 450 hommes réunis à grand'peine au moment du débarquement des Anglo-Siciliens à Viareggio[3].

1. Voir *Annexe XXIX*. *Archives de la Guerre*. Itinéraire du mouvement ordonné par Sa Majesté le roi de Naples le 17 décembre, envoyé au général Miollis le 19 décembre par le général Aymé, chef d'état-major, général de l'armée napolitaine et reçu à Rome le 20 au soir. Cf. *Ibidem*. Le général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome, 21 décembre.

Testi écrivant à Tassoni le 22 décembre, *Regio Archivio di Stato*, *Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta* n° 2), lui résumait en ces termes la situation générale des affaires : « Nous sommes toujours entre la crainte et l'espérance. Notre armée reçoit des renforts qui suffisent à la rigueur pour lui permettre de résister à l'ennemi, mais qui ne la mettent pas en mesure de prendre l'offensive. Pour peu que les Autrichiens reçoivent des renforts plus considérables que les nôtres, notre situation deviendra réellement des plus critiques ..... Les Napolitains ne mettent aucun empressement à se rapprocher du théâtre de la guerre. Je n'ai pas encore reçu la nouvelle du départ du roi de Naples. Je sais seulement que ses équipages sont arrivés à Rome où il a fait reprendre possession du palais Farnèse. On me dit que les équipages du roi viennent d'arriver à Ancône. En somme, il est excessivement difficile, presque impossible même, de découvrir, de deviner quels sont les projets, les véritables intentions du roi Joachim. »

2. *Archives de la Guerre*. La grande-duchesse de Toscane au ministre de la Guerre ; Florence, 22 décembre.

3. *Archives de la Guerre*. Général de Montchoisy au Ministre de la Guerre ; Gênes, 14 décembre, et commandant de la Spezia au ministre de la Guerre ; La Spezia, 22 décembre.

Loin de se rapprocher de la France, de prêter son concours et son appui à sa belle-sœur, Murat venait au contraire de charger deux colonels du génie napolitain de procéder dans le plus grand secret à la reconnaissance approfondie et détaillée de la route de Pistoïa à Modène[1].

La situation de l'armée d'Italie s'était, il est vrai, légèrement améliorée pendant les cinq jours qui s'étaient écoulés depuis l'envoi de l'état du 16 décembre. L'armée d'opérations s'était accrue d'environ 4.000 hommes et s'élevait à 34.656 hommes au lieu de 30.961. Cette augmentation, en elle-même peu considérable provenait de la diminution du chiffre des troupes italiennes de la Grande Armée qui s'élevant le 16 à 4.486 hommes et 1.471 chevaux, n'était plus, le 21, que de 1.266 hommes et 1.183 chevaux. Le total général de l'effectif restait, par suite, sensiblement le même, et ne dépassait pas 58.281 hommes et 9.593 chevaux[2].

Profitant de l'arrêt complet des opérations, de l'arrivée d'un assez grand nombre de conscrits, armés, habillés et équipés, de l'entrée en ligne fort prochaine des troupes italiennes venant d'Espagne, le vice-roi décida à ce moment qu'à partir du 25 décembre, son armée, composée de 2 lieutenances et de 6 divisions d'infanterie, serait réorganisée de la façon suivante :

1re LIEUTENANCE, LE LIEUTENANT GÉNÉRAL GRENIER

2e *division*, général ROUYER.

Général de brigde Schmitz	9e de ligne		3 bataillons.
	28e demi-brigade provisoire	52e de ligne	1 —
		67e —	1 —
Général de brigde D'Arnaud	35e de ligne		3 —
	1er étranger		3 —
			11 bataillons, 12 bouches à feu et 6.956 hommes.

4e *division*, général MARCOGNET.

Général de brigde Jeanin	29e demi-brigade provisoire	6e de ligne	1 bataillon.
		20e —	1 —
		101e —	1 —
	31e demi-brigade provisoire	131e —	1 —
		132e —	1 —
Général de brigde de Conchy	102e de ligne		2 —
	106e —		2 —
	36e léger		1 —
			10 bataillons, 12 bouches à feu et 6.257 hommes.

1. *Archives de la Guerre.* Note confidentielle pour le ministre de la Guerre; 22 décembre.

2. *Archives de la Guerre.* Ministre secrétaire d'état-major du royaume d'Italie au baron Fain, archiviste du cabinet de Sa Majesté; Paris, 5 janvier 1814. Etat de situation de l'armée d'Italie au 21 décembre 1813.

6e *division*, général ZUCCHI.

Général de brigde Saint-Paul	1er léger italien................	2 bataillons.
	2e — —	2 —
	Volontaires italiens............	2 —
Général de brigde Paolucci	4e de ligne italien.............	2 —
	5e — —	2 —
		10 bataillons, 6 bouches à feu et 3.383 hommes.

2e LIEUTENANCE, GÉNÉRAL VERDIER

1re *division*, général QUESNEL.

Général de brigde Campi	92e de ligne....................		3 bataillons.
	30e demi-brigade provisoire	1er léger....	1 —
		14e —	1 —
		10e de ligne.	1 —
Général de brigde Forestier	35e léger......................		1 —
	84e de ligne....................		3 —
			10 bataillons, 12 bouches à feu et 7.384 hommes.

3e *division*, général FRESSINET (en son absence, général Forestier).

Adjt-commandt Montfalcon	25e demi-brigade provisoire	1er de ligne.	1 bataillon.
		16e — .	1 —
		62e — .	1 —
	42e de ligne....................		2 —
Général de brigde Pégot	7e —		1 —
	53e —		3 —
			9 bataillons, 8 bouches à feu et 5.529 hommes.

5e *division*, général PALOMBINI.

Général de brigde Ruggieri	3e léger italien................	2 bataillons.
	2e — —	3 —
Général de brigde Galimberti	3e de ligne italien............	3 —
	6e — —	1 —
	Gardes de Milan...............	1 —
		10 bataillons, 8 bouches à feu et 5.355 hommes.

Cavalerie, général MERMET.

Général de brigde Rambourg	3e chasseurs italien.......	4 escadrons.
	19e — français...........	2 —
Général de brigde Bonnemains	4e chasseurs italien............	2 —
	31e — français..........	3 1/2 —
Général de brigde Perreymond	1er hussards...................	4 —
	Dragons de la réserve	3 —
		18 1/2 escadrons, 6 bouches à feu et 3.010 hommes.

Réserve, général LECHI.

Garde Royale	1 compagnie de gardes d'honneur.	
	Vélites royaux................	1 bataillon.
	Grenadiers royaux.............	1 —
	Chasseurs à pied..............	2 —
		4 bataillons, 12 bouches à feu et 3.148 hommes.

Soit un total général de 64 bataillons, 1 compagnie, 18 escadrons et demi, 76 bouches à feu et 41.022 hommes[1].

Mécontent des dispositions prises par le général Marcognet sur la ligne du Castagnaro, le vice-roi avait profité de la réorganisation de son armée pour envoyer de ce côté le général Grenier qui avait ordre d'établir le 24 le quartier général de la 1re lieutenance à Isola Porcarizza[2]. En attendant, la rupture des digues du Castagnaro avait commencé à produire ses effets, et tout le pays entre Trecenta et Baruchella était entièrement inondé[3].

Du côté des Autrichiens, on était plus que jamais décidé à rester sur la défensive la plus absolue devant Vérone. Pour le moment, Bellegarde s'occupait uniquement d'examiner les dispositions défensives adoptées par Radivojevich, qui avait concentré ses troupes un peu plus en avant et fait venir de Vicence à Montebello Vicentino 2 bataillons de grenadiers, et par Marschall, qui lui avait communiqué les mesures prises par Fölseis et Starhemberg pour défendre les passages de l'Adige. En même temps, il avait fait établir et envoyer au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld les tableaux de marche de sa division sur Botzen, Neumarkt, Lavis et Trente[4].

Enfin, après avoir ordonné de lever le pont de Boara dès que celui de Rotta Sabadina serait achevé, il avait décidé de laisser à la brigade Starhemberg l'artillerie de position dont ce général s'était servi à Boara[5].

A Venise, le général Seras avait entre temps reçu et communiqué à ses généraux une dépêche du vice-roi en date du 6, lui annonçant que, grâce à l'arrivée de l'armée napolitaine et des renforts qu'on devait lui envoyer de Turin et d'Alexandrie, il comptait avant peu reprendre l'offensive, débloquer Venise et

1. *Archives de la Guerre.* Composition et nouvelle organisation de l'armée d'Italie vers le 22 décembre.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 24 décembre. Adjudant-commandant Bazire de Fontenelle au général Marcognet ; Vérone, 22 décembre.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M. Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich, Marschall et Mayer ; Vicence, 21 décembre, XII, 199 et 208. F.-M.-L. Marschall au F.-M.-L. Radivojevich, Montebello Vicentino, 21 décembre et F.-M.-L. Marschall, au F.-M. Bellegarde, Padoue, 21 décembre XII, 210 et 212.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. Bellegarde au F.-M.-L. Marschall ; Vicence, 22 décembre, XII, 212 *b*.

en tout cas rétablir les communications et invitait Seras à agir de son côté. Ce général avait, en conséquence, ordonné au général Dupeyroux de charger le poste de Cavanella de le tenir au courant des mouvements du vice-roi et de Murat, sans toutefois se compromettre en s'engageant contre des forces supérieures en nombre. On avait, en outre, exécuté une reconnaissance offensive du côté de Campalto entre Malghera et Mestre, fait inquiéter, le 28, les travaux entrepris par les Autrichiens à la Torre del Bobbo, et acquis la conviction que les assiégeants s'étaient solidement retranchés sur tous les points[1].

D'autre part, les troupes autrichiennes en observation devant Legnago avaient cru remarquer que les Français faisaient sortir de cette place une partie de leur artillerie et la dirigeaient sur Mantoue[2].

A l'aile droite, une patrouille autrichienne, forte d'un officier et d'une vingtaine d'hommes marchant négligemment, était tombée dans une embuscade française et s'était fait prendre en avant de Belluno Veronese, tandis que, du côté du Tonale, le major Freydong avait enlevé un poste français d'un officier et de 50 hommes qui se gardaient mal[3].

Comme les ordres données par Bellegarde à Sommariva s'étaient limités pendant ces deux jours à l'autorisation de former 2 bataillons francs-italiens, préoccupé du danger auquel il voyait son extrême droite exposée par suite de la présence des détachements français envoyés dans le Val Camonica et sur le Tonale, le commandant de l'aile droite autrichienne avait fait part au feld-maréchal de son désir d'envoyer 1.000 à 1.200 hommes dans la Valteline et sur Bergame afin de donner au vice-roi des inquiétudes pour sa ligne de retraite. En attendant cette réponse, il avait prescrit à Fenner de pousser

1. Correspondance du général Seras du 6 octobre 1813 au 9 janvier 1814 (*Documents inédits appartenant au lieutenant Seras communiqués par le professeur Roberti*). Général Seras au général commandant les arrondissements, 16 décembre : aux généraux Daurier et Dupeyroux, 17, 18 et 23 décembre ; au vice-roi, 18 décembre : au général Vignolle, 23 et 27 décembre.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Marschall au F.-M. Bellegarde ; Padoue, 22 décembre, XII, 220.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*) ; Rovereto, 22 décembre, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva ; Ala, 22 décembre, soir, et F.-M.-L. Sommariva au F.-M.-L. Fenner ; Rovereto, 23 décembre (Feld-Acten Sommariva), XII, 156 et 158. F.-M.-L. Sommariva au F.-M. Bellegarde ; Rovereto, 24 décembre, soir, XII, 169 et (Feld-Acten Bellegarde), XII, 233. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Néri au général Fontanelli ; Edolo, 17 et 24 décembre 1813.

de fortes reconnaissances dans le Val Trompia et le Val Camonica[1].

En Dalmatie, la marche sur Raguse était commencée et la colonne du général Milutinovich se dirigeait par Sebenico, où elle laissait une petite garnison, et Trau sur Spalato, où elle était attendue le 24, mais où les Liccaner n'arrivèrent que le 26. Son apparition devant Raguse et l'envoi de troupes vers les Bouches de Cattaro étaient d'autant plus nécessaires que, si les populations de Stagno et de la péninsule de Sabbioncello venaient à la vérité de prêter le serment de fidélité à l'empereur d'Autriche, les habitants de la province de Raguse ne songeaient au contraire qu'à reconquérir leur indépendance, qu'à faire renaître de ses cendres leur ancienne République qu'à revendiquer leur autonomie.

De plus, le capitaine Hoste, revenu dans les bouches de Cattaro avec la *Bacchante* et un brick, était allé s'embosser devant Cattaro. Tenant à tout prix à s'emparer de cette place avant l'arrivée des Autrichiens, il avait décidé d'armer les batteries de terre établies pendant son absence, et, bien qu'il n'ignorât pas la marche et l'approche du général Milutinovich[2], peut-être même parce qu'il avait eu connaissance du but réel de cette expédition, avant de s'enfoncer dans les bouches, il avait remis, évidemment de propos délibéré, Castelnuovo aux Monténégrins[3].

23-24 DÉCEMBRE 1813. — **Pignatelli, Pino et Paolucci. — Nugent se porte sur Forli. — Combat de Castagnaro. — Renforts arrivés au vice-roi et annoncés à Bellegarde. — Modification apportée à la capitulation de Clissa. — Milutinovich à Spalato. — Le détachement du capitaine Bogovich à Gravosa. — Sortie de la garnison de Raguse.** — Chaque jour apportait maintenant une preuve de plus de la déloyauté de Murat. On venait d'apprendre que le parlementaire arrêté par le colonel Armandi à Forli et qui aurait pu

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 22 décembre (Feld-Acten Sommariva), XII, 155. F.-M.-L. Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Rovereto, 21 décembre, XII, 209, au F.-M. comte Bellegarde ; Rovereto, 22 décembre, XII, 218.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 18-19 et 21-22 décembre, XIII ad III 7 et ad III, 8 (Feld-Acten Tomasich). Général Milutinovich au général Tomasich ; Benkovac, 21 décembre, XII, 49. Général Danese au général Tomasich ; Spalato, 21 décembre, XII, 50 et 51.

3. *Record Office. Admiralty*, V° 48. *Annexe* à la dépêche 111. Le capitaine Hoste à l'amiral Fremantle à bord de *la Bacchante*, devant Cattaro, 5 janvier 1814. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, XII, 2.

passer avec le passeport autrichien par Fano ou Sinigaglia, était porteur de dépêches pour les légations napolitaines de Vienne et de Munich. Ce qui n'empêchait pas le général Pignatelli de faire savoir au général Paolucci qu'il croyait « avoir témoigné assez sa déférence particulière pour le général Pino ainsi que son *empressement pour aider à couvrir la ville de Bologne ayant retenu pour sa défense le reste honorable des troupes qui ont combattu à la Grande Armée* ». Affectant de justifier l'immobilité des Napolitains par des considérations militaires, il n'avait pas craint d'ajouter que « ce serait une très grande faute d'envoyer des petits détachements à Faenza (route de Forli à Bologne) ou à Lugo (route de Ravenne à Bologne) ». Mais comme les promesses ne lui coûtaient rien, il s'engageait aussitôt après l'arrivée de la cavalerie à détacher des postes chargés d'assurer la communication avec Faenza. En réalité, Pignatelli avait ordre de ne pas bouger, et cependant il semble que, pour assurer la réalisation tranquille des projets d'annexion territoriale qu'il caressait, il eût été dans l'intérêt de Murat d'empêcher et de contrarier les progrès que Nugent faisait dans cette région. Malgré le refus qu'il venait d'opposer aux demandes de Pino, Pignatelli n'en avait pas moins réclamé à ce général quinze jours de solde pour les détachements de troupes napolitaines venant de la Grande Armée[1].

1. *Archives de la Guerre*. Général Pino au vice-roi; Ferrare, 23 décembre. Général Pignatelli au général de brigade Paolucci : Bologne, 23 décembre.

Notons, à ce propos, que le vice-roi avait décidé à ce moment de rappeler Pino et de confier au général Paolucci le commandement d'une brigade de la division Zucchi. Il avait l'intention d'envoyer dans la 4e division militaire italienne, où il n'allait plus rester d'officier général, le général Mazzucchelli; disponible à ce moment et qui dans ce cas se serait établi à Ferrare ou à Bologne (Le vice-roi au général Fontanelli; Vérone, 23 décembre. Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana*, II, XLIX, 375).

Le même jour Pignatelli-Strongoli adressait au commissaire des guerres Destrani la lettre suivante qui fournit des indications précises sur la position des troupes napolitaines :

« Ne pouvant, dit-il, vous donner pour le moment le détail des positions qu'occuperont les troupes napolitaines, je vous les indique approximativement :

« Venant de Florence à Bologne, une brigade d'infanterie (4.000 hommes), de Rimini une brigade de cavalerie (1.300 chevaux) et 3 bataillons d'infanterie (1.200 à 1.300 hommes). Il y a lieu de préparer des vivres pour un mois pour le corps venant de Fano et d'Ancône à Forli et de préparer de Bologne à Faenza des magasins pour la brigade venant de Florence. Il faudra de plus constituer à Bologne de grands approvisionnements pour la garde royale et pour la réserve qui la suivra, et rassembler des fourrages et des vivres à Reggio et à Modène pour la cavalerie de la garde.

« Le roi m'a recommandé, de plus, d'insister tout particulièrement sur la fourniture des souliers qu'il faut faire confectionner à tout prix. Les admi-

Le vice-roi pouvait donc à bon droit affirmer à Clarke que « toutes les invitations faites au général commandant la division napolitaine à Ancône et Sinigaglia pour l'engager à s'avancer au moins jusqu'à Rimini avaient été infructueuses ». Il voyait juste lorsqu'il s'écriait : « Il est aujourd'hui démontré à l'Italie entière que les Napolitains *n'ont point marché et ne marchent point à notre secours et que s'ils se portent sur le Pô, c'est dans l'espérance de tirer parti pour eux-mêmes des circonstances. Je ne dois donc aucunement compter sur leur appui*[1]. »

Comme bien on pense, Murat était moins que jamais pressé de quitter Naples, et, pour expliquer ce nouveau retard, on y avait fait courir le bruit, rapporté par Durand, de la découverte d' « un complot encore assez obscur[2] ».

Il fallait d'autre part s'attendre à bref délai à de nouvelles complications du côté de Ferrare et de la Romagne. Le feld-maréchal Bellegarde venait d'approuver les propositions de Nugent, d'autoriser le mouvement projeté sur Forli et de lui prescrire d'augmenter les difficultés de la situation des Français à Ancône, à Ferrare, à Bologne et en Toscane, en cherchant par tous les moyens en son pouvoir à fomenter partout l'insurrection. Avec l'activité et l'ardeur qui étaient le propre de son caractère, Nugent eut bientôt achevé ses derniers préparatifs. Le 24 décembre au matin, à la tête des troupes qu'il avait réunies à Comacchio, renforcé par 3 compagnies de landwehr d'Istrie arrivées de Trieste, Nugent quitta Ravenne, après avoir confié au major Wittmann, qu'il laissait à Comacchio, le commandement des troupes établies entre le Pô di Goro et le Pô di Primaro.

Il n'y avait plus un moment à perdre pour Bellegarde, s'il tenait à prévenir les Napolitains déjà arrivés à Florence et à Ancône et dont l'avant-garde était à Sinigaglia, et à s'assurer des positions, dont la possession était d'autant plus précieuse et indispensable qu'il fallait se précautionner en cas d'insuccès de la mission confiée à Neipperg.

nistrateurs napolitains ont ordre de s'entendre avec vous au sujet du payement. Vous voudrez bien me faire connaître les mesures que vous prendrez. Il serait utile de soigner la fabrication des souliers pour que les conseils d'administration ne fassent aucune difficulté lors de la réception de ces objets » (*R. Archivio di Stato. Bologne.* Tit. 17. Rub. 12. *Truppe di Napoli. Providenze per loro passagio e Sussistenze*).

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre; Vérone, 24 décembre.

2. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 139, p°° 296, f° 363. Durand au duc de Vicence; Naples, 22 décembre. Dépêche 38.

Comme nous l'avons dit, Nugent avait reçu l'ordre « d'éviter avec le plus grand soin toute cause de conflit avec les Napolitains, contre lesquels il ne devait recourir à la force que s'il était attaqué par eux ». On lui avait, en outre, recommandé de faire naître les occasions de traiter et de parlementer avec eux, afin de retarder de cette façon leur marche en avant jusqu'au moment où on aurait connaissance de la tournure prise par les négociations qu'on allait poursuivre à Naples ; enfin on lui avait prescrit de veiller à ce que la trop grande proximité de l'armée napolitaine ne pût en aucun cas contrarier les mesures que Bellegarde pourrait avoir à prendre.

Il n'en était que plus urgent de s'emparer de Forli, d'abord parce que l'occupation de cette ville coupait les communications entre les deux colonnes napolitaines d'Ancône et de Florence, dont l'avant-garde poussait sur Bologne, ensuite parce que de la sorte l'on barrait le chemin à la première de ces deux colonnes, à celle qui aurait pu chercher à déboucher d'Ancône[1].

Sur le Bas Adige, le général Starhemberg toujours établi à Lendinara avait remarqué que les Français ramenaient en arrière leurs postes de Mena, Baruchella et Giacciano, évacuaient le pays entre le Pô, le canal Bianco et le Tartaro, et se retiraient de Trecenta sur Mantoue. Il avait résolu d'inquiéter leur retraite et de les débusquer de Castagnaro, où, d'après ses renseignements, le général de Conchy n'aurait laissé qu'une arrière-garde dont on évaluait la force à 800 hommes.

Le 24 au matin, Starhemberg se porta en avant sur Castagnaro sur deux colonnes ; l'une, allant par la rive droite du Castagnaro par Baruchella et Mena, était chargée de l'attaque principale que devait soutenir et faciliter, en détournant l'attention des Français, la deuxième colonne, venant de Badia Polesine par Villabona et allant droit sur Castagnaro. A l'approche de cette colonne, le général de Conchy, qui n'avait avec lui que deux bataillons du 106e et un bataillon du 36e léger, avait replié ses postes avancés établis sur la rive gauche du Castagnaro et les avait fait rentrer dans ses retranchements de la rive droite, où il rappela également les compagnies établies à Mena. A la première nouvelle de la marche de Starhemberg, le général

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre, Vérone. 24 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*. 24 décembre. XIII. 39. XIII. 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 23-24 décembre. XIII. 38.

Marcognet avait, de son côté, fait avancer pour soutenir de Conchy 4 bataillons qu'il n'y eut pas lieu d'engager. Malgré tous ses efforts, Starhemberg qui ne disposait en tout que de 5 bataillons, ne put réussir à déloger de Conchy de Castagnaro, et bien qu'il eût renouvelé trois fois ses attaques, il dut se résigner à ramener ses troupes sur leurs anciennes positions. Ses avant-postes seuls bordèrent la rive gauche du Castagnaro et s'étendirent depuis Pissatola (5 kilomètres sud de Badia sur le canal Malopera) par Baruchella jusqu'à Villabona[1].

Tout avait été absolument tranquille sur le reste de la ligne. La tête de la division Zucchi était entrée à Mantoue le 23. Elle devait y être entièrement réunie le 25, et, avant de les faire entrer en ligne, voyant que Bellegarde n'entreprenait rien de sérieux, rejoint, d'ailleurs, par près de 3.000 conscrits que d'autres échelons devaient suivre de près et presque journellement jusque vers le 10 janvier, le vice-roi avait décidé de laisser pendant quelques jours la division Zucchi à Mantoue, tant pour achever son organisation que, chose triste à dire, pour éviter les désertions[2].

De son côté, Bellegarde avait, au même moment, reçu du Conseil aulique l'avis de l'envoi d'un nouveau renfort de 8 bataillons, et, de plus, le général de cavalerie prince Hohenzollern, qui commandait à Graz, venait de diriger sur son armée des sections d'artillerie, un bataillon du régiment Vacquant ainsi que des détachements destinés à combler les pertes éprouvées par certains régiments d'infanterie[3].

A l'aile droite, certains mouvements exécutés par les avant-postes français du côté de Le Coste avaient fait supposer à Sommariva que les Français ne tarderaient pas à évacuer Vérone pour se retirer sur Mantoue. Il se plaignait de l'indiscipline croissante des *Landes Schützen* tyroliens, dont il réclamait la dissolution, signalait quelques démonstrations des Fran-

1. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre et ordre du jour du général Vignolle : Vérone, 26 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 23 et 24 décembre, XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde : Montebello Vicentino, 23 décembre, XII, 235 *b*. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Lendinara, 23 et 24 décembre, XII, 235 *c* et XII, 238.

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre : Vérone, 24 décembre.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 23 décembre, XIII, 39, XIII, 40. Général de cavalerie prince Hohenzollern au F.-M. comte Bellegarde : Graz, 23, 24 et 26 décembre, I, 1, 2 et 3.

çais du côté du val Trompia et de Rocca d'Anfo, ainsi que le retrait du gros du détachement français du Tonale, qui n'aurait laissé qu'un piquet à Ponte di Legno [1].

En Dalmatie, le général Tomasich venait de prescrire à Danese et à Milutinovich de modifier certaines conditions de la capitulation de Clissa et, en particulier, celles relatives au sort ultérieur de la garnison et à la remise de cette place aux Autrichiens qui, au lieu d'avoir à attendre jusqu'au 15 janvier, exigèrent et obtinrent du commandant Bouillerot d'en prendre possession le 28 décembre.

A son arrivée à Spalato le 28 décembre, au moment où, malgré tous ses efforts, Bouillerot allait être obligé de consentir à ces modifications et à se rendre à discrétion [2], préoccupé par la nature des rapports qui s'étaient établis entre les Anglais, les Ragusains et le Métropolite Monténégrin, le général Milutinovich avait résolu de se transporter par mer à Cattaro avec le bataillon de Liccaner et d'envoyer à Raguse les 4 compagnies et demie du régiment Banal. Il avait, en même temps, ordonné au général Danese de se porter contre Torre di Norino et à sa cavalerie de rester à Spalato. Mais les vents contraires et le gros temps obligèrent Milutinovich à renoncer à ce projet, et, malgré l'état déplorable des ponts et des routes de la Haute Dalmatie, il dut se décider à engager sur la route de Gradatz [3] sa petite colonne, formée sur deux échelons.

Milutinovich était d'autant plus pressé d'arriver à Raguse et à Cattaro que le général Montrichard avait tenté le 25 de percer de Raguse sur Gravosa et avait complètement échoué dans sa tentative [4] et que le capitaine Hoste venait d'ouvrir le feu contre Cattaro [5].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva), F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 23 décembre, soir, et 24 décembre, sept heures soir, XII, 162 et XII, 167. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 23 décembre et 24 décembre soir, XII, 163 et XII, 169. Major Freydong au F.-M.-L. Sommariva; Pelizzano, 24 décembre, XII, 165.

2. Les quelques Français, dont se composait la garnison de Clissa, furent envoyés en captivité à Karlstadt.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Milutinovich au général Tomasich : Spalato, 26, 27 et 28 décembre, XII, 58, 59, 62, XIII ad IV, 67. Général Danese au général Tomasich ; Spalato, 26 et 27 décembre, XII, 60 et 63.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 25 décembre. IV. 68.

[illegible] Office, *Admiralty*. V° 148, capitaine Hoste à l'amiral Fremantle [illegible]chante devant Cattaro. *Annexe* à la dépêche 111 ; Cattaro.

Du côté de Raguse, le capitaine anglais Lowen, qui assiégeait cette place avec une cinquantaine de Corses au service de l'Angleterre, quelques marins anglais et un millier de paysans armés, rassemblés et commandés par des patriciens de Raguse, et se tenait avec eux du côté de Gravosa, avait requis l'assistance de 2 petites compagnies autrichiennes postées à Stagno. Leur chef, le capitaine Bogovich, laissant à Stagno un un petit poste de 20 hommes, s'était empressé de se mettre en route et il venait d'arriver à Gravosa, où, fort bien reçu par la population, il s'était aussitôt chargé du service des avant-postes[1].

25-26 DÉCEMBRE 1813. — **Combats de Forli et de Cervia. — Bellegarde, décidé à rester sur la défensive, refuse d'envoyer Starhemberg sur la rive droite du Pô. — Le général Verdier reprend son commandement. — Attitude de plus en plus inquiétante des Napolitains. — Lettre de Murat à l'empereur.** — Le 25 au matin Nugent commençait son mouvement. Se dirigeant sur Forli, son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda s'avança sur Molina, flanquée à gauche par un détachement fort d'une centaine d'insurgés italiens qui se portaient vers Forlimpopoli, pendant qu'une autre bande d'insurgés gagnait la voie Emilienne à hauteur de la Casuca. En même temps une autre colonne, composée de deux compagnies de Kreutzer (confins militaires) et de quelques hussards, s'engageait sur la route de Ravenne à Cervia.

Le lendemain 26, le gros de l'avant-garde continua sa marche vers Forli, où le colonel Armandi ne disposait que de 7 à 800 hommes de garde nationale, de quelques gardes de finances et du dépôt du 53e avec 2 canons, à la tête desquels il se porta à la rencontre de Gavenda. Après un combat assez vif, le colonel contraint de se replier ramena son monde derrière des tranchées qu'il avait fait établir en avant de Forli, mais que ses soldats abandonnèrent dès qu'ils se virent menacés sur leurs flancs. A partir de ce moment, le colonel Armandi ne put plus parvenir à les rallier. Jetant leurs armes et se débandant, ils traversèrent en toute hâte Forli, mais la plupart d'entre eux ne réussirent pas à s'échapper et tombèrent entre les

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Tomasich au général Milutinovich : Zara, 24 décembre, XII, 54. Général Danese au général Tomasich ; Zara, 20, 24 et 26 décembre, XII, 48, 56 et 57.

mains des Autrichiens. Ceux d'entre eux qui s'étaient enfuis du côté de la montagne furent rejetés sur le territoire toscan, et ramassés du côté de Terra del Sole (9 kilomètres sud-ouest de Forli) par les deux détachements d'insurgés italiens qu'on avait chargés de battre le pays de ce côté. La petite colonne du colonel Armandi était entièrement détruite. 23 gendarmes avaient seuls pu se frayer le passage et apportèrent à Imola la nouvelle de l'entrée des Autrichiens à Forli et à Cervia. Sur ce dernier point ceux-ci n'avaient trouvé que 300 hommes du 1er régiment étranger qui n'opposèrent qu'un semblant de résistance. 6 officiers, 400 hommes et 2 canons étaient tombés entre les mains de Gavenda[1].

« Voilà donc, s'écriait le vice-roi avec autant d'indignation que de tristesse dans la lettre par laquelle il rendait compte à l'empereur des événements de Forli et de Cervia[2], voilà donc les Napolitains établis depuis vingt-deux jours dans les départements voisins où se trouve l'ennemi et qui n'ont même pas daigné envoyer un bataillon pour sauver du pillage les villes de Forli, Ravenne, Faenza et Cesena. Les aides de camp du roi de Naples font sans cesse des voyages à Bologne et à Ancône. Le général Pignatelli est même venu sous prétexte de prendre connaissance de la position de l'ennemi jusque près du général Pino à Ferrare; mais aucun de ces officiers n'a poussé jusqu'à mon quartier général. Si ce n'est pas là servir déloyalement Votre Majesté, je ne sais plus qu'en penser. »

Les Autrichiens savaient bien qu'ils avaient les mains libres, qu'ils pouvaient agir à leur guise ; et, le jour même où l'avant-garde de Nugent s'établissait à Forli et à Cervia, Bellegarde, écrivant à l'empereur François, lui disait : « Le général-major comte Nugent m'annonce que les Napolitains ont fait halte, que le général de division d'Ambrosio occupe Ancône avec 3.000 hommes...[3]. » C'était, d'ailleurs, pour cette raison, que Nugent avait espéré obtenir l'autorisation et les moyens de se

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 28 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39 XIII, 40 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent* ; XIII, 38. Général-major comte Nugent au F.-M. Bellegarde : Revenne, 27 décembre, XII ad 260 et F.-M. Bellegarde au général-major comte Nugent : Vicence, 30 décembre, XII, 260.

2. Cf. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 7 janvier 1814. Voir *Annexe XXX*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vicence, 12 décembre, XII, 249. Cf. *Annexe XXXI*.

porter de Forli sur Bologne et qu'il avait invité Starhemberg à demander au feld-maréchal la permission de marcher de Lendinara sur Ferrare. Mais rien, pas même la certitude de la neutralité des Napolitains, n'avait pu amener Bellegarde à modifier la résolution qu'il avait prise. « Abstenez-vous pour le moment de toute opération excentrique, répondait-il à Marschall qui lui avait transmis les requêtes de Starhemberg et de Nugent[1]. Défendez au général comte Starhemberg toute opération sur la rive droite du Pô, et prescrivez-lui de rester sur la défensive. »

Avant de commencer l'inspection de ses troupes et la visite de quelques-unes de ses positions, le feld-maréchal avait toutefois approuvé les propositions de Sommariva relatives aux *Landes Schützen* du Tyrol que le commandant de l'aile droite allait réunir et renvoyer en arrière[2].

Rien n'avait bougé du côté de Vérone, où le général Verdier guéri de sa blessure venait de reprendre le commandement de la deuxième lieutenance. Mais, de toutes parts, arrivaient des nouvelles qui faisaient prévoir que le gouvernement de Naples ne tarderait pas à se déclarer contre la France. Au rapport qu'il adressait le 25 décembre à l'Empereur[3], le vice-roi avait joint une lettre du préfet du Rubicon, relative aux événements causés par les mesures de répression auxquelles il avait fallu recourir pour « donner quelques craintes aux autorités civiles et militaires qui avaient autorisé le passage à l'ennemi du secrétaire du roi (Murat) ».

Tenant à justifier sa conduite, à prouver à l'empereur qu'il n'avait cessé de se conformer strictement à ses instructions, craignant qu'on ne voulût un jour lui reprocher d'avoir de propos délibéré noirci à ses yeux la conduite de Murat, il ajoutait : « Je n'ai, jusqu'à ce moment, rien fait qui puisse donner de l'ombrage au roi, car j'aurais été peiné qu'une de mes demandes eût pu être pour lui un prétexte de rompre en visière à Votre Majesté. Cependant, nous arrivons bientôt au terme où il sera difficile de ne pas prendre un parti définitif. Je crois devoir attendre seulement que le roi ait positivement jeté le masque. »

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Lendinara, 25 décembre, XII, 255 *b* et F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 26 décembre, XII, 255 *e*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 26 décembre, XII, 182.
3. Le vice-roi à l'Empereur; Vérone, 25 décembre.

Trois jours plus tard, en lui rendant compte de l'affaire de Forli, et avant même de lui en parler, il adressait à l'empereur une note que venait de remettre à Milan, au nom de son gouvernement, le chargé d'affaires napolitain, lequel avait reçu l'ordre d'annoncer, comme nous l'avons dit plus haut, que le roi ne marcherait que si l'on s'engageait à établir à l'avance des magasins pouvant assurer un mois de vivres à son armée. Le vice-roi avait prévu cette demande et « fait préparer les subsistances de l'armée napolitaine pour huit jours d'avance ». Un entrepreneur avait été chargé d'établir un magasin et avait même reçu 250.000 francs d'acompte. Mais le vice-roi n'avait pas pu et n'avait pas voulu, à bon droit, accéder à la formation d'un magasin d'un mois, « d'abord parce que la Romagne et tout le pays au-delà du Pô offraient des ressources si considérables que, dans vingt-quatre heures, on pouvait y réunir facilement les vivres de quinze jours pour une armée plus forte, ensuite, parce que, les troupes napolitaines ne marchant pas depuis un mois, il était à craindre que les magasins qu'il aurait faits à Rimini et à Bologne ne fussent pillés par l'ennemi, comme venait de l'être celui de Forli ».

Enfin, adressant encore à l'empereur l'ordre du jour que Nugent avait fait imprimer à Ravenne, le vice-roi ne pouvait s'empêcher de constater l'existence d'un fait qu'il avait déjà signalé et d'en déduire la preuve des négociations de Murat avec les Autrichiens et les Anglais : « Que Votre Majesté, disait-il[1], soit persuadée que l'intention du gouvernement napolitain n'est pas de se battre contre les Autrichiens ; qu'ils viennent sur le Pô en tenant les propos les plus insidieux, et disant publiquement qu'ils marchent aussi pour contribuer au rétablissement de la paix générale. Quant à moi, je suis parfaitement convaincu que, si les combinaisons des circonstances étaient telles que la guerre dût continuer, *Votre Majesté pourrait compter avoir sur le Pô* 30.000 *ennemis de plus et moi,* 30.000 *de plus à combattre ; mais jusqu'à ce que cette question soit décidée, on marche pour avoir l'air de marcher et*

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'empereur; Vérone, 28 décembre. Il n'est pas inutile de faire remarquer que, pendant ce temps (Cf. *R. Archivio di Stato, Reggio*), le préfet du Crostolo donnait au podestat de Reggio l'ordre de fournir aux Napolitains les vivres de campagne, et que le commissaire des guerres avisait ce même podestat de tout préparer pour recevoir à Reggio, le 29 décembre, le 2e régiment de chevau-légers napolitains fort de 508 hommes et 516 chevaux. Préfet du Crostolo et commissaire des guerres au podestat de Reggio; 27 et 29 décembre (Filza 3. Rub. IV. *Truppe estere*).

de remplir d'un côté les désirs de Votre Majesté, et de l'autre, pour se trouver en mesure contre Elle. »

Grâce aux heureuses et inappréciables découvertes d'un chercheur infatigable, d'un savant historien, le baron Lumbroso, qui se propose de publier avant peu la Correspondance de Murat, inédite jusqu'à ce jour, on connaît désormais la lettre que le roi de Naples adressait à ce moment à l'empereur, lettre trop grave et trop importante pour qu'on puisse se contenter de l'analyser ou d'en donner seulement des extraits. La voici :

« *Murat à l'empereur*

« Naples, le 28 décembre 1813.

« SIRE,

« J'ai reçu votre lettre du 4 en réponse à la mienne du 23 novembre. Vous me croyez sur le Pô, vous supposez que l'ennemi, à mon aspect, a fui loin de ses rivages, et vous désirez que je me mette à même de passer ce fleuve et de faire lever le blocus de Venise.

« Sire, je vais vous parler avec franchise, et vous faire connaître ce que la position de mon royaume me permet d'entreprendre en ce moment, pour la France.

« 35.000 hommes et un train d'artillerie de 50 pièces de canon sont en marche pour Florence et Fano. Cette armée fait toute la force disponible de mon royaume, et je n'ai pas hésité à la porter au delà des Apennins, parce que, de la Romagne, j'exerce sur mes Etats la même influence que si j'étais à Naples; parce que, par une contremarche, je puis me porter en peu de jours sur les points menacés de mon royaume ; parce que de Bologne, je contiens toute l'Italie méridionale, et que je suis puissant contre toute agression étrangère et contre toute tentative de mouvement révolutionnaire ; parce que je vous sers en même temps que j'arrête les opérations de vos ennemis sur Milan et Turin. En effet, le premier mouvement de mes troupes a suspendu celui de l'ennemi ; les deux armées sont, depuis cette époque, dans une espèce d'armistice ; j'ai donc rempli le but que Votre Majesté m'avait d'abord indiqué. Mais aujourd'hui, Votre Majesté exige de moi de nouveaux sacrifices ; elle demande que mon armée passe le Pô et se porte sur la Piave. Elle oublie sans doute qne j'ai laissé mon royaume sans défense, et que la reine et mes enfants n'ont d'autre sûreté que l'amour de

mes sujets. Cependant les Anglais peuvent, quand ils voudront, porter la guerre au sein de mes Etats, détruire la tranquillité de mes provinces, et venir jeter des bombes dans ma capitale, et presque dans mon propre palais.

« Sire, je ne saurais vous tromper. J'ai fait pour la France, pour Votre Majesté, tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire; j'ai rempli les devoirs de la reconnaissance comme Français, comme votre ami et comme votre beau-frère.

« Je me suis déterminé à faire marcher mon armée sur le Pô, pour arrêter les progrès de l'ennemi sur Milan et Turin, pour faire une diversion en faveur de vos armées, pour couvrir mes Etats, pour favoriser par là les négociations de paix ; mais si ma démarche n'obtenait pas le but principal que j'ai eu en vue, celui de la paix, Votre Majesté ne penserait-elle pas elle-même, qu'ayant rempli mes obligations envers elle, je me verrais forcé de remplir mes devoirs envers mes peuples, en songeant sérieusement à ma propre défense, à la conservation de mon royaume; et alors Votre Majesté devrait renoncer à l'espoir qu'elle pourrait avoir conçu de me voir passer le Pô, car en mettant ce fleuve entre mes sujets et mon armée, comment pourrais-je m'opposer aux efforts que l'ennemi fait en ce moment, en Toscane, dans la Romagne et dans mes propres Etats? — En divisant mon armée? — Mais en la divisant, je la rends impuissante ; j'ai hasardé jusqu'à mon existence politique, et je deviens alors la fable du monde et de l'armée. J'avais indiqué à Votre Majesté le seul moyen qui restait à prendre. Elle l'a dédaigné ou du moins elle a gardé le silence, et ce silence a dû m'avertir que mon plan n'entrait pas dans ses combinaisons.

« Sire, croyez-moi, la proclamation de l'indépendance de l'Italie en une ou deux puissances qui auraient le Pô comme limite, sauverait l'Italie. Sans cela, l'Italie est perdue sans ressources. Elle va de nouveau être démembrée, et le but de votre sublime pensée d'affranchir l'Italie, de la rendre nation, après l'avoir couverte de gloire, est à jamais détruit. Mettez dès à
t. à ma disposition les provinces au delà du Pô, et je
Votre Majesté que l'Autriche ne passera pas l'Adige;
encore, dans les négociations de la paix générale,
'Italie, et vous vous serez créé en moi un allié sûr
le puis faire d'un mot ce que les Anglais et les
nt vainement tenté à Livourne, à Lucques et à
chissez, Sire; l'ennemi exhorte les Italiens à

l'indépendance qu'il leur offre; l'espoir qu'ils mettent dans mon armée les a rendus indifférents à ces propositions. Mais resteraient-ils sourds à ces offres, si le roi de Naples ne réalisait pas leurs espérances et contribuait, au contraire, à affermir sur eux la domination étrangère? Non, non. C'est une erreur de le penser. Les Italiens sont prêts à se livrer à celui qui voudra les rendre indépendants; c'est la vérité, l'exacte vérité. Que Votre Majesté réponde et daigne s'expliquer sur un point aussi important pour elle [1]. Le temps passe, l'ennemi se renforce, je suis réduit au silence, et le moment ne peut être loin, où je serai forcé de *m'expliquer à mon tour envers ma nation et envers l'ennemi*. Un plus long silence de ma part, suite de celui que vous me gardez, me ferait perdre l'opinion, et l'opinion fait ma seule force; une fois perdue, je ne puis plus rien, ni pour vous, ni pour moi. Répondez, répondez positivement.

« Je tirerai de ces pays toutes les ressources qu'ils renferment; leurs habitants sont disposés à tous les sacrifices; les autorités françaises n'en obtiendraient aucun...

« De grâce, secondez de si nobles sentiments : je vous le redis encore, cette noble détermination est digne de Votre Majesté. Que l'Italie, qui lui doit déjà son premier affranchissement, lui doive encore son existence politique et son indépendance! Vous connaissez mon cœur; les sentiments que je vous porte me feront tout entreprendre; et, possédant plus de pays, j'aurai plus de ressources pour vous aider et pour vous seconder. Répondez, répondez. Je pourrai recevoir votre réponse à Florence ou à Bologne; je pars demain pour aller me mettre à la tête de mon armée.

« Je suis de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère et beau-frère,

« J. NAPOLÉON. »

« *P. S.* — Sire, au nom de tout ce que vous avez de plus cher en ce monde, au nom de votre gloire, ne vous obstinez pas plus longtemps. Faites la paix, faites-la à tout prix; gagnez du temps et vous avez tout gagné; votre génie et le temps feront le reste. Si vous vous refusez aux vœux de vos sujets, de vos amis, vous vous perdrez, vous nous perdrez tous. Croyez-moi, l'Italie est encore fidèle, parce qu'elle croit entrevoir un meil-

1. Cf. Lettre de l'empereur au vice-roi; Soissons, 12 mars 1814.

leur avenir; mais elle ne le sera pas longtemps, si ses espérances sont trompées. D'un mot, on peut la porter à tous les sacrifices; mais ces bonnes dispositions sont conditionnelles; vous pouvez encore la conserver dans vos intérêts, mais les moments sont chers et précieux : si vous n'en profitez pas, attendez-vous de l'avoir pour ennemie; les Italiens, une fois déchaînés, sont capables des plus grands excès, comme ils le sont encore aujourd'hui des plus grands sacrifices. Croyez-moi une fois. Mettez de côté toute prétention, toute passion ; il est encore temps de sauver l'Italie, mais expliquez-vous[1] ! »

Que pensera-t-on de cette lettre, lorsqu'on comparera les grandes phrases de Murat avec ses actes, avec certains faits incontestables enregistrés par Gabriele Pepe.

« 27 décembre. J'ai dû aller jusqu'à Lugo, petite ville à 28 milles d'ici (Bologne), pour accompagner et faire passer aux avant-postes autrichiens le chevalier Schinina, un de nos employés du Ministère des Affaires étrangères. Le chevalier porte au Grand Quartier général des Alliés des dépêches importantes adressées par notre Cour à l'empereur d'Autriche, au prince de Metternich et à notre ambassadeur à Vienne. Nous avons mis plus de vingt-huit heures pour faire ces 28 milles, parce qu'il nous a fallu nous jeter tout le temps dans des chemins de traverse, dans des sentiers peu fréquentés et à peine frayés, rien que pour éviter les avant-postes de l'armée du vice-roi. Avant de me mettre en route, j'avais dû déguiser le chevalier, l'habiller en laquais. Au moindre bruit suspect, nous nous disposions à tout instant à manger les dépêches qu'il fallait à tout prix empêcher de tomber entre les mains des Français. Heureusement, tout s'est bien passé. En chemin, nous avons causé politique. Schinina m'a dit qu'on pouvait considérer l'alliance autrichienne conclue. La seule chose qui avait manqué jusque-là, c'était l'adhésion de notre reine.

« C'était ce consentement qu'il emportait, et c'était là une pièce d'autant plus importante que l'empereur François et le prince de Metternich en avaient fait une condition *sine qua non*. ... Comme je lui exprimais ma surprise, Schinina crut devoir me révéler tout le mystère. » « Les puissances alliées, m'a-t-il

1. Murat à l'empereur ; Naples, 25 décembre 1813 (Baron Albert Lumbroso. Correspondance de Murat. *Revue de Paris*, 15 octobre 1898).

« dit, savent que c'est à la reine que Joachim doit son trône, « et qu'elle exerce une grande influence sur son esprit. Les « Souverains coalisés savent de plus que le roi est faible, qu'il « aime la France, et connaissent sa passion pour la guerre. Le « moindre revers des alliés, la moindre victoire de Napoléon « suffiraient pour le décider à se tourner contre eux. C'est « pour cette raison qu'ils ont tenu à avoir entre leurs mains « l'adhésion de la reine, d'abord pour la compromettre aux yeux « de son frère, et rendre tout rapprochement impossible entre « Napoléon et Joachim, ensuite pour être plus sûrs des inten- « tions et de la coopération du roi, parce qu'ils savent qu'il « fait tout ce que veut la reine. »

Après avoir consigné dans ses *Notes* son entretien avec Schinina, Gabriele Pepe prévoit avec une rare lucidité, avec une clairvoyance prophétique les conséquences de l'entrée de Murat dans la coalition. Ardent patriote, il n'a qu'un rêve, qu'un désir, l'unité et l'indépendance de l'Italie.

« Le roi, dit-il, négocie avant d'être entré en opérations. Il est désormais évident que les vœux des bons Italiens seront une fois encore déçus, puisque dans le traité il n'est même pas fait mention de l'unité italienne. S'il avait commencé par agir, s'il avait proclamé l'indépendance de l'Italie, s'il avait lancé un appel aux peuples de la Péninsule, l'Italie aurait couru aux armes, les troupes du vice-roi se seraient unies aux nôtres, et alors, à la tête de plus de 100.000 combattants, on aurait pu tenir un autre langage à l'Autriche et à l'Europe. Le roi manque de courage politique. Les alliés qui n'ont pu encore le constater ne tarderont pas à s'en apercevoir et ne manqueront pas d'en profiter... Si le roi avait révolutionné l'Italie en sa faveur, augmenté son armée, occupé autant de provinces qu'il le pouvait, on aurait d'autant plus recherché son alliance que la force seule inspire le respect et qu'on obtient tout quand on est fort. J'ignore les conditions du traité ; je ne saurais dire celles qu'on aurait faites au roi s'il avait agi autrement. C'est ce que l'avenir m'apprendra ; mais ce qui est d'ores et déjà certain c'est que l'Italie n'aura ni son indépendance ni son unité, et c'est là le point le plus important de la question. Demain, 28, la brigade Filangieri arrive ici[1]. »

1. Baron Albert Lumbroso, *Miscellanea napoleonica*, III-IV ; Gabriele Pepe, *Galimatias*.

27 DÉCEMBRE 1813. — **La lettre de Fouché à l'empereur. — Les deux rapports du duc de Vicence à l'empereur. — Murat, l'indépendance italienne et le projet de partage de l'Italie à la paix. — Conséquences de la violation du territoire suisse. — Rapport de Catinelli à Bentinck sur l'état de l'Italie. — Ordres de Bellegarde à Sommariva. — Marche de la brigade napolitaine du général Filangieri de Florence sur Bologne. — Nugent envoie des troupes sur Rimini et sur Bologne.** — C'est encore grâce aux précieuses trouvailles du baron Albert Lumbroso que l'on peut aujourd'hui établir de façon positive le rôle joué par le duc d'Otrante au cours de sa mission à Naples et se rendre un compte exact de l'influence qu'il exerça sur Murat, de la part de responsabilité qui lui incombe dans les résolutions prises par le roi de Naples. Les minutes mêmes des deux lettres des 27 décembre et 20 janvier, ces minutes que le baron Lumbroso a trouvées dans le portefeuille de Fouché, jettent un jour curieux sur la manière dont il exécuta les ordres de l'empereur et dont il le tint au courant des agissements de Murat. Il suffit de comparer et la lettre de Murat de Naples le 25 décembre, et celle de Fouché de Rome, le 27 décembre, que, malgré sa longueur, il importe de reproduire textuellement, pour acquérir la preuve de l'entente qui existait entre le roi de Naples et l'envoyé de l'empereur, pour être convaincu, rien que par la similitude des termes et des arguments que Fouché avait inspiré, peut-être même rédigé la première de ces deux lettres, et que leur expédition, presque simultanée, loin d'être l'effet du hasard, est due à une combinaison imaginée par le duc d'Otrante et acceptée par Murat.

« Rome, le 27 décembre 1813.

« SIRE,

« J'ai pris congé du roi de Naples; je l'ai laissé dans la résolution de faire continuer la marche de ses troupes, et d'établir son quartier général à Bologne.

« *Sans doute, il négocie avec la Coalition, il attend même une lettre de l'empereur d'Autriche;* mais lors même qu'un traité serait signé, le roi peut nous servir encore; tant qu'il croira n'être pas sorti du devoir, il sera possible de l'y faire rentrer.

« Je ne dois dissimuler à Votre Majesté aucune des causes qui ont arrêté l'activité naturelle de ce prince.

1° La première est l'incertitude où vous l'avez laissé sur le commandement des armées d'Italie. Le roi, dans ces deux

dernières campagnes, vous a donné tant de preuves de son dévouement et de ses qualités militaires, qu'il s'attendait à recevoir de vous cette marque de confiance; il se sent humilié à la fin, et de vos soupçons et de l'idée de se trouver placé sur la même ligne que le vice-roi.

2° On dit sans cesse au roi: Si, pour conserver l'Italie à l'empereur, vous dégarnissez votre royaume de troupes, les Anglais vont y opérer des débarquements et y exciter des séditions d'autant plus dangereuses que les Napolitains de toute espèce se plaignent hautement de l'influence de la France. Les moindres relations de dépendance leur semblent un avilissement de la dignité de leur roi qu'ils aiment, et de la dignité duquel ils sont très jaloux. Et dans quel état, ajoute-t-on, se trouve la France ?

Sans armée, découragée par une campagne que ses ennemis ne regardent pas comme le terme de ses maux, puisque le Rhin n'est plus une barrière, et que l'Empereur, loin de pouvoir garantir l'Italie, a peine à s'opposer à l'envahissement de ses frontières d'Allemagne, de Suisse et d'Espagne. Songez à vous, lui écrit-on de Paris, ne comptez que sur vous-même. L'empereur ne peut plus rien, même pour la France; comment garantirait-il vos Etats ? Si, dans le temps de sa toute-puissance, il eut la pensée de réunir Naples à l'Empire, quel sacrifice serat-il porté à faire pour vous ? Il vous sacrifierait aujourd'hui à une place forte. Sire, les circulaires de vos Ministres semblent appuyer cette correspondance.

3° D'un autre côté (ont dit les partisans de la Coalition), vos ennemis opposent au tableau de la situation de la France, celui des avantages immenses que présente au roi son accession à la Coalition. Ce prince consolide son trône, agrandit ses Etats. Au lieu de faire à l'empereur le sacrifice inutile de sa gloire et de sa couronne, il va répandre sur l'un et sur l'autre l éclat le plus brillant, en se proclamant le défenseur de l'Italie, *le garant de son indépendance.*

Se déclare-t-il pour Votre Majesté, son armée l'abandonne, son peuple se soulève. Sépare-t-il sa cause de celle de la France, l'Italie tout entière accourt sous ses drapeaux. Tel est le langage que parlent au roi des hommes qui tiennent de près à votre gouvernement. Et les circulaires de vos ministres semblent appuyer ce langage.

Il faut tout dire, sire; peut-être ne fait-on en cela que s'abuser sur les moyens de servir Votre Majesté. La paix leur

paraît nécessaire, est nécessaire à tout le monde. Déterminer le roi à se mettre à la tête de l'Italie est à leurs yeux le plus sûr moyen de vous forcer ainsi que toutes les puissances à faire la paix.

« Je suis arrivé hier à Rome, le 18[1]. Ici, comme dans toute l'Italie, le mot d'*indépendance* a acquis une vertu magique. Sous cette bannière se rangent sans doute des intérêts divers, mais tout le monde, tous les peuples veulent un gouvernement local. Chacun se plaint d'être obligé d'aller à Paris pour des réclamations de la moindre importance. Le gouvernement de la France, à une distance aussi considérable de la capitale, ne leur présente que des charges pesantes, sans aucune compensation. Conscriptions, impôts, vexations, privations, sacrifices, voilà, se disent les Romains, ce que nous connaissons du gouvernement de la France. Ajoutons que nous n'avons aucune espèce de commerce, ni intérieur, ni extérieur, que nos produits sont sans débouchés, et le peu qui nous vient du dehors, nous le payons un prix excessif.

« Sire, Votre Majesté avait le droit d'attendre de moi toute sincérité, je ne Lui ai rien dissimulé : *Elle seule peut faire cesser cette situation du roi et de l'Italie. Je crois que ce changement est encore en son pouvoir. Si Elle attend plus tard, si les coalisés envoyent des renforts dans cette contrée, je crains qu'ils ne s'y rendent maîtres et par les mêmes moyens qui sont aujourd'hui en votre puissance.*

« J'ai l'honneur d'être, etc.[2] »

Pendant que Fouché croyait sage et prudent de communiquer ses impressions à l'empereur, de plaider auprès de lui la cause de Murat et de l'indépendance de l'Italie, le duc de Vicence résumait dans un rapport en date du 27 la correspondance de Durand et de Fouché, les articles du *Moniteur napolitain* et les dispositions prises par le roi. « Tout concourt à prouver, disait-il dès le début de ce rapport, que le but du roi est de rendre l'Italie indépendante. » Revenant sur la lettre du 12 novembre, dans laquelle Murat déclarait que l'indépen-

1. L'indication de cette date et de ce mot prouve que Fouché écrivit cette minute le 19 décembre et attendit évidemment pour écrire la lettre et la faire partir un avis l'informant que Murat avait expédié la sienne.

2. *Collection Napoléonienne*, Albert Lumbroso. *Portefeuille de Fouché. Autographe n° 165.* Le duc d'Otrante à l'empereur (Minute); Rome, 27 décembre 1813. *Miscellanea Napoleonica*, V, 3-6.

dance était le seul moyen d'armer les Italiens, et demandait à l'empereur « de proclamer cette grande mesure et de réunir l'Italie en une grande nation », Caulaincourt examinait la conduite que Murat avait tenue depuis lors. Les articles du *Moniteur napolitain* (du 1er décembre), les lettres de Dur nd relatant les invitations que de différents points de la péninsule on adressait à Murat pour le prier de prendre en main la cause de l'indépendance italienne, le chant guerrier qui exalte sa gloire et qu'on répand partout, étaient pour Caulaincourt autant de preuves plus que suffisantes pour établir que, « si le roi de Naples veut l'indépendance et l'unité de l'Italie, c'est à condition que la Péninsule soit placée sous son autorité ».

« Ces dispositions, continue Caulaincourt, ne peuvent laisser croire que les troupes napolitaines qui se rendent dans la Haute Italie agissent de concert avec celles de Votre Majesté. Tout annonce des intelligences secrètes avec l'ennemi. »

« On a d'ailleurs eu vent à Paris des négociations entamées avec les Anglais, des explications que le gouvernement napolitain a fournies à Palerme pour s'assurer la neutralité momentanée de lord William Bentinck. On sait que le prince Cariati continue à résider et à négocier à Vienne. On connaît l'action exercée sur l'esprit des troupes napolitaines auxquelles on a eu soin de dire qu'elles ne marchent pas contre les ennemis de la France. On ne s'est pas laissé prendre à l'argument dont Murat s'est servi pour essayer de donner le change à l'empereur, en invoquant la nécessité de ménager l'opinion publique de son royaume, en cherchant à laisser quelque vague sur ses intentions. « Mais, comme le relève Caulaincourt, quelles que puissent être les vues secrètes du roi, on ne pouvait s'empêcher de remarquer l'accord de ses mesures ostensibles avec celles des alliés. Eux aussi, afin de soulever l'Italie du Nord, ils ont mis en avant la même idée d'indépendance, et Nugent, dans sa proclamation du 10 décembre, non content de promettre l'indépendance, a supprimé dans les territoires qu'il occupe, la conscription, plusieurs taxes indirectes, le droit du timbre, en même temps qu'il y a réduit le prix du sel et les droits de consommation. Ils se sont même crus tellement sûrs des dispositions de Murat à leur égard que la *Gazette d'Augsbourg* du 7 décembre annonçait déjà comme un fait certain la réunion de 40.000 Napolitains aux armées de la Coalition.

« Pour se concilier les bonnes grâces des Anglais, Murat leur a donné des gages en leur rendant les prisonniers qu'il avait

encore dans son royaume. A l'intérieur il cherche à se concilier l'opinion de son clergé par des faveurs et de nouvelles dotations, et l'or qu'il a fait rassembler depuis son retour dans ses Etats lui sert à entretenir des intelligences dans les diverses parties de l'Italie.

« Si le roi a voulu défendre le pays contre les ennemis de Votre Majesté, se demande ensuite Caulaincourt, pourquoi retenir si longtemps ses troupes dans les départements romains? Il n'a mis de célérité qu'à les porter au delà de ses frontières et, au lieu de presser leur marche vers la Haute Italie, tout à coup il les arrête, dès qu'elles ont occupé Rome et Ancône, les deux clefs des Etats romains. Il s'est fait donner un état de l'approvisionnement des places, il a requis une partie des armes qui se trouvaient à Rome pour armer ses propres troupes, et son prétexte pour les retenir dans cette ville (lettre de Murat du 3 décembre) et pour ne pas les éloigner davantage, est la crainte d'une prochaine expédition des Anglais contre ses Etats, crainte qui paraît chimérique, lorsque tant de circonstances réunies, le commerce de Naples avec la Sicile, de fréquents envois de parlementaires, l'abolition du tarif continental, des demandes d'armes faites aux Anglais eux-mêmes semblent annoncer que, de part et d'autre, on ne se traite pas en ennemis. »

Des lettres mêmes du roi laissent entrevoir le changement qui s'est fait en lui et, lorsqu'il annonce qu'il ne séparera ses intérêts de ceux de l'empereur que s'il y est entièrement forcé, il est aisé de prévoir qu'il s'y trouvera forcé incessamment. Le ton même dont il se sert dans ses lettres est plus qu'un symptôme, c'est une véritable révélation. Si on lui refuse des vivres de campagne dans les Etats Romains, il se les fera fournir, de force s'il le faut. Il s'entête à ne pas croire aux nouvelles qui pourraient être favorables à la France et à l'empereur. « Il ne paraît plus écrire au souverain auquel il doit sa couronne et dont il s'est reconnu feudataire, mais au souverain qui l'aurait déjà trouvé sur le trône. »

Après avoir essayé d'excuser cette attitude de Murat par l'influence qu'exercent sur lui certains de ses conseillers intimes, et, en particulier, Maghella, l'ancien préfet de police, tout dévoué aux Anglais, que l'empereur avait fait éloigner de Naples, et qui venait d'y rentrer tout comme Lechi et La Vauguyon, Caulaincourt procède à l'examen des idées émises par Fouché dans sa lettre du 10 décembre.

« M. le duc d'Otrante, dit-il, pense que quelque témoignage d'affection et de considération de la part de Votre Majesté retiendrait encore le roi. »

Le duc de Vicence partage d'autant moins cette manière de voir que l'impulsion lui paraît donnée et que les dernières mesures prises par le roi dévoilent plus ouvertement ses desseins. Ces desseins sont exposés tout au long dans la lettre de Murat à la grande-duchesse de Toscane, et dans ses ordres au général Miollis. Il lui faut le commandement civil et militaire des pays occupés par ses troupes, les revenus de ses départements, la certitude qu'officiers et fonctionnaires refuseront d'obéir au vice-roi. C'est à ces conditions seulement qu'il se chargera de la défense jusqu'au Pô. Si on lui oppose des refus, il arrêtera la marche de son armée. C'est là ce qu'il n'a pas craint de déclarer à l'empereur, et ce qu'il a mandé au vice-roi à propos des départements du royaume d'Italie situés sur la rive droite du Pô. Les inquiétudes que ces lettres ont fait naître à Florence et à Milan se sont encore aggravées par le rapport d'un aide de camp du vice-roi, auquel Murat n'avait pas hésité à faire des déclarations plus graves et plus compromettantes encore, mais qui auraient pu lui échapper dans la chaleur de la conversation et auxquelles Caulaincourt attachait, à juste titre, moins d'importance qu'à des écrits et à des faits.

« On connaît, disait-il en terminant [1], les préventions du roi de Naples contre le vice-roi, et l'on pourrait, en ne s'arrêtant qu'à quelques faits isolés, présumer qu'il a cherché à séparer ses opérations de celles du vice-roi, sans néanmoins embrasser un parti contraire. Mais trop d'indices, trop de preuves se réunissent pour qu'il puisse rester des doutes sur ses résolutions. Il veut étendre son commandement jusqu'à la rive du Pô et y fortifier, pour en profiter lui-même, l'opinion de l'indépendance.

« Le roi aura-t-il obtenu des autres puissances quelque garantie pour la conservation des pays qu'il occuperait au midi de ce fleuve? Je ne dois pas chercher à résoudre cette question ni présenter des conjectures qui tendraient à faire perdre au roi l'affection de Votre Majesté. Je me suis borné à recueillir ce qui avait un caractère d'évidence, et les faits étaient assez importants, assez nombreux, pour qu'il fût de mon devoir de les mettre sous les yeux de Votre Majesté [1]. »

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vᵉ 139, pᵉˢ 298, fᵒ 566. Le duc de Vicence à l'empereur. Rapport à Sa Majesté; Paris, 27 décembre 1813.

Trois jours après avoir rassemblé dans ce premier rapport « les preuves des dispositions équivoques du roi de Naples de la marche qu'il faisait pour étendre jusqu'au Pô sa domination et faire établir en sa faveur l'indépendance de l'Italie », Caulaincourt avait reconnu la nécessité d'examiner la question de l'indépendance de l'Italie sous le double aspect qu'elle affectait aux yeux de « Murat qui y voyait le seul moyen d'assurer la défense du pays », et à ceux des alliés qui la proposaient à l'empereur « comme l'un des moyens d'arriver à la paix et à la maintenir ».

« L'Italie déclarée indépendante, disait le duc de Vicence, aurait sans doute un intérêt plus direct à se défendre. C'étaient des peuples isolés ; Votre Majesté en a fait une nation, et les forces qu'elle a prises sous l'administration de Votre Majesté ont accru sa confiance en elle-même. La plupart des Italiens désirent avoir une existence politique. Le roi de Naples s'en est aperçu. Il mettra tout en usage pour faire éclater de toutes parts cette opinion, et pour réunir, s'il le peut, tous les membres de l'Italie.

« Mais si Votre Majesté consent à l'indépendance de ce pays, soit dès le moment actuel, soit à l'époque de la paix, est-il de son intérêt de n'en former qu'une seule monarchie ?

« L'Italie a 16 millions d'habitants et tous les avantages d'un sol fertile et d'une heureuse situation maritime et commerciale. Une bonne administration peut, en une seule génération, augmenter de moitié cette population. Ses arsenaux, son commerce, sa marine s'étendent en même temps. Elle enlève à la France le commerce du Levant, la prépondérance sur la Méditerranée et, forte de sa position entre une chaîne de rochers et les deux mers, elle devient la première puissance du Midi.

« Deux princes ont été placés en Italie par Votre Majesté. Auquel des deux appartiendra cette couronne ? Le vice-roi, élève de Votre Majesté, comme administrateur et comme général, et n'ayant jamais oublié ce qu'il doit à la France, serait-il dépossédé en faveur d'un prince qui a un peu trop montré que ses intérêts n'étaient plus ceux de l'empire, et qui ne protège dans ses Etats ni les privilèges, ni le commerce des sujets de Votre Majesté ?

« Mais si le vice-roi est préféré à ce prince, d'autres dangers menacent l'Italie. Le roi en occupe actuellement par ses armes la plus grande partie. Il n'y renoncerait pas. Il se révol-

terait et deviendrait l'ennemi déclaré de la France et surtout du vice-roi, contre lequel on connaît déjà ses dispositions. Le vice-roi résisterait-il à la fois aux ennemis et à ce nouveau réveil ?

« Le soin du présent, la prévoyance de l'avenir, tout porte à partager l'Italie en deux monarchies qui ne puissent mutuellement se nuire, et dont chacune ait le degré de force qui conviendra le mieux à sa position et ux intérêts de la France.

« La population des Etats de Naples est de 4.600.000 hommes. Elle se porterait à 8 millions et demi, s'il acquérait les Etats romains, les trois légations, Modène et la Toscane, et, en la déduisant des 16 millions que renferme toute l'Italie, il ne resterait pour le royaume de ce nom que 7 millions et demi. Il faudrait même en retrancher la population des territoires que la France et l'Autriche pourraient conserver en Italie comme ligne-frontière.

« Dans ce partage, le royaume d'Italie serait le plus faible, quoique le plus exposé aux entreprises de l'Autriche. C'est entre la France et l'Autriche qu'il faut une barrière, et c'est là que doivent se porter les principales forces de l'Italie. Cette considération rend nécessaire un autre plan de partage.

« Si le royaume d'Italie, dont la population actuelle est de 6 millions et demi, s'accroît non seulement du Piémont et de la Ligurie, mais de la Toscane, s'il conserve Modène et les Trois Légations, et s'il n'abandonne au midi que les nouveaux départements romains dont il jouissait, sa population est alors de 10 millions. Le royaume de Naples acquiert, de son côté, les Etats romains (1.600.000 âmes) et sa population générale est de 6 millions. Cette répartition des forces entre les deux parties de l'Italie conviendrait mieux à leur défense.

« Mais, en accordant même cette supériorité à la Haute-Italie, peut-être lui faudrait-il encore une autre garantie. Son ennemi naturel étant au nord, il lui importe de ne pas être exposée à être attaquée vers le midi. Il faut une barrière entre deux princes que leur naissance, leur position et leur voisinage rendent déjà rivaux, et que Votre Majesté aura un égal intérêt à maintenir. Cette barrière se trouverait dans les Etats romains, s'ils étaient rendus au Pape. Peut-être Votre Majesté jugera-t-elle qu'il est sage et prévoyant de replacer au centre de l'Italie un Etat neutre par sa nature, ne pouvant donner à ses voisins aucun ombrage et leur épargnant les dangers d'un contact immédiat.

« Par là, le roi de Naples se trouverait réduit à ses anciennes populations. Mais alors, et même en supposant qu'il acquît les Etats romains, ce prince consentirait-il à retirer de Toscane les troupes qu'il y a déjà fait avancer? Laisserait-il à la disposition du royaume d'Italie les ressources de la rive droite du Pô et ne chercherait-il pas, pour s'y affermir, à obtenir des Alliés la neutralité?

« L'effet de ce partage serait donc, pendant la guerre actuelle, de priver Votre Majesté non seulement du concours des forces du roi de Naples, mais de toutes les ressources du pays qu'il occupe aujourd'hui militairement.

« Le royaume d'Italie se trouverait ainsi réduit à ses propres forces, et déjà les chances de la guerre les ont affaiblies. Une partie des provinces est occupée par l'ennemi. Les autres sont menacées par les Alliés et par l'attitude du roi de Naples. La violation du territoire suisse a changé la situation du royaume. Les Alliés traversent ce territoire; leurs colonnes sont peut-être au Simplon, et, si l'on tourne les positions de l'Adige, le vice-roi, forcé de se replier, doit choisir une autre ligne de défense et perd les ressources du pays qu'il abandonne.

« Quelque effet qu'on pût attendre de la proclamation de l'indépendance pour animer les habitants et les exciter à la défense de l'Italie, cette proclamation arriverait trop tard. Un mois plus tôt, et quand l'ennemi avait fait moins de progrès, peut-être eût-elle donné une nouvelle armée au vice-roi? Mais les événements se sont précipités. Le temps nous manque et les premiers mouvements que produirait l'indépendance seraient forcément marqués par des désordres momentanés, dont pourrait profiter l'ennemi.

« J'ai examiné les effets de l'Indépendance pendant la continuation de la guerre. Mais il reste à exposer quelle influence elle pourrait avoir sur les négociations de paix.

« Votre Majesté, en reconnaissant cette indépendance, perd de vastes provinces et 5 millions d'habitants. Si cette renonciation se diffère jusqu'aux négociations de paix, elle peut faire conserver à la France d'autres avantages en compensation. Faire d'avance et gratuitement le sacrifice, c'est dispenser les Alliés de l'obligation d'y avoir égard. Lorsqu'ils n'auront plus rien à demander en Italie, ils seront plus exigeants sur d'autres points.

« On ne pourrait, d'ailleurs, partager aujourd'hui l'Italie sans préjuger plusieurs questions qui ne pourront être définitivement

résolues qu'à la paix. Il paraît probable que le rétablissement du Pape dans ses Etats entre dans les vues des Alliés, et celles que j'ai soumises sur le même sujet à Votre Majesté passeraient sans opposition de leur part. Mais peut-être les Alliés demanderont-ils encore le rétablissement de l'ancien grand-duc de Toscane, et si Votre Majesté y accédait par esprit de modération, elle regretterait peut-être d'avoir pris d'avance une autre détermination.

« Par quelle mesure conviendra-t-il donc d'arrêter le dangereux développement des discours du roi et de le faire concourir à la défense de l'Italie? Le plus sûr moyen, celui que paraît conseiller la prudence et même la nécessité, est de ne pas s'expliquer en ce moment sur la question de l'indépendance et de paraître fermer les yeux sur l'ambition du roi et sur le désir, mal déguisé, d'étendre jusqu'aux rives du Pô sa souveraineté, et enfin de consentir tacitement à lui laisser l'autorité civile et militaire sur les points que ses troupes occupent [1], pourvu qu'elles se portent au-devant de l'ennemi.

« Ce n'est pas au roi de Naples, c'est au général que ce consentement est accordé. On peut le supposer utile aux opérations militaires et au développement des moyens de défense. Et si le roi prétend à exercer cette double autorité, non seulement partout où seront ses troupes, mais même sur les autres territoires de la rive droite du Pô, je pense qu'il faut regarder cet inconvénient comme moins grand que celui de les laisser ouverts à l'ennemi. L'ennemi s'emparerait de ce que le roi n'aurait pas gardé. Il disposerait des fonds publics et des autres ressources dont le roi n'aurait pas disposé. Ce qu'il voudra faire dans les pays qu'il occupe, Votre Majesté n'est pas, aujourd'hui, à portée de l'empêcher.

« Mais peut-être sera-t-il encore possible de retenir le roi en lui témoignant de la confiance? Ce prince cherchera moins à obtenir des Alliés ce qu'il espérera obtenir de Votre Majesté elle-même. L'autorité provisoire dont il jouira pourra l'empêcher de se porter, dès ce moment, à un parti extrême, parce qu'elle lui paraîtra suffisante pour le faire arriver par degrés à son but. En attendant, il fera servir ses forces à la défense

1. Ecrivant au ministre de la Guerre, le 27 décembre, le général Miollis lui rendait compte des mesures qu'il avait prises de concert avec l'Intendant du Trésor pour faire droit aux demandes de Murat (formation d'un magasin à Foligno et établissement d'un hôpital) (*Archives de la Guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 27 décembre).

de l'Italie, et en croyant n'agir que pour lui-même, ce prince, soutenu par ses espérances, ne se détachera pas *ouvertement* de la cause de Votre Majesté.

« Quelles que soient les vues du roi, ses desseins n'empêcheront pas les arrangements de la paix. Comme puissance de second ordre, il suivra l'impulsion des premières. *Le royaume d'Italie indépendant en sera une des conséquences, et le Pape, ainsi que l'ancien grand-duc de Toscane, rentreront dans leurs Etats*, si telles sont les dispositions du traité à intervenir.

« Pour résumer les observations que j'ai soumises à Votre Majesté, j'ai l'honneur de Lui proposer de ne pas s'expliquer actuellement sur l'indépendance, de laisser tacitement au roi l'autorité supérieure civile et militaire dans les lieux qu'occupperont ses troupes, pourvu qu'elles soient conduites à l'ennemi, d'autoriser les gouvernements généraux de Toscane et de Rome et les préfets des départements italiens situés sur la rive droite du Pô à déférer aux autres demandes du roi en ce qui concernerait les opérations militaires et ne toucherait pas aux droits de souveraineté[1]. »

Les conseils du duc de Vicence étaient sages, ses vues absolument justes; mais, comme il le disait et le redoutait lui-même, les événements s'étaient précipités et il était trop tard pour proclamer l'indépendance. Avant l'envoi de Fouché à Naples, cette mesure aurait peut-être pu, non seulement donner une nouvelle armée au vice-roi, mais même, sans aller jusqu'à croire qu'elle eût suffi pour retenir Murat, elle aurait, en tout cas, troublé cet esprit léger au point de retarder et d'arrêter ses négociations avec les Alliés. Mais, au moment où Caulaincourt rédigeait son rapport, cette proclamation eût été d'autant plus intempestive, d'autant plus dangereuse même à tous égards, que la violation du territoire suisse avait aggravé la situation et pouvait être l'origine de nouveaux dangers pour le royaume d'Italie. Le préfet du Simplon avait dû quitter son département et se réfugier à Martigny, et l'on craignait déjà de voir des troupes autrichiennes s'emparer des passages du Saint-Bernard, du Simplon, du Saint-Gothard et du Splügen et en déboucher. Bien qu'à cette époque de l'année on n'eût guère à craindre un mouvement sérieux des Alliés de ce côté, il n'en

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 139, p° 300, f° 571. Le duc de Vicence à l'empereur (Rapport à Sa Majesté) ; Paris, 30 décembre 1813.

fallait pas moins prendre certaines mesures de précaution, organiser une flottille sur le lac de Lugano, diriger sur Aoste et le Saint-Bernard des détachements qu'on comptait envoyer à Milan et faire surveiller le Simplon, le Saint-Gothard et le Splügen[1].

Il est assez curieux de remarquer, en passant, que, presque au même moment où le duc de Vicence entretenait l'empereur de l'état de l'Italie, Catinelli, revenu à Palerme et rendant compte à Bentinck de son expédition sur les côtes de Toscane, joignait à son rapport quelques aperçus sur la situation militaire et politique des Autrichiens, situation qui lui paraissait bien moins bonne qu'en 1809.

« Il s'en faut, écrivait-il[2], qu'ils y aient l'offensive, et ils sont loin d'inspirer confiance aux peuples. Voilà pourquoi on ne voit en Italie aucun mouvement insurrectionnel. En Vénétie, on n'aime pas plus les Autrichiens que les Français. L'Italie est le pays où les Autrichiens ont eu les revers les plus inattendus. Ils y ont d'autant moins de crédit qu'ils ont souvent abandonné les Italiens à leur sort. Ceux-ci se gardent bien de faire cause commune avec eux et de se compromettre en se révoltant contre Bonaparte. *En présence de la contenance du vice-roi, ils voient que la lutte est loin d'être décidée.* Ils attendent les événements. »

Insistant alors pour les besoins de sa propre cause sur la confiance que l'Angleterre inspirait, au contraire, aux Italiens, sur l'accueil enthousiaste qu'on lui aurait fait à Viareggio et à Lucques, Catinelli terminait son rapport par trois observations trop curieuses pour qu'il soit possible de les passer sous silence :

« 1° L'armée autrichienne, déclarait-il, est bien éloignée, dans son état actuel, de décider le sort de l'Italie ou bien d'y rendre la guerre nationale comme en 1799 ; 2° le gouvernement français, qui connaît bien les Italiens, ne doute pas un moment qu'ils sont prêts à éclater et qu'ils éclateront dès qu'ils auront le moindre espoir de se soutenir ; 3° si Bentinck se présentait quelque part sur la côte d'Italie, la nation se déclarerait

1. *Archives de la Guerre.* Le sous-préfet d'Aoste au lieutenant de gendarmerie d'Aoste; Aoste, 27 décembre, minuit et demi. Général Porson au Ministre de la Guerre ; Turin, 29 décembre. Prince Camille à l'empereur ; Turin, 28 décembre. Le vice-roi au général Fontanelli ; Vérone, 27 décembre (cité par Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino Italiana,* II, 3767).

2. *Record Office, War Office, Sicily,* V° 181. *Annexe VI* à la dépêche 46. Lieutenant-colonel Catinelli à lord William Bentinck ; Palerme, 28 décembre 1813 (*original en francais*).

et la guerre deviendrait aussi nationale en Italie qu'elle l'est devenue en Allemagne. »

A l'exception d'une petite affaire au nord de Vérone, où le vice-roi avait fait enlever dans le Val Pantena le poste autrichien de Grezzana, qui le gênait, et d'une alerte donnée en même temps aux troupes établies à Montorio-Veronese[1], tout avait été absolument tranquille.

Bellegarde songeait moins que jamais, d'ailleurs, à la reprise de l'offensive. S'en tenant à l'ordre formel de l'empereur d'Autriche, qui lui avait prescrit de tout mettre en œuvre pour s'emparer au plus vite de Venise, ayant besoin de forces assez considérables tant pour cette opération que pour celles qu'il préparait, prévoyant qu'il lui faudrait renforcer le corps du général Nugent, il faisait savoir à Sommariva qu'il se voyait dans l'impossibilité de rien entreprendre de sérieux à son aile droite. Il lui recommandait, en outre, d'envoyer à Bassano et à Vicence les 3 bataillons qui étaient attendus incessamment à Trente. Il lui prescrivait, par suite, de rester sur ses positions en renforçant toutefois quelque peu son détachement de Tonale[2].

Sur la rive droite du Pô, pendant que la brigade napolitaine du général Filangieri recevait l'ordre de quitter Florence et de se porter sur Bologne, où elle devait arriver le 31[3], le général Nugent s'était borné, ce jour-là, à pousser des partis de Cervia sur la route de Rimini, de Forli vers Bologne, et à rapprocher les insurgés italiens des derniers contreforts de l'Apennin[4].

28-29 DÉCEMBRE 1813. — **Reconnaissances offensives des Français dans les montagnes au nord de Vérone, sur le lac de Garde, et au sud, du côté de Bonavigo. — Affaires de Ponte di Legno. — Sortie de la garnison de Venise. — Nugent à Ravenne. — Mouve-**

1. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 28 décembre. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII. 40. F.-M.-L. Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 27 décembre, XII, 262. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva: Ala, 27 décembre, 7 heures trois quarts soir et 11 heures soir (Feld-Acten Sommariva), XII, 186 et 187.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 27 décembre (Feld-Acten Sommariva), XII, 189.

Bellegarde modifia si peu les dispositions de son prédécesseur que cette pièce envoyée par lui à Sommariva porte encore la signature de Hiller qui avait cependant quitté Vicence le 16 décembre.

3. *Archives de la Guerre.* Elisa, grande-duchesse de Toscane à l'empereur et au ministre de la Guerre ; Florence, 27 décembre.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 27 décembre, XIII, 38.

ments vers Rimini et vers Bologne. — Les incidents de Medicina et d'Imola. — Marche des Napolitains sur Cesena et Rimini. — Pendant les journées des 28 et 29 décembre, le vice-roi avait jugé à propos d'alarmer et de tâter toute la ligne des avant-postes de son adversaire, depuis le lac de Garde, où on avait fait mine de vouloir débarquer du monde à Tremosine, jusque dans les environs de Bonavigo, en aval de Vérone, tandis que, dans le Val Pantena, il faisait momentanément chasser les postes autrichiens de Lugo [1].

A l'extrême droite autrichienne, les Français s'étaient renforcés à Rocca d'Anfo, dans le Val Trompia et dans le Val di Vestino (est du lac d'Idro), pendant qu'au Tonale, où Sommariva allait remplacer les Tyroliens et les Valaques par un bataillon de landwehr du régiment Hohenlohe Bartenstein, le major Freydong avait de nouveau essayé en vain de franchir le col le 27. Il avait été une fois de plus chassé de Ponte di Legno et obligé de revenir s'établir sur son ancienne position de Pelizzano [2] (Val di Sole).

A Venise, le général Seras avait également inquiété les assiégeants en poussant de Treporti une reconnaissance assez sérieuse contre le village de Cavallino [3].

Le 28 décembre, le général Nugent avait amené le gros de son corps, un bataillon autrichien et les Anglais du colonel

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M.-L. Marziani au F.-M. comte Bellegarde; Lonigo, 31 décembre, XII, 292. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Montebello Vicentino, 1er janvier 1814, I, 20, Général Vlasitz au F.-M.-L. Fenner ; Ala, 28 décembre, XII, 267. F.-M.-L. Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Rovereto, 29 décembre, XII, 278. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 28 décembre, soir (Feld-Acten Sommariva) XII, 191 et XII, 192.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. Fenner ; Mori, 29 décembre, XII, 280, et Mori, 1er janvier 1814 (Feld-Acten Sommariva), I, 19. Major Freydong au F.-M.-L. Sommariva ; Pellizzano, 27 et 28 décembre, XII, 190 et 199. F.-M.-L. marquis Sommariva au major Freydong ; Rovereto, 29 décembre, XII, 199. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Colonel Néri au général Fontanelli ; Edolo, 27 décembre. Le colonel se plaint vivement de la lâcheté de ses soldats ; elle seule a fait échouer son opération de la veille sur Vezza. Quoique blessé, Néri n'en était pas moins parvenu à rejeter les Autrichiens jusqu'au pied du Tonale (Cf. *Ibidem* commandant de Angeli au général Fontanelli ; Bergame, 28 décembre et général Bonfanti au même ; Brescia, 30 décembre). Trois jours plus tard (*Ibidem* colonel Neri au général Fontanelli ; Sondrio, 31 décembre), Neri demandait l'envoi d'un bataillon dont il avait besoin pour garder Breno, Ponte di Legno et Mortarolo et pouvoir tenir contre les Autrichiens qui avaient reçu des renforts.

3. *K. u. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 1er janvier 1814, I, 18.

Robertson à Ravenne. Une compagnie établie à Cervia surveillait le fort de Cesenatico, dont trois canonnières anglaises, embossées à Torre di Bellaria (sud de Cesenatico), coupaient les communications avec Rimini. Plus en avant encore, un demi-escadron de hussards avait poussé jusqu'à Savignano (12 kilomètres nord-ouest de Rimini, sur la route de Cesena).

Son avant-garde, sous le lieutenant-colonel Gavenda, occupait Forli et avait envoyé un détachement à Cesena. Une compagnie d'infanterie et quelques hussards étaient établis à Faenza avec des avant-postes à proximité d'Imola. Un détachement anglais gardait Lugo et trois compagnies d'infanterie autrichienne étaient restées à Argenta. Le lendemain, 29, comme les canonnières anglaises de Torre di Bellaria avaient été jetées à la côte et coulées pendant une violente tempête survenue dans la nuit du 28 au 29, Nugent fit occuper San Arcangelo (9 kilomètres ouest de Rimini) et établir un poste à Torre di Bellaria[1].

Pino n'avait pas bougé de Ferrare et continuait à tenir ses avant-postes à Traghetto et à Malalbergo. Quant aux Napolitains, ils étaient, d'une part, à Rimini, de l'autre, à Bologne, de sorte que les avant-postes étaient presque au contact, presque en vue les uns des autres, évitant soigneusement, d'ailleurs, de s'aborder et de s'engager. L'entente la plus parfaite semblait déjà régner entre les deux armées. Sans cet accord pour le moins tacite, il est bien clair que Nugent n'aurait pas osé faire savoir au général Carascosa que, « aux termes de l'entente qui allait être conclue avec le roi de Naples, » il devait occuper Rimini. Il ajoutait, il est vrai, dans son rapport à Bellegarde, auquel il demandait des vêtements pour habiller ses hommes dont les uniformes étaient en lambeaux, que le consentement du général napolitain paraissait peu probable[2].

S'il faut en croire un rapport de Bologne[3], il s'était produit le 29 décembre deux incidents bien significatifs à Medici-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 28 et 29 décembre, XIII, 38.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Ravenne, 28 décembre, XII, 268. Bellegarde avait décidé de renforcer Nugent de 2 escadrons de hussards Radetzky, et de son côté Nugent venait d'envoyer au feld-maréchal une trentaine de lettres qu'il avait interceptées. *Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39-40 et général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde (Cf. *K. u. K. Archiv*: Ravenne, 29 décembre, XII, 282).

3. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V. 190, p^re 16, f° 36. Extrait des rapports de Bologne ; 10 janvier 1814.

na (21 kilomètres est de Bologne sur la route de Lugo et de Ravenne) et à Imola (route de Bologne à Faenza et Forli).

Un détachement autrichien étant arrivé devant la première de ces deux localités déjà occupée par les Napolitains, les officiers des deux armées avaient eu des pourparlers assez longs à la suite desquels les deux troupes s'étaient présentées les armes avant d'évacuer toutes deux Medicina.

Le même jour, 29 décembre, à la nouvelle de l'approche des Autrichiens, les Napolitains avaient également quitté Imola; mais le général Pignatelli, informé de ce fait, avait presque aussitôt fait réoccuper cette ville et y avait même envoyé, de Bologne, un renfort d'un bataillon[1].

Quatre jours plus tôt, le général Aymé avait arrêté l'ordre de mouvement qui faisait arriver à Rimini, du 31 décembre au 5 janvier, le 2e régiment d'infanterie légère et le 1er de ligne, les 1er et 3e régiments de chevau-légers, les hussards, chevau-légers et cuirassiers de la garde, les gardes du corps et l'artillerie légère de la Garde; à Pesaro et à Fano, le 31 décembre, le 3e d'infanterie légère, les 2e, 6e et 8e de ligne avec l'artillerie de la division; à Ancône, du 4 au 7 janvier, le 9e de ligne, les sapeurs, les canonniers de la marine, le parc et la réserve d'artillerie des 1re et 2e divisions[2].

1. Cf. *Regio Archivio di Stato*, *Parme et Giornale del Taro*, n° 2 du 4 janvier 1814, au sujet de l'entrée à Bologne les 30 et 31 décembre d'une division napolitaine en marche sur Imola et Forli.

En consignant dans ses *Notes* l'arrivée à Bologne le 28 décembre de la brigade Filangieri (3e et 5e de ligne) et l'envoi à Imola d'un bataillon, Gabriele Pepe rend compte également de l'état des esprits à Bologne. « On y était, dit-il, fort démoralisé et l'arrivée de la brigade Filangieri a seule ranimé un peu les courages. Tous les matins une foule énorme va assister à la parade sur la place du Dôme. Ce qui a le plus surpris les Bolognais, c'est l'emblème qui figure sur notre drapeau : *le cheval*. C'est pour eux un spectacle nouveau qui leur plaît non pas par sa nouveauté, mais à cause de l'importance même du fait. Ils comprennent qu'il y a en Italie une nation qui a secoué le joug de la France et qui a osé, comme notre gouvernement l'a fait, faire disparaître de ses armes l'aigle impériale. Cette manifestation d'indépendance, cette affirmation de notre nationalité a bien disposé les esprits en notre faveur. Mais à quoi bon? Il n'est plus temps et tout est irrémissiblement perdu. »

(Baron A. Lumbroso. *Miscellanea Politica* III, IV, 676-657. Gabriele Pepe *Galimazias*.)

Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 27). Testi à Tassoni; Milan, 9 janvier 1814. *Correspondance particulière*. « La conduite des Napolitains qui ont déjà à Bologne 3.000 hommes venus de Toscane, est toujours étrange ; mais, bien qu'ils soient en contact avec les Autrichiens ils se gardent bien de les inquiéter. »

2. *Archives de la Guerre*. Itinéraire du mouvement de l'armée napolitaine ordonné le 25 décembre (Cf. *Annexe XXIX*).

Aussi, comme le vice-roi l'écrivait à l'Empereur, le 2 janvier 1814, en lui faisant part de l'entrée des Napolitains à Bologne et à Rimini, on attendait avec une impatience bien naturelle et bien compréhensible le résultat de leurs mouvements ultérieurs. Tout le royaume avait les yeux fixés sur eux et la conduite qu'ils allaient tenir devait lever tous les doutes, puisqu'ils étaient, à partir de ce jour (29 décembre), en présence de l'ennemi. « S'ils réoccupent Forli et Faenza sans tirer un coup de fusil, ajoutait le prince Eugène, certes, ils sont d'accord avec l'ennemi. S'ils se déclarent ouvertement, ma position ici deviendra embarrassante[1]. »

30 DÉCEMBRE 1813. — **Nugent fait enlever Consandolo. — Mise en état de défense du Mont-Cenis et des places du Piémont.** — Afin d'assurer la tranquillité sur ses derrières qu'inquiétait presque journellement le poste établi par les Français à Consandolo (6 kilomètres nord d'Argenta), Nugent avait donné l'ordre de les chasser de ce point au major Wittmann, qu'il avait laissé à Argenta. Après un combat qui dura un peu plus d'une heure, les Français se retirèrent par les deux rives du Reno dans un désordre et un trouble tels que, trompés d'ailleurs par l'obscurité de la nuit, ils tirèrent les uns sur les autres et ne se rallièrent qu'à Traghetto (8 kilomètres sud-ouest de Consandolo), où ils furent recueillis par 150 gendarmes venus de Ferrare. Attaqués sur ce point le lendemain, 31, après avoir, toutefois, opposé une résistance assez vive, ils se replièrent sur Malalbergo (15 kilomètres nord-ouest de Traghetto et 15 à 16 kilomètres sud de Ferrare) en laissant 56 prisonniers entre les mains des Autrichiens. Établissant momentanément un poste à Traghetto, le major Wittmann rentra à Argenta avec sa petite colonne (2 compagnies autrichiennes et les insurgés italiens de Finetti).

Du côté de Forli, Nugent avait fait occuper Castel Bolognese (7 kilomètres nord-ouest de Faenza), pendant que les insurgés italiens battaient l'estrade du côté de l'Apennin, dont ils fouillaient les derniers contreforts[2].

1. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi à l'Empereur ; Vérone, 2 janvier 1814 Ecrivant le même jour de Milan à l'empereur, le duc de Lodi disait : « Si osserva intanto colla piu grande sorpresa l'inazione e l'immobilita dell' armata Napoletana. Questo inconcepibile contegno da luogo a mille congetture ed alle piu sinistre interpretazioni » (*Archives de la Guerre.* Duc de Lodi à l'empereur ; Milan, 29 décembre 1813).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Ma-*

Sur tout le reste des lignes autrichiennes, on continuait à se tenir dans l'immobilité la plus complète, dans l'inaction la plus absolue. On laissait même la reconnaissance française entrer sans encombre plus avant dans la montagne, pousser, par San Vitale in Arco et Rovere di Vole, jusqu'à Selva di Progno (val Illasi) et revenir tout à son aise par Cerro Veronese sur le val Pantena et l'on se contentait de renforcer la brigade du général-major Mayer de 2 escadrons envoyés à Mestre [1].

A Paris, on s'était vivement préoccupé des conséquences que pouvait avoir pour la sûreté de l'Italie et de ses communications avec la France la violation du territoire helvétique. Sur l'ordre de l'empereur, Clarke avait invité le vice-roi à mettre le Mont-Cenis en état de défense, à pousser l'armement des places d'Alexandrie, de Pignerol et de Turin, à presser l'arrivée à l'armée d'Italie des renforts qui s'organisaient à Turin et à Alexandrie [2].

31 DÉCEMBRE 1813. — **Les Français évacuent Bologne. — Le major Merdier se replie sur l'armée du vice-roi. — Nugent fait assiéger le fort de Cesenatico. — Affaire de Modigliana. — Correspondance entre Nugent, Pignatelli et Carascosa. — Neipperg à Naples. — Reconnaissance sur Mena. — Sortie de la garnison de Venise. — Marche de Milutinovich sur Gravosa. — Danese occupe le fort Opus. — Cadogan rend aux Autrichiens les péniches enlevées à Zara. — La lettre du roi de Bavière. — Effectifs et positions des deux armées.** — Se conformant aux instructions qu'il avait reçues et voulant à tout prix éviter toute cause de conflit avec les Napolitains, au moment même de l'entrée dans cette ville de la brigade napolitaine Filangieri venant de Toscane, le général Fontana, qui venait d'arriver et de prendre le commandement à Bologne, avait fait partir pour Milan et Mantoue les quelques troupes et dépôts qui s'y trouvaient [3].

jors Grafen Nugent), 30-31 décembre, XIII, 38, et général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 2 janvier 1814, I, 23.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 39, XIII, 40. F.-M. comte Bellegarde au général Bogdan et au F.-M.-L. Marschall ; Vicence, 30 décembre, XII, 266 et XII, 293. F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich ; Vago, 30 décembre, XII, 292, *b*, *c* et *d*. *R. Archivio di Stato Milan. Appendice Storia.* Paolucci au général Fontanelli ; Bologne, 30 décembre.

2. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au vice-roi ; Paris, 30 décembre. Le prince Camille à l'empereur ; Turin, 30 décembre.

3. « Les généraux qui commandent les Napolitains attendent les ordres de leur souverain pour marcher à l'ennemi avec lequel ils prétendent qu'il

De son côté, le major Merdier s'était, lui aussi, replié à l'approche des Napolitains et s'était dirigé par Ostiglia vers Mantoue afin de rejoindre l'armée du vice-roi. Grâce aux mouvements des Napolitains il ne restait plus de troupes françaises dans ces parages qu'à Ferrare, Pontelagoscuro et Francolino (rive droite du Pô, 3 kilomètres en aval de Pontelagoscuro).

D'après les dispositions contenues dans l'itinéraire du mouvement des 1re et 2e divisions napolitaines et de la cavalerie de la Garde royale[1], la brigade du général d'Ambrosio devait quitter Ancône le 30 au matin pour se rapprocher de Rimini et se concentrer à Pesaro et à Fano. Par suite, il n'y aurait pas eu de troupes napolitaines à Ancône du 30 au matin au 31 dans l'après-midi, et le général Barbou avait pris ses dispositions pour profiter de cet intervalle, déclarer la place en état de siège et adopter toutes les mesures qui tendaient à sa sûreté. Mais des ordres ultérieurs parvenus au général d'Ambrosio avaient déçu les espérances de Barbou. Loin de quitter Ancône le 30 au matin, d'Ambrosio lui fit savoir qu'il y resterait avec trois de ses bataillons jusqu'à l'arrivée du 9e de ligne napolitain, c'est-à-dire jusqu'au 4 janvier; il lui annonça, de plus, que sa brigade y serait remplacée par celle du général Macdonald qui y ferait séjour. Obligé d'ajourner ses projets, Barbou dut se borner à approvisionner la citadelle et à faire entrer à Ancône quelques débris du dépôt du 53e de ligne qu'il avait laissé jusque-là à Pesaro, « afin, disait-il, d'avoir au moins quelques Français dans la place », où il demandait à conserver le frégate *Uranie* et ses marins qu'il voulait faire concourir à la défense de la ville et de la place[2].

L'incertitude qui régnait encore au sujet de l'attitude ultérieure des Napolitains et l'importance militaire des positions qu'ils occupaient n'étaient pas non plus sans donner quelque souci à Nugent. Avant de rien entreprendre du côté de Ferrare

existe un armistice. Cette déclaration a été faite à Bologne au général Fontane, commandant la 4e division militaire du royaume par le général Filangieri. Ce qui s'accorde parfaitement avec la conduite de ces troupes à l'égard de l'ennemi et *vice versa* et à leur fréquente communication par voie de parlementaire et l'envoi d'officiers napolitains au quartier général de l'armée napolitaine. » *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'Empereur ; Vérone, 7 janvier 1814.

1. Cf. *Archives de la Guerre*. Itinéraire du mouvement ordonné le 25 décembre 1813 (*Annexe XXIX*).

2. *Archives de la Guerre*. Général Barbou au ministre de la Guerre ; Ancône, 31 décembre.

ou de Bologne, il lui fallait se mettre à l'abri d'une attaque éventuelle venant de Ravenne et s'assurer la possession du fort de Cesenatico. De Cesenatico à Ravenne toute la région n'est, à proprement parler, qu'un vaste marais, et le fort de Cesenatico, en fermant la route de Ravenne à Rimini, la seule par laquelle les Napolitains pouvaient se porter contre lui, avait, de plus, l'avantage précieux pour lui de mettre son flanc gauche à l'abri de toute attaque. C'était là une considération d'autant plus importante pour Nugent qu'il n'avait pas assez de monde pour pouvoir, à la fois, défendre sérieusement la route de Ravenne à Rimini et celles menant à Forli et à Bologne. Si peu probable que fût le cas où les Napolitains prendraient parti contre les alliés, il était sage et prudent de le prévoir. Comme en dehors de l'importance que Ravenne doit à sa situation, à la jonction même des routes de Forli et de Rimini, cette ville ne remplissait aucune des conditions que doit présenter une position militaire, Nugent aurait été, dans ce cas, contraint de quitter les territoires qu'il occupait et de se retirer derrière le Pô di Primaro. La prise du fort de Cesenatico lui donnait, au contraire, la possibilité de concentrer ses troupes sur la ligne Forli-Ravenne. En supposant même qu'il dût plus tard céder devant la supériorité numérique des Napolitains et se retirer derrière le Pô di Primaro, rien ne l'empêchait de détacher à tout moment des troupes qui, amenées par mer et débarquant sous la protection des canons du fort, auraient sérieusement inquiété les derrières des troupes de Murat.

Aussi, bien qu'il ne disposât d'aucun des moyens nécessaires pour entreprendre un siège, il n'en donna pas moins au capitaine Birnstiel (de l'état-major anglais) l'ordre d'attaquer le fort de Cesenatico et, à cet effet, mit à sa disposition la compagnie qu'il avait postée à Cervia. Sur sa gauche, des bandes d'insurgés sous les ordres de Mariano, soutenues par quelques pelotons d'infanterie autrichienne et venant de Faenza, avaient d'abord attaqué, puis chassé de Modigliana (à l'entrée du massif montagneux, 17 kilomètres sud de Faenza) et mis en déroute 60 hommes d'une compagnie de réserve, 30 hommes du dépôt du 53ᵉ et 60 préposés des douanes en leur enlevant 2 officiers et 48 hommes[1].

1. *K. und K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 31 décembre, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde;

Nugent avait, en outre, profité de la présence à Ravenne du colonel de Bauffremont, aide de camp de Murat, arrivé le 30 au soir et se rendant à Naples en passant par Bologne, pour correspondre avec le général Pignatelli[1].

Le général l'avait déjà informé, le matin même, du départ des Français de Bologne et d'Imola qu'occupait, depuis lors, la brigade Filangieri, venue de Florence et renforcée par un faible régiment de cavalerie rentrant d'Allemagne. En même temps, Nugent avait reçu du général Carascosa, dont l'avant-garde était toujours à Rimini, une lettre dans laquelle ce général s'excusait de l'occupation de Rimini, occupation à laquelle il avait dû procéder sur l'ordre formel du roi, dont il attendait, de jour en jour, des instructions et très probablement même l'arrivée.

La présence des Napolitains à Bologne empêchait Nugent de

Ravenne, 2 janvier 1814, I, 23. *Archives de la Guerre*. Général-commandant le département de l'Arno au ministre de la Guerre ; Florence, 1er janvier 1814. « Aujourd'hui on ne peut compter ni sur les soldats toscans, ni sur les étrangers. Ce sont des hommes que les proclamations insidieuses de l'ennemi corrompent et que l'appât du gain entraîne. Je fais occuper Marradi et San Godenzo (nord-est de Dicormano) pour couvrir les deux routes qui, de Forli, conduisent à Florence. L'ennemi s'occupe avec succès d'insurger la Toscane et il y réussira facilement... »

Dans une dépêche postérieure en date de Florence, 8 janvier, la princesse Elisa donnait des détails encore plus tristes sur l'attitude des officiers de gendarmerie lors de l'affaire de Modigliana (*Archives de la Guerre*. Florence, 6 janvier).

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3. XIII, 4. Lieutenant général Pignatelli au général-major comte Nugent ; Imola, 31 décembre, I, 69 *d* (*original en français*) :

« J'ai l'honneur de répondre à votre lettre ainsi qu'à ce que m'a rapporté M. de Bauffremont.

Sa Majesté avait envoyé, depuis plusieurs jours, des ordres au général Filangieri d'occuper Bologne et d'envoyer une partie de ses troupes à la rencontre de l'armée venant de Rimini.

« J'ai reçu à la même époque l'ordre d'occuper Modène. Sa Majesté a aussi prescrit à nous deux d'agir amicalement avec les troupes de Sa Majesté l'empereur d'Autriche et du roi d'Angleterre. Les différents ordres du roi seront exécutés littéralement avec la seule modification que doit y apporter le placement de ses troupes à Forli.

« Je suis flatté que vous agréiez cette communication franche que je m'empresse de vous faire pour vous éviter toute équivoque... Je me suis rendu à Imola pour vous tenir parole d'avoir le plaisir de m'aboucher avec vous.... M. de Bauffremont ne sera de retour de Bologne que demain avec ses équipages. Il aura l'honneur de vous prier de le laisser passer pour Ancône. »

Cf. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 47. Préfet de Bologne au général Fontanelli ; Bologne, 4 janvier 1814. Le préfet mandait que Filangieri et Pignatelli arrivés à Imola, le 31 décembre, à 3 heures de l'après-midi, y avaient reçu une dépêche apportée par un Autrichien. Au lieu de continuer sur Castel Bolognese, Pignatelli laissant un bataillon à Imola et 20 chevaux à San Nicolo s'était aussitôt rendu en personne à Bologne.

rien entreprendre de ce côté et, pour pousser sur Ferrare sans passer par Bologne, force lui était, de toute façon, d'attendre que les chemins fussent un peu moins mauvais et redevenus à peu près praticables. La lettre de Pignatelli était, d'ailleurs, de nature à le rassurer quelque peu sur les projets du roi de Naples, puisque ce général allait lui annoncer qu'il devait se porter de Bologne sur Modène et qu'il avait reçu l'ordre d'entretenir des relations amicales avec les Autrichiens et les Anglais[1 et 2].

La situation n'allait pas tarder à se dessiner. L'heure de la crise finale était proche.

Durand venait à peine d'annoncer au duc de Vicence que le roi de Naples ajournait son départ jusqu'après le jour de l'an et de lui signaler la réception pendant la nuit du 30 au 31 de plusieurs courriers expédiés par les généraux commandant les divisions napolitaines, qui tous, insistant sur les difficultés croissantes de leur situation, à mesure qu'ils se rapprochaient de l'armée française et de l'armée autrichienne, réclamaient des instructions et des ordres. Et déjà il lui fallait rendre compte d'un événement bien autrement grave.

Neipperg[3] venait d'arriver à Naples. Venu par mer à bord d'un brick de commerce qui, passant en vue d'Ancône, avait fait des signaux à la terre, mais avait continué sa route en fuyant devant le gros temps, l'envoyé autrichien était entré dans le port de Manfredonia et y avait été retenu en quarantaine. On avait eu connaissance de ce fait à Naples dès le 21, le jour même où Murat adressait à l'empereur la singulière lettre dans laquelle il lui offrait ses vœux de bonne année et protestait d'une façon si bizarre de son inébranlable attachement. Le roi avait aussitôt fait partir un des attachés de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 31 décembre, I, 7. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vicence, 7 janvier 1814, I, 69.

2. Après avoir parlé dans ses *Galimazias* de la correspondance échangée par les généraux Pignatelli et Nugent, Gabriele Pepe enregistre à la date du 31 décembre des faits qu'on ne saurait passer sous silence :

« Un courrier arrivé hier au soir a apporté au général (Pignatelli) une lettre du roi. Sa Majesté lui annonce que toute l'armée Napolitaine sera vers le 15 janvier sur la rive droite du Pô et qu'il partira de Naples le 10. Le roi recommande au général de chercher à obtenir du général Pino la remise de Ferrare entre ses mains. Mais Pino a été déjà depuis quelques jours rappelé à Milan, et l'on prétend ici que le vice-roi, se défiant de Pino, a tenu pour cette raison à lui enlever son commandement et toute influence. »

(Baron A. Lumbroso. *Miscellanea Napoleonica*, III, IV, 671-672. Gabriele Pepe. *Galimazias*.)

3. Voir *Annexe XXXII.*

son cabinet pour extraire Neipperg de la quarantaine et l'amener à Naples. Arrivé dans la nuit du 30 au 31, l'envoyé autrichien avait eu, dans l'après-midi, s'il faut en croire les renseignements fournis à Durand, une longue conférence préparatoire avec le duc de Gallo[1].

Et cependant dix jours auparavant, le souverain qui allait le lendemain traiter avec Neipperg et abandonner la cause de la France, n'avait pas craint de dire à l'empereur : « Si mes vœux étaient exaucés, il ne manquerait plus rien à votre bonheur, ni à celui de votre famille. »

Il est vrai que, peut-être pour se mettre en règle avec sa conscience, il avait eu soin d'atténuer la chaleur par trop compromettante de ces souhaits inconsidérés, et de terminer par cette phrase vague, amphibologique, mais qui s'explique aisément pour peu que l'on considère qu'en traçant ces lignes il était déjà informé de la présence de Neipperg[2] dans son royaume : « Mes vœux seront toujours pour Votre Majesté, lors même que les circonstances feraient soupçonner mes sentiments. »

Sur le théâtre même des opérations, la dernière journée de l'année 1813 s'écoula presque aussi tranquillement que les autres.

Il y avait eu cependant deux légers engagements, l'un à Venise en avant du fort de Treporti, dont la garnison avait fait une petite sortie, l'autre sur le Castagnaro, où les Français avaient poussé sur Mena une reconnaissance provoquée par

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples V° 139, p°° 302 et 303, f°° 578 et 580. Durand au duc de Vicence ; Naples, 31 décembre 1813. Dépêches n°° 100 et 101. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 5 janvier 1814, I, 56.

2. Comme il est aisé de se l'imaginer, on trouve quelques détails curieux et encore inédits sur l'arrivée de Neipperg et les bruits qui couraient à Naples pendant les derniers jours du mois de décembre 1813, dans le *Diario Napoletano de Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

25 décembre 1813... Non seulement le roi n'est pas parti, mais il paraît qu'il n'est plus question de son départ. On dit que la reine est malade...

30 *décembre* 1813... On reparle du départ du roi et d'une régence composée du Président du Conseil d'Etat, du duc de Campochiaro, ministre de la police, de Zurlo, ministre de l'Intérieur, et de Gallo, ministre des Affaires étrangères.

1[er] *janvier*... Une grande nouvelle, capable celle-là de faire perdre la tête. (*di far a perdere il cervello*). Un général autrichien, aide de camp de l'empereur, est arrivé le 30 décembre au soir accompagné de son aide de camp. Il est descendu à la Locanda Magutti à Santa Lucia. Hier au soir (31 décembre), il a été au palais et le roi s'est enfermé avec lui. On prétend que le roi et la reine sont depuis ce moment de fort mauvaise humeur.

Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni Busta*, n° 21. Testi à Tassoni ; Milan, 9 janvier 1814. *Correspondance particulière*).

quelques mouvements des avant-postes de Starhemberg. Au même moment, à l'aile droite autrichienne, inquiet de la présence imprévue et prolongée d'une reconnaissance française qui continuait à battre le val Pantena, Sommariva faisait garder le chemin de Podestaria[1].

À l'autre extrémité du théâtre de la guerre, obligé de renoncer à cause de la persistance du mauvais temps à transporter son petit corps par mer à Stagno, Milutinovich avait dû se résigner à se porter par la voie de terre sur Gradaz à la tête des sept compagnies et demie d'infanterie dont il disposait. Il avait renoncé à se faire suivre par sa cavalerie qui n'aurait pu lui rendre aucun service dans un pays aussi difficile et presque entièrement dépourvu de voies de communication. Le mouvement commença le 26 décembre. Mais, arrivé à hauteur d'Almissa (24 kilomètres de Spalato), la colonne qui suivait les falaises fut assaillie par un ouragan si violent, par un si fort coup de *bora*[2] que le général dut s'arrêter et faire coucher ses soldats que la force du vent aurait enlevés et précipités dans la mer, s'ils avaient essayé de se tenir debout. Dès que le vent eut quelque peu perdu de sa violence, la colonne parvint à gagner le col en rampant, en s'accrochant aux anfractuosités des rochers, et à atteindre après des efforts surhumains Almissa, d'où, après s'être reposée pendant quelques heures, elle continua sa marche sur Makarska et Gradaz. Ce fut sur ce point seulement, que Milutinovich put embarquer ses fantassins qui débarquèrent à Stagno. Quant à lui, parti de Makarska sur une petite barque, il arriva le 2 janvier à Gravosa, où il avait donné rendez-vous au capitaine anglais Lowen et où sa colonne venant par terre de Stagno le rejoignit le 3 et le 4 janvier après avoir été renforcée en route par deux compagnies de Szluiner, passées au service de l'Autriche[3].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 31 décembre, XIII, 39, XIII, 40 et 1er janvier 1814, XIII, 3 et XIII, 4. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 1er janvier, I, 18. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Lendinara, 1er janvier I ad 24. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 31 décembre et 31 décembre, 7 heures 30, soir, XII, 213 et XII, 218. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Rovereto, 1er janvier 1814, I, 3.

2. Nom donné dans toute cette partie de l'Adriatique au vent du nord-est lorsqu'il souffle en tempête.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3 et XIII, 4 (*Operations Journal Danese*), XIII ad III, 8 et XIII ad IV, 67. Général Tomasich au F.-M. comte Bellegarde ; Zara, 27 décembre, I, 4. Général-major Milutinovich au général Tomasich ; Spalato, 28-29 décembre, XII, 64 ad 64 et 66.

Pendant ce temps, le général Danese, qui avait suivi un chemin plus à l'intérieur des terres, et qui avait eu moins à souffrir en route du mauvais temps, était arrivé le 29 décembre sur les bords de la Narenta et avait paru devant le fort Opus (10 kilomètres de l'embouchure du cours d'eau) qu'il avait occupé sans coup férir[1].

Enfin, il faut croire que, en faisant voile vers Trieste, le capitaine Cadogan avait réfléchi sur les conséquences possibles et même probables du refus qu'il avait opposé aux demandes du général Tomasich. A peine entré dans ce port avec sa flottille et, dès le retour de l'amiral Fremantle, qui s'était entre temps présenté au quartier général de Bellegarde à Vicence, il avait remis à la marine impériale et royale cinq des six péniches qu'il s'était adjugées à Zara. Il n'avait pu rendre la sixième, qui, s'étant écartée des autres, avait été reprise pendant la nuit par des embarcations françaises venues de Grado[2].

L'année 1813 aurait fini bien tristement[3] pour le vice-roi, si la vice-reine ne lui avait réservé une surprise « un vrai bouquet de nouvelle année[4] ».

En réponse à une lettre qu'il avait reçue d'elle, à l'occasion de la nouvelle année, lettre ne contenant pas un mot de politique, le roi de Bavière, Maximilien-Joseph lui avait écrit : « *Embrassez Eugène de ma part et dites-lui que je le reconnais à tout ce qu'il fait et dit. Il n'existe pas deux hommes comme lui. Vous devez être bien fière d'avoir un mari comme lui*[5]. »

Ravie de cet hommage mérité rendu au noble caractère du vice-roi, la vice-reine s'empressa de lui communiquer cette lettre, qui le toucha profondément.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII ; 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vicence, 14 janvier I, 112 et I, 112 *a* et *b*. (*Journal des Kriegs in Dalmatien*) Tomasich, XIII ad IV, 69. Général Tomasich au F.-M. comte Bellegarde ; Zara, 9 janvier I, 80, et I, 80 *a*, *b*, *c*, *d*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Lespine au général Tomasich ; Trieste, 20 décembre, XII, 67 et Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), XIII, ad IV, 69.

3. Mantovani qui était, il est vrai, un des plus ardents partisans de l'Autriche, écrit en effet ce qui suit dans son *Diario* conservé à l'*Ambroisienne* : « La nouvelle année va s'ouvrir sous d'heureux auspices, non seulement avec l'espoir d'être délivrés de notre gouvernement, mais avec la certitude de voir un gros corps autrichien faire sous peu de jours son entrée à Milan... Aussi chacun supporte patiemment des charges qui deviennent de jour en jour plus lourdes ; chacun étouffe ses plaintes, parce que tous s'attendent à une délivrance prochaine... »

4. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 31 décembre.

5. Le roi de Bavière à la vice-reine ; Carlsruhe, fin décembre 1813.

Fier et ému de ce témoignage, qu'il appelait la plus belle récompense de sa conduite, sincèrement reconnaissant des sentiments de son beau-père, le vice-roi en avait profité pour prendre une fois de plus un engagement solennel qu'il n'était pas homme à violer : « Il peut être sûr que, quelles que soient les circonstances, je serai toujours digne de lui appartenir. »

Au 1er janvier 1814, l'effectif des deux armées en présence dans la Haute Italie s'élevait :

Pour l'armée autrichienne, composée de 74 bataillons, 429 compagnies et 41 escadrons à 68.949 hommes et 7.002 chevaux, dont 95 officiers et 10.478 malades ou blessés aux hôpitaux[1];

Pour l'armée du vice-roi à 1.767 officiers, 41.128 sous-officiers et soldats présents et disponibles, et à 12.464 officiers ou soldats malades ou blessés aux hôpitaux[2].

A la même époque, ces deux armées occupaient les positions suivantes :

Le vice-roi, à Vérone; le quartier-général de la 1re lieutenance, à Isola Porcarizza; la deuxième division, à Vallese et Isola Pocarrizza la 4e, à Legnago et Castagnaro, la 6e, à Mantoue; la 2e lieutenance, quartier général, à Vérone : la 1re division, à Véronette et San-Michele, la 3e à Vérone et Zevio, la 5e à Caprino, Rivoli et Bussolengo; la garde royale, à Vérone et Villafranca; la cavalerie, à Vigo, San-Giovanni Lupatoto, Zevio, Cerea et Bovolone, la réserve d'artillerie, à Valeggio et Goïto et le grand parc, à Mantoue.

En face d'elle, l'armée autrichienne avait sa droite, à Ala et Rovereto, son gros sur l'Alpone, la brigade Fölseis devant Legnago, la brigade Starhemberg aux environs de Lendinara sur l'Adigetto, la division Marschall devant Venise et le corps détaché de Nugent à Ravenne. Le quartier général de Bellegarde était toujours à Vicence.

Les deux armées occupaient, par suite, à peu de chose près, à la fin de l'année 1813, les positions mêmes, sur lesquelles elles s'étaient établies vers la mi-novembre. Les Autrichiens

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Voir *Annexe XXXIII*).

2. Cf. *Archives de la Guerre*. Situation des troupes composant l'armée d'Italie au 1er janvier 1814 (*Annexe XXXIV*), et le vice-roi à l'empereur; Vérone, 2 janvier 1814 : « J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le livret de situation de son armée d'Italie à l'époque du 1er janvier 1814. Votre Majesté y remarquera quelques augmentations. Elles proviennent des conscrits qui commencent à nous arriver. Quoiqu'il leur manque encore quelque chose en effets d'équipement, j'espère qu'ils seront bientôt en état d'entrer dans les bataillons. »

avaient, il est vrai, pris pied dans la Polésine, entre l'Adige et le Pô; mais ils n'en etaient pas moins paralysés et arrêtés, d'une part, par Venise et Vérone, retenus de l'autre par les doutes, les craintes et la défiance inspirés par l'attitude, par les tergiversations de Murat et par la marche de ses divisions.

Le remplacement du feldzeugmeister Hiller par le feld-maréchal Bellegarde n'avait jusque-là apporté aucun changement à la nature des opérations, au caractère de la campagne.

Le vice-roi ne pouvait que se féliciter et profiter de cet arrêt prolongé de l'offensive autrichienne. Il avait réussi sans peine à arrêter Sommariva dans la haute vallée de l'Adige et à l'empêcher de se rapprocher de Vérone. Il était en mesure de résister à une attaque de front venant de l'Alpone; mais sur sa droite, il avait commis la faute de négliger la Polésine et Rovigo. Les préoccupations de toutes sortes, les difficultés de sa situation lui avaient fait perdre de vue l'importance d'un point tel que Rovigo. L'indécision de ses premières manœuvres, sur le Bas Adige, l'époque tardive à laquelle il les fit entreprendre et la manière même dont ses généraux s'acquittèrent de leur mission le privèrent, beaucoup plus tôt que de raison, de ses communications avec Venise.

En somme, il n'y aurait rien eu de changé à la position respective des deux adversaires, si Murat n'avait pas été à la veille d'entrer dans la coalition et si Nugent n'avait pas pris pied sur la rive droite du Pô.

Le débarquement de Nugent, son établissement à Ravenne, à Forli et aux portes de Ferrare et de Bologne, constituent à nos yeux le fait capital, l'événement le plus important de la fin de cette année 1813.

Il n'y a guère, croyons-nous, que trois moyens de pousser de Vicence et de Padoue jusqu'au Mincio : en longeant l'Adige à partir de Rovigo, en se portant vers l'Adige en passant entre Vérone et Legnago, ou bien en tournant Vérone par le nord et en essayant de forcer le passage entre Vérone et la Chiusa.

Donnait-on la préférence à la première de ces opérations? Il fallait alors s'engager dans la Polesine, dans une région marécageuse, pleine de digues et de canaux, dans une région presque impraticable à cette époque de l'année, dans un terrain si difficile que les Français pouvaient sans peine et en employant des forces relativement peu considérables, empêcher Bellegarde de déboucher.

Il était pour le moins aussi aventureux de songer à passer

l'Adige, tant que le vice-roi était maître des deux grandes têtes de pont de Vérone et de Legnago, qui lui permettaient de tomber sur les deux flancs des divisions autrichiennes, auxquelles on aurait laissé prendre pied sur la rive droite de l'Adige.

Enfin l'opération consistant à déborder Vérone par le nord présentait encore moins de chances de succès. Avant d'entreprendre ce mouvement excentrique, Bellegarde aurait dû laisser la plus grande partie de son armée devant Venise, devant Legnago, même devant Vérone, si bien qu'au moment de tenter le passage du fleuve en amont de Vérone, il lui serait resté tout au plus 20 à 25.000 hommes à opposer aux forces réunies du vice-roi.

Mais, grâce au débarquement de Nugent, il allait être inutile de rien risquer: Il suffisait désormais de mettre ce général en mesure de s'avancer par la rive droite du Pô, de Bologne vers Modène, Parme et Plaisance, pour compromettre gravement la position de l'armée française.

En prenant pied aux bouches du Pô, en y prévenant les Napolitains, en s'y établissant sur des positions qui leur barraient la route, Nugent avait, en outre, rendu au commandant en chef de l'armée autrichienne un autre service non moins signalé. Quelles qu'eussent pu être les résolutions du roi de Naples, on était, grâce à lui, à même de s'y opposer, ou tout au moins de ralentir ou de paralyser les opérations des divisions napolitaines. En effet, même sans avoir besoin de la coopération des Napolitains, par cela même qu'il avait réussi à tenir en échec les détachements français qui avaient essayé de percer entre l'Adige et le Pô, Nugent, soutenu et renforcé par la brigade de Starhemberg, pouvait opérer et manœuvrer utilement, rien qu'avec les troupes dont il disposait sur la rive droite du Pô, et causer au vice-roi de nouvelles et sérieuses inquiétudes.

1er JANVIER 1814. — **Lord William Bentinck, le duc de Gallo et Menz. — L'envoi de Graham à Naples.— Correspondance échangée entre Nugent, Pignatelli, Carascosa et Bauffremont. — Bellegarde renforce Nugent et Steffanini et demande des renforts au Conseil aulique. — Le 19e régiment de chasseurs à cheval à Turin. — Mesures prises pour réoccuper le Grand-Saint-Bernard.** — Presque absolument dénué d'intérêt, si l'on ne considère que les opérations militaires, le mois de janvier 1814 est, au contraire, dès les premières heures, et d'un bout à l'autre, rempli d'événements d'une incontestable gravité et de négociations d'une extrême importance. L'arrivée

de Neipperg à Naples, sa présence auprès de Murat, l'ouverture de ces négociations que lord William Bentinck n'avait cessé de redouter et qu'il avait en vain essayé de rendre impossible ou tout au moins de retarder[1], ne pouvaient manquer d'avoir une répercussion immédiate à Palerme. Il n'était plus permis d'en douter désormais. L'heure des grandes résolutions avait sonné; la solution, quelle qu'elle dût être, était imminente. Bon gré, mal gré, il fallait que Bentinck se conformât docilement ou désobéît ouvertement aux ordres du cabinet de Saint-James. Un ambassadeur peut assurément, et doit même, avoir une opinion qui lui soit propre. Mais il lui est interdit d'apporter dans les négociations dont il est chargé, la violence que lord William y mit; il lui est interdit surtout de se servir des instructions qu'on lui fait tenir pour faire échouer les vues de son gouvernement. C'est là, cependant, ce qu'il n'hésita pas à faire dès les premiers jours de janvier 1814. Ce fut là la ligne de conduite que, avec un entêtement et une obstination sans exemple dans les annales de la diplomatie, il ne cessa de suivre jusqu'au bout dans ses relations avec Murat avec lequel il avait ordre de conclure une alliance. La seule excuse qu'on puisse faire valoir, c'est que lord William Bentinck était encore trop jeune et trop ardent. L'âge n'avait pas encore calmé son humeur fantasque et violente; la réflexion et l'expérience n'avaient pu tempérer la haute opinion qu'il se faisait de lui-même et de son incontestable intelligence. Il avait à ce moment trente-huit ans à peine, et il était déjà chevalier de l'Ordre du Bain, lieutenant général, ambassadeur. Il avait été gouverneur de Madras et son passage aux Indes avait été marqué par une insurrection provoquée par d'inutiles et inexplicables mesures (l'interdiction du port de la barbe) et étouffée dans le sang des *Sepoys* (cipayes). Lord capitaine général en Sicile, investi des pouvoirs diplomatiques et militaires les plus étendus, grisé par la fortune qui lui souriait malgré la défaite qu'il avait essuyée quelques mois auparavant en Catalogne au col d'Ordal, plus que jamais il se croyait tout permis. Son insa-

1. Cf. Lettre de lord William Bentinck à lord Castlereagh; janvier 1814 (citée par Walter Frewen Lord. *The Story of Murat and Bentinck*, Nineteenth Century; octobre 1898). Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv* Commandeur Ruffo au prince de Metternich; Vienne, 30 décembre 1813. Informé de l'existence de négociations entre les cours de Vienne et de Naples, Ruffo lui déclarait que le roi Ferdinand, sûr de l'amour des Napolitains, s'offrait à chasser Murat de Naples avec ses troupes et celles de l'Angleterre, son alliée. Ferdinand ajoutait qu'il se refusait à croire à la possibilité d'une alliance entre l'Autriche et le gouvernement actuel de Naples.

tiable ambition et la confiance illimitée qu'il avait dans son étoile, sa croyance inébranlable dans l'avenir brillant qui lui était réservé, dans la haute destinée à laquelle il se croyait sûr d'arriver, l'empêchaient de voir qu'il n'était pas à la hauteur du poste qu'il occupait, de la grande et délicate mission qu'on avait eu le tort de lui confier, l'imprudence de laisser entre ses mains [1].

Bien qu'il eût reçu depuis longtemps, et avant même de quitter l'Espagne, les dépêches nos 17 et 18 de lord Castlereagh qui pouvaient d'autant moins laisser subsister dans son esprit l'ombre d'un doute sur les vues et les intentions de son gouvernement, que par la première on l'autorisait à signer une convention avec Murat, que la seconde était la copie des instructions données à lord Aberdeen garantissant Naples au roi et accordant une compensation à la famille royale des Deux-Siciles, Bentinck n'en avait pas moins persévéré dans sa manière de voir, dans son hostilité contre Murat. Voici d'ailleurs, avant même d'examiner sa correspondance avec Gallo et Menz, avant de parler des singulières instructions secrètes qu'il ne craignit pas de donner à son secrétaire particulier Graham, voici en quels termes cet extraordinaire diplomate accusait réception et tenait compte, en janvier 1814, des ordres de son gouvernement relatifs à l'alliance de l'Angleterre avec le roi de Naples [2] :

« J'ai toujours craint de voir Neipperg se laisser jouer par la cour de Naples. Les conditions de ce traité sont à la fois impolitiques, inopportunes et inutiles. Il n'y a aucun fonds à faire sur Murat. Et le traité ne nous crée pas seulement un rival, il peut rendre Murat maître de l'Italie. Quand on aura rejeté le vice-roi sur les Alpes, les Italiens graviteront certainement de son côté, tandis que, si la protection et l'assistance de l'Angleterre s'étendaient sur eux, cette grande force se serait, sans aucun doute, tournée de notre côté. On aurait alors provoqué un grand mouvement national, semblable à celui qui a soulevé l'Espagne et l'Allemagne, un grand mouvement en faveur de l'indépendance, et ce grand peuple, au lieu d'être l'instrument d'un tyran militaire ou de quelque autre personnage, au lieu d'être le triste

1. Voir *Annexe XXXV*.
2. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Palerme; janvier, 1814 (The Story of Murat and Bentinck. Walter Frewen Lord. *Nineteenth Century*, octobre 1898). La haine que Bentinck portait à Murat l'aveuglait. Il suffira en effet de jeter un coup d'œil sur les pièces justificatives placées à la fin de ce volume et du suivant pour se convaincre que, si la cour de Naples avait montré moins de hâte et d'empressement, elle aurait pu obtenir de l'Autriche des conditions bien autrement avantageuses que celles que Neipperg lui fit accepter.

esclave de quelques misérables petits princes, serait devenu une formidable barrière dressée aussi bien contre la France que contre l'Autriche. La paix et le bonheur du monde auraient eu un puissant appui de plus. Je crains fort que l'heure soit passée.

Sans compter qu'il est lamentable de voir de hautes récompenses accordées à un homme dont la vie entière n'a été qu'un crime, qui a été le complice le plus actif et le plus intime des forfaits de Bonaparte et qui n'a trahi son bienfaiteur que sous la contrainte de la nécessité. Le traité qu'on veut conclure avec lui est une scandaleuse violation de tous les grands principes de justice publique et privée. »

Obligé par les événements et par la réception à Palerme de la lettre que M. de Menz lui avait écrite, à la date du 14 décembre, à la demande du gouvernement napolitain pour lui confirmer les faits que lui avait communiqués Schinina et forcé d'entrer en rapports directs avec Murat, Bentinck n'en continua pas moins à suivre la voie qu'il s'était tracée.

N'osant pourtant pas désobéir ouvertement, il avait trouvé le moyen d'en venir néanmoins à ses fins et de gagner du temps tout en ayant l'air de tout faire en vue de la conclusion de l'alliance. « Vous devez comprendre, répond-il à Menz (1), que je ne peux avoir d'autre désir que donner effet aux intentions de nos augustes Maîtres, et de hâter plutôt que de retarder la conclusion qu'ils ont en vue. Mais, au préalable, il est nécessaire que je sois en possession d'une information plus exacte des conditions sur lesquelles nos gouvernements peuvent être disposés à conclure cet arrangement. »

En même temps, il assure de son côté le Gallo de son vif désir de se conformer aux vœux des alliés. Mais de lui [illegible] Bentinck en est convaincu, qu'il lui est impossible de prendre sur lui une [illegible] aussi grave sans connaître les conditions mises par les alliés à un pareil arrangement. Il ne doute pas qu'une [illegible] la communication [illegible] Vienne [illegible] Naples. Aussi [illegible] à Gallo et à Menz, qu'il leur expédie [illegible]

(1) [illegible] Bentinck à M. de Menz. Palerme, 1er janvier 1814. [illegible]

(2) [illegible] Bentinck à [illegible] de Gallo. Palerme, 1er janvier 1814.

secrétaire particulier Graham, qui jouit de toute sa confiance, et auquel il prie M. de Menz « de communiquer tous les renseignements qu'il pourrait avoir sur cette affaire intéressante ».

Avec Gallo, il va même déjà un peu plus loin. Afin d'éviter toute perte de temps, « il a, dit-il, muni Graham de pouvoirs lui permettant de conclure un armistice avec Naples, *après s'être entendu à ce sujet, soit avec M. de Menz, soit avec le commandant en chef de l'armée autrichienne* ».

Mais ce n'est pas seulement à Gallo et à Menz, représentants de puissances étrangères, qu'il croit utile et sage de cacher le fond de sa pensée, de dissimuler ses véritables intentions. Ce qu'il veut, ce qu'il réussira d'ailleurs à obtenir, ce sont des passeports pour Graham, c'est un sauf-conduit qui lui fera gagner du temps et qui permettra à son mandataire de se rendre au quartier général autrichien. Tels sont, en réalité, les véritables projets de Bentinck; mais ces projets, il se garde bien de s'en ouvrir à qui que ce soit, même à lord Castlereagh. S'il est obligé de reconnaître l'existence de la déclaration faite par lord Aberdeen, s'il ne peut, en lui écrivant, pousser l'audace jusqu'à mettre en doute l'intention, nettement exprimée par le Cabinet de Saint-James, de traiter avec Murat, il ne se gêne pourtant pas pour lui répéter que ce fait ne saurait suffire pour l'amener à modifier les conclusions, énoncées dans la dépêche[1] qu'il avait rédigée à la suite de son entrevue avec Schinina, les considérations pour lesquelles il s'était refusé à consentir à un armistice avec Naples.

Trois jours après avoir fait partir Graham pour Naples, à bord de la frégate *la Furieuse*, il se borne, en effet, à lui écrire : « On pourrait toutefois profiter de la circonstance (la réception de la lettre de Menz) pour envoyer en Autriche, par la voie la plus courte et la plus sûre, une personne de confiance qui ferait part à lord Aberdeen et aux alliés des ouvertures de Murat et de ma réponse[2]. » Au reste, Bentinck n'avait pas manqué de révéler les communications qu'on lui avait faites ainsi qu'une partie de ses propres projets au roi Ferdinand et au vicaire général, « qui, disait-il, avaient approuvé tout ce que j'ai fait ».

1 Cf. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 93. Lord William Bentinck à lord Castlereagh; Castrogiovanni, 20 décembre 1813.

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Dépêche n° 52. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 4 janvier 1814.

Mais veut-on apercevoir la pensée entière de Bentinck, veut-on se convaincre que Graham, chargé ostensiblement de signer un traité dont les termes avaient été arrêtés entre l'Angleterre et l'Autriche, avait, en réalité, l'ordre de profiter des bonnes dispositions de la cour de Naples pour obtenir un sauf-conduit jusqu'au quartier général des armées alliées, sauf-conduit qu'on devait lui accorder d'autant plus facilement qu'on croyait les donner à un personnage qui collaborait au traité, il suffira pour cela de jeter un coup d'œil sur les instructions secrètes que Bentinck avait données à Graham[1]. Tout en affectant de vouloir conclure l'armistice, Graham avait ordre de se rendre le plus vite possible, d'abord au quartier général de l'armée autrichienne d'Italie, puis à celui de l'empereur d'Autriche, où devait se trouver lord Aberdeen et où devaient se traiter les négociations avec Murat.

« Il faut, afin qu'ils puissent bien juger la situation, que les alliés sachent ce que j'ai de forces en Sicile, et ce dont dispose Murat. Là, vous direz en secret qu'à la fin de janvier, je débarquerai au nord de la Corse à la tête de 5.000 hommes, que le 15 février au plus tard, j'y aurai 12.000 hommes et 400 chevaux avec 18 pièces de campagne, et que, de cette façon, en obligeant Murat à garder à Naples une partie de son armée, je rendrai un grand service aux alliés. »

Graham devait ajouter que Bentinck comptait revenir en Sicile en mars pour l'ouverture du Parlement et laisser le général Mac Farlane en Corse. Lui traçant ensuite la ligne de conduite qu'il devait tenir à Naples, il lui abandonnait le soin de trouver un prétexte pour ne pas signer d'armistice. Menz, d'après le dire de Bentinck, ignorait les intentions récentes des alliés. Il était probable qu'on ne lui avait communiqué que la déclaration d'Aberdeen et qu'on ne lui avait pas fait connaître les conditions mêmes de l'arrangement à intervenir. S'il en était différemment, ce qui d'ailleurs importait peu à Bentinck et n'était pas de nature à l'embarrasser, Graham en serait quitte pour déclarer à Menz que ces intentions avaient dû changer depuis lors et lord Bentinck ajoutait en terminant :

« *Vous ne signerez pas d'armistice avec Murat, quelles que soient les conditions qu'on vous offre, avant d'avoir pu communiquer avec les alliés*, et si on ne vous laisse pas aller plus loin, vous reviendrez ici[1]. »

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Lord William Bentinck à Graham ; Palerme, 1er janvier 1814 (*Instructions secrètes*).

On ne saurait le contester, c'était là, pour un ambassadeur, une singulière façon d'exécuter les ordres de son gouvernement. Pour lutter à armes égales contre un diplomate de la trempe de Bentinck, il aurait fallu d'autres hommes que le roi Joachim et que le duc de Gallo.

Pendant ce temps, pendant que Neipperg menait lestement et militairement les affaires à Naples, pendant que la grande-duchesse Elisa, écrivait à l'empereur[1] et lui disait : « J'aime à penser que la conduite du roi de Naples n'a été que légère, que son attachement et sa reconnaissance ne changeront jamais », on se livrait entre Rimini, Imola et Ravenne, à un échange presque ininterrompu de communications amicales.

D'une part, c'était Pignatelli qui, ayant demandé une entrevue à Nugent à Rimini, éprouvait le besoin de s'excuser et de lui exprimer tous ses regrets de « ne pouvoir faire sa connaissance » à cause de l'annonce de l'arrivée du roi. De l'autre, c'était Carascosa qui, après avoir vu le colonel de Bauffremont, renonçait à envoyer à San Arcangelo et à Savignano, points occupés par les troupes de Nugent, les bataillons et la cavalerie qui avaient déjà reçu l'ordre de s'y rendre. Enfin, c'était Bauffremont qui, n'ayant pas trouvé Murat à Rimini, annonçait à Nugent son départ pour Ancône « d'où il avait l'honneur de l'informer de ce qu'il désirait savoir[2] ».

On avait d'ailleurs connaissance de ces conciliabules à Milan, et ce fut même pour cette raison que le duc de Lodi faisait remarquer à l'empereur que les relations entre les officiers autrichiens et napolitains étaient des plus amicales[3] sur tous les points où ils se rencontraient.

Après avoir félicité Nugent de ses succès et lui avoir confirmé l'envoi de deux escadrons de hussards que le général Starhemberg avait ordre de détacher de sa brigade, Bellegarde

1. *Archives de la Guerre.* Elisa, grande duchesse de Toscane, à l'empereur; Florence, 1er janvier 1814.

2. *K. u. K. Kriegs Archiv.* Général Pignatelli au général-major comte Nugent; Imola, 1er janvier 1814, 4 heures matin, I, 69 *c* (*en français*). Général Carascosa au capitaine de cavalerie Hartig (*en français*), Rimini, 1er janvier I 69 *e*. Colonel de Bauffremont au général-major comte Nugent; Rimini, 1er janvier, I, 69 *g*. Général Carascosa au capitaine de cavalerie Hartig (*en français*), 1er janvier, I, 69 *h* (Voir *Annexe XXXVI*). Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 2 janvier, I, 69 *f*, et F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François; Vicence, 7 janvier I, 69. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 2 janvier, matin, I, 69 *b*.

3. *Archives Nationales AF*, IV, 1784, pce 713. Duc de Lodi à l'empereur; Milan, 1er janvier 1814 (*en italien*).

avait écrit au Conseil aulique de la guerre pour demander l'affectation à l'armée d'Italie de deux bataillons du régiment Lusignan dont un bataillon faisait déjà partie de la brigade Nugent.

Tout avait été absolument tranquille devant Venise où le feld-maréchal-lieutenant Marschall ne voulait essayer d'enlever le fort de Treporti que lorsqu'on serait décidé à tenter une attaque sérieuse et générale contre la place, et où, en attendant, il avait simplement renforcé de 4 compagnies venues de Mestre ses postes de première ligne.

On avait bien entendu quelque bruit et remarqué quelques mouvements de troupes du côté de Legnago; mais c'était seulement au nord de Vérone et de San-Michele que les avant-postes avaient échangé quelques coups de fusil. Toutefois, afin d'empêcher le vice-roi de recommencer les coups de main qui venaient de lui réussir dans le Val Pantena, on avait prescrit au général Steffanini de mettre un bataillon à Cerro Veronese. Un autre bataillon avait reçu l'ordre d'occuper Lugo et Stallavena (Val Pantena, sud de Lugo), de se relier à gauche avec le détachement de Grezzana, à droite avec un détachement de l'aile droite établi à Erbezzo et à Santa-Anna d'Alfaedo. De plus on avait résolu d'attribuer à la brigade Steffanini un bataillon de chasseurs (le 11e) qui devait arriver à Vicence le lendemain 2 janvier. Enfin, on s'était occupé de la fixation de la route qu'il convenait de faire suivre à la garnison française de Zara qu'il allait falloir conduire sous peu de Trente aux avant-postes français du lac de Garde [1].

Du côté du vice-roi, les faibles renforts qu'il attendait rejoignaient peu à peu : le 19e régiment de chasseurs à cheval, fort seulement de 25 officiers et de 256 hommes, 77 chevaux d'officiers et 162 chevaux de troupe, venait d'arriver à Turin, où devait se rendre également le dépôt du 13e hussards, partant de Florence le 9. En même temps, informé par le préfet de la Doire de l'apparition et de la présence d'un parti de 150 Autrichiens sur le Grand-Saint-Bernard, le prince Camille Borghese, prenait les dispositions nécessaires pour réoccuper ce poste [2]

1. *K. u. K. Kriegs Archiv. Operations Journal der K. K. Armee*, 1er et 2 janvier 1814, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au conseil aulique de la guerre; Vicence, 1er janvier, I, 10 et I, 11 et au général-major comte Nugent, I, 12. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 1er janvier I, 18. F.-M.-L. Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 1er janvier I, 13, 14 et 15, et au F.-M.-L. Fenner, I, 16.

2. *Archives de la Guerre*. Elisa, grande-duchesse de Toscane à l'Em-

et transmettait au vice-roi la demande du préfet de l'Adda réclamant des troupes pour se mettre à l'abri du côté des Grisons.

2 JANVIER 1814. — **Mesures de précaution prises en Piémont. — Création d'une flottille autrichienne sur le lac de Garde. — Bombardement de Cattaro. — Prétentions des Monténégrins.** — Malgré toute la diligence qu'on avait apportée à l'exécution du mouvement sur le Grand-Saint-Bernard, on n'avait pu réussir ni à y prévenir les Autrichiens, ni à les empêcher d'occuper l'hospice gardé par une douzaine de gendarmes. Afin de les en débusquer, le général Porson avait cru nécessaire de mettre à la disposition du général Cabanes un détachement de près de 700 hommes. Il avait, de plus, fallu songer à renforcer la garnison du Mont-Cenis réduite à 300 hommes et qu'on voulait porter à 1.000 hommes à partir du 12. La marche des alliés sur la Suisse, leur arrivée sous les murs de Genève, rendaient nécessaires des mesures qu'on avait crues jusque-là inutiles. Et c'est ainsi qu'on dut approvisionner les ouvrages du Mont-Cenis pour quatre mois, les armer bien qu'ils fussent encore loin d'être achevés, établir des relais sur la route de Turin à Grenoble, s'occuper de la place d'Alexandrie, mettre 1.300 hommes à Fenestrelle et près de 1.000 hommes à Turin. Mais on n'avait pu prendre ces dispositions qu'en retenant en Piémont 2.000 hommes qui auraient dû rejoindre l'armée d'Italie et que le prince Camille résolut d'y garder jusqu'au moment où l'arrivée des conscrits de la levée des 300.000 hommes permettrait de les remplacer[1].

La reconnaissance française que le vice-roi avait poussée dans les montagnes jusqu'au delà de la tête du Val Pantena, était rentrée à Vérone sans avoir été un seul instant sérieusement inquiétée. Le but que s'était proposé le vice-roi était atteint. Il avait réussi à alarmer toute la ligne autrichienne, et obligé Bellegarde à envoyer du monde sur la droite de la brigade Steffanini. D'autre part, comme malgré la hauteur de la neige, Palombini avait envoyé des découvertes jusque sur le Monte Cerbiol, Sommariva avait prescrit à ses postes de la rive droite de l'Adige de redoubler de vigilance en même

pereur ; Florence, 1er janvier. Prince Camille à l'empereur; Turin, 4 janvier et général Porson au ministre de la Guerre ; Turin, 4 janvier 1814. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 1er janvier 1814.

1. *Archives de la Guerre.* Prince Camille à l'empereur ; Turin, 2 janvier. Général Porson au ministre de la Guerre ; Turin, 4 janvier.

temps que, sur l'ordre de Bellegarde, il cherchait à organiser et à armer le plus vite possible une flottille sur le lac de Garde [1].

Pendant que Milutinovich attendait à Gravosa l'arrivée de sa petite colonne, Danese s'était porté du fort Opus vers Torre di Norino, où le lieutenant-colonel Nonkovitch paraissait décidé à résister vigoureusement [2].

Entre temps, après avoir ouvert, de terre et de mer, le feu contre Cattaro le 25 décembre, le capitaine Hoste avait terminé le 1[er] janvier l'armement de deux nouvelles batteries de canons de 18 et de 32 livres, qui battaient le château. Il était désormais évident que la place ne pourrait plus tenir pendant longtemps, deux ou trois jours tout au plus [3]. En conséquence, Hoste avait cru devoir mettre Milutinovich au courant de la situation et, dans l'après-midi du 2, il avait adressé au général autrichien la communication suivante [4] :

« L'archevêque de Montenegro est devant Cattaro avec des forces considérables, et je crois de mon devoir de vous prévenir sur tout ce que je puis entendre de lui et des autres. Il n'est pas du tout incliné d'abandonner ses prétentions sur la souveraineté de cette province. C'est le but qu'il a le plus à cœur et soyez persuadé que ces gens sont prêts aussi à supporter ces prétentions et que vous aurez quelque difficulté de surmonter là-dessus, *à moins qu'il n'ait reçu une réponse de la cour de Russie ou du camp des alliés*, auquel il a envoyé un député. »

3 JANVIER 1814. — **Le plan d'opérations de Bellegarde expliqué par la lettre de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este. — Envoi d'un régiment de Mestre à Lonigo. — Reconnaissance de Ferrara di Monte Baldo. — Ordres motivés par la marche des alliés à travers la Suisse. — Les lettres de Murat et de Fouché à l'empereur. — Fouché quitte Rome dans la nuit du 3 au 4 et se**

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Sommariva et Radivojevich ; Vicence, 2 janvier I, 31, I, 31 *a* et I 32. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde : Montebello Vicentino, 2 janvier, I, 26. Rapport du commandant des avant-postes au général-major Suden ; Avio, 2 janvier, I, 28.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), XIII ad IV, 69.

3. *Record Office. Admiralty*, N° 48. *Annexe* à la dépêche 111. Capitaine Hoste à bord de la *Bacchante*, devant Cattaro : 3 janvier 1814.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Capitaine de vaisseau Hoste au général-major Milutinovich à bord de la *Bacchante* devant Cattaro ; 2 janvier, I, 194 *e* (*original en français*).

rend à Bologne. — Instructions envoyées par Neipperg à Nugent. — Plus que jamais Bellegarde persistait dans son idée de ne reprendre l'offensive qu'après l'arrivée des renforts considérables qui lui étaient annoncés. Rien n'avait pu l'amener à modifier sa manière de voir, pas même la présence de Neipperg à Naples, ni la certitude de la conclusion imminente d'un traité avec Murat, ni les procédés amicaux et l'attitude cependant bien caractéristique des généraux napolitains.

On en trouvera, d'ailleurs, la preuve, la confirmation dans la lettre que son confident le plus intime, son aide de camp général, le général-major comte de Ficquelmont adressait à ce moment à l'archiduc Ferdinand d'Autriche Este[1] :

« Son Altesse l'archiduc Maximilien, parti il y a trois jours, vous aura parlé de la situation et des opérations du général-major comte Nugent, qui semble beaucoup désirer que ses mouvements soient secondés et appuyés par des renforts. Mais Son Excellence le feld-maréchal *paraît avoir adopté le principe d'attendre la réunion de ses forces*, et, comme alors il sera de beaucoup supérieur à son adversaire, la ligne la plus droite le conduira le plus sûrement au but que des mouvements isolés ne pourraient le faire. »

Critiquant les opérations du feldzeugmeister Hiller, dans des termes par trop vifs qu'il dût d'autant plus regretter par la suite que, après la bataille du Mincio, Bellegarde s'estima heureux d'avoir laissé Nugent continuer ses opérations sur Modène, Parme et Plaisance, Ficquelmont ajoutait :

« Ce sont de pareils inconvénients qui ont perdu la campagne du général Hiller. Certainement personne n'a eu l'occasion d'en faire une aussi belle. Il pouvait prendre l'Italie comme les Prussiens et les Cosaques prennent la Hollande. Le vice-roi a fait toutes les fautes qui, si on en avait profité, auraient assuré sa ruine et produit les plus grands résultats. Il s'est assez considérablement renforcé et fortifié sur l'Adige. La tête des troupes du général Mayer doit arriver le 6 janvier à Trente. Depuis mon retour je n'avais encore vu aucune troupe. J'ai trouvé l'armée bien baissée dans la qualité des soldats et dans son organisation intérieure, et je n'ai vu que les deux régiments de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Le général-major comte de Ficquelmont à Son Altesse impériale et royale, l'archiduc Ferdinand d'Autriche-Este. Vicence ; 3 janvier 1814 (*original en français*), XIII, 94.
Voir *Annexe XXXVII*.

uhlans et les hussards de Frimont qui ressemblent à ce que j'avais quitté. »

Après avoir fait connaître à l'archiduc que l'empereur François ne veut pas se départir du principe qu'il a adopté de n'employer aux armées aucun prince de sa Maison, il terminait sa missive par une prédiction que les événements devaient se charger de démentir :

« Le parti que prend Murat, et l'entrée de notre armée en Suisse, nous préparent ici une campagne facile. Elle sera utile et avantageuse, mais je crois peu célèbre par les faits d'armes. *Car, si le vice-roi est sage, il jettera son armée dans les places et s'en ira. Il ne le fera pas et cependant encore nous aurons peu à faire, car il me paraît qu'une seule action générale, s'il l'accepte, doit décider de son sort.* »

Dans ces conditions, on ne saurait s'étonner si, comme pendant les jours précédents, Bellegarde se contenta de donner des ordres de détail presque insignifiants, tels que l'envoi à Lonigo et sur l'Alpone des 2 bataillons du régiment Reisky qui devaient quitter Mestre dès qu'ils auraient été relevés les 5 et 6 janvier par l'arrivée des 2e bataillons de landwehr des régiments Kerpen et Deutschmeister, et le remplacement, par le 2e bataillon de landwehr du régiment Aloïs Licchtenstein, du 3e bataillon de ce régiment qui devait aller s'établir à Bagnolo (à mi-chemin entre Lonigo et Cologna-Veneta). Ce régiment désormais réuni devait faire partie de la division Marziani et de la brigade Vecsey[1].

Seul de ce côté, le général Csivich manifestait quelques velléités d'agir et rendait compte au feld-maréchal qu'il croyait le moment venu d'attaquer Palmanova[2].

A l'aile droite, Fenner avait envoyé du Mont-Cerbiol sur Ferrara di Monte-Baldo une petite reconnaissance qui se retira dès qu'elle fut découverte par les Français, tandis que Belle-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 3 janvier XIII, 3 et XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Marschall et Radivojevich ; Vicence, 3 janvier I, 34 et 34 *c*. Bellegarde allait peu après recevoir des nouvelles de la marche du 1er bataillon du régiment Vacquant dont le 1er bataillon devait arriver à Villach le 24 et dont le 2e bataillon se complétait à Bruck and der Muhr et du régiment Lusignan, dont le 2e bataillon fort de 25 officiers, 1.294 hommes et 97 chevaux, était déjà à Laibach (général de cavalerie prince Hohenzollern ; Graz, 3 janvier et, commandant du régiment Lusignan au F.-M. comte Bellegarde, Laibach, 8 janvier ; 1, 38 et I, 40 et I, ad 41).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major Csivich au F.-M. comte Bellegarde ; devant Palmanova ; 3 janvier I, 44.

garde réclamait l'établissement et l'envoi d'un rapport hebdomadaire sur la viabilité des chemins du Val-Trompia, du Tonale, du Monte-Baldo, d'un côté, et de Podestaria et de Santa-Anna d'Alfacdo vers Vérone, de l'autre, afin de pouvoir apprécier « jusqu'à quel point ces communications étaient militairement utilisables [1] ».

Pendant ce temps, le prince Camille Borghèse rendait compte à l'empereur de la marche des opérations d'équipement et d'armement des conscrits de la levée des 120.000 hommes, et il lui annonçait que le vice-roi ne tarderait pas à avoir reçu la moitié des hommes qui lui étaient destinés [2].

La marche des armées alliées à travers la Suisse n'en continuait pas moins à donner à Paris de sérieuses inquiétudes au sujet de l'Italie. On craignait d'en voir une partie se diriger soit sur Genève et déboucher de là par le mont Cenis en Piémont, soit sur le Vallais pour descendre par le Simplon en Lombardie. On venait par suite de renouveler l'ordre de mettre 1.000 hommes au mont Cenis, de conserver à Alexandrie, à Casal, à Fenestrelle, et à la citadelle de Turin, des forces suffisantes pour assurer la défense de ces points et appuyer les opérations de l'armée d'Italie, dans le cas où les Autrichiens forceraient le passage du mont Cenis. Enfin, comme l'avaient prévu les instructions du 13 novembre 1813, on avait prescrit de constituer des approvisionnements de siège : à Alexandrie, pour 12.000 hommes et 700 chevaux pendant huit mois ; à la citadelle de Turin, pour 1.000 hommes pendant quatre mois ; à Fénestrelle pour 2.500 hommes et 30 chevaux pendant quatre mois, et au château de Casal, pour 600 hommes pendant un mois [3].

« Le roi de Naples, avait dit le général Miollis à Fouché, au moment où ce dernier traversait Rome pour se rendre auprès de Murat, est aussi aveugle qu'imprudent. Il court évidemment à sa perte... Je vous en conjure, monsieur le duc, usez de toute votre habileté dans les affaires pour faire adopter à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), Rovereto, 3 janvier, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 3 janvier, midi (Feld-Acten Sommariva) I, 18. (*Ibidem*. Feld-Acten Bellegarde, F.-M. comte Bellegarde au colonel Koudelka (de l'état-major général) détaché à l'aile droite) ; Vicence, 3 janvier, I, 37. Commandant des avant-postes d'Avio au général-major Suden ; Avio, 3 janvier, I, 43.

2. *Archives de la Guerre*. Prince Camille Borghèse à l'empereur ; Turin, 3 janvier.

3. *Archives de la Guerre*. Le Ministre de la Guerre au vice-roi et au prince Camille Borghèse ; Paris, 3 janvier 1814.

cet insensé le seul parti qui puisse le préserver de la honte qui va s'attacher à son nom... »

L'égoïste retors et froidement perfide qu'était le duc d'Otrante avait dû sourire en écoutant parler le vieux et loyal soldat auquel la droiture seule de son esprit avait suffi pour pénétrer les dispositions de Murat.

Moins de deux mois après cet entretien, malgré la mission de Fouché, les pressentiments de Miollis s'étaient réalisés. Et quatre jours après l'arrivée de Neipperg, Joachim Murat, sur le point de s'engager avec l'Autriche, informait l'empereur de sa défection par une lettre, dont plus que probablement le duc d'Otrante lui avait volontairement ou involontairement fourni le canevas pendant son séjour à Naples, si fatal au cours de cette mission aux intérêts de la France, si désastreux pour le roi, mais si avantageux, dit-on, pour la bourse de Fouché, auquel cette petite excursion et les consultations qu'on lui avait demandées n'auraient pas rapporté moins de 170.000 francs.

« Sire[1], me voilà parvenu au jour le plus douloureux de ma vie, me voilà livré aux sentiments les plus pénibles qui jamais aient agité mon âme. Il s'agit de choisir. Et je vois, d'un côté, la perte inévitable de mes Etats, de ma famille, de ma gloire, peut-être ; de l'autre, des engagements contraires à mon éternel attachement pour Votre Majesté, à mon inaltérable dévouement à la France.

« Depuis quatre jours, un plénipotentiaire autrichien (le comte de Neipperg) est ici pour me proposer au nom de son souverain un traité d'alliance. Il m'a présenté, avec une lettre infiniment obligeante de l'empereur d'Autriche, les offres les plus avantageuses pour mon royaume. Et ce matin, pendant que mon ministre des Affaires étrangères était en conférence avec lui, une frégate anglaise sous pavillon parlementaire a porté un officier muni de l'autorisation de lord Bentinck pour signer un armistice, en attendant la paix que ce dernier est autorisé à conclure par des pleins pouvoirs expédiés de Vienne avant le départ du comte de Neipperg.

« Ces démarches éclatantes, faites au milieu du bouleversement actuel de l'Europe par deux grandes puissances qui triomphent et qui, dans les temps les plus prospères de l'an-

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p°° 2, f° 7. Joachim Murat à l'empereur ; Naples, 3 janvier 1814.

cienne Monarchie exigeaient tant de déférence de la Cour de Naples, ont enivré d'espérances, que peut-être accompagne un peu d'orgueil, tous les habitants de ma capitale. Ils voient que je suis le maître de leur donner la paix, et, de toutes parts, ils la sollicitent. La force de l'opinion sur ce point est si puissante, qu'elle ne saurait être bravée sans imprudence par un prince, dont toute l'autorité se fonde sur l'opinion et sur l'amour de ses sujets.

« Cependant, Sire, j'ai temporisé; je temporise encore. J'ai voulu attendre et j'attends une réponse de Votre Majesté aux propositions, aux instances que je lui ai faites pour obtenir d'Elle les moyens de la servir, de défendre l'Italie, de défendre mon royaume avec quelque chance de succès.

«Daignez relire mes lettres des 23 novembre et 25 décembre. Je vous parlais avec toute la loyauté qui appartient à mon caractère, avec toute la franchise que les circonstances commandaient si impérieusement, et ce que Votre Majesté m'a écrit jusqu'ici n'a pu avoir que le malheureux effet d'accroître mes embarras et mes incertitudes.

« Vous m'avez dit de faire marcher mon armée sur le Pô, et je l'ai fait avancer. Vous ne m'avez donné aucun pouvoir dans les pays que je devais traverser, que je devais couvrir, et où nécessairement je devais avoir mes dépôts, mes approvisionnements, toutes mes ressources. En sorte que partout j'ai rencontré des difficultés, des oppositions, des obstacles; partout j'ai vu l'autorité royale et le service compromis.

« Vous m'avez marqué de me porter sur la Piave, quoique j'eusse déclaré à Votre Majesté, et qu'Elle sût parfaitement que je ne pouvais passer le Pô sans exposer aux périls les plus imminents ma famille et mon royaume menacés par plusieurs expéditions, maritimes. Mais, en manifestant cette intention, *vous n'avez pas déterminé à qui appartiendrait le commandement, lorsque mon armée se trouverait réunie à celle du vice-roi*. Un tel silence rendait évidemment inexécutables des opérations, dont le succès, s'il était possible, ne devait être attaché qu'au plus parfait ensemble, à la plus parfaite combinaison des mouvements.

« Vous m'avez annoncé, sur mes demandes réitérées, que vous aviez accepté des préliminaires de paix, et qu'un congrès allait se réunir. Mais vous n'avez pas daigné me dire sur quelles bases on allait traiter; vous ne m'avez même pas parlé de la garantie de mes Etats. Vous n'avez rien répondu aux

instances que j'ai faites et fait faire par mes ministres pour intervenir dans les négociations en envoyant au Congrès un plénipotentiaire napolitain. Je suis forcé d'ajouter qu'on m'a assuré que Votre Majesté aurait proposé des stipulations très contraires aux intérêts du roi de Naples. Mais je me serais cru coupable envers Elle si un seul instant j'avais pu le croire.

« Je ne saurais m'empêcher d'être frappé du contraste que présentent avec moi les relations du souverain à qui j'ai consacré ma vie entière et celles des princes que je n'ai cessé de combattre. Le premier me montre une défiance que vingt ans de service et d'attachement devaient éloigner à jamais de mon cœur ; les autres me prodiguent, avec les témoignages les moins équivoques de considération, d'estime, de bienveillance, les offres les plus flatteuses.

« Toutefois je ne balancerais pas, si Votre Majesté m'avait donné, si Elle pouvait me donner encore les moyens de lui être utile et d'être utile à cette France, ma première patrie, dont la gloire et la prospérité, tant que je respirerai, me seront si chères.

« Oui, Sire, si Votre Majesté avait mis à ma disposition les ressources que je pouvais trouver dans l'Italie méridionale, j'aurais 80.000 hommes prêts à combattre pour Elle, et je crois qu'une telle armée ne laisserait aucune incertitude sur les chances de la guerre en Italie, ou plutôt je crois qu'elle aurait fait cesser pour la France les désastres de la guerre en déterminant les ennemis à une paix honorable pour toutes les puissances.

« Encore aujourd'hui, je le déclare, si je croyais, par le sacrifice entier de mes intérêts, si je croyais, en me perdant personnellement, sauver la France des malheurs qui la menacent, je consentirais à tout sacrifice, je consentirais à me sacrifier ! Mais dois-je sacrifier de même sans objet, sans espérances, les intérêts les plus chers des peuples que la Providence m'a confiés et qui me montrent tant d'affection ? Dois-je perdre sans retour tant d'hommes qui se sont consacrés à moi avec un si noble et si entier dévouement ?

« Les événements se pressent et deviennent à chaque instant plus menaçants. Certes, je sais braver les dangers ; mais il est dans les devoirs d'un roi de savoir calculer ses forces.

« J'ai la certitude que l'Autriche fait passer en Italie dans ce moment des troupes très nombreuses.

« Toutes les lettres qui viennent de France annoncent que les

alliés, après avoir traversé la Suisse, inondent les provinces françaises et se portent dans la Savoie. Déjà, vraisemblablement, les passages du Saint-Gothard, du Simplon, du mont Cenis sont interceptés, et bientôt peut-être les troupes de la coalition viendront par les mêmes routes attaquer l'Italie qu'elles tiennent maintenant comme bloquée avec des forces immenses et qui s'accroissent sans cesse.

« D'un autrs côté, je suis informé par des rapports dont je ne puis révoquer en doute la véracité, qu'il se prépare en Illyrie une expédition qui paraît être destinée contre mon royaume. Et si les arrangements que Votre Majesté m'annonce avoir faits avec les Espagnols, déterminent les Anglais à évacuer l'Espagne, il y a lieu de croire qu'ils viendront débarquer leurs troupes sur les côtes de l'Italie.

« Que puis-je faire, ainsi menacé de toutes parts, et ne pouvant compter sur aucun secours ? Si je commandais une armée française, je hasarderais tout, je combattrais partout où je trouverais des ennemis et, en tout événement, je chercherais à m'ouvrir une retraite, qui cependant serait peut-être bien difficile, par la rivière de Gênes. Mais, Sire, pensez-vous que je puisse agir ainsi avec des troupes napolitaines? Croyez-vous que je puisse me flatter de les conduire au delà des Alpes ? Croyez-vous, quel que soit leur attachement pour moi, qu'elles n'abandonneraient pas un souverain qui abandonnerait leur patrie?

« De telles circonstances peuvent me faire un devoir d'embrasser un parti contraire aux plus chères et plus constantes affections de mon âme. S'il en arrivait ainsi, que Votre Majesté me plaigne ! J'aurai fait à mes sujets, à mes enfants, à ma couronne, le plus douloureux sacrifice qui puisse m'être arraché.

« Mais il en est peut-être temps encore! Ah! s'il en est temps, prévenez les effets de ces circonstances cruelles !

« Je vous en conjure de nouveau, au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de la France, au nom de l'Europe entière, et par tous les chagrins qui me tourmentent en ce terrible moment, je vous en conjure, *faites la paix !* Daignez vous rappeler que je vous faisais cette prière avant la bataille de Dresde, que je vous la faisais après cette bataille, que je vous la fis avant de me séparer de Votre Majesté en Allemagne, que je n'ai jamais cessé de vous l'adresser depuis votre retour à Paris. Je vous la renouvelle aujourd'hui, avec des instances

d'autant plus fortes, que je me vois à la veille de me trouver sans communication avec Votre Majesté et dans l'impossibilité de combattre encore pour Elle.

« Quelque détermination que la fatalité m'impose, croyez, Sire, que mon cœur sera toujours français, que je serai toujours l'ami de la France, que chaque Français, partout où je serai, aura en moi, dans toutes les circonstances, un protecteur affectionné, et que je trouverai mes seules consolations dans les services que je pourrai leur rendre. Sire, croyez aussi que votre élève, votre beau-frère, votre ami le plus dévoué, se montrera toujours digne de Votre Majesté. Croyez que l'attachement qu'il vous porte est inaltérable et parle à son cœur avec d'autant plus de force qu'il vous voit en lutte contre la fortune que votre génie a si longtemps maîtrisée. Ne lui ôtez pas votre amitié : vous savez ce qu'il a fait depuis vingt ans pour la conquérir et la conserver, et il saura, n'en doutez pas, trouver encore des moyens de s'en montrer digne, ainsi que de l'estime de la France.

« Sire, si la dure nécessité m'entraîne, comme j'ai lieu de le redouter, dans des relations en apparence contraires à vos intérêts, mais qui peut-être seront utiles à Votre Majesté et à la France, en me donnant quelque influence dans les négociations pour la paix, j'ose espérer que vous me jugerez avec calme, avec impartialité, avec la raison d'État, et en considérant que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire pour prévenir un tel malheur.

« Je suis de Votre Majesté, Sire, le très affectionné frère et beau-frère,

« J. NAPOLÉON.

« *P.-S.* — J'apprends à l'instant que l'ennemi est à Genève et marche sur Chambéry. »

Il serait assurément superflu d'ajouter le moindre commentaire à cette lettre, d'autant plus étrange que, quoi qu'en dise le roi de Naples, l'accord avec l'Autriche était déjà sinon signé, du moins arrêté dans son ensemble et dans ses grandes lignes, au moment où l'estafette emportait la dépêche de Joachim à Paris. D'ailleurs, par une coïncidence bizarre, qui saurait d'autant moins être l'effet du hasard que pareil fait s'était déjà produit peu de jours auparavant, le 25 décembre, pour les lettres que le roi de Naples et le duc d'Otrante adressaient à l'empereur,

l'un de Naples, le 25, l'autre de Rome, le 27 décembre, cette fois encore, Fouché profitait probablement du passage du même courrier venant de Naples, pour exposer à nouveau à son souverain, ses idées sur la situation de Murat, pour essayer d'expliquer ou de défendre la conduite de Joachim et pour faire prévoir, en enveloppant sa pensée de toutes sortes de réticences et de périphrases, l'entrée imminente de ce prince dans la Coalition.

Par suite d'une singularité non moins curieuse, le duc d'Otrante se servait d'arguments, et, qui plus est, de termes absolument semblables à ceux que l'on trouve dans la lettre même de Murat.

« Le roi de Naples, écrit-il[1], est toujours dans des irrésolutions continuelles. Son cœur ne saurait être ingrat envers vous et envers la patrie; mais son caractère a plus d'héroïsme que de fermeté. Il lui manque la force de repousser les séductions de ses ennemis. La France ne lui semble plus un appui, et les adresses[2] qu'on lui envoie de tous les coins de l'Italie, et qu'il prend pour les vœux des Italiens, flattent son amour-propre. Les caresses de la coalition, qu'il croit désormais invincible le tiennent dans une inaction qui compromet à la fois son honneur, la dignité de sa couronne et sa propre sûreté. Une partie de son armée est en présence des Autrichiens[3]. Les avant-postes, au lieu de se battre, se mêlent et s'occupent de questions politiques. Je lui ai écrit hier pour le conjurer de se rendre à la tête de ses troupes. J'ai mis sous ses yeux, sans ménagement, le tableau des dangers qui le menacent... »

Passant ensuite à l'examen de l'état de l'opinion à Naples, Fouché, toujours habile courtisan, constate que le mot d'*Indépendance* a égaré les têtes napolitaines, tout comme les mots de *Liberté* et d'*Egalité* avaient égaré les Français en 1789.

C'est en vain qu'il aurait essayé de démontrer à Murat que, sous ce nom d'indépendance, un parti cachait la pensée d'avoir un roi citoyen, et qu'un autre voulait s'en servir pour remettre sur le trône l'ancienne dynastie. Et il ajoute aussitôt :

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p^ce 1, f° 4. Le duc d'Otrante à l'empereur; Rome, 3 janvier 1814.
2. Voir *Annexe XXXVIII*.
3. Cf. p. 344; la lettre de Neipperg à Nugent, Naples 3 janvier 1819, (*K. u. K. Kriegs-Archiv*), I, 113 *d*.

« L'esprit de ce prince est convaincu, son cœur est ouvert à toutes les vérités. Il veut le bien. Toutefois, son imagination est sans cesse détournée par les idées qu'on lui donne de votre éloignement pour lui, de votre préférence pour le vice-roi, de l'arrière-pensée qu'on vous suppose de lui ôter son trône, et enfin par les offres et les flatteries de la coalition qu'on oppose sans cesse à la sécheresse qu'il croit voir dans vos lettres... »

Obligé de faire allusion à des négociations dont il lui était impossible d'ignorer l'existence, Fouché en parle négligemment, comme d'un simple bruit qui court à Rome. Il lui est d'autant moins possible de passer ces faits sous silence que la reine Caroline lui en a fait la confidence, et qu'il n'a pu faire autrement que d'en parler en passant dans la dernière lettre qu'il a adressée à l'empereur. Mais Fouché compte toujours sur le cœur du roi; puis avec cette audace qui lui a valu ses plus beaux succès de policier, il ne craint pas d'aller jusqu'à dire : « *J'espérerais encore, lors même que je verrais un traité signé* », parce que, ajoutera-t-il un peu plus loin : « Le roi est dans la persuasion qu'il ne peut servir Votre Majesté qu'en ménageant ses ennemis et en secondant les idées d'indépendance de l'Italie. »

Sentant toutefois que ces explications ne seront guère de nature à satistaire l'empereur, il ne manque pas de lui répéter qu'il a épuisé avec Murat et en présence de Caroline toutes les questions relatives à sa situation ainsi qu'à celle de l'Italie et de l'Empire. Lorsqu'il a quitté Naples, il a laissé Murat bien persuadé que son intérêt, sa gloire, son devoir lui imposaient l'obligation de tout sacrifier pour la défense de l'Empire. Il lui a démontré et prouvé que les offres de la coalition ne pouvaient être sincères, « qu'au moment où elle recevrait ses services, elle calculerait l'époque où il serait possible de se défaire de lui ». Le rusé duc d'Otrante craint même d'être allé trop loin, de s'être compromis par des affirmations trop formelles. Aussi s'empresse-t-il de trouver un moyen de se tirer d'embarras, de se mettre hors de cause dans le cas où les événements se chargeraient de donner un démenti à sa belle assurance :

« Telle est, se hâte-t-il d'ajouter, l'incertitude de ce prince que les sentiments les plus opposés trouvent accès dans son cœur. Avec un courage à toute épreuve, avec une âme héroïque, l'idée de n'être pas soutenu par la France et de se trouver seul en scène contre la coalition effraye son imagination. Plein

d'attachement pour Votre Majesté, il est sans cesse en défiance contre elle. Le refus qu'elle lui fait de lui confier le commandement général des troupes de l'Italie lui paraît une injustice. Son ambition serait satisfaite de l'indépendance de sa couronne et, pour sortir des liens de la France, il s'expose à tomber sous le joug de la coalition. »

Mais, malgré toute son habileté, Fouché, sans vouloir avouer à l'empereur toute la vérité, ne peut pourtant pas s'empêcher d'enregistrer dans un *post-scriptum* les nouvelles inquiétantes parvenues à Rome, de parler des entretiens entre Nugent et les généraux napolitains ainsi que de l'arrivée de Neipperg à Naples. « On m'assure, dit-il, que cet envoyé est à Naples et qu'il a remis au roi une lettre de l'empereur d'Autriche. »

En revanche, il donne comme certaine la nouvelle du départ pour Rimini, sur l'ordre de Murat, du chef d'état-major de l'armée napolitaine chargé de « proposer à Nugent de se retirer au delà du Pô jusqu'à ce que des arrangements définitifs soient intervenus entre le roi et l'empereur d'Autriche ».

Se souciant peu de prolonger dans ces conditions son séjour à Rome, craignant d'y voir se dérouler avant peu des événements qui auraient pu le compromettre, Fouché partit dans la nuit même du 3 au 4 janvier pour Bologne, « afin, écrivait-il, d'être mieux à portée de connaître les résultats de cette étrange négociation », dont lui seul, en tout cas, avait personnellement tiré profit jusqu'à ce moment, et dont il connaissait mieux que personne l'état d'avancement.

Dès son retour de Naples et bien avant d'écrire à l'empereur, Fouché avait été autrement franc et plus catégorique avec le général Miollis. Il ne lui avait pas caché qu'il rapportait fort peu d'espoir ; que le roi de Naples ne lui semblait guère disposé à faire cause commune avec Napoléon, contre lequel il l'avait trouvé extrêmement monté ; « qu'il ne lui avait pas paru sensible à la gloire que la destinée semblait lui avoir préparée d'oublier une injure et de forcer par un service important Napoléon à lui rendre son estime et à reconnaître son injustice[1]... »

Fouché et lord Bentinck étaient, on ne saurait s'empêcher de le reconnaître, de singuliers diplomates. Lord William n'hésitait pas à contrevenir aux instructions de son gouvernement ;

1. A. Lumbroso, *Miscellanea politica*, V, 18. Extraits du journal tenu à Rome par le général Miollis.

et quant à Fouché, il croyait avoir fait son devoir en ne renseignant qu'incomplètement son souverain, en ne lui disant qu'une partie de la vérité.

Malgré les réticences de Fouché et les déclarations ambiguës de Murat, la journée du 3 janvier n'en avait pas moins été décisive à Naples : rien ne le prouve plus clairement que la lettre que Neipperg écrivait à Nugent au sortir de ses conférences avec Gallo :

« J'engage et j'invite M. le général comte de Nugent de ne plus opérer sur la grande route entre Rimini et Bologne, *si la présence des troupes napolitaines a éloigné de ces contrées les troupes ennemies*, et si mon invitation ne s'oppose pas à des ordres supérieurs de Son Excellence M. le maréchal comte de Bellegarde.

« *Je prie M. le comte de Nugent de prévenir le général en chef que mes négociations semblent prendre une tournure favorable et que, dès que le traité sera entièrement développé et signé, nous pouvons compter sur une coopération de l'armée de Sa Majesté, le roi de Naples*[1]. »

4 JANVIER 1814. — **Les négociations de Murat et les dépêches de Durand. — Mier à Ravenne. — Escarmouche de Castagnaro. — Danese devant Torre di Norino. — Capitulation de Cattaro.** — A Naples, Neipperg menait les choses militairement, et, comme Mier devait l'écrire trois semaines plus tard à Metternich, « la crainte fit plus sur Murat que la persuasion, la crainte de perdre jusqu'à son existence en ne se mettant pas de notre parti et aussi la nécessité de fixer en deux ou trois fois vingt-quatre heures les déterminations définitives ne lui laissant pas le temps d'entamer de longues discussions et négociations[2] ».

Neipperg avait bien jugé du premier coup le caractère de l'homme en présence duquel il se trouvait. Loin de lui fournir l'occasion d'invoquer des prétextes, de recourir à des arguments dilatoires, il lui tint un langage qui n'admettait guère de réplique et qui ne permettait pas de tergiversations. Il s'agissait purement et simplement d'accepter les propositions, les

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), F.-M.-L. comte Neipperg au général-major comte Nugent); Naples, 3 janvier 1814 (*original en français*), I, 113 *d*.
2. Le comte de Mier à Metternich ; Naples, 23 janvier. (*Dépêche en français*.) Cf. Helfert, *Königin Carolina von Neapel und Sicilien*, etc. 550.

conditions qu'il apportait, de s'allier à l'Autriche, ou bien de rompre définitivement avec elle en s'exposant à voir le peuple napolitain tout entier se soulever contre lui et le chasser de ses Etats. C'est tout au plus s'il accorde à Joachim les quelques instants de réflexion que, pris dans ses propres filets, le pauvre roi de Naples employa à conférer avec ses ministres presque tous acquis à la cause de la coalition, avec quelques-uns de ses généraux, dont les uns, tels que Florestan Pepe, parlèrent en faveur de la France, tandis que Pietro Colletta se faisait avec d'autres l'avocat de l'alliance autrichienne.

Durand, auquel on avait plus que jamais cherché à tout cacher, avait néanmoins réussi à suivre d'assez près la marche de ces négociations. Il avait eu connaissance de l'entrée dans le port de Naples de la frégate anglaise qui débarqua Graham le 4 au matin, de son entrevue avec Gallo, de l'entretien que l'envoyé de Bentinck avait eu aussitôt après avec Neipperg. Le 4 au soir, il avait couru chez Gallo, avait conféré avec lui jusqu'à 1 heure du matin, et l'avait mis en demeure de lui fournir des explications sur la présence à Naples du négociateur autrichien et du parlementaire anglais. Poussé jusque dans ses derniers retranchements, Gallo avait fini par lui déclarer que *son roi ne pouvait plus rien pour la France et pour l'empereur*. Joachim avait fait des propositions à l'empereur ; il lui avait à plusieurs reprises demandé des ordres et n'avait rien obtenu. Le roi croyait savoir que l'empereur avait renoncé à l'Italie[1] sans rien stipuler pour

1. Telle n'était pas la pensée de l'empereur. Celui-ci, le jour même où Gallo conférait avec Durand, disait à Caulaincourt dans les instructions qu'il remettait.

« L'indépendance entière de l'Italie est le premier intérêt de la France, y compris Rome et Gênes. Dans cet état de choses, l'Autriche aurait jusqu'à l'Isonzo. La frontière de France en Piémont suivrait la crête des Alpes par le col de Tende, Saint-Jacques et Savone. Le reste serait à l'Italie. On doit penser que cet arrangement conviendrait à l'Angleterre et à la Russie.

« Si l'Autriche veut aller jusqu'à l'Adige, il faut conserver Mantoue à l'Italie et le Piémont à la France jusqu'à la Sesia avec Gênes et une ligne qui comprenne, s'il est possible, la Spezia. Cette question, étant maritime, intéresse faiblement l'Autriche, qui ne doit pas y mettre de l'opposition. » (*Correspondance*, t. 27, n° 21063.) Instructions pour le duc de Vicence ; Paris, 4 janvier 1814.

L'empereur avait même si peu oublié Naples que, en recommandant à Caulaincourt d'être le moins précis possible en signant les préliminaires qui devaient arrêter les hostilités, il ajoutait :

« Si l'Italie est reconnue indépendante, l'Empereur lui donnera Corfou. Cela doit convenir aux Russes et aux Anglais. Si l'Autriche a Venise, *on préfère donner Corfou à Naples*, à moins que l'Autriche ne préfère le payer. » Enfin l'empereur admettait si complètement l'idée de l'indépendance de l'Italie

Naples, et Gallo était bien obligé de reconnaître que la mission de Neipperg et celle de l'agent anglais avaient pour but de solliciter l'alliance du roi qui n'avait plus un moment à perdre. Cette alliance n'était pas encore faite; mais Gallo la croyait prochaine et ne voyait aucun moyen de ne pas y recourir.

Comme de juste, Durand avait essayé de réduire à néant les arguments de Gallo, de lui démontrer qu'on trompait Murat, et d'établir que la mission de Neipperg n'était que la suite de négociations antérieures entamées et suivies depuis plus de six mois à Vienne et à Naples. Gallo se contenta de lui répondre qu'en effet, en juin 1813, la cour de Vienne avait offert à celle de Naples de lui garantir son existence, de travailler même à une réconciliation avec le roi Ferdinand, si Murat consentait à rester neutre. Mais le roi avait fait la sourde oreille et était allé combattre aux côtés de l'empereur.

« Actuellement les circonstances sont toutes différentes. *La France ne peut plus rien pour Naples, ni Naples pour la France. Les Autrichiens et les Anglais ne veulent plus entendre parler de neutralité. Il faut être pour ou contre eux.* »

Comme Durand élevait des doutes sur la confiance que Murat pouvait avoir dans les promesses des alliés, Gallo alla jusqu'à lui dire « qu'avant que la France puisse de nouveau influer sur les destinées de l'Italie, le trône de Naples serait perdu pour Murat et ses enfants ». Et il ajouta : « *La reine elle-même est de cet avis.* »

On aurait, à vrai dire, voulu gagner du temps, mais Neipperg exigea une réponse catégorique et immédiate. Quant à l'agent anglais, il a pouvoir de signer un armistice, dès que Naples sera d'accord avec l'Autriche. Dans le cas contraire, il menace le royaume de 20.000 hommes qui sont à Trieste et Fiume, prêts à être embarqués pour faire une descente sur le territoire napolitain. « Nous sommes trop engagés. Il faut en finir. *Le traité n'est pas encore signé, je vous en donne ma parole d'honneur; mais je ne vous réponds pas qu'avant quatre ou cinq jours...* »

Aussitôt après cette longue conférence, Gallo se rendit chez le roi et la reine et resta avec eux jusqu'à 3 heures du matin.

qu'il ajoutait : « Il faut constater la volonté que l'Italie soit indépendante. On est prêt à céder pour cela depuis le versant du mont Cenis. »

La signature imminente du traité et de l'armistice ne faisait désormais plus de doute pour Durand. Mais il faisait remarquer qu'un traité *signé* n'était pas un traité *ratifié*, et il prévoyait déjà que notification ne lui en serait faite qu'après l'échange des ratifications, ce qui lui donnait encore quelques semaines.

Naturellement Durand avait eu soin de mettre immédiatement le vice-roi, la grande-duchesse et le général Miollis [1] au courant de ce qui se préparait à Naples; mais il ne comptait quitter Naples, où sa présence pouvait encore être fort utile, que sur l'ordre de l'empereur ou si on lui remettait ses passeports. Il croyait savoir dès ce moment que ce traité offensif et défensif garantissait au roi ses États actuels, lui promettait quelques agrandissements et lui conférait le commandement en chef des troupes sur la droite du Pô, troupes qu'on s'engageait à ne pas employer au delà des Alpes.

En finissant, il signalait encore deux faits qui lui avaient fait croire à la signature de l'armistice avec l'Angleterre. La frégate anglaise, *la Furieuse*, avait remplacé le pavillon parlementaire par le pavillon de paix, et son équipage était descendu à terre. De plus, Murat donnait le lendemain 6, à bord du vaisseau *le Capri*, un grand dîner à Neipperg, à Graham et aux officiers de la frégate anglaise [2].

Pendant que d'aussi graves événements se préparaient à Naples, le général Fontanelli écrivait au comte Marescalchi pour demander que, comme par le passé, la nourriture des troupes napolitaines fût payée non pas par le gouvernement italien, mais par le trésor impérial [3].

1. C'est évidemment aux nouvelles que Durand lui avait fait tenir que le général Barbou faisait allusion dans la dépêche qu'il adressait au vice-roi à Ancône le 12 janvier 1814 (*Regio Archivio di Stato*, *Milan. Appendice Storia* 48). « On me mande de Rome le 4 janvier qu'il paraît que Sa Majesté le roi de Naples a conclu un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Autriche et un armistice avec les Anglais, que l'amiral anglais a été traité ainsi que le général autrichien avec beaucoup de distinction par la Cour. Des courriers, des estafettes et des personnages marquants passent fréquemment par Ancône, mais le mystère couvre toutes les démarches..... On fait courir différents bruits de partage de l'Italie par lesquels le roi de Naples étendra sa domination jusqu'à la rive gauche du Po. Les États vénitiens et la Lombardie doivent rester à la maison d'Autriche. La maison de Sardaigne serait réintégrée dans ses droits en y ajoutant l'état de Gênes. Tels sont les on-dit du moment où l'opinion publique est fatiguée dans tous les sens. »

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p^{ces} 4 et 5, f° 10 et 12. Durand au duc de Vicence; Naples, 5 janvier 1814. Dépêches 3 et 4.

3. *Archives des Affaires étrangères* Milan, V° 63. Général Fontanelli au comte Marescalchi; Milan, 4 janvier 1814. Cette réclamation fut trans-

D'autre part, si les insurgés italiens avaient évacué Modigliana le 4 au matin pour se replier sur Forli et si l'on avait formé en Toscane trois colonnes mobiles chargées de fouiller l'Apennin[1], le comte de Mier, de retour d'Autriche et se rendant à son poste, venait d'arriver à Ravenne. Il allait continuer son voyage, dès le lendemain 5, en allant par Forli sur Rimini. Nugent avait avisé de son passage le général Carascosa, et comme il avait reçu d'Ancône un rapport du capitaine d'Aspre, l'informant qu'on n'y avait aucune nouvelle de la venue de Murat, il avait autorisé d'Aspre à continuer sa route avec le colonel de Bauffremont, pensant, disait-il[2], « que Bellegarde ne serait pas fâché d'avoir des nouvelles exactes du feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg ».

Pour la première fois depuis près de quinze jours, la tran-

mise par Marescalchi au duc de Vicence, le 17 janvier, quatre jours après que l'empereur eût reçu les lettres de Murat du 3 et de Fouché du 5 janvier qui lui annonçaient la défection de Naples.

Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia 48. Préfet de Bologne au général Fontanelli ; Bologne, 8 janvier 1814. Le préfet mandait au général que le 4 janvier le général Filangieri avait demandé une somme de 140.000 lires à titre d'emprunt pour solder ses troupes. Le préfet avait refusé, mais, devant l'insistance du général et afin d'éviter des conflits, il avait proposé au général Napolitain, qui avait fini par accepter, de lui faire avancer cette somme par des banquiers.

D'après les chiffres donnés par une situation jointe au dossier légué par le général Pignatelli-Strongoli à la *Societa Napoletana di Storia Patria*, l'armée napolitaine présentait dans les premiers jours de janvier 1814 la composition et les effectifs suivants :

	Bataillons	Escadrons	Compagnies	Hommes
Artillerie à pied	4			4.000
Artillerie à cheval		1		180
Train	2			1.600
Garde à pied	6			3.600
Garde à cheval		14		2.600
Infanterie	43			24.400
A Dantzig, avec le maréchal Soult (?), cavalerie		17		3.200
Sapeurs mineurs	1			1.000
Canonniers de marine				1.300
Marins de la garde			4	500
Gendarmerie		6		2.500
Milice, compagnies d'élites				5.000
TOTAL	56	38	4	51.880

1. *Archives de la Guerre*, Général commandant le département de l'Arno au ministre de la Guerre ; 7 janvier 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 5 janvier I, 56.

quillité avait été troublée sur l'Adige en aval de Vérone. Profitant de la crue des eaux du Canal Castagnaro, Grenier avait fait attaquer assez vivement les avant-postes du général Starhemberg dans l'espoir de surprendre les troupes autrichiennes établies sur la rive droite du canal à Mena et à Baruchella, et de leur couper la retraite. La vigilance des postes de Starhemberg avait déjoué cette tentative, et, après un engagement d'un peu plus d'une heure, les Français renonçant à leur entreprise, étaient rentrés dans leurs lignes[1].

A l'aile droite autrichienne, à la suite de la reconnaissance française faite dans le haut du Val Pantena, Fenner avait modifié la position de ses avant-postes du côté des Monti Lessini. Sur le Tonale, les patrouilles françaises étaient venues réquisitionner jusqu'au delà de Ponte di Legno, tandis que plus au sud on avait remarqué que les Français établissaient des épaulements pour leur artillerie sur les hauteurs de Bussolengo (rive droite de l'Adige, 10 kilomètres ouest de Vérone)[2].

En Dalmatie, Danese venait d'établir le blocus du fort de Torre di Norino. A Cattaro, au moment où le capitaine Hoste se préparait à donner l'assaut après avoir tout réglé avec les Monténégrins, le général Gauthier avait arboré, le 3 janvier, le drapeau blanc, et signé, le 4 janvier, une capitulation qui fut ratifiée le 6 et aux termes de laquelle ses soldats allaient être transportés par mer à Ancône. Abandonné par une partie de ses troupes, après avoir supporté un blocus de trois mois et demi et un bombardement de dix jours, le général Gauthier, qui avait épuisé toutes ses ressources et toutes ses munitions, n'avait plus autour de lui que 200 hommes du 3e bataillon du 4e régiment d'infanterie de ligne italienne et 10 canonniers pour servir 65 bouches à feu[3].

5 JANVIER 1814. — **Le premier rapport de Graham à Bentinck. — Sa conférence avec Neipperg. — La dépêche de Lord Aberdeen à lord Castlereagh. — Les Français évacuent Ferrare. — Sorties**

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde), F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 5 et 9 janvier, I, 53 et I, 77.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*); Rovereto, 4 janvier, XIII, 1. (Feld-Acten Sommariva), F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 4 janvier, midi trente, I, 20. Major Freydong au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Pellizano, 4 janvier I, 22.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Danese*), 4 janvier XIII ad III, 9. *Record Office*, *Admiralty*, Ve 48, *Annexe* à la dépêche 111 Capitaine Hoste à l'amiral Fremantle, à bord de la *Bacchante* devant Cattaro, 5 janvier 1814.

de la garnison de Venise. — Sommariva à Vicence. — Sympathies de la population de Trente pour les Français. — Les Autrichiens sur le Simplon. — Lettre du vice-roi à la vice-reine. — Lord William Bentinck se connaissait assurément en hommes. En tout cas, il lui eût été difficile de trouver un collaborateur plus dévoué que Graham, plus apte que lui à seconder ses projets, à s'incarner dans le rôle qu'on lui avait attribué. C'était bien là le Père Joseph qu'il fallait au Richelieu anglais qui commandait à Palerme. Le secrétaire particulier était le digne élève de son maître, et les différents rapports qu'il adressa à lord William Bentinck pendant son séjour à Naples sont de véritables chefs-d'œuvre. Bentinck lui-même n'aurait pas aussi bien fait. Sa violence naturelle l'aurait poussé à quelque éclat. Se conformant strictement avec une merveilleuse habileté, et un imperturbable sang-froid aux instructions qu'on lui avait données, Graham sut cacher son jeu jusqu'au bout, faire parler Gallo et Neipperg sans rien leur dire ou même leur laisser deviner, jusqu'à ce qu'il eût appris de leur bouche même tout ce que son maître avait intérêt à connaître. L'adresse dont il fit preuve pendant ces quelques jours est tellement remarquable qu'il convient de le suivre pas à pas dans les différents entretiens, plus graves et plus importants les uns que les autres, qu'il eut au cours de sa mission.

Reçu à son arrivée, le 4 janvier, par un aide de camp du roi, Graham[1] s'était fait conduire de suite chez Gallo, où, à sa grande surprise, il le dit du moins, il trouva un général autrichien, le comte Neipperg, auquel on le présenta ainsi qu'à Menz. Sans lui laisser le temps de se reconnaître, on lui annonça, comme entrée en matière, que son arrivée était d'autant plus opportune qu'on était précisément en train de discuter les articles du traité. Il ne restait plus à s'entendre et à se mettre d'accord que sur quelques points de détail. Gallo et Neipperg étaient, en effet, convaincus que Graham avait été envoyé

1. Dans son *Diario Napoletano* (*Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria*), Nicola signale lui aussi, à la date du 4 janvier, « l'arrivée à Naples d'un personnage qu'on dit être un amiral anglais et qui s'est rendu au palais. On dit que Murat s'entend avec les alliés qui consentiraient à lui garantir son trône s'il s'engage à mettre 40.000 hommes à leur disposition et à armer la flotte. On lui aurait promis de plus une indemnité lors de la paix générale ».

« 4 *janvier au soir*. L'envoyé anglais a vu Gallo et le vaisseau de guerre anglais est mouillé en rade.

« 6 *janvier*. L'Anglais arrivé ici est un parlementaire envoyé pour s'entendre avec le roi. On dit cependant que les Anglais demandent comme gages jusqu'à la paix le château Saint-Elme, Capoue, Gaëte et toute la flotte. »

par lord William Bentinck pour signer immédiatement l'armistice. Au lieu de les détromper, le rusé secrétaire se contenta de leur faire connaître que depuis deux mois lord William n'avait reçu aucun courrier porteur d'instructions venant de Londres ou de l'Adriatique et qu'il lui était, pour cette raison, impossible de rien faire avant d'avoir conféré avec Neipperg.

Le soir, après avoir dîné chez le duc de Gallo, il avait eu, en présence de Menz, une longue conférence avec Neipperg qui, n'ayant aucun motif pour se défier de l'envoyé de lord William Bentinck, lui exposa à la fois et sans réserves et le but de sa mission et l'état général des négociations, au moment (10 décembre) où il avait quitté le quartier général de l'empereur d'Autriche à Francfort-sur-le-Mein. Après avoir retracé brièvement le rôle joué par Merveldt, que Napoléon avait fait prisonnier à Dresde, et celui de Saint-Aignan qui, pris à Weimar et conduit de là à Francfort, avait été chargé de communiquer à l'empereur les conditions de paix arrêtées entre les alliés, il n'avait pas hésité à lui parler de la situation militaire en Italie, où un corps d'observation autrichien allait surveiller les mouvements des Napolitains. Forts de 32.000 hommes, dont 5.000 chevaux, possédant une bonne artillerie, ces derniers occupaient la ligne Florence-Bologne-Rimini, et étaient entrés à Ancône où la garnison française (500 hommes) s'était retirée dans le château. Murat était, par suite, en possession de toute cette partie de l'Italie.

D'autre part, il était hors de doute pour Neipperg que l'on ne ferait pas la paix. Napoléon cherchait seulement à gagner du temps. Il voulait réunir à Turin des forces suffisantes pour rejeter Bellegarde hors de l'Italie. Il importait, par suite, de renforcer Bellegarde, auquel la grande armée alliée ne pouvait envoyer personne. C'était pour cela qu'on avait besoin des Napolitains, et la cour de Naples, au courant de cet état de choses avait su profiter de cette situation.

Neipperg était d'ailleurs convaincu, que Graham connaissait l'origine et les péripéties des négociations qui étaient actuellement sur le point d'aboutir. En tout cas, il lui semblait utile qu'il sût tout ce qui s'était passé. Lors de l'entrevue de Ponza, le comte de Mier avait fait part à son gouvernement du désir manifesté par Murat d'entrer dans la coalition. Metternich ne fit guère attention à cette ouverture.

« Murat, craignant de perdre son trône, se rendit à Prague et

y vit Metternich, ajoutait Neipperg. Vous savez, d'ailleurs, par Schinina, ce qui s'y est passé. » Les communications avec les alliés avant Leipzig et la mission de Schinina ont été combinées à Naples même, où l'on redoutait les conséquences du coup de tête de Murat. *Mais la proposition du 28 octobre est réelle. J'ai vu la dépêche originale de Metternich à Mier ; elle est en tous points semblable à celle que Schinina vous a montrée. C'est la reine de Naples qui s'est chargée de tout cela et qui a pris en mains la cause du roi.* La réponse était encore assez vague, mais il n'en est pas moins certain qu'on consentit à suivre les négociations à la condition que Murat se déclarerait contre la France. Au moment où l'on fit cette réponse, on croyait encore que le roi de Naples s'était retiré avec l'armée française sur la rive gauche du Rhin et ce fut pour cela qu'on s'adressa à la reine.

« Mais Murat saisit avec empressement l'occasion qui venait de s'offrir à lui, il donna des pleins pouvoirs à son ministre et informa de ses résolutions Schinina qui se trouvait à ce moment à Syracuse auprès de lord William Bentinck [1]. »

Aussi Neipperg, plein de confiance dans le caractère que, d'après lui, Bentinck avait dû donner à l'envoi de Graham, n'hésita pas à lui faire connaître ensuite la véritable raison, la cause réelle des négociations dont il était chargé. « L'Autriche s'y est crue obligée par *l'insuccès des opérations de Hiller.* En même temps qu'on décidait de le remplacer par Bellegarde, on avait reconnu l'impossibilité de porter l'armée d'Italie à l'effectif qu'on aurait voulu lui donner pour être sûr du succès et ce fut parce qu'on se trouvait trop faible au delà des Alpes qu'on résolut de s'attacher et de gagner Murat. La dépêche du 28 octobre de Metternich à Mier n'était autre chose que la conséquence des résolutions arrêtées à ce moment. »

Allant au-devant des remarques et des questions de Graham, Neipperg lui fit connaître encore que si Murat s'était abstenu d'envoyer un ambassadeur au quartier général des souverains, c'était d'accord en cela avec la cour de Vienne qui avait préféré l'expédier, lui, Neipperg, à Naples, et le charger d'y signer, au nom de l'Autriche, un traité d'alliance offensive et défensive.

Lui parlant ensuite de la prise de commandement de Bellegarde et des idées bien arrêtées du nouveau général en chef,

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily.* V° 97. *Annexe I* à la dépêche I. Graham à lord William Bentinck ; Naples, 5 janvier 1814.



Neipperg déclara à Graham que le feld-maréchal était fermement décidé à ne tenter le passage de l'Adige que lorsqu'il aurait acquis la certitude de l'entrée de Murat dans la coalition. Bellegarde ne voulait rien entreprendre pour le moment à cause de la neutralité douteuse, de l'attitude louche de Murat, qui pouvait à tout instant tomber sur son flanc droit. « Nous avons, ajouta le plénipotentiaire autrichien, reconquis nos anciennes provinces. Nous allons actuellement les protéger. Mais que Murat entre dans la coalition et dans deux mois nous serons sur les Alpes. »

Non content de témoigner à Graham une confiance illimitée et de lui parler à cœur ouvert, Neipperg avait été plus loin encore. Il lui avait montré la dépêche de Metternich à Mier en date du 28 octobre, les instructions que l'empereur d'Autriche lui avait données, le projet de traité établi par Metternich et le contre-projet que lui avait remis le cabinet de Naples. Graham avait eu, de cette façon, connaissance des articles secrets qui accompagnaient ces deux projets. Mais, comme le froid et rusé anglais le dit et le reconnaît lui-même dans sa dépêche, cette grande confiance de Neipperg n'avait servi qu'à éveiller en lui de nouveaux soupçons. Il s'étonne que, dans ces conditions, on n'ait pas préféré signer un pareil traité au quartier général où l'Angleterre avait, elle aussi, un représentant attitré. Et comme Neipperg lui répondait en lui faisant remarquer que lord Aberdeen avait donné des pleins pouvoirs à lord William Bentinck[1], Graham porta aussitôt la discussion sur un autre terrain.

En lisant les pièces que Neipperg venait de lui communiquer, il y avait relevé plusieurs contradictions dont il profita pour essayer d'arguer et de faire valoir que lord Aberdeen n'était pas au courant de tout ce qui s'était passé. Ainsi, dans la dépêche du 28 octobre, on déclarait que la Grande-Bretagne, prête à traiter avec Murat, s'engageait à obtenir du roi Ferdinand l'engagement de renoncer au trône de Naples. Or, cette phrase importante, essentielle même si l'on tient compte des dispositions du lord capitaine général, ne figurait pas dans la dépêche de Menz à lord William Bentinck[2].

1. Cf. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* A à la dépêche 3. Lord Aberdeen à lord William Bentinck; Francfort, 12 décembre 1813 (Dépêche citée plus haut).

2. Cf. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* A à la dépêche 52. Menz à lord William Bentinck; Naples, 14 décembre 1813 (*original en français*) (Dépêche citée plus haut).

Menz, qui assistait à l'entretien de Neipperg avec Graham, s'était empressé, il est vrai, de lui faire remarquer qu'il avait intentionnellement passé sous silence cette déclaration, parce qu'il avait craint de susciter quelques difficultés et d'apporter quelque retard à la conclusion de l'entente entre Murat et la Grande-Bretagne.

Mais Graham n'était pas homme à se laisser démonter et désarçonner aussi facilement. Sans perdre une minute, il releva une nouvelle contradiction. Pourquoi, si lord Aberdeen a envoyé des pleins pouvoirs à lord William Bentinck, l'Autriche se trouve-t-elle chargée de traiter avec Murat au nom de la Grande-Bretagne, demanda-t-il à Neipperg? Pourquoi, enfin, trouve-t-on dans les instructions données à Neipperg l'ordre de ne communiquer avec lord William Bentinck que quand il aura signé son traité, mais pas plus tôt, et d'user de toute son influence pour décider Bentinck à signer un armistice et à mettre fin aux hostilites? N'est-ce pas là la preuve indéniable que l'Autriche n'entend traiter avec Naples que pour son propre compte et qu'elle ne s'intéresse à la conclusion de l'armistice que parce qu'elle sait devoir en tirer profit? Examinant ensuite le traité proposé par Metternich, Graham reprend son premier argument et fait observer que, par un des articles secrets, l'Autriche prend l'engagement d'agir sur les alliés et surtout sur l'Angleterre afin de les amener à garantir le royaume de Naples à Murat. Il en conclut que le roi Ferdinand n'a pas renoncé à ses droits et que lord Aberdeen n'a dû avoir connaissance ni de la dépêche de Metternich du 28 octobre, ni du texte du traité. Il ajoute enfin qu'il croit savoir que le gouvernement britannique a une toute autre manière de voir et que, d'ailleurs, lord William Bentinck n'avait pu parvenir à décider le roi Ferdinand à renoncer au trône de Naples.

Mais ces objections, loin d'embarrasser Neipperg, l'amenèrent, au contraire, à faire à Graham une réponse absolument formelle et catégorique. Il lui déclara que le gouvernement britannique avait depuis lors modifié sa manière de voir, et que les instructions de lord Aberdeen avaient dû prouver à lord William Bentinck que l'accord le plus absolu s'était fait sur ce point entre les cabinets de Londres et de Vienne. Enfin, pour clore définitivement la question, le général autrichien affirma qu'il avait tout lieu de penser que lord Aberdeen avait dû voir toutes les pièces.

A bout d'arguments, Graham ne put alors que persister

purement et simplement dans son refus de signer l'armistice dans ces conditions, et, comme il lui fallait cependant expliquer une pareille attitude, comme, en somme, il avait réussi à savoir tout ce qui était de nature à intéresser le lord capitaine général, il laissa entendre à demi-mots et confidentiellement à Neipperg qu'il agissait en cela sur l'ordre même de lord Bentinck.

Neipperg n'en aborda pas moins la question même du traité, et, comme Graham s'élevait assez vivement contre les agrandissements territoriaux que l'un des articles secrets accordait au roi de Naples, Neipperg coupa court à ses récriminations en s'écriant : « *Commençons par chasser les Français. Nous pourrons toujours battre Murat ensuite, s'il faut en venir là.* »

Insistant à nouveau sur les craintes que Bellegarde avait pour son flanc gauche, sur le projet qu'il attribuait à Napoléon de refaire une campagne d'Italie, sur l'impossibilité de passer l'Adige[1], Neipperg examina ensuite l'utilité de la diversion que lord William Bentinck voudrait faire contre Murat. Tout en en reconnaissant assurément la possibilité, il ne pouvait s'empêcher de constater que l'exécution de cette diversion priverait l'armée alliée d'Italie du concours précieux que lui auraient donné 50.000 hommes (20.000 Anglais et 30.000 Napolitains). Mais, malgré tous ses efforts, Neipperg ne put rien obtenir de Graham. Après avoir écouté flegmatiquement et presque avec indifférence l'argumentation de Neipperg, il se contenta de lui répondre, à la fin de leur long entretien, qu'il se refusait à rien faire et à rien signer et que seul, lord William Bentinck avait qualité pour prendre la responsabilité d'aussi graves résolutions. « La *Furieuse*, ajoutait-il en terminant sa dépêche[2], partira pour Palerme, dès que le traité entre Naples et l'Autriche sera signé. »

Or, pendant qu'aveuglé par la haine qu'il portait à Murat, Bentinck poursuivait avec opiniâtreté la réalisation des projets ambitieux qu'il avait conçus et n'hésitait pas à faire échec aux intentions nettement manifestées par son gouvernement, lord Aberdeen, ne pouvant croire à une aussi inconcevable attitude et

1. Cf. Dépêche de Neipperg à Bentinck ; Naples, 3 janvier, et lettres de Nugent. Le général insiste à plusieurs reprises sur la curieuse situation dans laquelle il se trouve : « Il a des postes au beau milieu des troupes napolitaines et ignore si les Napolitains sont des alliés ou des adversaires. »

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe I* à la dépêche n° 1. Graham à lord William Bentinck ; Naples, 5 janvier 1814.

s'attendant comme tous les hommes d'État de la coalition à la signature immédiate de l'alliance avec Naples, écrivait le jour même de Fribourg-en-Brisgau à lord Castlereagh : « Nous avons les meilleures nouvelles de Murat; son entrée dans la coalition paraît certaine. Elle va nous donner Bellegarde et une belle armée de 70 à 80.000 hommes. J'espère que Neipperg aura conclu l'affaire et que nous aurons le traité en mains avant votre arrivée[1]. »

La singulière attitude de Graham n'avait pas été sans surprendre et sans étonner Neipperg. Dès ce moment, le général autrichien se demandait, sans parvenir à se l'expliquer, pour quelle raison Graham avait été envoyé à Naples, puisqu'il prétendait « n'avoir pas d'instructions, et qu'à son grand regret il ne pouvait rien faire ». Mais on n'en était point encore venu jusqu'à découvrir derrière les réserves habiles de Graham la duplicité, la perfidie et la mauvaise foi de lord William Bentinck.

Les opérations sur le Bas-Pô et le Bas-Adige n'avaient naturellement pas recommencé pendant qu'on discutait encore à Naples les conditions du traité d'alliance. Les Français se disposaient toutefois à évacuer Ferrare en ne laissant que fort peu de monde à Ponte Lagoscuro et un petit poste de 80 hommes du 53e de ligne à Francolino (en aval de Ponte Lagoscuro). Quant aux relations entre Nugent et Carascosa elles n'avaient subi, dans les derniers jours, aucun changement[2].

A Venise, le général Seras venait cependant de faire de nouveaux efforts pour éloigner des forts extérieurs les lignes d'investissement des assiégeants.

Le 5, 1.400 hommes sortis de Treporti et soutenus par 18 canonnières et embarcations armées avaient attaqué les Autrichiens, ruiné leurs travaux d'approche et poussé jusque dans la direction de Cavallino. Ils n'étaient rentrés dans la place qu'à l'approche des réserves autrichiennes que Marschall

1. Lord Aberden à lord Castlereagh; Fribourg en Brisgau, 5 janvier 1814. « From Murat we have the best intelligence. His accession appears certain, which gives us Bellegarde and a fine army from 70 to 80000 men. I hope Neipperg will have concluded his affair and that we may have the treaty before you arrive. » (Cité par Helfert, *Königin Karolina von Neapel und Sicilien*, 551, Note.)

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall; Padoue, 5 janvier I, 53 *b*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 5 janvier, I, 56.

avait fait venir de Cortellazzo. Le lendemain 6, à l'autre extrémité des lignes de défense, la garnison de Cavanella (sur l'Adige), avait réussi à se donner un peu d'air et à pousser jusqu'à Tornova (sur le canal di Loreo)[1].

A l'aile droite, Sommariva avait profité de la tranquillité absolue qui continuait à régner sur l'Adige pour se rendre à Vicence au quartier général de Bellegarde. Il avait remis le commandement intérimaire de l'aile droite à Fenner, après lui avoir laissé quelques instructions relatives aux Tyroliens qu'on retirait du Tonale à cause de leur indiscipline, et aux 2 compagnies de Valaques du major Marinkovich, qu'on laissait jusqu'à nouvel ordre à Arco. Il lui avait, en outre, prescrit, sur l'ordre de Bellegarde, de faire surveiller de près les fonctionnaires et les habitants de Trente, qui fournissaient des renseignements aux Français et correspondaient avec eux par Riva et Torbole[2].

A l'extrême gauche des lignes françaises, le mouvement du colonel Simbschen, que Schwarzenberg avait envoyé dans le Valais jusqu'à Martigny, et auquel il avait prescrit de pousser vers le Simplon et le Saint-Gothard, avait causé des craintes d'autant plus vives dans la Valteline que son avant-garde avait déjà paru sur le Simplon en annonçant la marche imminente d'un corps considérable sur Domo d'Ossola. Afin de ramener un peu de calme et de sécurité dans la Valteline, il avait fallu renvoyer du monde du côté de Tirano et demander au ministre de la Guerre du royaume de détacher un bataillon qui devait aller s'établir à Chiavenna.

Schwarzenberg aurait même désiré voir Bellegarde appuyer de son côté le mouvement du colonel Simbschen, grâce à une diversion tentée du côté des Grisons. Mais se trouvant trop

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 8 janvier, I, 73. La garnison de Venise était à ce moment réduite par les maladies à 6.411 fantassins présents sous les armes et à 916 canonniers répartis dans les forts et redoutes des Lagunes (*Archives de la Guerre*. Général Seras au ministre de la Guerre; Venise, 6 janvier 1814). *Correspondance du général Seras du* 6 *octobre* 1814 *au* 9 *janvier* 1814. (Documents inédits appartenant au lieutenant Seras, communiqués par le professeur Roberti.) Général Seras à l'adjudant-commandant Montfalcon, 4 janvier 1814, et au général Vignolle, 4, 8 et 9 janvier.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 5 janvier, XIII, 1. F.-M.-L. Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Rovereto, 5 janvier I, 25 et I, 51. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 5 janvier, XIII, 281 *e* et I, 76.

faible pour s'affaiblir encore par de nouveaux détachements le feld-maréchal avait rejeté cette idée et proposé au généralissime d'envoyer un peu plus tard, au moment où il reprendrait les opérations, un détachement du Tonale dans la Valteline et de là, par Gravedona (lac de Côme) sur Bellinzona[1].

Malgré ses inquiétudes et ses soucis, désireux d'inspirer à la vice-reine une confiance qu'il n'avait plus, le vice-roi, affectait dans ses lettres de croire encore à la possibilite d'une solution pacifique. Tout en lui avouant que sa situation n'était assurément pas belle, il s'empressait d'ajouter qu'elle était loin d'être désespérée. D'ailleurs, même si l'on ne pouvait pas parvenir à faire la paix, la vice-reine devait se tranquilliser, puisque ce ne serait évidemment pas en Italie que l'ennemi voudrait aller la chercher, mais en France. En Italie, les Alliés ne pouvaient que perdre leur temps sans avoir chance d'obtenir de grands résultats. Enfin ne pouvant, malgré tous les indices, se décider à admettre la défection de Murat, il croyait les Napolitains peu à craindre pour le moment, car « sûrement, disait-il, ils ne passeront le Pô ni pour nous ni contre nous ». Le vice-roi faisait évidemment montre d'un optimisme exagéré, nécessaire pour tranquilliser la vice-reine; mais, d'autre part, il est certain cependant qu'il conservait encore l'espoir de voir la paix se conclure, et que cet espoir lui avait été rendu par le dernier discours de l'empereur. « Tu auras vu, disait-il en terminant sa lettre à la vice-reine[2], qu'il renonce à toutes ses conquêtes. Ainsi on ne peut rien dire de mieux pour la paix. Aussi j'y crois toujours et j'espère qu'elle nous trouvera encore dans le même lieu. »

6 JANVIER 1814. — **Dépêches du général Manhès à lord William Bentinck et de Bentinck à lord Castlereagh. — Le dernier dîner du maréchal Pérignon à la cour de Naples. — L'ordre du jour du général Millet. — Mier en route pour Naples. — Accueil que lui fait Carascosa. — Nouveaux renforts destinés à l'armée de Bellegarde.**

1. *Archives de la Guerre.* Le duc de Lodi à l'empereur; Milan, 5 janvier. Le vice-roi au général Fontanelli; Vérone, 6 janvier (cité par Zanoli. II, 379-380). *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 48. Préfet du département de l'Agogna au général Fontanelli; Novare, 5 janvier. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Prince de Schwarzenberg au F.-M. comte Bellegarde; Altkirch, 5 janvier. 1 ad 110. F.-M. comte Bellegarde au prince de Schwarzenberg; Vicence. 13 janvier, 1, 110 (Voir *Annexe XXXIX*, l'ordre de bataille de l'armée autrichienne d'Italie à la date du 5 janvier) (*K. u. K. Kriegs-Archiv* I, 57).
2. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 5 janvier.

— Lord William Bentinck n'avait pas pris à la légère le parti de se faire représenter à Naples par Graham. Il avait prévu les événements, et sachant qu'il ne pouvait manquer avant peu de recevoir à nouveau communication officielle des ordres de son gouvernement, il avait tenu, avant toute chose, à gagner du temps, à se ménager une justification plus ou moins plausible de sa désobéissance en se hâtant, comme il le fit, d'expédier Graham. S'il avait attendu quelques jours de plus, ce stratagème n'aurait plus été possible.

En effet, le 6 janvier, le général Manhès avait, sur l'ordre de Murat, adressé à lord William Bentinck la dépêche suivante [1] :

« Excellence, Mon très gracieux souverain le roi de Naples m'ordonne d'annoncer à Votre Excellence que M. le comte de Neipperg, lieutenant général au service de S. M. l'empereur d'Autriche, est arrivé à Naples avec des pleins pouvoirs pour conclure un traité d'alliance.

« S. E. le comte de Neipperg, plénipotentiaire de Sa Majesté Impériale, a aussi annoncé *officiellement* au Cabinet de Naples que S. A. R. le prince régent d'Angleterre venait d'envoyer à son ministre plénipotentiaire en Sicile des pleins pouvoirs pour traiter avec le roi de Naples.

« Dans cette hypothèse, je suis chargé de demander à S. E. lord William Bentinck, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique en Sicile, si les pouvoirs annoncés par le comte de Neipperg sont déjà parvenus à Son Excellence, et si Elle serait disposée à se rendre à Naples pour ledit traité, ou si mieux Elle aimerait recevoir à Palerme un ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Naples.

« J'ai l'honneur de prier S. E. lord William Bentinck de me faire savoir dans le plus bref délai qui lui sera possible ce que je dois répondre à S. M. le roi de Naples. »

Cette invitation, cette notification formelle, le choix même qu'on lui laissait entre sa venue à Naples ou l'envoi à Palerme d'un plénipotentiaire napolitain, tout cela ne convenait guère au rusé et singulier diplomate, au dictateur qui considérait

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* à dépêche 53. Le général Manhès à lord William Bentinck ; quartier général de Campo, 6 janvier 1814 (*original en français*).

la Sicile comme son fief et qui imposait ses volontés à Ferdinand et au Vicaire général. Au lieu de s'incliner devant le fait accompli, il conçut, au contraire, le projet de continuer à temporiser, et de persévérer dans la voie dans laquelle il s'était engagé et dont il croyait inutile de sortir. Aussi, dès qu'il a reçu le 8, à Palerme la dépêche de Manhès, il en rend compte à lord Castlereagh[1]. Mais, avant de rédiger sa dépêche, il n'a pas manqué de demander audience à Ferdinand qui, indigné de ce que le lord capitaine général vient de lui apprendre, lui « a conseillé de partir pour Naples, où sa présence pourrait servir les intérêts des Bourbons et empêcher Neipperg, qui manque de jugement et de suite dans les idées, de faire de trop belles conditions à Murat ». Comme il le prévoyait et comme il le voulait, Bentinck avait obtenu sans peine que Ferdinand remît son sort entièrement entre ses mains.

Il avait, par suite, répondu à Manhès qu'il se rendrait à Naples, mais en se gardant bien d'indiquer, même d'une façon approximative, la date de sa venue. Il ressort, d'ailleurs, des termes mêmes de sa dépêche, qu'il ne comptait pas se hâter de partir de Palerme. Il espère recevoir des instructions de lord Castlereagh avant de s'embarquer et, dans le cas contraire, il se conformera à ses instructions antérieures. Confiant dans l'intelligence et le dévouement de Graham, sachant que son envoyé, parfaitement au courant de ses projets, est homme à le comprendre, il annonce à lord Castlereagh qu'il écrit, d'une part, à Graham pour le prévenir de son arrivée, qu'il lui conseille de s'entendre avec Murat, qu'il l'autorise même à signer un armistice, et, de l'autre, au duc de Gallo, pour l'informer qu'il se rendra à l'invitation de Murat.

Pendant que Bentinck trouvait cet ingénieux moyen de désobéir à son Gouvernement sans se compromettre directement, Neipperg était sur le point d'arriver à ses fins. « Le roi, dit Durand[2], avait promis au maréchal Pérignon qu'il le prévien-

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Dépêche 53. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 8 janvier 1814.

2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p^{ces} 6 et 8, f°s 19 et 21. Durand au duc de Vicence ; Naples, 6 janvier. Dépêche 5. Nicola, l'auteur du *Diario Napoletano*, était évidemment au courant de tout ce qui se passait à Naples.

En effet, on lit dans son journal à la date du 9 janvier... « On parle du départ prochain du maréchal Pérignon dès que l'alliance sera signée... Pérignon aurait dit au roi qu'il restait malgré tout son ami... »

(*Archivio storico della Societa Napoletana di Storia Patria.*)

drait du moment de la signature. Le maréchal vient de dîner à la cour et *la reine lui a dit assez légèrement* que c'était sans doute pour la dernière fois. Le roi était très soucieux ; mais il n'a rien annoncé au maréchal. »

Le même jour, le général Millet, capitaine des gardes, n'avait pas craint d'adresser aux officiers français qui servaient dans cette garde, un ordre du jour dans lequel, après avoir expliqué l'attitude et les résolutions prochaines de Murat, il leur faisait part du désir et de l'espoir du roi de Naples de les conserver près de lui[1]. Le fait seul que Murat ne désavoua pas le général, et ne démentit pas cet ordre du jour, prouve bien que l'alliance était d'ores et déjà absolument décidée.

Neipperg n'allait pas tarder à être rejoint à Naples par le comte de Mier. Arrivé le 6 à Rimini, le diplomate autrichien avait été reçu avec les plus grands honneurs par le général Carascosa, venu au-devant de lui jusqu'aux avant-postes. A partir de Rimini, on avait attaché à sa personne un officier napolitain chargé de l'accompagner pendant son voyage. En rendant compte de ces faits à Bellegarde, Nugent lui annonçait que les Napolitains se renforçaient journellement à Rimini, que le reste de leurs troupes était en marche de Florence sur Bologne, mais que beaucoup de leurs soldats désertaient en route[2]. En même temps afin de prévenir et d'éviter toute cause de conflit, Bellegarde[3] avait prescrit à Nugent de ne pas s'obstiner à interdire aux Napolitains la route de Rimini à Bologne, mais en lui défendant néanmoins d'évacuer aucun des points qu'il occupait. Aussi, écrivant à l'empereur François, il avait cru sage d'ajouter : « Il serait utile d'arrêter au plus vite et de publier les termes d'une entente avec les Napolitains, afin d'enlever aux Français les quelques espérances qu'ils fondent encore sur eux. »

Les Français continuant à travailler activement à la mise en état de défense du canal Castagnaro, on avait, ce jour-là, échangé de ce côté quelques coups de fusils avec les avant-postes du général Starhemberg.

A l'aile droite, la neige avait coupé toutes les communications entre Ala et les Monti Lessini[4].

1. Extrait d'un ordre du jour publié à Naples le 6 janvier 1814 par le général Millet, commandant la garde du roi (Schœll, *Recueil des Pièces officielles*, IV, 102-104). Voir *Annexe XL*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Ravenne, 7 janvier 1, 153 *b*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vicence, 7 janvier, I, 69.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII,

Enfin, malgré la supériorité numérique de l'armée de Bellegarde, on ne cessait de se préoccuper en Autriche de l'envoi de renforts destinés à cette armée et le prince de Hohenzollern[1], qui commandait à Graz, venait d'expédier à Bellegarde les tableaux de marche de 6 bataillons d'infanterie et de 12 escadrons de hussards qui, provenant du 2e corps de réserve, devaient être rendus à Udine, l'infanterie du 1er au 10 février, la cavalerie du 24 janvier au 7 février.

7, 8 ET 9 JANVIER 1814. — **Le vice-roi à Clarke sur l'attitude des Napolitains. — Ordres de Bellegarde à Nugent, Mayer von Heldenfeld et Sommariva. — Escarmouche de Castagnaro. — Les Français se renforcent à Rivoli. — Capitulation du fort de Comacchio. — Lettre du général Aymé au général Nugent. — Danese s'empare de Torre di Norino. — Les incidents de Cattaro. — Milutinovich et les Monténégrins. — Milutinovich ramène ses troupes devant Raguse.** — Pendant que l'on mettait à Naples la dernière main au traité d'alliance avec l'Autriche, les craintes et les doutes, que le vice-roi apportait tant de soin à cacher à la vice-reine, faisaient place dans son esprit à une conviction dont on relève les traces bien manifestes dans une longue dépêche adressée à Clarke et exclusivement consacrée à l'attitude et à la conduite des généraux napolitains, dont les troupes occupaient depuis plusieurs jours déjà Rimini et Imola[2].

Non seulement il ne se tirait pas un coup de fusil de ce côté quoique les avant-postes napolitains et autrichiens fussent en présence ; mais, bien que la tête de la division d'Ambrosio fût arrivée à Ancône depuis plus d'un mois, il avait été impossible d'obtenir de son chef le concours dont on aurait eu besoin pour empêcher Nugent de s'établir à Ravenne et à Forli. Ce dernier symptôme était d'autant plus significatif, que les Napolitains auraient eu en tout état de cause intérêt à prendre possession des principales villes des Marches et à y prévenir les Autrichiens. S'il n'avait pas été obligé à des réticences rendues nécessaires par l'interprétation que l'on n'aurait pas manqué de donner à des déclarations plus nettes et plus caté-

XIII, 4. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 6 janvier (Feld-Acten Bellegarde), I, 60. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 6 janvier (Feld-Acten Sommariva). I, 30.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général de cavalerie Prince de Hohenzollern au F.-M. comte Bellegarde ; Graz, 6 janvier, I, 59 *a*.

2. *Archives de la Guerre.* Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Vérone, 7 janvier.

goriques, loin de se borner à transmettre à Clarke des pièces et des plaintes relatives à la lenteur de la marche, à l'inaction des troupes napolitaines, au langage tenu par leurs chefs ainsi qu'à leurs relations avec les officiers autrichiens, le vice-roi, n'aurait pas hésité à faire connaître toute sa pensée au ministre. Au point où en étaient les affaires, ces communications étaient d'ailleurs absolument dénuées d'importance.

Au quartier général autrichien, on tenait tellement à éviter à tout prix toute discussion, toute possibilité de conflit avec les Napolitains que, après avoir reçu à Vicence le courrier contenant la correspondance relative à l'échange de vues qui avait eu lieu entre Nugent, le colonel de Bauffremont et le général Pignatelli, ainsi que la lettre de Carascosa à Nugent, après avoir vu que l'intervention de Bauffremont avait amené ce dernier général à renoncer à l'occupation de San-Arcangelo et de Savignano, Bellegarde avait cru sage et prudent d'aller plus loin que jamais dans la voie des concessions. La route, que suivaient les colonnes napolitaines venant sur Bologne et sur Rimini, passait par Forli que Nugent occupait. Le feld-maréchal, considérant qu'on avait dû donner aux commandants de ces colonnes des ordres antérieurs à l'entrée des troupes autrichiennes dans cette ville, prescrivit à Nugent, dans le cas où les Napolitains insisteraient pour occuper Forli et disposer de la route de Rimini à Bologne « de leur céder sur ce point afin de ne pas porter atteinte à la bonne intelligence qui doit régner avec eux[1] ».

Bellegarde procéda encore le jour même à toute une série de mesures d'organisation. Après avoir fait envoyer par Ficquelmont à Fenner des instructions relatives à l'organisation du corps de chasseurs tyroliens qui devait porter le nom de ce général, après avoir réglé la marche de deux bataillons du régiment Saint-Julien et du 1er bataillon d'infanterie légère allemande se rendant de Villach à Vicence où ils devaient être rendus le 21 et le 23 janvier, tandis que quatre autres bataillons appartenant aux régiments Reisky, Beaulieu et Vacquant, devaient y arriver les 31 janvier, 2 et 7 février[2], le feld-maréchal s'était occupé de la répartition, de la constitution définitive, de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent; Vicence, 7 janvier I, 69 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Ficquelmont au F.-M.-L. Fenner; Vicence, 7 janvier, I, 64 1/2 et F.-M. comte Bellegarde. Ordres de mouvement; Vicence, 7 janvier, I, 65.

la marche et de l'emploi de la division du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld arrivée la veille à Trente[1]. Cet officier général[2] recevait l'ordre de cantonner à Salurn, Lavis et Trente, les brigades Abele (1 bataillon du régiment Coburg et 3 bataillons du régiment Liechtenstein), Suden[3] (3 bataillons du régiment Würtemberg et 3 du régiment Lindenau et Baumgarten (6 escadrons de chevau-légers Hohenzollern) qui devaient faire partie des troupes sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant marquis Sommariva, et d'envoyer les brigades de Best (2 bataillons du régiment archiduc Charles et 2 du régiment Kerpen) et Quasdanovich (2 bataillons du régiment Coburg) de Trente par le Val Sugana et Bassano, la 1re sur Povolano (entre Breganze et Vicence), la 2e sur Sandrigo (Sud de Thiene), où ces brigades devaient être rendues le 13 janvier.

En même temps, le général Bogdan[4] recevait l'ordre de remettre le commandement de sa brigade postée à Udine au général-major Csivich, dont la présence ne paraissait plus nécessaire devant Palmanova, et de se rendre au quartier général à Vicence où on se réservait de lui donner une autre destination. Le général major Vlasitz, allait, de son côté, remplacer le général-major Suden qui devait prendre le commandement d'une brigade à Salurn.

On avait encore tiraillé quelque peu ce jour-là aux avant-postes du général Starhemberg et on avait appris, sans pouvoir contrôler ce renseignement, que le vice-roi avait fait partir de Vérone pour Rivoli 3.000 hommes, après avoir fait distribuer à ses troupes des vivres de campagne pour plusieurs jours[5].

A l'aile droite autrichienne, comme devant Vérone, les journées des 8 et 9 janvier se passèrent sans incident remarquable. Du côté d'Ala, on était parvenu à rétablir la communication avec la Sega et le Coste, et le poste de Lugo avait signalé quelques mouvements qui avaient donné à penser que les Français se proposaient, soit de pousser de nouveau une reconnais-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 7 janvier, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld et Sommariva et aux généraux-majors Bogdan et Csivich ; Vicence, 7 janvier I, 64, 64 *c*, *d* et *e*.

2. Voir *Annexe XLI*.

3. Voir *Annexe XLII*.

4. Voir *Annexe XLIII*.

5. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4.

sance dans la direction de Cerro Veronese, soit de fouiller le Val Policella [1].

En dehors d'une correspondance échangée entre le général Vignolle et le feld-maréchal-lieutenant Richter au sujet du bois de chauffage destiné à adoucir les souffrances des habitants de Vérone, bois que le vice-roi désirait tirer du Tyrol, et de l'envoi à Palmanova de 2 escadrons de hussards croates qui, venus de Görz, y remplacèrent 2 escadrons de hussards de Frimont allant de Palmanova à Padoue, il n'y avait eu, peut-être à cause de la recrudescence du mauvais temps, qu'une alerte causée aux avant-postes de la division Pflacher par le relèvement des postes français de Casa Mattarana (2 kilomètres environ nord de San-Michele).

On croyait cependant au quartier général de Bellegarde, tant sur la foi des renseignements apportés par les émissaires que d'après les rapports envoyés par Marschall, que, après avoir laissé à Legnago même une garnison d'un millier d'hommes sous les ordres de l'adjudant-commandant Ramel, après s'être retranchés à Bergantino (est d'Ostiglia) et à Ostiglia, les Français, qui repliaient leurs troupes des environs de Ferrare sur Mantoue, se disposaient à se retirer peu à peu sur cette place forte. D'après ces mêmes rapports, le vice-roi, qui aurait donné l'ordre de mettre en état de défense toute la ligne du Pô, de Borgoforte à Bergantino, aurait déjà réuni 8 à 9.000 hommes à Mantoue [2].

Seul, Nugent avait continué à faire des progrès. Le 8 janvier, le capitaine Birnstiel avait enlevé d'assaut le village retranché de Cesenatico, situé au pied même du glacis sous le feu des canons du fort, et il avait réussi à s'y établir, malgré les tentatives faites par la garnison pour l'en déloger. Maître de ce village qu'il retrancha aussitôt, Birnstiel investit complètement le fort même et entama des négociations avec le commandant. Le 9, on convint d'une capitulation aux termes de laquelle le fort devait être remis aux Autrichiens le 11, pendant que la garnison, qui en sortirait avec les honneurs de la guerre et sans

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 8 janvier, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. Sommariva ; Ala, 8 janvier, I, 43.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 8 et 9 janvier, XIII, 3, et XIII, 4. Général Vignolle et F.-M.-L. Richter; 8 janvier, I, 70 et I ad 70. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 8 janvier, I, 73, I, 74 et I, ad 74 et I, 77 *a*. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Montebello Vicentino, 8 et 9 janvier, I, 75, I, 79 et I, 79 *a*. F.-M.-L. Pflacher au F.-M.-L. Radivojevich ; 8 janvier, I, 75 *a*.

conditions, rejoindrait en passant par Rimini l'armée du vice-roi. Mais le 10 avant le jour, le commandant s'échappa par mer emportant avec lui une partie des approvisionnements. Le capitaine anglais, se considérant désormais comme dégagé par ce procédé déloyal, fit immédiatement occuper le fort dans lequel il trouva 7 canons et quantité de munitions. Quant à la garnison elle dut se rendre à merci et se constituer prisonnière de guerre. Un officier et 37 artilleurs passèrent immédiatement au service de l'Autriche[1].

Entre temps le général Aymé, qui faisait à ce moment fonction de chef d'état-major de l'armée napolitaine, avait profité de l'occasion que lui fournissait l'arrivée de la lettre de Neipperg à Nugent[2] pour charger le maréchal de camp Livron, de s'aboucher avec le général autrichien et de convenir avec lui d'une ligne de démarcation entre les avant-postes des deux armées :

« Le maréchal de camp Livron, écrivait le général Aymé[3], est officiellement chargé de conférer avec Votre Excellence sur un point pour lequel il est de la plus haute importance de prendre un prompt arrangement, attendu que Sa Majesté a particulièrement à cœur de faire maintenir et assurer ses communications et désire surtout que ses troupes puissent enfin se trouver militairement établies et dans des positions telles que, dans la supposition d'une négociation dont les succès doivent de jour en jour paraître plus probables, la ligne de démarcation entre les deux armées soit tracée et déterminée d'après toutes les convenances et les égards qui s'observent dans de pareilles circonstances.

« Votre Excellence sentira sans doute combien il serait fâcheux, tandis que tout semble faire présager des arrangements définitifs entre les deux puissances, de voir peut-être troubler le cours de négociations aussi importantes dans leurs résultats par des difficultés de cette nature et lorsqu'il dépend de Votre Excellence de les faire disparaître entièrement.

« J'ai donc ainsi de fortes raisons d'espérer que Votre Excel-

1. K. u. K. *Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 8 et 10 janvier, XIII, 38.

2. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. comte Neipperg au général-major comte Nugent ; Naples, 3 janvier, I, 113 *d* (*en français*). Dépêche citée plus haut.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-Aymé, chef-d'état-major de l'armée du roi des Deux-Siciles au général-major comte Nugent; Rimini, 8 janvier (*original en français*), I, 113 *c*.

lence aura égard aux insistances de Sa Majesté et à la nécessité dans laquelle je me trouve de faire exécuter ses ordres et qu'en conséquence, au retour du maréchal de camp Livron, les troupes napolitaines pourront, sans aucune opposition de Votre Excellence, opérer leur jonction et s'étendre jusqu'aux limites que leur assigne la configuration du pays et qui sont pour les deux armées si naturellement délimitées par le Pô. »

Arrivé devant Torre di Norino, que le lieutenant-colonel Nonkovich était décidé à défendre, Danese avait pris ses dispositions pour bombarder cette petite place, qu'il observait depuis le 4 janvier. Mais avant d'ouvrir le feu, il avait eu le soin de faire répandre le bruit qu'il n'accorderait pas de capitulation et qu'il avait ordre de faire passer la garnison au fil de l'épée, si elle s'entêtait à lui résister. Epouvantés par cette nouvelle, les Pandours abandonnèrent Torre di Norino et se débandèrent, et le lieutenant-colonel Nonkovich, resté seul avec ses officiers, dut se résigner à chercher son salut dans la fuite en se réfugiant chez les Turcs. Malgré cela le général Danese ne put, comme il se l'était proposé, rejoindre le général Milutinovich. La peste qui venait d'éclater en Herzégovine, faisait de grands ravages à Mostar, et force fut d'affecter à l'établissement d'un cordon sanitaire le long de la frontière de Turquie[1] les quelques troupes dont disposait Danese.

Depuis son arrivée à Gravosa, le 2 janvier, le général Milutinovich avait vainement essayé de s'entendre avec les insurgés qui assiégeaient Raguse. On avait renversé l'administration française, mais pour la remplacer par un gouvernement provisoire. Le drapeau de la république de Raguse flottait devant la tente du chef des insurgés entre les drapeaux anglais et autrichiens. Les têtes étaient montées par les quelques avantages remportés sur les Français, par la présence d'une poignée de soldats anglais sur l'appui desquels on comptait, enfin par les négociations qu'on avait entamées avec les Turcs. Aussi, lorsque Milutinovich fit savoir au chef des insurgés que, en raison même de son arrivée, il ne pouvait laisser à ses hommes que le choix entre leur licenciement ou leur entrée au service de l'Autriche,

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Skizze des Feldzuges in Dalmatien*), XIII, 2 (*Operations Journal Danese*), 9-18 janvier 1814, XIII ad III, 9, 10 et 11. Général Tomasich au F.-M. comte Bellegarde ; Zara, 9 et 24 janvier I, 80 et I, 199.

il essuya un refus net et catégorique. La situation était, on le voit, excessivement tendue devant Raguse, et d'autant plus difficile pour Milutinovich qu'il lui fallait à tout prix éviter un conflit avec les insurgés sans compromettre, d'autre part, le prestige et les droits de l'Autriche. Ne pouvant, faute d'une flottille, se servir de la voie de mer, n'ayant pour lignes de retraite et de communications que les mauvais sentiers par lesquels ses troupes avaient eu tant de peine à passer et que, vu la faiblesse de son corps expéditionnaire, il avait dû renoncer à faire garder, manquant d'artillerie, à court de munitions, obligé de vivre sur le pays et, par suite, de ménager le plus possible l'esprit des habitants, sachant qu'il n'avait aucune chance d'être soutenu ou renforcé avant un temps assez long, Milutinovich avait devant lui l'ennemi et, à ses côtés, l'insurrection qu'il importait d'empêcher de prendre possession de Raguse au moment où l'on aurait triomphé de la résistance des Français. Mais ce n'était pas encore assez de ces difficultés. Un fait nouveau était venu aggraver et compliquer sa situation. Le 5 janvier, le capitaine Hoste avait fait savoir au général Milutinovich que la chute de Cattaro était imminente et que, aussitôt après la prise ou la capitulation de cette place, il quitterait les Bouches et viendrait bombarder Raguse.

Croyant que les Anglais avaient conservé Castelnuovo et le fort Spagnolo, le général Milutinovich, dès qu'il eut connaissance de ces faits, résolut de laisser 3 compagnies devant Raguse et de se porter à marches forcées avec les 8 autres, en contournant le fort Imperial par Breno, Pridvorie et Castelnuovo sur Cattaro. Il espérait s'y présenter à temps pour en prendre possession au nom des puissances alliées et encourager par sa présence l'action des partisans de l'Autriche. Arrivé le 7 devant Castelnuovo, Milutinovich ne réussit qu'à grand'peine à entrer dans cette ville. Les Anglais avaient déjà remis le fort aux Monténégrins.

En présence du refus formel du métropolite monténégrin de laisser les troupes autrichiennes s'y établir, Milutinovich se rendit à bord de la frégate anglaise, où il apprit que sa marche sur Cattaro était désormais sans objet. Cattaro avait capitulé et le capitaine Hoste avait remis la ville aux Monténégrins qui y avaient arboré le drapeau russe[1].

1. Ce fait est d'autant plus remarquable que les rapports entre la Russie et le Monténégro furent assez tendus pendant toute la durée du règne d'Alexandre Ier.

Ce n'était pas avec une poignée d'hommes que Milutinovich pouvait entamer la lutte contre 5.000 Monténégrins, soutenus par toute la population des Bouches. Trop faible pour tenter d'enlever Castelnuovo de vive force, ne pouvant compter sur aucun concours de la part des *Boccheses* (habitants des Bouches de Cattaro) qui lui firent savoir qu'ils étaient décidés à s'opposer par la force à la continuation de sa marche, sans argent et sans vivres, voulant sauver au moins les apparences, Milutinovich dut se résigner à conférer avec le métropolite Pierre Pétrovich[1]. Tout en essayant de justifier sa conduite en faisant remarquer que ses Monténégrins étaient des gens primitifs et sauvages, le métropolite n'en déclara pas moins qu'il ne pouvait qu'approuver la déclaration des Boccheses, qu'en cas de lutte il lui serait impossible d'empêcher la dévastation complète du pays, et qu'il suppliait le général d'attendre avant de continuer sa marche la réponse et la décision des puissances, devant lesquelles tout le monde s'inclinerait, lui et les siens, tous les premiers. Après avoir répondu au métropolite qu'il voulait épargner au pays de pareilles épreuves, mais qu'il réservait d'une façon absolue les droits souverains des puissances, Milutinovich lui fit connaître que, seule, la gravité de la situation devant Raguse le décidait à ramener ses troupes devant cette place. Il était plus que jamais indispensable pour lui de prévenir à Raguse la répétition des faits déplorables qui s'étaient passés dans les Bouches. Le lendemain même, il retournait sur ses pas pour revenir devant Raguse, où il arrivait le 12 au soir[2].

On n'avait pas perdu un instant pour compléter dans la mesure du possible les garnisons et les approvisionnements des places de la 27e division militaire. Sans parler du Mont Cenis, qui était à la veille d'être gardé par un millier d'hommes, Alexandrie, approvisionnée pour 12.000 hommes et 500 chevaux

1. Pierre Petrovich, Vladika du Monténegro, de 1782 à 1830, gouverna la Montagne Noire sous le nom de Pierre Ier le Saint.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), XIII ad IV, 70, 71, 72, 73, 74, 75. Général Milutinovich au général Tomasich ; Gravosa, 13 janvier (Feld-Acten Tomasich), I, 39. — (Feld-Acten Bellegarde). Général Tomasich au F.-M. comte Bellegarde ; Zara, 9 et 24 janvier, I, 80 et 80 *a*, *b*, *c*, *d*, et I, 194. Général Milutinovich au général Tomasich ; Castelnuovo, 7 janvier I, 194 *b*. F.-Z.-M. comte Colloredo au F.-M. comte Bellegarde ; Vicence, 13 janvier, I, 107 : « à cause de l'attitude hostile des Monténégrins, il envoie en Dalmatie le 2e bataillon Banal ». F.-M.-L. Lespine au F.-M. comte Bellegarde ; Trieste, 17 janvier et 3 mars ; I, 136 et III, 34.

pendant six mois, pouvait déjà recevoir une garnison de 8.000 hommes. Des ordres étaient donnés pour mettre 1.800 à 2.000 hommes à Fénestrelle, 1.000 hommes à Turin, et l'on avait tout disposé pour envoyer 500 hommes de renfort à Casal. Toutes les dispositions étaient également prises pour approvisionner et mettre en état de défense les places de la 28e division militaire, Les forts extérieurs de Gênes allaient recevoir des vivres pour 2.000 hommes pendant quatre mois, mais, comme ces forts n'étaient que de simples redoutes ne pouvant contenir que très peu de vivres, on se vit contraint à laisser la plus grande partie des approvisionnements à l'intérieur de la place. Savone avait déjà des vivres pour 2.000 hommes, le fort de Bardi pour 500 hommes, la citadelle de Plaisance pour 1.200, et le fort de Gavi pour 1.000 hommes pendant quatre mois. On allait de plus mettre sans retard 400 hommes à Plaisance, 150 hommes au fort de Bardi, en attendant la possibilité de compléter les garnisons, et se hâter d'envoyer 2.000 hommes à Gênes.

Enfin la tête de colonne des troupes italiennes, revenant d'Espagne, était arrivée le 9 à Turin et devait y être suivie de près par les autres échelons. Sur la demande du vice-roi, ces troupes s'y arrêtèrent seulement pendant le temps strictement nécessaire et continuèrent presque immédiatement leur marche sur Milan.

Entre temps on avait complètement échoué dans la tentative faite pour réoccuper le Grand Saint-Bernard, et le général Cabanes avait dû se borner à garder la vallée d'Aoste avec les 800 hommes dont il disposait[1].

7-8-9 JANVIER. — **Les négociations à Naples. — La signature du traité avec l'Autriche. — Ordres de Murat au général Pignatelli-Cerchiara relatifs à Rome et à la Toscane.** — Pendant que, grâce à l'appui et au concours de la reine Caroline, Neipperg achevait de triompher des dernières hésitations, des derniers scrupules de Joachim[2], Graham continuait à jouer à merveille

1. *Archives de la Guerre*. Le ministre de la Guerre au prince Camille Borghèse ; Paris, 8 et 15 janvier 1814. Général Porson au Ministre de la Guerre ; Turin, 9 janvier 1814. Prince Camille Borghèse à l'Empereur; 10 janvier 1814.

2. On doutait à ce moment si peu de la réussite de la mission confiée à Neipperg que, expédiant le 7 janvier de Fribourg-en-Brisgau à Mier de nouvelles instructions confiées au capitaine Frölich se rendant auprès de Bellegarde, Metternich lui annonçait d'ores et déjà que, « d'après les nouvelles apportées par Schinina, il avait tout lieu de penser que Neipperg devait avoir conclu l'arrangement désiré » (*Haus, Hof und Staats-Archiv*).

le rôle qui lui avait été confié par son chef. Craignant comme lui de se compromettre, se retranchant avec une rare habileté derrière le manque d'instructions, il se contentait de se laisser fêter, d'accepter avec complaisance et avec un air de reconnaissante satisfaction les égards qu'on lui témoignait, d'écouter Neipperg sans se laisser troubler ni par ses arguments, ni par ses démonstrations, ni par les preuves matérielles que le feld-maréchal-lieutenant ne cessait de mettre sous ses yeux, tout en poursuivant dans ses entretiens avec Gallo le but réel de sa mission, l'obtention des passeports dont il avait besoin pour continuer sa route, et en renseignant exactement Bentinck sur tout ce qui se disait et se faisait à Naples.

Afin de gagner du temps et de pouvoir achever son œuvre sans éveiller trop de soupçons, il amena Neipperg à lui confier, à lui développer le plan de campagne préparé par Bellegarde. Evaluant à 20.000 hommes les forces dont lord William Bentinck pouvait disposer et qui auraient dû être bien plus considérables si, comme il l'aurait voulu, on avait songé à renforcer le lord capitaine général par des troupes tirées de la côte est d'Espagne, le feld-maréchal désirait le voir débarquer en Toscane, aussitôt après la conclusion de l'armistice. Le corps anglais aurait formé la gauche de l'armée alliée et flanqué les Napolitains, placés au centre, tandis que l'armée de Bellegarde, marchant à leur hauteur et sur leur droite, aurait manœuvré sur la rive gauche du Pô. Le corps de lord William Bentinck aurait eu pour mission spéciale dans ce cas de déborder la droite du vice-roi et d'assurer les communications avec la mer.

Sachant que Neipperg détestait la France, Graham avait profité de ces ouvertures pour essayer de gagner le général autrichien à un projet qui aurait affranchi Bentinck de toute coopération, de tout rapport avec Murat, pour l'entretenir de l'expédition en Corse. En débarquant dans cette île, qui n'attendait, d'après lui, qu'un signal et une occasion pour se soulever, on s'assurait l'avantage de tenir Murat en respect, en même temps qu'on menaçait les côtes de France et d'Italie. Neipperg avait paru admettre la possibilité de la mise à exécution de ce plan qu'il se réservait de soumettre à l'approbation des alliés.

C'était précisément ce qu'avait désiré Graham. Il déclara à Neipperg qu'il était tout prêt à se rendre auprès de Nugent et de Bellegarde, et de là au quartier général des souverains

alliés. Son stratagème avait réussi. Son voyage, dont il venait de parler pour la première fois à Neipperg, avait, comme il l'écrivait le jour même à lord William Bentinck[1], un double but : l'un apparent, officiel, exclusivement militaire : discuter les opérations ultérieures des Anglais, et demander des renforts pour lord Bentinck, après avoir traversé le royaume de Naples et l'Italie, et s'être ainsi rendu compte de l'état réel des affaires des alliés; l'autre, secret et exclusivement politique : voir lord Aberdeen et lui dire que le roi Ferdinand refusait de renoncer à Naples. Après s'être acquitté de sa mission, Graham comptait rejoindre lord Bentinck à Bastia.

Afin d'être plus complètement renseigné sur tout et de mieux donner le change sur le but réel de son voyage, l'habile agent de Bentinck avait conçu le projet de se joindre à M. de Menz, lorsque, porteur du traité qu'il croyait déjà signé, ce diplomate autrichien se rendrait au quartier général. Les choses étaient d'ailleurs tellement avancées que, prévenu de l'arrivée immédiate du comte de Mier, Neipperg, n'attendait plus que la réponse de Bentinck pour retourner à l'armée. « Quant à Murat, ajoutait Graham en terminant, voyant que j'étais décidé à ne rien signer, et que je ne pouvais rien faire, il restera à Naples jusqu'à l'arrivée de votre réponse. »

Malgré toute l'habileté déployée par Graham, on commençait cependant à s'étonner de son attitude par trop réservée et par trop passive, qui contrastait d'autre part avec les inconcevables prétentions qu'il formulait de temps à autre[2].

Neipperg lui-même avait cru devoir lui faire remarquer que ni lui ni lord Bentinck ne pouvaient avoir la prétention d'imposer à Murat des conditions autres que celles acceptées et déterminées par Metternich et par lord Aberdeen. Et, comme Graham essayait néanmoins de recommencer son plaidoyer en faveur de Ferdinand, Neipperg n'hésita pas à lui déclarer qu'il serait absurde de vouloir apporter une entrave au rétablissement de la paix en Europe à cause d'un monarque incapable et inutile.

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe II* à la dépêche n° 1. James Graham à lord William Bentinck ; Naples, 7 janvier 1814.

2. « Quant à l'agent anglais Graham, j'entends dire que, lorsqu'on en est venu à lui demander sa créditive, il s'est trouvé sans pouvoirs, même pour un armistice. On croit que sa mission ici n'est que d'observation, ce qui [illegible] extraordinaire l'accueil éclatant qu'il reçoit ainsi que les offi[illegible]. » ([illegible] *étrangères*. Naples, V° 140, p°° 9, f° 24. Dépêche 6. [illegible]aples, 8 janvier 1814.)

et que « l'Autriche était prête à forcer Ferdinand à renoncer au trône de Naples, s'il ne décidait pas à le faire de bon gré ». Enfin, parlant toujours au nom de son gouvernement, il ajouta encore cette phrase qui coupait court à toute réplique : « Partout où nous pourrons trouver un soldat à opposer aux armées françaises, nous l'achèterons, nous l'enrôlerons à tout prix. Et pour ce qui est du roi de Naples, il convient de lui donner une meilleure frontière militaire ». C'était là une déclaration bien formelle, bien catégorique. On ne pouvait formuler plus nettement les intentions bien claires du gouvernement autrichien.

Gallo, avec lequel Graham eut un entretien le même jour, commençait lui aussi à se défier du flegme et des arguments dilatoires de Graham. Quelque maître qu'il fût de ses paroles, le diplomate napolitain ne put s'empêcher de témoigner quelque impatience en présence des regrets exprimés par Graham, toutes les fois qu'on lui parlait de signer quoi que ce soit[1], et de l'insistance croissante avec laquelle il réclamait la délivrance des passeports qu'il lui fallait pour se rendre au quartier général des souverains. Loin de se départir de son calme et de son sang-froid, Graham s'était montré d'autant plus réservé dans ses réponses, d'autant plus prudent dans son argumentation qu'il avait remarqué que Murat avait intentionnellement laissé ignorer à son ministre toute une partie de ses projets et de ses négociations.

Le hasard allait se charger de lui prouver qu'il ne s'était pas trompé. A peine rentré chez lui, Graham y reçut la visite de Jones, l'homme de confiance que le roi de Naples avait chargé de porter les premières ouvertures qu'il avait faites à Bentinck à Ponza. Jones ne fit aucune difficulté pour affirmer à Graham que Gallo n'avait, en effet, rien ou du moins presque rien su des conférences de Ponza, qui n'avaient été connues que du seul duc de Campochiaro (ministre de la Police). Avec Jones, Graham avait adopté une tactique toute différente. Dépouillant la réserve et l'indifférence qu'il avait affichées avec Neipperg et Gallo, il avait carrément ouvert le feu en se plaignant de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'arriver à découvrir les véritables intentions de Murat. La question était trop

1. « Quant aux Anglais, rien n'a pu être conclu avec eux puisque M. Graham n'avait pas de pouvoirs et que même il a mis dans ses paroles des exigences et des prétentions qui ont fort déplu... » (*Archives des Affaires étrangères*), Naples, V° 140, p^re 10, f° 26. Dépêche 7. Durand au duc de Vicence ; Naples, 9 janvier 1814.

grave et trop brûlante pour que Jones pût se permettre de satisfaire la curiosité de Graham. Il se retira, mais pour revenir une demi-heure plus tard avec le duc de Campochiaro chargé par le roi de donner à l'envoyé de Bentinck toutes les explications qu'il pouvait désirer.

Campochiaro lui exposa en détail tout ce qui s'était passé à Naples, tout ce que le roi avait fait depuis son retour. Il lui parla de la présence et de la mission de Fouché, des offres tentantes à l'aide desquelles le duc d'Otrante avait essayé de lier le roi à la fortune de la France : le commandement en chef de l'armée française d'Italie portée à 100.000 hommes, le Pô comme limite de ses Etats, et l'attribution à son royaume des autres conquêtes qu'il ferait en Italie. Murat avait rejeté ces offres. Lors de l'attaque de Lucques, sa belle-sœur Elisa l'avait appelé à son secours et le roi avait défendu à ses généraux de faire en sa faveur le moindre mouvement. Pendant ce temps, il s'était encore plus complètement éloigné de Napoléon. Ses troupes étaient entrées à Florence, Bologne et Ancône, en dépit des réclamations de la France. Enfin il venait de signer un traité d'alliance avec l'Autriche. Pour agir, il ne lui manquait plus que d'avoir conclu un armistice avec lord William Bentinck. Murat ne cherchait d'ailleurs nullement à dissimuler son ambition, à cacher ses vues et ses désirs.

Il est avide de gloire et Campochiaro est autorisé à le déclarer au nom du roi : Ce qu'il veut, c'est devenir le chef de l'Italie unifiée, c'est faire de l'Italie, une et indépendante, un grand Etat capable de contrecarrer les projets ambitieux de la France. Il songe tellement peu à devenir le rival de l'Angleterre qu'il est tout disposé à céder sa flotte à la Grande-Bretagne. Qu'on lui garantisse le trône de Naples et il marchera sans hésiter pour conquérir et affranchir l'Italie. Pour cela il lui faut l'alliance de l'Angleterre. Lui sur terre, l'Angleterre sur mer, et l'unité de l'Italie est faite[1].

Malgré la gravité de ces déclarations, Graham n'en réédita pas moins ses réserves habituelles au sujet des droits de Ferdinand. Campochiaro se contenta de lui répondre que c'était la *reine qui menait toute la politique* et à ajouter que « Murat était, du reste, décidé à défendre son trône envers et contre tous, que jamais il ne renoncerait à sa couronne et qu'il lui sacrifierait tout, jusqu'à sa vie ».

[1] Foreign Office. *Sicily*, V° 97. *Annexe III* à la dépêche I. William Bentinck; Naples, 7 janvier 1814.

Sous l'impression de ces dernières déclarations, Graham, bien que connaissant les sentiments de Bentinck, n'avait pas cru pouvoir cacher à son chef sa manière de voir. Pour lui, si l'on voulait gagner Murat à la cause des alliés, il fallait consentir à lui reconnaître la couronne de Naples. Il allait même jusqu'à conseiller cette reconnaissance, parce qu'il pensait que, grâce à l'appui de l'Angleterre, Murat aurait de grandes chances d'arriver à la réalisation de ses vues, à la création de l'unité italienne.

Les espérances trompeuses que l'on avait eu le soin d'entretenir dans l'esprit du maréchal Pérignon, pas plus que les affirmations emphatiques de Gallo, n'avaient donné le change à Durand. Malgré les dénégations de Gallo, le ministre de France ne pouvait s'empêcher de croire à la conclusion de l'alliance avec l'Autriche. Et, en effet, tout était en réalité terminé et définitivement réglé le 7 janvier[1].

Le baron Albert Lumbroso, dont les recherches ont jeté tant de lumière sur les détails si peu connus de ces tristes événements, s'est chargé de nous en fournir la preuve en publiant la lettre que Murat écrivait le 7 janvier à l'empereur d'Autriche[1], lettre qui fait d'ailleurs partie des documents du *Haus*, *Hof und Staats-Archiv de Vienne*[2].

« MONSIEUR MON FRÈRE,

« M. le comte de Neipperg m'a remis la lettre que Votre Majesté Impériale et Royale a bien voulu m'adresser de Francfort sous la date du 10 décembre dernier.

« La mission dont cet officier général a été chargé est une nouvelle preuve de l'intérêt et de l'amitié que Votre Majesté m'a toujours témoignés. Je La prie de vouloir bien en agréer mes sincères remerciements et d'être persuadée de mon vif désir de trouver des occasions pour Lui donner les preuves les plus convaincantes de ma sincère amitié et de ma reconnais-

1. Le roi de Naples à l'empereur d'Autriche ; Naples, 7 janvier 1814 (*Haus Hof und Staats-Archiv*), et baron Albert Lumbroso. *Correspondance de Joachim Murat. Revue de Paris*, 15 octobre 1898. Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria*) :

« 7 *janvier*. L'alliance de Murat avec les coalisés est certaine et presque officielle. Le parti bourbonien prétend que le roi Joachim s'est engagé à quitter Naples à la paix en échange d'une compensation qui lui est promise. La Sicile resterait aux Anglais et les Bourbons rentreraient à Naples. On parle aussi du retour du Pape à Rome lors de la paix. »

2. Voir *Annexe XLIV*.

sance. J'envoie au quartier général de Votre Majesté le lieutenant général prince de Strongoli-Pignatelli, l'un de mes aides de camp, pour Lui remettre cette lettre et pour Lui réitérer de vive voix mes sentiments. Je partage entièrement et bien sincèrement le vœu que Votre Majesté et ses alliés ont manifesté pour le rétablissement de la paix, fondée sur un juste équilibre et sur l'indépendance des puissances. Votre Majesté peut compter sur mon *empressement à concourir à ce but salutaire avec tous les moyens qui sont en mon pouvoir.*

« Il me sera toujours bien agréable de resserrer les liens qui nous unissent, ne doutant pas, d'après la connaissance que j'ai du caractère personnel de Votre Majesté, que les *nouvelles liaisons* qui vont se former entre nous et nos couronnes ne tournent au plus grand avantage de nos intérêts communs et au bien-être de nos peuples.

« Veuillez agréer, Monsieur mon frère, les assurances de la considération distinguée avec laquelle je suis, de Votre Majesté, Impériale et Royale, le bon frère.

« J. Napoléon. »

Pendant qu'il s'adressait en ces termes bien clairs et bien catégoriques à son nouvel allié, Murat avait expédié le même jour et par courrier extraordinaire à sa belle-sœur Elisa une lettre dans laquelle il se gardait bien de lui révéler l'épouvantable et grave résolution qu'il venait cependant de prendre. Lui annonçant que la Toscane ne tarderait pas à être débarrassée des brigands qui la désolaient, il se bornait à l'informer qu'il avait auprès de lui un envoyé de l'Autriche et un parlementaire anglais; qu'aucun traité n'était encore signé ; mais que, partagé entre ses sentiments comme Français et l'intérêt de sa couronne, il éprouvait une cruelle incertitude qui ne pouvait être fixée que par une réponse de l'empereur.

Espérant être encore à temps « d'éviter au roi une grande faute ou tout au moins d'en atténuer la gravité en le déterminant à prendre des mesures propres à conserver à l'empereur Rome et la Toscane », Elisa avait aussitôt expédié au roi de Naples son secrétaire des commandements, porteur d'une lettre « qui contenait des représentations amicales et persuasives » et auquel elle avait donné la mission de la fixer dans tous les cas sur ce qui se faisait à Naples[1].

1. *Archives de la Guerre*. Elisa, grande-duchesse de Toscane, à l'empereur ; Florence, 12 janvier 1814.

En répétant ce qui lui avait été dit par le duc de Gallo et surtout par un personnage plus digne de foi, par le maréchal Pérignon, qui lui affirmaient encore tous deux, le 9 au matin, sans toutefois parvenir à le convaincre, que rien n'était encore terminé, Durand constatait que, si « la contenance du roi était aussi douloureuse que sa position », s'il était évident que cette alliance lui répugnait et que peut-être ce prince attendait, et espérait encore une réponse de l'empereur, il n'avait pu s'empêcher de remarquer avec surprise que la reine était plus tranquille. Ce qui déterminait surtout Durand à croire à la conclusion du traité, c'était le fait que M. de Menz avait quitté Naples le 8 janvier avec M. de Coucy. Pour Durand, il était évident qu'ils avaient dû prendre la route d'Allemagne, qu'ils étaient porteurs du traité et qu'ils allaient en chercher la ratification dont l'échange devait être fait par le prince Cariati au quartier général de l'empereur d'Autriche. D'autre part, on déployait une activité inusitée au ministère des Affaires étrangères à Naples, et la frégate *la Furieuse*, qui allait appareiller le 10, devait emmener à Palerme le colonel Berthemy, un des aides de camp de Murat. Joachim n'avait donc pas renoncé à l'espoir de s'entendre avec Bentinck.

En même temps, il était question de projets de mariage de la princesse Lœtitia avec un prince de la maison d'Autriche et du prince Achille avec la fille du prince héréditaire des deux Siciles : « Ce sont, disait Durand [1], de hautes espérances, mais qui peuvent se changer en fumée. *Des deux côtés on promet plus qu'on ne peut tenir.* »

Avant de clore sa dépêche, le ministre de France ajoutait encore quelques renseignements, quelques appréciations qui méritent d'être enregistrés. Murat continuait à se griser avec ses idées d'agrandissement en Italie. La reine, au contraire, ne portait pas ses vues si loin. « Mais, disait Durand, elle est peut-être plus décidée sur l'association complète avec l'Autriche. *Elle la regarde comme son propre ouvrage...* » Durand croyait savoir de plus qu'il y avait eu des discussions assez vives entre Gallo et Neipperg, que le roi avait dû intervenir dans les pourparlers, et il lui semblait impossible d'admettre que Neipperg n'eut « pas promptement aperçu tout ce qu'il y *avait d'incohérent et d'illimité dans les vues ultérieures du*

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p[ces] 9 et 10, f[os] 24 et 26. Dépêches 6 et 7. Durand au duc de Vicence; Naples, 8 et 9 janvier 1814.

roi ». Enfin sachant que Murat avait expédié le 7 au duc de Carignano, son ministre à Paris, un courrier porteur d'une lettre pour l'empereur, Durand en concluait qu'il avait chargé Carignano de remettre au gouvernement français la notification de l'alliance et lui avait envoyé l'ordre de demander ses passeports.

Graham, de son côté, n'en était pas moins arrivé à ses fins et il avait même réussi à s'adjoindre à Menz et à voyager dans sa compagnie. Le 8 au matin, dès qu'il eut obtenu le sauf-conduit désiré[1], il avait fait remettre à Gallo une note l'informant qu'il ne pouvait rien signer, que sa mission était officiellement terminée, et qu'il allait partir pour Genève, ostensiblement pour y défendre les idées et les désirs du gouvernement napolitain, mais, en réalité, afin d'y travailler à la rupture de l'alliance que le trop naïf roi de Naples était si heureux et si fier d'avoir conclue. Bentinck avait tout lieu d'être satisfait du zèle et de l'intelligence de son agent. Il avait réussi à savoir tout ce qui pouvait l'intéresser, à gagner du temps et à empêcher l'Angleterre de se lier les mains par un engagement qu'il persistait à trouver inutile et dangereux.

Avec l'entêtement qui le caractérisait, lord William Bentinck n'avait pu, en dépit des événements de Naples, se décider à abandonner son projet de descente en Corse. Prudent autant qu'obstiné, il avait cru le moment venu d'entretenir lord Bathurst de cette idée, de lui faire part des mesures préparatoires qu'il avait prises à cet effet en concentrant à Milazzo et à Palerme les éléments d'une première expédition forte de 11.000 hommes (dont 6.000 Anglais), 400 chevaux et 18 canons, dont l'apparition et le débarquement sur les côtes

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, N° 97. Graham à lord William Bentinck ; Naples, 8 janvier 1814. Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

« 9 janvier. L'envoyé anglais est parti par terre, le mauvais temps n'ayant pas permis à la frégate d'appareiller. »

« 11 *janvier*. On dit que l'envoyé anglais s'est rendu à Rome pour faire à Miollis les mêmes offres qu'à Murat et le décider à évacuer Rome. »

« 12 *janvier*. Lors de la venue de l'envoyé anglais, le roi avait demandé qu'on hissât à bord de sa frégate le pavillon napolitain. L'envoyé s'y serait refusé en disant qu'il lui était impossible de hisser un pavillon qu'il ne pouvait pas reconnaître. »

Le lendemain 13, Nicola modifiait l'information relative au voyage de Graham : « L'envoyé anglais, écrivait-il n'est pas allé à Rome, mais par terre à
»

de Corse devaient, d'après lui, provoquer le soulèvement de l'île et amener sa conquête[1].

Le 8 janvier, en présence de l'impossibilité absolue de rien obtenir de Graham, avant de prendre le parti d'envoyer à Bentinck le capitaine baron d'Aspre, Neipperg avait adressé au lord capitaine général une longue dépêche des plus pressantes, dans laquelle il lui exposait, inutilement d'ailleurs, en même temps que la situation générale des affaires et les vues des cours de Vienne et de Londres, des raisonnements militaires qu'il est curieux et intéressant de consigner[2] :

« En conséquence des ordres et des instructions de Sa Majesté l'empereur, mon maître, et *en conformité des arrangements* que Sa dite Majesté a pris avec les hautes puissances, ses alliés, et *notamment avec le gouvernement britannique*, je suis venu ici, non pour solliciter l'alliance du roi de Naples, mais pour éclairer l'attitude qu'il entend prendre dans les circonstances présentes vis-à-vis des puissances. J'ai suivi mes ordres très précis de *fixer en deux ou trois fois vingt-quatre heures son parti définitif*.

« Il n'y a que l'Autriche seule qui, jusqu'à ce moment, n'ait point déclaré l'état de guerre avec Naples par le renvoi des missions, à l'exemple du reste des alliés. Elle se trouvait, à cet égard, dans une position qu'elle ne pouvait plus continuer à maintenir.

« L'Autriche devait viser à voir clair. Elle devait savoir au plus tôt si le roi est aussi un ennemi de la cause de l'Europe. Son intérêt militaire exigeait enfin impérieusement, surtout pour les opérations de l'armée d'Italie, qu'elle sache précisément si elle doit compter sur les Napolitains dans les rangs de ses propres armées, ou paralyser une partie de ses forces pour les établir comme corps d'observation vis-à-vis de l'armée napolitaine ennemie.

1. *Record Office. War Office. Sicily*, V° 182. Lord William Bentinck à lord Bathurst; Palerme, 8 janvier 1814. Par une seconde dépêche en date de Palerme, 14 janvier, Bentinck informait lord Bathurst que l'entrée de Murat dans la coalition l'avait décidé à renoncer à son projet de descente en Corse.

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* à la dépêche 1. Le feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg à Mylord Bentinck, commandant général des forces de Sa Majesté britannique dans le royaume de Sicile, etc. Naples, 8 janvier 1814 (*original en français*). Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Note D jointe à la dépêche n° 1 du feld-maréchal-lieutenant comte Neipperg au prince de Metternich; Naples, 8 janvier 1814, et mission du lieutenant-colonel Catinelli.

« Mes instructions claires et précises, jointes à toutes mes réflexions sur la position militaire des armées en Italie et en Suisse, m'ont, après une mûre délibération, la sonde à la main, *engagé à traiter et à signer le traité d'alliance ci-joint.* Je le confie à votre loyauté et droiture bien connues, Mylord, et vous voudrez bien *ne pas en faire usage ni vis-à-vis de votre gouvernement ni vis-à-vis de qui que ce soit*, avant que cette transaction ne soit connue et communiquée par la voie officielle.

« Il est des époques où il faut se placer en face des vérités, quelque pénibles qu'elles puissent paraître et aux gouvernements et aux individus : car toute illusion ne peut que nuire au bien général.

« Permettez-moi de vous exposer les raisonnements militaires suivants :

« 1° Les forces actuelles de l'armée autrichienne en Italie, dispersées en Tyrol, sur l'Adige, même en les admettant (ce qui n'est pas en ce moment) à 70.000 hommes, ne sont pas suffisantes pour battre le vice-roi avec efficacité, observer l'armée napolitaine qui se trouve entre Ancône, Rimini et Bologne, forte de 25 à 30.000 hommes, et bloquer Osoppo, Palmanova, Venise avec toutes ses dépendances et le fort de la Chiusa, en Tyrol ;

« 2° Les blocus absorbent en ce moment 18.000 hommes. Il en faut 20.000 pour observer les Napolitains sur le Bas-Pô, si nous ne pouvons compter sur leur coopération ou s'ils se rangent dans la ligne ennemie ;

« 3° Il en reste donc, pour la guerre active en Italie, 32.000 à opposer aux 40.000 qui forment à peu près la force du vice-roi ;

« 4° J'admets que nous le battions. Que nous restera-t-il après des combats et des pertes pour bloquer Peschiera, Mantoue, Legnago et le château de Brescia (sans compter les places du moment que l'ennemi nous a opposées partout et qu'il sait créer avec facilité), et pour établir une armée suffisante pour couvrir ces blocus ou sièges ? Avec quelles forces pénétrerons-nous dans les Apennins, en Piémont et jusqu'au pied des Alpes ? Ne trouverons-nous pas sur cette ligne de nouvelles places de ...dre, comme Alexandrie et Gênes, qui arrêteront

... tout en reculant, se rapproche de ses res...serves, saisira sûrement ce moment où de...
...t et diviseront ces forces pour

nous porter quelque coup décisif. L'armée autrichienne, en Italie, obligée de reculer et ne pouvant plus tenir dans la ligne des grandes opérations militaires des armées qui se trouvent depuis le sommet des Alpes jusqu'aux frontières de la Hollande, ouvrira par sa retraite l'entrée de la Suisse à l'ennemi. Cette opération peut devenir d'un danger éminent pour les grandes armées combinées qui, entre Genève et Bâle, opèrent maintenant avec succès sur la rive gauche du Rhin contre les frontières les plus exposées de la France. Si, par le Simplon et le Saint-Gothard, elles sont prises à revers et de flanc, leurs opérations seront nécessairement ébranlées. Toutes les apparences annoncent *que c'est en Italie que Bonaparte dirigera ses plans.* C'est la partie qui offre encore le plus de chances à son esprit entreprenant, et où il peut employer avec le plus de succès une armée qui n'est presque plus composée que d'infanterie et qui manque de cavalerie et d'artillerie. C'est de ce côté-là qu'il menacera encore une fois les frontières de l'Autriche, ce qui seul peut produire un mouvement moral sur les grandes vues des Alliés ;

« 5° J'admets en principe que les forces anglaises en Sicile, de 15 à 20.000 hommes disponibles et prêtes pour un débarquement sur la côte du royaume de Naples, débarrasseront l'aile gauche de l'armée autrichienne d'une partie de l'armée napolitaine qu'elle a maintenant sur les bras, qu'elles empêcheront, par cette diversion, sa jonction avec l'armée ennemie en Italie. J'admets encore plus que les opérations de l'armée anglaise dans le royaume de Naples seront couronnées de succès et que toute l'armée napolitaine, placée actuellement entre l'Arno et le Pô, soit obligée d'accourir à la défense de ses foyers et devienne par là inutile à la cause française. Tout ce résultat calqué sur les chances les plus favorables, en nous rendant même disponible notre corps d'observation actuellement sur le Pô, ne nous donnera pas encore des forces suffisantes pour arriver au pied des Alpes et reconquérir toutes les places. Ce ne sera qu'un avantage *négatif*, mais non *positif*, pour les opérations de l'armée autrichienne en Italie, et une campagne dans l'extrême sud de l'Italie ne sera d'aucun avantage à la grande cause de l'Europe, puisqu'elle est placée hors de la ligue des intérêts généraux, presque dans une autre partie du monde ;

« 6° J'en viens à la dernière analyse *mathématique militaire :* c'est qu'il est incontestable que les 40.000 Napolitains et les

15.000 Anglais (donc 55.000 hommes), qui combattront avec des succès balancés et de nulle utilité pour la grande ligne et cause de l'Europe dans la botte de l'Italie, seraient unis aux intérêts généraux militaires et politiques, dès que les traités d'alliance avec Naples auront leur pleine efficacité.

« C'est alors que les événements militaires en Italie, paralysés dans le cas contraire, deviendront rapides, ainsi que leurs résultats. C'est alors que nous pourrons, avec plein succès et une sérieuse garantie militaire, atteindre les Apennins et les Alpes, bloquer et assiéger tous les points forts de l'ennemi, porter la guerre en France, assurer les mouvements en Suisse et forcer l'ennemi à passer par les conditions qu'on lui dictera. Il est inutile de représenter plus au long l'utilité qui résulte de la coopération de 50 ou 60.000 hommes de plus et le danger qui en résultera, ne pouvant compter sur eux ;

« 7° L'armée anglaise de Sicile, devenant tout à fait disponible et n'ayant plus besoin d'observer les Napolitains en Calabre ou de les combattre, pourra s'emparer de la Corse, un des plus grands arsenaux militaires, des plus avantageux par sa position, tant pour nous nettoyer la côte de Toscane jusqu'au golfe de la Spezia de tout ce qui peut encore s'y trouver d'ennemis, que pour attaquer Gênes, le point le plus important pour la sûreté de l'Italie. Tant que les Français en seront maîtres, ainsi que de Gavi et d'Alexandrie, ils menaceront l'Italie.

« De la Corse, on pourra même par des débarquements porter la guerre dans le midi de la France. Sa possession unit aussi plus étroitement les opérations de l'Italie avec celles de la Catalogne.

« Enfin, si on a des doutes sur une coopération sincère de la part du roi de Naples et de son armée, cette armée, placée par sa position au milieu des deux grandes colonnes de l'armée autrichienne, *agissant entre les Alpes et le Pô*, et de l'armée anglaise, *agissant* dans les Apennins, pourra-t-elle se refuser à faire efficacement son devoir et à remplir ses engagements?

« Après toutes les raisons que je viens d'avoir l'honneur d'exposer à Votre Excellence, et qui sont fondées sur une expérience militaire acquise par vingt-quatre années de service et cinq campagnes que j'ai faites en Italie, j'ai le sentiment parfait que l'*alliance avec Naples est non seulement utile, mais indispensable pour le succès de nos armes en Italie.*

« Ayant déployé devant vos yeux, Mylord, les avantages de la coopération des forces napolitaines et le danger d'un parti

contraire, je dois ajouter aux considérations militaires ci-dessus énoncées (et je vous en donne ma parole) que *mon expédition a eu lieu sous les yeux de mylord Aberdeen, et qu'on lui a donné communication des pièces officielles dont je suis muni*. Vous ne pouvez donc douter, Mylord, *d'agir entièrement dans les vues de votre gouvernement en signant l'armistice avec le roi Joachim*, acte indispensable pour mettre en activité le corps de troupes napolitaines, stipulé dans le traité, et *je vous engage, Mylord, pour l'intérêt commun, à ne pas tarder de conclure une convention d'armistice avec le gouvernement napolitain qui, en fixant sur-le-champ une cessation parfaite d'hostilités entre la Sicile et Naples, rendra efficace l'article du traité que je viens de signer et qui touche la coopération soudaine et active de l'armée napolitaine, jointe à la nôtre en Italie.*

« Un plus long retard de cet armistice pourrait entraîner des suites incalculables pour le bien de la cause commune.

« Je me vois obligé d'y ajouter et de *déclarer officiellement* au nom de mon auguste souverain et de *tous les hauts alliés*, que *vous et moi*, *nous serons responsables envers eux*, si nous retardons la coopération de 50 à 60.000 hommes qui peuvent décider le sort de l'Italie et influer par là efficacement sur celui de l'Europe, *Vous*, Mylord, en retardant plus longtemps les arrangements pour un armistice que j'ai eu l'honneur de vous proposer, et *Moi*, de n'être pas parvenu par mes raisonnements de vous convaincre de ma sincérité. »

Le 12 janvier, Bentinck était en possession de ce mémoire dans lequel, comme on vient de le voir, Neipperg avait eu l'habileté et le soin de lui faire toutes les concessions de nature à flatter son amour-propre, puisqu'il approuvait en principe le projet de débarquement des Anglais en Corse et lui garantissait son entière liberté d'action et le commandement indépendant de son corps d'armée. Malgré ces avances, malgré l'arrivée à Palerme du colonel Berthemy et du capitaine d'Aspre, amenés par la *Furieuse*, ce fut le 21 janvier seulement que lord Bentinck se décida à donner signe de vie à Neipperg.

Tandis que, poussé par Caroline, Murat se jetait dans les bras de la coalition, à la première nouvelle de la défection de Murat, nouvelle qu'elle avait reçue le 9 au matin, Elisa, au contraire, avait écrit à l'empereur pour lui affirmer qu'elle n'en sentait que plus vivement ses devoirs envers lui, qu'elle ne

négligerait rien pour les remplir quels que fussent les inconvénients, et qu'elle ferait tout pour conserver la Toscane à la France. « Je ne pourrai probablement pas, disait-elle[1], attendre les ordres de Votre Majesté pour prendre les mesures que les circonstances me prescriront.

« Mais je supplie Votre Majesté d'être assurée que je ne m'écarterai jamais des sentiments de fidélité que je lui dois. »

Affectant toujours d'avoir conservé son entière liberté d'action, ou n'osant peut-être pas avouer à sa belle-sœur la résolution qu'il n'avait pas craint de prendre, ignorant aussi que la grande-duchesse était déjà au courant des derniers événements de Naples, Murat avait adressé à Elisa une nouvelle lettre[2] dans laquelle tout en précisant quelque peu les dispositions qu'il lui avait par trop énigmatiquement annoncées quarante-huit heures plus tôt, il ne faisait valoir que des arguments plus spécieux les uns que les autres, et se gardait bien de lui dire la vérité. S'il fallait en croire Murat, on venait de lui annoncer de Reggio qu'une expédition de 6.000 Anglais, commandés par lord Bentinck, était prête à sortir des ports de la Sicile pour agir contre la Toscane. Cette nouvelle l'avait décidé à expédier au général Pignatelli-Cerchiara l'ordre de faire partir immédiatement de Rome pour Livourne le 4e régiment d'infanterie légère. Il invitait Elisa à donner les ordres nécessaires pour que ces troupes fussent reçues convenablement. Puis, affectant d'oublier que ses généraux avaient refusé leur concours et leur appui à la grande-duchesse lors du débarquement de Catinelli, il poussait la perfidie jusqu'à lui annoncer le départ prochain de Rome pour Florence de sa garde, chargée « d'arrêter les mouvements des insurgés dirigés contre Arezzo et Florence ». Enfin, comme si cela ne lui suffisait pas encore, le lendemain

1. *Archives des Affaires étrangères*. Toscane, Vᵒ 161, pᶜᵉ 4, fᵒ 10. Elisa, grande-duchesse, de Toscane à l'empereur ; Florence, 9 janvier 1814. Essayant d'excuser sa sœur, Elisa prétendait que « Joachim, fâché de ne pas commander en chef en Italie, n'avait pas eu assez de caractère pour résister à l'influence des étrangers et que la *reine en était désolée* ».

2. *Archives de la Guerre*. Le roi de Naples à la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane ; Naples, 7 janvier 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato, Bologne*, Tit. 17, Rub. 9. *Militare*. On poussait la condescendance et la bonne foi si loin que le 9 janvier, à 4 heures du soir, le commissaire des guerres Chevalier mandait au préfet du Reno : « Le vice-roi a décidé que le gouvernement italien devra faire le service des fourrages tant pour les troupes *françaises que napolitaines* sur les points où ils viendront à manquer, à charge de remboursement par l'administration française. »

même du jour de la signature du traité avec l'Autriche, il osait écrire à sa belle-sœur : « On négocie toujours sans rien conclure, et je crois que les difficultés et les lenteurs que je puis rencontrer ne sont que pour donner le temps à toutes ces expéditions de s'emparer des ports les plus importants, tels que Gênes, la Spezia et Livourne. »

En même temps qu'il avait envoyé au général Pignatelli-Cerchiara l'ordre de faire occuper Livourne, Murat commençait à démasquer ses projets sur Rome. Il lui avait prescrit d'annoncer au général Miollis que, le dépôt du 7e régiment de ligne napolitain devant arriver incessament à Rome avec ses magasins, le roi désirait que ce dépôt fût établi et caserné au château Saint-Ange. Murat invitait en conséquence Miollis à donner des ordres afin que ce dépôt pût entrer au château Saint-Ange dès son arrivée. Miollis était d'autant moins disposé à consentir à une concession aussi dangereuse, et dont il lui était trop facile d'apercevoir et les motifs et les conséquences, qu'il avait suivi d'un œil attentif les agissements des Napolitains depuis leur entrée à Rome et que plus que personne il se défiait de l'attitude de Murat. Il se borna par suite à répondre sèchement à Pignatelli que « le château Saint-Ange était entièrement occupé par la garnison et les approvisionnements[1] ».

Miollis avait d'autant plus de motifs de se défier de Murat et des Napolitains que, dans la dernière lettre qu'il lui avait écrite de Naples en date du 6 janvier, Durand lui avait exposé les raisons qui lui faisaient croire à la conclusion prochaine d'un traité entre Naples et l'Autriche et à la signature d'un armistice avec l'Angleterre. L'attitude et les discours des Napolitains à Rome avaient encore accru sa défiance. Les officiers de Murat répétaient partout que leur roi allait occuper les départements romains, et supprimer ou tout au moins modifier les impôts et la loi sur la conscription. Enfin de nombreux émissaires napolitains sillonnaient le pays. Miollis avait, en conséquence, pressé l'armement et l'approvisionnement du château Saint-Ange et de Civita-Vecchia, dont le général

1. *Archives de la Guerre.* Correspondance du lieutenant général Pignatelli-Cerchiara, commandant la 3e division active et commandant supérieur des troupes napolitaines à Rome avec le général Miollis du 9 au 15 janvier 1814. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, Ve 140, pes 11 et 13, fe 31 et 33. Général Pignatelli-Corchiara commandant la 3e division napolitaine au général Miollis ; Rome, 9 janvier et général Miollis au lieutenant général Pignatelli-Cerchiara ; Rome, 10 janvier 1814.

La Salcette[1] prenait le commandement le jour même. En divisant les troupes disponibles entre ces deux places, Miollis était arrivé à mettre 1.000 hommes au château Saint-Ange, et environ 1.400 à Civita-Vecchia. Mais, en réalité, ces garnisons n'étaient presque entièrement composées que de conscrits nouvellement incorporés qu'on n'allait guère avoir le temps et la possibilité de former, d'instruire et de discipliner[2].

10 JANVIER 1814. — **Tension des rapports entre les généraux Miollis et Pignatelli-Cerchiara. — Lettre de Murat à Miollis. — Lettre de Fouché à l'empereur. — Silence et obstination de lord William Bentinck. — Convention de démarcation passée entre les généraux Nugent et Livron.** — En présence des ordres formels de Murat et du cours nouveau imprimé à la politique napolitaine, le général Pignatelli-Cerchiara ne pouvait s'incliner devant la fière et loyale réponse de Miollis. « N'osant pas deviner, lui écrit-il, les motifs pour lesquels il refusait de recevoir *quelques soldats* du 7e de ligne napolitain dans le château Saint-Ange », il se bornait uniquement à lui faire observer que, le roi se trouvant dans l'impossibilité de s'avancer dans la Haute Italie sans assurer ses communications avec son propre royaume, il était « à craindre qu'un refus aussi positif ne fût interprété par son Souverain comme un signe de doute et d'*intentions sinistres* à son égard de la part du gouvernement français[3] ».

Miollis, de son côté, devait d'autant moins regretter sa réponse et sa résolution que le préfet du Trasimène allait lui signaler le jour même le passage à Spoletto d'un courrier napolitain qui avait eu soin d'annoncer partout où il passait qu'il était porteur du traité conclu entre le roi de Naples et l'empereur d'Autriche[4]. Enfin, s'il avait pu craindre un instant

1. Voir *Annexe XLV*.
2. *Archives de la Guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre: Rome, 9 janvier 1814. Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletano di Storia Patria*) et *Moniteur des Deux-Siciles* du 10 janvier, à propos de l'insertion d'une lettre de Civita-Vecchia du 3 janvier: « Tous les regards des Romains sont en ce moment tournés sur le roi de Naples qui, après être arrivé au faîte de la gloire militaire, a conçu le projet de se mettre à la tête d'une nombreuse armée pour garantir la tranquillité de l'Italie et concourir avec les coalisés au rétablissement de la paix. »
3. *Archives de la Guerre*. Correspondance échangée entre les généraux Miollis et Pignatelli-Cerchiara du 9 au 15 janvier. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 140, pce 14, fo 35. Général Pignatelli-Cerchiara au général Miollis; Naples, 10 janvier 1814.
4. *Archives de la Guerre*. Le général Miollis au ministre de la Guerre: Rome, 13 janvier, 3 heures de l'après-midi.

d'avoir fait preuve de trop de sécheresse et de fermeté dans le ton même de sa réponse, la lettre que Murat[1] lui écrivit ce jour-là ne dut plus lui laisser l'ombre d'un doute sur les projets des Napolitains, bien qu'une fois de plus le roi de Naples eût essayé de ruser, de dissimuler la vérité, dans l'espoir d'abuser de sa situation personnelle et la bonne foi du général.

Essayant de donner le change à Miollis en lui communiquant comme il venait de le faire pour Elisa, la fausse nouvelle d'une expédition anglaise signalée par le général Manhès et dirigée contre la Toscane sans défense, il cherchait à expliquer de cette façon l'ordre donné au général Pignatelli-Cerchiara de porter sur Livourne le 4e d'infanterie légère, dont le mouvement ne devait toutefois commencer que lorsque les Napolitains auraient occupé conjointement avec les troupes de Miollis, le château Saint-Ange. Comme Pignatelli l'avait écrit à Miollis, Murat déclarait, lui aussi, que, dans l'état actuel de l'Italie, il lui était impossible de pousser ses troupes en avant sans avoir établi entre elles et son royaume des communications sûres. Connaissant le caractère ferme et droit de Miollis, il avait fait valoir des raisons plus spécieuses les unes que les autres, et parlé au général des soupçons injustes dont il était l'objet et des dangers que la populace de Rome pouvait faire courir aux Français.

Après avoir exposé les considérations militaires, le roi de Naples avait cependant reconnu l'impossibilité de passer entièrement sous silence la présence de Neipperg à Naples. C'est négligemment et sans paraître attacher aucune importance qu'il lui fait part de ce fait si grave en lui-même. Neipperg est depuis onze jours auprès de lui. « Mais, ajoute-t-il, je n'ai voulu encore rien conclure définitivement avec lui, parce que j'attends des réponses de l'empereur. »

Puis, passant à un autre ordre d'idées et abordant un sujet qui lui tient tout particulièrement à cœur parce qu'il a trait à la réa-

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 140, pce 15, fo 35. Le roi de Naples au général Miollis; Naples, 10 janvier 1814. Murat aurait d'autant mieux pu s'épargner cette perfidie absolument inutile que, dès le 8 janvier, Miollis prévenu par Durand savait exactement à quoi s'en tenir. Le général avait même transmis de suite la lettre de Durand à Fouché en lui annonçant qu'il avait « pris les mesures exigées par les circonstances». Lui accusant réception de cette communication, Fouché lui répondit dans des termes pour le moins singuliers de sa part. « Dans cette circonstance *extraordinaire*, nous avons besoin *de beaucoup de mesure*. Heureusement vous avez autour de vous des hommes éclairés et dévoués à l'empereur. » (Cité par le baron Albert Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, V, 18-19.)

lisation de ses rêves d'agrandissement et d'annexions, il change subitement de ton et devient autoritaire, cassant et menaçant :

« Je vous ai prévenu par ma lettre *du 15 décembre* que je prenais le commandement de tous les pays occupés par mes troupes. Vous ne m'avez pas répondu, parce que, sans doute, vous ne vous y êtes pas cru autorisé et que vous avez voulu attendre des ordres de votre gouvernement, que vous devez avoir reçus à l'heure qu'il est. *Je vous déclare donc que, si vous persistez à ne pas vouloir exécuter mes ordres*, surtout dans un moment où nous sommes à la veille de voir nos communications avec la France interceptées, *je me verrai forcé de pourvoir au commandement militaire des Etats Romains*. J'aime à me flatter que, pénétré de votre position, de celle des Français en Italie et *surtout de la mienne*, vous m'éviterez ce désagrément et que vous voudrez bien, au contraire, concourir avec moi au maintien de la tranquillité des Etats Romains et à la sûreté des Français qui s'y trouvent[1]. »

La communication de Miollis, les lettres de Murat à Elisa, et surtout la lettre que lui avait écrite la reine de Naples, avaient, d'autre part, obligé Fouché à rompre un silence qu'il aurait assurément préféré pouvoir garder pendant quelques jours de plus. Forcé de rendre compte à l'empereur plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, il lui écrivit une lettre par laquelle il espérait lui démontrer qu'un concours fortuit et fatal de circonstances avait seul amené l'insuccès de sa mission :

« Sire,

« Je m'empresse d'informer Votre Majesté que la reine de Naples vient de me faire tenir l'avis suivant :

« Tout est encore une fois changé dans notre politique « depuis votre départ. Les rapports sinistres sur la situation de

1. Dès le lendemain, 11 janvier à 5 heures du soir, Miollis faisait connaître sa réponse à Murat. Il avait demandé à l'empereur après réception de la lettre du 15 décembre des ordres relativement au fort Saint-Ange. N'ayant encore rien reçu, il priait le roi d'attendre comme lui cette réponse. D'ailleurs Murat « peut se rassurer. Le peuple de Rome est absolument tranquille et la meilleure preuve que les communications sont assurées, c'est que le général a reçu la dépêche par laquelle le roi le remerciait pour le bon accueil qu'il avait fait aux troupes napolitaines » (*Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p°° 17, f° 37. Général Miollis au roi de Naples : Rome, 11 janvier, 5 heures soir).

« l'Empire, sur l'invasion de nos ennemis qui attaquent à la fois « toutes les parties de la France, l'arrivée du comte de Neipperg, plénipotentiaire d'Autriche et de M. Graham, envoyé « par lord Bentinck, ont fait tout à coup sur les imaginations « l'impression la plus vive.

« L'éruption de Vésuve n'a pas été plus prompte et plus « éclatante que le bouleversement des têtes napolitaines. J'ai « vu s'évanouir, sans espérance de retour, le résultat de nos « entretiens avec le roi et de votre mission près de lui. *Nous « n'avons plus à délibérer que sur les conditions de notre « alliance avec les puissances coalisées*. Jusqu'à présent, le « roi a rejeté la proposition d'entrer dans la guerre qu'on « fait à la France mais on *persiste à ne vouloir accepter aucune neutralité*. Jugez de notre situation, vous qui connaissez mon amour pour l'empereur. Si le fatal traité est signé, « vous en serez prévenu sur-le-champ. »

Après avoir reproduit cette lettre de Caroline qu'il communiquait à l'empereur pour essayer de lui prouver qu'on ne saurait lui reprocher une défection qu'il avait pourtant bien mollement et bien faiblement combattue, qu'il avait vu se préparer sous ses yeux, qu'il excusait et qu'il approuvait même jusqu'à un certain point, comme peut tout au moins le faire croire une lettre qu'il écrivit à ce propos à Murat le 20 janvier 1814, et que nous aurons lieu de citer, le duc d'Otrante examinait, avec le grand sens politique, que ses ennemis, même les plus déclarés ne sauraient lui contester, les causes et les conséquences de l'acte auquel le faible et infortuné roi de Naples avait consenti :

« SIRE,

« Je viens d'affliger Votre Majesté. J'aurais voulu au prix de mon sang épargner à votre âme ce dernier coup. J'ai fait tous mes efforts pour arracher le roi à sa capitale, parce que j'avais le pressentiment des pièges qu'on lui préparait. Son caractère facile lui a fait accueillir des négociations dangereuses. *Il n'y a vu d'abord que la conservation et la paix de ses Etats*. Son cœur se soulevait quand je lui représentais qu'on finirait par venir lui proposer d'unir ses armes à celles de la coalition. « C'est, lui ai-je souvent répété, la première

« liaison avec nos ennemis qu'il faut craindre parce que là « commence la chaîne de toutes les autres. »

« Je vais encore essayer d'écrire au roi qui cependant ne répond plus à mes lettres. J'acquitterai envers lui un dernier devoir en *mettant devant ses yeux le tableau de l'avenir. S'il pouvait y croire, il en serait épouvanté* : car il aime Votre Majesté.

« J'ai eu l'honneur de vous écrire que le plus fort obstacle que j'ai trouvé près de ce prince en l'engageant à faire marcher son armée sur le Pô était *son antipathie contre le vice-roi*. L'idée de se voir sur la même ligne que lui, et peut-être la crainte de contribuer à ses succès militaires, ont toujours arrêté ses meilleures résolutions. L'ennemi connaît cette disposition du roi : il lui offre le commandement général de toutes les armées coalisées en Italie ; il lui promet les moyens de repousser le vice-roi. On dérobe ainsi par cet artifice à sa vue, tout ce qu'il y a de révoltant dans les propositions qu'on lui fait. *Il croira ne se battre que contre le vice-roi en signant un traité contre sa patrie.*

« Sire, la position de la grande-duchesse va devenir délicate et difficile. Vous approuverez sans doute que je ne l'abandonne pas dans cette circonstance. Je resterai à Florence jusqu'à ce que j'aie reçu de nouveaux ordres de Votre Majesté. Quel que soit l'événement, il ne sera jamais au-dessus de mon courage et de mon dévouement.

« *P.-S.* — Je n'ai pas besoin de dire à Votre Majesté que j'ai donné connaissance au vice-roi des dispositions de la cour de Naples et du traité qu'elle est dans le cas de faire avec la coalition[1]. »

La frégate *la Furieuse* avait appareillé le 10 de Naples[2], faisant voile pour Palerme, et ayant à son bord le colonel Berthemy, aide de camp de Murat et le capitaine baron d'Aspre, que Neipperg lui avait adjoint et auquel il avait confié, pour la communiquer et la remettre à lord William Bentinck, une copie authentique du traité qu'il venait de conclure. En attendant, comme il le reconnaît lui-même dans une dépêche

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p°° 12, f° 32. Le duc d'Otrante à l'empereur. Florence, 10 janvier 1814.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p°° 22, f° 31. Dépêche de Durand au duc de Vicence : Naples, 11 janvier 1814.

adressée à lord Aberdeen le 22 janvier[1], lord Bentinck avait reçu, le 10, à Palerme la fameuse dépêche du 12 décembre que Neipperg lui faisait tenir afin de lui bien prouver qu'Aberdeen était autorisé par son gouvernement et l'autorisait, lui, Bentinck à signer d'accord avec l'Autriche une convention garantissant Naples à Murat *sub spe rati*, et sous condition d'une indemnité accordée à la Maison royale de Sicile. Il semblait que, après avoir pris connaissance d'un document aussi concluant, Bentinck aurait dû s'incliner devant les résolutions de son gouvernement et se hâter de signer un armistice avec Murat. Tout autre que lui eût agi de la sorte et aurait cherché à se faire pardonner par son empressement une attitude qui aurait dû être jugée sévèrement et qui aurait pu aisément entraîner son rappel et sa disgrâce. Bentinck, au contraire, persista dans son obstination. S'attachant plus que jamais à poursuivre la réalisation de son programme, il ne bougea pas plus que s'il n'avait rien reçu, et quand il répondit à Aberdeen et à Neipperg les 21 et 22 janvier, ce fut uniquement pour leur présenter d'abord des observations, et pour leur annoncer ensuite pour le 27 son arrivée à Naples, arrivée qu'il trouva d'ailleurs moyen de retarder encore.

Pendant ce temps, le général Nugent venait de passer avec le maréchal de camp Livron une convention aux termes de laquelle les avant-postes autrichiens se retireraient sur la rive gauche du Pisatello (Rubicon), tandis que les avant-postes napolitains borderaient la rive droite[2].

En transmettant le lendemain au feld-maréchal Bellegarde les lettres qu'il avait reçues de Neipperg et du général Aymé, Nugent n'avait pas manqué d'appeler son attention sur les concessions insignifiantes qu'il avait cru devoir faire en réponse aux exigences bien autrement sérieuses des Napolitains. C'était cependant là le premier acte ayant un semblant de caractère officiel qui eût été signé depuis l'entente. Le pauvre et naïf roi de Naples ne devait que trop apprendre à ses dépens qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

Nugent[3] avait, cette fois encore, bien dépeint la situation au

1. Cf. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Lord William Bentinck à lord Aberdeen; Palerme, 22 janvier 1814 (citée plus loin).
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent*), 10 janvier, XIII, 38.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Ravenne, 11 janvier, I, 113 *c*.

feld-maréchal. « La lettre du général Aymé, lui disait-il, avait trait à une proposition que le général Livron devait lui faire, mais dont il n'avait pas osé lui parler. Le général napolitain s'était, en effet, borné à l'entretenir de l'évacuation de la route de Rimini à Bologne. Nugent avait purement et simplement refusé d'accéder sans ordres à cette demande, et il avait donné à Livron des raisons plus ou moins plausibles, mais dont celui-ci s'était contenté. Livron avait toutefois prié Nugent de transmettre sa demande à Bellegarde en lui faisant remarquer que cette bande de terrain lui était nécessaire pour assurer les fourrages de la cavalerie napolitaine. Nugent n'en était pas moins arrivé à ses fins, et jusqu[illegible] nouvel ordre le Rubicon devait servir de ligne de [illegible]rc[illegible]tion aux avant-postes. Le général autrichien avait uniqu[illegible]ent consenti à avoir, le 12, à Forli, avec Livron, une nouvel[illegible]evue à laquelle devait probablement assister le généra[illegible]ince Strongoli-Pignatelli. Bellegarde, comme nous aurons l[illegible] de le relever, devait d'ailleurs approuver la résolution prise par Nugent. C'était là, dès le début de l'alliance, la confiance qu'on témoignait aux Napolitains.

Le petit corps de Nugent av[illegible] reçu ce jour-là un renfort insignifiant et, de plus, de valeur douteuse. Le major Lazarich, venant de Trieste, était arrivé à Comacchio avec le reste de la Landwehr d'Istrie. Mais, tandis que Nugent recevait ces soldats improvisés, qui, comme les Tyroliens volontaires, pouvaient rendre de réels services tant qu'il s'agissait pour eux de défendre leurs foyers, le feld-maréchal-lieutenant Marschall se plaignait à Bellegarde de la négligence et de l'indiscipline des autres fractions de la Landwehr d'Istrie qu'on avait cependant établies dans un poste de tout repos à Cavallino, et que, malgré cela, le feld-maréchal-lieutenant Marschall considérait comme incapables de défendre les points qu'on leur avait confiés[1].

Tout continuait à être absolument calme sur toute la ligne. Mais, malgré l'arrêt complet des opérations, on n'était pas parvenu à arrêter les désertions assez nombreuses dans les rangs des Autrichiens.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 12 janvier, 2 heures soir, I, 79.
K. u. K. Kriegs-Archiv. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. Bellegarde; Padoue, 10 janvier I, 81. Le général Nugent avait envoyé le même jour à Bellegarde (*Ibidem*, Ravenne, 10 janvier, I, 82 et 1 ad 82) l'état suivant des troupes françaises en Italie :

11 JANVIER 1814. — **Remise de la garnison de Zara aux avant-postes Français. — Etat de situation de l'armée de Bellegarde. —Le comte de Mier de retour à Naples. — Signature du traité de paix entre Naples et l'Autriche.** — La journée du 11 janvier est encore plus insignifiante que la précédente sous le rapport des opérations militaires. Nugent se borna à donner l'ordre d'établir un pont sur le Reno à Bastia (sud d'Argenta) et Csivich à faire d'Aquilea une reconnaissance du fort de Grado, qu'au lieu de bloquer, on avait jusque-là observé d'assez loin. A l'extrême aile droite autrichienne, Sommariva, de retour à Rovereto, repliait en arrière du Tonale, rendu absolument impraticable par les neiges et les avalanches, les postes avancés qu'il avait établis sur le col. On avait, en outre, embarqué à Riva et remis aux avant-postes français la garnison de Zara, forte de 40 officiers et de 242 hommes[1]. Enfin l'effectif de l'armée autrichienne s'était sensiblement accru depuis l'établissement de la situation du 1er au 10 janvier. L'état du

ÉTAT DES TROUPES FRANÇAISES EN LOMBARDIE VERS LA MI-JANVIER

	Bataillons	Escadrons	Hommes	
Généraux Zucchi et Pino	16		8.000	Mantoue.
4e division d'infanterie	19	3	9.950	Castagnaro. Legnago.
Généraux Grenier et Verdier. Divisions Fressinet, Quesnel et une partie de la 3e division. Division de cavalerie Mermet. Garde royale, général Lechi	33	19	19.300	Vérone. Zevio. Villafranca. S. Giovann Lupatoto. Vérone. Valeggio. Villafranca.
Division Palombini	9		5.200	Rivoli. Bussolengo.
Général Campagunola	5		2.500	Brescia et environs.
Division Severoli	10	4	5.500	Milan, sur le lac Majeur, le lac de Côme et Bergame.
TOTAL	92	26	50.450	

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 11 janvier, XIII, 38. (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4 (*Operations Journal Sommariva*) XIII, 1. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au duc Decrès, Ministre de la Marine; Paris, 18 janvier. Le vice-roi l'avait informé par une lettre du 11 qu'il avait dirigé sur Gênes les marins de la flottille de la Dalmatie et de celle de l'Albanie qui avaient concouru à la défense de Zara et envoyé à Paris les commandants de ces flottilles.

11 au 20 accuse, en effet, une augmentation de 20 bataillons, de 10 escadrons, soit de près de 18.000 hommes et de 600 chevaux.

Il est toutefois essentiel de constater que, au lieu de 95 officiers et de 10.478 hommes en traitement aux hôpitaux, le chiffre des malades s'élevait d'après la nouvelle situation à un total de 159 officiers et 17.006 hommes, sur un effectif général de 86.511 hommes[1].

Du côté du lac de Garde, le général Bonfanti, prévenu par le colonel Duché, qui commandait à Salo, que les Autrichiens avaient depuis quelque temps déjà requis 4 à 500 paysans et les employaient à rendre la route de Riva à Tremosine praticable pour l'artillerie et la cavalerie, avait envoyé à Vestone (Val Sabbia) 2 compagnies de Dalmates et prescrit au colonel de réunir le bataillon du 35e léger à Salo[2].

En Piémont, les Autrichiens tenaient la route du Saint-Bernard et, pour tenter de les en débusquer, le commandant du département de l'Agogna attendait à Aoste l'arrivée des renforts qu'on lui avait promis, mais qu'on avait grand'peine à lui fournir[3].

En Lombardie, le service des vivres ne se faisait plus qu'avec la plus grande difficulté. Il fallait prévoir le moment où force serait d'avoir recours aux réquisitions pour parvenir à l'assurer : mais comme, d'autre part, il s'agissait également de ménager le plus possible les populations qu'on avait intérêt à ne pas s'aliéner complètement, le duc de Lodi appelait l'attention du vice-roi sur la nécessité de réglementer cette mesure, malheureusement inévitable à brève échéance[4].

Dans les Etats romains, il avait fallu réprimer une tentative d'insurrection qui avait éclaté à Montefiascone, et le général Miollis avait reçu du ministre de la Guerre de Naples l'avis de l'arrivée à Rome, le 20, d'un nouveau régiment d'infanterie napolitaine fort de 2.000 hommes[5].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Bellegarde). Etat de situation de l'armée d'Italie du 15 au 20 janvier I, 246. Dans les chiffres donnés on n'avait pas fait figurer les deux bataillons du régiment Vacquant qui ne devaient arriver à Villach que le 19 janvier.

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Général Bonfanti au général Fontanelli; Brescia, 10 et 11 janvier 1814.

3. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 48. Commandant du département de l'Agogna au général Fontanelli ; Novare, 11 janvier 1814.

4. *Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril.* Le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 10 janvier 1814.

5. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome, 11 et 12 janvier 1814.

Bien que définitivement conclu dès le 8, le traité d'alliance entre l'Autriche et Naples ne fut officiellement signé à Naples que le 11 janvier[1]. Neipperg avait tenu à attendre le retour du comte de Mier qui, bien qu'ayant fait diligence, n'avait pu arriver que le 11 au matin[2].

A peine rentré à l'hôtel de l'Ambassade, Mier y avait été rejoint par Gallo et conduit par lui près du roi qu'il trouva très ému et très agité. Mier a d'ailleurs eu le soin d'enregistrer dans la dépêche qu'il adressa à Metternich le 16 janvier les principales phases de ce long et curieux entretien.

« J'ai tout fait ce que l'Autriche a voulu, lui dit le roi[3]. J'ai signé aveuglément l'alliance que le comte de Neipperg m'a soumise, mettant autant de confiance dans l'amitié et l'intérêt que l'empereur François veut bien me témoigner, et dans sa promesse de me faire obtenir à la paix générale une indemnité pour les sacrifices auxquels j'ai souscrit, que dans les tran-

1. Voir *Annexe XLVI*, le texte complet du traité et des articles additionnels et secrets.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V• 140, p•• 23, f• 52. Dépêche 7. Durand au duc de Vicence, 12 janvier 1814. En rendant compte de l'arrivée de Mier, Durand annonçait le départ de Graham parti en même temps que MM. de Menz et de Coussi pour se rendre près de lord Aberdeen. Cf. *Diario Napoletano de Nicola*, 12-13 et 29 janvier (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

3. Mier à Metternich. N• 1, Naples, 16 janvier 1814 (*en français*). *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Dans une autre dépêche en date du même jour (P. S. 1 ad rapport n• 1), Mier disait encore à Metternich : « Le comte de Neipperg s'étant chargé d'informer Votre Altesse de tout ce qui a rapport à sa correspondance officielle avec lord William Bentinck, je me bornerai à lui soumettre quelques observations sur les retards et les suites fâcheuses que la *mauvaise volonté du général anglais* peut amener sur la marche des affaires en Italie. » Et il ajoute : « Le roi ne se voyant pas en sûreté du côté des Anglais, lord William Bentinck *l'ayant fait prévenir qu'il tâcherait de lui faire tout le mal possible*, a contremandé le départ de plusieurs corps de troupes hors du royaume, qui étaient destinés à renforcer son armée en Italie. Il a aussi retardé la marche des arrangements à prendre dans les pays occupés par ses troupes. Nous étions convaincus que, sans attendre la ratification de notre traité, Sa Majesté Napolitaine ferait occuper militairement tout le pays où se trouve son armée, qu'elle se mettrait en possesion, de gré ou de force, des forts et ports de mer, ferait désarmer les troupes ennemies qui s'y trouvent, établirait un gouvernement provisoire en conservant la forme du gouvernement y existant, renvoyant tous les employés français d'origine et les remplaçant par des nationaux, comme cela a été pratiqué dans d'autres pays occupés par les armées alliées. Mais le refus du général anglais à la conclusion d'un armistice avec le gouvernement avait mis de l'indécision et du retard dans ce que le roi s'était proposé d'exécuter. » Cf. *Annexe*. Traité entre l'Autriche et Naples. Voir *Annexe XLVI*.

sactions et résolutions que nous aurions pu passer à cet égard pour le moment.

« Je remets entièrement mes intérêts entre les mains de l'empereur François, et me place avec confiance sous l'égide du gouvernement autrichien. Je suis convaincu que je ne m'en repentirai jamais. L'Autriche aura soutenu un allié qui lui restera dévoué tant par reconnaissance que par l'intérêt de ses peuples. Mais je vous répète encore que vous devez m'agrandir, me rendre plus fort pour que je ne vous sois plus à charge. *Vous ne tirerez aucun parti de ces petits Etats que vous voulez établir en Italie*. Mettez-moi à même de pouvoir entretenir toujours une armée de 60.000 hommes, et le repos de l'Italie et votre influence y seront assurés. Que je sois en état de soutenir le premier choc d'un ennemi qui viendrait vous y attaquer et de vous donner le temps de venir à mon secours, et dans cette position, l'Autriche et le roi de Naples, munis d'un d'un intérêt commun, braveront les entreprises hostiles des autres puissances. »

Mier répondit au roi que l'Autriche méritait sa confiance par la persévérance qu'elle avait mise à soutenir et à défendre ses intérêts auprès des autres puissances ; qu'il devait bien se pénétrer de l'idée qu'il devra à l'Autriche seule la conservation de sa couronne ; que non seulement les véritables intérêts de son pays, mais aussi la reconnaissance devaient l'engager à seconder les vues de Vienne ; que, suivant une bonne ligne de conduite, exécutant franchement ses promesses, il pouvait être sûr que l'Autriche le soutiendrait en toute occasion ; enfin que lui, Mier, était même autorisé à lui promettre dans ce cas des avantages et des agrandissements à la paix générale.

Le roi, en protestant alors de sa ferme résolution de tenir tous ses engagements, lui répondit : « Pourquoi ne pas m'assurer d'avance ce que vous promettez de m'accorder à la paix générale? Cet engagement resterait secret et je serais plus tranquille sur l'avenir. »

Mier fit valoir que pareil engagement n'avait eu lieu avec aucune puissance, que tout avait été remis à la paix générale et que, si l'on avait commencé par discuter les intérêts de chacun en particulier, les armées alliées ne seraient pas encore de l'autre côté du Rhin. Sans se laisser ébranler par ces explications, le roi ne cacha pas à Mier combien il était pénible pour lui de devoir se battre contre les Français et qu'il n'avait

fait ce sacrifice que pour protéger les intérêts de ses peuples. Il avait agi en roi de Naples et fait taire toutes les autres considérations. Il avait d'abord voulu attendre le retour de Mier pour signer l'alliance, certain que les ouvertures dont il l'avait chargé et la connaissance entière qu'il avait de ses vues lui auraient procuré de meilleures conditions et des avantages réels et positifs. Mais, réflexion faite, il n'avait voulu mettre aucun obstacle, aucun retard à la conclusion de l'arrangement.

Mier à bout d'arguments crut pouvoir triompher de sa résistance en lui disant que ses instructions et ses pouvoirs étaient en tout semblables à ceux du comte de Neipperg, que sa présence n'aurait apporté aucun changement à la négociation, et en lui répétant « qu'il était seulement autorisé à l'assurer que l'empereur d'Autriche se prêterait volontiers à lui faire obtenir, à la paix générale, des avantages et des agrandissements en proportion des efforts faits pour coopérer aux vues des alliés ».

Cette conférence se prolongea, Mier le dit lui-même, fort avant dans la nuit et, « tout ce que Murat lui avait dit lui ayant prouvé que l'on pouvait compter sur le roi de Naples », Mier reconnut la nécessité d'accorder au moins une satisfaction partielle aux exigences dont il lui avait été impossible de triompher.

Aux termes du traité offensif et défensif qui fut le jour même revêtu des signatures de Gallo, de Neipperg et de Mier, et qui avait pour but la continuation de la guerre contre la France en vue du rétablissement de l'équilibre politique en Europe, l'Autriche garantissait à Murat les Etats qu'il possédait en Italie. Elle promettait ses bons offices pour hâter la conclusion de la paix entre Naples et l'Angleterre. Elle s'engageait à tenir en campagne en Italie une armée de 60.000 hommes que Murat devait renforcer de 30.000 Napolitains. Le commandement en chef était attribué au roi de Naples et, en son absence, au général en chef de l'armée autrichienne. Par différents articles additionnels et secrets, l'Autriche s'engageait en outre à obtenir du roi Ferdinand la reconnaissance de la cession de Naples à Murat, qui, de son côté renonçait à la Sicile, et indemniserait Ferdinand. Elle assurait de plus à Murat un accroissement territorial calculé sur l'échelle de 400.000 âmes à prendre sur les Etats Romains.

La ratification de ce traité et des articles additionnels et se-

crets devrait être échangée à Naples dans le plus bref délai[1].

12 JANVIER 1814. — **Le traité du 11 janvier et le rôle de la reine Caroline. — L'empereur, Murat, Elisa et Fouché. — La situation à Rome et la révolte des prisons. — Mise en état de défense de Pizzighettone. — Mesures prises par le vice-roi.** — Le sort en était jeté. Grâce à l'attitude énergique de Neipperg, et plus encore grâce à la pression et à l'influence de la reine Caroline, la France avait un ennemi de plus sur les bras, et la coalition s'était assuré un nouvel allié. A partir de ce moment, l'infortuné roi de Naples courait aveuglément à sa perte. Son inexpérience, sa dissimulation, son manque absolu de sens politique auraient à eux seuls suffi, peut-être même sans la haine irréconciliable que lui avait vouée Bentinck, à précipiter sa chute, et, comme l'empereur François d'Autriche devait le dire le 29 juillet 1814, un peu plus de six mois après la signature de ce traité qui semblait assurer à Joachim la réalisation de ses rêves ambitieux, « Murat allait devenir lui-même l'auteur de sa ruine ». Il n'avait pas compris que les alliés, dès qu'ils seraient redevenus les maîtres de l'Europe, ne verraient plus dans le fils de l'aubergiste, improvisé roi de Naples par la volonté et les victoires de Napoléon, qu'un aventurier, qu'un soldat de fortune déplacé sur un trône.

Plus encore que les autres membres de la famille de l'empereur, Murat avait poussé l'aveuglement et la folie jusqu'à croire qu'il lui serait possible, non seulement de conserver sa couronne après la chute de Napoléon, mais d'agrandir son royaume en faisant cause commune avec les alliés. Ne songeant plus qu'à sa personne et à sa dynastie, il tomba de lui-même dans le piège que lui avait tendu la diplomatie de la coalition et s'y précipita avec tant d'éclat qu'il démontra du même coup son incroyable incapacité politique.

Usant de l'ascendant que la supériorité de son intelligence lui avait facilement assuré sur un caractère aussi faible, aussi mobile et aussi changeant que celui de Murat, ce fut surtout la reine Caroline qui le poussa dans cette voie néfaste. Dans l'âme

1. Comme le fait remarquer le *Chancelier Pasquier* dans ses *Mémoires*, t. II, p[es] 156-160 (note), ce traité, nous le verrons par la suite, fut modifié dans plusieurs de ses conditions que les Anglais trouvèrent trop favorables à Murat et ils ne consentirent à y accéder qu'après ces modifications qui restreignaient beaucoup les vues ambitieuses que Murat avait conçues pour l'agrandissement de son royaume dans lequel il comptait faire entrer la plus grande partie des États du Pape.

de Caroline, la soif du pouvoir était parvenue peu à peu à l'état de folie. Elle avait pris en elle la forme impérieuse d'un vice. Elle se sentait comme Napoléon capable de régner sur le monde; elle se croyait l'étoffe d'une Marie-Thérèse ou d'une Catherine. Elle cherchait à remplacer le génie qui lui faisait défaut, les grandes vues qui lui manquaient, par la duplicité, par l'audace, par l'absence de scrupules. Elle ne craignait pas d'étouffer ses bons instincts, d'oublier tous ses devoirs, et de devenir tout à coup insensible à toutes ses affections.

Malgré son incontestable esprit, son grand caractère et sa tête forte, Caroline n'avait, pas plus que Murat, entrevu les pièges que cachaient les clauses de ce traité qui contenait une foule de promesses vaines et illusoires à côté de stipulations dont la réalisation était manifestement impossible. Elle n'avait pas songé au danger que devait cependant lui faire pressentir l'attitude nettement hostile de Bentinck.

Elle aussi n'était pas arrivée à comprendre que l'alliance avec Naples était nécessaire, indispensable au succès de la coalition. Elle n'avait pas su tirer parti d'une situation qui permettait d'exiger des garanties formelles au lieu de se contenter de simples promesses et de l'offre de bons offices qui ressemblaient à une aumône. Sa soif immodérée de pouvoir et de domination l'avait empêchée de voir que la coalition n'avait aucun intérêt à presser la ratification d'un traité qu'un seul de ses membres avait réussi à faire accepter presque sans discussion, qu'on ne manquerait pas d'amuser, de berner Murat pendant quelque temps, qu'on n'avait voulu que le jeter dans la lutte sans pour cela se lier avec lui par des engagements formels, qu'il allait devenir, entre les mains des alliés, un jouet et un instrument, en un mot, qu'on le tenait et qu'on pourrait désormais faire de lui tout ce qu'on voudrait.

Si Murat avait eu autant de sens politique qu'il avait d'ambition, autant de perspicacité qu'il avait de courage sur le champ de bataille, avant même de jeter le dé, il aurait compris qu'il n'y avait désormais de salut pour lui que s'il parvenait à retremper le peuple, à transformer l'Italie par de nouvelles institutions. Il ne suffisait pas de faire une levée de boucliers contre la France. Il fallait, au nom de la liberté et de l'unité, soulever ouvertement, et dès le premier jour de son retour, la péninsule tout entière contre ses oppresseurs, et profiter, pour tenter d'affranchir l'Italie, de cette occasion unique, du fait que, forcée par les circonstances du moment, loin de

s'opposer à ce mouvement, l'Autriche avait besoin de son concours et de son appui. Alors, seulement le roi de Naples, à la tête de ce peuple italien qui l'aurait reconnu pour chef, aurait pu se faire valoir auprès des alliés et jouer un grand rôle dans l'histoire du monde. Mais ce rôle, il ne sut pas et ne pouvait pas le jouer, par cela même qu'il était au-dessus de ses forces. Ce brillant sabreur, cet incomparable entraîneur de cavalerie n'avait rien de ce qu'il fallait pour rallier autour de soi tout un peuple au nom de l'indépendance, de la liberté et de l'unité. Aussi incapable de régner sur une grand nation que de commander en chef une grande armée, il hâta par sa défection la chute de son bienfaiteur « et devint, bien avant ses malheurs et sa triste fin, un objet d'indignation pour la France et l'Italie, de raillerie pour l'Autriche, et de mépris pour le reste de l'Europe[1] ». Telle devait être quelques semaines plus tard la conséquence inévitable de la politique incertaine, de l'attitude douteuse et suspecte de Murat.

« Que la défection de Murat, dit à ce propos le chancelier Pasquier, soit allée jusqu'à tourner ses armes contre l'auteur de sa fortune, contre celui de qui lui venaient toutes ses grandeurs, voilà ce qu'on ne devait pas supposer. Encore moins devait-on croire qu'il y serait poussé par sa femme. »

« Chez tous les membres de cette étrange famille de Bonaparte, l'ambition a constamment dominé toutes les affections. Il aurait au moins fallu qu'elle ne les aveuglât pas complètement sur leur propre situation. Il était insensé de croire qu'un établissement aussi fragile, à l'extrémité de l'Italie, serait en état de se maintenir en face de la Sicile appartenant encore à l'ancienne dynastie, quand la puissante main qui l'avait fondé ne serait plus là pour le maintenir. »

Le chancelier Pasquier est, de plus, disposé à penser que ni Murat ni sa femme ne prévoyaient la chute complète de Napoléon, mais que, connaissant les propositions de Francfort, ils ont pu croire que le parti qu'ils prenaient aurait seulement pour conséquence de forcer l'empereur à accepter ces propositions et à se contenter d'être empereur des Français avec le Rhin, les Alpes et les Pyrénées pour limites de son empire. « Mais, ajoute le chancelier Pasquier, quoi qu'il en puisse être, l'histoire

1. Lieutenant général d'Ambrosio, *Précis militaire et politique de la campagne de Murat en Italie en 1815* (Baron A. Lumbroso, *Carnet littéraire et politique*, février 1899).

dira qu'ils ont plus que personne, contribué dans ce dernier moment à la ruine entière de Napoléon. » En effet, si Murat avait amené ses forces au secours de celles que commandait le prince Eugène dans la Haute Italie, non seulement il n'était pas impossible qu'ainsi réunis ils parvinssent à la défendre, mais ils pouvaient même arriver à menacer encore une fois les Etats héréditaires de l'Autriche. Au lieu de cela, les 30.000 Napolitains, qui marchaient depuis le commencement de décembre dans la direction de Florence et d'Ancône allaient se tourner contre ceux que jusqu'alors ils avaient eu l'air de vouloir secourir et renforcer.

A côté du jugement que le chevalier Pasquier porta plus tard sur des événements dont il avait été le témoin, il est indispensable, ou tout au moins curieux, de consigner l'appréciation de Fouché qui, comme Pozzo di Borgo[1] devait l'écrire à Nesselrode dans d'autres circonstances, « venait une fois de plus de consommer les malheurs de sa patrie avec des négociations à son profit, et combinait[2] des révolutions nouvelles. au moment où la plupart des puissances étrangères victorieuses, préparaient le démembrement de la France ».

Quoi qu'il en dise, la signature du traité entre Naples et l'Autriche n'avait pas pu surprendre Fouché. Il ne lui en fallait pas moins essayer de fournir des explications à Caulaincourt, et c'était là chose d'autant moins aisée pour lui que, dans ses dernières lettres, il avait donné au duc de Vicence des espérances sur Naples. Fouché n'était pas homme à s'embarrasser pour si peu. Quand il a adressé son dernier rapport à Caulaincourt, Neipperg n'était pas encore arrivé à Naples et il ne pouvait pas s'imaginer que Murat, après avoir paru comprendre le danger de négocier avec la coalition, en viendrait à traiter à nouveau et ouvertement avec elle, à signer même une convention avec elle. Il lui faut bien reconnaître le fait, puisque la grande duchesse Elisa ne va pas manquer de communiquer à l'empereur la lettre[3] par laquelle,

1. *Correspondance du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode*, t. II, Pozzo di Borgo à Nesselrode; Paris, 31 mars, 12 avril 1817.

2. Cf. Plus loin la lettre du duc d'Otrante à Murat; Florence, 20 janvier 1814.

3. La grande-duchesse avait vu clair dans le jeu de Murat auquel elle adressa le jour même une belle et digne réponse que nous enregistrons plus loin. Elle aussi, elle avait prévu les événements avec une clairvoyance qui faisait défaut au roi de Naples.

« Je viens de recevoir aujourd'hui par *l'Estafette* une nouvelle lettre du roi en date du 9. J'en envoie copie à Votre Majesté et j'y joins ma réponse.

« Je ne puis me dissimuler que l'intention du roi ne soit de s'emparer des

sans lui avouer encore toute la vérité, Joachim la prévient qu'il envoie deux régiments à Livourne, sous prétexte de s'opposer à une descente des Anglais, et 2.000 hommes de sa garde à Florence pour garantir cette ville contre les insurgés.

Après avoir enregistré le bruit répandu dans le pays par les émissaires de Murat que le grand-duc de Würzburg[1] est destiné au grand duché de Toscane, Fouché, non content de critiquer vivement la conduite du roi de Naples, examine les conséquences, fatales pour lui, de l'acte qu'il vient de commettre. Lui aussi, il pense que le roi de Naples va forcément ouvrir l'Italie à des princes qui ne croiront à la solidité de leur établissement que lorsqu'ils auront renversé le seul trône qui reste encore debout de tous ceux que l'empereur a fondés. Il se propose encore d'écrire à Murat pour lui reprocher sa conduite peu loyale avec la grande-duchesse. Enfin, lui qui n'a jamais eu peur de s'engager dans les voies les plus tortueuses,

points les plus importants de la Toscane. Je vois avec peine qu'il emploie, pour y parvenir, des prétextes sur lesquels je ne me fais pas illusion.

« Les troupes du roi occupant Bologne et la Romagne, et le nombre des brigands tirés de l'Italie, que l'Autriche a enrôlés pour ravager les arrondissements d'Arezzo et de Modigliana, s'augmentant chaque jour, je n'ai point d'espoir d'opposer aux troupes napolitaines une force suffisante, si le roi se décide à tirer l'épée contre la France. La position du vice-roi ne lui permet pas d'augmenter mes forces, qui, comme Votre Majesté le sait, ne se composent que de conscrits sur lesquels il y a peu à compter.

« Les Toscans aiment peu les Napolitains, mais je ne puis attendre qu'ils s'arment contre eux. Les idées d'indépendance sont tellement répandues en Italie depuis deux mois, les événements ont tellement réveillé l'espoir d'un changement, que les Toscans, sans rien faire pour se révolter, n'osent même pas s'opposer aux brigands. Le caractère de ce peuple paisible est d'attendre. Tout en détestant le joug des Napolitains, les Toscans le souffriront comme pouvant amener des circonstances propres à les conduire au seul objet de leurs regrets, la domination d'un prince qui leur appartienne, n'importe par qui ce prince leur soit donné... Quoiqu'il arrive, si le roi ne cède pas à mes observations, si, ce que je ne puis croire encore, il ose porter les armes contre Votre Majesté, je ferai mon devoir. Les circonstances me pressent : elles règleront ma conduite. Mais, si Votre Majesté daignait éclairer mon zèle et m'aider de ses instructions, Elle rendrait ma position moins embarrassante. »

(*Archives de la Guerre*. Princesse Elisa grande-duchesse de Toscane à l'empereur; Florence, 12 janvier 1814.)

1. Ferdinand III, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Léopold et de Marie-Louise, infante d'Espagne, grand-duc de Toscane et gendre du roi de Sicile, Ferdinand IV, renonça à la Toscane par le traité de Lunéville, 1801. Il reçut au traité de Paris (26 décembre 1802) l'électorat de Salzburg, qu'il échangea à la paix de Pressburg (1805) contre l'électorat de Würzburg, devenu grand-duché par suite de son entrée dans la confédération du Rhin. Rentré en Toscane le 30 mai 1814, il l'abandonna en 1815 lors de l'invasion de Murat et s'y réinstalla définitivement le 20 avril 1815. Né le 6 mai 1769, mort le 17 juin 1824.

il ne craint pas de s'écrier emphatiquement : « Aussi longtemps qu'il me sera permis de lui écrire, je ne me lasserai pas de lui dire la vérité : car c'est la chose qui manque à tous les souverains. On la dit partout et à tout le monde, excepté à eux. »

Pensant peut-être que ces déclamations auront suffi pour donner le change sur le rôle, pour le moins bizarre, qu'il a joué à Naples, à Rome et même à Florence, Fouché se décide enfin à aborder la véritable question et la traite avec toute la lucidité de la merveilleuse intelligence dont il était doué et dont malheureusement il fit trop souvent un si mauvais usage. « Je répète au roi de Naples, chaque fois que je lui écris, dit-il, que, si la coalition est assez puissante pour ébranler le trône de l'empereur, elle n'épargnera pas le sien lorsqu'il ne sera plus appuyé par la France. Il faut être dans un profond aveuglement pour ne pas voir ce que voient tous ceux qui pensent et même ceux qui ne pensent pas. »

Revenant à nouveau sur les conseils qu'il prétend avoir donnés à Murat, il va même jusqu'à affirmer que, « si le roi de Naples l'avait écouté, il dicterait des lois aux coalisés en Italie au lieu d'en être réduit à recevoir leurs ordres et qu'il aurait pu à la fois remplir le vœu d'une noble ambition et ses devoirs envers l'empereur et la patrie ».

« C'est une chose humiliante pour l'espèce humaine, ajoute-t-il encore, que le contraste et la confusion de ses idées. *Le roi sacrifierait sa vie pour l'empereur, et il va signer un pacte avec ses ennemis. Il a de l'attachement pour la grande-duchesse, et il la trompe et la compromet. Il cherche son indépendance et ne songe même pas à sa sûreté.* »

Enfin, après avoir décoché en passant un trait au général Miollis, dont la droiture ne pouvait sympathiser avec son besoin d'intrigues, obligé d'avouer et de reconnaître l'insuccès total de sa mission à Naples, il a l'audace de choisir un singulier avocat, un défenseur bien inattendu de sa conduite. C'est la reine de Naples qui dira un jour à l'empereur avec quel dévouement et quelle persévérance il a rempli cette mission[1].

La grande duchesse ne s'était pas laissé prendre aux phrases ambiguës de la lettre de Murat, et, le jour même, elle

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vᵒ 140, pᶜᵉ 24, fᵒ 53. Le duc d'Otrante au duc de Vicence; Florence, 12 janvier 1814.

lui avait adressé une réponse que, pour l'honneur de sa mémoire, il convient de reproduire textuellement :

« MON CHER FRÈRE[1],

« Votre lettre du 7, qui m'a été apportée par un courrier extraordinaire, contenait une preuve de votre amitié à laquelle j'avais été extrêmement sensible. J'avais reçu avec reconnaissance l'assurance, que Votre Majesté me donnait, que la Toscane serait bientôt débarrassée des brigands qui l'attaquent du côté de Forli. Aujourd'hui, votre lettre du 9 me fait éprouver des sentiments bien pénibles.

« Vous connaissez mes d [illegible] envers l'empereur. J'ai fait dire à Votre Majesté par s [illegible] de camp Berthemy, que, d'après ses ordres, les tro [illegible] politaines ne devaient pas séjourner en Toscane, mais [illegible] ndre de suite sur le Pô. Votre Majesté est trop juste [illegible] e mettre dans la nécessité de m'opposer à la marche de [illegible] troupes et de leur refuser l'entrée de Livourne.

« Quant à Florence, Votre [illegible] esté sait que les brigands soldés par les Autrichiens se [illegible] jetés dans le grand-duché par Faenza et Forli. En faisant [illegible] per par ses troupes le pays d'Ancône à Bologne, Elle nous délivre d'autant plus aisément de toute inquiétude que les Toscans ne se laissent pas aller à la révolte. Que fera sa garde à Florence ? Elle ne marche pas contre les brigands qui sont divisés par petites troupes et vont de commune en commune. J'ai envoyé contre eux quatre colonnes mobiles de 100 hommes chacune[2]. Que Forli soit gardé

1. *Archives de la Guerre.* La princese Elisa, grande duchesse de Toscane au roi de Naples; Florence, 12 janvier 1814. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Mier avait eu lui aussi connaissance de cette lettre dont il parle en ces termes dans la dépêche, P. S. 1 au rapport n° 1 qu'il adresse de Naples à Metternich le 16 janvier 1814.

« ... La grande-duchesse de Toscane a reçu ordre de l'empereur Napoléon de ne pas quitter Florence et de s'opposer de force à l'entrée des troupes napolitaines à Livourne. Elle a écrit à ce sujet au roi une lettre dans laquelle elle lui dit que, comme il paraissait certain qu'il est décidé à agir d'un commun accord avec les ennemis de la France et qu'on assurait même qu'il avait déjà conclu à cet effet une alliance, elle lui déclarait qu'elle considérerait les mouvements ultérieurs de ses troupes dans le grand duché de Toscane comme des démarches hostiles. »

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 12 janvier, XIII, 38. L'apparition de ces colonnes mobiles sur le versant oriental de l'Apennin avait obligé Nugent à envoyer un détachement en soutien des insurgés à Terra del Sole (8 kilomètres sud-ouest de Forli).

par les Napolitains, et ces brigands n'ayant plus d'appui cesseront d'alarmer.

« Quand les Anglais ont attaqué Livourne, les troupes de Votre Majesté n'ont point voulu marcher à sa défense; aujourd'hui que cette ville n'est point en danger, Votre Majesté veut-elle y venir sans y être appelée? *Veut-elle déclarer la guerre à la France*, en déployant la force contre un pays où ses troupes ne doivent pas séjourner?

« *Je voudrais vous épargner une démarche dont je prévois les tristes conséquences; mais la certitude malheureuse où nous sommes, que Votre Majesté a traité avec nos ennemis, ne me permet pas de livrer un pays où je pouvais l'appeler pour le défendre, mais que je n'aurais pas le droit de lui céder même comme allié ou neutre.*

« Que Votre Majesté juge ma position, je connais trop son amitié pour penser qu'Elle persiste à exiger de moi le sacrifice de sa propre estime par une condescendance qui me déshonorerait aux yeux de l'empereur, de l'Europe et de moi-même! Je prie donc Votre Majesté d'arrêter la marche de ses troupes et de leur donner l'ordre de ne pas se rendre à Livourne où je ne pourrais les recevoir. »

Entre temps, à la nouvelle de l'arrivée prochaine des Napolitains à Ferrare, l'artillerie française escortée par un bataillon du 42e de ligne allant à Mantoue avait quitté cette ville le 12 au matin.

Quelques heures plus tard, vers midi, le général Filangieri y arrivait de son côté, précédant de peu son 1er bataillon, suivi de près par deux autres et par un escadron de lanciers, qui, entrés à Ferrare à 4 heures, occupèrent immédiatement tous les postes dont la garde avait été provisoirement confiée à la gendarmerie. Le départ de celle-ci n'eut lieu que le lendemain. Les généraux napolitains continuaient à afficher une ignorance si complète des négociations entamées et des arrangements conclus par leur roi, que, le 12 au soir, ils acceptaient un dîner donné en leur honneur par l'adjudant-commandant Mazzucchelli, commandant le département du Bas-Pô, dîner auquel assistait le préfet. Celui-ci invitait à son tour pour le lendemain le général et tous les officiers supérieurs[1].

1. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Zacco, préfet du Bas-Pô, au ministre de l'Intérieur; Ferrare, 13 janvier 1814. Le même jour (*Ibidem*), le préfet du Reno mandait de Bologne au ministre que Pignatelli était parti de Bologne et s'était rendu à Imola pour conférer avec Nugent et

A Rome, comme il était aisé de le prévoir, les rapports se tendaient de jour en jour entre le général Miollis et le général Pignatelli qui ne cessait d'accabler le gouverneur de réclamations plus dénuées de fondement les unes que les autres et de formuler des prétentions encore plus inacceptables.

Fomentée par les agents napolitains qui espéraient la voir réussir ou tout au moins en tirer parti, une révolte sérieuse avait éclaté le 12 dans les prisons neuves de Rome. Mais les troupes de ligne et la gendarmerie française avaient réussi à l'étouffer au moment où les détenus étaient déjà sur le point de forcer la dernière porte des prisons; toutefois pour rétablir l'ordre, il avait fallu faire feu sur les révoltés, en tuer une dizaine et en blesser un certain nombre.

En même temps Pignatelli avait fait de nouveau connaître à Miollis que, d'après les ordres qu'il avait reçus de son souverain, il devait lui demander officiellement de mettre une garnison napolitaine au château Saint-Ange. Il l'avait en même temps informé, par ordre du roi, de la préparation en Sicile d'une expédition qui allait menacer la Toscane; qu'il fallait par suite que ses troupes pussent prévenir tout débarquement; mais il avait ajouté que le roi se trouvait dans l'impossibilité d'ordonner aucun mouvement de celles de ses troupes stationnées à Rome, tant que la ligne militaire ne serait pas assurée. Enfin, allant plus loin que jamais dans ses tracasseries, il n'avait pas seulement protesté contre la concentration à Rome de la gendarmerie des deux départements, dont la présence lui semblait inutile dans une ville où les forces napolitaines étaient plus que suffisantes pour maintenir la tranquillité publique, mais, espérant pousser Miollis à bout, il lui avait témoigné sa surprise « de ce que, dans la matinée, une patrouille de gendarmerie à cheval se fût arrêtée longtemps devant la caserne de Saint-Michel, occupée par des troupes napolitaines[1] ».

obtenir de lui le libre passage de ses troupes par la Via Emilia. Un aide de camp de Murat, porteur de dépêches, et qui était arrivé après son départ, avait affirmé, avant de se mettre en route pour rejoindre Pignatelli, qu'il apportait l'ordre de commencer les hostilités contre les Autrichiens.

1. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome, 12 janvier 1814. Correspondance échangée entre les généraux Pignatelli et Miollis ; Rome, 12 janvier 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato Naples Personale dello Stato Maggiore* 1054. Général Miollis au général Pignatelli ; Rome, 12 janvier. Accusé de réception d'une lettre du 8 janvier lui annonçant l'arrivée le 20 de 2 bataillons du 7e de ligne. Miollis a donné des ordres pour que ces bataillons fussent bien traités pendant leur marche. Cf. *Haus Hof und Staats-Archiv.* Passant en revue dans sa dépêche, P. S. 1 au rapport

La marche des alliés à travers la Suisse, l'apparition des Autrichiens du colonel Simbschen dans le Valais, les troubles que les partisans de l'Autriche avaient fomentés dans les prisons, la nécessité de parer aux complications qui devait faire naître la présence des Napolitains sur la rive droite du Pô, obligeaient, d'autre part, le vice-roi à prendre une série de mesures de précaution. Il lui avait fallu envoyer de Milan quelques troupes dans le département de l'Adda, faire mettre la place de Pizzighettone à l'abri d'un coup de main, enfin laisser en Piémont 1.500 hommes de renforts destinés à son armée. Pour cette raison même, il lui était impossible de compléter les garnisons d'Alexandrie, de Casal, de Fenestrelle et des places de la 28e division militaire avant l'arrivée des conscrits de la levée de 300.000 hommes qui rejoignaient d'ailleurs bien lentement. Des 24.800 hommes annoncés et attendus à Turin, on n'en avait reçu jusqu'ici que 5.349[1].

Du côté des Autrichiens, on continuait à se tenir dans l'immobilité la plus absolue. Le général Suden, qui avait pris à la date de ce jour le commandement d'une brigade postée à Salurn, appartenant à la division Mayer von Heldenfeld (3 bataillons du régiment Wurtemberg et 3 du régiment Lindenau), avait remis sa brigade au général Vlasitz, chargé désormais du commandement des avant-postes sur les deux rives

n° 1 du 16 janvier 1814, les différents événements qui se sont produits depuis son retour à Naples, le comte de Mier rendait compte en ces termes à Metternich de la situation à Rome et des intentions du gouvernement napolitain :

« Le désordre croissant de plus en plus dans les pays romains, les employés français usant du peu de pouvoir qu'ils y exercent encore à piller et voler les paisibles habitants et à enlever tout ce qu'ils peuvent, le brigandage et les insurrections partielles faisant craindre de voir le pays livré à la plus horrible anarchie, m'ont engagé à conseiller au roi de ne pas retarder la prise de possession provisoire, de ce pays et l'établissement d'un gouvernement provisoire. Sa Majesté le roi que j'ai eu l'honneur d'entretenir à ce sujet hier matin m'a dit que tout cela serait fait dans deux ou trois jours. Il m'a même autorisé de le mander à ma cour.

« Pour éviter tout désordre et effusion de sang, le roi avait fait insinuer au général Miollis, gouverneur de Rome, de faire remettre de bon gré le château Saint-Ange aux troupes napolitaines. Il s'y est refusé et paraît décidé à se défendre... »

Murat était d'autant plus disposé à suivre le conseil de Mier que, dans le *Monitore delle due Sicilie* n° 920 du jeudi 13 janvier 1814, il venait, deux jours avant son entretien avec le ministre d'Autriche de faire insérer des lettres de Civita-Vecchia et de Rome en date du 3 janvier par lesquelles on le suppliait de presser son arrivée à Rome.

1. *Archives de la Guerre*. Le duc de Lodi à l'empereur; Milan, 12 janvier. Général Porson au ministre de la Guerre ; Turin, 12 janvier. — Le vice-roi au général Fontanelli ; Vérone, 12 janvier (cité par Zanoli, II, 380).

de l'Adige. Les quelques mouvements, insignifiants, à vrai dire, exécutés par l'ordre du vice-roi aux environs de Vérone avaient fait supposer à Bellegarde que son adversaire se disposait à battre en retraite et à évacuer Vérone[1]. Mais, loin de songer à se replier, le vice-roi avait cru au contraire, d'après les rapports des déserteurs, que Bellegarde avait l'intention de l'attaquer, et s'était simplement borné à prendre des précautions[2]. En même temps il avait profité de la correspondance engagée entre les généraux Vignolle et Richter au sujet du bois de chauffage qu'il désirait procurer aux habitants de Vérone, pour informer Bellegarde du départ de Caulaincourt pour le quartier-général des alliés. C'était, comme il le disait à la vice-reine, « un premier pas pour s'entendre et faire cesser toute hostilité ». L'empereur, il importe de le constater, du reste, l'y avait autorisé et les plus acharnés détracteurs du vice-roi ne sauraient par suite lui faire un reproche d'un acte approuvé à l'avance et conseillé par Napoléon. Le 13 janvier, à 11 heures du matin, le colonel Bataille, un de ses aides de camp, devait, en conséquence, se rencontrer aux avant-postes avec un des aides de camp de Bellegarde pour discuter et régler la question du bois[3].

13 JANVIER 1814. — **Le vice-roi ignore encore le parti pris par Murat. — Préparatifs des généraux Miollis et Barbou à Rome et à Ancône. — La mission du colonel Berthemy et du capitaine d'Aspre à Palerme. — Lettre de Gallo à Bentinck. — Dépêche de lord William Bentinck à lord Castlereagh.** — Si l'empereur avait déjà, dès le 13, connaissance de la défection de Murat, le vice-roi, au contraire, l'ignorait encore à cette date[4]. « Les Napolitains hésitent toujours », disait-il à la vice-reine, et il ajoutait, moitié sérieusement, moitié en plaisantant : « Tu verras qu'ils feront la bêtise de nous déclarer la guerre au moment où la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 12 janvier, XIII, 3, XIII, 4 F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner ; Rovereto, 12 janvier, I, 94 et I, 100 (Cf. Feld-Acten Sommariva, I, 57). On avait le même jour reçu avis de la marche de 4 escadrons de chevau-légers Hohenzollern allant de Bruck-an-der-Muhr à Udine où ils devaient arriver le 10 février (*K. u. K. Kriegs-Archiv*, I, 105).
2. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 13 janvier 1814.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Correspondance entre les généraux Vignolle et Richter ; 13 janvier I, 109. Voir *Annexe XLVII*.
4. *Correspondance*, t. 27, n° 21096. L'empereur à M. de la Besnardière ; Paris, 13 janvier 1814. Cf. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 13 janvier 1814, et le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 13 janvier 1814.

paix générale sera signée. » Sa lettre du même jour à l'empereur prouve également qu'il ne sait rien de positif sur les projets des Napolitains. On lui a bien écrit de Rome et de Naples pour lui parler de l'existence d'un traité entre Naples et l'Autriche, de la déclaration prochaine de Murat en faveur des alliés, de la présence à Naples de Neipperg et de Graham. Mais, d'autre part, un secrétaire de Murat, le même qui, quelque temps auparavant, avait réussi à franchir les avant-postes français pour se rendre au quartier-général autrichien, venait d'arriver à Bologne. On affirmait qu'il y avait annoncé de la part de son roi que les hostilités allaient commencer entre les armées napolitaines et autrichiennes. En présence de nouvelles aussi contradictoires, le vice-roi ne pouvait que se tenir sur ses gardes, et, comme il l'écrivait à l'empereur, « attendre avec anxiété le moment où il pourrait lui apprendre « pour qui et contre qui les Napolitains auront tiré leur premier « coup de fusil ».

Aussi, tandis que l'empereur et Clarke envoyaient au prince Borghèse[1] l'ordre de garder toujours à Alexandrie une division de 8.000 hommes pour y former une réserve et s'assurer dans toutes les circonstances la possession de cette place importante, tandis que force était par suite de retenir dans les 27e et 28e divisions militaires une partie des renforts destinés à l'armée du vice-roi, Miollis, qui venait de recevoir de Durand l'avis de ce qui se passait à Naples, pressait avec la plus grande activité l'approvisionnement du château Saint-Ange et de Civita-Vecchia, et y faisait entrer le plus de troupes possible, sans cependant dégarnir complètement les postes du littoral et ceux qu'il lui fallait conserver pour assurer le maintien de l'ordre et de la tranquillité[2].

A Ancône, la situation n'était pas moins sérieuse qu'à Rome et les rapports existant forcément entre les généraux Barbou et Macdonald étaient pour le moins tout aussi tendus que ceux dont la correspondance échangée entre Miollis et Pignatelli nous a conservé la trace. Presque dès le lendemain de leur arrivée à Ancône, les Napolitains avaient tenté de mettre la main sur la citadelle en demandant à s'établir dans les casernes

1. *Correspondance*, t. 27, n° 21.093. L'empereur au duc de Feltre; Paris, 13 janvier 1814 et *Archives de la Guerre*. Le duc de Feltre au prince Borghèse; Paris, 13 janvier 1814.

2. *Archives de la Guerre*. Général Miollis au ministre de la Guerre; Rome, 13 janvier 1814.

du *Casone* (Grande Maison), et des *Zoccolanti* (Récollets), et à faire faire l'exercice à leurs troupes sur l'esplanade même de la citadelle. Devant la résistance et le refus du général Barbou, ils s'étaient contentés d'occuper la caserne *dei Capuchini*, voisine du fort du même nom qui domine la citadelle. Depuis leur entrée à Ancône, les généraux napolitains avaient eu, comme nous l'avons dit, le soin de ne jamais dégarnir la place et avaient réussi de la sorte à contrarier, et en tous cas à retarder l'exécution des mesures prises par le général Barbou. Depuis le 10 janvier surtout, la situation s'était si singulièrement aggravée que le général Barbou, alarmé à juste titre par le bruit de la conclusion de l'alliance entre Naples et l'Autriche, avait réuni le conseil de défense. En raison de la faiblesse de la garnison presque exclusivement composée de conscrits, de l'impossibilité de se maintenir dans une ville occupée par des troupes sensiblement plus nombreuses et dont les allures devenaient de plus en plus suspectes, le général Barbou résolut de faire occuper le fort *dei Capuchini* et de concentrer toutes ses forces dans la citadelle, d'ailleurs en fort mauvais état, manquant presque complètement d'eau potable, et où il s'établit lui-même le 13 au soir avec son état-major.

Les nouvelles parvenues à Ancône justifiaient les craintes et les précautions du général. On avait appris que les Napolitains se proposaient de s'étendre d'Ancône et de Ferrare jusqu'à Plaisance ; on savait par le sénateur comte Dandolo que, sous prétexte d'assurer plus facilement l'existence de leur cavalerie, les généraux napolitains voulaient en réalité s'emparer de l'administration des départements voisins d'Ancône. Enfin le dépôt du 6ᵉ de ligne napolitain, arrivé à Ancône sous le prétexte d'éviter de cette façon la désertion des conscrits, mais en réalité pour y tenir garnison, avait ordre du roi de Naples d'occuper les forts. Le général Barbou leur en refusa l'entrée. Le même jour encore, les Napolitains s'étaient sensiblement renforcés à Ancône, où le général Macdonald (celui qui devait plus tard épouser morganatiquement Caroline Murat) disposait de 6 bataillons qui y avaient été précédés par leur artillerie et par 10 caissons de munitions d'infanterie. Craignant une surprise, le général Barbou tint ses troupes sous les armes pendant toute la nuit. Celle-ci se passa cependant tranquillement et sans incident, les Napolitains n'ayant pas bougé des quartiers où on les avait consignés.

A la suite d'une explication qui eut lieu le 14, lors d'une

conférence entre Macdonald et Barbou, ce dernier put faire cesser momentanément une situation défensive causée par un sentiment bien naturel de défiance. On convint que, dans le cas probable d'une déclaration de guerre de Murat, les hostilités ne commenceraient que vingt-quatre heures après qu'avis en aurait été donné à Barbou. Aussi, le 15 au matin, le général Barbou, bien que décidé plus que jamais à tenir ses troupes concentrées à la citadelle, en ressortit de sa personne et revint s'établir momentanément dans la ville[1].

Pendant ce temps, Nugent avait approvisionné le fort de Cesenatico, et, comme on l'avait informé du retrait successif des troupes françaises de Ferrare, il avait supprimé une partie de ses postes du Pô di Goro et fait venir à Ravenne le détachement qu'il avait laissé jusque-là à Mesola[2].

A peine rentré à Naples de la mission qu'il venait de remplir auprès de la grande-duchesse Elisa, le colonel Berthemy, aide de camp de Murat, avait dû se remettre en route. *La Furieuse*, qui avait conduit Graham à Naples, retournait en Sicile, emmenant le capitaine d'Aspre que Neipperg avait cru nécessaire d'expédier à Bentinck dans le vain espoir de venir à bout de sa résistance et de l'amener à conclure enfin un armistice avec Naples. Afin de donner plus de poids et plus d'autorité aux paroles et aux démarches de l'envoyé de Neipperg, Murat lui avait adjoint son aide de camp. Les efforts de d'Aspre, les arguments qu'il exposa le 12 à Bentinck n'eurent pas plus de prise sur lui que la lettre à la fois pressante et catégorique que Neipperg lui avait écrite à la date du 8. Rien ne put ébranler la résolution qui s'était ancrée de plus en plus dans la tête du lord capitaine-général. Après avoir laissé parler d'Aspre et le colonel Berthemy, lord William commença par les railler. Il lui semblait extraordinaire que Neipperg, arrivant du quartier-général des souverains avec des pleins pouvoirs, ne fût pas porteur de quelque communication de lord Aberdeen pour lui. Il affectait de penser que d'Aspre serait de son avis et reconnaîtrait avec lui qu'il lui

1. *Archives de la Guerre.* Général Barbou au ministre de la Guerre; Ancône, 15 janvier 1814. *Archives Nationales*, AF, IV, 1684, 715. Muron consul de France ; Ancône, 14 janvier 1814, *R. Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Général Barbou au général Fontanelli ; Ancône, 12 janvier. Murat a, dit-on, traité avec l'Autriche, et le général Macdonald est toujours à Ancône.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 13 janvier, XIII, 38.

était par cela même impossible de se prêter à quoi que ce fût et de consentir à sacrifier sans raison et de gaieté de cœur un vieil et fidèle allié de son pays. Comme cette argumentation n'avait naturellement pas convaincu d'Aspre, il changea de ton et de manière, déclara nettement qu'il ne signerait pas l'armistice avant d'avoir reçu des ordres, et pria les deux officiers de les lui envoyer dès leur retour à Naples, si toutefois ces pièces existaient à Naples. Enfin il leur signifia nettement qu'il refusait de se compromettre en aucune manière[1]. Ce qu'il entendait par « se compromettre », c'était se conformer aux ordres formels de son gouvernement.

Pendant que les négociateurs qu'il avait si prestement évincés repartaient le jour même pour Naples, Bentinck se précipitait chez Ferdinand et lui faisait part de la réponse qu'il venait de donner aux envoyés de Murat et de Neipperg[2].

Autant Gallo et le roi avaient été quelques jours auparavant heureux de recevoir la nouvelle de la prochaine arrivée de Bentinck à Naples, autant ils furent consternés, lorsque Berthemy, à peine débarqué, leur annonça que des « motifs impérieux avaient empêché ce départ[3]. »

« Le roi se flatte, écrivit aussitôt Gallo[4] à Bentinck, sur l'ordre de Murat, que les dépêches de lord Aberdeen, dont M. le comte de Neipperg, ministre plénipotentiaire d'Autriche, a été chargé pour elle et que M. le comte de Neipperg lui expédie par le même officier parlementaire, puissent lever tous les obstacles qui avaient pu changer la détermination de Votre Excellence, et qui ont retardé jusqu'ici la marche de la négociation à l'issue de laquelle Sa Majesté attache le plus grand prix.

« M. le général Berthemy, qui aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Excellence, lui exprimera combien Sa Majesté désire de faire sa connaissance personnelle.

« Au surplus, il pourra prendre avec Votre Excellence tous les arrangements qui ont formé le but de sa mission, au cas

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Dépêche n° 1. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 14 janvier 1814.

2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p°° 25, f° 55. Dépêche 10. Durand au duc de Vicence ; Naples, 14 janvier 1814.

3. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p°° 26, f° 50. P.-S. à la dépêche 11. Durand au duc de Vicence ; Naples, 14 janvier. « Lord Bentinck ne vient plus. Il a faits avoir qu'un plénipotentiaire anglais allait être expédié par lord Aberdeen du quartier-général des coalisés. »

4. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* à la dépêche n° 3. Le duc de Gallo à lord William Bentinck ; Naples, 13 janvier 1814 soir (*Original en français*).

que, contre le vœu du roi, le voyage de Son Excellence puisse souffrir quelque difficulté. »

L'habile et rusé Napolitain avait cru trouver ainsi le moyen d'acculer Bentinck. Il avait compté sans l'obstination et l'entêtement de ce singulier diplomate. Songeant moins que jamais à se rendre à Naples, de plus en plus décidé à gagner du temps, s'acharnant en dépit de tout à ne rien signer, ne reculant pas devant le danger que pouvait lui faire courir sa désobéissance, lord William Bentinck avait, dès le surlendemain de son entretien avec d'Aspre et Berthemy, brûlé une fois de plus ses vaisseaux et exposé sans hésiter à lord Castlereagh, les raisons pour lesquelles il continuait de substituer ses vues personnelles aux instructions formelles de son gouvernement. Après avoir affirmé qu'il avait eu raison de pense que l'on se jouerait à Naples de Neipperg, il critiquait durement, sévèrement et brutalement, le traité conclu entre l'Autriche et Murat.

« Les conditions de ce traité, écrivait-il[1], sont impolitiques, inopportunes et inutiles.

« Murat, j'en suis sûr, se serait contenté d'un équivalent pour Naples. De toute façon il est inadmissible qu'il ait jamais rêvé d'obtenir plus que Naples. Il n'y a aucun fond à faire sur Murat.

« Il convient donc de lui donner le moins possible. Le traité ne crée pas seulement un rival à l'Autriche, il rend Murat maître de l'Italie. Quand on aura rejeté le vice-roi au-delà des Alpes, pour qui son armée d'Italie et d'Italiens prendra-t-elle parti? Les Italiens n'aiment pas les Autrichiens. La preuve en est dans la résistance que le vice-roi leur oppose avec des Italiens.

« *Ils préfèrent donc Murat à l'Autriche. Il est devenu prince Italien et s'est déclaré le champion de l'indépendance italienne*. L'intervention de l'Angleterre aurait pu amener, comme en Espagne et en Allemagne, un soulèvement national et donner l'indépendance au pays. L'Italie sous Murat sera une menace constante pour la France et pour l'Autriche, un véritable danger pour la paix du monde. Il est trop tard maintenant.

« Mais c'est chose lamentable de voir accorder de pareilles faveurs à un homme dont toute la vie n'a été qu'un crime, qui

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Dépêche n° 1. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 14 janvier 1814.

a été l'intime et actif complice de Bonaparte et qui ne trahit son bienfaiteur que par ambition et sous la contrainte de la nécessité. »

14 JANVIER 1814. — **Dépêche de Bentinck à lord Bathurst. — Dernier entretien de Murat avec le maréchal Pérignon. — L'incident du palais Borghèse. — L'avant-garde napolitaine à Ferrare. — Premiers symptômes de méfiance à l'égard des Napolitains. — Organisation des garnisons des places du Piémont. — Envoi du général Gifflenga à Naples.** — Malgré la violence dont il ne cherchait même pas le plus souvent à réprimer les éclats, malgré l'entêtement qui faisait le fonds de son caractère, Bentinck n'en possédait pas moins une remarquable souplesse dont il savait fort bien se servir, quand les circonstances l'exigeaient. Autant il s'est montré hautain et presque cassant avec d'Aspre et Berthemy[1], autant il a fait preuve d'obstination dans la dépêche adressée le jour même à lord Castlereagh, autant il va être insinuant, presque humble, et remarquablement habile, dans celle qu'il écrit peu d'instants plus tard à lord Bathurst[2]. Lui parlant des deux plans de coopération examinés par Neipperg et Graham, de la préférence que le général autrichien avait semblé donner à une descente en Corse qui lui paraissait plus avantageuse qu'un coup tenté contre Gênes ou une diversion sur les côtes occidentales de l'Italie, Bentinck, s'efface modestement quoiqu'il ait été le promoteur du projet d'expédition en Corse. Pour le moment il affecte de n'avoir pas d'opinion personnelle sur ce point. En revanche il ne peut s'empêcher de laisser percer son animosité sans cesse croissante contre Murat[3]. L'armée, dont Bentinck dispose en Sicile, se composait en effet de 6.000 Napolitains et 3.000 Italiens et de 6.000 Anglais et Allemands. Qu'allaient faire ces 6.000 Napolitains, lorsqu'on aurait fini par s'entendre avec Murat? Bentinck, ne pouvant les laisser en Sicile après le départ de ses

1. C'est à tort que Durand dans sa dépêche n° 11 du 14 janvier (*Archives des Affaires étrangères;* Naples, V° 140, p°° 26, f° 56), annonce au duc de Vicence que ni d'Aspre ni Berthemy n'avait pu débarquer à Palerme.

2. *Record Office. War Office. Sicily*, V° 182. Lord William Bentinck à lord Bathurst ; Palerme, 14 janvier 1814.

3. Durand voyait juste lorsque, dans cette même dépêche du 11 (*Archives des Affaires étrangères ;* Naples), revenant sur les négociations de Ponza, il disait à Caulaincourt que Bentinck s'était cru joué par le départ de Murat pour la grande armée. Il ajoutait : « On ne doute pas que lord Bentinck ne lui en conserve de la rancune et *s'il vient ici c'est par de durs sacrifices qu'il fera acheter l'amitié de l'Angleterre.* »

troupes, est décidé à les employer en Italie. Reste à savoir s'ils resteront avec les Anglais ou s'ils marcheront avec Murat. Malgré la haine que les Napolitains portent aux Siciliens, malgré leur grand désir de rentrer chez eux, Bentinck, se fondant sur l'esprit de corps qui règne dans ses régiments, n'hésite pas un instant à déclarer à Bathurst que les Napolitains resteront avec lui. Il va plus loin encore. Il croit qu'ils attireront à eux une partie des soldats de Murat. Malgré cela et toujours sous l'influence de sa haine contre Murat, il demande et conseille à Bathurst de le laisser opérer pour son compte en Italie au lieu de joindre son corps à l'armée austro-napolitaine. Il désire qu'on lui donne pour théâtre d'opérations la rivière de Gênes.

Enfin ne reculant pas devant quelques légères atteintes portées à la vérité, il termine en disant qu'il attend les communications de lord Aberdeen afin de pouvoir « *quand l'armistice sera conclu*, s'entendre avec Murat et Neipperg sur le genre de concours qu'il aura à donner en Italie[1]. »

Jusqu'à ce moment Murat et Caroline n'avaient pas osé ou n'avaient pas voulu tenir la promesse faite au maréchal Pérignon. Il leur fallut cependant s'exécuter devant l'impossibilité de garder plus longtemp secret un fait que tout le monde connaissait à Naples. Le 14 janvier, Murat dut se décider à avouer au vieux maréchal qu'il avait signé un traité d'alliance avec l'Autriche.

3. *Le Diario Napoletano* de Nicola (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*) contient, aux dates des 14, 15, 16, 17, 18 et 20 janvier, quelques indications qu'il est impossible de ne pas relever. Dès le 14 janvier, on parle à Naples de l'arrivée imminente de Bentinck et du départ du roi qui doit à la fin de la semaine suivante aller se mettre à la tête de son armée. Le 15, on s'étonne de n'avoir aucune nouvelle de la venue de Bentinck. Le 16, on apprend que le roi vient de rapporter le décret du 18 mars 1808 punissant de peines sévères les personnes accusées de correspondre avec les ennemis de l'Empire. Le 17, le jour même où les équipages du roi ont quitté Naples en même temps que Maghella et Poerio chargés d'organiser l'administration des pays occupés, on donne aux forts du royaume l'ordre de saluer de 17 coups de canon le pavillon des bateaux de guerre anglais. Le 18, on reparle et de l'arrivée de Bentinck et d'un débarquement des Anglais à Naples après le départ du roi. « On dit que le prince Achille resterait en ôtage entre les mains des Anglais. On raconte que *Bentinck ne viendra pas en ami, parce qu'il est en lutte avec le ministre d'Autriche qui prétend être le plénipotentiaire des alliés à Naples et qu'on dit décidé à s'opposer à tout prix aux violences de Bentinck*. Enfin à la date du 20 janvier, Nicola enregistre encore un fait bien caractéristique : « *Un* des officiers anglais, reçu dernièrement ici, a déclaré à une personne absolument digne de foi que *Naples et la France seront rendus aux Bourbons*. Il a cependant ajouté que les alliés auraient malgré cela promis à Murat de lui donner un trône. »

Trente-six heures après, le 16 à 4 heures du matin, Pérignon quittait Naples ; mais, Neipperg et Mier lui ayant refusé un sauf-conduit, le maréchal fut contraint d'allonger son voyage et de rentrer en France par Gênes et Nice. Quant à Durand, il pensait rester à Naples jusqu'au moment où on lui notifierait la ratification du traité, « à moins, disait-il, que par quelque artifice auquel le roi est enclin, on ne cherche à me retenir ici[1]. » En attendant, il avait essayé de régler avec Gallo la position des Français qu'on cherchait, en les trompant, à garder au service de Naples. On leur affirmait, en effet, que *le roi ne ferait pas la guerre à la France*. On voulait les mener à Rome, à Florence et à Livourne, se servir d'eux pour prendre possession de ces territoires ; et on refusait leurs démissions dans l'espoir que la crainte de s'être compromis les empêcherait ensuite de persévérer dans leurs idées de départ.

A Rome les vexations continuaient ; le général Pignatelli y profitait du moindre prétexte pour envenimer la situation et tâcher de provoquer la crise qu'il désirait, la rupture qu'il recherchait. Le 14, à 3 heures de l'après-midi, affectant d'avoir appris le matin seulement que les Français fournissaient une garde d'honneur au palais Borghese, habité par le roi d'Espagne, Charles IV, et par sa famille, ne voulant pas, disait-il, priver ses troupes d'un pareil honneur, Pignatelli avait placé au palais un poste napolitain en lui donnant toutefois pour consigne de céder toujours la droite aux Français[2]. Miollis dédaigna de relever l'inconvenance et l'impertinence d'un pareil procédé et les Français continuèrent à faire le service au palais Borghese, sans avoir même l'air de remarquer la présence des Napolitains.

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p^ce 26, f° 56. Dépêche 11 et p^ce 27, f° 60. Dépêche 12. Durand au duc de Vicence ; Naples, 14 et 16 janvier 1814. *Haus, Hof und Staats-Archiv. Post-Scriptum* 1 au rapport n° 1. Comte de Mier au prince de Metternich ; Naples, 16 janvier 1814. « Le maréchal Pérignon part ce matin pour retourner en France. Le roi m'a fait demander un passeport ou sauf-conduit pour ce général dans le cas qu'il soit obligé de traverser nos armées. J'ai répondu que je ne me croyais pas autorisé de le faire. Le ministre de France fait ses paquets aussi bien que beaucoup d'autres Français qui sont décidés à quitter ce pays, dès que la guerre avec la France sera déclarée... » Cf. *Diario Napoletano di Nicola*, 18 janvier (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*). Confirmation des faits énoncés ci-dessus par Mier. « Le roi, devant le refus de Mier, à donné au maréchal un sauf-conduit signé : Joachim Murat... »

2. *Archives de la Guerre*. Général Pignatelli au général Miollis ; Rome, 14 janvier 1814.

Pendant ce temps, aux termes d'une convention passée avec les Napolitains, Nugent avait cru pouvoir autoriser la brigade du général Rosaroll (2.000 hommes, 650 chevaux et 6 canons), à traverser les points occupés par les Autrichiens, et à s'avancer par la voie Emilia. Le 14 au soir, l'avant-garde napolitaine entrait à Ferrare[1].

Pendant que la brigade napolitaine exécutait ce mouvement, Bellegarde, écrivant simultanément à l'empereur François et à Nugent, leur faisait part du désir formel exprimé par Murat de posséder la route de Bologne à Rimini dont l'entrée des troupes de Nugent à Forli interdisait, nous l'avons dit, l'usage à ses colonnes. En présence de ce vœu et des assurances données par Neipperg à Bellegarde, le feld-maréchal avait prescrit à Nugent de ne quitter Forli, point essentiel pour les Napolitains et qui n'avait pour les Autrichiens que l'avantage d'étendre leur zone de ravitaillement, que si le maintien de ses troupes sur ce point devait entraver ou faire échouer les négociations. Mais le général Aymé, chef d'état-major de l'armée napolitaine ne s'était pas contenté de cette concession. Il avait émis la prétention, pour se conformer au programme conçu par Murat, de pousser l'armée napolitaine jusqu'au Pô. Nugent avait naturellement rejeté cette demande qui lui paraissait à la fois exagérée et prématurée. Il en avait référé à Bellegarde qui, lui non plus, n'était pas d'avis de céder à de pareilles exigences et qui résolut jusqu'à la réception des dépêches annonçant la conclusion officielle et définitive de l'entente avec Naples, de ne céder aux troupes de Murat que la seule route de Rimini à Bologne[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 14 janvier, XIII, 38 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall; Lendinara, 14 janvier, I, ad 140.

En informant quelques jours plus tard Tassoni de l'entrée des Napolitains à Ferrare, des bons rapports des généraux de Joachim avec Nugent et ses lieutenants « qu'ils ont laissé occuper à leur aise une partie de la Romagne, en lui parlant de la tranquillité qui continuait à régner sur l'Adige, malgré l'arrivée des renforts qui avaient rejoint l'armée de Bellegarde », Testi ajoutait : « On prétend toujours, et non sans motif sérieux peut-être, que Murat a signé un traité d'alliance, traité qu'il aurait envoyé à Bâle pour y être ratifié... » *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François et au général comte Nugent; Vicence, 14 janvier, I, 113. L'empereur d'Autriche répondant le 21 janvier de Bâle à Bellegarde (*K. u. K. Kriegs-Archiv* I, 113, *f*) approuvait en ces termes la résolution du feld-maréchal. « Tout ce qu'il est possible de faire, c'est, si cela est indispensable, de céder aux troupes napo-

Telle était, dès le début, la confiance que Murat inspirait à la puissance qui avait si jalousement, si activement recherché une alliance dont elle avait, il est vrai, grand besoin dans les conjonctures du moment, mais qui devait devenir sans valeur et surtout sans avantage pour elle, du jour où elle serait parvenue à reconstituer, sur de nouvelles bases, l'équilibre européen.

Rien n'avait été modifié, dans les dernières vingt-quatre heures, sur le théâtre principal des opérations en Italie, si ce n'est que, sur la proposition du feld-maréchal-lieutenant Marschall, le général Pulsky[1] allait venir prendre le commandement de l'aile droite du blocus de Venise, en remplacement du général Rebrovich, auquel il cédait en revanche sa brigade. D'autre part, afin de porter remède à l'insuffisance et au peu de valeur militaire de la landwehr d'Istrie, le feld-maréchal avait donné ordre au général-major Csivich d'envoyer de Palmanova à Cortellazzo deux compagnies de Croates[2].

A l'autre extrémité de l'Italie, en Piémont, on n'avait pas encore réussi à réoccuper le grand Saint-Bernard; mais on avait couvert la vallée d'Aoste. On avait complété à 1.000 hommes la garnison du Mont-Cenis, assuré celle de Turin (400 hommes) et porté à 600 hommes celle de Fenestrelle. On était déjà en mesure de réunir, au premier ordre, à Alexandrie 7.000 hommes de différentes armes, et on allait peu de jours après pouvoir mettre 400 hommes à la citadelle de Plaisance et 2.000 à Gênes. Le mauvais état des routes et le déplorable effet produit par un ordre du Ministre Directeur de l'administration de la guerre, qui avait prescrit de réduire les approvisionnements, au moment même où toutes les denrées

litaines la route de Rimini à Bologne. » Et il ajoutait : « *Si le roi de Naples a réellement l'intention d'entrer dans la coalition contre la France, il n'a aucun besoin d'une ligne de démarcation entre les deux armées.* Vous rejetterez donc sa proposition, si elle venait à se renouveler. »

1. Pulsky (baron Ferdinand) né en 1759 à Eperies (Hongrie), cadet au corps des ingénieurs en 1779. Lieutenant en 1788. Capitaine en 1789 à l'état-major du quartier-maître général, major à cet état-major le 29 janvier 1797. Lieutenant-colonel le 13 janvier 1801, colonel le 25 janvier 1809, général-major le 26 juillet 1813. Mort à Hermannstadt en activité de service le 5 septembre 1817, chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse le 20 avril 1794, anobli et pourvu du titre de baron en 1797 (*K. u. K. Kriegs-Archiv.* Stabsbuch, 1790-1818).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 14 janvier, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall; Vicence, 14 janvier I, 111 et I, 111 *a*.

allaient être versées, retardaient sensiblement la constitution des approvisionnements de siège[1].

Ignorant encore en ce moment la signature du traité entre Naples et l'Autriche, mais de plus en plus préoccupé de la situation que lui créerait l'entrée en ligne, à côté des Autrichiens de Nugent, des divisions napolitaines qui s'avançaient vers la rive droite du Pô, justement troublé par les bruits inquiétants qui alarmaient les populations du royaume, par l'attitude, plus que douteuse, des troupes et des généraux de Murat, le vice-roi avait cru de son devoir de tenter une dernière démarche auprès du roi de Naples et d'essayer de réveiller dans son cœur des sentiments que l'ambition avait malheureusement étouffés. La lettre du vice-roi au roi de Naples est trop belle, trop pleine des expressions du patriotisme le plus pur pour qu'on puisse se permettre d'en supprimer une ligne, un mot :

« Sire, il ne m'appartient pas, sans doute, de chercher à pénétrer les secrets de votre politique. Je conjure Votre Majesté d'être persuadée que je connais les bornes de mes devoirs et qu'il est loin de mon intention de les franchir.

« Mais, Sire, les sentiments que je porte à S. M. l'empereur, ceux que j'ai voués à Votre Majesté depuis mon enfance, m'imposent aussi des devoirs et c'est à ceux-là que je crois être fidèle au moment où je prends la liberté de vous écrire.

« Depuis près de trois mois je compte sur le secours que Votre Majesté a bien voulu me faire espérer ; et, Votre Majesté n'en doute pas, j'ai mis toute ma confiance dans ses promesses.

« J'étais persuadé qu'aussitôt que les troupes de Votre Majesté, conduites par Elle, se réuniraient aux troupes de l'empereur, l'Italie tout entière n'aurait bientôt plus rien à craindre des ennemis du dehors.

« Les heureux résultats de mes faibles efforts, depuis l'ouverture de la campagne, justifient, ce me semble, et confirment mon opinion.

« Cependant (et Votre Majesté ne peut l'ignorer) depuis quelque temps les peuples du royaume d'Italie redoutent l'influence que les agents de l'étranger ont pu exercer sur votre

1. *Archives de la Guerre*. Général Porson au ministre de la Guerre ; Turin, 14 janvier 1814.

cabinet, et, il faut bien le dire, aujourd'hui plus que jamais, on semble craindre que Votre Majesté profitant de la situation dans laquelle notre juste confiance l'a placée, ne marche avec l'ennemi contre ce même royaume d'Italie, dont nous avons mis tant d'empressement et de plaisir à lui ouvrir toutes les portes et à lui offrir toutes les ressources.

« Sire, je n'ai pas voulu croire à tous les propos répandus en Italie depuis deux mois, et je proteste à Votre Majesté que je suis encore loin d'y ajouter la moindre foi.

« Mais cependant les moments se pressent; les troupes de Votre Majesté sont bien avant dans le royaume et elles n'agissent pas contre l'ennemi! Serait-on enfin parvenu à persuader à Votre Majesté qu'il est dans ses véritables intérêts, non seulement de séparer sa cause de celle de l'empereur, mais même de tourner ses armes contre lui?

« S'il en était ainsi, Sire, je n'hésiterais pas à croire qu'on a trouvé le moyen de surprendre votre religion, en offrant à vos yeux le tableau de ce que l'Italie pouvait avoir à redouter sans votre secours et en dissimulant à Votre Majesté tout ce qu'Elle pouvait pour et avec l'Italie, en continuant à servir l'empereur.

« Mais, dans une affaire de cette importance et de cette nature, il faudrait être mieux informé que je ne le suis et ne peux l'être, pour oser considérer mon opinion comme infaillible. Les événements et le temps pourront seuls dire lequel, de votre cabinet ou de moi, se sera trompé.

« Quoi qu'il en soit, Sire, je crois acquérir de nouveaux droits à votre bienveillance en osant vous dire : Des espérances de paix s'élèvent de toutes parts. Combien il serait désirable que Votre Majesté n'ait pris aucun parti public contre l'empereur, avant d'avoir pu s'assurer que ses espérances ne sont pas sans fondement?

« Puisse au moins Votre Majesté rendre justice au sentiment qui m'a dicté le vœu que je viens d'exprimer! Dans tous les cas, Sire, j'ose vous le dire, il serait indigne de votre caractère, que l'homme qui défend ici les intérêts de l'empereur fût informé par d'autres que par vous du parti auquel vous aurez cru devoir vous arrêter.

« Je m'adresse donc à Votre Majesté avec confiance pour savoir d'Elle même ce que les sujets et les troupes de l'empereur ont à espérer ou à redouter des troupes qui vous appartiennent.

Si Votre Majesté embrasse un parti contraire à celui de l'empereur, j'en serai profondément affligé, Sire, mais je n'oublierai pas pour cela les sentiments qui m'attachent à votre personne et, quelque difficile que soit alors la situation dans laquelle Votre Majesté m'aura placée, je ne pourrai me défendre de former encore des vœux pour son bonheur et celui de sa famille. »

Le vice-roi attachait tellement d'importance à la remise de cette lettre, à l'influence qu'elle pouvait exercer encore sur l'esprit de Murat, qu'il chargea le général Giflenga de partir pour Naples et de mettre tout en œuvre pour essayer d'arrêter le roi sur la pente qui devait lui être si fatale.

15 JANVIER 1814. — **Le général Gratien et la 1re division de l'armée de réserve à Plaisance. — Mesures prises par le général Barbou. — Sortie infructueuse de la garnison de Venise. Création d'une flottille autrichienne sur le lac de Garde.** Malgré les difficultés que devait présenter la conclusion d'un arrangement avec les coalisés, difficultés dont il reconnaissait lui-même l'existence et la gravité dans le petit billet qu'il adressait, le 15 janvier, de Vérone à la vice-reine, le prince Eugène n'en persistait pas moins à croire à la possibilité d'une entente, à bien augurer du congrès de Bâle et à penser que la paix entre la France et la coalition serait signée avant la fin du mois. Mais son optimisme n'allait pas jusqu'à endormir sa vigilance. Plus rassuré du côté de la Suisse, où il n'avait plus rien à craindre, au moins pour le moment, il prescrivait à Fontanelli d'employer les volontaires à garder et à observer les débouchés du Saint-Gothard et du Simplon, et lui ordonnait d'envoyer le général Gratien avec la 1re division de l'armée de réserve à Plaisance, dont il avait déjà eu soin de mettre la citadelle à l'abri d'un coup de main que les Napolitains pouvaient avoir l'intention de tenter. Le général Gratien venait, en effet, de recevoir l'ordre d'être le 21 janvier à Plaisance où toute sa division devait être rendue à la fin du mois. Mais cette division n'ayant encore reçu, sur la levée des 300,000 hommes, que 1,500 conscrits, qui n'étaient ni habillés ni équipés ni instruits, Gratien n'allait pouvoir guère disposer que de 3,000 hommes, y compris tout ce qu'il y avait au dépôt du 10e de ligne et [illegible] que le 156e de ligne [illegible] 15e [illegible]

ligne, destiné à faire partie de cette division[1]. Mais le départ de ces quelques troupes pour Plaisance, où l'on faisait, de plus, envoyer 60.000 rations de biscuit, allait réduire à moins de 5.000 hommes l'effectif des forces qu'on pourrait réunir à Alexandrie en prenant toutes les ressources existant dans les dépôts des différentes armes, puisqu'il n'était arrivé à cette date, tant pour le gouvernement général des départements situés au-delà des Alpes que pour l'armée de réserve, que 5.939 conscrits de la levée des 300.000 hommes.

Bien que le prince Camille Borghèse se refusât à partager les inquiétudes du vice-roi au sujet de Plaisance, ces mesures de précaution étaient d'autant mieux justifiées que la brigade napolitaine du maréchal de camp Campana venait, elle aussi, de suivre à vingt-quatre heures d'intervalle le mouvement de la brigade Rosaroll et de s'engager, comme elle, sur la voie Emilia[2], et que la situation était loin de s'améliorer à Ancône. Là aussi, le général Barbou avait reconnu la nécessité de se préparer en vue des complications qui lui paraissaient imminentes. Il avait prescrit au major Sanchini, commandant le département du Musone, de se tenir prêt à faire rentrer à Macerata les détachements employés à la poursuite des brigands,

1. *Archives de la Guerre.* Le prince Camille à l'empereur ; Turin, 15 janvier 1814. Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 15 janvier 1814. Le vice-roi au général Fontanelli; Vérone, 15 janvier 1814 (cité par Zanoli II, 380). Cf. *R. Archivio di Stato Parme et Giornale del Taro*, n° 5, 15 janvier 1814. Organisation à Parme et à Plaisance de deux cohortes de gardes nationales urbaines fortes chacune de 4 compagnies de 125 hommes ; à Bardi, Fiorenzuola et Monticello de 2 compagnies. Les cohortes étaient destinées à prêter main forte à l'autorité et à assurer le maintien de l'ordre. (*R. Archivio di Stato*, Gênes. Correspondance militaire). Arrêté du préfet de Gênes, 17 janvier 1814. Ordre de former la garde nationale urbaine, 1 cohorte à Novi, 1 à Voghera 2 compagnies à Voltri, 2 à Tortone et 2 à Sestri Ponente. La pénurie d'armes est telle et les arsenaux sont si complètement épuisés que le préfet Bourdon de Vatry informe le même jour les sous-préfets que, « les fusils du calibre de guerre étant tous requis par le gouvernement, il suffira pour le moment que les gardes nationaux s'arment de bons fusils de chasse ».

Le 27 janvier, le préfet faisait publier les instructions relatives à l'organisation de ces cohortes. Mais, dès le 5, il avait fait connaître au prince Camille et au général Montchoisy qu'il faisait « rechercher pour les acheter les fusils de munitions existant entre les mains des particuliers et dans les communes » et le 21 il lançait une proclamation par laquelle il espérait faciliter la remise des fusils en faisant connaître à ses administrés « qu'on n'inquiéterait pas ceux d'entre eux qui feraient la remise de leurs fusils dans le délai de huit jours ».

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*); 15 janvier 1814, XIII, 38.

de réunir les gendarmes, les douaniers, les canonniers garde-côtes, de concerter ses mouvements avec le chef de bataillon Gobert, commandant le département du Tronto, auquel il faisait tenir des instructions analogues, de marcher avec lui sur Ancône, de tâcher de se joindre à la garnison et, en cas d'impossibilité, de se replier sur Loreto où ils devaient tenir le plus longtemps possible [1].

A Venise le général Dupeyroux avec un détachement de 300 hommes et 4 chaloupes canonnières avait essayé en vain de chasser les Autrichiens de la tour de Bebba qui inquiétait la communication entre Chioggia et Cavanella d'Adige ; il avait dû, après une attaque infructueuse, ramener son monde à Brondolo [2].

A l'aile droite autrichienne, où l'on se tenait aussi tranquille que sur tout le reste de la ligne, on poussait à Riva l'organisation d'une flottille destinée à opérer sur le lac de Garde et à y tenir en échec la flottille dont disposaient les Français.

16 JANVIER 1814. — **Macdonald somme le général Barbou de lui livrer la citadelle d'Ancône. — Positions et mouvements des divisions de l'armée napolitaine. — Rumeurs relatives à l'évacuation de Vérone.** — En attendant le départ de plus en plus prochain de Murat pour son armée, tout se préparait à Naples pour l'occupation militaire et civile des départements français au-delà des Alpes. Tout en devant consentir à y procéder apparemment au nom des puissances coalisées, la cour de Naples n'en était pas moins décidée à agir pour son propre compte. Aussi, quand Durand crut devoir faire part au duc de Gallo de la situation difficile du général Miollis, il lui fut d'autant plus impossible de rien tirer du ministre de Murat, qu'une députation organisée depuis longtemps par les menées des agents de Murat et composée des princes Sara (?) (il s'agit ici du duc de Sora [3]) et Barberini et de M. Potenziani, délégués par les habitants de Rome, était arrivée le 15 au soir à Naples pour demander aide et protection au roi en le priant de prendre possession de la ville et d'y établir un gouvernement provisoire. On se flattait naturellement à Naples de conduire les choses plus loin. En tout

1. *R. Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Général Barbou aux commandants des départements du Musone et du Tronto ; Ancône, 13 janvier 1814.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4.
3. Duc de Sora, des princes Ludovisi Buoncompagni di Piombino. Il fut nommé maire de Rome par Murat.

cas on pouvait désormais et en tout état de cause alléguer qu'on n'avait pris de résolution que sous la pression de l'opinion publique et afin de mettre fin à un état de choses dont la continuation aurait attiré de grands malheurs sur Rome. D'autre part, de nombreux agents de la police napolitaine, envoyés en Toscane jusqu'à Florence, ne se gênaient pas pour arrêter et dépouiller les estafettes et les courriers français[1].

A Ancône, on avait été encore plus loin; on s'était décidé à jeter le masque. Le 16 janvier, à cinq heures du soir, le général Macdonald s'était rendu chez le général Barbou pour l'inviter à lui remettre la citadelle d'Ancône, l'avertissant que, sur son refus et conformément à ce qui avait été convenu entre eux l'avant-veille, les hostilités commenceraient le lendemain 16 à cinq heures du soir, ses instructions lui prescrivant de s'emparer de la place de gré ou de force. Peu d'instants après cette démarche et cette visite, le général napolitain renouvela par écrit[2] sa demande, à laquelle le général Barbou répondit par un refus catégorique. Dès ce moment, Barbou prit ses dernières dispositions pour concentrer ses troupes dans la citadelle, le camp retranché et la lunette Saint-Etienne. Il crut même devoir faire occuper ce dernier ouvrage pour obliger les Napolitains à diviser leurs forces et les contraindre à étendre leurs lignes[3].

En même temps la division Carascosa et la brigade de cavalerie de la garde royale (856 chevaux et 10 canons) du maréchal de camp Livron continuaient à se porter en avant. Cette dernière suivait à son tour et à vingt-quatre heures d'intervalle les troupes de Carascosa, dont la 1re brigade (général Rosaroll) venait de quitter Forli où elle allait être remplacée le

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 140, pce 27, fo 4 dépêche 12. Durand au duc de Vicence; Naples, 16 janvier. *Archives de la Guerre*. Extrait d'une dépêche de Naples, 17 janvier. Comte de Mier à Metternich; Naples, 16 janvier (Cf. Helfert, *Joachim Murat*, 141-142).

2. Général Macdonald au général Barbou; Ancône, 16 janvier 1814 : « Monsieur le général, le roi, mon maître m'ordonne de vous dire ce qui suit : « Faites connaître au général Barbou qu'ayant besoin de porter votre « brigade sur la ligne d'opérations, il est indispensable que je fasse occuper « Ancône pour maintenir mes communications avec mes Etats et faire de « cette place mon dépôt d'artillerie et de munitions.

« Je vous prie, en conséquence, de nous dire si vous consentez à me faire « cette remise. »

3. Bellaire, *Invasion des Etats romains par l'armée napolitaine en 1813 et 1814*. Cf. *R. Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, no 2). Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni; Milan, 20 janvier 1814.

lendemain par celle du général Campana. Elle était elle-même suivie par une dernière colonne forte d'un millier de chevaux. Toutes ces troupes se dirigeaient par Forli, Faenza et Imola[1] (où se trouvaient déjà des détachements de la division Pignatelli-Cerchiara) sur Bologne. La division du général d'Ambrosio était échelonnée un peu plus en arrière avec sa tête à Cesena et sa gauche à Ancône (brigade Macdonald). Le parc de l'armée napolitaine était à Sinigaglia[2].

D'autre part, sur la foi d'un bruit qui courait à Vérone, on croyait au quartier-général de Bellegarde que l'armée française était à la veille de quitter Vérone. On prétendait que le vice-roi déménageait ses magasins et qu'il faisait nuit et jour filer des convois sur Mantoue[3].

17 JANVIER 1814. — **Nouvel ordre de bataille de l'armée de Bellegarde. — Csivich fait occuper le fort de Grado. — Les Napolitains occupent Ponte Lagoscuro. — Commencement du siège de la citadelle d'Ancône.— Maghella à Rome. — Son entrevue avec Miollis. — Murat décrète la prise de possession des Etats romains et nomme le général de la Vauguyon gouverneur de Rome. — Proclamation de Murat. — Couci et Menz aux avant-postes du général Fontana. — La dépêche de l'empereur au vice-roi. — Clarke au général Dejean.** — En attendant le moment de reprendre ses opérations, Bellegarde avait envoyé au feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld l'ordre de quitter Trente et de se rendre à Vicence où le feld-maréchal, modifiant l'ordre de bataille de son armée, avait décidé de le placer à la tête d'une division composée des brigades Quosdanovich et de Best (13 bataillons et 2 batteries). Il lui avait prescrit, en outre, de partir immédiatement et de remettre le commandement de

1. *R. Archivio di Stato*, Bologne Tit. 7. Rub. 12. Militare. Le podestat d'Imola au vice-préfet (Imola, 15 janvier). Il l'informe qu'on lui annonce, pour le 16, l'arrivée de 2.000 hommes et de 700 chevaux venant de Faenza. Trois jours plus tard, le 18 janvier, le commissaire des guerres Destrani faisait savoir au préfet du Reno (*Ibidem*, Bologne, 18 janvier) que les 700 chevaux se portaient d'Imola sur Bologne, que l'infanterie faisait séjour sur ce point et qu'il allait encore passer par Imola 8.000 hommes et 3.000 chevaux.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-majors Grafen Nugent*), 16 et 17 janvier, XIII, 38. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Ravenne, 21 janvier, XIII, 31 et I, 187 *d*.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 16 janvier, XIII, 3, XIII, 4 et F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Montebello Vicentino, 16 janvier, I, 122.

la division qu'il laissait à l'aile droite au plus ancien de ses brigadiers[1].

Pendant qu'à l'extrême droite on poussait une petite reconnaissance sur Rocca d'Anfo, devant un nouveau refus du commandant du fort de Grado, à l'extrême gauche le général Csivich avait prescrit d'attaquer et d'enlever ce fort pendant la nuit du 17 au 18. Mais, quand, après avoir débarqué, les Autrichiens se portèrent contre ce fortin, ils n'y trouvèrent plus personne. Manquant de vivres, le commandant français avait réussi à embarquer sa petite garnison qui rentra à Venise le 19. Les Autrichiens s'emparèrent toutefois de deux chaloupes qui n'avaient pu suivre le mouvement des autres petits bâtiments[2].

Pendant ce temps, la brigade napolitaine, entrée à Ferrare le 14 au soir, avait poussé des troupes légères jusqu'à la rive droite du Pô et relevé les postes autrichiens de Francolino et de Ponte Lagoscuro. En face d'elle, les Autrichiens de Starhemberg occupaient sur la rive gauche Paviole et Ponte Santa-Maria Madalena. Le général Pignatelli-Cerchiara venait d'ailleurs d'affirmer au général Starhemberg, dont les troupes fournissaient ces postes, que l'alliance entre l'Autriche et Naples était définitivement conclue. Pendant toute la journée, sur la foi d'une dépêche adressée par Pignatelli au Podestat de Lendinara, on avait si bien attendu l'arrivée annoncée de Neipperg qu'on avait fait préparer les chevaux dont il aurait eu besoin pour continuer sa route[3].

Loin de s'améliorer, les relations entre les officiers généraux napolitains et les généraux de l'armée d'Italie ne faisaient que se tendre et s'aigrir de jour en jour en dépit de la patience et de la condescendance de ces derniers. L'attitude des généraux napolitains, en particulier celle de Filangieri, devenait de plus en plus inexplicable, de plus en plus provocante. Plus encore que tous les autres, ce général semblait vouloir à tout prix amener un éclat. C'est ainsi que, non content d'avoir après une longue

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 17 janvier, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva; Vicence, 17 janvier I, 131 et (Feld-Acten Sommariva) I, 95. Ordre de bataille de l'armée Autrichienne le 17 janvier 1814, XIII, 3, XIII, 4. *Annexe* 18 à l'*Operations Journal der K. K. Armee*. Voir *Annexe XLVIII*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3 et XIII, 4. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall; Lendinara, 17 janvier 1814, I ad 140.

discussion avec l'adjudant-commandant Mazzucchelli réussi à faire revenir à Ferrare la compagnie de gendarmerie qui avait quitté cette ville peu après le départ de la colonne du major Merdier, le général napolitain avait osé prendre sur lui d'envoyer subrepticement au major l'ordre de faire demi-tour et de réoccuper Ferrare. Pour mettre le comble à cette singulière manière de faire, après avoir eu l'audace d'envoyer des ordres à un officier français, il n'avait pas hésité à répondre par une fin de non-recevoir à une demande du général Fontana relative au mouvement d'un bataillon de la garde royale. A la question que lui posa Fontana, informé que ce bataillon avait reçu de Filangieri l'ordre de rétrograder sur Ferrare au lieu de continuer sur Modène, comme on en était convenu, Filangieri ne craignit pas de répondre en disant qu'il avait fait revenir ce bataillon, d'abord parce que Ferrare lui semblait menacée, ensuite parce qu'il en avait reçu l'ordre du général Pignatelli, enfin que, si le général Fontana persistait dans son désir de voir ce bataillon reprendre sa marche sur Modene, il n'avait qu'à s'adresser à cet effet au général Carascosa[1].

A Ancône, aussitôt après avoir vainement essayé de faire accepter au général Barbou des propositions qui, sous le prétexte d'épargner aux habitants de la ville les malheurs irréparables d'un siège, auraient en réalité singulièrement facilité l'accomplissement de son œuvre, le général Macdonald, afin de se concilier les sympathies et les faveurs de la population, avait eu le soin de lancer une proclamation qui ne pouvait manquer de produire un effet réel sur les esprits. Aussi, pendant que Barbou prenait ses dernières dispositions, faisait replier sur la citadelle les deux compagnies qu'il lui était impossible de laisser au fort des Capucins, et réglait la répartition de ses troupes entre les différents postes, les autorités, le clergé et les notables d'Ancone se rendaient auprès de lui et le suppliaient d'accepter les propositions de Macdonald. Ils durent d'ailleurs rentrer chez eux sans avoir pu réussir à décider le général à modifier ses résolutions.

Le 17 au soir, les Napolitains fermaient par des postes les avenues menant de la ville à la citadelle. Le siège d'Ancône

1. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 47. Préfet du Bas-Pô au ministre de l'Intérieur; Ferrare, 17 janvier 1814. Général Filangeri au général Fontana; Ferrare, 17 janvier. Général Fontana au général Fontanelli; Bologne, 18 janvier. Cf. *Annexe XLIX*.

était commencé ; les hostilités étaient ouvertes entre Français et Napolitains.

A Rome la situation empirait de jour en jour. Les Napolitains proclamaient de plus en plus hautement la résolution, le désir de Murat d'occuper militairement tous les pays où ses troupes se trouvaient stationnées. Ses nombreux agents annonçaient que le roi allait, d'un instant à l'autre, prendre possession du gouvernement de ces provinces. Le doute était d'autant moins possible que Maghella, ex-directeur général de la police du royaume de Naples et conseiller d'Etat, arrivé à Rome, avait demandé à Miollis une entrevue dans laquelle il avait commencé par rééditer de vive voix les arguments déjà développés par Murat dans sa lettre du 10. Mais, de plus, Maghella avait essayé de démontrer à Miollis que Murat, tout en proposant de pourvoir à la sûreté et à la conservation de ses États, se préoccupait également de protéger les Français de Naples et de la Basse Italie et « *de se mettre à même de pouvoir à tout événement être utile à la France et à l'empereur* ». Afin d'assurer ce résultat, il était malheureusement probable que, « dans telle circonstance urgente, Murat pourrait être obligé de prendre des mesures extraordinaires qui répugnaient à son cœur, en s'emparant des pays qu'il occuperait, afin de les soustraire aux maux d'une invasion inévitable, ou de souscrire à la coalition, les troupes napolitaines n'étant point dans la disposition de se battre contre les Anglais et les Autrichiens [1] ».

Sans vouloir entrer dans une discussion d'ailleurs absolument inutile, Miollis se borna à faire observer à Maghella que la position de l'armée napolitaine était depuis longtemps marquée sur le Pô, que cette armée ne pouvait être considérée comme alliée qu'à la condition de combattre les ennemis de la France, enfin qu'aucune disposition autre que celles émanant directement de l'empereur, auquel Miollis soumettait toutes les demandes à lui adressées et dont son devoir était d'attendre des ordres, ne pouvait modifier ou changer le gouvernement des Etats faisant partie de l'empire [2].

1. *K. u K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. *Haus, Hof und Staats-Archiv. P.-S.* 1 au rapport n° 21. Mier à Metternich ; Naples, 16 janvier 1814.

La circonstance urgente, à laquelle Maghella faisait allusion ici, avait paru être à Miollis l'arrivée annoncée de Bentinck à Naples qui, d'après le dire de Maghella, « ne voudrait souscrire à quoi que ce fût tant que le pays ne serait pas soustrait à la domination française ».

2. *Archives de la Guerre.* Général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome, 17 janvier 1814.

Miollis n'en pressa que plus activement l'exécution des mesures défensives qu'il faisait prendre tant au Château-Saint-Ange qu'à Civita Vecchia, et il renouvela l'ordre d'embarquer sans délai pour la Corse les conscrits réfractaires qui se trouvaient encore au dépôt de cette dernière place. Les vexations se multipliaient à Rome où, sous les prétextes les plus singuliers et les plus futiles, les troupes napolitaines plaçaient à tout instant de nouveaux postes. Dès la veille, Murat avait, de plus, pris la résolution de précipiter la solution. En considération, disait-il dans son ordre [1], des désordres survenus dans les Etats romains, sur la demande des principales familles de Rome et sur celle du roi Charles IV, qui lui avaient demandé aide et protection, enfin, par suite du refus du général Miollis, de s'entendre avec les troupes napolitaines pour la sécurité desdits Etats, il avait dû se décider à en prendre possession avant de quitter sa capitale et nommer le lieutenant-général de La Vauguyon gouverneur de Rome.

Il semble, d'ailleurs, que, fidèle à une ligne de conduite qui devait lui être si fatale et lui aliéner l'estime et la confiance de tous, Murat se soit cru de force à pouvoir ruser sans cesse, se soit imaginé qu'il parviendrait à tromper tout le monde, à cacher ses véritables intentions à ses alliés comme à ses adversaires. Pendant qu'il lançait à Naples la proclamation par laquelle il annonçait à ses peuples, dans des termes d'une honteuse humilité, la conclusion de l'alliance et son entrée dans la coalition [2], pendant que la nouvelle de l'arrivée à Naples de Neipperg et le bruit de la signature d'une entente entre le roi et l'Autriche causaient à Milan une profonde et douloureuse émotion, M. de Couci, accompagné de Menz, se présentait

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p^ce 35, f° 76. Dépêche 13. Durand au duc de Vicence; Naples, 19 janvier 1814.

2. *Proclamation du roi de Naples du 17 janvier 1814*

« De justes motifs nous ont déterminé à rechercher une alliance avec les « puissances coalisées contre l'empereur des Français, et nous avons eu le « bonheur d'en être accueilli.

« Nous avons cédé les trois îles situées en face de Naples et toute notre « flotte; mais les puissances nous promettent une indemnité suffisante.

« Nous nous rappellerons toujours nos devoirs.

« Les autorités légales qui ne s'opposeront pas à nos mesures, lorsque au « nom des puissances, nous prendrons légitimement possession de l'Italie « jusqu'à la rive droite du Pô, ne seront jamais traitées en ennemies. »

Haus, Hof und Staats-Archiv. Monitore delle due Sicilie, n° 928 du samedi 22 janvier 1814 et, Schœll, *Recueil de pièces officielles*, IV, 112-113.

aux avant-postes de l'armée d'Italie. Agissant évidemment d'après les instructions de Murat, il ne craignait pas de déclarer au général Fontana qu'il était *porteur d'un ordre du roi enjoignant aux généraux napolitains de prendre immédiatement l'offensive contre les alliés.* Mais, tandis que le général Fontana transmettait cette nouvelle au général Fontanelli, Couci et son compagnon disparaissaient et se rendaient auprès de Nugent. « Ce qui fait croire que l'ordre prétendu n'a pas été donné, ajoute le consul de France à Milan dans sa dépêche au duc de Vicence[1], que M. de Couci ne s'est servi de ce stratagème que pour pouvoir passer sans obstacle chez l'ennemi et que son voyage au quartier-général des puissances alliées a pour objet de présenter à leur ratification le traité supposé conclu à Naples... » Enfin, malgré les affirmations du chargé d'affaires de Naples à Milan qui, lui aussi, assurait encore le 17 janvier au consul de France qu'« il n'avait aucune connaissance de ce qu'on dit s'être passé à sa cour, pas plus que de l'arrivée de M. de Couci au quartier-général autrichien »; la conviction du consul de France était faite au moins en ce qui touchait les échanges de communications entre Naples et le quartier-général des alliés, et les vrais motifs du passage de MM. de Couci et Menz à travers les avant-postes[2].

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p^ce 28, f° 74. Le Consul de France à Milan au duc de Vicence; Milan, 17 janvier 1814. Cf. *Extrait d'une lettre particulière de Testi à Tassoni ;* Milan, 16 janvier 1814.

« ... M. de Coussi, secrétaire du roi de Naples, envoyé par lui à Bologne, a déclaré à notre général Fontana, qui y commande, que les hostilités, ne tarderaient pas à s'engager entre les Napolitains et les Autrichiens. » *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2).

2. Pendant que Murat prenait possession des Etats romains, que Couci et Menz se rendaient auprès de Nugent, le général Filangieri adressait au général Fontana d'incessantes réclamations au sujet des cartouches que par ordre du vice-roi on devait distribuer aux Napolitains. Le 13 janvier, il lui écrivait pour lui dire qu'on n'avait distribué que 35.000 cartouches aux 3° et 5° de ligne. Comme le nombre de ces cartouches était insuffisant, il l'informait qu'il avait dû prendre la poudre se trouvant dans les magasins de la ville et demandait le remboursement de 4.050 francs qu'il avait dépensés à cet effet. En présence de cette réclamaiton et du fait que le vice-roi avait ordonné de donner 3 paquets de cartouches à chaque soldat napolitain, Fontana avait invité le 17 janvier le préfet à ordonnancer le remboursement des sommes réclamées par Filangieri; mais, peu de temps après, l'adjudant-commandant Mazzucchelli l'informa que le colonel Merdier avait fourni le complément de cartouches au général napolitain (*R. Archivio di Stato*, *Bologne. Governo Provisorio nel Departemento del Reno. Militare.* Tit. 17, Rub. 12. (Général Filangieri, commandant la 2° brigade de la 1re division au général Fontana; Bologne, 13 janvier, et général Fontana au préfet du Reno ; Bologne, 17 janvier 1814).

Le 17 janvier 1814 devait être le jour le plus triste de la vie de l'homme droit et généreux sur lequel l'empereur lui-même devait plus tard, de son rocher de Sainte-Hélène, porter un jugement qui suffit à lui seul pour démontrer l'inanité et le caractère odieux des accusations calomnieuses que n'ont pas craint de porter contre lui, contre sa réputation inattaquable et sans tache, un ingrat qu'il avait comblé de bienfaits et un maréchal d'empire qui, après n'avoir pas hésité de recourir à un faux dans ses *Mémoires*[1] pour essayer, sinon de justifier, du moins de rendre moins criminelle la trahison d'Essonne, allait saisir avec empressement l'occasion d'assouvir la haine qu'il avait vouée depuis le soir de Wagram au vice-roi et s'estimer heureux de pouvoir se venger sur sa mémoire du mot qu'Eugène avait eu la franchise de dire à l'empereur : « Je souhaite, Sire, que Votre Majesté n'ait jamais à se repentir d'avoir nommé Marmont maréchal. » Aveuglés par la haine, la jalousie et l'envie, le duc de Raguse et le général d'Anthouard ont cru qu'il suffirait d'assertions alléguées sans preuves, d'affirmations mensongères, de déclarations basées sur des faits qu'ils savaient manifestement faux, sur des dates et des textes qu'ils avaient sciemment altérés, pour ternir une grande et belle mémoire, pour mettre en suspicion le dévouement et la loyauté du plus incorruptible, du plus fidèle des serviteurs de Napoléon.

Le 17 janvier 1814, quelques jours avant de quitter Paris pour aller se mettre à la tête de son armée, Napoléon écrivait à Eugène[2] :

Paris, le 17 janvier 1814.

« Mon fils, vous aurez su par les différentes pièces qui ont été publiées tous les efforts que j'ai faits pour avoir la paix. J'ai depuis envoyé mon Ministre des Relations extérieures à leurs avant-postes. Ils ont différé de le recevoir, et cependant ils marchent toujours !

1. Cf. commandant Weil, *la Campagne de* 1814, p. 266, 267 et 268.

2. *Correspondance*, t. 27, n° 21.107. L'empereur à Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie ; Paris, 17 janvier 1814. L'empereur avait écrit le même jour (*Ibid.*, n° 21.108) au prince Borghèse pour lui prescrire à nouveau d'assurer la garnison d'Alexandrie, de retenir tous les conscrits qui n'auraient pas dépassé Plaisance et seraient destinés pour la Toscane et Rome, et de les incorporer dans les bataillons d'Alexandrie, enfin de donner le même ordre à Gênes pour qu'on retienne tout ce qui longerait la rivière pour aller en Toscane. « Il est préférable à tout, disait-il, d'avoir une bonne réserve à Alexandrie. »

« Le duc d'Otrante vous aura instruit que le roi de Naples se met avec nos ennemis. *Aussitôt que vous en aurez la nouvelle officielle, il me semble important que vous gagniez les Alpes avec toute votre armée. Le cas arrivant*, vous laisserez des Italiens pour la garnison de Mantoue et autres places, ayant soin d'amener l'argenterie et les effets précieux de ma maison et les caisses. »

C'est sur cet ordre *essentiellement conditionnel*, subordonné à une déclaration de guerre officielle, à une nouvelle que le vice-roi ne devait recevoir sous cette forme que longtemps après, sur cet ordre conditionnel, rapproché avec une rare et habile perfidie de reproches échappés ultérieurement à la mauvaise humeur de l'empereur, mauvaise humeur bien naturelle et bien explicable à un moment où l'infortune l'accablait, que les détracteurs et les ennemis du vice-roi ont édifié leurs odieuses accusations.

Ce n'était pas à cette forme conditionnelle et dubitative, et c'est là chose absolument indiscutable et évidente, que l'empereur aurait jamais eu recours pour donner un ordre aussi grave que celui de l'évacuation de l'Italie. Du reste, tout en nous réservant de montrer par la suite, par le cours même des événements, que le vice-roi se conforma strictement aux instructions que l'empereur lui fit parvenir, en nous bornant pour le moment à faire allusion à la mission de Tascher, aux éloges que Napoléon adressa à Eugène au lendemain de la bataille du Mincio, tout en repoussant avec l'indignation qu'elles méritent de haineuses et calomnieuses assertions, dénuées de preuves, nous nous garderons d'autant plus d'insister sur une aussi triste question qu'elle a été tranchée et résolue à la gloire du vice-roi par les réponses catégoriques que Planat de la Faye et le général comte de Tascher de la Pagerie ont opposées aux Mémoires du duc de Raguse, par les pages éloquentes, émues, pleines de documents d'une incontestable authenticité, dans lesquelles M. Pulitzer a magistralement fait justice des outrages que l'homme d'Essonne n'avait pas craint de déverser sur la mémoire de celui que l'histoire sincère et véridique n'a cessé et ne cessera jamais de représenter, pour employer le langage même du duc de Raguse, comme le héros de la fidélité.

Nous n'essayerons pas davantage de démontrer, que même s'il en eût reçu l'ordre formel, le vice-roi aurait eu bien de la peine à mener à bonne fin une opération aussi délicate que

l'évacuation de l'Italie, sous les yeux et à la face de l'ennemi ; mais, aux preuves irréfutables que la vice-reine, Planat de la Faye, le général de Tascher, du Casse et M. Pulitzer ont produites afin de réduire à néant d'odieuses calomnies et d'indignes accusations, nous nous bornerons à ajouter un document qu'ils ont laissé de côté, et qui clôt définitivement la discussion en établissant clairement et nettement quelle était l'idée de l'empereur, quelles devaient être dans son esprit les conséquences de cette fameuse dépêche du 17 janvier.

Le jour même où, comme nous le verrons un peu plus loin, le vice-roi répondait à la lettre de l'empereur, le 25 janvier 1814, le duc de Feltre disait au général comte Dejean, inspecteur général du génie, qui lui avait soumis quelques observations sur un passage de cet ordre[1] :

« ..... Votre Excellence me mande que, *si l'armée d'Italie devait en totalité ou en partie repasser les Alpes*, il vous paraîtrait indispensable qu'il fût donné des ordres pour pourvoir aux besoins de cette armée, lors de son passage par les Alpes.

« Je dois vous faire observer, Monsieur le comte, que l'ordre de Sa Majesté ne porte point qu'*Elle a donné l'ordre à l'armée d'Italie de rentrer en France*, *mais seulement de se rapprocher des Alpes*, *ce qui indiquerait que cette armée doit prendre des positions de manière à couvrir les places fortes du Piémont en même temps qu'elle aurait sa retraite assurée par les Alpes ou par les Apennins*, *si les circonstauces venaient à l'exiger. Je pense donc qu'il est convenable d'attendre des ordres ultérieurs à ce sujet.* »

Telle était donc à ce moment l'intention de l'empereur. Tel est le véritable sens qu'il convient d'attacher à la dépêche chiffrée du 17 janvier. Toute discussion est inutile, toute controverse impossible, par le fait même que, si le ministre de la Guerre avait mal interprété les volontés de son souverain Napoléon, comme il le fit pendant toute sa vie, n'aurait pas manqué de le lui faire savoir avec la sévérité avec laquelle il relevait sans hésiter les moindres fautes, les moindres erreurs de ses serviteurs. Que reste-t-il après cela des diffamations, des calomnies du duc de Raguse et du général d'Anthouard ?

1. *Archives de la Guerre.* Le ministre de la Guerre au général comte Dejean, inspecteur général du génie ; Paris, 25 janvier 1814.

Le jour même où l'empereur lui adressait cette dépêche, le prince Eugène écrivant à Darnay infligeait d'ailleurs à l'avance le plus éclatant démenti à ceux mêmes qui allaient plus tard oser l'accuser de trahison : « Ici[1], pas moyen de s'entendre, même pour un armistice de quinze jours. *Ils veulent des traîtres et voilà tout. J'espère bien que je ne serai jamais roi, s'il faut l'être à ce prix-là.* Comme de notre siècle on avilit la dignité du trône ! Que le ciel nous donne seulement une fois la tranquillité ! Je vous jure que, n'importe où, j'en jouirais grandement avec ma famille et mes amis ».

Est-ce là le langage qu'aurait tenu à son confident le plus intime, à son serviteur le plus dévoué, le prince qui aurait nourri et conçu les projets ambitieux que lui prêtèrent ensuite d'Anthouard et Marmont ? En attendant, il ne cesse de se préoccuper de la situation qui peut résulter de l'entrée de Murat dans la coalition. « Quoiqu'il n'ait pas encore paru de déclaration officielle, écrit-il au prince Camille[2], on doit considérer comme constante la conclusion du traité qui consomme cette alliance. » Le vice-roi n'en prend que plus de précautions pour se maintenir contre ce nouvel ennemi, « d'autant plus dangereux qu'il sera sur lui avant de s'être déclaré ». Aussi a-t-il fait établir une tête de pont sur le Pô en face de Mantoue, pour s'en servir en cas de besoin. Bien qu'il ait déjà écrit au prince Camille pour l'inviter à mettre Plaisance à l'abri d'une insulte, il tient plus que jamais à connaître en quel état va se trouver l'organisation de l'armée de réserve, à savoir si la division Gratien qui doit être envoyée à Plaisance sera au moins en état de tenir dans cette place contre un coup de main. « Si j'avais cette certitude, lui dit-il, je serais plus tranquille sur les entreprises que les Napolitains pourraient tenter sur mes derrières, et, n'ayant pas affaire à deux ennemis à la fois, je

1. Le vice-roi au baron Darnay ; Vérone, 17 janvier 1814, onze heures du matin.

2. Le vice-roi au prince Camille ; Vérone, 17 janvier 1814.

Le vice-roi s'exprimait à peu près dans les mêmes termes dans sa lettre de ce jour à la vice-reine :

« Il paraît, ma chère Auguste, qu'il sera impossible de s'entendre avec l'ennemi pour une suspension d'armes. Oh ! Les vilaines gens ! Le croirais-tu ? Ils ne consentent à traiter que sur la même question que m'avait déjà faite le prince Taxis. Aussi a-t-on rompu de suite le discours. Dans quel temps vivons-nous ! Et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant, pour y monter : *lâcheté, ingratitude et trahison.* Va, je ne serai *jamais roi.* » Voir *Annexe L.*

serais encore en assez bonne position de faire tête à celui que j'ai en face. »

18 JANVIER 1814. — **Ancône. — La Vauguyon à Rome. — Le général Filangieri à Ferrare. — Les avant-postes napolitains à Modène et à Cento. — Nouvelle mission du colonel Berthemy à Palerme. — Bentinck persiste dans ses résolutions. — L'armée autrichienne décimée par les épidémies. — Affaires de Toscolano, de Torri del Benaco et de San Colombano.** — Malgré l'envoi de la dépêche qui prescrivait conditionnellement au vice-roi d'évacuer l'Italie, l'empereur n'avait rien changé aux dispositions relatives à l'armée d'Italie, puisque, *le Moniteur* est là pour en faire foi (n^os^ du 19 au 30 janvier), les renforts venant de France et d'Espagne (2 bataillons des 10e et 16e de ligne, 1 du 52e, des détachements des 58e, 67e et 101e, des escadrons du 1er hussards et du 31e chasseurs à cheval), ne cessaient de défiler par Crémone et Milan, où leur passage était signalé les 1er, 7, 12, 13 et 18 janvier, pour se rendre à Vérone, et que les deux faibles brigades de la division italienne Severoli étaient arrivées d'Espagne à Milan les 16, 17 et 18 janvier (*Moniteur* du 25). Quant au vice-roi, tout en croyant toujours à la conclusion prochaine de la paix, au succès des négociations confiées à Caulaincourt, tout en pensant que, « dans la situation actuelle, l'empereur en est réduit à accorder tout ce que l'ennemi lui demandera », il n'en continue pas moins à surveiller Murat de plus en plus attentivement. Il vient de lui envoyer Gifflenga, « parce que, dit-il, il est fin et saura me dire sur quoi on peut compter de ce côté[1] ». Les rapports qu'il devait recevoir incessamment n'allaient malheureusement lui apporter que de graves et décevantes nouvelles. Dès ce moment, d'ailleurs, et malgré l'arrivée des troupes italiennes revenues d'Espagne, on s'inquiétait vivement à Milan et des intentions du roi de Naples et du mouvement des divisions napolitaines en marche vers la rive droite du Pô et de la singulière attitude prise à leur égard par les Autrichiens, qui, on le savait, les avaient laissé passer par Forli[2].

A Ancône les Napolitains surveillaient déjà de si près la citadelle qu'ils avaient arrêté à peu de distance de la ville, et bien qu'il fût déguisé, l'adjudant de place que le général Bar-

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 18 janvier 1814.
2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V^e^ 140, p^ce^ 30, f° 68. Consul de France à Milan au duc de Vicence ; Milan, 18 janvier 1814.

bou avait chargé de se rendre à Macerata et à Fermo pour renouveler verbalement les instructions qu'il avait données aux commandants des départements du Musone et du Tronto.

A Rome, le lieutenant-général de La Vauguyon, à peine arrivé, n'avait pas perdu une minute pour mettre à l'ordre du jour de l'armée et faire connaître aux populations l'occupation des Etats pontificaux, « ordonnée, disait-il[1], par Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, en vue de préserver les propriétés et les personnes des maux inséparables d'une anarchie populaire », enfin pour charger les autorités civiles et militaires de l'exécution de son ordre et déférer les contrevenants à la justice militaire napolitaine.

Les troupes napolitaines continuaient pendant ce temps à s'étendre sur la rive droite du Pô. Les derniers postes français avaient à peine quitté Ferrare, dans la nuit du 17 au 18, que 600 Napolitains y entraient le 18 au matin. Ils ne tardèrent pas à y être rejoints le jour même par le général Filangieri avec 4 bataillons et 6 canons. Un bataillon de cette brigade alla s'établir à Bondeno (16 kilomètres nord-ouest de Ferrare, sur la rive gauche du Panaro) ; une compagnie s'installa à Ponte-Lagoscuro, pendant qu'à l'ouest de Bologne on poussait la ligne des avant-postes jusqu'à Cento et Modène[2].

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p°° 40, f° 86. Ordre du lieutenant-général de la Vauguyon, commandant en chef pour S. M le roi de Naples les départements de Rome et du Trasimène; Rome, 18 janvier 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni ; Milan, 30 janvier 1814. Parlant à Tassoni des événements d'Ancône et de Rome, de l'impression produite sur l'opinion publique par les proclamations de Murat et de La Vauguyon, Testi, tout en faisant remarquer que la situation, quoique grave, n'est pas encore désespérée, ne peut cependant s'empêcher « d'espérer malgré tout qu'une paix durable et honorable tranchera toutes les difficultés et pourra encore être conclue à Bâle ».

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 18 janvier, XIII, 38. *R. Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Général Fontana au général Fontanelli ; Bologne, 20 janvier 1814. Il lui rend compte que l'adjudant-commandant Mazzucchelli obligé de quitter Ferrare, est arrivé le 18 à Bologne presqu'en même temps que le 1er régiment de cavalerie Napolitaine fort de 586 hommes, le 2e de ligne. (2.059 hommes) et 109 hommes d'artillerie. Le 19, ce premier échelon a été suivi par le 1er de ligne (1.828 hommes), le 3e régiment de cavalerie (658 hommes) et 130 artilleurs : soit un total de 5.373 hommes.

Cf. *Regio Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). « Notre situation, bien qu'en apparence sans changement, puisque la tranquillité n'a pas cessé de régner sur la ligne de l'Adige, n'en est pas moins sérieusement menacée par les manifestations hostiles du roi de Naples et pourrait bien s'aggraver encore plus du jour au lendemain, si la prompte

Bien qu'on conservât encore, ou qu'on affectât de conserver, dans les sphères gouvernementales l'espoir de voir se dénouer pacifiquement la crise que traversait l'Europe, de croire à l'issue favorable du congrès de Bâle, le vice-roi n'en avait pas moins jugé nécessaire de se prémunir contre les éventualités qui pouvaient être la conséquence de la marche des Napolitains vers le Pô. Par ordre du vice-roi, le général Peyri, commandant la place de Mantoue, venait de prescrire à la préfecture du Panaro de faire descendre sur Mantoue toutes les barques existant sur cette rivière. En même temps ordre avait été donné de détruire tous les ponts du Pô à l'exception de ceux de Plaisance, de Borgoforte, de San Benedetto et de Ponte Lagoscuro[1].

Presque au même moment, le colonel Berthemy[2] arrivait pour la deuxième fois à Palerme, porteur des dépêches de lord Aberdeen réclamées par Bentinck et des lettres de Neipperg[3] et de Gallo insistant tous deux sur la venue immédiate de Bentinck à Naples, venue d'autant plus nécessaire et urgente que Murat se disposait à quitter sa capitale et qu'il avait déjà envoyé à Bellegarde le général Pignatelli-Strongoli.

Tout autre que lord Bentinck se serait hâté d'obtempérer à une pareille demande, justifiée, d'une part, par la gravité des circonstances et corroborée, de l'autre, par la remise des pièces officielles qu'il avait affecté de vouloir attendre avant de prendre

conclusion de la paix ne vient pas mettre fin à nos embarras. Il est certain maintenant que le roi de Naples a pris des engagements avec les alliés avec lesquels il ne cesse de conférer et de négocier. Quelle est la nature de ces engagements? Je ne saurais le dire encore; mais si l'on a pu croire un moment qu'il se contenterait de rester neutre, il me semble à moi qu'il a dû aller plus loin encore et promettre même d'agir et d'opérer contre nous. Ses troupes se sont, en effet, emparées de nos caisses à Ferrare et se sont opposées au départ d'un bataillon de nos gendarmes qui avait ordre de se rendre à Modène. Ces faits, joints à ceux que j'ai déjà signalés, et le renforcement incessant des troupes napolitaines à Bologne me font redouter une évolution honteuse de la part de Joachim, évolution qui mettra fin à l'attitude suspecte qu'il a eue jusqu'ici. Dans ce cas notre situation et celle du vice-roi deviendront extrêmement critiques. » Milan, 23 janvier 1814. Lettere private del Senatore Carlo Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni.

Ibidem, Testi à Tassoni ; Milan 26 janvier, à propos du mouvement des Napolitains sur Modène et Rubbiera.

1. *Regio Archivio di Stato Modene. Prefettura del Panaro; Archivio Segreto*, 1814. Cf. 7, fas. 3 (*Bolletini Politici*) ; Modène, 18 janvier 1814.

2. Cf. *Record Office. Foreign Office*, *Sicily*, V° 97. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 30 janvier 1814.

3. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* C à la dépêche 3. Le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg à lord William Bentinck ; Naples, 18 janvier 1814 (*original en français*).

une décision. Malgré cela il modifia si peu ses résolutions que le 30 janvier il était encore à Palerme et que ce fut à ce moment seulement, après avoir, il est vrai, répondu de bien singulière façon le 21 et le 22 à lord Aberdeen et à Neipperg, qu'il donna signe de vie à lord Castlereagh. Dans l'intervalle, et bien qu'il eût promis de se mettre en route le 27, il avait jugé inutile de bouger. Et c'est de plus d'un ton dégagé qu'il va, pour la forme, expliquer à ce dernier sa désobéissance et son entêtement. Il se borne à lui déclarer qu'il a résolu de partir le 30 au soir seulement à bord de l'*America*, d'abord parce qu'il ne « voulait pas arriver à Naples avant le retour de Graham, qu'il a envoyé au quartier-général de Bellegarde et des souverains, et ensuite *parce qu'il espérait toujours recevoir des instructions nouvelles de lord Castlereagh* ».

Quant à ses dispositions à l'égard de Murat et à ses idées sur l'attitude qui convient le mieux à l'Angleterre, à ses dispositions qui font l'objet de la dépêche à lord Castlereagh que nous analyserons en son temps et à la date de son expédition[1], elles n'ont pas varié ; elles ne se sont ni modifiées, ni atténuées sous l'action des représentations pressantes contenues dans la lettre[2] que Neipperg vient de lui faire remettre :

« MYLORD,

« J'espère que le bâtiment de transport, qui a ramené le général Berthemy ainsi que M. votre aide de camp en Sicile, y sera arrivé heureusement et qu'il vous aura transmis une lettre de lord Aberdeen accompagnée de la mienne. Je ne veux pas arrêter ici plus longtemps la frégate *la Furieuse*, dont Votre Excellence peut avoir besoin. Je mets à profit son retour pour vous annoncer, Mylord, que le roi de Naples, pour donner une nouvelle preuve de l'empressement qu'il met pour la cause des alliés a fait donner l'ordre (malgré qu'il n'existe pas encore de cessation d'hostilité entre les troupes sous vos ordres et ce royaume, aux divisions napolitaines qui se trouvent à Rome et à Ancône, de commencer les hostilités contre les troupes françaises qui se sont jetées dans les châteaux forts de

1. Cf. *Record Office. Foreign Office, Sicily* V[e] 97. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 30 janvier 1814.

2. *Record Office. Foreign Office, Sicily*, V[e] 97, *Annexe C* à la Dépêche 3. Le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg à lord William Bentinck ; Naples, 18 janvier 1814 (*original en français.*)

ces deux villes, et qui ont reçu de leur gouverneur l'ordre de se défendre à outrance.

« C'est le général Miollis qui commande le château Saint-Ange et celui d'Ancône est commandé par le général Barbou. La grande-duchesse de Toscane fait mettre en état de défense la ville de Livourne et l'île d'Elbe. La frégate française qui se trouvait dans le port d'Ancône a trouvé moyen de s'échapper et c'est un des premiers désavantages qui est résulté des empêchements qu'ont éprouvés les Napolitains de se déclarer plus tôt.

« Le roi de Naples compte faire passer à Ancône une division de chaloupes canonnières pour faciliter les opérations contre cette place, dès que, Mylord, leur passage n'éprouvera aucune difficulté de votre part.

« Il n'y a que l'armée d'Italie, malgré les renforts qu'elle a reçus, qui est encore dans une stagnation parfaite sur l'Adige et le Pô. *Le maréchal de Bellegarde est résolu de ne rien entreprendre jusqu'à ce que la question napolitaine soit décidée. Elle est entièrement entre vos mains, Mylord, et par conséquence la délivrance de l'Italie. Si votre armistice permet aux Napolitains de coopérer avec nous, de retirer leurs troupes de la Calabre et de nettoyer les pays situés sur la rive droite du Pô, nous pourrons en peu de temps tendre la main à notre grande armée sur le Jura.*

« J'ose encore une fois engager Votre Excellence en faveur du bien général à ne pas mettre de plus long retard à un engagement aussi urgent et j'attends avec impatience sa résolution à cet égard pour en informer mon Gouvernement.

« M. Graham est arrivé le 13 à nos avant-postes à Forli et doit se trouver maintenant au grand quartier-général impérial en Suisse. »

Désormais nanti des instructions de lord Aberdeen, et mis complètement au courant de la situation par Neipperg, il semblait qu'il ne restât plus à Bentinck aucun moyen de se dérober. Tout autre que lui se serait rendu sans plus tarder à Naples. Mais Bentinck n'était pas un diplomate ordinaire. Il s'était tracé un programme et, avec l'entêtement qui était le fond de son caractère, il était décidé à en poursuivre la réalisation envers et contre tout, bien résolu à se démettre, à se faire rappeler plutôt que de se soumettre ou de s'incliner devant les nécessités du moment et la volonté des puissances alliées.

Pendant que Bentinck restait inébranlable dans son obstination et retardait outre mesure sa venue à Naples, le nombre des malades de l'armée autrichienne augmentait de jour en jour, malgré l'immobilité des troupes dans leurs cantonnements. Les hôpitaux devenaient insuffisants. Le moral des hommes en souffrait surtout dans la brigade Fölseis, la plus durement éprouvée de toutes et dans les rangs de laquelle la fièvre paludéenne faisait d'effrayants ravages[1].

En attendant la solution des questions qui l'intéressaient d'autant plus qu'il était décidé à ne reprendre l'offensive que lorsqu'elles seraient définitivement tranchées, Bellegarde procédait à des mesures de détail, et c'est ainsi qu'il détermina ce jour-là la composition définitive de la division du feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld[2].

Pour la première fois depuis bien longtemps on s'était engagé à l'aile droite autrichienne. Le général Bonfanti avait fait attaquer par le colonel Duché, posté à Salo avec un bataillon de son régiment, le 35e léger, Toscolano qu'occupait le major Silberer avec ses Tyroliens et les avait chassés de ce point[3]. Mais, en revanche, le bateau stationné à Torri del Benaco, armé de 2 canons et monté par 25 hommes, se laissa surprendre et enlever dans la nuit du 17 au 18 par une barque autrichienne venue de Gargnano[4].

Une colonne volante autrichienne, envoyée des environs de Rocca d'Anfo sur Bagolino et passant par le Mont-Maniva, avait débouché le 18 vers 9 heures du matin sur San-Colombano qu'elle se proposait de tourner. Aperçue par le poste

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde ; Padoue, 18 janvier I, 140.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde aux généraux de Best, Quosdanovich et Watlet ; Vicence, 18 janvier, I, 143 et 143 *a*. La brigade Watlet, cédant à la brigade Quosdanovich le régiment Saint-Julien qui avait ordre de faire mouvement de Vicence sur Sandrigo, devait se composer à l'avenir des régiments Reisky et Beaulieu.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. Fenner ; Riva, 18 janvier, I, 159 et I, 151 et (Feld-Acten Sommariva) ; Riva, 18 janvier, 8 heures soir, I, 100. *R. Archivio di Stato Milan*. Commandant Tempié au général Vignolle. Rapport sur l'affaire de Torri.

Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia 48. Général Bonfanti au général Fontanelli ; Brescia 18 janvier (*Ibidem*). Commandant Tempié aux généraux Fontanelli et Vignole ; Lac de Garde, 18 janvier.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Riva, 18 janvier, 8 heures soir, I, 100.

français, elle l'avait attaqué, lui avait enlevé 11 hommes et l'avait obligé à se replier dans le Val Trompia jusque vers Bovegno[1].

Enfin du côté du Tonale il y avait eu une petite escarmouche sans conséquence aux environs de Vione (4 kilomètres est de Vezza)[2].

19 JANVIER 1814. — **Miollis s'enferme dans le château Saint-Ange. — Troubles en Toscane. — La conférence de Bologne et la convention de Forli. — Hoste rejoint Milutinovich devant Raguse.** — La Vauguyon[3] était bien l'homme qui convenait pour les besognes qu'il y avait lieu de faire à Rome avant l'arrivée de Murat. Rentré tout récemment en grâce après avoir, depuis son expulsion de Paris, mené une existence assez agitée et assez misérable en Italie, ambitieux et sans scrupules, il devait, en effet, redoubler de zèle et de servilité pour regagner avec la faveur de Joachim, les hautes situations et les gros émoluments dont la perte lui avait été si sensible. Fier de l'autorité dont on venait de l'investir, trop heureux de pouvoir tirer vengeance de la mesure que Rovigo avait dû prendre à son égard, La Vauguyon se présentait, le 19 au matin, au général Miollis en qualité de commandant supérieur des Etats Romains et lui notifiait peu après par écrit les volontés de Murat[4], pendant que les troupes napolitaines parcouraient Rome dans tous les sens et occupaient les établissements publics et les postes de la garnison. En présence de cette attitude, et dans l'impossibilité de résister aux Napolitains dans la ville, Miollis fit rentrer tout son monde au château Saint-Ange, où lui-même alla s'établir le 19 au soir.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 22 janvier I, 168.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Major Mannsberg au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Pellizano, 18 janvier I, 102 et général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 22 janvier I, 121.
3. C'est à propos de lui que Mier écrivait à Vienne, le 16 février 1812, en rendant compte du décret impérial qui refusait de reconnaître dans l'armée française les grades que Murat avait conférés aux officiers français qui avaient pris service dans son armée : « Ce dernier, qui est capitaine au service de la France, était parvenu dans l'espace de deux ans au grade de général de division, colonel de l'infanterie de la garde et jouissant d'un revenu de 100.000 francs par ses appointements. Rentré en France à la suite d'une brouillerie avec le roi, il n'y a obtenu que son grade de capitaine. »
4. *Archives de la Guerre.* Le lieutenant-général de La Vauguyon au général Miollis ; Rome, 20 janvier (Lettre remise au général Miollis le 19 janvier). Voir *Annexe LI.*

Mais avant de quitter le palais Doria, anssitôt après avoir fait partir pour Paris le baron Daru, intendant de la couronne, chargé par lui de fournir à l'empereur des indications complètes et détaillées sur les événements de Rome, Miollis avait pris toute une série de mesures. Avant l'interruption des communications entre Rome et Civita-Vecchia, qui furent coupées le 19 au soir, il avait envoyé au général La Salcette[1], l'ordre d'y réunir tous les postes de la côte afin de pouvoir organiser plus efficacement la défense de cette place. Il avait chargé le général Lafosse de réunir dans le département du Trasimène la gendarmerie et le détachement d'infanterie qui s'y trouvaient, de protéger les fonctionnaires publics, les employés du Gouvernement et les fonds du trésor, et d'assurer la retraite sur la Toscane. Il avait enfin donné la même mission dans le département de Rome au colonel Lecrosnier, commandant la 30e légion de gendarmerie[2].

Le bataillon des vétérans romains, les 3 compagnies de soldats de police, les 2 compagnies de garde-côtes entièrement composées de Romains et la compagnie de réserve départementale du Trasimène passèrent immédiatement au service de Murat, ainsi qu'un certain nombre de sous-officiers et de gendarmes et quelques officiers, presque tous Italiens, qui formèrent le noyau du nouveau corps de gendarmerie que les Napolitains organisèrent à Rome.

En Toscane où, grâce à l'action de quelques colonnes mobiles, la tranquillité avait pu être établie assez facilement, la nouvelle de l'entrée des Napolitains à Ancône, l'exode des fonctionnaires et employés qui, abandonnant les Etats Romains, se réfugiaient dans le Grand-Duché, la nouvelle de l'entrée de Murat dans la coalition, avaient produit un effet désastreux. L'insurrection, un moment étouffée, était redevenue générale dans tout l'Apennin Toscan. Les maires et les fonctionnaires étaient en fuite et la répression devenait d'autant plus difficile

1. Dès son arrivée à Civita-Vecchia, le général La Salcette en avait fait partir pour la Corse tous les conscrits réfractaires qui s'y trouvaient (*Archives de la Guerre*).

2. *Archives de la Guerre*. Général Miollis ; Rome, Château Saint-Ange, 19 janvier 1814. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, Ve 140, pce 37, fo 79. Durand au duc de Vicence; Naples, 22 janvier 1814. Colonel Le Crosnier au général Miollis, 21 janvier 1814.

Le colonel Lecrosnier ayant voulu empêcher la défection de la gendarmerie fut arrêté par les Napolitains et détenu quelque temps à Gaëte. La reine Caroline le fit ensuite transférer à Naples.

et problématique que la gendarmerie faisait preuve de peu de zèle et d'activité, que la grande-duchesse avait dû changer son commandant, enfin que la présence des Napolitains et le voisinage des Autrichiens facilitaient et encourageaient la formation des bandes[1].

Ce qui était plus grave et plus inquiétant encore, c'était la conférence que venaient de tenir à Forli les généraux d'Ambrosio, Livron et Nugent, conférence qui avait abouti à l'engagement pris par ces généraux de se prêter mutuellement appui en cas d'attaque des troupes françaises.

Aux termes de cette convention, la 1re division napolitaine (général Carascosa) : 1re brigade (général Rosarolli), 2 bataillons du 3e léger (2.000 hommes) et 1er régiment de chevaux légers (600 chevaux); 2e brigade (général Campana), 2 bataillons du 1er de ligne (2.000 hommes), 3e régiment de chevau-légers (400 chevaux), et la brigade de cavalerie de la garde du général Livron (200 hussards, 200 cuirassiers, 100 gardes du corps et 300 chevau-légers de la garde), en tout 5.800 hommes devaient se masser au plus vite sur la grande route de Bologne à Reggio-Emilia pour observer les mouvements des Français de ce côté. La 2e division de cette armée, poussant sa tête jusqu'à Cesena, s'échelonna le long des côtes qu'elle se chargeait de surveiller jusqu'à Sinigaglia. Nugent, qu'on allait renforcer à cet effet, et qui devait occuper Ferrare, en commun avec les Napolitains, allait s'établir entre Forlimpopoli et Faenza et serrait par suite sur la 1re division napolitaine, pendant que, d'autre part, Starhemberg aurait l'œil sur Ponte Lagoscuro[2].

C'est là, au point de vue militaire, le seul fait important de cette journée au cours de laquelle le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, quittant Trente pour se rendre à Vicence, remit le commandement intérimaire de sa division au général Baumgarten, tandis qu'une reconnaissance française poussée de Vérone sur Negrar d'Adige (Val Policella) y enlevait un parti autrichien.

A l'aile droite, la flottille autrichienne du lac de Garde venait de recevoir à Riva les canons qui lui étaient destinés ; mais le

1. *Archives de la Guerre*. Ministre de la Guerre au duc de Conegliano; Paris, 21 janvier 1814 et général commandant le département de l'Arno au ministre de la Guerre; Florence, 28 janvier 1814.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*). XIII, 3, XIII, 4. Nous donnons d'ailleurs à l'appendice le texte complet (*en français dans l'original*) (*K. u. K. Kriegs-Archiv*. I, 187 *e*. Forli, 21 janvier 1814) de la convention faite entre le général-major comte Nugent et les généraux d'Ambrosio et Livrou. Voir *Annexe LII*.

mauvais temps et la neige continuaient à paralyser les opérations et obligeaient Sommariva à cantonner tout son monde[1].

En Dalmatie, le général Milutinovich, revenu depuis le 13 devant Raguse, avait procédé de son mieux à l'investissement de la place et à l'établissement de 3 batteries qui étaient presque achevées, lorsque l'arrivée du capitaine Hoste, qui mouilla devant la ville le 19, lui permit de suppléer au manque d'artillerie et de placer 2 mortiers et 8 canons dans ces batteries qui ouvrirent le feu le 22 janvier[2].

20 JANVIER 1814. — **Préparatifs de Nugent. — Sa correspondance avec Bellegarde et Starhemberg. — Gifflenga à Naples. — Lettres de Fouché à Murat et au vice-roi.** — Dans la nuit du 20 au 21 janvier, Nugent, revenu à Ravenne, s'était empressé de rendre compte à Bellegarde et de l'entrevue qu'il avait eue la veille à Bologne avec Carascosa et de la conférence tenue à Forli avec les généraux d'Ambrosio et Livron, conférence à la suite de laquelle on avait arrêté les termes de la convention qu'il soumettait maintenant au feld-maréchal[3]. « Cette convention avait été déterminée, disait Nugent, par une nouvelle reçue par Carascosa et d'après laquelle les Français étaient en train de renforcer leurs postes avancés du Pô. On en avait conclu qu'ils se disposaient à passer le Pô en forces et à attaquer Carascosa. »

Le général autrichien était trop habile pour laisser échapper une pareille aubaine : il avait aussitôt offert à Carascosa de le soutenir de toutes ses forces et avait arrêté avec lui les termes de l'entente dans l'espoir « *de l'amener ainsi insensiblement à agir de concert avec lui sans attendre des ordres* ». Comme il le disait encore à Bellegarde il allait, sans plus tarder, se porter sur Forlimpopoli et Castel Bolognese (7 kilomètres nord-ouest de Faenza), laisser à Ravenne les Anglais dont l'équipement n'était pas encore complet[4], et envoyer le major Wittman à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3. XIII, 4 (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 19 janvier I, 148. F.-M.-L. Mayer au F.-M.-L. marquis Sommariva; Trente, 19 janvier (Feld-Acten Sommariva) I, 103.

2. *Record Office. Admiralty*, V° 48. Le capitaine Hoste à l'amiral Fremantle, à bord de la *Bacchante* devant Raguse, 29 janvier 1814.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Ravenne, 20 janvier, minuit I, 187 *b*.

4. En outre des Anglais, Nugent laissa à Comacchio et dans les postes des côtes la landwehr d'Istrie qu'il n'osait pas employer à des opérations actives. Cf. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 19-20 janvier, XIII, 38.

Ferrare[1] ainsi que les détachements des capitaines Oguman et Finetti à Traghetto afin d'assurer en tout état de cause l'exécution de son mouvement.

Informant ensuite Bellegarde de l'avis qu'il avait cru devoir donner de ces faits à Starhemberg, insistant sur la nécessité d'arriver à faire marcher immédiatement les Napolitains, portant à sa connaissance les événements d'Ancône « où le général Barbou est décidé à tenir bon dans la citadelle », Nugent rendait compte au général en chef de l'impression qu'avaient produite sur lui les troupes napolitaines. L'infanterie se composait de très jeunes soldats bien habillés et bien armés ; la cavalerie de la garde était très belle et bien montée. Le reste de la cavalerie, dont les chevaux laissaient beaucoup à désirer, était au contraire médiocre ; l'artillerie était bonne et nombreuse, mais peu mobile et trop lourde. L'artillerie à cheval de la garde (6 canons et 2 obusiers) était insuffisamment attelée et les batteries de la ligne, traînées par des mules. En somme, l'armée napolitaine lui semblait utilisable et susceptible de rendre de bons services.

Avec Starhemberg[2], Nugent avait été encore plus loin. Il lui avait révélé le fond de sa pensée. Il lui avait parlé, non seulement de l'importance, de l'intérêt qu'il y avait à décider et à obliger les Napolitains à se battre contre les Français, mais aussi, ce qu'il n'avait pas osé exprimer au feld-maréchal, auquel il avait simplement parlé de l'occupation en commun de Ferrare, de son désir d'opérer sa jonction avec sa brigade. La coopération de Starhemberg lui semblait de nature à exercer une influence considérable sur les déterminations des généraux napolitains et, bien que n'ayant aucune idée des intentions de Bellegarde relativement à la brigade de Starhemberg, il n'hésita pas à lui demander de faire occuper Ponte Lagoscuro par les troupes de ce général. Il avait, d'ailleurs, soin de lui faire remarquer que cette opération était facile pour lui, plus facile en tout cas, que la garde de ses communications actuelles qui, en raison même de leur trop grande extension, pouvaient être facilement inquiétées. Afin de mieux donner la main à Starhemberg, il avait,

1. Se défiant malgré tout de Joachim et s'attendant à voir « les Napolitains désireux de rester sur le pied de la neutralité armée, protester contre son entrée à Ferrare », Nugent, qui tenait également à pouvoir s'établir dans cette ville et à prévenir toute cause de conflit, adjoignit à cet effet le capitaine Birnstiel au major Wittmann. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 19-20 janvier, XIII, 38.

2. *K. u. K. Kriegs Archiv.* Général-major comte Nugent au général-major comte Starhemberg ; Ravenne, 20 janvier, I, 187 *c*.

le jour même prescrit au major Wittmann de marcher sur Ferrare en 2 colonnes, l'une passant par Medelana (nord-ouest d'Ostellato et suivant le Pô di Volano, tandis que l'autre, passant plus au nord, longerait le Pô Grande. Or, le major Wittmann n'avait pas de cavalerie ; Nugent était trop loin de lui et les chemins étaient trop mauvais pour qu'il pût songer à lui en envoyer. Et, comme il fallait de la cavalerie à Ferrare, il priait Starhemberg de lui en fournir. Quant à lui, Nugent, il allait immédiatement concentrer ses troupes à Forli et à Faenza pour se porter ensuite au plus vite sur Bologne et Ferrare. En finissant, il répétait encore à Starhemberg : « Les Napolitains consentiront encore plus facilement à une marche sur Bologne, quand les hostilités auront commencé ou quand ils seront menacés. »

Pendant que Nugent s'efforçait de faire marcher les Napolitains, de les jeter pour ainsi dire, malgré eux, dans la mêlée, le vice-roi avec sa nature droite et loyale se refusait encore à croire Murat capable de se battre contre ses compatriotes et ses anciens compagnons d'armes. « Il paraît certain, écrivait-il à la vice-reine[1], que son alliance avec l'ennemi se bornera à occuper un certain espace. »

Et cependant, au moment même où le vice-roi essayait de prendre en quelque sorte la défense de Murat, le roi de Naples faisait déjà enlever et intercepter les dépêches de Durand. Le général Gifflenga lui-même n'avait pu arriver à Naples le 20 au matin qu'après avoir rencontré en route une foule d'inexplicables difficultés. On n'avait pas voulu le laisser passer à Mola di Gaëte. Il n'avait obtenu l'autorisation de continuer sa route qu'après avoir déclaré et prouvé qu'il n'avait de lettres que pour le roi[2].

Les mauvais conseils ne manquaient d'ailleurs pas à Murat. Non seulement la reine, qui dans ces derniers temps s'était résolument mise à la tête du parti hostile à la France, le poussait à l'action et le pressait de partir pour l'armée ; mais c'était maintenant une voix peut-être encore plus sûre d'être écoutée que celle de Caroline, celle de Fouché, qui donnait à l'infortuné roi de Naples des avis qui ne pouvaient que jeter encore plus de trouble dans la faible cervelle d'un prince si peu fait pour se

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 20 janvier 1819.
2. *Archives des Affaires étrangères.* V° 140, p^ce 37, f° 79. Durand au duc de Vicence ; Naples, 22 janvier 1814.

débattre dans les dédales de la politique, si peu préparé au rôle difficile qu'il se croyait de taille à jouer. Dans l'étrange lettre qu'on va lire et dont le brouillon a été retrouvé par le baron *Lumbroso* dans *le Portefeuille de Fouché*, le duc d'Otrante n'hésite pas à conseiller à Murat de tirer de sa défection, de sa trahison, le plus d'avantages possible. Il contribue, lui aussi, à le griser, à l'étourdir en faisant miroiter devant ses yeux la possibilité de devenir non seulement le maître de l'Italie, mais le pacificateur de l'Europe :

« Sire, écrit-il de Florence le 20 janvier[1] au roi Joachim, j'ai reçu les lettres de Votre Majesté et la copie de celles que vous avez écrites à l'empereur. Je les conserve pour en faire usage, lorsque l'occasion s'en présentera. Si vous lisiez le compte que j'ai rendu à l'empereur de la situation de l'Italie et des motifs qui vous ont déterminé à négocier avec les puissances coalisées, vous seriez convaincu que je n'ai pas besoin d'être encouragé à oser dire la vérité. J'ai toujours pensé que c'est trahir les princes que de la leur cacher.

« Vous croyez que Votre alliance avec la coalition est le seul moyen de conserver le trône et *que cette alliance servira mieux que vos armes les véritables intérêts de la France et de l'empereur*. Il serait superflu de vous répéter les objections que je vous ai faites à ce sujet ; mais je dois insister sur la nécessité où vous vous trouvez de constituer une bonne armée. C'est votre seule garantie, c'est *le seul moyen d'avoir de l'influence dans la coalition*. Ne craignez point de défections parmi vos officiers et vos soldats, quand vous serez à leur tête, quand ils seront convaincus que vous servez votre patrie. Qui plus que vous a exposé sa vie pour elle et d'une manière plus glorieuse ! Faites-leur connaître que vous ne mettez en mouvement votre armée que pour le bonheur de la France et celui de votre pays.

« On vous a cru indécis jusqu'à ce jour et alors toutes les opinions, tous les sentiments n'ont eu aucun centre, aucun appui, aucune direction. Votre armée, au lieu de former son moral et sa discipline, a perdu son temps dans des débats politiques. Vos généraux ont jeté eux-mêmes de l'incertitude dans les esprits en demandant ce qu'on ne pouvait ni leur accorder, ni leur refuser.

1. Le duc d'Otrante au roi de Naples ; Florence, 20 janvier 1814 (Baron Albert Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, V, 7-12).

« Je vous en conjure au nom de l'attachement que je vous ai voué pour la vie : songez surtout à vous créer une grande considération morale, une force militaire imposante. *C'est votre intérêt et celui de la patrie que vous aimerez toujours, ce doit être la politique de la famille impériale que vous défendrez toujours et nécessairement contre les anciennes dynasties. Il est urgent d'agir.* Faites estimer votre caractère. *Songez qu'en entrant dans la coalition, vous avez besoin d'opposer à ceux qui vous parleront sans cesse de leurs aïeux, à leurs éternelles prétentions, à leurs préjugés nobiliaires, la gloire de vos armes et la force de votre armée.* Ce sera à la longue votre seule puissance, ce sera la seule barrière qu'on n'osera franchir. Quel souverain voudrait s'attirer le reproche odieux d'avoir violé la foi qu'il vous a donnée? L'ambition n'est pas aveugle à ce point. Votre Majesté m'invite à la défendre contre la calomnie. Qui donc pourra vous atteindre à la hauteur où vous devez vous élever ? C'est par l'étendue et l'énergie de vos vues, c'est par de grands résultats que vous imposerez silence à tous vos ennemis !

« *Ne vous inquiétez pas du jugement qu'on portera sur le parti que vous avez pris.* Je ne vous l'ai pas conseillé. Il était de mon droit de vous en détourner. J'ai rempli ce devoir avec conscience. Mais aujourd'hui que votre décision est arrêtée, je dois à l'amitié, que vous avez pour moi, de vous dire que la moindre hésitation serait funeste. Elle donnerait à vos nouveaux alliés le droit de se défier de vous et de vous demander des garanties. La conduite de Votre Majesté dans cette circonstance sera appréciée, comme toutes les choses de ce monde, *par les succès.* Si vous pouvez contribuer à la pacification générale, si votre suffrage acquiert assez de poids dans la balance des affaires de l'Europe pour relever la dignité des trônes et garantir l'indépendance des peuples, on vous bénira sur la terre. Hâtez-vous de proclamer que vous n'avez fait alliance avec la Coalition, que parce qu'elle prête son appui à ce noble dessein. Montrez à l'Italie l'étendue et la solidité de vos vues positives pour sa prospérité. Des espérances vagues ne feraient que l'agiter et n'obtiendraient pas sa confiance. *Si Votre Majesté veut ranger tous les Italiens sous son drapeau, qu'elle les tranquillise sur leur avenir, que son armée soit le garant que leurs efforts ne seront pas compromis.*

« Je vois avec peine les soulèvements dans les campagnes ; ils détruiront vos ressources et amèneront une anarchie que

vous ne pourrez plus comprimer. *Défiez-vous des hommes bornés qui croient soumettre les Etats en remuant les passions de la multitude.* Si vous êtes obligé de faire des levées en masse, il faut de l'ordre et de la discipline : y mettre de l'activité, sans doute ; y mettre surtout de la mesure. L'ordre et la discipline ne nuisent pas à l'activité. Veillez surtout à ne remuer que les passions que vous pouvez satisfaire. J'espère toujours que j'aurai l'avantage de voir bientôt Votre Majesté à Florence. Je vous y attendrai à moins que l'ennemi n'y arrive avant vous. N'oubliez point la situation délicate où se trouve la grande duchesse. Si elle est obligée de quitter Florence, elle doit l'abandonner avec dignité et pouvoir se retirer tranquillement et honorablement dans sa principauté de Lucques. On lui écrit que vous envoyez Maghella à Florence. Il a la réputation d'un agitateur ; sa présence contrarierait Son Altesse sans faire aucun bien. Je vous invite à le laisser à Rome, tant que la grande-duchesse restera à Florence.

« Pardonnez la franchise de mes conseils au désir que j'ai de vous voir heureux et assez puissant pour rendre à l'empereur et à la France ce que vous en avez reçu. Le temps n'est peut-être pas éloigné où je pourrai, sans être accusé d'infidélité, retourner à Naples. En attendant, j'y laisse un gage auquel j'attache plus de prix que vous ne pensez. Il m'est cher parce que je le tiens de vous et qu'il sera un lien de plus dans votre amitié pour moi. La reine peut y ajouter une valeur nouvelle en se chargeant de ce dépôt et en l'ornant d'une partie de ses grâces et de sa raison.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, Sire, de Votre Majesté le plus fidelle (*sic*) serviteur.

« Le duc D'OTRANTE. »

A cette lettre qui, malgré les vues politiques d'une incontestable justesse et d'une réelle élévation qu'elle contenait, n'en était pas moins de nature à fortifier les rêves chimériques de Murat, à cette lettre qui se terminait par des phrases tellement ambiguës qu'elles sont, en réalité, presque inexplicables, Fouché avait ajouté un *post-scriptum* :

« *P. S.* — Je reçois à l'instant la lettre dans laquelle vous m'invitez à mettre par écrit les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous faire sur la Constitution qu'on vous demande. Je vais m'occuper de ce travail. Ne vous laissez pas entraîner, je vous prie, à jeter au milieu de ce peuple napolitain des idées

auxquelles il n'est pas préparé. Traitez-le comme vous avez traité vos enfants : ne lui accordez que ce qui convient. Je crains que ce mot de Constitution que j'entends sur toute ma route ne soit dans le grand nombre qu'un désir vague de ne pas obéir. »

Fouché avait vu juste et avait dit vrai. Mais son besoin d'intrigues, sa duplicité ordinaire devaient se manifester à nouveau quelques heures plus tard. Il venait à peine d'achever cette longue lettre adressée au roi de Naples, qu'il reprenait la plume pour renseigner en apparence le vice-roi, mais, en réalité, pour aviver l'antagonisme qu'il tenait plus que jamais à entretenir dans les circonstances du moment, et enfin pour essayer d'exciter l'ambition du vice-roi :

« Monseigneur, lui écrit-il [1], une lettre de M. de Metternich a décidé la reine de Naples à entrer dans la coalition. Je ne connais pas le traité, mais je sais qu'il est conclu... La lettre de M. de Metternich est perfide; après avoir fait le tableau des forces de la coalition et des désastres de la France, elle ajoute que l'empereur Napoléon, dans des négociations avec les puissances coalisées, cède toute l'Italie et même Naples; toutefois, qu'il a fait *demander par le roi de Bavière le Milanais pour Votre Altesse. Le projet de la coalition est simple : c'est de remettre les choses comme elles étaient avant* 1789. *Le roi de Naples en sera convaincu trop tard...* »

21 JANVIER 1814. — **Murat donne audience à Gifflenga. — Lettre de Murat au vice-roi. — Starhemberg se relie aux Napolitains du côté de Ferrare. — Escarmouche de Toscolano. — Situation d'effectifs de l'armée de Bellegarde. — Les nouveaux scrupules de lord William Bentinck. — Ferdinand IV refuse de renoncer à Naples. — La réponse de Bentinck à lord Aberdeen et les instructions de lord Castlereagh à Bentinck.** — Après avoir, au cours d'une audience qui ne dura pas moins de trois heures, répété au général Gifflenga tout ce qu'il avait mis dans son ordre du jour [2], Murat lui fit parvenir le lendemain une lettre qui ne put être remise au prince Eugène, à Vérone, que le 28. Au lieu de répondre directement aux sollicitations d'Eugène, Murat se bornait, en somme, à relever un seul des passages de la lettre du

1. Le duc d'Otrante au vice-roi ; Florence, 21 janvier 1814.
2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V^e 140, p^ce 37, f° 79. Durand au duc de Vicence; Naples, 22 janvier 1814.

vice-roi, celui dans lequel ce prince lui disait que leurs armées réunies suffiraient pour assurer le salut de l'*Italie tout entière*[1]. Trop heureux de trouver une fois de plus l'occasion d'éviter une explication qu'il avait honte de donner, Murat profitait de ces mots pour renouveler ses déclamations habituelles. Il essayait de se justifier, mais sans conviction et sans chaleur, en répétant au vice-roi « qu'il avait déjà fait savoir à l'empereur, lorsque celui-ci l'avait invité à faire marcher ses troupes vers la Piave, qu'il lui était impossible de franchir le Pô sans compromettre la sûreté de ses Etats ». Malgré toute sa duplicité, il n'en laissait pas moins entrevoir une des causes qui avait entraîné ses refus antérieurs. Dénaturant, il est vrai, la pensée de l'empereur, il avançait que Napoléon n'avait jamais dû croire sérieusement à la réunion des deux armées, puisqu'il n'avait jamais « déterminé à qui appartiendrait le commandement en pareil cas ».

Une fois engagé sur ce terrain, Murat poussait plus loin encore l'inconscience ou l'ironie. On prétendait qu'il n'avait rien fait pour la France, mais la marche de son armée n'avait-elle pas été utile à l'empereur et au vice-roi, puisque la présence des troupes napolitaines qui pouvaient tomber sur eux, les couper dans leur marche ou leur fermer la retraite, avait seule empêché les Autrichiens de passer l'Adige, d'envahir la Haute Italie. S'il n'avait pas écrasé les quelques troupes autrichiennes de la rive droite de Pô, c'était uniquement à cause de l'arrivée d'un négociateur autrichien venu pour lui proposer de concourir au rétablissement de la paix en Europe, et pour lui offrir des garanties d'autant plus séduisantes et plus précieuses qu'il « ne recevait du côté de la France ni les informations ni les assurances » qu'il était en droit d'attendre.

N'osant toujours pas avouer la vérité au vice-roi, il affectait d'abonder dans son sens, de croire, lui aussi, à la réalisation des espérances de paix, dont le vice-roi lui avait fait part. Un pareil événement lui causerait une satisfaction d'autant plus vive qu'elle arrêterait l'effet des négociations dans lesquelles il était entré et dont il avait prévenu l'empereur. Enfin, après ce demi-aveu, après avoir parlé de la violence qu'il serait peut-être obligé de faire à ses sentiments les plus chers, « de son inaltérable attachement *personnel* à la France et à l'empereur », il avait toutefois donné au vice-roi

1. Le roi de Naples au vice-roi ; Naples, 21 janvier 1814.

l'assurance formelle que, « *s'il se trouvait forcé à prendre un parti décisif, il ne ferait aucun mouvement qui puisse menacer l'armée du vice-roi sans l'en avoir préalablement informé* ».

Le roi de Naples devait, du reste, tenir parole au vice-roi, et dès ce moment, malgré les conseils et les avis qu'allait lui apporter la lettre de Fouché, il était décidé à tirer parti de l'alliance, si faire se pouvait, mais en se gardant le plus possible de jouer, au moins dès le début, un rôle actif dans la campagne qui allait s'ouvrir sur la rive droite du Pô. C'était là un jeu dangereux, d'autant plus dangereux qu'il ne pouvait manquer de se compromettre aux yeux de tous, alors qu'il eût été, pour le moins habile de sa part, de donner à ses nouveaux alliés des preuves de son activité, de son zèle et de sa loyauté. Comme toujours, Murat est incapable de concevoir et de suivre un programme de longue haleine, de prévoir les événements. Etait-il réellement sincère, lorsqu'il traçait ces lignes ? Avait-il déjà arrêté dans son esprit cette ligne de conduite ambiguë qui devait lui être en fin de compte si fatale ? Il serait d'autant plus difficile de le croire que, dans le dernier paragraphe de sa lettre, il recommence à ruser, à ne considérer que les résultats immédiats de ses manœuvres et de ses menées, à se préoccuper exclusivement d'événements pour ainsi dire secondaires. Il espère que cette promesse suffira pour abuser le vice-roi, pour l'amener à donner en échange au général Barbou un ordre qui, en prévenant l'éclat immédiat qu'il voudrait encore éviter, lui assurera la possession d'Ancône[1], sans avoir pour cela besoin de recourir à la force.

Pendant ce temps, Starhemberg, dont les avant-postes s'étendaient sur la rive gauche du Pô jusqu'à Occhiobello, s'était relié par un détachement posté à Ponte Santa Maria Maddalena avec les Napolitains de Filangieri qui occupait Ferrare avec sa brigade et 600 chevaux. Une des patrouilles de Starhemberg, arrivée dans la nuit du 20 au 21 jusque sous les murs de Ferrare, s'était vu refuser l'entrée de la ville, mais l'incident n'avait pas eu de suite, le général Filangieri s'étant empressé de faire des excuses dès le lendemain[2].

Sur le lac de Garde, il y avait eu encore une nouvelle escar-

1. Cf. Voir la correspondance échangée entre les généraux Barbou, Aymé et Macdonald du 19 au 21 janvier (Bellaire, *Précis de l'invasion des États romains par l'armée Napolitaine en 1813-1814*, 75, 83).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3 XIII, 4. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Lendinara,

mouche, plus insignifiante que la précédente, à Toscolano, faiblement occupée d'ailleurs par les Autrichiens[1].

Quant à la situation d'effectifs de l'armée autrichienne, elle accusait cette fois encore en comparaison de celle du 11, un léger accroissement (3 bataillons de plus) et un total de 88.489 hommes et 7.709 chevaux, contre 86.511 hommes et 7.680 chevaux; mais le nombre des malades avait également augmenté; au lieu de 119 officiers et 14.000 hommes, il y avait aux hôpitaux, à la date du 21 janvier, 152 officiers et 16.658 hommes[2].

La remise officielle des lettres de Gallo et de Neipperg aurait dû avoir pour conséquence le départ immédiat pour Naples du représentant de l'Angleterre en Sicile, du diplomate dont la présence était indispensable pour parachever une entente formellement désirée, non seulement par les puissances continentales de la coalition, mais même par le gouvernement anglais. Il est bien évident que Bentinck aurait assurément préféré ne rien recevoir; mais si ces lettres l'avaient quelque peu embarrassé, il n'était pas homme à se décontenancer pour si peu de chose. Les réponses qu'il adressa, le 21, à Neipperg et à Gallo, la dépêche qu'il rédigea le lendemain et qui était destinée à lord Castlereagh, prouvent que lord William était aussi ingénieux qu'entêté. C'est en passant, c'est sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance et non sans une certaine impertinence, qu'il essaye, en commençant, de donner une leçon à Neipperg en dénaturant quelque peu les faits. Le général autrichien ayant paru croire que le refus de Bentinck de se rendre à Naples avait empêché l'entrée en ligne des Napolitains et l'ouverture de leurs opérations, il ne craignit pas de réfuter les affirmations de Neipperg en lui opposant des renseignements qu'il prétendait tenir de Graham, en ce moment absent de Naples, et que Neipperg ne pouvait par suite contrôler. Le duc de Campochiaro aurait affirmé à Graham que Murat ne se mettrait pas en mouvement avant le retour des ratifications du traité. Bentinck prétendait encore qu'il aurait pu ajouter d'autres observa-

21 janvier, I, ad 172. *Archives Nationales*, A. F. IV, 1684, p^ce 717; Milan; 24 janvier.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Stanissavlevich au F.-M.-L. Fenner; Riva, 21 janvier, I, 165. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M.-L. Fenner; Rovereto, 21 janvier, I, 166 et général Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 22 janvier (Feld-Acten Sommariva), I, 121.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Situation d'effectifs de l'armée d'Italie, 21 janvier, I, 247.

tions, mais qu'il se réservait de les soumettre à Neipperg, lorsqu'il le verrait. Du reste, ne voulant pas retarder les opérations contre l'ennemi commun, il déclare officiellement à Neipperg qu'il a l'intention de s'embarquer pour Naples vers le 27[1]. En agissant de la sorte, il espère que Neipperg reconnaîtra combien est grand son désir de servir les intérêts de leur cause. Mais c'est à ce moment que lui vient un scrupule aussi imprévu qu'inexplicable. Il croit indispensable de faire remarquer à Neipperg qu'une pareille communication de la part du ministre plénipotentiaire d'une cour qui n'a pas encore reconnu le gouvernement présent de Naples ne peut pas se faire à moins de le placer dans une situation assez embarrassante et même extraordinaire. « Aussi, ajoute-t-il en terminant, j'attends de Votre Excellence comme le ministre d'une cour alliée à la mienne, qu'elle voudra bien aplanir les obstacles de convenance qui s'opposeraient à mon arrivée à Naples. *Je ne puis y arriver qu'incognito*, et la première communication, je désire l'avoir avec Votre Excellence »

C'est là assurément un prétexte d'autant plus singulier et surprenant qu'il importe de songer que c'était précisément pour reconnaître le roi de Naples que son gouvernement l'envoyait auprès de lui et que Bentinck avait l'ordre de le reconnaître sans plus tarder. Mais ce qui est pour le moins plus surprenant encore, c'est qu'il ne craignait pas d'invoquer le même argument dans sa lettre à Gallo, en se servant en outre d'un ton peu habituel, en raison même de sa hauteur, dans les usages de la diplomatie[2].

C'est là, on ne saurait s'empêcher de le constater, un scrupule bien extraordinaire de la part de l'homme, qui, un peu plus

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*. V° 97. *Annexe* à la dépêche 3. Lord William Bentinck au feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg; Palerme, 21 janvier (*Original en français*).

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* à la dépêche 3. Lord William Bentinck au duc de Gallo: Palerme, 21 janvier 1814 (*Original en français*) :

« ... Je ne peux faire moins de remarquer à Votre Excellence la situation embarrassante dans laquelle, moi, comme ministre plénipotentiaire d'une cour qui n'a pas reconnu jusqu'à présent le gouvernement actuel de Naples, je dois me trouver à mon arrivée à Naples.

En me prêtant si entièrement à l'essentiel de la chose, je me flatte de mon côté que le gouvernement napolitain voudrait bien céder sur les rapports de formes. En conséquence, je prierai Votre Excellence de faire en sorte que je puisse me trouver à Naples dans un *parfait incognito et je considère cela comme une chose si essentielle que je ne pourrai pas mettre le pied à terre sans en avoir été préalablement assuré.* »

de six mois auparavant, n'avait pas fait tant de manières pour se rendre *sans ordres et sous sa propre responsabilité* à Ponza !

D'ailleurs, tout en persévérant dans son obstination à ne rien faire qui pût, croyait-il, le compromettre, Bentinck était trop habile pour ne pas allier la prudence à la raideur et à la brutalité qu'il croyait inutile de réprimer. Avant de mettre lord Castlereagh au courant des réponses quelque peu singulières et anormales qu'il venait de faire, il avait eu soin de se ménager à tout événement une porte de sortie, une ligne de retraite. Ferdinand IV, avec lequel il entretenait, depuis le départ de la reine Marie-Caroline, des rapports suivis, et en apparence excellents, savait par lui tout ce qui se passait. Le roi, auquel il avait communiqué, ainsi qu'au vicaire général, le traité entre l'Autriche et Murat, venait de lui exprimer la profonde et pénible surprise que lui avait causé un acte diplomatique qui, conclu en dehors de lui, le dépouillait de son royaume, malgré tous les sacrifices qu'il avait faits. En un mot, le roi, sans le dire formellement, laissait clairement voir qu'il était décidé à refuser sa signature et son adhésion [1]. C'était tout ce qu'il fallait pour le moment à Bentinck. Il se croit désormais suffisamment armé pour répondre à lord Aberdeen, auquel il ne peut faire autrement que d'accuser réception des instructions formelles contenues dans la dépêche du 12 décembre. Entre temps, il persiste plus que jamais à s'en tenir aux instructions du 22 juillet qui ne l'autorisaient à traiter que sur la base admise par le prince héréditaire des Deux-Siciles, reconnaissant à Murat le droit à une compensation, à ces instructions qui, il ne se gêne pas pour le redire, n'ont pas été modifiées par la dépêche de lord Castlereagh en date du 7 août [2]. Il lui semble que l'Autriche a fait avec Murat un traité séparé, dans lequel Aberdeen n'est pas intervenu. A son avis, lord Aberdeen a tort de se contenter de la note de Metternich. Ni Murat, ni l'Autriche n'ont donné aucune garantie de l'exécution de leur promesse à la maison royale de Sicile. Quant à lui, Bentinck, il ignore la raison pour laquelle lord Aberdeen n'est pas intervenu dans ce traité. Est-ce uniquement parce qu'on ne le lui a pas demandé ? Ou bien précisément parce qu'on n'a pas stipulé cette garantie ? Pour sa part, il met Metternich et Murat sur la même ligne, « ce sont deux coquins

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. Ferdinand IV à lord William Bentinck ; Colli, 22 janvier (*en italien*).

2. *Record Office. Foreign Office. Sicily*, V° 97. *Annexe* D à la dépêche 3. Lord William Bentinck à lord Aberdeen ; Palerme, 22 janvier 1814.

de la même espèce ». Pour l'instant, ils tendent à un but commun ; mais chacun d'eux se propose de se tailler ensuite la plus grande part possible dans le partage du territoire italien. Il n'y a pas de doute possible : ils chercheront à se tromper mutuellement. Dans de pareilles circonstances, Bentinck se demande et lui demande ce qu'il doit faire. Lord Aberdeen lui a annoncé que Neipperg doit tout lui montrer et doit s'entendre avec lui sur toute chose. Mais alors, pourquoi a-t-il dit à Graham qu'il ne doit, sur l'ordre de Metternich, le mettre au courant qu'après la signature du traité ? Il est évident pour Bentinck que l'Autriche désire la coopération active et immédiate de Murat et que lord Aberdeen est, lui aussi, de cet avis. Aussi Bentinck se résignera à se rendre à Naples vers le 27. Il écrira à lord Aberdeen aussitôt après son arrivée et compte bien dans l'intervalle recevoir des ordres par le retour de son aide de camp, auquel il confie cette dépêche. Une fois rendu à Naples, il *signera l'armistice, puisqu'il le faut, mais en se réservant d'agir au mieux des intérêts de la famille royale de Sicile*. Arrivé à cet endroit de sa dépêche, Bentinck fait naturellement usage de la lettre de Ferdinand IV qui, tout en refusant de renoncer à ses droits, offre cependant de coopérer au succès de la cause commune de l'Europe. Mais lord William se hâte d'ajouter une remarque au sujet de cette communication ; il compte bien que lord Aberdeen ne fera pas de la lettre du roi un usage qui puisse nuire à la cause et aux intérêts de ce souverain. Enfin, décidé à se conformer aux ordres de lord Bathurst en ce qui est, et de la coopération de son armée et de la signature de l'armistice, indispensable à cet effet, il informe Aberdeen de sa résolution de demander, par exemple, comme gage et comme garantie, *la cession de l'île d'Elbe qui peut dans l'avenir être utile à l'Angleterre*.

Par suite d'une singulière coïncidence, le lendemain même du jour où Bentinck adressait à lord Aberdeen cette dépêche, pour le moins singulière, lord Castlereagh rédigeait à Bâle, le 22 janvier, les instructions qu'il destinait à l'intraitable représentant de la Grande-Bretagne en Sicile[1] :

« L'empereur d'Autriche ayant contracté des engagements avec la personne qui se trouve actuellement à la tête du gou-

1. *Haus-Hof und Staats-Archiv*. Lord Castlereagh à lord William Bentinck ; Bâle, 22 janvier 1814 (Cette note de Castlereagh constitue l'*Annexe* 2 aux pièces remises plus tard, en septembre 1814, par le duc de Campochiaro au prince de Metternich). Voir pour cette *Annexe* l'appendice du tome IV.

vernement de Naples, en conséquence de cet engagement, on est convenu qu'un corps de troupes napolitaines de 30.000 hommes au moins devra immédiatement se joindre à l'armée autrichienne d'Italie, à l'effet d'agir offensivement contre l'ennemi commun.

« Je dois faire connaître à Votre Seigneurie qu'il est de l'intention du prince régent que, du moment que vous recevrez du comte de Neipperg, ministre de Sa Majesté impériale à Naples, une copie de ce traité, Votre Seigneurie suspendra immédiatement les hostilités contre le gouvernement de Naples, du côté de la Grande-Bretagne, et je vous enjoins aussi de prendre des mesures propres à engager Sa Majesté sicilienne à en agir de même.

« Aussitôt que j'arriverai aux quartiers-généraux de Chaumont, je me procurerai du comte Aberdeen la correspondance qui a eu lieu à cet effet entre les cours de Vienne et de Saint-James et je munirai Votre Seigneurie des instructions nécessaires pour diriger votre conduite relativement à cet objet important.

« Le traité actuellement signé ayant été envoyé par le prince de Metternich pour subir quelques modifications dans ses détails, je joins ici une copie du traité ainsi qu'il doit être changé, afin que Votre Seigneurie puisse voir que l'acte, qui va être signé, est essentiellement conforme aux intentions que le gouvernement autrichien m'a notifiées.

« Dès que l'armistice sera conclu, vous le notifierez, autant que les circonstances le permettent, aux officiers de Sa Majesté Britannique de terre et de mer pour la direction de leur conduite. »

22 JANVIER 1814. — **Les résolutions de Murat. — Sa lettre à l'empereur d'Autriche. — Durand reçoit ses passeports. — La note du 22 janvier. — Bellegarde se dispose à reprendre l'offensive sur la rive droite du Pô. — Ses ordres à Nugent. — Affaires de Castagnaro et de Castelbaldo.** — Cédant aux sollicitations de Caroline qui ne voyait plus que par les yeux de Neipperg et de Mier, renonçant, comme il aurait cependant désiré le faire, à attendre le retour de Palerme du colonel Berthemy, Murat avait fini par prendre des résolutions suprêmes devant lesquelles il cherchait vainement à reculer et que la volonté et l'ambition de la reine avaient fini par lui arracher[1]. Aussitôt

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.*

après le départ de Gifflenga, qui quitta Naples le 22 dans l'après-midi, Caroline, unissant ses efforts à ceux des négociateurs autrichiens, avait décidé Joachim à écrire une lettre autographe à l'empereur d'Autriche[1], lettre que le duc de Campochiaro était chargé de lui remettre, à faire donner ses passeports à Durand, enfin à partir lui-même le lendemain pour aller, en passant par Rome, se placer à la tête de son armée.

Jusqu'au dernier moment Murat et ses ministres avaient cherché à cacher la vérité à Durand. On n'avait pas osé briser ouvertement, en lui remettant ses passeports, et on avait espéré que le ministre de France se laisserait prendre à une ruse, bien imaginée, mais en réalité par trop transparente. Dans la matinée du 22, en effet, Gallo avait fait appeler le représentant de l'empereur pour l'informer à la fois du départ du roi pour Rome et du désir que Joachim avait exprimé de le voir l'y précéder et l'y attendre. Durand n'était pas tombé dans le piège. Il avait aussitôt demandé à Gallo de lui faire tenir la notification écrite de ce singulier désir en lui déclarant, d'ailleurs, que, si la cour de Naples considérait sa mission comme terminée, il ne pouvait accepter que des passeports spécifiant formellement qu'il se rendait avec le personnel de sa légation auprès de son gouvernement et non pas limités à Rome où il lui serait de toute façon impossible de voir le roi puisqu'il serait alors en état d'hostilité avec la France. Ce fut seulement après avoir reçu la réponse écrite de Durand à sa note, que Gallo, qui avait joint à cette même note des passeports pour Rome, se décida à faire tenir le lendemain au ministre de France des passeports pour Paris qui, contresignés par les comtes de Neipperg et de Mier, devaient lui permettre de traverser sans encombre les avant-postes autrichiens. Sous prétexte de veiller à la sûreté de Durand, de lui faciliter son voyage, mais en réalité afin de surveiller ses faits et gestes, on avait poussé la précaution jusqu'à décider qu'un officier (le chef d'escadron Landi, aide de camp du ministre de la Guerre) accompagnerait Durand depuis Naples jusqu'à la limite extrême des territoires occupés par les troupes napolitaines[2].

1. Voir *Annexe LIII.*

2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140. Durand au duc de Vicence, p^ce 37, f° 79; Naples, 22 janvier, matin, une heure et trois heures après-midi, et 23 janvier 1814. Duc de Gallo à Durand, p^ce 42, f° 88; Naples, 22 janvier. Durand au duc de Gallo, p^ce 43, f° 89; Naples, 22 janvier. Duc de

Il importe cependant de faire remarquer que, avant de partir le lendemain pour Rome, Murat avait fait rédiger par Gallo la note suivante, dans laquelle le gouvernement napolitain formulait nettement et ses prétentions et les conditions de son accession à la coalition[1] :

« Le roi de Naples a été maintenu et confirmé dans la possession de son royaume au moyen d'un traité qu'il a conclu « avec les alliés. Les *Anglais* et l'Autriche se rendent garants « des indemnités à lui donner. Son royaume sera augmenté « après la paix générale par une grande extension de territoire. « Provisoirement il prend possession de l'*Etat romain, de « toutes les légations papales et de la Toscane au nom des « alliés. Les Anglais n'occuperont aucun fort du royaume.* « La marine napolitaine sera armée et coopèrera avec eux et « ils s'engageront de leur côté à prêter au roi de Naples toute « l'assistance possible.

« Le roi Ferdinand a renoncé pour lui et ses successeurs et « héritiers au royaume de Naples, et le roi de Naples fera « la même chose pour la Sicile.

« Le roi de Naples sera couronné sous peu de temps. »

Pendant ce temps, les généraux Aymé et Macdonald essayaient vainement de faire accepter au général Barbou des conditions qui, tout en ayant l'air d'épargner la ville d'Ancône, tendaient, en réalité, à le mettre dans l'impossibilité de résister. Le général français refusa d'y souscrire et continua au contraire à pousser avec un redoublement d'activité l'armement de ses batteries. Néanmoins, malgré toute la vigilance et le zèle de ses officiers, il n'avait pu parvenir à mettre un terme à des désertions aussi nombreuses que fréquentes, favorisées et facilitées par les intelligences que les Napolitains avaient trouvé moyen d'établir et d'entretenir avec la garnison.

Tandis que, avant de commencer ses opérations sur la rive droite du Pô, Nugent pressait ses derniers préparatifs, installait ses magasins de vivres à Comacchio, procédait aux

Gallo à Durand, p°° 44, f° 90; Naples, 22 janvier et p°° 45, f° 91; Naples, 23 janvier 1814.

1. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p°° 38, f° 84. Note du gouvernement de Naples en date du 22 janvier. Ferdinand IV protesta ultérieurement par une proclamation en date de Palerme, 26 avril 1814, contre la note ci-dessus et déclara qu'il n'avait jamais renoncé, qu'il n'avait jamais songé à renoncer à ses droits légitimes et incontestables sur Naples. (*Ibidem*, p°° 67, f° 128).

relèvements nécessaires et achevait la concentration de celles de ses troupes destinées à marcher sur Ferrare et à serrer progressivement sur les Napolitains, dont l'avant-garde était sur le point d'atteindre les bords de l'Enza[1], Bellegarde lui faisait part des résolutions qu'il venait de prendre et du plan d'opérations auquel avait l'intention de s'arrêter et qui laissait prévoir la fin prochaine de la longue inaction dans laquelle il avait cru sage et utile de tenir son armée depuis son arrivée à Vicence.

« A cette époque de l'année, lui disait-il[2], et surtout à cause du mauvais temps, on ne peut arriver sur l'Adige que sur un nombre limité de points que les Français ont eu le temps et le soin de fortifier. » Le passage de ce fleuve devant être difficile à forcer et coûter de grosses pertes, le feld-maréchal avait résolu d'obliger par une marche de flanc, le vice-roi, ou bien à abandonner la ligne de l'Adige, ou bien à détacher tant de monde sur sa droite qu'on pourrait, en raison même de son affaiblissement, tenter et réussir un passage de rivière. A cet effet, il avait décidé de renforcer sensiblement Nugent afin de le mettre en mesure de remonter la vallée du Pô, d'atteindre Plaisance et d'aller de là, en se guidant d'après les circonstances et les forces qu'il trouverait devant lui, soit passer le Pô et couper la ligne d'opérations des Français, soit la menacer assez sérieusement pour les obliger à quitter l'Adige et le Mincio. De plus, afin de faciliter la réussite de ces opérations, le feld-maréchal se proposait de donner l'ordre à Sommariva de détourner l'attention du vice-roi en manœuvrant offensivement dans la montagne au nord de Vérone.

Malgré les nouvelles favorables reçues de Naples, malgré les événements des derniers jours et l'attitude des généraux napolitains, Bellegarde n'en conservait pas moins certaines appréhensions. Il était loin d'être sûr que les Napolitains ne s'opposeraient pas à la marche de Nugent, qu'ils le laisseraient passer par les points qu'ils occupaient. C'était là chose essentielle pour lui, puisque le feld-maréchal comptait faire franchir le Pô à Ponte Lagoscuro aux renforts destinés à Nugent, pendant que, de Ferrare, ce général prendrait la route qui lui paraîtrait la

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv (Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent)*, 21-22 janvier, XIII, 37 et général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde : Ravenne, 20 janvier I, 174.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent ; Vicence, 22 janvier, I, 176.

meilleure et lui permettrait d'opérer le plus rapidement sa jonction avec eux. Aussi, pour mieux assurer ce résultat, le feld-maréchal prescrivait à Nugent de s'entendre immédiatement à ce sujet avec les généraux napolitains et d'obtenir d'eux, en se basant sur le fait qu'on avait consenti à leur laisser la route de Forli, le libre passage par Bologne des troupes que Nugent avait à Ravenne et à Forli. Bellegarde croyait tellement peu à la bonne foi des Napolitains qu'il insistait tout particulièrement sur les conséquences de leur refus, sur la signification qu'il y aurait lieu de lui attribuer, et qu'il invitait Nugent à le fixer sur ce point et à lui rendre compte au plus vite. En attendant, pour ne pas perdre de temps, et pour être en mesure de faire face à toute éventualité, Bellegarde informait Nugent qu'il allait masser le gros de son armée entre l'Adige et le Pô. « Où et à quel endroit ces troupes se réuniront aux vôtres, c'est à vous de le voir, de vous en assurer par vous-même, en me faisant savoir s'il y a actuellement une route praticable de Ferrare à Modène par Cento, ou s'il faut prendre au contraire celle beaucoup plus longue qui passe par Bologne. »

En même temps, du reste, il donnait à Radivojevich, qui n'avait pas réussi à faire cesser les désertions, l'ordre de faire reconnaître le cours de l'Adige et d'y trouver un point favorable pour le passage[1].

Pour la première fois depuis quinze jours, c'est-à-dire depuis l'affaire du 7, on avait échangé des coups de fusils sur l'Adige, du côté de Castagnaro. Une reconnaissance française avait repoussé assez vivement les postes avancés de Starhemberg et n'avait été arrêtée que par les feux des postes établis par Fölseis entre Begosso et Castelbaldo. Il en avait été de même, le lendemain 23, où cette fois les Français avaient inquiété les postes de Castelbaldo et de Terazzo (7 à 8 kilomètres sud-est de Legnago[2]).

A l'extrême droite, Sommariva, qui n'avait pas encore reçu d'ordres de mouvement, avait interdit à Fenner d'exposer inutilement ses patrouilles en les aventurant trop loin, et demandé à Bellegarde, qui la lui accorda quarante-huit heures

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich, Vicence, 22 janvier, I, 175. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Montebello Vicentino, 22 janvier, I, 171.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major Fölseis au F.-M.-L. Marschall; Bevilacqua, 23 janvier, I, 190 *a*.

plus tard, l'autorisation de retirer des avant-postes les Tyroliens destinés à servir de noyau au corps de chasseurs Tyroliens Fenner dont la formation avait été décidée antérieurement[1].

22 JANVIER 1819. — **Départ de Murat pour Rome. — La dernière audience de Durand chez la reine de Naples. — Correspondance de Carascosa, d'Ambrosio et de Filangieri avec Nugent et Starhemberg. — Nugent commence son mouvement. — Le plan de campagne de Bellegarde.** — En annonçant, dans son numéro du 24 janvier, le départ du roi Joachim qui, se rendant à Rome, avait quitté sa capitale le 23 entre quatre et cinq heures de l'après-midi, le *Moniteur napolitain* qui, depuis le 10 janvier avait cessé d'être l'écho des journaux français pour ne plus donner que des nouvelles tirées presqu'exclusivement de la *Gazette de Vienne*, faisait connaître aux sujets de Murat, que le roi, espérant être ramené bientôt dans ses Etats par la paix générale, confiait pendant son absence la régence à la reine. Le même journal contenait, en outre, l'adresse que le conseil municipal et quelques-uns des principaux citoyens de Rome avaient fait parvenir à Murat « pour le prier de préserver la ville de l'anarchie, et presser l'arrivée du roi qui devait, d'après eux, lui apporter le bonheur et la sûreté[2] ».

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde et au F.-M.-L. Fenner ; Rovereto, 52 janvier, I, 167 et I ad 170. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 24 janvier, I. 170.

2. *Archives Nationales*, AF, IV. 1685, p^{ce} 275-76. Par une singulière coïncidence, au moment même où Murat quittait Naples pour se rendre à Rome, le pape, Pie VII, accompagné de Monseigneur Bertazzoli, de son médecin Porta et de deux domestiques, partait, par ordre de l'empereur, de Fontainebleau, sous l'escorte du colonel Lagorse, se rendant à petites journées à Nice, où il arrivait le 8 février. La nouvelle de son départ et de la résolution prise à son égard par l'empereur ne tarda pas à être connue de l'autre côté des Alpes. « Le ministre (Marescalchi) m'écrit, que le Pape et les cardinaux ont quitté Fontainebleau, lit-on dans une lettre de Testi à Tassoni en date du 2 février. On ignore encore le point vers lequel il a ordre de se diriger. Mais si, comme cela me paraît probable, on le renvoie en Italie, il sera curieux de voir ce qui se passera entre lui et *l'Anti-Pape Joachim*. Ce dernier continue à faire des siennes et maintenant il a jeté le masque. Ses troupes, entrées sur notre territoire en alliées, y ont pris une attitude nettement hostile. Ses généraux ont chassé nos préfets de Ferrare, d'Ancône et de Bologne, et le même sort attend ceux de Modène et de Reggio. »

(*R. Archivio di Stato Modene* (*Archivio Estense Tassoni*, *Busta*, n° 2). Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni ; Milan, 2 février 1814. Cf. *Diario Napoletano di Nicola*, 22 et 23 janvier (*Archivio Storico della Societa Napoletana di Storia Patria*). Extraits du *Moniteur* de Naples du 24 janvier. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140. Durand au duc de Vicence ; Naples, 23 janvier 1814. Voir *Annexe LIV*.

Bien que nous ayons déjà longuement insisté sur les circonstances mêmes qui avaient facilité la mission de Neipperg, sur les stipulations vagues et, en somme, peu favorables au royaume de Naples, insérées dans le traité d'alliance, il nous semble cependant nécessaire de revenir une fois de plus sur ce sujet, et d'extraire quelques passages des dépêches que Mier adressait à Metternich à l'occasion du départ du roi et de Durand. Les communications que l'on trouve dans ses dépêches numéros 3 et 4[1] sont d'autant plus importantes que, les deux premiers rapports ayant été expédiés par les soins du gouvernement napolitain, Mier, ne doutait pas qu'ils seraient lus et décachetés. Aussi ne s'était-il pas contenté de les rédiger en conséquence, mais il avait de plus donné connaissance de la première de ces deux dépêches à Gallo. Comme il l'avait espéré et prévu, Gallo lui avait demandé l'autorisation de la mettre sous les yeux de Murat qui l'avait lue et approuvée.

Revenant sur les conditions mêmes du traité, sur la situation et l'état d'esprit de Murat, Mier faisait part à Metternich des impressions qu'il avait cru imprudent d'exprimer dans ses dépêches antérieures.

« D'après les intentions, projets et demandes que le roi, dit-il, m'avait communiqués lors de mon départ de Naples au mois de novembre dernier, et connaissant parfaitement ses vues et désirs d'agrandissement qui ressortent de son caractère ambitieux, je n'ai pas été peu *surpris d'apprendre à mon retour la conclusion d'une alliance qui ne stipulait rien de positif sur les agrandissements qu'il convoitait.* Il est vrai que, depuis cette époque, la position des affaires avait beaucoup changé; mais, outre cela, ayant été mis au fait des circonstances qui ont accompagné cette négociation, j'ai été moins étonné du prompt et facile arrangement de cette affrire.

« Brouillé avec la France, ne pouvant espérer d'elle pour le moment aucun secours, si même Il aurait (*sic*) voulu agir dans son sens, et la renonciation de l'empereur Napoléon à l'Italie, par suite de l'acceptation des bases proposées par les alliés, *ne lui permettant pas un appui pour l'avenir*, trompé dans ses espérances d'être soutenu et protégé par l'Angleterre, lord William Bentinck, n'ayant voulu entrer dans aucuns pourpar-

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Comte de Mier au prince Metternich ; Naples, 22 janvier 1814. Rapports n°s 3 et 4.

lers et arrangements avec le roi Joachim, et ayant déclaré à M. Schinina que l'intention du gouvernement britannique était de replacer le roi Ferdinand sur le trône de Naples, étant sûr d'avoir tout son peuple contre Lui s'Il ne se déclarait pas pour la cause des alliés, pressé d'un autre côté par le général comte de Neipperg pour une prompte décision sur le parti qu'Il voulait embrasser, Le menaçant d'une entière cessation de communications de l'Autriche avec son Gouvernement, s'Il ne se décidait sur le champ pour la cause de l'Europe, Il a bien vu qu'Il n'avait d'autre parti à prendre que de souscrire à tout et de se mettre sous la protection de l'Autriche, seule puissance qui Lui témoignât de l'intérêt. C'est donc la crainte de perdre jusqu'à son existence, en ne se mettant pas de notre parti, et la nécessité de fixer en deux ou trois fois vingt-quatre heures ses déterminations définitives, ne Lui laissant pas le temps d'entamer de longues discussions et négociations, qui ont principalement contribué à la prompte conclusion de notre alliance avec le roi de Naples. *Le comte de Neipperg a mené cette affaire militairement et la crainte a fait plus que la persuasion.*

« Je me suis aperçu dès ma première conversation avec le roi, qu'Il n'était pas content des articles du traité, qui ne stipulait aucun agrandissement positif en sa faveur, chose à laquelle Il tenait le plus, et qui l'aurait engagé d'agir avec bien plus d'énergie pour notre cause qu'Il ne l'a fait jusqu'à présent. Il m'a rappelé, à plusieurs reprises, que, dans la position où Il se trouvait, Il a dû souscrire à tout ce qu'on lui a demandé. Je conclus de tout ce qu'Il me disait, qu'Il mettrait de la lenteur dans ses démarches. Il me déclara positivement qu'Il n'entreprendrait rien avant la ratification de notre traité, malgré toutes les observations que je lui fis à cet égard. Pour obvier à cette espèce de mécontentement, je me suis crus autorisé par les instructions dont j'étais porteur, de (*sic*) lui promettre au nom de mon souverain, des agrandissements proportionnés aux efforts qu'Il ferait pour la cause des alliés. Son front s'est d'abord déridé. Il me demanda si j'avais l'autorisation de lui faire des promesses. *Si nous ne l'attachons pas à notre cause par quelques concessions territoriales, Il nous échappera à la première occasion qu'Il trouvera favorable à ses intérêts.* La force des circonstances ne lui permettra pas de ne pas nous aider, mais Il le fera de mauvaise grâce. Par la suite, difficilement pourrons-nous le garder dans notre alliance ; la France, lui promettant son appui, l'attirera dans son parti.

« La reine et quelques personnes sages qui ont quelque influence sur le roi ne cessent de lui rappeler qu'Il doit, pour le moment, se contenter de ce qui a été stipulé, tâcher d'inspirer de la confiance aux alliés, en exécutant strictement les engagements contractés avec l'Autriche, et les engager, par une bonne ligne de conduite, à lui accorder quelques agrandissements à la paix générale.

« Tous ces raisonnements ne font pas l'effet désirable sur son esprit méfiant, qui doute qu'on est véritablement intentionné de lui donner quelques portions de pays à sa convenance et Il désirerait en avoir la certitude. Le but principal de la mission du duc de Campochiaro a cela pour objet, et je crois que, pour le bien de la cause générale, Votre Altesse devrait articuler vis-à-vis du ministre quelque promesse positive ou prendre quelque arrangement par écrit sur les avantages qu'on serait disposé d'accorder au roi à la paix générale. Campochiaro est de ceux qui prêchent le roi à se contenter de peu. »

Mier, on ne saurait le nier, connaissait à merveille le caractère de Murat. Il avait vu juste, et nul certes n'a mieux que lui prévu les événements.

Quoique moins importante, sa deuxième dépêche, en date du même jour, n'en est pas moins fort curieuse, par cela même qu'elle nous fournit un tableau fort intéressant de ce qui s'était passé à Naples, et surtout à la cour de Naples, depuis la signature du traité. Ce n'était pas sans peine qu'on avait réussi à décider le roi à partir pour l'armée et à renvoyer Durand.

Le départ du roi était le seul moyen, d'après Mier, de mettre fin « aux intrigues des Français qui remuaient ciel et terre pour lui inspirer de la méfiance contre les Alliés », et qui avaient été servis à merveille par les difficultés que lord Bentinck mettait à la conclusion d'un armistice, « en persuadant au roi que les alliés n'agissaient pas de bonne foi ». Le départ de Murat paraissait à Mier chose capitale et indispensable à tous égards parce que, « une fois à l'armée, il ne songera plus qu'à se battre et à soutenir son ancienne réputation militaire ». Et il ajoute : « Le roi a pris enfin son parti et il faut espérer que tout ira bien... Il est parti à quatre heures du soir pour Rome, s'y arrêtera deux jours, et ira droit à l'armée qu'il veut rassembler aux environs de Bologne ».

Parlant ensuite de la reine, Mier s'exprime à son sujet en

ces termes : « La reine est parfaite. Elle a déployé dans cette occasion une fermeté de caractère qu'on ne lui supposait pas. Les Napolitains sont bien revenus sur son compte. C'est Elle qui a le plus contribué au renvoi de Durand et à la détermination que vient de prendre le roi de ne plus s'obstiner à vouloir garder les Français qui veulent s'en aller. Elle dit à qui veut l'entendre qu'elle désire qu'ils partent tous. Elle a engagé le roi de nommer d'avance les remplaçants aux emplois qu'ils possèdent...

« La reine, qui reste régente du royaume, saura mieux et avec plus de fermeté tenir tête à tous les clabaudages, et ne se laissera pas déranger de la ligne de conduite à suivre pour satisfaire aux engagements contractés avec l'Autriche. »

Enfin, après s'être élevé contre le mauvais choix des fonctionnaires envoyés dans les pays occupés par les Napolitains, « fonctionnaires qui sont pour la plupart des gens de mauvaise réputation dans leur propre pays », contre ces choix qu'il avait d'ailleurs réussi à faire rapporter en partie, après avoir eu soin de déclarer qu'il avait désapprouvé la proclamation lancée à Rome par le général de La Vauguyon, après avoir insisté sur le fait qu'on lui avait promis de la modifier, mais qu'on n'avait pas donné suite à cette promesse, Mier annonce à Metternich que « lord Bentinck, devant se rendre sous peu à Naples, il a cru bien faire en se rendant au désir du roi et en restant dans cette ville jusqu'après l'arrivée du général anglais. »

Quelques heures après le départ du roi, à neuf heures du soir, la reine avait fait appeler secrètement Durand chez elle, et lui avait donné une dernière audience qui s'était prolongée jusqu'à minuit. Le ministre de France, qui espérait à ce moment pouvoir continuer son voyage sans difficultés et arriver rapidement à Paris, s'était malheureusement décidé à rendre compte de vive voix des communications que la reine lui avait faites, des idées qu'elle lui avait exposées, des explications qu'elle avait dû lui fournir et dont, par suite, il n'existe plus aucune trace aujourd'hui. Aussi tout ce que l'on sait, c'est qu'avant de quitter Naples, le ministre de France, se conformant aux ordres de Caulaincourt, avait jugé nécessaire de remettre à Gallo une dernière note uniquement relative aux Français au service de Murat qui « tous devaient rentrer en France », et pour lesquels le ministre réclamait « la faculté de pouvoir effectuer leur retour dans leur patrie sûrement et librement[1] ».

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140. Durand au duc de Vicence ; Naples, 24 janvier 1814, et p^ce 46, f° 92. Durand au duc de Gallo ;

Quant à Bellegarde, c'était à tort, et en tout cas prématurément, qu'il avait conçu des doutes sur l'attitude des généraux napolitains. Loin de songer à susciter les moindres difficultés, ils comblaient au contraire ses lieutenants de prévenances et d'égards, et faisaient montre d'un empressement tel qu'il ressemblait quelque peu à de la servilité. Les lettres que Carascosa et Filangieri adressèrent à ce moment à Nugent et à Starhemberg sont là, d'ailleurs, pour en donner une idée.

Les Français adossés à la rive droite du Pô avaient, d'après Carascosa[1], trois postes forts en tout d'environ 2.000 hommes à San Benedetto, Sermide et Stellata (7 kilomètres nord de Bondeno). Ils avaient, sur l'ordre du vice-roi rassemblé toutes les barques du Pánaro à Finale nell' Emilia. Aussi Carascosa, devant tenir toute la rive droite du Panaro, avait fait occuper par la brigade Rosarolli Pieve di Cento et Cento, Crevalcore et plus en avant encore Ravarino (5 kilomètres ouest de Crevalcore, et à 3 kilomètres de la rive droite du Panaro). « Quand vous serez sur le Panaro, disait-il à Nugent, je laisserai un seul bataillon à Ferrare et j'enverrai les 3 autres à Bologne. Si votre effectif vous permet de vous étendre jusqu'à Stufflone (4 kilomètres nord ouest de Crevalcore), vous serez relié à mes troupes établies à Ravarino. Votre droite, devant s'appuyer au Pô, s'il vous est impossible de vous étendre jusque-là, je ferai appuyer à droite la brigade Rosarolli. » Il l'informait, en outre, qu'il avait ordre d'envoyer 300 chevaux à Modène, et de pousser contre le Panaro et la Secchia une reconnaissance à la suite de laquelle il se trouverait le 26 au plus tard à Finale nell'Emilia.

Presque en même temps, Nugent recevait par une lettre du général d'Ambrosio l'avis que, les hostilités ayant commencé à Ancône où les Napolitains avaient ouvert la tranchée contre la citadelle, il allait faire soutenir la brigade Macdonald par un bataillon envoyé de Fano à Ancône afin de renforcer ce général qui lui signalait la présence aux environs de Macerata (sud d'Ancône) de 12 à 1.300 Français qui s'y concentraient dans le but de soutenir et de dégager Ancône[2].

Naples, 24 janvier 1814. Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Comte de Mier au prince de Metternich ; Naples, 25 janvier 1814. Il l'informe que Durand ne partira que le 25 au soir. Le ministre de France avait reçu le 25 au soir un courrier et depuis lors il avait eu trois entrevues avec la reine et avec Gallo.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général Carascosa au général comte Nugent ; Cento, 23 janvier 1814, 1, 201 *b* (*en italien*).

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte

Quant aux troupes de Nugent, elles avaient commencé ce jour-là à se porter en avant.

Le détachement du major Wittmann avait atteint Medelana (sur le Pô di Volano, au nord d'Ostellato). Les troupes, qui avaient jusque-là occupé San-Alberto (sud de Valli di Comacchio, sur le Lamone), avaient contourné la lagune et étaient arrivées avec quelques hussards et les chasseurs à Consandolo. Les insurgés italiens de Finetti avaient poussé jusqu'à Traghetto; et sur la rive droite du Pô Grande la compagnie établie jusque-là à Serravalle (en face de Papozze), s'était avancée jusqu'à Cologna (en face de Crespino). Les Anglais, moins quelques compagnies installées à Ravenne avec le bataillon franc-italien, étaient restés au fort de Cesenatico. Quant à Nugent, il était en personne à Forli avec son gros précédé par l'avant-garde qui s'arrêta le 23 au soir à Faenza[1].

D'autre part, au cours d'une reconnaissance qu'il exécutait avec 4 bataillons de sa brigade en avant de Bondeno, afin de s'assurer si, comme le bruit en avait couru, le vice-roi avait rassemblé un corps de troupes de ce côté, le général Filangieri avait reçu une lettre apportée par l'aide de camp de Starhemberg et dans laquelle ce général lui demandait une entrevue. Ne sachant comment s'excuser de ce contre-temps et d'un fait cependant bien naturel, d'une absence que les circonstances se chargeaient à elles seules d'expliquer, il avait cru devoir se confondre en protestations aussi singulières que déplacées, en lui adressant le billet suivant[2]: « J'espère, lui disait-il, que l'époque, où je pourrai vous voir aussi souvent que je le désire, n'est plus éloignée. »

Sur ces entrefaites, Bellegarde avait reçu de Vesoul une dépêche du prince de Schwarzenberg, qui, en lui annonçant la marche du feld-maréchal lieutenant Bubna sur le Jura, mouvement ayant pour but de compromettre les communications

Bellegarde, Forli, 23 janvier 1814, I, 218 *a*. Cf. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 48). Pagès, commissaire des guerres au général Fontanelli, Macerata, 23 janvier 1814. Il lui annonce que 2 bataillons du 8e de ligne Napolitain, forts de 1.300 hommes, sont entrés à Macerata à 3 heures de l'après-midi.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 23 janvier, XIII, 38 et général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Forli, 23 janvier 1814, I, 218 *a ; Operations Journal der K. K. Armee*, 23 janvier, XIII, 3, XIII, 4.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général Filangieri au général-major comte Starhemberg ; Bondeno, 23 janvier 1814, I, 201 *a*.

entre la France et l'Italie, le pressait de prendre l'offensive et l'invitait à chercher à se relier avec Bubna.

Dans les réponses qu'il adressa à l'empereur François, à Schwarzenberg et au président du Conseil Aulique de la Guerre[1], Bellegarde leur exposa tout d'abord les raisons qui l'avaient empêché jusque-là de reprendre l'offensive et qui le retenaient encore sur l'Adige. Les pluies continuelles, la crue anormale des cours d'eau avaient eu pour conséquence l'inondation de tout le pays coupé de rizières ou de canaux, et avaient réduit à un très petit nombre les points par lesquels Bellegarde pouvait arriver à l'Adige. Le vice-roi se trouvait par conséquent en mesure de se défendre d'autant plus aisément qu'il avait uniquement besoin de borner sa surveillance à ces points, et que, de plus, il pouvait tout à son aise, en raison de la situation même de ces points pour la plupart fort rapprochés de Vérone, y amener aisément des forces numériquement supérieures à celles de Bellegarde. Le vice-roi disposait, en outre, dans ce cas de l'avantage que devaient lui assurer les nombreux emplacements de batteries préparés à l'avance et la facilité d'établir ses troupes à couvert derrière les digues. Devant l'impossibilité de distraire le vice-roi par des diversions et devant la nécessité de forcer le passage sous le feu même de ses batteries, Bellegarde avait cru sage de renoncer à une entreprise hasardeuse, et qui, de toute façon, aurait par trop affaibli son armée. Bien que condamnant en principe tout ce qui ressemblait à des détachements, Bellegarde avait néanmoins dû se résoudre à essayer de déborder les flancs du vice-roi dans l'espoir de le contraindre par cette manœuvre, soit à abandonner la ligne de l'Adige, soit pour le moins à faire de gros détachements de nature à faciliter la réussite d'une tentative de passage. Mais, jusqu'à ce jour, ces entreprises contre les flancs du vice-roi avaient été contrariées et rendues impossibles, d'un côté, sur la droite du feld-maréchal, par l'énorme quantité de neige tombée dans les montagnes devenues ainsi inaccessibles, de l'autre, sur sa gauche, d'abord par les chemins presque impraticables de la Polésine, enfin et surtout par les positions occupées par les Napolitains que, malgré la signature du traité, Bellegarde croyait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde, à l'empereur d'Autriche, au prince de Schwarzenberg et au président du Conseil aulique de la guerre ; Vicence, 23 janvier 1814, I, 177, I, 178 et I, 186. *Operations Journal der K. K. Armee*, 23 janvier, XIII, 3, XIII, 4.

sage de surveiller jusqu'au jour où sa responsabilité serait couverte par les ordres formels de l'empereur.

Reprenant ensuite les considératiens qu'il avait exposées à Nugent dans sa dépêche de la veille, il soumettait à l'empereur François et à Schwarzenberg le plan d'opérations qu'il se proposait de mettre à exécution. Profitant de la position exceptionnellement avantageuse de Nugent sur la rive droite du Pô, il avait résolu de le renforcer, de lui faire remonter le cours du Pô jusqu'à hauteur de Plaisance, d'agir ainsi sur les lignes de communication du vice-roi et le forcer de la sorte, après avoir renoncé à la ligne de l'Adige, à abandonner ensuite celle du Mincio.

Complétant les instructions spéciales qu'il avait données à Nugent, Bellegarde envisageait, en outre, la possibilité d'appuyer le mouvement sur Plaisance, dès que la saison le permettrait, à l'aide d'une série d'opérations que Sommariva entreprendrait sur Brescia.

Pour le moment il allait se borner à l'opération sur Plaisance, la seule qui lui parût rationnelle et décisive, et masser, à cet effet, peu à peu sur sa gauche, entre l'Adige et le Pô, les renforts destinés à Nugent auquel, comme nous l'avons vu, il avait prescrit de s'entendre avec les Napolitains au sujet de l'utilisation de la route de Bologne. La plus grande partie de ces renforts se trouvait déjà dans la Polésine et devait passer le Pô à Ponte-Lagoscuro. Toujours prudent, et craignant plus que personne, en sa qualité d'ancien Président du Conseil aulique de la Guerre, de compromettre sa situation, Bellegarde terminait en priant l'empereur d'Autriche de vouloir bien lui faire connaître si, à moins de circonstances favorables survenues dans l'intervalle, il devait attendre, pour faire exécuter à Nugent la manœuvre projetée, le moment où l'on serait sûr du concours des Napolitains, concours grâce auquel on serait en droit de compter sur des résultats bien plus considérables et plus décisifs. Il ajoutait d'ailleurs que, dans une dernière dépêche qu'il venait de recevoir, Nugent lui annonçait que cette coopération des Napolitains paraissait assurée.

24 JANVIER 1814. — **Instructions et ordres de Bellegarde à Nugent, Starhemberg et Marschall. — Positions des Français sur l'Adige. — Murat à Rome. — Débarquement de la garnison de Cattaro à Ancône.** — C'était naturellement de Nugent et de Starhemberg, de la constitution définitive du corps destiné à

opérer sur la rive droite du Pô, que Bellegarde devait principalement et même presque exclusivement s'occuper à ce moment. Approuvant, en somme, tout ce que Nugent avait fait, l'informant qu'il prescrivait à Starhemberg de se conformer à ses intentions, il se contentait, dans les instructions complémentaires qu'il lui faisait tenir, de lui recommander de prendre ses mesures de façon à prévenir tout mouvement rétrograde du du vice-roi. L'essentiel, pour le moment, consistant à assurer le passage sur la rive droite du Pô des renforts dont Nugent avait besoin pour pouvoir remplir sa mission, Bellegarde conseillait en conséquence au général de s'entendre à ce sujet avec le commandant de la flottille anglaise.

Mais à côté de ces prescriptions quelque peu secondaires, sa dépêche contient un passage intéressant. Un courrier napolitain, venant de la légation de Naples à Munich et porteur de pièces destinées à Carascosa et au roi, avait traversé Vicence la veille ; Bellegarde signale ce fait à Nugent, en l'invitant à faire de son mieux pour savoir ce que contenaient ces dépêches. Il continuait, en effet, à être en défiance à l'égard des Napolitains. « Renseignez-moi toujours sur l'attitude et l'allure des Napolitains, lui dit-il encore[1], parce que, jusqu'à ce que j'aie reçu des ordres formels de l'empereur, vos rapports seuls me permettent de régler et de modifier, en connaissance de cause, les mouvements de mon aile gauche. »

Le manque d'argent entravait d'ailleurs les mouvements de Nugent. Les gens du pays refusaient le papier-monnaie autrichien ainsi que les bons et ne voulaient accepter que de l'argent ; si bien que le général autrichien, ne sachant comment se procurer du numéraire, avait dû demander à lord Bentinck l'autorisation de tirer des lettres de change sur lui[2].

Le détachement du major Wittmann n'avait fait que peu de chemin le 24 ; il n'avait été que de Medelana à Sabbioncello ; la petite colonne, qui s'était arrêtée la veille à Consandolo, n'avait pas dépassé Traghetto, et les insurgés de Finetti se trouvaient seulement à une dizaine de kilomètres au-delà de ce point, du côté de Passa-Segni[3]. Pour ce qui est de Starhem-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent ; Vicence, 24 janvier 1814, I, 187.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Forli, 24 janvier 1814, I, 189 1/2.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 24 janvier, XIII, 38.

berg que Bellegarde mettait à la disposition de Nugent, les instructions de détail qu'on faisait tenir à ce général se bornaient à lui prescrire de s'entendre avec Nugent pour faciliter l'arrivée, sur la droite du Pô, des renforts importants qui devaient passer par la Polésine, et de s'assurer en particulier de l'état de la route de Rovigo à Pontelagoscuro qui, d'après les cartes, devait être une chaussée[1].

Enfin, tandis que le général Csivich demandait l'autorisation de bombarder Palmanova, Bellegarde prescrivait encore à Marschall de concentrer ses troupes entre l'Adige, Lendinara et Rovigo, de faire relever un bataillon de chasseurs employé le long du canal de Piove di Sacco par un bataillon de Croates, de remplacer à la brigade Fölseis 2 bataillons du régiment Lusignan par le bataillon d'infanterie légère allemande et d'ordonner au général Csivich de diriger sur Padoue le reste du bataillon de Warasdiner Grenzer[2].

Le vice-roi n'avait, pour ainsi dire, encore rien changé à sa position. Il s'était pour le moment contenté de ramener sa cavalerie vers le Mincio, de renforcer ses postes de Zevio et de San Giovanni Lupatoto, de faire exécuter d'assez fréquentes reconnaissances du côté de Brentino et du Monte Baldo[3] et de presser les travaux entrepris sur son ordre à la tête de pont de Borgofote.

Profitant de l'arrivée de Murat à Rome, où ses agents lui avaient préparé une espèce d'entrée triomphale, étroitement bloqué depuis le 21 au matin par les Napolitains qui, non contents d'intercepter la correspondance du général, s'étaient même opposés à la sortie du château Saint-Ange des malades dirigés sur l'hôpital militaire, Miollis avait chargé son aide de camp de remettre au roi une lettre, dans laquelle il demandait le désaveu public et officiel des accusations calomnieuses portées par la proclamation de La Vauguyon contre plusieurs fonctionnaires français. N'osant se rendre au désir de Miollis, Murat envoya à deux reprises, le 24 au soir, un de ses aides de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Starhemberg ; Vicence, 24 janvier, I, 187 *a. Operations Journal der K. K. Armee*, 24 janvier, XIII, 3, XIII, 4.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall ; Vicence, 24 janvier 1814, I, 191. Général-major Csivich au F.-M. comte Bellegarde ; Cauglio près Palmanova, 14 janvier, I, 189.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major Vlasitz au F.-M.-L. Fenner ; Ala, 24 janvier, 10 heures et demie matin, I, 195.

camp, le maréchal de camp Romœuf, au château Saint-Ange pour protester de son dévouement à la France, et proposer à Miollis de se retirer avec ses troupes sur Gênes. Devant le refus de Miollis, Romœuf revint une heure plus tard pour lui demander, « de la part du roi, s'il existait des hostilités entre l'Empire et le royaume de Naples ». Malgré la surprise bien naturelle causée par une pareille question, Miollis fut assez maître de lui pour faire observer à l'aide de camp de Murat que, « la manière dont les troupes napolitaines avaient été accueillies et traitées démontrait suffisamment les intentions de l'empereur à cet égard, tandis que les actes émanés au nom du roi annonçaient des dispositions hostiles », lesquelles déterminaient précisément Miollis à persister dans la résolution qu'il avait fait précédemment connaître au roi[1].

A Ancône, où des bâtiments anglais venaient de débarquer le général Gauthier et ce qui restait encore de la garnison de Cattaro, dans l'impossibilité de communiquer avec ses compatriotes et de subvenir aux besoins de ses frères d'armes, le général Barbou, avait dû se borner à les recommander aux soins du général Macdonald[2].

25 JANVIER 1814. — **Mise en route des renforts destinés à Nugent et modifications apportées à l'ordre de bataille de l'armée autrichienne. — Renseignements fournis et mesures prises par Starhemberg. — Mouvements des troupes de Nugent. — Difficultés survenues avec le général Filangieri à Ferrare. — La réponse du vice-roi à la dépêche chiffrée de l'empereur.** — Dès le 25, les renforts destinés à Nugent et qui avaient ordre de se réunir le 2 février à Lendinara s'étaient mis en route, pendant que l'on procédait au remplacement des troupes tirées du blocus de Venise. Mais ces différentes mesures n'avaient pu s'exécuter sans amener certains remaniements dans l'ordre de bataille de l'armée autrichienne. C'est ainsi que la brigade du général major Bogdan se composera désormais du régiment Deutschmeister (4 bataillons) et d'un bataillon de chasseurs, le 11e, venant des avant-postes de San Martino ; que le général major Wattlet va prendre provisoirement le commandement des troupes laissées à Bevilacqua par le général Eckhardt qui

1. *Archives de la Guerre*. Le général Miollis au ministre de la Guerre ; Château Saint-Ange, 25 janvier 1814.
2. Cf. Bellaire, *Précis de l'invasion des Etats romains*, etc.

vient de recevoir l'ordre de quitter le 27 ses cantonnements avec le régiment Bianchi et sa batterie à cheval pour rejoindre le feld-maréchal-lieutenant Marschall. Le général Gober, qui doit remettre le jour même le commandement de sa brigade au général Bogdan, se rendra aussitôt au quartier-général de Marschall qui lui donnera une destination[1].

En même temps, sur l'ordre de Stharhemberg désireux de correspondre plus directement avec Nugent et les Napolitains, la flottille autrichienne avait remonté le Pô Grande depuis Papozze jusqu'à Polesella, où ce général avait eu le soin de réunir, ainsi qu'à Ponte Santa Maria Madalena, un nombre assez considérable de bateaux. A cause de l'état lamentable des routes de la Polesine, au lieu de s'exposer à embourber un corps relativement nombreux dans les fondrières de cette région, il comptait de la sorte faciliter et accélérer le passage du Pô et espérait en outre qu'il parviendrait grâce à ce concours à rendre à peu près praticables les routes menant de Rovigo à Polesella et à Pontelagoscuro. On n'allait pas tarder à apprendre enfin, toujours par Starhemberg, que Carascosa avait été mal renseigné la veille puisqu'il n'y avait jamais eu, jusqu'à cette date, de postes français ni à San Benedetto, ni à Sermide, ni à Stellata[2], mais que les Napolitains avaient établi un petit piquet de 150 hommes à Ponte Lagoscuro[2].

Si le détachement de droite de Nugent avait pu se porter sans encombre de Cologna jusqu'à Francolino (environ 3 kilomètres en aval de Pontelagoscuro), si une autre de ses colonnes avait pu s'avancer de Traghetto jusqu'à San Giorgio (aux portes mêmes de Ferrare sur la rive droite du Pô di Volano), il n'en avait pas été de même pour la colonne du major Wittmann. Arrivé devant Ferrare avec le capitaine Birnstiel et précédant son infanterie à la tête d'un peloton de hussards, cet officier avait réussi à y pénétrer et avait aussitôt informé le général Filangieri de l'approche et de l'arrivée du reste de ses troupes. Mais le général napolitain, se basant sur la nécessité d'attendre des ordres du général Carascosa, auquel il envoya immédiatement un courrier, avait aussitôt fait fermer

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 25 janvier, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich ; Vicence, 25 janvier, I, 204 et 205.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major comte Starhemberg au F.-M. comte Bellegarde et au général-major comte Nugent ; Lendinara, 25 janvier, I, 201 et 201 *c*.

les portes de la ville, dont, malgré les réclamations de Wittmann et de Birnstiel, il persista à interdire l'entrée à l'infanterie autrichienne qui dut rester dans les faubourgs[1].

Le vice-roi avait naturellement été tenu au courant des mouvements des Napolitains. Il savait que leurs têtes de colonnes se dirigeaient sur Reggio et sur Modène, que le gros de leurs forces était échelonné de Rome à Ancône et Rimini, et que, comme il le disait à la vice-reine[2], il leur fallait pour le moins dix jours pour réunir leurs troupes. Le temps lui manquait, d'ailleurs, d'autant plus pour exposer ses projets et ses pensées à sa confidente habituelle, qu'il venait de recevoir la veille au soir la dépêche chiffrée de l'empereur du 17 janvier, cette dépêche qui contenait l'ordre éventuel de se replier sur la France, dès qu'il recevrait la nouvelle *officielle* de l'entrée de Murat dans la coalition. Placé dans la position la plus difficile dans laquelle un chef d'armée puisse se trouver, il n'hésita cependant pas un seul instant. « J'agirai, dit-il[3], de manière à remplir les intentions de Votre Majesté. » Puis, sans essayer même d'exposer à l'empereur les difficultés presque insurmontables que présenteraient une retraite générale, une évacuation du royaume sous les yeux et à la face de l'armée autrichienne qui n'aurait pas manqué de profiter de la lenteur forcée d'un pareil mouvement pour malmener ses divisions, pour chercher à lui interdire les routes menant en France, soit par Gênes et Nice, soit par le Mont-Cenis, et pour essayer de provoquer un soulèvement général des populations qu'on aurait abandonnées, il se borne à dire nettement et clairement à l'empereur : « Jusqu'à présent rien d'officiel à cet égard. »

Examinant ensuite la situation des Napolitains, il fait fort justement remarquer à l'empereur que, en supposant que Murat se déclare, cela ne changerait pas immédiatement sa position « surtout si ses troupes continuent à rester telles qu'elles sont placées en ce moment, échelonnées depuis Modène jusqu'à Ancône et Rome ». Insistant à nouveau sur l'envoi de la division Gratien

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 25 janvier, XIII, 38. Major Wittmann au général-major comte Starhemberg ; Ferrare, 25 janvier, minuit, I, 218 *d*. Capitaine Birnstiel au F.-M. comte Bellegarde ; Ferrare, 28 janvier, I, 221. Cf. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Préfet du Reno au général Fontanelli ; Bologne, 25 janvier, 1814. Il lui annonce en outre l'arrivée du général Campana à Cento.

2. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 25 janvier.

3. Le vice-roi à l'empereur ; Vérone, 25 janvier 1814.

à Plaisance, sur les travaux de défense qui mettent cette ville à l'abri d'un coup de main, sur la présence sur ce point de forces suffisantes pour arrêter de ce côté les progrès des Napolitains et les empêcher de menacer sa droite, il laisse entrevoir à l'empereur la probabilité du mouvement qu'il songe déjà à exécuter; il quittera peut-être la ligne de l'Adige pour prendre celle du Mincio et se rapprocher ainsi de ses ponts du Pô. D'ailleurs, avec la franchise qui le caractérise, il ne cache pas à Napoléon que « l'armée serait bien aise de trouver l'occasion de pouvoir donner une leçon à ceux dont la conduite inspire tant de mépris et d'indignation ».

Mais, tout en affirmant que, dans le cas d'un mouvement rétrograde, il prendra les ordres de l'empereur quant aux places et aux garnisons à y laisser, il lui est pourtant impossible de lui cacher que l'état de l'esprit public est tel, en Italie, que beaucoup d'officiers et surtout la troupe se laissent séduire par le moyen employé par l'ennemi : *l'indépendance de l'Italie*. « Il est fâcheux de le dire, et pourtant il le faut, puisque c'est la vérité : dès que l'armée aura quitté l'Italie, celle-ci sera perdue pour bien longtemps. Je n'envisage pas non plus sans effroi le mouvement rétrograde que je suis obligé de faire. Il est certain que, y compris les 7.000 conscrits que je viens de recevoir dernièrement sur les 15.000 promis, je n'ai pas 1.200 Français. Tous les hommes que j'ai reçus pour commencer la campagne étaient Toscans, Génois, Piémontais. Votre Majesté doit donc s'attendre, même dans nos rangs, à une désertion considérable. »

En admettant enfin, ce qui n'est pas, que l'ordre conditionnel de l'empereur eût été définitif, sans parler même des pertes occasionnées par les marches, les maladies, les privations et les combats, que serait-il resté au vice-roi au moment où il serait arrivé au pied des Alpes!

En attendant, il recommandait à ses lieutenants de redoubler de vigilance et donnait au général Grenier l'ordre d'établir ses avant-postes sur les digues de la rive gauche du Pô et de surveiller attentivement le cours du fleuve. Bien qu'il ne soit pas question des Napolitains dans les instructions envoyées par Grenier au général Rambourg, c'est évidemment à eux qu'il faisait allusion en lui disant, à propos de l'interdiction de laisser entrer dans les lignes les personnes étrangères à l'armée : « Il est bien entendu que, sous la *dénomination d'ennemi on doit comprendre toute troupe qui sur la rive droite du Pô manifesterait des vues hostiles* et chercherait à

pénétrer soit par ruse, soit par force, dans la tête de pont » de Borgoforte, que le vice-roi venait de faire occuper par une centaine d'hommes tirés de la garnison de Mantoue. Grenier invitait en même temps Rambourg « à se tenir au courant de tout ce qui se passe sur la rive droite du Pô à Ferrare, Bologne, Modène et Reggio, afin d'être prévenu à l'avance de tout mouvement et de pouvoir prendre des mesures en conséquence[1] ».

26 JANVIER 1814. — **La conférence de Forli. — Arrangement secret entre les généraux Carascosa, d'Ambrosio et Nugent.** — C'était naturellement dans les mêmes termes que le vice-roi écrivait vingt-quatre heures plus tard à Clarke, auquel, n'ayant rien de nouveau à lui annoncer, il était resté plusieurs jours sans adresser de rapports. Lui signalant l'arrivée des renforts autrichiens, l'organisation de la flottille du lac de Garde et les mouvements sur Modène et Reggio des Napolitains, auxquels il avait fait défendre de dépasser le Taro, « sous peine de regarder leur démarche comme un acte d'hostilité », il déclarait une fois de plus qu'il « attendait dans sa position qu'il y ait une déclaration officielle[2] », ajoutant toutefois que, en cas d'hostilité il agirait pour le mieux et suivant les circonstances.

L'incident de Ferrare, bien que ne devant pas avoir de suites, avait cependant permis à Nugent de constater que la conduite indécise des généraux napolitains provenait uniquement de ce que, manquant d'instructions, ils craignaient à tout instant de se compromettre. Il était, par suite, hors de doute pour lui qu'il était impossible de compter sur le concours actif et immédiat des Napolitains qui se contenteraient de le laisser passer sans encombre et de ne pas gêner les mouvements de ses troupes, dès qu'elles auraient depassé Bologne et Ferrare. Il n'en était, par conséquent, que plus indispensable de pousser au plus vite la brigade Starhemberg sur la rive droite du Pô[3].

La journée du 26 devait, d'ailleurs, permettre à Nugent de

1. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 48. Général Grenier au général Rambourg ; Isola Porcarizza, 28 janvier 1814 (*Ibidem*). Général Zucchi au général Grenier ; Ostiglia, 27 janvier. Il lui mande que le général Rambourg a communiqué les instructions au général Villata et qu'avant de rentrer à Mantoue le soir même il a fait partir un officier déguisé pour Modène, Bologne et Reggio.

2. *Archives de la Guerre*. Le vice-roi au ministre de la Guerre ; Vérone, 20 janvier 1814.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Forli, 26 janvier, I, 207.

voir plus clair dans la situation et de régler définitivement certaines questions aussi importantes que délicates.

A peine en possession des instructions de Bellegarde, Nugent avait, comme il lui en rendit compte sur l'heure même[1], écrit aux généraux Carascosa et d'Ambrosio, qui, pour bien lui prouver leurs bonnes dispositions, s'étaient empressés de se rendre le 26 au soir à Forli, « afin de concerter ce qui serait mieux pour la cause commune ». Ils y arrivèrent au moment même où un courrier venant de Naples remettait à Nugent une dépêche par laquelle Neipperg l'informait que le général Aymé, déjà arrivé à Bologne[2], était chargé par le roi « de passer une convention militaire, dans le sens, qu'indique le traité, avec l'officier général que le feld-maréchal désignera pour cet objet ».

« Le Pô di Primaro est indiqué, par le traité, comme la ligne de séparation », ajoutait Nugent, et il faisait remarquer, pour éviter toute cause de malentendu, toute fausse interprétation, que le nom de Pô di Primaro était « appliqué à la rivière depuis la mer jusqu'à Traghetto, où le fleuve prenait le nom de Reno qu'il gardait ensuite ». Cette ligne déterminait naturellement l'emplacement des troupes de Nugent qui, en attendant l'arrivée de l'officier désigné par Bellegarde, alla conférer avec le général Aymé. « Le roi désire, écrivait encore Nugent, que, sur cette route, il ne soit pas beaucoup dirigé de troupes à cause du passage et que, par conséquent, je la rende aussitôt que possible. Les généraux napolitains me pressent pour remplir les volontés du roi et je sais que Votre Excellence désire autant que possible le faire également. » Aussi Nugent informait-il le feld-maréchal que, « comme mouvement préalable, il se mettait en marche pour se rendre en deux jours, avec 4 bataillons, 4 escadrons et 9 canons, à Bologne, d'où il pourrait se diriger, « d'après le sens du traité et d'après l'objet de Votre Excellence ». Quant aux troupes qui viendront de la rive gauche du Pô et à celles qu'il a mises en route par le Pô di Primaro et le Pô di Volano, elles passeront par Ferrare « pour le même but, jusqu'à ce qu'en vertu de la convention nous occuperons Ferrare. *Cet arrangement est secret entre les généraux Carascosa, d'Ambrosio et moi.* Votre Excel-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Forli, 26 janvier 1814, I ad 208 (*Original en français*).

2. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Préfet du Reno au général Fontanelli ; Bologne, 22 janvier 1814.

lence verra par ceci la confiance et l'harmonie qui règnent déjà réciproquement et le *désir qu'ont ces généraux de contribuer bientôt eux-mêmes aux opérations de l'armée de Votre Excellence*, et en attendant de les favoriser en donnant à nos mouvements les facilités possibles. »

Nugent avait une fois de plus obtenu tout ce qu'il désirait. Le capitaine comte Hartig, qu'il envoyait avec cette dépêche à Lendinara au quartier-général de Starhemberg pour lui faire part du désir de Nugent de le voir occuper Ferrare[1], devait en cours de route conférer dans cette ville avec le général Filangieri. Il était de plus autorisé par Carascosa « à faire les arrangements nécessaires pour le passage et étape des troupes en cas qu'il en passe avant que la convention militaire aura été faite ».

Aussi, comme il se hâtait de le faire savoir le soir même à Bellegarde[2], la tête des troupes qu'on lui destinait pouvait, sans plus tarder, se porter sur Ponte Lagoscuro et y passer le Pô. Dès la signature de la convention, Nugent comptait masser toutes ses forces à Ferrare et marcher de là sur Cento. Ce qui n'empêchait pas toutefois que, si, jusqu'au moment de cette signature, il y avait trop de monde à Ponte Lagoscuro, on pouvait, sans hésiter et sans craindre aucun conflit, envoyer des troupes à Cento, à Finale nell'Emilia et à Bondeno. Nugent en serait quitte, dans ce cas-là, et c'était même une éventualité qui lui souriait, pour opérer sa concentration plus en avant, à Modène ou à Reggio-Emilia.

A l'aile droite autrichienne, la neige interrompait de nouveau depuis quelques jours toutes les communications[3].

27 JANVIER 1814. — **Les Autrichiens à Ferrare. — L'avant-garde de Nugent en marche de Faënza sur Bologne. — Position des Français sur l'Adige et le Bas-Pô. — Sortie de la garnison de Venise. — Ancône. — La situation en Toscane. — Durand retenu à Rome. — Investissement de Civita-Vecchia.** — Pendant que Nugent conférait à Forli avec Carascosa et d'Ambrosio, Filangieri avait chargé son aide de camp d'informer officiellement le préfet du Bas-Pô, Zacco, de l'accession du royaume de Naples à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au général-major comte Starhemberg ; Forli, 26 janvier, I, 222 *a*.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Forli, 26 janvier 1814, I, 208.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), 26 janvier, XIII, 1.

la coalition et de le prévenir, lui et le podestat, que les Autrichiens allaient par conséquent prendre possession de Ferrare.

Le détachement du major Wittmann entra, en effet, dès le matin, à Ferrare, pendant que, mis au courant de la situation par l'aide de camp de Starhemberg, désireux de réparer ses torts involontaires et, d'autre part, ne se croyant pas assez fort, le général Filangieri ordonnait d'évacuer Ponte Lagoscuro et Bondeno, et achevait de prendre ses mesures pour quitter Ferrare le lendemain et se porter avec le gros de ses forces sur Bologne[1].

Nugent, qui n'avait attendu que cette nouvelle pour reprendre son mouvement, était aussitôt parti de Faënza avec son avant-garde, se dirigeant sur Bologne, où le gros de sa colonne allait être rendu le 28 au soir[2]. Il avait de plus reçu l'avis que les Français se retranchaient à Torreta Veneta (nord de Bergantino) et vis-à-vis de Nichesola et qu'ils avaient également mis en état de défense leurs postes de Bergantino et d'Ostiglia[3].

A Venise, la garnison avait entrepris ce jour-là deux opérations qui, toutes deux, avaient été couronnées de succès. Le général Schilt, sorti de Malghera, avait réussi à enlever et à détruire les travaux élevés entre Malghera et Mestre et à ramener vivement les Autrichiens jusque dans cette dernière ville. Plus au sud, la garnison de Chioggia, poussant de Cavanella vers Rosolina et Loreo, était parvenue à faire entrer dans la place une cinquantaine de bœufs. Quelques jours plus tard, la flottille française, qui s'était échappée d'Ancône, mouillait dans le port de Venise.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général-major comte Starhemberg au F.-M.-L. Marschall ; Lendinara, 27 janvier, I ad 215. Capitaine Birnstiel au F.-M. comte Bellegarde ; Ferrare, 28 janvier, I, 221 (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général Filangieri au lieutenant comte Coudenhoven, aide de camp du général-major comte Starhemberg ; Ferrare, 27 janvier, I, 222 *a* (*en italien*). Général Filangieri au général-major comte Starhemberg ; Ferrare, 27 janvier, I, 222 *e* (*original en français*).
Voir *Annexe LV*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 27 janvier, XIII, 38. Cf. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Le général Gratien au général Fontanelli : Plaisance, 31 janvier 1814.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 27 janvier, XIII, 3, XIII, 4 et général-major comte Starhemberg au F.-M. comte Bellegarde ; Lendinara, 27 janvier, I, 218. *Regio Archivio di Stato Milan Appendice Storia* 48. Zacco, préfet du Bas-Pô, au ministre de l'Intérieur et au général Vignolle ; Bologne, 28 janvier 1814 (*Ibidem*). Communication faite au nom du général Filangieri au préfet et au podestat de Ferrare ; 26 janvier.

A Ancône, le général Barbou avait continué à faire la sourde oreille aux sollicitations du général Macdonald, ainsi qu'aux instances du général Aymé. Le premier ne cessait de lui écrire qu'il devait assurément « lui convenir d'aller grossir l'armée du vice-roi plutôt que de rester oisif dans une place que le roi de Naples se chargeait de défendre », et de lui affirmer qu'on ne lui imposerait aucune condition, qu'il pourrait se retirer avec ses troupes armées et équipées où bon lui semblerait, sans qu'il eût à prendre aucun engagement. Le second, plus pathétique, essayait en vain de l'émouvoir en lui parlant de ses inquiétudes et d'une situation qui « devient chaque jour tellement embarrassante qu'il n'ose manifester son opinion » et qu'il se borne à faire des vœux conformes à leurs désirs communs. Mais, malheureusement pour les deux généraux napolitains, Barbou n'était pas homme à se laisser intimider par des menaces ou circonvenir par de belles phrases. Il se contenta de répéter, le 27, ce qu'il avait déjà répondu, le 21, aux généraux de Murat : « Que le roi permette à un de mes officiers de se rendre auprès du vice-roi et d'y prendre ses ordres, après lui avoir fait connaître les propositions qui me sont faites, et je m'engage à les exécuter ponctuellement. »

Il est inutile d'ajouter que pareille réponse n'était pas précisément celle qu'espéraient recevoir les généraux Macdonald et Aymé, qui, après cette nouvelle tentative aussi infructueuse que les précédentes, comprirent qu'ils perdaient leur temps en essayant de tromper et de séduire par de vaines promesses le commandant de la citadelle d'Ancône [1].

En Toscane, la situation s'aggravait de jour en jour. Les projets des Napolitains sur la Toscane n'étaient plus douteux pour personne. Décidée à ne quitter le pays que lorsqu'elle aurait pourvu à la sûreté de tous les Français et lorsqu'il lui serait absolument impossible d'y rester, prévoyant que son départ ne pouvait plus être qu'une question de jours, la grande-duchesse pressait l'approvisionnement et la mise en état des places qui devaient recevoir des garnisons, en même temps qu'elle donnait aux quelques troupes disponibles l'ordre de se tenir prêtes à se replier sur Gênes, où elles devaient attendre et recevoir des ordres du vice-roi [2]. Comme l'écrivait

1. Cf. Bellaire, *Précis de l'invasion des Etats Romains*, etc. etc.

2. *Archives de la Guerre*. Princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane au ministre de la Guerre ; Florence, 28 janvier 1814. La situation était si inquiétante en Toscane que, afin d'essayer de réprimer le brigandage, la grande-

au ministre de la Guerre le général commandant le département de l'Arno, « l'autorité de l'empereur ne tenait plus qu'à un fil[1] », fil que devait briser quarante-huit heures plus tard la proclamation lancée par le général Minutolo lors de son entrée à Florence.

Dans l'intervalle, après avoir refusé de suivre le roi de Naples, Durand, arrivé à Rome, avait été obligé de s'y arrêter plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu et d'y séjourner jusqu'après le départ du nouvel allié de l'Autriche, parce que, prétendait-on, tous les chevaux de poste étaient retenus pour Joachim, qui allait continuer sa route pour Ancône et Bologne[2].

Civita Vecchia était bloquée depuis le matin ; mais le général La Salcette avait eu le temps d'y faire entrer les bestiaux, les grains et les fourrages des campagnes voisines et de vendre, pour se procurer des fonds, le sel renfermé dans les magasins de Corneto (4 kilomètres de Civita-Vecchia). Comme ils venaient de le faire pour le château Saint-Ange, les Napolitains se contentèrent, d'ailleurs, d'assurer l'investissement de la place en se tenant hors de portée de ses canons et en évitant soigneusement tout engagement.

28 JANVIER 1814. — **Préparatifs de Nugent pour la marche sur Reggio et Modène. — Gratien à Plaisance. — Envoi du général Fresia à Gênes. — Retour de Gifflenga à Vérone. — Les résolutions prises par le vice-roi.** — Non seulement les Autrichiens étaient entrés à Ferrare, mais, lorsqu'il mit le 28 au matin sa brigade en route sur Bologne, Filangieri ne laissa dans la citadelle qu'une compagnie chargée de garder les magasins au lieu des 2 bataillons qu'il comptait primitivement y établir. De plus, et c'était là la conséquence de l'entente intervenue entre les généraux Aymé et Nugent, le bataillon napolitain, posté jusque-là à Bondeno, avait reçu l'ordre de remettre ce poste aux 2 compagnies autrichiennes que Wittmann allait y envoyer et qui devaient mettre un fort piquet à Stellata (sur le Pô, à 8 kilomètres et demi, nord de Bondeno). La major avait en même temps fait occuper par une compagnie Ponte Lagoscuro,

duchesse avait dû décréter la formation de 10 colonnes mobiles de 100 hommes chacune (*Regio Archivio di Stato*, Gênes, grande-duchesse Elisa ; Florence, 26 janvier 1814).

1. *Archives de la Guerre*. Général commandant le département de l'Arno au ministre de la Guerre ; Florence, 28 janvier 1814.

2. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p^ces 49, f° 46. Durand au duc de Vicence ; Turin, 11 février 1814.

également évacué par les Napolitains, et avait établi par ce point la communication avec Starhemberg.

Arrivé de sa personne avec son gros à Bologne, Nugent venait, en outre, de prescrire au colonel Robertson, qu'il avait laissé avec ses Anglais à Faënza, de venir le rejoindre, pendant que, d'autre part, afin de faciliter les communications entre Bologne et Ferrare, il songeait à faire jeter un pont de bateaux sur le Reno, à Malalbergo.

L'accord intervenu entre Nugent et Aymé avait une importance d'autant plus grande qu'il résultait des rapports et des reconnaissances de Starhemberg qu'il était absolument impossible de passer par la Polésine, et que Nugent n'attendait plus pour se porter simultanément de Ferrare et de Bologne sur Reggio que l'arrivée des renforts qui lui étaient promis. Enfin, afin de mieux cacher ses projets, après avoir obtenu des généraux napolitains le libre passage de ses troupes, et d'accord avec eux, il avait fait répandre le bruit qu'il allait de Bologne se diriger sur la Toscane et y occuper Florence [1].

Mais, dès la veille au soir, son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Gavenda, suivie par un autre échelon fort d'environ 1.400 hommes, était entrée en Bologne, où les Napolitains avaient, de leur côté, fait saisir les caisses publiques par un commissaire ordonnateur, malgré l'opposition et les réclamations du préfet du Reno, qui avait aussitôt rejoint à Modène le général Fontana, parti de Bologne avec les autorités militaires, dès qu'on l'eut informé de la marche des Autrichiens sur cette ville [1].

Au mouvement offensif que préparait Nugent, au danger de plus en plus imminent d'une descente des Anglais sur le littoral toscan, le vice-roi ne pouvait opposer que la faible division du général Gratien, arrivé ce jour-là à Plaisance à la tête de 3.300 hommes à peine armés. A Gênes, le général Montchoisy, malade et dans l'impossibilité d'exercer un commandement aussi difficile et aussi étendu venait d'être remplacé par le général Fresia, chargé dans ces derniers temps d'organiser

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 28 janvier 1814, XIII, 3, XIII, 4 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), XIII, 38. Capitaine Birnstiel au F.-M. comte Bellegarde; Ferrare, 28 janvier, I, 221. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde; Ferrare, 28 janvier, 4 heures soir, I, 223. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Préfet du Reno au ministre de l'Intérieur, 29 janvier. Général Fontana au général Fontanelli; Modène, 29 janvier; Reggio, 30 janvier; Plaisance, 31 janvier 1814.

à Turin une des divisions de l'armée de réserve. Mais, ni ce général, ni le prince Camille, auquel il ne restait plus de troupes disponibles, ne pouvait suppléer à la pénurie des ressources et au manque d'hommes. De Savone à la Spezia, il n'y avait en tout que 4.500 hommes répartis entre la Spezia, Bardi, Gavi, Borgo di Val Taro, Pontremoli, Gênes, Savone et le long de la côte. Les forts de Gênes, du littoral et de la Spezia n'avaient pu être mis en état, faute de fonds, et n'étaient même pas à l'abri d'un coup de main. On entreprit à la hâte quelques travaux à Gênes et à la Spezia, et, afin de couvrir quelque peu cette ville contre une attaque venant par Borgo di Val Taro et Pontremoli, on chargea le général Rouyer Saint-Victor, qui commandait les troupes de la rivière du Levant, de les réunir derrière la Magra et de défendre le passage de cette rivière [1].

Pendant que Murat quittait Rome pour se rendre à Bologne en passant par Loreto et Ancône, Gifflenga arrivait à Vérone et y rendait compte du résultat négatif de sa mission. Les nouvelles qu'il apportait au vice-roi avaient dissipé ses derniers doutes et anéanti ses dernières espérances. « Le roi est décidément contre nous et il sera à Bologne dans quelques jours », écrivait le prince Eugène, aussitôt après à la vice-reine [2], à laquelle il conseillait cette fois de penser sérieusement à son voyage et de se préparer à rentrer en France par Turin, le col de Tende et Nice.

Le vice-roi n'avait attendu que le retour de Gifflenga pour prendre une résolution à laquelle il songeait déjà depuis quelque temps, mais à laquelle il ne voulait avoir recours qu'à la dernière extrémité : la continuation de sa retraite, l'abandon de Vérone et de la ligne de l'Adige. Maintenant, après le rapport que vient de lui faire Gifflenga, il voit clairement qu'il va sous

1. Le général Fresia arriva à Gênes le 3 février (Cf. *Regio Archivio di Stato*, Gênes (*Correspondance militaire*). Général Porson à Bourdon de Vatry, Préfet de Gênes ; Turin, 31 janvier, « pour prendre le commandement supérieur des troupes stationnées dans les 3 départements maritimes de la 28e division militaire que le général de Montchoisy ne cessera pas de commander. »

C'est par suite d'une erreur typographique que le général Fresia a été indiqué au tome I, page 451, sous le titre de baron d'Aglano. Nommé baron de l'Empire à sa rentrée en France après la capitulation de Baylen, Fresia aurait d'après Mullié, t. I, p. 545, porté le titre de baron d'Ogliano, d'Oglianto ou Oglianico. D'après les documents existant au *R. Archivio di Stato de Turin*, véritable titre serait baron d'Oglianico.

Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 28 janvier 1814.

peu de jours devenir impossible de s'entêter à rester sur l'Adige et, avant de rien dire à personne, il prévient la vice-reine qu'il lui faudra se résigner à un mouvement de retraite sur le Mincio « pour être de là plus à portée de passer le Pô et donner sur le nez des Napolitains, si l'occasion s'en présente. »

Mais, en même temps, et bien qu'il reconnaisse l'utilité et la nécessité de continuer à correspondre avec Murat, il ne peut faire taire la profonde indignation que lui inspirent la conduite et la réponse du roi de Naples :

« Il est donc vrai, s'écrie-t-il[1], que Votre Majesté a jugé indispensable aux intérêts de sa couronne, non seulement de s'allier aux ennemis de l'empereur, mais même de marcher contre ses troupes? Sire, je l'avoue, je n'aurais jamais cru un tel événement possible et j'éprouve le besoin de lui dire que j'en ressens une profonde douleur. *Puisse Votre Majesté ne jamais regretter le parti qu'Elle prend aujourd'hui*, c'est le vœu de mon cœur. »

Après avoir essayé en quelques mots de lui prouver une fois de plus que leurs efforts réunis auraient pu sauver l'Italie tout entière, imposant silence aux sentiments qui l'animent, surmontant dans l'intérêt de l'empereur et de la France la répulsion que lui inspire la défection de Joachim, ne considérant plus que les avantages qui peuvent résulter pour son armée et pour l'Italie de l'engagement que Murat s'est une fois de plus engagé à respecter, remerciant le roi de Naples des nouvelles assurances d'amitié que Gifflenga vient de lui transmettre, le vice-roi se borne à dire en terminant cette lettre qui déborde d'un bout à l'autre d'une tristesse profonde et vraie :

« Je me repose d'ailleurs entièrement sur la parole royale de Votre Majesté, *qu'elle ne fera aucun mouvement qui puisse menacer l'armée de l'empereur qui m'est confiée, sans m'en avoir préalablement et à temps informé.* »

29 JANVIER 1814. — Le vice-roi informe l'empereur de ses projets de retraite sur le Mincio et lui demande des ordres. — Composition nouvelle du corps du général comte Nugent. — Ordres de

1. Le vice-roi au roi de Naples ; Vérone, 28 janvier 1814.

Sommariva à Vlasitz. — Capitulation de Raguse. — Le lendemain, 29, le vice-roi se hâta d'informer sans aucune réticence l'empereur des mauvaises intentions tout à fait déclarées du roi de Naples et de l'impossibilité, qui en est la conséquence, de maintenir l'armée d'Italie sur les positions qu'elle a occupées jusqu'à ce moment[1].

Murat n'a pas, il est vrai, commencé les hostilités, mais il n'attend pour cela que la ratification de son traité. Déjà les vedettes napolitaines poussent vers l'Enza ; elles se sont montrées sur le Pô et l'attaque pouvant se produire d'un jour à l'autre, le vice-roi, dont la droite est sur le point d'être débordée, se voit dans la nécessité de se replier à brève échéance et presque immédiatement sur le Mincio, qu'il se propose de défendre jusqu'au moment où un mouvement rapide des Napolitains sur Plaisance combiné avec une attaque de front le contraindrait à se retirer sur Alexandrie. Dans ce cas il lui faudra laisser 8,000 hommes à Mantoue, 3,000 à Peschiera, 2,000 à Legnago, et, des 36,000 hommes d'infanterie qu'il a en ce moment, ce sera à peine s'il lui en restera, lorsqu'il atteindra Alexandrie, 20 à 25,000, sur la moitié desquels il est d'autant plus impossible de compter que ces soldats sont originaires de Rome et de Toscane, de Gênes et du Piémont.

Examinant avec sa franchise et sa netteté habituelles l'ordre de l'empereur qui lui prescrit de se retirer « en cas de besoin » sur les Alpes, lui faisant remarquer qu'il n'aurait plus d'armée s'il devait faire les nombreux détachements nécessaires pour défendre les débouchés des routes qui traversent les Alpes depuis la Bocchetta jusqu'au Mont-Cenis, il supplie l'empereur de vouloir bien préciser ses instructions. Le vice-roi ignore encore, et il a besoin de savoir avant tout, s'il devra simplement repasser ces montagnes ou, au contraire se contenter d'en interdire les passages à l'ennemi qui ne manquera pas de suivre et d'inquiéter sa retraite. Enfin, dans le cas même où l'empereur voudrait le voir se porter en France avec le peu de troupes qui lui resteraient, le vice-roi, auquel on n'a pas indiqué la direction à donner à son mouvement, préférerait la route de Grenoble à celles qui conduisent à Nice, d'abord parce qu'il se rapprocherait davantage du théâtre principal de la guerre, ensuite parce qu'il s'exposerait à trouver Nice et les passages

1. Le vice-roi à l'empereur : Vérone, 29 janvier 1814.

qui y conduisent occupés par des troupes débarquées dans ces parages, enfin parce que les forces ennemies, qui l'auraient suivi, pourraient, en forçant le Mont-Cenis, peu susceptible de résistance, le prévenir à Grenoble et couper toutes les communications entre la Provence et le quartier-général de l'empereur. « Je supplie donc Votre Majesté de me faire connaître le plus tôt possible *ses ordres très précis et Elle peut être sûre que je les exécuterai ponctuellement.* »

La résolution que venait de prendre le vice-roi s'imposait à lui avec d'autant plus de force que les Napolitains n'étaient pas seuls établis sur la rive droite du Pô. Le danger était d'autant plus réel, d'autant plus sérieux, d'autant plus imminent que, afin de mettre Nugent à même de pousser vivement ses opérations, on venait au quartier-général de l'armée autrichienne d'Italie d'envoyer aux généraux-majors Starhemberg et Gober l'ordre de passer sur la rive droite et d'aller par Pontelagoscuro à Ferrare.

A partir de ce jour, le corps placé sous les ordres du général Nugent se composait de la brigade Starhemberg forte de 6 bataillons et 8 escadrons (bataillon de chasseurs n° 8, 1 bataillon du régiment d'infanterie des confins militaires n° 5 (Warasdiner-Kreuzer), 1 bataillon de landwehr d'Istrie, 1 bataillon de la légion italienne, 2 bataillons du régiment Benjowski et 8 escadrons des hussards Radetzky, et de la brigade, dont le général Gober allait prendre le commandement, comprenant 5 bataillons (3 du régiment archiduc François-Charles, le 3ᵉ bataillon du régiment Lusignan et le bataillon de landwehr du régiment archiduc Charles). Le bataillon de landwehr d'Istrie restait en arrière pour fournir les garnisons de Comacchio, Ravenne et Cesenatico, mais il fut remplacé par le bataillon de troupes anglaises du colonel Robertson. De plus, on avait informé Nugent qu'il pourrait, en cas de besoin, disposer de la brigade (7 bataillons et 2 escadrons) nouvellement formée du général Eckhardt, qui, reprenant les positions précédemment occupées par le général-major Starhemberg dans la Polésine, allait s'établir à Lendinara.

Ces ordres avaient reçu un commencement d'exécution le jour même, et tandis que, du quartier-général, on invitait Nugent à avoir soin, jusqu'au règlement définitif des questions encore pendantes avec le roi de Naples, d'occuper solidement Ferrare et la ligne du Panaro et d'établir une forte tête de pont à Pontelagoscuro, ce général faisait part à Bellegarde de son

projet de mettre, dès le lendemain 30, du monde à Cento et à Finale nell Emilia[1].

D'autre part, les Napolitains se renforçaient constamment à Reggio où, d'après les renseignements recueillis par le général Fontana, ils avaient déjà à ce moment environ 3.000 hommes d'infanterie et de cavalerie que leur artillerie devait rejoindre le lendemain. Leur attitude était de jour en jour plus hostile. A peine arrivé à Modène, Carascosa s'y était emparé des canons appartenant à l'école royale du Génie. Enfin, pour pouvoir quitter Modène, Fontana avait dû demander des passeports au général napolitain[2].

Bien que les Français fussent restés absolument immobiles à Vérone, bien que l'on continuât à les voir travailler aux défenses de la ligne de l'Adige, on s'attendait si fort à leur retraite prochaine que, sur l'ordre de Bellegarde, Sommariva avait envoyé des instructions spéciales au général Vlasitz qui commandait son avant-garde. Au premier indice sérieux de la retraite des Français, Vlasitz devait se porter vivement en avant de façon à s'établir, si faire se pouvait, dans les plaines de la rive droite de l'Adige, avant l'arrivée dans ces parages du gros de l'armée de Bellegarde. A cet effet, Vlasitz devait prendre ses mesures pour faire passer rapidement l'Adige aux

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3. XIII, 4 (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*). XIII, 38. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde : Bologne, 29 janvier, I, 224. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall et aux généraux Starhemberg et Nugent ; Vicence, 29 janvier, I, 225, et I, 225 *a, b, c*. F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde, de Padoue 30 janvier, I, 225 *d*. Général comte Starhemberg au F.-M. comte Bellegarde ; Lendinara, 29 janvier, I, 229 et I *ad* 229.

2. *Regio Archivio di Stato, Milan. Appendice Storia* 48. Général Fontana au général Fontanelli ; Reggio, 30 janvier, et Plaisance, 31 janvier. Général Gratien au général Fontanelli ; Plaisance, 30 janvier 1814. Cf. *Regio Archivio di Stato, Reggio. Storia di Reggio del Conte Gaetano Rocca, Canonico dell'Insigne Basilica di San Prospero.* « Dès le 22 janvier il était arrivé à Reggio 600 chevaux napolitains suivis le 27 par un premier échelon de 1.000 hommes d'infanterie, renforcés quarante-huit heures après par un 2e échelon de même force. Ces troupes, écrivait le chanoine, sont peu disciplinées. Il est impossible de savoir si le roi de Naples est l'allié de la France ou de l'Autriche. Pour le moment, les Napolitains se bornent à faire des reconnaissances et ont l'air de redouter une attaque. Cependant le premier acte de leurs chefs a consisté dans le licenciement de la milice urbaine, puis dans le désarmement de la gendarmerie, enfin dans l'incorporation des déserteurs par voie d'enrôlements volontaires. D'autre part, il paraît qu'on a décidé d'obliger les officiers français au service de Naples à prêter serment à Murat ou à retourner en France. Enfin, comme on nous annonce l'arrivée prochaine d'autres troupes, j'en conclus, pour ma part, que Murat caresse le projet de s'emparer de cette partie de l'Italie. »

troupes qu'il maintenait jusqu'à ce moment sur la rive gauche du fleuve[1].

En Dalmatie, la dernière des places, sur laquelle flottât encore le drapeau français, Raguse avait dû capituler après 4 mois d'interruption de communications avec l'armée d'Italie et cinquante-sept jours de blocus. Le général Montrichard, qui y commandait, avait tenu jusqu'au bout, malgré la désertion d'une partie de ses troupes, malgré la mauvaise volonté de ceux de ses Croates qui n'avaient pas pu ou pas osé suivre leurs camarades, malgré la défection de la garde nationale et des volontaires, malgré deux jours de révolte des habitants, malgré six jours d'un bombardement auquel il avait été dans l'impossibilité presque absolue de répondre puisqu'il ne lui restait, que quelques artilleurs, une vingtaine tout au plus, pour servir ses pièces, au moment où force lui fut de hisser le drapeau blanc. Sa garnison tout entière était d'ailleurs réduite le 29 janvier, à 76 officiers et 980 hommes. Entamées le 26 janvier, les négociations relatives à la capitulation ne furent terminées définitivement que le 29 ; mais ces dernières journées, pendant lesquelles le feu avait naturellement cessé, furent remplies par de graves événements. Après avoir vainement essayé d'arracher par la violence et par la menace au général Montrichard un engagement auquel sa loyauté l'empêchait de souscrire, la promesse de remettre la ville aux insurgés, les notables de Raguse s'étaient rendus au camp du général Milutinovich. La présence des Anglais du capitaine Hoste, la part que ses marins débarqués avaient prise au siège, avaient fait espérer aux Ragusains encouragés par ce qui venait de se passer à Cattaro, qu'ils réussiraient à se faire remettre la place et à restaurer la république de Raguse. Milutinovich n'eut pas besoin d'un long entretien pour s'apercevoir qu'il était inutile d'essayer de calmer les esprits et qu'il n'obtiendrait rien par la persuasion. Il déclara nettement aux délégués que, en exécution des conditions de la capitulation il était fermement décidé à prendre possession de Raguse le lendemain dès l'aube au nom des puissances coalisées, qu'il défoncerait les portes à coup de canon, si on refusait de les lui ouvrir, et passerait au fil de l'épée, sans faire quartier à personne, tout ce qui ferait

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. marquis Sommariva au général Vlasitz ; Rovereto, 29 janvier (Feld-Acten Sommariva), I, 166.

mine de résister à ses troupes. En même temps il informait de ces événements le capitaine Hoste qui, peu d'instants auparavant, avait répondu à une députation, envoyée auprès de lui par les insurgés, qu'il se refusait à reconnaître la république de Raguse et qu'il prêterait aux Autrichiens de Milutinovich le concours le plus absolu et le plus énergique.

Afin d'éviter autant que possible tout conflit, toute lutte à l'intérieur de la ville, Milutinovich, d'accord avec Hoste, donna à deux canonnières l'ordre de s'embosser pendant la nuit dans le canal de Gravosa devant la maison du chef des insurgés, dans laquelle s'étaient réunis les patriciens de Raguse, et devant la caserne occupée par l'élite de l'insurrection. Les troupes destinées dans le principe à aller occuper les forts de San Lorenzo, Impériale et Croma, ainsi que 200 Anglais et 2 canons, prirent position devant la porte de Pille. Enfin, par surcroît de précaution, au lieu de pénétrer dans la ville, comme il avait été convenu, par la porte de Plocs, aux abords de laquelle les insurgés s'étaient massés en armes, le général Milutinovich obtint du général Montrichard, désireux d'éviter l'effusion du sang, d'entrer par la porte, jusque-là barricadée, de Pille, que l'on dégagea au dernier moment, et qui se referma aussitôt après avoir donné passage à ses troupes.

Après avoir attendu toute la journée devant les portes closes, et après avoir quelque peu maltraité quelques-uns de leurs chefs, les insurgés finirent par se débander le soir et déposèrent les armes. Leur chef résigna son commandement et les patriciens déçus dans leurs espérances promirent de ne pas troubler l'ordre, et demandèrent à être autorisés à rester en ville[1]. Tel fut le dernier acte de la conquête de la Dalmatie. La fermeté et la prudence du général Milutinovich, la loyauté et l'humanité du général Montrichard, avaient seules préservé la ville d'une épouvantable catastrophe. Mais c'en était fait à tout jamais de la restauration de la république, vainement réclamée par les nobles de Raguse qui revendiquèrent inutilement leurs droits antiques, leur autonomie et leur indépendance dont ils étaient si fiers et qu'ils croyaient avoir reconquis[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3. XIII, 4. Tomasich (*Journal des Kriegs in Dalmatien*), 20 et 21 janvier. XIII ad IV, 75 et 76 (*Journal du Siège de Raguse*) (Feld-Acten Tomasich), I, 81. Général Milutinovich au général Tomasich : Raguse 28 et 29 janvier. I. 87 et I ad 87. *Record Office, Admiralty*, Vº 48. Capitaine Hoste à l'amiral Fremantle à bord de *la Bacchante* devant Raguse ; 29 janvier 1814.

2. Voir *Annexe LVI*.

La tâche de Milutinovich était cependant loin d'être achevée. Il lui restait encore à conquérir pour l'Autriche, à pacifier ensuite les bouches de Cattaro après les avoir arrachées aux bandes monténégrines qui les occupaient et faisaient pour le moment cause commune avec les Boccheses.

30 JANVIER 1814. — **L'ordre du jour de Murat. — Sommations infructueuses adressées aux généraux Barbou et Miollis. — Ordres donnés à Nugent. — Mouvements de ses troupes en avant de Ferrare et de Bologne. — Défiance de Bellegarde à l'égard de Murat. — Départ de lord William Bentinck pour Naples.** — Le 30 au matin, des salves tirées par les batteries de la ville et du port annonçaient l'arrivée à Ancône du roi de Naples[1]. Désireux d'affirmer au moins par des paroles son entrée officielle dans la coalition, espérant à la fois dissiper les soupçons des Autrichiens et provoquer l'enthousiasme des Italiens, il n'avait pas rougi de signer l'ordre du jour, daté de Bologne, qui fut porté aussitôt à la connaissance de son armée et placardé dans tous les lieux occupés par des troupes[2]:

« Soldats! aussi longtemps que j'ai pu croire que l'empereur Napoléon combattait pour la gloire et la paix de la France, j'ai combattu à ses côtés; mais aujourd'hui, il ne m'est plus possible de conserver aucune illusion : l'empereur ne veut que la guerre!

« Je trahirais les intérêts de mon ancienne patrie, ceux de mes Etats et les vôtres, si je ne séparais pas sur-le-champ mes armées des siennes pour les joindre à celles des puissances alliées, dont les intentions magnanimes sont de rétablir la dignité des trônes et l'indépendance des nations.

« Je sais que l'on cherche à égarer le patriotisme des Français qui sont dans mon armée[3], par de faux sentiments d'honneur et

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Principi à l'archiduc Maximilien; Macerata. 30 janvier, I, 234 1/2.

2. *Archives des Affaires étrangères.* Naples, V° 140, p^ce 48, f° 95. Ordre du jour de l'armée napolitaine; Bologne, 30 janvier 1814, et *Haus, Hof und Staats-Archiv.*

3. Murat avait éprouvé un profond dépit, lorsque, le lendemain de son arrivée à Rome, les grenadiers français de sa garde lui signifièrent qu'ils ne voulaient pas servir contre leur patrie. Leurs officiers, dont l'exemple fut suivi par la plupart des officiers français servant dans l'armée napolitaine, donnèrent leur démission et obtinrent l'autorisation de rentrer en France. Quant aux grenadiers de la garde, Murat ne consentit pas à les laisser partir et il les renvoya à Naples.

Cf. Bellaire, *Précis de l'invasion des Etats romains*, etc.

de fidélité, comme s'il y avait de l'honneur et de la fidélité à assujettir le monde à la folle ambition de Napoléon.

« Soldats! Il n'y a plus que deux bannières en Europe! Sur l'une vous lisez: *Religion*, *morale*, *justice*, *modération*, *lois paix et bonheur!* Sur l'autre : *Persécutions*, *artifices*, *tyrannie*, *guerre et deuil dans toutes les familles*. Choisissez !

Signé : JOACHIM. »

Dans l'après-midi, pendant qu'il visitait les travaux du siège, Murat avait une fois de plus tenté d'ébranler la fidélité du général Barbou en lui envoyant en parlementaire[1] le général Millet. Le capitaine des gardes du roi de Naples eut beau dépeindre la situation de la France sous les couleurs les plus sombres et promettre les conditions les plus avantageuses, le général Barbou répondit une fois de plus par un refus net et catégorique.

Le général de La Vauguyon n'avait pas été plus heureux à Rome que Millet à Ancône[2]. Les deux généraux français étaient bien décidés à faire leur devoir jusqu'au bout.

Malgré tous ses efforts, ses proclamations et ses belles paroles, le roi de Naples ne parvenait cependant pas à inspirer confiance à ses nouveaux alliés. Bellegarde se défiait déjà de lui presque autant que Bentinck, et rien ne le prouve mieux que les ordres motivés que le feld-maréchal donnait à Nugent, au moment même où le roi de Naples lançait son ordre du jour.

« En raison de votre situation et de votre position par rapport aux Napolitains, il est indispensable de prendre toute espèce de précautions[3]. Occupez le Panaro, prenez des mesures de sûreté à Ferrare, établissez une forte tête de pont à Pontelagoscuro, ce qui ne peut donner lieu à aucune espèce de réclamation. Je verrai, d'après les circonstances, s'il y a lieu de vous faire suivre et rejoindre par la brigade Eckhardt, actuellement dans la Polésine. »

Et cependant on savait à ce moment que les Napolitains reprenaient leur marche en avant, que Carascosa se portait de Bologne sur Modène où il entrait le jour même et devait continuer de là sur Reggio. De son côté certain désormais d'être

1. Voir *Annexe LVII*.
2. *Archives de la Guerre*. Le lieutenant-général de La Vauguyon au général Miollis ; Rome, 30 janvier 1813. Voir *Annexe LVIII*.
3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent ; Vicence, 30 janvier 1814, I, 231.

rejoint avant peu par ses renforts, Nugent avait sans plus tarder poussé vers le Panaro. De Bologne, il avait envoyé 2 compagnies et un peloton de hussards occuper Cento, pendant qu'un autre détachement parti de Ferrare allait s'établir à Finale nell'Emilia et que la compagnie postée à Pontelagoscuro, relevée sur ce point par des troupes de la brigade Starhemberg, rentrait à son corps à Ferrare. Le passage du Pô par les brigades Starhemberg et Gober allait s'effectuer d'autant plus facilement et plus rapidement que la flottille de Papozze était déjà arrivée, qu'on avait établi un deuxième pont et réuni, en outre, un nombre considérable de bateaux[1].

Bien que tout marchât à souhait, bien que l'on ne pût, en réalité, arguer d'aucun grief sérieux, malgré la prévenance obséquieuse dont les généraux napolitains faisaient preuve en toute circonstance, Bellegarde, cédant peut-être à l'influence latente de son entourage immédiat ne pouvait s'empêcher de se défier de Murat. En tout cas on est en droit de penser que les collaborateurs les plus intimes du feld-maréchal n'étaient guère favorablement disposés à l'égard du roi de Naples, si l'on en juge par les appréciations que le général comte de Ficquelmont, aide-de-camp général de Bellegarde, porte sur lui et sur Neipperg dans la lettre, fort curieuse d'ailleurs à tous les points de vue, qu'il écrivit, le 30 janvier, à l'archiduc Ferdinand d'Este[2].

« On sera sans doute fort étonné de nous voir encore à Vicence : Il en est de cela comme de bien des choses. L'étonnement disparaît quand on en connaît les raisons. Dans la saison actuelle et après le temps qu'avait eu le vice-roi de se retrancher, le passage de l'Adige ne peut se forcer de front. On ne peut y arriver que par des points déterminés et comme, sans pouvoir aucunement donner le change à l'ennemi, on ne peut ni déployer des troupes, ni placer de l'artillerie, dans de

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Journal des detachirten Corps des General-Majors Grafen Nugent*), 30 janvier, XIII, 38.
Cf. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Le même jour, le général Gratien, sachant que les Napolitains ne cessaient de se renforcer à Reggio, mandait à Fontanelli qu'il n'avait plus à Parme qu'un poste de 150 hommes, dont le chef, après avoir protesté contre le mouvement des Napolitains, avait ordre de revenir sur le Taro pour en défendre le passage, ce petit fleuve étant considéré comme le Rubicon.
2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. Général comte de Ficquelmont à l'archiduc Ferdinand d'Este ; Vicence, 30 janvier, XIII, 94 (*En français dans l'original*).

telles circonstances, il faut avoir recours à des mouvements, ou qui délogent l'ennemi de l'Adige, ou qui favorisent tellement une attaque de front que l'issue n'en soit pas douteuse.

« Deux opérations de ce genre sont possibles : déboucher par les montagnes sur Brescia, mais la saison est telle que l'on ne peut pas baser une combinaison militaire sur ce mouvement presque impossible à exécuter actuellement.

« Le seul moyen qui reste est donc celui de jeter sur la rive droite du Pô un corps assez considérable pour qu'il puisse agir pendant quelque temps séparément et se porter vers le haut Pô, le passer et prendre ainsi la ligne d'opérations du vice-roi. C'est le mouvement auquel le maréchal est décidé depuis longtemps ; mais il fallait pour l'exécuter que les relations des Napolitains soient déterminées et elles ne le sont pas encore d'une manière définitive, d'une manière au moins qui nous assure la coopération de leurs troupes.

« Cependant, comme dans aucun cas, ils ne seront plus nos ennemis, nous commencerons à agir sur la rive droite du Pô. Le corps de Nugent sera porté à 12 ou 15.000 hommes. Il se placera *einstweilen* (pour le moment) sur le Panaro et ses avant-gardes sur la Secchia. Il occupera Bologne et Modène.

« Dans quelques jours, nous devons recevoir des réponses définitives de Naples. *Je crains que N (Neipperg) n'ait eu ou n'aura des désagréments. Il a été trop coulant sur certains articles.* Son désir de servir la cause commune l'a porté à croire que l'essentiel était de conclure vite. Cela même est à présent cause de quelques retards. Le duché de Modène va être occupé. La possession en est assurée à Son Altesse l'Archiduc Francisco[1].

« Au moment où nous allons *travailler à faire rentrer d'anciennes maisons souveraines dans leurs droits, je partage le sentiment de peine qu'éprouve Votre Altesse Royale en voyant confirmer sur son trône un homme tel que Murat, sans avantage pour la cause. Car on pouvait à présent se passer de lui. Mais il avait eu l'adresse de lier des négociations dans un temps où la désertion du parti de Napoléon pouvait avoir du prix.*

« Le temps continue à être mauvais. Il a neigé et plu toute cette nuit. Nos soldats en souffrent. Ils sont mal vêtus. Cependant on continue toujours à ériger de nouvelles troupes sans habiller les anciennes. Le nombre de nos malades augmente.

1. Frère de l'archiduc Maximilien, marié à une fille du roi de Sardaigne.

Nous avons des hôpitaux sans chirurgiens et il nous faut donner à nos soldats allemands et hongrois des médecins italiens. L'art de guérir est difficile quand il manque d'abord celui de s'entendre et quand le médecin doit traiter un homme, comme le maréchal traite un cheval. »

Lord William Bentinck n'aurait pu mieux dire et les confidences que Ficquelmont fait à l'Archiduc ressemblent à s'y méprendre aux arguments que le lord capitaine général se plaisait à développer dans ses dépêches à lord Castlereagh.

Bien qu'il eût formellement fait part à Neipperg, à Gallo et à lord Aderdeen de son intention de se rendre à Naples le 27, lord William Bentinck ne s'était pas gêné pour cela pour retarder son départ. La frégate sur laquelle il devait s'embarquer continuait à rester à l'ancre à Palerme[1] et Neipperg et Gallo à attendre son bon plaisir et sa venue. Les jours s'écoulaient, mais sans modifier en rien les idées et la manière de voir de Bentinck. Se sentant, en réalité, ou tout au moins se croyant soutenu par Aderdeen et Castlereagh, dont les instructions ne lui paraissaient être que des concessions momentanées faites à l'Autriche, que des concessions qui ne pouvaient être ni sincères, ni définitives, Bentinck, plus entêté et plus persévérant que jamais, avait employé les dernières journées de son séjour à Palerme à encourager le gouvernement sicilien à persévérer dans la voie de la résistance, à persister dans ses refus aux sollicitations des alliés. Il avait, d'ailleurs, atteint le but qu'il se proposait. Rien ne s'opposait plus à son départ, depuis qu'en réponse à un billet, qu'il lui avait adressé le 28 pour lui faire part de son prochain embarquement, le prince de Villafranca, ministre des Affaires étrangères de Sicile, lui avait répondu par une note, dans laquelle il déclarait, au nom du vicaire général, que son gouvernement se refusait péremptoirement à intervenir dans les négociations de lord William Bentinck avec le gouvernement napolitain[2].

Obligé de partir parce qu'il n'a plus même l'ombre d'un mauvais prétexte à donner à Gallo et à Neipperg, Bentinck n'en éprouve pas moins le besoin de faire connaître à lord Castlereagh

1. *Record Office. Admiralty.* V° 48, p^re^ 126. Capitaine Rowley au vice-amiral Pellew à bord de l'*America ;* Palerme, 25 janvier 1814.

2. *Record Office. Foreign Office, Sicily,* V° 97. Lord William Bentinck au prince de Villafranca ; Palerme, 28 janvier, et prince de Villafranca à lord William Bentinck ; Palerme, 29 janvier 1814.

sa disposition d'esprit, ses impressions et le rôle qu'il se propose de jouer à Naples[1]. Il a moins que jamais l'intention d'être agréable à Murat[2]. Il ne se rend à Naples que pour essayer d'obtenir des avantages auxquels le gouvernement napolitain refuserait de consentir après la signature de l'armistice. D'ailleurs, il prévient lord Castlereagh qu'il est fermement décidé à ne rien signer en dehors d'un simple armistice, d'abord parce que l'Angleterre n'est pas intervenue lors de la conclusion du traité avec l'Autriche, ensuite parce qu'on n'y a pas suffisamment réglé la question de la compensation qu'on doit accorder à Ferdinand IV qui, de plus, n'entend en aucune façon renoncer à Naples. Ne sachant que faire, ne voulant pas découvrir son gouvernement, lord William Bentinck a cru sage de communiquer le projet d'armistice au vicaire général et le prince s'est empressé de lui faire savoir qu'il le laissait libre de comprendre la Sicile dans l'armistice ou de l'en exclure. Annonçant enfin à lord Castlereagh qu'il partira le soir même pour Naples à bord de *l'America*, il lui déclare franchement, en fin de compte, qu'il a jugé bon de retarder son départ de trois jours, parce qu'il ne voulait pas y arriver avant le retour de Graham, envoyé par lui aux quartiers-généraux de Bellegarde et des souverains alliés, enfin, parce qu'il espérait toujours et espère encore recevoir des instructions formelles qu'il prie lord Castlereagh de lui faire parvenir au plus vite.

31 JANVIER 1814. — **Les proclamations de Carascosa. — Minutolo occupe Florence. — Envoi de Colletta à Rome et à Civita-Vecchia. — Suspension d'armes à Ancône. — Les Français évacuent Castagnaro. — Position du corps de Nugent. — Ordre de bataille de l'armée Autrichienne.** — A peine arrivé à Naples, Bentinck avait eu, comme il s'y attendait, du reste, à soutenir

1. *Record Office. Foreign Office. Sicily.* Vr 97. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Palerme, 30 janvier 1814.

2. Il est assez curieux de remarquer que, dans la plupart des dépêches échangées au sujet de Murat par les hommes d'État anglais, ils évitent soigneusement de lui donner le titre de roi de Naples et quand ils ne l'appellent pas simplement et intentionnellement Murat, ils se servent d'une périphrase dans le genre de celle-ci « *The emperor of Austria having entered into arrangements with the person now exercising the Government of Naplos.* »

Bentinck, arrivé le 31 janvier à onze heures du soir à Naples, où, comme le le raconte Nicola dans son *Diario*, Gallo avait fait de grands préparatifs pour le recevoir, alla se loger à la Locanda alla Gran Bretagna (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*).

un vigoureux assaut. Neipperg s'efforça vainement de faire plier l'inébranlable obstination du lord capitaine général, de l'amener à consentir à des concessions qui lui paraissaient d'autant plus indispensables qu'elles devaient, le général autrichien le croyait du moins, assurer à l'armée de Bellegarde la coopération active et immédiate des divisions napolitaines. Mais Bentinck n'était pas homme à se laisser attendrir et entrainer par des paroles et par des arguments, même par ceux qui reposaient sur les intérêts et les besoins de la coalition, mais qui ne tenaient aucun compte de ce que Bentinck croyait être le véritable intérêt de l'Angleterre. Si l'entente était, loin d'être complète entre Neipperg et lui on le voit, s'il existait entre eux de nombreuses divergences de vues, l'accord était d'autant plus difficile à établir entre eux, que ces divergences mêmes n'allaient que s'accroître et se manifester plus vivement encore dès que la personnalité de Murat entra en jeu. Au lieu de s'apaiser, la haine que Bentinck avait vouée à Joachim n'avait fait que s'accentuer. Plus le temps marchait plus s'agrandissait cette répulsion instinctive. Enfin, il faut bien le reconnaître, les événements eux-mêmes semblaient vouloir se charger de donner raison à Bentinck.

Le zèle maladroit, exagéré et en tout cas intempestif, du général Carascosa et de Poerio[1], les phrases imprudentes que le général avait mises dans la proclamation qu'il adressa de Modène aux Italiens, le 31 janvier, montraient trop clairement quels étaient les véritables projets du roi de Naples. Inquiet des conséquences que pouvait avoir pour lui l'appel aux armes lancé par Carascosa, n'osant cependant pas le désavouer ouvertement, mais voulant toutefois dégager sa responsabilité, Murat se contenta de lui mander d'avoir, sans perdre une minute, à atténuer l'effet de cette première proclamation par une seconde adressée aux peuples de l'Italie Méridionale, et conçue dans des termes moins violents et moins positifs[2]. On n'y parlait

1. Procureur à la cour de cassation du royaume de Naples, commissaire extraordinaire du roi dans les départements du sud de l'Italie, Poerio fit afficher le 31 janvier à Ancône une proclamation dans laquelle, après avoir parlé de la prise de possession *provisoire* de la Toscane et des Etats romains, il déclarait aux Italiens qu'il dépendait d'eux de reconquérir leur indépendance politique : « Vous êtes certains, disait-il, de l'obtenir en soutenant de toutes vos forces, de tous vos moyens les projets de Sa Majesté et des souverains alliés » (Cf. *Regio Archivio di Stato, Bologne*).

2. *Regio Archivio di Stato, Milan Appendice Storia* 18. Préfet du Crostolo, au ministre de l'Intérieur ; Reggio, 2 février 1814. Voir *Annexe LIX*.

plus, il est vrai, comme La Vauguyon l'avait fait à Rome, d'une prise de possession provisoire; mais au lieu de faire miroiter aux yeux des Italiens la possibilité de la reconstitution de l'Italie une et indépendante, Carascosa se bornait cette fois à exposer les motifs de la marche de l'armée napolitaine et de l'occupation des provinces de la rive droite du Pô.

Pendant ce temps, le général Minutolo s'était avancé vers Florence et était arrivé dans l'après-midi jusqu'à Sesto Florentino (6 kilomètres environ de Florence). Aux questions que lui posa l'aide de camp envoyé auprès de lui par le prince Félix, le général Minutolo répondit qu'il avait reçu, le 19 janvier, l'ordre de se rendre à Florence pour y incorporer ses 800 hommes dans les Vélites de la garde napolitaine. Mais la nouvelle de l'arrivée des Napolitains avait suffi pour provoquer à Florence même et dans les campagnes une agitation telle qu'une insurrection générale paraissait imminente. Ne disposant que d'un petit nombre de troupes d'une fidélité douteuse, loin de tous renforts, entourée d'ennemis de toutes parts, désirant apaiser les troubles qui venaient d'éclater et les empêcher de prendre des proportions dangereuses, la grande-duchesse crut devoir accéder à la demande que le général lui avait faite et l'autoriser à occuper la ville. Dans la nuit du 30 au 31 janvier, les Napolitains entraient à Florence, que la grande-duchesse, se rendant à Lucques, quitta dans la matinée. Le prince Félix y restait encore avec quelques troupes pour protéger la retraite des fonctionnaires et de l'administration publique. Mais, le 3 février au matin en présence de l'attitude de plus en plus hostile de la population qui, malgré la présence des Napolitains, avait arboré la cocarde autrichienne, et dès que les dernières colonnes mobiles y furent rentrées, il se décida à quitter la ville lui aussi, et à se retirer sur Pise, d'où il comptait parvenir à se ménager la possibilité de protéger Livourne et d'où il pouvait au moins espérer correspondre avec Gênes. Fouché et les fonctionnaires français du grand-duché partirent avec lui, pendant qu'une partie des troupes françaises se jetaient dans les forts de Saint-Jean-Baptiste et du Belvédère et que le reste allait s'établir à Livourne[1].

L'attitude et les résolutions énergiques des généraux Miollis

1. *Archives de la Guerre*. Mariotti, chef d'état-major du prince Félix au commandant de la place de Florence; Florence, 31 janvier. Prince Félix au ministre de la Guerre; Florence, 1er et 3 février 1814.

et La Salcette, avaient, d'ailleurs, exaspéré Murat et motivé l'envoi au général Colletta de l'ordre lui enjoignant de se rendre immédiatement à Rome et à Civita-Vecchia, pour faire la reconnaissance de cette dernière place et du château Saint-Ange et arrêter le plan des attaques auxquelles on procèderait si ces deux généraux persistaient à se refuser à tout arrangement[1].

A Ancône, que Murat allait quitter pour se rendre à Bologne, le général Millet, revenu en parlementaire auprès de Barbou, lui avait remis, de la part du roi, une lettre, par laquelle on s'engageait à le laisser se retirer avec ses armes et ses bagages et tout ce qu'il désirerait emporter, s'il consentait à évacuer la citadelle. On lui proposait, de plus, de conclure un armistice d'une durée proportionnée au temps nécessaire pour qu'il pût être secouru, et à l'expiration duquel le roi de Naples consentait à faire bénéficier la garnison des mêmes conditions. Le roi proposait de fixer à quinze jours la durée de cet armistice.

Après avoir pris l'avis du conseil de défense, le général Barbou fit connaître par écrit au général Millet qu'il ne pouvait rien conclure sans l'approbation du vice-roi. Il réitérait, en conséquence, sa proposition d'envoyer un de ses officiers au quartier-général du vice-roi. Confiée au capitaine Fourn, aide de camp du général Barbou, cette lettre fut remise par cet officier au roi lui-même qui refusa d'accéder à la demande du général et partit pour Bologne. Mais Murat changea d'avis en route, et le jour même, une nouvelle lettre informait Barbou que le roi de Naples consentait à l'envoi d'un officier auprès du

1. Cf. Colletta, *Opere Inedite o Rare*. Lettre en français de Murat au maréchal de camp Colletta, 31 janvier 1814.

Cf. Princesse Elisa au prince Camille ; Lucques, 3 février 1814 (*Carnet historique et littéraire*, décembre 1898), *Archives des Affaires étrangères*. Naples, V° 140, p°° 49, f° 96. Durand au duc de Vicence ; Turin, 11 février.

Cf. *Regio Archivio di Stato, Modene* (*Archivio Estense Tassoni*) Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni ; Milan, 16 février.

Cf. Naples, *Collection particulière Abbondati*. Murat à Zurlo ; Bologne, 2 et 3 février 1814. Il lui prescrit d'abord de donner à San Arpino et aux autres fonctionnaires désignés pour la Toscane l'ordre de s'y rendre. Le lendemain, comme il craint de voir la tranquillité sérieusement troublée en Toscane, il prescrit à Zurlo de partir sans plus tarder pour Florence. La garde royale, qui est à Foligno doit s'y rendre ainsi qu'un régiment de cavalerie que le roi fait partir de Bologne. »

Cf. *Diario napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa napoletana di Storia Patria*). Zurlo a été nommé par Murat ministre chargé de l'administration des trois départements de l'Italie (départements français). *Ibidem*. Détails sur le départ de Florence du prince Félix, de Fouché, des fonctionnaires français et de l'archevêque de Florence.

vice-roi, sous la condition qu'il y aurait armistice pendant l'absence de cet officier.

Le général Barbou répondit sur-le-champ au général Millet qu'il acceptait l'armistice proposé, mais en en réduisant toutefois la durée maxima à douze jours, temps qu'il croyait plus que suffisant pour le voyage de l'officier. Le 1er février, le général Millet lui ayant fait savoir que le roi acceptait ces conditions, le capitaine Fourn, accompagné d'un officier napolitain, partit le 2 au matin avec les dépêches de son général pour le quartier-général du vice-roi qu'il rejoignit le 5 février à Mantoue.

Pendant que Bellegarde décidait d'attribuer au feld-maréchal-lieutenant Marschall la brigade de cavalerie du général-major Spiegel qui devait placer 6 de ses escadrons à Padoue, 4 à Este et 2 à Mestre [1], que les généraux Starhemberg et Gober prenaient toutes leurs dispositions pour être rendus à Ferrare, le 2 et le 3 février, que le général Eckhardt recevait l'ordre de se relier avec Nugent par Canda (sur le canal Bianco et, si faire se pouvait, par Trecenta et Ostiglia [2], le général Starhemberg signalait à Bellegarde les mouvements rétrogrades des Français établis en face de ses avant-postes à Castagnaro. Après avoir évacué ce poste dans la nuit du 30 au 31, les Français s'étaient repliés en silence sur Villa Bartolomea, et Starhemberg, afin de maintenir le contact avec leurs avant-postes, avait poussé ses postes avancés jusqu'à Carpi (3 kilomètres nord de Castagnaro). De plus, craignant de voir les Français porter du monde sur leur droite, comme ce mouvement aurait pu être motivé par la marche de troupes françaises, qui de Mantoue auraient passé sur la rive droite du Pô à Borgoforte pour renforcer d'Anthouard et Gratien à Plaisance, il en avait immédiatement donné avis à Nugent [3].

Les troupes dont se composait jusqu'à ce moment le corps de Nugent n'avaient pour ainsi dire pas bougé ce jour-là. Elles avaient employé la journée à achever leur concentration sur la ligne Ferrare-Bologne et occupaient le 31 janvier les positions suivantes [4] :

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Marschall et au général-major Spiegel : Vicence, 31 janvier I, 242 et I, 242 *a*.

K. u. K. Kriegs-Archiv Operations Journal der K. K. Armee, XIII, 3.

Kriegs-Archiv Operations Journal der K. K. Armee, XIII, 3.
-major comte Starhemberg au F.-M. comte Bellegarde : Len-
r, I, 238.

Kriegs-Archiv (Journal des detachirten Corps des General-
gent; 31 janvier, XIII, 38.

La flottille...	Ponte-Lagoscuro.	
1 compagnie .	Bondeno.	Sous les ordres du major Wittmann.
1 — .	Finale nell' Emilia.	
1 c^{ie} et 4 pel^{ons} de hussards	Ferrare.	
1 c^{ie} et 1 pel^{on} de hussards	Cento sous le capitaine Jankovich.	
Les insurgés de Finetti........	Castel San Giovanni.	
5 c^{ies} de landwehr d'Istrie ...	Comacchio, dans les ouvrages de Comacchio et dans les forts de côte de Gorino, Volano, Magnavacca et Primaro.	Sous les ordres du major Lazarich.

3 compagnies du corps franc italien Mistruzzi à Ravenne.
1 détachement du même corps franc italien à Forli.
1 détachement de troupes anglaises à Cesenatico.

Enfin le général Nugent avait avec lui à Bologne : 4 compagnies du régiment archiduc François-Charles, 1 bataillon du régiment Lusignan, 1 bataillon de landwehr du régiment archiduc Charles, le détachement de troupes anglaises du colonel Robertson (qui était encore en route pour l'y rejoindre) 6 pelotons de hussards, une batterie autrichienne et une batterie anglaise.

A la même date et d'après l'état de situation arrêté au 31 janvier, l'armée autrichienne d'Italie présentait un total de 107 bataillons et 71 escadrons répartis de la façon suivante depuis Trente jusqu'à Raguse[1] :

AILE GAUCHE : Corps du général-major comte NUGENT

Brigade Starhemberg ...	6 b^{ons}	8 esc^{ons}	1 batt^{ie} (à cheval).	Ferrare.
— Gober..........	5 —		3/4	
Total......	11 b^{ons}	8 esc^{ons}	1 batt^{ie} 3/4.	

F.-M.-L. MARSCHALL, ayant pour *ad latus* le général-major REBROVICH

Brigade Eckhardt.......	8 b^{ons}	2 esc^{ons}		(enverra le 15 février 1 b^{on} à Lendinara).
— Fölseis.........	4 —	6 —	1 batt^{ie}.	Legnago.
— Pulsky.........	4 —		1 —	Piove di Sacco, Padoue.
— Spiegel.........		12 —		Mestre, Padoue, Este.
— Mayer..........	5 —		1 —	Mestre.
Total......	21 b^{ons}	20 esc^{ons}	3 batt^{ies}.	

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*). Ordre de bataille ; 31 janvier 1814, *Annexe XX*. XIII, 3, XIII. 4.

Sous les ordres directs du Commandant en chef

Brigade Csivich.........	6 b^ons	3 esc^ons 1/2.		Palmanova.
— Tomasich.......	3 —	1 —		En Dalmatie.
F.-M.-L. Knesevich......	2 —	1/2 —		Trieste, Fiume.
Total.......	11 b^ons	5 esc^ons.		

CENTRE : *Division du* F.-M.-L. PFLACHER

Brigade Steffanini......	5 b^ons			Montorio, S. Martino.
— Bogdan........	5 —		1 batt^ie.	Colognola, Caldiero.

Division du F.-M.-L. MARZIANI

Brigade Winzian.......	4 b^ons		1 batt^ie.	S. Bonifacio.
— Vecsey.........	4 —	6 esc^ons	1 — (à cheval).	Soave, Lonigo, Albaredo d'Adige.
— Wattlet........	9 —	8 —	1 —	Lonigo et Cologna.

Division du F.-M.-L. MAYER VON HELDENFELD

Brigade De Best........	5 b^ons		1 batt^ie.	Entre Thiene et Vicence.
— Quosdanovitch.	6 —		1 —	Entre Thiene et Vicence

Division du F.-M.-L. MERVILLE

Brigade Stutterheim....	5 —		1 batt^ie.	Montebello-Vicence.
— Wrede..		12 esc^ons		Arzignano.
Total......	43 b^ons	26 esc^ons	7 batt^ies	

AILE DROITE : F.-M.-L. Mis SOMMARIVA [1]. — *Division du* F.-M.-L. FENNER

Brigade Vlasitz...... ...	6 b^ons	6 esc^ons	1 batt^ie.	Ala, Serravalle.
— Stanissavlevich.	6 —		1 —	Riva, Rovereto, Anfo.
Brigade Abele...........	3 b^ons			Trente.
— Suden..........	6 —			Salurn.
— Baumgarten. . .		6 esc^ons		Innsbruck.
Total.......	21 b^ons	12 esc^ons	2 batt^ies	

1er FÉVRIER 1814. — **Proclamations du vice-roi à son armée et aux peuples du royaume d'Italie. — Commencement du mouvement rétrograde. — Positions de l'armée française d'Italie. — Mission de Bataille auprès de Bellegarde. — Eckhardt à Lendinara. — Escarmouche près de Legnago. — Démonstration de la flottille française du lac de Garde. — Ordres de Bellegarde. — Murat à Bologne.** — L'heure critique, prévue depuis longtemps par le vice-roi, avait sonné. Bien que Murat n'eût pas encore déclaré officiellement la guerre à la France, le doute n'était plus pos-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal Sommariva*), XIII, 1. II. Il nous paraît curieux de reproduire ici le document suivant qui établit d'une manière officielle le nombre effrayant des malades de l'aile droite de l'armée

sible, et l'ensemble des circonstances obligeait le vice-roi à prendre la cruelle résolution à laquelle il s'était préparé depuis quelque temps déjà, cette résolution, dont la défection seule des Napolitains était cause et dont, en présence des mouvements de leurs divisions déjà arrivées à Modene et à Reggio, il eût été imprudent de retarder l'exécution. La mort dans l'âme, mais sans perdre courage pour cela, il lui fallait, comme il le disait à la vice-reine[1], renoncer à cette ligne de l'Adige qu'il avait conservée pendant près de trois mois, abandonner Vérone aux Autrichiens, annoncer à son armée et aux peuples du royaume d'Italie, que en s'unissant aux ennemis de la France, les Napolitains l'obligeaient à se reporter plus en arrière. Loin de suivre l'exemple que viennent de lui donner Murat et ses généraux, s'il ne peut s'empêcher, dans la double proclamation qu'il adresse à l'armée et au peuple, auxquels il ne dissimule rien de la gravité de la situation, de flétrir en termes vibrants d'indignation la défection des Napolitains, il a néanmoins la délicatesse de ne laisser échapper aucune de ces paroles empoisonnées de haine et d'ingratitude que Murat et Carascosa n'ont pas craint de prononcer rien que pour flatter les passions populaires et agir sur l'esprit des masses. Le vice-roi a un but plus élevé. Ce qu'il a en vue, ce qu'il se propose, c'est de relever le moral de son armée, le courage et l'énergie du peuple Italien. Évitant avec soin les violences, les diatribes et les récriminations, c'est par l'élévation des pensées qu'il essaie d'agir sur les ima-

autrichienne, de mettre de la sorte en lumière ce fait d'autant plus caractéristique que cette aile droite n'avait cependant pas bougé et était cantonnée depuis plus de deux mois.

EFFECTIFS ET POSITIONS DE L'AILE DROITE A LA DATE DU 31 JANVIER

A Borghetto...........	902	hommes.			
A Darzo................	954	—	90	malades.	
A Avio..	2.270	—	1.119	—	
A Vo....	915	—	79	—	
A Sacco.	808	—	40	—	
					808 chevaux.
A Torbole....	859	—	45	—	
A Rovereto	2.464	—	1.091	—	
A Salurn....	2.177	—	1.341	—	
A Mezzo...............	1.852	—	1.215	—	
A Tremezzo............	3.350	—	904	—	
					585 chevaux.

Soit pour 20 bataillons (120 compagnies) et 12 escadrons : 16.551 hommes, 1.393 chevaux et 5.924 malades.

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 1er février.

ginations et de trouver le chemin des cœurs[1]. Aussi, lorsque, obligé par l'intérêt général à continuer malgré tout à correspondre avec Murat, il lui écrira pour la première fois depuis la publication de ces proclamations, il pourra en toute franchise lui dire[2] :

« Votre Majesté voit que je suis sur le Mincio. Elle doit sentir aisément combien j'ai été peiné d'être obligé d'abandonner l'Adige. La nécessité de ce mouvement, auquel le maréchal de Bellegarde n'était pas en état de me forcer et les ... (*mots illisibles dans le texte*) de Votre Majesté m'ont obligé de faire connaître aux peuples de l'Italie et à l'armée par une proclamation les *motifs de la démarche que j'ai dû faire. J'espère que Votre Majesté sentira que je n'ai pu agir autrement* et qu'elle n'en agréera pas moins l'assurance de mes sentiments pour Elle. »

Le mouvement rétrograde avait entre temps déjà reçu un commencement d'exécution. La brigade de Conchy postée jusque-là le long du Castagnaro avait quitté ses positions et se portait sur Legnago pour y opérer sa jonction avec le reste de la division Marcognet.

Au moment où, trop faible pour conserver la ligne de l'Adige en présence des deux armées auxquelles il allait avoir à tenir tête, au moment où, craignant d'être débordé sur sa droite par les Napolitains et par Nugent pendant que Bellegarde l'attaquerait de front, le vice-roi se voyait contraint à reculer derrière le Mincio, son armée[3], qui se composait en tout de 35.392 hommes et de 5.496 chevaux, occupait les positions suivantes :

Quartier-général du vice-roi à Vérone ; quartier-général de la 1re lieutenance, Isola Porcarizza ; 2e division (général Rouyer) à Vallese et Isola Porcarizza ; 4e division (général Marcognet), à Legnago ; 6e division (général Zucchi), à Mantoue. Quartier-général de la 2e lieutenance (général Verdier), à Vérone ; 1re division

1. Cf. *Annexe LX*. Proclamations du vice-roi à l'armée et aux peuples du royaume d'Italie. *Archives de la Guerre* ; Vérone, 1er février 1814 et *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Ve 140, pce 66, fo 127. Notes sur la marche du roi de Naples du 15 décembre 1813 au 16 avril 1814, époque de la suspension des hostilités. Cf. *Regio Archivio di Stato, Modène* (*Archivio Estense Tassoni, Busta* no 2). Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni. Voir *Annexe LXI*.
2. Le vice-roi au roi de Naples ; Mantoue, 4 février au soir.
3. Voir *Annexe LXII*.

(général Quesnel), à Veronette et San-Michele; 3e division (général Fressinet), à Vérone; 5e division (général Palombini) à Caprino, Rivoli et Bussolengo; la garde royale à Vérone et Villafranca; la cavalerie à Vigo, San-Giovanni Lupatoto, Vago et Bovolone. Le général Bonfanti (avec 2 bataillons) à Brescia; le général Severoli sur l'Enza[1]; le général Gratien, à Plaisance; le général Fresia à Gênes; le général Rouyer Saint-Victor sur la Magra et le général Seras à Venise. Enfin, pour compléter cette énumération, il convient d'ajouter que les généraux Barbou, Miollis et La Salcette, bloqués par les Napolitains à Ancone, au château Saint-Ange et à Civita Vecchia, y commandaient, le premier à 1.600 hommes, le 2e à 1.800, le dernier à 1.400 hommes, pour la plupart conscrits italiens ou soldats étrangers, et qu'il restait encore en Toscane quelques troupes d'une solidité aussi douteuse que leur fidélité, et à la tête desquelles le général Pouchain allait se replier de Florence sur Pise.

Pendant que le vice-roi achevait ses préparatifs et envoyait de Mantoue à Plaisance une batterie au général Gratien qui avait ordre de tenir à outrance avant de se replier à la dernière extrémité sur Alexandrie, on s'occupait en Piémont de compléter les garnisons des forts extérieurs de Gênes, de la citadelle de Savone, du fort Santa-Maria à la Spezia, des forts de Bardi et de Gavi, et, d'autre part, de mettre du monde à Casal, Fenestrelle et Turin, et de combler les vides que des prélèvements indispensables avaient creusés à Alexandrie[2]. En même temps il avait fallu continuer à garder le Mont-Cenis, Suze, Exilles et le val d'Aoste.

Enfin, avant d'abandonner ses positions sur l'Adige, se croyant, d'ailleurs, autorisé par l'approbation même que l'empereur lui avait donnée antérieurement, alors qu'il s'était agi de s'entendre avec Bellegarde sur les conditions d'un armistice, cédant à la fois à des considérations d'humanité et aux préoccupations que lui inspirait l'état de santé de la vice-reine, le vice-roi avait pris la résolution, fort naturelle cependant, mais qui ne devait pas moins lui valoir un blâme immérité et

1. *Regio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia* 48. Général Severoli au général Fontanelli; Milan, 1er février 1814. Avant de quitter Milan pour aller prendre son commandement, Severoli réclame au ministre l'envoi à sa division de quelques officiers d'état-major.

2. *Archives de la Guerre*. Général Porson au ministre de la Guerre; Turin, 1er février 1814.

de durs reproches de Napoléon, de s'aboucher à ce propos avec le feld-maréchal, et de lui envoyer son aide de camp Bataille. Après avoir fait remettre au commandant en chef de l'armée autrichienne une lettre par laquelle il demandait à tout événement que la vice-reine pût faire ses couches à Milan, désireux de reconnaître par un dernier bienfait, par un dernier témoignage, le dévouement et la patriotique conduite des habitants de Vérone, le vice-roi, avait cru à bon droit, qu'il ne contrevenait pas aux lois et aux exigences de l'honneur militaire en épargnant à cette ville d'inutiles dangers. En prenant la résolution de prévenir en temps utile son adversaire de l'évacuation de Vérone, il désirait uniquement, et il y parvint, d'ailleurs, épargner, grâce à une espèce de convention, à une population innocente et dévouée, les dangers et les risques d'une occupation violente, et payer par cet acte d'honnêteté sa dette de reconnaissance « à cette ville qui, comme il l'écrivait le 3 février à midi à la vice-reine [1], s'était si bien conduite pour nous ».

Au lieu d'exposer ici les considérations qui ont amené le vice-roi à prendre la résolution d'évacuer Vérone et à renoncer sans combat à la ligne de l'Adige, considérations que nous nous proposons de passer brièvement en revue à la fin de ce chapitre, il nous a paru plus rationnel et plus logique d'analyser les ordres donnés par Bellegarde et les quelques mouvements exécutés par son armée pendant la journée du 1er février.

En fait de mouvements, tout s'était borné à l'arrivée à Lendinara de la brigade Eckhardt qui y avait relevé les troupes, de Starhemberg, et à une petite escarmouche aux avant-postes du côté de Legnago. On avait, de plus, constaté que, bien qu'ayant évacué Castagnaro, les Français n'en continuaient pas moins à occuper les retranchements qu'ils avaient élevés à Spinimbecco (1 kilomètre sud-est de Villa Bartolomea [2]).

Le soir, on avait cru entendre une forte canonnade dans la direction de Colorno, sur la rive droite du Pô, au sud de Casal-Maggiore, où tout n'avait cessé d'être d'autant plus tranquille qu'il n'y avait personne de ce côté [3].

1. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 3 février 1814, midi.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Starhemberg au F.-M. comte Starhemberg au F.-M. comte Bellegarde; Lendinara, 1er février, II, 5, et F.-M.-L. Marschall au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 1er février, II, 6.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld au F.-M. Bellegarde; 2 février, II, 7 1/2.

Sur le lac de Garde, on s'était ému d'un mouvement de la flottille française qui, partie de Malcesine avec des troupes de débarquement, s'était montrée à hauteur du poste autrichien de Casa Tempesta et semblait vouloir mettre du monde à terre à Torbole[1].

Sommariva avait naturellement profité de cette circonstance pour appeler à nouveau l'attention de Bellegarde sur la nécessité de pourvoir de matelots la flottille autrichienne du lac. Enfin on avait cru pendant quelques heures, sur la foi des rapports erronés des patrouilles, que les Français avaient quitté leurs postes avancés de la rive gauche de l'Adige vis-à-vis de Gajun, et fait descendre l'Adige à leur pont volant[2].

Pour le moment, Bellegarde s'était contenté de donner l'ordre de renforcer la brigade de Starhemberg d'un bataillon de Gradiscaner et celle du général Eckhardt d'un escadron de uhlans Merveldt. D'autre part, en même temps qu'il prévenait Radivojevich de l'arrivée du régiment Beaulieu (fort seulement de deux bataillons) le 2 à Vicence, et le 3 à Lonigo, où il devait être rattaché à la brigade Wattlett, il lui recommandait de placer le régiment Bianchi à Cueca (entre Albaredo d'Adige et Cologna), San-Gregorio, San-Stefano et Bonaldo, et de faire relever par des troupes fraîches les bataillons qui fournissaient depuis trop longtemps le service des avant-postes le long de l'Adige[3].

C'était toujours encore de Nugent que Bellegarde continuait à s'occuper plus particulièrement, de Nugent qui avait sagement résolu de ne reprendre et de ne continuer son mouvement que le 3, lorsqu'il aurait été rejoint, non seulement par les Anglais venant de Ravenne, mais par Starhemberg et Gober qui devaient arriver ce jour-là à Ferrare, par conséquent, lorsqu'il aurait toutes ses troupes sur la ligne Ferrare-Bologne[4]. Pour l'instant, d'ailleurs, et en attendant que tout fût définitivement réglé avec les Napolitains, Bellegarde se bornait à lui

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Ala, 1er février, 9 heures du matin (Feld-Acten Sommariva), II, 1.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) général-major Vlasitz au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 1er février, 9 heures matin, et 7 heures soir, II, 1 et II, 4. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva : Ala, 1er février, midi, II, 6 et F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Rovereto, 2 février, II, 8.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich et Marschall ; Vicence, 1er février, II, 2 et II ad 3.

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* Général-major comte Nugent au F.-M.-L. Bellegarde, Bologne, 1er février, II, 4.

recommander, une fois de plus, de se poster sur le Panaro, d'envoyer seulement des partis sur le Pô et la Secchia, de mettre Ferrare en état de défense et d'établir, si faire se pouvait, une deuxième tête de pont à Ponte Lagoscuro. Il lui conseillait cependant, pour le cas où il lui serait possible de couvrir Bondeno, de concentrer ses troupes à Cento. Puis, après l'avoir invité à tenir Eckhardt au courant de tous ses mouvements, il lui faisait savoir qu'il avait prescrit à ce général de chercher à passer le canal Blanco, et de pousser, si faire se pouvait, sur Ostiglia afin de mieux protéger la communication si importante de Ponte Lagoscuro[1].

En prévision de l'arrivée de Murat[2] à Bologne, où il avait fait le 31 janvier au soir une entrée triomphale, Bellegarde, comme il en rendait compte le lendemain à l'empereur François, n'avait pas seulement chargé Nugent de faire connaitre à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 1er février, XIII, 3, XIII, 4 et F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent ; Vicence, 1er février, II, 3.

2. *Regio Archivio di Stato Bologne*. Major Laviani, du 1er régiment de chevau-légers au préfet du Reno ; Bologne, 31 janvier : « Il lui annonce l'arrivée imprévue du roi qui sera en ville dans une demi-heure. Il lui fait tenir cet avis afin qu'il puisse prévenir les autorités, les envoyer recevoir le roi et prendre toutes ses mesures pour illuminer la ville. »

Il le prévient de plus que les chevau-légers pourront sous peu quitter Bologne, mais il l'informe qu'en tout cas les cuirassiers de la garde sont sur le point d'y arriver.

Avant même de s'établir à Bologne, Murat avait, en passant par Ancône, réduit les droits sur les denrées coloniales. Quelques jours après son entrée à Bologne, afin de se concilier les sympathies des populations, Murat avait abaissé d'un tiers les droits d'octroi et la taxe sur le sel (*Ibidem*).

Cf. *Regio Archivio di Stato Modène* (*Archivio Estense Tassoni*). Lettere private del Senatore Testi al Barone Giulio Cesare Tassoni. Faisant allusion, dans une lettre du 6 février, aux proclamations dans lesquelles, après avoir annoncé aux Italiens son entrée dans la coalition, Murat les exhorte à l'aider à assurer la paix de l'Europe et à conquérir l'indépendance de l'Italie, après avoir parlé de la réception enthousiaste faite à Murat à Bologne, Testi ajoute : « Bien que le vice-roi ait pris les mesures nécessaires pour nous protéger en envoyant du monde à Plaisance, à Ostiglia et à Governolo, notre situation n'en est pas moins des plus inquiétantes. Les Autrichiens du Bas-Pô marchant par Bologne et Modène pour renforcer les Napolitains peuvent, à l'aide d'un coup de main sur Casalmaggiore et Crémone, menacer les derrières de l'armée du vice-roi et même la capitale de notre royaume. L'alarme est générale en Toscane.

« On s'y attend à voir d'un instant à l'autre le pays subir le même sort que les Etats romains... En attendant, à l'heure qu'il est, une bonne partie de nos départements de la rive droite du Pô est d'ores et déjà au pouvoir des Napolitains... »

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M.-Comte Bellegarde à l'empereur François ; Vicence ; 2 janvier, II, 7 heures et demie. Cf. Murat à Zurlo ; Bologne, 2 février (*Collection particulière Abbondati*).

Joachim tout ce que l'on attendait de son concours, mais il avait également autorisé ce général à signer avec le roi de Naples, ou avec un de ses généraux délégués par lui à cet effet, une convention militaire conforme aux dispositions contenues dans le traité[1].

Pendant que, comme il l'écrivait confidentiellement à Zurlo, et malgré la présence des généraux autrichiens et de leurs troupes, Murat était reçu avec enthousiasme à Bologne, son envoyé, le général Pignatelli-Strongoli, était moins heureux que lui et se heurtait à des difficultés inattendues. Arrivé le 15 janvier à Bâle, porteur de la lettre que Murat l'avait chargé de remettre à l'empereur d'Autriche, Pignatelli, sur le conseil de Cariati, avait attendu à Bâle le retour du courrier qu'il avait aussitôt envoyé à Metternich « pour savoir où et quand il pourrait se rendre auprès de lui ».

Arrivé à Langres le 30 janvier, il avait fait connaître à Metternich « qu'il était chargé par le roi de lui dire qu'il serait enchanté de voir entamer les négociations, sous la médiation de l'empereur d'Autriche, entre les puissances coalisées et le prince Cariati, auquel il avait envoyé les pleins pouvoirs à cet effet ». En attendant la réponse qu'on semblait peu pressé de lui donner, et pour mieux disposer Metternich, Pignatelli lui mandait le 1er février, que « les hostilités étaient commencées entre l'armée napolitaine et l'armée française d'Italie, qu'un courrier envoyé par le roi avait été témoin oculaire de l'attaque d'Ancône par la brigade du général Macdonald, qu'il avait trouvé les Napolitains à Ferrare et à Ponte Lagoscuro, et qu'il avait appris que la division Carascosa allait continuer sa marche au-delà de Cento en remontant le Pô ».

2 FÉVRIER 1814. — **La lettre de Murat au vice-roi. — Hésitations et remords du roi de Naples. — Les dépêches de Mier à Metternich. — Durand attaqué entre Rome et Florence. — Ordres de Bellegarde en prévision de la retraite des Français. — Rédaction d'un projet de coopération des troupes anglaises de lord Bentinck à la campagne d'Italie.** — C'était tellement à regret et à son corps défendant que le vice-roi avait pris le parti de renoncer à Vérone et de quitter l'Adige, que, espérant toujours recevoir de bonnes nouvelles, il retarda son mouvement tant qu'il le put. « Je reste ici, peut-être encore jusqu'à après de-

1. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Général Pignatelli-Strongoli au prince de Metternich, Langres, 1er février 1814. Voir *Annexe LXIII.*

main, écrit-il à la vice-reine [1]. Tout cela dépendra de ce que je saurai de Bologne. »

Au lieu des nouvelles rassurantes qu'il attendait avec une impatience bien naturelle, le chef d'escadron Corner, son officier d'ordonnance, ne devait lui rapporter le 4, et lui remettre à Mantoue, qu'une lettre étrange, incohérente, preuve manifeste des combats qui se livraient dans le cœur et l'esprit de Murat entre l'ambition et le devoir.

« MONSIEUR MON CHER NEVEU [2],

« J'ai reçu hier, sur la route d'Ancône, la lettre de Votre Altesse Impériale. Je vous réitère encore la promesse que vous avez reçue de ne point commencer les hostilités sans vous en avoir prévenu, et je fais des vœux bien sincères pour que la paix, si nécessaire au monde, vienne m'épargner la douleur d'en venir aux mains avec les troupes de Votre Altesse Impériale, avec mes compatriotes.

« Mais je ne puis prendre le même engagement pour les troupes du comte de Bellegarde, dont j'ignore entièrement les projets.

« Je vous prie d'ajouter foi à tout ce que j'ai dit à votre officier d'ordonnance sur les sentiments d'amitié que je vous conserve toujours. Je vous prie de présenter mes hommages à Son Altesse Impériale, la vice-reine.

P.-S. — « *Soyez assez bon, mon cher Eugène, pour me rappeler au souvenir de l'empereur et pour lui parler de ma douleur. Je verse des larmes en vous écrivant ce peu de mots.* Je vous embrasse très tendrement. »

Quelque sévère que puisse et doive être le jugement que l'histoire inexorable portera sur Murat, on ne peut cependant se défendre d'une pitié réelle pour cet homme qui sent toute la gravité de sa faute, qui recule épouvanté devant un crime qu'il voudrait ne point commettre et qui n'a plus déjà ni la force ni les moyens de s'arrêter sur la pente qui va le conduire à sa perte. En ce moment il est seul à Bologne, et il lui est possible de faire un retour sur lui-même, sur son glorieux passé. Il ferme l'oreille aux conseils des courtisans qui l'ont jeté et poussé, avec l'aide de Caroline, dans les bras de la coalition. Il

1. Le vice-roi à la vice-reine; Vérone, 2 février 1814.
2. Le roi de Naples au vice-roi; Bologne, 2 février 1814.

est d'autant plus sincère qu'il n'y a, pour le moment, auprès de lui aucun des représentants des souverains alliés, qu'il est, d'autre part, justement inquiet et préoccupé du long silence qu'on garde à son égard, du retard inexplicable qu'on met à ratifier son traité. C'est là ce que Mier va constater vingt-quatre heures plus tard, en s'appliquant avec une remarquable habileté à calmer et à rassurer le roi de Naples, non sans lui arracher toutefois de nouvelles concessions. Les extraits suivants de quelques dépêches envoyées de Bologne par Mier à Metternich pendant la première quinzaine de février, permettront, d'ailleurs, de se rendre un compte exact et de l'ensemble de la situation, et de l'état d'esprit du roi de Naples, et de la nature de ses rapports avec les alliés.

Murat, il faut bien le reconnaître, pouvait, comme il ne manqua pas de le faire, si ce n'est justifier complètement, du moins expliquer et motiver sa lenteur, ses hésitations et l'espèce de répulsion instinctive qu'il éprouvait à engager ses troupes contre les Français. Il attendait encore, nous l'avons dit, la réponse de l'empereur d'Autriche à la lettre qu'il lui avait adressée, cette réponse qui devait, jusqu'à l'échange des ratifications, lui servir de gage, de preuve de l'acceptation des engagements pris par Neipperg et par Mier. C'était, on ne saurait le contester, une prétention fort naturelle, une exigence parfaitement légitimée par tout ce qu'il voyait se passer autour de lui, par mille indices qui échappaient à la reine, dont l'impatience croissait de jour en jour et qui ne cessait de le pousser à l'action, seul moyen, d'après elle, de gagner la confiance, de mériter les bonnes grâces des souverains alliés. Mais elle était à Naples, elle ignorait les agissements dont Murat était le témoin ou dont l'écho lui revenait sans être affaibli par la distance. Aussi, dès l'arrivée de Mier à Bologne, le 3 février, la première question du roi de Naples, la question qu'il allait désormais lui renouveler à tout instant, avait-elle trait à cette lettre qui mettait tant de temps à venir du grand quartier-général impérial.

« Il (Murat) en est toujours très inquiet, écrira encore de Vérone, le 11 février, Mier à Metternich, et me demande chaque fois qu'il me voit si la lettre autographe de mon souverain, qui doit servir de ratification préliminaire et que Votre Altesse avait promis de m'envoyer sous peu de jours, ne m'est pas encore parvenue. » Malgré les instances pressantes qu'on lui faisait tenir à tout instant du quartier-général des

souverains pour l'inviter à entrer en ligne, Murat résistait toujours, d'abord parce qu'il tenait avant tout à avoir cette réponse, qui lui était promise et due, ensuite parce que, dans son entourage même, bien que le nombre des Français demeurés à son service fût fort réduit, il s'en trouvait encore quelques-uns qui faisaient valoir à ses yeux, pour nous servir des termes mêmes de la dépêche de Mier à Metternich, de Bologne, le 13 février, « le mérite comme Français de n'avoir pas tiré un coup de fusil contre ses compatriotes. C'est là la véritable raison de la lenteur que le roi met dans toutes ses démarches et dans l'accomplissement de ses promesses et engagements. »

Mier et les partisans de la coalition auraient eu cependant plus de chances de triompher des hésitations de Murat, si lord William Bentinck avait consenti à adopter une autre ligne de conduite à l'égard du roi de Naples, s'il n'avait pas amené Castlereagh et Aberdeen à réclamer avec lui la modification, dans un sens naturellement défavorable aux vues et aux calculs du gouvernement napolitain, de quelques articles du traité du 11 janvier, s'il n'avait pas persisté à se faire « l'avocat et le défenseur des droits imprescriptibles » de ce même Ferdinand, qu'il avait été lui-même sur le point de déposséder du trône de Sicile et de déposer quelque temps auparavant.

Sans aller aussi loin que l'ardent et irascible représentant de la Grande-Bretagne en Sicile, Aberdeen et Castlereagh n'en demandaient pas moins certaines atténuations à la forme « quelque peu impérative et par trop positive » qu'on avait adoptée lors de la conclusion du traité du 11 janvier.

Et cependant, bien que Murat eût le droit et la raison pour lui, il n'en consentit pas moins, pour mieux montrer son bon vouloir, à céder sur ce point aux prières de Mier : « Le roi, écrivait à ce propos Mier le 4 février, a accédé à tous les changements qu'a soufferts la rédaction de notre traité d'alliance, signé par le comte de Neipperg le 8 du mois passé [1]. »

Mais les inquiétudes, les craintes, qu'il avait conçues ne firent que prendre plus fortement racine dans son esprit. S'il avait fait des concessions, il lui semblait juste d'en obtenir d'équivalentes de la part de Bentinck et de Ferdinand IV. Dans les nombreux entretiens qu'il avait avec Mier, il revenait et insistait naturellement sur ce point, sans obtenir cependant satisfaction, puisque, le 11 février, Mier disait à Metternich :

1. Voir *Annexe LXIV*.

« Il appuya ce désir de raisonnements si justes et si concluants que je n'ai pu rien y opposer; mais je craignais que lord Bentinck, *qui montre tant d'éloignement pour tout arrangement avec le roi*, ne prenne cela pour prétexte à la non-conclusion d'un armistice avec le gouvernement napolitain ».

Aussi dans la crainte de voir Joachim regretter les concessions qu'on venait de lui arracher, Mier s'empressa de faire partir à l'instant même pour Palerme le capitaine baron Frölich [1], chargé d'annoncer à Bentinck qu'il avait réussi à aplanir le terrain et à faire disparaître toute cause possible de malentendu ou de contestation.

Profondément désappointé par cette solution favorable et pacifique d'une question qu'il ne cherchait qu'à envenimer, lord Bentinck [1], cédant à un de ses accès de violence, fit tomber sa mauvaise humeur sur l'envoyé de Mier. Après l'avoir laissé se morfondre pendant quelques jours à Palerme, il ne daigna même pas recevoir l'officier autrichien et se contenta de lui faire dire qu'il pouvait s'en retourner d'où il venait. « Ce procédé impoli de sa part, ne pouvait s'empêcher de faire remarquer Mier (P. S. 3 à la dépêche n° 11 du 14 mars) [2], vient encore à l'appui de la réputation dont il jouit et qu'il paraît grandement mériter. »

Pendant qu'un combat suprême se livrait dans l'esprit de Murat, ses troupes envahissaient et occupaient sans coup férir la Toscane, mais sans y rétablir, du moins dans les campagnes, l'ordre et la sécurité. Bien qu'accompagné d'un officier napolitain, Durand avait été assailli et dépouillé sur la route de Rome à Florence, à 15 milles de cette dernière ville, sur la route même qu'on l'avait forcé de suivre. L'attentat dont il avait été victime avait un but évidemment politique, puisqu'on lui enleva la caisse contenant ses papiers et ses chiffres. Lorsque, en présence des réclamations qu'il adressa au général Minutolo pendant les deux jours qu'il resta à Florence, on se décida à lui

1. Le jour même, 4 février (Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*), aussitôt après avoir reçu la lettre par laquelle Campochiaro lui donnait avis officiel de l'adhésion du roi qui ordonnait à Gallo de signer le traité et de l'intention de Murat de se concerter avec Bellegarde, Mier en envoyait la copie contresignée à Bentinck par le capitaine Frölich qui emportait en même temps à Palerme une lettre formelle et catégorique de lord Castlereagh.

2. *Haus, Hof und Staats-Archiv.* Mier à Metternich. P. S. 3 à la dépêche 11 du 14 mars 1814.

rapporter ce qu'on avait retrouvé, on ne lui restitua que des pièces insignifiantes, en prétendant qu'il avait été impossible de remettre la main sur les chiffres et les documents importants. Le général napolitain s'excusait, il est vrai, en mettant le coup sur le compte des mêmes brigands qui avaient assailli à coups de pierre les voitures de la suite de la grande-duchesse et failli tuer à coups de fusil, aux portes mêmes de Florence, un de ses courriers[1].

Malgré le soin que le vice-roi avait pris à ne communiquer ses dispositions qu'aux chefs des grandes unités de son armée, le bruit de l'évacuation imminente de Vérone et de la marche vers le Mincio s'était néanmoins répandu dans la ville. Le feld-maréchal-lieutenant Radivojevich en avait même été informé par les déserteurs et par ses émissaires dans la nuit du 1er au 2. Sans plus tarder, il avait, donné au feld-maréchal-lieutenant Pflacher l'ordre de tenir un bataillon et un escadron, postés à Villabella, prêts à marcher au premier signal et de les suivre lui-même avec 4 autres bataillons en cas de confirmation de la retraite des Français. Dans le courant de la journée, Bellegarde, en prévision de cet événement, lui avait prescrit de tout disposer pour la mise en route des divisions Pflacher et Marziani, de placer la division Mayer von Heldenfeld entre Colognola, San-Bonifacio et Soave, et de pousser en avant le régiment de hussards de Frimont, attribué à la brigade du général Bogdan. La journée s'étant, d'ailleurs, écoulée sans qu'on

1. *Archives des Affaires étrangères*. Naples, Vº 140, pºº 49, fº 96. Durand au duc de Vicence ; Turin, 11 février 1814. Cf. La grande-duchesse Elisa au prince Camille Lucques, 3 février (*Carnet historique et littéraire*, décembre 1898) et *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio della Societa Napoletana di Storia Patria*). Rappelons à ce propos que, la veille même de la bataille de la Rothière, l'empereur avait songé à faire préparer pour M. d'Hauterive la dépêche suivante qui permet de penser que, malgré tout, il croyait encore à la possibilité d'empêcher Murat de faire cause commune avec la coalition.

Correspondance, t. 27, nº 21,148. L'empereur au comte d'Hauterive, chargé de l'intérim des Affaires étrangères.

Brienne, 31 janvier 1813.

« M. d'Hauterive, vous voudrez bien expédier sur le champ la dépêche que vous avez faite pour M. Durand et le décret que vous avez préparé pour rappeler tous les officiers français qui sont au service de Naples, en recommandant à M. Durand de ne les employer qu'à l'extrémité. Vous m'enverrez le décret pour que je signe. En attendant, vous pouvez en certifier conforme l'expédition. »

ait pu rien remarquer, sans qu'on ait rien pu savoir de précis, on se borna à recommander à toute la ligne des avant-postes de redoubler de vigilance[1].

La présence de lord William Bentinck à Naples, où il ne s'était rendu que devant l'impossibilité de prolonger sa résistance ouverte aux ordres de son gouvernement et aux instances de Neipperg, mais avec une mauvaise grâce qu'il avait jugé inutile de dissimuler, n'avait guère avancé les affaires. Dès la première conférence qu'il eut avec Gallo en présence de Neipperg, ni les représentations du général sir Robert Thomas Wilson, attaché militaire anglais au quartier général de Bellegarde, arrivé à Naples en même temps que Graham, ni les termes formels dans lesquels était conçue une dépêche que Castlereagh lui avait expédiée de Bâle, le 22 janvier, rien n'avait pu triompher de son entêtement et le décider à suivre l'exemple donné par l'Autriche, et à consentir à discuter les conditions d'un traité de paix[2]. L'armistice même n'était pas encore signé et tout ce qu'on avait pu lui arracher au cours de deux journées d'orageuses discussions, s'était borné à l'établissement, à la rédaction et à la signature d'« un projet de coopération d'un corps d'armée sous les ordres de lord William Bentinck, commandant en chef les forces britanniques dans la Méditerranée, avec les troupes autrichiennes et napolitaines réunies pour la campagne en Italie[3] ».

« Naples, 2 février 1814.

« Le maréchal comte de Bellegarde, commandant en chef l'armée impériale autrichienne en Italie, ayant fixé le plan d'attaquer l'armée ennemie postée dans une position fortifiée entre le camp retranché de Rivoli, la ville et le château de Vérone, créés en place d'armes du moment, et la forteresse de Legnago le long de l'Adige, et cette opération, si elle est cou-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 1er février, XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François et au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 2 février, sept heures et demie II, 7 1/3 et II, 8. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Montebello Vicentino, 2 février, 2 heures matin et 8 heures soir, II, 8 et II 8 *a*.

2. Cf. *Record Office. Poreign Office. Sicily*. Dépêche n° 4. Lord William Bentinck à lord Castlereagh ; Naples, 6 février. Voir *Annexe LXIV*.

3. Lord William Bentinck au F.-M. comte Bellegarde ; Naples, 2 février 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. II, 144 1/2 *f*. *Record Office. War-Office*, V° 182. *Annexe* à la Dépêche n° 3 (*Original en français*).

ronnée de succès, devant forcer l'ennemi à quitter ses positions, il paraît que *le théâtre de la guerre, en Italie, doit être partagé dans les trois parties principales suivantes :*

« 1° Le maréchal comte de Bellegarde, en prenant sa base sur l'Adige, suivrait dans ses opérations principalement la rive gauche du Pô. Il cherchera à rejeter l'ennemi le plus tôt possible au-delà des Alpes et, en continuant le blocus déjà existant de Venise, de Palmanova et d'Osoppo ; il organisera ceux de Peschiera et de Mantoue et accélèrera ses mouvements pour trouver des moyens de jonction avec la grande armée alliée, placée au-delà des Alpes ;

« 2° Les troupes napolitaines, unies à une division autrichienne, prendront leur base entre le Bas-Pô et le Panaro. Un mouvement rapide de ces troupes sur la rive droite du Pô, par Modène, Parme, Plaisance, pour gagner la position de Stradella, opérera, comme il est entièrement dirigé sur les communications de l'ennemi (qu'il a cherché à s'assurer en établissant plusieurs têtes de pont sur le Pô) ou sa prompte retraite sur le Piémont, derrière le Tessin, pour se rapprocher des Alpes, ou le forcera d'accélérer sa marche rétrograde vers le Pô pour avoir encore le moyen de le passer et de fournir à Alexandrie, à Gavi et à Gênes, les garnisons nécessaires. Avec une manœuvre sage et bien combinée, qui devrait être renforcée d'une partie de l'armée autrichienne, qui pourrait passer le Pô du côté de Crémone, l'ennemi peut être entièrement coupé de ses places et se trouver dans une situation fort embarrassante, n'ayant pour retraite que les gorges des Alpes, en partie déjà occupées par des détachements de l'armée du prince de Schwarzenberg.

« L'armée napolitaine (ou celle du Centre) doit se charger des sièges de Gavi et d'Alexandrie.

« 3° Le corps d'armée britannique a, par devant lui, deux moyens bien sûrs d'accélérer la délivrance de l'Italie :

« Le premier, sans contredit, à moins que des raisons maritimes ne s'y opposent, serait, en partant de la Sicile, de débarquer en droiture au golfe de la Spezia, de courir sans perdre de temps à Gênes, de chercher à s'en rendre maître et de pousser les opérations dans les Alpes-Maritimes, vers le Var.

« Le deuxième consisterait en un débarquement sur la côte de la Toscane, pour bloquer Livourne, et, après avoir réduit cette place, pour se porter sans perte de temps, soit le long de

la côte, soit par mer, vers Gênes, pour en former le siège.

« Cette dernière opération, quoique la plus sûre, puisqu'elle donnera un port à la marine anglaise, n'offrira pas les mêmes avantages que la première, parce que, en laissant le temps à l'ennemi de jeter des forces à Gênes, la reddition de cette place deviendra beaucoup plus difficile.

« Il sera nécessaire que l'armée autrichienne fournisse tout de suite au corps britannique le nombre de cavalerie dont il peut avoir besoin, de même que des détachements d'officiers du génie, de sapeurs et de mineurs qui pourront lui être envoyés par la route de Modène et de Pistoïa.

« Le corps d'armée britannique établira sa base d'opérations en Toscane et dans la rivière de Gênes, deux pays qu'elle occupera exclusivement et d'où elle tirera ses subsistances. Elle sera *separée de l'armée napolitaine* par la chaîne des Apennins, cette dernière ayant sa ligne d'opérations entre les montagnes et la rive droite du Pô.

« Il est nécessaire de fixer primitivement les époques auxquelles les trois armées pourront agir de concert pour combiner un résultat positif à l'égard du plan général, dont des officiers, nommés à cet effet par les généraux en chef respectifs, pourront régler les détails ultérieurs.

« Vu et approuvé pour la partie qui me concerne,

« WILLIAM BENTINCK. »

Satisfait du rôle assigné à l'armée anglaise, il le disait du moins dans la dépêche qu'il adressait de Naples le 6 février 1814 à lord Bathurst en lui envoyant ce projet de coopération qui lui avait été remis par Neipperg[1], estimant que ce rôle était rationnel à tous égards, lord William Bentinck, tout entier à la joie qu'il éprouvait d'avoir eu gain de cause, informait en même temps lord Bathurst de la résolution qu'il avait prise de faire partir de la Sicile, le 20 février, le premier échelon de son corps, qui, fort de 6 à 7.000 hommes qu'il lui était facile d'embarquer sur les transports à sa disposition, ferait voile pour

1. *Record Office. War Office*, V[e] 182. Dépêche n° 3. Lord William Bentinck à lord Bathurst ; Naples, 6 février 1814.

Livourne. Il lui mandait encore qu'il venait d'ordonner au lieutenant-colonel Catinelli de quitter Naples en même temps que Neipperg. Envoyé aux quartiers-généraux de Murat et de Bellegarde, chargé spécialement de le renseigner sur ce que ces deux personnages pensaient du projet de plan d'opérations, cet officier devait s'arranger de façon à se retrouver avec lui à Naples, au moment où il quitterait la Sicile pour se rendre en Toscane et y prendre le commandement du corps expéditionnaire.

3 FÉVRIER 1814. — **Signature de l'armistice entre Naples et l'Angleterre. — L'armée du vice-roi se replie sur le Mincio. — Ordres de Bellegarde. — Mouvements et positions de son armée le 3 au soir. — Ordres de mouvement pour le 4 février. — Positions des troupes de Nugent et des troupes napolitaines sur la rive droite du Pô. — Les Français évacuent Florence.** — Lord Bentinck avait dû pourtant se résigner à apposer sa signature à côté de celle de Gallo sur une convention d'armistice, d'ailleurs bien peu compromettante pour lui. Il avait prudemment évité d'aborder aucune des questions en litige, remettant à d'autres le soin d'examiner et de régler les conditions de la coopération militaire des forces britanniques. En bon Anglais en homme pratique, Bentinck, avait, en revanche, donné une, forme tellement précise à l'article II, qu'il avait réussi à faire de la pièce, qui marquait officiellement la cessation des hostilités, un véritable traité de commerce, naturellement tout à l'avantage de l'Angleterre[1].

Le 3 au matin, les dernières espérances du vice-roi s'étaient définitivement évanouies, et le mouvement rétrograde, auquel il avait eu tant de peine à se résigner, commençait.

Pendant que le général Bonnemains chargé de faire l'arrière-garde et de couvrir l'évacuation de Vérone, se repliait de Zevio, où il était établi depuis le 17 janvier, sur cette ville, où il allait se renforcer de 2 bataillons de la division Quesnel, les 1[re] et 2[e] divisions restaient en rideau sur l'Adige afin de masquer la marche vers le Mincio des divisions Fressinet et Marcognet et de la Garde, qui se dirigeaient la première sur Valeggio, la 4[e] division et la Garde par Villafranca sur Man-

1. *Record Office. War Office*, V[e] 182. Lord William Bentinck à lord Bahurst. Dépêche 5 (expédiée de Palerme le 15 février).
Voir *Annexes LXV* et *LXVI*.

toue. La cavalerie, moins la brigade Bonnemains, se portait en même temps par Goito sur Piubega (12 kilomètres ouest du Mincio). Tout ce mouvement s'exécuta par échelons, sans précipitation, sans bruit, dans l'ordre le plus parfait. Quant à la division Palombini, qui avait laissé encore pendant cette journée ses postes en place à Rivoli et à Madonna della Corona, son gros était établi le 3 au soir à Castelnuovo (5 kilomètres est de Peschiera).

Resté à Vérone avec l'arrière-garde le vice-roi y avait été rejoint dans la matinée par son aide de camp Bataille, de retour de Soave où il avait remis au feld-maréchal Bellegarde la lettre relative à la vice-reine. Il rapportait au vice-roi la réponse de Bellegarde[1], qui s'était empressé de prendre dans les termes les plus courtois et les plus respectueux l'engagement d'assurer la sécurité de la vice-reine, dans le cas où elle se déciderait à faire ses couches à Monza. Le feld-maréchal consentait, en outre, à se rendre au vœu du vice-roi qui, désireux de protéger les habitants de Vérone, avait, on le sait, proposé au général en chef autrichien de convenir de l'heure à laquelle, sans tirer un coup de canon, les Autrichiens entreraient le lendemain 4 à Vérone après le départ des Français. Heureux de cet événement qui lui permettait de témoigner par des actes sa reconnaissance aux Véronais, le vice-roi, avant de s'éloigner de leur ville, leur fit ses adieux dans une proclamation qu'on y afficha le 3 au soir[2].

A 3 heures du matin, les avant-postes autrichiens avaient remarqué que les Français, s'ils continuaient à rester immobiles sur la rive droite de l'Adige, vers Zevio, avaient évacué San Michele et se repliaient sur Vérone. Le général Steffanini en rendit compte immédiatement et prit des dispositions pour se porter en avant dès la pointe du jour[3].

Dès que l'on eut acquis par les rapports des avant-postes et par l'entretien de Bataille avec Bellegarde la certitude du commencement de la retraite des Français, le gros de l'armée

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Vérone, 3 février, midi. Le vice-roi avait joint à cette lettre la réponse que Bellegarde avait confiée à Bataille.
Voir *Annexe LXVII*.

2. Cf. *Annexe LXVIII*. Proclamation du vice-roi aux Véronais.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major Steffanini aux F.-M.-L. Radivojevich et Pflacher; San-Martino, 3 février, matin et F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Montebello Vicentino, 3 février, II, 11 et II ad 11.

autrichienne s'ébranla pour aller occuper les positions indiquées par les ordres antérieurs du feld-maréchal.

Le général Steffanini, chargé de fournir les avant-postes devant Vérone, poussa avec 2 bataillons et un régiment de uhlans jusqu'à San Michele. 3 autres bataillons établis sur sa droite dans le Val Pantena allèrent garder les hauteurs depuis Pojano jusque vers Negrar et envoyèrent des reconnaissances dans la Policella.

Un bataillon du régiment Deutschmeister s'installa à Montorio Veronese, pendant que les 3 autres bataillons de ce régiment et 1 bataillon de chasseurs venaient avec les généraux Pflacher et Bogdan à San-Martino et se reliaient par les hussards de Frimont laissés à Caldiero avec la division Marziani. Echelonnée entre Vago et Soave, cette division avait un régiment à Caldiero avec le quartier-général de Marziani et un bataillon plus à gauche, à proximité de l'Adige, à Belfiore.

Le général Wattlett occupait avec un régiment Colognola ai Colli (au nord de la route de Vérone); le général Winzian était à Vago avec un autre régiment et le général Vecsey s'arrêtait plus en arrière à Soave. Les uhlans archiduc Charles étaient répartis entre Villa Bella (sur la rive droite de l'Alpone) et San-Vittore (un demi-kilomètre est de Soave), tandis que le 9e bataillon de chasseurs continuait à fournir d'Albaredo d'Adige les postes le long de la rive gauche du fleuve.

Aussitôt après la soupe, le général Merville avait envoyé la brigade de grenadiers à San Bonifacio, 2 bataillons à Monteforte d'Alpone et la brigade de dragons du général-major Wrede vers Lonigo.

Le feld-maréchal-lieutenant Mayer von Heldenfeld, qui allait mettre son quartier-général à Montebello Vicentino où se trouvait déjà un de ses régiments, tandis que deux autres étaient encore, l'un à Vicence et l'autre à Arcagnano (5 kilomètres sud de cette ville), recevait l'ordre de porter trois autres de ses bataillons de Malo (16 kilomètres nord-ouest de Vicence) sur Arzignano et Montecchio Maggiore, où ils devaient rejoindre la brigade de dragons. Pendant que le reste de la division serrerait sur Montebello Vicentino, un autre de ses bataillons devait se porter sur San Bonifacio et s'y rejoindre avec le régiment de uhlans Merveldt venant de Bevilacqua.

Après avoir lancé une proclamation à ses soldats[1], le feld-

1. Cf. *Annexe LXIX*. Proclamation de Bellegarde à ses soldats.

maréchal avait encore prescrit au général Fölseis de resserrer le blocus de Legnago, au général Eckhardt de pousser par la rive gauche du Pô sur Ostiglia afin d'être à même de participer ensuite au blocus de Mantoue, enfin au feld-maréchal-lieutenant Radivojevich de prendre ses mesures afin de pouvoir mettre, presque immédiatement après son entrée à Vérone, du bois de chauffage à la disposition des habitants de cette ville[1].

A 3 heures du matin, par conséquent, avant même de s'être rencontré avec Bataille, pensant que le mouvement de Nugent ne pouvait tarder à décider le vice-roi à quitter l'Adige, Bellegarde avait envoyé à Sommariva l'ordre, que ce dernier ne reçut à Rovereto que douze heures plus tard, à 3 heures de l'après-midi, de concentrer immédiatement toutes ses troupes entre Trente et Rovereto, de descendre la vallée de l'Adige, dès que les Français auraient évacué Rivoli, de passer ce fleuve à Dolce et de marcher sur Peschiera, tout en restant constamment lié avec le gros de l'armée qui d'après les projets arrêtés à ce moment par le feld-maréchal, devait se masser d'abord entre Soave et Mantoue et passer ensuite le Pô. Le feld-maréchal lui prescrivait, en outre, de détacher le général-major Stanissavlevich de Riva sur Rocca d'Anfo avec quelques bataillons à la tête desquels ce général opèrerait ultérieurement dans le Val Trompia[2].

Mais, un peu après midi, avant même que ces ordres ne fussent parvenus à Rovereto, informé que Palombini n'avait laissé que des piquets à Rivoli et à Caprino, et qu'il avait replié le gros de ses forces dans la direction de Mantoue et de Peschiera, Fenner rendait compte, qu'il avait envoyé deux compagnies occuper Ceraino et Volargne, et donné à toutes ses troupes l'ordre de passer sur la rive droite de l'Adige. Il avait, en outre, poussé plus à l'est sur sa droite deux autres compagnies, en leur prescrivant de s'éclairer sur Garda et Albare, pendant que d'autres reconnaissances s'avançaient vers Rivoli et s'éclairaient à droite sur Cavajone, à gauche vers l'Adige sur Gajun.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 3 février, XIII, 3, XIII, 4. F.-M.-L. Bellegarde au F.-M.L. Radivojevich, Mayer, Merville, Marschall et au général comte Nugent, II, 13, *a*, *b*, *d*, *e*, *f*, *g*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 3 février, XIII, 5, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Vicence, 3 février, II, 13 et (Feld-Acten Sommariva), II, 16 (*Operations Journal Sommariva*); Rovereto, 3 février, XIII, 1.

Le 3 au soir, la tête de l'avant-garde de Fenner était à Rivoli et à Caprino, évacué par les Français. Dans la vallée de l'Adige, deux de ses bataillons occupaient Preabocco et Brentino, suivis de près par sa cavalerie qui s'arrêtait pour la nuit à Rivalta.

Pendant que Fenner passait ainsi sur la rive droite de l'Adige et se disposait à occuper le lendemain Fossatta (1 kilomètre nord de Cola), Cola, Sandra et les hauteurs de Colombare (2 kilomètres nord-ouest de Bussolengo), Sommariva, qui se proposait de pousser plus en avant dès qu'il aurait connaissance de l'entrée de Bellegarde à Vérone, avait envoyé au reste de ses troupes l'ordre de se mettre immédiatement en mouvement et de se porter le 4, celles de Serravalle sur Peri, celles de Mori et de Brentonico sur Avio, celles de Rovereto sur Ala, celles de Sacco et de Villa-Lagarina sur Vo et Borghetto. Le quartier-général de Sommariva allait se transporter à Ala et les troupes échelonnées en arrière de Rovereto avaient, elles aussi, l'ordre de suivre le mouvement général, tandis que Stanissavlevich, renforcé de 2 bataillons, et détachant une partie de son monde de Moerna sur Idro Alto, ferait de Darzo par Bagolino une démonstration sérieuse sur Rocca d'Anfo, et enverrait sur Edolo un détachement destiné ensuite à redescendre sur Brescia[1].

Devant Vérone, les troupes placées sous les ordres directs de Radivojevich occupaient, le 3 février au soir, les positions suivantes : à San-Michele, 2 bataillons ayant leurs avant-postes, l'un vers l'Adige, l'autre vers Pojano, où se trouvaient deux escadrons de uhlans, se reliant aux 3 bataillons qui, établis dans la direction de San-Vito de Negrar, envoyaient des patrouilles sur San-Leonardo (1 kilomètre nord de Vérone) et le val Policella. Le bataillon posté jusque-là à Cerro Veronese était sur le point d'arriver à Montorio. Les autres mouvements s'étaient exécutés conformément aux ordres donnés par Bellegarde aux feld-maréchaux-lieutenants Pflacher et Marziani.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (Feld-Acten Sommariva) (*Operations Journal Sommariva*; Rovereto, 3 février, XIII, 1. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde, aux colonels commandant les régiments Duka et hussards de Stipsich, au F.-M.-L. Fenner, aux généraux Baumgarten et Stanissavlevich; Rovereto, 3 février et 3 février, 7 heures quinze soir, II, 18, et II 18, *b*, *d*, *e*, *f*, *g*. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva; Ala, 3 février, midi quinze et 10 heures soir, II, 17 et II, 20 (Feld-Acten Bellegarde). F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 3 février, 8 heures soir, II, 15.

Une demi-compagnie de pionniers, venue de Lonigo, travaillait à réparer les routes et les ponts[1].

Prévenu sans retard de l'évacuation presque totale de Vérone par les Français, Radivojevich avait fait demander au feld-maréchal l'autorisation d'y entrer au plus vite. Mais, dans l'intervalle, Bellegarde, après avoir conféré avec Bataille, avait pris l'engagement de ne pas faire occuper Véronette avant le 4 à midi et de ne pénétrer dans Vérone que vers 3 heures. Par suite, il faisait savoir à Radivojevich qu'il aurait à envoyer le lendemain un parlementaire avertir le commandant de l'arrière-garde française que ses troupes occuperaient ces deux points aux heures convenues[2].

Il avait de plus réglé la marche de son armée pour le lendemain. La brigade de grenadiers avait ordre d'aller à Vago et San Martino, la brigade de dragons de Lonigo, à Caldiero, Ca dell'Ara et San-Pietro. Radivojevich devait mettre son quartier-général à San-Martino, et Mayer, dont la division venait sur Torre di Confine, Monteforte d'Alpone, San-Bonifacio et Villa Nova, le sien à San-Bonifacio. Le quartier-général du feld-maréchal allait être enfin transféré le lendemain à Soave[3].

Sur la rive droite du Pô, Nugent, auquel, en lui donnant avis de l'évacuation de Vérone, Bellegarde[4] avait prescrit de soutenir et d'appuyer énergiquement le roi de Naples, avait mis le feld-maréchal au courant des positions occupées tant par ses troupes que par les Napolitains.

Son avant-garde, sous les ordres du lieutenant-colonel Gavendal, occupait avec 4 compagnies, 2 escadrons de hussards et 3 canons Castelfranco d'Emilia[5], avec 1 escadron San Giovanni in Persicato, avec 2 compagnies Cento et avec 5 compagnies Finale nell'Emilia et Bondeno. Il était désormais relié par Cento avec les brigades Starhemberg et Gober établies à

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Vago, 3 février, 8 heures soir, II, 12.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Vago, 3 février, 8 heures soir, II, 12 et F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich; Vicence, 3 février, II, 17.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich, Merville, Mayer et au général-major Wrede; Vicence, 3 février, II, 13, *h*, *i*, *k* et *l*

4. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au général-major comte Nugent; Vicence, 3 février, II, 13 *e*.

5. *R. Archivio di Stato Bologne.* Tit. 17. Rub. 9. Podestat de Castelfranco au préfet du Reno; Castelfranco, 4 février 1814.

Ferrare et qu'il se disposait éventuellement à appeler à lui et à faire venir à Bologne pour se porter de là sur Modène déjà occupée par les Napolitains. A Bologne même, Nugent avait avec lui la légion italienne et quelques hussards. Les Anglais étaient encore à Faenza et à Forli.

Nugent avait pour le moment dû renoncer à faire venir à Bologne les deux brigades qui étaient réunies à Ferrare, parce que la route de cette ville à Cento, par laquelle on pouvait, à la rigueur, faire passer des troupes d'infanterie, était absolument impraticable pour l'artillerie, les trains et les convois.

Après avoir fait connaître à Bellegarde, que les Français, absolument invisibles sur le Bas-Pô, se tenaient sur la rive gauche à Ostiglia et à Borgoforte et qu'ils se montraient parfois sur la rive droite à Guastalla, il lui avait rendu compte d'un incident qui avait réveillé sa méfiance et ses soupçons à l'égard des Napolitains. Ceux-ci avaient enlevé à Modène une estafette française venant de Plaisance ; mais cette prise, dont on avait fait grand bruit, paraissait suspecte à Nugent, parce que toutes les lettres interceptées sur ce courrier s'accordaient à dire que les Français jetaient un pont à Plaisance, qu'ils y avaient 16.000 hommes, qu'on y attendait de jour en jour 8.000 hommes de plus, qu'il y avait à Mantoue un corps d'armée disponible destiné à renforcer soit le rassemblement de Plaisance soit la droite du vice-roi, enfin que le vice-roi allait faire évacuer Parme (où il n'y avait personne) pour être plus fort à Plaisance [1].

A cette dépêche, Nugent avait, en outre, joint le tableau suivant de dislocation des troupes napolitaines : à Reggio-Emilia, le général Campana avec deux régiments d'infanterie et un de cavalerie ; à Modène le général Livron avec une partie de la garde royale et les brigades des généraux Filangieri et Rosaroll ; à Bologne, deux escadrons de cuirassiers, un escadron de gardes du corps et

1 *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Général-major comte Nugent au F.-M. comte Bellegarde ; Bologne, 3 février, II, 16. Cf. *Regio Archivio di Stato Parme* (Interno, 220-221. *Carte delle Prefetture Francese*) sous-préfet de Borgo San Donnino au préfet du Taro, Borgo San Donnino ; 3 février 1814. « Il y a ce soir à Borgo, en fait d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie, en tout 700 hommes et 150 chevaux. Demain la force de la garnison doit s'élever à 3.000 hommes et 500 chevaux. »

Le même jour, le général d'Anthouard ordonnait aux préfets de réunir en corps la gendarmerie et les douaniers, de les employer au service d'éclaireurs et d'établir des postes à Sorbolo, San Illario, Montecchio et Cœnzo. En même temps on signalait le passage à Parme d'un aide de camp de Murat se rendant à Turin.

le 2e régiment de chevau-légers ; à Imola, une brigade de la division Ambrosio ; enfin à Ancône, la brigade du général Macdonald.

La 3e divison (général Pignatelli) était en marche de Foligno sur la Toscane, où le général Minutolo avait déjà occupé Florence[1]. Les dernières troupes françaises avaient en effet, quitté Florence avec le prince Félix et le général Pouchain le 3, à 5 heures du matin, se rendant par Empoli et Pontedera à Pise. Défalcation faite des 500 hommes laissés dans les forts Belvédère et Saint-Jean-Baptiste et de la garnison de Livourne, elles se composaient de 1.500 hommes du 112e, dont la moitié n'étaient même pas habillés, de 450 gendarmes et de deux canons traînés par des chevaux de réquisition et servis par des gendarmes. C'étaient là toutes les forces disponibles de la 29e division militaire. Les compagnies de réserve, les gendarmes italiens et presque tous les douaniers avaient déserté, et c'était avec ce semblant de troupes que le général Pouchain voulait tenir à Pise en se couvrant par des avant-postes établis à Serravalle, sur la route de Lucques à Pistoie, et à Pontedera, sur celle de Pise à Florence[2], pendant que la grande-duchesse, établie à Lucques, faisait rétrograder les conscrits arrivant de France et se disposait à diriger quelques jours plus tard sur la Spezia et Gênes les quelques hommes que le prince Félix et le général Pouchain venaient de ramener de Florence.

4 FÉVRIER 1814. — **L'armée française sur la rive droite du Mincio. — Position de l'armée du vice-roi sur le Mincio et l'Oglio. — Entrée des Autrichiens à Vérone. — Mouvements et positions de l'armée de Bellegarde. — Combat de Villafranca. — Proclamation de Bellegarde aux Italiens. — La lettre du vice-roi à Murat. — Considérations sur l'évacuation de Vérone et l'abandon de la ligne de l'Adige.** — Le 4, à 8 heures du matin, après avoir laissé une poignée d'hommes au vieux château, le vice-roi sortait de Vérone avec ses derniers postes, pendant que de leur côté les 1re et 2e divisions quittaient leurs positions. Vers midi il ne restait plus entre l'Adige et le Mincio que le général Bonnemains en marche avec son arrière-garde de Vérone sur Villa-

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. Dislocation des troupes Napolitaines ; 3 février, II, 16 *a* et *b*.

2. *Archives de la Guerre*. Le général Pouchain au ministre de la Guerre ; Pise, 7 février 1814. Cf. La princesse Elisa au prince Camille ; Lucques, 3 février (*Carnet historique et littéraire*, décembre 1898).

franca[1], pendant que les différents corps de l'armée se rendaient vers les emplacements que le vice-roi leur avait assignés sur la rive droite de Mincio.

D'après ces dispositions[2], la 1re lieutenance formant l'aile droite de l'armée, et dont le chef, le général Grenier, devait mettre son quartier-général à Mantoue, allait avoir la 2e division (général Rouyer), moins 2 bataillons détachés sur le Pô à Borgoforte, à Mantoue, où se trouvait déjà la 6e division (général Zucchi) qui fournissait elle aussi 2 bataillons à Borgoforte et faisait garder, en outre, par deux autres bataillons le point important de Governolo, à peu de distance du confluent du Mincio et du Pô. La 4e division (général Marcognet) avait ordre d'aller s'établir à l'ouest de Mantoue, sur la rive droite de l'Oglio, aux environs de Bozzolo.

La 2e lieutenance (général Verdier), quartier-général à Goito, formait l'aile gauche de l'armée du prince. Ses 3 divisions devaient s'établir : la 1re (général Quesnel) en aval de Goito à Sacca et Rivalta où elle se reliait à la gauche de la 1re lieutenance à Sarginesco et Castellucchio, points par lesquels elle pouvait correspondre avec la division Marcognet et la soutenir rapidement en cas de besoin ; la 3e division (général Fressinet), à Goito, Volta et Borghetto, la 5e division (général Palombini), de Monzambano à Peschiera.

Enfin la division de cavalerie, dont le quartier-général allait venir à Marcaria (rive gauche de l'Oglio), devait avoir sa 1re brigade (général Rambourg) à Borgoforte, et sa 3e brigade (général Perreymond) à Marcaria, San Michele in Bosco et San Martino, à cheval sur l'Oglio, tandis que après avoir fait l'arrière-garde pendant la journée du 4, le général Bonnemains avait ordre d'installer sa brigade dans les villages de Vasto, Ceresara et Piubega, à l'ouest de Goïto, et de fournir 100 chevaux à Peschiera pour assurer le service sur la ligne occupée par la 5e division, 100 chevaux à Borghetto et 100 autres à Goïto pour la surveillance de la ligne de Mincio. Ces derniers détachements devaient être relevés tous les 3 jours. La Garde royale restait à Mantoue avec le quartier-général du vice-roi.

1. Le vice-roi à la vice-reine ; Mantoue, 4 février soir. Cf. Rapport de Tascher de la Pagerie à l'empereur, 17 février 1814.
2. *Archives de la Guerre*. Adjudant-commandant de Quérelles, chef d'état-major de la 2e lieutenance, au ministre de la Guerre ; Goïto, 5 février 1814.

Enfin le parc de l'armée devait être rendu à Crémone dans la journée du lendemain.

Les lieutenants de Bellegarde avaient évidemment grande hâte d'entrer à Vérone. Dès la veille au soir, Radivojevich y avait envoyé en parlementaire un de ses officiers qui, après avoir attendu une heure devant la porte del Vescovo sans parvenir à se la faire ouvrir, avait dû revenir sans avoir pu s'acquitter d'une mission, d'ailleurs absolument inutile, puisque toutes les conditions relatives à l'évacuation de Vérone, avaient été définitivement réglées par le colonel Bataille.

Un autre officier renvoyé le matin par le général Steffanini avant l'heure fixée n'avait pas été plus heureux. Il avait toutefois appris par les bourgeois qui se montraient sur les murs que les Français avaient eu le soin de barricader la porte avant de se replier[1].

Vers 10 heures du matin, l'avant-garde autrichienne du général Steffanini entrait à Vérone et traversait la ville. Elle en sortait vers 1 heure après avoir reçu du feld-maréchal-lieutenant Radivojevich l'ordre de suivre l'arrière-garde française sur la route de Villafranca di Verona, pendant que les divisions Pflacher et Marziani pénétraient à leur tour dans Vérone. En même temps Bellegarde prescrivait à Radivojevich de pousser le plus possible en avant les divisions Pflacher et Marziani, auxquelles ce général avait d'ailleurs déjà donné Villafranca comme objectif avec ordre de suivre les Français et de les empêcher de se dérober. Le feld-maréchal avait de plus fait savoir à Radivojevich que les divisions Merville et Mayer se portaient, en avant, elles aussi, et que lui-même arriverait le lendemain 5 à Vérone avec la division Merville. D'après les instructions qu'il venait d'envoyer à Merville et à Mayer, la première de ces divisions, restant le 4 au soir à San-Michele, devait le 5 au matin faire occuper Vérone par la brigade de grenadiers et pousser la brigade de dragons au sud de Vérone sur Tomba, Tombetta, San-Giacomo, San-Giovanni Lupatoto et Ca di David, pendant que le feld-maréchal-lieutenant Mayer mettait la brigade Quosdanovich à Véronette et la brigade de Best à Santa-Lucia, San-Massimo all'Adige et Chievo. Cette dernière brigade s'échelonnait ainsi depuis la route de Vérone à Mantoue jusqu'à l'Adige en amont de Vérone[2].

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde; Vago, 4 février, 10 heures matin, II, 17 *a*.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 4 février,

Dès le matin, le feld-maréchal avait, d'autre part, informé Eckhardt et Nugent de la retraite définitive des Français. Eckhardt avait, entre temps, constaté l'évacuation de Villa Bartolomea et poussé aussitôt ses avant-postes de la rive droite de l'Adige sur Vigo et jusqu'à 3 kilomètres de Legnago, dont il comptait resserrer le blocus de concert avec la brigade Fölseis. Aussi, comme le pont de Bastia Polesine était achevé, pendant que Fölseis poussait de Bevilacqua une reconnaissance sur Cerea (rive droite de l'Adige), Eckhardt envoyait un parti sur Bergantino (rive gauche du Pô), en prescrivant à son chef d'aller, si faire se pouvait, sur Ostiglia et Serravalle afin de se relier avec les troupes autrichiennes qui se porteraient sur Mantoue. Afin de s'éclairer plus complètement sur la rive gauche de l'Adige, il avait poussé la précaution jusqu'à envoyer une autre reconnaissance par Castelbaldo et Urbana sur Montagnana[1].

A l'aile droite, les troupes de première ligne de Sommariva s'étaient mises en mouvement dès le matin de Peri sur Dolce, d'Avio et de Sabbionara sur Rivoli, et d'Ala sur Peri et Dolce; la cavalerie allait de Vô et de Borghetto par Peri, Dolce et Rivoli à Volargne et Affi, et les troupes de deuxième ligne se portaient les unes de Rovereto à Ala et Vô, pendant que les autres passaient l'Adige à Ravazzone pour venir sur Avio et que la réserve d'artillerie s'avançait de Trente à Matarello et de là à Calliano.

Le feld-maréchal-lieutenant Fenner s'était arrêté de sa personne à Affi, où il avait mis son quartier-général. Son avant-garde occupait le 4, dans l'après-midi, à droite Calmasino (2 kilomètres et demi sud-ouest de Cavajone), à gauche Piovezzano couverte par les avant-postes qui tenaient la ligne Lazise (sur le lac de Garde), Mondragone, Praja, Carlotta et Pastrengo.

Nulle part on n'avait rencontré les Français, dont les premiers

XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde aux F.-M.-L. Radivojevich, Merville et Mayer et aux généraux Nugent et Eckhardt; Soave, 4 février, II, 22, II, 23, II ad 23, II, 24 et II ad 24. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde: Vago, 4 février, 10 heures matin et Vérone, 4 février, 3 heures après-midi, II, 17 *a* et *b*.

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 4 février, XIII, 3, XIII, 4. Général-major Rebrovich au F.-M. comte Bellegarde; Padoue, 4 février, II, 20 et 21. Général-major Fölseis au F.-M.-L. Marschall; Bevilacqua, 4 février, II, 26 *a*. Général-major Eckhardt au F.-M.-L. Marschall; Villa Bartolomea, 4 février, II, 26 *c*.

postes étaient à Sandra (3 kilomètres et demi sud de Pastrengo). Mais les postes de cavalerie, envoyés par Fenner dans la direction de Vérone, avaient poussé jusqu'à Bussolengo, s'y étaient rencontrés avec un piquet de hussards de Frimont et y avaient été informés par le syndic de l'entrée des Autrichiens à Vérone[1].

Du côté du lac de Garde, Sommariva avait prescrit à Stanissavlevich d'envoyer 1 bataillon à Salo, dès que les Français auraient évacué ce point, et de faire battre le pays, d'un côté sur Desenzano, de l'autre par Gavardo sur Brescia, pendant qu'un autre bataillon longerait le lac de Garde par Tremosine et Gargnano et que le détachement de Darzo et de Bagolino, s'avançant dans le Val Trompia, enverrait des partis sur Brescia[2].

Bien que Sommariva se proposât de se relier dès le lendemain par Volargne avec la droite de Bellegarde, et de presser le plus possible la marche de ses troupes, le feld-maréchal n'en critiqua pas moins vivement et les dispositions prises par le commandant de son aile droite et les mouvements que celui-ci se proposait d'exécuter une fois arrivé à Castelnuovo[3].

Pendant le cours de l'après-midi, la division Pflacher avait débouché de Vérone et s'était engagée sur la route de Mantoue où elle s'arrêtait vers le soir à Dossobuono (à mi-chemin entre Vérone et Villafranca). Après avoir reconnu de ce côté les abords de Vérone, Radivojevich avait établi le soir même à Santa-Lucia la brigade Vecsey, chargée de servir de soutien à la division Pflacher. Il se proposait de la pousser le lendemain par Mozzecane dans la direction de Mantoue en lui donnant plus spécialement pour mission de surveiller de Mozzecane les routes de Mantoue et de Goito.

Vers quatre heures du soir, tandis que Radivojevich sommait le commandant du vieux château de Vérone de lui en ouvrir les

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), 4 février, XIII, 3, XIII, 4 (*Operations Journal Sommariva*) ; Rovereto, 4 février, XIII, 1. F.-M.-L. Fenner au F.-M.-L. marquis Sommariva ; Affii, 4 février, midi trente et 6 heures soir (Feld-Acten Sommariva), II, 29 et II, 30. F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde ; Ala, 4 février, 10 heures soir (Feld-Acten Bellegarde), II, 19.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M.-L. marquis Sommariva au F.-M. comte Bellegarde; Rovereto, 4 février, II, 27.

3. *K. u. K. Kriegs-Archiv.* F.-M. comte Bellegarde au F.-M.-L. Radivojevich ; Soave, 4 février, II, 22.

portes, lui donnait un délai de douze heures pour réfléchir et faisait observer par tout un bataillon d'infanterie cette bicoque occupée par 150 malingres, la brigade Steffanini atteignait à Villafranca l'arrière-garde de Bonnemains. Mais ce général ne se laissa ni intimider par la violente canonnade des Autrichiens, ni entamer par leurs attaques. Non seulement il se maintint sur ses positions, mais il parvint même, par un retour offensif vigoureusement exécuté, à tenir Steffanini en respect jusqu'à minuit.

Après avoir remis tout en ordre dans sa petite colonne, le général Bonnemains évacua Villafranca sans être suivi et se replia tranquillement dans la nuit sur sa réserve à Mozzecane, puis le lendemain sur Goito, où il arriva sans encombre dans les premières heures de la matinée, tandis que Steffanini se portait sur Valeggio[1].

En rendant compte des événements de la journée au feld-maréchal, Radivojevich lui annonçait que, d'après les rumeurs qui lui étaient revenues, le vice-roi comptait, peut-être même dès le lendemain, établir son quartier-général à Crémone où il devait faire venir le gros de ses forces évaluées à 25.000 hommes, enfin que, d'après des paroles échappées à un de ses aides de camp, le vice-roi se proposait de tenir cinq jours au plus sur le Mincio[2].

Ces nouvelles étaient d'autant plus dénuées de fondement que, à peine arrivé à Mantoue, le vice-roi annonçait, au contraire, à la vice-reine que l'ennemi l'avait laissé tranquille, qu'il allait parcourir le lendemain et les jours suivants la ligne du Mincio de manière à la bien fortifier. Il songeait si peu à se replier sur Crémone qu'il lui disait encore : « Je tiendrai l'œil sur notre ami le roi de Naples. Nous verrons un peu ce qu'il fera[3]. »

De son côté, peut-être las de ménager Murat et justement irrité de ses lenteurs et de son inaction, mais plus probablement

1. *K. u. K. Kriegs-Archiv* (*Operations Journal der K. K. Armee*), XIII, 3, XIII, 4. F.-M. comte Bellegarde à l'empereur François ; Vérone, 5 février, II, 31. F.-M.-L. Radivojevich au F.-M- comte Bellegarde ; Vérone, 4 février, 11 heures soir et 5 février, II, 18 et II, 27.

Archives de la Guerre. Derivaux, chef d'état-major de la division de cavalerie au vice-roi ; Villafranca, 4 février, 9 heures soir et Derivaux au général Bonnemains. Ordre du jour ; Goito, 5 février.

2. *K. u. K. Kriegs-Archiv*. F.-M. L. Radivojevich au F.-M. comte Bellegarde ; Vérone, 4 février, 11 heures soir, II, 18.

3. Le vice-roi à la vice-reine ; Mantoue, 4 février 1814 au soir.

afin de se conformer aux ordres qu'il avait reçus, Bellegarde adressait aux peuples de l'Italie une proclamation[1] datée de Vérone qui, ne pouvant laisser aucun doute sur les intentions du gouvernement autrichien, sur le sort ultérieur réservé à l'Italie, n'était guère de nature à satisfaire le roi de Naples, à stimuler son zèle, à le décider à une intervention active, énergique et immédiate.

La lettre que le vice-roi écrivit le soir même de son arrivée à Mantoue au roi de Naples et dans laquelle, frappé de l'étrangeté des termes dans lesquels était conçue la réponse que son officier d'ordonnance Corner venait de lui rapporter de Bologne, il cherchait une fois de plus à faire appel au cœur ardent de Murat, à l'émouvoir dans l'espoir de réussir à le faire rentrer dans la voie de l'honneur et du devoir, allait par une singulière coïncidence parvenir au roi, au moment même où la proclamation de Bellegarde devait lui démontrer l'inanité de ses rêves ambitieux et lui faire regretter l'épouvantable résolution qu'on l'avait forcé à prendre, le rôle odieux que sa défection l'obligeait à jouer.

« ... J'ai vu, par la lettre de Votre Majesté, lui écrivait le vice-roi[2], et surtout par le peu de mots qu'Elle a ajoutés de sa propre main, combien elle est peinée de la situation dans laquelle Elle se trouve. Ces combats, qui s'élèvent dans son âme, ne m'ont point étonné; mais j'en ai lu les expressions avec un attendrissement bien profond. Il était impossible, en effet, que Votre Majesté pût supporter sans douleur de voir des ennemis dans ces mêmes Français qui se sont toujours honorés de la compter parmi leurs concitoyens ! Que Votre Majesté écoute donc la voix de son cœur, qu'Elle repousse des conseils dont les résultats ne seraient que des regrets amers pour Elle; qu'Elle temporise encore quelque temps. L'empereur a quitté Paris. Dans peu de jours le temps des dangers ou des incertitudes sera passé, et Votre Majesté pourra trouver la politique d'accord avec les sentiments de son cœur... »

Le vice-roi avait deviné juste. Il aurait suffi d'un brillant

1. Cf. *Annexe LXX*. Proclamation de Bellegarde aux peuples de l'Italie; Vérone, 4 février 1814.
2. Le vice-roi au roi de Naples ; Mantoue, 4 février 1814, soir.

succès remporté par l'empereur pour prolonger les hésitations du roi de Naples, pour modifier probablement son attitude, pour l'amener tout au moins à rester malgré tout spectateur des opérations dont les vallées du Mincio et du Pô allaient être le théâtre. Mais, au lieu d'un bulletin de victoire annonçant la défaite et la retraite de la grande armée alliée, le vice-roi allait, au contraire, recevoir quelques jours plus tard la nouvelle de la perte de la bataille de la Rothière.

Si avant de terminer ce chapitre dans lequel les opérations militaires n'occupent forcément qu'une place secondaire, il nous a paru inutile de revenir sur les raisons, données d'ailleurs par Ficquelmont, qui obligèrent Bellegarde à rester près de deux mois sur la défensive la plus absolue, il nous semble, au contraire, indispensable de résumer en quelques lignes, d'exposer sommairement les considérations qui décidèrent, à bon droit selon nous, le vice-roi à replier son armée sur le Mincio.

On ne s'est pas fait faute de reprocher à ce propos au vice-roi une démarche, cependant bien naturelle, et uniquement inspirée par des sentiments de reconnaissance et d'humanité, qui ne portaient aucune atteinte à la marche ultérieure de ses opérations, la mission qu'il avait confiée à son aide de camp Bataille, chargé de s'entendre avec le feld-maréchal au sujet de l'évacuation de Vérone. N'a-t-on pas poussé la perfidie et la mauvaise foi jusqu'à prétendre que le vice-roi lui-même avait regretté quelques jours plus tard la résolution essentiellement rationnelle et d'ailleurs inévitable à laquelle il ne se résigna qu'à la dernière extrémité, et six jours après avoir fait connaître à l'empereur, dès le 29 janvier, qu'il lui était impossible de conserver sa position sur l'Adige? N'a-t-on pas été jusqu'à affirmer que c'était presque uniquement pour essayer de réparer la faute qu'il aurait commise en évacuant prématurément Vérone qu'il dut se résoudre à livrer la bataille du Mincio?

Pour réduire à néant les accusations et les reproches dénués de toute valeur qu'on n'a pas craint d'adresser au vice-roi, il suffit de se reporter aux arguments qu'il exposait à l'empereur dans sa dépêche du 29 janvier. Dès cette époque, il avait reconnu l'impossibilité de conserver plus longtemps sa position sur l'Adige, parce que, comme il le disait dès ce moment à l'empereur, sa droite étant déjà dépassée, il prévoyait non seulement que dans trois ou quatre jours, il lui faudrait se porter sur le Mincio, mais que, « si les Napolitains faisaient un

mouvement rapide sur Plaisance », ce mouvement devant être combiné avec une attaque sur son front, il pourrait être forcé d'abandonner le Mincio et de se replier sur Alexandrie.

Dans ces conditions, une plus longue attente n'eût pas manqué de placer l'armée d'Italie dans une situation désespérée. Comme Bonaparte en 1796, le vice-roi se trouve, lui aussi, dans la nécessité de se ménager avant tout la possibilité de manœuvrer entre deux adversaires ; mais, s'il est maître de Mantoue, il n'a pas comme lui la possibilité de choisir son objectif. Il faut qu'il prenne au plus vite une position qui lui permette de faire front rapidement, presque à tout instant, du côté le plus directement menacé.

Il ne peut plus par conséquent songer à défendre le cours de l'Adige comme il l'a fait en 1809, comme il a pu, comme il a même dû le faire alors, parce que son armée était maîtresse de l'Italie, et parce que ses derrières étaient absolument couverts du côté de la Suisse. Il lui faut donc, comme Bonaparte l'a fait avec Würmser à la fin de juillet 1796, attendre Bellegarde sur le Mincio et la Molinella. L'opération était d'autant plus rationnelle que, maître de Peschiera, de Mantoue et de Borgoforte, il n'avait aucun souci pour ses flancs appuyés à des obstacles infranchissables, tels que Mantoue, ou à des points difficiles à enlever de vive force, tels que Borgoforte et Peschiera. Le vice-roi devait donc d'autant moins hésiter à prendre la ligne du Mincio que, comme Napoléon allait lui-même l'écrire quelques années plus tard dans ses *Commentaires*, il était « maître du lac de Garde et de la forteresse de Rocca d'Anfo ».

En examinant attentivement la situation que lui faisaient l'attitude de Murat, la présence de Nugent et des Napolitains sur la rive droite du Pô, l'arrivée incessante des renforts qui augmentaient de jour en jour la supériorité numérique de l'armée de Bellegarde, le vice-roi avait reconnu que Vérone n'avait pas seulement perdu pour lui une partie de son ancienne importance, mais qu'un plus long séjour l'exposait à des dangers hors de proportion avec l'intérêt politique et militaire qu'il pouvait attacher à la conservation de cette ville et de la ligne de l'Adige. S'il s'entêtait à y tenir plus longtemps, il suffisait pour compromettre sérieusement la sûreté de l'unique ligne de retraite qui lui restait, d'un mouvement offensif nettement dessiné et rapidement exécuté des Napolitains, dont les têtes de colonne étaient déjà à hauteur de Reggio et de Modène, D'autre part, pendant qu'il aurait été immobilisé sur l'Adige

par les démonstrations du gros de l'armée de Bellegarde, l'aile droite autrichienne, déjà sur le point de déborder sa gauche, pouvait en quelques marches le tourner complètement et déboucher sur ses derrières par Brescia. En admettant même la sincérité des promesses de Murat, rien n'empêchait Nugent, soutenu et renforcé par les brigades Starhemberg et Gober, de pousser pour son compte en avant sur la rive droite du Pô, sans se soucier des Napolitains. Il est vrai que le vice-roi avait reçu quelques renforts pendant les dernières semaines ; mais malgré l'arrivée et l'entrée en ligne des quelques troupes revenues d'Espagne et de la Grande Armée et de quelques régiments nouvellement formés, il était loin de disposer d'effectifs suffisants pour tenir tête simultanément à Bellegarde, aux Napolitains et à Nugent, en se maintenant sur les positions qu'il occupait depuis plus de trois mois. Tant qu'il restait à Vérone, tant qu'il persistait à conserver la ligne de l'Adige, il lui était matériellement impossible de rien entreprendre sur la rive droite du Pô. Et, cependant, il lui fallait d'autant plus sérieusement aviser aux moyens d'empêcher les Austro-Napolitains d'arriver à Plaisance, qu'il n'avait de ce côté que la petite division du général Gratien et que, déjà sensiblement inférieur en nombre au gros de l'armée de Bellegarde, il ne pouvait songer à affaiblir sa propre armée en envoyant de Vérone de gros détachements sur la rive droite du Pô.

Dans ces conditions, c'eût été folie de sa part de s'entêter à conserver la ligne de l'Adige. Il lui fallait à toute force prendre une position plus voisine de Plaisance et de Crémone, se rapprocher des points de jonction des deux lignes d'opérations de la rive droite et de la rive gauche du Pô. En s'établissant sur la ligne moins étendue du Mincio, dont la longueur totale de Peschiera à Mantoue n'est que de sept petites lieues, en y prenant une position plus resserrée et bien appuyée, il pouvait, par un mouvement rapide, porter l'aile droite de son armée sur Reggio, Parme ou Modène, pendant que le reste de son armée, encadré et soutenu par Mantoue et Peschiera, suffirait pour contenir les efforts éventuels de l'armée de Bellegarde et défendre le cours du Mincio.

Grâce à l'emploi judicieux qu'il fit des lignes intérieures, le vice-roi, loin de commettre une faute en abandonnant la ligne de l'Adige pour se replier sur celle du Mincio, a su prendre en temps utile une résolution absolument conforme aux grands principes de l'art militaire, une résolution qui, seule, lui a per-

mis d'arrêter les progrès de Bellegarde, de paralyser et de contrarier les opérations des Austro-Napolitains sur la rive droite du Pô, de conserver ses positions et de couvrir la Lombardie, jusqu'au moment où l'effondrement de l'empire l'obligea à renoncer à la lutte.

APPENDICE

ANNEXES — NOTICES — DOCUMENTS OFFICIELS
PIÈCES JUSTIFICATIVES

APPENDICE

ANNEXES — NOTICES — DOCUMENTS OFFICIELS PIÈCES JUSTIFICATIVES

ANNEXE I

(p. 8)

OUVERTURE DES PORTS DU ROYAUME DE NAPLES

Durand avait vu juste. Dès le lendemain, le roi avait « fait connaître au commerce de Naples que la mer serait libre sous peu de jours et que les ports seraient ouverts au commerce de toutes les nations. Toutes les denrées du pays ont sur-le-champ subi une forte hausse. Les cotons, par contre, ont éprouvé une grande baisse. »

Archives Nationales, AF, IV, 1685. Extrait d'une lettre à une maison de commerce de Paris; Naples, 10 novembre 1813.

Voici, du reste, le texte même de la déclaration du roi de Naples en date du 11 novembre 1813.

« Joachim Napoléon, etc. ;

« La situation du royaume exige que l'exportation du superflu soit favorisée et que l'agriculture et le commerce soient encouragés. Ne voulant pas seulement prévenir que toutes les productions étrangères dont tout le pays a besoin ne manquent pas, mais aussi mettre des termes aux introductions secrètes, nous avons, sur le rapport de nos ministres de l'Intérieur et des Finances, décrété et décrétons ce qui suit :

« 1° Les navires de toutes les puissances amies et neutres peuvent, sans autre autorisation préalable, entrer dans les ports de notre royaume avec des cargaisons de toutes sortes de productions du sol et de la pêche et en sortir avec les objets de consommation et des produits du royaume ou de marchandises qui s'y trouvent ou y ont été achetées, sans être tenues à autre chose qu'au payement des droits fixés par les tarifs. Ils peuvent au surplus librement déposer et emporter à la fois ou par portions les marchandises qui ne sont pas prohibées par les lois existantes. Cependant ils ne peuvent faire usage de la permission accordée dans le dernier cas que dans notre bonne ville.

2° Tous les décrets ou ordres antérieurs, autant qu'ils sont contraires aux dispositions du présent décret, sont rapportés.

3° Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret.

(*Archives nationales*, AF, IV, 1685. Naples, 10 novembre 1813.)

ANNEXE II

(p. 10)

Fontanelli (Alphonse, marquis), né à Modène le 18 novembre 1775, placé en 1796 à la tête d'une cohorte de volontaires, reçut le baptême du feu le 2 février 1797 lors de la courte campagne contre les troupes pontificales, et prit part à la conquête des îles Ioniennes. Enfermé dans Ancône avec le général Monnier, transporté avec lui en France, après la capitulation de cette place, Fontanelli, qui ne peut encore reprendre du service actif, est chargé en 1800 par Bonaparte d'organiser l'un des bataillons de la légion Italique. Employé par le Ministre de la Guerre d'Italie en qualité de sous-inspecteur des revues (1801), enlevé par un parti de cavalerie autrichienne au cours d'une de ses tournées, fait prisonnier et conduit en Allemagne, reconnu à Görz au moment où, conformément aux stipulations de la paix de Lunéville, on le reconduisait en Italie, accusé d'avoir violé la parole qu'il avait dû donner lors de la capitulation d'Ancône et l'engagement qu'il avait pris de ne plus porter les armes contre l'Autriche, Fontanelli, bien qu'il eût fait vainement valoir sa qualité de non-combattant, allait être traduit en conseil de Guerre, lorsque le général Brune, prévenu par sa femme de ce qui venait d'arriver, envoya aussitôt l'adjudant-commandant Lecat à Vérone avec l'ordre d'obtenir la mise en liberté immédiate de Fontanelli, des autorités militaires autrichiennes qui s'empressèrent du reste de reconnaître le bien fondé des réclamations de Brune. Placé en 1801 à la tête de la première demi-brigade légère qu'il venait de réorganiser à Imola, appelé en 1803 à servir en qualité d'aide de camp auprès du premier consul, maintenu dans ces mêmes fonctions après la proclamation de l'Empire, Fontanelli, promu général de brigade en 1804, fut placé par Napoléon à la tête des bataillons de grenadiers de la garde italienne commandés par le colonel Theodore Lechi et que l'empereur fit venir à Paris. Chargé par l'empereur d'organiser aussitôt après la création du royaume d'Italie les écoles militaires, les gardes d'honneur et les vélites royaux, après avoir pris part à la courte campagne d'Italie de 1805 à la tête d'une division, Fontanelli fut appelé au commandement de la garde royale en 1807, en remplacement de Pino, sous les ordres duquel passait momentanément la division italienne de la Grande Armée, dont le chef, le Général Teulié, venait d'être tué.

Général de division au printemps de 1809, placé à la tête de deux brigades de nouvelle formation, Fontanelli reçut au camp de Montechiaro l'ordre d'aller dégager Baraguay d'Hilliers et de se porter sur Trente, où il réussit à se maintenir du 16 au 18 avril 1809. Quelques jours après la bataille de Sacile, Fontanelli qui avait pris une part brillante à la défaite infligée à Chasteller à Volano et reçu l'ordre de remettre

sa division au général Rusca, rejoignit à Vado le prince Eugène. Le vice-roi plaça sous ses ordres la division commandée jusque-là par Severoli, grièvement blessé à Sacile, division à la tête de laquelle il se couvrit de gloire en toute occasion, mais surtout dans les affaires qui lui permirent de forcer le passage du Predil, et dont il conserva le commandement jusqu'au 19 mai, époque à laquelle Severoli, à peu près rétabli, rejoignit l'armée du vice-roi. A partir de ce moment, ce fut à la tête de la garde royale que Fontanelli se fit remarquer pendant le reste de cette glorieuse campagne. Chargé en 1811 du ministère de la Guerre et de la marine du royaume d'Italie, Fontanelli exerca ces importantes fonctions jusqu'au 18 mai 1813, époque à laquelle le vice-roi, de retour à Milan, lui transmit l'ordre de l'empereur qui l'appelait à remplacer le général Peyri à la division italienne que ce général venait de laisser surprendre à Königswartha. Après s'être fait remarquer par son intelligence, son coup d'œil et sa bravoure à Dennewitz, à Leipzig et à Hanau, Fontanelli quitta sur l'ordre de l'empereur la Grande Armée à Mayence et se rendit en poste à Milan, où il reprit aussitôt la direction du ministère qu'il conserva jusqu'à la chute de la domination française en Italie. Après avoir été appelé à Vienne vers la fin de 1814 pour y collaborer à la rédaction d'un projet d'organisation militaire applicable à l'Italie, ne pouvant supporter les rigueurs du climat de cette ville, Fontanelli ne tarda pas à demander et à obtenir l'autorisation de se retirer avec le grade de feld-maréchal-lieutenant, dans ses foyers à Modène qu'il dut cependant quitter par ordre du Gouvernement autrichien en 1821 pour venir s'établir à Milan où il finit tristement ses jours en 1837.

ANNEXE III

(p. 25)

Marcognet (Pierre-Louis, Binet, baron de), né à Croix-Chapeau (Charente-Inférieure) le 14 novembre 1765, cadet au régiment de Bourbonnais le 13 mars 1781, sous-lieutenant à ce régiment en juillet 1781, fait les campagnes de 1781, 1782, 1783 en Amérique sous Rochambeau, lieutenant en 1787 et capitaine en 1792, blessé à l'armée du Rhin le 14 octobre 1793. Passé le 7 fructidor an III à la 10e demi-brigade d'infanterie légère, chef de bataillon à la 95e demi-brigade en l'an VII, adjudant-général chef de brigade au 108e d'infanterie le 18 prairial an VIII, général de brigade le 11 fructidor an XI, fait les campagnes de la Grande Armée de 1806 à 1807, créé baron en 1808, sert en Espagne de 1809 au 6 avril 1811, date de sa nomination au grade de général de division, commandant de la 14e division militaire le 6 février 1812, envoyé en Italie le 30 mai 1813, mis en non activité en 1814, commandant la troisième division du 1er corps d'observation le 6 avril 1815, mis à la retraite le 9 septembre 1815, admis dans le cadre de réserve le 7 février 1831, retraité définitivement le 1er mai 1832.

ANNEXE IV

(p. 26)

Mermet (Julien-Auguste-Joseph, baron), né au Quesnoy (Nord) le 9 mai 1772, entré dans la cavalerie le 19 mai 1788, fait la campagne des Antilles (1791). De retour en France il est nommé chef d'escadrons au 7e hussards le 22 brumaire an II, colonel au 10e un mois après et général de brigade le 28 brumaire an III. Général de division le 12 pluviôse an XIII, employé en Espagne et Portugal de 1810 à 1813 puis à l'armée d'Italie en 1813 et 1814, inspecteur-général de cavalerie au retour des Bourbons, aide de camp de Charles X en 1826, mort le 28 octobre 1837.

ANNEXE V

(p. 34)

Miollis (Sextius, Alexandre, François, comte) né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 18 septembre 1758, entré au service en 1775 au régiment de Soissonais-Infanterie, sous-lieutenant pendant la campagne d'Amérique, blessé au siège d'Yorktown, rentré en France avec le grade de capitaine, chef du 1er bataillon de volontaires nationaux des Bouches-du-Rhône, général de brigade en 1796, employé en Italie en 1796 et 1797, chargé du commandement au siège de Mantoue, général de division après Campo-Formio et envoyé en Toscane, gouverneur de Belle-Isle-en-Mer en 1803 après avoir pris part en 1799 à la défense de Gênes, gouverneur de Mantoue en 1806, commandant en Toscane en 1807, gouverneur des Etats romains jusqu'en 1814, commandant de Metz pendant les Cent-Jours, mis à la retraite en 1816. Mort à Aix, le 18 juin 1828.

ANNEXE VI

(p. 41)

Deconchy (Vincent, Martel, baron) né à Guiscard (Oise) le 21 janvier 1768, sous-lieutenant au 56e d'infanterie le 1er avril 1792, adjoint aux adjudants-généraux le 1er mai 1793, capitaine adjudant-major le 14 vendémiaire an VII, chef de bataillon le 14 vendémiaire an VIII après la bataille de Castricum, major au 56e de ligne le 16 mai 1806, colonel en second le 13 mars 1809, colonel du 25e léger le 17 septembre 1810, général de brigade le 8 février 1813 et baron de l'empire, envoyé à l'armée d'Italie, lieutenant-général le 21 avril 1821, commandant la 7e division du corps de l'armée des Pyrénées, le 7 février 1823, mort à Berrio Plano pendant le blocus de Pampelune, le 26 août 1823.

ANNEXE VII

(p. 46)

Mauroy von Merville (François, baron), descendant d'une vieille famille des Pays-Bas, né à Louvain en 1759, enseigne au régiment d'infanterie Gemmingen n° 21 à l'âge de 16 ans, sous-lieutenant le 28 mai 1778, lieutenant le 1er janvier 1786, capitaine-lieutenant le 1er avril 1790 pendant la campagne contre les Turcs; capitaine le 1er janvier 1794, il commande une compagnie de grenadiers à l'armée d'Allemagne. Promu major le 1er octobre 1799, envoyé le 31 octobre 1800 à la légion de Bohême et de Moravie, nommé lieutenant-colonel à ce corps le 10 décembre 1800, Merville reçut en 1800 la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse pour avoir, dans la nuit du 20 au 21 novembre 1795, surpris et enlevé une flèche située à 60 pas du chemin couvert de la place de Mannheim. Replacé le 1er mai 1801 au régiment d'infanterie Gemmingen, nommé colonel le 31 août 1805, il fait la campagne de 1805 à la tête du régiment d'infanterie Stain n° 50 (régiment dissous en 1809), général major du 29 août 1809, il commande une brigade de grenadiers et est blessé à Wagram; feld-maréchal-lieutenant le 2 septembre 1813 et appelé au commandement d'une division de l'armée d'Italie, blessé le 15 novembre 1813 au combat de Caldiero, il se distingue par son sang-froid à Pozzolo lors de la bataille du Mincio, sauve l'armée de Bellegarde du danger qui la menace et reçoit, le 8 mars 1814, la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse.

Commande en 1815 le corps de réserve de la Haute-Italie à la tête duquel il marche sur Lyon par le Valais et la Savoie. Mort le 3 avril 1816 à Bergame, Merville était depuis 1815 propriétaire du régiment d'infanterie n° 23.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II, et *K. K. Kriegs-Archiv*, *Verzeichniss der Kaisërlichen Generale bis zum Jahre* 1815.

ANNEXE VIII

(p. 49)

D'Aspre von Hoobreuk (baron Constantin), fils du feld-maréchal-lieutenant baron Charles d'Aspre, né à Bruxelles en 1789, entré au service à dix-sept ans comme enseigne au régiment d'infanterie prince Auersperg, passé 15 jours plus tard en qualité de sous-lieutenant au régiment de chasseurs tyroliens. Attaché en 1808 à l'état-major du quartier-maître général, promu lieutenant au début de la campagne de 1809, sert avec distinction pendant cette campagne au Ve corps (Archiduc Louis) et est nommé capitaine-lieutenant au régiment d'infanterie n° 28 Reuss-Greiz pour services exceptionnels de guerre sur la proposition du généralissime. Affecté de nouveau à l'état-major du quartier-maître général en 1812, il est envoyé au corps auxiliaire autrichien. Transféré en 1813 au 4e bataillon de chasseurs, il fait partie de l'armée

d'Italie en qualité d'officier d'état-major de la division du général-major comte Nugent, se distingue à plusieurs reprises par son courage et son intelligence et plus particulièrement aux combats de Feistritz, Lippa et Tersain, à la surprise de Trieste, dans les coups de main qu'il exécute sur Opcina, Cattinara et Rizmanje, à la prise de Capo d'Istria, à la prise de Casal maggiore où il passe le Pô dans la nuit du 23 au 24 février 1814. Nommé major à la suite du 4e bataillon de chasseurs, d'Aspre, passé au 8e bataillon, fait la campagne de 1815 avec le feld-maréchal-lieutenant comte Nugent et surprend dans la nuit du 16 mai avec 4 compagnies et 2 escadrons les 6.000 Napolitains du général Macdonald dans leur camp de Mignano, fait 1.000 prisonniers et disperse complètement le corps ennemi. Ce brillant fait d'armes entraîna la retraite du général Carascosa qui signa le 20 mai la fameuse convention militaire de Casa Lanza. Ce dernier exploit valut à d'Aspre la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse. Passé en 1818 au régiment d'infanterie Empereur-François, d'Aspre prend part en 1820 à l'expédition contre les insurgés napolitains, en 1830 en qualité de colonel à celle contre les insurgés des Légations. Nommé en 1833 général-major, envoyé à Innsbruck en 1835, puis à l'armée d'Italie, d'Aspre y devint feld-maréchal-lieutenant en 1840, et fut appelé en avril 1846 au commandement du IIe corps de l'armée d'Italie, fort de 33 bataillons, 56 escadrons, 66 canons et 1 batterie de fusées, stationné en Vénétie avec quartier-général à Padoue. Il prend part, le 10 juin 1848, à l'affaire de Vicence, décide le 23 juillet la victoire de Custozza en enlevant les hauteurs de Sona et se distingue surtout le 26 et 27 juillet à Volta. Nommé commandeur de l'Ordre de Marie-Thérèse et feldzeugmeister en 1849, d'Aspre prend encore une part brillante aux batailles de Mortara et de Novare et est appelé en octobre 1849 au commandement du VIe corps d'armée, dont le quartier-général est transféré à la fin de cette année de Plaisance à Padoue où il meurt après quelques jours de maladie le 24 mai 1850.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und seine Mitglieder*, t. II.)

ANNEXE IX

(P. 82)

SITUATION DES TROUPES DE L'ARMÉE D'OBSERVATION D'ITALIE

(20 *novembre* 1813)

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Commandant en chef : S. A. I. : le prince E. Napoléon....		Vérone.
Général de division, chef de l'Etat-major général :	Comte Vignolle......	—
Adjudant commandant sous-chef de l'état-major général :	de Marzi............	—
Adjudant commandant employé à l'Etat-major général :	de Querelle..........	—
Général de brigade italien, commandant supérieur du quartier général :	Fontane.............	—
Chef d'escadron à la suite de l'état-major :	Frangipani..........	—
Général de division, commandant l'artillerie :	Saint-Laurent.......	—
Chef de l'Etat-major :	Ravicchio...........	—
Colonel Commandant le génie :	Moydier	—
Chef de bataillon, chef de l'état-major :	Beaufort d'Hautpoul.	—
Commandant la gendarmerie :	Petit................	—
Vaguemestre général :	Jaymebon...........	—
Inspecteur aux revues :	Pradel..............	—
Ordonnateur en chef :	Regnault............	—

AIDES DE CAMP

Comte Danthouard............................	Général de division.
Triaire.....................................	Général de brigade.
Gifflenga	—
Lacroix.....................................	Colonel
Bataille....................................	—
Labédoyère..................................	—
Comte Tascher de la Pagerie.................	Chef d'escadron
Mejan.......................................	—
Lafaye......................................	Chef de bataillon
Menard......................................	Capitaine
Vignolle....................................	Lieutenant
Devere......................................	Capitaines adjoints à l'état-major général.
Bedrine.....................................	
Hautz.......................................	
Crotti, aide de camp du général Fresia......	
Caccia, italien.............................	
Mastrovich, lieutenant italien..............	
Corradini, — —	
Picchioni, — —	
Descombes...................................	

PREMIÈRE LIEUTENANCE

Commandée par le lieutenant général comte Grenier

Bazin de Fontenelle.....	Adjudant-commandant, chef d'état major.
Maupain, capitaine......	Adjoint à l'état-major.
Holsmann, major........	Commandant l'artillerie.
Berriat	Sous-inspecteur aux revues.
Alberti	Commissaire aux guerres.

Quartier général à Vérone.

1re *division d'infanterie* (1re *lieutenance*) 20 *novembre* 1813

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	—	—	—
	Général de division..	Quesnel............	Vérone
		Aides de camp:	
	Chef de bataillon....	Carrogis............	—
	Capitaine............	Ricard.............	—
	Adjudant-command[t], chef d'état-major...	Dupin..............	—
	Capitaines adjoints...	Poutheaux..........	—
		Gama, commandant le quartier général de la lieutenance.	
1re brigade	Général de brigade..	Campi	Vérone
	Aide de camp.......	Ferrey.............	—
2e brigade	Général de brigade..	Soulier............	—
	Aide de camp.......	Laborde	—
	Command[t] l'artillerie.	Bruneri	—
	Command[t] le génie..	Depigny, lieutenant.	—
	Comm[aire] des guerres.	Boulongue	—

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES				ABSENTS sans solde		EFFECTIF		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
	92e d'infanterie de ligne. Tissot, colonel	1er	24	646	2	Vérone	197	29	25	871	2
		2e	22	630	2	id.	164	44	22	858	2
		3e	22	626	2	id.	189	60	22	875	2
		artie	2	41	41	id.	4		2	45	41
30e 1/2 brig. provis. Verhost major	1er léger.	3e	21	603	2	id.	198	5	23	806	2
	14e id.	8e	20	622	2	id.	193	38	21	852	2
	10e ligne.	3e	18	346	2	id.	144		18	490	2
	42e Infie ligne. Merdier, major	3e	16	555	2	id.	176	44	20	771	2
		6e	17	506	2	id.	269	32	21	803	2
	84e d'infanterie de ligne. Pegot, colonel	1er	26	591	2	id.	261	6	29	856	2
		2e	20	553	2	id.	172		20	725	2
		3e	21	490	2	id.	240	4	21	734	2
		artie	2	41	45	id.	7		2	48	45
	4e artie à pied.	9e cie	3	102		id.	12		3	114	
	4e artie à cheval.	4e cie	3	89	88	id.	4		3	93	88
	5e bon *bis*, train.	7e Cie	1	99	159	id.	9		1	108	159
	10e bon ppal train	1e et 2e	1	80	143	id.	4		1	84	143
	9e bon train	1re cie	2	92	183	id.	8		2	100	183
			241	6.734	658		2.252		256	9.233	681

4e division d'infanterie (*1re lieutenance*) *20 novembre* 1813

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION :

	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Marcognet..........	Vérone
	Aide de camp.......	Binet de Jasson.....	—
	Adjoints............	Mordret, capitaine..	—
		Jarry, capitaine.....	—
1re brigade	Général de brigade..	Jeanin.............	Vérone
	Aide de camp.......	Defranqueville......	—
2e brigade	Général de brigade..	Deconchy..........	Ronco
	Aide de camp.......	Deconchy, capitaine.	—
	Command^t l'artillerie.	Decollières, chef de b^on.	Vérone
	Command^t le génie...	Belmas, lieutenant..	—
	Comm^aire des guerres.	Lacoste............	—

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES				ABSENTS sans solde		EFFECTIF		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
	53e d'infanterie de ligne. Grosbon, colonel	1er	25	441	2	Vérone	195	140	33	768	2
		2e	14	379	2	id.	138	210	18	724	2
		3e	9	370	2	id.	310	64	16	737	2
		4e	2	39	40	id.	5		2	44	40
	102e Infie ligne.	3e	13	512	2	id.	275	28	22	806	2
		6e	18	441	2	id.	220	71	20	730	2
	106e Infie ligne. Poudret de Sevret, colonel	1er	26	679	2	Ronco	256	66	29	998	2
		2e	18	625	2	id.	231	89	18	945	2
		artie	2	43	46	id.	10		2	53	46
29e 1/2 brig. provisoire.	20e ligne.	4e	13	448	2	Ronco et environs	287		18	830	2
	101e ligne.	6e	19	487	2	id.	267		21	752	2
31e 1/2 brig. provisoire.	131e ligne.	2e	19	356	2	id.	135	47	23	534	2
	132e ligne.	2e	20	346	2	id.	152	43	21	540	2
	2e artie à pied.	6e cie	3	103		Vérone	17		3	120	
		25e cie	3	101		Ronco	19		3	120	
	10e bon principal du train.	5e cie	1	127	216	Vérone et Ronco	19		1	146	218
		6e cie	1	50	83	id.	5		1	55	85
	9e bon train.	2e cie	2	91	179	Vérone	7		2	98	183
			209	5.638	586		2.649	758	253	9.000	594

DEUXIÈME LIEUTENANCE

Commandée par le Général de Division, comte Verdier (blessé à Crémone)

Quartier général à Vérone

2[e] *Division d'infanterie* (2[e] *lieutenance*) 20 *novembre* 1813

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Rouyer.............	Vérone
	Adjudant-command[t], chef d'état major...	Bossi...............	—
	Adjoint............	Violette............	—
1[re] brigade	Général de brigade..	Schmitz............	—
2[e] brigade	Général de brigade..	Darnaud............	St-Michel
2[e] brigade	Aide de camp.......	Desmailly, capitaine.	—
		Douin, capitaine....	—
	Command[t] l'artillerie.	Brossard...........	Vérone
	Command[t] le génie..	Fallot..............	—
	Comm[aire] des guerres.	de Songeons........	—

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES				ABSENTS sans solde		EFFECTIF		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
	9ᵉ Infⁱᵉ de ligne. Broussier, colonel	1ᵉʳ	23	515	2	Vérone	283	170	25	1066	2
		2ᵉ	21	439	2	id.	376	101	22	915	2
		artⁱᵉ	2	48	45	id.	8		2	56	47
28ᵉ 1/2 brig. prov. Bruyère major	7ᵉ ligne.	6ᵉ	19	564	2	id.	235		21	797	2
	52ᵉ ligne.	6ᵉ	24	619	2	id.	138	11	24	768	2
	67ᵉ ligne.	6ᵉ	19	537	2	id.	158		21	693	2
	35ᵉ d'infanterie de ligne. Figié, colonel	1ᵉʳ	33	644	2	St-Michel	145	18	33	807	2
		2ᵉ	17	565	2	id.	239	18	18	821	2
		3ᵉ	17	590	2	id.	223	17	17	830	2
		artⁱᵉ	2	43	43	id.	7	2	2	52	43
	1ᵉʳ régᵗ étranger. Melfort, colonel	1ᵉʳ	28	574	2	id.	83		30	655	2
		2ᵉ	16	427	2	id.	107		19	531	2
		3ᵉ	18	364	2	id.	107		18	471	2
		4ᵉ	15	392	2	id.	94		17	484	2
		artⁱᵉ	2	64	37	id.	3		2	67	37
	2ᵉ artⁱᵉ à pied.	4ᵉ cⁱᵉ	2	91		Vérone	27		2	118	
	4ᵉ artⁱᵉ à cheval.	5ᵉ cⁱᵉ	2	84	90	id.	20		2	104	95
	10ᵉ bᵒⁿ principal train.	4ᵉ cⁱᵉ	2	130	211	id.	17		2	147	215
		6ᵉ cⁱᵉ		33	67	id.				33	67
	1ᵉʳ bᵒⁿ sapeurs.	3ᵉ cⁱᵉ	3	117	6	id.	27		3	144	6
			265	6.840	519		2.397	337	280	9.559	534

5e *Divison d'infanterie* (*Italienne*) (2e *lieutenance*) 20 *novembre* 1813

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	—	—	—
	Général de division..	**Palombini**	Rivoli
		Aides de camp :	
	Chef d'escadron.....	Molinari............	—
	Capitaine...........	Delaage	—
		Adjoints :	
	Chef d'escadron......	Teulié	—
	Capitaine...........	Corbella...........	—
	Lieutenant	Musca	—
	Lieutenant	Litta...............	—
1re brigade	Gal de brigade (italien)	Rougier............	Caprino
1re brigade	Aide de camp........	Bagnalasta..........	—
2e brigade	Général de brigade...	Galimberti..........	Rivoli
2e brigade	Aide de camp........	Parodi..............	—
	Commandt l'artillerie.	Beroaldi...........	—
	Commandt le génie...	Vaccani............	—
	Commaire des guerres.	Mantavoni	—
	Adjoint............	Cuttoli	—

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES				ABSENTS sans solde		EFFECTIF		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
	3e Infanterie légère Bianchi, colonel	2t	22	348	2	Caprino	523	66	33	926	2
		3e	15	353	2	id.	281	20	22	647	2
		artie		9	8	id.	1			10	8
	2e Infie ligne Dubois, colonel	1er	24	341	2	Caprino	212	80	29	628	2
		3e	13	390	2	id.	135	82	15	605	2
		4e	12	278	2	id.	239	46	17	558	2
		artie		10	15	id.				10	15
	1er régt provise Margueri, major	1er	18	444	2	Rivoli	58	14	20	514	2
		2e	8	357	2	id.	63	8	9	427	2
	3e Infie ligne Bossi, colonel	1er	26	414	2	Chiusa	159	50	29	622	2
		2e	17	362	2	id.	125	102	18	590	2
		3e	16	395	2	id.	133	103	16	635	2
		artie		10	8	id-		1		12	8
	2e régt provise Lange, colonel	1er	15	341	2	Caprino	33		15	374	2
		2e	12	447	2	id.	12		12	459	2
	Dragons Napoléon	5e	10	144	169	Piovezzano	16		10	160	169
	Artillerie à pied italienne	5e cie	4	87		Rivoli	19		4	106	
	Artillerie à cheval, 1er régt	1e cie	5	98	95	id.			5	98	95
		2e cie	2	97	183	id.	9		2	106	183
	1er bon train	5e cie	2	109	187	id.	1		2	110	187
	1er bon sapeurs	2e	3	71	6	id.	19		3	90	6
	1er bon transports	3e	3	87	172	id.	10		3	97	172
			227	5.192	825		2.048	572	264	7.784	867

ANNEXE X (p. 90). — *Itinéraire du mouvement ordonné par Sa Majesté le roi de Naples, le 19 novembre 1813 pour la première division de l'armée et de la brigade de cavalerie qui doivent se réunir à Rome*

	3e RÉGIMENT CHEV. LÉGERS 3 ESCADRONS 740 HOMMES 660 CHEVAUX	2e RÉGIMENT INF. LÉGÈRE 2 BATAILLONS 2.000 HOMMES	1er RÉGIMENT INF. LIGNE 2 BATAILLONS 2.000 HOMMES	ARTILLERIE 8 BOUCHES À FEU	7e RÉGIMENT INF. LIGNE 2 BATAILLONS 2.000 HOMMES	3e RÉGIMENT INF. LIGNE 2 BATAILLONS 2.000 HOMMES	1er RÉGIMENT CHEV. LÉGERS 3 ESCADRONS 680 HOMMES 580 CHEVAUX
21 nov.	Terracine	Fondi	Mola di Gaeta	Capoue			
22 —	Torretreponti	Terracine	Fondi	Sessa	Sessa	Capoue	
23 —	Velletri	Torretreponti	Terracine	Mola di Gaeta	Mola di Gaeta	Sessa	Capoue
24 —	Albano	Velletri	(Séjour)	Fondi	Fondi	Mola di Gaeta	Sessa
25 —	Rome	(Séjour)	Torretreponti	Terracine	Terracine	Fondi	Mola di Gaeta
26 —		Albano	Velletri	(Séjour)	(Séjour)	(Séjour)	(Séjour)
27 —		Rome	Albano	Torretreponti	Torretreponti	Terracine	Fondi
28 —			Rome	Velletri	Velletri	Torretreponti	Terracine
29 —				Albano	Albano	Velletri	Torretreponti
30 —				Rome	Rome	Albano	Velletri
1er déc.						Rome	Albano
2 —							Rome

Le 7e Régiment de ligne ayant été remplacé dans la 1re division par le 5e régiment, la division ne fut tout entière réunie à Rome que le 3 décembre *au lieu du* 2 (*Archives de la guerre*, général Miollis au ministre de la Guerre ; Rome 25 novembre 1813).

ANNEXE XI

(p. 118)

C'est à l'obligeance d'un collectionneur bien connu de Milan, à M. Enrico Osnago, que je dois la communication de la dépêche (*inédite*) adressée par le général Vignolle au général Pino, au moment de la mise en route de la colonne du général de Conchy.

Vérone, le 23 novembre 1875.

« Monsieur le Comte,

Je m'empresse de vous informer en vous faisant parvenir ma dépêche par un officier d'état-major, que M. le général de brigade de Conchy avec 2 bataillons d'infanterie et 200 chevaux du 3e chasseurs à cheval italiens commandés par le colonel, a été mis en route pour agir sur l'ennemi qui, de Ferrare et de Rovigo, s'est porté sur le Bas-Adige.

D'un autre côté, M. l'adjudant-commandant Montfalcon, qui commande à Legnago le corps détaché de droite, a reçu l'ordre d'appuyer de tout son pouvoir avec les troupes, dont le commandement lui est confié, le mouvement du général de Conchy, qui doit partir de Ronco et d'exécuter tout ce qui pourrait lui être prescrit par ce général pour seconder ses opérations, de manière pourtant à ne pas éloigner son infanterie de plus d'une marche de Legnago.

Comme l'ennemi, qui est venu à Rovigo et à Badia, n'est autre qu'une partie de ce qui était passé par Ferrare, il est important que la colonne commandée par M. le major Merdier agisse de concert avec celle de M. le général de Conchy. Il faut donc, M. le Comte, que vous prescriviez à ce major de marcher sur Ferrare et de s'en emparer. Telle est l'intention de Son Altesse Impériale, et si, comme il est probable, les forces de l'ennemi dans cette partie ont diminué, de poursuivre de là l'ennemi dans quelque direction qu'il ait prise. Si, comme il est probable, l'ennemi se retirait par Ponte Lagoscuro pour se remettre en communication avec le reste de son armée, le major Merdier devrait toujours appuyer sur l'ennemi et se mettre lui-même en communication avec le général de Conchy.

Votre Excellence jugera d'après ces dispositions qu'elle n'a pas un seul instant à perdre pour donner ses instructions à M. le major Merdier et veiller à ce qu'il s'y conforme.

Je renouvelle à Votre Excellence l'hommage de ma haute considération.

Le général de division, chef de l'état-major général, comte de l'empire,

Vignolle.

A M. le général de division comte Pino. »

ANNEXE XII

(p. 150)

Neri (Francesco), né à Ferrare le 17 avril 1774, destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, s'engage en 1796 dans l'artillerie au mo-

ment de l'entrée d'Augereau à Ferrare. Sous-lieutenant en second le 17 septembre 1796 au 1er régiment d'artillerie à pied, lieutenant en premier le 7 juillet 1803, à l'armée des côtes de l'Océan jusqu'en 1805, capitaine en second le 18 juin 1806 (campagne de Naples sous Masséna), capitaine en premier le 13 mars 1811 (armée d'Espagne), chef d'escadrons en juillet 1812 (armée de Russie), nommé colonel d'un régiment de lanciers qu'on doit former (août 1813), Neri, renvoyé en Italie au lendemain de la bataille de Leipzig, est chargé des opérations dans la Valteline et de la défense du département de l'Adda.

Retiré d'abord à Milan et admis à la retraite avec son grade de colonel que lui avait reconnu le gouvernement Autrichien, Neri répondit à l'appel de Murat et fit la campagne de 1815 dans les rangs de l'armée Napolitaine. Après s'être réfugié pendant peu de temps en France, Neri s'embarqua pour l'Amérique à la recherche de nouvelles aventures guerrières et mourut de la fièvre jaune à Saint-Thomas.

ANNEXE XIII

(P. 155)

Nous avons cru bien faire en reproduisant ici les rapports bien caractéristiques que le général Pino adressa à ce moment au vice-roi et au général Vignolle et qui se trouvent au *Regio Archivio di Stato de Milan. Appendice Storia*, 47.

« L'ennemi, écrivait Pino au vice-roi de Ferrare le 2 décembre, a déjà passé le Pô et *je serai attaqué demain par des forces très supérieures.* L'ennemi peut aussi manœuvrer sur mes communications entre Malalbergo et Bologne. Je viens d'écrire au général de Conchi, mais je ne sais même pas lui faire parvenir ma lettre.

« De mon côté, *je puis bien me faire ensevelir dans Ferrare, mais dois-je ainsi perdre pour l'armée* 12 à 1.500 hommes qui peuvent être très utiles ailleurs. L'ennemi, se portant vers les murs de Ferrare en force, pourra à son loisir s'établir à Malalbergo et menacer encore Modène et Bologne que l'on sauverait avec mes trois bataillons. Il est confirmé que l'ennemi a passé le Pô à Crespino avec 3 ou 4.000 hommes et qu'il a dirigé ses forces sur Sabbioncello et Migliarino. »

Avant de rédiger cette dépêche, Pino avait adressé au vice-roi et au général Vignolle un premier rapport non moins alarmant.

« La colonne autrichienne, mandait-il cette fois, qui est descendue par Rovigo à Crespino, a passé le Pô hier se dirigeant par Cologna sur Sabbioncello et Migliarino afin de se réunir aux troupes du général Nugent. Aussi je m'attends à être attaqué sur deux points par 5 ou 6.000 hommes au moins. J'ignore où peut se trouver aujourd'hui le général de Conchi. Il serait pourtant de la plus grande urgence, si Son Altesse veut conserver Ferrare, d'ordonner au général de Conchi de passer le Pô et de se réunir à moi pour défendre cette place qui, selon les apparences, va être attaquée solidement. »

Le lendemain 3, le général Pino continuait à être tout aussi peu rassuré que la veille.

« Je suis prévenu, écrivait-il au vice-roi et à Vignolle, que M. le général de Conchi doit marcher sur Rovigo que l'ennemi a quitté pour se diriger sur Crespino. Cette colonne ennemie, qui a passé l'Adige et s'est portée sur le Pô, doit être forte d'environ 3.000 hommes, dont 3 à 400 chevaux. Cette même colonne s'est embarquée à Crespino avec l'archiduc Maximilien et a descendu le Pô jusqu'à Mesola. Quel est le but de l'ennemi? Veut-il se réunir à Codigoro à la colonne du général Nugent et marcher ensuite sur Ferrare? Dans ce cas si je ne suis pas le plus fort pour le chasser, *je m'enfermerai dans la place et je ferai périr l'ennemi dans la boue.*

« Veut-on attaquer de vive force le colonel Scotti à Primaro, ou s'établir définitivement sur la côte? Dans le premier cas, j'ai déjà fait prévenir le colonel Scotti de réunir toutes ses forces et de s'opposer jusqu'à l'extrémité aux projets que l'ennemi pourrait avoir sur lui.

« Si l'ennemi veut s'établir sur la côte, comme je le présume fortement, je vais profiter de la marche du général de Conchi, pour pousser *une colonne de* 600 *bons marcheurs* sur Cologna vis-à-vis Crespino, où je ferai couper la digue afin d'inonder le pays selon les ordres de Votre Altesse.

« M. le major Merdier commandera cette colonne. D'après les renseignements, il paraît que l'ennemi veut faire son grand établissement à Comacchio. *L'arrivée des Napolitains* pourra renverser tous ces projets.

« L'ennemi pourrait aussi se jeter par des chemins de traverse sur ma communication de Malalbergo. N'ayant aucune troupe à Cologna j'agirai alors selon les circonstances. En attendant j'ai fait couvrir Malalbergo par 800 hommes de la garde nationale de Bologne. »

Vingt-quatre heures plus tard, Vignolle, chargé par le vice-roi de faire savoir à Fontanelli ce qui se passait du côté de Ferrare, lui mandait que « la colonne du général de Conchi, manœuvrant sur le Bas Adige, s'était portée sur Rovigo et y avait fait 600 prisonniers. »

ANNEXE XIV

(P. 161)

Il nous a paru curieux de citer à ce propos le rapport adressé à ce même moment par Norvins, secrétaire général de la police au Ministre de la Guerre (*Archives de la guerre*, Rome 4 décembre).

« On croit à l'arrivée du roi de Naples, le 7 ou le 8 décembre. L'opinion est générale sur les projets d'occupation qu'on lui suppose. Les Romains, qu'il cherche à flatter de toutes manières, ne sont pas dupes de ces démonstrations et sont dans les plus vives alarmes d'être sous la loi des Napolitains. La visite du corps d'officiers, chez le pro-vice-gérant, qui n'est que le remplaçant de celui qui remplaçait l'évêque de Rome, le retard apporté à la marche des troupes quand il y a urgence sur l'Adige, les préparatifs d'un séjour quelconque du roi à

Rome dans le palais Farnèse, l'annonce de l'arrivée de toute sa maison militaire, d'une partie de sa maison de service, du secrétaire d'Etat et du Ministre des relations extérieures, la continuation de la résidence du secrétaire de la légation autrichienne après le départ du Ministre, le comte de Mier qui s'est embarqué à Barletta, les discours des officiers napolitains *qui disent hautement que le roi n'a pas de sujet pour faire la guerre avec l'Autriche et ne marche que pour l'indépendance de sa nation*, l'ordre prétendu donné à l'artillerie du roi de venir l'attendre à la porte Saint-Jean, d'y faire une salve de 150 coups de canon et de le précéder quand il entrera dans Rome, tout cela ainsi que le haut ton que vient de prendre le sieur Zuccari, chargé des affaires du consulat de Naples à Rome, démontre anx habitants que les intentions du roi sont diamétralement opposées au système de l'empereur et *qu'il veut prendre possession de la Toscane et des États romains*. Ils avaient cru d'abord que cette conduite était d'intelligence avec sa Majesté impériale qui l'avait autorisé à maintenir par des moyens quelconques les Etats de Rome et de Toscane à l'abri des entreprises de l'Autriche. Mais ils n'ont plus cette opinion et *tout Rome croit et dit que le roi trahit l'empereur*.

« On est aussi porté à croire qu'il nous sera donné des passeports pour retourner en France. Les habitants qui détestent le nom et le gouvernement napolitain sont plus inquiets que nous et nous regrettent déjà sincèrement.

« Il est certain que le roi a fait et fait chaque jour ce qu'il faut pour tâcher de se concilier l'esprit des habitants à nos dépens.

« Une lettre très dure a été écrite hier au général Miollis par le roi lui-même pour lui reprocher d'avoir forcé les habitants à fournir des lits à ses soldats et, d'un autre côté, pour lui ordonner de leur faire donner les vivres de campagne, ce qui ne peut être ordonné que par le Ministre aux troupes de passage.

« Le préfet de Rome a reçu de M. Zuccari une lettre très insolente, portant que le roi, son maître, lui ordonnait de lui écrire : qu'il le rendait responsable ainsi que les autres autorités de l'empereur, *si les habitants étaient indisposés contre les troupes par les sacrifices qu'ils exigeaient des Romains en leur faveur*. J'ai engagé M. de Tournon à répondre à M. Zuccari qu'il n'avait pas caractère pour lui faire de semblables communications et à envoyer copie de cette singulière lettre à Votre Excellence et à Son Excellence le Ministre de l'Intérieur.

« Nous attendons avec anxiété le retour du duc d'Otrante qui m'a dit qu'il aurait des instructions à nous donner. Nous lui demanderons des ordres à raison de l'urgence de notre position...

« Le préfet s'attend à recevoir quelque mortification du roi, ainsi que moi, ce qui ne peut manquer en raison de la haine qu'il porte hautement à Votre Excellence et de la conduite que j'ai tenue ici quand les Français ont été chassés de Rome. Nous sommes bien décidés, le préfet et moi, à ne pas nous éloigner un moment, ni de la ligne des respects envers le roi, ni de celle du devoir envers l'empereur. Les Romains prévoient quelques événements et nous conseillent la prudence. Votre Excellence peut compter sur le préfet et sur moi. Nous ne manquerons ni de sagesse, ni de fermeté. »

ANNEXE XV

(p. 184)

Widmayer (Alois, François, von) fils d'un docteur en droit né à Reifenberg en Frioul en 1764. Cadet au 13e régiment d'infanterie, Baron Zedtwitz en 1788, enseigne au régiment des confins militaires Liccaner lors de la campagne contre les Turcs, il y reste pendant 13 ans et y devient capitaine. Major en 1805, il fait la campagne au régiment d'infanterie Wukassowich, et celle de 1809 comme lieutenant-colonel d'état-major. En 1813, le colonel Widmayer est chargé de réorganiser le régiment de Liccaner. Il forme rapidement un bataillon avec lequel il prend à la reddition des places fortes de Knin et de Zara une part si brillante, qu'elle lui valut la croix de chevalier de Marie-Thérèse.

Widmayer, qui avait pris sa retraite en 1824 comme général-major, mourut à Vienne le 18 septembre 1831.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und seine Mitglieder*, t. II) (*K. u. K. Kriegs-Archiv. Journal des Kriegs in Dalmatien*, 9 décembre, XIII ad IV, 55.)

ANNEXE XVI

(p. 193)

Gabriele Pepe, qui accompagnait le général Pignatelli, a donne, dans ses *Notes politiques et militaires*, publiées à un très petit nombre d'exemplaires, sous le titre de *Galimatias* et retrouvées par le baron A. Lambroso, *Miscellanea Napoleonica*, III-IV, 638-639, quelques détails intéressants sur la mission de Pignatelli en Toscane.

« La grande-duchesse, écrit-il, fit le plus gracieux accueil au général, et, tout en affectant la plus grande confiance au sujet de la marche de l'armée napolitaine, elle n'en chercha pas moins à découvrir sous la physionomie de Pignatelli au cours de cet entretien le but réel de ce mouvement et les véritables intentions du roi. Ayant échoué dans toutes ses tentatives, elle lança sur lui son conseiller Lucchesini, revenu depuis peu en Toscane. Celui-ci mit en œuvre toutes les finesses et toutes les ruses, dont sait faire usage un diplomate achevé pour arriver à ses fins. Il alla jusqu'à se poser en ennemi de Napoléon, d'Elisa, de la domination française en Italie, jusqu'à affirmer hautement qu'il n'avait qu'un seul désir, celui de voir toute l'Italie unie sous le sceptre de Joachim, en un mot il ne négligea rien pour capter la confiance du général et lui arracher quelque confidence. Mais ce fut peine perdue. Le général tint bon. Aussi quand il prit congé de la princesse après le dîner, elle le salua avec une froideur causée par le dépit que lui causait l'inutilité des efforts tentés pour obtenir les quelques indiscrétions qu'elle avait espéré tirer de la présence de Pignatelli. »

ANNEXE XVII

(P. 194)

Il nous a paru utile et curieux de relever ici l'état d'organisation des troupes italiennes, tel qu'il résulte du rapport que le colonel comte Arese adressait au général Fontanelli, (Milan 13 décembre 1813 (*R. Archivio di Stato Milan, Formazione Corpi*) :

Le 1er régiment de ligne complètement organisé a son 3e bataillon à Venise. Le 4e bataillon (Mantoue) peut se réunir aux deux premiers venant d'Espagne. Il serait possible d'y verser les vieux soldats disponibles du 5e bataillon. Le 2e régiment a ses 4 bataillons à l'armée. Le 3e régiment a ses 3 premiers bataillons à l'armée et le 4e bataillon à Mantoue. Le 4e régiment, dont les 2 premiers bataillons reviennent d'Espagne, pourrait les réunir aux 3e et 4e bataillons en formation à Milan. Le colonel Arese propose de les renforcer et de porter ces bataillons à 600 hommes en tirant 500 hommes du 5e qui était à Ancône. Le 5e régiment a ses 1er et 2e bataillons à Milan, le 5e à Venise. Le colonel Arese propose d'envoyer les 2 premiers bataillons à l'armée et de les incorporer à la division Palombini. Le 6e régiment a son 5e bataillon à Macerata. Le 1er bataillon est en marche venant d'Espagne, le 2e est déjà à l'armée. Le 7e régiment se compose de 4 bataillons plus 4 compagnies provisoires. Le 1er bataillon vient d'Espagne, le 2e à Mantoue n'a que 300 hommes. On pourrait lui verser les 4 compagnies provisoires qui sont à Legnago et remplaceront le 4e bataillon du 1er de ligne qu'on retirerait de Mantoue. On mettrait dans ce cas à Legnago les compagnies de réserve du Métaure, du Musone, du Tronto, du Rubicon qui sont à l'armée. Le 5e bataillon du 1er léger est à Peschiera. Le 1er bataillon rentré d'Espagne pourra se réunir à Milan aux 2e et 3e bataillons ; on devrait rappeler de Rocca d'Anfo son détachement de 100 hommes et l'y remplacer par la compagnie de réserve du Mella et 100 hommes de celle du Bas-Pô disponible à Peschiera. Le 1er bataillon du 2e léger venant d'Espagne se réunira à Cassano avec les 3e et 4e bataillons. Le 2e bataillon est à Palmanova. Le 3e léger est à l'armée et est réduit à 2 bataillons. Le 4e léger est dispersé dans les places.

Enfin la garde de Milan pourrait fournir un bataillon en faisant rentrer les détachements de Rocca d'Anfo et de la Valteline.

ANNEXE XVIII

(P. 223)

Pendant que l'empereur envoyait ses ordres à Miollis, Oldofredi, le préfet du Reno, et le comte Bianchetti, podestat de Bologne, prévenaient à nouveau les autorités et les habitants de l'arrivée des troupes napolitaines, en leur faisant savoir une fois de plus que les soldats de Murat seraient logés chez l'habitant (*R. Archivio di Stato Bologne. Stampe governative*). De son côté, le préfet du Crostolo donnait à la date du 11 décembre au podestat de Reggio Emilia, l'ordre de prendre les mesures néces-

saires pour bien recevoir et bien traiter les Napolitains (*R. Archivio di Stato, Reggio*. Filza, 3, Rub IV, *Truppe Esterne*). Au même moment, le général prince Pignatelli Strongoli adressait de Bologne le 11 décembre au préfet du Reno. (*Archivio di Stato Bologne*, *Titre* 17, *Rub.* 12) une longue lettre dans laquelle il énumérait les besoins des Napolitains. Il l'invitait, par suite :

1° A préparer à Bologne le quartier général du roi;

2° A assurer à son armée les vivres de campagne;

3° A prendre *sur-le-champ* ses dispositions pour fixer les points de distribution de ces vivres « depuis Sinigaglia pour les troupes venant d'Ancône parce que, marchant par grandes unités à partir de ce point, elles ne pourraient acheter leurs vivres, même en touchant l'indemnité de marche ». Il lui demandait en même temps d'informer le commissaire de service sur la route d'Ancône, « qu'une partie des troupes pouvant se porter sur Rimini, il conviendrait d'y préparer de grands approvisionnements »;

4° A réunir des approvisionnements de souliers de réserve qu'on tiendrait à la disposition sur certains points;

5° A réunir le plus grand nombre possible de moyens de transports, sur la route d'Ancône et sur celle de Toscane, dès que les premières troupes seront arrivées;

6° A disposer les hôpitaux sur la route d'Ancône de façon à recevoir les malades.

Pignatelli ajoutait qu'il ferait savoir, le lendemain 12 décembre, au préfet comment il répartirait ses troupes et où il y aurait lieu d'établir, en conséquence, les magasins et de préparer les quartiers. En attendant il prescrivait au préfet de s'occuper tout particulièrement de la route d'Ancône et de Rimini.

Dès le lendemain, Oldofredi lui répondit en lui rendant compte des mesures qu'il avait prises depuis le 19 novembre dans les départements de la 4e Division militaire italienne (départements du Bas-Pô et du Reno). (*Ibidem*, Oldofredi, préfet du Reno, au général prince Pignatelli Strongoli, Bologne, 12 décembre.)

ANNEXE XIX

(P. 224)

Au cours d'un entretien qu'il eut avec Menz le 17 décembre, la veille du retour de Schinina de Sicile, Gallo lui déclara que : « le roi, s'en remettant à la loyauté, franchise et bonnes intentions de l'empereur d'Autriche, s'arrangera comme on le voudra; qu'il fera de sa personne tout ce qu'on lui demandera; qu'il se mettra à la tête des troupes qu'on lui confiera, enfin qu'il se vouera aux désirs de la cour d'Autriche ». Revenant au cours de ce même entretien sur Fouché et sur Méjean, Gallo ajouta « Fouché à été comblé de politesses à la cour, mais sans avoir rien pu obtenir du roi nonobstant ses sollicitations et les promesses de la part de Napoléon d'envoyer en Italie 100.000 hommes, de lui en confier le commandement pour percer en Allemagne et faire une forte

diversion en faveur de la France. Murat a déclaré qu'il avait cent fois exposé sa vie pour l'empereur, mais que, dans le moment actuel, il devait penser à sa famille et au bien du royaume. Fouché était destiné par Napoléon pour rester attaché à la personne du roi. Murat lui a fait sentir qu'il ne ferait que compromettre sa personne sans pouvoir remplir avec honneur sa mission, qu'il s'exposerait qu'on le laissât ignorer l'état des affaires et que sa cour se trouvât instruite plus tôt par tout autre. *Fouché* doit partir aujourd'hui. Méjean, adjutant (*sic*) du vice-roi, qui a été envoyé ici dans le même but, a été congédié il y a quelques jours. »

Bien qu'à son arrivée à Naples, le 19 décembre, Fouché eût déclaré à qui voulait l'entendre qu'il avait eu le plus grand succès à Naples, on retrouve dans sa lettre du 20 décembre à l'empereur (*Archives des Affaires étrangères*, Naples; Supplément 7), la confirmation de ce que Gallo affirmait à Menz. «... Le roi m'a traité avec politesse et considération, je dirai même avec confiance, excepté sur le seul point de ses relations avec la coalition : à cet égard son âme a été constamment fermée. »

(*Haus, Hof und Staats-Archiv*, P. S. 6 ad n° 1, Naples 17 décembre 1813.)

ANNEXE XX

(P. 227)

DÉPÊCHES, CORRESPONDANCES ET INSTRUCTIONS DU PRINCE DE METTERNICH RELATIVES AUX NÉGOCIATIONS AVEC LA COUR DE NAPLES (HAUS, HOF UND STATS-ARCHIV).

I. — *Le prince de Metternich au comte de Mier*

Francfort-sur-le-Mein, 10 décembre 1813.

« Mes dernières dépêches de Schmalkalden le 31 octobre 1813 vous ont mis en situation de préparer le dénouement des questions importantes traitées jusqu'ici par voie confidentielle entre la cour impériale et celle de Naples.

Les progrès décisifs des armées alliées, les grands changements qui se sont opérés même dans l'attitude du gouvernement français, toutes ces considérations réunies nous font une loi d'établir avec précision notre situation relative à l'Etat napolitain.

Dans cette position des choses, Sa Majesté l'empereur s'est décidé à faire parvenir directement et sans retard au cabinet de Naples l'ensemble des notions politiques et militaires qui doivent le déterminer à un parti positif. Pour remplir cet objet, Sa Majesté charge le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg de se rendre à Naples et de se concerter avec vous pour soumettre à leurs Majestés napolitaines des propositions propres à amener de leur part une détermination finale et catégorique.

Vous verrez de la copie ci-jointe des pleins-pouvoirs que Sa Majesté fait dépêcher, ainsi que de la copie de ma lettre au duc de Gallo (Pièce II) que cette délégation est déléguée en commun au feld-maré-

chal-lieutenant comte de Neipperg et à vous, de sorte que vous voudrez bien vous concerter ensemble dans le plus parfait accord.

Le premier usage que fera le comte de Neipperg de ces instructions sera de vous les communiquer pour vous pénétrer l'un et l'autre de ce qu'il y aura de mieux à faire pour amener cette négociation à bonne fin. »

(A cette pièce étaient joints les pleins pouvoirs établis à Francfort-sur-le-Mein, le 7 décembre 1813.)

II. — *Le prince de Metternich au duc de Gallo*

Francfort-sur-le-Mein, 10 décembre 1813.

« Les ouvertures faites en dernier lieu par M. le prince de Cariati ont déterminé sa Majesté l'empereur à y répondre en dépêchant directement à Naples une personne de confiance vers sa Majesté le roi de Naples.

Sa Majesté a fait choix de M. le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg. Les éclaircissements dont cet officier-général est muni, réunis aux communications confidentielles dont M. le comte de Mier a été l'organe, le mettront à même de s'ouvrir sans réserve avec votre Excellence. »

III. — *Instructions données aux comtes de Neipperg et de Mier*

Francfort-sur-le-Mein, 10 décembre 1813.

« Dans ce moment de crise on veut voir clair dans les rapports avec Naples.

Le roi a prouvé dans les occasions majeures des deux dernières années une grande versatilité de caractère et une facilité non moins grande à changer de parti et de conduite. Passant d'un extrême à l'autre il quitte l'armée française, entre en pourparlers avec l'Angleterre et demande qu'on lui garantisse ses Etats, rompt les négociations et retourne à la Grande Armée, la quitte après Leipzig, motive cette deuxième défection par nos ouvertures et demande en plus la Sicile, enfin au lieu de solliciter son pardon, il cajole encore la France. Suspect à tous les partis, le roi est arrivé au point d'avoir des droits à la protection de toutes les puissances.

Le comte de Neipperg placera ce tableau sans fard sous les yeux du roi, et lui dira qu'il ne vient pas solliciter son alliance, mais s'éclairer sur l'attitude qu'il entend tenir »...

Après avoir insisté sur la grande ambition du roi et sur sa versatilité, Metternich prescrit à Neipperg et à Mier d'appuyer plus particulièrement sur les dangers que sa conduite fait courir à sa couronne et à son royaume et leur recommande de lui imposer l'obligation de donner une réponse catégorique et définitive en ne lui laissant pour tout délai que deux ou trois fois vingt-quatre heures.

Ils déclareront à Murat « qu'il ne possède son royaume que par le fait d'une rétrocession consentie par la France, mais que ne sanctionne

aucun traité. L'Autriche ne l'a jamais reconnu comme roi des Deux-Siciles, et, en cas de guerre avec lui, elle appuiera forcément les droits du roi Ferdinand.

« L'Autriche est décidée à voir clair. Elle veut savoir si le roi de Naples est l'ami ou l'ennemi de la cause de l'Europe. S'il se déclare en faveur des puissances alliées, l'Autriche prend fait et cause pour lui mais elle a, dans ce cas, intérêt à connaître le rôle que joueront les troupes napolitaines.

« Le comte de Neipperg déclarera au roi qu'il ne saurait admettre la neutralité de Naples. Si le roi veut rester neutre, l'Autriche rappellera ses représentants.

« Le comte de Neipperg fera comprendre au roi que son sort est entre les mains de l'Autriche, qui seule peut amener les puissances, qui l'y ont autorisée, à accéder au traité qu'elle fera avec Naples.

« Le comte de Neipperg se mettra en relation directe avec lord William Bentinck et le feld-maréchal comte de Bellegarde, si sa mission réussit.

« Si elle échoue, il quittera Naples le plus tôt possible, et il en sera de même pour le comte de Mier. »

IV. — *Projet de traité avec le roi de Naples*

Francfort-sur-le-Mein, 10 décembre 1813.

Article premier. — Il y aura à dater du jour de la signature du présent traité et pendant le cours de la guerre actuelle alliance offensive et défensive entre l'Autriche et Naples. Leurs Majestés s'engagent en conséquence à consacrer la totalité de leurs forces au but énoncé dans le préambule de ce traité.

Art. 2. — Sa Majesté l'empereur d'Autriche garantit à sa Majesté le roi de Naples les Etats que sa Majesté possède actuellement en Italie. Sa Majesté impériale et royale emploiera ses bons offices pour faire accéder ses alliés à la présente garantie.

Art. 3. — Il sera conclu immédiatement après la signature de la paix un traité d'alliance défensive entre les deux cours pour donner l'effet nécessaire à cette garantie.

Art. 4. — Pour préciser davantage les secours que les hautes parties contractantes fourniront à la cause commune, Sa Majesté l'empereur d'Autriche s'engage à tenir constamment 150.000 hommes au moins en campagne. Sa Majesté le roi de Naples de son côté mettra en campagne un corps de... d'infanterie et de... de cavalerie, qui sera toujours au complet.

Art. 5. — (*Rédaction A.*) L'armée napolitaine commandée par Sa Majesté le roi de Naples en personne sera renforcée par un corps autrichien qui sera également placé sous les ordres du roi.

Art. 5. — (*Rédaction B.*) L'armée napolitaine sera placée sous les ordres du général en chef de l'armée autrichienne et commandée par un général napolitain. Elle agira avec le plus parfait accord avec la grande armée autrichienne en Italie.

Art. 6. — Le butin et les trophées appartiendront à l'armée qui les aura pris.

Art. 7. — Il sera conclu incessamment entre les hautes parties contractantes une convention militaire pour régler l'approvisionnement et la coopération des armées.

Art. 8. — Le présent traité sera ratifié dans le plus bref délai. »

V. — *Observations sur le projet de traité avec Naples jointes aux Instructions du 10 décembre 1813*

L'article 1er du traité est de rigueur, il doit être littéralement conçu tel qu'il se trouve dans le projet. Le roi de Naples doit consacrer la totalité de ses moyens au succès d'une cause, dont le triomphe le plus entier peut seul lui offrir la garantie de ses possessions.

Les articles 2 et 3 sont entièrement à l'avantage de la cour de Naples. Nous ne voulons pas de réciprocité de garantie dans l'article 2 pour ne pas être dans le cas de spécifier ce qui a été convenu avec les autres puissances relativement à la reconstitution future de la monarchie autrichienne. Nos plénipotentiaires en écarteront la proposition de la part du gouvernement napolitain en l'ajournant au traité à signer après la paix.

Les secours stipulés dans l'article 4 devront être calculés sur l'échelle établie dans l'article 1.

Nous préférerions la deuxième version de l'article 5. Mais le roi se trouvant à l'armée, il sera difficile de le faire renoncer au commandement. Nos plénipotentiaires se prêteront avec plus ou moins de facilité à ses prétentions selon qu'il en résultera de l'avantage relativement au nombre des troupes qu'il fournira et d'après le plus ou le moins de zèle qu'il témoignera pour la cause.

Les trois articles suivants n'ont pas besoin d'explication.

L'article séparé et secret donnera au roi la mesure de bonne foi dans laquelle nous traitons.

Nos plénipotentiaires sont autorisés à déclarer *verbalement* qu'au cas d'accession de sa Majesté nous emploierons au besoin *jusqu'aux moyens de force* pour amener le roi de Sicile à renoncer au royaume de Naples et à en garantir la possession au roi Joachim. D'après ce que nous avons cependant communiqué antérieurement à sa Majesté des dispositions du roi de Sicile, il ne doit lui rester aucun doute sur la facilité avec laquelle se traitera cet arrangement.

Si le roi de Naples refuse d'accéder au traité, on ne stipulerait pas des *avantages positifs* en sa faveur pour prix de sa coopération et que la négociation risquât d'échouer, nos plénipotentiaires sont autorisés à signer un deuxième article secret de la teneur suivante :

« Sa Majesté l'empereur d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie, etc., etc., s'engage à s'employer à la paix à l'effet de procurer à Sa Majesté le roi de Naples une frontière plus avantageuse en indemnité des efforts qu'il aura faits pour le soutien de la cause commune. »

VI. — *Le prince de Metternich à M. de Menz*

Fribourg-en-Brisgau, 20 décembre 1813.

(Dépêche chiffrée.)

« Vous direz au comte de Neipperg si ce général devait être arrivé à Naples : que M. le comte de Mier est arrivé ici ; qu'il s'est acquitté de sa commission ; que l'empereur le renverra sur-le-champ et que, dans le cas que le comte de Neipperg n'ait pas trouvé moyen de conclure le traité, *qu'il ne coupe pas la négociation* et qu'il s'en rapporte à ce dont pourra être chargé le comte de Mier.

Si le comte de Neipperg devait ne pas être arrivé à Naples avant le départ du roi pour son armée, vous irez trouver le duc de Gallo et vous lui direz que M. le comte de Mier étant arrivé ici et sur le point de repartir pour Naples, le roi, dans le cas qu'il ne se fût pas arrangé avec le comte de Neipperg, *devrait attendre le retour du comte de Mier avant de préjuger la question.*

Vous direz dans la première supposition sus-mentionnée au duc de Gallo que la présente dépêche a rapport simplement à l'arrivée du comte de Mier au grand quartier général impérial et à son prompt retour à Naples. Dans le cas que Gallo ait accompagné le roi à l'armée, vous vous acquitterez par écrit de ma communication ci-dessus énoncée pour le ministre.

Vous pourrez dans tous les cas confier à M. le comte de Neipperg que le Danemark vient de renoncer à son alliance avec la France et de se déclarer prêt à faire sous notre médiation son alliance avec la coalition. On négociait un armistice au moment du départ du courrier.

Nous entrons demain en Suisse pour nous porter en France avec une armée de 180.000 hommes. La Suisse se déclarera pour nous dès que nous aurons franchi ses frontières. »

VII. — *Le prince de Metternich au comte de Mier*

(Instructions.)

Fribourg-en-Brisgau, 25 décembre 1813.

« Mier est autorisé à conclure sous les conditions et d'après les modifications suivantes :

1° Il commencera par offrir une population de 300.000 âmes à prendre sur les départements du Tronto, du Musone et du Metauro.

2° Dans le cas de non-acceptation, il offrira les départements en question formant une population savoir :

Tronto	187.276	âmes
Musone	229.890	—
Metauro	300.481	—
TOTAL	717.647	âmes.

3° Dans la supposition que le roi ne se contentât pas de cette offre, Mier est autorisé à aller jusqu'au Naviglio avec une ligne qui en exclurait Faenza et de là à la frontière de la Toscane.

Dans le cas que le roi devrait entretenir M. le comte de Mier de l'état futur de l'Italie, il lui dira que les vues de l'Autriche se bornent à une frontière telle que l'Oglio et le Pô ; que la Toscane devra retourner au grand duc, Rome au Saint-Père et que l'on formera un ou plusieurs Etats intermédiaires entre la frontière autrichienne et celle que conservera la France et qu'il entre aussi peu dans les vues des puissances d'établir Naples maîtresse de l'Italie, qu'elles désirent que la France le reste et que ne veut le devenir l'Autriche.

Dans le cas que le roi n'entrât dans aucun de ces accommodements, le comte de Mier tâcherait en toute dernière extrémité d'arrêter le roi sous le prétexte de devoir demander des ordres. »

A ces nouvelles instructions étaient joints de nouveaux pleins pouvoirs destinés à Mier et datés de Fribourg-en-Brisgau, le 25 décembre 1813.

VIII. — *Questions soumises au prince de Metternich par le comte de Mier, lors du retour de cet envoyé à Naples et réponses de son altesse*

Fribourg-en-Brisgau, 25 décembre 1813.

« Sa Majesté l'empereur, notre auguste souverain ayant décidé mon retour près de Sa Majesté le roi de Naples, je prends la liberté de soumettre à Votre Altesse quelques demandes et la supplie de vouloir bien me donner à leur égard ses instructions et des ordres précis.

RÉPONSES :	
Ad. I.— Sans faute. Mier reçoit à cet effet des pleins pouvoirs.	1° Dans le cas que le comte de Neipperg ne soit pas encore arrivé à Naples à mon retour dans cette ville, ou si quelque accident imprévu ne lui ait pas permis de s'acquitter de sa mission, quelle conduite dois-je tenir? Puis-je négocier seul et conclure une alliance basée sur les instructions dont le comte de Neipperg était porteur et celles que Votre Altesse se propose de me donner?
Ad. 2. — Mier fera à cet effet les démarches nécessaires et tâchera de renouer la négociation.	2° Si à mon arrivée à Naples, je n'y trouvais plus le comte de Neipperg, puis-je renouer la négociation et me prévaloir des nouvelles instructions et propositions dont il plaira à Votre Altesse de me munir?
Ad. 3.—D'accord.	3° Si le roi ne voulait pas se contenter des offres et agrandissements proposés par l'Autriche, ne serait-il pas de notre intérêt de ne pas rompre entièrement avec lui et de paralyser ses déterminations en prétendant demander à nouveau des ordres à ma Cour?
Ad. 4. — Mier l'accompagnera dans ce cas.	4° L'alliance une fois conclue, dois-je accompagner le roi à l'armée? Je crois que la chose est indispensable.

Ad. 5. — Sa Majesté accordera à Mier une somme pour ses frais d'équipement et une somme mensuelle pour son entretien.	5° Si j'accompagne le roi de Naples à l'armée, ma Cour devra m'assigner des fonds nécessaires pou[r] mon équipement de campagne et pour y représente[r] dignement mon Souverain ?
Ad. 6. — Dire que le prince et la cadette de mesdames les archiduchesses étant très jeunes, cet objet doit rester en suspens. Donner cependant l'espoir que la chose pourrait s'arranger si le roi suivait une bonne ligne de conduite.	6° Si on me reparle du mariage du prince Achill[e] avec une archiduchesse, quel langage dois-j[e] tenir ?
Ad. 7. Dire que l'empereur n'a échangé d'ordres avec aucune puissance que la France, que si le roi veut donner des ordres à des individus, l'empereur leur permettra de les accepter et *vice versa*.	7° Si le roi me témoigne son désir d'échanger des ordres entre les deux Cours, que dois-je répondre ?
Ad. 8. — Si le le roi offre le grand cordon à Mier, il peut l'accepter en se réservant de demander l'agrément de sa Cour.	8° Puis-je accepter le grand cordon de Naples qu[e] le roi a voulu me donner avant mon départ e[t] que j'ai refusé sous prétexte de vouloir auparavant le mériter ?

Ad. 9. — Mier insistera sur la *parité* entre les ministres impériaux, cette parité devant s'étendre à tous les objets d'*étiquette de Cour;* mais nullement aux rapports de l'extérieur, tout souverain étant maître d'y admettre lequel des envoyés qu'il juge convenable de recevoir plus familièrement.

9° Ne pourrait-on pas faire entrer un article séparé dans l'arrangement à conclure avec la Cour de Naples sur l'étiquette et le rang que doit y tenir à l'avenir l'envoyé d'Autriche?

IX. — *Le prince de Metternich au feld-maréchal comte de Bellegarde*

Fribourg-en-Brisgau, 28 décembre 1813.

Il lui fait savoir qu'il profite du départ d'un courrier militaire :
« Pour lui envoyer copie des deux lettres du duc de Gallo au prince Cariati dont le contenu est du plus haut intérêt. »

« Votre Excellence se convaincra à la lecture de ces deux dépêches qui sont de date fort récente (22 et 29 novembre) que la Cour de Naples aspire ardemment à conclure avec nous.

« Vous voudrez bien, M. le Maréchal, faire voir ces lettres à MM. les comtes de Mier et Neipperg, ou à l'un d'eux, si Votre Excellence se trouve à portée de leur en donner part directement. Et dans le cas ou ils se seraient ménagé quelque moyen de correspondre avec Votre Excellence, il ne pourrait qu'être très utile qu'elle les fit instruire du sommaire de ces lettres et de leur date en faisant faire des extraits et en prenant toutefois les précautions requises afin que par l'usage de ces lettres ou par leur perte on ne compromette pas la source d'où nous les tenons.

« Il n'échappera pas à Votre Excellence que la connaissance du désir secret de la Cour de Naples de s'arranger avec nous doit influer sur la réserve et la fermeté que nous sommes dans le cas de mettre dans la négociation » (*En français dans les originaux*).

ANNEXE XXI

(p. 225, 227, 231)

Haus, Hof und Staats-Archiv. A la date du 7 décembre, Menz informe Metternich qu'on a expédié à Schinina un courrier pour lui faire savoir que : « d'après les communications de l'Autriche lord Aberdeen est muni des pleins pouvoirs pour signer un traité avec Naples ».

Dans une 2e dépêche du 17 décembre (P. S. 5 ad n° 1), il envoie copie de la communication officielle relative aux pleins pouvoirs de lord Aberdeen (reproduite ci-dessus) ; enfin, dans une 3e dépêche datée de Naples le 20 décembre, il rend compte à Metternich du retour de Schinina et ajoute : « Lord William Bentinck a déclaré qu'il n'était pas autorisé à signer un armistice et beaucoup moins à entrer en négociations, *attendu que lord Aberdeen se trouve muni des pleins pouvoirs respectifs.* » Il annonce, en même temps, à Metternich que Gallo a chargé Schinina de lui remettre une dépêche. Ce personnage restera ensuite auprès du prince Cariati « pour travailler à la négociation ou être réexpédié avec les communications ».

Afin d'éclairer plus complètement la situation, il ne sera pas inutile d'analyser encore une lettre écrite au même moment par Gallo au comte de Mier (*Ibidem*, Naples 16 décembre 1813). Après avoir exprimé à Mier les regrets que lui cause l'absence de nouvelles de lui et l'espoir qu'il repartira bientôt du quartier-général des souverains pour le rejoindre soit à Naples, soit au quartier-général du roi, il lui annonce qu'il accompagnera le roi dont le départ pour Bologne est prochain, et qu'il désire d'autant plus vivement le prompt retour de Mier qu'il a hâte de tout régler définitivement. Il ajoute encore : « L'arrivée du courrier Zanoni porteur des dépêches communiquées par M. de Menz a déterminé le roi à envoyer des pleins pouvoirs au prince Cariati pour terminer les affaires en cas que vous ne puissiez pas partir. Pour hâter la solution, le roi à ordonné à Schinina de revenir de Sicile et a envoyé à Cariati les pleins pouvoirs nécessaires pour signer avec lord Aberdeen, ainsi que l'Angleterre et le prince de Metternich l'ont proposé. »

« Sa Majesté le roi, lui écrit-il encore en terminant, désire vous voir revenir bientôt près de lui pour vous donner d'autres preuves plus éclatantes de sa considération pour vous et de son amitié et reconnaissance pour vous. M. de Menz se conduit en votre absence avec infiniment de sagesse et de sagacité. Je suis très content de lui et de ses sentiments pour nous.

« Il mérite, sous tous les rapports, la confiance et l'estime de votre cabinet. »

Arrivé le 11 décembre au soir à Vienne, Mier allait en repartir le 14 pour le quartier-général impérial de Francfort (*Ibidem*, Mier à Metternich ; Vienne, 2 décembre 1813).

ANNEXE XXII

(P. 239)

Bellegarde (comte Henri de, feld-maréchal), né à Dresde le 29 août 1756, était le fils du général d'infanterie saxonne Jean-François de Bellegarde, ministre de la Guerre de l'électeur, et descendait d'une vieille famille de la Savoie.

Encore tout enfant, Bellegarde avait été nommé enseigne au régiment saxon d'infanterie Bork, puis lieutenant au régiment de la princesse. En 1772 il entre comme sous-lieutenant au régiment autrichien des dragons de Deux-Ponts et fait comme capitaine les campagnes de 1778 et 1779. En 1781 l'empereur Joseph II le nomme major au régiment de Savoie, lieutenant-colonel en 1784 et un an après colonel et commandant du régiment de dragons de Berlichingen. Promu général-major vers la fin de 1792, Bellegarde fait partie du corps d'armée du feldzeugmeister prince Hohenlohe à Trèves et assiste à la bataille de Wattignies en 1793, à la bataille du Cateau, au combat sur la Marque, à la bataille de Tournay en 1794. Sa conduite pendant ces deux campagnes lui vaut la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse.

L'empereur François désigne à ce moment Bellegarde pour un emploi à l'état-major du quartier-maître général. En 1796 Bellegarde, qui jouit toujours de la faveur particulière de l'empereur, est nommé feld-maréchal-lieutenant. Attaché au quartier-général de l'archiduc Charles il signe avec le général comte Merveldt l'armistice de Leoben (7 avril 1797).

En 1799 il commande l'armée du Tyrol, bat le général Dessolles à Taufers, est battu par Moreau à Casinagrossa et joue un rôle brillant à la bataille de Novi. Après Marengo, Bellegarde, promu général de cavalerie et appelé au commandement de l'armée d'Italie, est battu par Brune à Pozzolo et à Valeggio les 25 et 26 décembre 1800. Après la paix de Lunéville, Bellegarde reste en Italie, y fait la campagne de 1805 sous les ordres de l'archiduc Charles et reçoit la croix de commandeur de Marie-Thérèse pour sa conduite à la bataille de Caldiero. En 1809, il commande les 1er et 2e corps d'armée et prend part aux batailles d'Essling, de Wagram et de Znaim. A la fin de cette campagne, l'empereur le nomme feld-maréchal et l'appelle, en avril 1810, à la présidence du Hof-Kriegs-Rath. Il s'occupe alors de la reconstitution de l'armée autrichienne et prend en décembre 1813 le commandement de l'armée d'Italie à la tête de laquelle il livre au vice-roi la bataille du Mincio. Commissaire général impérial en Italie pendant quelque temps, grand maître de la cour de l'archiduc héritier en 1815, président du Hof-Kriegs-Rath (conseil aulique de la guerre) pour la deuxième fois en 1820, Bellegarde, atteint d'une maladie aux yeux, demande en 1825 à quitter ses fonctions et à se retirer. Le feld-maréchal comte de Bellegarde mourut à Vienne, le 22 juillet 1845.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II. et K. K. *Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXIII

(P. 240)

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE D'ITALIE
POSITIONS ET COMPOSITION LE 13 DÉCEMBRE 1813

F.-M.-L. Marquis Sommariva	Rovereto.
Division du F.-M.-L. Fenner	Ala.
Brigade Vlasitz, 3 bataillons, 2 escadrons, 1 batterie	Ala.
Brigade Suden, 4 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie	Serravalle.
Brigade Stanissavlevich, 7 bataillons, une batterie et demie	Riva, Mori, Tonale, R ca d'Anfo.
Sous les ordres du F.-M.-L. Radivojevich	Montebello Vicentin
Division du F.-M.-L. Pflacher	Colognola.
Brigade Steffanini, 6 bataillons 1 batterie.	San Martino, Monto Veronese.
Brigade Gober, 5 bataillons, 1 batterie	Colognola, Caldiero.
Division du F.-M.-L. Marziani	Lonigo.
Brigade Vecsey, 4 bataillons, 6 escadrons, 1 batterie (à cheval)	Lonigo, Soave.
Brigade Eckhardt, 4 bataillons, 6 escadrons, 1 batterie (à cheval)	San Gregorio.
Brigade Winzian, 4 bataillons	Montebello Vicentino
Division du F.-M.-L. Merville	Vicence.
Brigade Stutterheim, 4 bataillons	Vicence.
Brigade Wrede, 12 escadrons	Montecchio-Maggiore
Division du F.-M.-L. Marschall	Padoue
Brigade Mayer, 4 bataillons, 2 escadrons, 1 batterie	de la Piave jusqu Mestre et Lugo sur Taglio novissimo de Brenta.
Brigade Rebrovich, 2 bataillons 2/3	Brondolo, Cavallino.
Brigade Pulsky, 2 bataillons, 2 escadrons, 1 batterie	Padoue.
Brigade Starhemberg, 5 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie	Rovigo-Boara.
Relevant directement du général en chef.	
Brigade Bogdan, 2 bataillons, 4 escadrons.	Udine, Coneglian Osoppo.

Brigade Csivich, 5 bataillons............	Palmanova.
Brigade Nugent, 6 bataillons, 2 escadrons.	Ferrare.
Brigade Tomasich, 2 bataillons, 1 escadron, 3/4 de batterie................	en Dalmatie.
F.-M.-L. Knesevich, 8 compagnies, 4 escadrons..................................	Trieste et Fiume.

(*K. u. K. Kriegs-Archiv. Operations der K. K. Armee. Annexe XVII*, XIII, 39; XIII, 40.)

ANNEXE XXIV

(p. 246)

Steffanini de monte Airone (Joseph), né à Fione en Tyrol en 1763, entré au service comme cadet au régiment de Lacy, prend part à la guerre de la Succession de Bavière et comme lieutenant à la campagne contre les Turcs. Capitaine en 1790 au corps de francs-tireurs tyroliens, il fait toutes les campagnes contre la France jusqu'au traité de Lunéville et est nommé major en juillet 1800. Passé en 1801 au régiment de chasseurs tyroliens que forme à ce moment le feld-maréchal-lieutenant marquis Chasteler, il y prend le commandement du 1er bataillon avec lequel il partage, en 1805, le sort de la garnison d'Ulm. Lieutenant-colonel en 1807, il fait la campagne de 1809 à l'avant garde du IIe corps de l'armée autrichienne, y gagne la croix de chevalier de l'Ordre de Marie Thérèse au combat de Hirschau, entre Sulzbach et Amberg; (11 avril 1809).

En septembre 1813, Steffanini, qui avait quitté l'armée après la paix de Vienne, rentre au service, est nommé général major, envoyé à l'armée d'Italie, et fait ensuite la campagne de 1815 contre Murat et les Napolitains. Mort à Vérone, le 25 janvier 1821.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. II et *K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXV

(p. 249)

Si l'on veut se rendre un compte exact des exigences des Napolitains et des concessions qu'on ne cessa de leur faire presque jusqu'au dernier moment, il suffira de jeter un coup d'œil sur la correspondance à laquelle la seule question des vivres donna lieu pendant ce temps. C'est ainsi que le 16 décembre le commissaire des guerres de la 4e division militaire (Italienne) écrivait de Bologne au préfet du Reno pour l'informer que, « par dépêche du 13 du même mois le ministre de la Guerre avait prescrit de ne pas fournir les vivres de campagne aux troupes napolitaines puisqu'elles touchaient déjà l'indemnité de marche (*Supplemento di Tappa*) ».

Au même moment, le secrétaire général du ministère de la Guerre, Zanoli, informait par dépêche de Milan en date du même jour le commissaire des guerres de la 4[e] division militaire, Destrani, que la 2[e] division napolitaine venant des Abruzzes, ayant touché les vivres de campagne, il y aurait lieu de s'entendre à cet effet avec les fonctionnaires administratifs de la division venant de Toscane.

Le 17 décembre, désireux de se ménager les sympathies et l'appui de Murat, le général Pino écrivait de Ferrare au préfet du Reno, Oldofredi pour lui dire que « les troupes napolitaines doivent être traitées avec tous les égards dûs à un si auguste allié », et lui recommander de « leur fournir les vivres de campagne et de leur préparer de bons quartiers ». Il lui faisait savoir qu'il s'était mis d'accord avec le général Pignatelli et qu'il importait de prendre toutes les mesures pour disposer les habitants à bien accueillir les troupes du roi de Naples. En même temps, Pino avait écrit à l'adjudant-commandant Paolucci. En présence des réclamations du général Pignatelli au sujet des vivres de campagne, cet officier avait dû rendre compte à Pino des exigences des Napolitains, et Pino, lui ayant paru disposé à faire fournir ces vivres, il informait, le 18 décembre le préfet qu'il avait « invité le commissaire des guerres Destrani à lui faire savoir, si l'on devait considérer les troupes napolitaines comme des alliés entrés en campagne ». Afin de trancher cette question qui donnait lieu à d'incessantes discussions, par une dépêche de Milan en date du 22 décembre, dépêche signée par Bianchi d'Adda, Fontanelli adressa ses instructions aux préfets, ordonnateurs et commissaires des guerres. Insistant sur les difficultés qui s'étaient produites lors de l'entrée dans le royaume des premières troupes napolitaines qui avaient refusé de toucher les vivres de campagne préparés à leur intention, le Ministre décidait que « les Napolitains recevraient les vivres de campagne toutes les fois qu'ils auraient été demandés en nature par leurs officiers ou fonctionnaires ».

Enfin, pour en finir avec cette question des vivres, nous ajouterons encore que l'ordonnateur de la 27[e] division militaire prévint le 28 décembre Destrani, qui en avisa à son tour le préfet, que « les 3[e] et 5[e] régiments de ligne (Napolitains) en marche sur Bologne avaient touché l'indemnité de marche jusqu'au 31 décembre et ne demanderaient les vivres de campagne qu'à partir du 1[er] janvier. Avis de ce fait avait été donné au Général Pignatelli ». (*R. Archivio di Stato Bologne;* Tit. 17, Rub. 12. *Truppe di Napoli. Providenze per loro Passagio e Sussistenze.*) Destrani, commissaire des guerres, au préfet du Reno, Bologne, 16 et 20 décembre; Zanoli à Destrani, Milan, 16 décembre; général Pino au préfet du Reno, Ferrare, 17 décembre; adjudant-commandant Paolucci au préfet du Reno, Bologne, 18 décembre; Fontanelli aux préfets, aux ordonnateurs et commissaires des guerres, Milan, 22 décembre; Destrani à Oldofredi, préfet du Reno, Bologne, 24 décembre 1813. Le 27 décembre, le préfet du Crostolo prescrivait de son côté au podestat de Reggio de fournir les vivres de campagne aux Napolitains.

(*R. Archivio di Stato Reggio;* Tit. 3, Rub. IV, *Truppe Estere.* Le préfet du Crostolo au podestat, Reggio, 27 décembre 1813.)

ANNEXE XXVI

(p. 249)

Ecrivant à cette date au général Vignolle et lui parlant de l'arrêt inexplicable des Napolitains à Rome et à Ancône, le chef d'état major de la 4e division militaire italienne lui faisait à ce propos les remarques suivantes.

« Je ne conçois rien à la marche lente des Napolitains qui sont dans la 5e division depuis le 3 décembre. On avait dit qu'ils arrivaient dans la 4e division, vu que l'ennemi s'étendait dans le département de Rubicone; mais non, ils sont restés à Ancône et à Sinigaglia.

« Il est malheureux que nous en ayons besoin, car on les dit pillards et voleurs, et peu courageux, insultant les femmes et maltraitant les faibles. Ils disent partout qu'il viennent donner l'indépendance à l'Italie.

« Viennent-ils comme amis ou comme ennemis?

« Brulon. »

Archives de la Guerre. Le chef d'état-major de la 4e division militaire italienne au général Vignolle, chef de l'état major général de l'armée d'Italie, Bologne, 15 décembre).

Il m'a également paru utile de joindre à cette pièce la lettre du même jour que le général Barbou, ignorant encore la capitulation de Zara, écrivait au général Roize et qui tomba entre les mains des Autrichiens.

« Général de division Barbou, commandant à Ancône, au général de brigade Roize, commandant à Zara (Intercepta)

« Son Altesse le vice-roi se maintient sur l'Adige et des renforts lui arrivent journellement.

« L'armée napolitaine, forte de près de 40.000 hommes et commandée par le roi en personne se trouve actuellement réunie à Rome et a une division à Ancône et Sinigaglia. Elle va se concentrer et est en marche sur Bologne.

« La division qui a passé ici est bien organisée et paraît animée du meilleur esprit...

« ... L'ennemi a débarqué aux bouches du Pô, s'est emparé de Ferrare qu'il a dû abandonner et de là s'est porté sur Ravenne. Ces conquêtes lui ont été très faciles, la Romagne étant dénuée de troupes.

« La présence de l'armée napolitaine va changer la face des choses dans ces contrées où l'ennemi n'a pas trouvé de partisans malgré les belles homélies de l'archiduc Maximilien.

« ... Le duc d'Otrante est à Rome, on ne sait en quelle qualité.

« Le général comte Miollis y tient toujours ».

K. u. K. Kriegs-Archiv (*Intercepta*) I ad. 4.

ANNEXE XXVII

(P. 272)

Le vice-roi se trompait d'autant moins sur les intentions de la Cour de Naples que le jour même dans une longue dépêche qu'il adressait à lord Castlereagh de Fribourg-en-Brisgau, le 19 décembre, lord Aberdeen lui disait :

« Vous pouvez considérer l'affaire de Murat comme conclue. Le particulier (*The fellow*) a conscience de son importance et est bien décidé à en tirer le plus grand parti possible. Il va probablement élever de grandes prétentions, mais *la reine, qui mène tout, a écrit à Metternich pour lui dire qu'en fin de compte il ferait tout ce qu'on exigerait de lui.* Le tout se terminera probablement par une rectification de frontière du côté du territoire pontifical, à laquelle l'Autriche consentira en lui accordant juste ce qu'il faut pour satisfaire sa vanité et lui permettre d'en faire état devant son peuple. Je ne crois pas devoir protester contre cette concession que je considère comme intéressant surtout l'Autriche, puisqu'elle a décidé de rétablir le Pape à Rome... » (Lord Castlereagh, *Correspondance, Despatches*, etc., IX, 104-105.)

Archives de la guerre. Princesse Elisa à l'empereur et au ministre de la Guerre. Florence 20 décembre.

Elisa qui avait ordonné de faire les réparations indispensables au ravelin de Sainte-Marie à Livourne et de mettre la place à l'abri d'un nouveau coup de main, avait demandé en outre à l'empereur l'autorisation d'abattre toutes les maisons du faubourg qui dominaient les remparts. Comme la destruction de ces maisons aurait coûté plusieurs millions, l'empereur refusa d'y consentir (*Archives de la guerre*) : Le ministre de la Guerre à la grande-duchesse de Toscane, Paris le 2 janvier 1814.

Cinq jours plus tard l'empereur revenait encore sur la question des fusils et sur la conduite à tenir à l'égard des Napolitains.

« Ma Sœur, il ne faut donner aucuns fusils aux Napolitains. Faites diriger sur Gênes les fusils qui sont à Porto-Ferrajo et ceux qui sont à Livourne. Envoyez-les en toute diligence à Alexandrie pour armer les conscrits. Les intentions du roi me paraissaient extravagantes. Vous ne devez souffrir d'aucune manière qu'il prenne le gouvernement civil. S'il vient dans cette intention, il ferait mieux de rappeler ses troupes et de rester dans ses Etats. N'obtempérez a aucun viol de caisse. Si le roi vous déclare la guerre, la France n'est pas encore morte et une trahison aussi infâme, si elle pouvait exister, retomberait sur son auteur. Je compte dans cette circonstance sur votre caractère : que le roi vous emprisonne ou vous tue; mais ne souffrez pas qu'on manque à la nation..... »

(*Correspondance* t. 26, n° 21034, l'empereur à Elisa Napoléon grande-duchesse de Toscane, Paris 25 décembre 1813.)

A propos de la marche et des positions des troupes napolitaines Gabriele Pepe donne, dans une de ses Notes datée de Bologne le 22 décembre, les indications suivantes :

« La 1re division a quitté Rome. La 1re brigade passant par les Marches

va se réunir à la 2e division venant des Abruzzes. La 2e brigade est en Toscane et je l'ai laissée à Florence. La garde royale et une grande partie de la réserve sont à Rome où est arrivé le jour de mon départ (le 18) le 9e de ligne, un régiment que le roi n'avait pas jusqu'ici fait sortir du royaume et qui, en raison même des éléments[1] dont il se compose, ne peut manquer de déshonorer notre nation... »

(Baron A. Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica, III-IV*, 643.)

ANNEXE XXVIII

(P. 273)

Rapport du colonel Armandi

Il est curieux de rapprocher de la lettre que le vice-roi écrivait le 20 décembre au Ministre de la Guerre, le rapport suivant que le colonel Armandi adressait au général Fontanelli de Forli le 22 décembre 1813, (*R. Archivio di Stato. Milan. Appendice Storia* 48) et dans lequel se trouvent énoncés des faits que nous croyons inconnus et qui méritent d'autant plus d'être consignés qu'ils confirment les appréhensions du vice-roi.

« J'ai rendu compte, écrit le colonel Armandi, dans mon rapport du 19 courant du passage du colonel de Bauffremont, chargé par Murat, d'entrer en communication avec l'ennemi et de se rendre au quartier-général Autrichien. Je l'ai empêché de passer et le colonel de Bauffremont a dû retourner à Ancône.

« Le 21, M. de Couchy est arrivé ici accompagné d'un courrier de cabinet napolitain. Il s'est présenté d'abord chez le préfet, puis chez moi. Il était porteur de l'ordre suivant :

« Nous, Joachim Napoléon, commandant l'armée en Italie, ordonnons à toutes les autorités civiles et militaires, tant napolitaines qu'italiennes, aux préfets et sous-préfets, *notamment à celui de Rimini*, de faciliter le passage *aux avant-postes ennemis* de M. de Couchy, Notre secrétaire chargé d'une mission importante, et Nous les rendons personnellement responsables de tout retard. Naples, le 17 décembre 1813. »

« J'ai fait à M. de Couchy les mêmes difficultés qu'au colonel de Bauffremont. J'ai cependant dû consentir à le laisser passer, mais par des points où il n'y avait pas d'avant-postes, par la route de Bagno Cavalli. Craignant d'amener un conflit entre les deux gouvernements, je n'ai pas cru pouvoir faire plus. *Il semble que les dépêches de M. de Couchy sont adressées au quartier-général autrichien et aux ministres du roi à Vienne et à Munich.* Couchy affirme que les troupes napolitaines se mettront bientôt en marche vers le Rubicon. Le vice-roi a écrit dans ce sens au général Pino et compte sur l'appui des Napolitains. Cependant de Couchy a envoyé un exprès à Ravenne au commandant autrichien pour demander une sauvegarde, bien qu'il eût déjà un passeport autrichien. J'ai su que le colonel de Bauffremont, parti d'Ancône pour Sinigaglia, s'était rendu de là à Ferrare. De Couchy ne partira qu'après le départ de l'estafette. »

---

1. Ce régiment était presque exclusivement composé de condamnés et de forçats.

ANNEXE XXIX (P. 276). — *Itinéraire du mouvement ordonné par sa Majesté le roi de Naples, 17 décembre 1813.*

	3e RÉGIMENT de Chevau-légers 3 escadrons 740 hommes 660 chevaux	2e RÉGIMENT d'infanterie légère 2 bataillons 2000 hommes	ARTILLERIE 1re division 10 bouches à feu 44 voitures	1er RÉGIMENT de ligne 2 bataillons 2000 hommes	1er RÉGIMENT de Chevau-légers 2 escadrons 680 hommes 580 chevaux	HUSSARDS de la garde 2 escadrons 580 chevaux Quartier général	CHEVAU-LÉGERS de la garde 3 escadrons 600 chevaux Artillerie à cheval de la garde	CUIRASSIERS de la garde 2 escadrons 300 chevaux Gardes du corps 1 escadron 100 chevaux	CANONNIERS de marine et sapeurs 2 bataillons 1600 hommes	9e RÉGIMENT d'infanterie de ligne 3 bataillons 2500 hommes	PARC DE RÉSERVE D'ARTILLERIE, AMBULANCE	
											1re Division	2e Division
Décembre												
20	Serravalle					Monterosi						
21	Tolentino	Nocera				Civita Castellana	Monterosi					
22	Recanati	Castuccio				Narni	Civita Castellana	Monterosi				
23	Ancône	Cagli	Serravalle	Nocera		Terni	Narni	Civita Castellana				
24	(Séjour)	Fossombrone	Tolentino	Castuccio	Serravalle	Spoletto	Terni	Narni	Monterosi			
25	Sinigaglia	Pesaro	(Séjour)	Cagli	Tolentino	Foligno	Spoleto	Terni	Civita Castellana	Monterosi		
26	Fano		Recanati	Fossombrone	Recanati		Foligno	Spoletto	Narni	Civita Castellana	Monterosi	
27			Ancône	Pesaro	Ancône			Foligno	Terni	Narni	Civita Castellana	Monterosi
28			Sinigaglia		Sinigaglia				Spoletto	Terni	Narni	Civita Castellana
29			Fano		Fano				Foligno	Spoletto	Terni	Narni
30										Foligno	Spoletta	Terni
31											Foligno	Spoletto
1er janvier 1814												Foligno

Archives de la Guerre. Envoyé par le lieutenant-général Aymé, chef d'état-major général de l'armée napolitaine, le 19 décembre, au général Miollis. Reçu à Rome le 20 décembre au soir.

ANNEXE XXX

(P. 288)

jio Archivio di Stato Milan. Appendice Storia 47. Colonel Armandi
·néral Fontanelli : Imola, 26 décembre. Le colonel rendait compte
ıinistre qu'il avait été attaqué à 7 heures du matin et que le
nandant des avant-postes avait aussitôt abandonné son poste. Le
ıel s'était porté à la rencontre de Gavenda en avant de Forli et
t arrêté pendant une heure. Les 2 canons qu'il avait mis en bat-
aux portes de la ville ayant été réduits au silence, il avait fait fer-
:es portes et pris des mesures défensives et ses dispositions de
ite sur Faenza. A l'approche de l'ennemi, il s'était replié avec le co-
Scotti et avait pris position hors de Forli derrière le Montone. « La
alerie autrichienne s'avança aussitôt et la plus grande partie des
lats s'enfuit en jetant ses armes. » Le colonel fit former le carré aux
nes du 53ᵉ ; mais les conscrits, pris de terreur, avaient ouvert le
, laissant les deux colonels et les gendarmes recevoir seuls la charge
cavalerie autrichienne, à la suite de laquelle « découragés par l'im-
bilité de se servir de leurs soldats », les deux colonels avaient dû
tirer sur Imola.
Ibidem, général Paolucci, chef d'état-major de la 4ᵉ division militaire
·néral Fontanelli Bologne 28 décembre soir. Le général « ajoute
ignore ce que fera le général napolitain Pignatelli et s'il va nous
nir ».
onel Scotti au général Paolucci, Bologne, 26 décembre, 3 heures
›ir (*Ibidem*). Il lui annonce que le détachement napolitain, qui
à Imola, s'était dirigé sur Lugo Bagnacavallo, y avait parlementé
les Autrichiens et avait envoyé un de ses officiers à Ravenne.
lem. Général Paolucci au général comte Fontanelli ; Bologne,
·cembre. Le colonel Armandi avait informé de plus Paolucci qu'il
t adressé à Imola au général Pignatelli et lui avait demandé de con-
r avec lui à la défense de ce point. Le général s'était contenté de lui
ıdre qu'il s'en chargeait seul et qu'il avait expédié un courrier au
:al Filangieri à Florence pour l'inviter à accélérer sa marche. Aussi,
›remière nouvelle de la retraite d'Armandi sur Imola, Paolucci, lui
·il envoyé l'ordre (*Ibidem*) (général Paolucci au colonel Armandi,
;ne, 27 décembre, une heure du matin) de rester à Imola, de n'en
r que s'il y était contraint par la force, de couper la route, de bar-
er la ville, d'appeler à lui la garde nationale et de tenir assez long-
s pour que le général Pino puisse le faire soutenir dès son retour
:rone où il s'était rendu auprès du vice-roi. Ces recommandations
ıt d'ailleurs inutiles et inexécutables. Dès le lendemain (*Ibidem*)
ral Paolucci au général Fontanelli ; Bologne, 27 décembre), Ar-
li prévenait le général qu'il avait évacué Imola, pour se replier sur
;ne et qu'il s'était arrêté à San-Lazzaro (sur la Via Emilia).
trouve à ce sujet quelques données intéressantes dans les *Notes*
ıbriele Pepe. Parlant de la marche des Autrichiens sur Ravenne et
orli, il s'écrie : « « La voie Emilienne est donc occupée (par les
chiens), et nous voilà privés de communications avec Ancône et

avec l'armée. Le général (Pignatelli, a écrit de suite au général Filangieri à Florence, lui ordonnant « de se mettre en marche avec sa brigade pour défendre Bologne dans le cas où les Allemands voudraient occuper cette ville. On a envoyé 200 hommes à Imola en prescrivant à leur chef de déclarer aux Autrichiens, s'ils se présentaient devant ses postes, que le pays était occupé par les Napolitains qui sont en train de devenir leurs alliés ».

Parlant ensuite de l'état du pays et de l'opinion publique, Pepe ajoute :

« Toute la population est consternée et réclame l'arrivée de l'armée napolitaine... On déteste les Français, on aspire à la liberté. On a peur des Autrichiens; on nous aurait en horreur si nous embrassions le parti de la France. Les gens bien pensants voudraient nous voir arborer *le drapeau de l'Italie, une et indépendante.* Le peuple hésite à se prononcer entre la haine pour la France et la crainte de la domination autrichienne. Les prêtres intriguent et manœuvrent en faveur du pape. A Faenza on s'est déclaré pour l'Autriche. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le roi perd un temps précieux. L'armée napolitaine devrait être arrivée depuis longtemps et être déjà maîtresse de pays qui sont si bien disposés pour nous. Mais elle n'arrive pas et l'enthousiasme et les sympathies qu'on avait pour nous se refroidissent à mesure que le découragement fait de jour en jour des progrès dans les esprits. »

Baron A. Lumbrozo, *Miscellanea Napoleonica*, III, IV, 646-647; Gabriele Pepe, *Galimatias*.

ANNEXE XXXI (p. 288). — *Itinéraire du mouvement ordonné le 25 décembre 1813* ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

	1er RÉGIMENT de Chevau-légers 3e id. 2e d'Infantie légère Artie 1re division 1er Régt de ligne	3e RÉGIMENT d'infantie légère 2e Régt de ligne 6e id. 8e id. Artie de la divon	HUSSARDS DE LA GARDE 2 escadrons 300 chevaux	CHEVAU-LÉGERS Artillerie légère de la garde 850 hommes 1.050 chevaux	CUIRASSIERS et GARDES DU CORPS 400 hommes 500 chevaux	SAPEURS ET CANONNIERS de la marine 2 bataillons 1.350 hommes	9e RÉGIMENT d'infie de ligne 3 bataillons 2.300 hommes	PARC ET RÉSERVE D'ARTILLERIE 1re division	PARC ET RÉSERVE D'ARTILLERIE 2e division
Déc. 1813									
28 —			Serravalle						
29 —			Tolentino	Serravalle					
30 —	Pesaro	Sinigaglia	Recanati	Tolentino	Serravalle				
31 —	Rimini	Pesaro et Fano	Ancône	Recanati	Tolentino				
1er janv.			Sinigaglia	Ancône	Recanati	Serravalle			
2 —			Pesaro	Sinigaglia	Ancône	Tolentino	Serravalle		
3 —			Rimini	Pesaro	Sinigaglia	Recanati	Tolentino	Serravalle	
4 —				Rimini	Pesaro	Ancône	Recanati	Tolentino	Serravalle
5 —					Rimini		Ancône	Recanati	Tolentino
6 —								Ancône	Recanati
7 —									Ancône

ANNEXE XXXII

(P. 317)

NEIPPERG (Adam, Albert, comte de), né à Vienne le 8 avril 1765, mort à Parme, le 22 février 1829, où il remplissait les fonctions de chevalier d'honneur de l'archiduchesse Marie-Louise, duchesse de Parme, qu'il avait épousée morganatiquement. Elève de la Karlschule à Stuttgart, entré au sevice à l'âge de seize ans comme cadet au 6e régiment de hussards, reçut le baptême du feu à Mesnil Saint-Blaise sur la Meuse dans une affaire contre les patriotes du Brabant, se distingua à Jemmappes (6 novembre 1792), à Neerwinde, Louvain, Valenciennes en qualité d'enseigne. Nommé sous-lieutenant et blessé d'un coup de sabre au combat de cavalerie de Cerffontaine, Neipperg fut promu lieutenant au choix hors tous dans son régiment. Passé dans l'état-major en 1798 et attaché au feldzeugmeister comte Kaunitz il assista à toutes les affaires qui eurent lieu pendant les premiers mois de 1794.

Chargé le 1er septembre de cette année de porter avec une escorte de 20 uhlans et de 12 hussards des instructions confidentielles aux commandants des places de Berg-op-Zoom, Breda, Gertruydenburg-Bois-le-Duc et Grave et des dépêches à l'armée anglaise établie derrière l'Aa, Neipperg réussit à s'acquitter de cette délicate mission ; mais à son retour tous les chemins étant occupés par les Français il fut fait prisonnier près du village de Doelen le 14 septembre, après avoir reçu huit blessures et perdu connaissance. Après un an de captivité, on le retrouve le 29 octobre 1795 à l'attaque des lignes de Mayence où il est nommé capitaine. Envoyé à l'armée d'Italie il prend part à tous les combats qui amènent la levée du siège de Mantoue et passe après la retraite de d'Alvinzy à l'état-major du feld-maréchal-lieutenant Loudon.

Les services signalés qu'il rend pendant la campagne de 1799 jusqu'au traité de Lunéville lui valent en 1801 la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse. Placé à l'état-major du général baron Wukassowich, il prend part à la prise de Rocca d'Anfo et la bataille de Cassano, rédige, après une reconnaissance préalable, les dispositions qui obligent la division Serrurier à mettre bas les armes à Verderio. Nommé major après la prise de Milan, puis chef d'état-major du corps d'armée du feld-maréchal-lieutenant Keim à Turin, il est chargé de l'organisation des troupes piémontaises. En avril 1800, au moment où Mélas se porte vers la rivière de Gênes il enlève, les ouvrages du Mont-Cenis, se distingue à Marengo, est envoyé après la bataille pour demander un armistice à Bonaparte et accompagne en juillet 1800 le feld-maréchal-lieutenant comte Saint-Julien pendant sa mission à Paris où le général discute les conditions du traité de paix. En 1805 Neipperg, alors lieutenant-colonel, fait encore partie de l'armée d'Italie et se fait remarquer aux combat d'arrière garde du Tagliamento, de Cormons et d'Idria. Colonel du 1er régiment de hussards en 1806, général-major le 24 mai 1809, aide de camp général de l'archiduc Ferdinand d'Este et en 1811 ministre à Stockholm, il exerce en 1813 le commandement par intérim de la 2e division légère qu'il conserve jusqu'à l'arrivée du feld-maréchal-lieutenant comte

Bubna. Nommé feld-maréchal-lieutenant après la bataille de Leipzig le 20 octobre 1813, il reçoit la croix de commandeur de Marie-Thérèse en récompense des servicees qu'il a rendus à l'armée de Bohême.

En janvier 1814, il signe le traité d'alliance avec Murat et fait partie de l'armée d'Italie jusqu'au premier traité de Paris, prend part au congrès de Vienne en qualité de plénipotentiaire de l'archiduchesse Marie-Louise, duchesse de Parme, à la personne de laquelle il est attaché depuis le 15 mars 1815. Appelé au commandement du I[er] corps d'armée pendant la campagne contre Murat, il signe, le 20 mai, avec Carascosa la capitulalion à la suite de laquelle il entre dans la nuit du 21 au 22 mai à Naples, où il remplit jusqu'à la fin de mai les fonctions de gouverneur militaire. Revenu à Parme il ne quitta plus le duché jusqu'à sa mort que pour prendre au printemps de 1821 le commandement des troupes antrichiennes de la rive droite du Pô, dont la marche sur Tortone suffit pour rétablir l'ordre en Piémont.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und seine Mitglieder*, t. II *et K. K. Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXIII

(p. 321)

SITUATION ET EFFECTIFS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE D'ITALIE

Du 1[er] *au* 10 *janvier* 1814. *K. u. K. Kriegs-Archiv*, I, 245

Cet effectif se décomposait comme suit :

						Aux hôpitaux	
	Bataillons	Compagnies	Escadrons	Hommes	Chevaux	Officiers	Hommes
Sommariva... Radivojevich..	13	81	6	10.393	816	17	2.063
D[on] Pflacher...	12	70	—	11.230	—	14	1.095
D[on] Marziani...	12	68	12	9.218	1.521	31	2.427
D[on] Merville...	4	20	12	4.483	1.836	2	178
D[on] Marschall..	18	108	12	18.419	1.520	22	3.168
B[es] Bogdan.... Csivich Nugent. Tomasich.....	15	82	9	15.206	1.309	9	1.547
TOTAL..	74	429	51	68.949	7.002	95	10.478

ANNEXE XXXIV

(p. 321)

SITUATION DES TROUPES COMPOSANT L'ARMÉE D'ITALIE

(1er *janvier* 1814)

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL (QUARTIER A VÉRONE)

S. A. I. le prince Eugène Napoléon..	Commandant en chef.
Comte Vignolle....................	Chef d'état-major général.
De Marzy.........................	Sous-chef.
Frangipani, chef d'escadron........	Officiers à la suite de l'état-major
Baccarini, chef de bataillon........	
Saint-Laurent, général de division...	Commandant l'artillerie.
Ravichio, colonel..................	Chef d'état-major.
Moydier, colonel..................	Commandant le génie.
Beaufort d'Hautpoul, chef de bataillon.	Chef d'état-major.
Petit, chef d'escadron..............	Commandant la gendarmerie
Jaymebon, chef de bataillon........	Vaguemestre général.
Pradel, chef de bataillon...........	Inspecteur aux revues.
Regnault, chef de bataillon.........	Ordonnateur en chef.
Comte d'Anthouard, gén. de division.	Aides de camp du prince Eugène
Triaire, général de brigade.........	
Gifflenga, général de brigade.......	
La Croix, colonel.................	
Bataille, id.	
Labedoyère, id.	
Tascher de la Pagerie, chef d'escadon.	
Mejan, chef d'escadron.............	
Lafaye, chef de bataillon...........	Aides de camp du comte Vignolle
Menard, capitaine................	
Bedrines.........................	Capitaines-adjoints à l'état-major général.
Devère..........................	
Hantz...........................	
Crotti...........................	
Mastrovitch......................	
Corradini........................	
Picchioni........................	
Moreau, capitaine.	
Fourcade, commissaire des guerres.	
Latouche, adjoint.	
33 officiers.	

PREMIÈRE LIEUTENANCE

Commandée par le lieutenant-général comte Grenier

Bazin de Fontenelle, adjudant-commandant, chef d'état-major.
Ernouf, chef de bataillon........... } Adjoints à l'état-major.
Gama, capitaine.................... }
Bernard, major command[t] l'art[ie].... }
Juge, sous-inspecteur aux revues.
Alberti, commissaire des guerres.
7 officiers.

Quartier général à Isola-Porcarizza

2[e] *division d'infanterie* (1[re] *lieutenance*) 1[er] *janvier* 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Rouyer.....	Oppeano.
	Adjudant-command[t] chef de l'état-major.	Bossi........	—
	Capitaine-adjoint....	Violette.....	—
1[re] brigade.	Général de brigade..	Schmitz.....	Isola-Porcarizza.
2[e] brigade.	Général de brigade..	d'Arnaud....	Valese.
	Aides de camp.......	Desmailly...	—
		Doins.......	—
	Command[t] l'artillerie.	Brossard, chef de bataillon.	Oppeano.
	Command[t] le génie..	Fallot, capit.	—
	Comm[aire] des guerres.	Muguet......	—

10 officiers.

Quartier général à Oppeano.

SITUATION DES TROUPES

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES OU COMBATTANT EN LIGNE				ABSENTS AVEC SOLDE				ABSENTS SANS SOLDE		EFFECTIFS PAR BATAILLONS		
			Officiers	S.-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Officiers	S.-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Hôpitaux Congé	Pr.sonniers	Officiers	S.-Officiers Soldats	Chevaux
1re	9e régt d'inf. de ligne Broussier, colonel	1er	23	482		Isola Porcarizza.	1	26		Fort de Vérone	305		26	919	2
		2e	21	493		id.	1	14		id.	287		22	876	2
		3e	18	460		id.					14		21	471	2
		Artie	2	45	48	id.					9		2	54	48
	28e 1/2 brigade: 52e de ligne.	6e	21	838	2	Roverchiara					162		21	1.010	2
	28e 1/2 brigade: 67e id.	6e	19	836	2	Ronco					215		21	1.049	2
2e	35e régt d'inf. de ligne Figié, colonel	1er	38	586	2	Santa-Maria		40		Venise et Osopo	208		39	833	2
		2e	23	548	2	id.		18		id.	231		24	796	2
		3e	24	542	2	id.		42		id.	269		25	852	2
		Artie	2	43	41	id.							2	43	43
	1er régt étranger Melfort, colonel	1er	31	569	2	Valese	1	18		Florence et Bologne	73		33	659	2
		2e	17	496	2	id.	1	27		id.	123		18	646	2
		3e et 4e	22	380	2	id.	3	26		id.	216		28	619	2
		Artie	2	63	39	id.					3		2	66	41
	2e d'artillerie à pied	4e cie	2	94		id.					24		2	118	
	4e id. à cheval	5e cie	2	83	95	Roverchiara					20		2	103	95
	10e bon ppal du train	4e cie	2	130	211	Valese					16		2	146	215
		6e cie		33	67	Roverchiara								33	67
	Train des équipages	9e bon	1	52	82	id.etOppeano							1	32	84
			270	6.783	599		7	211			2.175		291	9.305	615

division d'infanterie (1re *lieutenance*), 1er *janvier* 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division...	Marcognet.......	Legnago.
	Aide de camp........	Binet de Jasson..	—
	Capitaine-adjoint....	Mordret.........	—
1re brigade.	Général de brigade..	Jeanin...........	—
	Aide de camp.......	Franqueville.....	—
2e brigade.	Général de brigade..	Deconchy........	Castagnaro
	Aide de camp........	Deconchy, capit..	—
	Commandt l'artillerie.	Decollières......	Legnago
	Commandt le génie..	Belmas..........	—
	Commaire des guerres.	Lacoste..........	—

10 officiers.

Quartier général à Legnago

SITUATION DES TROUPES

Numéros des brigades	Désignation des régiments	Numéros des bataillons	Présents sous les armes ou combattant en ligne: Officiers	S.-Officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Absents avec solde: Officiers	S.-Officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Absents sans solde: Hôpitaux Congé	Prisonniers	Effectifs par bataillons: Officiers	S.-Officiers Soldats	Chevaux
1re	29e 1/2 brig. prov. Baudoin, major: 6e de ligne.	8e	16	437	2	Legnago					232	102	18	769	2
	20e id.	4e	13	840	2	id.					404		17	1.242	2
	101e id.	6e	12	840	2	St-Pietro di Legnago	2	39		Palmanova	275		19	1.149	2
	31e 1/2 brig. prov. Moreau, major: 131e de ligne.	2e	17	289	2	Brescentino	1	11		Vérone	180	40	22	516	2
	132e id.	2e	19	334	2	id.					194	44	21	570	2
2e	36e infanterie légère.	2e	22	491	2	Castagnaro					323		23	813	2
	102e infanterie de ligne. Wauthier, major.	3e	17	526	2	San Bartolomeo		13		Vérone	289	23	22	846	2
		6e	15	495	2	id.	1	25		et Mantoue	282	65	20	863	2
	106e infanterie de ligne. Poudret de Sevret, col.	1er	26	682	2	Castagnaro					341	74	28	1.095	2
		2e	15	685	2	id.					272	86	17	1.041	2
		Artie	2	43	53	id.					9		2	52	53
	2e régt d'artie à pied.	6e cie	3	103		Legnago					15		3	118	
		25e cie	3	104		id.					15		3	119	
	10e bataillon principal du train.	5e cie	1	127	218	id.					16		1	143	218
		6e cie	1	50	84	id.					4		1	54	84
	Train des équipages.	9e bat.	1	51	81	id.							1	51	81
			183	6.097	456		4	88			2.853	434	218	9.441	456

6e division d'infanterie (1re lieutenance) 1er janvier 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division...	Zucchi..........	Mantoue.
	Aide de camp........	Pavoni..........	—
	Capitaines-adjoints...	Ferraris.........	—
		Della Casa.......	—
1re brigade.	Général de brigade....	Saint-Paul.......	Attendu à Mantoue.
2e brigade.	— — —	Paolucci.........	Mantoue.
	Sous-insp^r aux revues.	Mantovani.......	—
	Comm^aire des guerres.	Severoli.........	—
8 officiers.			

Quartier général à Mantoue

Numéros des brigades	DÉSIGNATION DES RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES OU COMBATTANT EN LIGNE				ABSENTS SANS SOLDE		EFFECTIFS PAR BATAILLONS		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
1er	1er d'Infie légère, Ambrosi, colonel	2e	22	390	2	Mantoue	82		22	472	2
		3e	19	374	2	id.	39		19	413	2
	2e d'Infie légère, Varese, colonel	3e	18	357	2	id.	27		18	384	2
		4e	13	349	2	id.	23		14	371	2
	Régt de volontres Félici, major	1er	21	255	2	attendu de Milan			21	255	2
		2e	17	230	2	id.			17	230	2
2e	4e Infie de ligne, Ceccopieri, colel	3e	18	301	2	Mantoue	33		18	344	2
		4e	16	203	2	id.	23		16	226	2
	5e Infie de ligne, Olini, colonel	1er	27	400	2	id.	92		27	492	2
		2e	30	308	2	id.	71		32	377	2
	Artie à pied italienne.	6e cie	2	71		id.	11		2	82	
	Train italien.	1er bie	2	94	177	id.			2	94	177
			205	3.332	193		401		208	3.730	197

DEUXIÈME LIEUTENANCE

Commandée par le général de division comte Verdier

De Querelles, adjudant-commandant, chef d'état-major.
Le Caille, chef de bataillon.............. } Adjoints à l'état-major.
Maupain, capitaine....................... }
Jarry, — .... }
5 officiers.

Quartier général à Vérone

1re *division d'infanterie* (2e *lieutenance*), 1er *janvier* 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Quesnel........	Veronette.
Aides de camp.	Chef de bataillon.....	Carrogis........	—
	Capitaine............	Ricard..........	—
	Adjudant-commandt chef d'état-major...	Dupin..........	—
	Capitaine-adjoint....	Ponteaux.......	—
1re brigade.	Général de brigade..	Campi..........	—
	Aide de camp.......	Ferrey..........	—
	Commandt l'artillerie.	Faure, capitaine.	—
	Commandt le génie..	Depigny, lieutent	—
	Commaire des guerres.	Boulongue	—

10 officiers.

Quartier général à Veronette

Numéros des brigade	DÉSIGNATION DES RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES OU COMBATTANT EN LIGNE				ABSENTS SANS SOLDE		EFFECTIF PAR BATAILLONS		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
1re	92e rég. infanterie de ligne. Tissot, colonel	1er	25	730	2	St-Michel	228	17	25	975	2
		2e	20	703	2	id.	163	35	20	901	2
		3e	21	676	2	id.	208	35	21	919	2
		artie	2	36	36	id.	9		2	45	40
	30e 1/2 brigade Verhost major: 1er Inf. lég.	3e	15	1.132	2	id.	217		15	1.349	2
	14e id.	8e	17	586	2	St-Félix	245		18	830	2
	10e de lig.	3e	16	558	2	hauteurs de Vérone	159	5	16	722	2
2e	35e d'inf. légère.	3e	23	610	4	Salo	157		25	765	4
	84e rég. infanterie de ligne. Pégot, colonel	1er	20	614	2	Saint-Léonardo	303	12	29	926	2
		2e	20	522	2	id.	151	9	20	682	2
		3e	20	505	2	id.	196	11	21	711	2
		artie	2	42	49	id.	6		2	48	49
	4e artie à pied.	9e cie	3	104		Véronette	9		3	113	
	4e artie à cheval.	4e cie	3	89	81	id.	4		3	93	88
	5e bon *bis* du train.	7e cie	1	100	156	id.	9		1	109	158
	10e bon ppal train	1re et 2e cie	1	78	140	id.	9		1	87	142
	Train des équipages.	9e cie	1	57	78	id.			1	57	80
			210	7.142	562		2.073	124	223	9.332	579

3e *division d'infanterie* (2e *lieutenance*) 1er *janvier* 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Fressinet........	Vérone.
	Aides de camp.......	Arnould, ch. de bon	—
		Cottin, capitaine..	—
	Chef de baton adjoint.	Dauxion-Lavaysse.	—
1re brigade.	Général de brigade..	Forestier........	—
	Commandt l'artillerie.	Audry, chef de bon.	—
	Commaire des guerres.	Dubuisson.......	—

7 officiers.

Quartier général à Vérone.

Numéros des brigades	Désignation des régiments	Numéros des bataillons	Présents sous les armes ou combattant en ligne				Absents sans soldes		Effectifs par bataillons		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
1re	25e 1/2 brig. prov. Fournier, major — 1er de lig.	2e	22	437	2	Vérone	112		22	549	2
	16e id.	3e	19	523	2	id.	210		21	731	2
	62e id.	4e	22	548	2	id.	4[illegible]		22	597	2
	12e Infie de lig. Merdier, major	3e	16	491	2	Ferrare	224		21	710	2
		6e	13	899	2	San-Léonardo	287		18	1.181	2
	7e d'infie de lig.	6e	17	810	2	Zevio	227		17	1.037	2
2e	53e Infie de lig. Grosbon, colonel (*blessé*)	1er	30	459	2	Vérone	158		30	617	2
		2e	16	443	2	id.	147		18	588	2
		3e	18	450	2	id.	257		18	707	2
		artie	2	40	34	id.	9		2	49	34
	4e Artie à pied.	19e cie	3	104		id.	13		3	117	
	7e bon *bis* du train.	8e cie	1	93	153	id.	1		1	94	153
			179	5.297	205		1.694		193	6.977	205

5[e] *division d'infanterie* (*italienne*) (2[e] *lieutenance*) 1[er] *janvier* 1814

ÉTAT-MAJOR DE LA DIVISION

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Palombini.......	Bussolengo.
	Aides de camp.......	Molinari, chef d'esc[on].	—
		Delaage.........	—
	Adjudant-command[t] chef d'état-major...	Casella.........	—
	Adjoints............	Teulié, ch. d'esc[on].	—
		Corbella, capit[ne]..	—
		Muscat, lieutenant	—
		Litta, lieutenant..	—
1[re] brigade.	Général de brigade..	Rougier.........	Caprino.
	Capitaine...........	Bagnalasta.......	—
2[e] brigade.	Général de brigade..	Galimberti.......	Bussolengo.
	Aide de camp.......	Parodi, lieutenant	—
	Command[t] l'artillerie.	Beroaldi, major..	—
	Command[t] le génie..	Vaccani, ch. de b[on].	—
	Sous-insp[r] aux revues.	Chiarle..........	—
	Comm[aire] des guerres.	Cuttoli...........	—
16 officiers.			

Quartier général à Bussolengo

Numéros des brigades	Désignation des régiments	Numéros des bataillons	Présents sous les armes ou combattant en ligne: Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Absents sans solde: Hôpitaux Congé	Prisonniers	Effectif par bataill[on]: Officiers	Sous-officiers Soldats
1re	3e d'infie légère, Bianchi, colonel	2e	26	436	2	Caprino	610		26	1046
		3e	20	405	2	id.	307		20	712
	2e d'infie de lig., Dubois, colonel	1er	27	403	4	Bussolengo	251		27	654
		3e	17	387	4	id.	270		17	657
		4e	15	342	4	id.	308		15	650
2e	3e d'infie de lig., Rossi, colonel	1er	26	477	8	Rivoli	165		29	639
		2e	17	468	2	id.	160		17	628
		3e	15	465	2	id.	137		15	622
	Marguery, major: 6e de lig.	2e bis	12	535	2	Pazzon	25		12	560
	Marguery, major: Garde de Milan	1er	20	450	2	Sega partie à Milan	52		20	502
	Drag. Napoléon.	5e	9	146		Piovezzano	15		9	161
	Artillerie à pied.	5e cie	4	87	170	Rivoli	18		4	105
	Artie à cheval.	1re cie	5	97	95	Bussolengo			5	97
	1er bon du train.	2e cie	2	96	183	Rivoli	8		2	104
		5e cie	2	109	180	Bussolengo	2		2	111
	1er bon sapeurs.	2e cie	3	71	6	Rivoli	18		3	89
	1er bon transpts.	3e cie	3	84	170	Rivoli et Bussolengo	11		3	95
			223	5.058	844		2.377		226	7.432

GARDE ROYALE (RÉSERVE)

(1er *janvier* 1814)

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Chef de l'état-major.	Badalassi, chef de bon.	Vérone.
	Capitaines adjoints.	Dodici	—
		Banchi	—
³brigade.	Général de brigade..	Lechi	—
	Aide de camp	Dalmas, lieutenant..	—
	Commandt l'artillerie	Miserocchi, capitaine.	Villafranca.
	Sous-inspr aux revues	Viglezzi	Vérone.
	Commaire des guerres	Gini	—

8 officiers.

GARDE ROYALE (RÉSERVE)

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des bataillons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES OU COMBATTANT EN LIGNE				ABSENTS AVEC SOLDE				ABSENTS SANS SOLDE		EFFECTIF		
			Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
	Cie de garde d'honneur Ré, chef d'escadron.		8	111	140	Castelnuovo		6		Mantoue	2		2	119	140
	Vélites royaux.	1er	27	517	8	Vérone	2	18		id.	103		29	638	8
	Infanterie de ligne.	1er	24	512	2	id.		1		id.	9		24	522	2
	Régt de chass. à pied. Peraldi, colonel.	1er	30	559	7	id.		4		id.	128		31	691	7
		2e	18	508	6	id.		3		id.	122		18	633	6
	Dragons.	1er	14	150	184	Povegliano		1		id.	2		14	153	184
		2e	7	130	151	id.		4		id.	2		7	136	151
	Cie d'artillerie à pied.		4	74		Villafranca					1		4	75	
	Id. id. cheval.		3	53	57	id.					1		3	54	65
	Train d'artillerie.	1er et 2e	4	219		id.					2		4	221	336
	Compagnie de marins.		3	86		Peschiera					6		3	92	
	1er bataillon de transprts.	4e	3	85		Vérone et Villafranca					13		3	98	153
			145	3.004	555		2	37			391		148	3.432	1.052

Cavalerie (1er janvier 1814)

BRIGADES	GRADES	NOMS	EMPLACEMENT
	Général de division..	Mermet..........	S.-Giovanno-Lupatoto.
	Adjudant-commandt chef d'état-major...	Derivaux	—
1re brigade.	Général de brigade..	Rambourgt (ital.).	Vigo.
2e brigade.	Général de brigade..	Bonnemains.....	S.-Giovanno-Lupatoto.
	Aides de camp......	Serreville........	—
		Olivier...........	—
3e brigade.	Général de brigade..	Perreymond......	Bovolone.
	Aide de camp.......	Châteauneuf......	—
	Commandt l'artillerie.	Holsmann, major.	Villafontana.
	Commaire des guerres.	Pointcevalle......	S.-Giovanno-Lupatoto

10 officiers.

Numéros des brigades	DÉSIGNATION des RÉGIMENTS	Numéros des escadrons	PRÉSENTS SOUS LES ARMES				ABSENTS AVEC SOLDE				ABSENTS SANS SOLDE		EFFECTIF		
			Officiers	S.-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Officiers	S.-officiers Soldats	Chevaux	EMPLACEMENT	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	S.-officiers Soldats	Chevaux
	3e Régt de chasseurs italiens.	1er	16	91	115	Vigo					4		16	95	115
		2e	8	97	88	id.					16		8	113	88
		3e	7	98	108	id.					3		7	101	108
		4e	7	85	83	id.		17	22	Palmanova	7		7	109	105
	19e Régt de chasseurs.	5e	9	146	171	Cerea	1	30	32	Venise	20		10	196	203
		6e	6	146	165	id.	1	41	44	et Palmanova	10		7	197	209
	4e Régt de chass. ital.	3e	12	108	137	San-Giovanni, Lupatoto	1	12	13	Palmanova	15		13	135	150
		4e	7	103	125	id.	3	6	19	id.	17		10	126	144
	31e Régt de chasseurs.	1er	16	234	272	Zevio		1	1	id.	24		16	259	273
		2e	8	210	223	id.		6	5	id.	13		8	229	228
		3e	8	193	114	id.		3	3	id.	20		8	216	217
		4e	3	111	115	id.					4		3	115	115
	1er Régt de hussards.	1er	13	226	257	Bovolone		4	4	id.	12		13	242	261
		2e	8	183	203	id.		4	4	id.	7		8	194	207
		3e	7	187	103	id.		3	3	id.	11		7	201	206
		4e	6	157	169	id.					1		6	158	169
	Dragons de la reine.	1er	13	143	194	Villafontana					21		13	164	194
		2e	8	98	123	id.					32		8	130	123
		3e	8	98	119	id.					10		8	114	119
	4e Regt artie à cheval.	6e cie	3	90	100	id.					9		3	99	100
	6e Bon ppal train d'artie.		1	65	121	id.							1	65	121
			174	2.869	3.305		6	127	150		202		180	3.258	3.455

Officiers d'artillerie (1er *janvier* 1814)

GRADES	NOMS	
—	—	
Colonel..............	Pont-Bodin........	Etat-major.
Chef de bataillon.....	Rey...............	—
—	Foltz..............	Commandant la réserve.
—	Bruneris..........	Commandant le parc.
Capitaine-adjoint.....	Hacquart..........	A l'état-major.
—	Servin............	—
—	Rouvroy...........	—
—	Tournaire.........	—
—	Gourousseau.......	—
—	Rosselin..........	1re lieutenance.
—	Worbert...........	Au grand parc.
—	Lambert...........	—
—	Bourrelier.........	—
—	Baudreuil	2e lieutenance.
14 officiers.		

Génie

Colonel..............	Moydier...........	Commandant le génie.
Chef de bataillon.....	Beaufort d'Hautpoul.	Chef de l'état-major.
—	Tournadre.........	à Vérone.
— (italien).	Vaccani...........	5e division.
Capitaine............	Philibert..........	à l'état-major.
—	Fallot.............	à la 2e division.
— (italien).....	Guaragnoni........	à l'état-major.
— —	Morano...........	—
Lieutenant...........	Casse.............	—
—	Depigny...........	à la 2e division.
—	Delmas...........	à la 4e division.
—	Lorengeni.........	à Vérone.
12 officiers.		

RÉSERVE D'ARTILLERIE

DÉSIGNATION des CORPS	Numéros des compagnies	PRÉSENTS SOUS LES ARMES — Officiers	PRÉSENTS SOUS LES ARMES — Sous-officiers Soldats	PRÉSENTS SOUS LES ARMES — Chevaux	PRÉSENTS SOUS LES ARMES — Emplacement	ABSENTS SANS SOLDE — Hôpitaux Congé	ABSENTS SANS SOLDE — Prisonniers	EFFECTIFS — Officiers	EFFECTIFS — Sous-officiers Soldats	EFFECTIFS — Chevaux
3e d'artie à pied.	3e	3	99		Valieggio et Goito	16		3	115	
1er d'artie (italien) à cheval.	2e	4	81	90	id.	4		4	85	90
6e Bon ppal train.	3e	2	110	196	id.			2	110	196
1er Bat. tr. ital.	3e	2	75	180	id.	6		2	81	180
		11	365	466		26		11	391	466

GRAND PARC D'ARTILLERIE

DÉSIGNATION des CORPS	Numéros des compagnies	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux	Emplacement	Hôpitaux Congé	Prisonniers	Officiers	Sous-officiers Soldats	Chevaux
2e Régt artie à p.	17e	2	103		Mantoue	15		2	118	
2e Régt artie à p.	23e	3	97		id	19		3	116	
4e Régt id.	24e	3	105		id.	16		3	121	
6e Régt id.	19e	3	97		id.	25		3	122	
6e Régt id.	21e	3	105		id.	23		3	128	
Artie à pied ital.	11e	1	55		id.	8		1	63	
Ouvriers d'artie.	10e		8		id.				8	
Ouvriers d'artie.	2e	1	28		id.	1		1	29	
2e Bon pontiers.	6e	1	36		id.	9		1	45	
Train d'artillerie français — 5e bon.	6e	2	142	245	id.	7		2	149	245
Train d'artillerie français — *bis*.	7e		44	93	id.				44	93
Train d'artillerie français — 10e bon ppal.	détach.	5	289	442	id.	26		5	315	455
Train artie ital.	détach.	1	48	46	id.			1	48	48
1er bon sapeurs français.	3e	3	117	6	Vérone	27		3	144	6
1er bon sapeurs français.	6e	2	118	6	id.	30		2	148	6
3e bon id.	8e	3	119	6	id.	20		3	139	6
Train du génie.	détach.		35	54	Mantoue	12			47	54
		33	1.546	913		238		33	1.784	913

Il importe de compléter cet état de situation en faisant remarquer qu'outre les divisions appartenant aux deux lieutenances dont se composait l'armée du vice-roi, il existait encore une division en voie de formation ou plutôt de reconstitution et quelques détachements dont nous allons indiquer la composition ci-dessous :

1° La division destinée à opérer sur la rive droite du Pô sous les ordres du général Severoli (2 bataillons du 1er de ligne, colonel Porro, 1 bataillon du 7e de ligne, major Collin, 2 escadrons du 1er chasseurs à cheval italien, colonel Villata, 1 compagnie d'artillerie à pied et 1 du train) ;

2° Détachement du Colonel Ponti à Domodossola (2 bataillons du 1er régiment de volontaires) ;

3° Détachement du Colonel Neri, 1 bataillon formé de tout ce qu'on avait pu ramasser de troupes dans le Val Camonica et la Valteline ;

4° A Brescia, 1 bataillon de bersagliers brescians (colonel Gambara) ;

5° Dans les vallées du Brescian, 2 escadrons de gendarmes à cheval.

Deux des généraux de l'armée italienne étaient détachés ; l'un, Bonfanti, à Brescia, l'autre, Mazzucchelli, du côté du Simplon.

(D'après Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino Italiana*, t. II, LII, 377-379.)

ANNEXE XXXV

(p. 325)

Bentinck (lord William, Cavendish), né le 14 septembre 1774, mort en 1839, deuxième fils du troisième duc de Portland, entré comme enseigne aux Coldstream Guards, capitaine au 2e light-dragoons en 1792, lieutenant-colonel au 24e dragons le 20 mars 1794, il sert en 1794, à l'état-major du duc d'York dans les Pays-Bas. Attaché en mai 1799 au quartier-général de Souvaroff, il fait avec l'armée russe toute la campagne de 1799. Resté en Italie avec les Autrichiens, il suit dans leurs rangs la campagne de 1800 et assiste aux batailles de la Trebbia, Novi, Savigliano et Marengo, aux passages du Mincio et de l'Adige, aux sièges d'Alexandrie et de Coni, etc..

Gouverneur de Madras de 1803 à 1807, rappelé en Europe en 1807 à la suite de la révolte des cipayes à Vellore, il réclame dès son retour en Angleterre en 1808 contre les directeurs de la compagnie des Indes. Nommé major-général pendant son séjour aux Indes, Bentinck est envoyé en août 1808 à l'état-major de l'armée de Sir Harry Burrard en Portugal. Après s'être acquitté d'une mission auprès de la Junte suprême, il va prendre le commandement d'une brigade à l'armée de Sir John Moore et se distingue à la bataille de la Corogne.

Nommé lieutenant-général et placé à la tête d'une des divisions de l'armée de sir Arthur Wellesley, il est envoyé peu après en Allemagne pour y organiser une légion allemande qui sert sous ses ordres en Sicile et sur la côte de l'Espagne. Ambassadeur en Sicile en 1811 et commandant en chef des troupes anglaises stationnées dans cette île, il entre presque aussitôt en lutte avec la reine Marie-Caroline.

En 1813, il commande sur la côte est d'Espagne une force mixte composée d'Anglais, d'Allemands et de Calabrais ; mais si sa diversion eut pour effet de retenir Suchet en Catalogne, cette campagne n'ajouta rien à sa réputation militaire.

Battu le 12 septemure 1813 à Ordal, autorisé par Wellington à se rembarquer le 22 septembre avec ses troupes, lord William Bentinck retourna en Sicile, organisa et dirigea l'expédition qui se termina par la prise de Gênes. Sa proclamation en faveur de l'unité italienne causa à ce moment de sérieuses difficultés à son gouvernement. Retourné à Palerme, et expulsé peu apès le 14 juillet 1814 par le roi Ferdinand, Bentinck alla s'établir à Rome. Presqu'en disgrâce et sans emploi jusqu'en 1821, Bentinck, nommé gouverneur général du Bengale, ne rejoignit son poste qu'en juillet 1828 et marqua son administration par une foule de réformes utiles. Encore aux Indes en 1833, au moment où l'on passa l'*East India's Company Charter*, Bentinck fut le premier à porter le titre de gouverneur général des Indes. Forcé par la maladie à résigner ses fonctions, il s'embarqua le 20 mai 1836, également regretté par les indigènes et par les Anglais et mourut à Paris le 17 janvier 1839.

(*Dictionary of National Bibliography.*)

ANNEXE XXXVI

(P. 329)

Général Pignatelli au général major comte Nugent

« Imola, 1er janvier, 4 heures matin.

« M. LE COMTE,

« Un courrier de M. le chef d'état-major de l'armée vient de m'apporter la nouvelle que Sa Majesté arrivera aujourd'hui à Rimini. Dès lors, je pense que vous devez désirer vous aboucher avec Sa Majesté plutôt qu'avec moi et comme j'ai d'ailleurs des ordres à exécuter à Bologne, je m'y rends de suite vous faisant mille excuses ainsi que M. le général Filangieri et regrettant infiniment que le plaisir de faire votre connaissance doive être ajourné.

« Un mot de Sa Majesté nous fait replier.

Signé : Lieutenant-général PIGNATELLI. »

(*K. und K. Kriegs Archiv*) Feld-Acten Bellegarde, I, 69, *c* (*en français*).

Général Carascosa au capitaine de cavalerie Hartig (*en français*)

« Rimini, 1er janvier.

« Je suis en cas de vous annoncer que demain, après la revue, je me

pousse en avant jusqu'à San Arcangelo et Savignano où resteront 1.000 hommes d'infanterie et 1.000 chevaux par ordre du chef d'état-major contenu dans la lettre que je vous ai montrée hier. Vous devez regarder ce mouvement comme un moyen indispensable de faire subsiter la nombreuse cavalerie qui se trouve ici et qui arrive tous les jours. Je ne manque pas de vous prévenir afin que vous puissiez décider ce que vous croyez devoir faire d'après vos instructions. Cela ne devrait rien changer aux dispositions qui existent entre les deux gouvernements. Dans tous les cas ce ne sera pas moi qui brûlerai la première amorce. »

(*K. und K. Kriegs Archiv*) Feld-Acten Bellegarde, I, 69, *e*.

Colonel de Bauffremont au général major comte Nugent (en français)

« Rimini, 1er janvier.

« N'ayant pas trouvé le roi ici, je continue ma route sur Ancône d'où j'aurai l'honneur de vous informer de ce que vous désirez savoir.

« J'ai trouvé le général Carascosa ignorant totalement tout. Je lui ai dit ce qu'il y avait besoin de lui dire. Il m'a dit qu'il allait se conformer à tout ce que je lui avais dit. »

(*K. und K. Kriegs-Archiv*), Feld-Acten Bellegarde, I, 69. *g*.

Général Carascosa au capitaine de cavalerie Hartig (en français)

« Rimini, 1er janvier.

« D'après l'arrivée du colonel de Bauffremont, aide de camp du roi, les troupes de ma division n'exécuteront pas le mouvement que j'avais prescrit ce matin. »

(*K. und K. Kriegs-Archiv*) Feld-Acten Bellegarde, I, 69, *h*.

ANNEXE XXXVII

(P. 333)

Ferdinand-Charles-Joseph d'Este, archiduc d'Autriche, feld-maréchal né le 25 avril 1781 à Milan, dont son père était gouverneur-général, fait avec l'archiduc Charles la campagne d'Allemagne de 1799 et a un cheval blessé sous lui à la prise de Mannheim, commande pendant le reste de la campagne une brigade d'avant-garde, a un cheval tué sous lui à Biberach (5 avril 1800) et reçoit après cette campagne la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse. Il essaye en vain de dissuader en 1805 Mack de s'enfermer à Ulm et, pour mieux lui prouver qu'il est possible de sortir de la place, accompagné du prince de Schwarzenberg du feldzeugmeister Kolowrat et de Bianchi, l'archiduc traverse le 14 octobre au soir à la tête de 12 escadrons les avants-postes français, échappe à la poursuite de Murat et arrive le 12 octobre avec 1.500 chevaux à Eger (Bohême). Il s'occupe aussitôt d'y organiser des

forces à la tête desquelles il se porte au secours de l'armée autrichienne en retraite de Vienne sur la Moravie, essaye de menacer l'aile droite des Français et bat à Steken le général bavarois Wrede qu'on a envoyé contre lui.

En 1809, il commande l'armée chargée de protéger la Galicie, bat les Polonais à Raszym le 19 avril, occupe Varsovie le 22 du même mois pousse jusqu'à Thorn ; mais les échecs éprouvés par les Autrichiens sur le théâtre principal des opérations l'obligent à revenir s'établir sur la frontière de la Galicie et de la Pologne. L'archiduc commande en 1815 l'armée de réserve qui ne prit pas part aux opérations de la campagne. Chargé en 1816 du commandement général de la Hongrie il y reste jusqu'en 1832, remplit pendant deux ans les fonctions de gouverneur civil et militaire de la Galicie et revient en Hongrie en 1834. Nommé feld-maréchal en 1836, il est chargé en 1841 par l'empereur de l'inspection de l'armée fédérale et résigne ses fonctions de commandant général de la Hongrie en 1846. A son retour d'Italie en 1848 où il avait été passer quelque temps auprès de son neveu le duc de Modène, il ressentit à Ebenzweier où il avait été rendre visite à son frère l'archiduc Maximilien, les premières atteintes de la maladie à laquelle il devait succomber le 5 novembre 1850.

(Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und Seine Mitglieder*, t. I, et *K. K. Kriegs-Archiv. Die Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XXXVIII

(p. 341)

Nous croyons utile de citer comme spécimen de ces adresses la lettre suivante de Civita Vecchia, 3 janvier 1814 (*Archives de la Guerre*), que le général Miollis, qui l'avait interceptée, transmettait au ministre de la Guerre :

« Lettere di Roma ci annunziano che le Truppe Napoletane, che trovansi in quella cittá, si distinguono con esattezza di disciplina che eccita l'ammirazione generale.

« Queste lettere stesse aggiungono, che nel momento in cui tutta l'Europa e in arme, ed eserciti potentissimi combattono per metter fine ad una guerra desastrosa, e gittare le basi della sicurezza e dell' indipedenza delle nazioni, *tutti gli sguardi dei Romani sono interamente rivolti verso S. M. il Re di Napoli*, che, doppo esser giunto al piu alto grado della gloria militare, ha concepito il nobile e sublime desegno di mettersi alla testa di un esercito poderoso, per garantire in questa lotta sanguinosa la tranquillita interna dell' Italia meridionale, e concorrere nelle viste delle potenze coalizzate per un pacificamento universale e durevole.

Queste lettere aggiungono : « I Romani attendono colla maggiore impazienzia l'arrivo del Re di Napoli, disposti a secondare con tutti i loro mezzi le operazioni di un principe, che ha assunto impegni si gloriosi per il riposo e per la felicita degl'Italiani. »

ANNEXE XXXIX

(p. 358)

Ordre de bataille de l'armée autrichienne d'Italie

(Vicence, 5 janvier)

F..M.-L. Mis Sommariva					Rovereto.
F.-M.-L. Fenner (Ala)	B^{de} Vlasitz	3 B^{ons}	2 esc^{ons}	1/2 batt^{ie}	Ala et en avant.
	— Suden	4 —	4 —	1 — (de position).	Serravalle.
	— Stanissavlevich (Rovereto).	6 —	-	1 1/2 —	3 b^{ons} à Rovereto et 3 à Riva, Mori, sous Rocca d'Anfo et sur le Tonale.
F.-M.-L. Radivojevich					Montebello, Vicentino.
F.-M.-L. Pflacher (Vago)	B^{de} Steffanini (S. Martino).	6 B^{ons}	esc^{ons}	1 batt^{ie}	S. Martinobuon Albergo, Montorio Veronese.
	B^{de} Gober (Colognola ai Colli).	4 —		1 — (de position).	Cellore-Illasi Colognola, Ca dell'Ara, Caldiero-Gombione, Belfiore di Porcile.
F.-M.-L. Marziani (Lonigo)	B^{de} Vecsey (Lonigo).	7 —	6 —	1 — (à cheval).	Vicence, Trévise, Soave, Lonigo, Bagnolo, Lobia Casetta, Volpino.
	B^{de} Eckhardt (S. Gregorio).	4 —	6 —	1 — (à cheval).	Arcole, S. Stefano Veronese, Bonaldo, S. Gregorio, Albaredo-d'Adige, Motta, S. Tomio.
	B^{de} Winzian (Montebello-Vicentino).	4 —			S. Bonifacio, Monforte d'Alpone Costalunga.
F.-M.-L. Merville (Vicence)	B^{de} Stutterheim. (Vicence).	5 —		1 —	Vicence, Montebello, Vicentino.
	B^{de} Wrede (Montecchio-Maggiore).		12 —		Chiampo, Arzignano, Montecchio-Maggiore, Sovizzobasso, Creazzo in Piano.
F.-M.-L. Marschall (Padoue)	B^{de} Mayer (Mestre).	4 —	2 —	1 —	de Mestre à la Piave.
	B^{de} Rebrovich (Piove di Sacco).	3 —			Brondolo-Cavanella.
	B^{de} Pulski (Padoue).	1 —	2 —	1 —	Padoue.
	B^{de} Starhemberg (Rovigo).	6 —	4 —		Boara, Rovigo.
	B^{de} Fölseis (Bevilacqua).	4 —	4 —	1 —	Bevilacqua.

Sous les ordres directs du F.-M. commandant en chef :

Bde Bogdan..... (Udine).	2 —	2 —		Udine, Conegliano, Osoppo, Palmanova.
Bde Csivich...... (Palmanova).	5 —		3/4 —	Palmanova.
Bde Nugent...... (Ravenne).	5 —	4 —	1/4 —	Ravenne.
Bde Tomasich...	2 —	1 —	1/4 —	en Dalmatie.
F.-M.-L. Knesevich (Trieste). 8 Cies.		4 —		Trieste.
Réserve d artillerie..........				Le Assi.
Parc..........				S. Pietro Engu.
F.-M.-L. Mayer von Heldenfeld (Trente) — Bde de Best.....	4 Bons			Cantonnées entre Trente et Bozen.
— Abele.......	6 —			
— Quosdanovitch	4 —			
— Baumgarten.		6 escons.		

Total : 89 bataillons, 8 compagnies, 59 escadrons, 11 batteries 1/4.

ANNEXE XL

(P. 361)

Extrait d'un ordre du jour du général Millet

Naples, 6 janvier 1814.

Après avoir affirmé que, obligé de se réunir aux alliés puisque Napoléon renonçait à ses services, le roi ne voulait ni licencier les Français qui étaient dans son armée, ni les forcer à servir contre une patrie pour laquelle ils avaient porté les armes pendant vingt-cinq ans, le général Millet n'avait pas craint d'adresser aux officiers de la garde royale les phrases qu'on va lire :

« Sa Majesté, après son retour dans ses propres Etats se trouve réduite à ses propres ressources. Néanmoins, le roi, guidé par un courage inébranlable, s'offrit, si on lui confiait la défense de l'Italie, de la conserver à son Auguste Souverain. Un silence obstiné fut la seule réponse que le roi reçut. Le temps s'écoulait, l'ennemi s'avançait et la position du roi devenait tous les jours plus désavantageuse. Il la mit sous les yeux de l'empereur. La réponse tarda longtemps et il parut au roi qu'il n'était réservé qu'à la honte d'abandonner au premier, à qui on trouverait bon de la céder, une couronne à laquelle il avait donné tant d'éclat. On parut vouloir négocier, mais le roi resta dans l'incertitude de savoir s'il aurait part aux négociations, lui qui en avait tant eu à la gloire des armées françaises.

« Réfléchissez, d'un côté, à ce mépris révoltant d'un prince dont les services éclatants paraissaient oubliés, tandis que sous ses yeux on relève avec tant de soin le trône si longtemps ébranlé du pape. Voyez, de l'autre, les puissances étrangères alliées, bien loin d'abuser de la fortune, offrir au roi l'indépendance de ses Etats, la paix de ses peuples, le maintien de sa couronne et le bonheur de sa maison et, respectant la répugnance du roi à entrer en hostilité contre sa patrie, n'y mettre

d'autre prix que son alliance. Mettez-vous à sa place et dites : Qu'eussiez-vous fait? Auriez-vous voulu, sans espoir d'être utiles à une cause qu'il a soutenue si noblement et avec tant de forces, dans l'instant où d'innombrables armées menaçaient dejà le cœur de l'Italie, où leurs masses énormes avaient subjugué la Suisse, passé le Rhin et pénétré dans cette malheureuse France, divisée par les violentes secousses, dont le refus de la conscription et les impositions sont la cause comme la chute de crédit public en est l'effet, auriez-vous voulu dans cet instant exposer le sort futur de vos enfants, le bonheur de vos sujets, votre existence politique et celle de ces braves Français? Non, vous auriez vous-même cédé à la force des circonstances, afin de servir dans les temps plus heureux cette patrie chérie qu'un cœur noble et magnanime, comme celui de notre roi ne pourra jamais oublier. »

Enregistrant dans son *Diario* la « publication de cet ordre du jour, dans lequel, dit-il, le roi explique les motifs de son entrée dans la coalition », Nicola ajoute : « Les termes en sont si violents que je ne peux m'empêcher de la croire apocryphe. » Deux jours plus tard, le 11 janvier, Nicola annonce, en effet, que le *Moniteur des Deux-Siciles* du 10 janvier avait déclaré que « l'ordre du jour soi-disant adressé à la garde royale n'avait aucun caractère officiel. On l'a donc complètement démenti comme contenant des *affirmations contraires aux intentions du gouvernement*. On continue cependant à dire que cet ordre du jour a été réellement lu aux troupes ». Quelques jours plus tard, le 13 janvier, Nicola » ajoutait que la rétraction de l'ordre du jour serait due au comte de Mier qui aurait protesté contre la publication de l'alliance qu'il trouvait encore prématurée ».

ANNEXE XLI

(p. 364)

Mayer von Heldenfeld (Antoine, baron), fils d'un sous-lieutenant de dragons, anobli en 1777, né à Prague en 1765. Cadet au régiment d'infanterie Terzi en 1783, se fait remarquer par son intelligence dans les campagnes contre les Turcs et est pour cette raison affecté comme lieutenant à l'état-major. En 1793, bien qu'il ne soit encore que capitaine, il remplit les fonctions de chef d'état-major tantôt auprès des commandants de corps détachés ou de corps alliés à l'Autriche, tantôt auprès du corps prussien du général-lieutenant Knobelsdorf et plus tard auprès du corps anglais du duc d'York. Après s'être distingué à la bataille de Famars, au combat de Cysoing, le 23 octobre 1793, à Tournai, Templawe, Oudenarde et Malines en 1794, à Limbourg, à la prise des lignes de Mayence en 1795, il est nommé major. L'archiduc Charles, qui a pu apprécier ses qualités et ses talents, l'appelle alors auprès de lui en 1796 pour le charger plus particulièrement du bureau des opérations. Mayer répond aux espérances conçues par l'archiduc, se distingue à Wetzlar, Gersbach, à Würzburg est nommé lieutenant-colonel hors tour et reçoit la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse après le traité de Lunéville pour avoir par ses dispositions contribué puissamment au gain de la bataille de Würzburg. Il suit ensuite l'archiduc

Charles en Italie en qualité de chef de l'état-major du quartier-maître-général. En 1799, il est chef-d'état-major du corps d'armée du feld-maréchal-lieutenant Sztaray, se distingue pendant la retraite de Jourdan après la bataille de Stokach, aux opérations qui amenèrent la levée du siège de Philippsburg, puis à la prise de Mannheim qui lui vaut le grade de colonel. En 1805, il est d'abord quartier-maître-général de l'armée en Allemagne; mais il quitte ces fonctions avant le commencement des hostilités et est appelé en octobre à l'emploi de chef d'état-major en Tyrol afin d'y combiner les opérations de cette armée avec celles de l'armée d'Italie de l'archiduc Charles. Nommé général-major le 1er septembre 1805, puis en décembre de la même année quartier-maître-général de l'empereur il devient après la paix de Pressburg, quartier-maître-général de l'armée et l'un des collaborateurs que l'archiduc Charles emploie pour l'assister dans son œuvre de réorganisation de l'armée artrichienne. Le premier plan d'opérations de la campagne de 1809 est l'œuvre de Mayer, mais comme il ne partageait pas les idées de ses deux collaborateurs le feld-maréchal-lieutenant comte Grünne et le genéral-major baron Wimpffen, il reçut en février 1809 l'ordre inattendu d'aller prendre le commandement de la place de Brood et fut, comme compensation à cette désignation inexplicable, nommé feld-maréchal-lieutenant en septembre 1809. Il n'en resta pas moins dans ces fonctions secondaires jusqu'en 1813 où il commanda à Leipzig une des divisions du corps du général de cavalerie comte Klenau avant d'aller prendre part à la campagne d'Italie, à la bataille du Mincio, et au blocus de Mantoue. Le feld-maréchal-lieutenant Mayer mourut à Vérone le 2 juin 1842.

Hirtenfeld, *Der Militär Maria Theresien Orden und seine Mitglieder*, T. II, et K. K. *Kriegs-Archiv. Verzeichniss der Kaiserlichen Generale bis zum Jahre* 1815.

ANNEXE XLII

(P. 364)

Suden (Georges, baron) né en 1765 à Arolsen, principauté de Waldeck, passe en mai 1788 du service de la Hollande au service de l'Autriche, entre comme enseigne au régiment d'infanterie Antoine et prend depuis ce moment part à toutes les campagnes jusqu'en 1815.

Capitaine en 1799, major en 1805, lieutenant-colonel en 1808, colonel en 1809, général-major en avril 1812.

A deux chevaux tués sous lui à l'affaire de Castellaro, le 10 mars 1814.

Chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse pour sa brillante conduite à Airolo le 27 mai 1799.

Prend sa retraite en 1815 et meurt à Vienne le 22 décembre 1822.

(Hirtenfeld, *Der MilitärM aria Theresien Orden und seine Mitglieder*, T. I, et *K. u. K. Kriegs Archiv. Verzeichniss der Kaiserl. Generale bis zum Jahre* 1815.)

ANNEXE XLIII

(p. 364)

Bogdan (Joseph, baron von Sturmbrück), né en 1768 à Ogervar (Hongrie) Cadet *ex propriis* le 8 juin 1786 aux cuirassiers de Schakmin (aujourd'hui 6e régiment de dragons), caporal le 1er juin 1788, porte-étendard le 16 novembre de la même année, maréchal des logis chef le 1er juin 1789. Promu lieutenant par rescrit du conseil aulique de la guerre le 16 mars 1790 au corps franc de uhlans du baron de Motschlitz (plus tard 2e régiment de uhlans). Fait avec ce régiment les campagnes de 1793 et 1794, capitaine-commandant au même régiment, on le retrouve en 1799 au corps que l'archiduc Charles détacha sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant prince de Schwarzenberg à Mannheim pour observer le Rhin. Le capitaine Bogdan se distingua à la défense du pont de Heidelberg et reçut pour ce fait d'armes la croix de chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse et un peu plus tard le titre de baron de Sturmbrück, Major au 1er uhlans (uhlans de Merveldt) le 18 novembre 1800, lieutenant-colonel à ce régiment le 6 juin 1804, il fit la campagne de 1805 à la division de Kienmayer. Colonel le 1er avril 1807, général-major le 22 juillet 1809 après la bataille d'Essling, envoyé en 1814 à l'armée d'Italie, il commanda une brigade à la bataille du Mincio et fit ensuite la campagne de 1815 à la tête d'une des brigades de la division Crenneville. Promu feld-maréchal-lieutenant le 12 janvier 1823, et appelé au commandement de la division de Lemberg, Bogdan mourut dans cette ville le 14 mai 1827 (*K. u. K. Kriegs-Archiv*).

ANNEXE XLIV

(p. 375)

La lettre de l'empereur d'Autriche de Francfort-sur-le-Mein, 10 décembre, à laquelle Murat répondit, le 7 janvier, était conçue en ces termes :

« Monsieur mon frère,

« J'envoie vers Votre Majesté mon lieutenant-général le comte de Neipperg qui aura l'honneur de lui remettre la présente lettre. L'objet de sa mission étant de resserrer davantage les liens d'amitié qui nous unissent en les faisant servir à l'intérêt commun des puissances dans les circonstances importantes du moment, je me flatte que votre Majesté voudra bien l'accueillir avec bonté et confiance.

« Veuillez surtout, Monsieur mon frère, ajouter une foi entière à ce qu'il vous dira de mes sentiments pour la personne de Votre Majesté et de mon désir sincère de lui en donner des preuves dans toutes les occasions. »

(*Haus, Hof und Staats-Archiv.*)

Désireux par dessus tout de dissiper jusqu'au moindre doute, jusqu'à la plus légère incertitude, nous n'hésitons pas, malgré sa longueur, à reproduire presque *in extenso* l'une des dépêches que Neipperg confia à M. de Menz.

« Le feld-maréchal-lieutenant comte de Neipperg au prince de Metternich.

N° 1. Naples, 8 janvier 1814.

Après avoir commencé par annoncer à Metternich qu'il joignait à cette dépêche une copie du traité d'alliance (Voir plus loin *Annexe XLVI*), dont un exemplaire a été confié au général prince Pignatelli Cerchiara, Neipperg rend compte au chancelier qu'il est arrivé à Naples, le 31 décembre après un voyage difficile, surtout lors de son débarquement à Manfredonia, et il lui expose ensuite en ces termes ce qui s'est passé pendant les dernières journées :

« Après sept jours de négociations très actives, orageuses, pénibles surtout au début, après avoir essuyé toutes les entraves, toutes les intrigues que le parti français très nombreux avait mises en jeu, après que la cour de Naples, aussi ambitieuse d'agrandissements que délicate dans le choix des phrases à employer dans les rédactions et M. le duc de Gallo eurent épuisé tous les arguments pour m'engager à accorder des conditions plus avantageuses et des avantages plus positifs, j'en suis à la fin venu, la sonde à la main, à la conclusion d'un traité d'alliance.

« Votre Altesse daignera s'apercevoir qu'il est tracé sur des principes modérés, désintéressés et honorables pour tous les partis et *posé sur des bases générales qui n'articulent rien de précis pour le moment*. Je crois ne pas m'être éloigné, pour le sens et le but qu'on se proposait, du projet de traité qui m'a été donné pour modèle. Les circonstances, le court espace de temps, m'ont forcé à passer par quelques *articles qui tiennent plus à des formes qu'à des réalités*.

« J'ai d'abord présenté au duc de Gallo le projet de Votre Altesse, tant pour le traité que pour les articles secrets dans toute leur pureté. Après maints débats, dans lesquels le ministre mettait un haut prix à la coopération napolitaine et faisait sonner très haut tous les avantages offerts par la France qui, selon lui, consistaient dans la cession de plus de la moitié de l'Italie, Gallo me présenta un contre-projet muni d'articles séparés et secrets.

« Nous en vînmes enfin à la rédaction du projet définitif. Les avantages que j'ai concédés à la cour de Naples pour prix de sa coopération ne sont ni compromettants, ni onéreux pour notre cour et faciles à arranger lors d'une paix générale, à laquelle Leurs Majestés le roi et la reine remettent sans cela tous leurs intérêts à l'arbitrage de l'Autriche.

« Les résultats et avantages militaires, qui ressortent de cette alliance pour le bien de la cause commune et le succès de nos armes en Italie, et *les dangers qui auraient pu naître, dans le cas que les Napolitains se fussent déclarés contre nous*, sont immenses et palpables, Je crois les avoir mis suffisamment en évidence dans la note ci-jointe (*Cette note manque au dossier du Haus, Hof und Staats-Archiv*) qu'en suite de vos instructions et pour accélérer la cessation des hostilités entre les forces anglaises en Sicile et sa Majesté le roi de Naples j'ai adressée de suite à lord William Bentinck[1].

1. Cf. *Record Office, Foreign Office, Sicily*. Volume 97. F. M. L. Comte Neipperg à lord William Bentinck. Naples, 8 janvier 1809.

« L'arrivée de M. Graham, adjutant (*sic*), et homme de confiance de ce général, au moment des négociations a contribué à retarder la conclusion au moins de deux jours, parce qu'elle a inspiré quelque méfiance au gouvernement napolitain.

« M. le conseiller de légation de Menz, qui, dans la circonstance présente, a été de la plus grande utilité par ses connaissances locales et a montré le plus grand zèle pour le service de notre Auguste Souverain, est non seulement instruit de toutes les relations politiques et autres concernant ce pays et que je n'oserais confier au papier, mais aussi du but du voyage de M. Graham vers nos quartiers-généraux, de sa manière d'envisager nos relations ici, de la façon de penser de lord William Bentinck à l'égard de la nouvelle dynastie de Naples, qui, toutes réunies, feront naître des entraves dans la négociation avec l'Angleterre, que Votre Altesse peut prévenir et aplanir avec lord Aberdeen.

« C'est de la célérité du retour des ratifications et de la conclusion d'un armistice avec lord William Bentinck que dépend la mise en activité des troupes napolitaines, réunies maintenant au nombre de 25 à 28.000 hommes, parmi lesquelles une très belle cavalerie et beaucoup d'artillerie sur le Bas-Pô entre Bologne, Rimini et Ancône.

« Je supplie, Votre Altesse, pour ne pas retarder une coopération aussi utile aux opérations de l'armée d'Italie, de renvoyer au plus tôt M. de Menz avec les ratifications. Je chercherai à faire tout mon possible pour accélérer l'armistice avec lord William Bentinck.

« Dès qu'il sera conclu et que sa Majesté Napolitaine se rendra à son armée dont Elle compte prendre Elle-même le commandement, je l'y suivrai. Mais je demande comme une grâce toute particulière de ne pas rester attaché à son quartier-général... »

(*Haus, Hof und Staats-Archiv.*)

Dans une autre dépêche en date du même jour, Neipperg n'insiste guère que sur l'attitude de Murat, de Caroline et de Gallo et sur la nature des avantages résultant du traité, avantages dont on ne pourra tirer parti que si Metternich envoie rapidement les ratifications, et surtout s'il parvient à aplanir les difficultés qui pourraient retarder la signature du traité avec l'Angleterre.

« Sa Majesté le roi, écrit Neipperg à Metternich (*Ibidem*), y a mis les sentiments du plus grand désintéressement et d'une certaine confiance pour notre Auguste Souverain. Sa Majesté la reine, autant qu'il devait lui en coûter, convaincue de la justice de nos demandes, les a appuyées avec chaleur, n'ayant devant les yeux que les intérêts de son royaume et de ses sujets. M. le duc de Gallo a porté dans toute cette négociation le plus noble esprit de conciliation et donné de nombreuses preuves de son constant attachement à notre Auguste Souverain. »

Et un peu plus loin il ajoute :

« Ce traité... permettra aussi aux 15.000 hommes de troupes anglaises qui se trouvent en Sicile de coopérer avec nous. Sans ce traité 40.000 Napolitains et 15.000 Anglais, donc 55.000 hommes, auraient été perdus pour la bonne cause et occupés sur des points tout à fait hors de la ligne des intérêts généraux. »

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que le même jour (*Ibidem*)

écrivant à Metternich pour lui accuser réception de sa dépêche du 10 décembre apportée par Neipperg, Gallo lui disait :

« Votre Excellence pourra juger de l'empressement avec lequel sa Majesté le roi a accueilli la mission de cet officier général par le résultat qu'elle a obtenu. Le lieutenant-général prince Pignatelli-Cerchiara, aide-de-camp de sa Majesté, a reçu l'ordre de se rendre sur-le-champ au quartier-général de votre Majesté pour lui remettre la lettre de sa Majesté le roi.

ANNEXE XLV

(P. 386)

La Salcette (Jean-Jacques-Bernardin, Colaud de), né à Grenoble (Isère) le 17 décembre 1758. Entré au service comme cadet au régiment de l'Ile-de-France en mai 1775, sous-lieutenant le 15 décembre 1775, lieutenant en second le 21 mai 1785, lieutenant en premier le 20 septembre 1788, capitaine le 11 mai 1791, envoyé aux Antilles avec Béhague, aide de camp du général Lameth, puis de Menou (armée du Nord), adjudant-général chef de bataillon le 8 mars 1793, envoyé à l'armée d'Italie, démissionnaire à cause de sa naissance le 15 septembre 1793, réintégré et premier adjudant-général chef de brigade le 25 prairial an III, général de brigade à la suite de l'affaire de la Vesubie le 7 brumaire an VI. Employé à l'armée d'Italie, envoyé dans les îles Ioniennes après Campo-Formio, prisonnier d'Ali-Pacha après la capitulation de Prevesa, rendu à la liberté par échange en ventôse an IX, mis en non-activité le 1er vendémiaire an X, employé dans la 7e division militaire le 1er vendémiaire an XI, chef d'état-major du corps de réserve du maréchal Kellermann le 18 brumaire an XIV, gouverneur de Hanovre le 4 décembre 1810, admis à la retraite le 24 décembre 1814, promu général de division le 21 mars 1815 et pourvu du commandement de la 7e division militaire, rentré dans la position de retraite en août 1815, remis lieutenant-général par Louis-Philippe pour prendre rang du 19 novembre 1831, mort le 3 septembre 1834.

ANNEXE XLVI

(P. 395)

Traité d'alliance stipulé entre Sa Majesté l'empereur d'Autriche et Sa Majesté le roi de Naples, en date du 14 janvier 1814 à Naples [1]

« Au nom de la Très Sainte et Indivisible Trinité,

« Sa Majesté l'empereur d'Autriche et Sa Majesté le roi de Naples, désirant cimenter par l'union la plus intime le bien-être de leurs Etats respectifs et aviser en même temps aux moyens les plus propres à assurer à l'Europe et en particulier aux peuples de l'Italie, un état de paix durable, fondé sur l'indépendance et l'équilibre des puissances, ont résolu de stipuler entre eux un traité d'alliance pour réunir leurs efforts à l'effet d'obtenir le but qu'elles se proposent.

En conséquence, ils ont nommé, savoir:

Sa Majesté l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême:

Le sieur Adam, Albert, comte de Neipperg, chevalier de l'Ordre de Marie-Thérèse, Grand-Croix de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie, chevalier de l'Ordre militaire de l'épée de Suède, chambellan actuel et son lieutenant-général, et le sieur Felix, comte de Mier, chambellan actuel et envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour royale de Naples;

Sa Majesté le roi de Naples :

Le sieur Martius Mastrelli, duc de Gallo, grand dignitaire de l'Ordre des Deux-Siciles et de celui de la Couronne de fer, chevalier de la Toison d'Or, conseiller d'Etat et son ministre des Affaires Etrangères;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs ont convenu des articles suivants :

Article premier. — Il y aura à dater du jour de la signature du traité amitié, alliance et union sincère entre Sa Majesté l'empereur d'Autriche et Sa Majesté le roi de Naples, leurs héritiers et successeurs, leurs Etats et sujets respectifs à toute perpétuité.

Les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir entre elles une amitié et correspondance réciproques en évitant tout ce qui pourrait altérer l'union et la bonne intelligence, si heureusement subsistant entre elles.

Art. 2. — L'alliance entre les deux hautes parties contractantes aura pour but la poursuite de la présente guerre pour concourir par la réunion de leurs efforts au rétablissement d'un juste équilibre entre les puissances et pour assurer un état de paix véritable à l'Europe et en particulier à l'Italie, où les deux hautes puissances contractantes se garantissent la défense de leurs états et intérêts respectifs.

Art. 3. — Par suite de l'article précédent, les hautes parties contractantes sont convenues de s'aider avec tous les moyens que la Providence a mis à leur disposition et de ne jamais poser les armes que d'un commun accord.

Art. 4. — Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc. etc., garantit à Sa Majesté le roi de Naples et à ses héritiers et successeurs la jouissance libre et paisible, ainsi que la souveraineté pleine et entière de tous les Etats que Sa Majesté possède actuellement en Italie.

Art. 5. — Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique emploiera ses bons offices pour faire accéder ses alliés à la présente garantie.

Art. 5. — Pour préciser davantage les secours que les hautes parties contractantes fourniront à la cause commune, Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., etc., s'engage à tenir constamment en campagne 150.000 hommes dont au moins 60.000 pour agir en Italie.

Sa Majesté le roi de Naples promet également de mettre en campagne un corps de 30.000 hommes effectifs. Ces troupes partagées en un nombre proportionné d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, seront constamment tenues au grand complet pendant la durée de la présente guerre.

Art. 6. — Dans les cas où les forces stipulées dans l'article précédent ne seraient pas suffisantes pour la défense des Etats et intérêts communs. Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., etc., et Sa Majesté le roi de Naples se promettent réciproquement d'augmenter

leurs forces auxiliaires suivant l'urgence du cas en gardant toujours la même proportion établie dans l'article précédent.

Art. 7. — Dans les cas que sa Majesté le roi de Naples se trouve à la tête de son armée, le corps de troupes autrichiennes, qui se trouvera détaché de l'armée et réuni au corps de troupes napolitaines pour agir ensemble, sera sous les ordres immédiats de ce monarque.

Dans le cas contraire, la grande armée autrichienne en Italie, se trouvant commandée par un général feld-maréchal ou général feldzeugmeister de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, le corps napolitain, destiné à agir avec elle, sera sous les ordres dudit général.

Dans le cas de la présence de Sa Majesté le roi, les opérations seront réciproquement combinées et concertées de la manière la plus analogue aux intérêts communs et aux succès des armes des deux alliés

Dans le cas que Sa Majesté ne soit pas présente à l'armée, le général commandant les troupes napolitaines aura à suivre les ordres du général en chef de l'armée autrichienne d'après le plan concerté entre les deux armées.

Art. 8. — A cet effet, il sera conclu de suite après la signature du présent traité, une convention militaire pour régler tout ce qui est relatif aux opérations des deux armées, aux lignes qu'elles auraient à tenir, ainsi qu'à l'approvisionnement et à la subsistance des troupes respectives.

Art. 9. — Les trophées, butins et prisonniers qu'on aura faits sur l'ennemi appartiendront aux troupes qui les auront pris.

Atr. 10. — Les hautes parties contractantes se promettent réciproquement que ni l'une ni l'autre ne conclura ni paix, ni trêve, sans y comprendre son allié.

Art. 11. — Il sera donné ordre aux ambassadeurs et ministres des hautes parties contractantes auprès des cours étrangères de se prêter réciproquement leurs bons offices et d'agir d'un parfait accord dans toutes les occasions qui pourront regarder les intérêts de leurs souverains.

Art. 12. — Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., etc., promet la restitution de tous les prisonniers napolitains qui se trouvent en son pouvoir et emploiera ses bons offices pour la restitution de ceux détenus par les puissances alliées.

Art. 13. —Le présent traité sera ratifié et les ratifications en seront échangées à Naples dans le plus court délai possible.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le cachet de leurs armes.

Fait à Naples, le onze janvier mil huit cent quatorze.

L. S. Le comte de Neipperg. L. S. Le comte de Mier. L. S. Le duc de Gallo.

ARTICLES SECRETS

Article premier — Afin de prévenir tout prétexte de contestation entre Leurs Majestés le roi de Naples et le roi de Sicile, Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., etc., s'engage à employer tout les moyens pour obtenir, en faveur de Sa Majesté le roi Joachim Napoléon et de sa descen-

dance, un acte de renonciation formelle de Sa Majesté le roi de Sicile, pour lui et ses successeurs à perpétuité à toutes ses prétentions sur le royaume de Naples. Cette renonciation sera reconnue et garantie par Sa Majesté l'empereur d'Autriche à Sa Majesté le roi de Naples et Sa Majesté Impériale s'emploiera auprès des hautes puissances alliées pour en obtenir une égale reconnaissance et garantie.

Par contre, Sa Majesté le roi de Naples renonce pour lui et ses successeurs à toutes ses prétentions sur le royaume de Sicile et se déclare prête à en garantir la possession à la dynastie actuellement régnante.

Les puissances alliées ne pouvant cependant admettre la garantie du royaume de Naples au roi Joachim que contre l'engagement réciproquement contracté entre elles de procurer à Sa Majesté le roi de Sicile une indemnité convenable, Sa Majesté le roi de Naples s'engage, dès à présent, à admettre le principe de cette indemnité et les efforts de Sa Majesté Napolitaine devant être dirigés sur tous les objets de la grande alliance européenne, Elle prend spécialement l'engagement de les étendre à l'indemnité à procurer au roi de Sicile.

Art. 2. — Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique s'engage pareillement à employer ses bons offices pour hâter la conclusion de la paix entre Sa Majesté le roi de Naples et Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne sur des bases justes, solides et mutuellement honorables, ainsi que pour le rétablissement de l'amitié et de la bonne intelligence entre Sa Majesté le roi de Naples et les autres puissances alliées de l'Autriche.

Art. 3. — Les deux hautes parties contractantes, reconnaissant que Sa Majesté le roi de Naples ne peut éloigner ses troupes de son royaume plus qu'elles ne le sont à présent, sans avoir la certitude qu'il n'est pas à craindre de débarquement sur ses côtes, il demeure expressément convenu que Sa Majesté Napolitaine ne pourra être dans l'obligation de faire agir activement son armée sur les plans d'opérations à combiner qu'autant que la cessation des hostilités de la Grande-Bretagne, aura été complètement assurée à Sa Majesté Napolitaine.

Art. 4. — Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., s'engage à s'employer efficacement à la paix générale à l'effet de procurer à Sa Majesté le roi de Naples, en indemnité des sacrifices et efforts que Sa Majesté le roi de Naples aura faits pour le soutien de la cause commune, une bonne frontière militaire, conforme aux intérêts politiques des deux puissances, et à leurs relations d'amitié et d'union établies par le présent traité.

Art. 5. — Les deux hautes parties contractantes se réservent à la paix générale de se concerter plus particulièrement et avec la plus grande confiance pour conclure entre elles un traité d'alliance définitive, dans le but de se garantir réciproquement leurs états en Italie et de concourir mutuellement aux avantages réciproques de leurs couronnes et de leurs sujets.

Ces articles secrets seront rafitiés séparément et les ratifications en seront échangées en même temps que celles du traité de ce jour.

Fait à Naples, le 11 janvier 1814.

L. S. comte de Neipperg. — Comte de Mier. — Duc de Gallo.

ARTICLE ADDITIONNEL ET SECRET

Sa Majesté le roi de Naples et Sa Majesté l'empereur d'Autriche, etc., etc., désirant dès à présent convenir d'un arrangement définitif, résultant des stipulations de l'article 4 du traité secret signé à Naples le 1er janvier sont convenues, savoir :

Sa Majesté Impériale et Royale d'assurer à Sa Majesté Napolitaine une acquisition calculée sur l'échelle de 400.000 âmes à prendre sur l'Etat romain et d'après la convenance des deux Etats. Sa Majesté Apostolique prêtera ses bons offices pour faire admettre et sanctionner par le Saint Père et par les hauts alliés cette concession.

Sa Majesté le roi de Naples prend par contre l'engagement formel de regarder l'accomplissement de cet arrangement, comme remplissant toutes ses prétentions à une acquisition territoriale.

Le présent article additionnel sera ratifié séparément et les ratifications en seront échangées en même temps que celles du traité patent et secret de ce jour:

Fait à Naples, le 14 janvier 1814.

L. S. LE COMTE DE NEIPPERG. — LE COMTE DE MIER. — LE DUC DE GALLO.

ARTICLE SÉPARÉ

Moi, soussigné, Ministre de Affaires étrangères de Sa Majesté le roi de Naples, déclare que M. le lieutenant-général comte de Neipperg, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, m'a manifesté dans les conférences qui ont eu lieu entre nous pour la conclusion du traité d'amitié et d'alliance qui a été signé à Naples ce jourd'hui 8 janvier 1814, qu'il était autorisé par les instructions de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique, à assurer le roi mon maître qu'au cas de son accession au système politique des puissances alliées dans la présente guerre, Sa Majesté l'empereur d'Autriche emploiera tous les moyens, et s'il en est besoin, jusqu'à ceux de la force, pour amener le roi de Sicile à renoncer formellement pour lui et ses successeurs à perpétuité au royaume de Naples et à garantir la possession paisible et entière à Sa Majesté le roi Joachim Napoléon et ses descendants à perpétuité.

En foi de quoi, moi soussigné, de consentement de M. le comte de Neipperg, j'ai consigné cette communication verbale dans le présent acte que je lui ai communiqué et que j'ai muni de ma signature et du cachet de mes armes.

Fait à Naples, le 11 janvier 1814.

L. S. LE DUC DE GALLO.

Article des instructions de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, communiqué par M. le comte de Neipperg à M. le duc de Gallo

L'article séparé 1er donne au roi la mesure de la bonne foi avec laquelle nous traitons. Nos plénipotentiaires sont autorisés d'assurer

verbalement qu'au cas d'accession de Sa Majesté nous emploierons au besoin jusqu'aux moyens de force pour amener le roi de Sicile à renoncer au royaume de Naples et en garantir la possession au roi Joachim. »

Afin de compléter la série des documents officiels relatifs au traité d'alliance entre Naples et l'Autriche, nous ajoutons ici le *deuxième article additionnel au traité signé entre Sa Majesté le roi de Naples et Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique le 11 janvier 1814.*

« Les biens farnésiens et les biens allodiaux dans le royaume de Naples, actuellement possédés par Sa Majesté le roi de Naples, sont nommément compris dans la garantie promise par Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique à Sa Majesté le roi de Naples par l'article 4 du traité du 11 janvier.

« En foi de quoi les soussignés, munis de pleins pouvoir spéciaux de Leurs Majesté le roi de Naples et l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, ont signé le présent article additionnel et y ont apposé le cachet de leur armes. »

« Fait à Chaumont, le 3 janvier 1814.

L. S. LE PRINCE DE METTERNICH. L. S. LE DUC DE CAMPOCHIARO,
L. S. LE PRINCE CARIATI. »

(*Archives des Affaires étrangères*, Naples, V^e 140, p. 18, f° 30.)

ANNEXE XLVII

(P. 408)

RICHTER VON BINNENTHAL (François-Xavier), né en 1768 à Vienne, entré au service en 1781, cadet en 1784, enseigne en 1785 au régiment Banal de Temesvar, lieutenant en 1789 et capitaine en 1793. Promu major en 1797 et affecté à l'état major du quartier-maître général, lieutenant-colonel en 1799, colonel en 1805, général-major en 1809, feld-maréchal-lieutenant en 1813, nommé en 1825 deuxième propriétaire, puis en 1832 premier propriétaire du régiment d'infanterie archiduc Rodolphe (aujourd'hui régiment d'infanterie n° 14), Richter prit sa retraite en 1836 avec le grade honorifique de feldzeugmeister et mourut le 12 août 1840 à Linz. Le feldzeugmeister Richter était conseiller intime depuis le 17 décembre 1829.

(*K. u. K. Kriegs-Archiv*, *Grundbuch der Generale*, t. I, n° 155.)

ANNEXE XLVIII

(P. 426)

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE LE 17 JANVIER 1814

F.-M.-L. M[is] SOMMARIVA.

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.	
Brigade Vlasitz	4 1/3	2	1 1/2	sur le Tonale et sur la défensive sur la rive droite de l'Adige.
Division du F.-M.-L. FENNER.				
Brigade Stanissavlevich	4	2	1	a pris l'offensive dans le Val Trompia.
Brigade Baumgarten	3 2/3	6	1/2	sur l'Adige.
Brigade Abele	3	2		id.
Brigade Suden	6			id.
Division du F.-M.-L. PFLACHER.				
Brigade Steffanini	5			
Brigade Gober	4		1	
Brigade Winzian	4		1	
Division du F.-M.-L. RADIVOJEVICH.				
Brigade Starhemberg	4	8	1	(à cheval).
Brigade Bogdan		18		
Brigade Vecsey	4	6	1	
Division du F.-M.-L. MARZIANI.				
Brigade Wattlet	6		1	
Brigade Eckhardt	5			
Division du F.-M.-L. MAYER VON HELDENFELD.				
Brigade Quosdanovich	5		1	
Brigade de Best	8		1	
Division du F.-M.-L. MERVILLE.				
Brigade Stutterheim	5		1	
Brigade Wrede		12		
TOTAL	71	56	11	
Corps de blocus : F.-M.-L. MARSCHALL.				
Brigade Fölseis	6	2	1	Legnago.
Brigade Rebrovich (ensuite Pulsky)	2	2	1	Piove di Sacco.
Brigade Mayer	4	2	1	Mestre.
Brigade Csivich	7	3 1/2	3/4	Palmanova, Osoppo et Udine.
Brigade Tomasich	3	1	1/4	en Dalmatie.
Brigade Nugent	6	4	1/4	Comacchio.
F.-M.-L. Knesevich	8 c[ies]	1/2		
TOTAL	28 8 c[ies]	15	4 1/4	

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.	
Dont en Tyrol	4 1/3	2		sur la défensive.
—	16 2/3	12		sur l'offensive.
Sur l'Adige	50	54		destinés au passage de l'Adige.
Devant Venise	6	4		
Devant Legnago	6	2		
Et pour diverses opérations offensives devant Palmanova et Osoppo	7	3 1/2		
En Dalmatie	3	1		
Nugent	6	4		sur la rive droite du Pô.
Insurrection	1 1/3	1/2		
TOTAL GÉNÉRAL	100 1/3 b^ons	83 esc^ons.		

K. u. K. Kriegs-Archiv, XIII, 3; XIII, 4.

ANNEXE XLIX

(P. 427)

Nous croyons devoir compléter les quelques lignes que nous avons consacrées en note à la biographie du général Fontana en reproduisant ici l'oraison funèbre prononcée sur sa tombe par un de ses anciens compagnons d'arme, le lieutenant-général Roguet, oraison funèbre, que Zanoli a placée parmi les *Notes* du 1er volume de son livre : « *Sulla milizia Cisalpino Italiana dal* 1796 *al* 1814. »

« La mort vient de frapper le lieutenant-général baron Fontane, né à Montpellier le 29 mai 1765. Sa vie a été longue, si l'on considère les services qu'il a rendus et les temps difficiles qu'il a traversés. Entré au service le 2 juillet 1791, dans le régiment de Vivarais (infanterie), c'est à l'armée de Savoie et au siège de Mantoue qu'il commença à fixer sur lui les yeux de ses chefs.

« Dans cette merveilleuse campagne d'Italie, où Bonaparte se révéla au monde par tant de prodiges, lieutenant de grenadiers à la 19e demi-brigade de ligne, Fontane resta sur le champ de bataille de Castiglione placé parmi les morts et dut son salut à un bienfait de la Providence.

« Bonaparte, habile appréciateur des hommes, sut distinguer Fontane et lui confia le commandement de la 6e cohorte lombarde.

« Après la bataille de Marengo il eut le commandement du 1er régiment d'infanterie de ligne italien. L'histoire de ce régiment nous fait voir Fontane durant 9 ans qu'il le commanda prenant sa part des lauriers dans la Poméranie.

« Le 7 octobre 1807 il fut élevé au grade de général de brigade. L'année suivante, c'est en Catalogne avec le VIIe corps et particulièrement à Rosas qu'il se distingua.

« A la bataille de Llinas, Fontane, dans le fort de l'action, attaqua la gauche des Espagnols et s'empara de leur artillerie de réserve. Il prit aussi part au gain des batailles de Molinos de Rey, de Valls et San Felin de Guixols et surtout à la prise de la place de Palamos. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr cite cette affaire avec éloge dans son journal des opérations de l'armée de Catalogne en 1808 et 1809.

« Dans la campagne de 1812, à la bataille de Malojaroslavetz, où 60.000 Russes furent battus par 20.000 des nôtres, Fontane suivit les mouvements de la division italienne et du corps d'armée du prince Eugène, qui resta maître du champ de bataille. Il reçut sa nomination de général de division le 22 novembre 1813.

« Dans le courant de cette année, il défendit en Illyrie les ouvrages qui couvraient le pont de Tschernutz avec deux bataillons.

Les événements de 1814 l'ont rendu à sa patrie, où, rentré dans la retraite en 1815, il est mort à l'âge de 68 ans. »

Le général Fontane avait épousé en Italie M[lle] Vittoria Ceccopieri, de Massa Carrara.

Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino-Italiana dal* 1796 *al* 1814 ; t. I, Note 2, p. 323-324.

ANNEXE L

(P. 434)

Documents relatifs à la question de l'armistice

Quarante-huit heures après avoir envoyé au vice-roi sa dépêche du 17 janvier, au moment de quitter Paris pour prendre le commandement de son armée, l'empereur avait cru nécessaire de mettre Caulaincourt plus complètement au courant des événements qui venaient de se passer à Naples.

« Il paraît, lui écrit-il[1], que le roi de Naples a à peu près conclu son traité. C'est le général Autrichien Neipperg qui a été le négociateur ainsi qu'un colonel anglais avec qui le Roi a traité, sans qu'il eût de pouvoir et même sans qu'il l'eût reconnu comme roi. Ces Messieurs, comme il arrive en pareilles circonstances, voyant l'élan de joie et l'influence que leur présence occasionnait dans l'opinion de Naples firent au roi des conditions très hautes contre lesquelles il paraissait encore se débattre ». Puis, revenant sur ses intentions relatives à l'armistice, conditions qu'il avait chargé La Besnardière de faire connaître à Caulaincourt, il ajoutait en finissant et en s'occupant plus particulièrement de l'Italie : « Je crois que la clause qui pourrait intéresser l'Autriche pour les conditions de l'armistice serait la cession de Palmanova et de Venise, puisqu'il paraît que son projet est de garder l'Adige[2]. »

1. L'empereur à Caulaincourt ; Paris, 19 janvier 1814 (*Archives Nationales*, A, F, IV, 906).

2. Tous les yeux à Milan étaient tournés du côté du congrès de Bâle. « Il serait utile écrivait Testi à Tassoni le 16 janvier, de prolonger ton séjour ici (à Berne). Tu serais de la sorte en mesure de me donner des nouvelles du congrès de la paix qui, d'après l'avis presque officiel qui nous est parvenu, a dû s'ouvrir le 15 à Bâle. Ces nouvelles intéressent vivement le vice-roi,

Entre temps, revenant plus à fond sur la question de l'armistice qu'il n'avait fait qu'effleurer dans sa lettre à la vice-reine, le vice-roi avait cru nécessaire de mettre confidentiellement Melzi, *pour lui seul*, au courant des tentatives autorisées par l'empereur et qui n'avaient malheureusement pas abouti. « Un peu inquiet, écrivait-il au duc de Lodi[1], de tous les rapports que je recevais sur les intentions du roi de Naples, je me suis servi d'une occasion qui m'était offerte par le hasard pour faire tâter l'ennemi et voir s'il ne serait pas disposé à offrir un armistice. »

Dans la conversation qui eut lieu entre l'aide de camp du vice-roi et celui de Bellegarde, ce dernier s'étonna que l'empereur n'eut pas autorisé le prince Eugène *à traiter définitivement pour l'Italie*. L'officier autrichien était d'autant plus surpris de ce fait, que, comme le prouve d'ailleurs la dépêche que nous avons citée ci-dessus, « l'empereur, disait-il, sait pourtant bien les intentions des alliés sur l'Italie, ces intentions qui ont fixé les limites de l'Autriche à l'Adige, et que, le roi de Naples venant d'entrer dans la coalition, la perte de l'Italie étant désormais certaine, tout devrait décider le vice-roi à accepter des conditions trop avantageuses pour être proposées à nouveau lorsque l'armée autrichienne aurait fait de nouveaux progrès. » Comme l'aide de camp du vice-roi insistait « sur la conclusion d'un armistice qui laisserait les choses dans le *statu quo* pour un temps donné pendant lequel la paix serait signée », l'officier autrichien se borna à répondre que son chef « n'était pas et ne serait certainement pas autorisé à conclure un armistice à des conditions autres que celles qui avaient déjà été proposées au vice-roi ».

« La conférence a fini là, disait le vice-roi à Melzi, « et bien qu'il eût déjà fait connaître à la vice-reine l'impression pénible que lui avaient causée les conditions auxquelles Bellegarde avait eu l'espoir de le voir adhérer, il était encore tellement exaspéré des propositions qu'on avait eu l'audace de lui faire qu'il s'écriait : « Je n'ai pas besoin de vous dire que pour mon compte je ne sortirai jamais de la ligne qui m'est tracée par mes devoirs et par mes serments. Il faut donc que nous nous abandonnions aux événements et que nous reportions nos espérances sur les négociations de Bâle[1]. D'ici là, je ferai certainement tout ce

comme tu le conçois... C'est là chose difficile, je le sais ; mais cherche par tous les moyens à y parvenir. Ce congrès, s'il s'est réellement ouvert, comme je l'espère, peut seul nous mettre à l'abri d'une invasion exécutée moins par l'armée autrichienne qui continue à rester immobile sur l'Adige que par celle de notre bon parent le roi de Naples. Neipperg et Graham sont à Naples pour y conclure un traité d'alliance offensive et défensive qui, s'il n'est déjà signé, ne saurait tarder à l'être. En attendant les Napolitains ont ouvert le port d'Ancône aux bâtiments anglais qui y déchargent leur cargaison. Ces mêmes troupes à Bologne comme dans les Romagnes vivent en parfaite intelligence avec les Autrichiens. » (Lettere private del Senatore Carlo Testi, incaricato della Divisione delle Relazione Estere del Regno d'Italia al Barone Giulio Cesare Tassoni, incaricato d'Affari italiano, presso la Confederazione Svizzera 1813-1814).

1. Le vice-roi au duc de Lodi ; Vérone, 18 et 19 janvier 1814 (*Archives particulières de la duchesse Melzi d'Eril*) et le duc de Lodi au vice-roi ; Milan, 21 janvier (*Ibidem*).

qui sera en mon pouvoir, pour garantir d'une invasion toute la partie du royaume qui n'a pas encore été touchée et je ne désespère pas d'y réussir. »

Le vice-roi, comme il le dit lui-même, avait eu l'intention d'écrire à l'empereur et de lui demander l'autorisation d'engager des négociations séparées pour l'Italie. En y réfléchissant, il avait pensé qu'une proposition de ce genre gagnerait à être faite par Melzi. Il lui avait exposé ses idées dans une note du 19 janvier et dès le 21, Melzi lui répondit que « dans ses rapports à Sa Majesté, il avait développé à peu près les mêmes considérations, dans le but de L'amener au résultat indiqué » et que, sans prononcer le mot de négociation séparée il avait franchement exposé que « sans une mesure que la sagesse de Sa Majesté pouvait seule embrasser, le royaume était inévitablement perdu. »

Melzi, comme il le déclarait au vice-roi, était parfaitement en mesure « de parvenir jusqu'à ce mot en résumant et renforçant les considérations qui y conduisent » et qu'il le ferait le jour même. « Dieu veuille que nous soyons à temps et que les dispositions de Sa Majesté y soient favorables comme on est fondé à l'espérer. »

ANNEXE LI

(P. 441)

CORRESPONDANCE ÉCHANGÉE ENTRE LES GÉNÉRAUX MIOLLIS ET LA VAUGUYON

Archives de la guerre. Le lieutenant-général de La Vauguyon au général Miollis. Rome, 20 janvier (Lettre remise au général Miollis le 19 janvier).

« Sa Majesté le roi de Naples a reçu votre lettre du 11 janvier; il a appris, en même temps, les troubles de Montefiascone et de Bolzano; des avis confidentiels l'avertissent aussi que le district de Velletri est en fermentation. Le roi Charles lui a écrit que Rome était agitée et le prie de veiller à sa sûreté et à celle de la reine; en un mot, il lui annonce que la tranquillité des Etats Romains est menacée et que les Français y courent des dangers. Cependant les troupes occupent Rome et couvrent les Etats Romains, et, depuis deux mois, vous refusez d'exécuter les ordres de Sa Majesté, tandis qu'avertis sur les dangers qui menacent leur sûreté, les Romains appellent à leur secours, par leurs vœux et par des députations, l'autorité royale. Sa Majesté espérait toujours que Votre Excellence, éclairée sur le véritable état des choses et sur la disposition des esprits, se déciderait à exécuter ses ordres et à concourir avec Elle à sauver les Etats romains des malheurs dont ils sont menacés; mais votre lettre ne laissant plus à Sa Majesté d'espoir à cet égard et ne voulant pas s'exposer au blâme de n'avoir pas empêché les troubles de Rome, le roi me charge de vous annoncer que, sur votre refus d'exécuter ses ordres, il m'a nommé commandant supérieur des Etats.

Je vous préviens, en conséquence, que je prends dès à présent le commandement.

J'espère que vous ne contrarierez pas Sa Majesté dans la résolution qu'Elle a prise d'assurer le salut de Rome et que vous contribuerez par votre déference à ses dispositions à me mettre à même de maintenir la tranquillité dans Rome, dans les États Romains, et d'y veiller à la sûreté des Français, enfin de sauver cette ville importante de l'anarchie qui menace de la dévorer. »

Lors de l'arrivée de Murat à Naples et de l'entrevue qu'il eut à ce moment avec le maréchal de camp Romœuf, envoyé auprès de lui par Joachim, Miollis protesta vivement contre les accusations calomnieuses portées par La Vauguyon (proclamation publiée le 19) contre les fonctionnaires français. En attendant et sur l'heure même, il avait donné au nouveau commandant supérieur des États Romains une leçon malheureusement inutile en lui adressant, sur l'heure même, une fière et patriotique réponse :

« **Le général Miollis au lieutenant-général de La Vauguyon.**

Rome, le 19 janvier 1814.

« Je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date du 20 et que j'ai reçue ce matin.

Placé à la tête du gouvernement de Rome par Sa Majesté l'Empereur et Roi, je n'ai d'ordres à recevoir que de lui. J'ai dû attendre sa décision sur les demandes que m'a faites Sa Majesté le Roi de Naples.

Aucun danger ne menace Rome placée sous la protection de l'empereur.

L'anarchie n'existe pas dans des départements qui lui donnent des preuves continuelles de leur dévouement. La tranquillité la plus parfaite y règne malgré les moyens qu'on a employés pour la troubler. 20 gendarmes ont suffi pour calmer les mouvements de Montefiascone.

Rien ne peut donc motiver l'acte du commandement militaire des États Romains dont vous vous investissez ; je ne puis, en aucune manière, reconnaître d'autre autorité que celle que je tiens de Sa Majesté. »

Archives de la guerre. Le général Miollis au Ministre de la Guerre. Rome 14 janvier 1814.

En annonçant dans sa dépêche, P. S. *ad* Rapport n° 2, Naples 22 janvier 1814 (*Haus, Hof und Staats-Archiv*), que « les Napolitains ont pris possession de Rome le 19 janvier, qu'un gouvernement provisoire y est établi et qu'on a envoyé plusieurs conseillers d'Etat et employés » et en rendant compte à Metternich de la mise en liberté de la reine d'Etrurie et de la joie des habitants de se voir délivrés du joug des Français, Mier ajoutait encore : « Le Roi s'était flatté que le général Miollis, gouverneur de Rome se laisserait persuader de remettre le château Saint-Ange à ses troupes moyennant la promesse de ne pas être molesté dans sa retraite hors de la ville. Il s'y est refusé et les pourparlers, qui ont eu lieu à cet effet et se sont prolongés pendant plusieurs jours

lui ont donné le temps nécessaire pour se mettre en mesure de pouvoir se défendre. Il a ramassé un corps de troupes d'environ 1.800 hommes. Un corps de troupes napolitaines est chargé de bloquer le château. »

Le même jour, le baron Daru avait reçu la déclaration suivante :

« Rome, 19 janvier 1814.

« Noi sottoscriti ci siamo recati per ordine del Signor Generale Luogotenente de La Vauguyon, commandante superiore degle Stati Romani, al palazzo del Quirinale ed all'ufficio dell'Intendenza della Corona per prenderne possesso, ed abbiamo in consequenza dichiarato al signor Daru, intendente de la corona che l'amministrazione di cui egli è incaricato passa d'ora innanzi agli agenti del governo Napoletano.

G. Lerosi, E. Galliani. »

A cette déclaration des commissaires napolitains, Daru répondit sur l'heure :

« La trahison et l'ingratitude étant les seuls fondements de cette déclaration, je déclare à mon tour que, loin de me prêter à ce que prétend faire le gouvernement napolitain, je m'y refuse entièrement et m'y refuserai toujours comme à une lâche usurpation, et comme devaient le faire attendre de moi ma fidélité à l'Empereur et ma reconnaissance.

Signée : M. Daru. »

Cf. Baron Albert Lumbroso, *Muratiana.*

ANNEXE LII

(p. 443)

CONVENTION DE FORLI

PASSÉE ENTRE LES GÉNÉRAUX DE NUGENT, D'AMBROSIO ET DE LIVRON

MM. les généraux comte de Nugent, commandant un corps autrichien sur le Pô, d'Ambrosio, lieutenant général commandant la 2e division de l'armée napolitaine et de Livron, maréchal de camp au nom et chargé de pouvoirs de M. le général-lieutenant Carascosa, commandant la 1re division de la susdite armée;

« D'après les circonstances présentes et la bonne intelligence qui règne entre les cours de Vienne et de Naples, vu le mouvement que pourrait vouloir faire l'armée du vice-roi d'Italie sur la division Carascosa en établissant des têtes de pont à Governolo, Borgoforte, et Melara (est d'Ostiglia) et d'autres lieux, afin d'être en mesure de se soutenir mutuellement contre toute espèce d'entreprise avec leurs corps;

« Sont convenus de ce qui suit, comme conséquence des dispositions que M. le général Carascosa a envoyées au roi dans sa dernière dépêche et qu'on peut regarder comme servant de préliminaires à d'autres engagements que les circonstances pourraient rendre nécessaires :

« Le général Carascosa se réunira le plus tôt possible sur la grande route de Bologne à Modène et Reggio pour observer de près les mouvements de l'ennemi;

« M. le général Nugent portera les troupes qu'il a entre Ferrare et Comacchio sur Ferrare et M. le comte de Starhemberg sera invité par lui à se tenir prêt pour se porter sur la droite du Pô et à occuper en attendant le point de Ponte Lagoscuro pour être à même de se joindrei au besoin, au corps de M. le comte Nugent.

« La ville de Ferrare sera occupée conjointement par les troupes aux ordres de M. de comte de Nugent et celles de Sa Majesté le roi de Naples qui s'en sont déjà emparées et, dans le cas que M. le général Carascosa serait obligé de retirer tout ou partie des troupes qui occupent maintenant cette ville, M. le général comte de Nugent en assurera la conservation. Le reste de son corps se mettra en colonne sur la route entre Forlimpopoli et Faënza pour serrer sur le général Carascosa ou porter des secours à Ferrare, suivant ce que le général Carascosa décidera.

« La 2e division napolitaine, aux ordres de M. le lieutenant-général d'Ambrosio, portera sa tête de colonne à Cesena. Le reste de cette colonne s'étendra le long de la mer pour couvrir le grand parc de l'armée qui est à Sinigaglia et au siège de la citadelle d'Ancône et les communications entre cette place et l'ennemi. »

Cf. *Regio Archivio di Stato, Bologne. Truppe di Napoli* Tit. 17, Rub. 12. Malgré la signature de cette convention, pendant que, d'une part, le commissaire des guerres prévenait le préfet du Reno de l'arrivée annoncée pour le 20 au soir de 3.000 hommes et de 600 chevaux napolitains à Cento, il portait également à sa connaissance une lettre de l'ordonnateur en chef napolitain l'invitant à réunir des vivres pour 31.000 hommes, des fourrages pour 9.000 chevaux et à établir à Bologne un 2e hôpital militaire de 1.000 lits.

ANNEXE LIII

(P. 458)

Murat à l'empereur d'Autriche

« Naples, le 22 janvier 1814.

« Monsieur mon Frère,

« M. le duc de Campochiaro, l'un de mes Ministres d'Etat, aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Majesté Impériale et Royale. Je l'ai chargé de se rendre auprès d'Elle et de Son cabinet pour traiter et conclure avec Votre Majesté ou par sa médiation, avec les puissances, ses alliées, toutes les stipulations qui résultent du traité d'alliance qui

vient d'unir si heureusement nos couronnes. Je prie Votre Majesté Impériale et Royale de bien vouloir accueillir ce Ministre avec la même bonté qu'Elle m'a témoignée dans toutes les occasions et d'ajouter foi à tout ce qu'il aura l'honneur de Lui dire de ma part. Je l'ai chargé surtout d'exprimer à Votre Majesté Impériale et Royale les sentiments d'amitié et de reconnaissance qui m'animent pour Sa personne et l'empressement que je mettrai à lui donner les preuves les plus sincères de mon inviolable attachement, ainsi que de mon zèle à concourir avec tous mes moyens au rétablissement de la paix générale qui est le but des efforts communs. Je ne doute pas que Votre Majesté Impériale et Royale ne désire aussi vivement que moi le résultat heureux qui rendrait enfin le repos à l'Europe. En faisant un traité avec Elle, il m'a été doux de penser que je m'alliais au père de l'Impératrice des Français et qu'il n'y ait pas moins d'accord dans nos sentiments personnels pour la Maison de France que dans les vues de notre politique.

Veuillez bien recevoir, Monsieur mon frère, l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle je suis, de Votre Majesté Impériale et Royale, le bon frère et allié,

J. Napoléon. »

(Baron A. Lumbroso, *Correspondance de Joachim Murat*. Cf. *Archives des Affaires étrangères*, Naples, V° 140.

Cf. *Haus, Hof und Staats-Archiv*. Le comte de Mier au prince de Metternich. Rapport 2, Naples, 22 janvier 1814.

Mier insiste dans cette dépêche sur les avantages qu'on peut tirer du choix fait du duc de Campochiaro, Ministre de la police générale, pour se rendre au quartier impérial, sur le caractère et les sentiments du duc qu'il a déjà fait connaître à Metternich lors de son séjour à Fribourg en Brisgau, enfin sur le fait que le duc de Laurenzana a été est chargé *par intérim* du portefeuille de la police.

Dans une deuxième dépêche en date du même jour (P. S. 2 ad Rapport n° 2, il ne s'occupe que du départ de Durand auquel on vient d'envoyer ses passeports, et de celui du roi qu'il accompagnera et que Gallo rejoindra après le retour de Sicile du colonel Berthemy (qu'il appelle le général Bartomé).

Cf. *Ibidem*, la lettre par laquelle le duc de Campochiaro « est chargé d'entamer la négociation du traité d'alliance définitif dont il est question à l'article 5 secret du traité et de conclure et signer seul ou conjointement avec le prince Cariati et par la médiation de Sa Majesté l'empereur d'Autriche les actes ou conventions résultant de ce traité avec les autres puissances alliées.

Cf. *Diario Napoletano di Nicola* (*Archivio Storico della Societa napoletana di Storia Patria*. En consignant dans son *Diario* le départ de Campochiaro, envoyé, dit-il, en mission auprès des alliés, Nicola ajoute : « On dit qu'il se rend au Congrès de Bâle pour faire obtenir des alliés la reconnaissance de Joachim comme roi de Naples. »

En relatant quelques jours plus tard, le 26, dans son *Diario* les événements dont nous venons de parler, Nicola écrivait les phrases suivantes sous le coup de l'impression qu'il ressentait : « On affirme que le roi a déclaré la guerre à la France. Le Ministre de France est parti.

On tient prisonniers les officiers français qui refusent de porter les armes contre leur patrie. Donc nous sommes en guerre avec la France sous un roi qui est prince français, qui était grand amiral, qui a commandé jusque dans les derniers temps la cavalerie française, qui est le beau-frère de Napoléon, qui l'a fait roi de Naples », et il ajoutait, quelques lignes plus loin : « On m'affirme que l'Angleterre va signer un armistice avec Naples, et que Pignatelli Strogonoli vient d'être nommé Ministre de la Guerre. »

ANNEXE LIV

(P. 462)

Le 18 janvier 1814, l'empereur avait jugé le moment venu de reprendre avec le Pape Pie VII certaines négociations qu'il avait déjà tenté de nouer en novembre et en décembre 1813 par l'intermédiaire d'abord de la Marquise de Brignole, dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise, puis de Mgr Fallot de Beaumont, évêque de Bourges. Renvoyé à Fontainebleau par Bassano, Mgr de Beaumont avait ordre de soumettre cette fois au Saint-Père des propositions que l'on espérait faire accepter sans trop de peine à Pie VII. Napoléon offrait au Pape de conclure avec lui un traité de paix destiné uniquement à régler la question du pouvoir temporel du Saint-Siège, de lui restituer les Etats romains tels qu'ils étaient lors de leur annexion à l'Empire. Mgr de Beaumont était même chargé de signer une convention [1] basée sur les conditions qu'il apportait.

Mais, tandis que l'évêque de Bourges rentrait à Paris pour rendre compte de sa mission, on y avait reçu avec la nouvelle de l'entrée officielle de Murat dans la coalition, l'avis de l'occupation imminente des Etats romains, et 3 voitures couraient la poste sur la route de Fontainebleau dans la nuit du 21 au 22 janvier en exécution d'un ordre que l'empereur venait d'envoyer à Savary.

[1] Voici, d'après d'HAUSSONVILLE, *L'Eglise et le Premier Empire*, V, p. 313, 554 et suivantes, le texte même de ce document :

« Très Saint-Père, je me suis rendu auprès de Votre Sainteté pour lui faire connaître, que *le Roi de Naples ayant conclu avec la coalition une alliance dont il paraît que l'objet est la réunion éventuelle de Rome à ses Etats*, Sa Majesté l'empereur et roi a jugé conforme à la véritable politique de son Empire et aux intérêts du peuple de Rome de remettre les Etats Romains à Votre Sainteté. *Elle préfère les voir entre ses mains plutôt qu'entre celles de tout autre souverain quel qu'il soit.*

« Je suis, en conséquence, autorisé à signer un traité par lequel la paix serait rétablie entre l'Empereur et le pape. Votre Sainteté serait reconnue dans sa souveraineté temporelle et les Etats Romains, tels qu'ils ont été réunis à l'Empire français, seraient remis ainsi que les forteresses entre les mains de Votre Sainteté ou de ses agents : cette condition ne saurait être relative qu'aux objets temporels et au Pape comme souverain de Rome. » (Cité par RINIERI, *Il congresso di Vienna e la Santa-Sede*.)

« Paris, 21 janvier 1814[1].

« *Au général Savary, duc de Rovigo*

Ministre de la police générale

« Faites partir cette nuit (du 21 au 22), et avant 5 heures du matin, le Pape, pour se rendre à Savone. Il aura, dans sa voiture, l'évêque d'Edesse (Mgr Bertazzoli). L'adjudant du palais (le colonel Lagorse) le mènera à Savone. Une autre voiture transportera les domestiques en ayant soin de la tenir à une distance suffisante pour que le voyage soit déguisé. Les voitures passeront le Rhône au Pont Saint-Esprit et se dirigeront sur Savone par Nice, sous prétexte d'éviter les montagnes. *L'adjudant du Palais dira qu'il le mène à Rome où il a ordre de le faire arriver comme une bombe.* Arrivé à Savone, le pape y sera traité comme précédemment.

« Concertez-vous avec le ministre des Cultes aujourd'hui pour me faire connaître l'état des cardinaux et où il est nécessaire de placer chacun d'eux. Je suppose qu'ils pourraient être envoyés dans la Provence, dans la rivière de Gênes et du côté de Montpellier et de Nîmes. Aussitôt que j'aurai arrêté la liste, vous prendrez des mesures pour qu'ils partent dans la nuit du 22 au 23, tous accompagnés d'officiers de gendarmerie, de manière que Fontainebleau et les environs de Paris soient libres de tous ces ecclésiastiques. Il sera bon que l'un ne sache pas où se rend l'autre et que vous les fassiez passer par des routes différentes. »

Entre temps, Pie VII, tout en déclarant « qu'il aimait la France et qu'il n'était pas l'ennemi de l'empereur » avait refusé de souscrire à ces conditions. Le 23 au matin, il avait été mis en route avec Mgr Bertazzoli. Voyageant à petites journées et passant par Nice, Vintimille et San-Remo, il arriva le 13 février à Savone, où la population le reçut avec enthousiasme et détela les chevaux de son carrosse[1].

D'après Rinieri, *Il congresso di Vienna e la Santa Sede*. Civiltà Cattolica. Série XVIII. Vol. V. Quad. 1237, p. 32-33.

ANNEXE LV

(p. 480)

« *Le général Filangieri au général-major comte Starhemberg*

« Ferrare, 27 janvier 1814.

« M. le général, votre désir m'a suffi pour consentir à l'occupation immédiate de Pontelagoscuro par vos troupes. La convention signée le 19 septembre à Forli par les généraux Nugent, d'Ambrosio et Livron

1. *Archives Nationales*, A. F. IV, 906. Lecestre, *Lettres inédites*, II, 310, cité par Rinieri, *Il congresso di Vienna e la Santa-Sede*.

dont vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer copie, ne m'a pas été communiquée par le lieutenant général Carascosa sous les ordres duquel je me trouve. Dans aucune lettre, il n'en a fait mention. Jamais même il ne m'a parlé de la cession de Pontelagoscuro et pourtant votre lettre a suffi pour me faire donner sur-le-champ l'ordre de céder ce village à vos troupes, dès qu'elles s'y présenteront. Dans cette occasion comme dans toutes les autres qui pourront se présenter par la suite, je me suis trouvé très heureux d'avoir pu faire quelque chose qui vous eût été agréable.

« Je quitte cette ville demain pour me rendre à Bologne. Je ne laisse pour le moment à Ferrare que deux bataillons pour y tenir garnison avec un bataillon autrichien.

« Le capitaine de Koudenhoven, votre très aimable aide de camp, vous dira aussi que, pendant ces deux jours, j'ai eu des désagréments auxquels tout autre que moi aurait dû s'attendre.

« J'espère qu'il vous dira aussi que j'ai été assez dévoué au bien général et à l'intérêt que nous devons tous à la cause commune pour faire taire un juste ressentiment. »

(*K. u. K. Kriegs-Archiv.* I, 222 *e.*)

ANNEXE LVI

(p. 490)

DÉCRET D'ANNEXION DE RAGUSE A L'AUTRICHE ET RÉCLAMATION DU GRAND CONSEIL

Dès le 12 août 1814, près de deux mois avant la réunion du Congrès de Vienne l'empereur d'Autriche rendit un décret par lequel il manifesta de la manière suivante ses volontés relatives à Raguse :

« Nous François etc., etc., d'accord avec nos hauts alliés, nous réunissons les Etats de l'ex-république de Raguse à nos provinces héréditaires et ordonnons etc... »

Il est vrai que, pour justifier cette mesure, Metternich fit entendre aux souverains et à leurs ministres qu'une députation de la noblesse de Raguse avait été au-devant du général autrichien, commandant en Dalmatie, pour l'inviter à prendre possession des Etats de Raguse et en avait abdiqué les droits en faveur de l'empereur d'Autriche. Une députation était effectivement allée au-devant du général Milutinovich ; mais cette députation n'était rien autre que la municipalité française, expulsée de Raguse par les Ragusains eux-mêmes, municipalité qui n'avait jamais eu le droit de disposer d'une souveraineté qui ne lui avait jamais appartenu.

Ce fut contre cette démarche illicite et sans valeur à ses yeux, contre cette usurpation de pouvoirs, contre l'envoi à l'empereur d'Autriche, le 20 août 1814 par le conseil municipal d'une députation chargée de renoncer en faveur de l'empereur aux droits d'indépendance de Raguse, que le grand conseil suprême de la république de Raguse adressa le

31 août 1814 au comte de Bosdari, maire de la commune de Raguse et au conseil municipal la protestation suivante :

« Les Ragusains, fiers de leur indépendance qu'ils ont si violemment proclamée en refusant de combattre contre les Français sous un drapeau étranger se sont tous armés quand il s'est agi de se battre sous les couleurs nationales. C'est ainsi qu'ils ont reconquis leur liberté, qu'il ont constitué le 19 janvier 1814 le Conseil suprême au milieu même des nations en armes et hissé le pavillon national sous les yeux des généraux anglais et autrichiens qui les ont traités en alliés et ont arboré leurs pavillons à côté du leur. Les soussignés protestent contre la résolution illégale du conseil municipal qui, moins que tout autre, a le droit de parler au nom de la nation et dont les membres ont été désignés par la France, et dont la décision a été arrachée par la force sous les menaces du major Wintmann. Ils déclarent, en outre, que le grand conseil suprême du 19 janvier 1814 est et sera le seul représentant de la nation jusqu'au jour où les puissances alliées, au nom desquelles le territoire de Raguse a été momentanément occupé, auront rendu au peuple de Raguse le plein exercice de ses libertés, et invitent le maire à communiquer cette protestation à l'autorité supérieure dont il relève. »

Un des plus illustres membres du parlement anglais, M. Henri Brougham, fut le seul qui eut le courage de défendre la cause de Raguse et de reprocher à lord Castlereagh de s'être livré au Congrès de Vienne à un trafic honteux en consentant à céder à la maison d'Autriche un territoire sur lequel ni l'Autriche ni l'Angleterre n'avaient aucun droit. « Nous qui, au nom de la liberté et de l'indépendance, s'écria-t-il, avons excité les peuples de l'univers entier, entre autres les Ragusains, à se soulever contre Bonaparte et à renverser l'usurpateur, nous les avons remerciés, nous avons récompensé leurs services en les transmettant, par un espèce de troc, comme de vils esclaves à une puissance dont ils détestent le joug. » Le parlement anglais passa outre et le sort de Raguse fut définitivement réglé par le silence de ceux-là mêmes qui, huit ans auparavant, le 23 avril 1806, lors de l'annexion à la Prusse du *Hanovre* et de la Poméranie suédoise en échange d'Anspach et de Bayreuth cédés à Napoléon, avaient acclamé les paroles de Fox. « Le principe de transférer les sujets d'un souverain à un autre sape la base de tout gouvernement et l'existence de toute nation. »

Cf. *Observations sur l'usurpation de Raguse*, par W. M. comte de Bettera Wodopich, noble Ragusain (Londres 1817).

Gelcich, Ein Gedenkbuch der Erhebung Ragusas in den Jahren 1813-1814 : *Memorie riguardante l'insurrezione seguita a Ragusa nel* 1813 *e* 1814 *sotto la Direzione del Conte Biagio Bernardo Caboga, comandandante in capo l'insurgenza e fine allora, Vice Console del Re di Napoli, Gioacchino.*

ANNEXE LVII

(P. 492)

LETTRE INÉDITE DE MURAT A ZURLO

Aussitôt après son arrivée à Ancône et après l'insuccès de ses tentatives auprès du général Barbou, Murat avait adressé à Zurlo une lettre particulière qui nous a paru tellement caractéristique que nous n'avons pu résister à la tentation de la reproduire.

« Ancône, 30 janvier 1814.

« Monsieur le Ministre,

« Je suis arrivé vers midi à Ancôme. Ma marche depuis Rome jusqu'ici a été une véritable marche triomphale, vu que partout l'enthousiasme a été à son comble. Il s'est manifesté surtout à Spoleto, Foligno et Ancône. Il est de la dernière importance que M..... (Macedonio) se rende à Trasimène pour organiser ce département. J'espère que celui de Rome l'est dans ce moment. Partez vous-même immédiatement pour vous rendre dans les départements de l'Italie méridionale. Votre présence y est absolument nécessaire. *Vous aurez besoin de calmer nos têtes napolitaines qui, pour trop vouloir, finiraient par faire échouer nos projets.* Votre présence seule et votre bon esprit ici remédieront à tout. *Il y a tant de bien à faire!*

« J'espère faire commencer demain le feu contre la citadelle qui manque absolument de vivres et d'eau et j'espère que le commandant ne pourra pas résister longtemps. Il est de la dernière importance pour les opérations militaires que je sois entièrement maître d'Ancône. Je partirai demain pour Bologne. Arrivez promptement. Cependant donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe à Rome. J'attends avec impatience le travail que je vous ai demandé sur le budget des Etats romains et les instructions pour Poërio.

Signé : NAPOLÉON, Joachim.

P. S. (De la main de Murat) — « Faites partir de suite pour Foligno San-Arpino et Fortunati. »

ANNEXE LVIII

(P. 492)

Archives de la guerre. Le lieutenant-général de La Vauguyon au général Miollis. Rome 30 janvier 1814.

« Le roi des Deux-Siciles me charge de vous faire connaître qu'il peut encore aujourd'hui vous donner la facilité de vous rendre en France ou par terre ou par mer, mais que le moment n'est peut-être pas éloigné où semblable facilité ne sera plus en son pouvoir. Permettez-moi de vous faire observer que vous et vos troupes serez plus utiles

en France qu'ici. L'empereur a déclaré qu'il renonçait à l'Italie. Pourquoi voudriez-vous priver votre patrie du secours des braves gens que vous commandez et dont vous enchaînez les bras dans un fort qui n'est pas tenable et dont l'inutile défense attirerait le plus grand des malheurs sur une ville dont les habitants sont pénétrés d'estime et de respect pour vous, et qui devront, j'espère, conserver votre souvenir avec reconnaissance.

« Je suis autorisé à vous inviter à vous rendre en France avec armes et bagages et tout ce que vous voudrez emporter; toutes les sûretés vous seront données tant pour vous que pour vos troupes. »

Ibidem. Le général Miollis au général de La Vauguyon; Château, Saint-Ange, 31 janvier 1814.

« Je ne puis que m'en rapporter à ma réponse du 19, relativement à l'objet de la seconde lettre que vous me faites l'honneur d'écrire sous la date du 30.

« Les Français que j'ai avec moi sont à leur poste. Les malheurs dont vous menacez Rome ne peuvent ainsi jamais leur être attribués. »

ANNEXE LIX

(P. 497)

Proclamations du général Carascosa

I. — Italiens!

« Le moment désiré, qui nous appelle tous sous les mêmes drapeaux, est enfin arrivé. Après tant de siècles de dissensions, de faiblesses, de crimes et de vertus cachées, nous voyons luire le jour heureux, où combattant pour les mêmes intérêts et pour le bien public et défendant la même patrie, nous n'avons qu'à nous unir au souverain généreux qui nous garantit ces biens précieux pour être assurés qu'ils deviendront notre partage et que nous en obtiendrons la tranquille et paisible possession par des victoires continuelles. Montrons au meilleur des souverains, à Joachim, auquel les peuples de Naples doivent déjà leur bonheur, un patriotisme désintéressé, la constance au millieu des dangers d'une guerre glorieuse et rien ne pourra résister à notre valeur sous la conduite du premier général de ce siècle et avec le sentiment de défendre la plus belle cause de l'univers.

« Italiens! Accourez donc dans nos rangs; abandonnez vos oppresseurs et ne donnez pas à l'Europe le spectacle déplorable d'un combat entre les Italiens du Midi et ceux du Nord dans l'instant où un appel généreux vous invite au même honneur, à la même gloire, au même bonheur. Voudriez-vous être sourds à cette voix? Voudriez-vous continuer à river vous-mêmes vos fers? Pourriez-vous préférer un plus long esclavage à tout ce qui peut émouvoir le cœur humain? Voudriez-vous ne pas concourir à terminer le grand ouvrage que toutes les puissances,

nos alliées, ont commencé d'un commun accord? Non; sans doute? Vous ferez ce que le monde attend de vous. »

« Modène, le 31 janvier 1814.

Le lieutenant-général,

CARASCOSA. »

II. — PEUPLES DE L'ITALIE MÉRIDIONALE !

« La situation présente de l'Europe et la nécessité de rétablir la paix et la tranquillité intérieure des peuples exigent que des nations voisines se réunissent pour parvenir en commun à ce grand but. Si donc, en suite du traité conclu entre Sa Majesté le roi mon maître et Sa Majesté Impériale et Royale Autrichienne les troupes napolitaines occupent les Etats italiens de ce côté du Pô, ce n'est que pour se charger du soin et de la protection de vos personnes et de vos propriétés, pour éloigner le théâtre de la guerre de vos contrées, pour conserver même en ce moment, au milieu des derniers efforts pour la juste cause de la paix, l'ordre et la tranquillité parmi vous, et préparer votre indépendance.

« Italiens ! toutes les mesures de l'administration royale seront basées sur votre bonheur. Tous les employés seront conservés; on ne fera que remplir les places vacantes.

« Vos propres concitoyens seront les organes du gouvernement de Sa Majesté et les médiateurs de vos besoins. Le roi ne vous demandera rien qui ne soit impérieusement exigé pour la défense de la cause commune. Vous reconnaîtrez dans toutes ses déterminations que l'Italie est sa patrie comme la vôtre. L'union des esprits, l'amour de l'ordre, la juste confiance dans la sagesse, le désintéressement et la modération des souverains alliés rendront l'Italie indépendante et vous conduiront à une paix durable et à l'indépendance qui fut toujours le vœu de vos cœurs. »

« Modène, le 1er février 1814.

Le lieutenant-général,

CARASCOSA. »

Bien qu'elle soit de quelques jours postérieure à la proclamation de Carascosa, nous croyons utile de la faire suivre de celle que, le 9 février, le baron Poerio, commissaire royal napolitain dans les départements de l'Italie Méridionale, fit afficher à Bologne :

« Aux peuples de l'Italie Méridionale !

« Un traité de paix conclu avec sa Majesté Impériale et Royale l'empereur d'Autriche et avec les puissances alliées met le roi des Deux-Siciles en possessien provisoire des Etats Romains, de la Toscane et des départements de l'Italie Méridionale.

« Un armistice stipulé avec l'Angleterre et qui sera bientôt suivi d'un traité de paix ajoute à ce premier bienfait la liberté des mers et la prospérité du commerce.

« Les peuples d'une si belle partie de l'Italie apprécieront aisément les avantages et les espérances de la grande et importante situation nou-

velle qui leur est faite. Ils comprendront leur devoir. Le roi de son côté a compris toute la force des engagements qu'il a pris.

« Il devait à sa gloire la sécurité extérieure des pays occupés. Et ses armées, déjà concentrées sur le Pô, éloignent le théâtre de la guerre de ces contrées.

« Il devait à sa justice le bon ordre intérieur. Un conseil général d'administration établi et résidant à Rome assure le cours ininterrompu des affaires civiles, financières et judiciaires

« Il devait à son cœur votre bonheur. Des commissaires royaux envoyés sur place et munis de pouvoirs nécessaires s'informeront de vos besoins, écouteront vos vœux par l'organe des conseils départementaux et proposeront les améliorations reconnues utiles.

« Chargé de cette dernière mission auprès de vous, je suis autorisé à vous annoncer :

« Que sa Majesté met sous la protection de son honneur et de sa loyauté les ministres du culte, les établissements publics, les personnes et les biens des particuliers ;

« Qu'Elle proclame et protège la liberté du commerce par terre et par mer avec toutes les puissances amies et neutres ;

« Que les emplois vacants ou qui le deviendront dans vos départements seront donnés aux vôtres ;

« Enfin qu'aucun nouvel impôt ne sera mis sur le pays. Sa Majesté désire supprimer ou réduire ceux qu'on reconnaîtrait nuisibles ou trop lourds.

« Peuples de l'Italie Méridionale ! Laissez-vous aller au sentiment de reconnaissance, à ce sentiment qui ne s'impose pas, mais que la vertu et les bienfaits de Sa Majesté ne manqueront pas de vous inspirer. Il vous dictera des actions nobles et dignes du nom italien. Votre indépendance politique, ce premier besoin des nations sera le prix de votre conduite.

« Vous l'obtiendrez certainement en secondant avec votre zèle et vos forces les projets de Sa Majesté et des puissances alliées. La modération de leur système, le désintéressement qui guide tous leurs pas, la sagesse qui préside à leurs conseils justifient et garantissent votre confiance. »

ANNEXE LX

(p. 504)

PROCLAMATIONS DU VICE-ROI

I. — *Proclamation à l'armée*

« Soldats de l'armée d'Italie !

« Depuis l'ouverture de la campagne vous avez supporté de grandes fatigues, vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de votre valeur et à votre souverain de grandes preuves de votre fidélité.

« Mais combien ils sont glorieux les prix que vous avez déjà reçus de vos généreux efforts ! Vous avez conquis l'estime de l'ennemi. Vous avez obtenu les récompenses de l'empereur et vous pouvez vous enor-

gueillir au fond de vos âmes d'avoir longtemps préservé de toute invasion ennemie la plus grande partie du territoire italien et un grand nombre de départements français.

« Soldats! des espérances d'une paix solide et prochaine s'élèvent de toutes parts.

« Je les crois fondées.

« Cependant le jour du repos ne s'est pas encore levé pour vous!

« Un nouvel ennemi se présente.

« Quel est cet ennemi? Quand je vous l'aurai fait connaître, vous refuserez d'ajouter foi à mes paroles, et votre incrédulité, que j'ai longtemps partagée, sera pour vous un nouveau titre de gloire. Ce nouvel ennemi, ce sont les Napolitains, qui nous avaient solennellement promis leur alliance.

« Sur la foi de leurs promesses, ils ont été reçus dans le royaume comme des frères, ils ont été admis, non seulement à occuper plusieurs de nos départements, mais même à partager avec vous toutes nos ressources. Ils sont entrés comme frères, et ils étaient nos ennemis!... ils sont entrés comme frères, et c'est pourtant contre nous qu'ils avaient préparé leurs armes!....

« Soldats, je lis dans vos âmes toute votre indignation, et je sais ce qu'un sentiment d'indignation, dont la cause est si noble, peut ajouter à votre noble vaillance.

« Les Napolitains ne sont pas non plus invincibles! Peut-être même compterons-nous des amis dans leurs propres rangs. Certes, si le sentiment de la loyauté peut-être égaré, qui doute qu'un instant de réflexion ne suffise pour le rallumer et lui rendre tout son empire? Il est, dans les troupes Napolitaines, un grand nombre de Français : ils abandonneront bientôt des drapeaux que eux aussi ont cru inséparables de leur Souverain et de leur patrie; ils se réuniront à vous, ils trouveront au milieu de vous les mêmes grades qu'ils ont acquis par leurs services : Vous les recevrez comme des amis; vous les consolerez par votre accueil de la déplorable défection dont ils n'ont pas mérité d'être victimes. Français! Italiens! Je compte sur vous. Comptez sur moi.

« Vous me trouverez partout où votre intérêt et votre gloire auront marqué ma place.

« Soldats, voici ma devise : HONNEUR ET FIDÉLITÉ. Que cette devise soit aussi la vôtre; avec elle et l'aide de Dieu, nous triompherons encore de nos ennemis. »

« Eugène NAPOLÉON. »

« Quartier-général de Vérone le 1er février 1814 » (*Archives de la Guerre*).

II. — *Proclamation aux peuples du royaume d'Italie*

« PEUPLES DU ROYAUME D'ITALIE !

« Depuis trois mois nous avons eu le bonheur de préserver la plus grande partie de votre territoire des invasions de l'ennemi. Depuis trois mois les Napolitains nous ont solennellement promis leur secours, Et comment aurions-nous dû jamais nous méfier de leurs protestations? Leur souverain est allié par les liens du sang au grand homme à qui lui et moi, nous devons tout, et ce grand homme est aujourd'hui moins heureux!... Confiant dans la parole des Napolitains, nous pouvions

donc espérer que les efforts que nous avons faits jusqu'à présent ne seraient pas perdus et que l'ennemi serait bientôt obligé de se retirer de nos frontières.

« Peuples du royaume d'Italie? le croiriez-vous? Les Napolitains trompent aussi tous nos vœux, toutes nos espérances. Cependant, tandis qu'ils paraissent comme alliés, ils se sont avancés sur notre territoire et ont occupé plusieurs départements. Nous les avons accueillis en frères, nous leur avons ouvert avec empressement nos magasins, nos caisses, nos arsenaux et nos forteresses.

« En récompense de cette confiance, en récompense de nos sacrifices, sur la même ligne où ils devaient unir leurs armes aux nôtres, ils tendent la main à l'étranger, ils élèvent leurs drapeaux contre nous.

« L'inexorable histoire dévoilera un jour tous les artifices, toutes les machinations qu'il a fallu employer, sans doute, pour égarer à ce point un souverain qui s'est trop distingué par sa valeur pour ne pas posséder les autres vertus d'un soldat.

« Peuples du Royaume d'Italie! Nous ne le cachons pas : la défection des Napolitains a cruellement augmenté les difficultés de notre position. Mais nous ne craignons pas de le dire : notre courage sera d'autant plus grand que notre situation est difficile. Réunissez-vous donc autour du fils de votre Souverain; ayez confiance dans la justice, dans la sainteté de votre cause; marchez à la voix de celui qui vous porte tous dans son cœur et qui, vous le savez, n'eut jamais d'autre ambition que celle de contribuer de toutes ses forces à l'augmentation de votre gloire et à l'affermissement de votre bien-être.

« Italiens! Ceux-là seuls sont immortels, même dans l'estime et les annales des nations étrangères, qui savent vivre et mourir fidèles à leur souverain et à leur patrie, fidèles à leurs devoirs, fidèles à la reconnaissance et à l'honneur!

« Donné en notre quartier général de Vérone.

« Le 1er février 1814.

« Eugène NAPOLÉON. »

ANNEXE LXI

(P. 504)

Marquis Jules-César TASSONI ESTENSE PRISCIANI, né à Modène, le 20 mars 1759. Après avoir inutilement demandé au duc Hercule III la permission d'accompagner dans son exil la princesse Mathilde, sa sœur, il se mit à danser autour de l'arbre de la liberté, brûla ses lettres de noblesse, brisa sa clef de chambellan et épousa une modiste, Louise Baschieri, connue pour l'ardeur de ses opinions républicaines. Député au Corps législatif de la République Cisalpine, membre du Collège électoral des propriétaires du royaume d'Italie, chargé d'affaires de la République Cisalpine, puis du royaume d'Italie à Gênes, Florence, Naples et Berne, il mourut à Milan, le 14 décembre 1820.

ANNEXE LXII

(p. 504)

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE D'ITALIE

ÉTABLI LE 1er FÉVRIER COURANT PAR M. LE COMTE FONTANELLI, MINISTRE DE LA GUERRE

	Hommes	Chevaux
Dans l'intérieur du Royaume (y compris 2.000 malades ou en congé et 1.550 hommes non susceptibles d'entrer en campagne)	14.639	2.835
A l'Armée d'Italie (y compris les garnisons des places en état de siège.	35.392	5.496
A l'Armée d'Espagne	573	86
Dans les provinces Illyriennes	766	5
Dans les îles Ionniennes	1.136	40
Dans l'île d'Elbe et en Corse	1.506	5
Total	54.012	8.467

Voici d'ailleurs d'après un document existant aux *Archives des Affaires Étrangères,* Milan, vol. 63, pce 331, fo 428, l'Etat détaillé de l'Armée d'Italie au 1er février 1814.

		Officiers	S.-Of., Sold.	Chevaux
	Etat-major général	64		209
	Etat-major des places	65		11
GARDE ROYALE	Gardes d'honneur, 1 cie	7	130	158
	Vélites, 1 bon	29	639	25
	Grenadiers, 1 bon	24	521	19
	Chasseurs, 2 bons	49	1.283	41
	Dragons, 2 bons	21	284	305
	Artillerie, 4 cies	20	352	415
INFANTERIE	1er régt de ligne, 2 bons (664 à Venise, 525 à Mantoue)	40	1.189	5
	2e — 4 — 454 à Palma	75	1.904	39
	3e — (1.121 à Venise, 601 à Mantoue)	95	3.198	45
	4e — à Mantoue	77	1.671	6
	5e — 2 — (858 à Venise, 1.117 à Mantoue)	88	1.887	27
	6e — 2 —	30	1.020	11
	7e — 1 — et dépôt à Mantoue, Legnago et Peschiera	67	1.413	3
	1er rt d'infie légre, 3 bons et dépôt à Mantoue	77	2.327	8
	2e — 4 — (528 à Palma, 1.434 à Mantoue)	92	2.127	11
	3e — 2 — 791 à Palma	81	1.945	27
	4e — 2 — Venise et Peschiera	65	1.568	23
	Régiment dalmate (4 cies d'élites)	38	252	14
CAVALERIE	3e régt de chasseurs, 4 escons	42	621	573
	4e — 4 —	49	643	691
	Dragons de la Reine, 3 —	30	406	439
	Dragons Napoléon, 1 —	9	163	170
ARTILLERIE	Employés au matériel	7	36	9
	Artillerie à pied, 11 cies dans les places	55	960	15
	Canonniers garde-côtes, 5 cies	11	751	2
	Artillerie à cheval, 3 cies	16	273	290
	Train, 6 cies	13	614	1.033

		Officiers	[illegible]	[illegible]
GÉNIE	Officiers	27		
	Comptables	8	[illegible]	
	Sapeurs, 3 c^ies et dépôts	23	[illegible]	[illegible]
	Gendarmerie	16	[illegible]	[illegible]
	Invalides et vétérans, 2 b^ons à Mantoue et autres places	43	[illegible]	[illegible]
	Equipages, 2 c^ies	8	231	[illegible]
	Ingenieurs géographes	4		[illegible]
	Officiers hors corps	13		13
	Officiers de santé	62		15
	Infirmiers, 1 c^ie	2	97	
	Services réunis et postes	29	86	[illegible]
	Réfractaires, dépôts		117	
	Garde de Milan, 3 c^ies	19	378	2
	Garde de Venise, 2 b^ons, artillerie	42	1.961	
	Compagnies de réserves, 4 c^ies	12	321	
	Total	1.673	33.719	[illegible]

ANNEXE LXIII

(P. 509)

S'il avait tardé le plus possible à donner audience à Pignatelli, Metternich n'en avait pas moins communiqué dans l'intervalle à lord Castlereagh le texte même du traité du 11 janvier, et, le 27 janvier, trois jours avant l'arrivée à Langres du général Pignatelli-Strongoli, lord Castlereagh lui avait en effet accusé réception de ce document dans les termes suivants :

Lord Castlereagh au prince de Metternich

« Langres, 27 janvier 1814.

« Le Soussigné a l'honneur d'accuser réception au prince de Metternich du projet de traité entre Sa Majesté l'empereur d'Autriche et la personne qui exerce actuellement le gouvernement et Naples.

« Quelque pénible qu'ait été l'impression ressentie par le prince Régent, lorsqu'il dut constater qu'on avait cru, dans l'intérêt général, nécessaire de conclure un arrangement qui constituera un obstacle à la restitution à Sa Majesté Sicilienne de Ses États héréditaires lors de la signature de la paix générale, le Soussigné n'a pas hésité à envoyer au ministre de son Altesse Royale, accrédité près la cour de Palerme, l'instruction, dont copie est ci-jointe, lui enjoignant de cesser immédiatement les hostilités, eu égard à la promesse formelle d'un arrangement juste et équitable qui accorde à Sa Majesté Sicilienne une indemnité en rapport au grand sacrifice qu'on lui demande de faire à l'intérêt général.

« Le Soussigné croit indispensable d'appeler l'attention du prince de Metternich sur la nécessité qui s'impose à lui de conférer avec la cour de Palerme au sujet de l'arrangement en question avant qu'il puisse être question de mettre fin à l'état de guerre existant actuellement entre Sa Majesté britannique et le gouvernement de Naples ».

(Castlereagh, *Correspondance, Despatches*, etc., IX, 196-197.

ANNEXE LXIV

(p. 515)

La conférence de Bologne entre Murat et le comte de Mier
(4 février 1814)

Grâce aux dépêches de Mier à Metternich (*Haus, Hof und Staats-Archiv*) (Rapports 5 et 7 et P. S. 1 au rapport 7; Bologne, 4 et 11 février 1814) on peut suivre pas à pas la marche et le développement de ces nouvelles et importantes négociations. N'ayant trouvé le roi ni à Rome, ni à Ancône, Mier, qui avait quitté Naples aussitôt après la signature de l'armistice avec l'Angleterre, s'était décidé à le rejoindre à Bologne, lorsqu'aux portes d'Ancône il rencontra Menz qui lui remit une dépêche de Metternich en date du 20 janvier. Il apprit de cette façon que Schinina avait, de son côté, rencontré le roi entre Cattolica et Ancône et lui avait rendu compte des pièces dont Metternich lui avait donné lecture. Sur l'ordre de Murat, Schinina avait continué ensuite sa route sur Naples, porteur d'instructions pour le duc de Gallo que le roi appelait auprès de lui à Bologne.

Arrivé à Bologne le 3 février, Mier avait commencé par exposer sommairement au roi le contenu de la dépêche de Metternich. Mais, en présence de la froideur de l'accueil qui lui était fait, prévenu par Campochiaro « homme sage, dit-il, et bien disposé, pour notre cause » des inquiétudes de Murat, sachant, d'autre part, par la conversation qu'il a eue avec le duc dont le concours lui est acquis, que, en faisant preuve à la fois de patience et de fermeté, tout sera, en somme, assez facile à arranger, au lieu d'entamer immédiatement la discussion, le ministre d'Autriche remit prudemment au lendemain la communication de la nouvelle rédaction du traité.

Le lendemain, 4 février, lorsque Mier retourna chez le roi, Joachim était en effet plus calme. Il se contenta de récriminer sur les modifications qu'on lui proposait. Mais il laissa, sans l'interrompre, Mier insister sur les avantages résultant pour lui de l'article additionnel (Acquisition territoriale consentie sur l'échelle de 400.000 âmes), sur le fait capital que cette rédaction faite sous les yeux de lord Castlereagh impliquait en somme l'accession de l'Angleterre au traité. Malgré cela, comme Murat ne se rendait pas aux arguments exposés par Mier, le diplomate autrichien finit par lui déclarer que son adhésion sur ce point avait été considérée par l'Autriche et par l'Angleterre comme une condition *sine qua non*. Le roi céda aussitôt et accepta toutes les modifications proposées. Il demanda seulement que sa renonciation à la Sicile fût placée à la suite du 1er article secret, article dans lequel on enregistrerait également la renonciation du roi Ferdinand au trône de Naples. Tout en reconnaissant la justesse des observations de Murat, Mier appela son attention sur le parti que pourrait en tirer Bentinck en se servant de ce prétexte pour ajourner tout arrangement avec le gouvernement napolitain. Aussi, tout en s'engageant à soutenir et à faire valoir les réclamations du roi à ce propos, il lui conseilla et obtint de lui de charger Campochiaro de régler verbalement cette question avec Metternich.

Le 26 février, Metternich donnait satisfaction à Murat sur ce point et il écrivait de Chaumont à Mier :

« L'empereur, désirant prouver dans toutes les occasions au roi combien il est disposé à aller au devant des vœux de Sa Majesté, reconnaît avec plaisir la justesse de l'observation faite par ce souverain au sujet de l'article 4 du traité patent que vous et le comte de Neipperg vous avez signé le 11 janvier avec le duc de Gallo. Sa Majesté Impériale et Royale consent en conséquence que la renonciation de Sa Majesté le roi au royaume de Sicile soit rayée de l'article en question du traité patent et renvoyée à l'article 1 du traité secret. Elle a donné ordre que les ratifications soient expédiées d'après l'exemplaire où ce changement est marqué. »

L'accord était dès lors si complètement établi que Murat voulut en l'absence de Gallo donner à Campochiaro les pleins-pouvoirs nécessaires pour signer de suite avec Mier qui, par délicatesse pour Neipperg, demanda au roi d'attendre l'arrivée, d'ailleurs prochaine, du feld-maréchal-lieutenant. Mais, connaissant, d'autre part, le caractère changeant et versatile du roi, et pour qu'il ne restât aucun doute sur ses intensions, Mier lui proposa d'écrire à l'empereur d'Autriche une lettre autographe qui pût être considérée comme une ratification préliminaire du traité, de la faire porter et remettre par un de ses aides de camp (le colonel de Bauffremont) et de lui adresser en même temps, à lui Mier, « un office dans ce sens à communiquer à lord Bentinck. Il y consentit ajoute le Ministre d'Autriche, et nous rédigeâmes ces deux pièces avec le duc de Campochiaro. »

D'après les termes mêmes de la dépêche de Mier du 4 février, le retard qu'allait causer l'attente de l'arrivée de Gallo et de Neipperg à Bologne ne devait pas empêcher « le roi de commencer les opérations conjointement avec l'armée autrichienne, dès que la convention militaire sera signée et le plan d'opération arrêté avec Bellegarde. »

ANNEXE LXV

(P. 518)

Dépêche de Lord William Bentinck à Lord Castlereagh

Rien ne permettra mieux de juger le caractère et les intentions de l'homme qui représentait d'une si singulière façon la Grande-Bretagne, de l'homme dont la haine allait être si fatale à Murat, que la curieuse dépêche qu'il adressait à lord Castlereagh, quelques heures après avoir conféré avec le duc de Gallo en présence de Neipperg et de Graham.

« *Lord William Bentinck à lord Castlereagh*

« Naples, 2 février 1814.

« MON CHER LORD,

« Arrivé ici avant-hier dans la nuit pour conclure un armistice avec Murat, j'ai vu qu'en somme M. Graham en avait déjà fait un et j'ai approuvé ce qu'il avait fait. Votre Seigneurie aura reçu de lord Aberdeen cette pièce, dont les termes ont été arrêtés entre le duc de Gallo et M. Graham, ainsi que la note dans laquelle ce dernier expose les considérations qui ont guidé sa conduite;

« Le comte de Neipperg et Sir Robert Wilson ont l'air d'être persuadés que lord Aberdeen m'a donné des pleins-pouvoirs à l'effet de signer un traité de paix avec Murat, ou que semblables pouvoirs m'ont été envoyés directement par le Gouvernement britannique. M. Graham était pour sa part entièrement convaincu que la lettre, que j'ai reçue dernièrement de lord Aberdeen, contenait ces pouvoirs. Vous aurez vu par la lettre que j'ai envoyée à lord Aberdeen par mon aide de camp, le capitaine Foljambe, que, en exécutant les ordres du gouvernement britannique, j'ai cru pouvoir élever quelques doutes relatifs à l'interprétation de la lettre de lord Aberdeen, en date du 12 décembre, lettre qui m'est parvenue le 18 janvier et qui est la seule que j'ai reçue de lui.

« Le Gouvernement de Naples est extrêmement désireux de faire la paix avec la Grande-Bretagne et ne manque pas de faire miroiter aux yeux de ses sujets et de ses soldats la probabilité de la conclusion prochaine de ce traité. C'est pour cette raison même qu'on a exercé une pression incessante sur M. Graham. C'est ainsi qu'on a cherché à introduire dans l'armistice un article II, aux termes duquel on s'engageait à désigner aussitôt des plénipotentaires. Convaincu à la suite de sa conversation avec sir Robert Wilson que telle était l'intention du Gouvernement Britannique, Graham n'a pas cru devoir s'opposer aux désirs du duc de Gallo et aux efforts tentés dans ce sens par le Comte de Neipperg. Il m'était impossible d'accepter un pareil article et je le déclarai au duc de Gallo et au comte de Neipperg.

« Je leur ai affirmé que j'étais prêt à faire un armistice, à donner mon adhésion à une convention militaire ou à un projet de coopération, mais que mes pouvoirs n'allaient pas plus loin. Ils m'ont alors, en me proposant toutes sortes de rédactions, pressé d'introduire un article qui leur aurait, en somme, donné gain de cause. Mais je me suis formellement refusé à laisser figurer dans cet acte la moindre indication qui fût étrangère à l'objet bien déterminé de la négociation dont j'étais chargé, ou qui me semblât outrepasser les pouvoirs dont je me croyais investi.

« Je tiens à ne compromettre en aucune façon le gouvernement britannique et, d'autre part, je ne voudrais pas que le roi et le prince héréditaire de Sicile pussent supposer que j'agis contre leurs intérêts et en faveur de Murat, en consentant à des négociations que je ne me crois pas autorisé à entamer.

« L'armistice sera fait dans le courant de la journée et sera transmis demain à Votre Seigneurerie par M. Graham. »

(Castlereagh, *Correspondence*, *Despatches*, etc., II, 133-135.)

ANNEXE LXVI

(p. 518)

Convention conclue entre l'Angleterre et le roi de Naples

« Les soussignés, en vertu des pleins-pouvoirs dont ils sont investis, ont conclu la convention suivante :

Article premier. — Il y aura d'aujourd'hui cessation entière d'hostilités

par terre et par mer, tant entre les forces napolitaines et britanniques qu'entre le royaume de Naples et les îles de la Méditerranée et de l'Adriatique, où se trouvent stationnées des forces britanniques ou d'autres troupes sous les commandants anglais.

Art. II. Durant l'armistice, il y aura, entre le royaume de Naples, la Grande Bretagne et les îles mentionnées ci-dessus dans l'article, un commerce libre de toute marchandise non prohibée, assujetti cependant aux règlements établis par les gouvernements respectifs ou qui pourraient être établis.

Art. III. Si l'armistice devait cesser par quelques circonstances, les hostilités ne pourront recommencer que trois mois après que la rupture en sera dénoncée par une des deux parties.

Art. IV. Il sera conclu immédiatement une convention militaire entre les officiers généraux et supérieurs de l'armée autrichienne, napolitaine et anglaise, pour établir un plan d'opération, selon lequel les troupes respectives, réunies pour la même cause, devront agir.

Fait à Naples, le 3 février 1814.

Signé : Le duc de Gallo,
Ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté le roi de Naples.

Signé : William Bentinck,
Ministre plénipotentiaire et commandant en chef des forces britanniques dans la Méditerranée.

ANNEXE LXVII

(p. 519)

(Le vice-roi à la vice-reine. Vérone 3 février Midi.)

Le vice-roi avait joint à cette lettre la réponse suivante que Bellegarde avait confiée à Bataille :

Le feld maréchal comte de Bellegarde à Son Altesse Impériale le prince Eugène, vice-roi d'Italie

Soave, 3 février 1814.

« Je m'empresse de répondre à la lettre dont Votre Altesse Impériale a bien voulu m'honorer en date d'hier. Je sais apprécier tout ce que la démarche, que les circonstances exigent de Votre Altesse Impériale, renferme de confiance, et particulièrement je La remercie de ce qu'elle a de flatteur pour moi. Si la santé de Mme la vice-reine ne lui permet pas de suivre la direction que Votre Altesse Impériale désirerait lui donner et qu'elle se trouve ainsi obligée de rester à Milan, Votre Altesse Impériale doit être persuadée qu'elle trouvera dans sa situation un titre de plus pour lui garantir les respects qui sont dûs à son rang et les soins qu'exige son état... »

Quelques jours plus tard, l'empereur d'Autriche tenant à approuver officiellement cette réponse, si digne du parfait gentilhomme qu'était Bellegarde, et à donner au vice-roi une preuve éclatante de la haute estime dans laquelle il le tenait, adressait de Troyes le 18 février 1814 la lettre suivante à la vice-reine.

« Madame ma Cousine,

« Le Maréchal Bellegarde m'ayant rendu compte de la détermination de Votre Altesse Impériale de fixer momentanément son séjour au château de Monza, je La prie d'être convaincue que le général a parfaitement rempli mes intentions en allant au-devant de tout ce qui pouvait être agréable à Votre Altesse Impériale.

« Je viens de donner l'ordre qu'on forme une garde d'honneur pour sa sûreté. Elle jouira en toute manière de la plus entière liberté et je ne ferai que regretter les motifs, qui vous forcent, Madame, à une détermination qui me flatterait sous tous les autres rapports.

« Je vous prie, Madame, d'agréer les assurances de la considération très distinguée avec laquelle je suis, Madame ma Cousine, de Votre Altesse Impériale le bon cousin,

« François. »

La démarche, cependant bien naturelle, du vice-roi et ces lettres purement et exclusivement courtoises, dans lesquelles la politique n'avait rien à voir, n'en allaient pas moins attirer sur le prince Eugène et sur la vice-reine les foudres de la colère de Napoléon, rendu injuste et soupçonneux par les coups répétés de la mauvaise fortune.

ANNEXE LXVIII

(p. 519)

Proclamation du vice-roi aux Véronais

Véronais !

« Des circonstances pressantes et imprévues m'obligent de m'éloigner de vous. En vous quittant, j'éprouve la plus vive douleur.

« Pendant les trois mois mémorables qui viennent de s'écouler, vous avez acquis de nouveaux titres à mon affection par l'excellent esprit qui vous anime, par l'hospitalité que vous avez exercée envers l'armée et par l'attachement que vous avez montré pour ma personne.

« Véronais! je vous remercie. Tant que je vivrai, je garderai le souverain de votre conduite. Je m'estimerai heureux, si je puis un jour vous récompenser des sacrifices que vous avez faits avec tant de générosité.

« Adieu! Vous conserverez à jamais des droits sur mon cœur, sur ce même cœur qui vous promet pour toujours : *Reconnaissance et attachement.* »

« Donné à Vérone, le 3 février 1814.

« Eugène Napoléon. »

Zanoli, *Sulla Milizia Cisalpino Italiana*, t. II, LVI, 381, reproduit encore une autre proclamation adressée le même jour par le vice-roi aux Italiens.

« Italiens !

« Je trouve une occasion de vous convaincre que je vous *connais bien* et c'est avec empressement que je la saisis.

« Vous savez l'importance des places fortes de votre patrie. Vous êtes hommes d'honneur, vous êtes soldats.

« Je vous confie la garde de vos places et j'ai la certitude que je ne pouvais les confier à de meilleures mains. Vous attendez tout du sort des armes de l'empereur ou du résultat des négociations déjà ouvertes entre lui et les puissances alliées. Dans aucun cas, vous n'ouvrirez les portes de vos places que sur les ordres de votre légitime souverain.

« Italiens ! je compte sur vous ! Je réponds de vous à votre patrie et à l'empereur. Vous ne tromperez pas ma confiance.

« *Honneur et Fidélité !* telle est ma devise et la vôtre ; vous ne l'oublierez pas.

« Donné à notre quartier-général à Vérone, le 3 février 1814.

« Eugène Napoléon. »

ANNEXE LXIX

(p. 520)

Proclamation de Bellegarde à son armée

« Soldats !

« Après les victoires qui vous ont conduit à l'Adige, on vous a accordé un repos que vous ne désiriez pas. Ce temps de repos fut employé à augmenter votre nombre, à vous fournir de tous les attirails de guerre, à préparer la délivrance de l'Italie.

« Vos frères d'armes, qu'on vous a envoyés de la Saxe, où ils ont avec courage et gloire aidé à fonder la liberté de l'Allemagne, pour renforcer vos rangs, sont arrivés. Des magasins sont réunis ; votre subsistance est assurée ; de nouvelles relations politiques se sont développées à notre avantage ; les armées des alliés ont pénétré bien avant dans le pays ennemi ; l'heure de la délivrance de l'Italie a également sonné. L'ennemi s'était retranché sur l'Adige ; il avait fortifié Vérone et paraissait vouloir se défendre opiniâtrement derrière ses remparts ; la neige profonde dans les montagnes, la pluie incessante dans la plaine aidèrent à ses projets ; mais lorsque les renforts, que j'ai reçus, me permirent de faire passer le Pô à Ferrare par un corps considérable, ce mouvement l'obligea à abandonner la position de l'Adige qui lui était devenue dangereuse.

« L'armée entre donc aujourd'hui à Vérone. Nous poursuivrons vivement l'ennemi; nous déciderons rapidement du sort de l'Italie. Les peuples de l'Italie sont nos amis; nous venons pour les délivrer de l'oppression étrangère, nous venons pour les protéger. Notre cause est celle de la justice. Le bon ordre et la modération l'accompagnent; mais l'abus de la force, le pillage et le vol souillent l'honneur du guerrier.

« Nos sages lois militaires tracent exactement à chacun ses devoirs; l'accomplissement de ces devoirs ne conduit pas seulement à la victoire, mais il rend les prix de la victoire plus durables. Je suivrai sévèrement et scrupuleusement les miens. Ils m'obligent, il est vrai, à la punition de chaque faute, mais j'ai en vous la confiance que vous me mettrez rarement dans ce cas. Votre conduite passée me fait, au contraire, espérer que je n'aurai qu'à recompenser vos actions et à recommander des services distingués à la suprême bienveillance de Sa Majesté.

« Au quartier général de Soave, le 3 février 1814.

Le comte de BELLEGARDE,
Feld-Maréchal. »

ANNEXE LXX

(P. 531)

Proclamation aux Italiens

PEUPLES DE L'ITALIE !

« Entre tous les peuples que l'ambition de Napoléon ait asservis, vous êtes les derniers pour lesquels l'heure de la délivrance ait enfin sonné. La force de l'ennemi en Allemagne était grande, et c'était précisément en Allemagne que les hauts et puissants alliés voulaient lui porter les premiers coups. Les journées immortelles de Leipzig ont décidé des destinées de l'Europe. Les peuples du Nord furent libres les premiers; mais les temps de l'oppression étaient passés pour tous et les peuples de l'Italie jouiront aussi des bienfaits de l'indépendance.

« Italiens! Dès que les grands intérêts de l'Allemagne furent décidés, Sa Majesté l'empereur, mon très gracieux Souverain, porta ses regards paternels sur vos campagnes qui lui furent toujours chères. Déjà la victoire avait conduit ses armes à l'Adige, lorsque la considération de vos intérêts arrêta leur marche. Il ne voulait pas exposer votre destinée aux dangereux hasards de la fortune, tandis que l'ennemi avait encore tant d'avantages de son côté, avant d'avoir préparé des moyens qui rendent toute défense inutile et qui vous épargnent les maux d'une guerre trop prolongée. Tandis que ses légions victorieuses arrivaient de la Saxe sur vos frontières, Sa Majesté le roi de Naples se décida à unir sa puissance à celle des princes alliés, et à soutenir par toutes ses forces et par ses grands talents militaires la cause de la paix géné-

rale. Le sort de l'Italie n'est plus douteux aujourd'hui. Nous passons l'Adige, nous entrons en amis dans votre pays. Voyez en nous vos libérateurs qui ne demandent rien que ce qui est indispensablement nécessaire pour leur marche et pour leur entretien. Nous *venons pour protéger des droits bien fondés et pour rétablir ce que la force et l'ambition ont détruit.* Nous vous appelons à une défense commune. L'Italie doit aussi, à l'exemple des autres peuples, éprouver ses forces et son courage. Il convient que les Alpes reprennent leur hauteur et redeviennent des frontières; il convient que les routes, qui conduisaient à l'esclavage, soient de nouveau fermées.

« Piémontais! Que la nature et votre héroïsme ont destinés à être le premier rempart de l'heureuse Italie, voulez-vous voir encore Brennus au Capitole, qui, s'il n'emploie pas l'épée contre vous, la pose au moins dans la balance qui pèse vos tributs! Courez aux armes, réunissez-vous tous sous les drapeaux de votre roi. Son courage et sa constance vous permettent le retour de ces temps forts et heureux que vous dûtes si longtemps à l'illustre maison de Savoie.

« Généreux Toscans! Peuple fidèle et industrieux! Lève-toi! Si nos armes ont un instant troublé vos paisibles demeures, ce ne fut que pour vous rendre cet illustre gouvernement paternel, dont vous ne cessez de déplorer l'absence. Unissez vos forces aux nôtres et vous verrez bientôt retourner dans votre patrie votre prince bien-aimé et avec lui les beaux-arts, les sciences et les bénédictions de la paix.

« Peuples de l'Italie! La volonté généreuse des princes alliés est de rétablir, autant que le changement des circonstances pourra le permettre, l'antique édifice politique de l'Europe sur les mêmes bases qui ont si longtemps fait son bonheur et sa gloire.

« Ainsi vous verrez fleurir de nouveau parmi vous cette antique maison d'Este qui illustra les époques les plus glorieuses de votre histoire. La ville doublement immortelle, la capitale du monde cessera d'être la seconde d'un empire étranger et se relèvera avec un éclat nouveau comme la capitale du monde chrétien. A mesure que vos provinces seront délivrées des étrangers qui vous oppriment, vos gouvernements seront rétablis sans secousse, sans violence, rien qu'avec les modifications que les localités, les circonstances et vos besoins exigent.

« Vérone, le 4 février 1814.

Le comte de BELLEGARDE,
Feld-Maréchal. »

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Armée italienne

Corps de troupes

INFANTERIE

CAVALERIE

Armée napolitaine

Corps de troupes

H

I

J

K

N

O

P

Q

R

S

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME III

CHAPITRE V

Le vice-roi à Vérone. — Hiller remplacé par Bellegarde Combats de Caldiero, de San Michele et de Boara

(9 *novembre*-15 *décembre*)

Pages.

CHAPITRE VI

L'entrée de Murat dans la coalition. — Négociations. — Traité d'alliance avec l'Autriche. — Armistice avec l'Angleterre

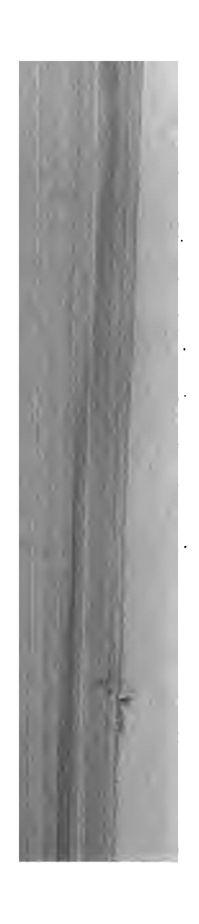
---

APPENDICE

NOTA. — Pour les mouvements de troupes en marche par le Tyrol, et pour les opérations en Vénétie et en Dalmatie, voir les cartes jointes aux deux premiers volumes.

CARTES

1° Environs de Vérone et de Brescia. Vallée de l'Adige et lac de Garde;
2° Bouches du Pô;
3° Venise.
4° Polésine, Rovigo, Ferrare.



ERRATA ET ADDENDA

Page 6, dernière ligne, après le mot « *Empereur* » supprimer « , ».
Page 14, 3e ligne, à partir du bas de la page, après le mot « *renvoie* » supprimer « , ».
Page 17, 3e ligne, à partir du bas de la page, après le mot « *prendre* » supprimer les mots « **à Lissa** ».
Page 21, note, 4e ligne, au lieu de « *Becke* » lire « **Benko** »
Page 24, 1re ligne, après le mot « *Rebrovich* » supprimer « , ».
Page 30, 9e ligne, au lieu de « *Canoronnières* » lire « **Canonnières** ».
Page 31, 4e ligne, à partir du bas de la page au lieu de « *Cormacchiro* » lire « **Comacchio** ».
Page 40, 17e ligne, au lieu de « *Caldieroin* » lire « **Caldiero** ».
Page 42, 5e ligne, après le mot « *ligne* » supprimer « , ».
Page 44, note 2, dernière ligne, au lieu de « 15 » lire « **45** ».
Page 46, 7e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *Caldier* » lire « **Caldiero** ».
Page 46, dernière ligne, après le mot « *Inconvénients* » ajouter le mot « **et** ».
Page 48, 8e ligne, après le mot « *aller* » supprimer « , ».
Page 57, note 3, 2e ligne, au lieu de « *Breno* » lire « **Serio** ».
Page 58, 9e ligne, au lieu de « *l île* » lire « **l'île** ».
Page 59, 5e ligne, après « *liens* » supprimer « , ».
Page 59, note 1, 2e ligne, au lieu de « *de le* » lire « **dell** ».
Page 60, 19e ligne, au lieu de « *Tréporti* » lire « **Treporti** ».
Page 72, note, 6e ligne, au lieu de « *paierait* » lire « **payerait** ».
Page 77, 10e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *de hauteur* » lire « **hauteur de** ».
Page 88, 18e ligne, après « *Empereur* » supprimer « , ».
Page 90, 8e ligne, à partir du bas de la page, après le mot « *intéressés* » au lieu de « . » lire « , ».
Page 98, 18e ligne, au lieu de « *extrême* » lire « **intérieur** ».
Page 99, note 2, dernière ligne, au lieu de « *Iyurkovics* » lire « **Gyurkovics** ».
Page 101, 18e et 19e lignes, au lieu de « *gagner à leur cause* » lire « **s'attacher** »
Page 101, 15e ligne, à partir du bas de la page, avant le mot « *donné* » ajouter le mot « **aurait** ».
Page 110, 3e ligne à partir du bas de la page, avant et après le mot « *enfin* » supprimer « , ».
Page 121, 9e ligne à partir du bas de la page, devant « *qu'il* » ajouter « **depuis** ».
Page 121, note, au lieu de « *Meezi* » lire « **Melzi** ».
Page 122, 10e ligne, au lieu de « *for t* » lire « **fort** ».
Page 126, 7e ligne, à partir du bas de la page de « *ac* » lire « **lac** ».
Page 128, 10e ligne, après « *momentanés* » supprimer « , ».
Page 146, 13e ligne, après « 29 » et ajouter « **et 30** ».
Page 151, 19e ligne, au lieu de « *axait* » lire « **avait** ».
Page 154, 2e ligne, devant le mot « *bataillons* » ajouter le mot « **deux** ».

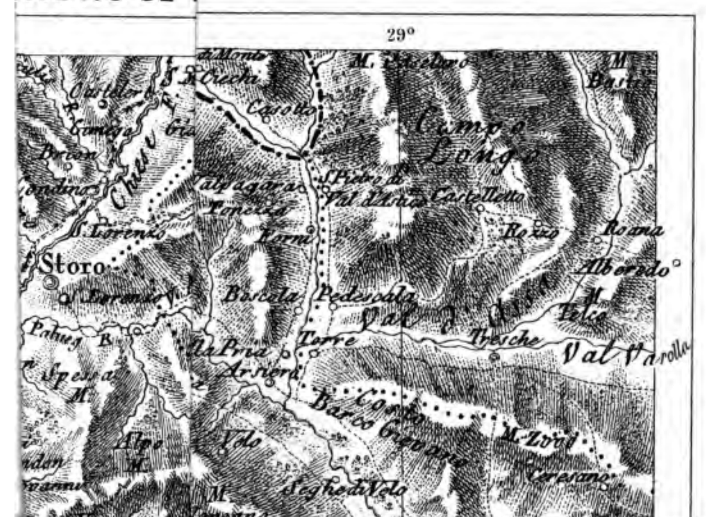
Page 159, note 1, 4ᵉ ligne, au lieu de « *giornal* » lire « **Giornali** ».
Page 160, note, 9ᵉ ligne, au lieu de « *Véronne* » lire « **Vérone** ».
Page 161, 15ᵉ ligne, au lieu de « *Santi* » lire « **Saint** ».
Page 165, 17ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *opération* » lire « **opérations** ».
Page 168, 10ᵉ ligne, devant le mot « *attaqua* » ajouter « **,** ».
Page 171, 7ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *de* » lire « **à** ».
Page 182, 5ᵉ ligne, à partir du bas de la page, après « 8 », ajouter « **heures** ».
Page 186, 4ᵉ ligne, après « *Danese* » supprimer « , ».
Page 189, 19ᵉ ligne, à partir du bas de la page, après « *Rovigo* » supprimer « , ».
Page 196, 15ᵉ ligne, après « *Sommariva* » ajouter « **,** ».
Page 200, 13ᵉ ligne, avant le mot « *ne* » ajouter « **de** ».
Page 204, 20ᵉ ligne, avant le mot « *Conchy* » ajouter « **de** ».
Page 210, note 1, 6ᵉ ligne, au lieu de « *Svizsera* » lire « **Svizzera** ».
Page 213, 8ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *Am rica* » lire « **America** ».
Page 214, 3ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *Vaisseauz* » lire « **Vaisseaux** ».
Page 214, note 1, au lieu de « *Courcil* » lire « **Coureil** ».
Page 218, note, 5ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *Courcil* » lire « **Coureil** ».
Page 225, 10ᵉ ligne, au lieu de « *cas* » lire « **compte** ».
Page 230, note, 7ᵉ ligne, à partir du bas de la page, après « *répondent* » supprimer « , ».
Page 231, 11ᵉ ligne, au lieu de « *Au triche* » lire « **Autriche** ».
Page 241, 8ᵉ et 7ᵉ lignes, à partir du bas de la page, au lieu de « *Eminence* » lire « **Excellence** ».
Page 253, 11ᵉ ligne, après le mot « *rigoureuses* » ajouter « **et** ».
Page 260, 1ʳᵉ ligne, après « *Alexandrie* » supprimer « , ».
Page 261, 15ᵉ ligne, à partir du bas de la page, après « *prendre* » supprimer « ; ».
Page 270, 4ᵉ ligne, au lieu de « *Alberedo* » lire « **Albaredo** ».
Page 275, 15ᵉ ligne, au lieu de « *menace* » lire « **menaces** ».
Page 277, note 2, 1ʳᵉ ligne, après « *Etat* » supprimer « **major** ».
Page 285, 12ᵉ ligne, au lieu de « *les* » lire « **la** ».
Page 291, 19ᵉ ligne, après « *moment* » supprimer « , ».
Page 297, 10ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *l'eclat* » lire « **l'éclat** ».
Page 299, 5ᵉ ligne, au lieu de « *Dur nd* » lire « **Durand** ».
Page 301, 10ᵉ ligne, au lieu de « *ses* » lire « **ces** ».
Page 303, 8ᵉ ligne, au lieu de « *ux* » lire « **aux** ».
Page 314, 9ᵉ ligne, au lieu de « *du* » lire « **appartenant à la division** ».
Page 314, 13ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *sa* » lire « **cette** ».
Page 314, 12ᵉ ligne, à partir du bas de la page, après « *Macdonald* » ajouter « **de la 3ᵉ Division, prince Pignatelli-Cerchiara** ».
Page 324, note, 2ᵉ ligne, au lieu de « *Ninatenth* » lire « **Nineteenth** ».
Page 334, note, 6ᵉ ligne, au lieu de « *and* » lire « **an** ».
Page 335, 5ᵉ ligne, au lieu de « *Alfacdo* » lire « **Alfaedo** ».
Page 335, 16ᵉ ligne, au lieu de « *Vallais* » lire « **Valais** ».
Page 347, note 1, 3ᵉ ligne, au lieu de « *à* » lire « **de** ».
Page 349, 16ᵉ ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *établir* » lire « **former** ».
Page 356, note 1, 1ʳᵉ ligne, au lieu de « *Aberden* » lire « **Aberdeen** ».
Page 364, 11ᵉ ligne, au lieu de « *Quasdanovich* » lire « **Quosdanovich** ».
Page 372, 18ᵉ ligne, après « *Neipperg* » supprimer « , ».
Page 385, note 1, 5ᵉ ligne, au lieu de « *Corchiara* » lire « **Cerchiara** ».
Page 387, 7ᵉ ligne, avant « *attacher* » ajouter « **y** ».

Page 393, note, 7e ligne, au lieu de « *Giovann* » lire « **Giovanni** ».
Page 396, 16e ligne, au lieu de « *munis* » lire « **animés** ».
Page 397, 20e ligne, après « *dit* » ajouter « , ».
Page 400, 10e ligne, au lieu de « *grand* » lire « **grande** ».
Page 412, note 3, 3e ligne, au lieu de « *faits avoir* » lire « **fait savoir** ».
Page 413, 12e ligne, après « *lereagh* » supprimer « , ».
Page 413, 14e ligne, au lieu de « *pense* » lire « **penser** ».
Page 438, 5e ligne, à partir du bas de la page, devant « *malgré* » supprimer « , ».
Page 482, 21e ligne, au lieu de « *en* » lire « **à** ».
Page 497, 12e ligne, après « *lui* » ajouter « , ».
Page 508, 13e ligne, après « *Bellegarde* » ajouter « 3 ».
Page 514, 15e ligne, après « *avait* » supprimer « , ».
Page 515, note 2, au lieu de « *Poreign* » lire « **Foreign** ».
Page 526, 3e ligne, au lieu de « *de* » lire « **du** ».
Page 551, 10e ligne, à partir du bas de la page, après « *police* » ajouter « , ».
Page 560, 15e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *disponible* » lire « **disponibles** ».
Page 567, 16e ligne, au lieu de « *altesse* » lire « **Altesse** ».
Page 569, 11e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *ou* » lire « **où** ».
Page 570, 15e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *à* » lire « **a** ».
Page 578, avant-dernière colonne du tableau, au lieu de « *Spoletta* » lire « **Spoletto** ».
Page 582, 11e ligne, au lieu de « *tous* » lire « **tour** ».
Page 587, 1re ligne, devant « *division* » ajouter « **4e** ».
Page 600, 7e colonne du tableau, 4e ligne, au lieu de « *Valleggio* » lire « **Vallegio** ».
Page 605, 4e ligne, à partir du bas de la page, après « *berg* », ajouter « , ».
Page 606, 5e ligne, après « *mois* » ajouter « , ».
Page 607, 12e ligne, après « *Montebello* » supprimer « , ».
Page 609, 24e ligne, au lieu de « *rétraction* » lire « **rétractation** ».
Page 622, note 2, 2e ligne, après « *utile* » ajouter « , ».
Page 623, 11e ligne, au lieu de « *eut* » lire « **eût** ».
Page 625, 9e ligne, au lieu de « *Naples* » lire « **Rome** ».
Page 626, 8e ligne, au lieu de « *degle* » lire « **degli** ».
Page 626, 8e ligne, à partir du bas de la page, au lieu de « *général-lieutenant* », lire « **lieutenant-général** ».
Page 627, 11e ligne, au lieu de « *joindre* » lire « **joindra** ».
Page 637, 23e ligne, au lieu de « *peut-être* » lire « **peut être** ».

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA



IRONS DE V



29°
M. Caseltero
Casotto
Campo
Longo
Castelletto
Rozzo
Roana
Alboredo
Storo
Pedescala
Torre
Tresche
Val Varolla
Arsiero
Barco
Velo
Seghe di Velo
Ceresano


Zuc
La Piave
Cavallina
Paleassa
Fiamenghi
P.to di Piave Vecchia
Ossia di Jesolo
Littoral del Cavallino
di Pordelio
Erasmo
Vecchia
del Lido
o del Lido

GO, FERRARE

Canal Bianco
Stanghella
Vecchia
Anguillara
Canal di S. Catterina
ADIGE F.
S. Martino
Vescovana
Val
Boara Padovana
Urbana
Barbona
Mardimago
Boara Polesine
Cerasol
Condotto Cesta Scol.
Conca di rame
Sarsano
Gronpo
F.
ROVIGO
Dosso
V. di Roverdiere
V. Buso
Canal
Ceregnano
Adigetto
Grignano
della Costa
S. Apolinare
Borsea
Val Dentro
V. di Gugnan
Frassinelle
Scol.
Par. a d'Arquà
Par. a di Bosaro
S. Cassian
Castello
Par. a di Pontechio
Selva
Colombara
Polesella
P.to Guarda Vente
Crespino
Polesella Bella
Guarda Ferre
PO F.
Alberone
TO
Ro P
Fossa Lavezzolo
Canal delle Camalle
Zocca
Palazzone
Canal Bianco
Fossa d'Albero
Fossoletta di Val d'Albero
Concanito
Ambrogio
Cesta
Canal di Bavera
Saveruzzo
Zenealino
Coparo
Saletta
Gradisca
Corlo
Tamera
Fomignana
Fossalta
Sabbioncellina
Trenigalo
Vigonovo
Po di
Sabbioncello
Contrapo
Albareto
Villanova
Vescovado
Denore
Volano
Final di Rero
Codrea
Roncodiga
Quartesana
Rero
Cona
Parasacco
O
Massa del Torrello
P
Cerrino
O

Imp. Dufrénoy, Paris.

10 Kil.

, 4, rue Le Goff, PARIS.

